REVUE

DES

DEUX MONDES

XCIII^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME QUATORZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1923

054
R3274
1923 [v. 2]
NOV 8 1923
185889
B. P.

UNE ENQUÊTE

AUX

PAYS DU LEVANT

II [1]

III. — LE TOMBEAU D'HENRIETTE RENAN

Ce que mon imagination réclame de ces premiers jours de Beyrouth, c'est un pèlerinage Renanien, une visite aux lieux que le magicien habita et célébra, et d'abord au tombeau de sa sœur Henriette, à Amschit. Ah! je sais tous ses défauts, et quand j'étais jeune, ils m'excitaient au point que je le bâtonnai lyriquement. Ce n'est pas un procédé qui me permette de me tenir quitte de toutes mes dettes envers le vieux maître. Car j'ai des dettes. Il nous a soulevés de terre. Vous dites qu'il déchristianise? Eh bien! il nous a christianisés. Et puis croyez-vous donc que ce ne soit rien d'avoir annexé à notre domaine spirituel ces terres de fermentation religieuse? C'est avec lui qu'en esprit, bien souvent, nous les avons parcourues. Et je désire qu'une de mes premières démarches m'y rapproche de l'homme à qui je dois originairement de les aimer.

J'ai cette bonne fortune que M. Gaillardot m'offre d'être mon guide.

Gaillardot! Un nom familier aux amis de Renan. Peu après 1830, un docteur Gaillardot fut de cette poignée de Français

Copyright by Maurice Barrès, 1923.
(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

qui vinrent en Égypte sur le désir que Méhémet Ali avait exprimé au roi Louis-Philippe d'avoir des collaborateurs pour son œuvre de régénération. Il assista à la bataille de Nézib entre les Égyptiens et les Turcs, et, pour sa part de butin, reçut la tente de celui qui devait être un jour le maréchal de Moltke. La guerre finie, il se maria dans une famille française fixée à Saïda, depuis le XVIIIe siècle, et demeura dans cette antique Sidon comme médecin de l'armée turque. D'illustres voyageurs, Saulcy, Rey, l'y vinrent voir, demeurèrent en relation avec lui pour des questions de botanique, de zoologie, de géographie, et le signalèrent au jeune Renan, leur protégé. Quand celui-ci, en octobre 1860, ouvrit au long de la côte ses chantiers de Gebeil, de Saïda, de Ruad, d'Oum el Amad (près de Tyr) et d'Amrit, il eut pour aide principal M. Gaillardot.

Les fils de cet homme excellent vivent toujours, l'un à Alexandrie et l'autre à Beyrouth. Je les connais tous deux, et c'est une chance précieuse que je puisse aujourd'hui faire, avec M. Henri Gaillardot, cette excursion d'Amschit auprès de la tombe d'Henriette Renan.

— Nous irons déjeuner là-bas, m'a dit M. Gaillardot, et nous passerons au pied de Ghazir, où fut écrite *la Vie de Jésus;* ainsi vous aurez vu tout l'horizon que préférait Renan.

***

Le petit chemin de fer que nous prenons, un matin, court le long du rivage phénicien, au milieu des chênes verts, des caroubiers, des tamaris, des pins et des pierrailles. La mer bleue et verdâtre vient le battre de ses écumes mourantes, tandis qu'à deux pas, sur nos têtes, s'étagent les premiers contreforts du Liban, et la multitude des sommets qui portent jusqu'au ciel des villages, des couvents, des chapelles. De notre wagon, nous voyons continuellement Beyrouth bleue et rose, et cette image mêlée au bruissement de la mer, à la fraîcheur de la brise, à la neige des cimes, à l'immortalité des hauts lieux, crée une harmonie qui fascine tous les sens. Qu'importe si les constructions sont trop souvent communes et laides! On s'explique que cette douceur et ce syncrétisme de souvenirs aient marqué Renan pour la vie

Bientôt, descendus du train, nous montons dans une voiture que tirent deux petits chevaux syriens, nerveux et gentils, menés par un enfant.

Sérénité de cette baie de Djouné. Renan a raison de l'appeler le plus beau paysage du monde. Au bord de la mer, dont les eaux sont vertes à la rive et plus foncées dans le lointain, ce sont des jardins d'orangers, de mûriers, de citronniers, et puis, sur les premières pentes, des maisons dans les vergers. Alors s'élèvent les montagnes vêtues de lumière et d'ombre, déchirées parfois par des ravins jaunâtres d'or clair, et leurs grandes formes simples, sévères, sont d'une noblesse religieuse. A cinq ou six cents mètres sur la hauteur, Gaillardot me fait reconnaître Ghazir.

De Ghazir, Renan avait une heure de cheval pour gagner ses fouilles de Gebeil. Sans doute, quand la route n'existait pas et qu'il chevauchait, aux côtés de sa sœur, vers Beyrouth et Sidon, vers Amschit et Amrit, ce devait être encore plus pittoresque. Mais laissons les détails, pour jouir de ce paysage éternel. Qu'il fut heureux, ici ! Il y retrouvait les thèmes de sa vie paysanne, une Bretagne illuminée, et puis les thèmes qui l'ont fait sortir du séminaire, la mutabilité des formes du divin.

Nous atteignons la vallée du Nahr-Ibrahim, l'ancien Adonis. Quand Gaillardot me dit ce nom fameux, je voudrais m'arrêter.

— Et notre déjeuner ? observe vivement cet homme sage. Nous ne pouvons rien nous faire servir qu'à midi, à Amschit ! Nous retrouverons l'Adonis au retour.

La ville de Byblos dépassée, nous aperçûmes Amschit, sur la côte que nous commencions à gravir. C'est ici une terre plus desséchée, ravinée, très semblable aux paysages de la Durance à l'entrée de la Provence montagneuse. Un pin et une maison, sur chaque colline ; des cubes enduits d'un plâtre bleuâtre, des portes et des volets bleus, des toits pointus de tuiles rouges ; des champs soutenus, encadrés, par des murets de pierrailles. Tout le village est dominé par l'établissement des Pères de la Compagnie de Marie, les Maristes, comme on dit communément, et c'est là que nous allons demander l'hospitalité... J'entre dans un terrain, clos d'un mur à la française, aménagé en jardin et qui précède la maison. Un Père est sur une échelle, sa robe relevée, qui attache les branches d'une vigne pour former une tonnelle.

Je me nomme. Quelle joie, dont je suis profondément touché ! Quel regard d'amitié, qui me paierait de toutes mes peines, si j'en avais eu dans une vie trop facile ! Tous les Pères

accourent, joyeux, et nous offrent leur déjeuner. Nous y joignons le nôtre, et nous voilà attablés dans une grande cellule d'où l'on voit la mer.

Le Père supérieur est de la Limagne.

— Le plus beau verger du monde, mon Père !

— Le Patriarche maronite m'a remercié d'apprendre l'horticulture aux paysans.

— Vous vous plaisez ici?

— Nous sommes heureux, on nous aime.

Et ils me racontent leur aventure.

— En mai 1903, nous avons été expulsés de Varennes-sur-Allier, qui est notre maison provinciale du centre. Un grand nombre de novices et de scolastiques durent rentrer dans leurs familles. Une quarantaine, plus courageux, nous suivirent en Orient. Leur formation pédagogique à peine achevée, ici même, ils furent employés aux écoles que, de toutes parts, on nous presse d'ouvrir. Malheureusement, les recrues de nationalité française que peuvent nous fournir nos noviciats d'Italie ne suffisent pas pour combler les vides que creusent chez nous la mort, la maladie, le service militaire et parfois, la nostalgie. C'est ainsi que nous avons dû abandonner dans le Liban, Miche-Miche, Saint-Jean Maran, Bèchebad, Hadeth, Bikfaia, Baskinta, Achkouth, et ailleurs, Homs, Mersine, Tarsous. Cette année, nous avons pu faire des fondations à Mossoul, à Alep, à Damas, mais des demandes pressantes, dans le Liban, de Bikfaia et de Baskinta, de Hadeth Montagne, de Cartébra, de Salima, et plus loin de Bassora, Mardine, Orfa, Mersine, Naplouse, Césarée, etc., nous les écartons, nous les ajournons. Pourquoi? Toujours pour la même raison : parce que nous manquons de sujets, du fait des lois de 1901 et de 1904, et nos ajournements sont d'autant plus malheureux qu'à notre place et au détriment de la France, ce sont des Américains, des Italiens, des Belges, parfois des Allemands qui s'installent.

— Eh bien ! mes Pères, je suis venu ici, aujourd'hui, pour recueillir vos plaintes et tâcher d'éclairer l'opinion française, et puis aussi, ne vous scandalisez pas, pour visiter le tombeau d'Henriette Renan.

— Ah ! oui, me disent-ils, la fille? la sœur? la petite-fille de Renan?

Ils ne savent pas trop et s'en excusent, mais cette dame

repose dans le tombeau de la famille Tobia, et justement ils ont pour élève un petit Tobia. On va l'aller chercher; il nous conduira.

— Nous vous montrerons le figuier sous lequel Renan écrivait *la Vie de Jésus*.

Gaillardot rectifie :

— *La Vie de Jésus*, c'est à Ghazir.

— Il y a ici un figuier sous lequel il écrivait.

D'ailleurs, ils s'excusent d'avoir peu de chose à me dire sur l'écrivain. Ce qu'ils savent, c'est qu'il avait bien choisi sa résidence :

— A Amschit, nous sommes sur un rocher, mais partout ailleurs, près du rivage, près du fleuve, c'est la fièvre.

A la fin du repas, arrive un gentil garçon, le fils de M. Tobia. Allons voir sa maison, où habita Renan, et son père qui se souvient très bien de l'avoir connu.

Chemin faisant, je cause avec l'enfant :

— C'est bien beau, votre pays. Je n'en ai pas vu de plus beau dans le monde.

— Ah ! me dit-il, quand M. Védrines a passé, ici, dans le ciel, il a ralenti son vol.

Cette phrase subitement m'étonne d'émotion. Je me tais. Comme ce gentil bonhomme est fier de sa terre, et qu'il associe heureusement l'idée du ciel à l'idée de la France !

— M. Bonnier, continue-t-il, est venu aussi au-dessus de la montagne.

Des quatre coins de la colline, d'autres écoliers et de plus grands garçons nous rejoignent. Ils me font la conversation, avec une politesse parfaite, et aussi couramment que des enfants de France. Je félicite leurs éducateurs.

— Dès maintenant, la moitié du village parle français, me disent-ils, et revenez dans cinq ans, les deux tiers l'emploieront couramment.

Le maître du logis, le propre fils de Zakhia Schalhoub, qui fut l'hôte de Renan, est encore habillé à l'arabe. A côté de lui se tient sa petite-fille, une jeune demoiselle de quatorze ans, vêtue à la française, et qui reçoit son éducation chez les Sœurs. En 1861, il avait quatorze ans et ne quittait guère Renan. Il m'apporte une photographie toute décolorée avec cette dédicace : « A mon vieil ami Tobia, Ernest Renan, 1885, » et quelques

caractères arabes, sans doute sa signature. Il me montre encore une lettre, que je crois intéressant de transcrire, comme un signe de la continuité dans la politique française.

Ministre d'État,
Cabinet du Ministre. Le 10 janvier 1862.

Monsieur,

M. Renan, au retour de la mission dont Sa Majesté l'Empereur l'avait chargé en Syrie, m'informe que vous avez rendu à cette mission des services signalés et que c'est à vous, en grande partie, qu'est dû le bon succès de ses recherches dans le pays de Gebeil. Il m'apprend que ces services, vous les lui avez rendus par un effet de la grande sympathie que vous, et les gens de votre pays, vous avez pour la France, et comme un acte de reconnaissance envers Sa Majesté l'Empereur. Je retrouve là les sentiments que les populations du Liban professent depuis des siècles. Continuez à les enseigner à votre famille, et croyez que le gouvernement de Sa Majesté l'Empereur n'oubliera aucun de ces témoignages de dévouement.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre d'État,
WALEWSKI.

Il cherche une autre lettre qu'il a encore de Renan et ne la trouve pas.

— Que contient-elle ?

— Des salamalecs. M. Renan disait : « Je suis content que vous vous rappeliez votre séjour parmi nous. »

Serait-ce donc que l'hôte de Renan serait un jour allé à Paris ?

On nous a servi du café et de la bière, qui est en Orient chose raffinée et coûteuse, et je leur fais un grand éloge d'Ernest Psichari, qu'ils ne connaissent pas encore.

Ce n'est pas dans cette maison-ci que les Tobia ont reçu Renan, mais dans une autre, toute pareille, qu'à deux pas de là ils me mènent voir. Par contre-temps, un prêtre, qui l'habite en ce moment, est sorti en emportant la clé. Tous de dresser une échelle contre une fenêtre, pour que j'y puisse entrer par le premier étage.

— Mais non, mes chers amis, il suffit que vous m'expliquiez comment elle est disposée.

Du côté de la terre, la chambre où couchaient Henriette et Renan, et de l'autre côté, la chambre de Gaillardot et Lockroy. Au milieu, le vestibule, où l'on peut aussi se tenir.

J'admire, au-dessus d'une fenêtre, le dieu ailé de Gebeil sculpté dans une pierre antique.

De cette maison où ils furent heureux, nous montons à la tombe d'Henriette. Tout le village suit. Quatre murs de deux mètres de haut l'enferment; quatre pierres, superposées de manière à former un escalier, la recouvrent; un chêne vert, vigoureux et trapu, l'ombrage et remplit tout le ciel de ce petit enclos. Sur le haut de la porte d'accès, une inscription en arabe encadre une croix. Et voici son avertissement : « Par cette porte tout être devra passer. Ni la gloire, ni les richesses ne fléchissent la mort. Toutes les supplications sont vaines. »

En arabe encore, sur la pierre tombale, deux inscriptions funéraires : « Le 24 décembre 1836, est décédé Tobia Schalhoub Callab. Son âme repose dans la paix du Seigneur. » Et puis : « Le 9 novembre 1856, est décédé Michel Bey Tobia Schalhoub Callab. Son âme repose dans la paix du Seigneur. »

Henriette n'est pas nommée. Renan avait annoncé l'envoi d'un marbre, d'une inscription. Nul signe n'est venu. Cela serre le cœur. La petite Bretonne repose, comme abandonnée, dans la compagnie des étrangers. Pourquoi? D'instinct, je refuse d'y voir aucune raison médiocre. C'est plus émouvant ainsi. La noble fille s'est risquée et a succombé, en étroite association avec le travail de son frère bien-aimé. Elle confond sa poussière, pour jamais, avec les vieilles terres dont elle venait chercher les secrets.

Ainsi, voilà ce tombeau, dont nous avons si souvent parlé entre lecteurs de Renan, et qui cesse d'être un mot, une parole vaine, pour devenir un objet que je vois, touche et mesure, dans un paysage qui passe en beautés positives tout ce que je pouvais inventer! Je suis heureux d'avoir sous la main, dans les yeux, dans l'esprit, quelque chose de vrai et de défini, au lieu de syllabes vides. Je me tiens debout auprès de cette tombe, avec une grande émotion de beauté, heureux de trouver à mon premier pas sur cette terre des Adonies, dans cette immense tradition de lamentations et de plaintes funèbres, un deuil que je

ressente, un thrène où je puisse joindre mon couplet, un cortège où je tienne mon rang. Lamartine a remporté le corps de sa jeune fille, et je murmurerais son cantique sublime devant une tombe vide ; la trace de lady Stanhope, si je la retrouve, serait trop mêlée d'extravagance ; mais ici la présence réelle de la relique justifie mon émotion, et ouvre un champ tragique à nos pensées.

En face de la tombe, nous entrons dans l'église. Gardons-nous de mettre au premier rang, dans l'œuvre de ce beau génie, ce qui offenserait cette maison de civilisation. Nous suivrions sa trace avec moins de ferveur, si nous pensions que ses rêves, son travail et la mort de sa sœur aient vraiment réussi à diminuer Dieu. Qu'ont-ils voulu tous les deux?

Cependant que je m'interroge, une femme arabe, que notre entrée n'a pas distraite, prie avec une ferveur qui se rit des éruditions.

L'heure est venue que nous rentrions à Beyrouth. Au moment des adieux, le fils de Tobia m'attire un peu à l'écart, et, d'une voix baissée, avec un air de grande intelligence :

— Je sais parfaitement ce qu'était Renan. Il niait la divinité de Jésus-Christ, et c'est pour cette raison qu'il a donné le nom d'Arius à son fils.

* * *

Je suis très excité par l'idée de voir au retour le fleuve Adonis. C'est un des points que de France mon imagination visait. Du Carmel à l'Oronte, la côte est toute illuminée par les noms de Tyr, Sidon, Byblos, Arados, qui réapparaissent sous les formes de Ruad, Gebeil, Saïda et Sour, mais rien ne m'attire plus que cette vallée de l'Adonis dont nos maîtres ont fait le paysage romantique par excellence.

— Gaillardot, le voici, il faut nous arrêter.

L'embouchure de l'Adonis est un endroit charmant, que l'antique Phénicie a chargé de mythes. Le fleuve y coule au fond d'un abîme. Un bouquet de trembles le surplombe et fraîchit dans son courant d'air. Je m'y suis assis, sous une tonnelle, pour boire un verre de cette eau sacrée, surgissant des profondes déchirures du Liban. Adonis est-il mort? Une petite église sur la côte l'atteste. Elle surveille les lieux où débouchait, il y a dix-huit siècles, à son retour d'Afaka, le cortège des fla-

gellants, des hurleurs, des danseurs, des mutilés volontaires, des pleureuses et des prêtres. Aujourd'hui, quel silence! Toute cette rive est devenue une sorte d'Italie. Des bois de pins, des tables sous les arbres, des puits, des animaux attachés que caressent des enfants : rien qu'un peuple en tarbouch, et, mêlés aux peupliers flexibles, d'innombrables palmiers. Mais cette eau verte près de la rive, bleue foncée dans le lointain, comme elle est folle, mâle et femelle, toute puissante! On attend que de son mystère surgissent des dieux. Je voudrais connaître ce que pensent, sous les leçons que nous leur apprenons, les petits enfants et les vieilles gens du pays.

Gaillardot me raconte que, dans le Liban, subsiste une faculté prodigieuse de créer des petites légendes sentimentales. Des contes y circulent, où il y a un fond de vérité. Celui-ci, par exemple.

Un jeune homme de Batroun est allé en Amérique. Il revient avec 500 livres. Avant d'aller voir ses parents, il passe chez sa sœur, dans un village voisin, et lui demande ce qu'ils sont devenus. La jeune femme, par jeu, lui propose de demeurer cette nuit-là sous son toit, et le lendemain d'aller chez les parents, en se donnant comme un ami de leur fils. L'idée lui plaît, et la nuit passée, il la quitte, se rend à Batroun, entre dans la maison de famille, et raconte à son père et à sa mère, qui ne le reconnaissent pas, qu'il leur apporte des nouvelles de leur fils : celui-ci se porte très bien et arrivera dans vingt jours. Il s'assied à leur table, accepte leur l'hospitalité pour la nuit, et au moment de se coucher, leur confie son sac contenant ses 500 livres, le fruit de ses économies. Tandis qu'il dort, l'homme et la femme pénètrent dans sa chambre et le tuent. Le lendemain, la jeune femme d'arriver toute joyeuse à la maison. Il faut entendre les ululements, les arari. Étonnement des parents. « Pourquoi donc est-elle si joyeuse? — Comment! vous n'avez pas reçu mon frère? Il était chez moi hier. » Consternation des parents, et de gémir, de s'arracher les cheveux, les vêtements. Tous trois, père, mère et fille, les voilà prêts à entrer dans le cortège d'Atys ou d'Adonis.

Je m'émerveille qu'un tel récit naisse spontanément dans « une vallée si bien faite pour pleurer. » Où pourrais-je étudier le folk-lore du Liban? Mais soudain :

— Dites-moi, Gaillardot, quels sont donc ces prêtres qui se tiennent, là-bas, en travers de la route?

— Je parie que ce sont les Maristes de Djôuné qui vous attendent.

— Comment savent-ils déjà ?...

— Ah ! par la montagne, il y a des raccourcis.

Ils font signe au cocher d'arrêter. Je saute à terre.

— Bonjour, mes Pères.

Compliments, amitiés. Ils nous disent que leur collège m'attend ; si je continue ma route, je vais beaucoup les décevoir. Hélas ! l'heure nous presse. Mais je leur promets de revenir un jour prochain.

Et c'est bien sûr que je reviendrai pour voir de tels amis. D'ailleurs, je ne prends pas mon parti d'avoir passé sous Ghazir sans y monter.

— Ghazir, me dit Gaillardot. Je vous donnerai toutes les indications sur les deux maisons qu'a successivement habitées Renan. En 1861, j'étais là-haut avec lui. J'avais mes huit ans ; c'est déjà un âge ; j'étais un petit garçon, très fier de ce qu'il me demandait de l'encre. Renan, arrivé en Syrie dans les derniers jours d'octobre 1860, n'avait pas cessé, depuis lors, de circuler tout le long de la côte, et il venait de passer dix-huit jours en Terre Sainte (du 26 avril au 14 mai). Pour prendre un peu de repos, il s'installa à Ghazir. Ses fouilles étaient pratiquement terminées. Il commença de rédiger *la Vie de Jésus*. Mes parents, de leur côté, avaient loué là une petite maison, pour y passer la saison chaude. Chaque semaine, le plus souvent le samedi, il leur lisait, devant Henriette, les pages qu'il avait mises au net. Mon père l'a empêché de multiplier les interprétations de la Résurrection de Lazare. « Vous allez tout gâter, » lui disait-il. Renan habitait avec sa sœur la maison d'un certain Kaouam, un excellent Maronite. Ils disposaient, à l'occasion, d'une chambre pour Lockroy, qui était le dessinateur de la mission et qui circulait dans tout le pays... Ah ! ce Lockroy, il émerveillait le village par son entrain. C'est lui, quand on joua la tragédie de Saint Agapit chez les Jésuites, qui brossa les décors. Il faut vous dire que, dans ce temps-là, les Jésuites avaient leur collège à Ghazir ; ils ne se sont installés à Beyrouth qu'après qu'ils eurent vu les Américains y créer une maison d'éducation. Vous savez leur goût pour la tragédie de collège. Renan en redingote vint assister à la représentation. La pièce se déroulait dans les Catacombes de Rome. Ah ! les décors de Lockroy,

si je me les rappelle! On en a fait des caleçons, des chemises, et j'ai vu indéfiniment leurs couleurs infernales sur le dos de tous les braves gens de Ghazir... Oui, Renan, entretenait de bonnes relations avec les Jésuites. Vous pouvez voir dans son *Rapport* qu'il faisait cas de leurs connaissances archéologiques. Henriette était revenue enchantée d'une visite chez le patriarche au couvent de Berkeké. Le frère et la sœur s'appliquaient à ne pas froisser les personnes du pays, et faisaient les actes extérieurs de la religion. Je me rappelle comment, l'un et l'autre, souvent, tenaient leur chapelet dans leurs mains... Dans ce temps-là, ces populations étaient très pieuses. Aujourd'hui, la loge maçonnique...

A tous instants, mon parfait compagnon, entraîné par l'abondance de ses souvenirs et de ses lectures, par la richesse de ses expériences, après tant d'années passées en Orient, voudrait m'ouvrir de nouvelles curiosités, mais je ne le suis pas, je refuse de l'entendre, je le ramène avec vivacité à notre enquête.

— Gaillardot, occupons-nous aujourd'hui de Renan à Ghazir et à Amschit, et de rien d'autre! Voici des lieux où je passe trop peu d'heures: il ne faut pas que vous m'en écartiez.

Et le bon M. Gaillardot de me donner de nouveaux détails, qui m'amenaient à de nouvelles questions, si bien qu'en arrivant à Beyrouth il me fit le grand plaisir de me retenir à dîner. Il voulait mettre sous mes yeux la précieuse correspondance que son père, toute sa vie, a entretenue avec Renan. Vous pensez si je me réjouissais!



Mme Gaillardot est une Syrienne, élevée chez les Dames de Nazareth de Beyrouth. Il eût été bien avantageux pour moi qu'il me fût permis plus souvent, dans ce trop court voyage, d'approcher de telles personnes, qui sont les plus capables de nous faire comprendre, par leur conversation et, déjà, par leur seule présence, ce qu'est cette civilisation actuelle de l'Orient chrétien. Un état d'esprit tout à l'opposé de celui d'une Henriette Renan. Mlle Renan était tout à fait antireligieuse. Mme Renan d'ailleurs ne l'était pas moins. L'une et l'autre avec moins de nuances que leur frère et mari. Mme Renan disait à sa belle-sœur : « Tu verras, Henriette, que Renan finira dans la peau d'un moine. » Au jugement de M. Gaillardot, c'est Henriette qui

présida au développement de *la Vie de Jésus* dans le cerveau de son frère. Il me décrit sous quels traits saisissants, petit garçon, il a vu cette singulière personne : « maigre, d'une taille plus que moyenne, une figure extrêmement intelligente, la bouche sombre, les cheveux grisonnants, très savante et parlant de choses archéologiques. » Mme Gaillardot complète cette silhouette.

— Ma belle-mère, me dit-elle, m'a souvent raconté que Mlle Renan était acariâtre. C'est juste le mot. Elle se plaignait toujours, ne prenait pas son parti de la nourriture, se trouvait mal du climat, se fâchait contre les domestiques.

— C'est vrai, ajoute M. Gaillardot, mais c'est elle qui fit ajouter par Renan les belles pages concernant mon père. Renan n'avait rien mis. Elle lui dit : « Écoute, mon ami, tu n'es pas juste envers Gaillardot. Rappelle-toi ce qu'il a fait. »

Légende ou vérité, ce trait indique en quelle estime on tenait la droiture morale de Mlle Renan et son esprit de justice.

Après le repas, M. Gaillardot me conduisit dans son cabinet de travail, dont les hautes fenêtres dominent Beyrouth et la mer, et embrassent largement les montagnes du Liban et le Sannîn perdu dans les neiges. Il mit sur la table les lettres et les livres de Renan, et gaîment :

— Regardez, lisez, et interrogez-nous.

Quels moments que ceux où je pressais ainsi de questions des personnes qui possèdent, d'une manière unique, le détail d'une aventure si précieuse, en même temps que je contemplais le coucher du soleil sur l'horizon admirable où elle se déroula! Pour bien m'assurer que je ne laissais dans l'ombre aucune circonstance importante, je demandai à M. Gaillardot que nous relisions à haute voix les pages du *Mémorial* sur le Voyage de Syrie. Nous y trouvâmes tout de suite le nom de son père.

« M. Gaillardot, écrit Renan, resta à Amschit, après notre « départ, pour veiller aux funérailles de ma pauvre amie. La « population du village, à laquelle elle avait inspiré beaucoup « d'attachement, suivit son cercueil. Les moyens d'embaumement » manquaient tout à fait. Il fallut songer à un dépôt provisoire. « Zakhia offrit pour cela le caveau de Michaël Tobia, situé à « l'extrémité du village, près d'une jolie chapelle et à l'ombre « de beaux palmiers. (Des palmiers, interrompt à mi-voix « Gaillardot, en avez-vous vu?) Il demanda seulement que « quand on l'enlèverait, une inscription indiquât qu'une

« Française avait reposé en ce lieu. C'est là qu'elle est encore.
« J'hésite à la tirer de ces belles montagnes où elle a passé de
« si doux moments, du milieu de ces bonnes gens qu'elle
« aimait, pour la déposer dans nos tristes cimetières qui lui
« faisaient horreur. Sans doute je veux qu'elle soit un jour
« près de moi; mais qui peut dire en quel coin du monde il
« reposera? Qu'elle m'attende donc sous les palmiers d'Amschit,
« sur la terre des mystères antiques, près de la sainte Byblos... »

— Farceur, va! Il n'y a pas de palmiers.

— Peut-être, autrefois.

— Et pourquoi n'est-elle pas exhumée, transportée à Paris? Tout ça, c'est de la poésie.

— Assurément, de la poésie! Il s'agit pour Renan de nous communiquer la sorte de musique dont il est rempli par le désastre de sa sœur. Une petite Bretonne semblait prédestinée à reposer auprès du cloître de Tréguier, ou bien, avec son frère, dans un cimetière parisien, et voilà que, victime de l'œuvre fraternelle, elle demeure au pays des palmiers, dans une sépulture étrangère. C'est là ce qu'il s'agit de faire comprendre. A mon avis, le texte de Renan est plus vrai que votre exactitude inefficace, car ses images harmonieuses nous introduisent dans le cercle magique. Le petit étudiant de Bretagne, jeté sur le bord du monde oriental, conçoit, non sans remords peut-être, que sa sœur s'est sacrifiée là-bas, près du fleuve sacré, aux recherches de la science. Cette âme hautaine est la rançon d'une gloire, et même une hostie exigée par un Dieu offensé. Au pied de la tombe hospitalière de Tobia, je vois Renan dans la plus profonde rêverie. Pas même une inscription, dites-vous? Eh! l'inscription, il l'a mise, à bien des reprises, dans son œuvre : au liminaire de *la Vie de Jésus*, dans le petit *Mémorial*, dans ses *Souvenirs*. Renan n'a pas manqué au rite. Il a élevé à sa sœur le monument que les génies de la grande race se doivent entre eux : il a fixé la physionomie idéale de celle qui fut sa conscience austère. La question, si l'on veut à tout prix faire un procès à l'hôte de Ghazir, c'est de savoir s'il a continué jusqu'au bout à vivre en esprit avec Henriette, s'il n'a pas un jour renoncé à leur idéal d'ascétisme laïque... Monsieur Gaillardot, avez-vous revu Renan?

— Certainement, lui et son fils. Renan nous est revenu à la fin de 1864, et son fils Ary, qui avait alors vingt-huit ans, est passé ici, en 1885.

— Et dans quel esprit, l'un et l'autre?

— Vous pouvez vous en rendre compte par vous-même. Voulez-vous entendre Renan? Voici deux lettres où il nous annonce sa venue et, vingt ans plus tard, le voyage d'Ary.

Et M. Gaillardot de nous trouver aussitôt dans ses papiers deux belles pages, dont il a bien voulu me donner une copie :

Sèvres, 16 octobre 1864.

Renan au docteur Suquet.

Mon cher ami,

Il est probable que nous allons bientôt nous revoir. Cet été, en travaillant à mon histoire des Apôtres et en particulier de saint Paul, j'ai conçu un vif désir de voir Antioche, Éphèse, Thessalonique, Athènes, Corinthe, les principaux lieux enfin de cette histoire. Naturellement, remettant le pied en Syrie, j'ai songé à revoir quelques-uns des points que j'ai déjà visités et qui m'ont laissé tant de souvenirs, quelques-uns si cruels. J'ai à remplir envers ma pauvre sœur un douloureux devoir. Puis il y a un endroit, Oum-el-Awamid, où je voudrais reprendre quelques fouilles. Je ne sais encore dans quelle mesure je le pourrai, mais le principe du voyage est chez nous arrêté. Ma femme m'accompagnera. Nous avons bien des liens à rompre derrière nous. Mais quand voyagerait-on, si on attendait que tous les fils de la vie s'ouvrissent d'eux-mêmes pour laisser un espace libre? Nous avons donc brusqué notre résolution, et presserons le plus possible notre départ. Je ne sais si nous serons prêts pour le paquebot du 29 de ce mois; si nous le manquons, nous partirons par celui du 9 novembre.

Je reçois aujourd'hui une lettre de Gaillardot, où il m'apprend qu'il part pour la Syrie. Ayez la bonté de lui faire passer le mot ci-joint. Vous verrez, en lisant ce mot, que l'époque où j'arriverai à Beyrouth est encore fort incertaine. Avertissez Khadra, si vous le voyez, de notre prochaine arrivée. S'il y a un télégraphe d'Alexandrie à Beyrouth, je lui télégraphierai, quand le jour de mon arrivée en cette dernière ville sera fixé. C'est pour moi une grande joie, mon cher ami, de vous revoir, et c'est en grande partie ce désir qui m'a porté à commencer

par la Syrie mon voyage que j'aurais pu commencer par Athènes et Smyrne. Vous savez quel lien m'attache à vous.

A bientôt donc; croyez à ma vive amitié.

E. Renan.

Bellevue, 28 octobre 1884.

Ainsi donc, cher et excellent ami, c'est d'aujourd'hui en huit que mon bien aimé Ary ira vous rejoindre pour ce voyage dont j'attends pour lui tant de plaisir et tant de bien. Que je vous remercie de cette précieuse idée et des incomparables moyens que vous nous offrez pour la réaliser ! Vous savez combien j'aime mon Ary. Son infirmité n'a fait que me le rendre plus cher. Je peux dire de lui : *Vere dolores nostros ipse pertulit.* J'étais trop malheureux dans la première année de mon mariage ; ma pauvre Henriette ne pouvait s'habituer à voir traduite en fait une idée qu'elle m'avait plus que personne suggérée. Il fut vraiment *Benoni*, le fils de ma douleur. Et puis, c'est le dernier des Scheffer. Il tient de ma femme beaucoup plus que de moi. Si vous aviez connu comme moi cette race étrange, derniers survivants des Berserkr du Nord, vous verriez quel mystère de race il y a dans cet enfant, né pour avoir six pieds de haut, puis brisé par un coup de barre, luttant avec une force intérieure inouïe contre une fatalité extérieure qu'il a réussi à dompter en partie. L'amitié que vous avez tout d'abord conçue pour lui prouve que vous l'avez bien compris. J'en ai été bien heureux. Je suis sûr que ce voyage fera époque dans sa vie. Il avait besoin d'être tiré du milieu parisien, qui le porte trop au dilettantisme et au paradoxe, pour être jeté en pleine nature et en pleine histoire. Votre main, tant de fois bonne pour nous, est venue le prendre, et saura le guider dans ce monde nouveau pour lui. Il est enchanté, et la joie qu'il éprouve est pour moi le meilleur signe du bien que ce voyage lui apportera.

Ici l'on va assez bien, fort bien même. La petite fille que vous avez mise en ce monde paraît entrer fort résolument dans la vie. La mère se lève depuis deux ou trois jours, et ses forces commencent à lui revenir. Seul, le vieux père est bien impotent, usé qu'il est par ce climat humide et atone. Ah ! si je pouvais voir encore une fois votre chaud triangle de Beyrouth et le sable de Sarba ! Je vous assure que si Maspero m'écrivait qu'on

peut aller au Sinaï sans trop de difficultés, je tenterais l'aventure. Je crois que votre saine atmosphère, sèche et riche de vie, me rajeunirait pour un temps. Et puis je voudrais faire encore une fois le pèlerinage d'Amschit. C'est pour moi une consolation de songer que, si je ne peux y aller, vous et Ary accomplirez mes derniers devoirs envers les restes de ma chère amie.

Embarquez-vous donc tous les deux en pleine joie sur cette belle mer bleue que je voudrais pouvoir vous rendre favorable. Croyez bien, cher Suquet, que vous laissez derrière vous de vrais amis de cœur.

E. Renan.

Et comment tout cela finit, c'est une sombre histoire. Sur le tard, le Dr Gaillardot vint se faire soigner à Paris de douleurs névralgiques, intolérables, qu'il avait dans la joue. Il descendit chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu. Renan lui fit une visite, et en le quittant lui dit : « Mon ami, je ne reviendrai pas vous voir dans ce milieu. » Et il tint parole.

***

Le ciel nocturne était divin, quand, ayant quitté mes hôtes, je descendis de leur quartier haut vers mon hôtel, près du port. De ma fenêtre, avant de m'endormir, je regardai longtemps la mer étaler, sous cette nuit bleuâtre, au pied du Liban, son azur sombre, blanchi çà et là par le reflet des astres. J'admirais dans le ciel Vénus-Astarté, la dame de l'Amour et du plaisir, celle qui fut aimée d'Adonis, dieu de Byblos, d'Eshmoun, dieu de Sidon, et de Melgarth, dieu de Tyr; la sœur du Soleil de Baalbek, celle à qui le prophète juif, en déchirant sa robe, jetait l'anathème. Et j'entrevoyais dans le flot ténébreux Derceto, la déesse-poisson, l'aïeule des Sirènes et de toutes celles qui portent la figure des anges sur un corps d'animal.

Un tel spectacle d'éternité me désabuse des vues trop lucides, qu'il noie sous les songeries. C'est un plaisir, en plein midi, que le groupe des Renan soit cruellement inondé de lumière. Mais, pour faire le tour de la vérité, il faut accepter les ombres où, douze heures par jour, ce soleil repose. Craignons, en Syrie, d'abuser de l'esprit clair et critique! Mes facultés d'analyse, je les retrouverai toujours à Paris. Ici, j'ai autre chose à faire qu'à

garder le contrôle de moi-même. C'est bien le moins que Byblos et le fleuve Adonis m'incitent à me livrer aux forces de la sympathie et de l'enthousiasme. Ne chicanons pas Renan, quand il dédie à sa sœur perdue une lamentation, et sur la terre syrienne construit la dernière Adonie. Ici, Renan a perdu son aînée, son guide féminin, sa sœur et son inspiratrice, envers qui il avait été un enfant égoïste. Ce que fut cette mort, comment il l'éprouva, quel sens le plus beau il donne à ce qu'il doit subir, cherchez-le dans les couleurs que, peu après, il prêta au culte d'Adonis et de Tammouz.

Ce soir, ce que la mer de Syrie raconte au rivage du Liban, avec cet accent de reproche et d'amour, c'est leur grand secret séculaire de larmes et de volupté. Elle jette éternellement ses vagues sur la grève de Byblos pour la purifier, et quand elle y conduisit la vierge bretonne, c'était pour que le tombeau de cette dévouée demeurât aux lieux des antiques mystères, comme la cendre d'un sacrifice.

IV. — UNE VISITE DANS LE LIBAN

Belle occasion de pénétrer dans l'intérieur de ce Liban que je n'ai fait que longer, au Nord, sur le rivage! Le consul général de France, M. Georges Picot, m'offre que nous visitions ensemble la partie Sud. Nous irons de Ouadi-Chahrour, le premier village au sortir de Beyrouth, jusqu'à Salhié, sur la frontière de Sidon... Ah! certes, j'ai accepté. Et voici mes notes de voyage, bien sommaires, telles que je les retrouve sur mes cahiers, jetées sans verbes, à coups de crayon, dans les cahots de l'automobile, ou dans la nuit des fêtes que les villages nous donnaient.

A quoi bon les compléter et chercher à les mettre au point? Cent écrivains, depuis 1914, m'ont suivi et dépassé. Si je vaux, c'est pour témoigner quels étaient, à la dernière heure avant le drame, les sentiments de cette nation fidèle. Un tel chapitre, dûment daté, prend place dans la longue série des titres du Liban et dans les substructions de l'édifice franco-libanais.

*
* *

Au sortir de Beyrouth, en automobile, ayant pris le long du rivage la route classique de Sidon, nous tournons bientôt à

gauche, pour pénétrer dans la montagne par des déchirures profondes, au fond desquelles coulent des torrents, et nous montons les contreforts du Liban vers Aley.

Des hauteurs couronnées de pins parasols, des escaliers, des terrasses en jardins, un immense amphithéâtre aux teintes violettes, constellé çà et là de villages, de couvents, de chapelles. De loin, sur les pentes, on aperçoit les populations groupées à l'entrée des villages. Et quand nous arrivons, la fusillade éclate, tous les chants, toutes les frénésies. L'Orient mêle en notre honneur les rites du mariage et de la guerre. Le prodigieux, pour un novice, c'est, au milieu de ces coups de feu, les youyous des femmes, ce long ululement dont elles se gargarisent sur notre passage, en même temps qu'elles nous aspergent d'eau de rose.

Comment donner une idée de ce désordre joyeux et étincelant, de ce bruit, de cette turbulence? Roulades aiguës des femmes, salves redoublées des hommes, sérieux des enfants qui, dans la fumée de la poudre, portent fièrement la baguette du fusil paternel. Et soudain, l'orateur paraît! Partout de véhéments discours nous donnent l'esprit de ces démonstrations : « C'est à la France, grande nation émancipatrice, que les Libanais doivent leur statut, et c'est d'elle qu'ils attendent toutes les libertés. Enfants, ils ont reçu cette espérance de leurs pères... » Ainsi parle chaque députation, et de nouveau en avant la poudre, l'eau de rose, les youyous...

N'avons-nous pas, dans nos pays basques, quelque chose d'analogue avec les *Irrintcinas,* ces cris de guerre aux intonations rudes et prolongées? Le savant M. d'Abbadie avait institué des concours où il donnait des prix aux meilleurs crieurs : « Les irrintcinas, disait-il, peuvent faire vibrer dans une âme basque quelque noble sentiment, digne des vieux temps et de nos grands ancêtres. » Quels sentiments réveillent les ululements des femmes du Liban? On croit entendre des provocations amoureuses pour quelque mariage, ou des excitations de mort adressées aux guerriers du pays. Aujourd'hui, sur notre passage, ce sont avant tout des réclamations scolaires. Tous ces villages, pour conclure leurs compliments de bienvenue, nous demandent d'ouvrir des écoles et de leur envoyer des maîtres.

Une vieille femme avec un enfant sur les bras me supplie. Elle est vêtue comme une madone d'Italie. « Que dit-elle? —

Permettez que nos petits-enfants parlent français. Faites une école. » Une autre lui succède: « Permettez que la prochaine fois je puisse vous saluer avec des mots français. »

Cependant, nous ne cessons pas de monter dans le Liban. Aley dépassé, qui est une halte importante des caravanes, nous rejoignons la grande voie de Damas, pour atteindre Aïn-Sofar et le col le plus élevé. Odeur de résine, au milieu des rochers et des pins. Parfois, à l'horizon, entre les montagnes, la déesse apparaît, avec son sourire, son œil bleu et sa puissante volupté. O Méditerranée! Puis le rideau se referme sur cette joie et cette jeunesse, et nous voilà de nouveau enfermés dans les chênes verts, les caroubiers, les aloès, au milieu des pierrailles, au-dessus des torrents profonds. Les landes arides succèdent aux champs d'oliviers, et les forêts de pins aux pâturages où fraîchit une fontaine, jusqu'à ce que nous retrouvions, dans ces solitudes grandioses, quelque paroisse et sa petite foule en délire. Je me rappelle un tournant prodigieux sur les précipices et, là derrière, soudain, le village placé en embuscade. Au milieu de tous, le curé qui fait le coup de feu. Ils s'apaisent et nous tendent l'éternel placet : « Nous désirons une école pour les filles. »

Ces arrêts multipliés ne nous laissaient guère avancer. Parfois même, un messager venait nous prier de ralentir encore notre marche, parce que son village n'était pas arrivé. On entendait des coups de feu dans le lointain, puis une petite foule apparaissait, nous apercevait; à deux ou trois cents, hommes, femmes, enfants, ils dévalaient le long des pentes, se venaient ranger au-devant de notre cortège. « Des orphelins, disent-ils, se jettent aux pieds de la France. Des écoles! donnez-nous des écoles! »

De ce train, il était déjà deux heures, quand nous traversâmes le torrent de Ouadi Safa, où, pour nous faire honneur, dix moutons furent égorgés en un éclair, au passage de nos voitures, et roulèrent dans la poussière. Bêtes innocentes et malheureuses, s'il faut maintenant attendre que vous soyez dépecées et rôties, quand déjeunerons-nous? Mais non. Voici Aïn-Zahalteh, le site classique des journées d'été, à plus de mille mètres, le seul endroit ombragé du pays, et de longues tables y sont dressées au-dessus du torrent, sous les arbres, dans le courant d'air. Un déjeuner tout à l'européenne nous y attend, que des voi-

tures ont apporté de chez le meilleur traiteur de Beyrouth.

Nous sommes là plus de deux cents convives, généreusement traités par un poète arabe, dont je regrette bien d'avoir perdu le nom. Avec nous Mgr Pierre Choubly, l'archevêque de Beyrouth, et Mgr Paul Baslous, l'archevêque de Sidon. J'ai encore dans l'oreille le bruissement de l'eau, l'éternel refrain des youyous, mêlés aux clapotis de la cascade, les discours nombreux et sonores, tous les bruits du banquet et de la nature. Par ces heures chaudes, dans un tel lieu, nul n'est fâché de prolonger la halte, et pour nous fêter, les poètes arabes déroulent, interminablement, leurs cadences harmonieuses et parfumées.

Quand nous continuons vers Deir-el-Kamar, ce sont, à chaque arrêt, les mêmes ovations et les mêmes suppliques. A Freidis, mot syriaque qui veut dire petit paradis (on croit que c'est ici l'emplacement du paradis terrestre, « à cause du grand fleuve qui y coule, » une jeune fille nous offre des fleurs et nous demande une école. A Barouk, une jeune fille encore, d'une beauté royale, prend d'assaut le marchepied de notre voiture, et nous déclame, avec une inspiration violente, des vers retentissants sur ce thème : « Donnez-nous l'intelligence, ô vous qui la détenez! » Sa splendeur et sa véhémence, qui m'éblouissent, me font songer à cette fille d'ancienne famille qu'a vue, dans ces mêmes parages, le jeune Renan : « On eût dit, écrit-il, une Jézabel ressuscitée. Quoique jeune, elle était arrivée à une taille colossale. La beauté de ces femmes, incomparable durant un an ou deux, tourne très vite à l'obésité et à un développement de la gorge presque monstrueux. » Je fais demander au poète arabe, notre hôte du déjeuner, quelques détails sur cette héroïne. Il me répond : « Elle est digne de vos chants. » Il l'a chantée lui-même. C'est la muse du canton de Chouf, à la fois inspirée et inspiratrice.

Je ne peux pas interpréter médiocrement un désir de savoir, exprimé avec des accents si violents et avec ce prodigieux élan de tout le corps. Ce qui anime ces filles, et, derrière elles, tout ce peuple qui nous les délègue, c'est le sentiment mystique du psalmiste : *Intellectum da mihi et vivam*, donne-moi l'intelligence et je vivrai. Pour moi, désormais, cette émouvante devise flotte sur tout le Liban.

Mais, sur ce rocher escarpé, quel est ce coin de Grenade ou

de Tolède? Au-dessus d'un profond ravin, s'élève un des plus saisissants palais mauresques qu'il m'ait été donné de visiter. Je parcours ses jardins, ses salles, ses bains, ses galeries superposées, ses arcades légères, ses patios où murmurent des fontaines, ses tours carrées et crénelées, les masses de verdure qui s'y mêlent. Le beau séjour somptueux! Quelles sont les annales d'un tel lieu, à la fois prison, forteresse, harem, dont les jardins de buis et de cyprès respirent la mort et la volupté? Ma naïve ignorance s'étonne étourdiment qu'un tel lieu, Beït-Eddin, ne soit pas classé dans le trésor des images poétiques et dans le dictionnaire des rimes.

Tout un peuple était réuni dans ce décor romantique, tout un choix de types par ailleurs disparus, car le Liban est un refuge, une arche de salut pour les races traquées. Et c'est à bon droit que Gérard de Nerval y errait, à la recherche des femmes qu'il avait aimées dans des vies antérieures; que le jeune Renan a pu, au détour d'un sentier, y rencontrer Jézabel; et que nos soldats d'aujourd'hui y retrouvent les filles des Croisés. La fête de Beït-Eddin, ce jour-là, avait attiré des Maronites catholiques, des Druses idolâtres et des Metualis musulmans. Et au terme de la réception, leur foule m'a accompagné, quand je suis allé déposer sur le tombeau de nos soldats, morts durant l'expédition de 1860, les fleurs qui, depuis le matin, venaient de m'être offertes dans tous les villages. L'accueil que font ces populations au consul de France et à son compagnon est un effet de la gratitude vouée à notre drapeau, protecteur du Liban.

* * *

La journée s'achevait, quand nous sommes entrés à Deïr-el-Kamar, où nous devions passer la nuit. Quel délire de l'enthousiasme! Cette ville fut jadis la plus considérable du Liban. Au temps de l'émir Bechir, elle possédait le monopole du sel, des allumettes et peut-être de la soie. Depuis le chemin de fer, elle a dû céder la primauté à Zahlé et à Aley. Mais qu'elle demeure plaisante, accrochée au flanc du profond ravin, surtout à cette heure de notre arrivée, où nous la voyons toute bruissante et vibrante d'amour pour la France!

Visite immédiate des écoles. Les Maristes ont 240 garçons; les sœurs de Saint-Joseph, 265 élèves.

Leçon de français. Le maître interroge :

— Préférence. Qu'est-ce qu'une préférence?... Donnez un exemple de votre préférence.

— Je préfère la France à l'Allemagne.

Exercice religieux. Par la fenêtre ouverte, dans la nuit qui descend, j'admire un ciel sublime et ces voix d'enfants récitant, dans une forme familière, les plus hauts principes de la philosophie catholique.

A la sortie, dans l'ombre, un petit garçon m'aborde et me questionne :

— Est-ce que je pourrai entrer à Saint-Cyr, être officier français?

— Tu peux être maréchal de France.

— Il n'y en a plus.

— Avant que tu sois grand, il y en aura.

Au sérail, nombreux discours, tout pleins d'un ardent attachement à la France. Cependant que je les écoute, je vois par une petite fenêtre de côté « le champ des Martyrs, » surmonté d'une croix, l'étroite cour où furent massacrés en 1860 les Maronites qui s'y étaient réfugiés sans armes. Massacrés par les Druses, avec l'aide des soldats turcs. Plus de mille trois cents cadavres, rien que pour Deïr-el-Kamar. Cette extermination systématique d'un peuple, qui se dressa pour l'arrêter ? La France, en dépit de l'Angleterre, la France, depuis les Croisades, protectrice des chrétiens en Orient et particulièrement des Maronites. Après un demi-siècle, Deïr-el-Kamar se souvient d'avoir vu arriver le général de Beaufort à la tête de nos troupes et suivi de nos religieux et de nos religieuses apportant les offrandes de la générosité française. Nous n'avons pas obligé des ingrats. Je m'en assure avec émerveillement, avec émotion, durant le charmant dîner qui suit les visites d'écoles et les réceptions oratoires, dîner émouvant, tapageur, plein de cœur. Ces notables avec qui je cause énumèrent sans fin les raisons de l'attachement qu'ils nous vouent. Ce sont les soldats français qui ont rebâti leurs maisons ; c'est avec l'argent que la France leur a fait verser par les Turcs, qu'ils ont créé leurs petits commerces ; leurs enfants sont élevés par les religieux français. Et tout cela se superposant aux légendes de saint Louis, de Louis XIV et de Bonaparte, et s'augmentant de leurs espérances ! Quel beau livre pour notre pays, l'histoire de l'imagination du Liban !

La fête du soir fut féerique, et d'autant plus étonnante pour moi que, demi mort de fatigue, je la voyais du fond d'un rêve. Nous étions assis sur l'une des terrasses que forment ici les toits des maisons. Toute la ville, construite sur une pente assez rapide, montait au-dessus de nous vers les cimes, descendait au-dessous de nous vers l'abîme, et se noyait en haut et en bas au milieu des ténèbres, qu'elle illuminait par la multitude de ses torches et de ses lanternes vénitiennes. Tout Deïr-el-Kamar étincelait de feux et bourdonnait de chants. Le flanc de la montagne, jusqu'au fond de la vallée, réverbérait, répercutait cette double magie. Les femmes en bleu, sur certaines terrasses, semblaient des statues drapées. Sur d'autres terrasses, les hommes tiraient, tous à la fois, dix, douze feux d'artifice. Cependant les religieuses chantaient au milieu des flammes de bengale. Les enfants sur la place couraient après les baguettes des artifices retombés. Les fusées sillonnaient la nuit. Les coups de fusil, les chants, les cantiques, les bannières, les feux, les discours, plusieurs civilisations, s'entrecroisaient de la terre au ciel, et j'éprouvais sur mon toit un demi-vertige enchanté. Les raisons du spectacle m'émouvaient autant que sa splendeur. Si Deïr-el-Kamar est tout en flammes et en cantiques, c'est qu'il existe dans le cœur de cette bourgade et de tout ce Liban, comme je le vois depuis ce matin, un sentiment de feu pour la France. Mes hôtes s'épuisent à chercher à le manifester. Dans le tapage, j'entends un récit qui m'enchante : comme il y a une dissidence entre deux familles, on ne voulait pas tirer des coups de fusil, de crainte de malheur, mais les représentants des autres villages sont venus et ont dit qu'une fête sans coups de fusil, c'est triste ! Alors on tire, tant et si bien qu'une balle enlève l'oreille du cawas qui accompagne Picot. Et tous de répéter avec satisfaction : « Il n'y a pas d'exemple d'une grande manifestation sans accident ! »

La longue course et la chaleur m'avaient un peu surmené. On s'est inquiété de me trouver le meilleur lieu de repos, et le docteur Tueny, un Maronite, élève de notre Faculté de Beyrouth, a bien voulu me réserver sa très gracieuse hospitalité.

Ainsi protégé, assuré des meilleurs soins, je me laisse aller aux fantaisies d'une fièvre légère. Par les fenêtres sans volets, mon regard poursuivait dans le ciel, au milieu des nuages nocturnes, le bel astre à la marche glissante. Deïr-el-Kamar signifie

« le couvent de la lune, » et l'on dit qu'ici existait originairement un couvent, possesseur d'un tableau de la Vierge foulant sous ses pieds le croissant. Était-ce un souvenir d'Astarté vaincue? Une nostalgie païenne? Ou bien, dans son enfance, ce coin du monde désirait-il les choses qui ne peuvent s'atteindre? Ai-je la bonne fortune de m'asseoir pour un jour au pays des lunatiques d'Asie? Deïr-el-Kamar serait-elle la Lunéville du Liban? Je suis sûr que Gérard de Nerval est passé par ici. Il faudra qu'au matin j'interroge mon hôte.

***

Au matin, mon hôte ne me permet pas de continuer mon voyage. Il croit nécessaire que je me repose et que je laisse partir Georges Picot et ses compagnons. Je ne verrai pas l'illumination du Liban depuis Zezine; je ne verrai pas les enfants d'Azour danser la *dabké* au son des roseaux... Mais faisons d'une contrariété un plaisir : causons. J'ai des hôtes charmants; j'ai mille questions à poser : à moi d'organiser une journée profitable, dans cette chambre blanchie à la chaux, toute nue, avec des tapis sur les dalles, et dont la fenêtre embrasse un paysage immense.

— Docteur, d'où vient donc ce grand palais romantique que j'ai visité hier?

— Nous n'en savons rien de mieux que ce qu'en dit Lamartine.

— Quoi! Lamartine en parle?

Vite, ils vont chercher chez un de leurs parents un gros volume, imprimé en petits caractères (Société belge de librairie, Bruxelles, 1840), où l'on trouve toute l'œuvre du poète à cette date. L'exemplaire est couvert de signatures arabes. Et mes hôtes de me lire de belles pages harmonieuses, colorées, odorantes, un peu incertaines, où fermentent les premiers troubles de l'enthousiasme sacré.

Je vais plus loin dans le livre, et je parcours tout ce que le poète a écrit du Liban. Chez un élève de l'Université de Beyrouth, quelle page à lire que celle où le poète nous peint les deux jésuites, pas un de plus à cette date dans tout le Liban, qu'il a vus à Antourah! « L'un apprend l'arabe et cherche inutilement à convertir quelques Druses des villages voisins : c'est un homme de beaucoup d'esprit et de lumières; l'autre

s'occupe de médecine, et parcourt le pays en distribuant des médicaments gratuits : tous deux sont aimés et respectés par les Druses et même par les Metualis. Mais ils ne peuvent espérer aucun fruit de leur séjour en Syrie... » Voilà des lignes bien glorieuses pour les Pères Jésuites, et qui confirment ce que nous disions plus haut de Marcelin Berthelot, admirant la série des efforts tâtonnants qu'ils surent imaginer, varier et continuer, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé la méthode civilisatrice la plus efficace.

Mes deux hôtes aiment Lamartine et se font la plus grande idée de son apparition au milieu de leurs pères. Cependant je ne tire d'eux aucun trait qui précise ou complète les images étincelantes que le voyant de génie nous a laissées de sa fastueuse chevauchée.

— Et Gérard de Nerval ? leur dis-je.

— Gérard de Nerval ?

Ils cherchent. Ce nom ne leur rappelle rien.

— Comment ! Rien ? Lui qui vous aimait tant ! Il s'est promené ici, il a séjourné à Bethménie. Il est passé à Antourah, à Ghazir. Il allait dans la montagne en chantant :

Le matin n'est plus, le soir pas encore !
Pourtant de nos yeux l'éclair a pâli ;
Mais le soir vermeil ressemble à l'aurore,
Et la nuit plus tard amène l'oubli.

Vos pères l'ont vu passer, avec ses obsessions de démence et de poésie, traversant vos solitudes comme un animal blessé. Parfois, en plein midi, les esprits de la nuit l'attaquaient; il se livrait aux souvenirs enfouis au plus profond de son âme, et, désireux de couronner un amour qu'il avait la conviction d'avoir ressenti dans une série de vies antérieures, il insistait pour épouser la belle Salama, fille d'un chef des Druses de votre Liban. Cher monsieur, n'est-il aucun moyen de retrouver l'itinéraire de Gérard et de connaitre le nom, la figure, la famille, l'histoire, la descendance de celle qui, un jour, en signe de fiançailles, lui offrit une tulipe rouge ? Je voudrais voir l'arbre qu'ils plantèrent comme un signe de leur intimité et qui devait croître sans fin.

Le docteur et son frère m'ont promis qu'ils le rechercheraient.

— Et lady Esther Stanhope?

Je presse de questions mes hôtes. Elle me plaît, cette créature excentrique, à la fois prophétesse et femme d'affaires, qui, pour un temps, exerça une souveraineté parmi les tribus errantes, entre Damas et Palmyre, et puis, cette belle heure passée, prétendit au pouvoir spirituel et se targua de je ne sais quel commerce mystique avec le ciel. Elle passait les nuits en communion avec les astres. D'ailleurs demeurée très anglaise, tenant tête aux maîtres du pays et se moquant de notre Lamartine, dont elle excellait à faire des imitations, aussi bien que de Byron. Mais c'est trop facile d'avoir de l'esprit! Je ne m'intéresse pas à ses moqueries; j'aime ce fond d'enthousiasme qui la soutenait, la pauvre Sibylle vieillie... Des notables qui sont entrés, un à un, pendant que je causais avec les deux frères, et qui maintenant remplissent la chambre, m'expliquent que personne à cette heure ne sait plus où elle repose. Selon les uns, sous un oranger; selon d'autres, au pied d'un mur. Et d'ailleurs, peu leur chaut cette reine imaginaire du Liban : ils n'aiment que la politique.

L'après-midi et tout le soir, c'est dans ma chambre une vraie place publique. Tous les notables de Deïr-el-Kamar et des environs, j'imagine, me font l'honneur de s'assembler autour de mon lit. A tous instants, il en arrive de nouveaux. Ils me prodiguent les politesses de l'Orient. Ceux qui savent le français m'entretiennent de nos dernières élections législatives. Quelle aptitude politique chez ces montagnards isolés! Grâce au journal *la Croix*, ils connaissent les plus minces détails de notre vie parlementaire.

— Il y a deux Delpech? Y a-t-il aussi deux frères Cochin? Bertrand de Mun, qui se présente, est-il le frère du comte de Mun?

Entre temps, ils m'expliquent la politique du Liban, leur éternelle revendication du territoire de la Beka, dont la récolte leur est indispensable, puis toutes leurs difficultés. Une phrase revient constamment dans la bouche de chacun de ces petits chefs : « Là où j'ai mes partisans. » Et les Turcs et les Druses! Je n'aurais jamais cru que ces faits d'histoire et de religion m'apparaîtraient dans leur réalité de querelles de villages. « Le Chrétien maudit le Veau et le Druse maudit la Croix, » voilà ce qu'aujourd'hui je dois entendre tout l'après-midi.

A mon tour, je leur explique notre anticléricalisme : comme quoi, depuis la Révolution française, les adorateurs du progrès croient trouver un obstacle dans la vieille religion chrétienne. Mais la jeunesse n'en est plus à ces nuées, et tout s'arrangera bientôt.

— Chez nous, c'est tout arrangé. Vos religieux et religieuses nous donnent le progrès.

Au soir, les Sœurs viennent me voir. L'une est de la Lozère, une Française de teint coloré, bonne ménagère. Elle se plaint qu'à Deïr-el-Kamar « on ne peut rien se procurer. » Cette expression des petites villes françaises, retrouvée dans le Liban, m'enchante. L'autre, la petite, gaie, rieuse, est de la Vendée. Toutes deux se plaisent ici. En automne, on a la brise de mer. Il n'y a de mauvais que les jours de sirocco. Elles rient des mésaventures que leur valut d'abord leur ignorance de l'arabe.

— Quand je suis arrivée, me raconte la sœur vendéenne, on m'a mise à la classe des toutes petites. Je ne savais pas un mot d'arabe, ni elles de français. On ne pouvait que rire ensemble. Un jour, j'ai voulu dire à mes petites filles : « Taisez-vous. » J'ai employé le mot qui veut dire : « Sortez ! » Elles sont toutes parties. Je disais : « Mon Dieu ! qu'est-ce qu'elles ont ces petites-là ? » Dieu ! comme je me faisais de l'ennui ! J'en ris encore souvent, toute seule.

En se retirant, elles me disent :

— Vous saluerez pour nous la France.

Le lendemain, même journée charmante, un peu dépaysée, mais non pas solitaire, certes ! Jadis, avant les Facultés françaises de Beyrouth et du Caire, j'aurais été soigné ici, ma bonne fortune aidant, par quelques-uns de ces médecins arabes, marocains le plus souvent, qui parcouraient le pays en criant : « Voici le médecin, celui qui guérit de tout ! » On se réunissait autour de lui, sur la place, dans les villes. Il procédait le plus souvent par les scarifiants. Souffriez-vous de l'estomac ? Il vous appliquait un fer rouge sur le ventre. D'un rhumatisme ? Bien vite un cautère. Ne riez pas. Ces médecins faisaient boire des infusions de digitale, quand nous donnons aujourd'hui la digitaline, et ils donnaient le simple où nous donnons l'extrait. La médecine arabe se rapproche de la médecine française, bien plus que de l'américaine. C'est mon hôte, le docteur, qui me raconte ces

belles choses dans les minutes que je vole à l'obsession politique où vivent mes visiteurs.

Au soir de cette seconde journée, je m'en vais, tout seul, faire une petite promenade aux alentours de la ville. Je vois les Sœurs dans un clos. Rencontrer des filles de France dans un jardin du Liban, voilà de la poésie ! Leurs petites filles sont avec elles. Tout ce monde profite du jour de congé que j'ai donné, l'avant-veille, en visitant leur école.

— Mais, disent-elles en s'excusant, il nous faut partir. C'est l'heure où les messieurs vont venir à la promenade.

Dans une telle phrase, où l'on surprend le point de contact des convenances du harem et de la règle du couvent, mon esprit s'enivre de voir ce qui semble finir se prolonger dans ce qui innove.

Enfin, le troisième jour, à midi, je prends congé de mes hôtes excellents :

— Mon cher docteur, ajoutez deux plaisirs à tant de gracieusetés dont je vous remercie; cherchez les traces de Gérard de Nerval : il vous aimait tant, et vous l'ignorez, vous qui savez les noms de nos plus insignifiants députés! Et puis, donnez-nous l'histoire véridique de lady Esther Stanhope.

J'ai la parole du docteur. Dans quelques jours, son frère qui, pour l'instant, est occupé à des réparations au sérail de Beït-Eddin, s'en ira du côté de Jouni, à six heures de Deïr-el-Kamar, et recueillera tous les souvenirs, toutes les légendes qui peuvent traîner chez les gens du pays. Lui-même, le docteur, il va consulter les vieux livres arabes.

Et sur ces bonnes promesses (que la guerre, encore invisible, allait dans deux mois rendre vaines), je pars en voiture pour Beyrouth... A la sortie de la ville, que vois-je ? Tous les enfants de Deïr-El-Kamar rangés des deux côtés de la route, les petites filles avec leurs religieuses, les garçons avec les Pères, qui, à ma vue, agitent des drapeaux et acclament la France... La charmante clientèle, les heureuses préparations d'amitié ! Aussi longtemps que je puis les voir, ces jeunes camarades, je salue de la main leur petite fourmilière enthousiaste. Je m'en vais, enchanté des heures que je viens de passer dans ce décor de rêve, où les filles de France ennoblissent la vie, près du tombeau de nos soldats. Parmi ce chaos de l'Orient et cette confusion des races, quelle céleste lumière met la robe de nos religieuses!

De Deïr-el-Kamar à Beyrouth, par le Sud, la distance n'est pas grande, une trentaine de kilomètres, je crois, mais je n'étais pas pressé d'arriver. La chaleur, traversée de grands souffles de brise, était splendide et supportable. Nous suivions une route en lacets, qui descend vers la mer, à travers des rochers où poussent seulement quelques pins et des oliviers espacés. C'est une nature toute provençale par la fierté et la pauvreté, dans des proportions plus grandioses. De toute ma journée, je rencontrai seulement quelques cavaliers, des ânes, des chameaux, et des enfants cueillant des feuilles de mûriers. Aux plus beaux passages, je mettais pied à terre et m'attardais dans mon plaisir. La jeunesse, la tranquillité, la fierté de cette nature enflammée sont choses divines, qui développeraient l'amabilité chez un rustre. Quel silence ! On s'explique que tout naturellement, au tomber du jour, l'homme arrivé sur ces sommets lève les mains au ciel, exhale sa prière et crée le culte des hauts lieux. Ces heures demeurent dans mon esprit, heureuses, légères et chantantes, un de ces moments d'allégresse où, sans une pensée distincte, nous respirons tous les dehors et mêlons l'azur, les parfums, la brise, les lumières et les ombres à notre vie intérieure. Je ne me rappelle aucune image, aucune idée, rien que mon plaisir, dans cette solitude brillante des montagnes, puis du rivage, et le soir j'étais à Beyrouth, bien désireux de retourner au plus tôt dans les plus antiques cantons religieux du Liban.

MAURICE BARRÈS.

(A suivre.)

FUSTEL DE COULANGES

ET LE TEMPS PRÉSENT

I. — FUSTEL DE COULANGES ET L'HISTOIRE MODERNE

Dans mon livre, *l'Histoire et les Historiens*, j'ai essayé de déterminer la mission de l'histoire : cette mission consiste à recueillir les fruits de l'expérience des âges et à transmettre, des générations aux générations, l'acquis de l'humanité. J'ai considéré surtout, à ce point de vue, les historiens anciens : étant plus près des origines, leur rôle se caractérise plus nettement ; on voit sans peine que, par eux, les fils flottants encore de la civilisation primitive ont été rassemblés, que, par eux, la trame a été mise sur le métier et qu'ils ont donné une première forme et un premier dessin aux mœurs, aux règles, aux lois, en un mot à la « tradition. »

J'hésitais, je l'avoue, avant d'en venir aux historiens modernes. Ils sont si nombreux ! Ils ont tant produit ! Ils ont travaillé en ordre si dispersé ! Comment arriver à dégager la loi commune de leur innombrable effort ? N'ayant pas, en général, raconté l'histoire de leur temps, ils n'ont pas été en contact direct avec les faits qu'ils exposent ; ils écrivent, comme on dit, de seconde main. Leur connaissance étant moins assurée, leur enseignement est plus discutable ; trop souvent, ils se laissent emporter par la passion, entraîner par le prestige de l'art ; un rien les amuse ; ils s'attardent au détail ; et puis, l'instrument de leur science, l'érudition, est d'un poids si lourd ! Ils se copient les uns les autres ; leurs narrations et leurs conclusions se répètent jusqu'à la satiété. Si peu d'entre eux sont originaux, si peu avisés ou pénétrants ! Quelques-uns, il est vrai, sortent du

rang et atteignent les sommets. Mais, ceux-là même, ne sont-ils pas des joueurs de flûte, d'illustres amuseurs? Se sont-ils soumis à la sévère discipline de l'historien? Ont-ils assumé les graves responsabilités de l'histoire?

J'hésitais donc.

Mais, voici que la plus forte de toutes les leçons d'histoire nous est donnée par le spectacle des événements auxquels nous assistons. Et, justement, ces événements ont été l'objet d'une vision, en quelque sorte prophétique, de la part d'un grand historien moderne, Fustel de Coulanges (1). Cet historien nous avait avertis; il avait signalé d'avance le complot, non seulement politique et militaire, mais intellectuel, monté contre la paix du monde. On ne l'avait guère écouté: l'histoire, du moins, n'avait pas failli à sa tâche; l'histoire moderne elle-même avait rempli sa mission.

Et d'ailleurs, comment négliger, de notre temps, les leçons de l'histoire? Nous assistons à la ruine de nombre d'anciennes traditions; les institutions, filles du passé, sont ébranlées : dynasties, aristocraties, familles, héritages. L'histoire écrite restera seule, bientôt, pour rattacher entre elles les générations. D'autre part, la connaissance des origines, de la race, du milieu, apparaît comme la condition essentielle de l'art politique et du progrès social. La lutte engagée entre le nationalisme et l'internationalisme, entre la famille et l'individu et, dans la famille même, entre les sexes qui la fondent, en un mot, le grand drame des solidarités et des hostilités humaines, rend indispensable, plus que jamais, la connaissance des expériences accumulées.

L'histoire reste donc la maîtresse des hommes. Elle donne leur direction aux âges futurs.

N'est-il pas évident, par exemple, que le débat *historique* engagé sur les origines de la guerre récente peut décider de l'avenir de l'Europe : selon que les esprits s'accorderont ou se sépareront sur cette question, l'apaisement se fera ou la lutte continuera. Toutes les possibilités sont contenues dans cette enquête relative à un passé si proche. L'avenir de l'Europe

(1) *La Cité antique*. In-8°, Hachette, 1890. — *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France*. Revu et complété sur le manuscrit et d'après les notes de l'auteur, par M. Camille Jullian, membre de l'Institut. 5 vol. in-8°, 5e édition, 1922. Paris, Hachette et Cie.

dépendra, sans doute, du jugement qui sera porté sur l'Impérialisme allemand.

Et, en même temps, ne devons-nous pas être frappés de ce fait qu'un historien, et seul un historien, fut averti de la gravité du problème? Quand il écrivait, cinquante ans avant les événements, ses deux grands ouvrages, *la Cité antique* et *l'Histoire des Institutions de l'ancienne France*, il posait précisément les termes du débat qui se poursuit devant nous. Le choix de ces deux sujets suffisait pour porter les regards et attirer la lumière sur le sophisme qui voilait des ambitions redoutables. Personne n'ignore que Fustel de Coulanges avait conçu le dessein d'arracher la science à l'envoûtement germanique ; porté à cela, sans doute, par un patriotisme inquiet, mais aussi et surtout, par des raisons scientifiques, par une sorte de méfiance instinctive à l'égard de ce qui ne sonnait pas le *vrai*. « Regardez les historiens allemands, écrivait-il, et vous serez frappés de voir à quel point leurs théories historiques sont en parfait accord avec leur patriotisme. Vous serez alors amenés à vous demander si leurs systèmes ont été engendrés par la lecture des textes ou s'ils ne l'ont pas été plutôt par ce sentiment inné qui était antérieur chez eux à la lecture des textes. »

Ainsi, l'historien éclairait d'avance les dessous politiques de la campagne sournoise engagée par la « science » allemande. Dans ces thèses, en apparence inoffensives, il signalait non seulement l'ambition de l'Empereur, l'Impérialisme, mais l'ambition de la race, le Pangermanisme. La connaissance qu'il eut des intentions secrètes de cette « propagande » scientifique lui faisait découvrir les racines de l'arbre funeste qui faillit étendre son ombre sur l'univers.

Et Fustel de Coulanges ne se montrait-il pas prophète encore, quand, dans un article mémorable publié par la *Revue*, le 1er janvier 1871, *la Politique d'envahissement : Louvois et Bismarck*, il déclarait (toujours en historien et d'après les enseignements de l'histoire) que la politique bismarckienne ramenait l'Europe à deux siècles en arrière et quand il annonçait à l'Allemagne « les maux que ses victoires déchaîneraient sur elle à bref délai ? »

Une science si sûre qu'elle permet de prédire l'avenir, telle nous apparaît donc l'histoire maniée par de tels hommes. Or, Fustel de Coulanges est, par excellence, un historien moderne,

un historien qui travaille de seconde main, d'après les documents et les textes. La forme actuelle de l'histoire n'est donc pas moins utile que l'ancienne à l'humanité.

Fustel de Coulanges a défini lui-même l'histoire « la science des sociétés humaines, » on pourrait dire la science de l'espèce humaine, car l'homme n'est sociable qu'en tant que l'acquis des générations se transmet des pères aux enfants par l'écriture. L'histoire écrite est le fil qui, attachant les unes aux autres les générations, crée la société *permanente* et *consciente* des hommes ; et c'est l'histoire qui fait, de cette vie en société, le caractère éminent de l'espèce humaine. Il en résulte que le premier devoir de l'histoire est de recueillir et de transmettre scrupuleusement aux âges futurs des notions vraies, « les yeux fixés sur la science, » dit fortement Fustel de Coulanges.

C'est parce qu'elle n'a pas eu constamment « les yeux fixés sur la science, » que l'histoire a si souvent trompé la succession des hommes et qu'elle a causé des erreurs politiques graves et produit de grandes misères. Quand, par exemple, les feudistes ont accrédité tout un système juridique et politique reposant sur le *droit de conquête*, et puisant ses origines dans les invasions germaniques, ils ont préparé de loin des révolutions sanglantes. Quand les conquérants, séduits par le bruit de la gloire, ont cherché dans la guerre la plus haute mesure de la grandeur humaine, ils ont plongé le monde dans d'affreux malheurs. On multiplierait ces exemples : l'humanité a souvent été trompée par l'histoire. L'histoire mal faite est le plus dangereux des guides.

Rien, par conséquent, n'importe plus au monde que de bonnes méthodes historiques ; et voilà le grand tourment de ce profond penseur qu'était Fustel de Coulanges. Il se penchait sur les sociétés humaines et diagnostiquait leurs maux à la température de leur histoire. Il a cherché les voies de l'avenir dans une enquête infatigable sur leurs actes passés ; il fut, par excellence, le prophète des temps révolus.

Je voudrais choisir, dans l'œuvre de Fustel de Coulanges, certaines preuves éclatantes de ce qui était en lui un don, mais qu'un labeur prodigieux développa jusqu'au génie.

II. — QUELQUES ENSEIGNEMENTS TIRÉS DES ŒUVRES DE FUSTEL DE COULANGES

Le choix des deux sujets auxquels il consacra sa vie montre la grandeur de son dessein : son premier livre, *la Cité antique*, a pour objet les origines de la civilisation méditerranéenne. Les origines de l'Europe font l'objet de son autre livre : *les Institutions de l'ancienne France*. Le cadre de Montesquieu n'est pas plus large, mais la main qui le traça est moins ferme : il y a plus de fantaisie et de caprice chez le président de Bordeaux; dans *l'Esprit des Lois*, il reste beaucoup de l'esprit des *Lettres Persanes*. Fustel de Coulanges, dès le début, sait où il va. Il prend corps à corps la fameuse thèse germanique qui avait été un peu celle de Montesquieu : « La liberté est née dans les bois, » et, par un labeur incomparable, il remet la société des hommes sur sa base véritable, le sol; il la range, dès ses origines, autour de son principe animé, la flamme du foyer, la famille. Ces origines sont méditerranéennes, telle est la première et magnifique démonstration de Fustel de Coulanges. Il a senti, dès l'abord, qu'il fallait chercher là. Il a cherché, il a trouvé, il a prouvé. Grand inventeur, grand historien, grand politique.

Voici le chapitre de *la Cité antique* consacré au « droit de propriété : » il s'agit des origines d'une institution sur laquelle s'est fondé le droit européen; matière juridique et économique, s'il en fut, obscure, pénible, perdue dans la nuit des temps. Cependant, Fustel de Coulanges s'émeut à la pensée que ce problème demeure le premier parmi les problèmes sociaux. Il s'y attache, il le scrute; il le mesure et le pèse avec des instruments d'une précision et d'une sûreté telles que, peu à peu, nous voyons apparaître, dans son germe, le phénomène naturel qui unit le sol à l'homme; et, sans que l'observateur et le descripteur insiste, sans qu'il tende à prouver quoi que ce soit, la question qui passionne le monde, celle du droit de propriété individuelle et rurale, est exposée, non comme une thèse de droit, mais comme une manifestation de la vie.

S'il est démontré que, dès ses plus hautes origines, la civilisation s'est appuyée sur le droit de propriété individuelle et sur le domaine transmissible par héritage, on est en droit de conclure que son sens n'a pas été faussé et qu'elle s'est déve-

loppée logiquement quand elle a tant travaillé à consolider ce droit, la propriété agricole, la petite propriété; tandis que, si un système différent et, en particulier, le droit d'appropriation du sol en commun, le « communisme, » était le véritable but que doit se proposer la civilisation, alors celle-ci se serait égarée depuis des siècles et elle ne serait qu'une longue erreur. La science de Fustel de Coulanges, cette science poussée jusqu'au scrupule, ayant établi, précisément, que civilisation et propriété individuelle furent inséparables, il en résulte encore que si, au sortir des grandes crises, l'humanité fait un retour vers la terre et demande au sol les conditions d'une paix et d'une prospérité nouvelles, elle se conforme à l'expérience des âges et ne fait, selon le conseil d'Aristote, que « revenir à sa primitive institution ».

Le moins que l'on puisse dire, d'après Fustel de Coulanges, c'est que, sans le droit de propriété, il n'y eût pas eu de civilisation méditerranéenne, c'est-à-dire pas de civilisation européenne; et si l'on cherche, pour l'avenir, d'autres lois et d'autres mœurs, une autre organisation de la Société, eh bien! cette autre chose sera de naissance extérieure; elle vient d'ailleurs; c'est une conception adventice; répétons le mot du XVIIIe siècle : « elle est née dans les bois. »

Il ne suffit pas de constater le fait en tant que fait; il faut chercher la cause. A ce devoir Fustel de Coulanges ne se dérobe pas; il la cherche avec la même conscience et il la découvre, non seulement dans l'histoire, mais dans la nature humaine. Car, cet historien n'est ni spécialement un juriste ou un économiste, et pas du tout un matérialiste; observateur des sociétés humaines, c'est un psychologue, un psychologue des masses et, par conséquent, un idéaliste. J'y reviendrai; mais c'est un trait caractéristique qu'il faut relever dès maintenant, pour prendre la mesure de son œuvre : « L'histoire, écrit-il, n'étudie pas seulement les faits matériels et les institutions; son véritable objet est l'étude de l'*âme humaine*; elle doit aspirer à connaître ce que cette âme a cru, a pensé, a senti aux différents âges de la vie humaine. » Et c'est par la recherche de l'idée historique, de l'idée-moteur qu'il en vient à déterminer le sentiment en action qui a posé, par exemple, la pierre du foyer, étendu les limites du domaine et fondé la société : « Reportons-nous aux âges primitifs de la race aryenne. L'enceinte

sacrée, c'est l'enclos assez étendu dans lequel la famille a sa maison, ses troupeaux, le petit champ qu'elle cultive; au milieu, s'élève le foyer protecteur... Descendons aux âges suivants; la population est arrivée en Grèce et en Italie et elle a bâti des villes; les demeures se sont rapprochées; elles ne sont pas contiguës. Dans tous les cas, deux maisons ne doivent pas se toucher... Il est résulté, de ces vieilles règles religieuses, que la vie en communauté n'a jamais pu s'établir chez les anciens. *Le phalanstère n'y a jamais été connu...* »

Voici le fait et voici, maintenant, la raison profonde, la raison d'âme : « La tente convient à l'Arabe, le chariot au Tartare; mais à une famille qui a un foyer domestique, il faut une demeure qui dure. A la cabane de terre ou de bois a bientôt succédé la maison de pierre... Sans discussion, sans travail, sans l'ombre d'une hésitation, l'homme arriva d'un seul coup à la conception du droit de propriété, de ce droit d'où sort toute civilisation, *puisque par lui l'homme améliore la terre et devient lui-même meilleur*... L'usage des Termes ou bornes sacrées des champs paraît avoir été universel dans la race indo-européenne. » Et le sentiment le plus touchant, celui de la paix et de l'amour entre les hommes, intervient, et lie le tout : « Platon ne fait que compléter la pensée du législateur quand il dit : « Notre première loi doit être celle-ci : Que personne ne touche à la borne qui sépare son champ de celui du voisin, car elle doit rester immobile. Que nul ne s'avise d'ébranler *la petite pierre qui sépare l'amitié de l'inimitié.* »

Ce chercheur d'origines est-il le négateur de l'évolution, des transformations? Non. Il dit ce qu'il a à dire, il constate ce qu'il a à constater, explique ce qu'il a à expliquer. Mais, il ne se raidit contre aucun fait, contre aucune évolution ; au contraire, il les accepte tous, les expose et tâche à les expliquer encore. Son esprit, souple comme la vie, s'adapte aux changements, non moins qu'aux origines. C'est à peine s'il observe, conformément à ce qui se passe dans la vie même, que les changements se produiront selon les lignes tracées au début ; car tout est dans le germe. Si, cependant, l'on prétend trouver, au point de départ, un contrat social quelconque, un pacte qui, ayant été passé entre les premiers hommes, lierait encore ceux qui ne l'ont pas signé, il déclare qu'il n'a rien vu de tel, et il passe : « On suppose que les sociétés humaines ont pu commencer par

une convention et par un artifice, ce que la science historique ne peut admettre comme vrai. »

Un livre entier de cette véritable genèse méditerranéenne n'est-il pas consacré, d'ailleurs, aux *Révolutions?* Ici, la comparaison avec Montesquieu s'impose. Fustel de Coulanges, certainement, ne l'a pas cherchée; mais, comment l'historien de l'antiquité omettrait-il ce qui concerne la lutte des aristocraties et des démocraties, des patriciens et de la plèbe, des riches et des pauvres? Or, à comparer, c'est incontestablement la science de Fustel de Coulanges qui prend le dessus : en plus, elle remplit le premier devoir de l'histoire : elle apporte un avertissement, un enseignement; elle transmet aux générations nouvelles la leçon de l'expérience; elle indique les procédures et les limites des possibilités humaines.

La lutte s'était engagée contre les vieilles institutions familiales et rurales; mais, d'après une des lois de l'esprit humain, dégagée encore par l'historien, « la nature humaine a un besoin instinctif d'obéir : quand un pouvoir disparaît, elle cherche d'abord à quel autre pouvoir elle se soumettra. » Cependant, « les institutions ne sont jamais l'œuvre de la volonté d'un homme; » elles naissent de besoins nouveaux, parfois du jeu des passions, le plus souvent de nécessités économiques. C'est ce qui arriva quand le sceau des anciennes civilisations fut brisé : « La religion héréditaire étant écartée, il n'y avait plus d'autre élément de distinction sociale que la richesse. On demanda donc à la richesse de fixer les rangs. Le pouvoir de la richesse acquise et surtout de la richesse urbaine, c'est le résultat à peu près fatal de toute révolution tentée contre la propriété du sol. » « A Cumes, par exemple, les droits politiques ne furent donnés, d'abord, qu'à ceux qui, possédant des chevaux, formaient une sorte d'ordre équestre. » C'est comme si une classe sociale se formait aujourd'hui par le fait de la possession d'un automobile. Et c'est, en fait, ce qui s'accomplit en Russie où, d'après les témoins, le pouvoir appartient à ceux qui se sont emparés des moyens de transport et de communication, voies ferrées, autòmobiles, wagons, téléphones, etc. Le moyen de transport ou de communication rapide est une richesse acquise qui crée une nouvelle richesse et qui, à cause de cela, a joui, dans tous les temps, d'une autorité, pour ainsi dire, incommensurable.

Continuons la lecture en cherchant avec l'historien le sens des faits qu'il collige ; brisons l'os, comme dit Rabelais, pour avoir la moelle : « L'aristocratie de la richesse eut un mérite; elle imprima à la société et à l'intelligence une impulsion nouvelle. Issue du travail sous toutes ses formes, elle l'honora et le stimula. Ce nouveau régime donnait le plus de valeur politique à l'homme le plus laborieux, le plus actif ou le plus habile ; il était donc favorable au développement de l'industrie et du commerce; il l'était aussi au progrès intellectuel; car l'acquisition de cette richesse qui se gagnait ou se perdait, d'ordinaire, par le mérite de chacun, faisait de l'instruction le premier besoin et de l'intelligence le plus puissant ressort des affaires humaines. »

L'humanité n'est pas vouée à la stabilité, mais au changement. Le régime fondé sur l'acquisition de la richesse développe la cupidité des hommes, c'est-à-dire les luttes économiques, et finalement la *guerre*. L'antiquité a vu, comme notre époque, les duels à mort engagés entre les « comptoirs. » Le résultat ne s'est pas fait attendre : « Un des effets de la guerre fut que les cités se trouvèrent presque toujours réduites à donner des armes aux classes inférieures... Il est donc hors de doute que la guerre a peu à peu comblé la distance que l'aristocratie de richesse avait mise entre elle et les classes inférieures. Et ce fut l'avènement de la démocratie. Cela aussi était dans la nature des choses : Thucydide dit « qu'il fallait le régime démocratique pour que les pauvres eussent un refuge, et les riches un frein. »

Des dangers qui menacent le régime démocratique et qui, finalement, amenèrent partout sa ruine, Fustel de Coulanges s'est occupé longuement. Il signale que, parmi les autres, la démocratie athénienne fut longtemps exemplaire; elle se rendait compte que le régime démocratique ne peut se soutenir que par le respect des lois. Athènes fut presque la seule cité grecque qui n'ait pas vu, dans ses murs, la guerre atroce entre les riches et les pauvres. « Ce peuple intelligent et sage, écrit-il, avait compris, dès le jour où la série des révolutions avait commencé, que l'on marchait vers un terme *où il n'y aurait que le travail qui pût sauver la société*. Elle l'avait donc encouragé et rendu honorable. Solon avait prescrit *que tout homme qui n'aurait pas un travail fût privé des droits politiques.* »

Ailleurs, ce fut la guerre pour la rapine des richesses, c'est-à-dire la plus atroce des guerres civiles : « Les pauvres en vinrent alors, dans beaucoup de villes, à user de leur droit de suffrage pour décréter soit une abolition des dettes, soit une confiscation en masse et un bouleversement général. » « Les pauvres veulent s'emparer de la richesse, les riches veulent la conserver ou la reprendre... Dans chaque cité, le riche et le pauvre étaient deux ennemis qui vivaient à côté l'un de l'autre, l'un convoitant la richesse, l'autre voyant la richesse convoitée... Il n'est pas possible de dire *lequel des deux partis commit le plus de cruautés et de crimes : les haines effaçaient dans le cœur tout sentiment d'humanité.* » Et enfin, l'issue inévitable, la tyrannie : « Quand la classe pauvre, après plusieurs guerres civiles, reconnut que ses victoires ne servaient de rien, que le parti contraire revenait toujours au pouvoir, et qu'après de longues alternatives de confiscations et de restitutions, la lutte était toujours à recommencer, elle imagina d'établir un régime monarchique qui fût conforme à ses intérêts et qui, en comprimant le parti contraire, lui assurât pour l'avenir les bénéfices de sa victoire. C'est pour cela qu'elle créa des tyrans. « Le tyran, dit Aristote, n'a pour mission que de protéger le peuple contre les riches ; il a toujours commencé par être un démagogue ; » les Grecs purent reconnaître combien le Gouvernement républicain, lorsqu'il ne professe pas un grand respect pour les droits individuels, se change facilement en despotisme. »

L'entraînement des passions collectives, l'erreur des partis, l'altération des mœurs et des lois, tel est le grand drame de la propriété et de la richesse, dans l'antiquité, et c'est de ce drame que l'historien tire une leçon qui, si lointaine, est d'une pleine actualité. La tyrannie d'une part, l'asservissement de l'autre, tel est le double danger qui menace les sociétés égarées : car tout se paye.

Est-il rien de plus imprévu et de plus étrange que les suites de l'erreur commise par la seule tentative d'une sorte de communisme qu'ait connue l'antiquité, celle qui résulta, à Sparte, de l'application des lois de Lycurgue ? Le système aboutit, en somme, à l'accaparement de toute la fortune par les femmes, et l'autorité des femmes dans la République aboutit elle-même à l'invasion étrangère. Cet étrange aperçu sur les conséquences d'un système trop logique et né de la volonté d'un seul, fait

partie d'une étude qui est un chef-d'œuvre : *Le droit de propriété chez les Grecs*. Citons, du moins, ces quelques lignes : « D'après Aristote, à Sparte, les deux cinquièmes des terres étaient entre les mains des femmes. Comment comprendre cela? Dans l'ancien droit, les femmes ne pouvaient pas hériter ; elles ne pouvaient pas non plus acheter, puisque la terre ne se vendait pas. Mais l'ancienne loi ne leur défendait ni de recevoir des dots en valeur mobilières, ni de posséder de l'argent... Il est vraisemblable que le commerce d'argent, qui était interdit au citoyen, dut être, pour la plus grande partie, entre les mains des femmes. A cela se rattache la grande liberté dont les femmes jouissaient. Rien ne les empêchait de s'enrichir. Aussi en vinrent-elles à posséder « la plus grande partie des richesses de Lacédémone. » Aristote et Plutarque ont remarqué que les femmes de Sparte avaient un grand pouvoir sur leurs maris ; c'est peut-être que ceux-ci, à qui la loi interdisait toute occupation lucrative, ne pouvaient s'enrichir que par leurs femmes. Aristote ajoute que les femmes avaient une grande influence dans le Gouvernement. C'est qu'elles étaient la classe riche et, qu'en tout pays, le Gouvernement doit compter avec ceux qui possèdent les capitaux... »

Effets imprévus d'une sorte de communisme militaire, bâtardé de féminisme ! Tout déséquilibre social contamine à l'infini les générations futures, par des suites que la raison humaine, trompée par la passion ou par l'intérêt, ne peut prévoir.

Si ces brèves analyses ne suffisent pas pour démontrer à quel point l'historien moderne peut devenir un maître incomparable de la politique, du moins reconnaîtra-t-on, qu'exposée par un Fustel de Coulanges, l'histoire remplit toute sa mission : elle tire en lumière, elle avertit, elle démontre. Sa vision du passé est comme une expérience qui, de la connaissance des lois naturelles, déduit l'avenir et autorise la prophétie : l'histoire, même si elle n'est pas entendue, serait, du moins, la Cassandre de l'humanité.

•

Les révolutions sociales sont l'œuvre des sentiments, des passions, des intérêts. Un Empire tombe parce qu'une erreur a été commise dans les lois ou dans les mœurs ; et les mêmes pentes naturelles conduisent toujours aux mêmes abîmes. La génération qui laisse se produire une légère déviation dans

l'ordre, ne peut deviner que ce sera l'origine d'une lointaine catastrophe. Cette observation appartient à notre historien : « Presque toujours, chaque génération s'est trompée sur ses œuvres. Elle a agi sans savoir nettement ce qu'elle faisait. Elle croyait voir un but tout autre que celui où ses efforts l'ont conduite. Il semble qu'il soit au-dessus des forces de l'esprit humain d'avoir l'intuition du présent. »

Et c'est pourquoi il appartient à l'histoire de renouveler sans cesse les avertissements et de le faire avec une précision, une clarté, une fermeté toujours plus grandes. Ce travail n'est pas perdu. L'humanité évite parfois les pièges qui lui sont itérativement signalés. Et c'est peut-être là, en somme, ce qui s'appelle le progrès.

Cependant quand de grandes entreprises de falsification de l'histoire se produisent, quand ces entreprises sont menées de longue main, pour des raisons occultes et sur un plan concerté, leurs suites peuvent être des plus graves, et c'est alors que tel grand historien peut recevoir la mission particulière de redresser l'erreur ou de mettre au jour le dangereux travail souterrain.

Tel fut le coup de génie qui frappa Fustel de Coulanges et qui, — son livre sur *la Cité antique* à peine paru, — le porta à choisir le sujet qui devait absorber le reste de son existence : *les Institutions politiques de l'ancienne France*, c'est-à-dire les origines de l'Europe moderne.

Une grande et romantique erreur était généralement acceptée sur les premiers temps de l'histoire européenne. Lancée par les feudistes pour la défense des intérêts d'une classe particulière, ancrée dans les esprits par les tenants de la thèse aristocratique, elle avait séduit les amateurs de l'histoire pittoresque. Mme de Staël s'y était amusée, les romantiques l'avaient rendue populaire ; l'érudition allemande s'en était emparée et s'y était appesantie. Cette thèse était la suivante : les invasions germaniques, en apportant un « sang frais, » ont transfusé une force nouvelle à un monde épuisé et ont donné la vie et la fleur à l'Europe moderne. Ce que l'emphase germanique avait fait de ce système aventureux, tout le monde le sait : l'art des cathédrales était un art allemand ; les épopées du Moyen-âge n'étaient que de vieux chants germaniques. Tout le bon était germain dans le monde moderne.

La féodalité et les institutions libérales trouvaient là leurs

raisons d'être et leurs principes. Ce qui n'était pas établissement germain était usurpation. Le Gallo-Romain devait rester, à tout jamais, un être inférieur, un serf conquis et attaché à la glèbe. D'étranges doctrines, consécutives à cette étrange captation d'héritage, se développèrent : le droit de conquête, le droit de partage des biens, le droit de confiscation et de pillage en honneur aux temps des invasions germaniques demeurent la règle des relations entre les peuples; s'autorisant du système de la sélection des races, Lamprecht et son école ne tendaient à rien de moins qu'à étendre ces maximes jusqu'au monde nouveau qui serait créé par les nécessaires et prochaines invasions germaniques. La lutte ne serait pas seulement entre deux armées, mais entre deux races : l'une noble, l'autre esclave, l'une eugénique, l'autre décadente. Dans la guerre prévue et à la suite de la victoire certaine, le peuple conquérant s'emparerait des biens, des femmes, des enfants du vaincu et ainsi inaugurerait une nouvelle phase de la civilisation européenne, comme les anciennes invasions avaient renouvelé, épuré, rajeuni le monde gallo-romain.

Fustel de Coulanges comprit, longtemps d'avance, que le nœud des conflits futurs était là, et, courageusement, seul, prenant à bras le corps cette prétendue école scientifique, il lui fit mesurer le sol. Au milieu de quelles clameurs il accomplit cette tâche, il faut avoir vécu en ces temps pour le savoir! En France même, la critique se souleva contre l'audacieux novateur; il fut frappé si rudement et harcelé si perfidement, qu'à diverses reprises la patience lui manqua; il dut interrompre son travail et se retourner sur le chantier pour faire tête à ses adversaires. L'œuvre en fut suspendue et, finalement, laissée incomplète. Les critiques du vaillant lutteur portent cette responsabilité. Le monument n'a pas son couronnement parce que le constructeur n'a pas été respecté dans la sérénité de son immense travail.

Cependant le grand véridique, l'homme de la science scrupuleuse a vaincu. Aujourd'hui, grâce à lui, l'histoire européenne est remise sur sa base. Les invasions germaniques sont ramenées à leurs réelles proportions : il s'agit d'un désordre se superposant à un autre désordre, d'une maladie sociale suite d'autres maladies sociales, d'une infortune s'accumulant sur d'autres infortunes; le tout ayant fait peu de bien pour un mal durable et profond.

Fustel de Coulanges, précurseur des Mâle, des Bédier et de tant d'autres disciples que sa leçon a formés, a mis hors de doute les points suivants : l'Empire romain s'affaissait par impossibilité d'être, et par suite d'une sorte de « grève générale » détachant les peuples de l'autorité et la laissant s'effondrer d'elle-même. Lisez ces lignes si pleines de suc : « Il est une autre sorte de résistance (aux Gouvernements) qui se rencontre souvent dans l'histoire de l'humanité. Elle consiste en ceci que l'homme ne manifeste aucune haine contre le Gouvernement qui le régit. Il ne lutte pas contre le pouvoir, il lui échappe; il lui glisse des mains. En lui prodiguant le respect, il cesse de lui obéir... Les soldats eux-mêmes perdent le courage ou perdent la discipline. La justice s'amollit, c'est un énervement général de l'autorité. Cette maladie a fait périr plus d'États que les insurrections n'en ont renversé !... Elle se produit toutes les fois que les institutions sociales cessent d'être en parfait accord avec les institutions politiques. Il se trouve alors *qu'une classe d'hommes est plus forte que l'État*, et l'État peu à peu n'est plus qu'une ombre... »

Ce mal, qui fit périr l'Empire romain, c'est l'*abstention* dans le suffrage, les « bras ballants, » dans l'ordre du travail et dans l'ordre de l'obéissance. L'historien dit : « Ces générations avaient l'aversion de la vie publique. » Le procédé de cette décomposition, il l'explique avec une précision et une netteté implacables. La bourgeoisie accablée de charges (les curiales) disparaît, soit qu'elle s'évade par en haut vers les classes privilégiées, soit qu'elle tombe, définitivement ruinée, dans la plèbe; celle-ci, d'autre part, refuse de participer aux impôts et aux charges de l'État; elle marchande son travail et discute son effort. Ainsi les privilégiés (disons *les censitaires*, les grands patrons, les féodaux de l'agriculture, les magnats de l'industrie), étant les seuls à payer l'impôt, sont les seuls à soutenir l'État. Se rattachant les bourgeois pourvus, ils forment une aristocratie de la richesse qui s'empare de la force de l'État et ils deviennent peu à peu les maîtres de la vie publique.

Deux classes restent en présence : les riches qui, ayant le pouvoir, n'ont ni le nombre, ni la force; les pauvres qui, recevant de forts salaires, déshabitués de l'effort (*panem et circenses*), ne remplissant plus le devoir social, et, vivant dans un farniente trompeur, n'ont gardé, en fait, ni indépendance, ni bien-

être, ni dignité, ni rien : chair à servitude ou chair à conquête. De loin, se préparait, de part et d'autre, la non-résistance à l'invasion et la non-résistance au déséquilibre social, c'est-à-dire la conquête étrangère et ce régime nouveau qui devait être la féodalité.

« La société était aristocratique et, par un rare malheur, l'aristocratie était sans force. Cela fait pressentir les événements qui vont suivre. Comme la classe moyenne est peu nombreuse et l'aristocratie peu guerrière, il sera de toute nécessité qu'on *prenne pour soldats des étrangers*. Il se produira alors des faits qui semblent aujourd'hui presque incompréhensibles (ceci est écrit en 1877), mais qui étaient alors inévitables : on verra le Gouvernement impérial être réduit *à enrôler des Germains et les grands propriétaires provinciaux accueillir tous les barbares qui promettront de les défendre*. La richesse d'un côté, la force physique de l'autre, voilà une mauvaise constitution pour une société. Il ne faudra donc ni un ennemi bien puissant, ni une bien terrible catastrophe pour renverser l'Empire romain. » Dégageons la leçon permanente : la mort d'une société, c'est la désertion du devoir civique, désertion du devoir militaire, désertion du travail, désertion du devoir fiscal, désertion du devoir familial. Fustel de Coulanges écrit avec une profonde mélancolie : « Nous ne possédons aucun document qui prouve d'une manière bien certaine la décroissance de la race ; mais il est impossible d'étudier l'histoire de ce temps, sans être obsédé de la pensée que l'espèce humaine diminuait. »

Le tableau de l'invasion germanique, j'allais dire de l'infiltration germanique, tel que le peint Fustel de Coulanges, comme conséquence de la ruine spontanée de l'Empire, est classique. Tout à fait dégagé des querelles modernes, observant, avec raison, que « chacun, suivant ses haines, a rabaissé ou exalté ces Germains, comme *s'ils étaient les pères des Allemands d'aujourd'hui*, l'historien s'en tient aux faits. Les faits sont les suivants : des bandes, issues elles-mêmes d'une Germanie en décomposition, ont pénétré dans l'Empire, tantôt appelées par les Romains, tantôt à la faveur des luttes civiles ou religieuses, tantôt se glissant sans trouver d'obstacles ou encore brisant les rares barrières qui leur étaient opposées. « La lutte était entre l'Empire romain et le régime de la bande guerrière, c'est-à-dire entre *l'état sédentaire et l'état nomade*... Quand ce mal eut

dévoré la Germanie, il dévora l'Empire. » Une Germanie délabrée délabra davantage une ruine qui s'écroulait. C'était l'époque des grandes décompositions. Imaginez quelque invasion de bandes bolchévistes pénétrant en Allemagne, soit par la complicité des masses, soit à l'appel des grands chefs de l'industrie ou du nationalisme et vous pouvez vous figurer quelque chose de ce qui s'est passé au ve siècle dans cette étroite Europe dont la vie fut si courte et se recopie sans cesse.

Qu'on ne nous parle donc plus de ces peuples aux mœurs pures, de cette Germanie « mère des nations, » de ces desseins concertés, ni d'une irruption providentielle pour régénérer le monde! La fable du paysan du Danube est une belle histoire inventée au xvie siècle. Le vrai « paysan du Danube » était un outlaw qui, d'abord à la solde de Rome, se retourna et ravagea ou usurpa le bien qu'il avait juré de défendre : l'invasion est surtout une rébellion de garnisaires appelant leurs congénères et leur donnant à partager un domaine en déshérence.

Nous ne citerons les termes de ces conclusions célèbres que pour permettre de porter un jugement exact sur l'historien : « Il nous semble donc, écrit Fustel de Coulanges, qu'on a exagéré l'importance de l'invasion du ve siècle. Elle n'a apporté ni un sang nouveau, ni une langue nouvelle, ni de nouvelles conceptions religieuses, ni un droit particulier, ni des institutions qui vinssent directement de la Germanie. Elle n'a pas substitué, sur la terre gauloise, un caractère et un esprit germaniques au caractère et à l'esprit gallo-romains.

« Ce n'est pas à dire qu'elle n'ait eu de grandes conséquences pour la suite de l'histoire; mais ces conséquences ont été de la nature de celles que toute autre invasion, partie de toute autre race, aurait produites. C'est comme simple invasion, ce n'est pas comme triomphe d'un peuple et d'un esprit nouveau qu'elle a eu d'importants résultats. Elle a mis le trouble dans la société, et c'est par cela qu'elle a exercé une action considérable sur les âges suivants. »

En deux mots, *pas d'empreinte germanique* profonde en terre gallo-romaine. La civilisation moderne n'est pas « née dans les bois ! » les origines de l'Europe civilisée sont foncièrement méditerranéennes, quels que soient l'abandon et l'état de délabrement où se sont trouvées les institutions politiques de l'antiquité.

Le livre des *Institutions de l'ancienne France* se rattache ainsi et s'adapte exactement à *la Cité antique*. Les deux ouvrages marquent les deux temps d'une même démonstration scientifique. L'histoire des origines a trouvé son développement logique, son sens profond, grâce à l'œuvre de l'historien qui l'a dégagée de la masse innombrable des faits et qui a coordonné, dans leurs suites nécessaires, les lois de la nature et les règles de la société.

III. — LA MÉTHODE DE FUSTEL DE COULANGES, LE CARACTÈRE DE L'HOMME

Je serais au désespoir si, par ce raccourci de quelques-unes des grandes leçons qui se dégagent du livre de Fustel de Coulanges, j'avais altéré, si peu que ce fût, l'idée qu'il faut avoir de sa vérité, de son impartialité, de sa probité. Peut-être ai-je ramené l'homme de science un peu trop près de nos préoccupations d'un jour, peut-être l'ai-je fait descendre de son piédestal. Mais, comment nous cacher à nous-mêmes, qu'après cinquante années, il est parmi nous, et que son « actualité » n'est faite que de la permanence des idées vraies? Cette actualité est rigoureusement scientifique, c'est ce qui se dégage de l'étude qui me reste à faire, celle de la méthode de l'historien et du caractère de l'homme.

Je demande qu'on me laisse dire d'abord que Fustel de Coulanges fut doué d'une puissante imagination : car l'imagination est la faculté maîtresse de la science comme elle l'est de la politique. Pour traiter un sujet ou pour réaliser une œuvre, il faut les *voir* d'avance, c'est-à-dire les imaginer. Fustel de Coulanges fut comme averti providentiellement que l'heure était venue d'aborder les deux grands sujets qu'il a traités et qui n'en sont qu'un. Il y eut donc, dès l'abord, en lui, une vision, une intuition de ce que devait être son histoire. L'intuition créatrice, accompagnée d'une interrogation anxieuse, voilà ce qui met un tel homme en mouvement : il ne sera satisfait que quand, à cet appel, il aura répondu.

Nourri au temps de la Révolution de 1848, et contemplant, durant ses jours de préparation, cet étrange amalgame de démocratie autoritaire qu'est le second Empire, il cherchait au loin les origines, les causes, les analogies de ce qu'il voyait en gestation autour de lui : avant de connaître, il était ému.

Mais c'est alors, et quand il veut *savoir*, que se détermine en lui la faculté magistrale, celle qui domptera immédiatement le romantisme ambiant : l'exactitude, — l'exactitude poussée jusqu'au scrupule, que dis-je! jusqu'à l'angoisse. Son imagination l'ayant éveillé, il s'est élancé; mais sa conscience le retient. Il deviendra ainsi l'esclave volontaire et, si j'ose dire,« l'enfermé, » non pas de sa curiosité, mais de sa véracité.

Méthode souveraine et faite uniquement de franchise et de domination de soi; intelligence de clarté qui ne veut ni se laisser aveugler, ni se laisser éblouir et qui regarderait le soleil en face pour y découvrir la vérité. « Pas de parti pris, » « pas de doctrine, » répète sans cesse Fustel de Coulanges: « On croit regarder un objet et c'est sa propre idée que l'on regarde. On croit lire un texte et les phrases de ce texte prennent une signification particulière suivant l'opinion antérieure que l'on s'était faite. »

Ainsi, conscience c'est méfiance, — méfiance des autres, méfiance de soi. Le « texte » devient l'obsession de cet homme qui pense, qui aime, et qui se donne, — l'un des plus passionnés qu'aient connus les lettres. On l'en plaisante; mais, lui, n'entend pas; que sont des plaisanteries? Il est tout à son tourment. Si l'historien qui veut connaître les événements du passé ne s'appuie pas sur les « textes, » de quoi donc sera faite sa science? Sévère réponse de cette âme candide aux critiques superficiels qui croient se tirer d'affaire en riant.

Fustel de Coulanges n'est-il donc que « l'homme des textes? » S'en tiendra-t-il à cette élaboration obstinée du témoignage écrit? Scrutera-t-il pour le plaisir de scruter?... Voici que l'historien se dégage de l'érudit. Comment? En introduisant dans sa recherche la notion historique par excellence, l'idée du temps. Il n'y a d'histoire que des générations. Un témoignage ne prouve que s'il est rapproché d'une quantité d'autres témoignages qui se succèdent et se complètent comme s'est développée la vie elle-même : « Les institutions politiques ne sont jamais l'œuvre de la volonté d'un homme ; la volonté même de tout un peuple ne suffit pas à les créer. Les faits humains qui les engendrent ne sont pas de ceux que le caprice d'une génération puisse changer. Les peuples ne sont pas gouvernés suivant qu'il leur plaît de l'être, mais suivant que l'ensemble de leurs intérêts et le fond de leurs opinions exigent qu'ils le

soient. C'est, sans doute, pour ce motif qu'il faut plusieurs âges d'hommes pour l'abattre... »

De là vient la nécessité, pour l'historien, d'étendre ses recherches sur un vaste espace de temps. Une extraordinaire aptitude à l'assemblage des siècles, telle fut l'une des plus hautes parmi les facultés de Fustel de Coulanges.

Son coup d'œil embrassait les âges. Tout se tenait dans sa pensée, tout était lié par une chronologie impeccable. Combien de fois on entend, dans *la Cité antique*, comme un écho précurseur de ce qui retentira dans les *Institutions*, et combien de fois se prolongeront, dans les *Institutions*, l'expérience et la science acquises aux siècles lointains de *la Cité antique !* Les deux livres doivent être lus comme un morceau unique : quarante siècles de la vie des peuples nous exposent là leur secret. Tant est féconde en histoire la notion *temps !*

L'exactitude dans la recherche des témoignages, l'exactitude dans leur mise au temps; et, pour achever, l'exactitude dans leur interprétation, voilà de quoi est fait le scrupule scientifique de Fustel de Coulanges. Décrire, sérier, comparer, tout est là.

Arrêtons-nous devant ce dernier terme : comparer, confronter. La confrontation des témoignages, c'est l'art suprême de cet enquêteur, de ce rapporteur, de ce scrutateur des actes libres; car telle est la difficulté propre à la science historique : son sujet, c'est la vie collective, c'est-à-dire la vie ; il s'agit de rassembler et de ramener à une formule unique des *faits humains*, ces faits que la liberté, la conscience et le mystère particulier et général, le mystère des hérédités et des influences, rendent infiniment muables, complexes, insaisissables ; et, au-dessus de ces faits encore, s'abattant comme une brume sur celui qui entreprend de les connaître, ce qui échappe plus encore, les motifs, les intentions, les hasards, la chance, l'atmosphère. L'histoire doit tenir compte, non seulement de ce qui se dit, mais de ce qui ne se dit pas, non seulement de ce qui se voit, mais de ce qui ne se voit pas ; elle doit sonder les reins et les cœurs, découvrir ce que l'on ne s'avoue pas à soi-même ; elle doit deviner les directions latentes, connaître les circonstances oubliées, les ambiances secrètes, tout, jusqu'aux mobiles bas et inavouables, en un mot ce qu'il y a de personnel et d'individuel dans une volonté unanime, ce qu'il y a de révolte intérieure refoulée dans le pas discipliné de la troupe en marche.

Sur tout cela l'historien doit être renseigné et doit nous renseigner. De là ce labeur intime et invisible, qui achève son enquête : après la collecte des témoignages et leur chronologie, non seulement la comparaison et la confrontation des textes, mais la discussion avec soi-même, le calcul de sa propre équation personnelle, une perpétuelle et circulaire vigilance en garde contre toutes les surprises et toutes les tentations, avec la stricte observance des lois de la raison, non seulement dans la lettre, mais dans l'esprit.

Ainsi s'éleva cette œuvre puissante, dont chaque ligne révèle l'effort, et où il y a tant de perfection jusque dans les parties inachevées ; ces livres, dont certains morceaux ne paraissent que des échafaudages et qui sont des monuments. Car, à les prendre dans l'ensemble ou dans le détail, on les trouve parfaitement agencés, équilibrés, proportionnés ; et, marque suprême, on ne s'y ennuie jamais. Tant fut ardente, passionnée et communicative, cette recherche poursuivie pendant un demi-siècle par un homme dévoré de l'impatience du vrai.

Cependant, le poids s'augmentait, les témoignages s'accumulaient, la discussion se prolongeait, et l'œuvre s'étendait toujours. Un immense chantier était étalé, composé de pièces éparses ; une vie s'était écoulée. Restera-t-elle stérile sur ce champ encombré de ruines neuves ? Ne sera-t-elle qu'un immense apport d'érudition dispersée ? — Ici, enfin, se lève la faculté qui achève l'historien, l'abstraction.

Savoir n'est rien ; analyser, sérier, comparer et conclure, ce n'est que le matériel de l'histoire. Maintenant il s'agit du spirituel, du souffle, de l'âme. La vérité doit passer d'un esprit dans un autre esprit et par quelle voie, sinon par l'intelligence et par l'âme ? Il faut faire comprendre et faire admettre ; en un mot, c'est l'heure de l'expression. Exprimer, c'est extraire. L'expression, dans tous les arts, n'est qu'une simplification ; par un travail d'assimilation, l'extérieur devient création intérieure. Cette élaboration finale vient d'une faculté souveraine de contention intime, et c'est l'abstraction.

L'imagination qui s'émeut, l'exactitude qui amasse et contrôle, l'abstraction qui ordonne et exprime, telles sont les procédures naturelles à ces puissants esprits. Fustel de Coulanges sait que ce dernier effort épuisera sa vie, mais il la donne : « Une longue et scrupuleuse observation du détail est la seule

voie qui puisse conduire à quelque vue d'ensemble. *Pour un jour de synthèse il faut des années d'analyse.* » La synthèse est donc son objet; c'est là qu'il va, engrangeant sans cesse les détails sur sa route. Au fur et à mesure qu'il avance et qu'il recueille, l'histoire se fait en lui-même; il l'élabore, la travaille, s'en nourrit; elle devient sa propre substance. Et quand elle sera bien à lui et bien *lui*, il la *dira*.

De là cette expression, d'une qualité unique, cette langue d'une pureté de cristal, mais de cristal vivant et animé qui fut, peut-être, la plus belle prose du siècle. N'ayant ni l'artifice de celle de Chateaubriand, ni l'emphase de celle de Hugo, ni la froideur de celle de Guizot, ni l'intempérance de celle de Michelet, ni le tendu de celle de Flaubert, elle est la langue française naturelle, loyale et transparente, — droite comme l'œuvre et comme l'homme.

Fustel de Coulanges a une langue sans reproche parce que son esprit et son âme sont sans tache. Et pourtant, son style est tout le contraire d'un style froid; il est plein d'ardeur et de passion, comme l'homme lui-même; dans la force de sa conviction il a trouvé cette qualité de la vie, le mouvement, avec quelque chose de plus chaleureux encore, comme si la chaleur accumulée de tant de siècles et tant de générations s'était déposée et concentrée dans ces couches profondes de l'histoire d'où il la reçut.

On a dit que Fustel de Coulanges n'était pas un psychologue. Sa psychologie ne s'attarde pas à considérer l'individu, voilà tout. Elle procède par masses: il est le psychologue des foules et des époques. Il écrit, à propos de Tacite : « Sa profondeur d'observation psychologique n'est pas précisément la qualité la plus précieuse d'un historien qui, dans l'étude des sociétés, doit bien moins se préoccuper de marquer les replis cachés du cœur humain que d'apercevoir nettement les formes sociales, les intérêts et toutes les vérités purement relatives de l'humanité changeante. »

« Les vérités de l'humanité changeante, » cela veut dire les idées en marche. La faculté d'abstraction de Fustel de Coulanges le porte droit à l'idée, à l'idée, fille de la liberté. L'homme agit selon sa nature libre : voilà ce qui donne le vrai sens aux conclusions du grand historien. L'homme ne fait que ce qu'il veut; à l'heure critique, il choisit.

C'est pourquoi il vaut la peine de l'avertir. L'historien frappe à l'Idée, comme l'ancien disait : « Frappe au visage ! » Une de ses formules est celle-ci : « Une idée qui a régné dans l'esprit d'une époque, est un fait. » L'âme, avec tous ses penchants, produit l'idée, laquelle devient fait, et le tout observé et transmis, c'est l'histoire. Comment les idées sont devenues institutions, telle est la pensée maîtresse des deux grands livres. Histoire animiste, s'il en fut.

Ainsi, Fustel de Coulanges, historien vraiment moderne, est un historien politique : d'où la gravité de ses développements et de ses conclusions : quand on aborde de tels sujets, il ne faut pas se tromper : il y va de l'existence et du bonheur des générations; mais aussi, à découvrir et à exposer le drame des siècles dans son infinie complexité, on ne s'amuse pas; à chercher et à trouver les mobiles des humains, l'amertume vous vient au cœur. Fustel de Coulanges pâtit toute sa vie de cette double souffrance. Scrupule, angoisse, il était de ceux « qui reviennent de l'enfer. » Non seulement épique, mais tragique. Car, il voyait les hommes à la fois comme ils sont, et comme ils devraient être.

Cet homme, tel qu'il est resté dans mon souvenir, mince, chétif, allongé, le visage pâle, les favoris clairs et effilés, les épaules étroites, le corps bien pris et finement sculpté, l'œil de feu, la parole « grêle et suraiguë, qui entrait en vous comme une vrille, » exhalait une vie intense et comme exténuée, mais agitait, comme une flamme, l'ardeur de savoir, de prouver, de convaincre. Il mourait de jour en jour à sa tâche, et la relevait cependant, haletant vers son but unique, la vérité.

Dans le carrefour d'histoire où il vécut, quand les bases de la société française et des sociétés européennes étaient ébranlées par les crises intérieures et la menace extérieure, quand les peuples germains se massaient de nouveau sur la frontière et qu'il réfléchissait à ce qu'il avait vu, des journées de juin à la journée de Sedan, il était comme la vigie qui, sentant se lever l'orage, sonne à toute volée la cloche de l'histoire.

Patriote, certes ! Il tremble pour son pays, il tremble pour la civilisation latine dont il est. Mais son sentiment ne le domine pas : c'est lui qui domine son sentiment, au contraire. Il le subordonne à sa probité. Extraordinaire alliage d'une passion ardente et d'une froide impartialité. On a dénigré la France :

est-ce juste, est-ce fondé? Cela le surprend, et il se demande pourquoi.

« Écrire l'histoire de France, ce fut une façon de travailler pour un parti et de combattre un adversaire. L'histoire est ainsi devenue, chez nous, une sorte de guerre civile en permanence... Le véritable patriotisme, ce n'est pas l'amour du sol, c'est l'amour du passé, c'est le respect des générations qui nous ont précédés. Nos historiens ne nous apprennent qu'à les maudire et ne nous recommandent que de ne pas leur ressembler. Ils brisent la tradition française et ils s'imaginent qu'il restera un patriotisme français. Ils vont répétant que l'étranger vaut mieux que la France, et ils se figurent qu'on aimera la France. »

C'est donc être juste et impartial de remettre non seulement l'histoire de France, mais l'histoire européenne dans sa vraie voie. Le patriotisme historique de Fustel de Coulanges vient d'un sentiment profond de la vérité. Ce n'est pas son amour du pays qui l'avertit, c'est sa science. Il a flairé le grand mensonge de l'histoire moderne; il l'a saisi, déniché, tiré à la lumière. Travail herculéen.

De là aussi, ce labeur assidu, cette torture anxieuse et prolongée qui fut la vie de l'homme sacrifié et dévoué... Mais, s'il se trompait; s'il n'avait saisi, comme tant d'autres, que la vérité agréable, quelles conséquences, quelle diminution pour lui-même et pour la France! Son scrupule redoublait, sa conscience le rongeait, il appelait sa critique à l'aide : « Le texte! le texte! A tout prix, la vérité. »

Avançant ainsi parmi les détracteurs, les envieux, mais aussi les disciples de plus en plus nombreux qui se rangeaient autour de lui, il traînait le poids de l'œuvre formidable qui ne s'achevait toujours pas. Il tomba, mais en touchant le but. L'œuvre est là, la plus forte sans doute, la plus vaste et la plus noble qu'ait conçue et réalisée l'histoire moderne, et toute pleine d'antiquité et d'humanité.

G. HANOTAUX.

L'ÉGARÉE

DEUXIÈME PARTIE (1)

Vêtues de noir, chaussées de corde, des femmes passaient sans bruit dans la rue étroite et brûlante. Chacune sur la hanche portait une cruche de terre vernissée, jaune ou verte. Elles allaient ainsi à la fontaine. Quand elles en revenaient, plus lourdes et plus lentes, la cruche mouillée étincelait de tout l'éclat du ciel au bord de leur bras nu.

Quelques-unes s'arrêtaient devant la fenêtre ouverte.

— Bonjour, madame Beltran. Bonjour, Louise. Et, alors? Et Rosaire?

— Elle va bien, elle va bien, disait la grand mère.

— Elle promène, ajoutait Louise.

Les porteuses d'eau passaient. Au balancement de la marche, une goutte d'eau jaillissait, lumineuse et gardant la forme de l'étoile, quoiqu'elle ne fût tout de suite plus qu'une pauvre tache brune sur les cailloux bruns. Alors Mme Beltran croisait ses mains gonflées sur son tablier noir, et sa fille Louise la regardait. L'aiguille entre leurs doigts demeurait dans la toile, la bobine blanche glissait de leurs genoux.

— Penser que c'est vrai, tout de même!.. Elle est là, notre petite... elle est là!

— La nuit, murmurait Louise, je me réveille... j'écoute... Et si je l'entends qui se tourne dans son lit, je suis plus sûre d'être heureuse.

Copyright by André Corthis, 1923.

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

— Moi, disait la vieille femme, je n'ai pas besoin de me réveiller. C'est tout le temps que je ne dors pas, et que je tiens devant moi sa jolie figure... Depuis son retour...

Deux semaines avaient passé, et la fleur de leur joie demeurait toute neuve. Si sombres, si réservées qu'elles fussent d'habitude, elles se souriaient l'une à l'autre, elles souriaient aux passantes ; et leurs paroles sonnaient clair :

— Bonjour, Maria, Vincente, Benoîte.... Bonjour, Saturnine.

Les lentes porteuses d'eau continuaient leur promenade, leurs petits saluts. Et puis, ce fut un gros homme à la face rouge débordant un canotier de paille, au ventre trop serré dans un veston des villes, un veston de monsieur, qui vint s'accouder sur la fenêtre ouverte.

— Salut, mesdames, dit-il. Et cette santé?... Toujours bien bonne, je vois...

Il hésitait un peu.

— Et Mlle Rosaire?... Elle est à promener?

— Eh! oui, dit la grand mère, elle profite.

Elle se levait, s'avançait, traînante et lourde, pour faire honneur à celui qui était là.

— Tant mieux... tant mieux, dit le gros homme. — Mais son air cachait mal qu'il était déçu.

De l'autre côté de la fenêtre, Mme Beltran s'accoudait en face de lui sur le mur large et bas :

— Revenez donc une fois, à l'heure d'après dîner, monsieur Lanquine, comme l'autre jour... Vous la trouverez à la maison.

— Alors je reviendrai.., sûr que je reviendrai. Merci. Adieu, Mme Beltran... Mme Louise... Et vous savez... à bientôt.

Et ce M. Lanquine, dans son veston serré, sous son trop petit chapeau, était tout balbutiant de timidité joyeuse. Quand il fut parti, quand Mme Beltran eut repris sa place, Louise osa murmurer :

— Ma mère... peut-être il ne faut pas l'encourager... Rosaire ne serait pas trop contente. Vous savez comme elle a parlé de lui la fois qu'il est venu..., comme elle s'est moquée... comme elle avait l'air...

— L'air tout à fait d'une sotte, cela ne m'a pas plu !

La vieille Mme Beltran dit ces mots nettement. Autoritaire, elle aimait commander, non pas seulement aux actes, mais aux pensées. Un peu grasse, le visage plein et beau, elle avait toujours

ses cheveux blancs enveloppés d'un fichu noir. C'est là l'humble coiffure des femmes de la côte. Elle affectait de n'en vouloir point d'autre depuis la ruine et la mort de son mari le saleur, comme elle affectait de porter toujours un tablier, noir aussi, sur ses jupes de nonne aux plis abondants. « Aujourd'hui nous sommes pauvres, » disait-elle. Mais sa façon de le dire se sentait d'une fierté qu'elle-même n'ignorait pas.

— Qu'est-ce qu'elle peut inventer contre ce mariage?... Le meilleur homme du monde... Qui l'aime depuis trois ans... Et riche avec ça... plus malin pour vendre ses vins que pas un de nos vignerons.

— Ma mère, vous dites bien, murmura Louise.

Celle-là était humble, toujours déférente, malgré l'âge, toujours soumise. Un mariage malheureux avec son cousin, Jean Beltran, coureur de femmes, négligent au travail, ne lui avait fait connaître que la misère et cette espèce de jalousie qui blesse en aigrissant et ne vient pas de l'amour. Veuve aujourd'hui, tranquille, elle gardait, dans un long visage maigre, des yeux douloureux. Ses mains fines quand elle parlait, se joignaient, se soulevaient un peu parce que des prières fréquentes lui donnaient l'habitude de ce geste. Une broche d'argent figurant Saint Vincent et Sainte Libérate, fermait sous le menton son corsage en toile grise.

— Vous dites bien... et peut-être si on lui faisait parler de M. Lanquine, à la petite, par Mme Lestaque...

— Il n'y a qu'elle!... murmura Mme Beltran avec une gravité presque recueillie.

Louise réfléchit un peu. Son visage tourmenté se tourmenta davantage.

— Avez-vous remarqué, ma mère? murmura-t-elle. Ça n'est pas tout à fait comme les autres années... Avec Mme Lestaque Rosaire sort moins souvent. On dirait qu'elle aime mieux aller toujours toute seule.

***

Le plafond trop bas tendait au-dessus d'elles ses poutres énormes. Au fond de la pièce, un tout petit autel occupait une niche creusée dans le mur comme en possèdent les fermes très pieuses de la montagne. Deux rideaux de percale à fleurs l'ornaient, le voilaient à demi. Derrière la lampe de verre

rouge, la Vierge habillée de laine noire, le Christ tout déchiré couché sur ses genoux, tiraient évidemment de l'Espagne voisine le ruisselant réalisme de leurs larmes et de leur sang.

Une religieuse et fade odeur d'huile chaude, de fleurs fanées, flottait dans cette pièce. Elle passait la porte, se mêlait à l'humide odeur qui emplissait les couloirs longs et nus, flottait dans l'escalier voûté comme une église, peint d'une couleur bleuâtre et mal éclairé. Toute cette maison était sombre, humide, recueillie. Entre ses pierres épaisses et si vieilles, un passé pesant continuait de vivre, s'abattait lourdement, s'imposait à l'âme...

— On dirait qu'elle aime mieux aller toujours toute seule...

... Louise répéta deux fois la petite phrase inquiète. Dans le même moment, Brigitte Lestaque, pensive, la murmurait elle aussi.

Elle achevait sa toilette là-haut dans sa chambre monacale aux murs blancs, au carreau nu. Des branches cueillies aux arbres odorants de la montagne et disposées en longs bouquets, des livres sur les rayons de bois, la petite pendule habillée de cuir vert et mesurant un temps qui ne devait pas être perdu, y composaient simplement le décor qu'elle aimait... Ainsi, bien des années auparavant, dans une maison bretonne, au bord d'un pauvre chemin, il y avait eu des fleurs et des livres, et cet admirable souci : remplir du plus vivant et du meilleur de la vie toutes les heures qui passaient.

La fenêtre ouvrait sur une terrasse aux balustres grossiers de brique rose. Au delà se ramassait la plage étroite, s'étendait la mer. Une barque, qui était d'Espagne, penchait très loin sa voile rouge et le fil argenté de l'horizon semblait la traverser comme une aiguille traverse un beau papillon. Brigitte, sans la voir, la regardait longuement.

— Chaque matin nous devons sortir ensemble... Et quand je vais pour l'appeler, elle est déjà partie.

Elle soupira, puis voulut sourire.

— Courage!...

Plus jeune qu'à Paris dans la blouse, la jupe blanche, avec ses beaux cheveux allégés par l'air libre, elle avait dans les yeux plus de secrète lumière. Cette exaltation, ce soulèvement magnifiques, vers quoi l'avait conduite toute une longue nuit méditative, elle savait à tout moment les retrouver, s'y main-

tenir, continuer d'y vivre. Son être entier, oublieux de lui-même, tourné vers cette Rosaire qu'il fallait sauver, n'était plus que pitié, qu'amour et que vigilance.

— C'est bien ainsi, n'est-ce pas? c'est bien cela, ne cessait-elle plus d'ardemment demander à cette pâle ombre d'homme qui ne la quittait pas.

Elle était avec lui, elle était selon lui. Une à une lui présentant toutes ses inquiétudes, elle ne cessait de dire pour qu'il la soutînt :

— La tâche que j'ai acceptée, contrainte par vous, est plus difficile encore que je n'avais pu le croire. Cette enfant qui m'aimait, on dirait maintenant qu'elle m'échappe. Je ne la retrouve plus. Le retour dans sa maison l'a comme stupéfaite. Aussitôt son âme d'autrefois, sa petite âme paysanne s'est jetée sur elle pour en chasser cette autre âme plus haute et mieux dégagée, qu'avec mon aide elle avait souhaité de conquérir. La manière dont elle souffre à présent, confuse, instinctive, ne sait plus admettre les consolations et les raisonnements de l'intelligence. Blessée par tout, méfiante de tous, elle ne s'abandonne plus, fût-ce devant moi-même... Tout un obscur passé, rôdant dans cette maison, s'est emparé d'elle et ne lui permet plus de connaître que le sombre désir d'être seule avec sa douleur... Que va-t-il advenir? Une angoisse me prend... Mais parce que vous m'êtes toujours présent, je sais bien, mon ami, que je ne me rebuterai pas...

***

L'heure du repas était venue. Elle descendit. Rosaire et Claude en même temps qu'elle entraient dans la salle à manger.

— Bonne promenade? demanda Brigitte.

Elle s'adressait à toutes deux, mais c'est Rosaire d'abord que cherchait son regard ; et il s'attristait de la voir, aujourd'hui après tous les jours, indifférente aux coquetteries qu'elle avait eues, vêtue d'une vieille robe grise retrouvée au fond de quelque armoire, coiffée d'un chapeau de deux ans qui la faisait misérable, l'œil sombre, l'air absent et se mangeant la lèvre.

— Vous étiez ensemble?

— Nous nous sommes retrouvées, dit Rosaire, sur la place.

C'est une petite place ronde où l'on danse le dimanche. Un mur l'enferme, très bas et très vieux. La fontaine est à l'un des

angles laissant couler dans la vasque de pierre quatre jets purs et forts, et toujours entourée de femmes babillardes. Des platanes au-dessus serrent si bien leurs feuilles que l'ombre compacte se troue à peine, çà et là, d'une tache étincelante. Et l'on entend la mer au bout du chemin, qui fait son petit bruit voluptueux de belle soie dépliée.

— Nous nous étions assises... dit encore Rosaire.

— Il faisait bon, expliqua Claude très vite, à l'ombre des platanes. J'avais emporté un livre, Rosaire son album.

— Mais vous n'avez rien lu, et moi rien dessiné. Nous avions trop envie de voir si la messagère de l'ermitage viendrait aux provisions avec la Parisienne, la dame de M. Moranes... tu sais bien, maman... L'autre jour, elle s'est amusée comme ça de faire le marché, avec sa robe tout en dentelle. Vincente m'a raconté... Alors aujourd'hui Claude et moi nous avons attendu longtemps parce que nous aurions bien voulu savoir comme elle est, nous aussi.

Et cette morne Rosaire s'animait un instant, toute distraite de sa peine par le petit réveil aigu de ses villageoises curiosités... Mais Claude s'indigna, un peu plus fort sans doute qu'il n'y avait lieu.

— Comment pouvez-vous raconter ces histoires? Et qu'est-ce que voulez que ça me fasse, à moi, la dame de Paris qui loge à la Consolation? Je suis restée là-bas parce que j'y étais bien.

Elle voulut répéter :

— J'avais mon livre.

Mais dans la même minute son sensible visage s'était empourpré et puis avait pris la couleur de la terre. Et elle se baissait maintenant pour jouer avec le chaton noir et blanc qui s'accrochait à sa jupe.

— Allez, Mlle Claude, vous avez bien raison de mépriser tout ça!

La vieille Beltran qui venait d'entrer, portant dans une serviette pliée les œufs à la coque, s'indignait à son tour.

— Que je surprenne encore Rosaire à vouloir lui faire l'honneur de la regarder, cette rien du tout de Parisienne!... Quand je pense que ça loge tout contre la chapelle, à Consolation!... Vraiment, ce M. Moranes... ce... monsieur! Avec sa pauvre femme malade, là tout près, et dans un pays comme le nôtre, où les gens de mauvaise conduite on ne les regarde seulement pas.

C'est un effronté, cet homme... un vrai... Je ne dirai pas quoi... Mais il doit bien le savoir lui-même. Et vous voyez, Mme Lestaque, cette année, il n'a pas osé venir encore vous rendre visite... Il doit se donner honte.

— Honte... — Brigitte souriait. — Je ne le pense pas. Ces histoires-là... Mais c'est toute sa vie, à notre ami Moranes... conclut-elle avec un peu de mépris.

Louise disposait les chaises de paille. Elles s'assirent toutes autour de la table ronde. Vincente, une fillette du pays, engagée seulement pour les deux mois d'été, faisait le service.

Le silence montait de la plage, le silence venait de la rue. L'immense chaleur seule, qui faisait peur à tous, occupait le monde. Mais la pièce bien close se défendait de la connaître. A la fente des volets passait un long rayon incliné et vibrant : l'ayant recueilli, les pieds luisants, la panse bombée des vieux meubles, dispensaient autour d'eux une suffisante lumière. Et l'on était bien là, dans l'odeur fraîche des fruits, l'odeur chaude du pain, devant les grosses carafes toutes ruisselantes d'une buée où se mouillaient les doigts.

A cette heure des repas, pendant les causeries autour de cette table, étaient nées l'amitié d'abord et, très vite, cette espèce d'adoration que Brigitte inspirait aux humbles créatures. Des mots qu'elle disait tout simples, mais comme chargés d'âme, les avaient étonnées d'abord, puis bouleversées dans tout ce qu'elles-mêmes pouvaient, confusément, sentir de noble et de délicat. Rien que de beau dans ses indignations ou ses enthousiasmes, rien qui ressemblât à cette guenillerie de sentiments que traîne et dont s'habille le premier venu. Se penchant sur tous, s'intéressant à tout, elle ne tournait jamais que les plus petites phrases. Cependant, quand elle parlait, toutes les murailles qui séparent les êtres, doucement s'écroulaient. Prononcés par elle, le mot « beauté, » le mot « travail, » le mot « vie, » semblaient révéler quelques-unes de leurs significations infinies. A l'usage, chacun de ses conseils se révélait excellent. Alors (comme elles se remettaient au prêtre dans leur confession), avec moins de passion que Rosaire, mais non moins absolument, Mme Beltran et sa fille s'étaient remises à cette étrangère.

Leur émotion, chaque année, quand elles attendaient sa venue, se mélangeait de ferveur. Le temps était béni qu'elle

passait sous leur toit. Autant qu'elles-mêmes, désormais Mme Lestaque connaissait leur vie tout entière. Et parce qu'une chose ce matin les préoccupait, c'est de cette chose justement qu'il fallait parler devant elle.

— Je regrette que tu sois sortie ce matin, Rosaire, dit Mme Beltran, après que la Vincente eut changé les assiettes. Jean Lanquine est venu. Il aurait aimé à te voir...

— Ah! bien, riposta Rosaire, justement parce qu'il est venu, ce bonhomme, je suis bien contente de n'avoir pas été là.

Ce ne fut pas la riposte qui surprit les deux mères, mais sa promptitude hardie, et aussi, dans le ton, je ne sais quelle aigreur. Toutes les deux aussitôt tournèrent les yeux vers Brigitte. Elles semblaient dire : « Voyez donc comme elle ose parler à présent, notre Rosaire. » Mais le beau regard clair qui recevait, qui comprenait leur peine l'apaisait en même temps... Et quand le repas terminé Mme Lestaque prit sous son bras le bras de la jeune fille, quand elle l'entraîna, Mme Beltran et Louise, rassurées, heureuses, les regardèrent sortir.

— C'est à propos de Jean Lanquine, bien sûr!... Elle va lui dire de bonnes choses.

Mais dans le couloir, la porte refermée, Rosaire, tout de suite, se dégageait.

— Madame, je vais un peu me reposer.

— Rosaire, je voulais vous dire...

— Oui!... plus tard... un peu plus tard. Voyez-vous, cette nuit, je n'ai pas dormi du tout. J'ai sommeil...

— Mon enfant...

Déjà, si prompte qu'elle semblait fuir, la jeune fille montait l'escalier. Et Brigitte la suivait d'un anxieux regard. A son tour, lente et lasse, elle commença de gravir les marches et s'en alla dans sa chambre.

***

Un souffle chaud, émanant, semblait-il, de quelque énorme vie animale, toute palpitante de forces et de sang, montait de la plage blonde couchée sous le soleil. Brigitte pour s'en défendre, rapprocha les lourds volets bruns. Elle s'assit, et sa longue main pâle remuait distraitement des papiers sur la table de bois blanc.

Ce moment de l'après-dîner, chaque jour elle le consacrait à

sa correspondance. Elle avait peu d'amis et leur était vigilante. Avec un grand effort, elle prit enfin l'une après l'autre quelques lettres qui attendaient une réponse, les relut, médita un peu, commença d'écrire. Mais presque tout de suite, elle rejeta la plume.

— Qu'est-ce qu'elle fait? Dort-elle vraiment?... De quelles pauvres idées s'applique-t-elle à se torturer?

Trois heures, quatre heures, en pesantes gouttes de plomb tombèrent du clocher. Cinq heures sonnèrent plus clair dans un air plus léger. Brigitte repoussa le buvard, la feuille restée blanche.

— Même si elle a dormi, elle doit maintenant être réveillée. Je vais aller voir.

La chambre de Rosaire était à ce même étage, mais tout au fond du couloir. Et d'abord, il y avait la chambre de Claude. Brigitte y entra.

Debout devant sa petite glace au cadre de bois noir, la jeune fille se recoiffait. Secouant ses épais cheveux, et regardant longtemps son mince visage blanc, elle restait là, les bras abandonnés, sans force, semblait-il, pour lever le peigne jusqu'à ses tempes. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, elle tressaillit, secouée dans sa langueur et son rêve. Aussitôt elle commença de s'activer.

— Je suis en retard. Les Cantalapiedra doivent venir me prendre.

— C'est l'heure du courrier, dit Brigitte. Ta lettre pour Pierre est terminée?

— Non, je n'ai pas écrit à Pierre aujourd'hui. Je n'étais pas du tout en train d'écrire.

— Moi non plus, reconnut Brigitte. Ce doit être qu'il fait trop chaud. Seulement, pour Pierre, c'est dommage.

— Je lui expliquerai demain.

— Il t'aime si bien, dit doucement Brigitte. Je n'oublierai jamais son attitude quand nous lui avons appris nos changements de projets. Il a véritablement été admirable. Sans poser aucune question, il avait l'air de deviner, d'approuver. Cependant on sentait derrière chaque mot le grand chagrin que lui-même se défendait de sentir. Et ses lettres depuis... toutes ses lettres...

— Elles sont là, dit Claude, montrant le tiroir de la table, qui fermait à clef. Je les relis souvent.

— Garde-les bien, murmura Brigitte.

Elle pensait à d'autres lettres, qu'on n'avait pu lui écrire, et qui seraient maintenant son bien le plus précieux. Elle dut fermer les yeux pour mieux revoir ces yeux vers lesquels, en silence, il lui fallait crier. Mais à son côté vivait le jeune bonheur de Claude. Avec plus de force que sa propre peine, elle l'éprouva, s'apaisa, sourit.

— Je serai bien heureuse, dit-elle, quand Pierre viendra ici; ce sera sans doute vers la fin du mois. Il nous a promis trois jours. C'est peu. Mais cela suffira à te donner de la joie... Il faudra lui faire faire les plus belles promenades. Je suis sûre que Consolation lui plaira beaucoup, avec ses grands arbres et sa petite chapelle.

— Ah! oui, dit Claude, Consolation...

Les bras croisés, elle regardait par la fenêtre ouverte, la mer qui touche à la France et la mer qui baigne l'Espagne se mêler à l'horizon. De la plage, des voix jeunes, à l'accent étranger, appelèrent gaiement :

— Claude... Claude!... Vous êtes prête?

— Ce sont les Cantalapiedra, dit Brigitte, se penchant à la fenêtre. Elles sont venues toutes les trois, et leur frère est avec elles. — Bonjour, Isabel, Mercédès, Lola! Bonjour, Pablito!

... Claude descendit. Et tout de suite, ce fut Pablito de Cantalapiedra, un mince garçon impérieux, qui marcha auprès d'elle. Ses trois sœurs, accoutumées d'obéir, suivaient docilement. Elles se ressemblaient de visage, et leurs cheveux bleuissants, leurs yeux de Castille, leurs dents claires et serrées, avaient un éclat pareil. Mais Lola était grasse, Mercédès harmonieuse, et l'on eût dit que la maigre Isabel qui rêvait uniquement, dans Avila-des-Saints, de se faire carmélite, était toute consumée, comme réduite déjà par l'ardeur et les pénitences.

C'étaient les enfants de la marquise madrilène, Maria de Ruiz y de Cantalapiedra. Un cousin éloigné, d'une branche roussillonne, mort cinq ans auparavant, leur avait laissé sur la côte, tout au bout de Collioure, une assez vaste et très vieille maison. La mer, la montagne, pressaient contre ses murs, offraient à ses fenêtres leurs beautés différentes. Le jeune marquis Pablito s'était engoué de cette villégiature. Depuis quatre années, il l'imposait à sa mère déférente, à ses sœurs désolées. L'amitié de cette noble famille n'allait point sans flatter un peu Mme Lestaque

bien qu'elle reconnût, et n'aimât pas beaucoup sentir en elle la grande petitesse de cette vanité.

***

Déjà le pays entier, sous un ciel moins écrasant, commençait de s'éveiller. Mais la chambre de Rosaire restait obscure. D'abord, on n'y voyait rien que la vague lueur s'accrochant sur le mur aux genoux pâlis, à la jupe blanche et frangée d'or, d'un petit Christ espagnol. Les yeux ensuite commençaient de distinguer quatre chaises, la commode arrondie, les vêtements pendus sous un rideau de percale. Dans l'alcôve, sur le lit d'acajou très haut, gonflé de matelas, une jeune forme féminine était étendue.

Brigitte Lestaque, à petits pas, s'approcha de ce lit. Elle entendait la respiration un peu haletante et pressée. Bientôt elle commença de mieux voir la dormeuse. Les paupières n'étaient pas tout à fait closes; la bouche remuait vaguement. La tempe, les deux poings serrés sous le menton, luisaient de sueur. Et l'incohérence des gestes, les sursauts brusques, toute l'agitation qui avait précédé ce fiévreux repos étaient révélés par la jupe de toile, froissée, tamponnée, découvrant les longs bas blancs.

... D'une façon si absolue que sa chair même tressaillait, Brigitte éprouva le tourment qui continuait de vivre là et ne permettait pas que ce corps et ce visage pussent prendre en reposant l'apparence du repos. Elle se recueillait dans sa piété fervente, se sentait inondée de tendresse et de force.

Entre les paupières mal jointes de la dormeuse, la prunelle apparut à demi, noire et vague. Les mains serrées se détendirent un peu. Elle trembla, soupira, ouvrit les yeux.

— Ah!... madame... Vous étiez là.

Ce fut dit avec un étonnement presque hostile. Brigitte, toute possédée par sa bonne volonté, n'accepta pas d'en être étonnée, ni blessée.

— Oui, Rosaire, je suis là. J'arrive pour vous chercher. Paresseuse que vous êtes!... Levez-vous bien vite. Il fait très bon dehors. Nous nous promènerons.

La voix, persuasive et douce, ne laissait pas que d'ordonner. Et Rosaire, si longtemps, avait obéi à cette voix!... Elle se leva donc, docile encore, mais toute maussade et molle, fronçant un peu les sourcils. Et prenant à peine le soin de défriper la robe

grise dans laquelle elle avait dormi, de lisser ses cheveux, elle ramassait sur une chaise, jeté au hasard, ce chapeau vieux de deux ans, qui la faisait misérable.

— Voilà... Je suis prête... Puisque vous le voulez...

Brigitte lui prit le bras. Elles sortirent ensemble. Louise Beltran, pour les regarder, resta penchée longtemps à la fenêtre du salon. Et puis elle joignit, souleva, pour remercier Dieu, ses mains implorantes.

Déjà l'ombre élargie comblait toute la rue. Bête fraîche et tenace, elle grimpait aux murs, en repoussait le soleil, et les femmes, sortant leurs chaises des maisons, avec la corbeille d'osier, la terrine aux légumes, s'installaient dans la rue pour coudre ou pour préparer leur souper. Songeurs et curieux, leurs yeux noirs accompagnaient Rosaire Beltran et « sa » Parisienne.

— Tu lui trouves bonne mine, à la petite à Louise ?

— Que non... Elles ont beau dire, ça lui a mal réussi, ce Paris de là-haut.

— Sa figure est toute jaune.

— Et pourquoi donc elle s'habille de cette façon mal soignée, comme une qui se moque de soi-même... et de tout le monde?

Rosaire n'entendait pas les paroles. Elle les imaginait, ou plutôt en imaginait d'autres, qui la blessaient mieux, et elle sentait les regards. Son bras se roidissait sous le bras de Brigitte ; elle la tirait en avant, fiévreuse, saccadée, et l'autre, par pitié, marchait vite, elle aussi.

Enfin, la dernière maison fut dépassée. La route montait à travers les glacis du vieux fort. Haletante un peu, Rosaire s'accorda de respirer longuement. Mais elle continuait d'aller en silence et son regard cherchait seulement l'herbe jaune, flambée par le soleil, aussi luisante et dure, aussi sèche que les cailloux.

— Vous devinez où nous allons, n'est-ce pas, Rosaire? Sur notre petite plage, notre chère petite plage. Savez-vous que cette année nous ne l'avons pas visitée encore...

Après le vieux fort, sur l'autre versant, la route dégringole et n'est plus qu'un sentier de chèvres tombant sur une grève secrète serrée entre quelques rochers. Un torrent la traverse bordé de roseaux qui l'accompagnent jusqu'à la mer. Et les longues feuilles froissées, les vagues en s'épanouissant la troublent nuit et jour d'une frissonnante chanson.

Dans cet endroit recueilli, deux ans auparavant, l'amitié de Brigitte et de Rosaire avait commencé d'atteindre aux sources profondes. Elles venaient là chaque soir, quand les tourmentait l'avide et délicat besoin de se bien connaître. Pensée à pensée, misère à misère, Rosaire se livrait toute; Brigitte accueillait tout. Ensuite, regardant se défaire au large ces longues traînées d'argent rose ou d'or verdissant qui sont la beauté suprême de l'agonie lumineuse, elles écoutaient passer de merveilleux silences.

Les souvenirs qui étaient là, petits dieux délicieux dont elle évoquait le rayonnement, qu'elle pressait contre elle et qu'elle implorait, Brigitte, aujourd'hui, descendant vers cette plage, les retrouvait tous. Dès qu'elle les revit, les roseaux gris, le mouvement de l'eau, la forme des arbres commencèrent de l'émouvoir. Et tendrement elle regardait Rosaire, cherchant en elle une émotion pareille. L'heure était la même, qui, les autres années, entendait leurs confidences. Les mêmes oiseaux chantaient dans tous ces bois qui descendent vers le sable, et l'on eût dit que les mêmes nuages s'enrichissaient là-haut d'engloutir le soleil, galion noyé crevant sur sa pourpre et son or.

— Rosaire, c'est chez nous, vous vous rappelez?

— Mais oui, dit la jeune fille avec politesse.

Elle s'assit sur le sable, en ramassa près d'elle et le fit couler entre ses doigts. Une poignée suivait l'autre, inlassablement, et elle semblait se complaire au petit bruit monotone, engourdissant, des mille grains crépitant sur sa jupe de toile.

— Alors, Rosaire...

— Madame.

— Vous ne voulez plus rien me dire à présent?

— Qu'est-ce que je pourrais vous dire? vous savez tout.

— On ne sait jamais tout. — Brigitte, sans relever le ton de cette riposte, ramassait du sable elle aussi, et le laissait couler au creux de ses genoux. — Votre chagrin, bien sûr, et tout ce qui vous fait mal depuis que nous sommes ici... Mais le reste, Rosaire, non plus la grande peine, les petites pensées qui viennent rôder tout autour, qui se gonflent de son poison, pour vous empoisonner. Ce sont elles maintenant que je voudrais connaître. Elles vous harcèlent, vous épuisent. Vous n'en pouvez plus... Cependant, si nous pouvions une seule fois les regarder ensemble, elles se déferaient aussitôt... Vous sentiriez qu'il n'en

reste rien et vous iriez mieux tout de suite. Le voulez-vous? Tenez, regardez donc la plage autour de nous. Le soleil est si bas, si bas, que chaque grain de sable darde devant lui une petite ombre noire, terriblement aiguë. On dirait que nous sommes au milieu de bêtes méchantes et minuscules, qui vont nous déchirer. Et cependant, Rosaire, ce n'est que du sable, du joli sable blond comme le miel et le blé. Il y a là seulement une mauvaise illusion, un éclairage dangereux. Montrez-moi les petites pensées qui vous font peur, Rosaire... pour que nous changions l'éclairage.

Sa voix murmurait comme l'eau dont la douce force insistante filtre au joint des cailloux serrés. Ses tendres yeux suppliaient qu'on acceptât leur secours : Rosaire eut un petit geste, un petit rire.

— C'est joli, approuva-t-elle... D'abord, c'est toujours joli, ce que vous dites.

Dans le sable amoncelé entre ses genoux, elle prit un coquillage rose et, pour en admirer la nacre irisée, le tourna dans ses maigres doigts. Jamais encore, si franchement, elle n'avait entendu se dérober. Alors Brigitte s'irrita. Cette heure serait donc vaine après la vanité de toutes les autres? Mieux valait frapper rudement et pouvoir se pencher ensuite sur la plaie saignante, la défaillance avouée.

— C'est bien... Parlons d'autre chose... Je voulais vous demander : pourquoi donc affectez-vous, Rosaire, — et tout à l'heure encore pendant le déjeuner, — de dire en parlant de Jean Lanquine : le bonhomme Lanquine? Ça n'est pas très drôle, vous savez, c'est même une sottise... Lanquine n'a pas quarante ans... Et il n'est pas du tout si ridicule que vous le dites... C'est le meilleur homme du monde... Pas très fin peut-être, je le reconnais... Mais les bonnes manières, il les apprendrait vite. Il s'y efforce déjà, et d'une façon si touchante!...

Comme chaque grain de sable obliquement éclairé, chacun des mots de Brigitte semble darder à présent une petite pointe déchirante. Elle-même ressent la blessure qu'elle tremble d'infliger.

— Pourquoi me parlez-vous comme ça de Jean Lanquine?... dit Rosaire. Pourquoi voulez-vous changer mon opinion? Si ça me fait du bien de me moquer de lui! Si c'est la seule chose qui puisse me faire du bien!...

De la stupeur, d'abord, a traversé son regard... De la menace, maintenant, semble l'alourdir.

— Vous ne voulez tout de même pas arriver à me dire, je suppose, qu'il ferait un très bon, un excellent mari... que je pourrais être heureuse avec lui... et considérée...

Violente, elle a jeté le coquillage rose. Enfin, voici que l'abandonne cette morne, cette mortelle torpeur. Mais faut-il permettre qu'elle y retombe? Brigitte insiste.

— Peut-être... Et pourquoi pas?... Certes... vous me comprenez bien, il n'est pas question de tromper ce brave homme... Mais il n'est pas si sot avec ses grosses manières... Le sentiment qu'il éprouve pour vous est d'une qualité très profonde... Même, n'en déplaise à vos méchantes plaisanteries, assez fine. Et je suis sûre qu'après une franche explication... Si vous aviez le courage de lui dire...

— Lui dire!...

Rosaire a jeté ce cri si violemment qu'elle se retourne aussitôt. Mais il n'y a là pour l'entendre que les roseaux froissés, les vagues retombantes. Alors, c'est vers Brigitte que revient son inquiétude, que reviennent son horreur, son mépris aussi. Et c'est exactement, l'inquiétude, le mépris, l'horreur, que l'on peut sentir devant la démence... Rosaire se penche, rampe presque vers cette étrangère qui est là, pour essayer de la reconnaître... Et puis, tressaillante, elle s'écarte, elle est debout d'un seul bond.

— Lui dire!... Dire à quelqu'un d'autre que vous... raconter!.. Mais ce qui me faisait tellement peur en revenant ici, ce qui me fait mourir, maintenant... vous ne le comprenez donc pas?... Vous n'avez donc jamais compris!... Pas une minute je ne cesse de me dire : « Si on savait!... » Et je me dis aussi : « Quand on saura!... » Ma honte... mais c'est comme un mal que j'ai dans le sang, comme une fièvre que j'ai peur de faire sentir si seulement on me touche la main... Le matin je me demande : « Est-ce que c'est aujourd'hui qu'on va voir ça dans mes yeux?... » Et quand le soir vient : « Si je dors, est-ce que c'est cette nuit que je vais le crier?... » C'est comme une bête que je serre et que j'étouffe, avec qui je me bats... Je ne sais plus où me cacher, où me sauver, pour que toute cette horreur se défasse avec moi. J'ai peur de la maison... j'ai peur de la rue, peur de maman et de grand mère, de tous ceux qui

me regardent... Je n'ai pas un endroit... Je n'ai personne...

Elle sanglote sans larmes, secouée affreusement.

— Personne !... crie-t-elle encore.

C'est bien en face qu'elle regarde Brigitte. Et sur Brigitte à son tour passe la stupeur de ne pas reconnaître l'étrangère qui est devant elle.

Oui, la vie, depuis son retour dans la maison du passé, a transformé cette enfant avec d'effrayantes rapidités. Cela l'empoigne, la bouleverse... Elle se défait toute dans ce vertige haletant. La demoiselle qu'elle a souhaité d'être avec ses ambitions d'art et d'indépendance, de savoir, de finesse, elle ne se souvient plus d'avoir voulu la créer. Elle n'est plus maintenant que Rosaire Beltran, Catalane, petite fille de saleurs et de paysans qu'une dame venue de Paris a trompée avec de grands mots et qui, furieuse et repliée, se sent par instants presque prête à la haine.

* * *

— N'allez pas trop loin, dit Louise, Mlle Claude. Le vent souffle d'Espagne de gros nuages noirs qui pourraient bien nous donner de la pluie.

— Je n'en ai pas peur.

Il y a si longtemps que Claude hésite devant cette résolution !... Aujourd'hui enfin, elle l'a prise et l'orage même, commençant tout de suite, ne pourrait plus l'arrêter... Elle suit donc la rue... traverse la place ronde enfermée dans le vieux petit mur, avec sa fontaine, et prend ce chemin qui tourne entre les maisons et tout aussitôt s'en va dans la montagne. Un torrent l'occupe en hiver et bondit furieusement sur les grandes pierres grises. Il ne coule là, l'été, qu'un peu de sable blanc, et les sauterelles y mettent l'éclair de leurs brusques ailes écarlates.

Quand on a cessé de voir les maisons et les petits potagers, on rencontre d'abord les vignes dont la feuille tendre nourrit ses veines d'un or liquide et chaud. Les oliviers sont plus haut; plus haut encore, il y a les pins et la rouge torture des chênes-lièges, qui se tordent ou se renversent, ou qui s'étirent en suppliant. A mesure qu'on monte, l'horizon s'arrondit. En se retournant, on aperçoit là-bas Collioure qui se ramasse, tout petit, tout en or, s'incurvant dans un coin de la mer lisse et bleue comme un quartier d'orange au bord d'un plat d'émail.

C'est le chemin de Consolation. En semaine, on n'y rencontre

personne. A droite, à gauche, tout là-haut, la tour sarrazine de la Madeloque, celle de la Massane, semblent garder le pays jusqu'au ciel... On sait que, derrière elles, commence l'Espagne avec ses maisons peintes et ce gras sourire de la Catalogne qui mène doucement à l'inconcevable désolation aragonaise et castillane comme aboutit au squelette la chair savoureuse...

Personne... sur le chemin on ne rencontre personne. Claude y marchait doucement, parce que la pente est rude. Douze colonnes blanchies à la chaux, qui portent des niches rondes, petites et grillées comme des cages, ayant pour oiseaux de pauvres statues, jalonnent les abords immédiats de l'ermitage. Quand la jeune fille atteignit la première, elle s'arrêta. Et comme hésitante, ou comme ignorant cette route que cependant elle connaissait bien, elle regardait autour d'elle. S'accrochant aux cimes et s'y déchirant, se reformant plus bas, toujours plus bas, de lourds nuages commençaient à remplir le ciel. Ils pesaient sur les arbres immobiles, l'herbe amollie, et sur les épaules de la promeneuse qui se courbaient un peu. Mais ce n'est pas cette menace du temps qui lui donnait son inquiétude. Elle la chassa d'un petit geste et acheva tout le trajet d'un long pas résolu.

Consolation !... Interrompant l'élan rude et sec des grands monts, un vallon de terre grasse où les plus beaux arbres sont si superbement nourris, que l'abondance de leurs feuilles, au-dessus de cette terre, comble tout le ciel. Comme une épave au fond de l'eau, grise et rongée, boursouflée de mousses, une chapelle repose dans la pénombre verte. Et l'on entend le bruit menu et délicieux des sources que laissent couler en filet mince la Fontaine Rouge, et, plus lointaine, cachée dans les broussailles, introuvable et secrète, la Fontaine Bleue.

Rien de mieux ramassé, de plus recueilli. Le dimanche, une fanfare vient de Collioure, ou d'Elne, ou de Perpignan. Il y a sous les arbres des tables et des bancs, toute une jeunesse qui danse et qui se penche aux fontaines. Mais ces fâcheux s'en vont avec le jour qui passe et ne se montrent plus de toute la semaine. Alors, dans sa demeure, contre la chapelle même, il n'y a plus que la « messagère. » Et rien n'importune ceux que l'amour ou le besoin de la solitude retiennent pour un peu de temps dans l'une des trois maisonnettes, sombres, délabrées, pittoresques, appuyées aux terrasses qui étayent et soutiennent la terre penchante de la montagne.

— La plus grande est la seule qui soit habitable. Il y a une pièce en bas, avec une haute cheminée, et deux chambres au-dessus...

Quand Claude pénétra sous les arbres, les nuages, plus bas encore et plus épais, mettaient là une ombre très noire. La nuit déjà semblait être venue. Dans un silence lourd, une mortelle solitude, stagnaient toutes les odeurs montant de la terre oppressée, et des spongieuses racines, des feuilles amollies, des herbes défaites, de toutes les défaillantes vies végétales. Tout de suite, la jeune fille remarqua que la plus grande des trois maisonnettes avait à ses fenêtres, éclatants malgré l'heure et le temps qu'il faisait, des rideaux de soie jaune.

— C'est là... Je savais bien que c'était là.

Ne voulant pas regarder de ce côté, elle s'en alla chez la messagère pour lui demander la clef et visiter la chapelle. Mais la porte, les volets de bois étaient fermés. Claude heurta. Rien ne répondit... Cette femme, sans doute, s'occupait à quelque course, et la menace du mauvais temps la retenait à Collioure.

... Alors, qu'est-ce qu'elle allait faire, Claude, si elle ne trouvait personne à qui parler, personne à qui donner bien haut la raison de sa promenade? Tout d'un coup, elle sentait une lassitude à ne pouvoir plus bouger. Elle prit pour s'asseoir un de ces bancs épars sous les arbres, où, le dimanche, se reposaient les danseuses. Mais derrière elle, le rayonnement jaune de ces rideaux maudits lui brûlait les épaules...

— Est-elle là?... Elle me regarde peut-être... Moi, je ne la vois pas. Et si Jacques, avec elle, était dans cette maison... S'il me voyait aussi!...

Déjà, elle fuyait, non par le chemin du retour, mais vers le sentier des fontaines, perdu dans les bois. Les branches traînantes et basses la touchaient aux épaules, la terre humide collait à ses talons blancs. Effrayée, elle se rappelait le matin de juin, à Paris, où huit jours après qu'il lui annonça son départ elle avait rencontré Jacques Moranes, dans le petit jardin du cloître Notre-Dame.

— Vous savez, Jacques, tout est changé... Nous n'irons pas à Malives.

— Vraiment!... Et où passerez-vous donc l'été?

— A Collioure!...

— A Collioure !

Un silence. Un très long, un vraiment pénible silence.

— Vous n'êtes pas très poli, Jacques. Cette nouvelle semble tout à fait vous être désagréable...

— Mais elle ne me fait aucun plaisir, mon amie.

— Dites-moi pourquoi.

— Allons donc !... — Et il haussait les épaules. — Vous le savez bien.

Elle croyait en effet, non pas le savoir, le deviner... Il déplaisait à Jacques qu'elle connût sa maîtresse, et qu'elle risquât, un jour, de le rencontrer avec elle. Mais pourquoi cela semblait-il lui déplaire si fort? Elle se rappelait les fortes dents blanches, mordillant nerveusement la lèvre nue; elle se rappelait le regard voilé, indéfinissable...

Aucun plaisir...

Il l'avait dit nettement; et il disait vrai. Depuis l'arrivée de Mme Lestaque à Collioure, l'arrivée de Claude, il ne leur avait pas une fois rendu visite. Sans doute, il entendait, les ignorant, qu'on le laissât en paix... Que serait donc son mécontentement, s'il apercevait Claude rôdant par ici, et devinait aussitôt son inavouable curiosité?... Elle en tremblait presque. Mais cette curiosité était la plus forte. Certes, elle avait peur d'une rencontre... Mais plus peur de continuer encore, tout le long des jours et des nuits, à vainement imaginer ce que pouvaient être dans leur perfection le corps et les yeux de cette amie si bien aimée de son ami Jacques.

Peut-être, en ce moment et seule, elle se promenait dans les bois; peut-être à ce tournant du chemin... Sous les arbres obscurs continue de s'étendre la grande solitude... Quelques pierres en gradins... un sentier plus étroit qui se devine à peine. C'est par là que l'on monte à la Fontaine Bleue. Les jours de danse, un couple quelquefois s'y vient isoler. Claude se rappelle être venue là, un dimanche de l'année dernière. Elle se rappelle... Le filet d'eau jaillit sous une arcade légère. Au-dessus, des balustres, dont la peinture bleue s'écaille et blanchit, enferment une sorte de terrasse. On y monte par deux escaliers toujours encombrés de feuilles et de terre... Ce dimanche-là, il y avait sur la terrasse un petit pêcheur embrassant sa danseuse, si passionnément qu'ils demeuraient unis sans entendre les cailloux qui roulaient sous un pas indiscret.

Est-il possible désormais d'imaginer la Fontaine Bleue sans deux visages éperdus se penchant l'un vers l'autre et ne se pouvant plus séparer?... Claude ne sait plus ce qu'elle souhaiterait de voir et vers quoi la mène cette angoisse qui s'enfièvre et qui grandit... Elle gravit le sentier, écarte les ronces. Voici le filet d'eau sous son arcade bleue, voici les balustres dont la peinture disparaît, l'escalier enfoui... la terrasse... Ah! comprend-elle bien, ne trouvant là personne, si la voici déçue, une fois de plus, ou brusquement apaisée?

Une goutte chaude mouille sa main. D'un bond presque subit, les lourds nuages maintenant ont envahi tout le ciel. Dans une flamme bleue qui se prolonge, tout le dur paysage avec ses arbres, ses monts, semble battre soudain comme un cœur affolé... C'est l'orage, la pluie lente encore et qui tout à l'heure sera furieuse. Les feuilles luisent, l'herbe s'écrase, la poussière se creuse de petits trous bruns qui sont déjà de la boue... Claude jette sur ses épaules son manteau de laine blanche. Elle le serre à deux mains, descend en courant. Il n'y a pas d'autres maisons, dans ce désert, que les maisons de Consolation.

Peut-être la messagère est revenue et pourra lui donner asile. Enfin la voici près de l'ermitage. Derrière la Massane un grondement terrible éclate et se prolonge. Sous les dansantes flammes bleues, la chapelle et les trois maisons ne cessent de se montrer et de disparaître, épouvantées. La porte de la messagère est toujours close et l'on ne voit pas de lumière au carreau de sa fenêtre.

Déjà la feuille des grands arbres commence à laisser couler la pluie. Sur les épaules de Claude s'alourdit le lainage mouillé. Elle a froid, presque peur, et regarde autour d'elle... Là-bas, dans la maison aux rideaux jaunes, une lampe vient de s'allumer...

Quelqu'un est là!... Cette femme... Et Jacques peut-être auprès d'elle. S'ils allaient la voir, l'appeler, et lui ouvrir leur porte pour qu'elle se mette à l'abri? De la Madeloque au Canigou se propage un fracas déchirant. La mort passe. Et les convenances révérées, les scrupules qu'on invente, deviennent, en un tel moment, de bien petites choses...

Pas pour Claude! L'horreur la soulève... Être reçue par Jacques dans sa maison amoureuse! Cette imagination devient une réalité si forte qu'elle dit « non! » tout haut, et secoue

les épaules comme en se débattant... Les pierres du chemin luisent sous les éclairs. La seconde lumineuse et la seconde obscure, alternant dans un rythme fou, sont également terrifiantes... Aux deux côtés du chemin les arbres et les vignes sont plus noirs que le ciel. Et tout inconsciente de ses gestes, courant vers Collioure sans même l'avoir résolu, la jeune fille n'est plus, dans le grand orage, qu'une de ces innombrables formes, obscures et tumultueuses, qui s'agitent longuement dans la campagne hurlante.

***

Brigitte et Mme Beltran la guettaient dans le couloir. Elles se précipitèrent.

— Enfin! dit Brigitte, l'entraînant dans sa chambre. Je mourais d'inquiétude. Mais où étais-tu donc, par un temps pareil? Viens vite te changer.

— Et je vais vous faire du vin chaud, dit Mme Beltran.

Elle le lui monta quelques minutes plus tard dans un petit bol de faïence jaune, tout fumant, tout odorant de cannelle et d'épices. Et elle tendit une lettre, en même temps, que venait d'apporter le dernier courrier.

— C'est de Pierre, dit Brigitte, joyeuse d'avoir reconnu l'écriture.

Claude passait une robe en tricot, couleur de brique, qui lui donnait l'air d'une mince statue étrusque, et boutonnait longuement, du col à la taille, vingt petits boutons noirs.

— Eh bien!... tu ne l'ouvres pas?

— Mais si... mais si! dit Claude.

Elle rompit l'enveloppe et, debout, commença de lire. Elle s'attardait à la première page. Légèrement, ses sourcils se rapprochèrent... Brigitte l'observait.

— Il va bien?... s'inquiéta-t-elle.

— Très bien... Et il annonce son arrivée pour la fin de la semaine. Vendredi soir peut-être ou samedi matin.. selon le train que ses affaires lui permettront de prendre...

— Ah! s'exclama Brigitte, te voilà bien heureuse! Et je le suis autant que toi, mon petit. Mme Beltran!

La vieille femme était restée dans la chambre, elle ramassait pour qu'on les fît sécher, devant le feu de la cuisine, les chaussures, les bas, les vêtements mouillés.

— Mme Beltran. C'est notre ami Pierre Breuillois. Je vous ai déjà parlé de lui. Il arrive dans quelques jours. Et il va falloir retenir une chambre pour lui, chez les Ferrer.

— Dès demain matin, dit Mme Beltran.

Elle riait, sachant bien qui était ce visiteur; elle commençait de plaisanter, et comme Louise et Rosaire entraient dans la pièce, venant voir si Claude se réchauffait bien, elle leur annonça la nouvelle :

— Le fiancé qui arrive !... Ma fille, avant huit heures demain, il faut courir chez Ferrer. Qu'il réserve sa chambre... la plus belle...

— Oui... la plus belle, dit Louise, avec l'armoire à glace et la vue sur la mer.

Elle rayonnait de voir le rayonnement de Brigitte, elle s'attendrissait... Offensée par cette joie qui jamais, à cause d'elle, ne remplirait la maison, blessée une fois de plus, et s'irritant de l'être, Rosaire affectait l'indifférence. Elle s'occupait à repiquer sur la pelote quelques épingles qui traînaient. Brigitte la vit bien; et ses pauvres pensées, elle les vit bien aussi. Mais pour cette minute tout ce qu'elle avait de sensible était possédé par la joie.

— Voyons... calculait-elle... Vendredi soir... Ce sera parfait. La promenade à l'Abbaye aura donc lieu avant son arrivée... Je préfère cela... Moranes et lui ne sympathisent pas du tout... Ce qui se comprend.

Claude continuait de lire sa lettre, qui était longue. Elle leva brusquement la tête.

— Quelle promenade ?... Et qu'est-ce que tu dis de Moranes ?... A quel propos?...

— Il s'est enfin décidé à venir nous voir, expliqua Brigitte. Un peu avant l'orage; tu venais de partir. Il n'est d'ailleurs pas resté longtemps... Mais il demande que nous allions prendre le thé jeudi à l'Abbaye. Rosaire aussi est invitée.

— Ah!... vraiment, dit Claude. Moranes est venu...

Doucement, et sans avoir tourné le dernier feuillet, elle reposait sur la commode la lettre de Pierre.

— Mais tu n'as pas fini, remarqua Brigitte.

— Tout à l'heure... Puisque je sais l'essentiel...

Elle défit, et rattacha tout de suite trois boutons de sa robe; elle prit le peigne, lissa les cheveux de sa tempe, oubliant que

déjà elle s'était recoiffée; enfin, saisissant le petit bol de faïence, elle avala d'un trait ce qui restait de vin chaud.

— Cela brûle ! dit-elle en riant.

Et comme elle se tournait vers les femmes qui étaient là, toutes s'égayèrent à leur tour, de lui voir ces yeux trop brillants et ce visage empourpré.

*
* *

— Mary, dit Josette Moranes.

Soulevée sur le divan, elle creusait de son coude aigu le coussin énorme, rougeâtre et rond, pareil à quelque citrouille fabuleuse, gansée d'or et côtelée de velours.

— Mary, vaporisez encore un peu d'œillet, ma chère. Cela ne sent plus rien ici.

Et elle gonflait ses narines, trop larges pour le petit nez busqué, pincé du bout et descendant bas sur la lèvre pâle, avec une expression d'avide et presque douloureuse sensualité.

— Tout d'un coup, j'ai soif de cette odeur comme j'ai soif d'eau froide quand la fièvre me prend. Vite, Mary.

Tranquille, la demoiselle de compagnie disposait des soucis jaunes dans une coupe de verre noir. Une à une, elle prenait les fleurs et les décapitait d'un coup d'ongle aigu pour que la corolle seule nageât sur la coupe plate, où brillait un peu d'eau. L'œil long, la bouche longue et se relevant aux deux coins, elle souriait à sa besogne. Et elle ne daigna pas se tourner pour répondre :

— Le vaporisateur est dans votre chambre. J'irai le chercher tout à l'heure. Mais je dois passer d'abord dans la salle à manger. Ces dames seront là dans un instant, et je ne sais pas encore si Jérôme a disposé la table convenablement.

— Vraiment, Mary, cela est sans importance... Cette Mme Lestaque et sa fille sont de si simples personnes... Elles s'accommodent de passer l'été chez des paysans. Tout leur semblera parfait... Enfin, faites à votre guise, et revenez vite, ma chérie.

Elle se tourna vers la grande glace qui occupait tout le fond du divan, y étudia son visage, et, dans ce tête-à-tête, oublia le parfum qu'elle avait demandé. La demoiselle de compagnie n'y pensa pas davantage. Dix soucis restaient sur la table et elle prenait le temps de les décapiter. Il y avait dans ses gestes lents,

sur son visage très fin, dans toute sa molle personne, une langueur étudiée, irritante et non sans charme. L'œil noyé, le buste pliant, les bras à l'abandon, toujours elle semblait lasse et prête à défaillir. Et toujours on imaginait qu'allaient se défaire ses cheveux blonds, simplement rejetés en arrière, gonflés et lâches, recouvrant les oreilles et noués bas sur la nuque.

Doucement, elle essuya au coin d'un mouchoir son ongle que mouillait le suc des fleurs massacrées. Josette Moranes, toujours penchée sur soi-même, s'inquiétait de quelques ombres qui creusaient son visage. Il était jaune, tendu par la sécheresse de la peau et luisait de toutes ses saillies osseuses sous le fard et la poudre. La malade soupira :

— Les couleurs de cette chambre ne me vont pas bien. Jacques devrait s'en apercevoir, et tout changer ici. J'en ai assez du violet et du rouge. Je voudrais... Quelles couleurs maintenant conviendraient à mon teint?... Mary, ma chérie, conseillez-moi.

—Voici monsieur Moranes, annonça la demoiselle de compagnie.

Il entrait, refermant aussitôt la porte derrière lui, pour n'entendre pas les cris que provoquait la moindre apparence de courant d'air. Son visage était las, plus las qu'à Paris, et dans la veste de chasse, aux boutons de cuir, ses épaules se courbaient un peu.

— Ah! dit-il, vous êtes là, Mlle Mary. Justement...

— Vous me cherchiez, monsieur?

Aussitôt, elle venait vers lui, berçant sur ses hanches son buste trop souple et trop libre. Avec un sourire indéfinissable, Josette les observait :

— Tout est-il prêt en bas? demandait Jacques.

— A l'instant même, monsieur, j'allais m'en assurer.

Docile et ployante, mieux alanguie que jamais, elle passa, pour sortir, très près de lui. Jacques, sur le divan bas, s'assit aux pieds de la malade.

— N'est-ce pas? dit Josette, et son œil long, sans franchise, allait du maigre et beau visage à la porte qu'on refermait, elle est bien jolie ?

— Qui donc? Mlle Mary ? Peut-être... Discutable dans tous les cas et trop souvent agaçante, incontestablement... Mais vous savez, ajouta-t-il bien vite, voyant se rapprocher les petits sour-

cils noirs, je ne la blâme pas du tout. Ça m'est égal. L'essentiel est qu'elle vous convienne, à vous, et vous plaise.

— Alors à vous, s'indigna Josette, elle ne vous plaît pas? Vous êtes difficile, mon ami, et vraiment étonnant. Je ne m'explique jamais vos jugements. Non seulement, cette jeune fille est ravissante...

— Jeune fille?... Et Moranes soulevait ses sourcils avec une ironique anxiété.

— Jeune fille ou jeune femme. C'est cela qui, à moi, est parfaitement égal... Elle est distinguée, instruite de tout. Elle s'occupe dans cette maison des moindres détails, surtout de ceux qui peuvent toucher à votre bien-être.

— Justement. Elle s'occupe un peu trop de ces détails-là. Je n'ai pas l'habitude...

— Enfin, vous ne la trouvez pas tellement ennuyeuse. Pendant les repas, je vous entends rire tous les deux.

— Ah! Josette, rire! Il faut bien que cela arrive quelquefois. Et cela ne prouve rien. Mais je ne suis pas venu pour vous parler de M[lle] Mary. Je voulais simplement vous demander... Ces dames vont arriver dans un instant. Désirez-vous les voir tout de suite? — ou préférez-vous que d'abord, leur ayant offert à goûter, je les promène un peu dans le parc?

— Mais naturellement, c'est cela que je préfère. Quand donc connaîtrez-vous mes habitudes? Je ne me sens un peu mieux que vers la fin de la journée; après ma piqûre. Est-ce que je suis en état, pour l'instant, de recevoir des visites? Regardez-moi donc!

— Je vous regarde... et je vous trouve charmante, dit-il, connaissant bien les mots qu'elle attendait. Qui donc vous a coiffée, ce matin? C'est parfait. Il y a là, sur les tempes, des ondes souples, d'un bien joli reflet. Et puis ce déshabillé couleur d'orange vous éclaire adorablement le visage. Vous êtes toute rayonnante.

— Mais si brisée! dit-elle, minaudière et satisfaite, si fiévreuse! Touchez ma main.

L'abandonnant entre les mains de Jacques, elle s'appuya aux coussins, ferma les yeux. Patient, il caressait les petits doigts secs... Josette tout d'un coup éclata de rire.

— Oh! mon mari, dit-elle, mon mari!... Tout de même, Jacques, vous êtes mon mari.

— Mais oui, Josette, je suis votre mari. Quelle idée saugrenue vous égaye donc à ce point?

— Pas une idée... des idées... des images, plutôt...

Elle ne riait plus; dressée, puis se penchant vers lui, elle suppliait, — et les curiosités malsaines donnaient à ce visage peint une avide, une effrayante expression.

— Je ne suis pas jalouse... pas du tout... Si seulement vous me racontiez... Ça m'amuserait plutôt, vous savez...

— Je sais, dit-il sèchement en se levant. Et je déplore de ne pouvoir vous satisfaire. Pour le moment, je n'ai rien de ce genre à vous raconter.

— Allons donc!... railla-t-elle, une petite flamme dansant sous ses paupières alourdies; la... personne...

— Rien!... affirma Jacques avec trop de force pour qu'elle osât continuer... Une autre fois, j'inventerai ce que vous voudrez, et toutes les vilenies qui vous feront plaisir. Aujourd'hui, je n'ai pas le temps. Je viens d'entendre la cloche. Nos visites sont ici. A tout à l'heure.

— Dieu! que vous êtes méchant! se plaignit Josette... Oh! Jacques... ne t'en va pas sans m'embrasser.

Tout irrité, pitoyable cependant aux misères de ce corps et de cet esprit, il se penchait vers la joue maigre. Mais Josette, se tournant brusquement, offrit ses lèvres, écarlates sous le fard qui pénétrait leur sécheresse de petites craquelures saignantes.

* * *

Jacques descendait les marches de son grand pas rapide. Déjà l'on avait fait entrer les visiteuses dans le vaste salon dallé de noir et de blanc. Rosaire, en arrivant, s'était assise tout de suite. Depuis quelques jours, de soudaines fatigues l'abattaient. On eût dit que la pensée, brûlant son cerveau affaibli, dévorait avec lui sa chair et son sang. Mme Lestaque, dont elle avait refusé le bras plusieurs fois offert pendant la longue marche, s'en affectait en silence. Et Claude, dans une glace, examinait son visage. D'où lui venait une si brusque et si défaite pâleur? Était-ce le reflet vert de sa robe de toile, ou la verte pénombre glissant dans le salon, à travers la grande masse de branches et de feuilles toute pressée contre les fenêtres!

— Bonjour, chère madame. Bonjour, mademoiselle Rosaire. Bonjour, Claude.

Indifférent à tout sans doute, hormis à sa vie secrète, Moranes, en ce moment, devait oublier que cette Claude pâle, il la revoyait aujourd'hui pour la première fois depuis assez longtemps, depuis l'orageuse rencontre dans le petit jardin du Cloître-Notre-Dame. L'une après l'autre, avec une courtoisie pareille, il baisait les trois mains tendues. Et puis il présenta Mlle Mary qui, tout de suite et sans bruit, était entrée dans la pièce.

Mlle Mary salua avec une humble nonchalance. Son œil aigu sous les languissantes paupières détaillait ces trois femmes qu'elle ne connaissait pas. Il s'inquiéta de Brigitte, dédaigna Rosaire, s'attarda sur Claude.

— Ces dames, proposa-t-elle, discrète et empressée comme elle savait être, seraient peut-être heureuses de se rafraîchir tout de suite. Il fait chaud aujourd'hui. Elles ont marché longtemps...

Une porte large et ronde donnait sur la salle à manger. Les fenêtres aussi étaient larges, en forme de voûte à leur partie supérieure, assez basses. Un Américain, trente ans auparavant, faisant restaurer cette bâtisse, manoir et ferme en même temps depuis plus de trois siècles, s'était diverti à transformer dans le goût de la primitive et très ancienne abbaye, certaines pièces, dont celle-ci, qui semblait être un réfectoire de couvent. Jacques demanda, tandis que l'on s'installait autour de la table où les fruits, les pâtisseries reposaient dans de vieilles coupes rustiques de faïence jaune :

— Vous rappelez-vous encore, madame Lestaque, la légende que je vous ai racontée ici même, l'année dernière ?

— Celle des trente religeuses, dit Brigitte, recevant à souper trente chevaliers chasseurs égarés dans l'orage, et les gardant près d'elles trois jours... et trois nuits. Oui, je me la rappelle... Et savez-vous, Moranes ! On m'a raconté la même histoire cet hiver.

— La même ?

— Exactement... mais qui se passe très loin d'ici, dans une autre vieille abbaye... moins réparée que la vôtre, tout en ruines, celle de Saint-Point en Provence, au pied des montagnes de la Sainte-Baume.

— Alors, je suis jaloux, déclara Moranes, jaloux et vexé. Cette légende est ma légende. Je l'ai achetée avec les pierres et

la terre. Ma consolation, quand je m'ennuie trop, est de penser que j'habite l'endroit même où se consomma, il y a tant de siècles, un si savoureux sacrilège... Le soir, dans cette salle à manger formidable où nous sommes seuls, Mlle Mary et moi, des ombres amoureuses viennent nous tenir compagnie.

Mlle Mary sourit discrètement. Ayant avec soin servi tout le monde, elle s'était maintenant assise au bout de la table et trempait ses lèvres dans un peu de thé sans lait ni sucre. Et elle continuait d'observer. M. Moranes, assez sombre d'habitude, souvent nerveux, était gai aujourd'hui, très gai. Du moins il s'en donnait l'air. Mais pourquoi donc affectait-il de s'adresser surtout à la plus âgée de ces trois femmes? La Catalane, évidemment, était de petit intérêt. Mais cette fille en robe verte avait de la beauté.

... Sa curiosité s'aiguisait, se préparait. Comme on se levait de table, une femme de chambre, à mi-voix, vint avertir Moranes.

— Si ces dames voulaient bien monter tout de suite. Madame craint d'être, plus tard, un peu fatiguée.

Mlle Mary montra le chemin. Un salon s'ouvrait, précédant la pièce ronde où vivait Josette. Au moment où Claude à son tour y entrait, Jacques l'arrêta.

— Venez avec moi, dit-il. Je voudrais vous montrer, là-haut, ma bibliothèque.

Après le large palier, dallé de noir et de blanc, l'escalier se resserre dans l'épaisseur des murs. Un couloir, ensuite, interminable, se prolonge à droite et à gauche, peint à la chaux, orné de vieilles parures piquetées de jaune et de gris, gondolant dans leurs cadres.

— Par là, indiqua Jacques. De l'autre côté, ce sont les appartements de Mlle Mary... Ma femme en a décidé ainsi. La demoiselle, au premier, n'eût disposé que d'une chambre, et s'y trouvait à l'étroit.

Poussant une porte, il fit entrer Claude dans une longue pièce claire à peine meublée ; deux grands fauteuils anglais, de cuir brun ; quelques bancs paysans luisants et lourds, une simple natte par terre sur le carrelage rouge. Une toile d'un bleu de lin, décolorée par le soleil, grise en certains endroits ou tournant au lilas, tendait les murs. Les bibliothèques étaient de vieilles armoires assez belles dont on avait enlevé les deux

battants. La table nette et nue portait seulement une feuille de buvard, un encrier et, dans un large verre de cristal gravé, quelques roses couleur de safran.

— Voilà ! dit Jacques. C'est ici. Asseyez-vous, Claude.

Elle restait debout.

— Ce n'est pas la peine. On nous attend en bas.

Et elle le regardait, étonnée qu'il l'eût conduite ici, attendant ce qu'il souhaitait de lui dire. Mais Jacques, assis au bord de la table, les mains dans ses poches, battait le sol du bout de sa forte bottine, et ne semblait pas comprendre non plus pourquoi tous deux se trouvaient là.

— C'est ici, répéta-t-il. Vous voyez !... Aucun intérêt. Ma chambre est au fond... Cette porte entre les deux armoires. Les appartements du seigneur ! Admirez les poutres du toit, le carrelage tout écaillé du grenier !... J'habite un grenier. Si je pouvais, au moins, y être tranquille !

— Qui vient vous ennuyer ici ?

— Moi ! railla-t-il, quand je m'y trouve... Heureusement, ça n'est pas souvent. Vous regardez les roses ? C'est M[lle] Mary qui a décidé de les mettre là. C'est elle qui chaque jour se charge de les renouveler. Nous avons des rapports d'excellent voisinage.

Trois fenêtres s'ouvraient dans le toit mansardé. Claude alla de ce côté.

— La vue doit être belle.

— Assez ! dit Jacques. Attendez, mon enfant, avant de l'admirer. Ce que je viens de dire vous a choquée, n'est-ce pas ?... Tout de suite, j'en suis sûr, vous allez supposer je ne sais quoi... Je suis sûr aussi que tout vous choque en ce moment dans cette pièce, tout vous déplaît. Je viens de le sentir brusquement... Et cela m'amuserait de vous entendre le dire... Cela m'amuserait tant !... Allons, Claude, un bon mouvement ! Dites-moi quelques sottises bien franches comme à Paris. Est-ce que tout ici ne raconte pas la paresse et le désœuvrement, la plus vaine existence ? Voyez... Pas un papier sur la table. Le buvard est trop propre, l'encrier vide... Les fauteuils... Vous avez bien fait de ne pas vous y asseoir... On s'y endort tout de suite. Les fleurs sont mises là par une jolie fille, à mes gages en somme, et qui couche à ma porte. Et les livres ?... Avez-vous lu les titres ?... Si vous les connaissez, ils vous feront rougir... Il y en

a d'autres aussi... mais tout pleins de poussière... Je n'y touche jamais... Eh bien?... Qu'est-ce que ça vous inspire comme pensées, tout ça?

— Rien!... dit-elle, absolument rien. Est-ce que vous croyez qu'à peine entrée ici, j'ai eu le temps déjà de remarquer toutes ces choses?

Et elle demanda :

— Qu'est-ce qu'on entend?

Brûlant et frais à la fois comme une coupure d'où va jaillir le sang, un mince bruit aigu filait dans l'air tranquille. Jacques expliqua :

— La scierie... la petite scierie qui est au bord du Raimband... Vous l'avez visitée l'année dernière... Une vingtaine de bonshommes occupés à débiter en planches le tronc de sapin... Vous vous rappelez bien. Je vous ai confié qu'ils me détestaient. Vous m'avez reproché de ne pas les aimer... Et je vous ai dit : « — Claude, fille intelligente, vous me semblez naïve!... » Mais oui... vous retardez! Les doctrines d'amour!... Leur temps est passé. Elles se sont défaites misérablement entre les mains sincères de quelques passionnés... Ce qu'il y avait au fond commence de ressortir... Je sais. Cela voudrait se cacher encore... Mais quand on l'aperçoit, pourquoi ne pas le dire? Je ne suis pas un Pierre Breuillois, moi! Il ne m'arrive jamais, bien au chaud, ou bien au frais dans ma maison, les jours que ma table est le mieux servie, de prononcer avec ferveur, les yeux au ciel : « Le Pppeuple, voyez-vous... le Pppeuple! »

Jamais, aussi ouvertement, il n'avait raillé Pierre Breuillois. Claude en fut agacée. Elle riposta :

— Il est de son temps, Jacques, c'est vous qui rétrogradez.

— Allons donc!... railla-t-il. Je suis un précurseur, puisque tout recommence. Oubliez-vous le serpent qui se mord la queue? On reverra la masse à sa place de masse, en bas!... Je reconnais toutefois que ces temps ne sont pas encore venus.

Il se tut, réfléchit, et regardant bien Claude :

— A propos, demanda-t-il, il va venir, Pierre Breuillois?

— Il va venir. Comment le savez-vous?

— Les gens le racontent. Mais ils disent tant de choses! Je n'étais pas bien sûr que celle-ci fût vraie.

Toujours à la même place, immobile à présent, il baissait un peu la tête.

— Alors... vous voilà bien heureuse?

— Mais oui!...

— Vous dites cela mal, et bien trop sagement, Claude, ricana-t-il.

Elle lui tourna le dos, se pencha par la fenêtre. Au-dessous d'elle, les allées blondes tournaient en rond autour des corbeilles de roses, le potager descendait vers le chemin avec sa grasse terre retournée et ses petites verdures. Les arbres se refermaient ensuite impénétrables, isolant le domaine. Mais là-bas, entre deux collines, la mer était bleue, avec tout le ciel au-dessus d'elle, et les libres nuages.

Rien de plus beau que ces nuages derrière lesquels en ce moment le soleil commençait à descendre. Il fallait admirer aussi, sur la droite, une colline toute plantée de vignes et cernée d'or par la lumière qui traversait les extrêmes feuillages. Mais les regards de Claude ne pouvaient beaucoup s'éloigner. Pesants, il leur fallait descendre vers ces roses, toutes pareilles aux roses dont s'ornait la table. Est-ce là que cette Mary, chaque matin, venait les cueillir ?

Elle se pencha davantage, et c'était encore pour regarder ces fleurs. Brusque soudain, et mécontente, la voix de Jacques prononça derrière elle :

— Claude... Pourquoi donc l'autre jour êtes-vous allée à Consolation ?

— Parce que cet endroit me plaît! répondit-elle sans se retourner.

— Pourquoi y êtes-vous allée, Claude?

Ayant répondu déjà, elle dédaigna de le faire une seconde fois.

— Regardez-moi donc, à la fin.

Elle obéit, l'œil tranquille, la bouche simplement un peu blanche et serrée. Jacques Moranes était tout près d'elle.

— Voulez-vous que je vous le dise moi, pourquoi vous êtes allée là-bas?

— Oh! mais oui, railla-t-elle, si vous le savez mieux moi.

— Il n'y a pas de quoi vous moquer. Ce que vous avez fait est vilain... et sot... indigne de vous. Vous savez, n'est-ce pas, quelle... personne habite à Consolation. Je n'ai pas la naïveté d'imaginer que les ragots du pays se sont abstenus de vous venir aux oreilles... D'ailleurs une fois, à Paris, j'avais eu trop de fran-

chise... Vous savez... Et vous avez voulu voir... Voir quoi?... Cette personne. Et moi-même peut-être, allant lui rendre visite. C'est lamentable. Je n'aurais pas attendu de vous ces curiosités de provinciale exaspérée. Vraiment, je croyais bien vous connaître... Et je n'arrive pas à comprendre...

A chaque mot il haussait le ton : mais sur les derniers sa voix s'assourdit; différente de la colère et plus forte qu'elle, une violence montait dans son regard; elle y demeura. Et Claude, frémissante et cabrée, qui préparait sa riposte, se demandait pourquoi elle ne pouvait la dire. Une seconde, leurs yeux se heurtèrent, se fuirent aussitôt. Bouleversés maintenant, ils cherchaient anxieusement de paisibles paroles.

— Mais, Jacques...

— Claude... il faut pardonner...

Au fond de la grande pièce, sans que personne eût frappé, la porte s'ouvrit doucement. Mlle Mary montra ses cheveux pâles, son languissant et délicieux visage. Elle feignit d'hésiter, n'entra qu'à demi.

— Oh! monsieur, dit-elle, excusez-moi. Je n'étais pas bien sûre que vous fussiez ici... Je vous ai cherché partout. Ces dames, déjà, sont prêtes à partir... Parce que, madame, ce soir, est un peu souffrante.

***

Il y a une chose maintenant qui distrait un peu Rosaire d'elle-même... et cela, chaque fois qu'elle y revient, l'étonne davantage. Une chose, un souvenir... Celui de la visite à l'Abbaye.

Non point précisément de cette visite pendant laquelle elle n'a senti que lassitude et qu'ennui. Mais au moment du départ, Jacques Moranes décidant de descendre jusqu'à la route, Mme Moranes avait insisté, ridiculement, pour que la demoiselle de compagnie fît, elle aussi, la promenade.

Là, n'était pas encore le plus intéressant. De même il importait peu que Moranes, pendant cette traversée des bois, l'allure lourde, le regard lourd, la bouche fléchissant dans un grand pli d'amertume, eût parlé à peine à ses visiteuses. Au bord de la route, distrait, à peine aimable, il avait pris congé d'elles. Et puis il était reparti, avec cette belle Mary marchant auprès de lui... Alors Claude, après quelques pas, s'était retournée. Entre les

humides troncs rouges, l'homme et la jeune femme allaient côte à côte, lointains déjà. Leurs épaules semblaient se toucher, au balancement de la marche, dans le chemin qui monte. Ils étaient prêts de disparaître... ils disparurent... Et Claude regardait toujours la nuit verte et bleue qui se formait sous les branches... Et Rosaire surprit ce regard.

Elle le surprit... C'est là son stupéfiant souvenir. Il suffit de le retrouver, pour que, tout un instant, s'écarte son chagrin... Ensuite, devant soi-même, elle hausse les épaules... Sa tête se perd décidément! Est-ce qu'elle ne va pas imaginer que Claude est amoureuse de M. Moranes, jalouse peut-être? Claude, cette fille de Paris, si parfaitement raisonnable, fiancée d'ailleurs, ayant toute sa vie bien droite devant elle, claire comme ces chemins où, dans le beau temps revenu, après l'orage, l'ornière encore pleine d'eau et pénétrée de ciel allonge un rayon bleu!

Rosaire affirme : « Je suis folle! » — Tout de même, quand elle voit Claude un peu distraite, levant devant elle un regard qui va trop loin, vague, vide, infini, elle voudrait demander : « Mais Claude, en ce moment, à qui pensez-vous? » Et puis elle se dit encore : « Je suis folle! » et dédaigne ces idées absurdes envahissant sa lassitude comme la moisissure ronge un bois détrempé.

Il lui faut revenir à son mal qui augmente, à cet on ne sait quoi qui torture les nerfs jusqu'au grincement des dents, et n'a pas dans la chair sa source douloureuse. Cela augmente chaque jour, car chaque jour s'étant affirmé : « Je suis au bout de ma force, » il lui faut supporter plus d'amertume encore... Par moments, elle ne se représente plus bien la cause première de son mal. Les gestes et les paroles de l'amour ont comme cessé de vivre dans sa mémoire douloureuse. La honte seule demeure, sans commencement expliqué, sans fin possible, absolue et vorace, se nourrissant de sa faible pensée et de sa chair fiévreuse, l'étourdissant, l'épuisant, et sans permettre qu'elle s'engourdisse dans la torpeur des monotonies, la secouant à toute minute d'un sursaut plus fort et qui torture davantage. Dehors l'été brûle ; la mer halète d'un frisson écrasé. Contre cette ardeur qui épuise, il n'y a de secours que dans l'ombre, l'inaction, les rêves indécis. De jour en jour, le visage de Rosaire se dessèche et se creuse. Ses yeux ont quelquefois une expression hagarde. Et ce n'est plus seulement quand

personne ne peut la voir. Louise commence de s'inquiéter. Mme Beltran interroge... — « Mon Dieu, pense Rosaire, mon Dieu, elles vont deviner!... » Elle se raidit toute sur son secret terrible pour l'empêcher de trembler dans sa voix, de lui sortir au visage. Et dans son air, ses paroles, elle devient singulière, si singulière que les questions de la grand mère sont plus nombreuses, presque impatientes.

— Bonjour... Mlle Rosaire. Et alors? Ah! je suis content de vous voir! Je serais bien été encore chez vous... Mais je n'ose pas... Seulement si vous le permettiez... Si vous vouliez bien dire que vous le permettez...

C'est Jean Lanquine qu'elle vient de rencontrer au milieu de la rue. Le ventre bien tendu dans un complet gris, en canotier de paille tout neuf et bien blanc, une cravate à ramages sur sa chemise rose, il est aujourd'hui d'une surprenante élégance. Tout heureux que Rosaire le puisse voir ainsi, il s'inquiète cependant. Est-ce qu'elle ne va pas imaginer quelque rendez-vous?... se croire, — non pas jalouse, puisqu'elle ne l'aime pas, — mais un peu moins sûre d'être la seule qu'il adore? Alors il se dépêche d'expliquer :

— Je vais à Perpignan... pour une affaire de vins... une fameuse affaire, vous savez. Quand je l'aurai réussie, après ça... si ça me fait plaisir d'acheter un automobile, un beau... avec chauffeur sur le siège et tout le tremblement, j'en serai bien libre.

La tentation n'est pas grossière, maladroite seulement, touchante même. Une tendresse si sûre ennoblit les gros yeux qui, tout de suite, sans dissimulation qui leur soit possible, se mettent à supplier!

Rosaire s'impose de regarder seulement les courtes mains rouges, sans gants, aux veines épaisses, et le ventre ridicule. Mais après que Lanquine a pris congé d'elle, — par trois fois il veut lui serrer la main, —la tendresse seulement qu'elle ne voulait pas voir, demeure dans son souvenir.

Des jeunes filles qu'elle connaît, au seuil d'une porte, chuchotent en la regardant : « Un si brave homme, doivent-elles dire, et si riche!... un si bon mari!... Pourquoi le fait-elle attendre?... » Ah! personne maintenant ne peut plus rien comprendre d'elle, jusqu'au jour où tout le monde comprendra trop bien...

L'église est comme une forteresse, massive, avec sa tour ronde qui faisait autrefois partie des remparts. Elle est aussi comme un reliquaire, parce que toutes ses pierres, brûlées par le soleil, ont la couleur de l'or rougeâtre. Elle est encore comme l'avant d'un beau navire qui s'avance au milieu des vagues... Et celles qui viennent faire leur prière, dans ce silence frais, sont troublées les soirs orageux par cette palpitation infinie qui vient battre les murs, par cette autre vie éternelle, haletante et violente, qui semble rire certains jours, et certains jours s'irriter de ne pouvoir entrer là.

« Où allez-vous comme ça? » a demandé Lanquine. Mais Rosaire n'en sait rien. Elle ne sait jamais où elle va, où elle voudrait aller. Parce que l'église est là, elle entre dans l'église. Parce qu'elle y est entrée, elle se met à genoux et serre ses deux mains sur ses yeux... elle supplie.

La sacristine, à grands coups de balai, déplace la poussière. Une chaise tombe. Une dévote, qui vient s'inscrire pour une messe, s'étonne à voix trop haute du prix qu'on lui demande. Sur l'autel, la châsse de saint Vincent, celle de sainte Libérate, bustes naïfs et peints, avec des joues trop fraîches, ont de gros yeux de verre qui luisent stupidement.

— Par pitié !.. par pitié !.. balbutie Rosaire.

Elle tord ses mains mouillées d'une sueur d'angoisse. Les mots qu'il faudrait dire, elle ne les sait plus. Ce qu'elle se rappelle mieux, à présent qu'elle est là, c'est la façon dont Brigitte Lestaque juge ces pauvres images et ceux qui les implorent. Elle attend cependant... S'il y a des miracles !... Mais elle ne sent rien, au bout d'un long moment, qu'une meurtrissure à ses genoux déshabitués de toucher la pierre.

— Ah !... qu'est-ce que je fais ici ?

Humiliée d'être venue, elle se relève avec une espèce de rage. Sous le porche, une vieille, qui sort au même instant, lui offre de l'eau bénite ; mais, tandis que cette vieille se signe, et, sur son pouce replié, son index étendu, baise la forme de la croix, Rosaire, furtive et les sourcils froncés, essuie vite sa main droite à sa jupe de toile.

— Comment, Rosaire ! Vous étiez là !

C'est Brigitte qui passe, alerte et rayonnante sous un grand chapeau couleur de maïs. Son beau visage s'étonne ; il est presque sévère et méprise un peu.

— Vous étiez là !

— Madame...

Rosaire saisit son bras. Elle s'y appuie, s'y cramponne.

— Oui, j'y étais, j'essayais d'y être... Mais il n'y a rien là-dedans, rien, jette-t-elle haineusement deux secondes plus tard.

Et toute pressée contre son amie, suppliante, adorante, se remettant à elle comme depuis bien longtemps elle ne sait plus le faire :

— Il n'y a que vous !... Il n'y a que vous !...

— Mon petit, dit Brigitte, mon pauvre petit !... Venez vite avec moi, vous allez me raconter tout ce qui se passe encore... et puis vous allez essayer enfin, pour vraiment guérir, de m'écouter sagement, avec toute votre raison... Mais d'abord, venez avec moi jusqu'à la maison Ferrer. Je vais voir si la chambre de M. Breuillois est bien préparée. Vous savez qu'il arrive demain. Claude est allée avec votre mère jusqu'au Plan-de-la-Croix pour y chercher de beaux fruits.

André Corthis.

(La troisième partie au prochain numéro.)

L'AMBASSADE EXTRAORDINAIRE DU

DUC DE MAYENNE

(1612)

LES FIANÇAILLES D'ANNE D'AUTRICHE

Ce duc de Mayenne de 1612 n'est pas le fameux Charles de Lorraine, le gros Mayenne, le *Preneur de villes*, le chef de la Ligue, le vaincu d'Arques et d'Ivry, réconcilié avec Henri IV, après avoir un moment convoité sa couronne, et devenu, selon l'exacte définition du dernier vers de *la Henriade*, « le meilleur sujet du plus juste des princes. » Il s'agit ici de son fils Henri de Lorraine, qui donnait l'espérance de devenir un capitaine remarquable, à qui une mort prématurée ne permit pas de remplir tout son mérite. Ce prince de trente-quatre ans, grand homme « fort bien fait, » dont le large front était couronné d'une abondante chevelure bouclée, et dont la longue figure était allongée encore par un long nez et une barbiche en pointe, avait paru d'abord sous le nom de marquis de Mayenne. Grand chambellan de France en 1596, duc d'Aiguillon en 1599, gouverneur de l'Ile-de-France en 1610, duc de Mayenne à la mort de son père en 1611, il fut nommé ambassadeur extraordinaire à Madrid en 1612, chargé de signer le contrat de mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, fille aînée du roi d'Espagne Philippe III.

Des fiançailles, des cavalcades dans des rues en fête, un contrat de mariage, des cérémonies pompeuses dans un palais d'Espagne, le sujet semble tenir surtout de la chronique mondaine.

Ce sont bien à la vérité un contrat de mariage et des fiançailles; mais quelles fiançailles! Celles du père et de la mère de Louis XIV. Ces fiançailles, ce mariage ont eu sur notre pays et même sur les autres nations une influence si profonde, que rien de ce qui s'y rapporte ne saurait être d'un médiocre intérêt. D'un intérêt historique, d'un intérêt aussi de curiosité pour les amateurs de contrastes et de pittoresque. Pendant près de deux mois, la gravité, la réserve, la hauteur castillanes sont en contact avec la vanité, l'exubérance, la courtoisie raffinée des Français. En contact et en lutte; car c'est le patriotisme, plus encore que le goût du faste, qui explique et justifie la pompe et la magnificence déployées par l'ambassade extraordinaire de France et par la cour d'Espagne pendant ces solennités. C'est la grandeur rivale de la France et celle de l'Espagne que ce faste et cette pompe représentaient.

Le pape Clément VIII, dès l'année 1601, avait eu l'idée de marier Anne d'Autriche au futur Louis XIII, et Madame Élisabeth de France, fille de Henri IV, au prince des Asturies, le futur Philippe IV.

Le projet de Clément VIII, abandonné, repris, abandonné encore, avait été repris de nouveau, après la mort de Henri IV, par la régente Marie de Médicis, et, le 30 avril 1611, un accord s'était conclu pour le double mariage.

Tandis qu'au mois de juin 1612, le duc de Pastraña s'apprêtait à venir à Paris signer le contrat du prince des Asturies, le duc de Mayenne se mettait en route pour Madrid. Le 5, au château de Fontainebleau, il prenait congé de la Régente et de Louis XIII et partait avec vingt chevaux de poste. Il parcourut environ quinze lieues par jour, et arriva le 12 juin à Bayonne, où l'attendaient plus de deux cents gentilshommes, qui allaient être de sa suite au delà des monts. Cette imposante escorte, grossie par la foule des pages, des maîtres d'hôtel, huissiers, contrôleurs, etc., en tout sept cents hommes, « formait la plus belle et la plus grande compagnie que jamais ambassadeur ait eue. »

I

Le duc de Mayenne passa le 23 juin la rivière de Guadelata à Irun. La première couchée en terre d'Espagne fut à Saint-Sébastien. Il y fut salué de « cinquante coups de canon ; tous

les gens de guerre sortirent une demi-lieue au-devant de lui, toute la jeunesse le reçut avec ballets de danse à leur mode, et la ville s'offrit à défrayer son train pendant deux jours pour le retenir. » Bonnes gens ! ils ne soupçonnaient pas qu'au moment où ils lui faisaient ces offres obligeantes, l'ambassadeur extraordinaire écrivait au secrétaire d'État Puisieux (le 24 juin) : « Je vous supplie et conjure de ne m'y laisser que le moins que vous pourrez. »

Le 24 juin à Tolosa, le 26 à Villaréal, même accueil, mêmes offres. Sur toute la route, les danses et les combats de taureaux remplissent de musique et de tumulte les villes, les bourgs et les villages.

Et cependant Mayenne trouve qu'on n'en fait pas assez, déçu de n'avoir « aucune communication de Sa Majesté Catholique. » C'est que la province de Biscaye, étant exempte de toute sorte de charges, n'en veut point recevoir, « et toutes leurs démarches sont de bonne volonté. » « Ils s'en acquittent, écrit Mayenne, le mieux qu'ils peuvent, et avec du soin véritablement, mais fort rudement, étant grossiers et beaucoup différents et éloignés de la civilité française. » Aussi l'ambassadeur, juste et magnanime, consent-il à les excuser ! Moins généreux, les gens de la suite, au contraire, les ont « cent fois maudits de ce qu'ils en faisaient trop ! »

Il n'a pas longtemps à les excuser. Salué dès Montdragon par des députés de Vitoria, par des députés de la province d'Alava et par des gentilshommes au nom du Roi ; par l'alcade et les principaux de la ville ; par des *alguaziles de corte*, maréchaux des logis de Sa Majesté Catholique ; par un maître d'hôtel du Roi venu tout exprès, entré dans Vitoria aux salves du canon, « visité dans son logis, » où lui sont prodiguées « les offres honnêtes et les courtoisies, » il peut dire « que l'incivilité et rudesse des premiers » Espagnols rencontrés depuis la frontière « a été du tout réparée par la douceur et dextérité des derniers. »

Au milieu de ces roses, une épine cependant ! Le duc de Pastraña, chef de l'ambassade espagnole, chargé de signer le contrat de mariage du prince des Asturies et de Madame Élisabeth de France, depuis plusieurs jours devrait être parti. Or, il n'a pas quitté Madrid. Et Mayenne est ébahi de ce qu'on ne lui écrit aucune chose « du partement. » Il s'avance à très petites journées. Devra-t-il s'arrêter tout à fait ? Car ce serait un affront

insupportable à l'honneur français de trouver encore à Madrid l'ambassade espagnole, l'orgueil castillan autorisant à penser que le retard n'est pas involontaire. Il l'est cependant, imputable non à l'orgueil espagnol, mais à la gêne momentanée de Pastraña, car ledit duc (l'ambassade étant à ses frais) « avait été plus arrêté par faute d'argent qu'autrement, et, se trouvant empêché d'en trouver promptement, il en demandait au roi d'Espagne. » Enfin, la résolution du partement est prise pour le jeudi suivant.

Par Miranda sur l'Èbre, Pancorbo, Briviesca, Burgos, le duc de Mayenne poursuit lentement sa route. Il ne se plaint plus de n'être reçu que par des gens de peu. Les *alguaziles de corte* marchent toujours devant lui, veillant aux approvisionnements et aux logis; « mais, écrit l'ambassadeur, sans me faire aucun présent de chose quelconque, ni y mettre le taux et ordre que l'on m'avait fait espérer, de sorte que toutes choses sont extrêmement chères, et n'est pas croyable à qui ne l'éprouve. »

C'est au château de Lerme, — de Madrid le duc de Lerme a envoyé ses ordres à son intendant, — que les fourriers royaux conduisent le duc de Mayenne. La plupart des Français ne connaissent guère don Francisco Gomez de Sandoval y Royas, marquis de Denia et duc de Lerme, que par les récits de son secrétaire, Gil Blas de Santillane. Pour eux, le duc de Lerme est bien plus un personnage sympathique de *Gil Blas* qu'une grande figure de l'histoire d'Espagne.

Génie facile et médiocre, le duc de Lerme gouvernait depuis quatre ans Philippe III et l'empire espagnol. D'une intelligence bien inférieure à celle du sombre Philippe II, il était presque aussi puissant que lui. Ses meubles, ses joyaux, d'une valeur de six millions d'écus d'or, ses revenus qui lui en rapportaient sept cent cinquante mille chaque année, permettaient au favori de recevoir le duc de Mayenne avec une royale somptuosité.

Mayenne, cependant, eut d'abord une inquiétude et une surprise. Ses valets ayant été envoyés en avant, on leur refusa la porte; ils revinrent au-devant de leur maître qui ne put imaginer la cause de ce refus. Néanmoins, il passa outre; arrivé dans la cour du château, à la porte du perron, la porte fut « tout soudain ouverte, » et à cette ouverture, se répandit la plus suave odeur. Une odeur pareille sortait de toutes les chambres : cause maintenant apparente du refus fait aux valets. Salles et

chambres embaumées par les parfums, ornées de lits et de meubles précieux, embellies de tapisseries d'or et d'argent, aux bordures d'or enrichies de rubis et d'émeraude, étalaient les raffinements et les splendeurs du duc de Lerme. Bientôt commença dans la cour du château un extraordinaire défilé de vivres soi-disant offerts par les habitants. Derrière deux Mores sonnant de la trompette, s'avancèrent, sous les regards amusés de l'ambassade, des figurants déguisés en paysans, porteurs de longues corbeilles pleines de gibier; puis, couverts de tapis de Turquie, vingt mulets chargés de veaux, moutons, coqs d'Inde, cuirs de vin, jambons, volailles, viandes, confitures et fruits, « qu'il semblait qu'ils eussent entrepris de nourrir une armée. »

Cette énumération pantagruélique est empruntée à une longue lettre du sieur de L. (probablement M. de Lingendes, le littérateur), écrite de l'Escurial à *Mademoiselle de Mayenne sur le voyage de Mgr son frère, avec tous les vers et romances que les Espagnols ont faits sur ce sujet.* Ce bon M. de Lingendes a de la lecture, et il aime à illustrer la prose de sa lettre par des allusions et des citations. Les magnificences du château de Lerme lui rappellent le palais enchanté qu'Alcine avait construit pour Roger, et le défilé des porteurs de vivres, le triomphe de Caresme-prenant, ou plutôt une des processions que les Gastrolates font dans Rabelais à leur dieu ventripotent. On se demandera peut-être pourquoi il ne lui rappelait plutôt les noces de Gamache. Le duc de Mayenne s'était plaint de la vie chère, et voici qu'il se trouvait transporté au milieu d'une profusion digne des festins imaginés, justement à la même époque, par le grand Miguel Cervantès, qui habitait alors Madrid. Mais, — il y a un mais, qui explique cet oubli d'une façon plausible, — la seconde partie du *Don Quichotte,* dont les *Noces de Gamache* sont un des chapitres les plus célèbres, ne parut que trois ans plus tard, en 1615!

Mayenne alla coucher le 5 à Aranda, sur le Douro, où les autorités tinrent à lui donner le cruel spectacle, devant les fenêtres de son logis, d'un taureau couvert de poudre à canon à laquelle on avait mis le feu. Le taureau ne montra aucun respect des immunités diplomatiques; et, comme quelques Français de l'ambassade, pour mieux voir, avaient ouvert une porte du logis, il fonça sur eux, les poursuivit dans la maison, monta l'escalier. Il allait continuer dans la salle du premier étage cette

corrida d'un nouveau genre, lorsqu'une chute le précipita de la galerie d'en haut sur les dalles du rez-de-chaussée, où il se tua.

A Aranda, l'ambassadeur ordinaire de France, André de Cochefilet, baron de Vaucelas, beau-frère de Sully, accrédité auprès de Philippe III dès le temps de Henri IV, et arrivé tout exprès de Madrid, apprit au duc de Mayenne qu'enfin le duc de Pastraña était en marche vers la France. Mayenne aussitôt se détourne du grand chemin pour ne pas gêner le cortège espagnol. Ce cortège n'est qu'à cinq ou six lieues. Mais le 7 juillet, Mayenne incommodé s'arrête dans un pauvre village. La fièvre le prend, augmente, et des vomissements surviennent.

Il lui fallut en ce piteux état subir la visite de don François de Silva, qui, accompagné de dix gentilshommes, venait le saluer au nom de son frère, le duc de Pastraña. Mayenne dépêcha le marquis de Montpezat, son frère de mère, avec cinquante gentilshommes, pour rendre sa visite au duc de Pastraña. Pastraña était déjà parti, et ils ne trouvèrent que don Francisco. Mayenne se transporta péniblement le lendemain à Tarlagonne. Il y trouva les médecins et l'apothicaire du Roi Catholique, ayant « commandement de ne l'abandonner de vue et le traiter en sa maladie. » Il put atteindre le surlendemain le château de l'Almeda, non de loin de Barajas, à deux lieues de Madrid. Le marquis d'Este, mis à sa disposition par Philippe III, demeura toujours avec lui. Les grands et les ambassadeurs lui envoyèrent leurs principaux gentilshommes. Après un repos d'une semaine, il put reprendre sa marche.

II

La Reine Catholique, Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III, mère des infants et du prince des Asturies, était morte l'année précédente, en 1611, et la cour d'Espagne n'avait pas encore quitté le deuil. Suivant l'usage, le duc de Mayenne et sa suite le prirent avant de faire leur entrée officielle à Madrid. Le 17 juillet, vers le milieu de la journée, les gentilshommes français approchèrent de la capitale, et, malgré l'austérité du deuil, formaient un illustre cortège.

Ce cortège se déroula de Barajas à Madrid par un chemin plein de monde, « à pied, à cheval. Nous croyions, écrit Lingendes, que nous ne trouverions plus personne à Madrid. »

Mais, venant à sa rencontre, voici une troupe de cinq cents cavaliers. C'est le duc d'Albe, accompagné de toute la noblesse de la Cour. Les deux troupes s'arrêtent. Personne ne met pied à terre. Le marquis d'Este dit les noms des seigneurs espagnols, les plus beaux noms de l'Espagne : les ducs de l'Infantado, d'Albuquerque, de Maqueda, de Feria, de Montalto, de Villahermosa, Don Christoval de Mora, etc. J'en passe, et des meilleurs. C'est le cas, ou jamais, de répéter le mot célèbre de Don Ruy Gomez de Silva.

L'interminable cérémonie des présentations se prolongea jusque vers sept heures du soir. Puis, les masses des gentilshommes français et des gentilshommes espagnols ne tardèrent pas à se confondre, et, les ducs de Mayenne et d'Albe fermant la marche, s'enfoncèrent, par la porte Fuencarral, dans les rues de Madrid, sombres, étroites, tortueuses, encombrées par la foule. Debout sur les pavés pointus des rues et des places, massés aux fenêtres, couvrant les toits des maisons, les Madrilènes applaudissaient, acclamaient, et les dames qui stationnaient dans leurs carrosses, témoignaient « une immense allégresse, » criaient en français : « Bienvenus! Bienvenus! »

Le roi Philippe, l'infante et le prince des Asturies s'étaient postés, pour voir, dans une galerie du couvent des Carmes déchaussés, derrière des jalousies soigneusement baissées. Le roi Philippe, invisible et voyant tout, ne rappelle-t-il pas à la mémoire les vers de *Ruy Blas?*

C'est un réduit obscur
Que Don Philippe trois fit creuser dans ce mur.
Là, le maître invisible entend tout comme une ombre...

En tête du cortège, deux cent cinquante mulets chargés de coffres et de balles, affublés de lunettes en signe de deuil, selon l'étrange coutume d'Espagne, portant des couvertures noires, conduits de trois en trois par des muletiers vêtus de noir, encadrés de cavaliers noirs et de suisses noirs à pied : soixante-cinq mulets pour les bagages des seigneurs et gentilshommes, et cent quatre-vingt-cinq pour ceux de Mayenne, dont les couvertures portaient, brodées au milieu, les armes du duc, et la croix de Lorraine aux quatre coins.

Derrière, s'avançaient, montés sur les mulets qui leur avaient servi pendant le voyage, les gens de la suite et les sei-

gneurs. Après, un exempt, son bâton à la main; deux huissiers de chambre avec leurs verges, un maitre d'hôtel flanqué de deux contrôleurs, la chaîne d'or en écharpe, l'enseigne au chapeau, et cent vingt-trois officiers et valets de chambre. Cinquante-deux pages habillés de noir suivaient, deux à deux, précédés de l'écuyer du duc de Mayenne, ayant derrière eux leur gouverneur. Après, marchant dans le même ordre, deux cent dix-sept gentilshommes français, vêtus de noir comme eux et défilant avec les gentilshommes espagnols. Puis « dix-sept barons, sept comtes ou vicomtes, quatre marquis, le prince de Tingry. » Enfin, sur un cheval que lui avait envoyé le roi d'Espagne, entre le duc d'Albe et le baron de Vaucelas, le duc de Mayenne.

Tout le cortège, que fermaient quatre carrosses, dont trois drapés, disparut dans la direction de l'hôtel Spinola.

L'impression du Roi fut très favorable. « Il nous fit l'honneur, dit Lingendes, de louer notre ordre et notre mine, » et Mayenne assure que Sa Majesté, l'infante et le prince « prirent grand plaisir à voir passer notre troupe, où, Dieu merci, il n'y avait point de confusion. » Un chroniqueur semble avoir été frappé particulièrement par le grand nombre des gentilshommes de l'escorte : *el duque de Humena* (Mayenne) *accompañado de muchos monsieures francezes.* » M. Jourdain eût été ravi de cet espagnol qu'il aurait traduit sans peine... *Muchos monsieures francezes.* Beaucoup de messieurs français. *Jordina,* c'est-à-dire Jourdain...

III

Mayenne descendit avec sa troupe, au son de la musique royale, devant l'hôtel du fameux capitaine génois, Ambroise Spinola, marquis de Los Balbazes, qu'on avait préparé pour lui. Les Espagnols restèrent à cheval, mais les ducs d'Albe et d'Uceda mirent pied à terre, et le conduisirent jusqu'à sa chambre, faveur qui n'avait encore été faite à personne.

Les gentilshommes français furent émerveillés de voir leur chef si magnifiquement traité, et si princièrement logés, lui, sa noblesse et son train; « le moindre de nous a eu sa chambre tapissée de soie. »

Tandis que Mayenne soupait chez Vaucelas, le marquis de Laguna, don Pedro de Léva et le marquis d'Este vinrent lui

rendre visite de la part du Roi, revinrent le lendemain. Puis, ce furent le nonce du Pape et les ambassadeurs, puis les grands et le duc de Lerme, qui lui annonça que Sa Majesté Catholique ajournait l'audience pour lui permettre de se reposer.

Mais comment se reposer, quand on est comblé, accablé, poursuivi jusque chez soi d'honneurs, de politesses, de galanteries? Des carrosses s'arrêtent devant son logis. Dans ces carrosses, des dames qui lui « donnent la musique elles-mêmes » quand il est aux fenêtres, qui l'appellent, quand il n'y est pas. Elles lui envoient des gants, des parfums, des eaux, des confitures, « toutes sortes de régals. » Elles publient à haute voix qu'elles n'ont jamais vu personne ni de si belle mine, ni de si belle taille. » Elles admirent sa livrée, sa vaisselle d'argent, ses deux tables de cinquante couverts et à quatre services toujours ouvertes à tout le monde, elles assistent à son diner et à son souper.

Les poètes, Lope de Vega lui-même, ont célébré cette entrée, le cortège, le duc, avec un enthousiasme égal à celui des dames, l'enthousiasme obligatoire de la poésie officielle! Dans un des romances, une strophe déclare que le duc d'Umena est digne d'être adoré! Rien de plus, mais rien de moins.

Comme on peut s'en douter, ce ne sont pas les occupations et les préoccupations qui manquent à l'ambassadeur extraordinaire. Il lui faut écrire de longues relations détaillées à Marie de Médicis, à Puisieux, à Villeroy. Et tout de suite il a à résoudre un cas difficile. Il apprend par Vaucelas, qui en tient la nouvelle du secrétaire Arostiqui, que l'infante doit être saluée, dès la première audience, des titres de reine et de majesté. Telle est la volonté du Roi Catholique. Mayenne peut-il s'y soumettre sans la permission du Roi Très Chrétien? Il s'avise alors d'un expédient qu'il croit ingénieux. « C'est, explique-t-il à Marie de Médicis, que j'ai fait entendre à l'infante par Mme de Vaucelas qu'étant la maîtresse de mon Roi, elle me pouvait commander ce qu'il lui plairait, et que je m'assurais tant de l'affection de Vos Majestés pour elle et particulièrement du Roi, qu'elles auraient très agréable que j'obéisse à ce qu'elle m'ordonnerait. » Quand vous commanderez, vous serez obéie.

L'infante, enchantée d'être traitée en reine (elle avait onze ans), confirma naturellement l'avis du Roi son père; elle commanda, et Mayenne obéit. L'audience fut fixée au 21 juillet,

Ce jour-là, le Roi ayant envoyé autant de carrosses et de chevaux qu'il en fallait pour tous les Français, sur les cinq heures, toute la noblesse de la Cour, à cheval et conduite par le duc d'Uceda, fils aîné du duc de Lerme, les ducs d'Albe et d'Albuquerque, vint chercher à l'hôtel Spinola le duc de Mayenne et sa suite. La cavalcade et les carrosses s'acheminèrent vers le Palais. Aux boutiques et aux fenêtres ouvertes des maisons, une multitude de spectateurs immobiles regardaient le défilé, une multitude mouvante de curieux remplissait les rues. Les cavaliers fendaient péniblement le flot populaire.

Madrid, choisie pour être le séjour de la Cour par Philippe II à la fin du siècle précédent, abandonnée, puis reprise par Philippe III, était loin d'être alors une capitale glorieuse. Fontenay-Mareuil, l'un des cavaliers de la suite de Mayenne, ne la « trouvait pas plus grande qu'Orléans. » Tous ne jugeaient pas comme lui. Lingendes écrit qu'elle est une des plus grandes merveilles de la terre, mais pour des raisons assez singulières, dont la principale est le moyen qu'on a trouvé de nourrir cette ville bâtie dans un pays stérile, sans rivière, loin des rivières, loin de la mer, si peuplée qu'il est impossible de croire que la famine n'y soit toujours. Il s'étonne aussi d'y voir autant d'églises qu'il y en ait en ville du monde, si belles, si parées et si bien accommodées qu'on peut dire que ce n'est qu'or et azur. Il nomme après cela les dames dont la beauté ordinaire et la quantité n'est pas chose qui doit se taire. Ces étonnements nous laissent assez loin de l'admiration infinie et plaisante des Espagnols et de leur orgueilleux dicton : « De Madrid au ciel, et, dans le ciel, une lucarne pour contempler Madrid » (*De Madrid al cielo, y en cielo un ventanillo para ver a Madrid.*) Très loin aussi du mépris que l'on eut si longtemps pour cette ville aujourd'hui si belle. En plein dix-huitième siècle, un écrivain, — un Espagnol, — la déclarait la plus malpropre de l'Europe : « *Era la corte mas sucia que se conoscia en Europa.* »

Les cavaliers débouchèrent sur une place devant l'Alcazar royal, le sombre palais de Charles-Quint aux cinq cents chambres, mirent pied à terre, montèrent au premier étage entre deux haies formées par les gardes suisse, espagnole et wallonne, traversèrent des salles d'une richesse éblouissante.

Dans la salle d'audience, les Espagnols se rangèrent à gauche, les Français à droite. Philippe III était assis dans sa

« chaire, » sous un dais. Ce petit homme à la moustache relevée, qui occupait le trône de son aïeul Charles-Quint, s'était toujours habillé très simplement de drap ou de serge noire. Veuf depuis le mois de novembre, il était vêtu de noir aussi ce jour-là. Il avait son chapeau sur la tête, portait une soutane et un long manteau de frise qui lui descendait jusqu'aux talons. On voyait à sa droite le duc de Lerme, à sa gauche le prince des Asturies (il avait sept ans), dont Vélasquez a éternisé les cheveux roux, la pâleur, la lèvre rouge et pendante. Comme le Roi, le duc de Lerme était couvert en sa qualité de grand d'Espagne. Derrière lui, d'autres grands également couverts, et le marquis de Velada, tête nue.

Deux maîtres d'hôtel du Roi se tenaient à l'entrée de la salle pour conduire le duc de Mayenne auprès de Sa Majesté Catholique ; mais Mayenne s'y trouva porté par la foule, depuis les degrés, « n'ayant, écrit-il, oncques vu au Louvre une telle presse qu'il y avait ici en cette cérémonie. »

Une révérence du duc de Mayenne, sans dire un mot : Philippe III se lève. Trois pas, et une nouvelle révérence : Philippe III ôte son chapeau. Mayenne alors lui baise les mains. Philippe III l'embrasse, se couvre, et lui commande de se couvrir à son tour. Puis, après la présentation des lettres de Sa Majesté Très Chrétienne, Mayenne exprime les remerciements pour les condoléances apportées à Paris par le duc de Feria après la mort de Henri IV, les condoléances pour la mort de la reine d'Espagne, et répond au Roi qui engage la conversation sur les mariages. Il parla longtemps, et le Roi dit depuis « qu'il n'avait jamais ouï personne parler si bien, ni si assurément. » Il salue ensuite comme par hasard, car il ne voulait pas le saluer avant l'infante, le prince des Asturies, qui l'embrasse. Cependant le prince de Tingry (Montmorency-Luxembourg) et une partie des seigneurs français baisent les mains du Roi.

Quelques instants plus tard, on alla dans une autre salle, où l'infante attendait sous un dais, assise sur un carreau d'or. Le duc de Lerme l'assistait, la comtesse d'Altamira, sa gouvernante, se tenait auprès d'elle, et, rangées autour de la pièce, toutes ses dames en noir.

A l'entrée du duc de Mayenne, l'infante oublia de se lever, comme il était d'usage en France, mais elle écouta courtoisement les condoléances et les compliments. Alors dans sa

douzième année, la petite fille qui devait être une illustre reine de France était remarquable par son teint vermeil, ses grands yeux, de magnifiques cheveux châtain clair et une sorte d'embonpoint. Elle parut à Mayenne « la plus belle et agréable princesse qu'on puisse voir, et telle, écrivit-il à Marie de Médicis, que le portrait qu'on a envoyé à Vos Majestés lui fait plus de tort que d'avantage. » « Cette petite Majesté, remarque Vaucelas, portait un air d'être extrêmement contente. Elle en a sujet aussi. »

IV

Les mois de juillet et d'août ont mérité à Madrid le surnom de *Mezes di infierno,* tant y est pénible le séjour de la capitale desséchée et brûlante. Aussi, sur le conseil de ses médecins, Philippe III alla-t-il se reposer une dizaine de jours à l'Escurial. On attendait d'ailleurs, pour signer les contrats de mariage, l'arrivée du vicomte de Puisieux.

Fontenay-Mareuil assure que ce Puisieux était parfaitement inutile à Madrid, et que jamais il n'y fût venu assister Mayenne, s'il n'eût été le fils du chancelier de Sillery. Le vieux ministre Villeroy employait, depuis 1606, ce jeune homme qui avait épousé sa fille. Il lui confiait la rédaction de quelques dépêches. Mais, en 1612, Pierre Brûlart, vicomte de Puisieux, était déjà rompu aux affaires étrangères; il l'était certainement plus qu'un gouverneur de l'Ile-de-France comme le duc de Mayenne. Si Mayenne attendait avec impatience un collaborateur, irrésolu, inconstant, artificieux, précieux pourtant à cause de ses connaissances professionnelles, le Gouvernement espagnol voyait approcher sans plaisir ce nouveau venu. Afin de rétablir l'équilibre et de diminuer le personnage de Puisieux, il dépêchait à Paris un agent secondaire, « un certain secrétaire, » écrivait Puisieux avec dédain.

Cependant, le Roi faisait envoyer au logis de M. de Mayenne des chevaux pour ceux qui voulaient courre la bague. A la vue des petites bagues, les Espagnols s'étonnaient et prétendaient qu'il se passerait une journée entière « sans qu'on mît dedans. » Ils furent bien autrement étonnés, quand ils virent M. de Mayenne en trois courses « mettre deux fois dedans, » et cela « avec des chevaux fraîchement venus de Naples, hors d'école,

menés avec la grâce que la nature a donnée à ceux de notre nation par-dessus toutes autres du monde. » Les Français de ce temps-là du moins, le bon vieux temps, ne se dénigraient pas entre eux !

Mayenne occupait donc ses loisirs à courre la bague, à faire des visites aux ambassadeurs, et le soir, et même la nuit, à prendre le frais « au Prado qu'on appelle, grand lieu, » proche de l'hôtel Spinola. Cette promenade célèbre, toute plantée d'ormeaux, était le rendez-vous habituel des dames qui s'y rendaient sur les cinq heures et y passaient une partie de la nuit. Mayenne n'était pas le seul à rechercher la fraîcheur des belles allées. Les autres cavaliers français, on s'en doute, y étaient attirés comme lui, surtout par la beauté des dames « qui ont je ne sais quelle douceur et majesté qu'elles n'ont pas ailleurs, » et qui « trouvaient occasion de leur parler selon leur courtoisie et franche gaillardise. »

Mayenne évitait de s'y faire connaître. Il advint une fois qu'en pensant y aller bien inconnu, il ne put s'empêcher d'être découvert par une dame qui, s'étant arrêtée devant lui, chanta fort doucement une chanson qu'elle jeta ensuite dans « sa carrosse. » Cette chanson que Lingendes jugea digne d'être envoyée à la sœur du duc, disait que la lumière de ses yeux et le parfum suave qui s'exhalait de sa personne, malgré les ténèbres, le révèleraient toujours. Petite chanson, petits vers, petites aventures, que le correspondant de Mlle de Mayenne aurait pu laisser tomber sans dommage pour l'histoire.

Le 12 août, le comte de Salazar, maître d'hôtel du Roi, envoyé par son maître, vint au-devant du vicomte de Puisieux qu'il rencontra tout près de Madrid, et à qui il offrit l'hospitalité dans son propre logis. Puisieux préféra descendre chez le duc de Mayenne. Dès le lundi 13, il reçut la visite du secrétaire Arostiqui, anxieux d' « éventer quelle était sa charge et les commandements qu'il apportait. » Puisieux remarqua très vite que le Conseil de Castille avait bonne envie de finir cette affaire « et de se décharger de cette troupe française » qui « lui causait peine et dépense. » Le mardi 14, Mayenne et Puisieux eurent une audience du Roi, rentré au Palais dans la nuit du 12 au 13, ensuite une de l'infante. « Elle nous reçut de bon œil, écrivit Puisieux à Marie de Médicis, témoignant en son visage, qui est fort beau, et au peu de paroles

qu'elle prononça, combien lui était agréable cette ambassade. »

La pieuse infante se rappelait que son mariage avait été publié, « le jour de la Notre-Dame de mars; « elle eût aimé que le contrat fût passé « le jour de la Notre-Dame d'août, » et l'on était au 14, et il y avait dans ce contrat plusieurs difficultés impossibles à résoudre en quelques heures!

Le traité du 30 avril 1611, qui établissait entre la France et l'Espagne une ligue de dix ans, et qui portait que Louis XIII épouserait Anne d'Autriche et le prince des Asturies, Élisabeth de France, réglait les articles des contrats. La dot était de cinq cent mille écus pour chaque princesse, ce qui semblera assez peu; mais l'on n'avait pas caché de part ni d'autre un vif désir de « mettre le moins possible la main à la bourse; » d'ailleurs la dot n'avait guère d'importance, puisqu'il était entendu qu'elle ne serait payée qu'à celle des deux parties dont la mort aurait défait le mariage avant son accomplissement.

Elle ne le fut jamais, à moins qu'on ne dise qu'elle le fut en peinture! Parmi les vingt-quatre tableaux de la somptueuse collection des Rubens du Louvre consacrés à la vie de Marie de Médicis, l'un d'eux, moins tumultueux que les autres, d'un coloris très adouci, représente l'échange des princesses sur la rivière d'Hendaye. Au milieu d'une Bidassoa mythologique, où le dieu du fleuve, appuyé sur son urne, lève vers les princes ses bras et sa tête limoneuse et barbue, où gonfle ses joues un triton soufflant dans une conque, une troupe d'enfants (angelots ou amours) laissent tomber sur l'infante et sur Madame Élisabeth de France une pluie d'or!

Le douaire de la future reine de France était de vingt mille écus d'or par an; la future princesse des Asturies, qui n'avait pas de douaire, recevait, selon l'usage du pays, un « augment de dot » de « cent soixante-six mille six cent soixante-six francs écus d'or sol deux tiers. » Elles devaient recevoir l'une et l'autre des bagues et des joyaux pour une somme de cinquante mille écus d'or; « un entretènement » était prévu « pour leur état, tel qu'à sœur, fille et femme de si grands et puissants rois appartient. » Quant aux renonciations à l'héritage paternel et maternel, elles étaient, pour les deux princesses, aussi complètes que possible.

Les Espagnols prétendirent qu'il n'y avait que « le gros des articles » qui fût accordé. Mayenne et Puisieux durent discuter

le détail, conférer avec le secrétaire Arostiqui, avec le duc de Lerme. La principale prétention des Espagnols, que Mayenne et Puisieux combattirent, mais devant laquelle ils finirent par s'incliner pour ne pas retarder la signature, était que Philippe III signerait, comme il en avait l'habitude : *Yo el Rey, Moi le Roi.* Cette orgueilleuse signature était en effet difficile à admettre dans un acte également signé, au nom du roi de France, par ses commissaires. Autre point en litige : l'infante devait être « remise » à la frontière et « délivrée » lorsqu'elle aurait ses douze ans révolus. Les Espagnols ne voulaient pas qu'il fût spécifié que cette délivrance se ferait aux dépens de l'Espagne, sous prétexte qu'ils en chargeraient un de leurs grands, qui en paierait les frais, mais refuserait de les payer, s'il voyait que le contrat les mettait au compte de l'État. On n'obtint pas non plus qu'il y eût plus d'un secrétaire d'État à la cérémonie de la passation des contrats. Les contrats furent passés le 20 août : il ne restait qu'à les signer.

V

Cette signature des contrats, qui se fit le 22 août 1612, donna lieu à un déploiement de somptuosité et de magnificences en comparaison desquelles aurait paru bien terne la pompe fastueuse du défilé précédent et de la première audience.

Sur les cinq heures et demie, le duc de Lerme, accompagné de tous les grands d'Espagne et des principaux seigneurs de la Cour, vint à l'hôtel Spinola chercher le duc de Mayenne. Français et Espagnols avaient quitté le deuil pour la solennité de ce jour; les Espagnols d'ailleurs le reprirent le lendemain. Bien montés, admirablement parés de broderies d'or et d'argent, de pierreries, de plumes de héron, « ils s'étaient efforcés, dit le chroniqueur français, dont la vantardise patriotique divertit et désarme par sa naïveté, non pas de surmonter les Français, ce qui eût été impossible, mais de les imiter en ce qu'ils peuvent. »

Derrière les Espagnols, venaient cent cinquante gentilshommes français, tous éclatants de pierreries, de clinquant et de broderies, tous avec des habits différents de couleur et de façon; surtout « avec la mine française qui est un avantage qu'ils ont sur les étrangers; » avec tant de plumes d'aigrettes et de masses de héron, que « cela était capable de les

faire voler et de les emporter dans l'air, si la pesanteur de leurs pierreries ne leur eût servi de contrepoids. » Ici, M. de Lingendes badine pour amuser sa correspondante ! Sa description d'ailleurs est exacte, confirmée par celles des autres chroniqueurs, si détaillées, si précises qu'il serait dommage de ne leur pas faire de larges emprunts. Tous étaient montés sur les plus beaux chevaux de la cour d'Espagne, habillés de housses de velours noir dont les broderies étaient assorties aux habits des cavaliers.

Leurs pages marchaient sur les ailes de la colonne, avec le bonnet à la main, vêtus de velours vert, de cramoisi rouge ou de tanné, tous avec la cape, la chausse troussée, le bas d'attache, tous chamarrés de clinquant et d'or.

Citons parmi les seigneurs français le sieur de Fontenay-Mareuil, le baron de La Rochefoucauld, le vicomte de Lestrange, le sieur de Chabannes, François de Caumont, comte de Lauzun, et son fils Gabriel, le grand père et le père du Lauzun de la Grande Mademoiselle, et le prince de Tingry dans un splendide habit vert de mer. Mais les regards de la foule étaient sûrement attirés surtout par le duc de Mayenne, chevauchant derrière MM. de Puisieux et de Vaucelas, à la droite du duc de Lerme et des pages royaux, au milieu de ses vingt-cinq pages, marchant la tête nue, et de vingt estafiers, tous vêtus de velours rouge cramoisi, avec bandes de broderie d'or et d'argent au collet, à la cape, à la chausse-bande, avec mêmes bandes à la doublure de satin rouge de la cape, des manches, du collet, du fond des chausses.

... Attirés par M. de Mayenne, — et par l'habit de M. de Mayenne, véritable poème, étincelant, éblouissant, d'une opulence orientale ! La Bruyère ne manquerait pas de dire : « Envoyez-moi cet habit et ces bijoux, je vous quitte de la personne. » Laissons au rédacteur du *Mercure français* le soin de montrer à La Bruyère et aux lecteurs de la *Revue* cette merveille d'habit. Avec la subtilité et la richesse verbale d'un chroniqueur mondain d'aujourd'hui, il en a vu et décrit l'ensemble, les détails et les élégances : « Il était de toile d'argent en broderie d'or et d'argent vidé à jour : la cape noire, les chausses des collets étaient faits d'un feuillage de persil avec les encolières ; la première chaine était d'or et la seconde de perles, et ainsi joints faisaient un feuillage composé de grenades avec un compartiment de persil qui semblait plutôt d'orfèvrerie que de broderie ; le pourpoint, la doublure de la cape

et celle des chausses étaient d'une riche lame d'argent; le bas de soie était blanc; les mules de velours noir, toutes couvertes de broderies d'or et d'argent, avec l'escarpin blanc, où était une grande enseigne de diamants qui servait de rose; les gants, la ceinture, les pendants, les gardes de son épée et de sa dague, la cape et le bonnet de velours noir étaient tellement chargés de pierreries qu'il serait malaisé d'en dire la valeur. La housse de son cheval était de velours noir, toute en broderie d'or et d'argent, de même façon que celle de son habillement; la têtière était toute parsemée de diamants : on avait mis au mors, qui était d'or, pour bossettes, deux grandes enseignes de diamants; et pour ses rênes deux écharpes de toile d'argent découpées et brodées d'or. » Comme on comprend, sans qu'on ait besoin du témoignage de Fontenay-Mareuil, que les dames de Madrid aient préféré les toilettes des Français à celles des Espagnols, «qui ressemblaient plutôt avec leurs longs manteaux et leurs courts cheveux à des gens de robe ou d'Église qu'à des cavaliers. »

Le cortège se terminait par « la carrosse » vide du duc de Mayenne, attelée de six chevaux pies (elle en avait huit en quittant Fontainebleau, deux étaient morts en chemin) : vrai char des *Métamorphoses* d'Ovide, « dont le soleil aurait pris envie d'être le cocher. » Puis deux autres carrosses du duc, attelés également de six chevaux, puis huit du roi d'Espagne « toutes pleines de gentilshommes français. » Ce glorieux cortège se déroula, au milieu de la foule, sous les yeux émerveillés des dames regardant du haut des balcons, jusqu'au Palais.

VI

Dans la grande salle de l'Alcazar, décorée de tapisserie de haute lice, était assis, devant une table de velours cramoisi, Don Cajetan, archevêque de Capoue, légat du Pape et nonce à la cour de Madrid. Les gentilshommes des deux nations se rangèrent le long des barrières qu'on avait préparées; le duc de Mayenne prit place à droite sur le banc du légat, le duc de Lerme à gauche; du côté du duc de Mayenne, le vicomte de Puisieux et le baron de Vaucelas, l'ambassadeur du grand-duc de Toscane, puis les membres du Conseil d'État, les ducs de l'Infantado, d'Albuquerque, etc.; du côté du duc de Lerme, parmi les grands, le prince de Tingry.

Don Antoine Arostiqui, secrétaire d'État, écrivain et notaire de Sa Majesté Catholique, s'installa sur un petit banc, à la table cramoisie, et commença la lecture à haute voix du contrat de l'infante. Lecture fastidieuse pour des oreilles françaises, car Don Antoine lisait la version espagnole. Le contrat était rédigé en deux langues. L'exemplaire français ne fut signé que par Mayenne, Puisieux et Vaucelas, comme procureurs du Roi Très-Chrétien et de la Reine sa mère, puis par Lerme, comme procureur du Roi Catholique, père et administrateur de l'infante, et par Antoine Arostiqui. Sur l'exemplaire espagnol, les signatures des Espagnols précédèrent celles des Français.

Le duc de Lerme conduisit le duc de Mayenne dans une autre salle au milieu de laquelle se tenait, sous un dais, le Roi Catholique vêtu de noir, car il n'avait pas quitté le deuil de la Reine, avec l'infante et le prince des Asturies, tous deux vêtus de satin blanc brodé de diamants et de perles.

Alors, par une dérogation à l'étiquette autorisée par le Roi, Mayenne fit d'abord la révérence à l'infante « comme à sa Reine, » à qui il apportait les compliments de toute la France, puis au Roi, puis au prince des Asturies. L'infante avait toujours son air de contentement, et le Roi manifestait discrètement sa joie en se montrant « plus familier en ses discours, qui est un grand extraordinaire. » Il dit combien il avait désiré cette journée, combien « il espérait qu'elle serait utile et honorable à toute la République chrétienne et aux deux couronnes. » Puisieux et Vaucelas font ensuite leurs révérences, et les seigneurs français sont présentés à l'infante et lui baisent la robe. Tandis que Mayenne est mené par un maître d'hôtel auprès de Doña Catarina de la Cerda, « l'un des plus beaux esprits » de la cour de Madrid, et chacun des seigneurs français auprès d'une des dames rangées autour de la salle, les duchesses, et, parmi les duchesses, Mme de Vaucelas habillée à l'espagnole, les grands et le reste des gentilshommes d'Espagne viennent saluer à genoux la jeune reine. Les Français s'étonnent du petit nombre des assistants, et semblent regretter la presse de la première audience. « Il y paraissait si peu de gens, écrit Fontenay-Mareuil, que nous qui étions accoutumés à ces confusions de France dans les moindres cérémonies, nous en trouvâmes surpris, cela ne répondant pas, ce nous semblait, à la grandeur d'un tel roi. »

La nuit est venue. Mayenne retourne en carrosse chez lui,

précédé de cinquante pages, portant chacun deux flambeaux blancs en leurs mains, au milieu d'autres rangées de flambeaux qui illuminaient les fenêtres des maisons, au milieu des acclamations de la foule, dominées par la bruyante musique des tambours, des hautbois et des trompettes. Ces manifestations de l'allégresse des rues faisaient un agréable contraste avec la réserve et l'abstention de la foule au Palais.

L'enthousiasme des poètes fut plus grand encore. La signature du contrat fut célébrée dans un long romance, et Lope de Vega lui-même la chanta dans un brillant sonnet. Détail curieux! dans ce sonnet se trouve, avant la lettre, avant Louis XIV, le mot fameux : *Il n'y a plus de Pyrénées*. Tant il est vrai que tout est dit, depuis qu'il y a des hommes, et qui pensent.

« A qui désire voir la belle France, antique, fertile, noble, victorieuse, guerrière entre toutes les nations, qu'il n'aille pas à Paris, mais qu'il vienne à Madrid. Les neiges des Pyrénées ne séparent plus l'Espagne qui se marie avec la France. Il n'est plus pour les deux qu'une âme en paix heureuse, qui ne forme plus qu'un corps et un être. »

Ya no divide nieve Pirenea
A Espana que con Francia se desposa.

Mayenne prit son audience de congé le 26, fut reçu par le Roi, par l'infante entourée de ses frères et sœurs. — Que devait-il dire, de la part de l'infante, au Roi Très Chrétien? — « Qu'elle avait impatience à le voir. — Quoi! Madame, s'écria sa gouvernante, la comtesse d'Altamira, que dira le Roi, lorsque le duc de Mayenne lui rapportera que vous désirez d'être sitôt en la compagnie des hommes? — Vous m'avez appris, répartit l'infante, qu'il faut être toujours véritable. Vous ne devez donc pas vous étonner si je dis la vérité. »

Les jours suivants furent employés à faire et à recevoir les présents et les dernières visites. Le jeudi 30 août 1612, le duc de Mayenne quitta Madrid. Plusieurs grands et les principaux seigneurs de la Cour l'accompagnèrent. Déjà ils étaient avancés dans une des rues, lorsqu'il eurent commandement de rebrousser: l'infante voulait voir partir les Français.

D'une fenêtre de l'Alcazar, la future Reine eut donc la satisfaction de voir, encore une fois, et mieux que la première, le défilé pompeux de ses futurs sujets, montés sur les mulets qui

les emportaient en France. Voici les bagages, les pages en habits d'écarlate, les gentilshommes espagnols confondus dans la troupe éclatante des gentilshommes français, marchant toujours le chapeau à la main « pour dire le fâcheux adieu à ces pauvres affligées qui les eussent mieux aimé suivre que regarder partir. » Derrière, près du duc d'Albe, le duc de Mayenne dans son « habit gris de lin en broderie de bouquet d'or. » Le cortège disparaît dans le soir qui tombe.

Trois années encore, et l'infante à son tour partira joyeusement pour cette France lointaine où grandit son fiancé.

VII

Une fois sorti de Madrid, le duc de Mayenne prit congé du duc d'Albe et de la noblesse espagnole ; mais, tandis que sa suite allait coucher à Torre Ladones, sur la route de l'Escurial, « il rentra de nuit dans la ville, écrit Puisieux, pour dire l'adieu aux dames, qui n'aura pas été une petite affaire! »

Puisieux, parti l'avant-veille, donnait ce détail à son beau-père Villeroy. Le surlendemain de la signature des contrats, il lui avait écrit des confidences autrement curieuses et compromettantes : « Peu s'en est fallu, lui mandait-il le 24 août, qu'une indisposition d'estomac survenue à M. de Mayenne n'ait retardé la fête. Les fruits, le boire froid et les femmes lui ont causé ces incommodités. Il est à gogo, comme l'on dit, dans ce dernier plaisir. Les messages qu'il reçoit tous les jours de la hardiesse des dames du pays et de leur avarice, autant que de lubricité, l'engagent au combat, et ne sais comment il s'en pourra dépêtrer. Je lui en dis librement mon avis et lui en fais les petites remontrances comme une personne bien sage et en rions ainsi ensemble. Je me contente cependant d'en entendre le rapport et pense à nos affaires pour tous deux, lui laissant l'honneur et le plaisir entier, et prenant la peine et le soin pour partage. Mais pourvu que le maître soit servi et vous content, je le suis prou. N'en faites, s'il vous plaît, semblant, à ce porteur qui a été de la partie. » Honnête Puisieux, auditeur empressé de rapports extra-diplomatiques, fut-il vraiment lui-même le gendre « bien sage » qu'il dépeint avec tant de complaisance à son beau-père ?

Si Mayenne était content des dames de Madrid, il l'était moins du Roi et de la noblesse. Du Roi, quel piètre présent!

Une vieille ceinture de la feue duchesse d'Uceda, pour servir de cordon de chapeau, avec une laide chaîne d'or, vendue huit mille ducats à Philippe III; le tout, au dire de Vaucelas, valait à peine neuf mille écus.

Puisieux reçut deux mille cinq cents écus, et Vaucelas, pas un sol. Aussi, Vaucelas demanda-t-il à Villeroy de ne pas traiter plus libéralement l'ambassadeur du Roi Catholique; mais, en même temps il excusait l'Espagne, assurant qu'elle était moins riche que la France. Et c'est Vaucelas qui a raison. Le Roi, en plus du fameux cordon, avait donné au duc de Mayenne quatre chevaux d'Espagne; le duc d'Albe, deux; le duc de Maqueda, quatre avec caparaçons de satin à fleurs. Ces présents, sans égaler les richesses du Pérou, ne semblent pas si misérables. Mais il serait difficile d'en dire autant de ceux du duc de Lerme. Malgré son immense fortune de quarante-quatre millions de ducats (quatre cents millions de notre monnaie d'avant la guerre), il n'avait donné que quelques parfums. Le même Vaucelas n'a-t-il pas exagéré en écrivant à Marie de Médicis: « Les Espagnols sont demeurés étonnés du bel équipage en quoi M. de Mayenne est venu, et confessent qu'à ce coup ils ont reçu l'affront jusque dedans leur pays, les étrangers ayant plus paru qu'eux... Le changement de trois livrées en si peu de temps, cet accompagnement si grand de personnes de qualité leur a fait connaître que, quand les Français veulent bien faire, rien ne les peut égaler; les libéralités dont il a usé ont accompagné le reste de cette splendeur; bref, ils ont confessé, Espagnols et Italiens mêmes que, de mémoire d'homme, il ne s'était vu en Espagne pareille ambassade. »

L'État espagnol ne saurait être blâmé de n'avoir pas engagé d'immenses dépenses pour éblouir les Français. Sa gêne aggravée l'obligea de prendre, pour payer le peu qu'il fit, « même les petites sommes destinées aux enfants et aux veuves des anciens serviteurs de Charles-Quint et de Philippe II ; » et plus tard, on dut augmenter d'autant de maravédis par livre, l'impôt sur la viande. On s'expliquerait donc que Philippe III, ce prince entouré de concussionnaires, qui, selon le mot cruel d'un satirique, mourut comme le Christ, entre des voleurs, se fût « couvert de son deuil, » ainsi qu'on l'a prétendu, pour dépenser le moins possible, remplaçant les fêtes dispendieuses par des honneurs qui du moins n'épuisaient pas le trésor. Un jour, il

daigna se montrer dans les rues de Madrid, à cheval au côté de Mayenne, « ce qui est tenu à faveur extraordinaire en ce pays. » Peut-être mettait-il en pratique la maxime fine et plaisante de Don Quichotte, rapportée par Sancho Pança : « La politesse, à ce que prétend mon maître, est une fort bonne chose qui ne coûte presque rien. »

Mais c'est bien moins l'avarice que la hauteur de la noblesse espagnole qui avait blessé Mayenne. Nulle visite des ducs d'Albe, de Maqueda et de Lerme en dehors des visites de bienvenue; nulle visite d'adieu du duc de Lerme, fort prompt à épouser la querelle de son parent le cardinal de Tolède, qui refusait le titre d'excellence à Mayenne et ne lui donnait que du seigneur illustrissime.

Mayenne ne s'attarda pas outre mesure auprès des dames de Madrid. Le 1er ou le 2 septembre, il se séparait de Vaucelas à l'Escurial. Pour visiter l'Escurial, il s'arrêta tout un jour. L'Escurial ! Aucun palais peut-être dans le monde n'est plus légendaire et l'objet de jugements plus contradictoires. Aux yeux de Victor Hugo, c'est une sorte de palais enchanté :

On voit un grand palais comme au fond d'une gloire,
Un parc, de clairs viviers où les biches vont boire.

A M. Louis Bertrand, dans *l'Infante*, le monastère apparaît « immaculé et calme en sa candeur comme une basilique d'Orient. » Théophile Gautier, au contraire, a dit avec une sorte d'irrévérence que « c'est le plus gros tas de granit qui existe sur la terre ; il le trouve aussi lugubre que les *in-pace* des prisons du Moyen-âge : « Je conseille aux gens qui ont la fatuité de prétendre qu'ils s'ennuient d'aller passer trois ou quatre jours à l'Escurial ; ils apprendront là ce que c'est que le véritable ennui, et ils s'amuseront tout le reste de leur vie en pensant qu'ils pourraient être à l'Escurial et qu'ils n'y sont pas. » Edmondo de Amicis, ayant cité cette phrase de Théophile Gautier, ajoute, après neuf pages de description enthousiaste sur l'immensité, la puissante originalité, le nombre et la somptuosité des objets d'art qui ornent cet édifice étrange : « C'est à peu près vrai. Aujourd'hui encore, après tant de temps, par les journées pluvieuses, quand je suis triste, je pense à l'Escurial, puis je regarde les murs de ma chambre, et je me réjouis. »

Est-on curieux de savoir quelle impression ce formidable

Escurial laissa à nos Français, qui n'étaient ni poètes, ni romantiques? Nous avons la bonne fortune de pouvoir satisfaire cette curiosité, une description ayant été écrite par l'un d'eux, et précisément de l'Escurial même.

Il lui parait que les rois d'Espagne ont conquis et dépouillé les Indes pour enrichir ce palais. « C'est un miracle, non une merveille seulement ; les Espagnols l'appellent la huitième merveille du monde, mais c'est la première. » Les Français « s'ébahissaient, voyant une si grande masse de pierres, tant de corps de logis semblables d'étoffe et de structure, tant de cloîtres, car il y en a dix-sept, si enrichis de tableaux, tant de fontaines par toutes les cours, tant de marbres de toutes sortes, tant de menuiseries de bois précieux apportés des Indes, tant de peintures de tant de bons maitres, tant de terrasses avec leurs balcons, parterres et fontaines, et tant d'autres excellents ouvrages. »

Notre chroniqueur termine sa lettre en disant : « Vous lairray donc dans l'Escurial, sans vous donner la peine de voir les fêtes qu'on nous prépare à Ségovie et à Valladolid. » Comme lui, nous ne suivrons pas le duc de Mayenne, d'étape en étape, jusqu'à la Bidassoa. Le 25 septembre, il était à Bordeaux, où l'on put voir les deux ambassadeurs extraordinaires, Pastraña et lui, qui s'y rencontrèrent, se promener le plus amicalement du monde sur la rive de la Garonne.

VIII

Dès ses premières audiences à l'Alcazar, Puisieux avait écrit à Villeroy : « Je ne doute point que la Reine ne reçoive un très grand contentement de cette infante, laquelle, pour dire vérité (à laquelle, comme vous savez, Monseigneur, Sa Majesté m'a obligé en partant), est belle de corps, d'esprit et de grâce... Je n'ai pas d'opinion qu'elle croisse beaucoup, car elle n'est pas haute pour son âge; ce sera une beauté délicate, un naturel bénin et complaisant et rempli de douceur. »

Puisieux ne se trompait guère : la petite fille de onze ans qu'il avait vue à Madrid en 1612 ne devint jamais une très grande femme, mais elle demeura toujours « belle de corps, d'esprit et de grâce. » On connait le célèbre portrait d'Anne d'Autriche par Mme de Motteville : « Elle a été l'une des plus

grandes beautés de son siècle, et présentement il lui en reste assez pour en effacer des jeunes qui prétendent avoir des attraits... Elle a une mine douce et majestueuse qui ne manque jamais d'inspirer... l'amour et le respect... Elle est douce, affable et familière avec tous ceux qui l'approchent et qui ont l'honneur de la servir... Elle a beaucoup d'esprit... Elle parle bien : sa conversation est agréable, elle entend raillerie, ne prend jamais rien de travers, et les conversations délicates et spirituelles lui donnent du plaisir. Elle juge toujours des choses sérieuses selon la raison et le bon sens. »

Ces qualités précieuses sont au nombre de celles que les Français de la fin du siècle admireront dans la personne de Louis XIV; car le plus remarquable résultat des mariages espagnols, ce ne fut pas la paix assurée entre la France et l'Espagne pendant la régence de Marie de Médicis, mais la naissance du Grand Roi. Albert Sorel dit quelque part que le « don de discernement » et l' « art de régner » « tinrent lieu de génie » à Louis XIII. De son père, Louis XIV hérita ces dons heureux. Mais c'est d'Anne d'Autriche, d'Anne d'Autriche surtout, que Louis XIV reçut sa raison triomphante, son bon sens souverain, sa beauté, sa majesté, sa grâce, son affabilité, cet art de si bien dire, enchantement de sa cour, et cette douceur si égale qu' « une colère de lui faisait événement. »

Rechercher l'origine de toutes les qualités de Louis XIV serait un jeu assez vain. Disons seulement que son amour des plaisirs, qui scandalise la postérité, et sa passion pour le travail, pour son « métier de roi, » jugé par lui « grand, noble, délicieux, » ne lui venaient certainement pas de la pieuse et indolente Anne d'Autriche.

Mayenne ne vit jamais le fils de Louis XIII et de l'infante. L'ancien ambassadeur extraordinaire à Madrid commandait, au mois de septembre 1621, l'armée royale de Basse-Guyenne sous les remparts de Montauban. La ville, pleine de huguenots rebelles, refusait d'ouvrir ses portes à Louis XIII. Jacques-Nompar de Caumont, marquis de La Force, vice-roi de Navarre et gouverneur de Béarn, s'y était enfermé avec deux de ses fils, les marquis de Castelnau et de Montpouillan, et l'un de ses gendres, le comte d'Orval, fils de Sully. Par une canonnière des assiégeants dont l'ouverture était large, les assiégés pouvaient distinguer le va-et-vient d'une tranchée spacieuse, fort proche

de leur retranchement. Le détail n'avait pas échappé à « certain chasseur de Montauban. »

Le 17 septembre, ayant rempli son arquebuse « de fort grosses postes, » il se tenait à l'affût. Tout à coup, dans la tranchée, un grand bruit de voix, une foule grossissante; au milieu de la foule, le duc de Mayenne montrant les travaux à son cousin le duc de Guise. Le « chasseur » met en joue et tire. Mayenne tombe; l'arquebusade lui a crevé l'œil, traversé la tête. Fatale blessure, encore plus cruelle et plus tragique que la blessure semblable, reçue dans les mêmes conditions, par le glorieux général Maunoury!

La balle qui avait tué Mayenne fut portée au Roi, « laquelle ayant vue, racontent les *Mémoires du marquis de Castelnau*, il dit incontinent que c'était Castelnau qui devait avoir fait le coup, et qu'il connaissait le calibre de son arquebuse. Et ce, parce que, quelque temps auparavant, il avait eu l'honneur d'en donner une à Sa Majesté de semblable calibre, et que le Roi savait qu'il n'y en avait guère de mieux ajustés à tirer que lui. »

Pauvre Mayenne! si galant, si libéral, si magnifique pendant son ambassade à Madrid neuf années plus tôt, lui que « son ambition, son courage et sa capacité pouvaient faire agréer et porter partout où un homme puisse prétendre, » le voilà frappé à quarante-trois ans, abattu sans gloire au détour d'une tranchée par un seigneur huguenot!

LA FORCE.

CINQ ANS DE
DICTATURE BOLCHÉVIQUE

LE BILAN ÉCONOMIQUE

Au cours de ces derniers mois, l'état économique de la Russie actuelle a été l'objet des appréciations les plus contradictoires. Nous avons fait appel à un juge dont nul ne saurait contester la compétence technique et l'autorité morale, — le comte Kokovtsoff. On se souvient que le comte Kokovtsoff, qui, dès le début de sa longue carrière administrative, s'était tourné vers les questions de finances et de comptabilité publiques, succéda au comte Witte, comme ministre des Finances en 1894. En 1911, l'Empereur lui confia, en outre, la présidence du Conseil des ministres, qu'il conserva jusqu'au mois de février 1914.

Lorsqu'un étranger jeté dans l'exil par le flot de violences qui a submergé dans sa patrie les bases mêmes de l'organisation et de la vie de l'État, est amené, sur cette terre étrangère, à élever la voix et à dire, — devant l'opinion publique du pays dont il reçoit l'hospitalité, — des paroles de vérité sur le sort de son pays, sa situation est toujours très délicate et grande est sa responsabilité.

La situation devient encore plus difficile, lorsque cet étranger, de toute son âme, par toute son activité et par toutes ses conceptions, appartient au passé de son pays, y occupait un certain rang et garde religieusement le souvenir de tout ce qu'il y avait dans ce passé de lumineux, de grand et de beau ; lorsqu'il tient pour indigne de lui de cacher ses sentiments et de renier ses souvenirs et considère comme son droit d'appeler ouvertement ennemis de sa patrie ceux qui ont porté la main

sur tout le passé de la Russie et qui, avec une cruauté inouïe, ont, en peu de temps, ruiné le travail de nombreuses générations, conduit leur pays aux pires humiliations, leur peuple au cannibalisme, et semé des tombes de leurs victimes toutes les routes et tous les champs de la Russie.

Les paroles de cet étranger peuvent provoquer involontairement la méfiance. La sincérité et l'impartialité de ses thèses et de ses conclusions peuvent engendrer le doute. On y verra la trace de souvenirs personnels, l'écho de souffrances récentes et d'une douleur profonde provoquée par la perte irréparable de son idéal, et, enfin, la tendance bien compréhensible à pousser le tableau au noir, à faire ressortir les côtés sombres et à méconnaître ce qu'il peut y avoir de bon à côté de la mer de sang versé et de l'océan de pleurs qui ne tarissent pas.

Aussi je tiens à déclarer à tous ceux qui me feront l'honneur de me lire, que l'intention d'assombrir pour des raisons personnelles le tableau de la vie russe actuelle, si difficile à comprendre pour ceux qui n'ont pas vu de leurs yeux toutes les horreurs que le peuple entier souffre depuis plus de cinq ans, — cette intention n'a pas guidé ma plume. Quant à l'avenir, je l'envisage avec un désintéressement absolu, parce qu'un homme ne doit pas faire effort pour se survivre, quand tout ce à quoi il était attaché est anéanti.

Un seul désir me guide : dire la vérité telle qu'elle m'apparaît d'après l'analyse impartiale de données certaines. Mon but unique est de mettre cette vérité sous les yeux de ceux qui veulent se renseigner, pour les préserver de fautes irréparables et de méprises dangereuses. J'espère ainsi rendre à ma patrie, que j'ai peu d'espoir de revoir, un dernier service, en montrant à quel point ont été profondes et imméritées ses souffrances, comment on peut lui venir en aide, ce qu'il faut éviter pour ne pas prolonger son agonie et comment y faire renaître, après tous ses malheurs indescriptibles, une vie normale.

AVANT LE COUP D'ÉTAT BOLCHÉVIQUE

On ne peut juger du présent de la Russie qu'à la lumière du passé. Faute de connaître la puissance économique de la Russie avant le coup d'État d'octobre 1917, et l'essor prodigieux des diverses branches de l'activité économique du pays pendant

les dix dernières années avant la guerre, il serait impossible de se faire une idée de l'abîme où le régime économique, politique et social, instauré par le Gouvernement des Soviets, a précipité le pays et de juger exactement l'énormité d'efforts qu'il faudra dépenser pour faire revenir la vie économique de la Russie au niveau qu'elle avait atteint lorsque la révolution bolchévique vint tout détruire.

Au moment où éclata la Grande Guerre, la Russie se trouvait en plein essor économique.

Le pays avait très vite récupéré ses forces après la guerre du Japon et pendant les dix années qui ont précédé la collision européenne, son agriculture, son industrie, son commerce et ses finances s'étaient développés d'une manière remarquable. Une série de bonnes récoltes, l'accession à la propriété privée, le développement de la coopération, l'emploi plus répandu des engrais et des machines agricoles avaient augmenté la prospérité dans la campagne, et toutes les transactions industrielles, commerciales et bancaires s'en ressentaient.

L'essor économique du pays avait sa répercussion sur les finances de l'État. L'établissement des budgets donnait régulièrement des excédents de recettes sur les dépenses. Leur total a atteint pendant les dix dernières années avant la guerre deux milliards et demi de roubles-or et a permis au Trésor d'accumuler de fortes disponibilités.

Le développement des forces productrices a été particulièrement notable dans le domaine industriel. En 1890, l'industrie russe occupait 1 428 800 ouvriers, et sa valeur de production se chiffrait par 1 500 millions de roubles-or. En 1912, le nombre des ouvriers de l'industrie russe monte à 2 931 300, et la valeur de la production à 5 700 millions de roubles.

La production de la fonte est un des indices les plus sûrs du développement industriel. Le tableau ci-dessous montre quel en était le progrès :

	Production de la fonte en millions de pouds (1).
1892	64
1900	177
1912	256
1913	282

(1) 1 poud = 16 kilogrammes.

Aussi rapide était le progrès pour la production de la houille.

	Production de la houille. En milliers de pouds.	Dont dans le bassin polonais de la Dombrova.
1894.	534 900	204 000
1904.	119 700	288 000
1910.	1 521 984	340 700
1912.	1 903 584	394 530
1913.	2 196 910	426 310

Quant à la production du pétrole, tout empêchée qu'elle eût été par les troubles révolutionnaires et la destruction des puits en 1905, elle atteignait 561 millions de pouds en 1913, contre 275 millions en 1891.

La production du cuivre, qui est aussi un indice sûr de l'état de l'industrie, a été de 2 048 000 pouds en 1913, contre 630 000 pouds en 1906.

Enfin, pour donner une idée du développement de l'industrie textile, il suffit d'indiquer que le nombre des broches dans l'industrie du coton a passé de 3 457 116 en 1890 à 6 090 869 en 1900, et à 9 112 000 en 1913.

Un autre facteur important de l'essor économique de la Russie est le développement progressif et constant des forces productrices de l'agriculture. Le rendement des terres paysannes (toujours inférieur au rendement des terres des grands propriétaires fonciers) était passé de 29 pouds par déciatine (à peu près un hectare) en 1869-1870, à 39 pouds en 1899-1900, et excédait, avant la guerre, 40 pouds par déciatine. Pendant les dix dernières années qui ont précédé la guerre, la production de machines agricoles en Russie, a plus que quadruplé, coïncidant avec un énorme accroissement de l'importation des machines agricoles de l'étranger. La consommation des engrais chimiques en Russie était passée de 13 millions de pouds en 1908 à 30 millions de pouds en 1912, et l'importation, de 1907 à 1911, de 9 à 26 millions de pouds. Le développement rapide du mouvement coopératif agricole est une autre preuve de cet accroissement des forces économiques rurales : la Russie ne possédait avant 1905 qu'environ 2000 sociétés coopératives ; elle en comptait, à la veille de la guerre, plus de 20 000 la plupart en pleine prospérité, et cela presque exclusivement parmi les paysans.

Dans l'espace des vingt années qui précédèrent la Grande Guerre, la longueur du réseau ferré avait doublé. Elle était de 34 980 verstes en 1895, de 60 524 en 1910, de 61 684 en 1911, de 62 293 en 1912 et de 63 153 en 1913. Les recettes nettes étaient en 1913 de 467 millions de roubles, dont 310 millions pour le réseau d'État et 157 millions pour le réseau concédé. Parallèlement à l'augmentation des bénéfices des chemins de fer concédés, la participation de l'État dans ces bénéfices a passé de 3 868 000 roubles en 1909 à 19 922 000 en 1911, et à 33 976 000 en 1913.

Le commerce extérieur reflétait les progrès de l'activité économique du pays. En l'espace de quinze années, la valeur des exportations et des importations avait doublé : les exportations étaient passées de 733 millions de roubles en 1898 à 1420 millions de roubles en 1913, et les importations de 617 millions à 1 221 millions de roubles. La balance commerciale donnait constamment des excédents considérables, suffisants pour couvrir le service des emprunts extérieurs.

La Russie était considérée, à juste titre, comme le véritable grenier de l'Europe et son principal fournisseur de matières premières. En 1913, dernière année avant la guerre, la Russie a fourni au marché mondial 10 672 000 tonnes de céréales, dont 3 326 000 tonnes de froment et 3 934 000 tonnes d'avoine. L'exportation du bois est passée de 5,16 millions de tonnes en moyenne pendant les années 1904-1908, à 7,66 millions de tonnes en moyenne pendant les années 1909-1913. En 1913, l'exportation atteignait 7 730 000 tonnes, soit plus d'un tiers de la quantité exportée par les États-Unis, le Canada, les pays scandinaves et l'Autriche-Hongrie réunis. L'exportation du lin représentait 75 pour 100 de la consommation totale de l'industrie européenne. En pétrole et produits du pétrole, près d'un million de tonnes. Ajoutez trois milliards et demi d'œufs et environ 80 000 tonnes de beurre. Pour toute une série d'articles d'exportation, tels que platine, manganèse, bois pour allumettes, la Russie avait une sorte de monopole naturel.

Enfin, la Russie, avec sa population qui augmentait sans cesse et atteignait 174 millions d'habitants en 1913, contre 128 millions en 1897, formait pour l'économie mondiale un marché extrêmement vaste et présentant pour l'avenir des possibilités à peu près illimitées.

Cette situation économique si favorable constituait pour les

finances de l'État une base solide et parfaitement saine. Les recettes, pendant les années qui ont précédé la guerre, croissaient régulièrement presque sans élévation du chiffre des impôts, et les dépenses productives, telles que construction des voies ferrées, instruction publique, assistance, etc., ne cessaient d'augmenter. L'établissement des budgets donnait régulièrement des excédents considérables, comme l'indique le tableau suivant : (en millions de roubles) :

	1908	1909	1910	1911	1912	Moyenne de cinq années.
Recettes ordinaires. .	2418	2526	2781	2952	3104	2756
Dépenses	2388	2451	2473	2536	2669	2503
Excédents des recettes sur les dépenses . .	30	75	308	416	435	253

Ces excédents de recettes, qui pour la période des dix dernières années ont fourni une somme totale de 2400 millions de roubles, ont servi à couvrir les dépenses des budgets extraordinaires (dont une partie notable était destinée à la construction des chemins de fer) et à constituer des disponibilités qui atteignaient, à la fin de 1913, la somme considérable de plus de 500 millions de roubles.

La circulation monétaire de la Russie, depuis la réforme de 1896, était établie sur des bases extrêmement solides qui n'avaient pu être ébranlées ni par les troubles intérieurs de 1905, ni par la guerre avec le Japon. Pendant toute la durée de cette guerre, le Gouvernement a su éviter le cours forcé et à aucun moment l'échange des billets contre l'or n'a été arrêté. Le droit d'émission libre, non couverte par de l'or, était fixé par la loi à 300 millions de roubles. Non seulement le Gouvernement n'en a pas usé, mais la totalité des billets émis était couverte, à la veille de la guerre, par un stock d'or à raison de plus de 100 pour 100, comme le prouve le bilan suivant de la banque de Russie au 16-29 juillet 1914.

	Millions de roubles.
Billets en circulation	1633
Or en Russie	1604
Or à l'étranger	141

On voit que, comme je l'ai dit, au moment où éclata la Grande Guerre, la Russie était en plein essor économique. La guerre produisit naturellement dans cette situation, en Russie

comme dans les autres États belligérants, des changements profonds. Au point de vue agricole, la superficie ensemencée subit une certaine diminution (de 10 à 20 pour 100), par suite du départ de la population masculine et de l'occupation par l'ennemi d'une partie des territoires de la Russie. Le commerce extérieur surtout eut à souffrir de la fermeture des frontières. En revanche, l'industrie fut très peu atteinte : la production de la grande industrie qui avait baissé au début de la guerre, par suite de la mobilisation, s'est ensuite relevée et est revenue aux chiffres d'avant-guerre, les dépassant même dans certains cas. La production de la fonte qui avait été, en 1913, de 256 millions de pouds était, en 1915, de 224 millions et, en 1916, de 231 millions de pouds. La production de la houille qui était, en 1913, de 1 744 millions de pouds, atteignait 2 060 millions de pouds en 1916. La production du naphte passait de 561 millions de pouds, en 1913 à 602 millions de pouds en 1916. La guerre a, en outre, stimulé la naissance en Russie de nouvelles branches de production dans le domaine des industries chimique, électrotechnique, etc. De nouvelles voies ferrées importantes ont été construites pendant la guerre, telles que le chemin de fer de Mourmansk qui relia la Russie avec un port de mer qui ne gèle pas et qui ouvrit à l'exploitation de grandes richesses forestières.

La Russie a dû, comme d'ailleurs la plupart des Puissances belligérantes, recourir aux émissions de papier monnaie pour financer la guerre. La circulation monétaire passa de 1 633 millions de roubles au 16-29 juillet 1914, à 9 950 millions de roubles au 1er mars 1917. La révolution de mars n'a pas manqué de produire une forte inflation et, à la veille du coup d'État bolchévique, la circulation des billets de crédit se chiffrait par 18 362 millions de roubles, soit le double du chiffre atteint après trois années de guerre. Le change du rouble sur Londres variait entre 27 et 30 roubles pour la livre sterling. Le *disagio* était d'environ 210 en moyenne.

Bien que, du fait de la guerre, la Russie ait eu à souffrir dans sa situation économique, elle avait toutes chances de se relever promptement et de guérir ses blessures dans un temps relativement court. Elle restait, en effet, le principal fournisseur de produits alimentaires, ainsi que des matières premières nécessaires à l'industrie qui manquaient après la guerre à

l'Europe et elle devait de toute nécessité bénéficier de ces conditions particulièrement favorables.

Telle était la situation économique et financière de la Russie, vers le mois d'octobre 1917, au moment où le parti bolchévique s'empara violemment du pouvoir.

LES RÉSULTATS DU RÉGIME COMMUNISTE

Dans la politique économique et financière des bolchévistes il y a lieu de distinguer deux périodes.

1° celle pendant laquelle le Gouvernement des Soviets essaie de réaliser le communisme intégral, période qui s'étend jusqu'au milieu de l'année 1921;

2° celle pendant laquelle, après l'échec total de ses expériences, devant la menace de la catastrophe finale et sous la poussée impérieuse de la vie, le Gouvernement des Soviets renonce aux principes purs du communisme et donne à sa politique une nouvelle orientation.

La première période de la politique économique bolchéviste, celle qui, d'après une expression à la mode dans la presse soviétique, fut « la période du romantisme révolutionnaire, » constitue la tentative la plus violente de réalisation du communisme intégral. Aussi tous les éléments du régime bourgeois-capitaliste subissent-ils pendant cette période la liquidation la plus complète et la plus brutale.

D'après la théorie communiste, les produits de l'industrie nationalisée et les recettes en nature prélevées sur les paysans sont versés à un fonds d'État d'où ils sont dirigés, par les voies de communication nationalisées, vers les centres de consommation, pour y être distribués par les soins des pouvoirs publics. Ces derniers échangent les excédents des produits sur les marchés étrangers.

Dans ces conditions, à l'exception de la production paysanne, qui ne livre que ses excédents, la totalité de la production, des transports, des échanges et de la répartition est concentrée entre les mains de l'État. Le crédit bancaire à l'industrie et au commerce devient inutile : il est remplacé par l'inscription au budget d'ouvertures de crédits pour les différentes branches de la production nationale. Par suite de la « nationalisation, » l'emploi de l'argent est appelé à disparaître progressivement.

Le budget lui-même devra perdre peu à peu son expression monétaire et être rédigé non plus en argent, mais en produits.

Telle est la théorie de l'État communiste dans le domaine de l'organisation économique et financière. C'est cette théorie qui a régi la politique des pouvoirs soviétiques pendant la première période, c'est-à-dire jusqu'au milieu de l'année 1921.

En conformité de cette politique, l'industrie, les transports et le commerce sont nationalisés, l'appareil de crédit est détruit, la Banque d'État, les banques privées sont liquidées. Les impôts sont peu à peu supprimés; l'appareil fiscal, devenu inutile, est anéanti et la levée des impôts en espèces est complètement arrêtée vers la fin de 1919. Le seul impôt qui subsiste est perçu sur les paysans, sous forme de réquisition des excédents agricoles (la « prodrazverstka »), motivée par le fait que la production agricole reste en dehors de la nationalisation. Une autre forme d'impôt est constituée par le travail obligatoire. La source principale des revenus de l'État est constituée par les bénéfices de l'industrie et des transports nationalisés.

Ainsi, pendant cette première période, le Pouvoir soviétique agissait d'après un plan d'ensemble : il mettait en pratique son absurde idéologie avec une volonté de fer, en employant les mesures de coercition les plus brutales et les plus cruelles, en brisant non seulement toute opposition effective, mais l'ombre même et la possibilité d'une opposition, et en détruisant tout l'appareil économique du pays pour tenter d'édifier sur ses ruines l'organisation de l'État communiste. C'est en vain que maintenant, devant l'échec de cette politique, les dirigeants bolchévistes essaient de persuader l'opinion publique à l'étranger (notamment pendant la Conférence de Gênes), qu'ils n'avaient pas l'intention de réaliser le programme communiste intégral et que les mesures qu'ils ont prises ne diffèrent pas sensiblement de la politique « d'étatisme de guerre » que les autres États belligérants ont été forcés d'appliquer pendant les hostilités.

Le bilan de cet essai, qui dura trois ans et demi, peut se définir par deux mots : désorganisation et destruction.

La destruction se manifesta d'une manière particulièrement intense dans le domaine de l'industrie; mais elle ne s'étendit pas seulement sur les biens matériels; elle atteignait avec la

même force les vies humaines, la population étant implacablement persécutée et terrorisée, afin d'étouffer toute opposition.

Mon intention n'est pas de mettre sous les yeux du lecteur les tableaux d'une terreur sanglante, telle que le monde n'en connaissait pas avant l'arrivée au pouvoir des usurpateurs soviétiques. Mon récit n'ajouterait rien à ce qui est connu du monde entier. Ce ne sont pas mes paroles qui pourraient provoquer une nouvelle vague de commisération envers un peuple malheureux. Moins encore pourraient-elles briser l'indifférence avec laquelle l'humanité assiste, depuis déjà cinq ans, à la tempête d'extermination qui sévit librement sur les plaines infinies de la Russie. Je ne veux pas sortir du cadre précis d'une étude purement économique. Je ne fais pas autre chose que ce que l'explorateur universellement estimé, M. G. Bonvalot, a fait dans sa brochure intitulée : *A nos amis d'Amérique*. M. Bonvalot établit avec une clarté saisissante le compte des pertes subies par la France dans la lutte pour l'idéal de l'humanité et pour la cause commune, et de celles qu'ont eu à supporter les autres alliés, et il arrive à cette conclusion que « la France doit moins qu'on ne lui doit. » Dans son calcul, remarquable par sa simplicité, il introduit la valeur matérielle, économique de 1 600 000 vies humaines que la France a perdues, non compris les 820 000 blessés et invalides qui sont le legs de la guerre. En adoptant le calcul des économistes qui estiment que tout individu, dans la période active de la vie, représente une valeur évaluée à son gain annuel multiplié par 15, M. Bonvalot, fixant ce gain annuel à 8 000 francs, arrive au chiffre de 120 000 francs pour chaque vie humaine perdue, soit à 192 milliards pour les 1 600 000 victimes françaises de la guerre.

Quel est alors le capital que représente l'ensemble des vies humaines exterminées par le régime bolchévique?

Ne prenons que deux chiffres :

1° La statistique, publiée par les journaux, des personnes exécutées et exterminées par les bolchévistes, au cours des trois premières années de leur dictature, en exécution des ordres de la maudite Tchéka ;

2° Le nombre des personnes mortes d'inanition pendant la famine de 1921-1922.

Voici le premier de ces deux chiffres que cite entre autres

M. H.-A. Van de Linde dans la lettre publiée par le journal le *Times* en mars 1922 et qu'il n'est pas inutile de rappeler à l'humanité si facilement oublieuse des événements passés :

	28	évêques,
	1 215	prêtres,
	6 775	professeurs et maîtres d'écoles,
	8 800	médecins,
	54 650	officiers,
	260 000	soldats,
	10 500	officiers de la police,
	48 500	agents de la police,
	12 950	propriétaires fonciers,
	355 250	représentants des classes dites intellectuelles,
	193 350	ouvriers,
Total.	1 766 118	

Quant au deuxième chiffre, nous hésitons à le reproduire ici, tant il est effrayant. Les statistiques officielles se sont soigneusement abstenues de le donner. Les enquêtes privées parlent de 10 millions, de 20 millions et même d'un plus grand nombre de personnes mortes d'inanition pendant la grande famine. Tenons-nous en au plus modeste de ces chiffres et rappelons qu'il existe des districts où la population tout entière a succombé, et d'autres où il ne reste que de rares habitants, ou plutôt des ombres d'habitants rôdant dans les ruines de villages récemment encore peuplés et florissants.

Et alors, sans vouloir frapper l'imagination par un chiffre « astronomique » de l'évaluation du capital humain perdu par la Russie comme suite de la dictature bolchévique, nous nous permettons de déclarer qu'il serait criminel de notre part de ne pas introduire, au moins « pour mémoire, » cet élément dans le bilan des dévastations causées par le pouvoir des Soviets.

***

Passons, maintenant, aux dévastations causées par le régime communiste dans le domaine des diverses industries.

La nationalisation de l'industrie eut pour premier effet de remplacer, dans les entreprises industrielles, la direction immédiate et unique du propriétaire par la mainmise d'une

bureaucratie formidable. Pour tout, il fallait passer par des organisations centrales. S'agissait-il de l'approvisionnement en matières premières? On devait s'adresser aux Directions centrales « Glavki et Centri » qui déterminaient les quantités à livrer et les délais de livraison. De même on devait s'adresser pour le combustible à des organisations centrales spéciales. L'embauchage des ouvriers ne pouvait se faire que par l'intermédiaire des organisations *ad hoc;* les salaires étaient fixés par des institutions d'État et payés sans tenir compte du rendement du travail. Pour obtenir les fonds nécessaires à la marche des entreprises, il fallait s'adresser au Commissariat des Finances. Ainsi se trouvait substituée à la volonté unique d'autrefois une multitude d'institutions bureaucratiques avec des cadres énormes de fonctionnaires et une paperasserie fastidieuse engloutissant des sommes énormes.

Le résultat de cette politique fut l'arrêt presque total de la production.

Voici le bilan industriel de cette période que dresse la revue l'*Économiste*, éditée à Moscou (n° 2, de 1922) :

« La production de la houille qui atteignait avant la guerre (non compris les territoires détachés de la Russie) 1 800 millions de pouds par an, n'était plus que de 450 millions de pouds en 1920 et 251 millions pendant les six premiers mois de 1921. La consommation de la houille pour les besoins propres des houillères en 1921 a atteint 48 pour 100 contre 7 à 8 pour 100 avant la guerre; et les quantités insignifiantes qui restaient étaient encore, pendant les transports, diminuées par des vols (atteignant 60 pour 100 d'après les données officielles), effectués le long des voies ferrées par la population souffrant du froid.

« Même situation pour le naphte dont la production, de 525 millions de pouds en 1917, tomba, en 1921, à 240 millions de pouds. En même temps, les travaux de forage sont tombés en 1921 à 22 sagènes (1) par mois au lieu de 5000 sagènes en 1913.

« Dans le domaine de l'industrie métallurgique, la situation a été en 1921 aussi grave. La production de la fonte n'a été que de 7 millions et demi de pouds en 1921, soit moins de 3 pour 100 de la production d'avant-guerre. De même il n'a été produit en 1921 dans le bassin du Krivoi Rog que 13 millions de pouds de minerai de fer contre 550 millions en 1913. En un mot, la

(1) *Sagène* (2 mètres 133 millimètres).

production métallurgique russe, cette base de la vie industrielle, était presque arrêtée.

« L'industrie textile, qui était avant la guerre la branche de l'industrie russe la plus puissante, a subi le même sort. En 1921, dans l'industrie du coton ne travaillaient que 12 p. 100 des broches et la production n'était que de 6 p. 100 de celle d'avant-guerre. Dans l'industrie du lin ne travaillaient que 25 p. 100 de broches et la production a rétrogradé au niveau des années 1850-60.

« Dans son ensemble, la production industrielle russe ne dépassait pas 6 p. 100 de celle d'avant-guerre.

« La désorganisation des transports n'a pas été moins profonde. Elle a été causée par une désorganisation totale administrative et technique, par une baisse extrême de la productivité du travail, par le manque de combustible et le mauvais état du ravitaillement. L'état des voies était lamentable par suite de l'impossibilité de changer les traverses et les rails. »

D'après les tableaux annexés au récent rapport de la Ligue des Nations sur les conditions économiques de la Russie (Genève, 1922), le pourcentage des locomotives inutilisables a passé de 15,16 p. 100 en 1914 et 16,8 p. 100 en 1916 à 57,2 en 1921 et la proportion de wagons inutilisables de 3,7 p. 100 en 1916 à 20,9 p. 100 en 1921. Le nombre moyen journalier des wagons chargés est tombé de 33,643 en 1913 à 9,780 en 1921. La construction des locomotives, qui était de 609 pièces en 1913 et 916 pièces en 1916, n'était plus que de 73 pièces en 1921 et la construction des wagons de 20429 en 1913 et 31674 en 1914 n'en comprenait que 950 en 1921. Un récent rapport, présenté au Gouvernement français par un de ses agents, donne un tableau encore beaucoup plus lamentable.

La production agricole a aussi profondément souffert. La politique bolchévique envers les paysans était fondée sur ce principe que toute la production des céréales excédant les besoins minima de l'alimentation appartenait à l'État. La réquisition des produits agricoles, implacablement pratiquée par la force armée, était devenue ainsi le mode principal, sinon le seul, de la constitution de stocks de ravitaillement et de matières premières par les pouvoirs soviétiques.

Il s'est trouvé cependant que la campagne avait à sa disposition une arme terrible, dont elle a usé pour répondre aux incursions des villes affamées. Cette arme consistait dans la diminu-

tion de l'ensemencement et de toute la production agricole en général, réduite aux limites de la consommation personnelle de la population rurale. Joignez la nécessité réelle de diminuer l'ensemencement par suite de l'usure du matériel, de la diminution du cheptel et de l'absence de graines.

Résultat : la superficie emblavée de céréales, qui était pour les territoires actuellement occupés par la Russie des Soviets de 85 700 000 déciatines en 1909-1913, est tombée à 56 800 000 déciatines en 1920, à 49 100 000 déciatines en 1921 et à 45 000 000 en 1922.

La culture des plantes industrielles a subi de même une très forte réduction. Au lieu de 27 millions de pouds avant la guerre, la récolte du lin n'a donné en 1920-1921 que 3 millions. Pour le coton, au lieu de 12 millions de pouds, on n'a produit en 1921 que 700 000 pouds; au lieu de 6 millions de pouds de laine, 600 000, etc. La production de betteraves s'est abaissée de 630 millions de pouds en 1914-1915 à 43 millions en 1920-1921.

En même temps, le gros bétail a diminué de 50 p. 100, les porcs de 60 p. 100, les moutons de 70 p. 100. Le nombre de chevaux a diminué de 36 à 6 millions.

Cette politique du Gouvernement des Soviets envers les paysans fut une des causes déterminantes de la grande famine de 1921-1922 (1).

Les finances publiques ne pouvaient manquer de refléter cette situation désastreuse de la vie économique. La suppression de la matière imposable prive le budget de l'État de ses principales sources de recettes. Loin d'être rémunératrice, l'industrie nationalisée qui devait constituer, d'après la théorie communiste, la source principale de recettes dans l'économie financière de l'État communiste, accuse des déficits énormes.

Le montant insignifiant des recettes et la hausse vertigineuse des dépenses ont trouvé leur expression dans les budgets soviétiques, lesquels se chiffrent comme suit :

	En millions de roubles.		
	Recettes.	Dépenses.	Déficit.
1918. . . .	1 804	46 726	44 922
1919. . . .	48 954	216 697	167 743
1920. . . .	150 000	1 150 000	1 000 000

(1) Voir : Société des Nations, rapport sur les conditions économiques de la Russie, p. 20, 21.

D'après un mot du Commissaire aux Finances, Krestinsky, que nous ne faisons que reproduire, — le budget soviétique de 1920, dont le déficit atteint 98 pour 100, est tout simplement un « budget de dépenses, » ou, mieux encore, un « budget d'émission de papier monnaie. »

Devant la catastrophe qui menaçait l'existence même du pouvoir bolchévique, le Gouvernement des Soviets a cherché, d'une part, une issue à cette situation critique, et, d'autre part, les moyens de se concilier les larges masses des populations rurales qui s'étaient dressées, les armes à la main, contre la réquisition forcée des produits agricoles. Il adopta une nouvelle politique économique. C'est le fameux « nep, » inauguré à la fin du mois de mars par un discours de Lénine, discours dans lequel le dictateur bolchévique a ouvertement reconnu que la politique du communisme intégral a échoué devant les exigences de la vie et l'opposition des paysans.

NOUVELLE ORIENTATION DE LA POLITIQUE ÉCONOMIQUE DES SOVIETS

La nouvelle politique économique du Gouvernement des Soviets peut être formulée de la manière suivante :

1° Devant l'opposition des paysans, les pouvoirs soviétiques renoncent au système de réquisition des excédents de la production agricole pour créer un impôt en nature (prodnalogue). Tout agriculteur peut librement disposer des excédents qui lui resteraient après le paiement de l'impôt. Il a le droit de les vendre sur le marché.

2° Par conséquent, comme suite de la création de l'impôt en nature, le Gouvernement admet la liberté du commerce.

3° Le Gouvernement des Soviets cherche à augmenter le rendement des entreprises nationalisées en les réunissant en trusts, en les organisant « sur des bases commerciales, » c'est-à-dire en leur accordant une autonomie au point de vue de l'achat des matières premières et du combustible, de la vente des produits, etc.

4° Pour alléger le budget de l'industrie nationalisée, le Gouvernement des Soviets autorise l'affermage des entreprises dont l'État ne peut pas assurer l'exploitation avec bénéfices. Toutefois, les branches les plus importantes de l'industrie et des transports, « les hauteurs qui commandent les positions, » d'après l'expression de Lénine, doivent rester entre les mains du Gouvernement.

5° Cette nouvelle orientation de la politique économique conduit nécessairement à des modifications dans le domaine de la politique financière.

En ce qui concerne les dépenses, la nouvelle politique économique devant donner à une grande partie de la population urbaine la possibilité de gagner sa vie, le Gouvernement des Soviets se décharge du soin de ravitailler les citadins en vivres et en objets de première nécessité. Il ne conserve à sa charge que l'armée rouge et une partie des ouvriers et employés. Cette opération réduit d'environ 35 millions le nombre des personnes qui avaient été antérieurement à la charge de l'État communiste.

Le rétablissement d'une certaine liberté d'échanges et l'affermage d'entreprises industrielles créant une nouvelle matière imposable, le Gouvernement des Soviets commence à rétablir en hâte le vieux système d'impôts. C'est ainsi qu'il rétablit les patentes et toute une série d'impôts de consommation (tabac, sel, alcool) et d'impôts locaux.

La nouvelle politique amène le besoin d'organiser le crédit, aussi indispensable aux échanges qu'aux entreprises affermées. D'un autre côté, le budget des entreprises industrielles réorganisées sur des bases commerciales n'est plus, dorénavant, englobé dans le budget d'État. C'est pour ces raisons que l'on crée la Banque d'État.

Enfin, abandon de la politique qui tendait à faire disparaître la monnaie. Au contraire, différentes mesures sont prises pour consolider le pouvoir d'achat du rouble; la création d'un réseau de caisses d'épargne est envisagée, et des mesures sont prises en vue de diminuer l'inflation fiduciaire; on favorise de toutes manières l'ouverture des comptes de dépôts en banque, on rétablit l'usage des chèques, etc.

***

Cette nouvelle politique est appliquée par le Gouvernement des Soviets depuis dix-huit mois. Demandons-nous quels en ont été les résultats réels. A-t-elle modifié radicalement la situation économique de la Russie? A-t-elle arrêté le mouvement de destruction des forces productrices du pays? A-t-elle, enfin, inauguré une reconstruction de la vie économique et des finances publiques de la Russie?

Examinons d'abord la situation de la grande industrie, des

transports et du commerce extérieur que le Gouvernement des Soviets considère comme les « hauteurs qui commandent les positions » et qui doivent, par conséquent, rester entre les mains de l'État.

Voici la situation de cette industrie après l'application par le Gouvernement des Soviets, pendant plus d'une année, de la « nouvelle politique économique. » Dans la *Pravda* du 1er décembre 1922, le bolchéviste notoire Larine essaie de dresser le bilan de l'industrie nationalisée pour les neuf premiers mois de 1922. Voici les résultats auxquels il arrive !

Pour cette période de neuf mois, les recettes brutes de l'industrie nationalisée ne dépassent pas 720 millions de roubles, tandis que les dépenses atteignent 890 millions de roubles. Par conséquent, l'industrie nationalisée a éprouvé pendant les neuf premiers mois de 1922 un déficit net de 24 p. 100. Une partie de ce déficit a été couverte par des subventions de l'État et le reste par la liquidation d'une partie des réserves. D'après les données publiées par le Conseil suprême économique, l'industrie nationalisée avait, à la fin de 1922, seulement pour 380 millions de roubles de capitaux de roulement (matières premières, etc.) au lieu de 550 millions au début de l'année. Elle fut, par conséquent, forcée, pour couvrir le déficit, de procéder à la liquidation de 30 p. 100 de ses disponibilités.

Ces résultats déplorables s'expliquent par le fait que la « nouvelle politique économique » n'a en réalité rien modifié dans les principes sur lesquels les bolchévistes ont fondé l'organisation de l'industrie. Les « trusts d'État » créés après l'inauguration de cette politique, pour remplacer les Directions centrales, n'ont réalisé qu'un changement de façade et, comme l'avoue l'auteur de l'article sur la nouvelle politique industrielle, publié par la revue *Renaissance économique* (n° 1 de l'année 1922, p. 53) éditée à Pétrograd, n'ont de commun que le nom avec les trusts industriels européens. « La vie d'une entreprise industrielle, dit l'auteur de cet article, suppose toute une série de conditions : l'entreprise doit avoir à sa disposition des capitaux suffisants, elle doit pouvoir en temps utile compléter ses stocks de matières premières et de combustible, disposer de la main-d'œuvre nécessaire et fixer les conditions du travail, posséder un marché d'écoulement et s'adapter à ses exigences, etc. Les trusts ne réalisent aucune de ces conditions. Le Gouvernement n'a pu

que leur remettre les restes des capitaux dont disposaient les entreprises. Un outillage qui exige des réparations capitales, quelques réserves de matières premières, des stocks des produits qui n'ont pas pu trouver d'acheteurs, — voilà quelles sont les ressources avec lesquelles il a été recommandé aux trusts de « reconstituer l'industrie et en former une base solide pour la vie économique du pays. »

« Supposons même que le trust ait réalisé les stocks et ait obtenu des subventions. Peut-il compter qu'il sera à même d'assurer à ses entreprises les matières premières et le combustible nécessaires à un travail normal? Dans les conditions actuelles, — non ! Le marché des matières premières est désorganisé, l'état des transports est déplorable, une monnaie stable n'existe pas. Dans ces conditions, le succès est impossible.

« Mais il y a mieux : dans le domaine du travail, les trusts d'État sont placés dans des conditions qui paralysent toute entreprise industrielle. Ils ne savent pas quel sera le taux des salaires qu'ils auront à payer, n'ayant pas le droit de fixer eux-mêmes ces salaires. Ce sont les syndicats professionnels qui fixent les salaires, en donnant un effet rétroactif à leurs décisions. Cette situation conduit souvent à des résultats absolument ineptes : ainsi un trust qui a produit en février pour 4 500 millions de roubles a dû, par suite d'une décision de ce genre, doubler en mars les salaires des ouvriers et débourser pour une production de 4 500 millions de roubles, 4 millions de salaires (1) ! »

L'auteur conclut en déclarant que les administrateurs qui gèrent au nom de l'État, sans encourir aucune responsabilité, ne pourront jamais atteindre des résultats satisfaisants. « Le

(1) Sous la pression des syndicats professionnels, les salaires sont fixés sans aucun égard aux ressources des entreprises et au prix de vente des produits. C'est ainsi que Rykoff, dans le N° 1 du 1er octobre 1922 de *la Vie économique*, indique qu'en 1913 un ouvrier métallurgiste fournissait par an, en moyenne, une production de 4 410 roubles-or. Son salaire annuel était de 356 roubles-or, soit 8 p. 100 de la valeur de la production. En 1922, la production moyenne annuelle d'un ouvrier métallurgiste, établie sur les données du premier semestre, est de 636 roubles-or, soit 14 p. 100 de la production de 1913. Dans ces conditions, le salaire de l'ouvrier métallurgiste qui est en 1922 de 150 roubles, tout en ne constituant que 40 p. 100 de son salaire en 1913 est, par rapport à la valeur de sa production, beaucoup plus élevé qu'en 1913. Il constitue presque 25 p. 100 de la valeur de sa production au lieu de 8 p. 100 en 1913.

Les salaires que touche actuellement l'ouvrier russe sont extrêmement bas par comparaison avec l'avant-guerre : 22 roubles par mois en 1913 contre 8 roubles 22 copecks pendant les 6 premiers mois de 1922 (*Vie économique*, 13 décembre 1922).

sort de l'industrie restera incertain, tant que ne sera pas créée pour cette industrie une atmosphère économique et psychologique normale. » Ainsi, dans les cadres du régime bolchévique, même amendé par la nouvelle politique économique, la reconstitution de l'industrie est irréalisable.

D'après le rapport que le bolchéviste de marque, Groman, a fait au début de décembre dernier devant le « Gosplan » (Commission suprême pour l'élaboration du programme de l'activité économique de l'État), aucune amélioration n'est à constater dans l'industrie depuis 1920; au contraire, une forte tendance à la diminution se manifeste dans la production industrielle et dans l'extraction des combustibles. Quant aux transports ferroviaires, ils donnent lieu aux constatations suivantes : diminution du trafic, augmentation du nombre de wagons inutilisables et renouvellement insuffisant des rails et des traverses. Le pays, déclare Groman, est en train de consommer son capital.

Pour illustrer la situation, le rapporteur insiste, avec plus de détails, sur l'état de l'industrie du Donetz. Là, malgré une tendance à l'accroissement de la productivité du travail, la production ne cesse de baisser par suite de la diminution du nombre des travailleurs. Cette diminution est la conséquence de l'impossibilité, d'un côté, d'assurer l'entretien d'un nombre suffisant d'ouvriers et, de l'autre, de disposer des moyens techniques nécessaires pour organiser le travail d'un nombre plus grand d'ouvriers.

Quant aux salaires moyens, ils atteignent à peine 30 pour 100 du chiffre d'avant-guerre.

Le rapporteur passe ensuite en revue la crise des matières premières. Les stocks de coton, de laine, de lin, ont subi une forte diminution. Les stocks de fonte ont baissé, du 1er janvier 1921 au 1er avril 1922, de 22 à 8 millions de pouds, les stocks de naphte de 104 à 30 millions de pouds. La capacité d'achat de la population a diminué de 60 pour 100. Le rapporteur estime que cet épuisement des forces économiques du pays ne peut aller qu'en s'accentuant, et que, dans ces conditions, il est vain d'espérer de stabiliser le rouble. Il n'aperçoit de salut que dans un secours venu de l'extérieur, notamment dans un contact plus étroit de l'économie russe avec l'économie mondiale.

Passons à la situation des transports nationalisés. Elle n'est pas meilleure, sous le régime de la nouvelle politique, que celle de l'industrie.

En 1922, les crédits à ouvrir aux chemins de fer nationalisés pour les neuf mois de janvier à septembre, étaient estimés à 323 millions de roubles-or d'avant-guerre et les prévisions des recettes étaient évaluées à 206,3 millions de roubles-or d'avant-guerre. Le déficit ressortait, par conséquent, à 117,2 millions de roubles. Étant donné que l'État n'était pas à même de couvrir le déficit, sensiblement supérieur à celui inscrit dans les prévisions budgétaires, l'administration des chemins de fer était forcée d'arrêter les dépenses les plus urgentes, ne faisait pas de réparations, ne changeait pas les traverses et ne payait que partiellement la main-d'œuvre et les fournitures en combustible et en matériaux. Conclusion : les transports ferroviaires ne peuvent être que déficitaires et doivent nécessairement rester à la charge du budget. (*Vie économique* du 20 octobre 1922.)

La situation est encore pire en ce qui concerne le commerce extérieur. D'après les données du commissariat pour le commerce extérieur, l'exportation de la Russie pendant les neuf premiers mois de 1922 a été (calculée d'après les prix de 1913) de 48 millions de roubles et l'importation de 225 millions de roubles (non compris l'importation faite par les organisations de secours aux affamés). Par conséquent, l'excédent des importations sur les exportations a été de 177 millions de roubles et le déficit de la balance commerciale atteint 80 p. 100 du total de l'importation. Ce déficit a dû être couvert par l'État par des exportations d'or.

On le voit : la conservation entre les mains du Gouvernement de ces trois « hauteurs qui commandent les positions, » — la grande industrie, les transports, le commerce extérieur, — exige de l'État des sacrifices énormes. Avant le coup d'État bolchévique, ces branches de l'activité économique formaient des sources permanentes de revenu national et de recettes pour l'État. Sous le régime communiste, ces mêmes branches d'activité sont devenues des sources permanentes de déficits considérables et la nouvelle politique économique n'a amené dans cette situation aucun changement.

Le Gouvernement des Soviets est ainsi conduit à rechercher les moyens financiers qui lui permettront non seulement de couvrir les dépenses publiques, mais aussi de combler les déficits de l'industrie, des transports et du commerce nationalisés.

Quelles sont les ressources normales dont peut disposer le Pouvoir bolchévique pour satisfaire à cet ensemble de besoins

financiers? Ce sont l'impôt en nature et les impôts en argent.

L'impôt en nature est prélevé sur les paysans. Il dépend essentiellement de l'état de la production agricole. Or, la nouvelle politique économique du Gouvernement n'a apporté aucune amélioration dans la situation agricole du pays ruinée par l'expérience communiste et profondément atteinte par la dernière famine. La décadence de l'agriculture et l'appauvrissement des paysans ont été récemment reconnus par le rapport du commissaire à l'Agriculture présenté à la Conférence réunie des représentants du Conseil du travail et de la Défense nationale, du Comité central du parti communiste et du Bureau du Comité central exécutif. Il résulte de ce rapport que les emblavures d'hiver ont subi, en 1923, par comparaison avec l'année précédente, une diminution de 10 à 15 p. 100 et ne constituent plus que 40 p. 100 des emblavures d'avant-guerre. Pour les ensemencements de printemps, il manque environ 600 millions de pouds de grains et il sera impossible de fournir à temps plus de la moitié de cette quantité. D'ailleurs, si même on arrivait à fournir aux paysans la totalité des graines dont ils ont besoin pour les ensemencements de printemps, il leur serait impossible de les utiliser, étant donnée la destruction du cheptel. Le nombre d'exploitations paysannes dépourvues de chevaux atteint 30 p. 100. Ces données ont été entièrement confirmées par le rapport que Mesyatzoff a présenté, en décembre 1922, au Congrès Panrusse des Soviets.

Dans ces conditions, le montant de l'impôt en nature prélevé en 1922, et qui est de 300 millions de roubles-or, doit être considéré comme un maximum qui n'a pu être atteint que grâce à une récolte relativement bonne.

Avant la guerre, les populations rurales payaient, en impôts et taxes d'État, environ 1 400 millions de roubles (11,23 roubles par tête). Par conséquent, elles versaient à l'État, sans mesures de coercition et sans l'intervention de la force armée, cinq fois plus d'impôts que n'en peut percevoir le Gouvernement soviétique avec son système actuel.

Abstraction faite de sa consommation personnelle (16 pouds par tête en moyenne), la population rurale de Russie réalisait avant la guerre des excédents de céréales suffisants, non seulement pour faire face aux impôts d'État, mais encore pour faire l'acquisition des produits manufacturés dont elle avait besoin.

Elle dépensait de ce chef 20 roubles 42 copecks ; elle ne dépense actuellement, d'après le statisticien bolchévique Popoff, que 3 roubles 41 copecks, c'est-à-dire sept fois moins.

En ce qui concerne le rétablissement du système d'impôts, les résultats de la nouvelle politique financière ont été aussi peu productifs. Les raisons en sont multiples. La première, et peut-être la plus importante, est que la nouvelle politique économique n'a pas donné les résultats qu'on en avait attendus. Elle a bien rétabli, dans des cadres restreints, la liberté du commerce et de la petite industrie, mais la nouvelle matière imposable résultant de la nouvelle politique économique ne pouvait servir de base sérieuse à un système d'impôts productif.

Contrairement aux espérances du Gouvernement des Soviets, le retour aux impôts anciens n'a produit que des sommes insignifiantes, malgré l'élévation continue du chiffre des impôts qui, sous le régime de la nouvelle politique soviétique, sont plus lourds que les impôts d'avant-guerre. Ainsi, les impôts supportés par l'industrie atteignent actuellement 30 p. 100, contre 5 p. 100 avant la guerre.

L'augmentation d'impôts a provoqué un accroissement d'arriérés, tel qu'aucun pays du monde n'en a connu jusqu'à présent. C'est ainsi que, pour les huit mois janvier-août 1922, les arriérés se montent à 4436 milliards de roubles pour les impôts frappant l'industrie, ce qui représente 23 p. 100 des sommes encaissées. Pour les impôts indirects, les arriérés sont de 16009 milliards de roubles, soit 96,4 p. 100 des sommes encaissées. Pour les droits de douane, la somme des arriérés est encore plus énorme : 43710 milliards de roubles, soit 662 p. 100 des sommes encaissées. (*Messager des Finances*, du 5 octobre 1922.)

L'industrie nationalisée travaille à perte et vend ses produits au-dessous du prix de revient : elle ne peut donc pas faire payer par les consommateurs les contributions directes et indirectes qu'elle verse à l'État. Elle supporte elle-même le poids de ces contributions qui augmentent d'autant ses déficits. Le seul moyen qu'elle ait, pour couvrir ces déficits, est le recours aux subventions de l'État qui lui sont octroyées à l'aide de nouvelles émissions de papier-monnaie, ou la consommation de son capital et de ses stocks. C'est sur le produit de la liquidation des stocks accumulés pendant les régimes précédents que l'industrie a payé à l'État la plus grosse partie d'impôts.

Par conséquent, sous le régime actuel, c'est le paysan qui est le principal, sinon l'unique contribuable de l'État russe. C'est lui qui est obligé de soutenir l'industrie russe qui, sous le règne des bolchévistes, ne donne que des déficits. C'est sur son dos que retombent en définitive toutes les dépenses du Gouvernement des Soviets à l'étranger pour l'entretien de ses missions et pour la distribution des subsides à des milliers de vauriens qui travaillent, aux dépens du peuple russe, « à la préparation de la révolution mondiale. »

Si le budget soviétique est, au chapitre des recettes, supporté presque entièrement par les paysans, en revanche, sur les dépenses que fait le Pouvoir bolchévique, une partie infime est affectée à venir en aide aux exploitations agricoles paysannes. Les dépenses pour l'agriculture ne forment pas plus de 3 p. 100 du budget soviétique. Elles sont donc infiniment moindres que celles qui étaient inscrites dans les budgets russes avant la guerre. Le Gouvernement des Soviets travaille avec beaucoup plus de succès à la ruine du paysan qu'à son profit.

Exemple : d'après le dernier rapport du commissaire à l'Agriculture, il a été acheté pour les besoins des paysans 8 650 chevaux, 245 chameaux et 10 bœufs, tandis qu'en même temps, seulement dans les deux districts de la province de Pskoff, le Gouvernement réquisitionnait chez les paysans 13 600 têtes de gros bétail, sans compter les porcs et les moutons.

Si les ressources tirées de l'impôt en nature sont insuffisantes et incertaines, et si, d'autre part, les impôts en argent donnent des recettes insignifiantes, comment et à quelles sources le Gouvernement des Soviets a-t-il puisé les sommes qui lui ont permis d'exister jusqu'à l'heure présente? Ces sources sont au nombre de trois :

1° Dilapidation de la réserve d'or qui existait en Russie;

2° Consommation des stocks constitués par l'activité économique du régime précédent et se trouvant aux mains des pouvoirs soviétiques;

3° Émission de papier-monnaie.

Le Gouvernement des Soviets a reçu comme héritage du régime précédent environ 900 millions de roubles or.

Ne disposant pas d'autres ressources pour couvrir les déficits de sa balance commerciale et ses frais à l'étranger occasionnés par l'entretien des différentes missions, principalement pour la

propagande, le Gouvernement bolchévique a dilapidé rapidement cette réserve. Nous ne possédons malheureusement aucun renseignement permettant d'établir avec précision la valeur du stock d'or qui reste encore entre les mains du pouvoir soviétique, puisque nous n'avons pas de données sur la valeur des objets précieux provenant du système de pillage organisé ; mais, étant donnés les chiffres des déficits de la balance commerciale, on peut affirmer qu'il ne reste plus que peu de chose de l'or légué par le régime précédent et que les commerçants étrangers sont payés actuellement avec de l'or et des pierres précieuses confisqués et volés dans les églises et à des particuliers. Il reste peut-être encore comme dernière ressource les diamants de la Couronne, que les bolchévistes gardent pour leur onzième heure et qu'ils cherchent pour le moment à liquider à l'étranger.

Les stocks de marchandises légués par le régime précédent étaient encore plus considérables que les réserves d'or.

D'après les calculs approximatifs que nous trouvons dans les rapports présentés au Congrès des représentants des Finances, du Commerce et de l'Industrie (mai 1921), calculs établis surtout sur la foi de documents bolchéviques, les stocks dont disposait la Russie, au moment du coup d'État bolchévique, représentaient un milliard de pouds de blé, 305 millions de pouds de naphte, 104 millions de pouds de houille, 12 millions de sagène cubes de bois de chauffage et de construction, 50 millions de pouds de fonte, etc.

Ces stocks, qui, en temps normal, eussent représenté à peine la consommation d'une année, et qui ne se sont pas renouvelés, touchent à l'épuisement complet : la preuve en est dans les indications répétées qu'on rencontre dans la presse soviétique ; en vain les pouvoirs soviétiques prescrivent-ils la plus grande parcimonie dans la dépense des stocks disponibles et soulignent-ils fréquemment la nécessité de les faire durer, si possible, jusqu'au moment où l'on aura pu intensifier le rendement de l'industrie soviétique.

Le troisième moyen est l'émission de papier-monnaie. Le Gouvernement bolchévique la pratique dans des proportions inconnues de l'histoire monétaire. Au moment où les bolchévistes se sont emparés du pouvoir, la circulation des roubles papier était de dix-huit milliards de roubles et, d'après les

cours du marché extérieur, un rouble papier valait 0,25 rouble or. A l'heure actuelle, la circulation dépasse le chiffre astronomique de *deux quadrillons de roubles*. Elle a, par conséquent, augmenté, en cinq années de régime bolchévique, de *cent mille fois*. Le cours du rouble est tombé pour le rouble papier, à 1/22 000 000 de rouble or. Le rouble or coûte donc aujourd'hui 22 millions de roubles papier! Le rouble s'est déprécié, par conséquent, de plus de cinq millions de fois.

La baisse du rouble est tellement rapide que le Gouvernement des Soviets tire de moins en moins de profits de ces émissions de papier. C'est ainsi qu'en 1922, la quantité des roubles en circulation a augmenté de cent vingt fois, tandis que le pouvoir d'achat du rouble a baissé de cent fois.

Telles sont les trois sources où l'État soviétique a puisé pour prolonger jusqu'à maintenant son existence. A l'heure actuelle, elles sont presque entièrement taries : les stocks anciens de marchandises sont épuisés, les réserves d'or dilapidées, le pouvoir d'achat du rouble approche de zéro.

Dans ces conditions, il ne reste au Pouvoir bolchévique que les ressources que peuvent lui fournir les impôts : d'un côté, l'impôt en nature sur les paysans et de l'autre l'impôt en argent. Cela ne représente pas, pour une année de bonne récolte, plus de 400 millions de roubles or, somme manifestement insuffisante pour couvrir les dépenses de l'État bolchévique, puisque le seul entretien de l'armée rouge exige environ 300 millions de roubles.

Le Gouvernement des Soviets est ainsi acculé à une banqueroute financière inévitable que les diamants de la Couronne n'arrêteront pas. Cette banqueroute provient du défaut de toute concordance entre les ressources que le Gouvernement peut tirer de la population et les besoins qu'il essaie de prendre à sa charge. Le Gouvernement des Soviets n'est pas en état de satisfaire aux besoins les plus élémentaires de l'industrie et des transports. Les moyens lui manquent même pour entretenir les 3 millions de personnes qui continuent encore à rester à la charge du budget soviétique. Cette banqueroute financière a comme résultat une crise aiguë dans l'industrie et dans les transports, qui provoque la fermeture des fabriques et des usines et l'arrêt de circulation sur des tronçons du réseau ferré, des retards considérables dans le paiement des appointements aux fonctionnaires et des salaires aux ouvriers de l'industrie nationale.

*
* *

Concluons. Il existe deux systèmes d'organisation économique. Le premier a pour base le droit de propriété, l'initiative privée et la responsabilité individuelle. Il suppose une collaboration aussi étroite que possible entre les initiatives privées, les groupements intéressés et l'État; mais c'est sur l'effort personnel de chacun et de tous, c'est sur l'initiative libre de chaque individu et des groupements librement constitués que, d'après cette formule, doit être érigé tout l'édifice de la vie économique du pays.

A cette conception qui était à la base de l'organisation russe avant leur coup d'État, les bolchévistes ont opposé une formule toute différente, qui est la formule communiste. Écartant totalement le principe de l'initiative privée et de la responsabilité individuelle, ils ont tenté de réaliser un régime où la production, la circulation et la répartition des richesses seraient organisées et régies uniquement par la puissance collective de l'État. L'essai fut mené avec une brutalité et une rigueur impitoyables. Il est à noter qu'il se présentait dans des conditions particulièrement favorables sur un territoire immense, largement pourvu de richesses naturelles agricoles, minières, forestières et, par conséquent, en état de se suffire lui-même. La faillite de l'industrie, la faillite de l'agriculture, la faillite des finances, la faillite de la circulation monétaire et, comme conséquence immédiate, la fermeture des usines, le chômage de milliers d'ouvriers, la famine emportant des millions de victimes, tels sont les résultats de cet essai. Nous assistons à une débâcle formidable : ce n'est rien moins que la complète destruction de la vie économique russe, telle qu'elle avait été créée et perfectionnée par toute une série de générations.

Nous avons vu que la « nouvelle politique économique » n'a pas pu arrêter cette débâcle. Est-il vrai que du moins, comme il a été dit en ces derniers temps, les concessions faites par la nouvelle politique économique des Soviets, et notamment la liberté du commerce, ont suffi pour rendre les conditions de la vie plus supportables et rendre même une certaine animation aux grands centres, tels que Moscou et Pétrograd? Hélas! cette animation est une animation de surface et, dans une certaine mesure « pathologique, » attendu qu'elle a son origine dans une spécu-

lation malsaine. Cela, de l'aveu des bolchévistes eux-mêmes.

C'est le président du bureau permanent des congrès de l'Industrie et du Transport nationalisés, le communiste Holtzmann, qui a déclaré au journal la *Vie Économique* (n° du 1er septembre 1922) : « L'animation apportée dans l'économie nationale russe par la nouvelle politique n'est jusqu'à présent qu'une animation purement pathologique. Cette animation se manifeste surtout par l'ouverture des restaurants, cafés, cercles, cafés-concerts, etc. Quant à l'industrie, à la grande industrie nationalisée, la politique nouvelle ne l'a pas touchée et elle continue à vivre sous l'ancien régime communiste. »

Cette animation, qui frappa si fort l'imagination de certains visiteurs étrangers des magasins et des restaurants de Moscou et de Pétrograd, coûte d'ailleurs très cher au pays : en effet, elle provient en grande partie de la liquidation, sous le couvert de la nouvelle politique, des tout derniers restes des stocks accumulés sous le régime précédent. Le Président de la Commission du commerce intérieur, Lejava, dans une conférence faite le 3 novembre 1922 au Cercle économique de Pétrograd (*Vie économique* du 5 novembre 1922), a dit à ce sujet : « La première année de la nouvelle politique économique peut être définie comme une année de liquidation à tout prix des stocks. Les résultats de cette liquidation ont été, d'après le Conseil supérieur de l'Économie nationale, les suivants : le fonds de roulement de l'industrie (stocks de matières premières, combustibles et objets de fabrique) a été, au début de la première année de l'application de la nouvelle politique, de 500 millions de roubles-or. A l'heure actuelle, après une année et demie de la nouvelle politique, il ne reste plus de ce fonds de roulement que la moitié : 260 millions de roubles. »

* * *

Il est une dernière question que nous posera nécessairement le lecteur français : quelle est la politique que les Gouvernements étrangers doivent suivre vis à vis du Gouvernement des Soviets, et est-il possible d'obtenir, dans le domaine économique, des résultats pratiques en renouant des relations officielles ou privées avec le Pouvoir bolchévique ? Cette question est particulièrement légitime de la part des étrangers qui, — comme les Français, — ont placé leur épargne en Russie et ont ainsi con-

tribué à l'essor économique du pays dans le passé. La réponse à cette question a déjà été donnée par les faits.

Nous avons l'expérience de deux conférences : celle de Gênes et celle de La Haye. L'ensemble des États réunis à ces conférences a fait preuve des meilleures intentions envers la Russie et de la plus grande patience envers les représentants du Gouvernement soviétique, afin d'arriver à une entente qui permettrait de réaliser l'œuvre de la reconstitution de la Russie.

Le Président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, M. Poincaré, dans le mémorandum adressé aux Puissances invitées à la conférence de la Haye, résumait dans les termes suivants les résultats de la conférence de Gênes :

« Les négociations qui se sont poursuivies à Gênes pendant six semaines avec la Délégation soviétique russe n'ont abouti à aucun résultat pratique; dans sa réponse du 11 mai au mémorandum qui lui avait été présenté, la Délégation russe a écarté délibérément l'offre de secours faite au peuple russe; elle a, en outre, rejeté toutes les conditions et garanties de sécurité expressément réclamées dans l'invitation adressée à la Russie le 10 janvier et rappelées le 10 avril, à l'ouverture de la conférence de Gênes, comme ayant été acceptées en même temps que cette invitation.

« Enfin, par cette note du 11 mai, la délégation russe s'est refusée à restituer les biens des étrangers, à les indemniser des dommages subis, à reconnaître les dettes, sans paraître comprendre le mouvement de solidarité humaine qui avait porté les démocrates de l'Europe au secours de la démocratie russe. »

Faut-il rappeler que la conférence de la Haye n'a pas donné des résultats meilleurs que celle de Gênes?

De même, les tractations privées inaugurées après l'échec de ces deux conférences, n'ont donné jusqu'ici aucun résultat positif.

Après l'échec de la tentative d'Urquhart, nombreux sont les exemples de cas où des capitalistes étrangers ont essayé de conclure des arrangements avec le Gouvernement des Soviets. C'est de la part des capitalistes allemands que ces tentatives ont été les plus nombreuses. On pourrait croire que l'Allemagne qui a reconnu *de jure* le pouvoir des Soviets, se trouve dans des conditions particulièrement favorables pour arriver à des arrangements pratiques avec ce Pouvoir. En fait, l'Allemagne non

plus n'a rien obtenu des tentatives qu'elle a faites pour participer au travail de la reconstitution industrielle de la Russie.

Comment peut-on expliquer l'échec de ces tentatives ? Outre les raisons d'ordre général, il est une raison particulière qui, jusqu'ici, a formé un obstacle insurmontable à la réussite de ces expériences. Le Gouvernement des Soviets met comme condition préalable à tout arrangement, l'ouverture de crédits, sous forme d'emprunts ou d'avances, consentis au Pouvoir bolchévique. Le Gouvernement bolchévique a posé cette condition préalable aux conférences de Gênes et de la Haye et tout récemment encore Tchitchérine l'a confirmé dans une interwiew accordé au correspondant lausannois de *l'Information*. Enfin, cette condition préalable est posée par les bolchévistes dans tous leurs pourparlers avec les groupes financiers particuliers. C'est ainsi que, tout récemment, le Gouvernement des Soviets, en répondant à la proposition, du reste vaine, d'un groupe de banques allemandes qui sollicitait une concession de sucreries dans le midi de la Russie, a posé comme condition préalable à la conclusion d'un accord, le versement de 80 millions de roubles or, dont 30 millions sous forme d'un emprunt consenti au Gouvernement soviétique et 50 millions sous forme d'ouverture de crédits. Des conditions analogues ont été posées par le Gouvernement à l'occasion des pourparlers avec des groupes français (concessions de forêts, concessions de mines de pierres précieuses).

Ces demandes d'avances s'expliquent par le fait qu'après avoir gaspillé tous les stocks dont ils avaient hérité du régime précédent et n'obtenant qu'un rendement pour ainsi dire nul de l'économie nationale russe ruinée par eux, les bolchévistes envisagent les crédits en question comme le seul et unique moyen de conserver pendant quelque temps encore le pouvoir entre leurs mains.

Il nous reste à répondre à une objection qui nous a été faite en maintes occasions. On nous dit : « Vous êtes fort dans la critique et dans la négation. Mais quel est le programme positif dont vous proposez la réalisation pour rendre possible l'œuvre de la reconstitution économique de la Russie ? »

Pour toute réponse, nous ne pouvons que répéter ce qui, en plusieurs occasions, a été formulé par les grandes associations qui représentent à l'étranger les intérêts des banques, de l'industrie et du commerce russes, et qui sont composées des hommes

qui furent à la tête de la vie économique russe pendant la période la plus notable de l'essor économique de la Russie !

« Il faut rétablir la propriété privée; il faut renoncer au système des monopoles et du capitalisme d'État qui étouffe toutes les manifestations de la vie économique du pays; le commerce extérieur et intérieur doit devenir le domaine exclusif de l'initiative privée; l'industrie et les transports nationalisés, — source permanente de déficits budgétaires énormes, — doivent être dénationalisés et rendus au capital et à l'initiative privée; les établissements de crédit doivent être reconstitués; les prix et les salaires, au lieu d'être arbitrairement et unilatéralement fixés par l'État et par les syndicats professionnels, doivent résulter du libre jeu de la concurrence; les impôts doivent être fixés en considération de la situation économique du pays et de la capacité de paiement de l'industrie; des garanties juridiques suffisantes doivent être données en ce qui concerne la sécurité des personnes et des biens et l'exécution des contrats; des efforts doivent être faits pour la réforme monétaire et l'assainissement du budget, dont les déficits croissants proviennent avant tout de l'industrie nationalisée et sont actuellement couverts par des émissions de papier monnaie. »

« Par-dessus tout, il faut que la justice la plus élémentaire commence à régner en Russie et que la terreur et les persécutions cessent dans ce malheureux pays. Il faut que chacun puisse vivre et respirer librement sur son sol natal. Assez de sang versé ! assez de ruines ! assez de vies humaines sacrifiées et de richesses détruites ! »

Ce programme qui est celui de l'expérience et de la force elle-même des choses, ne peut pas être réalisé dans les cadres du régime politique, économique et social instauré par les Soviets. Disons-le donc hautement : ce n'est qu'après la liquidation totale de ce régime que la réalisation de ce programme et, par conséquent, la grande œuvre de la reconstitution économique de la Russie deviendront possibles.

Comte W. KOKOVTZOFF.

UNE AMITIÉ DE BALZAC

CORRESPONDANCE INÉDITE

IV [1]

A la fin d'août 1833, Balzac, terrassé par le poids de ses travaux, accablé par le procès du *Médecin de campagne*, confie son désespoir à Mme Carraud : « Je me surprends parfois à prier... Un constant malheur, lui écrit-il, fait lever les yeux au ciel. Je suis triste; je sens qu'à de tels travaux la vie s'en va, mais je ne la regretterai pas. Parmi les bons moments que j'ai eus, je compte ceux qui se sont passés près de vous. Dites bien à votre maître et seigneur tout l'attachement que je lui porte, et adieu pour aujourd'hui. Pensez à moi qui vous aime et pense à vous (2). » Aux accents désolés de Balzac Mme Carraud répond aussitôt par un redoublement d'affection, d'amicale tendresse, de dévouement, de sollicitude.

Le 29 août 1833.

L'année dernière, à pareille époque, nous étions plus heureux tous. Moi, je vous avais ici; vous n'étiez point menacé d'un sot et désolant procès; vous couriez en Savoie chercher quelques heures de ce bonheur qui semble fuir et vous tantaliser perpétuellement. Oh! oui, sot procès; comment se peut-il faire qu'un libraire soit assez mal avisé pour vous tourmenter et vous chicaner? N'eût-il que son intérêt pour guide, ne devrait-il pas se plier à toutes les exigences de votre tête d'artiste, et devrait-il vous traiter comme son relieur, par exemple, qu'il peut contraindre à lui livrer l'ouvrage qu'il lui a confié, à jour nommé?

Il est donc des passions mauvaises qui font taire même l'in-

Copyright by Marcel Bouteron, 1922.

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1922, 15 janvier et 1er février 1923.

(2) *Revue des documents historiques*, 1879, p. 61.

térêt! Je ne sais point l'issue de votre procès, mais je crois qu'elle ne fut pas telle que vous aviez le droit de l'attendre. Ah! cher, c'est que, voyez-vous, vous donnez trop facilement votre confiance et même votre bienveillance; comme toutes les âmes élevées, vous prêtez vos façons d'agir à tout ce qui est en rapport d'affaires avec vous, et vous êtes dupe. Ne pourriez-vous donc pas avoir, entre vous et tous ces dévorants qui vivent de vos œuvres, un intermédiaire qui traiterait vos intérêts mieux que vous et vous éviterait bien des âcretés? Car il me semble qu'il doit vous être odieux d'entendre discuter le prix de votre plus pure essence comme s'il s'agissait de celui d'une aune de batiste. Pourquoi Auguste court-il le monde? Pourquoi sa profession et son modique revenu ne lui permettent-ils pas de rester près de vous, et de vous servir dans toutes les transactions? On est bien plus fort, quand il s'agit des intérêts d'un ami, qu'alors que l'on traite les siens propres. Et vous ne pourrez pas venir?

Je suis désolée de vous sentir dans Paris, immergé dans toute cette amertume, dont l'ange sublime ne peut pas toujours vous garantir. Il faudrait une distance de fait mise entre vous et ce peuple d'ouvriers que vous faites vivre, et cet autre d'auteurs que vous éclipsez. La conjuration est vraiment bien montée! Quand il me tombe quelque journal entre les mains, quelque avis d'éditeurs, quelqu'une de ces préfaces où l'on passe en revue toute la littérature de l'époque, jamais vous n'y êtes mentionné; ils ne vous pardonnent pas de n'avoir pas voulu donner dans le genre *louche* et *bourreau*. Vous seul, maintenant, avez le secret des émotions lentes et profondes, des nuances, des vibrations; vous dédaignez les catastrophes hors du bon sens, du vrai et du bon goût.

Enfin, peut-être seriez-vous trop heureux si aucun nuage ne troublait cette vie que vous illuminez, et que vos amis cherchent à vous rendre si douce. Car vos amis vous aiment bien, quelque hétérogènes qu'ils vous soient. Si vos embarras pécuniaires étaient finis! Dites-moi donc de combien est ajournée cette liberté à laquelle vous attachez tant de prix et que j'attendais avec anxiété. Une fois libre, vous ne ferez que des livres. On nous a dit que vous écriviez dans un nouveau journal, *le Saphir*, je crois, ou quelque titre approchant (1). Oh! mon cher Honoré,

(1) Recueil légitimiste, où Balzac publia, en mai 1832, le *Refus, scène de l'Histoire de France*.

n'écrivez pas, à moins d'urgence première, n'écrivez pas dans un journal! N'usez pas le seul génie littéraire de l'époque!

Quelque grande que soit votre facilité, comment voulez-vous faire œuvre digne de vous, avec la préoccupation d'un ouvrage à livrer à jour fixe? N'avez-vous donc pas trop de vos autres préoccupations? Que ne pouvez-vous en être quitte! Je crois déjà vous l'avoir dit : j'attache autant d'importance à vos succès, non de salon ou de vogue (ceux-là, je les déplore, ils vous perdent pour l'avenir); c'est votre vraie gloire, votre gloire d'avenir, dont je parle, j'y attache autant d'importance que si je portais votre nom, ou si je vous appartenais d'assez près pour qu'elle rayonnât autour de moi. En vous voulant des succès durables, un nom immortel et les suffrages des gens calmes et de raisonnement, je subis une loi de nature, qui veut que l'on jette sa teinte personnelle sur tout et particulièrement sur ses affections. D'autres, vous aimant autant que moi, seront satisfaits du succès et du bruit du jour; il me faut plus. Puis, quand mon fils sera en âge de vous comprendre, ne faudra-t-il pas que je vous cite à lui comme modèle et de pensée et de moralité?

J'envoie demain matin demander *le Médecin de campagne* à mon libraire. Mme Grand-Besançon le fait demander aussi. Mme de Campeau, à qui j'en avais parlé, l'a fait demander également. Je ne vous dirai pas que je le dévorerai. Vos livres ne sont pas de ceux que l'on dévore, ou bien il ne faut pas les comprendre. Je me le ferai lire par le commandant; et, sa froide analyse tempérant mon enthousiasme et surtout mon attendrissement, nous aurons un résultat satisfaisant, je crois, comme jugement. A ce propos, je suis prise d'une singulière infirmité. Quand je lis seule, j'ai des accès de larmes sans motif. Quand j'entends lire, c'est bien pis; mais, s'il me faut lire tout haut, tout m'émeut et me met dans un état ridicule. Pour m'éviter cela, il me faut m'isoler de ce que je lis et me réduire à l'action mécanique. Quand je suis observée ou que je me suis fait un thème d'avance, je puis supporter une lecture sans trop attirer l'attention; mais il en résulte une strangulation, un malaise qui me font beaucoup souffrir. Mon isolement me vaut-il cette détestable susceptibilité? Car, pour mes douleurs personnelles et celles que par sympathie je ressens, j'ai un courage que je paye un peu cher, mais qui se dé-

ment rarement. La seconde édition sera bien à vous, je pense?

N'avez-vous donc pas reçu ma dernière lettre? J'ai fait le traitement par les bains brûlants qu'on m'avait ordonné; j'ai eu du mieux d'abord, mais j'en suis maintenant où j'en étais en arrivant; les douleurs ne me quitteront plus. Souffrir me serait bien égal, si l'on pouvait seulement m'assurer douze ans de vie, que je puisse élever mon fils! Mais je n'aime pas à penser à cela. Il me faudrait ne rien faire du tout, et c'est bien dur. Je vais rester quelques jours, voir si le repos m'apportera quelque tranquillité.

Je n'ose insister pour que vous veniez. Pourtant, si Paris vous pesait trop, si l'air et un milieu tout d'affection vous devenaient nécessaires, songez à moi qui serais si heureuse de mettre quelques pensées en commun avec l'*ange*; car, croiriez-vous que je me surprends quelquefois à dire : « Je suis sûre qu'elle pense ainsi! » Oh! orgueil! Vous resteriez longtemps, ce qui neutraliserait les frais du voyage. Oui, pensez à moi si vous quittez Paris ; de bonnes et simples gens vous feraient du bien et calmeraient la cuisson de vos blessures. Vous êtes dans une crise violente qui, une fois passée, vous laissera plus fort qu'avant. Quand vous en serez venu à travailler sans que personne soit derrière vous, ayant droit de dire : « Hâtez-vous! » alors, vos travaux ne dévoreront plus votre vie, qui ne s'en ira pas dans cette rapide et continuelle émission de pensée. Mon Dieu, que n'en êtes-vous là? Aller en Russie! J'ai eu froid en lisant cela! Puis, vous donnez trop beau jeu à cette tourbe d'envieux de tout genre. Ne fuyez jamais après une défaite. S'il vous faut en essuyer une, ne donnez pas gain de cause à de telles gens. Et nous tous, qui vous aimons tant, ne nous compteriez-vous donc pour rien, cher?

C'est pourtant là ce qu'il y a de plus réel dans votre vie, et dans la nôtre aussi, et à votre âge les amitiés ne se forment plus ; on ne jouit bien que des anciennes. Le capitaine Périolas (1) ne vient pas au mois d'octobre. Sa sœur, qui habite Mantoue, arrive en France au commencement de septembre. Il ne viendra qu'au commencement de 1834, mais nous avons l'espoir de l'avoir toujours. Il paraît presque certain que l'on

(1) On trouvera la correspondance inédite de Périolas avec Balzac dans le n° 1 des *Cahiers Balzaciens*, où elle est publiée in extenso avec portraits et fac-similés (Paris, à la Cité des Livres, 1923).

va établir une école régimentaire d'artillerie à Angoulême et, comme c'est un régiment nouveau qui y viendra, il en fera partie, comme le plus nouveau chef d'escadron de son régiment. C'est une chance bien précieuse que celle qui nous rendrait ce vieil ami, avec lequel, pendant treize ans d'intimité de toutes les heures, nous n'avons pas eu le moindre nuage.

Je ferai votre commission de papier avec toute la célérité possible. Adieu; mille bonnes tendresses; prenez du courage dans la certitude de l'affection que vous portent vos amis.

Ivan n'a pas reçu de journal (1) depuis la fin de son abonnement. Il se porte bien.

Le 2 septembre, Balzac répond (2) à Mme Carraud : « Vous avez bien raison, chère belle âme, d'aimer Mme de Berny. Vous avez dans la pensée des ressemblances frappantes : même amour du bien, même libéralisme éclairé, même amour du progrès, mêmes vœux pour la masse, même élévation d'âme, de pensées, mêmes délicatesses de cœur. Aussi je vous aime bien. » Et il lui confie toutes les douleurs morales que lui a fait éprouver le procès du *Médecin de campagne*, tous les dommages matériels : « Faites donc de belles choses ! J'ai reçu des coups de poignard, de chapitre en chapitre, en faisant cette œuvre que mes amis les plus difficiles trouvent constamment sublime, et qui m'a coûté *personnellement* mille francs de corrections dont les arbitres ne m'ont pas tenu compte. Je ne vous parle pas de mes nuits, de mes jours, de ma santé attaquée par l'abus du café. Mais à la fin de la semaine, ajoute-t-il, vous lirez ce livre magnifique... — Que de gens ont pleuré à la *Confession du médecin de campagne!* Mme d'Abrantès, qui pleure rarement, a fondu en larmes au désastre de la Bérésina, dans la *Vie de Napoléon racontée par un soldat dans une grange.* »

Quelques jours plus tard, vers la mi-septembre, nouvelle lettre de Balzac à Mme Carraud ; il ne s'agit plus de plaintes et de consolations. C'est une affaire de librairie à mettre au point, du papier à commander; Balzac écrit :

Paris, mi-septembre 1833.

Cette feuille, dépliée et double, est le modèle d'une première rame de papier que je voudrais faire fabriquer, absolument pareille pour le blanc et la pâte, la finesse, le poli, au carré que je joins (le petit carré). Puis, je voudrais une rame

(1) *Le Journal des Enfants.*

(2) *Correspondance*, I, 247. La date de cette lettre doit être rectifiée : il faut lire 2 septembre et non 2 août.

de papier numéro deux, qui est le papier le plus fin, et dont je donne le modèle pour la façon, en supposant le carré double.

Cela dit, je vous confierai, madame Zulma, que j'aurai probablement le bonheur de vous voir ce mois-ci. Voici comme : la grande, grande affaire des quatre-vingt-seize volumes périodiques pour quatre-vingts francs par an est faite ; tout se signe mardi ; les calculs sont précis. J'irai le 20 à Besançon, pour aller faire des marchés de papier. Si nous ne trouvons pas là notre affaire, nous nous rabattrons sur Angoulême

En tout état de cause, j'irai vous voir pour deux jours. Cette affaire a offert des modifications telles, qu'il y a des bénéfices énormes ; c'est-à-dire que, tout chiffré au sinistre, les plus habiles et les plus défiants spéculateurs ont trouvé de dix à vingt mille francs de bénéfice par mois. J'ai réservé une action de capital à vingt-sept mille francs, divisible en trois coupons. Auguste en a depuis longtemps un ; je lui écris aujourd'hui. Je veux vous soumettre l'affaire avant de la présenter à qui que ce soit. L'autre coupon est à mon beau-frère. Mes intérêts à moi sont stipulés. J'ai beaucoup bataillé pour me réserver le placement de cette action. Vous aurez toute liberté d'y être ou de n'y pas être. Nous signons l'acte mardi.

Adieu. Mille tendresses. Je ne puis vous écrire plus en détail ; je suis accablé de travaux et d'affaires. Ivan va recevoir les numéros arriérés du *Journal des Enfants*. Ma boîte à papier est délicieuse, je vous en voudrais une encore plus belle.

Concevez-vous que le prix d'abonnement aux cabinets de lecture, pour la campagne, soit de quinze francs par mois, et que nous n'en demandons que huit pour *donner* huit volumes qui font une valeur de six volumes in-octavo ! Ces résultats sont dus à deux inventions nouvelles en typographie, qui changeront la face de la fabrication. Les auteurs seront très bien payés, et nous voulons obéir à une pensée utile : faire filtrer des connaissances historiques dans la masse.

Adieu. Je n'aurai plus dans neuf mois aucune crainte pour mon avenir et pourrai travailler sans être traqué par la nécessité. (Gardez le secret de l'affaire.)

Mille compliments affectueux au commandant.

Les deux rames différentes de ces papiers coûteront cher. Écrivez-m'en le prix ; mais quel qu'il soit, que le fabricant les fasse ; je les prends.

La perspective de revoir très prochainement son ami enchante Mme Carraud; elle pourra donc lui exprimer par la parole son enthousiasme pour *le Médecin de campagne* dont elle vient d'achever la lecture.

Le 17 septembre 1833.

Je n'ai pu vous répondre plus tôt, cher, et en eût-il été autrement, je ne l'aurais pas fait avant d'avoir lu *le Médecin de campagne*. J'en suis encore si profondément attendrie que mes idées en sont troublées. Quoique je ne partage pas toutes les idées que vous avancez, et que j'en trouve même quelques-unes de contradictoires, je n'en regarde pas moins cette œuvre comme bien grande et bien belle et, sans contredit, bien supérieure sous le rapport psychique à tout ce que vous avez fait. A la bonne heure! Je vous aime produisant ainsi; c'est à de semblables ouvrages que je voudrais vous voir occupé. Une singulière chose, c'est que *le Médecin* est si simple, si naturel, qu'il me semblait à moi, témoin de vos travaux, qu'il avait dû être produit de premier jet (1). Il n'y a point d'*esprit* là, et c'est ce qui me le rend si beau. Honoré, vous avez ordinairement de la vogue et de la célébrité plus que vous n'en voulez; mais, dans *le Médecin*, il y a mieux que cela; il y a ce que je voulais. Qui reconnaîtrait dans l'inspirateur des discours de M. Benassis l'auteur des *Drôlatiques*, et que n'eussiez-vous déjà fait, si des nécessités sans nombre ne vous eussent assiégé? Enfin, l'avenir est là, et *le Médecin* le signale d'une façon qui vous oblige à beaucoup de choses. Tenez, je vous embrasse avec effusion pour *le Médecin*.

Votre entreprise et ses nombreuses chances de succès me réjouissent le cœur, non pourtant sans y laisser une arrière-crainte que les soucis matériels qu'elle vous donnera ne nuisent à vos travaux et ne vous laissent pas le libre exercice de votre intelligence; et j'ai de l'ambition pour vous. On me crispe prodigieusement quand on parle de vous comme d'un homme d'esprit; c'est une injure que je souffre en silence quand elle m'est adressée personnellement, mais que je ne puis endurer quand il s'agit de vous. Pour en revenir à la *grande affaire*, comme vous l'appelez, je suis presque sûre de sa réussite, et si Dieu exauce les vœux que je fais pour la vente prompte d'une

(1) Balzac écrivait à sa mère le 23 septembre 1832 : « En travaillant trois jours et trois nuits j'ai fait un volume in-18 intitulé : *le Médecin de campagne*. » (*Correspondance*, I, 202.)

propriété dont nous sommes en chemin de nous défaire, je pourrai prendre le tiers d'action, que sans cela j'aurais la grande douleur de voir passer en d'autres mains, car nous n'avons *pas le sou;* c'est pour sortir de cet état, si connu des propriétaires, que j'ai consenti à la vente d'un de mes domaines dotaux. Pour le papier que vous allez chercher dans les Vosges, je vous dirai que MM. Lagrange ont le monopole de toutes les papeteries de ce pays. Un des frères réside à Paris et pourrait, je crois, vous éviter le voyage, puisque vous n'avez point là la chance de la concurrence. Vous aurez votre papier *personnel* le plus tôt possible.

Travaillez-vous aux ouvrages que vous comptez donner au public? Cette question sera faite par tout le monde, quand vous ferez connaître votre affaire. Il ne faudrait pas trop y donner de temps. A vous, il faut un autre genre de succès. Depuis *le Médecin*, nous avons essayé de lire autre chose; mais impossible: tout semble travaillé, lourd, sans plan, sans but. Nous en sommes à recourir à vous, et hier, *Birotteau* a fait les frais de notre journée; *Birotteau*, mon œuvre de prédilection. Mais ce n'était pas *le Médecin* que ce chef-d'œuvre d'une intelligence investigatrice, qui avait trouvé le mystère du *prêtre* et de la *vieille fille* (1). Dans une semaine, je relirai *le Médecin*; il me faut le mûrir. Quand je l'ai eu terminé, j'ai senti qu'il fallait le relire plus d'une fois.

Le succès entier de votre entreprise ne tiendra pas seulement aux talents que vous mettrez au jour, au nombre des abonnés et à la réussite de vos procédés typographiques. Il vous faut, avant tout, un bon comptable, qui puisse vous avertir, à l'instant où le chiffre de l'actif sera en désaccord funeste avec celui du passif. Il doit être le régulateur de votre affaire. Il lui faut et talent et sang-froid, et surtout la plus scrupuleuse exactitude. Mettez de la méditation à le choisir. Je crois la chose bien importante.

J'en reviens au *Médecin*, car je ne puis penser à autre chose; ce livre m'a prise par tous les côtés, s'est infiltré en moi, je ne vis que de lui. Mais votre libraire est donc un grand animal, sans intelligence même de ses propres intérêts, pour vous avoir attaqué quand vous lui donniez à vendre une chose pareille. Et le Dupin donc! (2) C'est que, voyez-vous, il n'est qu'homme d'esprit; ce

(1) Il s'agit ici du fragment des *Célibataires*, intitulé : *Le Curé de Tours*.

(2) M. Dupin, qui venait de plaider dans le récent procès soutenu par Balzac au sujet du *Médecin de Campagne*.

ne sont pas ceux-là qui jugeront bien *le Médecin*. Si chaque phrase eût visé à l'effet, s'il y eût eu des mots heurtés, il eût cru du temps nécessaire pour écrire ce livre. Mais c'est si simplement sublime, qu'il ne lui est pas venu à l'esprit que vous ayez eu à y penser deux fois. Ce ne seront point là ceux que vous attachera ce bel ouvrage, mais bien les belles âmes, les bonnes, les esprits droits qui s'ignorent, et cette foule de bonnes et braves gens qui, sans comprendre le mérite de l'auteur, prendront cela pour un fait vrai dans tous ses détails et qui, quand une souffrance acerbe leur arrivera, penseront à Benassis. Oh! oui, l'édition à un franc, et pas seulement, cher ami, comme spéculation, mais aussi comme bienfait!

Il y a tant de cœurs d'élite que les lois immuables de la société condamnent, par suite de travaux nécessaires, à des dehors communs, à une enveloppe raboteuse, mais qui auront des larmes pour les profondes mélancolies du *Médecin* (1)! Je n'étais pas encore arrivée à penser que l'on pût limiter le temps pour une production de l'intelligence! Mais si vous faites le troisième *Dixain*, comment pourrez-vous travailler et livrer au temps dit les *Trois Cardinaux?* Que toute cette affaire est cruelle et mal placée! Enfin, ne vous laissez point abattre; il ne faut s'effrayer de rien, puisque vous avez écrit *le Médecin* au milieu de semblables soucis.

J'aurais presque envie de souhaiter que vous ne fissiez pas affaire dans les Vosges; mais votre temps est si précieux à tous que j'étouffe ce vœu. J'aurai plus de bonheur de devoir votre visite au besoin et à la possibilité de vous distraire. On m'a dit que MM. Montgolfier avaient établi à Saint-Maur une papeterie pour impression, et que leurs papiers étaient supérieurs et à bon prix pour celui qui achète.

Ma vie ne se diversifie pas, mais elle est toujours bonne. J'ai des nouvelles d'Auguste, qui a manqué périr dans le lac de Lucerne, le jour même où il vous mandait la promenade qu'il allait y faire. Ses études, ses pinceaux, ses couleurs, sa palette, tout est resté au fond de l'eau. Heureusement il avait avec lui peu de choses faites. Je vous attends presque. Que ne puis-je dire aux feuilles de ne pas tomber et à mes fleurs de conserver leur fraîcheur? Mais, s'il ne me reste que le coin du feu et ses

(1) Ce sont les mélancolies de Balzac amoureux de Mme de Castries.

délices à vous offrir, l'expansion en sera d'autant plus grande. Depuis huit jours, mes heures ont appartenu à des étrangères, qu'il m'a fallu distraire toute la journée; j'en suis toute sèche et toute hébétée. Il me faut aller bien avant en moi-même pour retrouver quelque chose de bon. Il faut m'y suivre, si vous voulez avoir part aux douceurs que mon cœur vous garde. Je n'ai la faculté de rien exprimer aujourd'hui. Ivan a son *Journal des Enfants*, merci, je ne voulais pas vous occuper de cela.

Donc, si Honoré ne trouve pas son papier à Besançon, il est bien entendu qu'il se rabattra sur Angoulême et viendra jusqu'à la Poudrerie. Pas plus qu Angoulême, la Poudrerie n'aura sa visite. Le but réel de son voyage n'est pas Besançon, mais Neuchâtel, où, le 23 septembre, il rejoindra la mystérieuse étrangère qui doit lui faire oublier les tortures amoureuses d'Aix et l'insensible marquise de Castries. Et lorsqu'il l'aura rejointe, il écrira, pour sa sœur Laure, dans un délire de joie et d'orgueil : « L'essentiel est que nous avons vingt-sept ans, que nous sommes belle par admiration, que nous possédons les plus beaux cheveux noirs du monde, la peau suave et délicieusement fine des brunes, que nous avons une petite main d'amour, un cœur de vingt-sept ans, naïf : une vraie Mme de Lignolles (1), imprudente au point de se jeter à mon cou devant tout le monde. Je ne te parle pas des richesses colossales. Qu'est-ce que c'est que cela devant un chef-d'œuvre de beauté, que je ne puis comparer qu'à la princesse Bellejoyeuse (2), en infiniment mieux? Un œil traînant, qui, lorsqu'il se met ensemble, devient d'une splendeur voluptueuse. J'ai été enivré d'amour (3). »

Il fut plus réservé vis à vis de Mme Carraud. La longue lettre qu'il lui écrit dès son retour de Neuchâtel à Paris, le 5 octobre, ne contient aucune confidence, pas même une allusion à sa nouvelle idole, Ève de Hanska, née comtesse Rzewuska, l'Étrangère. Il n'est question dans ces huit pages que de papier et de marchands de papier (4). Balzac n'a pas trouvé de papier à Besançon, il devra donc se retourner vers M. Calluau, le fabricant d'Angoulême, pour lequel il rédige de minutieuses instructions sur la fabrication, la dimension, le poids, la quantité, le prix du papier. Quant à l'entreprise financière elle-même, les actions sont de 27 000 francs divisées en coupures de 3 000 francs. Surville a une action qu'il a partagée avec Borget, Mme de Balzac mère, Henri de Balzac, frère d'Honoré et Honoré lui-même, au total

(1) Dans les *Amours de Faublas*.
(2) Princesse Belgiojoso.
(3) Vicomte de Lovenjoul, *Un roman d'amour*, p. 80.
(4) *Correspondance*, I, 255.

24 000 francs : une coupure de 3000 francs est encore disponible. Borget portera à Mme Carraud une copie de l'acte de société, et Balzac ajoute : « J'aurais vu avec bien du plaisir que le commandant Périolas et vous, participassiez à cette affaire, car elle est aussi sûre qu'une spéculation peut l'être (1). » Il faudrait que le premier envoi de papier fût effectué par M. Calluau du 15 novembre au 1er décembre. Si le projet aboutissait, Balzac arriverait à Angoulême courrier par courrier, car l'entreprise exige une célérité d'enfer. D'ailleurs ce voyage serait une heureuse diversion à ses ennuis. *Le Médecin de campagne* a été accueilli par des torrents d'injures : « Les trois journaux de mon parti, écrit Balzac, qui en ont parlé l'ont fait avec le plus profond mépris pour l'œuvre et pour l'auteur... » Et il conclut : « Moi seul sais avec quelle rapidité je vais à vous, j'ai recours à vos encouragements, quand quelque pointe m'a blessé : c'est le ramier gagnant son nid » Mme Carraud répond le 10 octobre :

Carraud, aussitôt la vôtre reçue, a mis sa goutte en char à bancs, et est allé à Veuze (2), et le résultat de son voyage n'est pas satisfaisant. Ces messieurs ne conçoivent pas que vos rames, aux dimensions que vous exigez, pèsent si peu. Leur papier à lettre, de vingt pouces sur seize, pèse treize livres, et par conséquent, celui que vous demandez, en tout conforme à l'échantillon par vous montré, pèsera trois fois et demie autant; poids en rapport avec la différence des surfaces. Leur moindre papier, comme qualité, ne se vend pas moins de soixante-cinq à soixante-dix centimes la livre. De plus, il leur est impossible de se soumettre aux dimensions sans une perte immense de matière fabriquée. Ils ont démontré à Carraud que le papier, tel que vous l'exigez en surface et en poids, serait plus que pelure d'oignon. Ils ne pourraient faire, dans la qualité de l'échantillon, que quarante-huit à quarante-neuf pouces de large sur une longueur indéfinie, à un franc la livre. Du reste, ils fabriquent peu de papier commun et ne veulent même pas en fabriquer. Ils pensent qu'à Saint-Maur seulement on pourra fabriquer ce que vous demandez, chez MM. Montgolfier qui emploient toute substance; ici, ils n'emploient jamais de coton. De plus, ils prétendent que pour le prix de la rame, qui serait de seize francs cinquante à peu près, vous atteindrez à peine le beau papier des journaux. Carraud croit, avec ces messieurs, que vous avez

(1) *Correspondance*, I, 256, 258.
(2) Près de Ruelle-sur-Touvre, aux environs d'Angoulême.

fait erreur en mettant trente livres, que c'était de kilos qu'il s'agissait. Les renseignements pris dans les autres papeteries nous font vous dire de vous hâter de prendre le papier à soixante-cinq centimes, s'il se peut que l'on vous en fournisse au poids donné. Jugez combien cela nous contrarie; j'étais allée à Angoulême pour savoir plus vite le résultat du voyage de Carraud, et mon désappointement a été complet. Je comptais si bien sur ces deux jours de bonne causerie, moi aussi!

Je vous vois si occupé, si entravé de toute manière, que je n'ose même émettre un souhait, de peur d'ajouter encore aux difficultés de votre vie. Savez-vous, Caro, que vous me gâtez! J'ai été toute troublée de toutes les douces choses que vous me dites; je serais presque tentée, s'il n'y avait pas malheur pour vous, de remercier tous ceux qui vous tourmentent, et vous jettent, pour ainsi dire, dans nos cœurs. Les aveugles! Mépriser *le Médecin de campagne!* J'ai lu une de ces critiques, celle du *Temps;* une seule chose m'a étonnée, parmi tant de calomnies, de sottises absurdes; c'est que son auteur, M. André Delrieux, ait eu le courage de la signer; il ferait croire par là à son dévoûement pour vous, qui l'aurait porté à se sacrifier. Donnez-vous donc corps et âme à un parti! Cher Honoré, lorsque, comme vous, on a été privilégié d'une organisation unique, il faut être à l'*avenir*. Toutes ces différences de parti disparaissent sous le grand niveau; l'homme de la postérité ne doit donc sacrifier qu'aux idées immuables, et sur lesquelles le temps n'agit que comme cause de perfection, sans changer rien au fond. Si vous aviez débuté par être homme politique, vous auriez pu continuer votre carrière dans le parti qui eût le plus satisfait votre conscience. Mais, placé aussi haut que vous l'êtes, mettez donc sous vos pieds toutes les misères d'actualité; ne conservez que vos sympathies, qui sont choses sacrées.

Mon Dieu, si vous deveniez homme public, ils vous feraient bien mourir ou du moins abhorrer la vie, tous ces gens dont vous avez tant rabattu l'amour-propre! Je crois, en vérité, que la conscience du bien que vous feriez ne suffirait pas à vous faire accepter une existence si douloureusement occupée. — Si une consciencieuse étude de moi-même ne m'avait prémunie contre toute illusion, cher, vous me mettriez de l'orgueil au cœur. Si vous gagnez quelque chose avec moi, ce ne peut être dû qu'à une façon d'être si différente de celle de tout ce qui

vous approche. Je n'ai jamais de louanges sur les lèvres pour vous; d'abord, il me serait difficile de les articuler; puis, je ne sais si je consentirais à me confondre avec tout ce qui vous encense en face. Je crois mon affection trop pure, trop élevée, pour la ramener à de pareilles choses. Je ne veux pas qu'il entre un grain d'amour-propre dans notre liaison, et cela n'est pas si aisé que vous pourriez le croire. J'ai une avidité de votre perfection, que je ne me suis trouvée pour personne. Vous êtes si en lumière, qu'une tache est sensible à tous; et puis, qui donc songera jamais à avoir de l'indulgence pour vous? Elle est toute dévolue à la médiocrité; pour elle toutes les câlineries. Vous finirez par avoir le sort du *Moïse*, de je ne sais quel poète, que vous m'avez lu (1). Si l'*ange*, si moi, n'étions là, pas une main ne serrerait la vôtre, pas un cœur ne s'ouvrirait pour vous abriter; vous serez trop haut placé un jour. Il faut, Honoré, accepter sa position telle qu'on se l'est faite. L'obscurité n'est plus possible. Portez donc avec calme la couronne d'épines de la gloire, nous vous essuierons le front de temps en temps. Ne me souhaitez rien que la force d'élever mon fils; moi, j'ai vécu. Je suis appelée à accomplir une grande œuvre : j'ai un homme à faire ! Si à vingt ans, Ivan est une conscience comme je la conçois, je vieillirai doucement. Ce serait mon *Médecin de campagne*. Ne pensez donc plus à moi directement. Je suis abîmée dans l'existence du cher petit. Me jeter une pensée de loin en loin, quand on vit à Paris, et surtout de votre vie, c'est, mon cher Honoré, un miracle d'amitié, et rien ne saurait payer cela. Aussi êtes-vous bien arrivé au point que vous souhaitiez, de me voir complètement endettée envers vous. Mais je puis supporter le poids d'obligations semblables.

J'ai le nécessaire à papier, et j'en suis presque aussi émerveillée que touchée. Rien ne pouvait mieux aller à mes rêves d'élégance et aussi me donner une idée de vos jouissances d'artiste. C'est vraiment bien joli. — Comme vous l'avez pensé, il y a eu malentendu, car j'ignorais que vous fussiez absent quand le papier vous fut envoyé. S'il a bien rempli votre attente, je suis satisfaite. Nous sommes toujours dans la même position, c'est-à-dire sans argent ; de jour en jour nous nous attendons à vendre; mais je crains bien que, de bien des mois encore,

(1) « Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire... » (Alfred de Vigny, *Poèmes, Livre mystique, Moïse.*)

nous n'ayons rien de disponible, parce que ce que l'on nous donnera comptant est destiné à solder un créancier qui en a besoin. Jamais peut-être je n'ai mieux senti l'avantage d'avoir quelques mille francs disponibles; j'aurais beaucoup tenu à courir les mêmes chances que vous. Cette spéculation, il y a si longtemps que, comme vous, je la nourris, que j'avais fini par la regarder comme mienne. Aussi, si, comme il est trop probable, je ne puis y être associée, je contribuerai de tous mes faibles moyens à son succès. Je n'épargnerai ni lettres, ni démarches. Auguste ne compte pas être ici avant un grand mois; peut-être nous enverra-t-il la copie de l'acte avant son retour (1). Être propriétaire est une douce chose, quand on vit sur ses terres; mais autrement, c'est une vie de prévisions et de privations.

Adieu, l'homme aux lettres attend la mienne, que je n'ai pu commencer plus tôt, puisque je n'étais pas revenue d'Angoulême. C'est avec tristesse que je vous dis cet adieu, car cette lettre m'ôte toute chance de vous voir de bien longtemps. Adieu.

Les craintes de Mme Carraud étaient justifiées, elle n'aura pas une somme d'argent disponible assez forte pour prendre part à l'entreprise de Balzac. Quels regrets !

Le 16 octobre 1833.

Je suis triste à la mort, cher Honoré. D'abord parce que la vente de mon bien n'a pas été conclue comme je le voulais et ne me laisse pas la faculté de participer à votre entreprise. On a passé l'acte sans Carraud, mon père se faisant fort pour lui, et le mode de paiement ne nous laisse pas de suite autant de fonds disponibles qu'il nous en eût fallu pour satisfaire à notre dette, et au désir d'avoir, nous aussi, notre fraction d'action. Puis, M. Dupac (2) vient de m'écrire que son malheureux beau-frère vient de perdre sa place; voilà encore cette famille sans pain. Sans pain ! jugez donc, et ne pouvant aller travailler à la terre, ou mendier !... Le pauvre homme a encore un roman traduit dont la vente le ferait vivre quelque temps encore. Mais le vendre est difficile. Cher ami, prêtez-moi donc votre appui dans cette circonstance; faites-le lui vendre, à quelque prix que ce

(1) L'acte de constitution de la Société pour l'exploitation des volumes à un franc.

(2) Le lieutenant Dupac, précédemment cité (Cf. *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1923, p. 355 et *Les Cahiers Balzaciens*, n° 1 (1923), p. 2 et 5).

soit. On lui a fait déjà banqueroute d'un ouvrage (1); ce sera une aumône bien faite! Quel qu'il soit, ce roman, il vaudra toujours quelque chose; il y en a tant et tant de mauvais! De grâce, Honoré, employez-vous à cela; c'est encore un embarras que je viens jeter au milieu de vos autres embarras; mais il est si affreux de voir de ces misères, si profondes qu'on ne peut les secourir entièrement! N'avoir pas de pain! Nous autres qui trouvons à gémir au milieu de notre luxe, nous ne savons pas ce que c'est que d'avoir une femme et un enfant qui vous demandent du pain, et qui ont froid, sans pouvoir satisfaire à ces besoins qui nous sont inconnus! Et ne pouvoir placer ce brave homme, plein de probité, bon scribe, bon comptable!... il y a de quoi se désespérer. Je frappe à toutes les portes; je ne sais si je pourrai réussir à le caser. Ce bon Dupac fléchit sous tant de malheurs répétés. Toutes les cruelles privations qu'ils s'imposent ne peuvent arriver jusqu'à leur donner le pain de chaque jour. J'en ai la tête tournée. J'en vois tout sombre. Je suis incapable de me livrer à aucune autre pensée. Venez à mon secours, mon cher Honoré, et si le hasard vous mettait à même de disposer d'une place, ne fût-elle que de mille francs et la plus asservissante du monde, pensez à moi. Oh! pensez à moi, faites-la lui avoir, donnez-leur du pain; voilà l'hiver, que vont-ils devenir?

Honoré, je ne saurais vous dire rien de plus, je suis triste aux larmes.

Adieu, bonne et sainte affection.

ZULMA CARRAUD.

Balzac répondit immédiatement (2) à la requête désolée de son amie, qui sur le champ lui envoya le pauvre M. de Balay, le malheureux beau-frère de Dupac, muni de ce billet :

Vous m'avez comprise, oh! cher, merci, merci! quoi que vous fassiez, je n'oublierai pas que vous avez répondu de suite à mon appel. Le voilà, ce pauvre M. de Balay; tâchez de l'utiliser. Je vais me faire des intelligences à Saintes, et votre voyage y sera tout préparé. Si le maître y consent, je vous accompagnerai, ou bien, ce qui sera encore mieux, nous vous y accompagnerons. Encore deux bons jours que vous me promettez; je les

(1) La traduction d'un ouvrage allemand intitulé : *Erick XIV et sa famille.*

(2) Cette réponse est perdue.

savourerai, car je les vois rares dans l'avenir. J'attends Auguste ; il sera ici, je pense, en même temps que vous. J'ai pensé à Thérèse (1) pour votre relieur, mais la question est presque inabordable. Si elle vendait sa propriété, elle aurait de quinze à vingt mille francs peut-être. N'en eût-elle que quinze, votre homme serait content, et elle heureuse, je crois, de sortir de son enfer. Mais comment parler de cela? Venez et voyez.

Adieu, je ne puis rien vous dire de mieux que de vous peindre la sensation de bonheur que m'a donnée votre lettre ; elle rive mon amitié à la vôtre. Adieu.

Balzac compatit à la triste situation du protégé de Mme Carraud ; il va chercher à l'améliorer. Certainement Émile de Girardin lui procurera un emploi, et le 4 novembre 1833, Balzac écrit à son amie :

Je vous dois à vous, ange d'amitié, compte de votre protégé. J'ai vu Mme de Girardin (Delphine). Au retour de son mari, qui revient le 6 de Bretagne, il y aura peut-être une réponse favorable et heureuse à donner à ce pauvre vieillard, dont le personnage dépeint par vous m'a fait frémir. Je ne sais rien de plus profondément touchant que cette figure résignée, calme et triste sous ces cheveux blanchis par le malheur. Émile a besoin d'un homme probe. Je ne puis pour le moment employer M. de Balay. Émile le pourra. Et si cela est possible, ce sera, ou je mettrai mon bonnet de travers !

Vous avez vraisemblablement le Borget à vos côtés. Il est bien heureux. Moi, je pioche comme un forçat. Mon voyage est remis à quinzaine (2). Je ne puis m'en aller de Paris qu'après la publication des *Études de mœurs au XIXe siècle*, et la confection faite de la seconde. Vous lui apprendrez mon traité ; ça le réjouira, l'artiste. Quant à ses intérêts dans *l'affaire*, qu'il en prenne à son aise, qu'il fasse à son aise, qu'il fasse à sa fantaisie. Mon Dieu, je serais au désespoir qu'il eût l'ombre d'un souci, d'un doute à ce sujet. Je devais lui écrire ce que je lui ai écrit, lui offrir ce que je lui ai offert. Après cela, dites-lui que l'affaire est retardée par suite du papier. Nous n'avons pas encore de marché satisfaisant.

Écrivez-moi, ou lui, s'il veut que je lui fasse sa provision de

(1) Jeune fille qui vivait chez les Grand-Besançon.

(2) Ce voyage, dont Balzac parle, sans en indiquer autrement le but, était un voyage à Genève, pour retrouver Mme Hanska.

bois pendant qu'il fait beau, et ce qu'il lui en faut; puis je vais faire presser Moreau (1), pour achever son arrangement. Veut-il que Moreau lui fasse un lit?

Ma livraison ne paraîtra que le 20. Je ne pourrai pas partir avant le 24. D'ici là, j'ai cent feuilles d'impression à lire et à revoir en épreuves. C'est cinq par jour et, en outre, j'ai des travaux de manuscrit à faire, des ennuis, des lettres à écrire, des visites!

Allons, adieu. Mille tendresses. Eh! mais oui, Thérèse serait heureuse avec Spachmann (2). Elle en serait d'abord adorée pendant toute sa vie. Spachmann a un cœur d'or, digne Allemand qui, avec seulement dix mille francs, ferait fortune, et Thérèse n'aurait qu'à tenir des livres, écrire des factures et veiller à la caisse. Il ne faudrait pas même d'abord plus de six mille francs, et elle serait certainement heureuse et vivrait aussi bien (matériellement parlant) à Paris, qu'elle vit là où elle est. Voyez. Cela peut se faire facilement. Il vaut mieux être madame Spachmann, que mener l'épouvantable vie qu'elle mène.

Présentez mes chaleureuses amitiés à M. le Commandant, dont la goutte me peine. Vous comprenez tout ce que j'ai à dire au Borget, au grand Borget et à vous, encore mieux, n'est-ce pas?

Allons, à Carthage, à Carthage! cette *delenda Carthago* qui me fait travailler jour et nuit!

Observation : Spachmann est un homme instruit qui traduit pour les gens de lettres, un homme qui ne manque pas d'une certaine éducation.

Adieu. Mille tendresses de cœur

D'HONORÉ.

Voilà une bonne lettre. Quelle joie pour Mme Carraud de savoir que Balzac a pris en main la cause du pauvre vieux M. de Balay, que la misère éloigne de tous les gens en place!

Et le 11 novembre, après avoir chaleureusement remercié Balzac, Mme Carraud continue sa lettre en ces termes :

Il y a quelques jours, au théâtre (car nous avons un spectacle assez remarquable), plusieurs officiers d'artillerie parlaient

(1) Tapissier, 3, boulevard des Capucines. C'est Moreau qui agença, pour Balzac rue des Batailles, le fameux salon ponceau décrit dans *la Fille aux yeux d'or*.

(2) Relieur de Balzac.

derrière moi et j'entendis nommer M. Bohain (1) ; je me suis vivement retournée et me suis enquise du personnage. C'est le vôtre dont il était question ; mais, mon cher Honoré, le connaissez-vous bien, ce M. Bohain ? Savez-vous quel renom il a ? Savez-vous ce que partout on raconte de lui ? Avez-vous bien mûri votre projet d'association, et savez-vous le sort d'une signature accolée à la sienne ? Mon Dieu ! je vous voudrais riche pour tout au monde, mais il faut saillir en relief au milieu de son or et reluire plus que lui-même, — et, quoique votre entreprise, dans l'hypothèse la plus malheureuse, vous nuira plus qu'à tout autre, et que la plus grande somme de mauvaises chances soit de votre côté, encore faut-il que votre association ne soulève aucune prévention contre vous, inconnu comme spéculateur. Je vous assure que tout ce que j'ai entendu me fait croire fortement que le nom de ce collaborateur suffira pour paralyser vos abonnements, s'il est connu. Je l'ai dit à Auguste, le jour de son arrivée ; il m'a dit que vous le saviez. Mais ce n'est pas possible ; vous ne le connaissez pas ; vous ne pouvez pas concevoir une association avec un tel homme. S'il était actionnaire payant, ce serait bien différent ; son argent aurait la valeur de tout autre, dès l'instant que son influence personnelle cesserait. Je vous parle de cette peine nouvelle, car c'en est une pour moi, et une vraie, de vous sentir compromis, vous déjà si calomnié. On brave une calomnie, mais une vérité ! En vain vous vous retrancherez derrière vos bonnes intentions, si l'on sait que vous le connaissiez d'avance !

Nous vous espérons ici, et ce seront des jours brillants dans notre hiver que ceux que vous nous consacrerez. Ne vous laissez pas prendre par la gelée, vous n'auriez plus le courage de vous embarquer. Donnez-moi donc quelque indice sur Laure ; je lui a écrit un vrai volume ; je crois qu'elle a eu peur, et qu'elle ne veut pas me provoquer de nouveau.

Je n'ai point traité le mariage avec Thérèse ; je lui ai dit seulement que je savais qui l'épouserait. J'ai compté sur sa curiosité et son imagination, mais elle ne m'a pas encore reparlé de cela. Il est vrai qu'elle est observée avec une attention toute offensante, et pour elle, et pour moi. Si vous veniez ici, vous pourriez bien facilement lui parler, même devant M[me] Rose.

(1) Journaliste, grand brasseur d'affaires, directeur de *l'Europe littéraire* et auparavant du *Figaro*. Balzac donna, dit-on, quelques-uns de ses traits à *Mercadet*.

Toute position est préférable à celle qu'on lui a faite dans cette maison. C'est une souffre-douleur, espèce nouvelle en France, mais depuis longtemps introduite en Angleterre (1). Depuis longtemps, j'avais à vous dire qu'un jeune homme qui peut représenter la masse des lecteurs par sa position sur l'échelle intellectuelle, sachant que je vous connaissais, m'a dit : « Quel service M. de Balzac a rendu en recueillant la vie si courte de Lambert! et quel développement Lambert aurait donné à la pensée, dans quel monde nouveau d'idées il nous aurait introduits sans sa mort prématurée! Ah! madame, que n'ai-je été aussi à Vendôme! »

Réponse à qui dira que *Lambert* sent le mannequin.

Adieu, cher, n'oubliez pas le pauvre M. de Balay. Carraud vous est bien attaché. Sa goutte est passée ; jusques à quand? J'ai le cœur léger depuis que je vous sens libre des obligations qui pesaient si cruellement sur vous. Vous êtes trop sage pour retomber dans un pareil malheur. Vous avez deux nobles pensées d'argent qui doivent vous faire faire merveille.

A ce mois-ci donc!...

Balzac s'empresse de satisfaire au désir de Mme Carraud et lui annonce qu'il a chaleureusement écrit à Émile de Girardin pour lui recommander le protégé de son amie et il ajoute : « Il a fallu *vous* pour que je supportasse l'impertinence d'Émile. » Quant à Bohain, Mme Carraud doit se rassurer, car Balzac est « trop soigneux de la robe blanche qu'on appelle gloire, honneur, réputation pour y laisser tomber une tache (2). » Pour le voyage à Angoulême, il faut que Mme Carraud patiente. Ce voyage ne pourra, en effet, avoir lieu qu'après un séjour d'un mois à Genève, sur lequel Balzac ne s'explique pas autrement. D'ailleurs, le voyage à Genève ne pourra s'effectuer qu'après liquidation d'une lourde dette de travail : « Je corrige mes épreuves, écrit-il à Mme Carraud; le 25, j'aurai quatre volumes imprimés (3). *Eugénie Grandet* vous étonnera. »

Balzac n'a pas encore avoué à Mme Carraud l'état de ses nouvelles amours avec Mme Hanska, leur rencontre à Neuchâtel. Il attend, pour lui révéler cette naissante passion, que l'attachement de l'Étrangère se révèle solide et définitif. Mais il ne peut s'empêcher de confier à son amie qu'il y a un événement bien grave dans sa vie dont il ne peut

(1) On en trouve plus d'un exemple dans Dickens.

(2) *Correspondance*, I, 263.

(3) Les quatre volumes des *Scènes de la Vie de Province* dont le tome 1er devait contenir la première édition d'*Eugénie Grandet*.

lui parler qu'à Angoulême : « Peut-être, ajoute-t-il (1), réclamerais-je toute votre amitié pour une chose que je ne saurais confier qu'à vous. Le dénouement sera connu en janvier je le crois. » Et Balzac termine ainsi : « Allons, adieu. En janvier, je parlerai à Thérèse. J'ai donné quelque espoir à Spachmann et vraiment je suis si convaincu de la parfaite concordance de cette chose, que je voudrais bien que Thérèse en fût un peu entretenue, si Auguste le peut ; mais avec les voisins et l'indiscrétion de Thérèse, tout cela est difficile. »

Cependant la situation des protégés de Mme Carraud est devenue désespérée. Il faut à tout prix les sauver. Mme Carraud reprend la plume pour écrire à Balzac le 19 novembre :

Le 19 novembre 1833.

Je viens de recevoir une nouvelle lettre de M. Dupac, lettre déchirante qui me représente sa triste famille prête à mourir de faim, si je n'y apporte secours. Je les empêcherai bien de tomber dans cette extrémité ; mais je ne puis toujours les soutenir. Ne vous refroidissez pas, cher, et croyez que je vous tiendrai bien compte de ce qu'il vous faudra endurer d'ennuis pour cette affaire. Ce fantôme décharné, la faim, a été de nouveau évoqué et ne me quitte plus. La faim, bon Dieu ! Que le Ciel bénisse les entreprises de M. Girardin pour sa bonne action. Pressez-le, je vous en conjure.

Et vous, le repos ne se mettra donc jamais à votre chevet?... Pauvre ami, toujours talonné, toujours poursuivi par un monde de libraires, d'imprimeurs, leurs épreuves à la main? Ah! votre vie serait à envier, si vous n'aviez qu'à mettre sur le papier ce torrent d'idées qui vous déborde ; mais ce matériel du métier, c'est odieux. Enfin, avec tout cela, on fait de la gloire et de l'argent, et c'est ce qui console. Et, quant à la gloire, je n'ai pas voulu dire que vous étiez peu soigneux de sa virginité ; mais je vous sais enthousiaste, facile à entraîner. Cet homme a du talent sans doute, et il vous a séduit (2). S'il est calomnié, je le plains ; si votre nom, accolé au sien, devait le blanchir, je vous louerais de courir ces chances, mais comme il s'agit d'une spéculation, je tremble. Je vous le répète, je n'aime pas à vous voir cet associé. Vous savez mieux que personne, vous, explorateur du cœur humain, ce que produit un contact impur, et

(1) Toute cette fin de lettre est inédite. (Cf. *Correspondance*, I, 264).
(2) Bohain.

comme je ne vois pas trop en quoi ce monsieur peut servir au succès de votre affaire, je me demande pourquoi vous avez été l'exhumer du tas de boue où il gisait; à moins, je le redis, que vous n'ayez voulu le réhabiliter, et alors gloire à vous, car il y a bonne action et absence d'intérêt personnel. Mais, grondez-moi donc de peser sur tous vos soucis, comme si j'avais plaisir à vous les faire bien sentir. Oh! mon Dieu, non, c'est que je souffre tant, quand je vois des raisons, quelque spécieuses qu'elles soient, aux sottises que l'on débite sur vous? Honoré, bien cher, je suis toute dévouée à ce qui peut vous être utile, agréable, à tout ce qui peut vous servir en quelque chose. *Quel que soit* l'événement qui vous menace, mon cœur et ma maison sont vôtres; vous pouvez y déposer tout ce que vous voudrez, sans crainte d'importunité, sans crainte d'indiscrétion; pas une question ne vous sera adressée, ni par moi, ni par les miens, pas un regard interrogateur. Si même il s'agissait d'un service dont le motif vous répugnât ou vous embarrassât à exposer, vous pouvez résumer la question le plus succinctement possible, tout matériellement. Que je sache en quoi vous obliger, je ne veux pas savoir pourquoi je vous oblige. Usez-en mieux qu'avec vous-même, je suis votre amie! N'ayez recours qu'à moi dans votre embarras. Je voudrais pouvoir vous faire comprendre combien je vous suis acquise. Venez le plus tôt que vous le pourrez; les truffes sont bonnes cette année, je vous en ferai manger tant que vous en voudrez.

Adieu, j'ai à m'occuper encore de mon pauvre protégé. Honoré, pensez qu'ils ont faim tous les trois! L'artiste vous aime bien; Carraud le pistonne, en dépit de l'inspiration; nous vous aimons bien aussi, nous.

J'espère, l'an prochain, vous recevoir à Frapesle, il faut que vous le voyiez. Adieu.

Pendant qu'à Paris un labeur intense clouait Balzac à sa table de travail, M. Remi Tourangin, père de Mme Carraud, mourait à Frapesle, et Balzac en apprenait la nouvelle par cette lettre de son amie :

Frapesle, le 18 décembre 1833.

Caro, je ne vous ai point écrit depuis longtemps, je travaillais avec ardeur pour vous, et je complais m'absoudre par là; mais, au milieu de mes rêves d'avenir, car nous quittons défi-

nitivement la Poudrerie, un malheur est venu me frapper. J'ai perdu mon père! C'était le lien de toute la famille, que désormais des positions ou des intérêts différents vont disperser, sans presque d'espoir de la voir jamais toute réunie. C'est en outre une vive affection de moins dans ma vie. Je suis ici au milieu des mille créations de mon père, et tout cela est sans vie et sans âme! Sa mort a été douce et calme; il a fermé les yeux pendant que madame Nivet, ma sœur, le faisait boire. Il était enrhumé. Nul mouvement spasmodique, nul effort pour quitter ce monde; on l'a cru endormi. Il devait avoir du monde ce jour-là pour fêter son quatre-vingt-troisième anniversaire. Vous ne l'avez pas connu, Honoré. Combien vous eussiez été étonné de cette verdeur d'imagination, de cette force d'esprit, qui en ont toujours fait une exception! Aimez-moi mieux encore, car j'ai un cœur de moins où je puisse me reposer.

J'ai bien à vous remercier de vos procédés envers M. de Balay; le pauvre homme en était pénétré, et vous m'avez valu mille bénédictions. Il a quitté la place que vous lui aviez procurée pour une autre qu'il croit plus sûre. Vous êtes trop supérieur pour vous en formaliser, et si jamais il avait besoin d'aide, je ne vous en appellerais pas moins à mon secours. Le travail vous tue; ne pouvez-vous donc prendre de repos!

Je vous attends ce printemps dans mon ermitage de Frapesle, si toutefois une maison en réparations ne vous répugne pas trop à habiter. Nous aurons de libres, la bibliothèque, le billard, et votre chambre, peu moderne peut-être, mais vous la choisirez entre toutes. Viendrez-vous dire adieu à la Poudrerie?

Travaillez, et ne vous découragez pas; il y a des gens qui vous aiment assez pour vous dédommager de tout.

Adieu. Amitié. Toujours amitié.

La lettre de Mme Carraud, adressée rue Cassini, n'y trouva pas Balzac. Elle le rejoignit à Genève, où, le 18 décembre, la diligence l'avait déposé, enfiévré d'amour, aux pieds de Mme Hanska.

MARCEL BOUTERON.

(A suivre.)

VINGT-SIX HEURES

DANS LES LIGNES ALLEMANDES

6-7 Septembre 1917

Un matin d'août tous les oiseaux de la 55 s'envolèrent dans le ciel de Ham... Nous quittions la Somme pour aller refaire nos nids dans un coin de l'Aisne tout près d'une ferme appelée « mont de Soissons. »

Je revenais de permission l'âme tout en deuil. Quelques jours auparavant je quittais ma famille à Dieppe, certain de mon salut, mais cependant avec l'impression obscure qu'un événement s'approchait et que j'étais arrivé à un carrefour de ma vie. J'avais d'abord dédaigné cette pensée comme une superstition. Et voici qu'à travers mes nostalgies, elle me revenait pressante, sévère comme un avertissement solennel. Mais, bien loin de m'en alarmer, je regardais ma destinée en face, comme nous la regardions tous en ce temps-là. J'éprouvais même une curiosité délectable, tant j'étais alors avide de nouveauté, impatient de l'avenir.

Le jeudi 5 septembre, j'assiste à la messe dans une grange de la ferme. Ma singulière ferveur au cours de cet office me prouverait que tous les pressentiments ne sont pas vains.

Dehors, ce n'est que fracas de moteurs, éclatements de cylindres. Le champ d'aviation ronfle, l'espace bourdonne. Les escadrilles arrivent. On prépare l'attaque du Chemin des Dames.

Nos pères consultaient jadis le vol des corneilles pour régler la marche des armées. Leur direction présageait les batailles et

les victoires. Comme nos ancêtres, les habitants de ces contrées pouvaient découvrir des signes dans le rassemblement de ces oiseaux migrateurs. Et les cigognes, ces reines du ciel, n'étaient- elles pas les plus graves augures de cette époque? Aussi je me demandais ce matin-là : sont-elles venues, sont-elles venues ces légendaires cigognes annonciatrices des saisons d'épopée?

Au milieu de cette fièvre belliqueuse, mes rêveries s'évanouirent et je sentis peu à peu mes dernières tristesses s'évaporer au vent des hélices...

On parlait beaucoup d'un avion allemand qui cherchait à épouvanter les lignes françaises. A l'aube et au crépuscule, il mitraillait nos fantassins au ras des tranchées. L'aviateur qui le pilotait se proclamait invincible. Il laissait tomber des banderoles portant ce défi : « Aucun Français ne me descendra jamais. » Signé : « Fantôme-As. » Ces nouvelles devaient m'intriguer la veille d'un vol. Je ne me contentai pas de ces informations et courus m'enquérir de façon plus précise auprès du chef d'escadrille. Le lieutenant Hély d'Oissel avait désigné deux appareils pour surveiller Fantôme-As. Il me donna le signalement de cet avion qui portait deux oriflammes noires et lançait des fusées multicolores.

— Surtout, partez de bonne heure, me dit-il, soyez sur les lignes au petit jour.

J'allai m'entendre avec mon pilote, l'adjudant Carré. Tout fut convenu et le lendemain matin, à 4 heures et demie, les moteurs ronflaient. Carré, installé dans l'appareil, me semble plus vif que de coutume et répète précipitamment : « Contact, contact »... Un bond et me voici dans la carlingue en train de vérifier mes mitrailleuses. J'étais encore debout quand l'aéroplane fuyait déjà m'emportant dans les ténèbres... Nous n'étions pas en retard. Pourquoi, Carré, pourquoi tant de hâte ? l'éternité vous pressait!... Les roues se sont détachées du sol et cependant je me croirais immobile sans le glissement des ombres sous mes pieds. De temps en temps un souffle léger nous soulève et nous esquissons une ondulation très suave. Mais je ne me souciais guère à cette heure du bercement des brises. Quoi, qu'y a-t-il?... On dirait que notre avion d'accompagnement se trouve encore devant le même Bessonneau : une panne, sans doute. Je cherche dans l'espace qui nous environne.

Rien. Nous décrivons de larges orbes au-dessus de l'aérodrome et nous attendons...

Était-ce l'obscurité, l'absence de mon camarade ou notre isolement dans l'aube déserte? Était-ce le souvenir de mes deux derniers vols tous deux brisés par les balles et le canon? Était-ce ce pressentiment des jours précédents qui, une fois encore, une dernière fois, jetait son cri d'alarme? Je ne sais. Peut-être tout cela à la fois. Mais jamais au cours de la guerre je n'eus comme ce jour-là l'intuition d'un malheur imminent et jamais je ne m'en remis à la miséricorde de Dieu avec plus de détachement Que seule sa Providence en soit louée!

Enfin nous partons seuls... Il ne faut pas manquer Fantôme-As. Piquons droit sur les lignes et à Dieu vat!...

Dans cette région survolée pour la première fois à une heure si matinale, on ne pouvait rien distinguer, on devinait tout. Heureusement, j'avais étudié la veille sur la carte mon itinéraire et connaissais par cœur le panorama.

Le village de Couvrelles noyé de brouillard repose au fond d'une gorge... Çà et là quelques lumières éparses tremblent dans les hameaux noirs... Des vapeurs encore assoupies s'étirent mollement sur Vasseny. Des nappes diaphanes flottent par dessus à des altitudes différentes. Et cette ligne sinueuse qui fume : c'est la rivière de la Vesle. Près du village de Chassemy, sur les flancs d'un coteau, des brumes alanguies s'accrochent au sommet des bois comme des écharpes de tulle... Sur la droite, Vailly et Chavonne enveloppées de voiles bleuâtres dorment dans la vallée de l'Aisne. En regardant des nuages de buée ramper sur les eaux, un nom de village renait encore à ma mémoire : Laffaux. Laffaux et son moulin devenu légendaire depuis l'attaque du 11e cuirassiers. Ce doit être là un peu à l'Ouest derrière Nanteuil-la-Fosse. Mon frère s'y battait tout dernièrement (1).

Quand nous eûmes dépassé Jouy, la contrée comme bouleversée par un tremblement de terre m'apparut dans une sinistre confusion de crêtes et de ravins. Aucune trace de vie humaine, silence de néant. De plus en plus, cette contrée devenait informe et misérable dans sa nudité. Ainsi devait être le chaos primitif quand les ténèbres couvraient l'abîme. Ces courants aériens tourmentés par la brutalité du relief à chaque instant

(1) Le 5 mai 1917, le 11e régiment de cuirassiers à pied s'était couvert de gloire à l'attaque du moulin de Laffaux.

agitaient notre nef; si bien que les collines semblaient secouées sur leur base, parfois même se renverser.

Pour bien rendre ce spectacle à la fois si grandiose et si désolé, je cherche une image et ne la trouve pas. Il n'y a peut-être que ce passage de l'Ancien Testament où je retrouve une sensation presque identique :

Je regardai la terre : elle était vide;
Les cieux, ils étaient sans lumière.
Je regardai les monts
    Et je les vis trembler;
Et toutes les collines s'ébranlaient,
Je regardai : il ne restait point d'homme,
    Tout oiseau du ciel avait fui.
Je regardai : la campagne, un désert (1) !

Voici le Chemin des Dames, le chemin maudit qui s'allonge sur sa crête chauve et décharnée. Nous montons légèrement : le Fort de la Malmaison s'élève dans un halo... Fantôme-As, Fantôme-As ! c'est lui. Je l'ai vu. Il évolue au-dessous de nous, mitraille, virevolte et lance ses fusées. Sans l'inclinaison des ailes dans les renversements, on croirait qu'il roule au sol. Nous piquons sur lui, et dans un virage, j'attaque...

Dès les premières balles il se dérobe et s'enfuit à tire-d'aile vers le Nord... C'est un traquenard. J'ai aperçu quelque chose au-dessus de moi... des avions là tout près embusqués dans les nuages émergent et disparaissent aussitôt; ils sont au moins sept. L'obscurité m'empêche de distinguer les cocardes. Soudain, deux avions couplés débouchent de l'ombre et fondent sur nous comme deux condors... « Les croix noires ! Les croix noires ! » Je fais volte-face, les mitrailleuses sont braquées sur les assaillants et à genoux sur ma banquette je tire farouchement. Les rapaces grossissent, grossissent et arrivent dans le sillage de l'appareil... « Les lumineuses ! » Nous sommes visés, des traits de feu nous enveloppent... toute ma carlingue étincelle, crépite et claque... une esquille de bois me jaillit au visage. Au même instant mon appareil pique à mort. Je me retourne : mon pilote s'est écroulé sur les commandes; il est là tout pantelant, la tête et les bras ballants. Nous sommes à

(1) Jérémie, IV, 23-26.

700 mètres et je coule à pic. Les ravins noirs montent vertigineusement en se creusant comme des gouffres. Oh! l'angoisse atroce, la frissonnante horreur de ces quelques secondes!... je tombe, je tombe, mon cœur défaille... je suis soulevé de mon siège, je m'accroche, je me cramponne à ma tourelle. L'avion gémit comme la sirène d'un vaisseau en détresse.

Tout à coup je m'effondre dans la nacelle : l'appareil vient de se cabrer brutalement. Un panorama en amphithéâtre tourne et chavire. Je ne sais plus à ce moment-là quelle fut la position extraordinaire de l'avion, mais j'aperçus la terre en haut et le ciel en bas. Au-dessus de moi vacillent des cratères éteints et des collines fauves... et voici que ces collines tombent sur nous et la chute recommence.

Mais presque aussitôt l'appareil se rétablit brusquement et se remet en ligne de vol à 300 mètres environ au-dessus des tranchées françaises... Il rentre chez nous, — je reprends espoir... Mais quoi! il vire de bord et revient sur le secteur ennemi! Je regarde Carré avec stupeur et le vois complètement affaissé sur l'épaule gauche, la tête renversée sur le rebord de la nacelle : il était mort...

« Les croix noires! les croix noires! » Les deux avions couplés replongent sur nous pour nous achever et je me retrouve dans une gerbe d'étoiles filantes. Ils croyaient nous faire couler à temps; l'un d'eux est obligé de nous sauter et ses roues passent à une envergure d'aile; le pilote allemand se penche, nos yeux se croisent : lunettes au front, rictus sauvage. L'aéroplane livré à lui-même flotte un instant, je regarde les pentes hideuses du ravin de la Bohéry contre lesquelles je vais m'écraser... Mais l'avion s'engage légèrement sur l'aile gauche et pique sur les lignes allemandes. Je vois claquer de longues raies bleues qui s'éteignent dans la terre en fumant. Je brise ma ceinture, j'arrache mes lunettes, jette un cri vers le ciel et perds toute conscience :

Après cinq heures d'évanouissement, réveil de damné dans le feu et la fumée. Je me trouve couché sur le dos, une puanteur chaude me crispe la gorge. Mon cerveau est lourd, ténébreux, comme si l'on m'avait chloroformé. Il me semble que tout s'acharne contre moi pour m'arracher de ma somnolence. Des sifflements furibonds éclatent sur moi en brisements métalliques et à travers mes paupières entrecloses je vois passer

des flocons verdâtres... Près de ma tête s'écrasent des charges monstrueuses de pierres et de ferrailles et mon corps entier tressaille à toutes les secousses du sol. Des douleurs sourdes s'aiguisent et se localisent. Je souffre partout. Je suis déchiré, on me ronge la poitrine et le dos; mes bras sont brûlés et mes jambes sans mouvement. La fumée se dissipe. J'aperçois à mes pieds un avion écrasé; à côté de moi se dresse un réseau de fils de fer allemands... En face, à 60 mètres, une tranchée blanche. A droite : entonnoirs, cratères, hérissements de pieux; à gauche : terre pelée, bosses et trous en multitude, partout dévastation.

Sans rien comprendre encore, je laisse errer des yeux stupides. Seul un souvenir trouble s'agite en moi : quelque chose de désastreux vient de me frapper; mon Dieu! mon Dieu! que m'est-il arrivé?

A force de harceler ma mémoire, une première lueur d'intelligence commence à poindre : la mission, le départ au petit jour... mais je reste là embourbé quelques instants sans pouvoir évoquer la suite des événements... Enfin des éclairs jaillissent : Fantôme-As... l'attaque... Fantôme-As s'enfuit; et puis des croix noires dans les nuages, des croix noires tout à coup ont plongé et replongé sur nous avec des claquements lumineux. Mais où avons-nous piqué? Nous étions pourtant sauvés. Et longtemps il me fallut raviver mes perceptions confuses avant de trouver l'éclaircie. Mais comme elle me fit mal! D'un coup brutal toute la scène funèbre m'apparut. Ah oui! Carré s'est affaissé sur les commandes, il a piqué vers les tranchées ennemies parce qu'il était mort.

Alors, je recouvrai atrocement ma lucidité et compris tout. Nous gisions entre les lignes au bord d'un réseau et les Allemands voulaient mettre notre appareil en feu. Je veux palper ma tête à deux mains : mon bras droit est paralysé. Au-dessus de moi des éclatements se déchirent ; je saisis mon casque de la main gauche et me couvre la face... Et toujours ces secousses terrestres qui vous ébranlent le crâne, comme si d'énormes rocs tombant des hauteurs se fracassaient là tout près sur du granit. Ce sont les torpilles et les bombes à ailettes qui gloussent et roucoulent avant de s'abattre.

Je devais donc les retrouver ici, ces « colombes, » ainsi que nous les appelions autrefois dans les tranchées de Perthes-les-

Hurlus. Les Allemands sans doute viennent d'apercevoir mon geste : une mitrailleuse tire. Des sifflements aigus me frôlent. Je retiens mon souffle et réprime jusqu'au soulèvement de ma poitrine pour amincir ma silhouette. L'instinct de conservation me colle au sol avec une telle énergie que si une bombe eût fraîchement remué cet endroit, je m'y serais incrusté comme un crabe dans le sable. Toutes ces petites dents d'acier cherchent à me lacérer, mais une infime déclivité les empêche de me toucher.

Des voix françaises me font tressaillir. O délivrance! Là derrière moi deux zouaves à plat ventre m'interpellent entre les éclatements. Ils ont rampé de trou d'obus en trou d'obus, mais ne peuvent s'approcher davantage : des fils de fer nous séparent et le barrage de torpilles fait bonne garde autour de l'appareil. L'un d'eux me demande instamment de me traîner vers lui. Les mitrailleuses tirent maintenant en feu croisé. Les balles rasantes égratignent la plaine. A quelques mètres de l'avion, la terre griffée comme par un fox-terrier asperge les patrouilleurs. J'ai beau protester de mon impuissance, ce brave insiste avec son entêtement de zouave; et il me semble le voir encore secouant la poussière de ses yeux et l'entendre me crier avec un regard de braise : « Essaye quand même!... » Essayer quand même, grand Dieu! mais je ne faisais que cela depuis le matin! Ces mots me ravissent toute patience et m'exaltent jusqu'à la démence. La résignation ne me paraît plus que lâcheté. Je me gourmande violemment, traite de courbatures mes paralysies et de mon seul bras libre j'agrippe les ronces barbelées. Je me secoue alors cruellement et fais des efforts frénétiques pour me retourner. Chaque soubresaut me frappe les reins à coups de vrille et m'arrache des exclamations de douleur. A deux doigts de mon visage, les balles claquent comme de grands coups de fouet. Ma main se déchire et saigne, le réseau hurle, les minen explosent par rafales. Mes deux épaules dont le poids est prodigieux restent un instant suspendues. Mais bientôt ma main défaillante lâche prise et je retombe sur le dos anéanti. « Non, je ne peux rien, je suis vraiment paralysé. »

Les zouaves parlaient encore quand je ne les écoutais plus. Toute mon attention concentrée sur ce mystérieux état, j'évoquais une ancienne blessure reçue dans l'infanterie, essayant de

faire un rapprochement de sensations. Mais ici je ne trouvais rien de comparable. Mon être vivant semblait véritablement se terminer à la ceinture. Les membres inférieurs avaient perdu toute sensibilité et ne pouvaient ébaucher le moindre mouvement: je les supposais fracturés. Le soulier gauche était déchiré dans toute sa largeur et le pied paraissait disloqué : bien que la jambe ne fût nullement tournée, il reposait à plat sur le sol comme celui d'un homme couché sur le côté droit. D'autre part, voyant de nombreux accrocs à mes tricots de laine et me sentant ravagé par de profondes cuissons, je me croyais la poitrine et le ventre percés de balles. Quoi ! ces lumineuses, frappant mon pilote dès la première rafale, ne m'auraient pas atteint au cours des trois attaques! Non, la fièvre du combat m'aura sans doute anesthésié...

Merveilleux diagnostic ! Mes jambes n'étaient pas brisées ; ma poitrine n'était pas percée. Et j'étais loin de soupçonner ce que les docteurs devaient constater plus tard : fracture de la colonne vertébrale et lésion de la moelle épinière me paralysant toute la partie inférieure du corps. Quant aux lumineuses, elles ne m'avaient pas touché. Ces cuissons provenaient seulement des éclaboussures d'essence. Le réservoir, en s'écrasant au sol, m'avait échaudé le buste.

Et maintenant les patrouilleurs toujours rampant s'éloignent là-bas sous la poussière des balles. Je détourne aussitôt la tête pour ne plus voir ceux qui sont venus si près de moi m'apporter en vain la délivrance. Mais quand je ne vois plus rien du côté français, mes yeux se portent de nouveau vers ces trous d'obus et s'y accrochent longtemps, longtemps, avec une fixité farouche. Le bombardement cesse, le champ de bataille s'apaise. L'appareil est criblé de coups, ses toiles déchiquetées pendent en lambeaux... Là-haut à son zénith le soleil resplendit : nous sommes au milieu du jour. Un oiseau argenté bourdonne dans la lumière. Il plane à une si grande altitude que parfois son vol semble suspendu. Autour de lui s'épanouissent brusquement des petites nuées musicales : un avion français dans les shrapnells. Les flocons l'environnent et le pressent de toutes parts; mais il va toujours droit devant lui, sans hâte, sans frémissement, obstiné, les ailes tendues, à travers la mitraille des panaches blancs. Souvent éclaboussé de rayons, il flamboie, on le croit en feu. Mais non, il poursuit sa course, superbe

dans son mépris de la mort... Elle était cruelle à voir cette sérénité ailée dans la liberté de l'espace !

Et cette symphonie aérienne, ces éclosions magiques, cet éblouissement de l'azur formaient une magnificence altière dont l'impassibilité me surprenait et me faisait mal... Nous avons une si prodigieuse idée de la miséricorde céleste que nous voudrions dans le malheur jusqu'à la pitié des choses.

De fulgurantes douleurs provenant de la moelle épinière me donnent tout à coup la conviction d'être couché sur un caillou pointu. La poitrine me brûle toujours. Du feu liquide couve sous mes tricots de laine, et près de la ceinture je sens couler dans ma chair comme du plomb fondu. Je voudrais arracher ce vêtement incendiaire tout imbibé encore d'essence et d'huile. Exaspéré par cette passivité qui attise mon supplice, je m'emporte de nouveau contre moi-même et décide une nouvelle tentative de déplacement. Et dans la rage sourde qui gronde en moi, je murmure entre mes dents : « Cette paralysie est une chimère; je changerai au moins de position, je me retournerai, je me retournerai. » J'accroche de nouveau les ronces de la main gauche et m'agite jusqu'à déraciner un piquet. Le réseau pousse son cri rouillé. Une balle, deux balles claquent, et une fusillade flagelle les fils de fer; crépite, ricoche et miaule. Mais rompu de douleur, je retombe encore une fois sur le dos, la tête sonnante. Ce caillou est toujours là plus aigu qu'auparavant, et me donne maintenant la sensation d'être empalé sur les reins. Alors voyant que toute violence avive mes tourments, je me résigne à l'immobilité absolue.

« Je n'ai plus rien à faire, je n'ai plus qu'à attendre... Attendre quoi?... la mort?... Non, mon Dieu, je ne veux pas mourir : vous ne m'abandonnerez pas. Puisque mes pauvres ailes sont brisées, Dieu de bonté, planez sur moi.

« Gardez-moi comme la prunelle de l'œil.

« Sous l'ombre de vos ailes protégez-moi. »

Une bourrasque vient de tomber sur moi... à deux pas, le sol s'est crevé en rugissant et l'éruption brûlante m'a suffoqué. L'artillerie ennemie recommence. Toutes les trois minutes je me dis : « C'est lui ! » et dans une angoisse de mort j'écoute mugir le vol du monstre. Pendant près d'une heure, c'est là autour de de moi le même écroulement de tonnerre, le même ouragan de

terre et de fumée. Quand l'obus frappe l'appareil, je vois retomber dans l'air souillé des morceaux de bois, des blocs de glèbe, des loques de toile, et mes paupières se crispent sous la pluie de débris. Stimulés par cet opiniâtre bombardement, les canonniers de tranchée reprennent le tir. Les volées de torpilles se remettent à glousser, les ferrailles à se broyer, les éclats à donner leur coup de scie... Des fragments de bombes s'abattent sur moi; je les palpe et les soupèse : on dirait des laves toutes chaudes. Une habitude instinctive me fait lever les yeux pour suivre la course des minen. Mais non, je ne regarderai pas, je ne veux pas regarder. — Combien de fois dans cette guerre de tranchées n'avais-je pas échappé aux salves des crapouillots, à force de vigilance et de prestesse! Mais je ne peux plus comme autrefois ruser avec la mort ni jouer à cache-cache avec les bolides en bondissant derrière les pare-éclats.

Au plus fort de ces éclatements, je me sentis aspiré brusquement par un vide prodigieux et aussitôt plaqué sur le sol en traînant sur les épaules. Je remarquai tout de suite avec stupeur que mon corps n'était plus perpendiculaire au fuselage de l'appareil... Plus tard seulement, en évoquant certaines secousses de la nuit, j'attribuai à un déplacement d'air ce changement de position. L'odeur de poudre, les tourbillons de poussière et de fumée brûlent mes yeux, irritent ma gorge. Par bonheur, le temps se brouille, une ondée bienfaisante arrête le feu. Dévoré de soif, je recueille l'eau du ciel sur ma langue desséchée. Mes douleurs, que les émotions du bombardement semblaient avoir assourdies, se réveillent plus lancinantes. Je m'efforce de n'y plus penser et mon esprit flottant va se perdre dans le passé.

Ma mémoire aiguisée par la fièvre exhume les souvenirs en multitude et leur donne un relief et une précision implacables.

...Ce sont d'abord les enchantements de cette dernière permission. Me voici en mer un jour de houle, au milieu des grandes lames vert-bleu. Je nage, délicieusement balancé dans les clapotements frais, humant les traînées d'embrun et à tout instant submergé par des torrents d'eau qui ruissellent du haut des vagues. Une néréide charmante m'accompagne : c'est ma jeune sœur dont j'aperçois le minois inondé entre deux franges d'écume.

Là-bas, des troupeaux de chiens de mer quittent le large et

se pressent vers les falaises de Pourville... Et les visions passent... Je suis maintenant reporté au temps de ma prime jeunesse. Les saisons d'autrefois tourbillonnent dans ma tête brûlante. Devant le casino de Dieppe, la blanche « Régina » éclatante comme un palais d'Algérie au soleil. Je me revois à Caude-Côte sur les hauteurs de la ville, près d'un certain chalet habité par des étrangères. Une farandole m'emporte à travers des charmilles et il me semble entendre ces éclats de rire exotiques...

Puis c'est un souvenir d'escadrille : nous sommes au repos près de Montdidier. La nuit descend sur le village de Mesnil-Saint-Georges. Je reviens du tennis et traverse un parc où gémissent des trompes de chasse...

Ces harmonies de trompes qui chantaient alors la messe de Saint-Hubert, pourquoi revenaient-elles à pareille heure? Bien d'autres souvenirs m'assiégèrent encore l'après-midi du 6 septembre; et en les considérant dans leur ensemble, je suis saisi. Impossible de les mieux trier dans tout mon passé pour former avec une telle détresse un tel contraste. Il en est des sentiments comme des âmes : leur plus grande attraction, c'est le contraste.

Je me repliai alors dans la prière comme dans un suprême asile.

Mais cet épuisement nerveux entravait ma discipline de pensée... Mes pauvres efforts avaient cependant un écho dans le ciel. Elle revenait la voix intérieure qui ne m'avait jamais quitté dans la bataille; elle revenait :

Tu n'auras pas à craindre les terreurs nocturnes.
Ni la flèche qui vole pendant le jour,
Ni le danger qui se glisse dans les ténèbres.
Mille tomberont à ta gauche et dix mille à ta droite;
Mais toi tu ne seras pas atteint :
Parce que tu as dit : « Seigneur, vous êtes mon espérance. »

Le jour décline. Un ronflement de moteur emplit le crépuscule. Soudain, quelques cris s'élèvent des tranchées allemandes : Fantôme-As revient. Le voilà qui descend sur nous pour mitrailler. Alors ces cris se propagent, s'excitent, grandissent et finissent par éclater sur toute la ligne en acclamations diaboliques. De tous côtés les balles crépitent... Pas encore touché.

L'oiseau de nuit géant s'éloigne pour continuer sa chasse à l'homme et je le regarde longtemps tournoyer au milieu des ombres dans un vertige d'emportement cruel comme une dérision...

Crépuscule que j'ai attendu tout le jour comme l'heure de ma délivrance, te voici! Certainement les zouaves se préparent, ils ne tarderont plus. Je reste plusieurs fois suspendu à des murmures. Il me semble percevoir des chuchotements vers l'appareil... Non, non : le réseau qui bruit, un lambeau de toile qui bat dans le vent...

Au-dessus des nuages la lune se lève. Il y a huit jours à cette heure, je la regardais monter dans le ciel de Dieppe, devant la mer : elle était moins chétive et moins pâle...

Encore les mêmes susurrements au même endroit... Oh! cette fois on parle!...

Trois calottes rondes se détachent du fuselage blafard et m'observent. Un peu à gauche, des fantômes courbés fouillent dans les débris de la nacelle. Une patrouille allemande derrière l'avion. Au bout de quelques minutes, ces calottes disparaissent et trois hommes se traînent dans l'ombre... Sans doute, ils viennent m'achever!... Ils approchent avec des petits frottements répétés et les voici tout à coup immobiles comme trois fauves en arrêt devant leur proie. Leurs prunelles fixes ne me quittent plus. Je distingue les reflets métalliques des revolvers; leurs canons sont braqués sur moi.

Silence sur toute la ligne : je n'entends plus que le halètement de ces fauves et les battements précipités de mon cœur. Je reste figé comme un cadavre pour ne pas provoquer une décharge. Les patrouilleurs, enhardis par mon attitude inoffensive, continuent à ramper et m'encerclent. Celui de droite, assis sur les jarrets, m'interpelle le premier : « Blessé ? — *Ia* (1). — Où êtes-vous blessé? — *Ich habe die zwei Beine zerbrochen* (2). — Vous pouvez parler français, » me dit-il; et il ajoute en me palpant la poitrine : « Papiers. — Je n'en ai pas. » — Il répéta, avec un accent plus impérieux : « Donnez papiers. — Je n'en ai pas. Je n'en ai jamais quand je vole sur vos lignes. — Donnez casque. — Je le garde pour protéger ma figure contre les éclats, répondis-je, en l'étreignant de mon bras

(1) Oui.
(2) J'ai les deux jambes brisées.

gauche. » Ils se dévisagèrent tout interdits, semblant se consulter du regard; la pitié l'emporta... Ils espéraient sans doute des trophées et ne trouvaient pour toute dépouille qu'un passe-montagne déchiré et des lunettes brisées. Les deux autres, qui m'examinaient en silence, s'approchèrent de leur compagnon pour se concerter.

La sueur inonde leurs faces glabres. L'un d'eux s'accroupit devant moi. Son menton est si rapproché de mes pieds que je pourrais, sans cette paralysie, lui fracasser les mâchoires d'un coup de talon.

Des fusées jaillissent dans le ciel : ils se prosternent subitement, et je ne vois plus que trois dos blêmes qui sentent l'alcool.

Mais ils recommencent aussitôt à marmotter de l'allemand... Que peuvent-ils bien comploter? Je tends l'oreille avec une extrême énergie pour surprendre ce conciliabule... Impossible d'en arracher une bribe... Maintenant, les voici muets.

Ce silence de sphinx est encore plus tragique. Qu'ont-ils décidé? Que peuvent-ils bien attendre?... Voudraient-ils m'emporter?... Non, cet enlèvement serait trop périlleux. Mais ils ne me laisseront pas vivant... Ils ont remis leur revolver à la ceinture : ces armes sans doute feraient trop de bruit. Et j'épie les moindres gestes, sonde leurs prunelles continûment, cherche au bord des bottes l'éclair d'une lame... — C'est pourtant là qu'autrefois nous placions le couteau. —

« Toi, pensai-je en fixant le chef de patrouille, tu es trop silencieux et trop près de moi, tu vas finir par me poignarder... »

Il met brusquement le genou en terre comme pour prendre un point d'appui et me décoche un tel coup d'œil que je me crois perdu. Un frisson me parcourt jusque dans les moelles, et le ventre béant j'attends la plongée du coutelas...

— Nous ne pouvons pas vous emmener, vous êtes trop blessé, dit-il; attendez, nous allons envoyer sanitaires... gardez patience.

Et ils me quittent... Je les regarde s'en aller vers les lignes françaises, à quatre pattes l'un derrière l'autre : on eût dit trois loups gris rôdant par les ténèbres... Qui était-il parmi les Germains celui qui parlait ainsi ?...

Deux grenades explosent derrière moi, des coups de feu

retentissent. Je tourne la tête : à trente mètres, des ombres gesticulent et se fusillent à bout portant. Les zouaves viennent de rencontrer mes visiteurs. Les patrouilles s'escarmouchent un instant et les Allemands s'enfuient. Ils repassent devant l'appareil moitié courant, moitié marchant. Trois d'entre eux à peine voûtés regardent dans ma direction, mais ils n'approchent plus cette fois et regagnent leurs tranchées.

Ah ! ce n'est pas long : des hordes de glapissements traversent la nuit et viennent s'abîmer contre moi avec des brisements cuivrés. Me voilà précipitamment assailli d'éclairs, éclaboussé d'étincelles et de poussière jaune. Des souffles rouges me chauffent le visage.

Dans des crevasses de lumière je distingue des petites nuées couleur de feu : les fusants.

Tout à l'entour, d'éblouissantes clartés sifflent, craquent et détonent. J'aperçois mon avion à la splendeur des éclatements : il rutile, la fumée l'enveloppe, on le croirait en flammes... le barrage, le barrage : obus, minen, torpilles tombent en avalanche. Sous l'ombre des fusées les piquets s'élèvent, ils prennent des attitudes bizarres et dansent comme de grands spectres. Quelques balles cinglent et la fusillade s'emporte : les fils de fer scintillent, des lignes brisées s'allument dans le réseau. Les percutants me rasent et, à chaque instant, me coupent la respiration. Des morceaux de braise lapident le sol. D'autres fragments sont invisibles. J'entends leurs cris voraces. Ils se croisent, se recroisent, m'effleurent et s'égarent : ils ne me toucheront pas. Je me propose de commencer des appels vers nos tranchées.

« Les zouaves me croient prisonnier, pensai-je, il faut absolument les assurer de ma présence. »

Alors, entre deux explosions recueillant mon souffle, les ongles plantés dans la paume de mes mains, je hurle à pleine gorge :

— Les Français à moi !

Rien ne me répond, rien... que le bourdonnement des éclats errant dans la nuit splendide.

Mais le bombardement diminue et peu à peu le barrage s'éteint : l'accalmie... Ma tête collée au sol a reçu tous les chocs, elle en vibre encore, et, malgré le silence inouï, j'entends toujours l'orchestre aux mille voix. Les Allemands, craignant le retour de la patrouille, éclairent le champ de bataille sans

interruption. Les fusées s'élancent droit dans le ciel, sifflantes comme des jets de vapeur. Leurs rayons d'or transpercent l'air obscur et vont s'épanouir en étoiles au milieu des astres. Je les regarde s'abaisser lentement; on dirait des étoiles de givre : elles en ont l'éclat et la pureté. D'autres brûlent au loin dans la solitude comme des météores abattus. Quelquefois des chenilles vertes s'échappent de ces rayons et descendent en parachute. En voici une exactement au-dessus de moi : elle frémit et se tortille dans le vent... Mes pieds baignent dans l'essence et mon corps en est tout imbibé... Elle va m'incendier, elle tombe, elle tombe inévitablement... je me vois déjà, torche hurlante, flamber dans la nuit... Ah ! une brise secourable la soulève et l'emporte ; elle reprend son vol pour atterrir à quelques pas au fond d'un entonnoir. En voici une autre encore : celle-ci grésille sur la terre, si près de moi que j'en sens la chaleur... tous mes nerfs se crispent et je cache mon visage... Comme c'est long !... Ce pétillement torride ne cessera pas ! Enfin, n'entendant plus que le battement de ma tête contre le sol, j'entr'ouvre les paupières : éteinte !

Oh ! les heures infernales !...

En bas, des mitrailleuses jacassent et des lueurs halettent à l'horizon fauve. Quand ces lueurs s'étouffent, l'obscurité palpite encore et semble couver des éclairs... Le jour ne se lèvera-t-il jamais ?... Le jour... à quoi bon ?... Ce que les zouaves n'ont pu faire hier, pourquoi le feraient-ils demain ? Non, on ne peut rien faire pour moi le jour. C'est la nuit qu'on me délivrera, c'est cette nuit même. Toutes les étoiles s'éteignent... toutes... Mais que font les zouaves ?... Il faut m'emporter avant l'aube, il le faut... sinon... sinon... tout est fini. A ce moment-là, une image singulière se présenta à mon esprit et me donna de la force. Je vis le *Titanic* sombrant au sein de l'Océan... les naufragés chantant leur hymne sublime avant d'être engloutis sous les flots... et les dernières paroles de l'hymne me vinrent aux lèvres.

De plus en plus je sens mes forces défaillir, une langueur accablante me gagne, mes douleurs s'émoussent, tout mon corps s'engourdit. Un premier apaisement succède à mon supplice. Je le savoure comme un baume et, pour ne pas réveiller des élancements assoupis, je me laisse noyer dans cette léthargie.

Un mouvement d'âme imprévu m'en arrache tout à coup.

Je suis envahi par une poussée d'énergie, par une irruption de courage qui m'arrive sans cause apparente. Ce n'est pas l'instinct de conservation, ni le sentiment du devoir, ni toute autre impulsion, mais une force mystérieuse, irrésistible, qui secoue ma torpeur et me possède.

Non, je ne m'abandonnerai pas, il faut que j'appelle, il faut que j'appelle.

Alors, exaltant mon reste de vigueur, les deux mains en porte-voix, la tête renversée en arrière, je clame de nouveau : « Les Français à moi... Au secours! » Plusieurs fois de suite je recommence ces beuglements, quand un cri lointain me fait tressaillir...

Quoi! on a hurlé mon nom!.. D'où vient cette voix?... Mais non... c'est impossible; personne ne me connaît dans cette région; je délire, je délire... Et comme les bombes éclataient près de moi, que mes oreilles tintaient, je me suis cru touché à la tête et j'ai palpé mon crâne précipitamment.

De nouveau, le même cri retentit vers les tranchées françaises : « D'Arnoux, d'Arnoux! » Et sans rien comprendre encore, je répète ce cri comme un écho en ajoutant : « Ici, à moi. »

Quelques minutes d'interruption me laissent deviner. Mes camarades sont certainement venus en première ligne, ils ont donné mon nom aux zouaves et ceux-ci, avant de risquer une suprême tentative, veulent s'assurer de mon identité pour ne pas tomber dans une embuscade. Les interrogations qui suivent me confirment dans mon impression. Cette voix continue à brailler : « Quelle est votre escadrille ? » Je réponds : « La 55. — Comment s'appelle votre chef d'escadrille? — Hély d'Oissel. » Et je patiente jusqu'au matin. A chaque instant, je crois les entendre approcher; mais ce n'est que la palpitation des haillons de toile dans la pâleur de l'aube...

Un brouillard laiteux, opaque, épais comme un voile mortuaire se lève. Déjà l'aurore! « Au secours! A moi les Français! Au secours! » Desséchée par la soif, ma bouche se contracte, mon souffle s'épuise, et mes hurlements rauques s'étouffent dans la brume.

Mon avion est recouvert; je ne vois plus rien... me voici enveloppé comme dans un linceul. Non, les zouaves n'ont pas pu venir, ils ne viendront plus; impossible de me retrouver

dans ce brouillard; c'est fini... et, puisque tout est consommé, ô mon Dieu, que votre volonté soit faite!

Plus d'angoisse, plus d'émotion; rien qu'une stupeur profonde qui me fait redire plusieurs fois : « Je vais donc mourir! Je n'aurais pas cru que ce fût si tôt! »...

... Mon imagination se ravive. Encore des visions. Un officier d'état-major descend au fond d'une sape. Il s'arrête dans un abri éclairé par une pauvre bougie que le souffle des obus éteint sans cesse. Mon père est là, adossé à une poutre moisie d'où l'eau suinte... Je le vois prendre sa tête dans ses mains en disant : « Il est mort... »

Mais comment vais-je mourir?... qu'est-ce qui me donnera le coup de grâce? Serai-je enterré vivant par ces torpilles fossoyeuses? Serai-je déchiré par les fusants, les éclats me déchiqueteront-ils lambeau par lambeau, ou bien finirai-je dans cet écrasement qui arrache l'âme? Et j'ai revu les charniers de la Champagne, ceux que j'avais gardés comme fantassin avant de partir aux attaques du 25 septembre (1).

J'ai revu ces parapets bourrés de cadavres d'où sautaient des guenilles noires exhumées par les bombes. J'ai revu ces loques humaines accrochées aux ronces devant nos créneaux et ces faces verdâtres qui pourrissaient au soleil de Beauséjour...

Visions hideuses qui ne m'effrayaient plus. Rien ne pouvait plus m'effrayer. Mes nerfs avaient tellement vibré qu'il ne restait pas même en moi l'énergie d'un frisson.

Des 105 rugissent au-dessus de ma tête et là dans la direction de l'appareil un minen défonce le sol : je ne frémis pas, je ne m'abrite pas : même lassitude, même indifférence. Notre sensibilité ne possède qu'une certaine puissance d'émotion, après quoi elle tarit.

Une résignation profonde devant ma destinée augmentait encore mon détachement de toutes choses : rien ne pacifie comme l'abandon à la Divinité.

Tout à coup des pas résonnent. A la faveur de cette brume, huit hommes surgissent. « Les voilà enfin, les voilà, mes zouaves sauveurs! » L'un d'eux me tend un mouchoir. — « Mets-le dans ta bouche, me dit-il; si tu cries, nous sommes morts. » —

(1) Mon ancien régiment, le 62e d'infanterie, franchissait les parapets devant Perthe-les-Hurlus le 25 septembre 1915, pour prendre part à la grande offensive de Champagne.

« Oh oui, tais-toi, tais-toi, » ajoutent à voix basse les patrouilleurs.

On me saisit à bras le corps, on me hisse sur le dos d'un fort gaillard et mon porteur s'avance en titubant. De mes deux bras j'étreins son cou et tâche d'amortir les chocs en me raidissant. Le sol est ravagé comme au bord d'un volcan. Partout défoncements et soulèvements de la terre. Nous avons beau contourner les entonnoirs, il faut bien descendre dans les trous et il faut en sortir Mon zouave ne cesse de jurer entre ses dents et donne de violents coups de reins pour garder son équilibre. Je mords ce mouchoir à chaque soubresaut. Une vrille me fouille les moelles. Deux convoyeurs soutiennent leur camarade et l'empêchent de chavirer. Mais voici une fondrière plus creuse que les autres. Il chancelle, trébuche et tombe. Je vais m'affaler sur l'épaule gauche en donnant de la tête : un stylet plongé dans le dos jusqu'à la garde m'eût fait moins de mal.. Les patrouilleurs se relayent. Je change de dos et mon calvaire continue. Deux fois encore nous nous écroulons et je crois m'évanouir... Oh! mon Dieu! Oh! mon Dieu! Gisant à terre je conjure mes sauveurs, mes bourreaux, de m'accorder un instant de répit... Non... Non... les mitrailleuses vont balayer la plaine, marchons, marchons! et des bras de fer m'enlèvent irrésistiblement. On me traîne maintenant dans une toile de tente : autre torture...

A côté de moi, dans la brume, quatre fantômes portent un cadavre : c'est le corps de mon pilote. Cette brume, épaissie encore par la buée des respirations, m'empêche de revoir son visage. C'est à peine si je distingue sa tête affaissée sur sa poitrine et ses deux jambes pendantes qui dodelinent.

Pas une balle, pas un obus : silence incompréhensible. On n'entend plus que le piétinement haletant des patrouilleurs, haché par des jurons de zouaves. Crispé dans ma toile jaune, les yeux plantés dans le brouillard, j'attends cette tranchée française, répétant avec importunité : « Est-ce encore loin ? »

Un boyau apparaît. On m'y abrite aussitôt. Il était temps; les bombes recommencent à tomber.

Me voici enfin couché sur un brancard qui m'emporte vers le poste de secours.

J'oublie mes douleurs... des frémissements d'allégresse ressuscitent mes forces et les exaltent jusqu'au paroxysme ; toutes

les fibres de mon être vibrent à se rompre, je voudrais hurler ma joie... Qu'importe mes blessures, qu'importe leur gravité! je suis sauvé, je vivrai...

Des mains se tendent vers moi. Sur tous les parapets, des hommes kaki : les uns pour nous voir, les autres pour laisser passer notre funèbre cortège. Des patrouilleurs m'accompagnent et me racontent leurs tentatives successives : l'un d'eux a été tué le matin en observant, quelques-uns blessés entre les lignes. Je n'étais qu'à quelques mètres des tranchées allemandes et, malgré ce brouillard, l'entreprise était encore extrêmement risquée.

Je regarde leurs capotes déchirées par les ronces, toutes souillées d'avoir rampé par la plaine, et leurs yeux fauves où brûle encore la flamme superbe de leur résolution : mélange de misère et d'éclat sombre qui était bien en ce temps-là le visage même de l'héroïsme.

— Zouaves qui vous êtes sacrifiés avec tant de fraternité, et vous qui m'avez sauvé un matin de septembre, où êtes-vous maintenant? Avez-vous survécu à cette guerre, ou bien vos poussières sont-elles dispersées sur nos champs de gloire? Généreux frères d'armes, j'envelopperai votre souvenir dans l'immortelle légende de votre régiment (1) ; cette légende gravée tout le long de la voie sacrée : La Marne, Ramscapelle, la maison du Passeur, Verdun, Hurtebize, la Malmaison : débauches d'héroïsme, chœur d'épopées!

Lieutenant J. D'ARNOUX.

(1) Le 4e régiment de zouaves qui venait de me délivrer plantait quelques jours plus tard le fanion tricolore sur le fort de la Malmaison (le 23 octobre 1917).

LES VIERGES AUX ROCHERS

ET

LA LÉGENDE DE LA JOCONDE

La réouverture de la National Gallery succédant aux remaniements et aux inaugurations solennelles de nos salles de peinture, au Musée du Louvre, a remis en question l'authenticité de l'une des deux *Vierges aux rochers* attribuées à Léonard de Vinci.

Cette attribution simultanée, par deux grandes collections nationales, de deux œuvres en apparence si semblables, à l'illustre maître qui n'en a peint qu'une seule, on le sait, vers 1490-94, pose une question d'esthétique et un problème vincien qui peuvent être résolus, si l'on veut les étudier attentivement, en écartant les légendes trop longtemps accréditées autour des principales œuvres du maître.

On sait que la National Gallery croit tenir deux arguments décisifs en faveur de sa thèse.

Le premier s'appuierait sur ce fait, incontesté, que sa *Madone* provient, ainsi que les deux *Anges musiciens* des volets, de cette *ancona* de l'église Saint-François, que les Servites de Milan commandèrent à Ambrogio da Predi et à Léonard, en 1484. Ces panneaux furent achetés, en 1796, par Colvin Hamilton qui les céda à Lord Suffolk ; puis ils passèrent, directement, de Charlton Park dans les collections britanniques.

D'autre part, Lomazzo, qui suivit Léonard en France, a

publié, en 1584, un ouvrage dans lequel il donne ce tableau des Servites de Milan, comme l'original, même, de Léonard.

Le Louvre n'aurait donc que la réplique de ce tableau. Car s'il peut prouver que son exemplaire provient des collections royales, où il figure depuis le retour de François Ier, au lendemain de Marignan, il ne peut fournir aucun autre indice; sauf ceux, d'ordre artistique et technique, offerts au connaisseur par l'œuvre même, en étroite concordance avec le témoignage de ses sœurs voisines qu'on nomme la *Sainte Anne, la Joconde*, le *Saint Jean-Baptiste;* témoignage dont l'importance est décisive, comme on le verra tout à l'heure, et que corrobore l'appoint de ceux du *Bacchus* et du *Portrait de Lucrezia Crivelli*.

Piètre argument pour une critique de paléographe ! La science allemande nous l'a, maintes fois, fait savoir en apportant le poids de ses affirmations doctorales en faveur de la National Gallery. G. F. Waagen avait déjà décrété, chez lord Suffolk, que notre *Vierge aux Rochers* n'était qu'une copie de celle de Charlton Park, dont il n'admettait, il est vrai, que quelques morceaux secondaires, comme authentiquement, de la main du Vinci.

Les autres, tels que Müller-Walde, ou Rosenberg, ont vaticiné dans le même sens, après que Bode, dont on a vu la compétence vincienne dans la ridicule affaire du *Buste de cire*, eut dénié, au panneau du Louvre, toute trace d'authenticité manuelle.

Mais on peut fort bien passer outre. Écartons donc toutes ces gloses et allons voir les deux tableaux, pour les interroger de nos yeux et nous en rapporter à leur seul témoignage. Deux photographies, au même format, suffiraient, d'ailleurs, à cette démonstration par l'image.

Au Louvre, nous voyons la Vierge tomber à genoux, pour arrêter, d'un geste tendre, l'élan de son Fils divin qui se prosterne, en tendant les mains jointes vers le petit saint Jean qui le bénit. Cette attitude de l'Enfant-Jésus, — si singulière *a priori*, — l'a fait prendre par toute la critique, l'allemande y comprise, pour le fils d'Élisabeth que Marie présente à Jésus, soutenu par un Ange. Le catalogue officiel du Louvre décrit, ainsi, cette composition : « Au premier plan, à droite, l'Enfant-Jésus est assis à terre soutenu par un ange drapé; la Sainte Vierge pose la main droite sur l'épaule du petit saint

Jean en adoration et élève la gauche au-dessus de l'Enfant-Jésus. Fond de rochers. » C'est là une très grave erreur d'interprétation, qui rend inintelligible toute la scène, laquelle n'a jamais été expliquée.

Devant une œuvre de Léonard, il faut se souvenir de sa définition, si souvent répétée, que *la peinture est chose mentale*, l'expression visible d'une idée concrète; devant une œuvre religieuse de sa main, il faut chercher le thème évangélique qui rassemble ses personnages, dicte leurs attitudes, leur groupement et leurs expressions. La légende du scepticisme de Léonard ne tient pas devant ses œuvres d'une si haute spiritualité religieuse, comme *le Cénacole*, la *Sainte Anne* et *la Vierge aux rochers*.

Cherchons, donc, à saisir les intentions du Maître et l'objet de cette *Conversation sacrée*, selon les habitudes de ce grand esprit, en se souvenant de l'enseignement de ses manuscrits et du contexte de ses autres œuvres.

Léonard fut un sensitif chez qui le sentiment de la beauté excluait toute représentation de la douleur physique. Pour lui, le summum de la souffrance de Jésus, c'est sa prescience de la trahison prochaine d'un disciple, son acceptation du supplice de la croix, et c'est le thème de son *Cénacole*.

Il laissera à Donato Montorfano la tâche d'exprimer l'horreur physique du Calvaire, avec ses trois croix et le coup de lance, toute cette boucherie humaine de l'agonie corporelle du Rédempteur, en face du grand drame moral, — point culminant des Évangiles, — qu'il évoquera, presque en même temps, sur l'autre paroi du réfectoire de Sainte-Marie des Grâces. Son pinceau n'a jamais peint le sang répandu. Son carton de la *Bataille d'Anghiari*, qui traduisait le choc de deux fureurs exacerbées, avait su fixer le combat avant la première blessure qui eût affaibli la rage des combattants. On a le témoignage d'un Florentin visitant les Indes qui écrivait en 1513 à Julien de Médicis: « Les Gazzaroles ne se nourrissent d'aucune chose animée, et comme notre Léonard, ils ne permettent pas qu'on nuise à aucun être vivant. » C'est pourquoi ses compositions furent toujours aimables.

Dans sa *Vierge aux rochers*, Léonard a voulu, manifestement, résumer, dans un jeu de physionomies d'enfants, l'histoire évangélique des trois personnages humains et donner à cette

scène charmante, destinée à un autel, la portée d'un mystère joyeux. Il faut donc regarder le tableau avec attention, jusque dans ses accessoires, même secondaires, pour y lire toutes ses intentions.

Observons, tout d'abord, que le petit Baptiste est assis auprès d'une source, élément principal de sa mission préévangélique ; qu'il se soulève, sous la main d'un ange, lequel n'est visible que pour le spectateur qu'il doit initier. Cet ange apparaît à nos yeux pour représenter la volonté de Dieu « premier moteur ; » lequel inspire au précurseur le geste baptismal sous lequel son Fils se prosterne, avec un empressement qui alarme la Vierge. Cet ange, qui nous parle et désigne Jésus, n'a pas été introduit après coup pour rendre intelligible cette scène, comme certains critiques l'ont avancé, — car le groupe pyramidal, si bien ordonné, si harmonieux de lignes, serait déséquilibré sans cet ange ; — mais pour introduire, dans cette rencontre aimable d'une jeune mère et de deux enfants nus, l'élément religieux qui manque aux Madones de l'École ombrienne, aux *Vierges* de Raphaël, notamment, dont *la Belle Jardinière* du Louvre est l'un des plus précieux exemples. Mais de Raphaël à Léonard il y a tout un monde, et c'est celui de la pensée concrète, celui de l'expression concentrée.

Devant le prosternement de son enfant, la Vierge pressent tout le drame mortel dont ce geste sera l'augure ; elle cherchait à retenir Jésus, mais déjà elle le laisse faire ; de même qu'elle étend, d'instinct, sa main gauche abaissée vers la tête du petit Jean, pour l'empêcher de se relever et de procéder au baptême. Son gracieux visage, qui trahit l'émoi maternel, exprime aussi son acceptation de servante mystique et Léonard la jette à genoux, par surcroît, entre ces deux enfants, pour lui faire affirmer toute l'étendue et les nuances de sa résignation religieuse.

Cette scène symbolique de la prime enfance de Jésus et du Précurseur se déroule à la naissance du Jourdain baptismal, dont on suit le cours sinueux entre des rochers désertiques, jusqu'aux lointains de l'horizon, dans un site mystérieux dont la source est l'âme même ; car cette source explique tout le décor, avec l'usure des roches par le gel et le dégel, leur trouée en arches et leurs stalactites, ainsi que la présence des beaux iris bleus et de l'ange auprès des trois personnes sacrées dans

cette conque dolomitique. Sans cette source, rien de tout cela n'est justifié.

De même que les enfants prédestinés s'essayent à un jeu qui préfigure le sacrement qui les liera, plus tard, l'un à l'autre, la source rit entre les fleurs et le gravier poli, avant de devenir un fleuve. Comment les critiques littéraires et les conservateurs du Musée n'ont-ils vu qu'un hors-d'œuvre de fantaisie dans cette belle étude si savante, géologique et picturale à la fois, d'une vasque de haut sommet, qui est l'un des principaux éléments de la conception du maître?

C'est que l'exemplaire de Londres, dont on a beaucoup plus parlé, pour le faire acheter très cher par la National Gallery, *n'a pas de source*, et qu'il fallait l'étudier seul, pour ne pas être troublé par des détails de cet ordre, dans l'affirmation aventureuse qu'il devait être l'original.

Car, par un phénomène assez singulier, c'est toujours sur des tableaux douteux que la verve des littérateurs s'est le plus exercée. Elle leur prête, en mots, tout ce qui leur manque en peinture, comme on l'a vu pour le *Rembrandt du Pecq*, qu'il a bien fallu rendre à Aert van Gelder, pour *l'Enseigne de Gersaint*, pour tant d'autres œuvres vouées aux enchères et sur lesquelles le silence se fait, dès qu'elles ont trouvé un acquéreur définitif.

Mais quel est le peintre, autre que le Vinci, qui aurait exécuté, ici, *comme dans la Sainte Anne*, cette merveille d'observation et de rendu, où la transparence, la fraîcheur, le calme animé de l'eau sont aussi sensibles que la dureté des stratifications rocheuses, le poli mouillé du gravier, au profond du bassin, et ce rythme du flux intermittent de l'eau, dans le liséré clair qui court sur la roche plate?

Dans la *Sainte Anne*, que nul n'a jamais contestée, une même source baigne aussi les bords du cadre pour des fins analogues. Là, Jésus joue avec un agneau qu'il veut chevaucher et contraindre à boire à la source symbolique. L'agneau se débat, mais s'agenouille à son tour et la Vierge s'alarme de même; elle cherche à retarder l'évolution de ces mystères pleins de menaces. Ainsi, ces deux sources ne sont pas de pures fantaisies de peintre géologue, placées au premier plan pour faire montre d'érudition. Elles sont un précieux élément d'expression dans la symbolique vincienne, si riche d'intentions réalisées; elles sup-

pléent, — avec quel bonheur! — aux indications surannées des couronnes d'or et des auréoles, et mêlent la sainteté du premier sacrement aux jeux des deux enfantelets nus qui esquissent leurs grands gestes d'hommes.

Dans le panneau de la National Gallery, l'ange ne parle pas au spectateur et son rôle ne s'explique plus; car il est indifférent à la scène, quoiqu'il soutienne de ses deux mains le petit Jean dont le geste de bénédiction, — si vivement mis en lumière au Louvre, — s'atténue, ici, dans une pénombre injustifiée. Son regard erre, sans but, vers le bas du cadre, parmi les graminées et les fleurs de jardin qui ont remplacé la source alpestre. Jésus, drapé dans une gaze mauve un peu lourde, porte sur son épaule une petite croix de coudrier, comme en ont les Saint Jean dans l'hagiographie ombrienne. C'est pourquoi on l'a confondu avec son petit camarade de jeu, et inversement, dans les études de critique allemande. Il porte, comme la Vierge et Saint Jean, une auréole d'or que Léonard a bannie de toute ses œuvres de peinture sacrée, parce qu'il y suppléait par d'autres indications plus hautes. On saisit, aussitôt, dans ces deux regards d'ensemble, les différences capitales entre les deux œuvres présumées semblables. Au Louvre, c'est le mystère baptismal qui dicte les gestes étroitement concordants de l'ange, de saint Jean, de Jésus et de la Vierge-mère, auprès de la source même du Jourdain. A Londres, l'agenouillement de l'Enfant Jésus est si anormal, devant son camarade de jeux sacrés, en l'absence de cette source nécessaire, qu'il faut inverser l'attribution des personnages, dont les gestes n'expriment plus rien. Car, comment expliquer que Jésus ne soit pas auprès de sa mère? Pourquoi ce Fils de Dieu aurait-il besoin du secours d'un ange inspirateur? Pourquoi bénirait-il son précurseur, contrairement à la tradition évangélique et aux textes mêmes des livres sacrés?

Autant de questions obligatoires, quoique inconséquentes, destinées à rester sans réponse, car l'œuvre de Londres n'explique rien et laisse le spectateur perplexe. Aussi, cette seule confrontation sommaire ferait-elle attribuer au Musée du Louvre l'original de Léonard, avant que d'aller plus avant dans l'étude de ces deux œuvres et sans attendre les preuves historiques qui confirmeront, tout à l'heure, ce premier aperçu.

II

Il y a une règle, très simple, mais fort peu connue, pour déterminer, entre deux œuvres contemporaines, issues d'une conception commune, celle qui doit être l'original. Tous ceux qui ont fait leur éducation visuelle et artistique dans les musées, en exécutant des copies pour comprendre, non pas le génie, mais l'art, c'est-à-dire le style et la technique des grands maîtres, leur beau métier qui seul importe à l'instruction d'un artiste, — tous ceux qui ont vu faire des copies très bien exécutées d'une œuvre peinte, dont les modelés vigoureux se noient dans la pénombre d'un clair-obscur, plus ou moins transparent, — tous ces soucieux de l'art de peindre connaissent cette aberration visuelle, presque invincible, qui fait amplifier les masses en lumière dans une même silhouette générale, exactement délimitée.

Il n'y a guère d'exception que pour ces œuvres doubles, comme *la Vierge du chanoine van Paele* de Jean van Eyck, ou le portrait de *Sir Richard Southwell* d'Holbein qui ne sont pas faites l'une d'après l'autre, mais d'après le même carton transformé en poncif, par les mêmes méthodes et par la même main.

Or, si l'on confronte, sur deux photographies, à la même échelle, les quatre figures junéviles de Londres et de Paris, on est frappé par la différence très sensible du volume des lumières dans le Saint Jean-Baptiste, qui est légèrement hydrocéphale à Londres; tandis qu'il est si fin d'attaches, si gracieux d'attitude, d'un profil si pur dans sa gravité expressive, sur le panneau de notre Louvre. Les mains, seules, seraient de précieux et décisifs objets de contrôle, tant les doigts de la main droite, à Londres, sont grossièrement inférieurs de forme, de style et de couleur, à ceux du même enfant, dans le panneau de France. Il y a, même, une constatation complémentaire à tirer de ce fait que, dans sa réplique, Ambrogio da Predi, embarrassé par ce geste de bénédiction qu'il ne comprend pas, et pour cause, — qui lui paraît être une hérésie chez le petit Baptiste, mais qu'il n'ose modifier cependant, — le noie dans une pénombre, d'autant plus singulière, que Léonard l'avait mis en pleine lumière, comme le point culminant de sa conception. Ses pieds, si beaux dans leur raccourci difficile, perdent tout accent magistral, à Londres,

et ce parallèle peut être continué pour le dessin de l'oreille et le volume du crâne, en arrière et dans l'ombre. De même que dans l'Enfant Jésus, dont l'oreille est si mal placée, dont la jambe gauche ne se rattache pas au corps, dont l'épaule reçoit l'empreinte d'un pouce trop grand, presque masculin dans la réplique d'Ambrogio da Predi.

D'autres observations, tout aussi décisives, naissent de l'examen comparatif des draperies dont le style apparaît si nettement vincien, seulement dans l'exemplaire du Louvre, pour qui connaît les admirables études du maître dans cette branche si délaissée de l'art du peintre et du sculpteur. Rien que la cassure, un peu métallique, de ce drap soyeux, à l'état de neuf, qui tourne si élégamment autour de l'épaule de l'ange; rien que l'éventail, étalé à terre, du manteau bleu de la Vierge-mère, isolé du reste de l'œuvre, ferait attester, par un connaisseur, que l'original du Vinci est au Louvre, et ne peut être ailleurs.

Quand on a pu se donner la joie de tenir dans ses doigts les merveilleux dessins des cartonniers du Louvre, ou de la bibliothèque de Windsor, ces drapés inimitables qui ont tant obsédé Degas, — lequel avait pour le Vinci un culte dont j'ai entendu, chez Rouart, l'oraison fervente, — quand on s'est essayé à transcrire sur un papier quelque étude de draperie, telle que *le bras de Saint Pierre* pour le *Cénacole*, ou la *Figure agenouillée* de Windsor-Castle, qui est une préparation, abandonnée, en partie, pour le costume de l'ange dans la *Vierge aux rochers*, il n'est pas possible d'hésiter un seul instant, ni d'accepter les suggestions anglaises et allemandes.

Mais c'est peut-être, plus encore, dans l'étude et l'exécution des plantes alpestres, par Léonard, et leur remplacement par les plantes de culture, que cette différence apparaît le mieux. On sait avec quel souci scientifique le maître s'appliquait à la botanique et comment son esprit, tourné vers les sciences exactes, mesurait méticuleusement toute chose pour des fins lointaines que ses carnets ne révèlent pas. Rien que cette substitution de plantes cultivées à des plantes sauvages, dans cet âpre paysage de rochers, met en évidence un autre élément de contrôle. Il n'y a que l'interprétation des roches qui ait gardé, à Londres, des qualités analogues à celles du panneau du Louvre, dans une construction identique.

Aussi devrions-nous adopter, dès maintenant, une distinction

très nette des deux œuvres, en laissant au tableau de Londres son titre de *Vierge aux rochers*, et donner à celui du Louvre l'appellation plus exacte et plus expressive de *Vierge à la source*. Sous ce titre, l'œuvre parlerait mieux et plus vite aux yeux, en appelant l'attention sur l'une des intentions principales du maître que son copiste n'a pas comprise, ou a ignorée; car il est certain qu'il l'a peinte, non pas d'après la peinture même, mais d'après le carton préparatoire, relativement sommaire, sur lequel le Vinci n'avait dessiné que le groupe des personnages, sans s'occuper des accessoires; comme on peut en juger par les cartons de l'Académie de Londres, pour une variante de la *Sainte Anne avec un Saint Jean*, et dans celui de la *Léda* où ne figurent aucun lointain, ni premier plan précis.

On expliquerait, aussi, l'incompréhension singulière des intentions de Léonard dans cette réplique prosaïque de son confrère, par ce mutisme assez distant qu'il observait avec certains de ses élèves qui ne furent que des ouvriers d'art; tel Marco d'Oggione, lequel n'a rien compris au *Cénacole* dans sa déplorable copie du Louvre, si peu digne d'un grand musée. Mais on la comprendra mieux, lorsqu'on connaîtra les circonstances qui ont amené cette réplique peinte.

Cependant, à voir ces deux tableaux évoquant les mêmes formes générales, les mêmes gestes dans un même décor, on sent bien qu'il y a entre eux cet abîme qui fait, des mêmes mots, de la prose vulgaire, ou des vers sublimes, selon qu'ils servent au premier venu, ou qu'ils sont vivifiés par le génie d'un poète qui les assemble pour l'expression de sa pensée.

III

Regardons mieux encore notre *Vierge à la source*. Nous découvrirons bien vite l'une de ses particularités les plus rares, ce fait étrange, et capital comme indication vincienne, qu'aucun des personnages n'offre la moindre trace de sourcils. Cependant que dans la *Vierge aux rochers*, les deux enfants et l'ange ont leurs arcades sourcilières très nettement ombrées de poils, quoique la Madone n'en ait guère qu'une faible teinte, à peine indiquée.

Serait-ce un accident? un repeint? une altération de l'épiderme, si délicat, de la peinture vénérable? Évidemment non,

puisque le visage de chacun d'eux est en excellent état de conservation!

Interrogeons, à quelques pas, la *Sainte Anne*, où l'épilation sourcilière est totale dans les trois visages de ce tableau qui est, de tous les Vinci, le mieux préservé des atteintes du temps et dont l'épiderme est sans craquelures; puis le *Saint Jean Baptiste*, dont les modelés très vigoureux peuvent laisser un doute sur ce point très particulier. Mais voici *la Joconde*, dont l'absence de cils et de sourcils a fait l'objet de commentaires passionnés et d'ardentes et téméraires affirmations. Joséphin Péladan n'a pas craint d'écrire, en 1912, dans *les Arts* « que vers 188 ? un décrassage à la potasse avait enlevé les cils et les sourcils avec le glacis supérieur qui les portait; » sans s'être assuré que les gravures anciennes et les premières photographies du chef-d'œuvre, absolument identiques, sur ce point spécial, à celles de 1912, démontraient son inconcevable légèreté. Tout récemment, M. E. Dinet, sans dénier ce prétendu décrassage, ajoutait qu'un « repeint général du visage, » sans doute postérieur, avait amené les mêmes résultats!

Cependant, notre dernière constatation serait très inquiétante pour le chef-d'œuvre du Vinci, si l'on acceptait, sans contrôle, toutes les légendes échafaudées autour d'un texte, très mal lu, dans les *Vite* de Vasari, lesquelles sont farcies de fables dont l'histoire véridique des maîtres a bien de la peine à triompher. Tant il est vrai que la critique artistique, n'ayant vécu que des redites amplifiées de cet auteur, est à reprendre à pied d'œuvre en dédaignant toutes les hâbleries de ce conteur, si suspect, surtout en ce qui concerne Léonard. Élève de Michel-Ange, dont on connaît la haine pour son compatriote, il s'est fait l'éditeur de la calomnie entretenue par ce dernier et selon laquelle le *Colosse*, et même le *Cénacole* de Milan, seraient restés inachevés, par impuissance, comme ce fameux *Portrait de Mona Lisa*, dont sa description a servi de thème à tant de commentaires erronés. Mais nous avons, pour la combattre, le témoignage désintéressé du commandeur Cassiano del Pozzo, qui la vit dans le cabinet du Roi en 1625, et qui nota « *qu'à cette dame, d'ailleurs belle, il manquait les sourcils.* » Or, sans quitter ce quartier du Louvre où sont les œuvres de Léonard, on peut s'assurer que les deux condisciples du Maître, Lorenzo di Credi et le Pérugin, ainsi que leur patron Andrea Verrochio, ont observé cette même règle de

la suppression des sourcils ; que Mainardi, Bianchi, le Spagna dans maintes toiles, Andrea Solari dans sa *Vierge au coussin vert*, Lorenzo di Pavia dans sa *Famille de la Vierge*, voire Raphaël dans le Jésus de sa *Belle Jardinière*, ont peint aussi des visages ainsi épilés.

Si l'on prête attention à cette règle singulière, on observera que la suppression des sourcils semble proportionnée à la qualité plus ou moins divine des personnages, en remarquant que les saints et saintes qui ne sont pas de la famille directe de Jésus ont, au contraire, la totalité de leurs cils et sourcils. Cette conception de la représentation divine semble être sortie de l'atelier de Verrochio, au temps précis où les « divines » Florentines, ayant appris des artistes le secret de l'impérieuse beauté antique, s'épilaient entièrement le corps, pour ne garder que la masse onduleuse de leurs cheveux. « *Diva Giovanna Tornabuoni* » se faisant peindre par le Ghirlandajo dans la fresque de Santa Maria Novella, avait pris garde de ne pas oublier ce détail de suprême élégance, avant que d'aller rendre visite à la Vierge Mère, laquelle, étant plus divine encore, ne pouvait manquer d'être mieux épilée.

Cette observation peut être faite dans tous les musées étrangers sur les œuvres des mêmes maîtres, si l'on veut suspecter l'intégralité des tableaux du Louvre; plus particulièrement dans les dessins de Léonard pour la *Sainte Anne* de l'Albertina, de l'Académie de Londres, de Windsor et de Chantilly, et surtout, dans son *Cénacole* de Milan, où le *Saint Jean*, — l'un des prototypes de la *Joconde*, — et le *Saint Jacques mineur*, « l'un des frères de Jésus, » n'ont pas de sourcils.

Ceci posé, relisons la trop célèbre page des *Vite* qui décrit le portrait de Mona Lisa : « Après avoir peint la *Ginevra d'Amerigo Benci*, admirable chose pour laquelle il abandonna le travail des Frères qui le rendirent à Filippino... il commença aussi, pour Francesco del Giocondo, un *portrait de Mona Lisa*, sa femme, et *le laissa inachevé, après y avoir travaillé pendant quatre ans*. — Qui veut savoir à quel point l'art peut imiter la nature peut s'en rendre compte facilement en examinant *cette tête* où Léonard a représenté les moindres détails avec une extrême finesse. Les yeux ont ce brillant, cette humidité que l'on observe sur la vie ; ils sont cernés de teintes rougeâtres et plombées d'une vérité parfaite ; *les cils qui les bordent sont exé-*

cutés avec une extrême délicatesse, les sourcils, leur insertion dans la chair, leur épaisseur plus ou moins prononcée, leur courbure suivant les pores de la peau, ne pourraient être rendus d'une manière plus naturelle. Le nez avec ses ouvertures roses et délicates est vraiment celui d'une personne vivante. La bouche, sa fente, ses extrémités qui se lient par le vermillon des lèvres à l'incarnat du visage, ce n'est plus de la couleur, c'est vraiment de la chair. Au creux de la gorge, un observateur attentif surprendrait le battement de l'artère... »

Remarquons, tout de suite, que la Joconde n'a aucun point brillant, ni cette humidité des yeux que signale Vasari, dont la description minutieuse est faite, *de visu,* d'après un tableau de bien moindre importance, puisqu'il ne parle que « *d'une tête.* » Il serait inadmissible que le peintre-écrivain eût négligé de parler des mains et du lointain, dont le rôle est si décisif dans l'ensemble du chef-d'œuvre et si inattendu dans la production picturale de la Renaissance. Lorsqu'on aura rappelé que Vasari, né en 1512, n'a jamais passé les Alpes et n'a pu voir ce tableau apporté par le Vinci, en France, en juin 1516, il faudra bien admettre qu'il a décrit une autre peinture. D'autant mieux qu'il parle d'une œuvre « *inachevée* » et qu'il serait difficile d'indiquer, dans *la Joconde,* quelle serait la partie incomplète.

En revanche, dans les cinq portraits de femmes attribués avec vraisemblance à Léonard : la *Velatta* du Pitti, le *Portrait de Jeune fille* de la Galerie Lichtenstein, *la Dame à la Belette, l'Inconnue* des Offices et la *Lucrezia Crivelli* du Louvre, de même que dans l'étude pour l'*Isabelle d'Este* du même musée, l'artiste, consciencieux observateur de la nature individuelle, a peint, ou dessiné avec soin, les cils et les sourcils qui manquent à *la Joconde* et aux figures de ses œuvres d'imagination.

Nous n'avons, au sujet de ce panneau célèbre, qu'une seule déclaration certaine, mais capitale, puisqu'elle émane directement du Vinci, lequel le présentant, à Cloux, le 15 octobre 1516, au cardinal d'Aragon, fils naturel du roi de Naples, lui assura « qu'il l'avait exécuté sur les instances du Magnifique, feu Julien de Médicis. »

Ce prince florentin qui repose en la Sacristie-Nouvelle de San-Lorenzo, dans le sarcophage que veillent les deux plus géniales créations de Michel-Ange, *le Jour* et *la Nuit;* ce

condottiere aventureux qui eut la chance d'être associé aux trois plus hautes œuvres d'art de la Renaissance, n'avait pas toujours eu cette fortune enviable d'être le maître de la cité de Florence, le frère d'un pape et le généralissime de ses armées. Il avait été exilé de Florence, en 1494, avec ses frères Pierre II qui régnait alors, et Jean, le futur pape Léon X, ses aînés. Il s'était mis, pour vivre, à la solde de divers princes italiens qui changèrent de parti durant les guerres de cette époque troublée, comme leurs faucons changeaient de mains et de capuchon armorié, au gré des événements et des prises de guerre. Le plus jeune des Médicis était bien hors d'état de prendre à son service le très onéreux Léonard, dont la mobilité d'esprit et la curiosité musardière rendaient si rare la production ; or l'on sait que l'artiste n'aimait travailler qu'en pensionnaire attitré d'un Mécène.

Ce n'est pas avant la fin de septembre 1512, où il put rentrer dans Florence, en croupe d'Anton'Francesco Degli Albizzi, à la tête des troupes espagnoles, qu'il dut songer à s'attacher le peintre de la *Cène*. On sait que les deux frères, Jean et Julien, escortés de leur cousin Jules, le futur pape Clément VII, firent leur entrée solennelle, le 14 septembre, avec un millier de lances, puis qu'ils obligèrent le gonfalonier Ridolfi à démissionner le 16, tandis que Julien était proclamé chef de la République florentine.

Certes, Julien appela aussitôt Léonard. En admettant, malgré ses sempiternelles lenteurs et sa prudence politique, que l'artiste soit revenu à Florence à la fin d'octobre, il n'y demeura que quelques mois. Car, le 11 mars 1513, le cardinal Giovanni, ayant été élu pape, quoique diacre encore, à moins de trente-huit ans, sous le nom de Léon X, s'empressait d'appeler auprès de lui son jeune frère, avec son peintre Léonard. « Giuliano ! lui écrivait-il, jouissons de la papauté, puisque Dieu nous l'a octroyée, » et il lui offrait le titre de généralissime des armées pontificales. L'artiste allait donc reprendre, à Rome, le rôle d'ingénieur et de cartographe qu'il avait tenu dix ans plus tôt auprès de César Borgia.

Julien abandonnait presque aussitôt Florence, tandis qu'avec son exaspérante lenteur, l'artiste ne prit la route de Rome que le 24 septembre 1513, avec toute sa maison : « Giovanna, Francesco, Melzi, Salaï, Lorenzo et le Fanfoïa. » Faut-il admettre

que, durant ce dernier séjour à Florence, l'artiste ait entrepris le portrait de Mona Lisa? Ce serait en contradiction avec le texte de Vasari, qui précise que c'est à la demande du mari, et non de Julien de Médicis, que cette œuvre « inachevée en quatre ans » fut entreprise! Faut-il supposer que ce prince de trente-trois ans ait eu le coup de foudre pour la femme du prieur Francesco del Giocondo, ou que Léonard ait été séduit par sa troublante beauté? On connaît la légende, inventée par Arsène Houssaye en 1863, qui veut que Léonard, amoureux de son modèle, ait pris plaisir à multiplier les séances de pose pour prolonger un tête-à-tête délicieux.

Mais en 1513, si l'artiste avait soixante et un ans, Mona Lisa en aurait eu trente-sept, puis quarante et un en 1517! A la condition qu'elle eût pu suivre Léonard à Rome, puis à Parme, de là en Sicile et de nouveau à Rome, peut-être aurait-il pu consacrer une partie de son temps à ce portrait. Car la chronologie de ses carnets est extrêmement précise et ne permet pas d'ambiguïté sur ses occupations. C'est le 9 janvier 1515 qu'il note : « Le magnifique Giulano di Medici part de Rome à l'aurore pour aller se marier en Savoie, » le même jour qu'arrivait la nouvelle de la mort de Louis XII, autre Mécène du Vinci, dont mention est faite au carnet du maître.

On avait fait espérer la royauté de Naples à Julien, pour le décider à épouser Philiberte de Savoie « la tante de ce gros garçon qui allait tout gâter sur le trône de France; » mais avant même d'avoir été investi du titre de duc de Nemours que son neveu François Ier venait de créer pour lui, il mourait, à la Badia de Fiesole, de maux de reins et de fièvre tierce qui l'avaient rendu « sec comme une lanterne. »

D'ailleurs, Léonard était inquiet au milieu des compétitions de la Cour papale. Léon X ne le comprenait pas; puis comme il s'exaspérait de lui voir chercher un vernis de couverture pour un tableau qu'il avait ébauché, il fit venir Michel-Ange à Rome. Léonard, froissé, demanda son congé et accepta les propositions du roi de France, lequel lui donna le logis de Cloux, près d'Amboise, où il s'installa vers le milieu de 1516, après avoir passé les Alpes, au col de la Seigne, et noté des tourbillons d'eau à Saint-Gervais, à la Saint-Jean d'été.

C'est là que Léonard présenta notre *Joconde* au cardinal d'Aragon, en présence de son secrétaire Antonio de Beatis

d'Amalfi, qui nota le jour même tous les détails de cette entrevue qu'il jugeait mémorable. « Il montra à notre illustrissime cardinal trois tableaux, l'un de la *Vierge avec Sainte Anne*, un *Saint Jean Baptiste* et l'autre d'une *certaine Beauté florentine*, fait sur les instances du Magnifique, feu Julien de Médicis. Malheureusement une certaine paralysie de sa main droite empêche qu'on puisse attendre de lui quelque chose de bon. Il est vrai qu'il a formé un élève milanais qui travaille excessivement bien ; et quoique le susdit Léonard ne puisse plus peindre avec la morbidesse qui lui était habituelle, il s'emploie à dessiner et à enseigner son art autour de lui. »

Il est donc établi que cette *Beauté florentine*, cédée par Léonard, en 1517, l'année suivante, à François Ier pour quatre mille écus d'or, n'a pas pu être exécutée avant la fin de 1512 et que l'artiste n'y put mettre la main après le 10 octobre 1516. La légende des quatre années de séances continuelles, agrémentées de bouffonneries, de concerts et de causeries, s'écroule devant cette déclaration de l'artiste, corroborée par les indications, si précises, de ses carnets, sur l'emploi de son temps et les dispersions de sa vie errante.

Ce qu'on sait de Mona Lisa ne s'accorde pas mieux avec la peinture, ni avec cette chronologie certaine. Son mari, Francesco di Bartolomeo di Zanobi del Giocondo, était un Florentin opulent. Élu, en 1499, l'un des douze *Bonshommes*, il fut promu Prieur en 1512, un peu avant le retour des Médicis. Il avait alors cinquante-deux ans. Il avait épousé, en 1491, Camilla di Mariotti Rucellaï. Veuf presque aussitôt, il se remaria, en 1493, avec Tomasa da Mariotto Villani qu'il perdit encore, quelques mois après les noces. Ce n'est qu'en 1495 qu'il ramena de Naples, Mona Lisa Gherardini, âgée d'à peu près vingt-deux ans. Ils eurent une première petite fille, morte en 1499, puis un second enfant.

Comment pourrait-on expliquer que Léonard, si soucieux de vérité individuelle dans ces portraits, ait pu détruire systématiquement toute indication personnelle dans cette étude peinte ; puis qu'il ait représenté une Napolitaine, habitant Florence, sur ce lointain alpestre de lacs et de glaciers, où il est facile de retrouver le lac de Misurina avec le Cristallo et le Sorapiss, inversés, comme dans un miroir, par son habitude d'écrire et de dessiner à l'envers, de la main gauche ?

Où trouverait-on dans la vie du maître les quatre années consacrées à ce seul travail, en concordance avec l'âge apparent de la prétendue Joconde ? Il faudrait admettre, qu'au plus tard en 1495, l'année même de leur mariage, Francesco del Giocondo eût quitté ses affaires pour se rendre à Milan, où séjournait l'artiste, pour lui demander ce portrait. Occupé au *Colosse*, après avoir achevé cette *Cène* dont le *Saint Jean* a déjà toutes les caractéristiques du type de *la Joconde*, de la *Sainte Anne* et du *Saint Jean-Baptiste*, Léonard était au service de Ludovic Sforza ; il n'aurait pu accepter cette commande, inexécutable pour cette autre cause que Mona Lisa devint aussitôt mère, puisqu'elle perdit, au printemps de 1499, une fillette de deux ans et demi.

Dès la ruine du More, le 2 septembre 1499, Léonard quitte Milan pour Mantoue, où l'appelle Isabelle d'Este qui lui demande son portrait. Il n'y reste que fort peu de temps, puisqu'il note dans ses carnets que, le 13 mars 1500, il est à Venise, d'où il se rendra dans le pays de Cadore et de Frioul, pour y construire des écluses de son invention. C'est ici qu'il faut observer la méthode de Léonard pour peindre un portrait. Il n'a fait d'après la duchesse qu'un dessin aux deux pierres, d'après lequel il compte travailler plus tard à sa peinture. C'est aussi la méthode d'Holbein. Nous voilà loin de ses interminables séances de pose !

On le retrouve, il est vrai, à Florence, en mars 1501 ; mais Mona Lisa a déjà vingt-huit ans, ce qui n'est plus l'âge apparent d'une Italienne dans *la Joconde*, et l'on sait que le peintre travaille, alors, pour Florimond Robertet à une *Vierge au rouet*, puis au carton de notre *Sainte Anne*.

Dès 1502, il est au service de César Borgia qu'il suit, en Romagne, comme ingénieur militaire et cartographe, jusqu'à sa ruine l'année suivante. Ses admirables cartes de Windsor datent de cette époque et confirment qu'il n'a pu peindre ce portrait.

De 1504 à 1506, il séjourne, à nouveau, à Florence ; mais c'est le carton, puis la peinture de *la Bataille d'Anghiari* qui l'occupent, aux dépens de la Seigneurie, extrêmement stricte sur l'emploi du temps de ses salariés et qui n'eût pas permis cette digression dangereuse. On le sait par sa correspondance, assez aigre, avec Charles d'Amboise qui voulut emprunter l'artiste à Soderini, vers le milieu de 1506. Or, Mona Lisa

comptait alors trente-trois printemps, ce qui marque une Napolitaine deux fois mère, et ne nous permet plus d'espérer une concordance entre son portrait décrit par Vasari et la prétendue *Joconde* du Louvre.

Au surplus, Léonard quitte Florence, pour n'y plus revenir, sauf pour un procès en 1507 et en 1511, jusqu'à la rentrée de Julien de Médicis.

Mais il y a le fameux sourire ; « ce sourire si attrayant, qu'il est une chose plus divine qu'humaine à regarder et que l'on a tenu pour une chose qui n'est pas inférieure au modèle, » ce qui a suffi à tant de critiques pressés pour identifier, à la suite du père Dan, notre *Joconde* avec *le portrait de Mona Lisa!* Cependant, Vasari aurait pu observer que ce sourire n'était plus une invention nouvelle de Léonard, car il animait déjà, dès 1501, les traits gracieux de la *Sainte Anne*, cette autre œuvre que le maître aurait aussi « abandonnée » pour entreprendre « le portrait de la Ginevra d'Amerigo Benci. » Quelle obstination et quelles récidives dans l'impuissance, si l'on en croyait ce hâbleur ! Mais il joue, par trop, de malheur, car son affirmation est tout aussi fausse en ce qui concerne *le portrait de la Ginevra Benci*, morte depuis huit ans, à l'époque qu'il fixe pour son exécution.

Il serait plus sage, et plus simple, d'abandonner ces textes erronés, puis de regarder la prétendue *Joconde*, dont le titre importe assez peu et doit lui rester, non plus comme un portrait qu'il n'est pas et ne peut pas être, mais comme l'une des reviviscences de ce type vincien qui apparut, pour la première fois, dans notre *Vierge à la source*, après avoir essayé son sourire dans le profil de l'ange agenouillé que l'élève Léonard peignit dans le *Baptême du Christ* de Verrochio ; cet être androgyne qui dominera l'œuvre entier du maître, comme l'expression concrète de son idéal d'artiste et de penseur, et sera, tour à tour, le *Saint Jean* du *Cénacole* dont l'âme affleure en tristesse à la fente de ses yeux mi-clos ; la *Sainte Anne* au sourire déjà troublant, dont les yeux s'ouvrent davantage ; puis cette Joconde, aux yeux interrogateurs, dont le regard glacé pose une énigme que le *Saint Jean-Baptiste* semble avoir résolue, tant son sourire, plus ambigu, double la joie des yeux d'une intellectualité si haute, qu'il faut y voir l'expression même du regard du Vinci.

Les deux grands maîtres expressionnistes, Rembrandt et Léonard, ont manifestement donné au regard de leurs personnages certaines qualités d'acuité visuelle, d'ironie tendre, de pitié, d'angoisse, de gravité, cette émotion multiple qu'ils trouvaient dans leurs yeux, étudiés par ces lyriques du pinceau devant un miroir qu'ils interrogeaient avec insistance. Mais c'est dans la création des types que leur génie diffère le plus. La beauté, chez Rembrandt, n'est jamais dans les formes. Elle n'est pas cette « délectation » qui est le but unique de l'art, au dire du Poussin ; ce n'est même pas, du tout, l'objet de sa recherche ; ce qu'il poursuit, c'est la qualité de l'expression par le caractère. Pour Léonard, au contraire, la beauté, cette harmonie impersonnelle, étant un idéal à la fois plastique et moral, se composera d'éléments empruntés aux plus belles formes sélectionnées, ayant le maximum d'expression, et cet idéal, qui grandit avec le génie et l'âge du maître, sera progressif, de plus en plus exclusivement vincien, tout en restant sensible à la foule comme aux dilettantes. Tandis que le caractère, qui se fera de plus en plus rude, chez Rembrandt, dépassera l'accent personnel, sans jamais l'effacer, au point d'atteindre à cette autre beauté des formes heurtées et des rugosités picturales de sa vieillesse, d'où une haute spiritualité se dégage, cependant, mais pour un public plus restreint.

Aussi, à chaque reviviscence du type vincien, sent-on que le maître s'est distrait de la peinture, sans abandonner l'art d'observer, dans ses incursions vers la vie publique active, dans ces recherches de curieux, plus que de savant, qui ont établi sa réputation d'homme universel ; on sent qu'il s'est enrichi d'expérience et qu'il a chargé sa palette de la quintessence de ses acquêts. Mais, comme le dit Méphistophélès dans le second *Faust*, « nous dépendons toujours des créatures que nous avons faites. » C'est pourquoi Léonard, voué à sa conception générale de la beauté, reprend ce thème idéal qu'il perfectionne, en amplifiant celle qu'il a créée dans sa *Vierge à la source*, et où il se complaît au point de l'enrichir de toutes les forces expressives de sa science et de son art, selon l'évolution de sa propre nature.

Si bien que ces cinq figures idéales, dont l'intellectualité grandit avec la curiosité cosmique et l'expérience de Léonard, apparaissent comme les témoins de ses étapes décisives. C'est pourquoi *la Joconde* ne peut pas être le *portrait de Mona Lisa.*

Ce titre ne lui fut donné qu'après 1625, sur l'indication du commandeur Cassiano del Pozzo (1). Les inventaires royaux antérieurs à cette date notent cette œuvre sous le titre *Une Courtisane en voile de gaze* (2). Il eût mieux valu adopter l'indication même de Léonard que c'était une *Beauté florentine*; car ce type de femme existe, en effet, dans la campagne de Florence; je me souviens d'une paysanne aux pieds nus, venant de remplir au puits un vase d'airain qu'elle portait sur l'épaule, près de la Chartreuse d'Éma, et qui avait les caractères ethnographiques de la Joconde, mais avec toutes les indications individuelles de son humble personnalité. Tandis que le type vincien est impersonnel comme une entité féminine, lentement élaborée.

Le *Faust* de Gœthe eut une genèse analogue. Il s'est enrichi d'expression, de vie morale, durant cinquante ans, à chaque publication des œuvres complètes du poète. Dans l'œuvre de Léonard, le *Saint Jean Baptiste* correspondrait au second Faust. Lorsqu'on voudra étudier les œuvres d'art, dans leur essence même, en dehors des romans, plus ou moins littéraires, qui nous ont imposé une conception, si erronée, des intentions de leurs auteurs, on comprendra mieux *la Sixtine*, les *Allégories* de Titien, certaines eaux-fortes de Rembrandt sur lesquelles des légendes pèsent.

Le roman d'amour, d'où serait sorti la *Joconde*, ne s'est embarrassé ni des faits ni des dates ; car naissant avec la *Vierge à la source*, son prototype, il aurait duré plus de vingt-cinq ans, au gré de la vie errante du maître. Cette légende invraisemblable remonte au temps où Arsène Houssaye retrouvait au goniomètre le crâne même du Vinci, dans le charnier de la chapelle Saint-Hubert du château d'Amboise et attribuait au maître, dans un même ouvrage, la paternité du *Thomas Morus* d'Holbein, du musée de Dresde !

(1) Dont l'observation si précieuse, sur l'absence totale des sourcils, aurait dû faire écarter le texte contradictoire de Vasari.

(2) Le Père Dan, dans son *Trésor des merveilles de Fontainebleau*, proteste contre ce dernier titre, en affirmant « qu'elle n'était pas une courtisane, comme quelques-uns crurent, mais la vertueuse épouse de François Iocondo, gentilhomme ferrarois. » Celui-ci mourut de la peste en 1528, quelques années après sa femme, et ce ne peut être lui qui a renseigné Vasari, né en 1512.

IV

Il nous reste à rapporter comment Léonard fut amené à peindre *la Vierge à la source* et quelles sont les raisons historiques qui assurent son authenticité.

Lorsque Léonard vint, en 1482, de Florence à Milan, en quête d'un Mécène, il ne fut pas accueilli par Ludovic le More comme un artiste peintre, mais comme un amuseur de cour, à l'esprit curieusement inventif, qui savait ordonner des fêtes inédites et en créer les machineries compliquées. Il n'avait pas encore trente ans. Il sortait, depuis peu, de l'atelier de Verrochio et s'était mis à musarder plus qu'à peindre, bien que Laurent le Magnifique l'eût chargé d'une *Adoration des Mages*, dont le Botticelli recueillit la commande, après son départ. Mais il était musicien, poète, très bel homme, cavalier accompli et savait plaire sans bassesse. Il apportait un luth d'argent, de forme et de sonorité singulières, rappelant dans ses lignes générales une tête de cheval, qu'il avait présenté à Laurent de Médicis et dont ce prince voulut faire présent à son dangereux voisin de Milan, avec lequel il venait de contracter alliance.

Les carnets du Vinci sont encombrés de croquis de monstres, de bêtes étranges vomissant le feu de toutes parts, en marchant à l'aide de poulies et de cordages commandés par des gens logés à l'intérieur. Ce sont des accessoires de fêtes cherchés et réalisés pour « l'esbatement » des belles dames milanaises, afin de prendre pied à la cour de Milan, comme il en réalisera plus tard à la cour de Léon X; pour l'amusement du Sacré Collège. Sa lettre au More indique, nettement, que ce n'est pas comme artiste qu'il pense à prendre place parmi les salariés du Duc. Car Ludovic n'est que le tuteur de son neveu trop jeune pour régner, et s'il s'est emparé de la régence, il se sent surveillé et ne peut agir à son gré. D'ailleurs, le poste de peintre-ducal était occupé par un honorable artiste, Ambrogio da Predi, dont quelques portraits de femme ont été attribués au Vinci, notamment le fin profil de *Béatrice d'Este*, en robe de brocart, la tête emprisonnée dans une résille de perles, de l'Ambroisienne, ainsi que deux autres portraits de femme du musée Jacquemart André, et un profil de la collection Arconati-Visconti.

Ces attributions de paléographe avaient pour excuse qu'elles

concordaient avec la présence de Léonard à Milan, sans tenir aucun compte du style ni de la technique du jeune maître. Mais elle montre que la valeur d'art des œuvres d'Ambrogio était très au-dessus de la moyenne et pouvait, à la rigueur, passer pour une première manière de Léonard. Il a gravé quelques médailles et l'on verra que Maximilien Ier l'emprunta à son oncle Ludovic, pour faire exécuter les coins de ses monnaies impériales.

Léonard avait trop peu produit, pour prétendre à le remplacer, d'emblée, comme peintre officiel, pensionné par la liste civile du Château. Il n'aurait pu montrer que cette *Annonciation* des Offices, œuvre presque impersonnelle, qu'Ambrogio aurait pu signer, et qu'il avait laissée à Florence, aux mains des moines qui la lui avaient commandée.

S'il avait quitté la ville du Lys rouge, trop riche en artistes déjà glorieux, c'était pour fuir les compétitions journalières, où son génie lent à parfaire des œuvres de méditation, ou son goût de musardise, l'empêchaient de lutter avec les productions faciles, plus abondantes, et plus à la mode, de ses condisciples de l'atelier de Verrochio. Il n'était pas venu à Milan pour recommencer la lutte.

Cet admirable sens diplomatique, qui lui valut l'amitié constante des grands, lui conseillait d'attendre et de faire naître une occasion propice pour produire, à son temps, une œuvre décisive, sans porter ombrage au peintre de la cour. Il semblerait, même, qu'il se mit, en quelque sorte, sous sa protection ; car on le vit bientôt souscrire, de moitié avec Ambrogio da Predi, un engagement de peindre un rétable pour les Frères servites de la Conception de Milan. Léonard se chargeait du panneau central devant représenter la Madone ; Ambrogio se réservant la peinture des deux volets.

Ce contrat n'eût jamais été connu, sans doute, si les lenteurs de Léonard n'avaient exaspéré les moines qui s'adressèrent, à la fin de 1493, à Ludovic le More pour obtenir satisfaction. L'œuvre était peinte cependant. Mais le maître, estimant qu'elle lui avait coûté des années de méditation et de besogne, qu'elle pouvait lui en demander encore, avant cet achèvement idéal que ses scrupules retardaient, voulait la conserver, si les moines n'élevaient le prix, très modeste, qu'ils avaient offert à l'origine.

C'est que Léonard avait fait du chemin. Sans être titulaire des fonctions de peintre ducal, il avait déjà fait ses preuves en peignant divers portraits, notamment celui de Cecilia Gallerani, la maîtresse du More, puis cette *Vierge à la source*, qui annonce un style inconnu, avec l'apparition du clair-obscur, cette grande révolution dans l'art de peindre. Il avait même commencé l'ébauche du *Colosse*, cette statue équestre du condottière Francesco Sforza détruite par les arbalétriers de Louis XII, lors de la prise du château de Milan. La jeune Béatrice d'Este, que le More avait épousée récemment, protégeait Léonard, moins par intuition artistique, que par ce besoin de jeune femme jalouse et volontaire qui veut renouveler le personnel de la Cour, trop dévoué aux maîtresses de son époux, dont le règne continuait en marge de ses prérogatives.

Je crois que Rio et Milanesi se sont trompés en attribuant au Vinci une *Madone* qu'il aurait peinte sous les traits de Cecilia Gallerani, au début de sa liaison avec le More et qui porta longtemps sur le listel du cadre ces deux vers significatifs :

Per Cecilia, qual te orna, lauda e adora
El tuo unico figliolo, o beata Vergine, exora.

Tout l'œuvre de Léonard proteste contre cette adaptation d'un portrait à la figure de la Vierge. Tout au plus pourrait-on rattacher cette œuvre, ainsi décrite, à la *Madonna della casa Litta*, dont le type n'est pas encore vincien, et qui porte une coiffure assez analogue à celle de Lucrezia Crivelli, dans son portrait du Louvre. D'ailleurs, son exécution picturale la place chronologiquement avant *la Vierge à la source*.

Ludovic le More rendit, dans l'espèce assez délicate qui lui était soumise par des moines qu'il voulait ménager, et par Léonard, son favori, un jugement très ingénieux qui montre ce qu'il savait faire en politique pour satisfaire tout le monde.

L'artiste garderait son tableau. Les moines en auraient une réplique, pour le prix convenu, de la main même du peintre ducal, lequel avait, dès longtemps, achevé les deux *Anges musiciens*.

C'est cette réplique qui est à la National Gallery. *Or, précisément parce qu'elle provient de l'église des Frères servites, elle n'est pas de la main du Vinci et le principal argument d'ar-*

chives favorable, a priori, à la thèse de la National Gallery, se retourne contre elle!

Seulement, Ambrogio ne put se mettre aussitôt à l'œuvre. Il fut blessé d'un coup de pied de cheval, dans la cour même du château, le 2 juillet 1494. Ludovic le More lui envoyait son chirurgien pour le soigner. Puis, à peine remis, il l'envoyait le 8 août de la même année, dans le Tyrol, auprès de son neveu Maximilien Ier, qui le demandait au duc pour lui confier l'exécution des coins de ses monnaies.

Son absence fut de longue durée et il n'apparaît pas, dans les comptes, que maître Ambrogio soit rentré à Milan, avant les deux grands deuils qui y ramenèrent aussi l'Empereur, au début de 1497. Béatrice d'Este venait de mourir, pour avoir trop dansé dans la nuit du 1er janvier ; et cette fin foudroyante d'une duchesse de vingt-deux ans précédait, de peu, celle de Biancha-Maria Sanseverino, son amie, l'aînée des filles de son mari.

On sait la liaison récente qui s'était nouée entre le Duc et Lucrezia Crivelli. Celle-ci était l'une de ces « demoiselles » attachées à la personne de Béatrice qui se déguisèrent en sultanes pour aller surprendre, en cavalcade, le More inspectant gravement les travaux de la Chartreuse de Pavie ; dont les portraits furent envoyés, à Lyon, à Charles VIII, marchant vers les Alpes; qui accompagnèrent la duchesse au-devant de lui jusqu'à Asti, et dont les danses lascives scandalisèrent Paul Jove, sans captiver le Roi.

Il faut placer, au milieu de 1497, son portrait qui est au Louvre et qui s'apparente, par la technique picturale, à cette *Vierge à la source*, achevée depuis peu d'années. Vous vous souvenez de ce visage volontaire, si personnel, dont les yeux bruns, hardis, regardent à côté des vôtres et ne démentent pas la sensualité d'une bouche, en forme d'arc, dont la lèvre inférieure est si lourde ? La dureté exceptionnelle de sa gorge dressée sous les broderies d'or, à fond noir, qui bordent sa robe rouge, l'ovale plein de ses joues aux pommettes saillantes, la robustesse de son cou vous auront frappé, tant l'individualité de ce portrait est inoubliable.

Or, tous ces traits si personnels, — à part l'expression hardie des yeux, — se retrouvent dans la *Vierge aux rochers* de Londres, à la place des traits impersonnels, créés par Léonard.

Un dessin, paru en 1912, dans la *Revue de l'Art ancien et moderne,* mettait en évidence ces constatations. C'était un décalque, à l'échelle du portrait de Lucrezia, sur lequel les paupières baissées de la Madone de la National Gallery complétaient l'identité des deux visages.

Il apparaît certain qu'Ambrogio da Predi, voulant conquérir les bonnes grâces de la favorite, ou obéir à Ludovic, aura suivi les errements du peintre de Cecilia Gallerani en Madone, et qu'il aura modifié le type vincien, sans offusquer les moines habitués à ces sacrilèges galants. — L'exécution matérielle de *la Vierge aux rochers,* est d'ailleurs identique à celle des deux *Anges* qui l'accompagnent, sa conservation est la même, comme d'un ouvrage de la même main. Voilà pourquoi, — malgré les affirmations du nouveau catalogue de la National Gallery, — l'original de Léonard n'est pas dans *la Vierge aux rochers* de Londres, mais dans *la Vierge à la source* de notre Musée.

La légende de *la Joconde* est trop répandue pour qu'on puisse espérer lui substituer une vérité plus belle. Mais ceux qui aiment à comprendre une œuvre d'art, selon la formule du Vinci, « plus on connaît, plus on aime, » nous sauront gré d'avoir dégagé ce chef-d'œuvre des racontars de ces romanciers de boudoir qui ont rabaissé toutes les grandes œuvres à des histoires de femmes. *La Joconde* n'est pas plus un portrait que la *Béatrice* de Dante; elle est une conception de la *Beauté,* comme *la Vierge à la source* est une conception religieuse, issue de la même veine et produite par les mêmes moyens. L'unité de l'œuvre du Vinci s'affirme ainsi davantage, dans l'évolution d'un même type qui s'enrichit de vie et de science à la fois, jusqu'à dépasser les limites de la peinture.

ANDRÉ-CHARLES COPPIER.

RÉCEPTION
DE M. GEORGES GOYAU
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

M. Georges Goyau a prononcé le 15 janvier son remerciement à l'Académie. Et il a tenu, dès les premiers mots, à prendre rang, non point parmi les académiciens frivoles, mais parmi les studieux. Il a attesté son bon vouloir. « Je vous promets le mien, a-t-il dit à ses nouveaux collègues ; je vous le promets laborieux, assidu. Être un travailleur au milieu de vous, un travailleur avec vous tous, ne sera-ce pas le meilleur moyen, non point certes d'acquitter, mais du moins de reconnaître la flatteuse dette de gratitude qui m'attache à vous ? » Il a promis de s'occuper des familles nombreuses et des candidats aux prix de vertu. Dans ce désir de se rendre utile, il y a, si l'on y réfléchit, une charmante modestie, avec un peu de cet orgueil humble et fier qui mûrit dans l'âme des savants. M. Goyau, au début de son discours, a dédaigné de faire un sacrifice aux grâces, comme c'est l'usage des nouveaux académiciens, et même de ceux qui attendent le moins d'elles. On a bien vu qu'il prenait son entrée dans cette Compagnie comme une affaire sérieuse.

Debout entre Mgr Baudrillart et M. Doumic, M. Goyau paraissait comme sculpté par un imagier dans un style ascétique. Cette figure gothique ne manque pas de style. Il parle en hochant la tête, tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche. Il distribue la parole à tous les rangs de l'hémicycle. Quelquefois il lève le visage vers le ciel, et ses yeux sont remplacés, dans leurs profonds orbites, par deux lumières blanches, qui sont le reflet du jour d'hiver sur les verres du lorgnon.

Il parle sur la plus haute pointe de sa voix. Et ses mains secouent sans merci le papier qu'elles tiennent, comme pour vanner son discours et séparer le bon grain d'avec la paille.

Ce qu'il dit est d'ailleurs excellent, surtout quand il s'abstient des métaphores, qu'il faut laisser aux écrivains charnels. Qu'entend-il par une « précieuse proximité d'aspirations? » Et à y regarder de trop près, est-il bien sûr de parler purement, quand il parle d'un « travail qui donne une impression d'entrain, » ou d'une « lutte qui s'inaugure? » Ce discours, que M. Goyau appelle sa première tâche, est soigné pourtant. Il commence par un très joli tableau du rôle que les Cochin ont joué dans la bourgeoisie parisienne ; et venant à celui dont il parle, il ne s'interdit pas d'en parler en concetti : « Il aimait la science et la beauté, la philosophie et la bonté. Sans heurts ni satiété, il passait d'une chasse à l'autre, chasse aux microbes dans les laboratoires et chasse à courre dans une forêt, chasse aux idées dans son cabinet, et chasse aux tableaux chez les marchands. » Mais laissons ces bagatelles et venons au sérieux du sujet.

C'est un art bien difficile que celui de tracer un portrait. Au premier abord, on pourrait croire que la ressemblance de M. Denys Cochin se laisserait saisir. Ce robuste aspect de veneur, ce goût des arts affiné par une longue hérédité, cette droite et nette philosophie cartésienne, cette politique généreuse, ce sont là des traits assez définis. Quand on cherche le secret de leur assemblage, on rencontre le mystère qui est dans toutes les âmes humaines et surtout dans les grandes âmes. Il semble que M. Goyau nous ait montré le modèle en variant l'éclairage, et qu'il nous ait laissé le soin de réunir en une seule image ces aspects successifs. Il nous a ainsi fait voir le savant, puis le philosophe, puis l'homme politique. Chacun de ces croquis est tracé avec beaucoup d'art et de goût. Telle silhouette de Denys Cochin à la tribune est d'un dessin plein de finesse. Sans doute, il est difficile, en traçant ces crayons, de ne pas faire çà et là une faute de proportion. M. Goyau nous montre les philosophes hésitant entre la matière et l'idée, et doutant tour à tour et parfois tout ensemble de leurs sens et de leur pensée. Il ajoute : « Mais Denys Cochin les rassurait, les réconfortait... » Denys Cochin lui-même eût trouvé qu'on lui assignait là un rôle bien lourd. On est étonné de trouver par endroits, dans le panégyrique de M. Goyau, ces formules plus propres à l'éloquence qu'à l'histoire : « Dans Patras, dans Athènes, une foule immense entoura Denys Cochin, et ne songeait plus à aller dormir, parce que Denys Cochin était là. » Il est vrai que l'his-

torien reprend aussitôt ses droits et trace un vivant tableau du banquet de Phalère.

Voici enfin le portrait achevé. A travers les formules un peu générales, on reconnaît d'abord une intelligence très claire et très vive. M. Goyau a donné la primauté, dans l'esprit de Denys Cochin, à la philosophie sur la politique. Ou plus exactement, du moins si je ne me trompe, il a montré comment la philosophie, la raison, et une science étendue avaient animé et conduit cette politique; de là cette largeur de vues et ce goût pour les solutions libérales. Ajoutez une élévation de sentiments qui fera de Denys Cochin le défenseur des peuples malheureux. Son royalisme est fait à la fois d'une idée de la monarchie et d'une fidélité honorable. Sa foi n'est point hostile à la science. Il a concilié tout ce que les plus beaux esprits peuvent aimer. Cette conciliation exaspère les hommes têtus et bornés. Elle devance l'avenir, et en cela elle irrite le commun. Mais elle est le signe où se connaît celui qui prévoit et qui pense.

M. Ribot devait recevoir M. Goyau, et son discours était achevé, quand il a lui-même succombé. Son fauteuil est resté vide au bureau, où M. Bédier et M. Marcel Prévost ont seuls pris place. Et M. Bédier a lu le discours.

C'est un discours un peu à l'ancienne mode, où le goût des idées générales se marque, à la façon d'il y a trente ans, par des discussions : la politique est-elle inférieure à la philosophie? — et par des exercices : éloge des bienfaits de la Révolution. On n'attend pas que de tels sujets soient traités à fond. L'art académique est de les indiquer en quelques phrases, tantôt fines et tantôt éloquentes. M. Ribot y mêle des souvenirs, des portraits, de jolis tableaux, des réflexions. Il est encore dans la tradition en adressant au récipiendaire des compliments acérés, ou des flèches émoussées, auxquelles il reste juste assez de tranchant pour marquer sans blesser. Cette adresse à forger des armes courtoises est un des travaux de l'éloquence. Il y a des phrases ambiguës où tous les mots sont aimables, et qui, on ne sait pourquoi, ont un air d'épigramme. « Il ne semble pas que vous ayez laissé votre imagination, encore moins votre fantaisie, se promener dans les sentiers de l'art, de la science et de la politique, avant de trouver votre véritable vocation. » Et plus loin : « Vous n'aviez guère de goût, paraît-il, pour l'abondance cicéronienne et je reconnais volontiers que si vous êtes devenu à votre tour assez abondant dans vos écrits, vous ne l'êtes pas de la même manière que Cicéron. » Et

encore : « Ce livre, m'avez-vous dit, est celui que vous êtes le plus satisfait d'avoir écrit. Votre jugement ne vous a pas trompé. Il y a dans cette œuvre plus de vigueur concentrée, un style plus égal et plus soutenu que dans vos précédents écrits. » Tel était l'ancien usage. La réception du nouvel académicien était la dernière leçon de modestie qu'il recevait de ses pairs, et qu'il rendait par la suite à ceux qu'il recevait à son tour. On lui rendait justice, mais en marquant avec soin les bornes de son talent.

M. Ribot venait ainsi de parcourir l'œuvre de M. Goyau, en mêlant les éloges et les réserves, quand il en est venu à l'histoire la plus récente de l'Église de France. A ce moment sa voix, je veux dire celle de M. Bédier, est devenue plus solennelle. Il s'est fait, dans ce public assemblé, un grand silence. Minute étrange et émouvante. Le mort semblait revivre et donner d'outre-tombe un avertissement aux Français, d'être unis dans le respect de leurs convictions différentes. « Ce vœu d'une réconciliation dans la liberté, je l'ai formé à toutes les époques de ma vie. Je me suis séparé parfois de mes amis pour défendre une cause qui me paraissait liée à l'intérêt de la patrie elle-même. Quoique j'approche du terme d'une carrière déjà longue, je ne désespère pas de voir la France victorieuse et toujours menacée rassembler ses forces, écarter les querelles qui ne peuvent que l'affaiblir et, sans rien abdiquer des principes de la Société moderne, se reposer enfin sur l'union sincère de tous les hommes de bonne volonté.. » Grave témoignage, paroles venues des régions immortelles. Cette pensée qui n'est plus attestait encore sa foi dans la patrie.

HENRY BIDOU.

REVUE LITTÉRAIRE

POUR LA DÉFENSE DE LA LANGUE FRANÇAISE (1)

M. André Thérive, jeune écrivain, poète et romancier, que j'ai loué ici même, vient de publier un curieux volume, et contestable sur quelques points, à mon avis, mais où il montre beaucoup de zèle pour la défense de la langue française. Or, la plupart des jeunes écrivains, si la langue française les occupait, ce n'est pas sa défense qu'ils tenteraient : ce serait, pour reprendre les mots de Joachim du Bellay, son illustration. Où ils auraient tort. A présent, notre langue n'a aucunement besoin qu'on l'enrichisse. On ne l'a que trop enrichie ; on lui fait tous les jours les cadeaux les plus abondants, inutiles et fort laids, de néologismes et d'absurdités. Il vaudrait mieux l'appauvrir ou, du moins, lui rendre l'usage de son véritable trésor, qui n'est point immense et qui est beau. Ainsi le souhaite M. André Thérive, bon écrivain, judicieux humaniste.

La nouvelle corruption de notre langue le chagrine; elle le désespère : et le désespoir le mène à des conclusions dangereuses. Le remède qu'il propose ne me paraît point acceptable; mais son diagnostic est juste et bien formulé.

Il examine le vocabulaire, il examine la syntaxe. Il trouve que le vocabulaire est avili, et la syntaxe détraquée. Il a raison.

Que s'est-il passé? On ne sait plus le sens des mots; on les emploie d'une façon tout à fait aventureuse, on prend l'un pour l'autre. Ceux qui veulent dire à peu près ce qu'on avait l'intention de dire, n'est-ce pas le hasard qui vous les a procurés? Tel est le malheur des temps que des écrivains attentifs commettent parfois de

(1) *Le français langue morte?* par André Thérive (Plon).

fâcheuses bévues. M. André Thérive annonce le projet de « rétorquer » un argument par un autre : il le réfutera. Qui oserait, là-dessus, jeter la pierre à M. Thérive? Ce n'est pas moi. Nous avons tous, tant que nous sommes, des fautes à nous reprocher... « Il y avait, dit notre auteur, chez les écrivains de la décadence latine ou du pré-moyen âge, une clause de style qui nous étonne bien aujourd'hui... » Elle ne m'étonne pas et me touche par une sincérité, une politesse et une excellente humilité... « Elle consistait en un paragraphe où l'auteur déplore sa propre ignorance, l'avilissement du langage dont il se sert, où il demande par avance le pardon de ses solécismes... » Par exemple, Grégoire de Tours, dans la préface qu'il a écrite pour son *Histoire des Francs :* « Malheur à ce temps qui a vu périr l'étude des belles-lettres et où personne ne sait plus fixer pour l'avenir la mémoire des événements ! Les arts libéraux ont quitté la terre de Gaule. Nul ne possède plus la dialectique ni la grammaire. Aussi excuserez-vous, de grâce, mes erreurs de lettres ou de syllabes : j'ai été si mal instruit ! » Nous devrions, tous tant que nous sommes, adresser mentalement pareille prière à nos lecteurs et souhaiter avec bonne foi qu'ils en reconnussent l'opportunité.

Il n'y a point de livres qui soient sans fautes. Et c'est l'infirmité d'un chacun, son infirmité naturelle, rendue beaucoup plus dangereuse par l'ignorance aujourd'hui ordinaire. Quelques écrivains cependant évitent les fautes principales et les méprises trop nombreuses. Eh bien! c'est encore parmi ceux-là, — les autres, laissons-les, pour un instant, — qu'on a souvent l'occasion d'observer un affaiblissement du langage. Ils ne se trompent guère de mots, en général; mais ils les emploient comme des étiquettes. Ils n'ont pas l'air de savoir que les mots sont, mieux que des étiquettes placées pour la commodité sur un objet ou une idée, l'idée même de cet objet ou l'idée même d'une idée. Entre l'objet ou l'idée que voilà désignée et le mot qui les designe, la réunion s'est faite au cours des âges. Les idées ou les objets et les mots ont vécu ensemble durant des siècles d'activité, de rêverie et de tribulation perpétuelle. Objets ou idées et leurs mots sont de vieux compagnons, pleins de communs souvenirs; ne les traitez pas comme s'ils venaient de se rencontrer. Prenez les mots avec tous leurs souvenirs, avec leur passé. Ainsi, vous les respecterez; en récompense, ils vous donneront tout ce qu'ils possèdent, qui est tout l'objet, qui est toute l'idée, non seulement une apparence, mais une vivante réalité. Ils vous donneront tant que vous n'aurez pas recours à un très grand nombre d'entre eux : un petit

nombre vous aura bientôt comblé de joie. Grande joie des bons écrivains, leur contentement de sentir les mots s'animer sous leur plume !

Seulement, les mots ne s'animent, — et n'ont une âme, — que si vous avez su les éveiller, les susciter. Au paradis terrestre, la jeune Ève nomme toutes choses; par l'intelligence et l'amitié, elle s'empare de toutes choses et transforme en vérité humaine ce qui serait insignifiant et inerte. C'est la seconde création, pour ainsi dire : Dieu a créé le monde ; à son tour, la jeune Ève en crée l'idée humaine. Ou bien c'est une prise de possession ; les mots nous livrent les objets, pourvu que nous n'ayons pas négligé la vive réalité qui est en eux. De là vient cette joie que je disais, rare aujourd'hui, les bons écrivains étant rares.

M. Thérive la connaît. Et l'on devine qu'il l'éprouve, quand il restitue à tel mot, que la plupart des écrivains débauchent, sa vérité de nature. Soit le mot « controuver : » il veut dire, inventer comme à plaisir. Il veut le dire; mais la plupart des écrivains lui font dire ou essayent de lui faire dire autre chose et, par exemple, démentir. M. Thérive s'en est aperçu. Alors, il écrit, avec justesse, qu'une doctrine a été « controuvée de toutes pièces par des philosophes, sincères ou non. » Il est content de « controuvée. » Souriez-vous? Non : le mot, lui aussi, est content de renaître; et voyez-le qui frétille, en quelque sorte, dans la phrase. Une pareille joie, tous les mots l'éprouvent et la communiquent, dès qu'un bon écrivain les touche.

Les mots, que le bon écrivain fait renaître, la plupart des écrivains les font mourir, comme des oiseaux privés d'air, comme des poissons privés d'eau, comme des êtres qu'on a ôtés de leur milieu vital. Aussitôt, qu'arrivera-t-il? Ces écrivains, n'ayant plus à leur disposition que des mots ou morts ou à demi morts, exténués, se trouvent bien dépourvus. Ils tâchent de suppléer à la faiblesse des mots par divers stratagèmes.

L'un des stratagèmes consiste à redoubler les mots, à les multiplier : un mot ne suffit pas? en voici d'autres. Mais, comme il n'y a point, dans un langage bien fait, le français, deux mots chargés du même sens, on ajoute à un mot ses proches, ses voisins, des étrangers, foule confuse : loin d'obtenir son expression, l'idée s'embrouille... Vous ne connaissez pas mon ami Pierre ou Paul? J'ai bien un portrait de lui, dans mon album. Vais-je le dénicher, parmi tant de portraits? Tenez, c'est lui... Non, ce n'est pas lui... Cette fois, c'est lui ; mais comme le temps a effacé l'image ! pauvre Pierre ou Paul,

un fantôme dans la pénombre! A défaut de lui, regardez son cousin Mathieu, son vieil oncle Joseph, son neveu Robert, toute la famille, sa bonne amie, et ce garçon qui lui ressemble un peu, quoiqu'il n'ait pas son nez aquilin, sa bouche grande et sa petite barbe?... Voilà comme la plupart des écrivains, à présent, nous désignent soit un objet ou une idée.

Un stratagème encore : pour remplacer les mots, qui semblent mourir de faiblesse, on en fabrique de nouveaux. Vaine besogne, vaine deux fois! Premièrement, les mots que l'on feint de chercher sans les trouver, — ce serait l'excuse d'en fabriquer d'autres, — ces mots existent. Une langue, la nôtre, qui depuis des siècles a exprimé toute la pensée française, ne vous suffit pas? Je me méfierais, quant à moi, d'une idée qui n'aurait véritablement pas ses mots dans notre langue : je la soupçonnerais de n'être pas française ; et, plutôt que d'inventer pour elle un jargon, volontiers je renoncerais à elle... Ça ne peut pas se dire en bon français? Ne le dites pas!... Secondement, les mots qu'on fabrique, n'ayant pas vécu, ne vivent pas. Il faut longtemps, pour qu'un bruit de syllabes s'identifie à un objet, à une idée. En attendant ce long temps, ce n'est rien. Déjà inutiles comme suppléants de ce qui n'est ni défunt ni absent, les « néologismes » ont le second inconvénient de n'être pas encore des mots. Deviendront-ils des mots? Ce n'est pas sûr; et ce n'est pas du tout probable, si leur inutilité les condamne. Provisoirement, que sont-ils? le signe de l'étourderie, chez un écrivain.

M. André Thérive a raison de réprouver les néologismes. Hélas! il les réprouve et, quelquefois, il les emploie. C'est, je le disais, le malheur des temps. « J'appelle mal parler, dit-il, parler contre la logique, néologiser sans cesse... » Néologiser : il commet la faute qu'il blâme; sans doute s'amuse-t-il à nous montrer comme la faute n'est point jolie. Mais il écrit : « Bilingues nous sommes donc oralement, bilingues scripturairement... » Il y a « scripturaire, » un adjectif un peu rare et qui fait allusion à l'Écriture sainte; mais dire que nous sommes « scripturairement bilingues, » pour dire que nous écrivons deux langues, ce n'est pas bien. Il écrit : « Le règne tyrannique de l'*expressivité*..., des *francisations* de mots italiens..., cette *diglottie* qui a sans cesse marqué notre pays, etc. » Et il emploie sans visible chagrin des mots fort laids qu'il emprunte au langage des linguistes; je crois d'ailleurs que ce n'est pas le seul dommage que lui causent les linguistes, dangereuses personnes. Je ne lui jette pas la pierre : il est bon écrivain ; mais son exemple de bon écrivain

prouve que cette manie des mots fabriqués à la diable corrompt, de nos jours, un bon langage.

Il a raison de signaler aussi le tort que fait à notre langue l'invasion des mots étrangers, surtout anglais. Il note que le xviie siècle « n'admettait pas cinq mots étrangers dans notre lexique. » Mais nous aimons tant les Anglais, à présent? Nous les aimions déjà au xviiie siècle, que nos philosophes admiraient tant le libéralisme d'outre-Manche et le régime parlementaire, pour ne l'avoir point essayé : or, « comptez les anglicismes de Voltaire, ou plutôt lisez-le et voyez chez lui le *ponche*, le *spline*, les *tostes*, orthographiés de si aimable façon. » Aux époques où notre langue eut toute sa fierté, sa vitalité, elle n'accueillait qu'un très petit nombre de mots étrangers; et elle les invitait à ne point garder chez nous l'air de chez eux, mais à se plier à notre usage. M. Thérive nous supplie de prendre les engagements que voici : « 1° Je m'engage à préférer dans mes écrits et à exiger des imprimeurs une orthographe francisée pour tous les mots courants ou nécessaires d'origine étrangère... » Nous écrirons un *ponche*, un *toste* et le *spline* : bien. « 2° Je m'engage à préférer un mot français à son concurrent étranger, dans les cas où le remplacement est possible... » Bien!... Conformément à son premier vœu, M. Thérive écrit : « Aucune langue n'a un beau *pédigré*. » Mais il oublie son second vœu, qui l'obligeait à écrire : aucune langue n'a une origine, ou une histoire, ou une généalogie parfaitement pure et flatteuse. A moins qu'il n'ait voulu comparer une langue à un cheval! Le fallait-il absolument?

On m'accusera de « misonéisme » et de « xénophobie : » ce n'est rien. On me priera de considérer que notre langage n'est pas plus qu'un autre né du néant, qu'il n'est pas le produit d'une génération (comme on dit) spontanée, qu'il dérive du latin d'abord et, subsidiairement, de divers langages et qu'on y remarque des mots qui viennent de tous les coins du monde, qu'il s'est nourri de toute sorte d'aliments, qu'il s'est laissé gaver de farce antique par les savants de la Renaissance, éduquer drôlement par les précieux et les précieuses du grand siècle et corriger par les grammairiens. Et maintenant, on n'oserait plus y toucher?

Il y a plusieurs années, une coterie de philologues et de politiciens, quelques-uns réunissant les deux qualités, entreprenait de réformer l'orthographe. On leur disait : n'en faites rien; ne dénaturez pas les mots français. Ils répondaient : l'orthographe s'est tout le temps modifiée; nous allons la modifier à notre guise. Marcelin

Berthelot répliqua : — je n'ai pas son texte sous les yeux; mais il disait, en somme : — oui, l'orthographe s'est plus d'une fois modifiée; maintenant, laissez-la tranquille. Et il disait : la forme de l'engin que l'on appelle bicyclette a plus d'une fois changé, depuis le premier essai que l'on tenta de courir sur deux roues jusqu'au moment où l'on eut trouvé la forme la meilleure; après cela, qui n'est pas d'hier, la bicyclette a fidèlement gardé sa forme que vous connaissez. Pareillement, concluait-il, un langage pendant longtemps cherche sa forme; un moment vient qu'il l'a trouvée : laissez-le s'y tenir. Les mots français ont leur visage ou leur aspect, qui témoigne de leur passé, qui révèle aussi leur état de réussite accomplie. Eh bien ! ce que Berthelot disait des mots et de l'orthographe, disons-le plus généralement de la langue. Elle est hors de page; elle a fini ses écoles. En d'autres termes, elle a passé le temps de l'hésitation; et maintenant elle est fixée.

Elle est fixée? Aussitôt, vous entendez une grande clameur. Ce sont les hommes de progrès qui se fâchent. On aime à confondre aujourd'hui progrès et changement; de sorte que les gens les plus sottement tracassés d'humeur changeante croient mener l'humanité à ses destinées mirifiques. Somme toute, ils font du désordre. La quantité de désordre qui se fait chez nous au nom du progrès étonne un spectateur naïf.

Les prétendus hommes de progrès vous transformeraient le vocabulaire en une galimafrée de mots étrangers et de mots baroques dus à leur invention. Quant à la syntaxe, ils l'ont détraquée.

M. Thérive définit la syntaxe « la logique » de la phrase. Et nous appellerons syntaxe française une logique française du discours. Est-ce qu'il y a plusieurs logiques, une logique française et d'autres? Mais oui; disons-le, et au risque d'exciter le scandale, comme autrefois les « deux morales» ont irrité nos grands pères. Il y a une logique française : l'ordre dans lequel se rangent, pour un Français de France, les éléments d'une pensée. Les éléments d'une pensée, dans la phrase où la pensée est tout entière, ce sont les mots. Le français ne réunit pas les mots de la même façon que d'autres langages. Il y a donc une logique française, dont témoigne notre syntaxe. Et la logique française, conforme à l'esprit de chez nous, lentement élaborée par l'intelligent effort d'une méditation qui a duré de longs siècles, rendue maîtresse de la langue par le soin délicat de nos écrivains : voilà ce que détruisent nos hommes de progrès, tout de même qu'ils effacent le souvenir, la gaîté, la douleur et enfin l'histoire française incluse dans les mots.

Terribles gens! Ils ont à leur service, au service de leur toquade et au service de leur supercherie, une philosophie : l'évolution. Tout évolue, disent-ils; et vous prétendez que la langue soit désormais fixée?... Ils utilisent à leur gré une « hypothèse d'histoire naturelle » que Charles Darwin a présentée, qu'il voulait d'ailleurs qui fût prise pour une hypothèse et confinée dans l'histoire naturelle, hypothèse à présent contestée : ils en font un dogme et, plus hardiment, un précepte. Constater que toutes choses de ce monde subissent le péril du changement n'est pas une raison pour augmenter ni pour accélérer ce changement périlleux. Il faudrait se demander si le changement va toujours à une amélioration, ne va point à corrompre ce qui était en plein épanouissement. Nous n'y pouvons rien; l'évolution n'est pas soumise à notre volonté? Alors, tenez-vous tranquilles : c'est le moins qu'on ait à exiger de vous. Tandis que, sous prétexte d'évolution, vous bistroublez toutes choses du monde avec un entrain monstrueux. Héraclite, quand il disait que tout s'écoule et qu'on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, n'en éprouvait aucune allégresse. Il a laissé la renommée d'un homme triste; nous lui pardonnons ses aphorismes désolants à cause du chagrin judicieux qu'il en a. Au contraire, le changement, où il y a pourtant de la mort, met en joie nos rudes gaillards. Ils ne songent pas que le temps est l'ennemi, le meurtrier. L'on a beau l'appeler galant homme, le temps, on lui donne ce nom comme aux Euménides un nom aimable : c'est afin d'en obtenir quelque bienveillance. Mais le changement d'un être vivant, dès l'âge adulte, le mène à la déchéance. Et l'on dit à un enfant, pour le flatter, qu'il a grandi; l'on ne dit pas à une dame qu'elle a changé. Notre langage n'est plus un enfant : ne souhaitez pas qu'il change.

A ce propos, M. Thérive a d'excellentes remarques. « L'écrivain, dit-il, joue essentiellement, par profession, un rôle conservateur à l'égard du langage. » Du moins, c'est le rôle de l'écrivain, son rôle naturel, de conserver le langage. Et le rôle admirable, celui de conservateur, dans un monde ou un état de choses qui endure l'incessant effort et la menace de la vieillesse, de la maladie et de la mort! Si l'œuvre divine est, comme on l'a imaginé, une création perpétuelle, une continuité, l'on aide à l'œuvre divine ou, plus simplement, on suit l'intention divine en conservant ou en sauvant un peu de belle réalité. Lisons encore M. Thérive : « Les forces d'évolution ne cesseront jamais d'agir... Ce que nous voudrions poser, c'est donc, par simple prudence, le mécanisme du frein : la pente n'a pas besoin

de défenseurs. Crions-le bien haut et sans honte : il faut être réactionnaire. C'est le propre de l'homme. Ce qui est naturel, en art, n'est pas le beau ; ce qui est normal, en morale, n'est pas la vertu ; ce qui va de soi, dans une société, n'est pas la culture. Il est extravagant que des gens sentent le besoin de vivre plus vite, comme si la vie ne se chargeait pas elle-même de nous assurer de mourir. » Il faut être conservateur : n'en doutons pas. Réactionnaire? mais oui ! du moment que la pente est rapide et que tant de furieux poussent à la roue. Un bon réactionnaire est un conservateur à la besogne, quand les fous semblent les plus forts. Et lisons encore M. Thérive : « Il est bien rare... » et, de nos jours, plus rare que jamais... « qu'un écrivain arrive à un tel degré de sagesse que de considérer qu'il est fait pour servir la langue, et non la langue pour ses caprices ; et à un tel degré de bon goût que de comprendre que le comble de l'art est d'utiliser ce qui est, avant d'inventer ce qui n'est point nécessaire. Dans l'ensemble, cette soumission au langage préexistant fut propre aux siècles classiques... » Mais, à présent, « la plupart des littérateurs inexperts nourrissent l'assurance qu'ils doivent créer leur langage de toutes pièces ; comme si on les avait attendus pour écrire enfin, et comme si leur personne ne pouvait s'exprimer par les procédés de leurs devanciers. » Tout cela est extrêmement bien vu. Et j'approuve M. Thérive de démasquer les imposteurs qui affirment que l'évolution de la langue est une espèce de fatalité : cependant ils sont les artisans détestables de cette fatalité, leur ouvrage. « C'est l'écrivain, le responsable ! » dit-il ; et je l'approuve.

Donc, nous sommes les contemporains et les témoins du phénomène que voici en peu de mots : la corruption d'un langage, le plus beau du monde et qui a donné une littérature la plus belle et véritablement exemplaire, notre langage et notre littérature. Assisterons-nous à ce phénomène comme à un malheur inévitable ? Non. Car il est possible d'agir. La preuve : c'est que les mauvais écrivains agissent. La transformation du langage, sa corruption, ne résulte pas de lois analogues aux lois de la gravitation, par exemple. On commet ici une erreur, l'une des plus fréquentes, l'une des plus riches en conséquences, à notre époque : c'est de confondre sous le même nom de science plusieurs études bien différentes, celle de l'astronome, si l'on veut, et celle du linguiste. Or, l'astronome examine et constate le mouvement des étoiles, qui ne dépend d'aucune volonté humaine; les transformations du langage ne sont pas du même ordre. Et nous savons que les Goncourt ont eu beaucoup d'influence, déplorable,

mais qu'ils auraient pu vouloir qui fût meilleure. L'influence d'un Jules Lemaître a été fort heureuse. Eh bien ! ce ne sont pas là des aventures qu'il faille comparer à des révolutions célestes.

Le langage est l'œuvre des écrivains. Le langage sera tel que l'auront voulu les écrivains. Et l'on dira que ce n'est pas du tout rassurant : je l'avoue. Du moins sommes-nous en présence d'une besogne humaine. Qu'arrivera-t-il?

M. Thérive admet trois éventualités, conformes aux prévisions du pessimisme, de l'optimisme et, troisièmement, de la sagesse. Bonne idée, de séparer la sagesse et de la placer ailleurs que dans le désespoir ou la vive confiance. Le pessimiste s'attend que la langue parlée aille à des folies, que la langue écrite ne la suive pas et, abandonnée, disparaisse ou devienne l'on ne sait quoi, mais enfin se transforme éperdument. L'optimiste a l'entrain de croire que les bons écrivains s'établiront fervents réactionnaires et mèneront à bien leur tâche excellente. Troisième éventualité : « La sagesse consisterait à espérer d'autant plus de succès de cette réaction que l'évolution paraîtrait plus certaine et plus irrémédiable; c'est, si l'on veut, de croire que le français littéraire est destiné à devenir langue morte, — et qu'une langue morte, c'est ce qui vit immortellement. » Holà!

Je dis, holà, pour marquer ma surprise et quelque déplaisir. Ces trois ou quatre lignes m'ont ébaubi d'abord; et cette éventualité du français qui tombe à n'être qu'une langue morte a quelque chose de désobligeant. M. Thérive l'accepte volontiers; et il la préconise. M. Thérive se défendait de l'optimisme, dont il n'avait rien à craindre. Il se défend d'être pessimiste et vous annonce, avec une tranquillité qu'il appelle sagesse, la mort du français ou la mort de notre langue littéraire. Il va, comme on dit, un peu fort !

Est-ce qu'il n'aurait point dépassé, dans les mots, son intention? sa terrible petite phrase ne l'aurait-elle point mené, comme il arrive, au delà de son idée, par cet amusement de vivacité que vous donne parfois le jeu alerte des mots? Non : il avait médité son idée. Il l'a inscrite à la première page du volume, en titre : *le Français langue morte ?* Et il ôte le point d'interrogation du titre, voilà tout.

Et voici, le long du livre, le commentaire d'une formule si alarmante. Il vous demande si vous ne vous habitueriez pas au projet de parler et d'écrire le français « à la façon d'une langue morte; » le français serait désormais « le truchement supérieur des idées, mais rien de plus, comme le latin pour Érasme, pour Descartes. » Vous entendez que lui, sans peine, s'y habituerait. Et il vous dit : « La tra-

dition, l'amour naturel du parler national et classique ne sont pas encore chez nous tombés en quenouille; hâtons-nous d'en profiter. Il y a une place incomparable à retrouver pour une langue qui puisse jouer, mais pour une ère dix fois plus longue et peut-être éternelle, le rôle que le latin joua, dans la nouvelle barbarie qui menace le monde, dans le fléchissement général des esprits qui semble être la rançon des conquêtes matérielles de l'homme... De même que l'étalon du mètre, précieusement conservé, n'a que des variations insensibles et pourrait être accusé par les amants de la Vie de ne guère vivre et évoluer, de même le langage fixé dont nous souhaitons la reconnaissance conservera, pour des générations encore à peine prévisibles, la mesure de l'aisance, de la précision et de la simplicité parfaites. Et, puisque la vie n'aide pas la langue à jouer ce rôle, sauvons en quelque sorte la langue de la vie. » En la tuant? Mais oui, et M. Thérive le dit : « Tuons-la donc, puisque c'est morte qu'elle peut survivre ! » Est-ce un paradoxe, au courant de la plume? Non. M. Thérive ne souhaite pas que le français soit la langue universelle et obtienne, dans le monde, le rôle d'une « langue auxiliaire » et d'un « espéranto. » Il ne croit pas à une langue artificielle comme l'« espéranto, » d'ailleurs; mais il s'attend que l'anglais soit bientôt la langue la plus répandue. Il n'envie pas à nos alliés ou nos émules ce grand honneur; et il plaint l'anglais, qui deviendra « un sabir de garçons d'hôtel, de chimistes et de commerçants. » Le français n'aura d'autre expansion que littéraire. Et, langue morte, réservée « à l'usage écrit et à l'entretien des gens les plus cultivés, » le français gardera une excellence et une pureté qui, autrement, seraient vite perdues.

Vous apercevez le sentiment de M. Thérive, un sentiment très différent des mots qu'il emploie : mots de meurtre, et le sentiment d'une exquise tendresse. Le grand amour qu'il a pour le parler de France fait qu'il a peur de le voir avilir par les ignorants et par les gentils. Les lendemains ne sont pas sûrs; et l'univers civilisé, en ce moment, n'est pas un endroit où l'on se plaise à lancer et aventurer ce qu'on aime. Le parler de France, fragile merveille, il le voudrait tenir à l'écart des tribulations et mettre à l'abri du temps. Le seul abri contre le temps, c'est la mort, en quelque sorte: eh! oui, comme la profondeur d'une mare est un abri contre la pluie. Voilà pourquoi M. Thérive tuerait ce qu'il aime.

Il le tuerait tout de bon. Notre langage n'est pas une fragile merveille pour un musée. Il est vivant et bien vivant ; il a besoin d'air et d'activité.

Quel avenir peut-on lui promettre? Je n'en sais rien; je ne sais rien prévoir d'aussi loin que le fait sans barguigner M. Thérive. Je soupçonne M. Thérive d'avoir gagné auprès de ses amis les linguistes, — il les taquine, mais il les a beaucoup pratiqués ; il a pour eux une amitié inquiète, une amitié pourtant, — cette vivacité de prévision qui le mène au delà des siècles si promptement. Notre langage est, pour la France, une partie de sa fortune; et il dépend du reste. Aura-t-il, en Europe et dans le monde, la prépondérance; ou l'anglais sera-t-il la langue la plus généralement répandue? Cela dépend de circonstances qui ne sont pas toutes littéraires, mais politiques et commerciales. En tout cas, ce n'est point au lendemain d'une victoire qu'il sied de fuir la concurrence ni de montrer cette abnégation des vaincus en train de sauver ce qu'ils peuvent.

Le français réduit à l'état du latin d'Érasme ou de Descartes? Mais l'Empire romain s'était écroulé. Ce n'est pas du tout le cas de la France. Le latin survivait : le français vit.

Et le latin, qui a survécu, est mort. M. Thérive promet au français, qu'il aurait tué, une survie beaucoup plus longue, « dix fois plus longue. » Mauvais marché ! Vivons d'abord.

Voici, je crois, le point où M. Thérive a premièrement dévié du bon chemin qu'il avait pris; et il a suivi son erreur avec la constance d'un logicien qui s'est trompé. Il a noté que la plupart des écrivains contemporains écrivent mal et sont les inventeurs de leur « cacographie. » Un petit nombre d'écrivains, qui n'ont peut-être aucun génie d'ailleurs, ne donnent pas dans ce godant de la mode nouvelle. Ces écrivains tâchent d'écrire selon l'usage que méprisent ou ignorent les novateurs et improvisateurs de ce temps-ci. M. Thérive les approuve ; mais il les appelle « archaïsants. » Ce n'est pas un bien joli mot. « Je me permets, dit-il, de les appeler archaïsants ; je me permets aussi de déclarer que ce terme ne contient rien de péjoratif... » Sans doute ! Mais, péjoratif ou non, ce terme a l'inconvénient de reléguer dans le passé une façon d'écrire à la française. En un mot, par le seul fait de ce mot, toute une question se trouve résolue, la question de savoir si l'avenir appartient aux bons ou aux mauvais écrivains. M. Thérive le donne aux mauvais écrivains, quand il a furtivement reconduit à leurs siècles dix-septième ou dix-huitième les bons écrivains. C'est trop d'obligeance désespérée pour les « cacographes » qu'il n'estime pas.

Désespérée ! Il y a là du désespoir, en effet, le signe d'un affreux pessimisme. Et c'est à cause de ce pessimisme, pour avoir cru

archaïque et surannée une façon d'écrire exactement française, que M. Thérive propose de tuer le langage français : il ne ferait que l'achever, le croyant mort plus qu'à demi. Cependant, il le dit, avec une fine justesse, « le parler de Montesquieu est plus près de nous que celui des Goncourt ou celui de Mallarmé prosateur. » Mallarmé fut un délicieux écrivain, dont les torts ne se comptent pas; et les Goncourt ont écrit le jargon le pire. Si Montesquieu est « plus près de nous » que ces Goncourt et Mallarmé, n'est-ce pas qu'il y a un langage français qui dure, qui n'est point affaire de mode et momentanée ? Ce français-là, qui dure, en tâchant de l'écrire, se réfugie-t-on dans le passé ? M. Thérive ne le croit pas. Mais il déclare : « Morte j'appelle, une langue qui dans ses bons écrivains ne change pas notablement en trois, quatre ou cinq siècles. » Il ajoute : « C'est, on le voit, une langue qui se porte gaillardement ! » Pourquoi donc l'appelle-t-il morte ? Je l'appelle vivante et bien vivante. Il l'appelle morte, parce qu'elle n'évolue guère ? Il sait, il l'a dit, que la philosophie de l'évolution est toute pleine de fariboles.

M. Thérive écrit : « Sous les remous divers qu'agitent à la surface du français des courants artificiels, coule un fleuve plus calme et profond, assez lent, celui du style classique. » Style classique, ou permanent, le français : pourquoi le traiter d'archaïque ?

Ce langage serait archaïque, à demi mort, ou mort, si l'on ne le parlait plus : mais, pour dire qu'on ne le parle plus, il ne suffit pas de mettre au musée les écrivains qui en gardent le bon usage. Si on ne l'entendait plus : mais vous consentez que Montesquieu vous est plus intelligible, tout seul, que les deux Goncourt. Si l'on ne pouvait, en ce bon langage, exprimer toutes les idées, voire les plus neuves et, comme on dit, les plus modernes : prouvez-le. Et prouvez qu'il est indispensable de recourir à un galimatias dérisoire pour mériter les honneurs de la mode.

Je préfère m'en tenir à ce que dit M. Thérive, quand il est sage : « Tout écrivain qui se met hors les lois du style traditionnel devrait être, en dépit de tous les scepticismes et de tous les snobismes, au ban de sa corporation. » Et encore : « La littérature est le seul divertissement où l'on ne disqualifie pas les mauvais joueurs. Il est vrai que c'est aussi le seul où l'on puisse jouer sans arbitre, ni partenaire, ni spectateur... » Pour le plaisir !

André Beaunier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La révolte de l'Allemagne contre le Traité de Versailles est complète et dégénère en une guerre d'un genre nouveau : guerre économique, guerre financière, guerre morale. Quand il parle de la France et de la Belgique, le Chancelier dit « nos ennemis ; » il organise et dirige sa bataille. Nous sommes engagés dans une épreuve de force — *Kraftprobe* — et d'endurance, de patience et d'organisation. Cette guerre, nous ne pouvons pas la perdre, à moins de le faire exprès, puisque nous tenons les gages essentiels et les positions dominantes; mais la question de savoir dans quelle mesure, par quels moyens nous la gagnerons importe au plus haut point à l'avenir de la France et de la paix générale. La lutte est moins tragique que ne le laisseraient croire les récits des journaux, même des nôtres, qui publient parfois, sans un contrôle suffisant, des nouvelles exagérées ou controuvées; mais elle sera longue et, pour que l'épreuve soit décisive, il ne faut pas qu'elle soit brève; les Allemands, avec leur goût inné du jeu et du risque, engagent une suprême partie, un « quitte ou double » formidable: ils tiendront longtemps. Gouvernement, anciennes classes dirigeantes et privilégiées, militaires, fonctionnaires, suppôts du régime déchu, tous ces éléments qui constituent ce phénomène historique qui s'appelle, d'un nom qui ne convient qu'à lui, le militarisme prussien, obéissant au grand chef d'orchestre Stinnes, travaillent avec ensemble et discipline à exalter l'orgueil national et les passions traditionnelles du peuple allemand; le socialisme et la démocratie, noyés dans cette vague de haine, disparaissent : on ne les reverra qu'au jour du nouveau désastre. S'il y a des mécontents, — et il y en a beaucoup, — ils n'osent se montrer. Le peuple allemand souffre matériellement et surtout moralement, dans le prodigieux orgueil que ses maîtres cultivent et développent pour mieux le dominer; ses souffrances réelles achèvent

d'obnubiler le peu de jugement que lui laisse cet instinct de la discipline et du caporalisme qui est le trait dominant de son caractère national. Et sa haine impuissante s'écoule en un torrent de calomnies et de mensonges : *natum mendacio genus!*

De cette souffrance du peuple allemand, les Alliés ne sont nullement responsables, si ce n'est pour avoir battu les armées impériales ; notre intérêt a toujours été et est encore de voir une Allemagne prospère, donc capable de payer et résolue à le faire, pourvu qu'elle soit matériellement et surtout moralement désarmée. Il saute aux yeux que si nous avions consenti au Reich un moratorium de quatre ans sans gages, comme il le réclamait et comme le Gouvernement anglais nous conseillait de l'accorder, nous nous serions trouvés, au bout de ce temps, en face d'un refus de payer ou d'une nouvelle guerre. Mais l'initiative, nécessaire et conforme à la lettre et à l'esprit du Traité, de M. Poincaré, a démasqué la manœuvre et crevé l'abcès en formation ; et c'est ce que Allemands et germanophiles ne nous pardonnent pas. Ce sont les Allemands qui, par leur résistance injustifiée, ont choisi et donné à une prise de gages très simple et sans dommages pour personne, le caractère d'une guerre. Les Anglais y ont largement contribué en ne nous apportant, à la Conférence de Paris, que des moyens dérisoires d'obtenir le paiement de nos réparations. Tels sont les responsabilités et les responsables. Il n'est pas vrai non plus que nous soyons allés dans la Ruhr avec l'intention, ni même avec le secret désir d'y rester. Mais il est certain que les Gouvernements allemand et anglais prennent aujourd'hui les moyens les plus directs pour nous obliger à nous installer en Rhénanie, à organiser le pays, à aménager sa vie économique, à assurer sa sécurité et la nôtre, à opérer la « déprussianisation. » Lorsque des Allemands auront loyalement accepté de travailler avec nous, — et déjà quelques-uns le font, — nous ne pourrons plus partir sans leur assurer protection contre les représailles de Berlin. Est-ce ce résultat que cherchent le Gouvernement du Reich et celui de Grande-Bretagne ? C'est cependant la moisson que ne peut manquer de donner la semence qu'ils jettent au vent.

Négligeons les incidents de la lutte, si pénibles et caractéristiques qu'ils soient. Chaque jour nous apporte la nouvelle que quelques soldats français ont été attaqués, molestés, blessés, des sabotages criminels commis sur les voies ferrées, de graves vexations contre des Français voyageant en Allemagne (un ménage français est resté dix jours en prison à Berlin sans motif), des expulsions ordonnées. C'est

miracle, en vérité, que des conflits sanglants n'aient pas encore éclaté : grâces en soient rendues aux admirables soldats français et belges et à leurs chefs. Voyons les grandes phases et les traits dominants.

Nous sommes dans la période d'organisation; elle est difficile; elle sera longue. M. Paul Tirard, Président de la Haute Commission interalliée à Coblentz, rappelait, dans un entretien avec M. Philippe Millet, du *Petit Parisien*, qu'en 1921 il fallut quatre ou cinq mois pour que le cordon douanier, établi le long du Rhin à titre de sanction économique, fonctionnât normalement et produisît tout son effet : c'est d'ailleurs le moment qui fut choisi pour le supprimer. La question capitale, c'est l'organisation des transports. La grève intermittente et sporadique des cheminots allemands, tant dans la Ruhr qu'en Rhénanie, a désorganisé les services : il faut que le dévouement des employés français et belges appelés à les remplacer se multiplie dans des conditions difficiles pour remettre en mouvement l'organisme faussé. A peine sommes-nous parvenus à amener en France cinq ou six mille tonnes de charbon par jour au lieu des 40 000 qui y pénétraient avant l'entrée des troupes dans la Ruhr. Nous ne pouvons disposer que de la ligne de Dusseldorf à Aix-la-Chapelle ; l'accord que M. Le Trocquer et le général Payot viennent de négocier à Londres et mettent au point sur place avec les autorités anglaises de Cologne, va permettre aux trains de charbon d'emprunter une seconde voie par Neuss, Duren, Aix-la-Chapelle ; de plus, les trains militaires de ravitaillement pourront, dans certaines conditions, utiliser les trois lignes qui traversent la zone anglaise. C'est un point capital, et il convient de savoir gré au Gouvernement de M. Bonar Law de s'être prêté à un arrangement conforme à l'esprit du Traité de Versailles et des conventions annexes. Le transport du charbon ne saurait d'ailleurs prendre actuellement une grande intensité en raison de la résistance des mineurs allemands pour les opérations d'extraction de la houille et de chargement des wagons. La Haute Commission interalliée et le général Degoutte, chacun dans sa sphère d'action, ont mis à exécution les dispositions arrêtées par les Gouvernements français et belge pour interdire la sortie des produits fabriqués dans la région occupée à destination de l'Allemagne non occupée ; le personnel allemand des douanes a été licencié et partiellement remplacé ou encadré par des agents français et belges; cette mesure est complète depuis le 20 février. Les postes de contrôle à la périphérie orientale de la zone occupée sont devenus des postes de blocage qui s'opposent à la sortie des marchandises non munies soit

d'une licence spéciale d'exportation pour l'étranger, qui comporte le versement d'une taxe en devises étrangères, soit d'une dérogation leur permettant de pénétrer en Allemagne non occupée moyennant un droit de 10 pour 100. L'exploitation des forêts domaniales est commencée.

Ainsi s'organise peu à peu le nouveau régime, malgré la résistance prescrite et surveillée par les ministres du Reich. Quatre cents fonctionnaires qui prêchaient la résistance ont été déjà expulsés. L'entrée dans la zone occupée a été interdite aux ministres du Reich· mais une telle prescription est naturellement très difficile à appliquer. Des villes comme Gelsenkirchen, où des attentats avaient été commis contre nos soldats, ont été frappées d'une amende et occupées militairement; les caisses municipales ont été saisies. Représailles et organisation marchent de pair. Les populations qui, lorsqu'elles se montrent tranquilles, sont non seulement ménagées, mais ravitaillées et secourues, finiront par comprendre que les grands industriels, qui disposent du Gouvernement et qui les excitent à la résistance, sont impuissants à les soustraire à l'autorité de l'armée d'occupation et qu'elles ont tout à gagner à travailler et à vivre en bonne intelligence avec elle. Les Allemands prétendent que les Franco-Belges ne parviendront jamais à administrer la Ruhr, à y contrôler le travail et la vente des produits fabriqués. Qui vivra verra. Dès maintenant, l'industrie allemande doit se passer des produits fabriqués dans la Ruhr, notamment des fontes et aciers; il n'est pas sûr qu'elle puisse longtemps travailler sur ses stocks.

La plus significative manœuvre allemande de cette quinzaine a été la hausse du mark. Depuis 1918, le mark n'avait cessé de diminuer de valeur plus ou moins rapidement; en janvier dernier, il tombait de 0 centime, 187 à 0 centime, 035. Tout à coup, à partir du 1er février, on le voyait remonter à 0,085. La situation économique de l'Allemagne s'était-elle brusquement améliorée? Avait-elle cessé d'émettre de nouveaux billets pour entrer dans la voie des économies? En aucune façon. La circulation fiduciaire qui atteignait deux mille milliards de marks le 31 janvier, s'augmentait encore de 269 milliards dans la première semaine de février et poursuivait sa course vertigineuse à raison de 40 milliards par jour. Il s'agissait, non d'un phénomène économique, mais d'une manœuvre imposée par le Gouvernement à la Reichsbank, malgré, dit-on, l'opposition de ses directeurs. Le mark ayant une valeur infinitésimale, ses cours sont sensibles aux moindres pressions; il a suffi à la Banque d'Empire de sacrifier

quelques dizaines de millions de devises étrangères pour racheter du mark papier à Londres, à New-York, à Amsterdam pour provoquer une hausse factice et temporaire. L'inévitable glissade sur la pente savonnée a déjà repris son cours et sa vitesse. L'opération avait un double objet : d'abord faciliter l'achat dans de meilleures conditions des charbons et des matières premières dont l'industrie a besoin pour suppléer à ce qu'elle ne reçoit plus de la Ruhr; ensuite faire impression sur l'opinion publique mondiale en lui montrant, comme en un diptyque, la hausse du mark et la baisse du franc. Si la Reichsbank n'y a pas gagné, il est permis de croire que M. Stinnes et consorts n'y ont pas perdu. En tout cas, la manœuvre découvre ce que jusqu'alors les industriels comme le Gouvernement mettaient tant de soin à cacher, c'est qu'ils sont possesseurs d'importantes quantités de devises étrangères, dollars, livres, francs, florins, qu'ils peuvent jeter à volonté sur le marché. Le mensonge allemand est démasqué : le Reich peut, qnand il le veut, trouver des devises étrangères : il faudra qu'il en trouve pour les réparations.

Mais il faut aussi que le franc soit inattaquable. La crise de la Ruhr a provoqué une dépréciation de notre monnaie. La livre qui, en janvier 1922, cotait 52 francs, en valait 78,53 le 31 janvier 1923. Si nous ne voulons pas dévaler sur la pente dangereuse, il est indispensable que le Parlement et le pays fassent preuve de ce courage fiscal dont les Anglais nous ont donné l'exemple. Certaines influences occultes ne sont certes pas étrangères aux soubresauts capricieux des changes ; il n'en reste pas moins que le change est le baromètre de la confiance, et qu'un pays dont le budget est équilibré, la trésorerie libre, la monnaie saine et la balance commerciale favorable, n'a aucune crise à redouter. Il entre, dans les variations des changes, un élément moral et, par là encore, la crise de la Ruhr est une bataille d'opinion. Pour la gagner, il faut que nous gagnions, chez nous et sur nous-mêmes, une bataille contre l'inflation et le déséquilibre. Je demande la permission de consacrer quelque développement à ce problème aride, mais essentiel, au moment où s'ouvre à la Chambre le débat sur l'équilibre budgétaire (20 février).

Notre budget d'après guerre est scindé en deux parties : budget ordinaire qui englobe toutes les dépenses dont le contribuable français doit assumer le poids; budget des dépenses recouvrables dont les charges devraient être supportées par l'Allemagne et sont provisoirement couvertes par l'emprunt. Le Gouvernement va émettre, pour pourvoir à cette seconde partie, treize milliards de bons à

court terme destinés à remplacer les bons 1921 qui arrivent à échéance au cours de cette année. Le budget ordinaire se présentait avec un déficit de 3 900 millions, auquel le ministre des Finances proposait de parer par l'emprunt ; il estimait que la reprise générale des affaires amènerait, au cours de l'exercice, des plus-values, pourvu que l'on évitât d'entraver cet essor par une taxation exagérée, et qu'il suffirait, à la fin de l'année, d'un emprunt peu élevé pour combler le déficit. Cette thèse, vivement critiquée par la Commission des finances, a été finalement acceptée par la Chambre. Mais, depuis la fin de l'année 1922, en présence de l'échec de la Conférence de Paris et de la crise consécutive à l'occupation de la Ruhr, le Gouvernement a estimé nécessaire d'établir, sans recourir à l'emprunt, un équilibre réel du budget ordinaire et a déposé un projet de loi autorisant la perception, pour un an, d'un double décime additionnel sur tous les impôts : celui qui devait payer 100 francs paierait 120 francs. Le temps pressant, M. de Lasteyrie estimait qu'il fallait recourir à des moyens simples. Il s'agissait d'équilibrer le budget et aussi de montrer à nos amis et à nos ennemis que la France saura s'imposer tous les sacrifices nécessaires pour sauver son crédit et ses finances.

La Commission du budget s'est élevée contre ce projet auquel elle reprochait de ne pas rechercher les meilleures et les moins onéreuses sources de perceptions, et de trop accroître certaines taxes (douanes, impôt sur le chiffre d'affaires) qui deviendraient prohibitives et tueraient l'activité économique ; elle n'a donc accepté qu'un relèvement de un décime sur les tabacs et sur certains droits d'enregistrement (en tout 425 millions) et a proposé d'atteindre les fraudes fiscales, qui se pratiquent sur les valeurs mobilières au porteur dans les déclarations de succession et d'impôt sur le revenu, au moyen de l'institution d'un carnet de coupons. Ce projet a été finalement, grâce à l'insistance du rapporteur général M. Bokanowski, adopté par 4 voix de majorité, mais il paraît vraisemblable que, combattu à fond par M. de Lasteyrie, qui reproche au carnet de coupons d'être à la fois inefficace et inquisitorial, il sera repoussé par la Chambre. Le pire inconvénient de ce système serait encore de ne donner que des résultats très incertains, — les estimations varient de 700 à 1 200 millions, — et de n'être pas applicable pour le budget de 1923 que précisément il s'agit d'équilibrer. Il faudra trouver autre chose pour cette année et surtout, pour les années suivantes, il faudra résolument changer de méthode. Depuis trois ans, avec vingt milliards de ressources, nous prétendons en dépenser quarante; nous avions

pour cela les plus valables raisons; il fallait reconstituer d'urgence la production agricole, minière et industrielle dans les régions libérées, et nous pouvions croire que les versements de l'Allemagne, au bout de ce temps, nous tireraient d'embarras. Nous faisons en ce moment tout ce qu'il faut pour que, plus tard, l'Allemagne paie; mais, en attendant, il est prudent de régler nos dépenses comme si elle ne devait pas payer. Les facultés d'emprunt de la Trésorerie ne sont pas indéfinies; on devine que nous approchons de la limite; si on venait à la dépasser, l'État se trouverait dans l'alternative de suspendre ses paiements ou de s'engager dans la voie de l'inflation où il est impossible de s'arrêter.

Il faut donc arriver à un double résultat : équilibrer le budget ordinaire par de nouvelles recettes, et surtout alléger la trésorerie par une réduction des dépenses. Ces compressions ne peuvent porter ni sur la dette, ni sur les dépenses militaires déjà très réduites, ni sur le budget des Affaires étrangères insuffisant, ni, — du moins pour des sommes vraiment importantes, — sur aucun chapitre du budget ordinaire. On est donc amené à chercher ailleurs, à examiner de près les dépenses de reconstruction et à se demander si, tant que l'Allemagne ne paiera pas, il ne serait pas possible d'en ajourner une notable partie. Si douloureuse que puisse être une semblable décision, il ne faut pas hésiter à la prendre si elle est indispensable. Nous avons réussi déjà à réparer 50 pour 100 des dommages matériels, mais c'est au prix d'une dépréciation de notre monnaie qui équivaut à une confiscation d'une forte partie de la fortune acquise. Le problème qui se pose est donc de savoir si l'avantage de payer tout de suite tous les dommages de guerre, — si juste que cela soit d'ailleurs, — peut être mis en balance avec la nécessité de conserver à l'ensemble du pays une monnaie saine et un crédit solide. Il ne peut être question ni de retarder la reconstruction des villages, ni de ne pas achever les usines déjà à moitié rebâties. Mais en limitant, pour 1923, les dépenses de l'État à la reconstruction immobilière, on allégerait déjà notablement la charge de la trésorerie. La loi de 1919 peut être, sans inconvénient grave et sans injustice, revisée. Personne ne conteste qu'il y ait eu des abus, notamment en ce qui concerne les cessions de dommages de guerre. Il est excessif qu'un particulier puisse, en achetant des créances de dommages de guerre, construire une maison de plaisance, ou qu'un industriel non sinistré puisse accroître son outillage ou ses bâtiments parce qu'il a acheté des dommages de guerre cor-

respondant à la valeur de reconstruction d'un château historique. Dans ce qui doit être payé, tout ne présente pas le même caractère d'urgence; il y a un ordre de priorité à établir en tenant compte de la nature et de l'importance du dommage et des acomptes déjà reçus par l'intéressé.

En résumé, réaliser l'équilibre budgétaire pour 1923 n'est qu'un aspect, et non le plus important, du problème actuellement posé qui est celui de la trésorerie et de l'avenir monétaire du pays. Il faut y apporter d'urgence les solutions nécessaires, en limitant, par exemple, la somme totale à dépenser en 1923 pour dommages de guerre à huit milliards. La crise actuelle nous fait toucher du doigt le péril d'une inflation illimitée et d'un change déprécié. Si le Gouvernement prend à temps ses décisions et ses responsabilités, la Chambre, dont le dévouement patriotique ne demande qu'à être éclairé et dirigé, n'hésitera pas à le suivre et le pays, si l'on prend la peine de l'instruire des raisons des sacrifices qui lui seront demandés, lui saura gré de son énergie.

Le roi George V, dans son discours du trône, le 14 février, a consacré une phrase aux affaires de la Ruhr : « Mon Gouvernement, tout en estimant ne pouvoir ni approuver cette opération, ni y participer, a agi de façon à ne pas ajouter aux difficultés de nos alliés. » Les actes du Cabinet que préside M. Bonar Law répondent à cette définition; nous n'en voulons pour preuve que la négociation que M. Le Trocquer et le général Payot viennent de mener à bien à Londres, et que l'attitude loyale et amicale des distingués représentants britanniques en Rhénanie, lord Kilmarnock, membre de la Haute Commission, et le général Godley, commandant en chef des troupes d'occupation. Les gestes de M. Bonar Law, conformes à ses intentions, valent décidément mieux que ses paroles qui sont obligées de tenir compte d'une situation parlementaire assez délicate. Le discours qu'il a prononcé dans le débat sur l'adresse témoigne de ses perplexités. Il ne paraît pas se rendre compte que, dans la bataille d'opinion engagée, dans cette « épreuve d'endurance, » selon l'expression de lord Curzon, ses prophéties de malheur sont un encouragement pour l'Allemagne et compliquent la tâche de M. Poincaré et de M. Theunis. Il pèche par une dangereuse incompréhension du caractère psychologique de la politique de l'Allemagne et de sa vraie situation économique ; lui aussi est la dupe des fameux « experts » qui ont cru trouver l'exact bilan de la fortune allemande au bas des

colonnes d'une addition. M. Bonar Law s'explique avec détails sur le projet qu'il a défendu à la Conférence de Paris, mais il se méprend sur les raisons qui ont empêché les Gouvernements français, belge et italien de l'accepter. Il est persuadé qu'en tout état de cause M. Poincaré était résolu à occuper la Ruhr pour des raisons de sécurité et pour donner satisfaction à l'opinion publique ; c'est une erreur : M. Poincaré se refusait à accorder un moratorium sans gages, mais il aurait accepté d'autres gages. En un mot, la divergence entre les deux thèses est que le Premier britannique proposait de faire confiance à l'Allemagne, tandis que les Gouvernements continentaux, mieux informés, s'y refusaient. Le Cabinet de Londres risque de se fourvoyer tant qu'il verra l'Allemagne par les yeux prévenus de lord d'Abernon : un témoin oculaire nous affirme que, le jour de la fameuse « séance de deuil » au Reichstag, au lendemain de l'occupation de la Ruhr, on se montrait, dans la tribune diplomatique presque vide, le représentant de la Grande-Bretagne ; nous serions heureux, mais étonnés, que cette information fût démentie ; si elle ne l'est pas, il faut avouer que c'est là un acte scandaleusement partial en faveur de l'Allemagne. M. Bonar Law avait annoncé que l'occupation de la Ruhr serait « dangereuse et même désastreuse pour la vie économique de l'Europe » et il affirme que l'expérience lui donne raison. Jusqu'à présent le résultat a été, pour l'Angleterre, une vente particulièrement active de ses charbons à des prix élevés et une diminution du chômage. Nous souhaitons, quoi qu'en dise le Premier, le relèvement économique de l'Allemagne à la condition qu'il serve d'abord à nous payer ; et si un État est, au contraire, en droit de l'appréhender, c'est l'Angleterre qui n'est guère en état de triompher de la concurrence allemande si elle devenait aussi redoutable qu'elle l'était avant la guerre. Une fois de plus, la France travaille pour l'Angleterre, et elle a la satisfaction de constater que, si parfois le Gouvernement ne paraît pas s'en rendre compte, l'opinion publique, dans sa masse éclairée, ne s'y méprend pas et témoigne de plus en plus sa sympathie à la cause française.

A la Chambre des lords, parlant au nom de l'opposition, lord Grey a déploré, lui aussi, la politique de la France ; « elle n'est pas seulement malavisée, elle est désastreuse. » Du moins fait-il preuve d'une plus juste compréhension des mobiles financiers, économiques et politiques qui ont décidé l'occupation et attribue-t-il à l'Angleterre et aux États-Unis leur juste part de responsabilités. Lord Curzon, dans sa

réponse, a expliqué les motifs pour lesquels le Gouvernement britannique a décidé de maintenir ses troupes en Rhénanie : « leur présence exercera une action modératrice et pacificatrice. » Il affirme, comme M. Bonar Law, que le retrait des troupes anglaises serait la fin de l'Entente. Nous n'en voyons pas la nécessité logique ; on pourrait même imaginer un retrait amical qui aurait pour objet avéré de laisser le champ plus libre à l'expérience franco-belge. Il faut retenir particulièrement, de l'exposé de lord Curzon, cette phrase qui n'a pas manqué de produire son effet en Allemagne : « Quant à une médiation, il ne saurait en être question, à moins qu'elle ne soit demandée par l'une des parties. » Cet espoir d'une prompte médiation, qui sauverait l'Allemagne de la défaite économique et morale, c'est le dernier atout de M. Cuno ; ni le Gouvernement britannique, ni la presse ne lui laissent, à cet égard, beaucoup d'illusions. Le *Times* du 20 février déclare sans ambages : « Le Gouvernement allemand s'obstine et résiste aveuglément, sans doute dans l'espoir qu'un secours lui viendra du dehors. Il oublie que, dans le monde entier, règne le sentiment vif que l'Allemagne, en matière de réparations, s'est rendue coupable de mauvaise foi. Cette impression n'a pas été effacée par ce qui s'est produit dans la Ruhr. » Dans la séance du 19, aux Communes, M. Lloyd George a mené contre la politique française une attaque violente et fielleuse : il demandait au Gouvernement de faire pression sur la France pour l'obliger à évacuer la Ruhr ; M. Bonar Law, ralliant autour de lui tous les conservateurs, même le petit groupe des amis de M. Lloyd George, obtenait une imposante majorité de 305 voix contre 196. Ainsi s'effondrent les espoirs des nationalistes allemands. Ne croyait-on pas, dans certains milieux particulièrement exaltés, que l'occupation de la Ruhr ne pouvait manquer de provoquer une guerre entre l'Angleterre et la France ! La déception est rude. Le débat sur l'adresse et la négociation de M. Le Trocquer, s'ils n'ont pas complètement satisfait le public français, ont été certainement pour les Allemands une complète désillusion.

Les orateurs de l'opposition, M. Asquith, M. Ramsay Mac-Donald, lord Grey ont demandé que le conflit franco-allemand fût résolu par l'arbitrage de la Société des Nations. L'heure d'une telle intervention ne paraît pas venue. A la proposition d'une tierce Puissance, le Secrétariat général s'est borné à répondre qu'une demande de cette nature ne pouvait être recevable que si elle émanait de l'un des États intéressés. Or, l'Allemagne ne fait pas partie de la Société des Nations, et elle ne saurait y entrer qu'en acceptant les prescriptions de l'article 1er

du pacte qui fait à tout membre de la Société une obligation « d'observer ses engagements internationaux. » C'est un cercle vicieux! Plus tard, lorsque l'Allemagne aura de nouveau reconnu sa dette et accepté ses obligations, la Société des Nations aura peut-être son mot à dire et son rôle à jouer; il ne s'agit, pour le moment, que de briser la résistance allemande. — Dans le même esprit, la Commission temporaire mixte pour la réduction des armements, qui vient de tenir session à Genève les 9 et 10 février, a constaté que, comme l'a fort bien dit M. Viviani, « la solution dépend de ceux qui ont la responsabilité, c'est-à-dire les Gouvernements; » elle a reconnu que la sécurité nationale ne peut pas s'exprimer par des chiffres de soldats ou de canons, et que c'est une mauvaise méthode de chercher à prévenir les guerres en supprimant les moyens de combat au lieu de s'attaquer aux causes qu'ont les peuples de s'armer.

Les événements confirment les inquiétudes que nous inspirait l'affaire de Memel. Le Gouvernement lithuanien a d'abord accepté la solution proposée par la Commission interalliée que préside, avec beaucoup d'autorité, M. Clinchant; il devait retirer ses troupes du territoire de Memel où serait restaurée publiquement l'autorité du Haut-Commissaire représentant les Puissances alliées; les gardes locales seraient placées sous le commandement du colonel français Trousson. La Commission avait été autorisée à promettre que, si ces formalités étaient accomplies, la Conférence des ambassadeurs attribuerait le territoire à la Lithuanie. Le scénario se déroula suivant ce programme auquel le Gouvernement de Kovno se conforma à peu près jusqu'au moment où, le 20 février, le Haut-Commissaire et la garnison française, après avoir installé un Gouvernement provisoire dirigé par M. Gailius et lui avoir notifié la décision de la Conférence des ambassadeurs, se furent embarqués à bord des navires de guerre qui levèrent l'ancre. Les Alliés, en somme, en sauvant les apparences, acceptaient le fait accompli. Les Lithuaniens, loin de s'en montrer reconnaissants, se sentirent encouragés à de nouvelles exigences; peut-être aussi y furent-ils poussés par Tchitchérine qui, venant de Lausanne et de Berlin, est passé par Kovno. Toujours est-il que le gouvernement lithuanien n'accepte pas sans réserves la décision du Conseil des ambassadeurs, qui est cependant toute en sa faveur, sous prétexte qu'elle contient quelques restrictions relatives à la liberté du commerce dans le port de Memel et à la navigation du Niémen. Du côté de Wilno, ils s'opposent par la force à l'avance des gardes-frontières polonais qui prétendent occuper la zone attribuée à la

Pologne par le Conseil de la Société des Nations. Les Lithuaniens, très excités, proclament qu'ils auront Wilno comme ils ont eu Memel et, en même temps, ils font appel, pour prévenir une prétendue agression polonaise, à cette même Société des Nations dont ils refusent de reconnaître les décisions.

Le Gouvernement des Soviets vient de faire savoir à Kovno et à Varsovie, par une note diplomatique, qu'il ne saurait se désintéresser des incidents qui surviennent dans la zone neutre départagée par la « recommandation » de la Société des Nations ; invoquant l'article 3 du traité de Riga, Tchitchérine affirme que le différend entre la Pologne et la Lithuannie doit être « réglé uniquement » entre ces deux pays à l'exclusion de la Société des Nations qu'il ne connaît pas et qui, selon lui, n'a pas qualité pour s'en occuper ; puis, par une singulière contradiction, — car il semble que l'article 3 du traité de Riga ait précisément pour objet de stipuler que la Russie n'a pas à intervenir dans les affaires qui regardent les relations polono-lithuaniennes, — il offre son entremise diplomatique pour aboutir à un règlement pacifique. C'est l'Allemagne, à l'heure qu'il est, et non la Russie, qui a intérêt à brouiller les cartes dans la région Baltique. Le Gouvernement des Soviets paraît avoir de fortes raisons, d'ordre intérieur, de préférer la paix à un conflit dans lequel seraient naturellement impliquées la Pologne et la Roumanie ; mais il a sans doute voulu affirmer que, dans les questions qui intéressent l'Europe orientale et particulièrement les territoires naguère dépendant de l'Empire russe, il a son mot à dire et son influence à exercer. La note aura pour effet d'encourager les ambitions hasardeuses de la Lithuanie, et les intentions pacifiques dont elle fait étalage sont fâcheusement démenties par un discours belliqueux de Trotzki. La situation, dans les parages de la Baltique, reste trouble et inquiétante. Le secret de la paix ou de la guerre est dans l'Europe orientale.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.



te
la
L

ra
q
v
o
V
q
le

UNE ENQUÊTE

AUX

PAYS DU LEVANT

III [1]

V. — UNE SOIRÉE AVEC LES BACCHANTES, AUX SOURCES DE L'ADONIS

Sunt in nobis semina scientiæ... Il y a en nous des germes de science, comme des germes de feu dans le caillou. Les philosophes les en tirent par le raisonnement, les poètes les font étinceler par l'imagination.

DESCARTES.

ADONIS... Cédant à l'obsession de ces mystiques syllabes, je continue de penser au fleuve sacré, et je n'aurai de cesse que je n'aie remonté ses méandres sauvages, jusqu'au temple ruiné d'Afaka. C'est là-haut, dans ce sillon profond de la montagne, le point vibrant, la source de vie et le secret du Liban.

Ce matin, je suis parti de Beyrouth en automobile et arrivé rapidement, par la route en corniche, le long de la mer, jusqu'au petit village montagneux de Ghazir. Je ne pouvais pas traverser ce fameux site renanien, sans m'enquérir de la maison où le jeune savant habita et où il écrivit son petit roman de la *Vie de Jésus* (d'un effet si terrible dans son premier scandale, et qui nous semble aujourd'hui, sous ses parures fanées, oserais-je le dire, d'une substance un peu médiocre).

Copyright by Maurice Barrès, 1923.

(1) Voyez la *Revue* des 15 février et 1er mars.

« La pauvre cabane maronite, » comme Renan l'appelait, est démolie depuis douze ans, et sur son emplacement s'élève une grande bâtisse, mais sa terrasse a gardé sa treille de roses, ses abricotiers, et sa vue incomparable de jeunesse, d'allégresse, de fraîcheur sur le rivage et sur la mer.

« Ghazir est sans contredit l'un des endroits les plus beaux du monde ; les vallées voisines sont d'une verdure délicieuse, et la pente d'Aramoun, un peu plus haut, est le plus charmant paysage que j'aie vu dans le Liban... Nous y trouvâmes une petite maison, avec une jolie treille. Là nous prîmes quelques jours d'un bien doux repos... Au sein du plus profond repos qu'il soit possible de concevoir, j'écrivis, avec l'Évangile et Josèphe, une *Vie de Jésus*, que je poussai à Ghazir jusqu'au dernier voyage de Jésus à Jérusalem. Heures délicieuses et trop vite évanouies, oh ! puisse l'éternité vous ressembler ! Du matin au soir, j'étais comme ivre de la pensée qui se déroulait devant moi. Je m'endormais avec elle, et le premier rayon du soleil paraissant derrière la montagne me la rendait plus claire et plus vive que la veille... Le soir, nous nous promenions sur notre terrasse, à la clarté des étoiles ; ma sœur me faisait ses réflexions, pleines de tact et de profondeur, dont plusieurs ont été pour moi de vraies révélations... Elle me dit plusieurs fois que ces jours étaient son paradis. Un sentiment de douce tristesse s'y mêlait. Ses douleurs n'étaient qu'assoupies, elles se réveillaient par moments comme un avertissement fatal... »

Pages harmonieuses dont le sentiment semble avoir débordé sur tout le récit de la *Mission de Phénicie*.

« Dans le Liban, le charme infini de la nature conduit sans cesse à la pensée de la mort, conçue non comme cruelle, mais comme une sorte d'attrait dangereux où l'on se laisse aller et où l'on s'endort. Les émotions religieuses y flottent ainsi entre la volupté, le sommeil et les larmes. Encore aujourd'hui, les hymnes syriaques que j'ai entendu chanter en l'honneur de la Vierge sont une sorte de soupir larmoyant, un sanglot étrange. Ce dernier culte est très profond chez les races du Liban, et forment le grand obstacle aux efforts des missionnaires protestants chez ces peuples. Ils cèdent sur tous les points ; mais quand il s'agit de renoncer au culte de la Vierge, un lien plus fort qu'eux les retient. »

Tout occupé à confronter mes souvenirs de ces beaux textes

avec l'étincelante matinée, j'ai négligé d'interroger personne dans Ghazir. Un jeune Syrien, très distingué, M. Melhamet, a bien voulu réparer mon oubli, et s'est chargé de faire une visite à la vieille femme qui, il y a soixante ans, a donné l'hospitalité à M. Renan. Il l'a trouvée sur un sofa, vêtue de soie, coiffée d'un voile, égrenant son chapelet. Et, grand Dieu, quelle conversation! Que n'a-t-elle pas raconté! Peut-être ai-je tort de faire un sort à cette histoire que mon Syrien m'a rapportée, histoire choquante, mais pourtant harmonieuse avec ce paradis de Ghazir, (telle une cétoine dorée qui repose au sein d'une rose.) Je la recueille pour qu'on en rie, car elle est, de toute évidence, absurde, inexacte, impossible. C'est une légende, significative du tour d'esprit naïvement sensuel de ces douces populations, qui, sans malice, avec une innocence animale, surveillaient, sans rien y comprendre, les méditations du jeune archéologue.

Voici ce que raconta la vieille logeuse, évoquant le souvenir du temps où son hôte et elle-même étaient jeunes.

— La maison que j'habitais alors était bien petite. Si nous avions eu celle où vous me voyez aujourd'hui, l'étranger aurait eu toute sa commodité, et ne nous aurait peut-être pas quittés. Nous n'avions que deux chambres et une grande terrasse sur la vallée et sur la mer. Je l'habitais avec mon mari et deux enfants. Quand l'étranger est venu, je lui cédai la plus grande chambre. Il était accompagné de sa sœur. Il avait aussi trois enfants.

— Des enfants! dit Melhamet.

— Mais non, grand maman, interrompit une jeune femme qui assistait à cette conversation. Vous confondez avec le directeur de la poste française. Celui-là avait des enfants.

— C'est possible. Excusez-moi, monsieur. Maintenant je me souviens. Pendant les premiers jours, ce monsieur avait l'air dépaysé. Il ne sortait de sa chambre que pour venir s'étendre sur une espèce de divan pliant, qu'il avait apporté avec lui, à l'ombre de ces peupliers, tout près du mur de ce moulin.

Elle indiquait deux beaux peupliers et le mur, tapissé de fougères ruisselantes, d'une espèce d'aqueduc qui conduit l'eau au moulin.

— Le soir, après le coucher du soleil, il rentrait. Je leur servais leur dîner sur la terrasse. Ils veillaient beaucoup. Je me réveillais parfois dans la nuit, et je les entendais. Peu à peu il

s'est accommodé ici. Il allait souvent assister à la messe et aux cérémonies religieuses. Il faisait des promenades et des visites. Un jour, je vis arriver chez moi une jeune fille du village. Elle avait la réputation d'être émancipée, et c'était la première fois qu'elle venait me trouver. Je la revois encore, fardée, portant des bijoux et une jolie toilette. Le monsieur, contrairement à son habitude, quitta sa chambre et vint nous tenir compagnie. Je compris immédiatement que cette visiteuse voulait attirer chez elle l'étranger, qui avait l'air très riche et généreux. Je fis ce que je pus pour abréger cette séance, et quand la jeune fille fut enfin partie, je demandai au monsieur : « Comment avez-vous trouvé ses bijoux et sa toilette? — Ses yeux, répondit-il, sont plus beaux que sa toilette et ses bijoux. » Je commis exprès une impolitesse. Je ne rendis pas sa visite à la jeune effrontée, mais ceci ne l'empêcha pas de revenir. Ses visites, d'abord rares et courtes, devinrent plus fréquentes et enfin quotidiennes. Elle se fardait et se chargeait de mille chiffons : elle me faisait l'effet d'une poule faisane. Ceci me révolta au point que, profitant un jour de l'absence du monsieur, je lui déclarai que je ne voulais plus la recevoir. Elle se retira sans riposter; elle se sentait la plus forte. Un jeune démon est toujours beau, dit le proverbe. Un soir, le monsieur m'avertit qu'il devait voyager. Il fit ses malles, et nous quitta avec sa sœur. Mais ce voyage n'était qu'un déménagement. Il s'était installé chez l'autre.

Tout en faisant ce récit, la voix de la vieille femme tremblait de colère. Après soixante ans, elle n'avait pas encore pardonné. M. Melhamet lui montra des portraits de Renan, qu'une revue de Paris venait de publier.

— Je ne vois plus clair, dit-elle. D'ailleurs, pour les détails, demandez à l'autre. Elle en sait plus que moi.

C'est ce que ne manqua pas de faire M. Melhamet, qui retrouva, vivant en famille, dans un petit village de quelques maisons, bâti sur le sable non loin de Ghazir, une femme de soixante-dix ans, aux yeux chargés de kohl, où survivait une grande beauté.

— Vous souvient-il, madame, d'un Français qui habita chez vous en 1860-1861 ?

— M. Renan, n'est-ce pas?

— Justement, et je viens vous demander des renseignements sur...

— Eh bien! d'abord, dites-moi le nom de la personne qui vous a donné mon adresse?

M. Melhamet inventa un nom au hasard.

— Où habitez-vous? reprit-elle.

— Ghazir, en ce moment.

Elle eut un léger sourire, qui disait : « Je sais quelle est la femme qui vous a raconté mon histoire, » mais elle ne refusa pas de répondre.

— M. Renan, dit-elle, habitait depuis quelque temps une maison au bas du village, une maison étroite, où des petits enfants le gênaient beaucoup. Il trouva chez moi le repos qu'il désirait. Je n'étais pas encore mariée, et je vivais seule avec mon frère. Notre maison était située au tournant de la route, près de l'établissement des Pères jésuites. M. Renan était accompagné de sa sœur, d'un cuisinier et de plusieurs domestiques. Il avait des chevaux pour ses excursions dans les montagnes. Des messieurs français venaient le voir souvent. A plusieurs reprises, ils sont allés visiter Afaka.

— Avez-vous gardé des souvenirs sur sa vie intime?

— Des souvenirs vagues. Je puis vous dire qu'il n'avait jamais l'air de se préoccuper de la vie matérielle. Il semblait distrait par une idée. Je crois qu'il devait être amoureux. Il était excessivement généreux et vivait très bien. Tout le temps qu'il demeura chez nous, il nous forçait à partager sa table qui était très bien servie. A son départ, il m'a gratifiée d'une somme à peu près égale à celle qu'il me devait. Il sortait rarement, et passait la plus grande partie de sa journée sur une natte, à l'ombre des sapins dans le jardin. Il portait toujours un livre. Un jour, au début, il me surprit à chanter une romance, il me la fit répéter.

— Mais comprenait-il l'arabe?

— Oui, il cherchait ses mots et les prononçait mal, mais il se faisait comprendre. Depuis ce jour-là, tous les soirs, après dîner, il me priait de chanter un peu sur la terrasse.

— Voyait-il d'autres personnes que vous, dans Ghazir?

— Il était excessivement gentil avec tout le monde, malgré son rang et sa position (on le disait très haut placé dans son pays). Cependant il évitait les relations avec les Pères jésuites. Les Pères avaient envoyé des invitations à M. et à Mlle Renan pour la distribution des prix dans leur collège. Il s'excusa et me

donna ses cartes d'entrée. Je m'y suis rendue avec mon frère, et nous avons été placés au premier rang, entre l'évêque et le consul de France. Dans les premiers jours de septembre, M. Renan partit pour Amschit. Il laissait chez nous son gros bagage et me promettait de passer nous dire adieu, avant son départ pour l'Europe. Quelques jours après, quelqu'un vint de sa part prendre les malles et m'annoncer que M[lle] Henriette venait de mourir, que M. Renan, lui-même bien malade, devait rentrer au plus tôt en France. Je ne l'ai plus revu depuis.

...Voilà tout un petit bavardage qui me rappelle l'enquête que j'ai vu Déroulède mener, près de Saint-Sébastien, dans la montagne de Passages, pour retrouver la chambre qu'y habita Victor Hugo. Une vieille femme nous y raconta des histoires qui nous intéressèrent fort, jusqu'au moment où il nous fallut bien comprendre qu'elle superposait à la figure du grand poète le visage fâcheux d'un commis voyageur en vins de Bordeaux...

Cette population libanaise, entre les colonnes du temple, voit les jeux des colombes qui se poursuivent ; elle s'intéresse d'une manière exagérée à leurs agitations gracieuses, qui la détournent des cérémonies du culte, et lui cachent même la beauté de l'édifice. C'est très comique, l'obstination de ces deux femmes qui ont vu M. Renan, tout le jour, corriger, rédiger et dicter à sa sœur la *Vie de Jésus*, et qui l'ont pris bonnement pour un amant inquiet ! Un tel contre-sens est tout au moins documentaire sur les manières de voir des villages syriens. Ils ont l'imagination amoureuse, dans ce pays, et l'épisode vaut peut-être d'être retenu en marge d'une excursion au temple des bacchantes d'Afaka.



Il était neuf heures, quand nous sommes partis à cheval de Ghazir, pour monter en une heure à Ghiné. Et de là, sitôt le déjeuner, nous sommes allés à pied, à quelque cent mètres, voir les bas-reliefs d'Adonis.

Au milieu d'un cirque accueillant, tout cultivé et aménagé en terrasses pour les mûriers, un petit rocher de quelques mètres porte les sculptures fameuses. Des enfants avaient suspendu leur escarpolette dans un figuier, au-dessous du rocher. Ils interrompirent leur jeu, pour écarter aimablement les épines sauvages et la vigne, qui nous masquaient un peu les trois pan-

neaux. Nous crûmes y distinguer Adonis qui lutte avec un ours, et puis une femme dans l'attitude de la douleur. Au pied est une citerne, un caveau, je ne sais quel sépulcre taillé dans le rocher.

Tout le site est charmant, agréable, italien. Des mûriers d'un vert intense, un petit bois de sombres cyprès, un promontoire qui s'avance, quelques pitons bleuâtres, dressés comme dans le fond d'un tableau lombard, et partout, sur cette campagne éblouissante, une odeur de miel qu'exhalent les genêts. Ah ! le beau sépulcre agreste du jeune chasseur ! Nul outrage, rien que l'usure des saisons et le plus prodigieux abandon. Cette vieille station d'un chemin de croix païen n'a guère dû changer ; mais les visiteurs ! Pour ma part, je me sens incapable de murmurer ici aucune sorte de prière.

Ennuyé de me sentir si morne, devant ce rare objet de ma curiosité, j'en brusque l'examen. Et nous voilà poussant nos chevaux et nos mules, aussi vite qu'ils peuvent aller, dans cet océan de pierrailles qui roulent sur d'épouvantables rochers. Quelque cent mètres, et nous sommes sortis d'Italie pour trouver, dans un cirque immense, une série d'escaliers extraordinaires, où il est ahurissant que notre cavalerie puisse se tenir debout. Je vous épargne la description de nos difficultés. Enfin nous rejoignons, sous de grandes vapeurs du plus bel effet, la vaste vallée du Nahr-el-Kebir. Superbes précipices, que nous contournons ! Je songe à Renan qui parcourut ces « épouvantables routes de la montagne, au milieu desquelles, dit-il, mille fois le cœur me faiblit en voyant ma sœur vaciller au-dessus des précipices. » Mais de tels sites valent tous les efforts, car nous foulons les territoires sacrés de la chasse au dieu. C'est ici que les bacchants montaient du rivage et couraient aux bords glissants de ces précipices, où plus d'un sûrement se brisa. Ce risque ajoutait à leur excitation. Il s'agissait pour eux, hommes et femmes, d'entrer dans un état extatique. Ils alternaient la musique, les danses, les gémissements, la procession solennelle, et bientôt, lancés comme des chiens à la poursuite du dieu, pour le saisir et prendre son contact, ils aspiraient à se délivrer de leur humanité. Fracas des cymbales, gémissement aigu des flûtes, irritation de tous les sens, démence torrentielle du cortège qui danse et qui hurle, et puis, les ténèbres venues, plaisir sombre à la lueur des torches... C'est ainsi qu'ils s'efforcent

de se transfigurer en une âme divine. Mais je ne suis pas fait pour peindre ces orages, et j'attends que j'y puisse percevoir le souffle de l'esprit. J'attends la suprême station du cortège, le temple élevé au culte de ces délires.

Le parcours est long. De Byblos aux ruines d'Afaka, les paysans mettent sept heures pour remonter la gorge effroyable où glisse la rivière, une gorge toute noire qui, en un rien de temps, de cascade en cascade, s'élève de douze cents mètres. Je crois que très peu de personnes pouvaient suivre d'un bout à l'autre le cortège rituel et danser, crier, faire la débauche en route. A mon avis, les fidèles venaient se poster à l'une ou l'autre des stations traditionnelles, par exemple sous le bas-relief de Ghiné, et quand ils voyaient passer la horde sacrée des joueurs de flûtes et de cymbales, des hurleurs, des danseurs et des échevelées entourant leurs prêtres, qui, demi nus, se tailladaient le corps à coups de coutelas, beaucoup pris de frénésie entraient, pour un bout de chemin, dans la sarabande orgiaque. Il pouvait y avoir ainsi des cérémonies successives et des relèves d'équipe, auprès des divers tombeaux, et seule une petite troupe d'enragés, portés par la fièvre, accomplissait tout le parcours.

Pour nous, montés à cheval, à Ghazir, vers les neuf heures du matin, nous arrivâmes vers cinq heures en vue de Lessaf. Là, sous d'admirables noyers séculaires, des messagers, postés par l'évêque de cette misérable bourgade, nous attendaient pour nous offrir en son nom l'hospitalité. Et comme nous préférions poursuivre notre route et aller dresser nos tentes auprès du temple, ils voulurent du moins nous remettre des provisions pour notre dîner.

A ce moment, nous nous croyions arrivés. Il nous fallut encore nous enfoncer dans la gorge et marcher trois quarts d'heure, avant d'atteindre les sources.

Enfin les voici ! Quel émerveillement grandiose ! Voici l'amphithéâtre fameux, la masse d'eau qui s'échappe de la haute grotte, le mur circulaire, les immenses rochers. Imaginez une combinaison du cirque de Gavarnie et de la fontaine de Vaucluse, avec l'éboulement pathétique d'un temple. C'est un lieu religieux. Les proportions en sont admirables. Un homme et un âne, qui franchissent une arche jetée à mi-chemin de la cascade, et qui me semblent d'abord tout proches, à la réflexion, me révèlent, par leur taille minuscule, le gigantesque de cet amphi-

théâtre. Tout invite au silence et à la vénération. On se meut ici dans une pensée grandiose et de qualité héroïque. La présence de la divinité est certaine.

Tandis que nos porteurs installent nos tentes, au bas de l'immense falaise et parmi les décombres sacrés, nous nous livrons aux rêves de cette désolation. Ici des peuples, dès le lointain des siècles, sont venus accomplir des rites mystiques. Leur temple gît à terre. Qu'importe ! anéanti, prostré devant la nature qu'il célébrait et qui l'a abattu, il continue sa prière. C'est sa pensée qui s'échappe toujours du rocher, qui jaillit là-haut de ce trou noir, semblable aux tunnels du Métro, et qui tombe, écumante, d'étage en étage, pour former la rivière magique, teintée du sang d'Adonis. Parmi ses décombres, enchevêtré dans leur éboulement, un arbre s'élève, seul survivant du bois sacré, qui toujours avoisinait les temples. C'est un pistachier sauvage. Il porte dans ses branches une cinquantaine de chiffons, accrochés par les femmes musulmanes ou chrétiennes. Ainsi l'indifférente nature a renversé l'offrande de l'humanité, et l'humanité continue de supplier l'esprit du lieu. En vain le cirque est désaffecté ; ses rochers gardent le prestige des plaintes et des fureurs qu'une immense multitude accourut y porter. J'aime par dessus tout ces chiffons de supplication qui frémissent à cet arbre. Quelle maigreur, quelle pauvreté de nos sentiments touristiques, auprès de ce signe d'espérance invincible ! Il atteste un besoin d'infini qui résiste aux âges et nie la mort des dieux. Ce pistachier empanaché m'émeut, comme une main tragique au-dessus du flot, après le naufrage d'un monde.

Eh bien ! que demeure-t-il de vivant là-dessous, et avec quoi je puisse prendre contact ?

Leconte de Lisle, Anatole France et les autres ont aimé le cortège d'Adonis. Et surtout je pense à Gabriele d'Annunzio, à son tableau orgiastique du *Martyre de Saint Sébastien*, où il a magnifié « le chant lugubre des côtes de la Phénicie et des gorges du Liban, le souffle de l'Asie, profonde et chaude comme la gueule d'un lion et comme le cou de Cléopâtre. » Je demande aux jeunes Syriens, mes compagnons, que, du milieu de cette vigne dévastée, nous tournions notre pensée amicale, en hommage, vers le grand Italien qui en a cueilli la dernière grappe et pressé la suprême ivresse. Mais là, sur place, ces rochers, ces pierres syriennes et romaines, ces témoins des antiques folies et

sagesses, ne m'avanceront-ils pas plus avant dans la connaissance? Je vais dormir sur ce cœur du Liban. Cette nuit ne m'en donnera-t-elle pas le secret?

Une tempête de vent avait commencé de s'élever. J'écoutais l'orage rouler dans les montagnes assombries par le crépuscule. Le soir tomba peu à peu, et tandis que les voix des chevriers arabes, qui se hêlaient, retentissaient dans le ciel, au-dessus du cirque, nous dînâmes des offrandes de l'évêque : des perdrix rôties, du vin et diverses sortes de fromage caillé, dont un pour manger avec le miel.

Cependant la pluie, bientôt, nous obligea à rentrer chacun sous notre tente...

* * *

L'idée religieuse d'Afaka, comment la saisir? Il faut pourtant que j'y parvienne. C'est tout le but de mon expédition. Je ne suis pas un sportif. Et, par exemple, je ne perdrais pas mon temps à parcourir les sentiers des Alpes; je n'irais pas coucher sous les nuages des vallées du Mont-Blanc. Je suis ici à cause du temple et des sources sacrées. Et dans la tempête qui fait rage, je guette l'écho insensé des hurleuses.

Les femmes ici devenaient bacchantes, et leur beauté se dégradait aux buissons ensanglantés... S'en tenir à dépeindre leurs sarabandes, ces éternelles processions de flagellantes, ce n'est pas sérieux. Il saute aux yeux qu'on n'a pas épuisé ces horribles fêtes, en se tenant à leur aspect tragique et ignoble. C'est s'arrêter à la surface. A l'origine de ces brutalités et de ces grandeurs, il y a un principe religieux. Principe très simple, petite source toujours la même. Non, l'expérience des siècles ne permet pas de maudire ou de railler en bloc les extrêmes poussées des frénésies saintes. Cette expérience nous conseille bien plutôt de chercher à dégager la cellule initiale, respectable, paisible, divine, où tout se ramène, c'est-à-dire ce besoin passionné d'entrer en contact avec l'invisible, besoin qui lui-même suppose au plus profond de l'âme une faculté et des antennes.

Entre l'invisible et nous, il y a une correspondance secrète, cachée et comme dominante, qui, à la rencontre soudaine de son objet, se réveille en un instant et paraît à l'imprévu. Telle une étincelle, qui sort entre les cendres et qui met le feu à tout l'être.

Cette puissance existe chez tous en principe, quoique le plus

souvent étouffée et presque atrophiée. La foule elle-même en est capable, comme nous le voyons dans le cas des bacchantes. Les bacchantes n'étaient pas des personnes extraordinaires, mais certaines circonstances, le jeu de certains rites, la hantise de certaines traditions et le mimétisme des foules leur ont communiqué soudain une intensité d'enthousiasme qui, dans ce cadre sauvage et parmi tout ce fracas, devait facilement délirer. Natures ignorantes, vulgaires et brutales, la visite du dieu les a consumées.

Ainsi la clarté se fait. Peu à peu, ce cortège bouffon, odieux, sanglant, se dépouille de son absurdité et de son horreur. Les choses se simplifient. Je ne vois plus que la petite flamme qui a mis en branle cette mystique aventure, et que tant d'excitations artificielles ont poussée jusqu'à la folie.

Le chemin de cette solitude fut trouvé par des voyants, qui étaient en même temps des sages : frères de celui qui vit le Buisson ardent, frères de celui à qui son démon apprit à mourir, frères de Descartes qui eut aussi ses visions, frères de Pascal qui vit l'abîme et le globe de feu, frères de tous les mystiques. Ces bacchantes, des mystiques dévoyées, mais enfin des mystiques. Ces délirants, ces délirantes, ces hurleurs de la montagne, portent au centre de leur fureur, au centre de leur être affolé, une flamme spirituelle toute pure et qui, d'elle-même, tendrait continuellement à épurer l'ivresse qu'elle a suscitée. Aujourd'hui encore, la flamme mystique, sans laquelle il n'est ni religion, ni art, ni science, ni aucune minute héroïque, porte en elle une force terrible d'expansion qui, en l'amplifiant sans mesure, menace de l'éteindre. Mais si malsaine qu'elle puisse devenir, elle reste en son fond bienfaisante, ennoblissante. Pour être pleinement homme, il faut l'avoir éprouvée : il faut en avoir été possédé.

Et quand, une fois, a jailli ce phénomène, nommez-le comme vous voudrez, qui nous fait entrer en relations avec une réalité, un être, une présence, une chose invisible, insaisissable, intraduisible et différente de nous, — une réalité, puisqu'elle agit; une présence, puisqu'elle nous pénètre et nous fait vibrer, — quand il y a eu en nous cet accroissement de chaleur et que nous avons pris ce contact, fût-ce pour une seconde, nous rendre compte à nous-mêmes de cette rencontre, et la traduire, soit par des actes, soit par des poèmes, c'est le désir héroïque

des grands esprits. Mais de vrais poèmes, qui ne soient pas des divagations, mais des actes raisonnables, conformes à l'ordre et vraiment féconds! L'expérience, laissée à son impulsion unique, ne produirait que l'absurde : il faut la régler. C'est l'immense service que l'Église rend à l'humanité, quand elle surveille, modère et canalise l'enthousiasme mystique, quand elle l'entretient et tout ensemble l'apaise, par ses rites stimulants et paisibles, par ses sacrements. Et c'est ainsi que, de leur côté, les poètes soumettent aux heureuses contraintes du rythme et de la rime une inspiration qui, libre de tout contrôle, ne serait que du vent.

Je ne regrette donc pas mon pèlerinage et d'être venu de si loin mettre mes pas dans les pas des bacchantes. Poètes, elles sont vos sœurs forcenées ; âmes chrétiennes, donnez une pensée tendre à ces vierges folles! Pour moi, les émotions de cette nuit rejoignent sans effort celles que j'éprouvai, un jour, de passage dans la ville sainte d'Avila. L'ivresse qui jadis commandait les bacchantes, nous la retrouvons dans le tambourin de Thérèse. Le mysticisme catholique de Thérèse nous a donné des poèmes admirables et la réforme héroïque du Carmel. Mais, à San José d'Avila, j'ai vu le tambourin que la sainte castillane saisissait, aux heures de sa plus joyeuse ferveur, pour s'élancer de sa cellule et danser au milieu de ses filles, qui l'accompagnaient de leurs castagnettes et du claquement de leurs doigts, jusqu'à ce qu'elle improvisât et chantât des strophes lyriques. Le petit tambourin suspendu dans l'église de San José fait un écho infiniment grêle au tapage des bacchantes.

... C'est bien un attrait proprement religieux qui m'a conduit dans cette gorge sinistre du fleuve Adonis, c'est bien une leçon religieuse que j'emporte du temple d'Afaka : le respect des violentes poussées de l'Esprit, et, en même temps, l'amour de la vieille Église qui, sans étouffer cet élan vital, a su le régler.

* * *

Au milieu de la nuit, l'orage devenu épouvantable mit fin à ces méditations. De vraies bacchanales s'étaient déchaînées dans le ciel, et ma tente, après avoir longtemps chancelé, finit par s'abattre sur moi, comme pour me livrer aux puissances offensées dont j'analysais les mystères... Nul dommage pourtant, et j'en ai tiré, comme on voit, mes papiers et mon crayon.

Au petit matin, nous pliâmes bagage sous la pluie et le vent, mais tout s'apaisa bientôt, et nous revînmes par un autre chemin, sur les hauts plateaux, toujours dans les rocailles, toujours sur les escaliers.

Au cours de cette longue randonnée de six à sept heures de cheval et dans ces sublimités, jonchées de rhododendrons fleuris, je rêve de ramasser sur le parcours de la procession une médaille aux effigies de la déesse, d'Adonis ou de leur temple. Car, de même qu'un amant raffermit son amour, ou s'y concentre, en maniant un anneau qu'il a reçu de sa maîtresse, je me sentirais plus capable de retrouver, par la suite, mes émotions de cette nuit, si j'y étais rattaché par un talisman que j'aurais moi-même déterré, aujourd'hui, et que je serrerais contre moi, tout humide encore du sein de cette magicienne endormie.

Enfantillage, superstition? Mais quoi! sur le Nahr-Ibrahim, les problèmes de l'Asie foisonnent. Le long de ce fleuve, puis-je éviter de me demander s'il est des procédés pour déchaîner l'enthousiasme et nous mettre dans l'état des bacchants? Poète, savant, ou héros, qui ne voudrait savoir s'il est des moyens de faire jaillir l'étincelle?

L'antiquité le croyait, quand elle accourait à Byblos. Mais à chaque jour, sa tâche! Nous retrouverons le problème. Je me réserve de le poser bientôt aux descendants des Haschischins et du Vieux de la Montagne, dans les Monts Ansariés, et aux derviches tourneurs, disciples de Djélal-eddin-Roumi, à Konia. Aujourd'hui, d'Afaka à Byblos, il convient que je maintienne mon regard sur ce que je ne verrai pas deux fois... Puissé-je ne rien négliger de ce que l'heure et la circonstance me proposent! Que je garde mon rang dans la procession qui revient du temple! Mon pèlerinage s'achève, j'approche du rivage, et ce que je vois et ressens, les fidèles d'Adonis, pour une part, l'éprouvèrent.

Ces gorges noires, ces abîmes qui serpentent dans la montagnes sont terribles d'inhumanité. A chaque fois qu'un de leurs détours nous permettait d'apercevoir l'œil bleu de la mer et son sourire féminin, quel épanouissement et quelle espérance! Au-dessus de Byblos, cette douceur va jusqu'à l'attendrissement. Les collines qui succèdent alors à ces Alpes épouvantables, s'abaissent en prairies, en champs d'oliviers, en modestes domaines heureux, parmi les noyers, les platanes, les mûriers et les vignes, pour aboutir à l'immense horizon d'azur et de

respiration libre, auprès de la mer fraîchissante. Il y a là quelque chose qui incline à la tendresse. Dans ces oasis de verdure et de douce sensualité, qui s'avancent jusqu'au bord de la vague, le voyageur épuisé qui débouche, avec la rivière, de la noire montagne, sent des images tristes et douces, des regrets, des souvenirs de deuil et de chagrin, tout le fond de son âme, se mêler aux jouissances qu'il va recueillir. Ah ! que nous sommes faibles, pressés, menacés, se dit-il, car il revoit en frissonnant les bacchantes et les fuit. Il marie les attendrissements du rivage avec les ivresses farouches de l'intérieur. « Ce pays se prête aux larmes, » dit Renan. Ce n'est pas assez dire, car les bacchantes ne faisaient pas que pleurer. Par ces contrastes, c'est un pays de brisement pour les cœurs et d'exaltation.

VI. — LA RELIGIEUSE DU LIBAN

Les frissons du Liban courent le monde. Mais sur place, que survit-il de la race des bacchantes?

Le vieux culte qui, jadis, attira ici tant de pèlerins, a-t-il été anéanti sous les ruines du temple? Les dieux de Byblos ont-ils coulé au fond des âges, sans laisser de ride sur l'abîme ? Ces vives sources sont-elles aujourd'hui complètement desséchées? La racine des sentiments et des mythes qui, durant des siècles, fleurirent auprès d'Afaka, a-t-elle été arrachée? Qui le dira? Pour moi, j'ai peine à croire que le christianisme ait transformé les Libanais jusqu'au fond de leur être, jusqu'au sanctuaire intérieur où naissent les songeries. Les cavernes de Sayyidet el-Mantara et de Maghdousché sont bien devenues des chapelles de la Vierge; — Dieu! que ces lieux sont lourds et tristes, avec les signes religieux qui les marquent! — mais elles laissent encore voir les entailles qui servaient à fixer les lits des prostitutions sacrées. Cette confusion du sensuel et du religieux subsisterait-elle dans les âmes, tout à l'extrémité de l'être qui veut s'épurer et qui craint en même temps de se dessécher? L'astre céleste, qui les attire et les élève, remuerait-il encore leurs pires profondeurs?

Dans mes courses à travers le Liban, on m'a montré les couvents de la religieuse Hendiyé Aajami, et raconté son histoire, qui troubla si profondément, au XVIII[e] siècle, la nation maronite. Simple aventure, dira-t-on, d'une âme située aux

confins de l'exaltation, et qu'il n'y a pas lieu de retenir, puisque l'Église, après des enquêtes retentissantes, l'a discréditée. Mais ai-je tort de distinguer, dans cette enthousiaste un peu barbare, et dans les femmes groupées autour d'elle, une sorte de résurrection des puissances qui firent les bacchantes, et de m'émouvoir de leur agitation, comme d'un regret lointain et sourd de cette race?

Je ne sais si je m'égare sur la portée réelle de cette biographie, si pleine d'enfance, si pleureuse, et qui suscite de tels mouvements populaires. La nappe d'eau comprimée semble avoir jailli, dans la mystérieuse bacchanale qui termine ce roman d'Hendiyé et de ses suivantes.



En 1720, naquit d'une riche famille maronite d'Alep une petite fille, douée d'un force incroyable d'enthousiasme, qui prit la vie, immédiatement, comme font les poètes et les saints, par le côté du ciel. Dès l'âge de trois ans, à toutes les heures, on la surprenait en prière, dans tous les coins de la maison : « J'aime Dieu, » disait-elle, et les *Ave Maria* la faisaient tomber en pamoison, par la répétition du nom de Jésus. Et tout de suite deux tableaux, qui ornaient les chambres familiales, s'animèrent pour elle. L'un représentait la Vierge et l'enfant Jésus; l'autre, le Christ fustigé à la colonne. L'enfant divin et la victime sanglante lui dirent : « Tu fonderas une congrégation composée d'hommes et de femmes, dont tu seras la directrice. — Comment le pourrais-je, Seigneur, moi, faible créature? » Ces visions, qui venaient continuellement la recharger de volonté, lui firent une âme très forte. Battue par sa famille, blâmée par les uns, louée par les autres, elle décida de gagner le Liban.

Je passe les traits cruels, cette ceinture garnie de pointes à l'intérieur, qu'elle mettait pour « tuer la bête du corps, » ce sang qu'elle tirait de son bras « pour en verser juste autant que le Christ dans sa passion, » ou bien encore cet anneau que le Christ lui ordonna de porter au doigt, en signe de l'engagement qu'elle prenait envers lui. De tels traits se retrouvent chez les saintes chrétiennes, et je m'attache davantage au désir invincible, à la nostalgie, qu'éprouve Hendiyé pour le Mont Liban. Il semble qu'il existe, entre ces profondes vallées et la jeune fille, une relation mystérieuse. C'est là qu'elle veut faire sa vie, c'est là,

seulement qu'elle remplira sa mission, suivie d'une troupe de religieuses : « Je veux, lui disent ses voix, que cette congrégation, qui portera le nom de mon cœur, soit fondée d'abord à Kesrouan, pour devenir ensuite un ordre religieux. »

Pour commencer, elle entre comme novice chez les religieuses d'Antoura, dirigées par les Pères de la Compagnie de Jésus.

On aimerait avoir, à cette date, un portrait physique de cette fille de dix-huit ans. Du moins connaissons-nous son âme excessive, bondissante, à la fois mobile et tenace, toujours prête à s'épouvanter, et qui pourtant ne peut pas se détourner de sa voie royale, une âme violente qui transparaît sur le visage, imprime son rythme à tout le corps, éclate comme un chant, comme une danse, comme une flamme, et qui plaît si fort que les religieuses d'Antoura, d'abord assez indifférentes à cette nouvelle venue, au bout de huit jours, lui prodiguent tous les empressements et veulent la convaincre de porter le voile de leur congrégation. La jeune enthousiaste refusa obstinément. Cette invincible obstination, c'est une caractéristique d'Hendiyé. Alors, à bout de sollicitations, la supérieure du couvent la menace de l'attacher à un poteau et de la revêtir par force de la robe religieuse. N'a-t-on pas l'impression de se trouver dans une humanité puérile? En même temps, c'est d'une poésie barbare, l'ardeur de ces religieuses à se conquérir bon gré mal gré cette compagne d'élite.

Hendiyé fait appel à son confesseur d'Alep, qui accourt; et c'est une lutte entre ce père Vintori et le père Guinard, qui dirige le couvent d'Antoura. La jeune fille veut quitter les religieuses, qui lui rendent, dit-elle, la vie intolérable, par leurs persécutions, et s'aller réfugier au couvent de Hourache... Ses raisons, ses tribulations, nous pouvons les suivre dans le détail, grâce à la déposition, à la fois si naïve et si orgueilleuse, qu'elle fit dans la suite au légat du Pape, déposition où sa bonne foi me paraît évidente, mais non moins évident le bon sens supérieur du prélat romain.

« Quand le père directeur et la supérieure apprirent ma résolution de quitter leur maison pour aller vivre au couvent de Hourache, ils redoublèrent leur persécution et me firent savoir que j'avais à me faire religieuse à Antoura, ou bien à retourner à Alep. Cette alternative me jeta dans une grande

perplexité. Je ne voulais à aucun prix porter le voile de la congrégation d'Antoura, et il m'était impossible de supporter les fatigues du voyage d'Alep, étant donné que j'étais très faible et, depuis plus de cinq mois, prise des fièvres. Un jour, dans un accès de fureur, la supérieure ordonna qu'on me mit à la porte. J'étais malade, et seule. Vers le soir, j'errais dans un pays que j'ignorais, sans savoir où diriger mes pas, lorsque je rencontrai le père Guinard, qui me conduisit dans une écurie du couvent d'Antoura et m'abandonna, en fermant la porte sur moi. J'étais terrifiée par la solitude et la nuit qui m'entouraient; le père Vintori, accompagné d'une femme avec son fils, vint me trouver dans ma nouvelle prison, et me confia à cette femme, en lui recommandant de me loger chez elle et de me soigner. Puis il alla trouver Mgr Germanos, évêque du couvent de Hourache, et lui demanda de me recevoir. L'évêque refusa d'abord; enfin, des religieuses grecques-melchites habitant alors son couvent, il accepta de me prendre au milieu d'elles, malgré que la place manquât. »

Je continue de transcrire ces humbles textes, afin de me tenir au plus près de la réalité, mais qu'ils rendent mal le frémissement de cette pauvre fille, égarée et touchante, dans cette nature qui l'épouvante, et où elle ressent la présence divine !

« J'ai passé, dit-elle, un an au couvent de Hourache, dans une grande perplexité. L'espace manquait : la nuit, je devais coucher dans la chambre d'une des religieuses ; le jour, j'étais forcée d'errer, dans les vallées environnantes, portant ma fièvre et ma faiblesse, et redoutant les animaux sauvages qui grondaient dans la forêt. J'ai vécu ainsi plus de huit mois, sans avoir jamais l'occasion de causer avec Mgr Germanos, l'évêque du couvent. Ma seule consolation était le père Vintori qui, rarement, vu la distance, venait d'Antoura entendre ma confession et me réconforter de ses conseils... J'acceptais toutes ces souffrances, comme des grâces envoyées par Dieu, et je confondais ma douleur avec celle de mon Sauveur. J'ai vu plusieurs fois, avec les yeux de la chair, Jésus, mon ange gardien et la Vierge Marie, qui, par de douces paroles, me consolaient. »

Ces visions la confirmaient, par des ordres exprès, dans sa vocation de fonder une congrégation à la gloire du Sacré-Cœur. Des scènes romanesques se succèdent, où l'on voit cette chose toujours si belle : un esprit qui, du milieu des plus basses

réalités, déploie ses ailes, les éprouve, s'oriente, veut participer de la plus haute vie. Et ce que l'on va retrouver sous des couleurs et dans une atmosphère chrétienne, n'est-ce pas encore le vieux cortège des bacchants, leur dangereux enthousiasme, tout prêt à déchirer la maîtresse du chœur, aussi bien qu'à l'acclamer ?

« Je me trouvais au couvent de Hourache dans une détresse profonde et une tristesse infinie. Je sentais en moi quelque chose d'immense et de grand, qui me faisait mal et ne pouvait être porté par mon corps si frêle. Je me trouvais éprise d'un violent amour divin, et pourtant je ne pouvais pas supporter mes grandes douleurs physiques. Je m'évanouis. Dans mon extase, la voix qui m'encourageait et me consolait, me dit : « Reviens à toi, et fais-toi saigner. » Au réveil de cette léthargie, je me fis saigner. Sœur Catherine recueillit le sang, et, en le regardant fixement, elle y vit empreints les instruments de la passion et un cœur transpercé... »

Lorsque le bruit de cette pauvre merveille se fut répandu, des délégations de tous les villages du Mont Liban se succédèrent auprès de la favorisée. Les infirmes et les malades se pressaient pour qu'elle les guérît. La supérieure et les sœurs de Hourache distribuaient le sang qu'elles avaient recueilli de son bras. Et l'archevêque Germanos voulut réaliser ses vœux, en l'aidant à fonder l'ordre du Sacré-Cœur, dans un couvent de Békerké, conformément aux statuts et règlements que la visionnaire prétendait avoir reçus du ciel.

« J'étais heureuse, très heureuse, dépose Hendiyé, mais Dieu a voulu m'éprouver terriblement, par un fait dont le souvenir me fait tressaillir encore d'horreur et d'effroi. Une rumeur, dont j'ignore le motif, se répandit parmi le peuple, que j'étais possédée par le démon, qui parlait par ma bouche ; qu'au moment de mes visions, la bave coulait de mes lèvres ; que toutes mes paroles et mes gestes étaient impurs ; qu'enfin j'étais pleine de vices. Toutes mes apparences de vertu n'étaient que feintes et hypocrisies, savamment combinées par le Maudit pour tromper le peuple. J'étais l'arbre du mal, dont tous les péchés forment le branchage ; j'étais la synthèse de toutes les malédictions... Une femme du peuple avait demandé à l'évêque l'autorisation de me voir. Lorsqu'elle fut devant moi, elle entra dans une grande colère, saisit violemment mon bras, et me lança à la face les

noms de sorcière et de possédée. J'écoutais humblement, en ne demandant à Dieu que la grâce de pouvoir souffrir en silence. »

Pauvre bacchante! D'où venait cette dangereuse rumeur? Des Jésuites, à qui étaient confiées la garde spirituelle et la discipline du Liban. Tant de bruit autour d'une pauvre fille les avait émus, et d'autant plus peut-être qu'ils lui reprochaient d'avoir dédaigné la vocation qu'ils avaient choisie pour elle. Et maintenant, loin de les attendrir, cette contagion de folie venait se briser contre le tour pratique, la rigueur scolastique et le sec bon sens des Pères. Comprenez leur premier souci, qui est d'encadrer et de discipliner ces naïfs chrétiens, prompts à tous les délires. Mais pour Hendiyé, quelle souffrance! Quoi! les Pères de la Compagnie de Jésus, si doctes, si versés dans les choses de l'Église! « Ils ne peuvent pas se tromper, songe-t-elle avec angoisse. Je suis véritablement une possédée, puisqu'ils l'affirment si haut... Une cruelle incertitude s'empara de moi; je priais, je pleurais, et j'en venais à douter de la réalité de mes visions. Seigneur, m'auriez-vous trompée? »

Je passe sur les tribulations de la pauvre fille, en qui se reforment, enfin, grâce à d'heureuses apparitions, les forces de l'espérance. Autour d'elle, le conflit s'envenime entre les Pères de la Compagnie de Jésus et les Maronites. Nul qui méconnaisse dans cette visionnaire une flamme, mais est-elle apparue pour la perdition de sa race, et pour rallumer les torches éteintes au-dessus des abîmes d'Afaka? Hendiyé devient un drapeau du Mont Liban, au point que le Pape est obligé d'intervenir. En avril 1754, son délégué, Mgr Desiderio, arrive de Rome, pour mener une enquête, et subit si fort le charme de l'étrange abbesse, au milieu de ses vingt-cinq religieuses, qu'il se range parmi ses partisans les plus décidés:

« Après un examen minutieux, écrit-il à Rome, j'ai trouvé que toutes les accusations portées contre la religieuse Hendiyé étaient fausses. Il n'est pas vrai qu'elle trône sur un siège alors que les prélats et les archevêques se prosternent devant elle et lui embrassent les mains; il est faux que l'archevêque Germanos expose le sang de la religieuse sur l'autel, pour l'adoration du peuple, etc., etc... »

Sur ce rapport, le Saint-Père se félicite de voir l'affaire close, et se borne à conseiller à la mère Hendiyé qu'elle écarte un peu,

par prudence et humilité, le grand empressement du peuple autour d'elle.

Mais déjà un autre rapport d'un sens tout opposé était arrivé à Rome...

Perdu au milieu de tant de contradictions, le Pape soumet le problème aux plus savants hommes de sa Cour; et ceux-ci, d'un commun accord, décident qu'Hendiyé est possédée. De Rome, on notifie cette sentence au Patriarche maronite, et on lui ordonne d'imposer un nouveau confesseur à la voyante égarée.

Rien n'est fini pour autant, et tout recommence. Ce nouveau confesseur bientôt publie partout l'éblouissement où le met la sainteté de cette fille. En deux mois, pas le plus petit péché!

Alors s'organise le triomphe prodigieux d'Hendiyé. Le Patriarche, les évêques, les cheiks, l'émir druse gouverneur du Liban, tous sont pour elle. Sa Béatitude l'entoure de vénération. Le couvent de Békerké devient le plus riche de l'Orient. Rome elle-même oublie la condamnation d'autrefois. En août 1762, le pape Clément XIII accorde des indulgences plénières aux religieuses du Sacré-Cœur et à tous ceux qui viendront en pèlerinage à leur couvent de Békerké.

Derrière ces pages de chancellerie, derrière ces papiers moisis, où pourtant l'on distingue l'émerveillement des uns et la suspicion clairvoyante des autres, en face de la menteuse d'Orient, il faut se représenter l'enfièvrement de toute la nation maronite. Hendiyé, à cette minute de sa vie, est la reine du Liban.

Au bout de dix ans, commence le déclin. Pourquoi? Comment s'usèrent ces prestiges? Est-ce l'effet de la jalousie? des cabales? Son fol orgueil de confidente du ciel, orgueil d'abord innocent et touchant d'enfantillage, est-il devenu à la longue intolérable, inhumain, par la profonde dureté de ce cœur insatiable d'émotion? Il y a pis. Ce despotisme royal de son âme s'est traduit en crime.

Dans le couvent d'Hendiyé, le feu du ciel était devenu infernal. Son frère, le premier, la dénonça. Quel intérêt, quelle passion purent décider ce frère obscur à se tourner contre sa sœur éclatante? En août 1767, dans une brochure violente, il accuse la prêtresse Hendiyé de sortilège, il stigmatise son œuvre et sa personne. Une religieuse, Marie de Beït-Chabal, s'échappe du

couvent et fait éclater d'effroyables révélations : ce couvent, c'est un lieu d'orgie; la sœur Catherine, vice-présidente de la congrégation, impitoyable pour ceux qui ne croient pas à la sainteté d'Hendiyé, frappe les religieuses, et même elle en a supprimé quelques-unes par le poison. Un scandale enfin éclate, qui ne permet plus de douter, et qui, après avoir montré l'ardeur et vraiment la déraison criminelle de ce groupe de religieuses ou plutôt de ménades, allait amener leur perte. Mais je veux me borner à publier la chronique syrienne qui me guide.

M. Antonin Wardi, de Beyrouth, avait ses deux filles, sœur Nassima et sœur Rose, au couvent d'Hendiyé. Il reçut d'elles, par des voies secrètes, une lettre, où elles lui racontaient comment la sœur Catherine les tenait en prison, et leur faisait subir des tourments. Il courut à Békerké, où il rencontra la sœur Hendiyé, qui le fit mettre dehors, sans qu'il pût obtenir de voir ses filles. Toutes ses instances et ses démarches multipliées furent également vaines. Alors, au premier mai 1777, il adressa à S.B. le Patriarche maronite une requête accusant la Mère Hendiyé et ses religieuses de séquestration et de tentative de meurtre. Le Patriarche le convoqua immédiatement, et se rendit avec lui au couvent, où il interrogea la Mère Hendiyé. Celle-ci répondit que les sœurs Nassima et Rose appartenaient à la franc-maçonnerie, qu'elles y avaient été initiées par leur père lui-même, et qu'elles avaient essayé de répandre parmi les religieuses l'esprit diabolique de cette secte. Ce qui fut confirmé par plusieurs religieuses, qui déclarèrent s'être affiliées à la maçonnerie, pour tenter de ruiner le culte du Sacré-Cœur.

Sur l'ordre du Patriarche, les deux religieuses furent relâchées, mais elles gardèrent leur voile et restèrent dans le couvent.

Quelque temps après, Antonin Wardi apprend que ses filles étaient de nouveau emprisonnées, et que l'une d'elles, morte sous les coups et les tortures, vient d'être enterrée dans le couvent. Il accourt. Cette mort lui est confirmée, mais on refuse de lui laisser voir la survivante. Alors, presque fou de désespoir, il en appelle à l'émir Youssouf Cheale, gouverneur de la province. Ce prince envoie un détachement de cavalerie, avec ordre de livrer la religieuse emprisonnée. Hendiyé refuse d'obéir. Les cavaliers forcent les portes du couvent, et se mettent à le

fouiller de cellule en cellule, pour trouver la prisonnière. La tante de la jeune religieuse errait avec eux, en l'appelant par son nom, jusqu'à ce que du fond de la terre une voix éteinte lui répondit. Les soldats découvrirent alors le souterrain où se trouvait cette malheureuse. Rose agonisait, étendue par terre, toute déchirée des tortures qu'elle avait subies. Elle raconta comment sa sœur était morte sous les coups du moine Elios Baracal el-Halalu, qui prétendait tuer son corps pour sauver son âme et lui arracher les pactes infernaux qu'elle avait passés avec le démon.

...J'avoue que cette fin du roman est abominable. Toutefois, ne nous hâtons pas de maudire notre bacchante. Ces archanges, qui exhalent par toute leur âme une surabondance de vie spirituelle et une sorte d'hymne perpétuel à l'Infini, attirent autour d'eux des êtres plus grossiers, qui, tout en prenant leur rythme, les exploitent et tendent par là à les avilir. Aussi ne serais-je pas loin de croire qu'il faut laisser à sœur Catherine seule, ou à quelque autre personne de l'espèce basse, la responsabilité de ces horreurs. D'un bout à l'autre de sa vie, Hendiyé me semble avoir été douce, triste, obstinément perdue dans son monde chimérique, dans une longue conversation avec le ciel. Qu'à notre point de vue elle ait été menteuse et trop audacieuse à feindre, c'est vraisemblable. Mais dans l'ensemble, nul doute pour moi qu'elle n'ait été compromise par la sœur Catherine, comme cela dut se passer dans les cortèges d'Adonis, qui renfermaient un élément sincère autour duquel se groupaient les plus équivoques bénéficiaires. Dans le couvent de Békerké, tout enveloppé de mystère, tandis que sœur Catherine exerçait son despotisme et peut-être faisait la débauche, Hendiyé, retirée au fond de sa cellule, se sentait devenir déesse, et rêvait de s'adjoindre, comme quatrième personne, à la Trinité.

Il fallait en finir. Le Patriarche, enfin désabusé, adressa un rapport au Saint-Siège. L'Émir gouverneur de la province envoya des forces pour saisir Hendiyé et ses religieuses. Celles-ci s'enfuirent, et se cachèrent dans une maison de ferme, à Beït Chabal. On parvint à les retrouver, et on les incarcéra. Rome, en date du 17 juillet 1770, ordonna la dissolution de la Congrégation du Sacré-Cœur.

La pauvre Hendiyé ne mourut que vingt ans plus tard (dans

d'excellentes dispositions) au couvent de la Vierge de la Prairie, le 13 février 1798. On voit encore, dans l'église Saint-Joseph, du village de Gosta, sous une couronne et trois fleurs de lys, deux inscriptions latine et arabe attestant que cet édifice fut élevé grâce à la munificence de Louis XV, roi de France, pour les religieuses du Sacré-Cœur.

Que penser de cette religieuse arabe ? Ai-je tort de croire qu'avec elle, avec ses folles suivantes et la foule émue qu'elles mettaient en mouvement, les fantômes de tout un monde évanoui remontent à la surface de la conscience libanaise ? Ce fut l'inquiétude des Jésuites et, pour finir, le jugement de Rome. Bien qu'elle ait introduit la grande dévotion catholique du Sacré-Cœur dans la nation maronite, Hendiyé est demeurée suspecte. Mais je ne juge pas son orthodoxie, je la retiens pour son ivresse et sa faculté de troubler la montagne. Je voudrais qu'on nous fournît une collection de fleurs animées du Liban, un riche herbier vivant. Pour comprendre Hendiyé, je songe à Marie l'Arabe, cette petite religieuse syrienne qui, de nos jours, émerveilla le Carmel de Pau, et qui mourut en odeur de sainteté à Bethléem.

Marie l'Arabe, toute petite, devant des cadavres d'oiseaux, dans son verger de Palestine, prit soudain de la brièveté de toutes choses et de l'inutilité de ce qui ne dure pas toujours, un sentiment intense jusqu'à la douleur, qui ne devait plus jamais la quitter. Elle vécut comme une hostie, participant aux souffrances des peuples, des individus, des bêtes, des arbres, des plantes et même de la terre, trop desséchée ou inondée. Cependant il lui suffisait de descendre au jardin, pour que les fruits, les fleurs, les papillons lui missent l'âme en fête, et des cantiques se formant dans son cœur jaillissaient de ses lèvres vers le ciel. Le spectacle de la montagne ou de la mer la jetait dans le ravissement. Il arriva souvent qu'au cours de ses extases, elle s'élançât à la cime des arbres ; ses compagnes, en levant la tête, la voyaient perchée sur les tilleuls du couvent, à une hauteur prodigieuse, et qui passait d'un arbre à l'autre sur de petites branches qu'un oiseau aurait fait plier. Revenue à terre, elle embrassait les religieuses avec une sorte d'ivresse. De même que sa pensée s'échappait en cantiques irrésistibles et que, parfois, tout entière, corps et âme, sans en avoir connaissance,

elle fuyait jusqu'au plus haut des arbres, comme pour atteindre le ciel, de même parfois encore, sous une poussée irrésistible, elle accomplissait des actes fâcheux. Elle ne pouvait pas en avoir de regret, car elle y était contrainte par une force surnaturelle. En toutes choses, elle gardait une paix douce et profonde, comme un sceau divin apposé au plus intime de son être, pour marquer que Dieu y habitait toujours, malgré les apparences contraires. Une âme et un corps d'Assomption, incapables de vertige...

Ah! la sève spirituelle de l'Orient n'est pas épuisée!

Il faut peupler d'images le Liban. Je ne présente ici qu'un feuillet de l'album souhaité. Je voudrais qu'on nous fournît une abondante illustration, une suite de figures qui puissent nous faire saisir, d'âge en âge, la vibration continuée de Byblos et d'Afaka.

VII. — UN DÉJEUNER CHEZ LE PATRIARCHE MARONITE

Cette idée que j'essaye de donner du Liban serait trop incomplète, si je négligeais de montrer, au cœur de la montagne, Sa Béatitude le Patriarche maronite, chef et symbole de sa nation.

Mgr Hoyeck m'a fait l'honneur de m'inviter à Békerké. Békerké, sa résidence d'hiver, au-dessus de Djouni, et le couvent même qu'avait fondé Hendiyé... Cette visite, je la raconterai brièvement. Pas de portrait, pas même d'esquisse; simplement trois, quatre touches de couleur, pour mettre en place le vieux Patriarche et sa cour ecclésiastique, si curieusement bariolée, au milieu de son double domaine, féodal et spirituel.

Avant de monter à Békerké, le matin, en cours de route, je suis entré, au ras du rivage, chez les frères maristes de Djouni, ceux-là mêmes qui m'avaient si aimablement guetté, sur la route, quand je revenais d'Amschit. Une bonne école primaire supérieure, doublée d'une école des sœurs de la Sainte-Famille, où deux cent soixante garçons et deux cent soixante-seize filles parlent, tous, le français... Je n'oublierai jamais deux petits violons encadrant un piano et qui, jouant tous trois *la Marseillaise*, appelaient la France, au grand enthousiasme de ces enfants arabes.

Bien avant l'heure du déjeuner, j'étais à Békerké. Le bel endroit! Un palais, un couvent, un domaine champêtre, en proie à l'azur du ciel et du gouffre, au parfum de la mer et de la montagne, et tout rempli de prélats aux longues barbes, en robes éclatantes, qui agitent inépuisablement des problèmes d'administration et de politique. Et là, au milieu d'eux, un sage, à la fois évêque et pacha, un Nestor aussi, Sa Béatitude le Patriarche maronite d'Antioche, tout en courtoisie et en finesse, élevé à Rome, mais plein des passions et des raisons de son petit peuple oriental.

Quel curieux souverain! Assisté d'une douzaine d'évêques, le successeur de saint Maron gouverne cinq cents prêtres séculiers, à qui le mariage est permis, dix-huit cents moines, et environ quatre cent mille maronites du Liban. Me voici en plein règne théocratique et aussi en pleine vie patriarcale. « Vous allez voir, m'a-t-on dit, l'hospitalité des temps primitifs. Chaque jour, Sa Béatitude accueille à sa table cinquante ou soixante personnes. » En attendant cette heure pittoresque, on me promène à travers cette ample maison.

Une suite de chambres, desservies par de longs couloirs clairs et larges, dont les fenêtres plongent sur l'horizon incomparable de la mer syrienne. Après que j'ai admiré, à la chapelle, une somptueuse chape offerte par Napoléon III, je demande à voir les archives.

J'aimerais manier quelques-unes de ces pièces fameuses, où la légende raconte que l'on peut déchiffrer les noms de Godefroy de Bouillon et de saint Louis. J'aurais tout au moins des chances d'y trouver les témoignages de la protection que François Ier, Louis XIV, Louis XVI, la Convention, Napoléon Ier et tous les chefs de l'État français jusqu'à nos jours, n'ont jamais cessé de donner aux Patriarches et à la nation maronite. Mais j'ai vite fait de me détourner de ces grandes curiosités, trop difficiles à satisfaire. La brise de mer, le parfum des montagnes, la lumière d'une matinée orientale inondent, submergent tout ce palais, par toutes ces fenêtres ouvertes sur l'immense paysage d'azur, et ne nous laissent pas nous perdre dans la poussière des archives. Je pense à cette bacchante d'Hendiyé. Naturellement je voudrais visiter le cachot où les sœurs Nassima et Rose gémissaient, tandis que la visionnaire, toute à son état lyrique, croyait recevoir les faveurs du ciel. Mais, pour débuter,

serait-il convenable de mettre la conversation avec les prélats sur ces vierges folles? Non! tout le temps du déjeuner, nous nous en tiendrons de préférence à la politique et à Raymond Poincaré.

Mgr Hoyeck et ses familiers surveillent avec le plus vif intérêt les dispositions de la France. Ils ne s'égarent pas en vaines curiosités · ils les apprécient par rapport au Grand Liban. Et sur ce sujet, des paroles énergiques les inquiètent, presque autant qu'elles les satisfont. Ils voudraient être assurés qu'elles seront suivies d'actions également énergiques, « car, disent-ils, vous comprenez qu'elles indisposent contre nous les autres. »

Toujours ce fond de peur (et trop justifié) qu'il y a ici dans tous les esprits! Toujours ce regard jeté vers la mer, avec le désir ardent d'y voir nos bateaux!

Dans le divan, où nous allons au sortir de table, vaste salon tout baigné et pénétré d'air salin, cette douzaine de prélats, aux grandes barbes étalées sur des croix d'or et des costumes éclatants, formaient une cour somptueuse et romantique, qu'il eût fallu qu'un Delacroix peignît. Lui seul saurait rendre ces éclairs joyeux de fantaisie dans une atmosphère de terreur, ce feu d'artifice léger et coloré sur un fond dramatique.

Il y a bien de l'élégance spirituelle chez tous ces prélats, et décidément, si courte que soit mon expérience, à voir ces Libanais enthousiastes, légers, pleins d'esprit, je crains d'avoir trop pris au tragique même leurs bacchantes. De plus en plus, j'arrive à l'idée d'un peuple aimable, émotif, rapide à saisir les aspects comiques des choses, et, si j'ose dire, à prendre le rythme qu'on leur propose. Le vieux Patriarche lui-même, dans son grand âge, une fois les premières contraintes du cérémonial écartées, comme il est bondissant d'esprit et de geste! Que j'aime une âme ainsi demeurée vive, jaillissante, rapide, allègre, et qui semble du milieu de ses ruines attester son immortalité! Qu'il est plaisant, ce prélat, chargé d'honneurs et de soucis, nullement écrasé par cette antique tradition du Mont Liban, et qui nous expose avec une innocente véhémence ses inquiétudes, ses amitiés, ses désirs! Il aime son peuple, dont il est le père, le pontife et le roi; il ne passe pas une minute sans soigner, avec tout son cœur et toute sa finesse, les intérêts de son beau domaine matériel et spirituel. Comme

il nous aime, mais comme il entend que son amitié lui profite! Comme il se réjouit de nos témoignages, mais qu'il serait fâché qu'ils le compromissent! Comme il est justement jaloux de ses prérogatives, héritées d'une longue suite de chefs!

— Les Français, me dit-il, se succèdent à notre table patriarcale.

Et tous de sourire! Ces messieurs sont encore sous le coup de la visite assez accidentée qu'il y a peu vient de leur faire un de nos plus retentissants compatriotes. Après le déjeuner, et comme un photographe allait fixer une image de cette audience mémorable, notre compatriote, soudain, a pris sous l'appareil une attitude désinvolte et narquoise qui, propre à apaiser ceux qui pouvaient se scandaliser de le voir dans une compagnie si cléricale, était encore plus capable de blesser ses hôtes...

En revanche, tout Békerké garde la plus profonde satisfaction de la mission que vient de remplir au Liban la flotte française. Après avoir reçu l'amiral, le Patriarche lui a rendu visite à son bord dans la baie de Djouni. Belle cérémonie, sous les yeux grands ouverts de tout le Liban, et dont les détails devaient prendre une valeur symbolique, indéfiniment commentée par l'imagination orientale, car, au cours de cette heureuse journée, Sa Béatitude laissa glisser son anneau patriarcal à la mer. Et que firent nos marins? Ils se cotisèrent pour offrir au patriarche un autre anneau, où le contre-amiral Lacaze voulut enchâsser un beau saphir, conservé dans sa famille depuis deux cents ans.

Mgr Hoyeck me fait admirer ce bijou qu'il porte à son doigt : sur le saphir, entouré de quatre brillants, nos officiers ont fait graver une croix et une ancre (l'Église et la flotte), et la date de leur visite à Békerké. Une lettre d'un ton charmant accompagnait ce joyau, que mes hôtes veulent que je lise. Elle est datée du *Mirabeau*, 23 mars 1914. L'amiral Lacaze rappelle que l'anneau perdu était un cadeau de la France. C'est encore un anneau français que Sa Béatitude portera, et offert par les marins, car c'est bien à eux de rendre ce que la mer a pris. Le bon peuple maronite célèbre, cette année, les noces épiscopales de son vénérable Patriarche ; eh bien! que sa Béatitude agrée ce don, comme un gage de la participation de la flotte française à son jubilé.

Joli goût français! art charmant de se faire aimer!

Depuis le matin, par les fenêtres ouvertes de Békerké, je

voyais à quelques cents mètres, mais séparé de nous par une profonde vallée, un drapeau, qui flottait à la brise, sans que je pusse apercevoir, voilés par les plis du terrain, les bâtiments qui le portent. C'est notre drapeau tricolore, hissé en mon honneur sur le collège d'Antoura, où les Lazaristes m'attendent. L'heure est venue que je prenne congé de Sa Béatitude, qui veut bien me remettre son portrait, en m'exprimant le désir de recevoir, accompagné d'une dédicace, celui du président Poincaré...

La guerre allait tout précipiter, tout compromettre, et finalement tout réaliser! C'est à Paris que Mgr Hoyeck est venu chercher le portrait de Poincaré, et des témoignages décisifs; c'est là que, bien des fois encore, chez Elle et chez moi, j'ai entendu Sa Béatitude, avec une véhémence admirable, plaider sa cause nationale, et qu'il me fut donné de m'associer, selon mes forces, à la délimitation du Liban, dont tout le monde ici m'avait tant parlé.

... Quelques minutes plus tard, j'étais à Antoura, le fameux collège des Lazaristes, le plus ancien de l'Orient (il fut ouvert en 1833), et celui qui abrite le plus grand nombres d'internes : trois cent soixante dix-huit, au jour de ma visite. Ces enfants, par cette belle fin de journée, faisaient la haie sur la route, et dès qu'apparaît notre voiture, *la Marseillaise* et les *Vive la France!* éclatent.

Le supérieur, Monsieur Sarloutte, est de Longeville, près de Metz. Ancien officier et de race lorraine! Je lui fais mon discours sur ce thème : « Originaire d'un territoire français, dont vous fûtes chassé par la force, vous avez acquis un territoire moral à la France. »

Et puis nous causons familièrement. Je sais chez qui j'ai l'honneur d'être. Dans une grande tradition française, chez les fils de saint Vincent de Paul, de Monsieur Vincent, qui est, auprès de Pascal, avec Jeanne d'Arc et saint Louis, une des grandeurs qui nous couvrent de gloire devant les peuples. « Toute nation porte à sa tête une couronne, » dit un poète mystique de l'Islam, et la France, plusieurs couronnes. Monsieur Vincent est l'une d'elles. Rien de plus français que ces Lazaristes, de leur vrai nom les Prêtres de la Mission, fondés pour la charité et l'apostolat. Leur mysticisme trouve immédiatement son emploi

dans une œuvre de dévouement et de sagesse. Comme c'est beau, cette plus haute pensée de l'Occident, qui, par eux, se promène dans les sentiers des bacchantes et d'Hendiyé !...

Ainsi je songe, en écoutant M. Sarloutte, qui m'expose ses efforts, pour donner à l'enseignement de sa maison un caractère plus scientifique.

— Quel est votre avenir ? lui dis-je. Quelles difficultés vous inquiètent ? Dites-moi vos ennuis, vos craintes.

— Mes craintes ! Je redoute la concurrence passionnée, intelligente, patiente, merveilleusement outillée qui nous entoure. Vous avez vu à Beyrouth le fastueux établissement de la Mission américaine et ses œuvres dans le Liban. C'est un effort loyal, mais d'autant plus redoutable. Ces Américains étalent au plein jour leurs immenses ressources. Grand danger pour nous, dans un pays où la richesse a tant de prestige !... Et puis il y a les Italiens. Il n'y a pas cinquante ans que la langue et l'influence italiennes avaient la prééminence en Syrie... Enfin les plus dangereux, à mon avis, ce sont les Allemands, dont l'action revêt toutes les formes : industrie, commerce, œuvres de bienfaisance et d'éducation. Jusqu'ici ils n'ont pu suivre, dans le Liban, nos concurrents italiens et américains, mais en dix ans, quels progrès à leur actif ! La Palestine et Caïffa, au Sud ; Alexandrette, au Nord ; Alep, à l'Est : voilà tout ce qui nous échappe. Que nous reste-t-il de nos anciennes possessions morales ? Le Liban à peu près intact, et une mince bande de la côte de Syrie.

— Vous voyez la situation bien en sombre !

— Regardez nos enfants ! Ils vous disent assez que nous ne manquons pas d'espérance. Nous manquons d'argent et surtout de personnel. Notre collège a bel aspect, mais nous réussissons tout juste à subvenir aux réparations les plus urgentes. Nous autres, lazaristes, nous sommes missionnaires avant tout, et, par là, obligés de faire une part très large à la charité. Et puis la Syrie, le Liban surtout, sont plutôt pauvres, et notre modique pension de cinq cents francs semble déjà bien lourde à la plupart des familles. Sous peine d'écarter une foule d'enfants intéressants, il me faut faire des concessions telles que, sur deux cent quatre-vingts petits Maronites, je n'en connais qu'un seul qui paie sa pension complète. Alors je réclame de l'aide, des secours, soit officiels, soit privés.

« La France et le Gouvernement ont admis la nécessité

de soutenir les œuvres françaises à l'étranger. Or, depuis quatre-vingts ans qu'il existe, le collège d'Antoura a reçu de précieux encouragements oraux, mais savez-vous à combien se montent les secours matériels qui lui ont été alloués? Exactement à 7 000. Sept mille francs, que j'ai reçus l'an dernier et qui m'ont permis d'installer un embryon de cabinet de science et de bibliothèque : deux mille francs du ministère de l'Instruction publique, deux mille des Affaires étrangères, trois mille du prix Debrousse de l'Institut de France. C'est tout. Car les quinze bourses que le Consulat général de Beyrouth nous confie très gracieusement, je ne puis les compter comme des subventions proprement dites, puisqu'elles payent l'entretien de quinze boursiers.

« Et ce manque de ressources n'est encore rien auprès du manque de personnel. Nous sommes en règle ; nous avons l'autorisation, et on ne nous laisse pas servir! Quel désastre que la diminution progressive des missionnaires français! En 1911, nous étions à Antoura, prêtres et frères, vingt-cinq lazaristes. Trois ans plus tard, nous voici vingt. Les cinq défunts n'ont pas été remplacés, faute de sujets. Sur ces vingt, six sont à la retraite, usés par le travail. En ce moment, monsieur Barrès, vous voyez ici dix prêtres valides et quatre frères pour assurer la marche d'une œuvre très lourde. A mes demandes pressantes de renfort, l'autorité supérieure de notre Compagnie me rappelle tristement la pénurie des sujets et le besoin aussi urgent des autres missions, en Chine, Madagascar, Amérique. Nos supérieurs majeurs en souffrent autant que nous. Alors devant la détresse générale, nous prenons notre parti de vieillir avant l'heure... Mais par qui serons-nous remplacés ? Par des missionnaires d'autres nationalités, qui apporteront dans nos collèges un esprit qui ne sera plus celui de la France.

« Monsieur Barrès, instruisez, émouvez les esprits ; faites qu'on ne paralyse pas nos efforts, qu'on nous laisse lutter avec toutes nos armes, contre des concurrents qui disposent de ressources presque illimitées... »

Je pense que le lecteur, qui entend ici M. Sarloutte, ne nous reprochera, ni à lui, ni à moi, ces précisions ! Comme on jouit mieux d'une belle œuvre, quand on en connaît les ressorts, les fièvres, les angoisses! Par de tels détails, humbles et minutieux, nous pénétrons dans la cellule du Supérieur d'Antoura,

et nous voilà associés à ses difficultés, que nous l'admirons de si bien surmonter. Nous prenons une idée de tout le génie d'organisation et de volonté que la France religieuse dépense pour couvrir de ses écoles le monde...

Et puis, quelle leçon pour chacun de nous, s'il peut entrevoir quelque chose de la modestie de ces créateurs d'œuvres! En causant avec ces messieurs, je crois distinguer qu'ils sont soutenus par leur fierté d'être prêtres-missionnaires et d'être Français, et je crois aussi qu'ils tirent un certain contentement intérieur d'être autorisés. C'est Napoléon Ier qui les a reconnus. Sauf erreur, parmi les congrégations masculines, il n'y a qu'eux et les Missions étrangères de la rue du Bac qui aient devant l'État leur situation en règle. Ils sont légaux. Peut-être que je me trompe, mais personne ne prendra en mauvaise part mon interprétation, je crois distinguer qu'ils en éprouvent le sentiment de tenir de plus près au gros de la nation, au vieux tronc séculaire.

Quel milieu plein d'honneur, que ces congrégations françaises ! J'en respire l'atmosphère salubre, et cependant la beauté du Liban me distrait. J'écoute ces messieurs, et je regarde le jour descendre sur le paysage sublime! Quel contraste d'une telle nature voluptueuse et misérable, et de la sagesse occidentale que nos religieux y distribuent !

— Monsieur Sarloutte, voilà des jours et des jours que je parcours les sentiers du Liban, à chaque heure arrêté par des Maronites qui sont élèves de nos écoles ou qui réclament des écoles. Eh bien ! je voudrais, une fois pour toutes, apprendre de vous comment s'alimentent ces fontaines de civilisation !

— Les écoles communales, dans les villages de la Montagne, me dit M. Sarloutte, ah ! c'est encore une œuvre bien intéressante, que les diverses congrégations se partagent et qui pèse, pour une part, sur notre mission provinciale de Beyrouth. Comment on les entretient, ces petites écoles, si précieuses, vous ne me croirez pas ! On donne à un brave homme un franc par jour, pour réunir les enfants du village et leur apprendre à lire, à écrire, à compter dans leur langue arabe. Si le maître peut donner une vague teinte de français, nous portons le traitement au chiffre fastueux de 1 fr. 60 par jour ! Nous autres, lazaristes de Beyrouth, nous avons ainsi fondé cent quarante-neuf écoles qui abritent 7338 enfants. Et comment notre maison provinciale

pourvoit-elle à cette œuvre ? Mystère d'économie et de confiance. Chacune de nos maisons particulières s'est chargée du contrôle des écoles de son district. Ainsi, nous, à Antoura, nous envoyons, chaque trois mois, un lazariste en inspection dans le Kesrouan. En outre, nous avions pris à notre charge l'entretien des écoles dans une douzaine de villages avoisinants. Mais que voulez-vous? malgré les traitements dérisoires dont se contentent ces pauvres maîtres, c'était pour notre Collège une charge trop lourde; j'ai dû réduire à trois le nombre des écoles que nous soutenons de nos deniers. En vain, de tous côtés, des villages viennent nous supplier de leur créer des écoles de garçons et de filles. Que faire? Les ressources nous manquent.

— Merci de tous ces détails, monsieur, il faut qu'on les connaisse chez nous; je vais m'y employer sans retard...

Et comme je prenais congé de mon hôte, en lui donnant rendez-vous en France :

— Monsieur un tel, dit-il, sans me répondre directement, et en se tournant vers un de ses collègues, depuis combien de temps êtes-vous allé en France?

— Depuis cinquante ans, monsieur le Supérieur.

— Vous entendez, monsieur Barrès, nous ne sommes pas assez nombreux pour prendre jamais de congé.

Eh! j'entends, mais j'admire trop pour ne pas avoir pleine confiance. Je songe à l'anneau pastoral de Mgr Hoyeck, qui a glissé sous le flot et que nos marins, aussitôt, ont remplacé au doigt de Sa Béatitude. Un superbe symbole, un heureux présage! Au pied de Tyr et de Byblos, sur le sable inaccessible des fonds de la mer syrienne, loin de toute piété, gisent les anneaux des grands prêtres d'Adonis et d'Astarté, et personne ne se préoccupe de les rétablir au doigt d'aucune hiérophante. Mais le saphir de France, où nos marins ont gravé leur signe, brille à la main du patriarche, et notre pensée la plus pure, héritière d'Athènes, de Rome et de Paris, s'inscrit, par les soins de nos maîtres, dans l'âme reconnaissante des enfants du Liban.

Liban, terre de souvenirs, et pleine de semences...

MAURICE BARRÈS.

(*A suivre.*)

ALBERT DE MUN

CONFÉRENCE PRONONCÉE LE 7 MARS A BRUXELLES SOUS LES AUSPICES DE S. E. LE CARDINAL MERCIER

Mesdames, Messieurs,

Le 6 août 1914, dans un éloquent article jailli du cœur, le comte Albert de Mun adressait un hommage d'admiration et d'émotion reconnaissantes à la nation belge, à son Roi et à son armée. Il rappelait les « liens du sang les plus étroits et les plus chers » qui l'unissaient à votre noble pays, mais son témoignage était surtout celui d'un Français, conscient du service que la loyauté de la Belgique et son héroïque résistance avaient rendu à la France et à la civilisation. « L'honneur et la fierté de la race, disait-il, le culte jaloux de l'indépendance, l'amour ardent d'une patrie jeune encore dans l'histoire, mais aussi vieille que ses sources, tout à la fois s'est révolté dans leurs âmes, et debout, d'un seul bond, Flamands, Brabançons et Wallons, ont dressé devant l'insolence germanique le rempart de leurs poitrines. » Et il s'écriait : Ah! les braves gens!

C'est un grand honneur pour moi de parler devant ces braves gens, fidèles dans la paix comme dans la guerre, et que les droits d'une commune victoire ont mis à nos côtés pour en recueillir, si tardivement! non des bénéfices, mais des réparations nécessaires. Vos discussions, qui ne regardent que vous, n'obscurcissent pas à nos yeux l'unité de l'âme belge. Flamands, Brabançons et Wallons, nous vous tenons tous pour des amis, pour des alliés, pour des frères, et nous nous renierions nous-mêmes,

si nous pouvions oublier le sacrifice sublime devant lequel Albert de Mun inclinait, il y a neuf ans, sa gratitude et son respect.

En m'associant à ce grand témoignage, je remplis certes un devoir de conscience, mais pourrais-je vous dissimuler qu'il y entre une part de précaution? Je crains de n'être pas qualifié pour parler devant vous du grand orateur catholique, et mon audace a besoin de votre bienveillance. Tant de questions nous avaient si longtemps séparés et même opposés, M. de Mun et moi! Mais un tel adversaire forçait l'estime par la noblesse de son caractère, et ceux-là étaient à plaindre qui ne subissaient pas la séduction de son talent. D'un parti à l'autre, d'un banc à l'autre, et, comme on disait au temps où les Français ne s'aimaient pas, de l'une à l'autre barricade, j'aimais dans Albert de Mun le Français de belle allure dont les débuts avaient inspiré à Gambetta, qui d'ailleurs le fit invalider, l'évocation de Montalembert. Le goût des problèmes sociaux nous était commun, et si le point de vue confessionnel nous divisait, nous étions rapprochés par la solution syndicaliste. Ainsi, j'entrai en rapports plus étroits avec M. de Mun. Sa conversation avait un charme inexprimable; j'en avais souvent goûté les attraits jusqu'au jour où la gravité menaçante des événements m'en fit sentir la vigueur civique et la robuste clairvoyance. Ce gentilhomme avait conservé une âme de soldat. Il apporta par ses écrits au vote de la loi de trois ans un concours où, quoi qu'on en ait dit, il n'y eut jamais de conditions : la patrie, entre ceux qui l'aiment, a-t-elle donc besoin de marchandages?

Ainsi, j'eus la fierté de devenir l'ami de M. de Mun. Il était Breton par sa mère, mais, par sa famille paternelle, et à remonter dans le cours des âges, il était de race pyrénéenne. Cette origine nous créait un voisinage. La terre béarnaise a produit deux rois, l'un qui le fut par droit de naissance, Henri IV, l'autre qui le fut par droit de conquête, Bernadotte, et deux ou trois maréchaux. La terre bigourdane avait besoin d'une revanche : elle l'a prise, puisque le grand vainqueur de la Grande guerre, le maréchal Foch, est né à Tarbes, à trois lieues du manoir familial des de Mun. Cette famille de Mun fut surtout militaire. Pendant des siècles, ses fils versèrent leur sang pour la France. L'un d'eux, appelé à devenir lieutenant-général de l'armée royale sous Louis XVIII, épousa, en 1772, une des filles

d'Helvétius. Ainsi Albert de Mun, qui fit de la Contre-Révolution son programme, eut pour arrière-grand père l'auteur de *l'Esprit*, l'ami de Voltaire, de Grimm, de Diderot, de d'Alembert, le philosophe matérialiste dont le livre, qui subit la triple condamnation du pape, du Parlement et de la Sorbonne, fut brûlé par la main du bourreau : l'hérédité a des secrets encore inconnus de la science. Albert de Mun, élevé au petit collège libre de Versailles, n'étonna pas le monde par le bruit de ses succès scolaires. Il ne fut, de son propre aveu, qu'un écolier médiocre et peu travailleur, mais il lisait beaucoup, et il entassait des notes au cours de ses lectures. Ce goût et cette méthode lui restèrent, et je les retiens au passage parce qu'ils contribuèrent pour une large part à sa formation oratoire, et aussi parce que, devant son fonds à d'autres, il eut des idées générales, mais peu d'idées personnelles. En deux mots, qu'il faut dire pour être impartial, il fut un disciple, il ne fut pas un créateur.

Il entra dans l'armée sans goût spécial et presque par hasard, comme on y entrait, il y a quelque soixante ans, « dans les familles que les révolutions politiques avaient éloignées d'autres carrières, pour y passer quelques années de jeunesse. » Il ne semble pas que l'École de Saint-Cyr ait développé sa vocation : le goût de la carrière militaire lui vint moins par l'étude que par l'action. Sous-lieutenant, puis lieutenant au 3e régiment de chasseurs d'Afrique, il vécut pendant cinq ans, de 1862 à 1867, sur la terre algérienne. Il n'y trouva pas peut-être, malgré les brillants combats où il prit part, tous les risques de l'aventure qu'il avait espérée, mais il resta imprégné de cette lumière de l'Orient qui l'avait tout de suite ébloui, et son âme ardente s'enivra d'une poésie dont ses lettres d'abord, puis ses discours, ont exprimé l'enthousiasme.

Un soir de juillet, ce sous-lieutenant de vingt-trois ans, campé près de Tébessa au milieu des Arabes, pour rechercher les ruines des travaux hydrauliques des Romains, se laisse entraîner dans une rêverie délicieuse. Il subit la fascination de la sublime nature où tout parle à son imagination, « une feuille, une étoile, un coin du ciel, ici un éclat mystérieux, là une ombre profonde. » Son oreille, plus sensible dans l'apaisement de la nuit, lui apporte mille sons que réunit une harmonie éclatante. Cette extase, « où l'âme se détache du corps, »

lui révèle un ordre supérieur et comme une seconde vie où « l'esprit transformé se reporte vers les êtres et vers les lieux qu'il aime ; il les voit, il les suit, il vit avec eux. » Une sorte de magie s'empare de lui et le transporte dans un monde inconnu, éloigné, où une vie meilleure le ravit et l'exalte. Tout parle dans cette vie : « tout s'adresse à une fibre du cœur ; la feuille qui tremble a un chant plein de mélodie ; le ruisseau qui glisse dans l'herbe ou se roule dans les pierres a des sons variés à l'infini comme une simple causerie ; l'étoile qui scintille au ciel a un regard qui fascine, qui s'attache à votre œil, qui sonde le fond de votre cœur ; elle s'approche ou s'éloigne de vous comme si elle hésitait à vous dire tout ce qu'elle sait. » Troublé par ce dialogue, il sent que la rêverie est la sœur de la prière, et, quoique son âme soit loin de Dieu, il comprend la consolation infinie que les anachorètes peuvent trouver dans leur solitude en s'enivrant de la félicité céleste. Des souvenirs l'envahissent, tendres ou tristes ; il revoit son cher village de Lumigny, les belles prairies où il a appris à aimer, les sombres cyprès autour desquels les siens reposent. « Soudain une musique lointaine anime le silence de ces lieux. » Les étoiles qui brillent d'un éclat étrange lui parlent et l'appellent ; ce sont les âmes de ceux qu'il a perdus et, qui veillent sur lui. Elles prennent un corps et une figure, et, quand tout s'éteint et disparaît, et que la musique n'est plus qu'un murmure, une voix parle encore à son oreille, et un long baiser de paix et de bénédiction se pose sur son front. Il devine dans cet « ange consolateur » sa « sainte mère, » qu'il n'a pas connue, et il prolonge délicieusement son rêve sous un immense noyer dont les larges branches couvrent sa tente, parmi les Arabes endormis. Son imagination vagabonde est allée plus loin que sa foi. Certes, il est croyant et pratiquant : il a conservé fidèlement la mémoire de sa première communion ; mais le sens du catholicisme ne s'est pas encore éveillé en lui. Sa dévotion vient surtout du cœur ; sa charité, aussi.

Rentré en France en 1867, il tient garnison à Clermont-Ferrand, où, plein d'entrain et débordant d'une bonté généreuse, il secourt les familles malheureuses et soigne les malades « comme des amis tendrement aimés. » A son insu, la politique le guettait déjà. Il s'en fallut de peu qu'il ne se ralliât à l'Empire et qu'il ne fût admis dans la maison militaire de l'Empe-

reur. La délicatesse du Grand Écuyer, le général Fleury, et les objections de la famille de M. de Mun eurent raison d'une intention que le dépit d'un avancement manqué avait surtout déterminée. En 1869, il prit part aux manœuvres d'ensemble du camp de Châlons, et il reçut son brevet de lieutenant, « attendu pendant sept ans, » des mains du Prince Impérial dont le doux visage ne laissait pas deviner l'effroyable destinée. « Mais on avait confiance. Le camp de 1869 fut comme le dernier rayon que jette avant de s'éteindre le soleil mourant. Son éclat nous aveuglait. Brusquement, un an plus tard, nous devions, de cette lumière, tomber dans la nuit tragique. »

Albert de Mun, instruit par les événements de 1866, avait peut-être deviné la guerre, mais il n'avait pas soupçonné la catastrophe. La guerre déclarée, il fut de la campagne comme officier d'ordonnance du général de Clérembault, qui commandait à l'armée de Metz la cavalerie du 3e corps. Après Borny, Gravelotte et Saint-Privat, la croix de la Légion d'Honneur récompensa ses services, au bout de deux mois, le 24 septembre 1870. Mais la capitulation du maréchal Bazaine en fit un prisonnier de guerre qui, sur sa parole, demeura à Aix-la-Chapelle pendant quatre mois, jusqu'au 8 mars 1871. Sa libération ne fut pas une délivrance, puisque, hélas! la guerre étrangère terminée, il dut prendre part à la répression de la guerre civile sous les ordres du général de Ladmirault, qui l'attacha à son état-major. Quand l'insurrection fut vaincue, Albert de Mun se posa le problème de sa propre destinée. Il n'hésita pas longtemps. L'armée lui semblait en quelque sorte « consacrée par les épreuves, les deuils et les humiliations de la patrie, » et pris « d'un immense désir de régénération chrétienne et sociale, » il en trouva tout d'abord la réalisation dans l'accomplissement d'un devoir professionnel où il vit « la fonction patriotique par excellence. » Affecté successivement au 9e dragons et au 3e cuirassiers, il devint un excellent officier, dont les notes attestent pendant plus de quatre ans le zèle, le dévouement, le goût de l'étude et du travail, l'instruction solide, l'aptitude soit au commandement, soit à des missions spéciales. Alors qu'un bel avenir paraissait s'ouvrir devant ce jeune capitaine, il donna sa démission en novembre 1875. « Sa résolution, arrêtée depuis longue date, lui est dictée, disait le général de Ladmirault dans son rapport au ministre, par des

considérations étrangères au service militaire, se rattachant à une œuvre sociale et patriotique qu'il désire diriger avec toute liberté d'action. » Quatre ans après, sa démission d'officier de l'armée territoriale, inspirée par les mêmes motifs, rompait d'une façon absolue les liens qui l'unissaient encore à l'armée. Ne pouvant à la fois suffire aux devoirs de l'une et de l'autre, sa vocation sociale l'emportait définitivement sur sa vocation militaire. Mais la guerre avait marqué sa vie d'un sceau ineffaçable, et il laissait dans l'armée une partie de son cœur.

***

L'œuvre « sociale et politique » à laquelle le comte Albert de Mun voulait se dévouer tout entier était celle des *Cercles catholiques d'ouvriers*. Déjà, pendant sa garnison à Clermont-Ferrand, il fréquentait le patronage fondé par la Conférence de Saint-Vincent de Paul, dont il n'avait pas oublié, quarante ans plus tard, les parties de jeu du dimanche avec les jeunes ouvriers et les joies goûtées parmi les familles pauvres du quartier populaire. Mais ce fut la captivité d'Albert de Mun, où il subit la double influence du livre d'Émile Keller sur les *Principes de 1789* et des catholiques du Centre, qui détermina sa vocation et fixa son programme. La Commune fit le reste. Il ne fut pas moins frappé par la rigueur, à ses yeux excessive, de la répression que par les crimes de l'insurrection. Quels événements, quelles circonstances, quelles fautes, quelles aberrations avaient pu entraîner, sous les yeux d'un ennemi vainqueur, cette lutte fratricide ! Le terrible problème de la responsabilité des classes dirigeantes ou possédantes s'imposa à Albert de Mun. « Qu'avait fait cette société légale, depuis tant d'années qu'elle incarnait l'ordre public, pour donner au peuple une règle morale, pour éveiller et former sa conscience, pour apaiser par un effort de justice la plainte de ses souffrances? » L'officier catholique n'était pas seul préoccupé de ces questions. Un grand esprit, plus philosophe encore que poète, Sully Prudhomme, en subissait au même moment l'obsession et l'angoisse. Il écrivait, le 1er juin 1871, à Mme Émile Amiel une lettre admirable, qui prenait les allures d'un examen de conscience : « La bourgeoisie et la classe supérieure, c'est-à-dire tout simplement plus riche et plus audacieuse, devraient

bien distinguer dans tous ces crimes la part des responsabilités qui leur revient, au lieu de se ruer dans une lâche réaction où se complaît la mollesse des caractères. Ils vont encore supprimer la question sociale qui est *la seule* dont il faille avant tout s'occuper et substitueront une camisole de force à la moralisation. »

Ces pensées, ces préoccupations, ces responsabilités, ces devoirs trouvèrent leur expression la plus forte dans une conversation que le frère Maurice Maignen, de la Congrégation de Saint-Vincent de Paul, eut, en novembre 1871, avec M. de Mun. Fils d'un garde du corps du roi Charles X, et passé, sous l'empire d'une conviction ardente, de la pratique des arts au service de la religion, M. Maignen dirigeait au boulevard Montparnasse un « Cercle de Jeunes Ouvriers » qui avait compté Augustin Cochin parmi ses fondateurs et en faveur duquel Mgr Mermillod avait prononcé à Sainte-Clotilde un sermon demeuré fameux. Le frère Maignen, reçu au Louvre par le lieutenant de Mun, montrait du doigt les murailles calcinées des Tuileries en ruines, et, transfiguré, il disait d'une voix où vibrait un accent dominateur : « Oui, cela est horrible, cette vieille demeure des rois incendiée, ce palais détruit, où tant de fêtes éblouirent les yeux. Mais qui est responsable ? Ce n'est pas le peuple, le vrai peuple, celui qui travaille, celui qui souffre ! les criminels qui ont brûlé Paris, n'étaient pas de ce peuple-là... mais celui-là, qui de vous le connaît ? Ah ! les responsables, les vrais responsables ! c'est vous, ce sont les riches, les grands, les heureux de la vie, qui se sont tant amusés entre ces murs effondrés, qui passent à côté du peuple sans le voir, sans le connaître, qui ne savent rien de son âme, de ses besoins, de ses souffrances... Moi, je vis avec lui, et je vous le dis de sa part, il ne vous hait pas, mais il vous ignore comme vous l'ignorez : allez à lui, le cœur ouvert, la main tendue, et vous verrez qu'il vous comprendra. »

Ces paroles enflammées, ces reproches sévères, cet appel impérieux, prirent possession de l'âme d'Albert de Mun, que le premier regard du frère avait déjà conquis. Son avenir se décida : il avait trouvé sa voie et toutes ses hésitations étaient vaincues. Il avait promis de présider la prochaine assemblée du Cercle. Il y vint en dolman bleu de ciel, les aiguillettes d'argent à l'épaule, et, au côté, un sabre à poignée d'acier droit et léger.

Ce fut son premier discours. Il s'était senti, dans des réunions de camarades, quelque facilité de parole, mais, ne se croyant pas orateur, il avait écrit et appris son allocution. Ce début fut un acte de foi, où le soldat et le chrétien associèrent leurs espérances. La composition du discours trahit quelque inexpérience, et, malgré la chaleur de l'accent, il s'en faut que le talent oratoire de M. de Mun s'y soit révélé. Il n'en produisit pas moins un grand effet sur l'auditoire, mais ce fut surtout l'auditoire qui s'empara de l'orateur et lui laissa l'impression d'un mystérieux dialogue où les cœurs s'étaient donnés. M. de Mun ne s'appartenait plus. Il appartenait désormais, irrésistiblement et tout entier, à l'œuvre qui venait de recevoir son serment solennel. Ce fut à Belleville, le 7 avril 1872, qu'il en traça le programme dans une réunion modeste, dont les succès qu'il remporta depuis devant des milliers d'auditeurs ne purent jamais effacer le souvenir. Il fit valoir les avantages matériels des cercles, leur atmosphère d'apaisement et d'égalité. Mais il insista surtout, au point de vue religieux, sur l'acte de foi catholique dont ils étaient l'expression, et, au point de vue économique, sur la nécessité de relier le passé avec les besoins des temps modernes par l'organisation professionnelle, que la destruction des Corporations avait brusquement interrompue. Cette double idée de la contre-révolution catholique et de l'organisation corporative inspira toutes les campagnes que M. de Mun fit en France pendant trois ans. De province en province, et de ville en ville, il poursuivit une propagande ardente, passionnée, éloquente, dont il s'exagérait sans doute les résultats, mais dont le bruit fut immense. Son talent, qui grandissait, était l'attrait de ces réunions, mais son uniforme de dragon ou de cuirassier, qu'il portait avec une crânerie aisée, ne nuisait pas à leur succès. Cet uniforme n'était pas un défi, mais il était un péril. Double péril : par les espérances qu'il éveillait d'un côté, et par les craintes qu'il suscitait de l'autre.

Louis Veuillot avait exercé une grande influence sur M. de Mun, en lui démontrant le rôle que l'Église romaine avait joué dans le monde à travers les siècles. Le grand polémiste restait attentif à la carrière de celui qui devenait, de discours en discours, un grand orateur. Il l'entendit pour la première fois dans une de ses conférences de la rue de Grenelle. Il reconnut en lui un « homme de bien et bien disant, » mais il voulait davantage,

et il le lui écrivait, sous une forme pressante et pittoresque : « Dans un discours d'un orateur en uniforme, il faut du sabre, ou tout au moins du fourreau. Hier, je n'en ai pas trouvé assez. C'est le sabre qui fait valoir l'épaulette ; l'auditoire est déconcerté lorsque, au lieu d'une estafilade, il emporte une bénédiction. » Il lui demandait de donner à son éloquence un « cachet de caserne... Il manque le plus beau des gestes au soldat orateur qui ne dégaine pas ; on se demande pourquoi ce soldat n'est pas avocat ni prêtre. Dégainez, sabrez, empoignez ! Un coup de sabre à propos est une belle aumône, une très grande charité... Ne soyez pas un homme de grand mérite qui dit inutilement de bonnes choses. »

Évidemment Veuillot parlait au figuré, et s'il conviait le comte de Mun à devenir un « ange exterminateur, » il n'attendait de lui que des exterminations oratoires. Mais tandis qu'il lui disait : *il faut aller plus outre*, d'autres trouvaient qu'il avait déjà outrepassé la mesure et qu'il y avait une incompatibilité évidente entre l'uniforme et la propagande. Je ne saurais penser qu'ils eussent tort, et M. de Mun lui-même a reconnu depuis qu'il y avait quelque chose d'anormal et de contraire au bon ordre de l'armée dans la liberté dont il jouissait de prononcer en tenue des discours politiques. Il n'avait jamais demandé ou prétendu exercer un privilège. Mais que fût devenue la discipline, si tous les officiers, de tous les partis et de toutes les religions, avaient mis leur uniforme au service de leurs opinions et de leurs croyances ? Des incidents se produisirent, qui eurent leur écho jusqu'à la tribune de l'Assemblée nationale. M. de Mun comprit que son devoir ne lui laissait le choix qu'entre deux sacrifices : il se résigna à sacrifier son grade d'officier plutôt que de renoncer à une œuvre où sa conscience et ses responsabilités morales étaient si fortement engagées. Il prononça son dernier discours en uniforme le 22 mai 1875, à la clôture de la troisième assemblée des Cercles catholiques. La réunion était présidée par le cardinal Guibert : cette seule présence était un succès pour qui se rappelait l'accueil peu encourageant fait trois ans avant par l'archevêque de Paris à l'œuvre naissante. Le discours de M. de Mun fut à la fois un compte rendu et un programme. L'orateur se félicita des résultats obtenus : ne faut-il pas être optimiste dans l'action ? Mais, à distance, on est frappé de la part d'illusion qu'il y avait dans

l'enthousiasme de cette foi agissante. Certes, les cent trente comités de l'œuvre et ses cent cinquante cercles n'étaient pas une quantité négligeable. Mais, sur huit millions d'ouvriers, combien avaient répondu à l'appel adressé dès 1871 aux *Hommes de bonne volonté?* Environ quinze mille ; c'était peu pour un si grand effort. M. de Mun s'en rendait-il compte quand il parlait des jours d'épreuve et des ombres de l'avenir ? Peut-être, mais il n'en ouvrait pas moins son cœur généreux à la confiance, et jamais encore il n'avait mené le combat avec cette vigueur, cette franchise, cette ardeur menaçante, qui donnaient aux doctrines de Joseph de Maistre l'expression d'une véritable déclaration de guerre. L'arrière-petit fils d'Helvétius se levait comme un nouveau Polyeucte pour briser l'idole révolutionnaire que les générations précédentes avaient encensée et pour juger l'œuvre moderne sur les fruits qu'elle avait portés. Le réquisitoire était impitoyable. Quand on accuse Satan, il est difficile de garder la mesure, et, cette fois, Veuillot dut être content du sabre qu'il y avait dans le discours de M. de Mun, où le génie de la Révolution, secoué au nom du *Syllabus* comme l'arbre du mal, ne pouvait pas se flatter de découvrir la concession la plus légère. Vous vous doutez bien de toutes les objections que je devrais faire, si j'abordais le fond du débat, et je ne serais même pas en peine de trouver des amis de M. de Mun qui, sympathiques à son effort, condamnaient sa manière un peu rude et lui reprochaient le radicalisme de sa foi. Mais ayant marqué d'un trait, quitte d'ailleurs à y revenir, les réserves nécessaires, je dois dire que le discours du 22 mai 1875 accuse, au point de vue oratoire, un progrès significatif.

M. de Mun entrait dans la pleine possession de tous ses moyens. Il avait une voix puissante et claire dont tous les auditeurs subissaient la séduction. A Lorient, un matelot qui venait de l'entendre, disait de lui : « Il a causé une heure, et il n'a pas craché une fois; c'est un homme ! » Ce pittoresque éloge ne laissait pas l'orateur indifférent. Mais déjà il mettait mieux que sa voix au service de ses opinions. Ses premiers discours étaient mal ordonnés; on y sentait comme un flottement, et l'énergie de leur accent ne dissimulait pas la mollesse de leur composition. Le ton était entraînant, mais les idées se traînaient encore, peu sûres de leur force, dans des allocutions où l'imprécation tenait trop souvent lieu de logique. Au bout de quatre

ans, l'instrument était au point : M. de Mun s'en servait en artiste, et presque déjà en maître. Il avait l'abondance, l'élégance, la clarté, la souplesse, le rythme. Aucune répétition n'alourdissait ou ne ralentissait le mouvement de son discours. Sa phrase était ample et large, plus riche de souvenirs que d'images, et, par là, plus près de la vie. Elle savait se faire familière pour se rendre plus aisément accessible. La réputation du capitaine orateur était très grande. Elle justifiait le mot de La Bruyère : « Le métier de la parole ressemble en une chose à celui de la guerre ; il y a plus de risque qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide. » Il s'en faut que la fortune militaire de M. de Mun eût été rapide! Tout au contraire, sa fortune oratoire s'était développée en un temps très court, mais on le connaîtrait mal si l'on pensait que le choix de sa carrière fut déterminé par des succès d'amour-propre. Il voyait de plus haut et il jugeait de plus loin.

La parole n'était pas, pour M. de Mun, un délassement de l'esprit : c'était une arme. Homme d'action, il ne parlait que pour combattre et pour agir. Quand il renonça à porter l'uniforme dans les réunions où il exposait son œuvre, il n'avait pas encore pris le parti de quitter l'armée. Il sentait que sa démission lui imposerait une candidature législative et il lui en coûtait « d'abandonner l'épée pour une tribune douteuse. » Mais, d'un autre côté, cette tribune l'attirait. N'était-elle pas le théâtre où il pourrait affirmer ses idées avec le plus d'éclat et le champ de bataille où l'Église, qu'il croyait menacée, devait être défendue? Et enfin, l'ambition lui était-elle interdite de « déployer au milieu des luttes parlementaires l'ardeur oratoire jusque-là dépensée au sein des réunions privées ? » Entre les conseils contradictoires qui lui venaient de ses amis, sa conscience, le seul maître qu'il eût jamais reconnu, se prononça pour la démission, dont un mandat législatif devait être l'inévitable conséquence.

***

Cette démission, acceptée en décembre 1875, lui rendit tous les droits du citoyen. Moins de trois mois après, le 5 mars 1876, il était élu député de Pontivy. Entre ces deux événements, M. de Mun avait profité de sa liberté pour prononcer au Havre,

le 15 janvier 1876, un discours qui marquait le point de départ de sa nouvelle carrière. Il y répondait au programme que Jules Simon venait d'y exposer, avec sa puissante et fine éloquence, dans une réunion organisée par la Ligue de l'Enseignement. Ainsi, la bataille était engagée.

M. de Mun s'y était jeté avec toute son âme. S'il avait « déposé l'épée pour conserver la parole, » il disait bien haut qu'il avait « retenu du métier des armes le cœur et la voix d'un soldat. » Il était le soldat du Christ. Qui donc pouvait être insensible à la fierté de son accent? « Je viens devant vous, n'ayant pas sans doute, pour me recommander à votre attention, l'éclat d'une couronne académique, ni l'autorité d'une des premières fonctions de l'État, mais cependant, confiant, dans la force de ma foi et surtout dans le nom que je porte et que tous, qui que vous soyez, vous êtes, j'en suis sûr, disposés à accueillir avec faveur, parce que ce nom a retenti d'un bout du monde à l'autre, et que la plupart d'entre vous se font gloire de le porter comme moi-même. Ce nom, qui nous confond tous dans une même famille, à l'heure de la naissance comme à l'heure de la mort, je veux le placer comme ma signature aux premiers mots de cet entretien : Je suis chrétien. » Cette belle profession de foi, ou, plutôt, cette déclaration de foi promettait. Nourri de *Polyeucte*, dont une citation terminait déjà un de ses discours, M. de Mun aurait, comme le héros de Corneille, méprisé « une foi morte. » La sienne était vivante et agissante. Elle le servit admirablement dans sa réponse à Jules Simon, qu'il proclamait à juste titre l'un des plus grands orateurs de notre temps, et dont il devait d'ailleurs, après des luttes passionnées, faire plus tard un si bel éloge en recueillant sa couronne académique. *Pour le Christ et pour la France!* ce cri, qui résumait le discours du Havre, inspirait le programme dont M. de Mun se réclamait auprès des électeurs de Pontivy. « La question religieuse, y disait-il, domine de toute sa hauteur les questions politiques, » et il conviait tous les catholiques à se grouper entre eux et à déployer hardiment leur drapeau contre la Révolution.

M. de Mun était royaliste. Pourtant sa profession de foi se taisait sur la question constitutionnelle. Ce silence n'était pas une abdication. Catholique avant tout, le candidat ajournait, sans les renier, ses espérances monarchiques pour se couvrir

du seul étendard de sa foi. Avant la guerre de 1870, il était royaliste d'habitude, ayant grandi dans la tradition légitimiste, plutôt qu'avec ferveur et réflexion. Il a dit lui-même qu'il ne sentait pas en lui « la raison d'être d'une fidélité dont il n'avait jamais connu l'objet et qui demeurait passive. » La guerre le rallia au trône et la monarchie du comte de Chambord lui apparut comme l'expression politique des idées qui germaient dans son esprit. Il était convaincu que la « foi catholique est, dans l'ordre social aussi bien que dans l'ordre politique, la base nécessaire des lois et des institutions. » Ainsi parlait-il comme candidat : à peine élu, il employait une formule plus saisissante, qu'il faut citer parce qu'elle résume tout l'effort de sa vie : « Opposer à la Déclaration des Droits de l'homme qui a servi de base à la Révolution la proclamation des Droits de Dieu qui doit être le fondement de la Contre-Révolution. » C'était un cri de guerre. On ne pouvait pas reprocher à M. de Mun de dissimuler ses desseins, mais faut-il être surpris de l'ardeur et même de la violence que la bataille ainsi engagée et prolongée pendant un tiers de siècle déchaîna entre les partis? Vous n'avez pas à redouter que j'en fasse revivre devant vous les incidents et le tumulte. Je ne serais pas, vous le savez, de l'avis de M. de Mun; mais si cette conférence, quoique inspirée par une admiration sincère pour un grand talent et pour un grand cœur, ne peut pas être un panégyrique, je n'aurai pas l'inconvenance d'y chercher, surtout ici, l'occasion d'une polémique ou d'une controverse.

Le temps a fait son œuvre et l'histoire peut juger. Elle juge les hommes selon la mesure qu'ils ont donnée de leur sincérité et de leur désintéressement. A ce double titre, et sans rien dire de son talent, la postérité, même celle qui n'a pas besoin de la frontière pour s'établir, a commencé pour M. de Mun. A propos d'un acte civique de Jules Simon, son ancien adversaire, il disait : « Quelle que soit l'opinion des hommes, il faut saluer la hauteur du courage et la force des convictions. Car rien n'est plus grand qu'un ferme caractère et plus noble qu'une âme indépendante. » Ce bel éloge s'applique à M. de Mun lui-même, et, pour ma part aussi, je n'en sais pas de plus grand. Mais M. de Mun, s'il m'est permis d'employer cette expression familière, jouait la difficulté : il y avait de la témérité dans son courage et son indépendance avait quelque chose d'un défi. Un pré-

dicateur peut exprimer des doctrines absolues et mépriser, du haut de la chaire, des contingences qu'il domine. Quand on est mêlé à l'action, que l'on vit au milieu des hommes et qu'on veut les convertir à sa cause, l'intransigeance, si elle est une vertu méritoire, n'est pas une vertu efficace. Certes, M. de Mun n'avait rien d'un sermonnaire : la tribune n'était pas pour lui une chaire, mais les théories absolutistes de Bonald, de Joseph de Maistre et de Veuillot avaient mis sur lui une telle empreinte qu'il ne reculait devant aucune de leurs conséquences et que leur orthodoxie, plutôt agressive, passait sans atténuations de leurs livres dans ses discours. Ses adversaires s'en irritaient, mais j'ai dit aussi que ses amis s'en étonnaient ou s'en affligeaient. Par exemple, M. de Maistre désirait pour la France un gouvernement qui acceptât d'être le soldat de l'Église et, suivant la pittoresque expression de saint Louis, le « Sergent du Christ. » Cette conception du XIII[e] siècle peut-elle convenir au XX[e] ? M. d'Haussonville ne le pensait pas et il disait publiquement à M. de Mun, avec l'appui décisif de l'histoire, que, dans les questions de politique intérieure, cette alliance étroite entre l'Église et l'État était « également dommageable au Gouvernement qui la conclut et à l'Église qui l'accepte. » M. d'Haussonville, d'ailleurs, ne se bornait pas à repousser cette subordination de l'État à l'Église que prêchait M. de Mun. Sa « fierté de catholique » ne redoutait ni l'expérience ni l'épreuve d'une séparation à laquelle il demandait seulement d'assurer à l'Église « le droit commun dans la liberté. » M. de Mun voulait plus. Un de ses ancêtres avait choisi pour armes un globe surmonté d'une croix, et pour devise ces deux mots : « *Nil ultra* ». Cette devise héraldique répondait à la conscience catholique de M. de Mun, mais en la transportant du domaine religieux dans le domaine politique, ne risquait-il pas de dépasser la grande parole qui laissait à César ce qui est à César? Il haïssait la Révolution française, non par rancune d'émigré, mais par passion d'apôtre, et cette passion emportait tout. On peut être sincère sans être impartial : M. de Mun avait la sincérité d'un inexorable parti pris. Il ne répudiait pas seulement 1793, il condamnait 1789. La *Déclaration des Droits de l'homme* était, à ses yeux, une charte satanique dont il n'acceptait aucun principe, et les débordements du fleuve en viciaient, pour lui, jusqu'à la source. J'ai relu la *Déclaration* célèbre, plus célèbre

que connue. On lui reproche de parler au citoyen de ses droits sans rien dire de ses devoirs. Rien n'est moins vrai. D'abord le préambule rappelle expressément « leurs devoirs » à tous les membres du corps social. Et puis certaines dispositions précisent ces devoirs. Et enfin, en disant que « l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits, » l'article IV ne marque pas seulement une limite, il précise et il impose un devoir. Lisez ou relisez cette *Déclaration* : vous n'y trouverez pas un mot qui heurte votre opinion ou qui froisse votre croyance. Elle est la charte des droits qu'aucune société ne peut abdiquer et l'expression des principes dont tout régime politique, quel qu'il soit, est tenu de faire sa base constitutionnelle. M. de Mun, orateur ou écrivain, ne combattait-il pas d'ailleurs la Révolution avec les armes mêmes, c'est-à-dire avec les libertés, que la Révolution avait mises entre ses mains? Ses amis avaient la fierté de son talent, mais la hardiesse de ses négations les effrayait, et, après un terrible réquisitoire qu'il avait prononcé en 1878 contre la Révolution « maudite », il savait bien, puisqu'il l'a dit, que la droite de la Chambre l'applaudissait par sympathie pour sa personne, mais non par adhésion à ses principes. M. de Falloux, peu suspect pourtant, l'attaquait vivement du dehors, et même les royalistes les plus attachés au comte de Chambord se disaient peu satisfaits d'une franchise dont ils redoutaient l'audace au moins autant qu'ils en admiraient la loyauté.

Seul, le Prétendant, isolé dans sa splendide intransigeance, adressait à l'orateur un compliment sans réserve, et il en précisait ou il en aggravait la portée dans la phrase célèbre : « Il faut, pour que la France soit sauvée, que Dieu y rentre en maître pour que j'y puisse régner en roi. » M. de Mun, tourné tout entier vers Dieu, n'avait pas encore appelé ce roi de ses vœux publics, et il n'était pas allé au delà d'une affirmation assez vague qui unissait « sa foi politique et sa foi religieuse. » Il fit le pas décisif en 1881, à Vannes, le 8 mars, dans un discours admirable, l'un de ses plus beaux par l'accent et par la forme, où le cri du Havre : *Pour le Christ et pour la France*, se complétait par la formule séculaire : *Dieu et le Roi*. Ainsi l'évolution de M. de Mun était complète ; il se donnait tout

entier, avec la plénitude de son talent et avec la générosité de son âme ardente, à deux causes qui lui apparaissaient désormais comme inséparables l'une de l'autre. Quatorze ans plus tard, une Encyclique lui imposait le devoir de « placer désormais son action politique sur le terrain constitutionnel. » Il obéissait en catholique soumis à la direction du Pape, mais n'était-il pas, au fond, surtout depuis la mort du comte de Chambord, plus catholique que royaliste, et même en acceptant ou en subissant la République, ne lui restait-il pas la Révolution à combattre ? Il ne s'en fit pas faute. Tandis que pour d'autres, catholiques, et même royalistes, la Révolution était « une sorte de Janus à deux visages, » dont ils détestaient la sanglante physionomie, mais dont ils respectaient « le masque libéral, » elle restait pour lui un monstre aux traits uniformément horribles, qu'il fallait abattre. D'un mot, pour M. de Mun comme pour M. Clemenceau, la Révolution était un « bloc, » accepté par celui-ci, rejeté par celui-là, mais à prendre ou à laisser tout entier. Je doute qu'il se rencontre encore beaucoup d'esprits pour imposer ou pour subir un jugement aussi sommaire sur un événement aussi considérable et aussi complexe. La vérité historique n'est jamais tout entière d'un seul côté et Renan a dit une parole profonde lorsqu'il a écrit que « tous les siècles d'une nation sont les feuillets d'un même livre. » Les abus de l'Ancien Régime doivent-ils nous interdire de reconnaître les services rendus par la royauté à l'unité et à la grandeur de la France ? La Révolution, de même, n'est ni tout bien ni tout mal. Elle est un événement humain, mêlé de rayons et d'ombres, et l'on a également tort de condamner ses principes à cause de ses excès ou de solidariser ses excès avec ses principes.

Au nom de ces principes mêmes, je revendique la liberté de la juger... librement, et non pas même d'opposer 1789 à 1793, mais d'admettre jusque dans ce tragique 1793, dont je déteste les horreurs, les jours héroïques et glorieux qui sauvèrent la Patrie.

La Révolution n'est donc pas un mot qu'il suffise de prononcer pour que toute sa signification s'en dégage ; mais la Contre-Révolution, moins encore. M. de Mun la proposait et il l'exaltait sur le ton du plus convaincu de ses apôtres, mais sans jamais en donner une définition qui permît de mesurer sur un pro-

gramme précis l'étendue de ses desseins. A première vue, la Contre-Révolution, c'est l'Ancien Régime. M. de Mun se défendait de vouloir ce retour en arrière. Sa loyauté reconnaissait que le temps avait détruit pour jamais des privilèges dont les abus avaient tué la raison d'être, et même il n'hésitait pas à dire que « le pouvoir absolu, trouvant en lui-même son propre châtiment, avait succombé sous le poids de ses fautes et d'une corruption qui avait envahi les classes les plus élevées de la société et jusqu'aux abords du trône. » Que voulait-il donc? Ni l'Ancien Régime, ni la Révolution, mais une société chrétienne, fondée sur l'alliance de l'Église avec l'État, et résolue à un grand travail de réforme sociale dont la reconstitution des Corporations serait une condition essentielle. Quand on veut dégager des discours de M. de Mun l'idée dominante, on en arrive à résumer son programme dans cette formule que j'ai employée il y a vingt ans sans qu'il l'ait contredite : *l'organisation du régime corporatif légalement obligatoire sous l'inspiration et sous la direction de l'Église catholique*. M. de Mun avait des accents de frémissante colère et de noble indignation quand il dénonçait les décrets de 1791 qui avaient interdit toutes les espèces de corporations et méconnu les intérêts communs des ouvriers. Mais le procès qu'il faisait à la Constituante remontait jusqu'à l'ancien régime et jusqu'à Turgot, dont les édits de 1776 avaient précédé et préparé l'œuvre de la Constituante, et ainsi se justifiait, dans l'ordre économique, la parole que M. de Mun appliquait à l'ordre philosophique et politique: « La Révolution était déjà dans l'Ancien Régime. »

Quoi qu'il en soit, les édits de 1776 et les décrets de 1791 procédaient de la même erreur contre laquelle les réalités de la vie sociale et les nécessités de la vie professionnelle devaient inévitablement réagir. L'illusion de M. de Mun était de croire que l'on pouvait ressusciter le passé et faire de la confrérie l'antichambre de la Corporation. Je cite encore M. d'Haussonville : « La Corporation chrétienne est sûrement la plus colossale chimère au service de laquelle des gens de cœur et de talent puissent dépenser leur temps et leurs forces. » Mais si M. de Mun commettait l'erreur politique et sociale de confondre le domaine économique et le domaine religieux, il avait raison de ne pas accepter la doctrine du *laisser faire, laisser passer* où se complaisait l'économie libérale. Il avait raison de ne pas

considérer le travail « comme une marchandise, » mais comme « l'acte de la vie humaine le plus noble de tous et dont on ne saurait tracer les règles en faisant abstraction de l'homme qui en est l'auteur. » Il prenait à son compte le mot si profond de Louis Blanc : « Quand les armes sont inégales, la liberté n'est que l'hypocrisie de l'oppression. » Et, pour rétablir une égalité nécessaire, non seulement il préconisait l'association professionnelle et même, d'un mot plus bref et plus clair, le syndicat, mais il ne reculait pas devant l'intervention de l'État pour assurer au travail les conditions et les garanties sans lesquelles, abandonné à lui-même et traité comme une marchandise, il abolit la liberté, la dignité et jusqu'au bien-être du travailleur.

M. de Mun a été le collaborateur et parfois même le précurseur de toutes les grandes lois ouvrières de la République, avant même que l'Encyclique *Rerum Novarum* eût tracé, avec une si admirable hauteur de vues, leurs devoirs sociaux aux catholiques. Sur ce terrain, s'il lui arrivait d'étonner et peut-être même d'alarmer ses amis, il avait la bonne fortune de se rencontrer avec ses adversaires et de créer ainsi autour de sa personne une atmosphère de déférente et unanime sympathie. Je me souviens d'un discours qu'il prononça devant la Chambre sur le travail des femmes et des enfants, au milieu d'une attention qui prit tout de suite le caractère d'un hommage. L'esprit de parti avait abandonné ses rancunes, et, d'un banc à l'autre, tous les députés cédaient à l'irrésistible talent de M. de Mun. La ferme autorité de sa conviction, la clarté de sa parole, le charme de sa voix, l'élégance aisée de sa tenue, avaient vaincu les plus rebelles. Habitué dans les débats politiques aux interruptions passionnées et parfois même désobligeantes, M. de Mun, écouté en silence dans ce débat social où il imposait peu à peu sa thèse, avait la modestie de rester simple et son discours gardait le ton d'une causerie. Son éloquence d'ailleurs, même dans les heures les plus ardentes, n'était jamais ni tendue ni déclamatoire. Elle s'élevait au sommet d'un large coup d'ailes, mais elle ne dédaignait pas ces « coteaux modérés » où la raison est plus à l'aise pour avoir raison.

***

Quel était son secret? M. de Mun nous l'a livré dans une page émouvante et nuancée qui est une véritable confession : « Aucun discours, écrit ou non, ne peut être vraiment sérieux, s'il n'a été fortement préparé par la lecture et par la méditation. Lire, le crayon à la main, voilà le premier travail oratoire. Après cela, il faut composer, et c'est la souffrance, que connaissent bien tous ceux qui ont essayé de faire passer dans d'autres âmes quelque chose de la leur. Les matériaux sont là, en monceaux: lesquels choisir, comment les disposer? Les idées se pressent, haletantes, assiègent le cerveau : comment les ordonner? Quelle en sera l'expression saisissante? C'est un combat qui se livre d'abord dans la nuit; tout à coup, comme le soleil perce la nue, l'inspiration s'élance, dissipe l'obscurité, illumine le sujet. Le discours a pris corps, mais un corps fugitif qui se dérobe, et qu'il faut saisir, embrasser étroitement, jusqu'à ce que, dans une véritable ivresse de l'esprit, la pensée maîtresse se fixe, lumineuse, en un point culminant vers lequel il faudra, tout à l'heure, entraîner l'auditeur dompté. Alors, les nerfs tendus par ce grand effort, l'orateur peut paraître : il est prêt. Sauf les cas très rares, où, sous l'empire d'un événement imprévu, le cœur se précipite aux lèvres dans une soudaine explosion, l'improvisation elle-même n'est vraiment oratoire que si elle naît de ce long travail. Il faut qu'elle en jaillisse, comme la feuille s'échappe brusquement du bourgeon, lentement formé par la sève accumulée : sans quoi, elle n'est que le vide assemblage de parole sonores et la confuse expression de pensées imprécises. »

Aucun orateur digne de ce nom ne contredira ces aveux. L'éloquence est un don, mais il n'est pas de don qui se suffise moins à lui-même. Qui donc l'a définie « une facilité naturelle et une difficulté apprise? » Ceux-là ne devraient pas parler qui n'ont pas appris la difficulté de la parole. Chaque orateur a ses procédés : celui-ci lit, avec plus ou moins d'habileté; celui-là récite, avec plus ou moins d'art; un troisième lit et récite, mais aucun n'improvise, au sens courant où le public l'entend. C'est Berryer qui l'a dit, et quel témoignage vaut le sien? « Savez-vous le secret des improvisateurs : c'est qu'ils n'improvisent

pas du tout. Bien pénétrés d'une pensée, d'un sentiment longuement médité dans leur cervelle, ils se sont dit vingt fois, cent fois, la même chose et, l'occasion venue où ils l'expriment à haute et intelligible voix, ils n'ont de mérite dans la vivacité de l'expression que la maturité de la réflexion. Voilà le secret des gens qui parlent en public. Pour moi, qui suis du métier, je ne saurais jamais dire ce que je n'aurais jamais pensé. » Certes oui, Berryer était du métier, — et aussi Mirabeau, qui disait à Barnave : « Je vois bien que pour improviser sur une question, il faut commencer par la bien savoir, » — et aussi le général Foy, qui disait à Villemain : « Rien ne prépare à la facilité que l'effort, » — et aussi Gambetta et Jaurès, qui essayaient à plusieurs reprises leurs discours sur leurs amis, — et aussi, n'est-ce pas? M. de Mun, qui, d'abord inconscient du péril, connut l'angoisse de la parole publique quand il sentit derrière le jeu des mots la force et la responsabilité des idées, sans lesquelles ils ne sont qu'une vaine et pitoyable jonglerie.

Est-ce à dire qu'un événement, un incident, une brusque émotion, ne puissent pas arracher à un orateur un cri, une explosion, une apostrophe, une réplique qui le jettent hors de lui devant un auditoire passionné et haletant? Ce serait nier l'évidence et, encore pis, refuser leurs droits à la vie et à l'action. Imaginez le comte de Mun en uniforme, assisté de Mgr Mermillod qui présidait, devant une salle remplie jusqu'à déborder d'une triomphante jeunesse, où des Saint-Cyriens, des Polytechniciens, des élèves de l'État-Major, se pressaient sur d'étroits gradins. Écoutez-le évoquant ce souvenir : « Aucun auditoire ne m'a jamais pareillement transporté. Je ne sais quel discours je fis. Je n'en ai gardé aucune trace; mais mon âme tressaille encore de l'enthousiasme qui bientôt m'emporta, les yeux rivés à ceux de tous ces jeunes gens, le cœur comme fondu dans les leurs... L'orateur, en face de pareils auditeurs, sent s'éveiller en lui une force imprévue. L'intelligente ardeur des regards attentifs répond à l'appel des siens, comme par l'effet d'un courant magnétique; la généreuse sincérité des âmes l'entraîne à s'abandonner sans réserve. » Qu'ajouter à cette analyse?

M. de Mun ne se rappelait pas, trente-quatre ans après, quel discours il fit, — et je suis ému par l'admirable simplicité de cet aveu, — mais on sent, comme il le sentait lui-même, qu'il

fit un de ses plus beaux discours. Pour un véritable orateur politique, l'auditoire est un collaborateur auquel il rend presque autant qu'il lui donne. Son discours n'a d'action que dans la mesure où il est un dialogue et un don réciproque des âmes. Mais, à cause de cela même, ce qui fait sa force fera sa caducité. Au discours publié il manque un personnage : le public. Il lui manque aussi le jeu de l'orateur. Victor Hugo l'a dit de telle sorte qu'il faut toujours revenir à lui pour le dire : « Tout ce qui était saillie, relief, couleur, haleine, mouvement, vie et âme, a disparu... Où est le souffle qui faisait tourbillonner toutes ces idées comme des feuilles dans l'ouragan ? Voilà bien le mot, mais où est le geste ? Voilà le cri, où est l'accent ? Voilà la parole, où est le regard ? » M. de Mun avait le geste, l'accent, le regard. On peut dire qu'en prenant possession de la tribune, il prenait possession de l'Assemblée. Sa haute taille, sa distinction, sa fière élégance imposaient le respect et l'attention. On sentait que ce talent, mis au service d'une conscience, n'était jamais inspiré par un intérêt ou par un calcul personnel. La voix était claire, la diction nuancée, le geste sobre. Quand les interruptions le pressaient et déchaînaient le tumulte, M. de Mun restait maître de lui, face aux adversaires, impassible et dédaigneux, haussant les épaules d'un léger mouvement qui lui était familier. Il répliquait, souvent même avec bonheur, mais la riposte n'avait ni la flamme, ni le mouvement, ni l'ironie du discours. M. de Mun avait plus d'esprit dans la conversation qu'à la tribune. D'autres provoquent les interruptions, soit qu'elles fouettent leur verve, soit qu'elles fassent diversion à leur embarras ; il ne les redoutait pas, mais ce n'est pas dans le jeu des répliques, contraire à la belle ordonnance d'un discours, que s'exerçait sa maîtrise. Il ne ressemblait pas sur ce point à Mgr Freppel, dont la bonne humeur ne répugnait pas à des plaisanteries faciles ou à des reparties piquantes, dont la Chambre tout entière s'égayait. M. de Mun, même à la tribune, gardait ses distances. La camaraderie parlementaire n'avait pas de prise sur lui et le bon socialiste Coutant, qui tutoyait tout le monde dans tous les partis, n'avait pas osé risquer cette incorrection. A vrai dire, toute la Chambre estimait M. de Mun, et ce n'est pas seulement de son parti qu'il était la parure. Jaurès se plaisait à causer avec lui et à prolonger dans les couloirs, sur un ton moins tendu, les discussions de la salle toute voisine.

Quand on sut qu'un ordre formel des médecins avait interdit à M. de Mun la tribune, dont les émotions violentes pouvaient lui être fatales, la sympathie fut unanime. On le plaignit et on se plaignit : il peut arriver aux partis de valoir mieux que leurs passions !

* * *

M. de Mun, après le discours qu'il prononça le 14 octobre 1902, ne monta pas à la tribune pendant neuf ans. Croyant sa santé améliorée, il tenta au dehors une expérience en adressant, le 29 novembre 1903, à l'Association catholique de la Jeunesse Française, une allocution où son talent fut égal à lui-même dans l'expression de sa foi religieuse et de sa foi sociale.

Il fit le procès des « catholiques honoraires » et il trouva des accents magnifiques pour prêcher la confiance et l'action. Mais il avait trop présumé de ses forces et il dut renonçer à renouveler cet effort. Heureusement que si la parole lui était refusée, il lui restait la presse pour s'expliquer sur les affaires publiques et continuer sa propagande. Moins écrivain qu'orateur, il maniait pourtant la plume avec un réel talent, fait de clarté, de mouvement, de fine et pressante ironie. Même, il se révéla polémiste. Il n'avait pas l'âpreté railleuse, la verve pittoresque, l'abandon débraillé de Louis Veuillot; mais ses traits, lancés d'une main plus aristocratique, manquaient rarement le but qu'ils voulaient atteindre. Ses *Combats d'hier et d'aujourd'hui* sont l'histoire critique des événements publics pendant une dizaine d'années. Mais il faut dire nettement qu'ils ne sont pas l'histoire. M. de Mun écrivait presque au jour le jour, pressé par l'actualité, dans la hâte un peu fiévreuse de l'article attendu, sous l'action immédiate d'événements dont il ne pouvait pas toujours connaître les dessous, les raisons et les conditions. L'opposition ne s'embarrasse pas des difficultés dont le pouvoir, qu'elles gênent ou qu'elles retardent, est souvent contraint, pour mieux agir et pour agir à son heure, de taire la réalité. Il est plus aisé de faire une critique que de porter une responsabilité. M. de Mun voulait, de toute bonne foi, être impartial, mais il n'était pas toujours juste. En revanche, sa courtoisie était impeccable. Il ne s'attaquait aux personnes que dans la mesure où il fallait les nommer pour dénoncer leurs idées. Cette modération lui per-

mettait des « retours, » qui n'étaient pas des contradictions. Comme Michelet, il « situait ses justices. » Parce qu'il avait critiqué chez un ministre un acte qui lui paraissait blâmable, il n'hésitait jamais à approuver une mesure qu'il croyait utile : il se rapprochait alors de ceux qu'il avait combattus. Il avait l'amour passionné de la France et de l'armée. Qui aimait l'une et l'autre trouvait aisément, malgré toutes les divergences, sa main loyalement tendue. Il détestait la politique de Gambetta, mais il a rendu hommage à la Défense Nationale, qui avait laissé son auréole à la Nation en deuil, et à la fascination, à l'attrait, au charme encourageant, aux « grâces infinies » du grand tribun. Il avait critiqué la collaboration de M. Millerand au ministère de Waldeck-Rousseau, mais quand, sous le ministère de M. Poincaré, M. Millerand rendit « par sa belle et indépendante énergie confiance à l'armée, » M. de Mun ne lui marchanda ni sa confiance ni sa gratitude.

Ah! l'armée, quel culte il avait pour elle! Elle lui a inspiré deux de ses plus beaux mouvements oratoires. Il s'écriait, le 11 juin 1887, devant une Chambre transportée d'enthousiasme : « Il y a, messieurs, — nous avons bien le droit d'évoquer ces souvenirs, — il y a sur le plateau d'Amanvillers, une route qui monte à Saint-Privat-la-Montagne. Elle s'appelle encore le chemin funèbre de la Garde Royale. C'est là que l'élite de l'armée allemande est tombée dans un combat de géants ; et si je me laissais aller, combien d'autres souvenirs héroïques se presseraient devant mes yeux, depuis Wissembourg et Reischoffen jusqu'à cette charge de Sedan dont je ne puis parler, moi, qu'avec des larmes dans les yeux, parce que la moitié du régiment de chasseurs d'Afrique où j'ai fait mes premières armes y a trouvé la mort, cette charge de Sedan qui arrachait au roi de Prusse un cri pareil à celui de Guillaume d'Orange à Nerwinde : « Oh! les braves gens! » comme l'autre avait dit : « L'insolente nation! » Voilà pour l'armée d'hier, celle à laquelle la défaite n'avait pas enlevé l'honneur. Et voici, en 1902, l'armée nouvelle, celle qui devait recueillir l'honneur de la victoire. « Malgré tant d'épreuves, l'armée est debout, fière et frémissante. L'année dernière, quand nous avons vu, dans les plaines de Bétheny, défiler dans leurs vêtements de campagne les divisions de fer, compactes, impénétrables; et les canons, minces et gris, au long corps effilé, passer en bondissant; et

les chasseurs à pied, alertes derrière les clairons joyeux ; et la cavalerie, dans un tourbillon, agitant ses étendards ; quand, à cette vue, les larmes ont mouillé les yeux, serré les gorges, étreint les cœurs, ah! nous avons tous senti que l'armée ne peut pas périr! »

L'armée ne pouvait pas périr, ni la France, dont elle était le bouclier. M. de Mun sentit, dès 1911, après le coup d'Agadir, que l'Allemagne était résolue à jouer la partie suprême, et à mesure que se déroulait, en France et au dehors, le drame européen, il suivit avec une admirable clairvoyance ce qu'il a appelé « le mouvement ascendant de l'énergie patriotique. » Trois dates et trois livres : 1912 : *Pour la Patrie;* 1913 : *L'Heure décisive;* 1914 : *Les Derniers Articles.* Ces livres sont un avertissement continu. Quand on relit les articles dont ils se composent, on est frappé des vues prophétiques qui y abondent et de la haute sagesse avec laquelle Albert de Mun jugeait les événements, leurs causes, leurs développements et leurs conséquences. Qu'il s'agisse du Maroc, des Balkans ou de l'Autriche, il montre partout la main de l'Allemagne, dont la diplomatie, tantôt cauteleuse et tantôt brutale, qui passe des caresses aux menaces avec l'aisance de l'hypocrisie la plus raffinée, poursuit invariablement le dessein d'une hégémonie au secours de laquelle elle appellera, l'heure venue, une force qu'elle développe. Ses gracieusetés protocolaires laissent M. de Mun indifférent. Pourtant, un jour, une image l'émeut : l'empereur Guillaume, serrant, aux manœuvres suisses, la main gauche du général Pau, mutilé de la main droite depuis Reischoffen! « Tableau symbolique, dit-il; nous sommes ainsi. Toutes les poignées de main que les Allemands nous donnent vont à notre main gauche; la droite est coupée depuis quarante-deux ans! » M. de Mun sent au fond de lui-même la douloureuse amertume de cette mutilation, mais il ne porte pas de défi et il ne provoque pas le destin. Ses articles ne sont pas « le téméraire appel d'un cœur de soldat au hasard d'une guerre préméditée : » ils sont « l'avertissement réfléchi d'un patriote attentif à la menace d'une guerre inévitable. » Quand sonnera le « glas formidable » de l'*heure décisive*, il veut que toutes les forces, toutes les énergies, tous les dévouements soient prêts et unis *pour la Patrie.*

Il n'est pas l'homme d'un parti. Il tient la plume pour la

France. Il parle aussi pour elle. Après neuf ans d'un silence qui a dû coûter cher à son cœur ardent, à son cœur menacé de se rompre, s'il l'expose à des contradictions trop violentes, il monte à la tribune le 14 décembre 1911. C'est un événement. A peine M. de Mun est-il face à l'Assemblée que de vifs applaudissements éclatent de toutes parts. J'ai conservé le souvenir de cette ovation spontanée qui honorait la Chambre, fière de rendre hommage au talent et au patriotisme d'un grand orateur trop longtemps muet, et qui risquait une périlleuse épreuve pour remplir un devoir de conscience. Combien dans cette salle, et sans doute même les plus nombreux, qui, ne l'ayant jamais entendu, se faisaient une joie impatiente de l'entendre ! Combien d'autres, et jusque sur le banc de ses adversaires, qui, l'ayant souvent admiré, se demandaient avec une anxiété sympathique s'il serait égal à lui-même ! La tribune est toujours une gageure, et il peut lui arriver de trahir ceux qui, même involontairement, lui ont été infidèles. Mais il y avait dans l'attention unanime qui accueillait l'orateur un sentiment plus élevé que la curiosité d'un spectacle. C'était la convention franco-allemande relative au Maroc et au Congo qui était en jeu. M. de Mun avait déposé une motion préjudicielle pour demander l'ajournement du débat. Pouvait-il s'en tenir là? Personne ne le pensait, et il était inévitable qu'il abordât le fond même de la question. Seule, sa pâleur disait son émotion. Mais sa voix assurée, sa prononciation nettement articulée, la fière aisance de son allure, affirmaient, dès les premiers mots, une maîtrise dont la Chambre tout entière subissait le charme et l'ascendant.

Aucune préoccupation de politique intérieure n'inspirait son discours, qui avait pourtant, à de certains passages, l'âpreté ou l'ironie d'un réquisitoire. Admirablement composé, d'une ordonnance soutenue et sobre, il se faisait une parure de sa simplicité même. Rien n'échappait, dans un problème obscur et complexe, poursuivi dans des négociations mal connues, aux questions précises et pressantes de M. de Mun. Et que d'heureuses formules ! « Le sentiment pour les nations est une sauvegarde de leur honneur. L'honneur des nations est le premier de leurs intérêts. » Et celle-ci, sur les offres du moyen Congo faites imprudemment à l'Allemagne à titre de compensation : « Compensation de quoi, et pourquoi ? Il n'y a pas ici un seul député, à quelque parti, à quelque région qu'il appartienne, qui n'ait

entendu, à ces nouvelles, autour de lui une explosion d'abord de stupeur et bientôt de colère ! Ah ! messieurs les ministres, il faut que vous lui rendiez grâce à ce généreux pays. Il vous a sauvés de vous-mêmes ! » Et l'émouvante, l'éloquente péroraison, d'une concision tout attique. « Je supplie la Chambre de réfléchir. L'histoire la regarde, celle de demain, cachée dans l'obscurité du présent, celle d'hier, debout dans le deuil du passé, et celle-là vous crie, avec des mots terribles, de quelle responsabilité se chargent les Assemblées quand, aux heures critiques, au lieu d'exiger toute la vérité, elles obéissent aux sommations d'un pouvoir aveuglé. » Je me souviens de l'ovation formidable et prolongée qui accueillit ces belles paroles. La thèse de M. de Mun, d'ailleurs hasardeuse sur quelques points, fut vaincue. Mais le talent de l'orateur, supérieur à lui-même, força l'admiration, qui fut unanime.



Ce chef-d'œuvre fut son dernier discours. Pendant les trois années qui lui restaient à vivre, M. de Mun n'aborda plus la tribune. J'ai dit que la plume lui restait. Elle fut pendant les neuf premières semaines de la guerre son arme quotidienne de combat. Cette guerre, il l'avait prévue dans son dernier discours. « Je ne fais pas des rêves lointains d'équilibre général, encore moins de paix universelle. Je regarde les faits, l'état présent de l'Europe. A aucun moment, depuis quarante ans, il ne m'a paru, de l'Orient à l'Occident, plus troublé et plus menaçant. » Mais il avait prévu aussi que l'union nationale serait la condition nécessaire de la Défense Nationale. En 1912, sans rien abdiquer des « imprescriptibles revendications » des catholiques, il disait : « Dans cette lutte où les réduisent d'injustes attaques, ils gardent les yeux sans cesse fixés sur le drapeau, prêts à courir à lui dès qu'il est menacé, comme, sur le plateau du Mans, les volontaires de l'Ouest se serraient à son appel héroïque, derrière Gougeard, le soldat républicain. »

Ce fut l'honneur de la République, en 1914, d'appeler autour du drapeau toute la France. M. de Mun répondit à cet appel, ou, plutôt, il l'avait devancé. Mais il avait soixante-treize ans et son bras vieilli ne pouvait plus tenir l'épée. Il s'assigna alors pour tâche de noter, dans la terrible partie qu'il

attendait depuis quarante-quatre ans, les battements du cœur de la France et, sans autre mandat que celui de son patriotisme ardent et désintéressé, il se fit le ministre de la confiance nationale. Il l'avait, cette confiance, chevillée dans l'âme, et rien ne put, pendant deux mois, rien, ni les défaites, ni les déceptions, ni les cruelles incertitudes, en briser l'élan ou en altérer l'optimisme. M. de Mun était un croyant de la victoire. Il ne pouvait pas, il ne voulait pas, accepter l'idée d'une France vaincue pour la seconde fois et dont la défaite aurait, cette fois, consommé la déchéance. Il évoquait l'histoire pour donner aux événements leur portée réelle, pour triompher des apparences passagères, pour subordonner les détails à l'ensemble, pour apaiser l'angoisse qui risquait d'envahir, d'amollir, de déprimer les âmes. Son journal était une tribune, d'où il parlait à la France. On attendait avec impatience ses articles enflammés, dont Paul Deschanel a dit qu'ils tenaient à la fois de l'hymne guerrier et de la prière ; on les lisait avec passion ; on les commentait avec gratitude. Tous les jours, il répandait la manne consolatrice et bienfaisante. Son éloquence, parce qu'elle était sincère, se moquait de l'éloquence. Mais elle exhalait des accents magnifiques où tout son être se donnait. La victoire de la Marne, dont il disait prophétiquement que « elle était sans doute plus grande que nous ne la mesurions nous-mêmes, » lui arracha un cri d'enthousiasme et de foi. Si elle ne réalisa pas tout de suite les espérances qu'il y attachait, il ne fut pas découragé et il comprit que cette partie, où l'Allemagne jouait sa vie comme nous la nôtre, ne se réglerait pas en un jour ni en une bataille. Il vécut assez pour voir dans ses commencements la guerre des tranchées qui justifiait cette opinion et reculait la réalisation de son rêve patriotique.

Il disait toujours, parce qu'il le croyait, que le succès récompenserait nos efforts et nos sacrifices, mais il ajoutait : « Si la guerre dure deux ans, je ne verrai pas la victoire. » Il n'en vit que l'aurore. Entre sa mort et la victoire, il s'écoula quatre années terribles pendant lesquelles la France s'obstina à ne pas mourir. Malade et se sachant perdu, M. de Mun poursuivait à Bordeaux, avec une sérénité souriante, la noble tâche que lui avait assignée son poste de combat. Il ne limitait pas son devoir à son journal ; il visitait les hôpitaux, où, dissimulant ses propres souffrances, il consolait avec une douceur fraternelle les

blessés, qui l'adoraient. C'était son viatique. Autour de lui, il prodiguait la gaieté, la confiance, l'espoir, le courage. Il s'intéressait aux autres, à leurs affaires, à leurs soucis, à leurs inquiétudes, à leurs douleurs; mais il ne voulait pas qu'on s'intéressât à son propre état, et, la crise passée, plus pâle, mais souriant toujours, il donnait le magnifique exemple d'une vaillance surhumaine. Son dernier article analysait des nouvelles qui n'étaient précisément pas bonnes, mais il ne voulait en voir que le bon côté et il concluait en disant : « Il n'y a pas de quoi pousser au pessimisme. » Quand on relit l'admirable série de ses commentaires, qu'aucune des pages écrites sur la guerre n'a dépassée, on est frappé de la force des raisonnements sur lesquels s'appuyait son imperturbable optimisme. Certes, il lui arrive, dans l'enivrement d'une grande nouvelle ou d'un cher souvenir, d'être ardemment lyrique, mais il discutait les communiqués la carte en main, avec la précision d'un officier d'état-major. Il faisait appel à la raison et au cœur, et aussi à « ces raisons du cœur que la raison ne connaît pas. »

Sans la guerre, M. de Mun eût laissé le souvenir d'un grand orateur catholique, dont la gloire aurait rivalisé avec celle de Montalembert. La guerre l'arracha aux partis. Il ne fut jamais plus fervent dans ses croyances, mais, fidèle au pacte de l'union sacrée, il ne livra plus de batailles qu'aux ennemis de son pays. Sa mort fut un deuil national. Parmi tous les témoignages de respectueuse sympathie que reçut Mme de Mun, je n'en sais aucun qui ait mieux que celui d'Edmond Rostand exprimé la douleur commune : « Madame, les âmes de la France se pressent autour de votre cœur. » L'âme de la France reste fidèle au soldat, à l'orateur, à l'écrivain, qui l'a si noblement comprise, exaltée et servie.

LOUIS BARTHOU.

L'ÉGARÉE

TROISIÈME PARTIE (1)

Par longues files, trois wagons bondés dont craquaient les portières, les avaient laissés couler sur le quai. Et puis le train, qui venait de la frontière, était reparti, et ils restaient là, couvrant le trottoir, appuyés au mur blanc de la petite gare, tas grouillant de loques et de pieds nus, de pauvres paniers, de visages empoussiérés, de cheveux ternis, masse compacte et répandue où se distinguaient d'abord, comme les raisins luisant dans une pâte grisâtre, les yeux noirs innombrables et tout effarés.

C'était les gens venus d'Espagne pour aider, au pays de Banyuls et de Collioure, à la cueillette des raisins. Les hommes, sur l'épaule, portaient la couverture frangée, de laine et de cordes, les femmes avaient de longues jupes de percale, aux volants fripés. Sur quelques corsages se tendait le fichu castillan, sombre avec des fleurs violentes; sur beaucoup d'épaules dormait un petit enfant. Et le vent léger de septembre balançait autour d'eux avec le parfum de quelques roses prises au jardin enclos du chef de gare, des odeurs de vieux linge, de sueur et d'ail.

Debout, un poing à sa hanche ceinturée de noir, la tête renversée, un adolescent longuement appuyait à ses lèvres une gourde graisseuse et plate. Des mères dégrafaient leur corsage. De tout petits, pour se dégourdir, se dressaient, trébuchaient, rampaient, essuyant la poussière de leur ventre trop gros, de

Copyright by André Corthis, 1923.

(1) Voyez la *Revue* du 15 février et du 1er mars.

leurs genoux cagneux, de leurs mains sales. Et des jeunes filles, maigres et belles, chuchotaient fièvreusement avec des rires un peu rauques.

Celles-là jamais encore n'étaient venues de ce côté; mais des hommes qui, chaque année, depuis longtemps faisaient le voyage, menaient la bande. Ils ne voulurent pas permettre qu'elle s'attardât.

— *Vamos!* (1) disaient-ils.

— *Animo!* (2) Nous ne sommes pas arrivés encore.

— Nous nous reposerons dans les fermes, dans les maisons.

— *Vamos, vamos!...*

Alors, riant ou geignant, les femmes reprirent tout le bagage jeté sur le sol à la descente du wagon. Au creux de leur taille, sur la hanche saillante, elles chargèrent les paquets, serrés et durs comme des sacs de sable, bien cousus à grands points dans des morceaux de vieille toile. Les paniers, s'ils avaient une anse, se passaient au bras; les malles n'embarrassaient point davantage. Petites, elles étaient recouvertes d'une peau de chèvre, avec ses poils gris, ou de plaques métalliques vertes et jaunes. Les quelques fortunées qui en possédaient une se baissaient un peu pour qu'on la leur mît sur la tête, bien équilibrée par le solide chignon. Elles se redressaient, oscillantes d'abord, vite assurées, et elles s'en allaient ainsi, droites, la face impassible, gardant, malgré le fardeau, ce doux balancement du corps sur les hanches que les hommes suivaient d'un œil vague pour se consoler de la fatigue, de l'ennui, et de respirer un air étranger.

— *Vamos!* répéta l'un d'eux qui s'impatientait.

La horde traversa la gare et déferla sur la route chaude. Ce n'étaient pas des mendiants, des gens simplement du plus pauvre peuple; et la misère des terres arides se reformait autour d'eux. Un cellier s'ouvrait, montrant ses foudres cerclés de fer qui recevraient bientôt le vin nouveau. Une grille verte protégeait une maison blanche. Dressés sur le talus, de beaux oliviers retenaient par mille aiguilles d'argent délicat la pendante courbe du ciel. Mais tout cela cessait d'être à cause de ceux qui passaient. La plaine fauve où ne se peuvent nourrir que la poussière et les cailloux, les chemins tournant vainement au flanc

(1) Allons.
(2) Courage.

des montagnes nues, les masures dont tout est éloigné, jusqu'au secours de l'eau vive, étaient plus réels un instant que tout ce clair pays marin et vigneron.

Sous les pieds nus traînants et las, sous les traînantes espadrilles, la poussière épaisse montait. Et, nostalgique déjà, une femme se mit à chanter. Elle était grande et grêlée, la bouche gonflée, les yeux réduits à deux traits luisants et longs, dans les boursouflures de la chair. Sa voix, un peu rauque, avait des notes voilées et douces qui traînaient indéfiniment, troubles comme ces buées qui oppressent la campagne quand se prépare un jour trop ardent.

Dos besos tengo en el alma
Que no se apartan de mi,
El ultimo de mi madre
Y el primero que te di (1).

Des gens venaient au seuil des portes, regardaient la troupe étrangère. Au bord de la route, sous un petit arbre tout chargé de poussière, Claude et Pierre se rangèrent quand elle passa devant eux.

— Ce sont les vendangeurs d'Espagne, expliqua la jeune fille.

— Ils sont bien sales, dit Pierre. Et cette nonchalance de leur marche, de leurs gestes est curieuse à observer. Ils ne doivent guère abattre de besogne, ces gens-là.

— Je ne sais pas, dit Claude... Écoutez cette femme...

— Vraiment, s'étonna-t-il, cette psalmodie vous plaît?

Ils continuaient lentement leur route vers la gare... « Samedi! n'avait plus cessé de penser Claude depuis le soir où, toute tremblante encore de sa course dans l'orage, elle regardait trembler sous ses doigts la lettre de Pierre. Après, il y aura dimanche, lundi, mardi tout entiers... et le matin de mercredi où il repartira. » Était-il bien possible qu'il fût venu déjà, ce dernier matin, que fussent détruites déjà les heures innombrables dont toutes ces journées devaient être faites? Et Claude, en vérité, les avait-elle vécues? Tournée vers cet homme qui marchait près d'elle

(1) J'ai deux baisers dans l'âme
Qui ne se séparent point de moi:
Le dernier baiser de ma mère
Et le premier que je t'ai donné.

et se tournait lui aussi à chaque pas, elle regardait la barbe courte et fine dont s'allongeait un peu son solide visage, ses cheveux rejetés, ses tranquilles yeux noirs. Pierre Breuillois... Pierre... son fiancé... Il était donc venu... il allait repartir.

Ses volontés de joie, ses vagues inquiétudes, tous les souvenirs confus et vagues des trois rapides journées revenaient à la fois pendant ces dernières minutes, se mêlaient sans ordre, sans trouver dans le temps une place bien précise. Était-ce hier, ou le soir du samedi, — ou bien il y avait longtemps déjà, si longtemps! — que Pierre Breuillois, pendant le premier repas, émerveillait de ses paroles, de ses théories, de sa sagesse, Mme Beltran et Louise croisant respectueusement au bord de la table leurs humbles mains gonflées? — Était-ce hier que, tout impatient, il entraînait sa fiancée vers la plage nocturne?

Là-bas, loin des maisons. La masse énorme du fort les dominait. Très haut, si haut que cela semblait être au plus profond de ce ciel lointain, on distinguait des formes d'arbres délicates et noires par-dessus le mur des terrasses. En bas bougeait et gémissait la mer obscure. Elle sentait l'algue, la vase chaude, la pourriture. Soudain un souffle traversait tous ces relents. On y distinguait le grand parfum pur des vagues qui se gonflent au large avec d'autres parfums troubles et doux venus des jardins de la terre... C'est cela seulement que veut se rappeler Claude. Ah! pourquoi faut-il qu'elle se rappelle aussi, avec une violence où s'anéantit tout le reste, deux bras la saisissant, une bouche qui la cherche, et son visage détourné, son instinctive révolte, et ses larmes sous ce baiser qu'il faut enfin subir?

L'épouvante, aussitôt!... « Que va-t-il supposer?... Que va-t-il demander?... » Lâchement elle voulut sourire... Mais Pierre souriait aussi.

Pierre est un sage et n'accepte point d'être tourmenté par un soupçon ridicule ou de mesquines inquiétudes. La femme qu'il reconnaît digne d'être aimée par lui, il l'a jugée une fois pour toutes. Il sait qu'il la connaît, la comprend parfaitement. Il est tranquille et s'explique tout.

« Essai de coquetterie, ou bien, après un mois de séparation, l'émotion trop violente... les nerfs... » Il est tranquille. Et pendant leurs promenades, pendant leurs causeries à chaque instant de ces trois jours où ils se sont retrouvés, il a gardé cette tranquillité, comme Claude a gardé cette inquiétude. Devant

chaque question elle a rusé, s'est détournée; elle fut complexe, fuyante, évasive. Elle s'est dérobée si bien, qu'admirant sa propre adresse elle en était presque effrayée... Mais une grande joie trouble et violente envahissait Pierre près de la fiancée retrouvée. Les questions qu'il posait, les réponses peu écoutées étaient avant tout un jeu par quoi il cherchait à se distraire. Jamais le souple corps, les profonds yeux gris, le petit front lisse et nu entre les boucles noires ne lui ont paru si délicieux. Et le tendre regard qu'il abandonnait sur Claude s'alourdissait quelquefois au point que, de ses deux mains étendues, elle eût voulu le repousser. Alors, comme le premier soir, il prenait Claude dans ses bras. Et comme le premier soir elle avait ce sursaut de révolte, venu de l'instinct, et qui ne raisonne plus... Mais Pierre a continué de ne pas s'étonner. Troublé dans sa chair, il concevait parfaitement que cette enfant se troublât autant que lui-même et sa défaillante sagesse aimait assez à être réveillée par cette défense d'une pudeur qui craignait trop de défaillir.

A présent encore, à cette minute du départ, il continue d'être heureux, car il a trop de raison pour permettre que le bouleverse une séparation si brève. En octobre, Mme Lestaque et sa fille viendront passer à Malives les beaux jours de l'automne. Alors définitivement la date du mariage sera arrêtée. Les choses ont été convenues ainsi... Pierre est heureux.

Une fois encore, longuement, Claude le regarde. Lui, voit les joues trop blanches, les tempes où le sang bleu a comme cessé de battre. Il voit les yeux meurtris tout autour, et que dilate une étrange lumière... Qu'elle s'émeuve ainsi, à l'heure de le quitter, l'agite d'une espèce de reconnaissance violente et triomphale.

Une affiche jaune décollée à demi se balançait au vent, sur la muraille avec un grincement d'imperceptibles griffes. Ils entrèrent dans la petite gare.

Il n'y avait pas, ce matin, d'autres voyageurs; sur le quai vide, Vincente veillait aux valises qu'elle s'était chargée de porter. Un peu plus loin, un employé brouettait une cage de bois remplie de lapins noirs et blancs. Une petite sonnerie fiévreuse annonçant que le train était près, tout près, ne cessait plus de retentir.

Pierre s'approcha de Vincente; soigneux, il vérifia une fois

de plus les serrures et les courroies des valises, compara l'heure de sa montre à celle de l'horloge, et il se hâta d'aller retrouver Claude. Cette sonnerie qui précipitait les secondes lui donnait tout à coup un peu d'énervement.

— Ma chérie... ma chérie... J'ai mal de m'en aller, vraiment mal. C'est tout à fait absurde, puisque, dans quelques jours, nous nous retrouverons. Je sais... mais je ne puis pas m'en défendre. Pour la première fois de ma vie, je déteste l'idée de me retrouver chez moi, dans les ateliers, devant mon bureau, à Malives, qui est si loin d'ici. Mon travail, auquel je suis si fort attaché, ne me paraît plus qu'ennuyeux, jusqu'au dégoût. Je vais jusqu'à l'ingratitude envers les admirables joies qu'il m'a données. Il me semble que je comprends la paresse, qui permet de mieux rêver. En vérité, il y a des moments où me semble rompu tout ce qui faisait l'équilibre de ma pensée et de ma vie. J'ai presque honte. N'allez pas me mépriser pour tant de faiblesse. Cela passera.

Ils marchaient lentement sur le quai où glissaient et tournaient en rond mille petites ombres de feuilles. Pierre jetait les mots d'une voix sourde, presque irritée. Retenant contre lui le bras nu de Claude, il le serrait trop fort; et, tout oppressée. elle imaginait qu'à cause de cela seulement, de ce bras engourdi qui n'osait pas se dégager, elle pouvait à peine respirer. Tournant la tête, elle regardait les rails luisants et bleus, vibrant dans la lumière comme des cordes tendues. Pourtant, elle ne vit pas apparaître tout au bout le point exact et grossissant, elle ne discerna pas la ronde fumée en train de devenir si vite un tourbillon. Et ce fut Pierre qui annonça :

— Voilà le train...

Aussitôt, il prit Claude dans ses bras. A cause de Vincente qui s'approchait, portant les valises, il l'embrassa seulement sur les tempes et la joue.

— A bientôt... à bientôt... Pense à moi... Écris tous les jours...

— Où sont les premières ? criait Vincente...

— Par ici... par là...

Ils se précipitèrent. Quand Pierre fut monté, penché à la portière, il tendit les deux mains à la jeune fille. Elle le regardait fixement. Soudain, quelque chose sembla s'éveiller en elle et ce regard s'affola.

— Pierre...

— Ah!... ne sois pas triste... Je ne veux pas...

— Écoutez, dit-elle, écoutez-moi!...

Elle se cramponnait à lui; elle allait gravir le marchepied.

— En arrière donc!... hurla le chef de gare avant de jeter son coup de sifflet.

Les roues, lentement, recommencèrent à tourner. Alors Claude, haletante, courut le long du train.

— Écoutez... Pierre... écoutez-moi...

— Prenez garde, cria-t-il, trouvant dangereux et puéril qu'elle s'agitât ainsi... A bientôt...

Elle s'arrêta tout de suite, revenant à elle dans la stupeur qui suit un moment de folie. Le train avait pris de la vitesse. Pierre Breuillois, quand il s'assit sur la banquette, gardait la vision de cette course, de ce visage tendu et désespéré.

— Comme elle m'aime!... pensait-il.

Il était bien heureux, mais en même temps s'inquiétait et ne l'aurait pas crue capable de se passionner ainsi.

— Cela passera... Et ce sera mieux.

Déjà il ne regrettait plus Collioure, et l'admirable violence de son paysage. A Malives, Claude et lui s'aimeraient avec la sagesse et la mesure qui lui plaisaient. Elle, cependant, restait sur le quai, absorbée, étourdie, l'œil vague, les joues brûlantes.

L'employé, qui avait chargé dans le fourgon les lapins noirs et blancs, passa devant elle, tirant sa brouette vide. Il rejoignit Vincente qui s'en allait à petits pas, curieuse et se retournant. Tous les deux, ayant vu le manège de la demoiselle, s'amusaient gaillardement de son amoureuse détresse. Ils eurent des mots vifs et chargés de malice.

Claude les devina, parce que ces gens, s'ils baissaient la voix, cherchaient très mal à cacher leurs sourires.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc compris?... Et Pierre lui-même? D'ailleurs, qu'est-ce qu'il y avait à comprendre?

***

Les questions de sa mère à propos de ce départ, les questions des Beltran, cette espèce de pitié gentille dont on voudrait aujourd'hui entamer sa solitude, Claude les redoutait jusqu'à l'exaspération. Comme elle passait le seuil de la maison, Louise Beltran sortit de la cuisine, portant sur une assiette un petit pot

de terre où fumait de la tisane. Jamais son visage n'avait été plus pâle, ses yeux plus douloureux. Elle annonça, consternée :

— Rosaire est couchée. Elle a toussé toute la nuit, et voilà que, ce matin, elle respire mal. Mme Lestaque est près d'elle...

Elle allait voir sa fille et Claude la suivit. Dans l'escalier, elles trouvèrent Mme Beltran qui redescendait, pesante, angoissée, les pieds traînant au bord des marches, la main abattue et serrée sur la rampe.

— Ne faites pas de bruit. J'ai écouté longtemps sans oser entrer. Je crois qu'elle dort.

En effet, dès que Louise eut poussé la porte, Brigitte, assise près de la commode sur une petite chaise de paille, mit un doigt sur ses lèvres. La chambre obscure avait l'odeur de la fièvre et l'on ne pouvait regarder la malade parce que le rideau rouge et blanc de l'alcôve était tiré devant son visage. On distinguait seulement, au bout du lit, sous la couverture, ses pieds rigides et dressés comme les pieds des morts.

Louise entra bien doucement, mais Claude n'alla pas plus avant. Soulagée brusquement et honteuse de l'être, elle pensait :

— Tout à l'heure, au repas, et pendant la journée entière on s'occupera de Rosaire seulement... Pas de moi !...

De fait, Brigitte Lestaque et Louise, quand elle les retrouva, lui parlèrent à peine. Elles déjeunèrent l'une après l'autre hâtivement, afin que la malade ne restât pas seule. Mme Beltran n'avait pas faim. Elle ne voulut qu'un œuf à la coque, le renversa par maladresse, d'un geste qui tremblait, et défendit que Vincente lui en préparât un autre. L'angoisse tout de suite avait envahi la maison.

— Le docteur... Il faut aller chercher le docteur, n'est-ce pas?...

Dans leur bouleversement, les pauvres créatures n'osaient plus un acte, un geste, que Brigitte n'approuvât. Ne s'entendait-elle pas à la maladie comme à tout le reste, mieux que personne ? Et Louise implorait ses conseils avec d'humbles yeux tout remplis de larmes.

— Faut-il lui donner sa tisane très chaude?

— Pas trop... cela ferait monter la température...

— C'est de la bourrache. Elle aimerait peut-être mieux du tilleul... Si j'allais lui demander ?...

— Laissez... Ça lui est bien égal... Il vaut mieux qu'elle ne

parle pas. Deux morceaux de sucre... Bien. Je vais la faire boire... Louise, voulez-vous porter dans la chambre un autre oreiller. Je lui trouve la tête un peu basse.

Mme Beltran, dont la vieille bouche ne cessait plus de trembler sur une suppliante prière, serrait les belles mains savantes et attentives.

— Vous êtes bonne... bonne... de la soigner comme vous faites. Qu'est-ce que nous deviendrions, si vous n'étiez pas là?.. On perd la tête... Mais quand vous avez dit avec votre air brave : « Allons donc!... » c'est plus fort que tout. L'envie de pleurer s'en va. Le courage commence d'arriver...

— Pour le docteur, alors? insistait Louise.

— Nous allons voir.

Parce qu'elle le connaissait un peu, ce docteur, et redoutait des questions maladroites, elle eût préféré qu'il ne vînt pas. Mais comme le jour finissait, Louise qui était près de la malade, sortit toute éperdue et annonça que Rosaire délirait. Rouge et les yeux fermés, elle répétait : « Est-ce que je vais mourir? » non pas avec la terreur qu'elle eût montrée dans son bon sens, mais toute satisfaite au contraire, et comme suppliant qu'on lui répondît oui. Brigitte aussitôt l'alla voir. Elle lui parla doucement. Rosaire, qui se taisait à présent, tenait ses paupières serrées et ne savait plus entendre. L'air, à tout petits coups, sifflait entre ses lèvres. Le drap brûlait aux places où brièvement se reposait sa main errante...

— Si M. Ferrer...

— Oui, décida Brigitte, que Vincente aille le chercher. Nous serons plus tranquilles.

Elle s'assit près du lit et posa sa main sur le petit front douloureux. Derrière la vitre sans rideaux, les bêtes nébuleuses que forment à l'automne, dans un ciel troublé, la nuit et le vent, se gonflaient furieusement au-dessus de la mer. Mme Beltran était assise devant cette fenêtre. Son profil noir, dans le fichu noir, penchait un peu vers ses mains jointes. Elle ressemblait à ces nonnes de pierre qui pleurent au coin des tombeaux. Et, près de la commode, sur une petite chaise si basse que ses genoux pliés touchaient le sol, Louise était comme ces autres formes sépulcrales qui se ramassent en suppliant.

En vérité, de ces créatures désolées émanait quelque chose de funèbre. Cela grandissait peu à peu, tournait dans la chambre

avec le soir, le silence et la fièvre... Et cela vint soudain jusqu'à toucher Brigitte. Elle tressaillit.

— Qu'est-ce que j'ai? pensa-t-elle. Je deviens folle! Mais elle sera guérie demain... Un simple rhume.

Elle se rappelait avec quelle maussaderie Rosaire, deux jours avant, s'asseyant sur la terrasse, après avoir marché vite par un temps trop lourd et trop chaud, avait rejeté le châle qu'on lui offrait.

— On dirait qu'elle l'a fait exprès... Mais... Et si c'était vrai qu'elle l'eût fait exprès?...

Tout le sang de ses veines devint quelque chose de lourd et de froid. Son cœur s'arrêtait de battre.

— Exprès? Pourquoi?... Mais alors?...

Son immense, son magnifique effort était devant elle; soudain rien n'en restait, que la vanité. Il lui semblait maintenant qu'elle la sentait s'en aller, cette Rosaire, — vers quoi? — toute stupidement résolue, toute enduite envers tout d'une indifférence si forte que, fuyante et glissante, il n'était plus possible de l'atteindre, de la saisir et de la tirer en arrière.

La main toujours posée sur le petit front brûlant, Brigitte avait l'impression de sentir là-dedans, à travers les os durs qui se décharnaient, une pensée lamentable palpiter et se tordre, dressée, dévorante, en même temps que toute abattue et s'emmêlant à soi-même, dans la pire confusion, avec des repliements, et des débilités de larve. De l'humeur, une irritation pleine de violence se mêlaient maintenant à son épouvante.

— Ah!... n'ai-je pas tout fait pour l'arracher de là, cette pensée, ou la guérir?... Mais cette pauvre fille ne comprend plus... ne veut plus comprendre... A-t-elle d'ailleurs jamais compris?... Cultivée à peine, resserrée à jamais dans sa paysannerie... Une pauvre sotte, en somme.

Osait-elle s'accorder de faire ce jugement? Elle en fut stupéfaite. Un changement s'opérait en elle, préparé depuis bien des jours peut-être, mais si rapidement, si brusquement qu'elle n'y pouvait rien entendre. Lui appartenait-il, après tout, que cette Rosaire, sans force contre l'amour, défaillît mieux encore quand la possédait le chagrin? Le fardeau qu'elle avait porté avec tant de force et de soins lui échappait. Il la meurtrissait en tombant, avec d'injustes rudesses. Et elle ne souhaitait plus que de le secouer pour s'en défaire absolument, ne plus se

sentir attachée à lui par le tiraillement, le déchirement de tant de lambeaux douloureux.

— Qu'est-ce que j'ai?... Qu'est-ce que j'ai?... se demandait-elle avec épouvante.

Enfin Vincente rentra de sa course. S'arrêtant sur la porte, elle raconta tout bas que le docteur ne pourrait venir avant le milieu de la nuit ou même le lendemain, parce qu'on l'avait appelé près d'une femme en couches, dans une ferme, très loin, aux pentes de la Massane... Alors Louise, ne se pouvant plus contenir, gémit d'angoisse, et cette timide allait oser un mot de révolte :

— Tout de même, si on l'avait prévenu ce matin!...

Mais, Mme Beltran la tirait par le bras, l'amenait près de la malade.

— Vois... vois... elle est mieux.

C'est la main de Brigitte qui brûlait maintenant, mais elle seule le pouvait savoir. Et sous cette main le maigre visage s'était détendu, presque pâle après des rougeurs si vives, sans cette contraction qui faisait peur au coin des lèvres et des paupières.

— Oh!... rien que de la toucher, rien que d'être là, vous lui avez fait du bien.

— Ce n'est pas moi... L'accès est passé.

— C'est vous... c'est vous...

L'apaisement était si soudain et si grand que, tout émerveillées, les pauvres créatures se pressaient contre Brigitte. Elles eussent bien voulu la considérer comme une sainte, mais elles n'imaginaient point de sainte qui ne fît jamais sa prière... Alors elles la regardaient un peu comme ces formes magnifiques, d'or ou d'argent, chargées de pierreries, où l'on enferme les plus précieuses reliques, et qui, toutes rayonnantes, ignorent cependant ce qu'elles contiennent d'admirable et de miraculeux.

— Elle a beau dire... le Bon Dieu est en elle... pensait Mme Beltran.

Elle baisa cette main qui savait guérir et s'émut de la trouver si frémissante et si chaude.

— Vous n'en pouvez plus. Vous avez passé presque toute la journée ici, enfermée. Il faut aller prendre l'air.

— Je veux bien, dit Brigitte en se levant.

Et elle quitta la chambre avec une sorte de hâte.

***

Sans mettre de chapeau, jetant seulement un voile sur ses épaules, elle sortit dans la rue. Quelques gouttes de pluie étaient tombées sans doute, et les petits pavés sentaient la pierre mouillée. Là-haut, les nuages tourmentés s'acharnaient à détruire de faibles étoiles. L'air tiède portait l'odeur du raisin écrasé. Dans les maisons, à travers le rideau de corde, d'étamine grossière ou de pendeloquantes perles, tendu devant chaque fenêtre, on voyait les familles attablées, les grosses assiettes sur la toile cirée brune, la cheminée tout au fond, garnie d'un volant enfumé, et contre le mur blanc, la petite glace pendue entre les paniers ronds et les chapelets d'oignons roses.

Les femmes servaient. Les hommes et les enfants, accoudés, mangeaient en silence. Et l'on voyait que tous, en ce moment, n'avaient d'autre souci que de bien accomplir ces actes, tranquilles et nécessaires.

« Ils sont heureux, pensait Brigitte... Ah!... Je voudrais être une de celles-là avec un grand tablier gris, m'inquiétant seulement que le vin soit frais, la salade bien battue, et de couper le pain avec un couteau propre... »

Ralentissant le pas devant chaque fenêtre, elle jetait là-dedans des regards de mendiante. L'angoisse, qu'elle ne pouvait plus rejeter, marchait avec elle dans la rue nocturne. Sur la place aux beaux arbres où l'on danse le dimanche, déserte ce soir, mal éclairée, elle s'arrêta pour fortement s'affirmer :

— La fièvre tombe. Dans trois jours elle sera guérie.

Dans la même seconde elle se demanda : « Alors ?... alors ?... »

Haussant les épaules, elle repartit, tournant sous les arcades de la rue Saint-Vincent. Dans le voile de soie grise enroulé à ses bras, ses deux mains se pressaient, se tordaient un peu.

« ... Quand bien même, d'ailleurs, elle irait plus mal, qu'est-ce que cela peut avoir à faire avec moi... avec... »

Elle cherchait un autre mot. Dans une petite boutique étroite et lumineuse, trois jeunes filles chantaient en repassant du linge blanc, et trois jeunes hommes venaient vers elles le long des maisons, légers, prudents, furtifs, dans leurs molles espadrilles.

« ... Avec ma conscience, pensa soudain Brigitte... ma conscience ? »

Elle cherchait encore, non plus le mot : ce qu'il comporte... et elle s'étonna plus qu'elle n'avait encore fait depuis le commencement de cette heure où les choses au fond d'elle-même se transformaient avec tant d'effrayante rapidité. Qu'est-ce qu'elle éprouvait donc et qu'est-ce qu'elle exigeait encore, sa conscience?... Cette inquiétude à présent l'emportait sur toutes les autres. Incertaine, et comme interdite soudain devant soi-même, Brigitte pensait à ces maisons dans la campagne où parfois une cave profonde est murée depuis bien des siècles. Personne ne s'inquiète d'y aller voir... On vit tranquille... Or Saint-Saulges avait bien démoli le mur, mais sans avoir le temps d'apporter la lumière. Et plus épouvantée qu'elle n'avait encore pu l'être, Brigitte était au seuil de quelque chose d'obscur et d'infini d'où venaient de grands souffles, des bruits d'ailes confuses, un vague scintillement, et des grondements aussi, qu'elle ne s'expliquait pas.

Saint-Saulges! Toute éperdue, elle se tournait vers ce mort qu'elle gardait si chaudement contre son cœur vivant. Elle l'interrogeait. Accepterait-il que sans cause elle s'inquiétât comme elle faisait en ce moment, et que son inquiétude devînt de la souffrance, celle-ci une torture qui la menait ainsi, égarée et pesante, à travers les rues? Elle l'interrogeait... Mais voici que cette espèce de colère que lui donnait sa douleur, c'est vers lui, à présent, qu'il la fallait tourner. De quelles minuties à l'égard de soi-même, de quelles exigences et de quels scrupules était-il parvenu, pour jamais, à l'embarrasser? Sottises, tout cela, d'un esprit qui s'enfièvre et voulant trop bien voir ne distingue plus rien. Problème moral? Juste sentiment des responsabilités?... Des mots. Cela s'apprend entre quatorze et dix-huit ans, dans des livres épais, cartonnés de gris. Il ne peut être question que d'en disserter, point d'en vivre.

Pendant bien longtemps ensuite, elle devait se rappeler la minute sacrilège. Une pluie douce et chaude recommençait à tomber. Des fenêtres se fermaient et Brigitte s'était arrêtée de nouveau ; elle s'était arrêtée devant une petite épicerie, mal éclairée tout au fond par une seule lampe poussiéreuse. Les bocaux et les espadrilles, les boîtes de lessive et de papier à lettre, les savons, les lacets étaient auréolés de cette terne lumière. Par derrière, on distinguait le comptoir encombré de papiers, de chaussures. Dans une assiette il y avait des œufs et

dans une autre du lard; dans une troisième une espèce de cône jaunâtre, tout piqueté de noir par les mouches engluées.

Un vieil homme était assis sur un grossier petit fauteuil entre les sacs de riz et les sacs de pois chiches. Il avait les épaules qui remontaient, la face renversée, les yeux clos. Aveugle ou somnolent? on ne pouvait savoir. Ses longues mains, plus sèches que des griffes, enveloppaient étroitement les accoudoirs de bois, ses genoux serraient un bâton et le tenaient droit.

Brigitte, en même temps, sentait les petites gouttes froides qui lui coulaient sur la nuque, et la grande colère qui lui desséchait le cœur. Les mots que disait son ami, avec sa voix toujours un peu lente et tranquille, les phrases qu'il écrivait sur de petits feuillets, près de la fenêtre bretonne, et tout ce qu'il y avait dans ses yeux de vague et d'exalté, d'inquiet et de magnifique... sottises que tout cela, sottises!... Elle en voulait à Saint-Saulges... elle ne l'aimait plus... elle déplorait que cet homme eût passé dans sa vie... Cette progression terrible qui allait du détachement à quelque chose de tout pareil à la haine s'accomplissait avec une violence à lui donner le vertige. Comme étourdie, ne sachant plus comprendre ce qui advenait d'elle-même, elle regardait vaguement les savons carrés, les boîtes rondes, et, tout au fond de la boutique, ce demi-mort qui, tout immobile qu'il fût, ramassé, crispé, cramponné, avait l'air de lutter, de se défendre contre une chose vague et redoutable qui le voulait arracher de là et par quoi, secrètement, il se sentait empoigné.

« Je n'ai rien à me reprocher... rien! ce que j'ai fait pour Rosaire, personne n'aurait su le faire... Ma faute, ma grande faute, c'est contre mon enfant que je l'ai commise, en n'allant pas à Malives... Voici que Pierre est reparti... Claude va recommencer d'être distraite et triste... »

Elle se sauvait, dans son désespoir, vers la maison tourangelle... Oh! la paix des chambres, là-bas, la paix des âmes! Et s'étant remise à marcher, très vite, comme si ses pas déjà la menaient vers ce repos, elle respirait mieux l'air humide et pur.

... Soudain, au creux de sa main brûlante, recommença de brûler, insupportablement, le petit front dur. L'ombre des murs sur le pavé mouillé ne fut plus que cette ombre qui prolongeait les robes noires de Louise Beltran, funèbre, et de sa mère, sépulcrale. Brigitte serra les dents. Au petit choc qu'elle

eut par tout le corps en trébuchant contre un pavé, elle serra plus fort, et le goût du sang lui coula dans la bouche.

Quand elle atteignit la maison, Louise dans le salon renouvelait l'huile des veilleuses rouges devant la petite Vierge habillée de laine. Elle vint sur la porte, la bouteille aux doigts, les mains un peu grasses et luisantes, le visage apaisé.

— Rosaire dort toujours. Ma mère est près d'elle.

— Je vais la rejoindre, dit Brigitte.

Mais d'abord, un instant, elle alla dans sa chambre. Elle montait l'escalier lentement et déjà ce mort qu'elle avait chassé tout à l'heure recommençait de vivre avec elle : « Chez toi... Il faut rentrer chez toi... Pour effrayant ou misérable ou désordonné que ce puisse être, chez toi! chez toi! » Vers ce logis intérieur dont elle se voulait détourner, elle avait l'impression d'être tirée rudement. On la jetait sur le sol. On la maintenait là toute haletante et rompue... Mais elle ne s'y résignait plus. Elle se défendait, se débattait, criait en son âme : « Je ne sais pas... je ne veux pas! »

Soudain, ce fut comme si cette poigne qui la tenait était abattue d'un coup de hache. Tous les liens se rompirent pour la libérer. Ne souffrant plus de rien, elle riait de soi-même, victorieuse, apaisée, indifférente. Elle ne sentait plus s'agiter auprès d'elle les inquiétudes ridicules de cette vigilance qu'on lui avait donnée pour compagne... Revenant quinze années en arrière, à son engourdissement, elle s'y délectait comme à la douceur d'un pays retrouvé, un gras et plat pays, avec des fruits sur les arbres, une chaude odeur de soupe autour des maisons, et des bancs confortables au bord de la rivière...

*
* *

Une chanson d'Espagne ne cessait plus de s'alanguir au-dessus de la terre française, et les grelots espagnols sonnaient au bout de tous les chemins. Les belles mules qui les agitaient avaient des broderies au cuir de leurs brides et de leurs œillères; elles portaient sur la croupe de petits tapis où des figures de saints, avec leur auréole, étaient tressées dans la corde multicolore; on y distinguait même la Vierge du Montserrat avec sa face noire, son manteau évasé roide et rond comme une cloche.

Toute la journée on voyait ces mules descendre des vignes

aux pressoirs où elles portaient les raisins, et remonter aux vignes avec les comportes vides. Quelques-uns des hommes qui les conduisaient portaient la culotte courte, de velours brun, les bas de tricot blanc dans les espadrilles noires; ceux-là venaient d'Aragon; bien des mots qu'ils disaient ne ressemblaient pas au catalan, et les gens de Collioure savaient mal les comprendre.

Le village était comme une cuve immense où fermentait l'odeur des raisins ruisselants, des peaux flasques et vides, des tiges broyées. Un sang violacé teignait les pavés et les murs, l'eau savonneuse des ruisseaux, les bras nus des hommes s'activant autour des pressoirs. Quand le soleil de septembre commençait de descendre, cette couleur s'en allait toucher jusqu'aux nuages crépusculaires, et sur la mer elle-même fermentait une écume vineuse que buvait lentement le sable rose et bleu.

Aussi forte qu'au mois d'août était la chaleur du milieu du jour. A la cime des pins étalés, des figuiers inégaux, des oliviers ronds, reposait une limpidité magnifique. Et sur toutes ces collines en quoi la terre s'essaie doucement à bondir avant l'élan prochain qui mettra les monts en plein ciel, un fourmillement humain faisait les grandes vignes toutes papillotantes de blanc, de noir et de bleu. Mais, au fond des matins frais, des soirs humides, s'allongeaient déjà les doigts mouillés de l'automne. Des champs retournés montraient leur terre nue. Des arbres arrachés rampaient comme des bêtes douloureuses, de toutes leurs branches retordues, de leurs frémissantes racines.

La maladie de Rosaire avait duré huit jours. « Un chaud et froid, diagnostiquait Ferrer. Pris à temps comme on a fait, ça ne sera pas grave. Mais qu'elle n'aille pas recommencer!... La poitrine n'est guère solide. Le reste non plus. Qu'est-ce qu'elle est donc en train de nous faire comme anémie nerveuse, cette enfant-là!... »

Elle l'écoutait, les yeux fermés, indifférente. Et elle avait toujours, maintenant, au coin des lèvres, un singulier petit sourire. Brigitte, quand elle l'apercevait, était exaspérée par ce sourire-là.

Chaque jour moins souvent elle s'approchait de Rosaire. Sans doute, elle lui continuait ses soins, mais après qu'elle avait aidé à installer la jeune fille sur la terrasse dans le vieux fauteuil garni de coussins jaunes tout aplatis et qui perdaient

leur plume par les quatre côtés, il lui fallait s'évader, gagner la campagne, y marcher longtemps et rentrer si bien fatiguée qu'elle sentait seulement sa fatigue. Alors, par la porte entr'ouverte, elle apercevait Rosaire que Mme Beltran déjà avait fait rentrer dans la cuisine au coin du feu. Par-dessus son peignoir, la convalescente s'enveloppait d'un gros châle où elle cachait ses deux mains. Ses cheveux tirés découvraient son petit front taché de jaune, pendaient en mèches ternes le long de ses joues. Ses lèvres restaient blanches et sèches comme dans le moment où les brûlait la fièvre.

Un soir, rentrant ainsi, Brigitte entendit parler Jeanne Py qui était venue aux nouvelles. C'était une cousine de Rosaire, et qui l'aimait bien, une belle créature large de gorge et de hanches, aux dents saines, aux cheveux drus, mariée à un sardinier dont les affaires étaient bonnes.

— Entendu, disait-elle, se levant pour partir, demain Luc et moi, nous viendrons veiller avec vous après souper.

Hésitante un peu, à l'instant de prendre congé, elle ajouta :

— En venant ici, j'ai rencontré Jean Lanquine, il m'a dit : « Vous la saluerez de ma part. Pas la peine d'aller lui raconter que je suis content parce qu'elle va mieux. Ça lui est bien égal... Mais je suis content tout de même... » Eh bien! Rosaire?...

— Eh bien! quoi, riposta Rosaire. Tu veux que je te demande s'il avait les ongles propres!

— Ah! remarqua Jeanne, sérieuse et sévère, tu n'as pas raison. Il n'est pas un mauvais homme et j'ai vu des chambres dans sa maison, plus richement meublées qu'à Perpignan. Et puis, tu vas avoir trente ans, ma fille. J'aimerais mieux celui-là que personne.

Ensuite, il y eut le silence seulement, un grand silence... Brigitte une minute était restée immobile. Elle enleva son béret, arrangea tranquillement ses cheveux devant la petite glace du vestibule. Tout d'un coup elle s'émerveilla :

— Mais tout ça m'est égal. Je n'en souffre pas. C'est donc bien vrai que je suis guérie!

Si bien déchirée jusqu'alors par toutes les blessures de Rosaire, voici qu'elle ne les sentait plus. Cela passait au loin, remuait seulement en elle ce peu de pitié banale dont chacun dispose. Vraiment, elle avait l'impression, les doigts appuyés

sur une plaie vive encore, peu de jours avant, de ne plus sentir l'humidité tressaillante du sang, mais la chair qui se reforme insensible et cependant bien vivante.

— Je suis guérie! Je suis guérie!

Et toute paisible, elle entra dans la cuisine, ce que généralement à cette heure elle évitait de faire. Jeanne Py s'en était allée. Rosaire, courbée comme une vieille, regardait le feu. Il était fait de bûches inégales et de vieilles planches; quand une flamme plus brûlante forçait leur bois d'éclater, il montait de ce déchirement comme un peu de poudre légère.

— Voyez... voyez... dit Rosaire. Il y avait des vers... C'était tout mangé par dedans. C'est pour ça que ça brûle si bien. Des vers... des petits vers... qu'on ne voyait pas.

Sur la pierre du foyer, un peu à l'écart, se consumaient des brindilles de saule et d'acacia. Elles s'enflammaient d'un coup, et la flamme presque aussitôt se retirait d'elles. Alors elles restaient rouges, comme de maigres doigts levés devant la lumière. Il y avait des fendillements qui ressemblaient aux plis de la chair; de petits nœuds qui étaient comme la saillie des phalanges. Brusquement toute cette vie se retirait; il ne restait plus là qu'une apparence cendreuse et blanche. Un souffle l'eût défaite.

— Des os, s'exclama Rosaire... On dirait des os, des petits os de morts qui vont tomber en poussière...

Attentive à ses mains, que la flamme faisait transparentes, elle répéta :

— Des os!... des petits os... pas plus gros que les miens!

Et voici que reparut, au coin de ses lèvres, le sournois et terrible, le détestable petit sourire. — « Ça m'est égal... Ça m'est égal, » se répéta, s'affirma Brigitte... Et se détournant, elle voulut s'intéresser seulement à Vincente qui venait d'entrer dans la cuisine et tirait d'un panier des tomates et des œufs.

— Vous venez du marché, Vincente?

— Pas à cette heure, Mme Lestaque. C'est ma mère qui m'a vendu ça.

Elle serra ces provisions sur les planches d'une petite armoire creusée dans le mur où quelques nourritures qui restaient de la veille se figeaient dans des plats de terre. Des mouches, engourdies au plafond, se secouèrent aussitôt pour aller de ce côté. La servante n'y prit point garde. Elle referma la porte sur les viandes et les mouches, et passa dans la salle pour mettre le

couvert. Sur sa blouse noire à raies grises, qu'elle portait dès le matin, elle n'avait jamais de tablier blanc. Et maintenant, on l'entendait qui jetait de haut les couteaux sur la nappe, et bousculait les assiettes, tout en chantant : *Montañas del Canigu*, d'une voix fausse et de tout son cœur.

... Dans un moment, le souper serait servi sur la toile cirée, froide aux doigts, où les verres et les assiettes collaient toujours un peu. Le souper qui cuisait en ce moment dans cette marmite si noire, pendue à la crémaillère, dans cette poèle, couverte d'une vieille assiette et d'où montait une odeur d'huile chaude... Comme tous les soirs, Mme Beltran garderait sur la tête son fichu de paysanne, et Louise se lèverait pour aider au service. Rosaire aurait son air de langueur et d'ennui...

Brigitte, en vérité, avait-elle pu s'accommoder de cette vie misérable?... Peut-être! Elle éprouva soudain qu'elle ne le pourrait plus. Une répugnance l'envahit. Un dégoût la secoua. Quatre semaines! Il faudrait pendant quatre semaines encore supporter cela!... Mais c'est tout de suite qu'elle avait besoin de confort, de répit, de repos, besoin de voir d'autres murs et d'autres visages, besoin... ah! besoin d'un train qui vous emporte, d'un grand vent qui se lève, chargé de poussière, tordant les arbres, venu de loin... venu d'ailleurs.

Cela fut brusque, décisif, d'une violence qui secouait, en même temps que son cœur, ses mains et ses genoux. Sa volonté ne pouvait plus servir qu'à la pousser vers une fuite immédiate; la mesure de l'acte lui échappait.

— A tout à l'heure, dit-elle. Je vais voir où est Claude.

Elle la trouva dans sa chambre, assise, avec, sur ses genoux, un petit ouvrage de broderie. Le jour déclinant cependant ne permettait plus d'y bien voir, mais Brigitte était hors d'état de le remarquer.

— Tu ne sais pas, dit-elle, ce que je pense? Nous devrions aller passer quelques jours là-haut, à Saint-Martin du Canigou. Depuis si longtemps, nous voulons faire cette excursion!

— C'est vrai! reconnut Claude. L'année dernière déjà... Eh bien! mais tu as raison. Il faut profiter du beau temps. Nous pourrions rester là-bas...

— Plusieurs jours... plusieurs jours... cela en vaut la peine... Entendu alors. Puisque tu es décidée comme moi... si nous partions demain...

— Demain !...

— A cause des neiges, qui vont bientôt venir, implora Mme Lestaque.

La voix perdait de son insouciance. Le beau visage avait une expression d'impatiente inquiétude. Claude s'en étonna :

— Maman... tu es drôle d'avoir tout d'un coup tellement envie de ce voyage. Moi aussi d'ailleurs, il va m'amuser. Seulement, prenons quelques heures pour y réfléchir. Nous devrions demander une indication aux Cantalapiedra. Ils connaissent bien Saint-Martin. Allons les voir demain. Nous partirons jeudi...

— Jeudi, consentit Brigitte, mais ne retardons pas davantage.

Aussitôt, elle quitta la pièce. Elle aurait pu s'asseoir près de sa fille. Mais son agitation empêchait également qu'elle restât là ou qu'elle entrât dans sa chambre. Elle errait dans le couloir, quand Vincente passa près d'elle, portant une bougie qui coulait sur son chandelier de cuivre. Mme Lestaque lui demanda où elle allait.

— Dans la cave, madame, y chercher des olives.

— Justement, Vincente... Je vous cherchais... justement !... Est-ce que vous ne pourriez pas monter, tout de suite, prendre là-haut ma valise, la plus petite, la noire avec des courroies jaunes?

— Tout de suite, Madame?

— Oui, nous allons partir en excursion avec Mlle Claude, demain ou après-demain.

Elle entraîna la servante étonnée et monta avec elle les deux étages. Une espèce d'échelle conduisait ensuite au grenier. Brigitte se tint au bas, portant la bougie et la levant très haut.

— Je la mets chez vous? demanda Vincente quand elle redescendit avec la valise.

— Non. Donnez. Elle est légère. Allez chercher vos olives maintenant. Je vous remercie.

Alors elle courut dans sa chambre. Et tout de suite, elle commença d'ouvrir les tiroirs, de plier le linge et les blouses.

* * *

Dans le jour limpide, autour du jardin carré, du bassin de marbre, les carreaux du patio miroitaient agréablement. Aux

fleurs jaunes et vertes, dont ils étaient peints, le reflet des géraniums, celui des roses mêlaient d'autres fleurs, d'une pourpre confuse. Et le mince jet d'eau, sur le sable de l'allée ronde, étirait la sveltesse d'une petite ombre vivante, dont le frémissement n'avait pas de fin.

C'est par l'ordre du marquis Pablito que cette maison de Catalogne avait été ainsi aménagée selon la mode andalouse. La cour intérieure était devenue ce patio charmant. Dans les salons de vieux damas rouge, des nattes fines dans les chambres ou des tapis de l'Alpujarras tendaient les murs... Mais au rez-de-chaussée, toute une longue pièce magnifiquement boisée de chêne n'était meublée que des divans les plus anglais et des plus modernes bibliothèques.

Près de cette pièce les serviteurs marchaient à petits pas, les jeunes filles étouffaient leurs rires. Pablito s'y enfermait des journées entières devant les longues tables encombrées de livres, couvertes de papiers et de fiches. Avidement intelligent, il ne se contentait pas d'être un érudit, et qui valait déjà d'être remarqué. L'ambition créatrice lui était un tourment auquel se complaisait son plus vif orgueil. Vers et prose, essais de romans et d'histoires, maximes, critiques, souvenirs... dix volumes en même temps, réclamaient de voir le jour et n'y pouvaient parvenir. « Il travaille... il s'y tue, et quel besoin en a-t-il... oh! mon Dieu? » gémissait sa mère, la marquise.

C'était une aimable et lourde personne, courtoise, emportée, et toute faite de hauteur sous ses bonasseries. Devant un seul être, son fils, le marquis Pablito, elle acceptait de s'humilier absolument, dans l'adoration la plus folle. Avec une stupeur, dont elle ne se remettrait jamais, elle l'admirait pour ce goût singulier qui lui était venu d'apprendre et d'écrire. Toute la maison ne devait s'occuper que de le satisfaire. Et parce que Pablito à Collioure était tranquille, disait-il, et travaillait mieux, elle acceptait pour elle et imposait à ses filles d'y passer d'insupportables saisons.

Tout le jour, nonchalantes et se promenant peu parce que les chemins de montagne sont rudes à gravir, Mercédès étendue lisait des romans français, Lolita s'amusait à des coiffures nouvelles, Isabel méditait sur les châteaux de l'âme. Et l'on entendait bourdonner doña Clorinda, la sœur de la marquise, une douce vieille fille, un peu simple d'esprit, qui errait dans le

patio ou dans les couloirs, sa jupe traînant par derrière, trois peignes de Tolède piqués dans son chignon gris et psalmodiant inlassablement des chansons flamencas.

Un ennui formidable occupait cette maison. Brigitte et Claude, quand elles y venaient, apportaient un secours toujours neuf, toujours attendu. Cette fois encore, les voyant traverser le patio, la marquise s'exclama joyeusement, les jeunes filles s'éveillèrent pour changer de robes, doña Clorinda interrompit ses chansons, et Pablo se précipita au-devant des visiteuses.

Il exigea que tout le monde se vînt installer dans sa bibliothèque, et il en donna la raison à Claude après qu'un peu à l'écart, sur l'un des divans, elle se fut assise près de lui.

— Ce soir, quand je me remettrai au travail, cela m'aidera à imaginer que vous étiez ici. Il y restera un peu de vos paroles, de votre pensée... Vraiment, je suis si content de vous voir aujourd'hui ! J'étais malheureux. Depuis ce matin, je me bats avec je ne sais quoi de lourd et de stupide. L'inspiration m'a abandonné au moment d'écrire un chapitre qui fût devenu certainement le plus beau de mon livre.

Ainsi lui faisait-il toujours ses confidences. Claude, instruite et charmante, avec son air sérieux, inspirait à cet étranger une amitié que les femmes de chez lui n'auraient pas su lui faire connaître. Il tenait à ce sentiment, défendait qu'aucune galanterie le vînt affadir, ou exalter. Et c'était son plaisir, très raffiné, de ne jamais parler à Claude de ses yeux, de sa bouche, ou des robes qu'elle avait.

La voyant comme lasse aujourd'hui, avec des gestes plus abandonnés, un moins limpide regard, il évita ce badinage que lui eût inspiré la trop visible songerie de n'importe quelle femme. Mais tout possédé par le souci dont il était fier, en rapprochant tout :

— Ah ! vous aussi, remarqua-t-il, vous êtes préoccupée. C'est comme moi peut-être, pour les mêmes raisons. La pensée obéit mal.

— C'est vrai ! reconnut Claude.

— Avouez-le donc enfin, que vous essayez d'écrire. Je l'imagine toujours. Mais vous vous dérobez.

— Écrire, s'exclama-t-elle, riant de bon cœur, quoiqu'elle ne fût pas bien gaie. Grands dieux ! Mais je ne l'ai jamais désiré. J'ai cette originalité.

— Vous feriez peut-être un beau livre.

— Peut-être est malhonnête. Je dis certainement. Toutes les femmes peuvent faire un beau livre... à la facile condition de s'y montrer toutes nues.

— Ce n'est plus une inconvenance ni même une originalité... C'est un usage. Vous l'adopterez... Plus tard... un peu plus tard... quand vous aurez vécu... c'est-à-dire...

Mais cherchant un prétexte pour revenir à lui-même, il laissa là sa phrase et offrit à la jeune fille une cigarette. Gracieuses, Lola servait le thé, Mercédès les gâteaux. La pensive Isabel s'était assise sur le tapis, aux pieds de Claude, intéressée par ce qui se disait entre la jeune fille et son frère. Par les trois fenêtres ouvertes, un oblique soleil venait, au fond de la longue pièce, toucher les boiseries. Rougeâtres et dorées, elles semblaient transparentes et l'on eût dit que toute cette lumière venait d'elles, de lampes secrètes et miraculeuses enfermées dans leur substance même et rayonnant au travers. Devant l'autre divan, où Brigitte était assise, la marquise, installée sur une espèce de cathèdre, s'exclamait joyeusement :

— A Saint-Martin, querida !... Quelle bonne idée ! C'est tellement beau et vous saurez si bien comprendre cette beauté ! Mercédès, va chercher tout de suite le petit guide bleu. Il est ici ? Non. Dans le salon du premier ?... Peut-être dans ma chambre ou dans le tocador. Apporte-le bien vite. Nous le prêterons à Mme Lestaque. Et toi, Lola, donne un coussin pour mes pieds, ma petite âme. Ce siège est tellement haut !

Elle expliqua à sa visiteuse :

— A cause de mon corset, n'est-ce pas. Ah ! vous êtes heureuse de pouvoir vous asseoir sur un divan si bas, comme une jeune fille. Et encore... une jeune fille... Voyez Lola. Elle est déjà obligée de se serrer tellement...

Sur le coussin apporté, elle reposa la pointe épaisse de ses petits pieds, et mieux installée commença de donner sur Saint-Martin les renseignements demandés.

— Pour moi c'est une folie, cette vue, cet air, cette église !... Il y a un train très commode. Pas celui du matin. Non. Il faut se lever de trop bonne heure. Dans l'après-midi... Seulement, voilà... les jours deviennent courts... Enfin, vous choisirez. Et puis l'hôtel est bon ! Ce n'est pas un Palace... Un simple hôtel.

— Je suis sûre d'y être très bien, affirma Brigitte. Beaucoup mieux dans tous les cas...

— Que chez vos Beltran, n'est-ce pas? Ma chère amie! Il me semble que vous devez en avoir assez de ces trois pauvres femmes et de leur maison...

— Assez! Oh! oui!

Cela lui fit du bien de l'affirmer, et avec tant de force. La marquise se mit à rire.

— Vraiment, je me demande, vous savez, comment vous avez pu... — Mais... Clorinda, *vamos!*... s'indigna-t-elle brusquement.

La vieille fille s'était approchée de son neveu et de Claude qui reprenaient leur entretien et, d'abord recueillie en les écoutant, elle osait tout d'un coup se mêler de parler, elle aussi, et de donner son avis, ce dont la marquise ne pouvait revenir.

— Mon Dieu! disait doña Clorinda, ce ne doit pourtant pas être si difficile de faire un livre... On pense à quelque chose... et puis on le raconte...

— D'abord, — déclara Pablito, et le plaisir de faire cette réponse empêchait qu'il n'envoyât promener la simple créature, — ce que l'on pense exactement, peut-on le savoir?

— Oh! Pablito, protesta la marquise.

Il se tourna vers elle.

— Toi, maman, tu le sais peut-être ce que tu penses. Tante Clorinda aussi, et mes sœurs. Mais je ne le sais pas, moi, ni sûrement Mme Lestaque, ni Claude.

— Hé! dit bonnement la marquise, mais vous êtes tous les trois les plus intelligents.

— C'est justement, riposta-t-il avec insolence.

Elle en resta toute effarée.

A ce moment, noir, petit et gras, avec un rond visage toujours plein de respect, le chapelain de la marquise entra dans la pièce. Il salua les visiteuses. Et puis, s'approchant de la table disposée pour le goûter, il se servit de confitures avec une abondante discrétion. Maria de Cantalapiedra ne lui laissa pas le loisir de paisiblement les savourer. Et l'interpellant, du haut de son grand fauteuil:

— Mossen Ottavio! Savez-vous ce que prétend Pablito? Plus on a d'intelligence, et moins exactement on sait connaître sa pensée!... N'est-ce pas une absurdité?

— Madame la Marquise !... une absurdité... protesta le bon prêtre interdit et regardant sa soucoupe... Don Pablo n'en saurait dire... Ce doit être simplement une plaisanterie. L'intelligence, qui nous rapproche de Dieu...

— Non, non, Mossen Ottavio, interrompit Pablito, si votre réponse doit être très exactement celle que pourrait faire chacun des prêtres ordonnés à l'heure actuelle sur la terre d'Espagne, ne nous la dites pas. Elle est sans intérêt.

— Mais, Don Pablo...

— Mangez en paix vos confitures, Mossen Ottavio.

Contrariée un peu, la marquise observait Mme Lestaque.

— Il se donne, dit-elle à mi-voix, de ces airs impies... Au fond... il vient très bien à la messe avec nous...

Devant cette Française, détachée de tout, elle tenait à bien affirmer sa révérence, celle de ses enfants, à toutes les traditions de leur race et de leur foi. Et Brigitte eut envie de hausser les épaules.

— Pauvre orgueil, pensa-t-elle; quand elle descend en elle, c'est pour y trouver Dieu ! Comme cela rend tout simple et facile ! Moi... au fond de moi je sais ne trouver que moi-même. Il y faut plus de force.

Lola dans ce moment bondit joyeusement.

— Monsieur Sauret ! dit-elle; bonjour, monsieur Sauret !

Un singulier personnage arrivait à son tour, vieillot, petit, courbé, l'œil vague et clignotant, il était habillé d'un pantalon gris, trop court, et d'une flottante jaquette à carreaux blancs et noirs. Deux épingles de nourrice, éclatantes et nickelées, fermaient les poignets sans manchettes de sa dépassante chemise. Plusieurs boutons manquaient à sa bottine gauche; la droite, toute blanche, avait dû s'enfoncer dans quelque molle poussière. Il serrait à deux mains un vieux Panama, portait sous le bras un petit rouleau et, tout souriant, ahuri, buttant aux meubles, se dirigeait vers la marquise. Mais les jeunes filles permirent à peine qu'il la saluât. Toutes les trois l'entouraient, rieuses.

— Voulez-vous prendre du thé, monsieur Sauret ?

— Du vin de Jerès ?

— Un petit gâteau ?...

Effrayé et poli le bonhomme se défendait, reculait, trébuchait contre un coussin de velours noir où s'essuyèrent ses blanches semelles.

— Non... non... disait-il d'une faible petite voix. Je ne goûterai pas... Merci, mademoiselle Lola, mademoiselle Mercédès, merci... merci !...

Il alla se réfugier près de Pablito. Un même goût pour les livres, le passé, le travail d'écrire, rapprochait du jeune noble castillan ce vieillard perpignannais, ancien notaire, retiré à Collioure et qui s'y occupait à écrire une histoire du Roussillon. S'étant remis un peu, après quelques soupirs, il tira de dessous son bras le petit paquet et commença de le dérouler.

— Voyez, dit-il triomphalement au jeune homme, ce que j'ai découvert pour vous, hier, dans mes archives. Un acte de vente, concernant trois masures destinées à être démolies pour les agrandissements de votre maison... Ceci datant de seize cent soixante et dix-sept.

Il énonçait la date lentement, comme si chacun des chiffres qui la composaient, — si lointaine, — eût fondu dans sa bouche avec un goût délicieux. Ses doigts jaunes, aux ongles rongés, caressaient la feuille épaisse, déchiquetée à l'un de ses angles.

— Curieux, n'est-ce pas ?...

— Assez, dit Pablito. Vous me confiez ce papier ?

— Mais, je vous le donne... Je vous le donne, dit le bonhomme avec empressement.

Il semblait tout heureux. Pour qu'il le fût plus encore, Pablito, touché, voulut montrer de l'enthousiasme. Il appela Mossen Ottavio. Tous deux s'extasièrent sur l'intérêt du document.

— Voilà !... et voilà... C'est tout... disait M. Sauret, ravi, et tapotant doucement à travers l'étoffe grise, toute boursouflée et blanchâtre à cette place, les deux tristes os qui lui servaient de genoux.

La marquise l'appela et il vint près d'elle. Il continuait de répéter : c'est tout... vous savez... c'est tout... pensif et comme s'excusant de n'avoir apporté rien d'autre que ce papier, pour distraire la société. Et puis il se mit à rire d'un petit rire lointain, suraigu, et rappelant le cri des souris batailleuses, qu'à l'automne on entend derrière les vieux plafonds :

— Mais non, ce n'est pas tout. Il y a ceci encore, qui ne date pas de seize cent soixante et dix-sept mais d'avant-hier, jeudi. Notre bel ami Jacques Moranes a rompu avec sa maîtresse... Figurez-vous...

— Quelques balles au tennis, Claude ? proposait Pablito.

Sans lui répondre, elle restait là, regardant fixement le vieil homme falot. Sa bouche s'entr'ouvrait un peu : elle semblait ne plus respirer :

— Figurez-vous que cette femme a dû partir hier, par le rapide du soir. C'est ce matin... oui... c'est le petit Guillaume, mon secrétaire, qui me l'a raconté. Il s'est interrompu pour cela. Il en a même perdu sa page. Nous avons mis plus de cinq minutes à la retrouver. Enfin!... toujours est-il que le scandale semble terminé. Maintenant est-ce elle qui s'est fatiguée de lui ou lui qui n'a plus voulu d'elle?... Je le croirais moins volontiers, car elle est, m'a-t-on dit, une bien ravissante créature.

— Mais alors... monsieur Sauret?...

Enchantée de l'histoire et la souhaitant abondante, Maria de Cantalapiedra s'avançait, de toute la longueur de son buste, entre ses gros bras appuyés :

— Alors?...

Mais elle s'impatienta de voir Claude qui se rapprochait avec, derrière elle, Mercédès étonnée, Lola curieuse, et même Isabel qui ne semblait pas comprendre.

— Allez! niñas, dit-elle, ces histoires-là ne vous conviennent pas du tout... Allez donc jouer.

Et toutes durent obéir parce que M. Sauret effaré, épouvanté, se taisait brusquement, n'osant rien ajouter avant qu'elles fussent loin.

*
* *

Petites boutiques nocturnes du village dans la rue déjà froide et mal éclairée. Une lumière qui vient d'elles trempe dans le ruisseau, révèle la coquille d'œuf et le melon pourri, la charrette abandonnée, le chien qui rôde. Derrière la vitre trouble, où pendent des chromos, on distingue le comptoir bien garni, les chaises accueillantes. De la boulangerie, une chaude odeur de pâte cuite, de croûte craquelante, de farine envolée, s'échappe, et vient vous chercher, et vous force d'entrer pour goûter cette béatitude dont s'enflent, au bord du pétrin, le chat gris couleur de la cendre, le chat roux et noir, comme le pain brûlé. On est vraiment mieux là que sur la place pour dire les nouvelles par ces premiers soirs d'automne où le vent de mer siffle et se balance, où traîne, avant le souper, ce morceau

d'heure nocturne déjà, pas assez long toutefois pour que l'on s'installe à veiller.

— ... Tu ne rentres pas avec moi, Claude ?

— Non... J'ai des petites courses à faire. Quelques achats... A cause de notre voyage...

Et la jeune fille, dès qu'elles eurent atteint la petite place, se sépara de sa mère... Tout à l'heure, au sortir de la maison Cantalapiedra, paisible et moqueuse, elle avait demandé :

— Et qu'est-ce que c'est, en somme, ce potin sur Moranes?

— Mais ça m'a l'air d'être vrai. Dans la vie de Moranes, tu sais, une liaison nouvelle, une rupture de plus, n'ont rien d'invraisemblable ou de très important.

— Et... quels détails donne-t-il encore, le bien renseigné M. Sauret?...

— Aucun... Ce que tu as entendu... Je ne sais absolument rien de plus.

Mais déjà sans doute d'autres savaient mieux. Cela vient vite une nouvelle, de Consolation à Collioure, quand par tous les chemins de la montagne, circulent, courbées sous la hotte, les porteuses de raisin. Dès les premières maisons, et même avant de les atteindre, elles se sont déchargées de ce qu'elles ont appris. Et cela va... cela pénètre, avec le soir, dans les petites boutiques, justement, où les commères assemblées se réjouissent d'avoir eu besoin d'un peu de sel, ou de safran rouge, ou de pain.

— Quelques petits achats, à cause de notre départ...

La boulangerie faisait le coin de la rue, et ce fut là que Claude entra d'abord. Ensuite, elle s'en alla chez Sainte, la mercière, où l'on trouve du tabac de contrebande venu d'Espagne, chez le père Plot, qui vend des espadrilles, et chez Jeanne la coiffeuse. Les femmes, le dimanche, y vont se faire friser. Dans une petite vitrine, les étiquettes fleuries se décolorent sur six flacons de parfums chers, que personne n'achète.

Et puis, et bien qu'il fût tard, la jeune fille marcha jusque chez Berthe Debray, une petite couturière que lui avait indiquée un jour, pour une jupe à réparer, Mme Beltran. Elle possédait une vieille maison bâtie sur les arcades dans la rue Saint-Vincent. Plusieurs ouvrières travaillaient sous ses ordres. L'une habitait près de la gare, et l'autre au bord de la mer; une troisième sur le chemin de Port-Vendres. Et des moindres nouvelles errant par le pays on les trouvait toujours chargées et bourdonnantes.

Claude monta le petit escalier serré entre deux murs. Elle entra dans la salle aux grosses poutrelles brunes. Les jeunes filles babillardes étaient assises autour de la table. Des épingles brillaient par terre. Des bobines traînaient. Une robe rose était jetée sur le lit, placé tout au fond, près de la commode.

— Je voudrais, dit Claude, je voudrais savoir... s'il vous reste des morceaux, de cette robe, que vous m'avez arrangée, il y a trois semaines.

...Elle resta là longtemps... Son pas, quand elle rentra, traînait un peu. Brigitte l'entendit. Elle était dans sa chambre, agenouillée devant la valise déjà faite, et elle appela .

— C'est toi, Claude?

— Oui...

Elle passait.

— Comment! Tu rentres si tard... Et tu ne viens même pas m'embrasser!

— Mais si... dit Claude.

Ayant ouvert la porte, elle ne la referma pas derrière elle. Elle vint lentement, tenant dans ses mains de petits paquets qu'elle posa sur le lit, et elle resta là. La lampe sous un abat-jour épais, de carton vert, n'éclairait pas son visage.

— Tu as trouvé ce que tu cherchais? demanda Brigitte.

— Ce que je cherchais...

— Eh bien! mais... ces achats...

— Ah oui, dit Claude, oui... j'ai trouvé...

Elle s'assit au pied du lit. Brigitte montra sa valise.

— Tu vois... J'ai fait porter la tienne dans ta chambre... Il faudra te dépêcher. Tu ferais bien de commencer ce soir... Nous partons à une heure.

— Non, dit Claude, nous ne partons pas.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je dis que nous ne partons pas... Moi du moins.

— Pourquoi?

— Parce que, je veux rester ici...

Elle parlait trop doucement. C'est cette douceur même qui effrayait un peu. Brigitte vint vers elle. Mais avant qu'elle ne fût tout près, Claude se leva.

— N'insiste pas... Ne me demande rien... Je ne partirai pas demain...

Et la raison secrète qu'elle avait de parler ainsi, la possédait

si absolument, la faisait en même temps si frémissante et si dure, que nulle autre raison ne pouvait être admise auprès de celle-là. Brigitte ne le comprit pas. Elle le sentit. Et ce fut plus absolument irrémédiable. Le train qu'on devait prendre, l'abbaye dans la montagne, la chambre inconnue, la secourable solitude, disparurent dans un brouillard lourd que le vent n'emporterait pas. La valise ouverte, au milieu de la chambre, fut comme l'accessoire d'une inutile comédie. Et seuls dans ce désarroi, demeuraient réels, l'obsédant, le douloureux besoin de fuir, la terreur, plus forte soudain, de rester ici.

— Claude, dit Brigitte, très doucement elle aussi, c'est que j'ai bien envie de ce voyage...

— Tu peux le faire sans moi.

— Allons donc!...

— Alors... dans quelques jours, peut-être je t'accompagnerai... Aujourd'hui, je... je suis malade.

Le prétexte était si visible, si misérable, qu'il n'y avait pas à s'en inquiéter.

— C'est tout de suite que j'avais envie, que j'avais besoin de ce voyage, répéta-t-elle, presque suppliante...

Dans la pénombre où elles se tenaient toutes deux à cause de cette lampe basse qui éclairait si mal, Claude s'étonnant essaya de la regarder.

— Mais pourquoi, demanda-t-elle, tenais-tu tant à partir?...

Cette question-là, personne n'avait le droit de la poser à Brigitte, personne... fût-ce elle-même. Elle s'irrita tout d'un coup. Sa voix fut dure :

— Et toi... toi... pourquoi veux-tu rester maintenant?... Cela est venu tout d'un coup... Pourquoi?... Pour quelle raison?.. Me la diras-tu?... Regarde-moi...

La prenant par le bras, elle voulut la mener près de la lumière. Claude se dégagea, violente.

— Par pitié, dit-elle aussitôt, très bas.

— Par pitié, répéta Brigitte, voyant qu'elle s'en allait.

Mais la jeune fille sortit de la chambre. Brigitte, un long moment, regarda la porte, et puis cette place au bord du lit où elle s'était assise.

— Tout à l'heure encore, elle se réjouissait de partir... Et ces achats qu'elle voulait faire pour le voyage... elle les a faits...

Les petits paquets étaient restés sur le couvre-pied de percale

blanche. Les morceaux jaunâtres de vieux journaux qui les enveloppaient, mal tortillonnés, se défaisaient tout seuls. Brigitte regarda. Il y avait là-dedans un savon rose, des rognures de drap gris et un petit pain sucré.

... Quand un quart d'heure plus tard la voix forte de Vincente annonçant que « la soupe était sur la table » traversa la maison, Brigitte dans ses mains tenait encore ces choses ridicules. Elle les rejeta enfin sur le lit, et s'obligeant à paraître tranquille, absolument tranquille, elle traversa le couloir et appela sa fille.

— Tu viens dîner?

Personne ne répondit. Elle entra dans la chambre et n'y vit pas de lumière.

— Claude?...

— Ah! maman... — La voix venait de l'alcôve, altérée affreusement, tremblante comme si l'être entier était secoué par la fièvre... — Il ne faut pas me parler... J'ai mal à la tête... Je vais dormir...

Ce soir-là, Jeanne Py tint sa promesse de venir veiller quelques instants. Escortée de son mari, elle arriva fraîche et lourde, toute enveloppée d'un grand châle qu'une épingle à tête rose serrait sous le menton. Elle ôta l'épingle, plia le châle avec soin, le posa sur le dossier d'un fauteuil, et avant même de s'être assise :

— Vous savez la nouvelle!... Vous ne savez pas?... Le monsieur de l'Abbaye, de désespoir que sa bonne amie soit partie, il s'est tiré un coup de fusil.

— Il est mort!... s'exclama Louise.

— Non... mais blessé bien gravement, ça tout le monde le raconte.

— Oh! protesta Brigitte, c'est une absurdité. Je connais M. Moranes. Il est bien incapable d'avoir fait une pareille sottise... Ma petite Jeanne, je ne crois pas du tout à votre histoire. Qui a pu l'inventer? Elle ne tient pas debout...

Jeanne s'installait sur le canapé; comme une dame, elle allongeait ses pieds, non point chaussés d'espadrilles, mais de souliers noirs bien serrés.

— Je vous dis qu'il s'est blessé... Il s'est blessé de désespoir, Mme Lestaque. Tout à l'heure j'étais sortie pour le pain. Voilà que devant l'église, Catherine Collgros avec la veuve de Thomas...

— Est-ce que Claude le sait? demanda Rosaire.

*
* *

Aux pieds de Claude une feuille morte tressaillit, comme ayant reçu le bond d'une grenouille minuscule : mais c'est seulement un peu de brouillard, devenu goutte d'eau et qui tombait des branches... Le brouillard ce matin était descendu des montagnes. Dans son eau trouble, couleur de perle, noires, tordues, noyées, se ressemblant toutes, les formes des arbres étaient comme flottantes, ne tenaient plus à la terre... Et les chemins étaient des chemins de légende, menant on ne savait où, défendus par un mur que l'on crevait en avançant et qui devant, derrière vous, se reformait aussitôt.

Claude allait dans ce brouillard. Elle l'aimait de l'envelopper, de la suivre, avec tant d'exacte prudence. Vers quelle heure, cette nuit, plus impossible à supporter que toutes les autres, avait-elle décidé de se rendre où elle allait?... Elle ne se le rappelait plus et ne voulait rien imaginer, rien redouter, rien savoir...

Comme elle approchait des bois de l'Abbaye, le brouillard, étiré par des poings formidables, commença de se déchirer. Au-dessous, une à une, reparaissaient dans un ciel limpide les cimes de laque violette, de cuivre verdi, et celles en velours sombre où montent les sapins. Un peu de vent se levait... Tenace, la brume encore voulait s'accrocher aux branches, stagnante dans les bas fonds où elle s'alourdit. Mais déchirée, roulée, emportée — flocons sales, haillons bohémiens, linge en lambeaux fumeux de quelque Cendrillon, — très vite, elle achevait de disparaître. Et Claude maintenant regardait danser la lumière au bord étincelant des cailloux humides, sur la pointe en argent des feuilles mouillées. Soudain elle pensait au bruit que ferait la cloche de bronze après qu'elle en aurait tiré la chaîne et elle s'effrayait d'approcher.

Mais la maison de l'Abbaye était une maison désordonnée; les portes tout le jour y demeuraient ouvertes. Sans avoir besoin de sonner, la jeune fille entra dans le vestibule; elle n'y trouva qu'un vieux saint de pierre, levant ses deux doigts brisés. Son image déformée flottait à ses pieds dans le miroitement des dalles noires et blanches, et il avait l'air de la bénir. Le rayon rouge qui touchait son épaule se reflétait, lui aussi, en une petite flaque effrayante. Et rien ne pouvait inquiéter plus que le silence, le grand silence traversant lourdement les portes et les murs.

Par pitié... Est-ce que quelqu'un n'allait pas venir à qui demander enfin ce qui se passait?... Une femme de chambre... un jardinier... Ah! cette Mary elle-même, si détestable fût-elle!... Claude eût voulu appeler, implorer... En même temps, allant et venant sur les dalles à tout petits pas prudents, elle avait peur d'être entendue...

Elle atteignit la porte de la salle à manger, s'y appuya un moment, n'osa l'ouvrir. Et elle revint vers le milieu du hall où commence l'escalier, haletante presque, et l'oreille tendue...

Rien... non... Pourquoi donc cette maison se taisait-elle ainsi?... Dans une glace longue, scellée au mur, pas très loin du saint bénisseur, elle s'aperçut tout d'un coup. Son chapeau de velours gris amolli par le brouillard, un peu déformé, s'enfonçait trop profondément sur les tempes et les yeux; et dans l'ombre qu'il faisait, parmi des mèches défaites, il y avait un pauvre visage blémi où deux yeux égarés montraient leur désespoir.

Ah!... cela était lamentable... honteux... Que personne ne la vît, dans cet état!... Personne!... Il ne fallait plus souhaiter rien, que la pudeur de se sauver... Mais dans le moment même qu'elle s'adjurait ainsi, la main serrée sur la rampe, elle gravissait lentement les grandes marches plates.

Au palier du premier étage, un instant, elle regarda autour d'elle. Et puis, sa folie l'emportant, imprudente et trop résolue, elle monta en courant cet autre escalier, étroit entre les gros murs, que Jacques Moranes un jour lui avait montré.

Là-haut elle retrouva le long couloir aux gravures moisies... La porte de la bibliothèque était grande ouverte. Il en venait un flot de soleil, une odeur de tabac blond, et une jeune voix féminine, — la voix de cette Mary, qui faisait la lecture! Quelques pas encore et Claude put la voir. Elle vit en même temps Jacques, allongé près de la fenêtre, dans un grand fauteuil de cuir et la main gauche empaquetée de linges blancs. Sur un tabouret très bas, la demoiselle de compagnie était assise près de lui, comme à ses pieds. Il l'écoutait, mais sans attention, semblait-il, et tournant la tête de côté et d'autre.

Ce fut lui qui le premier aperçut la visiteuse. Il se dressa brusquement. Mary, s'interrompant, regarda ce qu'il voyait. Elle fut stupéfaite et entendit bien le montrer. Elle s'exclama, fit tomber son livre.

— Bonjour, Claude, disait Jacques avec tranquillité.

***

Avait-elle craint vraiment de le retrouver mort?... Elle ne le pensait plus. Il était là qui la regardait, bien vivant, malade à peine, et elle ne se sentait pas de joie. Toutes les heures de la soirée dernière, de la nuit affreuse, de la course démente, les heures une à une qui l'avaient conduite, dont la violence expliquait tout, voici qu'elles cessaient d'avoir été, l'abandonnaient à la stupeur, seulement, d'être venue jusqu'ici, à l'humiliation de paraître devant cet homme, cette fille, et d'abord de ne pas trouver ses paroles.

— Mais, mademoiselle, disait Mary, se levant en même temps que Jacques pour la recevoir, comment vous a-t-on laissé prendre la peine de monter jusqu'ici?... Les domestiques...

— Il n'y avait personne, riposta Claude.

Et dédaignant de lui répondre plus longuement :

— Asseyez-vous tout de suite, Jacques. Alors! c'est vrai... vous êtes blessé? On le racontait hier dans Collioure. Mais heureusement on exagérait beaucoup. On vous disait si malade, figurez-vous, que j'ai voulu sans retard venir prendre de vos nouvelles.

— Ça, dit-il, c'est gentil à vous, mais je suis désolé que vous ayez pris cette peine. Je n'ai rien du tout. Un fusil, en éclatant, qui m'a un peu déchiré la main. Le plus stupide des accidents de chasse. Les gens vraiment sont idiots. Et c'est à cause de leurs ragots que vous avez pris la peine de venir jusqu'ici?

Il répéta :

— C'est gentil...

Mais il y avait comme une contraction sur son visage, et comme un air de n'être pas satisfait. Sans sourire, fût-ce par politesse, il examinait Claude. Et se rappelant la pauvre image que lui renvoyait la glace, dans le vestibule, elle pensait à ce blême visage qu'il lui voyait, à ce chapeau mal mis, ces cheveux défaits.

— Qu'il doit me trouver laide! pensait-elle.

Cette souffrance, aiguë cependant, était bonne parce qu'elle distrayait un peu de toutes les autres.

— La course est longue, continuait Jacques... Vous devez être fatiguée. Et puis il y a eu ce brouillard...

... Mais est-ce que lui aussi ne cherchait pas, un peu trop

longtemps, les mots qu'il voulait dire?... Elle l'imagina. « Il est mécontent... Je le gêne... Je les gêne... Ah! je voudrais repartir, tout de suite, me sauver... » Dans son désarroi, dans sa honte, elle ne cessait plus de tirer son gant et de le lisser doucement.

— J'ai suivi le sentier qui longe le Rabaner...

— C'est un joli chemin... Je m'y promène souvent... Pourquoi vous êtes-vous installée sur ce banc? Il est affreusement dur. Prenez un fauteuil.

— Mais non. Je suis très bien. D'ailleurs je repars tout de suite, vous savez.

— C'est vrai, dit Moranes, que maintenant la nuit vient vite. Il faut être prudente.

En vérité, s'il n'avait pas envie qu'elle restât là, il ne le montrait que trop bien. Et par surcroît, voici qu'il se taisait maintenant, un peu pâle et comme fatigué, les paupières battantes!... Discrète, pas assez cependant pour s'en aller tout à fait, Mary relevait les stores, remuait sur une petite table les bandes, l'alcool, les ciseaux luisants. Cependant, l'œil aigu, elle ne quittait point Claude ni Jacques, et revint vers eux, dès qu'elle eut observé qu'ils ne parlaient plus.

— Monsieur, dit-elle, vous n'êtes pas très à l'aise en ce moment. Je vois bien, au petit pli de votre sourcil, que vous avez mal.

Il eut comme un sourire qui lui tirait la bouche, et il avoua :

— Un peu.

La demoiselle de compagnie se pencha sur lui. Jamais sa longue taille ne s'était ployée avec plus de langueur. Elle prit les doigts pâles qui sortaient du pansement et qui se contractaient. Elle les allongea, les détentit l'un après l'autre... Il semblait bien à Claude que ses gestes, infiniment doux, étaient d'une infirmière moins que d'une amoureuse. Et elle voyait aussi que Jacques les supportait sans impatience.

— Je les gêne... Je les gêne... Je veux m'en aller...

Son visage, déjà bien défait, se défit davantage. Moranes, qui fermait les yeux, ne les fermait pas assez cependant pour qu'elle cessât de lui être visible. Soudain il serra ses paupières tout à fait, et si nerveusement que de longues rides se creusaient sur ses tempes.

— Oh! s'excusa Mary, j'ai été maladroite?...

— Mais non... au contraire. Je vais beaucoup mieux. Vous êtes exquise.

Il ouvrait les yeux et ne les fixait plus que sur la demoiselle de compagnie

— Vous m'avez fait du bien. Ma main s'engourdissait. C'était vraiment tout à fait douloureux. Savez-vous, Claude, que j'ai là une bien précieuse infirmière... Et qui ne se contente pas d'être la plus adroite du monde...

Il sourit, puis se tut. Les plus lourds éloges eussent été moins pesants que ce silence. Mary le reçut avec la langueur que lui eût donnée une caresse. Une surprise enchantée, une joie perfide, brûlaient dans ses yeux. Elle reprit la place qu'elle occupait tout à l'heure, mais, sans prendre la peine d'écarter le tabouret... Et Claude observait que son épaule, ployante et nue dans la batiste mauve, touchait les genoux du malade.

— Elle lit dans la perfection. Elle chante, avec peu de voix, mais des manières adorables, des petites chansons anciennes. Sa complaisance, en tout, ne se lasse jamais. Vraiment, avant cet accident stupide, je ne me doutais pas de tous ces talents!

— Alors... puisque vous avez tant de bonheur à les découvrir, c'est très mal d'être ingrat envers l'accident et de le qualifier de stupide.

Claude raillait, dans un sursaut trop bref d'orgueil exaspéré. Aussitôt elle recommença de tendre et de lisser son gant. L'attention de Jacques s'attachait à ce pauvre geste. Et puis il se détourna, ne voulut plus voir, une fois encore, que la demoiselle de compagnie.

— Oh! s'exclama-t-il, attendez une seconde... ne bougez plus, mademoiselle Mary... Non... Penchez la tête comme vous faisiez, juste dans le rayon de soleil. Regardez, Claude, la couleur de ces cheveux... Chacun est transparent comme les veinules des feuilles où l'on voit courir la sève. Est-ce joli!...

— Très joli, dit Claude.

— Ce soir, mademoiselle Mary, — il parlait comme un enfant exigeant et tendre, — je veux descendre au jardin... comme hier. Et quand nous serons assis près du bassin, vous me chanterez comme hier : « La belle est au jardin d'amour. »

Claude eut un coup d'œil machinal, suppliant, vers son poignet gauche. Et sans même avoir regardé la montre, cachée sous les plissés blancs de sa longue manche :

— Oh ! qu'il est tard ! Il faut que je m'en aille tout de suite. Une heure de marche avant la nuit.

— Et une que vous avez faite pour venir. Cela fait deux heures de marche. Avec un repos de dix minutes.

Quelle intention secrète et méchante lui faisait préciser ainsi la peine qu'elle avait prise, et préciser en même temps, par la froideur du ton, l'indifférence de l'air, qu'il ne lui en avait pas de reconnaissance? Elle ne souhaita pas de le comprendre.

— Je vous assure bien, riposta-t-elle, que ce repos était plus que suffisant.

Triomphante désormais, Mary s'empressait :

— Mais vous ne partirez pas, dit-elle, — et la maîtresse de la maison elle-même n'eût pas employé un ton de plus aimable autorité, — sans vous être rafraichie.

Claude ne lui répondit pas.

— Au revoir, Jacques. Je suis heureuse que votre grave blessure ne soit qu'une très petite chose.

— Ah ! mon amie Claude, dit-il se levant avec quelque peine, à cause de son bras douloureux, il ne faut jamais croire ce que racontent les gens... Ce qu'ils sont très sûrs d'avoir vu est généralement faux... Et bien souvent aussi ce que l'on croit être sûr d'avoir vu soi-même... ajouta-t-il entre ses dents.

— Mlle Mary, appelait une voix dans le couloir.

Une femme de chambre entra, toute habillée de noir, en tablier de satin. Elle s'adressait à Mary.

— Madame voudrait vous voir tout de suite.

— Je ne puis pas descendre maintenant.

— Mais mademoiselle...

La domestique insistait, parlant à voix basse ; et il fallut bien que Mary se rapprochât pour l'entendre... Impatiente, avec un geste des épaules, elle dut l'écouter, riposta, écouta encore, et congédia l'autre, en disant très haut :

— Je vous répète que je ne puis quitter monsieur en ce moment, c'est l'heure du pansement. J'irai près de madame aussitôt après. Qu'elle patiente dix minutes.

Mais, dans le temps de leur discussion brève, Jacques avait fait vers Claude trois pas rapides. Et sévère :

— Comme vous jouez mal la comédie ! Vraiment je vous jure bien qu'il était préférable de ne pas venir...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?... demanda-t-elle interdite.

— Ce que je dis.

Ils se regardaient, comme dans cette même chambre une fois déjà ils s'étaient regardés. La même colère était dans leurs yeux fixes, et derrière la colère, il y avait cette autre violence qui les bouleversait l'un et l'autre. Mais déjà Mary revenait vers eux, glissante et ployée. La curiosité de ce qu'ils avaient pu chuchoter avivait sourdement la langueur de ses yeux.

— Vraiment, mademoiselle Lestaque, vous ne voulez rien prendre? Monsieur, vous devriez insister. Une si longue course...

— Au revoir, Jacques.

— Au revoir! — Aussitôt il laissait retomber la main qu'elle lui tendait. — Et merci, ajouta-t-il, comme ayant oublié d'abord le petit mot de politesse.

Mary suivait Claude qui se retourna.

— Vous n'allez pas m'accompagner, je pense. Vous venez de le dire: c'est l'heure du pansement et vous ne pouvez pas quitter M. Moranes. Restez donc, je vous prie.

Elle la saluait de la tête avec une légèreté insolente. Mary dut accepter l'affront. Elle s'en vengea deux minutes plus tard en s'écriant avec un petit rire :

— Mais on dirait qu'elle m'en veut! Qu'est-ce qu'elle a donc contre moi, Mlle Lestaque? Ah! monsieur, c'est de votre faute. C'est ce compliment que vous avez fait sur mes cheveux. Les femmes n'aiment jamais que l'on parle de mes cheveux devant elles. Il n'y a que Mme Moranes...

— Allez donc près d'elle, dit Jacques, puisqu'elle vous demande.

De son fauteuil, où il s'était laissé retomber lourdement, il la regardait qui s'approchait de lui, glissante et ployée, attendant presque qu'il l'attirât sur ses genoux. Mais ce regard, qui trop visiblement la désirait tout à l'heure, était si dur à présent qu'elle s'arrêta stupéfaite.

— Mais... le pansement, monsieur, implora-t-elle...

— Je me moque du pansement. Il ne tient pas à quelques minutes. Ni même à une demi-heure... Allez donc, je vous dis. J'ai besoin d'être seul.

... Dans le beau temps revenu, sous un ciel dont le brouillard ne ternissait plus et n'avait qu'essuyé les loques éclatantes, les grelots espagnols au fond de tous les chemins faisaient leur petit bruit abondant et limpide. Aux pentes des collines s'activait le

papillotement des vendangeurs noir et bleu. Une seule voile, couleur d'ocre, traînait son reflet dans la mer.

Par un raccourci roide où roulaient les cailloux, Claude, aussi rapidement qu'elle y était venue, s'éloignait de l'Abbaye. De la poussière durcie croula sous ses pas. Elle glissa, se retint aux ronces qui la déchirèrent. Avec une espèce de satisfaction hagarde elle regardait son gant se couvrir de taches rouges.

* * *

« Bonsoir, Pierre!... Il y a trois jours que je ne vous ai écrit. C'est mal. Et tout d'un coup j'en ai de la peine.

« Qu'est-ce que vous faites en ce moment? A cette heure-ci? Est-ce que vous pensez à moi? Je le voudrais. J'ai besoin que vous pensiez à moi. Surtout j'aurais besoin de vous voir et de causer avec vous longtemps... longtemps... Mieux que nous n'avons fait quand vous êtes venu... J'étais un peu nerveuse à ce moment, un peu malade. Rien ne m'approchait plus qui ne me blessât. J'avais comme peur de votre attention, peur de vos paroles... et je jetais bien vite, pour les prévenir, d'autres paroles qui nous emmenaient loin de vous, loin de moi, sur le chemin de tout le monde.

Je reviens à tout cela parce que j'ai de la peine pour ce temps mal employé, beaucoup de peine. Je souffre vraiment... J'ai mal... »

Le vent dans la nuit tourmentait la mer, et Claude se leva pour aller la regarder. Mais il n'y avait point de lune. On ne distinguait rien qu'une grande palpitation obscure, le halètement sans fin d'une masse moribonde, une plainte écrasée, une tressaillante révolte, et l'aigre force du vent s'amusant sournoisement d'entretenir tant de détresses. Elles s'avivaient soudain jusqu'au déchirement, et l'on entendait bien, après de grands chocs sourds, ce ruissellement affreux qui naît d'une plaie vive, bouillonne et s'étend et que la mort épuise.

La jeune fille referma la fenêtre. Elle tira les rideaux de percale blanche ornés d'une dentelle au crochet, toute raide et piquante d'être si bien empesée, et elle revint s'asseoir devant sa table.

« ... Oui, j'ai mal... j'ai mal affreusement... Il n'y a rien de meilleur que vous, Pierre... et que ma grande confiance en vous... Vous ne savez pas quelles franchises j'aurais, ce soir, si

vous étiez près de moi... Vraiment je voudrais être à Malives, dans le petit salon jaune où le clair de lune entre si bien. Peut-être je me défendais trop quand vous me preniez dans vos bras... Mais je ne me défendrais plus. Je vous dirais : tenez-moi bien fort, tenez moi contre vous... Et je vous raconterais... Eh bien ! beaucoup de choses... D'abord ma journée. Je veux dire... toutes mes journées naturellement.

« Celle d'aujourd'hui n'a pas été très agréable ... quelconque vous savez... mais pas très agréable. On racontait dans le pays que Jacques Moranes s'était tiré un coup de fusil, parce que la belle dame amenée par lui de Paris à Consolation, était repartie... Alors je suis allée à l'Abbaye pour prendre des nouvelles. Vous comprenez qu'il le fallait bien... A cause de cette espèce de camaraderie qu'il y a entre Moranes et moi. Oh ! une camaraderie qui compte à peine. Vous ne l'aimez pas beaucoup, Moranes. Je sais... D'ailleurs, ce que vous pensez de lui, c'est très exactement ce que j'en pense moi-même.

« Il ne vaut rien, Moranes, de ce que vous et moi entendons par valoir. Quand nous nous reverrons, vous pourrez me le dire autant que vous voudrez... Et je ne me fâcherai pas, au contraire, puisque je vous assure que c'est tout à fait mon opinion : il ne vaut rien.

« Certes, je trouverais déjà bien malheureux qu'il fît de sa vie un si mauvais emploi, ou plutôt qu'il n'en fît aucun emploi du tout. Mais voilà qu'il ne se contente plus de gâcher son existence. Il l'avilit. Ainsi, tout à l'heure... cette fille, cette Mary, je vous ai parlé d'elle... l'inquiétante demoiselle de compagnie de Mme Moranes. J'avais bien cru remarquer qu'elle tournait autour de lui de la plus inconvenante façon, et qu'il permettait cela sans déplaisir. Je ne me trompais pas. Je les ai trouvés dans la grande bibliothèque si près l'un de l'autre que cela était... oui... choquant, scandaleux. Ils m'ont à peine caché que je les dérangeais. La blessure de Moranes était peu grave d'ailleurs. Un simple accident de chasse... Et je suis partie presque tout de suite.

« ... Comme je veux être, comme je suis tout près de vous, je vous regarde me lire, et je vois bien que, vous Pierre, vous vous étonnez. De quel intérêt peut être cette assez vilaine histoire?... Et pourquoi est-ce que je prends la peine de vous la rapporter? Mais vous dites toujours, rappelez-vous, que chaque journée,

si quelconque soit-elle, comporte son événement, à quoi il faut prendre garde. Cette visite est l'événement de ma journée d'aujourd'hui.

« Vraiment, je vous assure que j'ai eu là-bas une impression très pénible. Comment Moranes peut-il accepter de descendre maintenant jusqu'à de si basses intrigues? Vous le méprisez, et vous avez bien raison!... Si vous saviez à quel point je le méprise moi aussi, je le déteste. Oh! cela me soulage de l'écrire, et, si vous étiez là, si je pouvais le dire tout haut, le crier, mon soulagement serait meilleur encore.

« Il ne vaut rien! Il ne vaut rien!... Sa paresse, son détachement de tout, son obstination à laisser se perdre le meilleur de lui-même sont incroyables. Il ne vaut rien! Et ça lui est tellement égal. C'est le pire de sa misère, cette indifférence.

« ... Peut-être, malgré tout, je l'exagère un peu. Il faut être franche. Eh bien... j'ai vu quelquefois Moranes s'interrompre au milieu de la phrase la plus ironique; sa bouche se tordait un peu, d'une façon que je connais bien; ses yeux... je ne puis pas vous dire l'expression de ses yeux... Aussitôt il recommençait à rire. Mais je sais qu'il venait de regarder au fond de lui et toute la vanité de sa vie. Je vous assure qu'il lui advient de souffrir, et plus souvent qu'on ne l'imagine... Au fond, je ne pense pas, avec tant d'impertinence, qu'il soit très heureux. Il ne l'est pas maintenant. Peut-être, il ne l'a jamais été. Il m'a raconté son enfance sans parents, sa jeunesse pas surveillée... Assez de fortune, trop d'indépendance. Il ne pouvait commettre que les pires bêtises. Le travail... Il n'en avait pas besoin. Et qui donc lui en eût donné ce goût supérieur qui fait que sans besoin on le recherche et on l'aime?...

« En somme, c'est vrai, il a beaucoup d'excuses. Son mariage?... Cela, c'est une chose presque effrayante. Vous ne connaissez pas sa femme? Maman la juge une espèce de monstre... non pas au physique, malgré ses infirmités. Mais c'est une vicieuse cérébrale, une perverse maladive. Sa vraie pensée, quand on croit la deviner, répugne et repousse. Comment ce malheureux ne se serait-il pas détaché absolument, après qu'elle est tombée malade? J'admire même qu'il continue à s'occuper d'elle, et, par charité puisse lui jouer cette comédie de l'amour qu'elle réclame, qu'elle exige, avec une espèce de rage.

« Mais oui, cela est presque admirable. Songez qu'il lui con-

sacre les longs mois de ses étés; et leur maison n'est pas gaie, au pied de la grande Massane, au milieu des bois. Et il refuse toutes les invitations qu'il reçoit de Seine-et-Oise et de Bretagne, de Savoie, du Morvan. Il a beaucoup d'amis. Il plaît. Cela se comprend. C'est un parfait homme du monde, et qui connaît beaucoup de choses. Si sa paresse est grande, sa curiosité l'est davantage. Il a lu beaucoup, et raisonne parfaitement de ses lectures... quand elles le méritent, — car il sait choisir, et n'habille jamais sa pensée qu'avec élégance, son corps aussi... Une élégance pas trop recherchée, naturelle, — mais qui aime à raffiner. Son visage d'ailleurs exprime tout cela. Il me plaît, son visage. J'en aime la fatigue autant que la beauté... Jamais je n'ai remarqué sur un visage d'homme, avec une telle promptitude à s'émouvoir, une telle volonté de cacher son émotion, par dédain de tous ceux qui la pourraient juger... Mais je vous fais le portrait de Moranes, comme si vous ne l'aviez jamais vu. C'est drôle. Non, c'est ridicule. Ou plutôt c'est tout naturel. Moranes... Jacques Moranes. Mais il n'est rien de réel qui soit plus réel devant moi, que Jacques Moranes, dans ce moment où je suis seule, où je vous écris, et dans tous les moments de ma vie !... Vous ne saurez jamais ce que peut être cette hantise. Moi-même, si elle cessait de me posséder, je ne pourrais l'imaginer. Mais elle ne cesse pas... depuis si longtemps... de si longues semaines... Cela a commencé à Paris, un soir... et peut-être c'était commencé bien avant ce jour-là... Je ne sais pas...

« Certes il y a une grande humiliation, une espèce d'angoisse, à sentir, au fond de soi, sa propre limite. Mais cela n'est rien au prix de sentir, dans l'une des formes qui vous sont le plus délicatement chères de la pensée ou de l'amour, la limite de l'être qu'on aime. J'avais peur de sentir la limite de Moranes. Je m'essayai, toute seule et seulement occupée de lui, à le connaître, à le juger. Ses dédains, ses ennuis ou son indifférence, ce qui le satisfait et ce qu'il souhaite de meilleur, j'en cherchais la réalité. Je recréais sa pensée, ses sentiments au dedans de moi, tels non point qu'il en témoigne, mais qu'il les doit éprouver. Et quand, avec des observations si petites et de si grandes imaginations, j'étais arrivée enfin à ce qui, pendant une minute, me semblait une certitude, je l'abandonnais aussitôt. Car si cette apparence me satisfaisait peu, je me demandais:

Suis-je bien sûre?... et je me le demandais plus impitoyablement, si elle m'était chère.

« Ah!... c'est bien la fatigue la plus vaine et qui épuise le mieux! Alors, dans le silence des nuits interminables comme le moindre bruit qui vient vous distraire, fût-ce le passage d'une souris entre les vieilles planches du plafond, est imploré, accueilli, retenu!... Et voici que, soudain, toute l'inquiétude disparaît; ce mal aigu, ce déchirant besoin d'analyse, cessent de vous tourmenter... Pierre, je viens de vous dire que Moranes ne valait rien... Mais valoir... qu'est-ce que valoir?... Un mot qu'on apprend... un mot... Ce qu'il vaut?... Mais ça m'est égal. Ce qu'il est?... Il est lui et cela seulement est nécessaire... Ah! quel émerveillement de comprendre cela... d'abandonner enfin sa volonté fatiguée, d'accepter cet instinct qui sait ne plus raisonner. C'est la plénitude de la grâce.

« Oui, Pierre, j'en suis arrivée là. Je suis montée jusque-là. Je ne puis plus que recevoir, que subir; sa pensée est sur moi comme un manteau pesant, elle m'étouffe, elle m'écrase. Cependant je mourrais de détresse et de froid, s'il me fallait la rejeter. Je ne me réveille pas le matin en me rappelant que je vis, mais en me disant qu'il existe. Et je ne me demande pas si je vais le voir... Le voir?... Je ne sais même pas si j'en ai envie. J'attends! Quoi?... Mais puisque je vous dis qu'on ne sait pas, qu'on ne peut pas savoir. Je suis dans ma chambre ou sur la terrasse. J'assiste aux repas. Je marche sur les routes. Et je puis répondre quand on me parle, je puis même rire. Mais au dedans je suis comme ployée, ramassée. Une humilité merveilleuse m'occupe toute : celle que je sens devant lui... J'attends...

« J'attends... Depuis quelques semaines, je n'ai connu par lui que de la souffrance. Cette femme d'abord, qu'il aimait assez pour la garder près de lui, à Consolation; hier le désespoir de l'imaginer blessé, gravement peut-être, et à cause d'elle... Et cette Mary maintenant... Ah! je n'en puis plus. Il n'est pas un point où vienne se poser ma pensée qui ne soit douloureux. L'univers autour d'un seul être, est comme cet arbre hérissé de mille dards déchirants, dans le conte de l'Oiseau Bleu... Et cependant, j'attends, Pierre, j'attends... »

Doucement Claude posa sa plume. Elle regardait devant elle. Presque aussitôt, sans avoir rien relu, elle rassembla les feuillets écrits et les déchira tous ensemble. Sa main, sur ces débris, se

crispait un peu. Un moment, regardant toujours un même point du mur où, sur de la chaux blanche, était peinte une étoile bleue, elle les tint serrés ; et puis elle les jeta, à ses pieds, dans la corbeille d'osier blanc. Alors elle se pencha vers la petite masse éparpillée, blanche et noire. Mais elle ne la regardait pas... Et, les yeux fermés maintenant, elle avait l'air d'écouter et d'attendre comme ceux qui ont laissé tomber une pierre dans un puits très profond.

Derrière le mur un frôlement passait. Des pantoufles chaussant de vieux pieds alourdis traînaient sur le carreau, s'en allaient au fond du couloir vers la chambre de Rosaire. Depuis la maladie de la jeune fille, Mme Beltran faisait ainsi chaque nuit une ronde anxieuse. Claude n'y prit pas garde. Mais de son lit, où elle ne pouvait dormir, Brigitte l'entendit et s'en irrita.

Soulevée sur l'oreiller, battant le drap de ses ongles à petits coups exaspérés, elle finit, après un peu d'hésitation, par sauter sur le carreau. Tout emportée, courant à travers la chambre, elle ouvrit la porte, et elle comptait bien dire : « Voyons, Mme Beltran, ce n'est pas raisonnable, vous finirez par prendre froid. Et puis vous réveillez tout le monde. Rosaire va tout à fait bien. Restez donc couchée. » Mais déjà la grand mère descendait l'escalier. Le couloir était vide... vide et noir. . Non, pas noir absolument... Sous la porte de Claude passait un peu de clarté.

Deux heures du matin, et elle ne dormait pas... Elle n'était pas même couchée !... Doucement on l'entendait qui marchait, qui repoussait une chaise... Brigitte vint jusqu'à la porte, si près que, dans la raie lumineuse, s'éclairait le bout de ses pieds nus. Mais elle n'osait pas entrer. La même stupeur qui l'accablait la veille, quand elle serrait dans ses mains les petits paquets ridicules, descendait sur elle.

André Corthis.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

NEW YORK APRÈS TRENTE ANS

I

Pendant sept fois vingt-quatre heures, à vitesse égale, continue, on a couru à travers ces vides planétaires de l'Océan, — une étendue que la rotation de la terre met cinq heures à déplacer de sa largeur, et qui, dans l'autre sens, s'allonge librement des glaces du Nord aux glaces du Sud, — et l'on tombe d'abord sur ce phénomène, cette agglomération de six millions d'hommes, récente, et la plus vaste que la terre ait jamais portée.

Cela commence presque tout de suite, au bas des premières terres, à l'entrée de la baie où le navire s'engage. Jusqu'à ces plages de Staten-Island, jusqu'à Sea-Gate, porte de l'Atlantique, s'étend ce cercle du plus grand New York, dont le diamètre couvre plus de cinquante kilomètres. Quel polypier humain ! A l'Est apparaît déjà la sombre réticulation des blocs, une nappe grise, où se répète infiniment, comme une œuvre d'insecte, la même cellule rectangulaire. Une fuligineuse croûte qui fond à l'infini de l'horizon, embuant le ciel de son exhalaison roussâtre.

Passent des steamers, vastes comme celui qui nous porte, des créatures qu'on n'avait vues que çà et là, isolées sur les grands vides, au lointain du cercle marin, et qui se révèlent ici comme les individus d'une espèce, affairés à l'entrée d'un de leurs grands repaires.

De nouveau la nappe des eaux s'est élargie : c'est comme

Copyright by André Chevrillon, 1923.

une mer intérieure qui s'ouvre, au loin enveloppée de grisaille, de confuses régions où rien n'apparaît que l'œuvre des hommes. Plages fumantes, dont chacune est une partie de l'énorme ville : Brooklyn, Jersey City, Hoboken, et, montant dans le Nord, la fantastique silhouette de Manhattan. Et derrière ces morceaux qui surgissent, on sait qu'il y en a d'autres, et d'autres encore : il y a toute la longueur de New York proprement dite, l'interminable arête entre l'Hudson et l'East River, où les insectes humains se serrent, s'entassent, accumulent comme nulle part ailleurs leurs étages...

Goélands en chasse autour de nous, bleu léger, matinale clarté des cieux et de l'espace. Et quelle incroyable vivacité de l'air que l'on respire ! Mais seuls ces oiseaux, ce ciel, cette mer sont de la nature. Partout la présence humaine, grisante après le désert de l'Océan ; partout son énergie à l'acte : mouvement, vitesse, fumées de bateaux, — cent navettes entrecroisant, tissant une immense trame de trafic, — et par delà, rien que cette vague matière monochrome que les hommes ont mise partout à la place des campagnes, comme le terne terreau que rejette autour d'elle une frémissante fourmilière.

Devant nous, à l'échelle du paysage, sur le piédestal que lui fait un îlot, une majestueuse figure a surgi, levant haut le flambeau de la Liberté. Premier signal de l'Amérique aux hommes qui viennent du monde ancien. Salut à vous, les affranchis du passé, à tous ceux qui ont dit non aux servitudes, fatalités du vieux pays ! Voici l'espoir, la promesse, l'avenir, sur la terre neuve où l'humanité va commencer un nouveau cours ! — C'est la pensée originelle de ce monde, celle qui l'a suscité. Est-ce encore sa pensée présente ?

A ce moment, la pointe de Manhattan est toute proche, levant le pêle-mêle géométrique des gratte-ciel. Cela ne ressemble à rien. Prismes, rectangles, parallélipipèdes, ils se dressent, droits et nus, déchiquetant le ciel de leurs niveaux différents : une prodigieuse cristallisation ; et puis, à mesure que l'on avance, simple, chaotique amas, comme de caisses colossales, posées debout, l'une contre l'autre. Tout au long de leurs faces, des milliers de trous carrés font un effrayant grillage de boîtes à mouches. Çà et là, des tours, des beffrois fusent par-dessus tout, romantiques, mais ponctués, de haut en bas, de la même façon.

C'est bien l'arrivée dans un autre monde, — on dirait dans une autre planète. Et comme cela s'isole, se découpe sur les vides! A droite, de minces fils gris enjambant l'un des deux bras de mer, se perdent dans du gris: un pont d'une demi-lieue, un pont aérien, jeté là par une monstrueuse araignée.

On entre dans la rivière du Nord, et alors, lentement, la solennelle procession des grands *buildings*. Profondeur de leurs rangs ; comme ils peuplent l'espace, ces colosses! Et, tout en bas, à la limite de la ville et du plan liquide, un autre défilé, plus continu, plus serré : les centaines et les centaines d'appontements, en épines, et, dans chaque intervalle, une proue de steamer, parfois un monstre de trente mille tonnes, dont le pont supérieur monte plus haut que les toits voisins. Une frange épaisse et qui n'en finit plus, au bord de l'étonnante cité, sorte de branchie par où elle semble respirer dans la mer.

Oui, étrange impression, après les solitudes des grandes eaux du globe, de trouver là ce monde, cette ruche, issue si récemment des nôtres, mais dont l'aspect nouveau, les proportions démesurément accrues, annoncent comme un changement soudain, une mutation de la créature.

***

Le rythme du temps, aussi, est autre. A New York se vérifie ce que les savants nous disent, aujourd'hui, de ses variations possibles, et dont les ignorants se doutaient déjà, s'ils avaient seulement vécu à Paris et puis dans l'immobile Orient.

Ce qu'est ici sa vitesse, j'en avais eu la vision symbolique devant ces films inoubliables de la propagande américaine de guerre, où les gestes du travail se précipitaient, tout rythme humain s'accélérant comme celui d'un piano mécanique dont on pousse à fond le bouton de vitesse. Et dans notre lente Bretagne, autour de la vieille Brest, où les jeunes légions d'outre-mer arrivaient d'un mouvement si rapide, j'avais vu l'effort des Américains pour maintenir dans leurs camps et sur leurs chantiers le pas qu'a le temps chez eux. Les constructions montaient comme ces plantes de Ceylan que les yeux, dit-on, voient grandir.

A courir, de la Batterie à Bronx Park, à travers cette New

York que j'avais vue il y a trente ans, à entendre ce que m'en disait un compagnon américain, dont les souvenirs remontaient plus haut encore, je retrouvais ces impressions. Elle aussi, cette ville est en état perpétuel de flux. On dit qu'elle se rebâtit tous les dix ans, ses maisons, les grands édifices de la finance, surtout, n'y étant qu'une machinerie utilitaire, comme celles qu'on jette à la ferraille, aussitôt qu'on en trouve une autre, de rendement supérieur.

Pourtant des témoins du passé subsistent, — un passé que nous appellerions hier, — et si leur âge est seulement d'une vie d'homme, la différence, à côté des architectures du présent, semble dire une civilisation antérieure, une autre époque de l'histoire. Saisissant contraste : au bas de la ville, sur de vieilles maisons de deux étages, les accablantes nappes des *sky-scrapers* tombent du haut du ciel comme une muraille des Alpes sur des masures blotties à son pied. Ailleurs, un clocher s'encage entre des plans vertigineux de pierre, et n'a plus de sens : une chose hors de la vie, un bibelot au bas d'une armoire. Et quelle énergie de la formidable cité à s'étendre! Elle monte aujourd'hui jusqu'à la 222ᵉ rue ; mon ami américain me disait que son père possédait une ferme à la hauteur de la 23ᵉ (au-dessous de ce numérotage, n'oublions pas que s'étendent trois kilomètres d'ancienne New York) — et qu'il tirait le canard sauvage dans la région où passe aujourd'hui la 42ᵉ. C'est comme si les Parisiens de Louis-Philippe avaient cultivé des champs de blé aux environs des Tuileries, et chassé dans le Marais. Quatre-vingts ans de New York équivalent à huit siècles de Paris.

Aussi bien, je puis mesurer directement ce que furent la poussée et le travail organisateur en une génération humaine. J'ai reconnu tout de suite les choses éternelles : la magnifique baie, sous un ciel plus dur et brillant que le nôtre, les îles, l'ample et noble coupure de l'Hudson. Mais la ville est autre : sa longueur a doublé, sa population triplé. On voyait bien, il y a trente ans, des gratte-ciel dans le quartier des affaires, mais seulement de seize ou dix-huit étages. Les monuments du passé avaient encore leurs proportions ; les maisons basses, les jolies maisons de briques du vieux type « colonial, » hollandais, anglais, abondaient ; la « Batterie, » à la pointe de Manhattan, où j'allais regarder voguer les étranges steamers à balancier, en

était demi-ceinte. Les réseaux du *Subway* ne rattachaient pas encore Jersey-City et Brooklyn à New York ; les hôtels de deux mille chambres n'avaient pas multiplié leurs terribles façades ; Broadway n'enfonçait pas sa terne, inflexible tranchée jusque dans les lointains du Westchester ; ses premiers kilomètres, dans le quartier des affaires, n'étaient pas bordés de bureaux et magasins juifs ; les Anglo-Saxons régnaient dans les banques de Wall-Street. Surtout, le flot principal de l'immigration venait toujours de l'Europe du Nord. Polonais, Hongrois, Russes, Arméniens, n'avaient pas commencé de changer la couleur et même la substance du pays. Aux guichets d'Ellis-Island, les compteurs qui mesurent l'afflux d'humanité hétérogène, les masses limoneuses qui viennent d'abord se déposer à New York, avant de se répandre par tout le territoire, n'avaient pas encore enregistré les grands chiffres. New York était encore intelligible.

Mais aujourd'hui, les nombres, les dimensions imaginables sont dépassés. On renonce d'abord à comprendre cette Babel à sept langues, la succession des labyrinthes, dans l'Est, où des peuples, des races, se juxtaposent ; le réseau toujours prolongé, compliqué du *Subway*, où des magasins commencent à pousser, premières cellules, dit-on, de la future ville souterraine, New York continuant par en bas sa verticale croissance ; le cyclopéen pêle-mêle de tours, falaises, dont s'encombre le ciel, par-dessus les nappes de toits ordinaires ; les rectilignes avenues qui s'en vont, s'en vont, jusqu'à n'être plus, sur le vide clair ou enfumé du ciel, qu'une imperceptible dentelure. Oui, les proportions d'une telle ville découragent : on peut apprendre quelques quartiers, ce qu'on appelle le centre, entre la quarantième et la cinquantième rue, deux ou trois kilomètres carrés de blocs, une demi-lieue de Broadway et de Fifth-Avenue, un peu du Bas-de-la-Ville, la longue, verte promenade, au bord de l'Hudson. Pour voir le principal, les quartiers populaires, il faut prendre l'*Elevated*, et que voit-on ? Des nappes et des nappes fumantes de toits qui s'enfuient, un quadrillage indéfiniment déroulé où s'ouvrent, se ferment incessamment les mêmes perspectives ternes, les mêmes rues, — brique, fer, asphalte, — grouillantes d'enfants et pavoisées de linge, si c'est dans l'Est, où se pressent, dans leurs quartiers distincts, Italiens, nègres, Slaves, Juifs, Célestes. Ou bien, on court dans le corridor d'une

avenue que le tablier du chemin de fer plafonne pendant des kilomètres. Passent, passent, — on dirait qu'on peut les toucher, — les séries, légions de façades que seul un numéro distingue, et, toujours aux mêmes intervalles, le zigzag d'une échelle de fonte, un rang de fenêtres à guillotine où les yeux plongent un instant, découvrant, à la volée, toujours les mêmes chambres, les mêmes intérieurs. Cette répétition des logis humains, comme des cellules d'une espèce d'insecte, c'est un des profonds souvenirs que l'on garde en soi de New York. Obsédante et presque effrayante vision !

En somme, un pays plutôt qu'une ville, et qui se prolonge par delà deux bras de mer, par delà tout l'horizon. Tout de même, on peut en apercevoir les grands traits. Faites-vous emporter en haut d'un grand *building*, le Metropolitan ou le Singer. A ce niveau, ce que l'on voit, d'abord, c'est le peuple environnant des faîtes de même ordre, des silhouettes sœurs, partout criblées de cellules, — chacune une cité verticale, œuvre d'une race surhumaine, par-dessus la cité des hommes. Mais regardez en bas, au Nord, entre les reflets des deux longues eaux marines, ce déploiement de bandes grises que séparent, aussi loin que les yeux portent, d'étroites coupures parallèles : on dirait d'interminables paillassons déroulés et juxtaposés. C'est dans le sens de sa progression, l'infini de la ville : milliers et milliers de *blocks*, entre les avenues qui s'en vont, à d'inappréciables distances, échancrer l'horizon. A l'Ouest, de l'autre côté de la grande Baie, la rive du New Jersey est trop lointaine; rien, par là, que des voiles de brume et de fumées, où s'estompent à peine, çà et là, quelques cheminées fantômes. Mais tournez-vous vers l'East River, et, par-dessus des maisons de dix étages, — tout un morceau de Manhattan, — par-dessus la frange basse des appontements, des navires, par-dessus la grande eau, et puis des toits de l'autre bord, — tout un morceau de Brooklyn, — voyez les quatre ponts jetés d'un seul trait, et dont l'élan, pour un tel saut, commence et s'achève au milieu des deux villes. On m'avait montré, jadis, celui de Brooklyn, merveille humaine, disait-on, de l'Amérique, comme le Niagara en était la merveille naturelle. Mais aujourd'hui, quel autre effet ! C'est que la répétition, qui est le rythme, prête un sens nouveau, profond, énigmatique aux choses, suggérant la présence d'une idée, une idée qui persiste et revient se produire. Le plus étonnant, peut-être, c'est

cela : le retour quatre fois, par-dessus tout un paysage maritime et citadin, de l'immense courbe, de cet arc aranéen, mesurant les espaces de la rivière de ses apparitions successives, les deux dernières si vagues, insubstantielles...

De là-haut, comme la simple énormité de l'œuvre humaine ici se révèle! Simples, énormes, ces ponts, comme des câbles reliant le radeau de Manhattan à celui de Brooklyn : quatre câbles où passent sans cesse les courants humains. Aussi simples, les rubans de blocks, parallèlement déroulés jusqu'à la fumeuse limite de la terre et du ciel; aussi énormes, la flottante frange de darses, navires tout le long des deux fiords, l'assemblée des gratte-ciel, qui, au Sud, où l'on sent New York, entre des reflets d'eau, s'amincir, se multiplient, se serrent, chaque face levant cinq et six cents vitres par-dessus les toitures ordinaires, — des maisons de quatre et cinq étages, réduites, au pied de ces monstres, à l'aspect de masures, cabanes, hangars, appentis. Là-bas, vers la pointe de Manhattan, cet entassement de hauts massifs, c'est le principal des centres où s'accumule, d'où s'irradie sur le monde la puissance économique des États-Unis, quelque chose comme, dans un corps vivant, un de ces amas de substance nerveuse, chargés d'énergie, qui commandent et lancent le mouvement. On voit les grands organes de New York, la force et la turbulence de la poussée qui si vite les a créés, les recrée et les accroît toujours. Et c'est l'essentiel du phénomène américain que l'on découvre ainsi. Un phénomène biologique : suractivité, dans ce milieu neuf, du mouvement vital chez l'*Homo Europeus;* prolifération plus rapide et copieuse de cellules, comme dans une plante, modérée sur son terrain d'origine, qui, transportée sur un autre sol, développe démesurément sa tige et ses ramures.



Cette énergie nouvelle de l'homme, j'aimais, dans le centre et les artères commerçantes de la ville, à m'en envelopper, à me perdre dans son courant et sa palpitation. Même impression qu'à plonger en ces foules sans nombre de l'Inde qu'on voit frémir autour d'une grande pagode, possédées par une idée qui mène tous les gestes, et vous reste étrangère. Mais les temples, les pylones, les multitudes religieuses de Madura, de Tanjore, ont

eu leurs analogues, — par exemple dans la vieille Égypte. Qu'y eut-il jamais de pareil à ces fourmillants couloirs sous des pans de pierre tels que, pour les voir finir sur le ciel, il faut renverser la tête? — les New Yorkais remarquent que les nouveaux venus s'y prennent à deux fois pour faire assez complètement ce geste. Entre ces parois affrontées, certaines rues transversales, n'étant que de largeur ordinaire, apparaissent comme des fissures, d'obscures fentes à pic dans la roche d'une montagne. Devant ces masses où ne se lèvent que des étages de banques et de bureaux, même sentiment d'oppression, presque de crainte, que devant les grandes choses naturelles. Plus larges, Broadway, les avenues qui fuient indéfiniment dans le Nord, sont, par là, au bas de la ville, d'étroits défilés, dont le soleil n'atteint pas le fond, à cinq et six cents pieds de profondeur. Des canyons, dit-on ici, tels que l'érosion en a creusé dans les Montagnes Rocheuses. Seulement, cela s'en va tout droit, comme taillé, buriné par le ciseau d'une prodigieuse machine-outil, suivant un tracé d'épure. En bas, dans l'ombre, coule le fleuve humain, — torrent plutôt, par la jeunesse active, la fraîcheur, l'élan de vie de ces foules, celles que déversent des rangs de *buildings* dont chacun contient un peuple. Mais çà et là, le lit du fleuve s'engorge : sombre flot d'humanité ondoyant sur place, dans une confuse, innombrable, émouvante rumeur. C'est Broad-Street, Wall-Street, la mêlée des agents de change, coulissiers, refluant du Stock Exchange, clamant les cours du jour.

A deux pas de la Bourse, à l'orée de Wall-Street, est cette église de Trinity, centre de l'ancienne New York, dont la flèche et la suprême croix, n'ayant pu suivre l'ascension vers le ciel des forteresses de la finance, ne se détachent plus que sur des nappes de pierre. Une église de la vieille espèce anglaise, noire comme celles qu'ont encrassées à Londres les suies de l'âge victorien, — à tour carrée, carillonnante (à la dernière heure de l'année, suivant encore la coutume du vieux pays, la foule vient en voir les cloches sonner l'an neuf). Un cimetière d'autrefois, comme on en voit dans nos campagnes d'Europe autour des clochers, maintient alentour un étroit carré de solitude. Là s'effacent des épitaphes du style noble, symétrique et sentencieux qui loue les défunts sur les monuments du XVIIIe siècle. Une dalle qui porte la date 1681 garde le nom

d'un enfant de cinq ans, un certain Richard Churcher, qui est là depuis les commencements de l'histoire américaine; petite mouche prise, distincte encore, dans les premières strates d'une immense formation géologique. Une autre dit les vertus d'un imprimeur qui mourut en 1752, à quatre-vingt-douze ans, ayant donc ouvert les yeux, en Amérique, dans le temps où notre Pascal vivait encore. A côté de ces tombes, le torrent des vivants, renouvelant toujours sa substance, n'a cessé de couler et de croître : flux bruissant, innombrable de Broadway, à présent, devant le petit champ des morts. Alentour, les bâtiments de l'Équitable, du Banker's Trust, de l'American Surety, suspendent leurs trente et quarante rangs de fenêtres, les consternants grillages de pierre où l'humanité d'aujourd'hui s'emprisonne pour ses travaux.

Un ami, dont c'est ici le monde quotidien (il besogne dans l'un des quatre mille bureaux de l'Hudson Terminal), aimait à me montrer ces formidables cages, sachant bien ce qu'elles signifient, et que, parmi les œuvres de l'homme sur la planète (on les verrait de la lune), elles sont proprement la marque américaine. En deux jours, je ne sais combien nous en avons visité. Et pourtant chacune a sa figure propre. Il y en a des jaunes, des blanches, de toutes rouges; il y en a qui fusent en campaniles, en beffrois, d'autres qui s'achèvent en pyramides, en dômes. Beaucoup sont jumelées, triplées par les profonds replis rectangulaires, en rateau, qui multiplient leurs façades. Mais à l'intérieur, toujours les mêmes sensations, visions. Envolées et chutes en des ascenseurs, élancés ou tombant tout d'un coup, filant en trente secondes à travers trente plafonds. Fiévreux bourdonnement de ces ruches cloisonnées à l'infini. Ivresse, là-haut, loin de la terre, de tant d'espace enveloppant, des vides et clartés du ciel, si tonique, excitant, ici, des lointains déployés de la terre et de la mer. Et puis vertige, si les yeux plongent dans l'étroit abîme au fond duquel d'imperceptibles humains, à cinq cents pieds plus bas, pullulent en un prodigieux silence.

En Amérique, il faut des chiffres pour traduire les valeurs. On m'en disait de confondants ; au Hudson Terminal (qui n'a que vingt-deux étages), cinq mille fenêtres, vingt-cinq kilomètres de plomberie, cent-quatre-vingts kilomètres de fils électriques, une population de dix mille âmes. Quinze mille habi-

tants, dans les bureaux de l'Équitable, dont les cent quatre-vingts mètres verticaux sont parcourus par cinquante-neuf cars (on dit *cars*, comme s'il s'agissait de tramways ou de chemins de fer); — à l'entrée magnifique du Cunard, j'en ai compté trente lignes, dix à droite, étiquetées *express*, dix à gauche pour le service « local, » dix autres plus loin pour les marchandises. Au Woolworth, certains « rapides » vous enlèvent d'un trait jusqu'au trente-cinquième niveau. Au quarantième, il faut changer de ligne, traverser encore quinze planchers pour arriver sous l'aiguille finale. Et j'apprenais les simples, énormes procédés de construction : ajustement bout à bout, d'abord, de carcasses d'acier, comme de ponts géants dressés l'un sur l'autre. Alors, sur les vides, interstices, des nappes de ciment, les murailles, simples écrans, apparaissant, pour commencer, n'importe où, parfois par en haut. Pour racines, des colonnes de caissons, des piles de béton incrustées à la roche jusqu'à trente mètres de profondeur. On en compte quatre mille, de ces piles, pour le seul gratte-ciel de Park-Row, dont le poids est de vingt mille tonnes. Bien entendu, on n'oubliait pas, — et c'était le plus écrasant, — les millions de dollars dépensés, les milliards de dollars engagés dans les banques, sociétés, qui superposent là leurs caisses.

J'essayais de comprendre, et puis, pour nous remettre, respirer, nous courions à la « Batterie, » à l'extrême pointe de ce long radeau de Manhattan, trop étroit pour les millions d'humains qu'il porte, — cherchant là les grands vides horizontaux de la baie, prenant parfois un bateau pour mieux posséder la splendeur et la paix de la mer. Mais comment ne pas se retourner vers l'obsédante merveille de la ville ? Elle se profilait par grands zigzags perpendiculaires, comme on en voit à certaines cimes de roc très ancien, et, comme il arrive pour les montagnes, cela semblait grandir en s'éloignant. Des pointes, des sommets, reculés dans le Nord, entraient, montaient l'un après l'autre dans le paysage, par lignes, par plans distincts. Le sens de ce mot que j'avais entendu m'apparaissait : « des chaînes de *buildings*. » Enfin, tout achevait de se déployer comme un système alpestre dans le rose intense du soir : chaque crête reconnaissable, à sa place, à son rang, parmi les autres, et dans sa proportion véritable. A chacune j'apprenais à donner son nom : toujours des noms de banques, de sociétés,

de journaux, de compagnies d'assurances : *le Singer, le Standard Oil, le Banker's Trust, le Manhattan Life, l'Adams Express, le Tribune*. En arrière, hors de l'axe principal, le pâle, spectral *Woolworth* se révélait souverain, à part, deux fois plus haut que le peuple ordinaire des autres : une sublime aiguille. Certains faîtes géants épanchaient des flots lents de vapeur blême, — l'un, surtout, blême aussi, achevé en pyramide comme on en voit sur de grands tombeaux d'un autre âge, menaçant, funèbre dans la nuit tombante, comme si quelque brasier de Moloch exhalait là-haut ses fumées.

Étrange poésie de ce monde! En ces tours massives, dont la paradoxale silhouette se découpait si haut dans le crépuscule, je sentais l'élan inégal, les saccades d'une volonté soulevant la matière, la même qui ne se lasse pas d'ajouter toujours à des piles d'or, simplement parce qu'elle tend à se déployer et ne se satisfait qu'en édifiant de plus en plus haut, — qu'en se dépassant toujours...

L'obscurité venue, nous allions revoir tout cela du grand pont de Brooklyn. Alors, les formes évanouies, rien ne reste, dans le noir, des aériennes ruches que des légions, çà et là interrompues, d'alvéoles illuminées, de vastes réticulations de feu, dont l'œil, pour suivre les rangs, monte à des régions où il n'a jamais cherché, dans nos villes d'Europe, que les hautes étoiles.

Car on veille dans les gratte-ciel. Il y a encore des gens qui travaillent, et, dans les chambres à coffres-forts, la présence de l'or veut, la nuit, un rayonnement de lampes gardiennes plus éclatant que celui qu'on entretient devant les autels. Et l'on se dit que toute cette régulière, muette scintillation qui s'étage, c'est l'innombrable pensée humaine, active, attentive dans la nuit.

En bas, à l'orée des rues qui donnent sur le pont, c'est presque la solitude, bien étrange après les fourmillements du jour.

Tout cela, à travers l'obscur, l'énorme filet des câbles qui portent le tablier qu'on ne voit pas finir. Un détail ajoute à l'effet de mystère et d'apparition. Dans ces hauts quadrillages de feu, les rangs d'en bas manquent. Point de support terrestre : chacun semble un étincelant grimoire déroulé du haut du ciel, un signe formidable, qui, silencieusement, persiste...

* * *

A cette heure-là, le bruit, le mouvement sont ailleurs : toute la vie de New York a reflué, entre la trente-cinquième et la cinquantième rue, dans l'artère centrale. Du seizième étage de mon hôtel, j'en avais vu, entre des réseaux verticaux de lumière, la phosphorescence monter, blanche, comme un flot de vapeur qui s'enflamme sur un fond de ténèbres partout ponctué de feux.

Cette Broadway nocturne, les Américains l'appellent la Voie blanche. C'est, à New York, l'autre merveille, à laquelle rien non plus n'a préparé l'Européen qui débarque. Nous y fûmes jetés un soir, par un ami qui nous ramenait dans sa voiture. Découvrant que ce spectacle nous était inconnu, je suppose qu'il en voulait saisir le premier effet sur deux Ingénus de l'Ancien-Monde. Mon compagnon de voyage n'était certes pas un provincial, et j'avais vu quelques pays ; mais l'effet fut ce qu'attendait notre hôte : celui d'un choc imprévu, coupant le geste et la parole. Nous venions d'avenues et puis d'une rue éclairées comme le sont les voies centrales de Londres et de Paris. Au débouché dans Broadway, la sensation nous arrêta. Un papillon de nuit tombant dans un feu d'artifice, en éprouverait une semblable.

Sous des échafaudages de lumière, sous de remuants et verticaux brasiers, la grande voie filait au Nord, au Sud, inondée de rayons et de ruisselante foule, — aussi claire, et bien plus bruissante qu'à midi. Au loin, des deux côtés, régnait le jour, un jour blanc, d'un blanc cru, blessant, et pourtant enveloppé, pénétré d'une bariolure, d'une multicolore confusion d'images où, peu à peu, apparaissaient des motifs : soleils, cascades, roues, fleurs de feu, brasillantes figures d'humains ; et partout, par rangs ou colonnes, des lettres de l'alphabet : on dirait des essaims de mouvants et flamboyants insectes. Tout cela traversé d'une vie violente, spasmodique, sans répit, tout cela s'allumant, s'éclipsant, girant, rampant, foisonnant, — les mêmes mouvements recommençant toujours, comme un geste de manie, comme une implacable obsession. Je revois cette fantasmagorie. Sur des murailles, sur des bordures granulées de feu, les changements de couleurs, à travers des myriades de lampes, passent

comme une reptation qui progresse, comme un frisson qui se propage. Il y a d'étonnants décors queue-de-paon, ocellés de bleu noir, de bleu clair; de mystérieuses formes, tour à tour violettes, rosées, qui, lentement, palpitent, s'épanouissent comme des anémones marines. Sur un toit, une théorie de pantins géants, silhouettes schématiques et zigzagantes de lumière, répètent, tous ensemble, les gestes d'une inlassable gymnastique : accroupis, relevés, fermant mécaniquement les bras, les jambes. Haut dans le ciel, une illusoire apparition de chemin de fer enjambe toute l'avenue, passant, s'évanouissant, wagon à wagon, et revenant toujours. Chaque wagon porte une lettre : des mots, des phrases s'assemblent...

En bas, la marée humaine, les violents courants de foule, entre les aveuglants magasins, les lampadaires, les noirs et jaunes rubans de voitures. Au débouché de chaque *street*, des chars à bancs stationnent, bariolés de lanternes de papier, et debout devant chacun, un homme clame : *China town! China town!...* ou bien *Coney Island!*

(Coney Island, que j'ai vue, depuis : des éclairages comme ici, de folles « attractions, » des multitudes hypnotisées, un effarant *Luna Park* au bord du noir Océan qui gronde. J'y songeais aux grands cimetières solennels par où commence, sur l'autre bord du même Atlantique, la vieille terre maugrébine...)

Au-dessus de tout, les *scrapers*. L'un, au confluent de deux rues, isolé, vu par sa mince tranche, érige dans la nuit vingt-cinq étages, et, à sa cime, ce seul mot, qui saisit la rétine : *Times*, une barrette de flamme. Tous s'embrument en s'éloignant du brasier de la rue, s'évanouissent; vers le huitième étage, on n'en voit plus que les rangs lumineux de fenêtres. Mais tout en haut, des projecteurs sont invisiblement suspendus, et par là, d'immenses images multicolores s'éclairent avec des corniches, des crêtes. C'est peut-être, ici, le plus saisissant, cette illumination des régions supérieures, où tout baigne comme dans une vapeur ignée. Impression de phénomène cosmique, comme si la terre, par là, venait de plonger dans une flamboyante nébuleuse.

Times, est-ce que cela veut dire que les temps sont accomplis?...

Mais, dans ce prodige, regardez ce que disent tous les autres

mots fulgurants qui se déploient, ou bien, lettre à lettre, ne cessent pas, autour de vous, de s'écrire. Non pas *Mané*, *Thécel*, *Pharès*, mais *Cigarette*, *Chewing Gum*, *Peppermint*, *Ginger beer*.

Car il ne s'agit que de cela : inciter le public à l'achat de telle pastille de menthe, gazette, ou gomme à mâcher. C'est un trait de tout notre monde nouveau, plus marqué seulement, en ce Nouveau Monde : la disproportion entre la grandeur des choses, ce qui s'y atteste de l'effort humain, et l'insignifiance de l'idée qu'elles traduisent. Grandeur seulement matérielle, simple quantité : *bigness*, plutôt que *greatness*, ont dit des Américains. Que signifie, par exemple, cet édifice du Woolworth, le plus haut que les hommes aient jamais élevé pour y habiter, « cathédrale du Commerce, » — c'est l'épithète habituelle, — dont la céleste apparition, par-dessus tous les autres faîtes, atteint à des régions où les cathédrales de la prière n'ont jamais monté ? Bien moins qu'un petit coffret religieux de notre Moyen Age. Seulement le bazar à dix sous, son triomphe énorme. Oui, voilà la force qui suscita cette merveille véritable, et qu'elle glorifie : le capital que des myriades de bazars à cinq et dix *cents*, peu à peu répandus dans toutes les cités d'un territoire qui va de l'Atlantique au Pacifique, ont mis aux mains de leur inventeur et propriétaire, un M. Woolworth, génial par la grandeur, — *bigness*, — de sa conception. Et quelles fins sert cette architecture sans pareille ? Celles du commerce, de la finance, des affaires : acquisition de dollars par l'opération incessamment répétée de la vente profitable. Un tel édifice, — et de même chacune des surhumaines bâtisses qui s'exhaussent alentour, — n'est qu'un instrument pour hommes d'affaires, aussi pratique, aussi simple, simplement conçu, que ces classeurs, fichiers de métal où les Américains excellent ; et la plupart ont en effet le rectangulaire et le nu d'un classeur. Alignement, superposition, dans une enveloppe colossale, de trois ou quatre mille cases, toutes construites pour le même usage, habitées par des hommes très semblables, affairés, à côté de leurs téléphones et machines à écrire, à la même poursuite du profit, principale forme, en notre temps, pour les peuples comme pour les individus, de la volonté de puissance.

Ce contraste est partout. Comparez les dimensions des journaux, la perfection de leur papier, le nombre des *magazines*

populaires, et ce que cette littérature, mêlée, coupée de tant d'annonces, apporte à l'esprit; — comparez la merveille de la téléphonie sans fil, la soudaine grandeur de son développement, aux États-Unis, et la futilité des musiques, récits, messages sans nombre qu'elle transmet, deux fois par jour, à cent mille foyers. Mais cela, encore une fois, c'est un trait général du milieu que la science est partout en train de nous faire. Chacune de ses découvertes est un exploit de l'esprit, mais dont l'application n'aide pas au progrès de l'esprit. Entre la puissance démesurément accrue de l'homme moderne, et les fins auxquelles il l'emploie, la disproportion est surprenante.

Et de même entre les nombres de ce peuple nouveau, la grandeur de ses foules, et l'invariable simplicité des types et des idées. Regardez, sous la blanche flambée de Broadway nocturne, ce flux épais de jeunes hommes, jeunes femmes, aux traits bien coupés, au pas énergique, alertes et sains comme de jeunes chevaux, aussi pareils entre eux, rien, dans la physionomie, l'allure, le vêtement, ne distinguant les métiers, les classes. Cette uniformité, quel trait paradoxal de ce peuple issu de toutes les races d'Europe! Sans doute, c'est que les caractéristiques de race, que nous considérons comme si durables, dépendent surtout de ces milieux où, par les suggestions mutuelles des individus les uns sur les autres, de chaque génération sur la suivante, elles s'entretiennent. Aussitôt qu'il est vraiment sorti de son groupe ethnique, aussitôt qu'il a commencé de plonger dans le courant de la vie proprement américaine, l'immigrant se met à changer. Comme l'a bien vu Henry James, il devient plus gris, plus neutre, plus généralement et sommairement humain. Il est tombé dans le grand creuset, le *melting pot* où fondent, avec sa couleur primitive, les axes de cristallisation imposés par l'ancien milieu. Il passe, — tout au moins, son fils passe — à l'état de simple individu, pareil aux millions d'autres, bientôt soumis aux directions et rythmes de vie les plus généraux dans ce nouveau monde. Vie de boutique, de bureau, d'office, coupée pour tous par les mêmes jeux, lectures, distractions, excursions en troupeaux. Sur tous s'exercent les mêmes influences: dans l'Ouest, les fermiers mêmes, avec leurs téléphones, gramophones, automobiles, journaux, *magazines*, les ruraux, dont les villages sont des cités naissantes, les subissent. Elles commencent à régner dans

notre Occident d'Europe, ces influences, mais combien plus générales, insistantes, en Amérique! Effluves de la foule, communiquant à chacun son âme de foule. Suggestions des journaux qui, par les syndicats de presse, répètent en douze cents villes les mêmes articles, télégrammes, illustrations; suggestions du théâtre, du cinéma, du roman populaire, de tant d'images de la réclame, aussi, qui contribuent à établir l'empire de certains modèles, de certains types idéaux.

Ces jeunes gens, dont les nombres emplissent la grande avenue lumineuse, j'essayais d'imaginer leur idée de la vie, du succès, du bonheur. Toute la littérature courante nous la traduit. C'est toujours le même rêve. Une bonne place dans un office, (*be a big pay man!* disent les annonces) ; un joli *home*, un bungalow de bois sur sa pelouse, dans la banlieue où l'on rentre le soir dans sa voiture; peut-être une invention heureuse (en ce moment, chacun cite un Italien, vendeur ambulant, il y a six mois, d'*ice-creams*, qui a réussi à enfermer dans une croûte un sorbet que l'on peut manger en marchant dans la rue, — cela s'appelle *Esquimau packet*, — et qui gagne trente mille dollars par mois) ; ou bien, simplement, l'ascension régulière, par l'effet de son énergie, de ses mérites propres et reconnus. Et alors, en des lointains de brume et d'or, tout ce que le plus humble, s'il est jeune, peut encore espérer se gagner, en ce pays de toutes les chances, où la volonté organisatrice est la plus haute des valeurs : une grande affaire à soi, d'excitantes et victorieuses luttes contre des rivaux; une ample maison « coloniale » sous les ombrages de son parc; du golf, des voyages en Europe, au Japon; — et, mieux encore, des activités publiques, cette autorité, qui reviennent ici aux hommes honorés, reconnus comme supérieurs, qui ont su se bâtir une fortune. En combien de personnages de feuilleton, de théâtre, ne s'incarne-t-il pas, cet invariable idéal? Oui, par l'effet des influences et conditions communes qui font les fins communes, les esprits, les âmes, d'origine ethnique si diverse, se répètent innombrablement, énergiques et simples, avec la même monotonie américaine, — *the American sameness*, comme ils disent, — que les carrés vitrés dans le rectangle d'un gratte-ciel, que les indiscernables rues, coupant toujours sous le même angle les avenues sans fin de cette ville, de cette terrible New York, toujours et si vite grandissante; où l'on croit sentir

la fatalité d'une force naturelle, d'un instinct ajoutant invariablement la cellule à la cellule, et le rayon au rayon.

Sans doute, l'effort est innombrable pour varier, multiplier les sensations. Mais l'impression totale ressemble à celle que j'éprouvais à tâcher de parcourir ces trop vastes journaux, dont les titres, les manchettes, ont la violence agressive des annonces lumineuses, — ou bien, à rôder, le soir, parmi les flamboyantes confusions de Coney Island et de Broadway nocturne. Monotonie dans le disparate. On dirait que tant d'excitations, usant la sensibilité, s'annulent. De leur excès, aussi bien que de l'uniformité des hommes, des idées, des choses, l'ennui naîtrait vite si l'on n'était très occupé.

* * *

Nous étions très occupés, et nos amis ne nous laissaient pas connaître l'ennui. Tout de même, quel plaisir, la première fois, de monter dans un grand train, et d'échapper à l'invariable réseau des avenues et des rues ! Mais en chemin de fer, en des wagons aux fenêtres grillées et deux fois vitrées, aux radiateurs chauffés dans le temps des lilas comme en hiver, si loin que nous soyons allés, je n'ai jamais vu de paysage que derrière les plans de la réclame : affiches de médecines, de pneus, de cigares, d'huiles pour automobile... Oh ! l'obsession de ces silhouettes de bouteilles qui revenaient toujours !

La grand route était préférable. Hors des faubourgs, — et comme ils s'en vont loin ! — on m'emmenait courir sur les noirs, interminables rubans d'asphalte, à travers les magnifiques parcs publics et terrains de jeux, à travers les rangs de villas, et puis les domaines dont les propriétaires ne laissent pas la réclame déshonorer leur paysage. Nous arrivions à la campagne libre, — mais une campagne sans chemins creux, sans toits paysans, où nulle lente vie rurale n'a laissé sa trace séculaire, où rien n'incline au rêve et au loisir, où les routes, de nouveau bordées d'annonces, jalonnées de tas de ferraille, n'existent que pour les autos. Une campagne tout utilisée par des citadins, belle pourtant par la grande coulée de l'Hudson, sous les strates verticales des « Palissades, » et l'illusoire forêt que composent tant de jardins et parcs sur l'autre bord. Mais ce noble fleuve, — un Rhin plus grand, plus majestueux, — ne

le regardez que de loin : une succession d'usines, hangars, magasins, clôtures, pontons, en obstrue la rive, parmi les terrains défoncés, au long de la ligne de chemins de fer, — car deux rubans de voies ferrées l'enserrent des deux côtés. De temps en temps, un boqueteau, où le jeune printemps venait de jeter sa miraculeuse flamme. La voiture s'arrêtait pour me laisser chercher là, à défaut des bisons, des Indiens de nos rêves d'enfance, un peu de la nature indigène, quelque plante différente des nôtres, qui fût là quand l'Amérique, de l'autre côté des infranchissables eaux, n'existait pas pour l'Europe. Je trouvais les touffes séchées du sumac d'antan, et, par roses foisons, de sauvages azalées, mais aussi des plâtras, de vieilles boîtes de *corn-beef*, rappelant la présence prochaine de la créature étrangère, qui s'est « mise » sur ce pays, comme une de ces colonies d'organismes pullulants dont la vie altère profondément le milieu qu'ils envahissent. Car, du point de vue de la nature, c'est cela, notre espèce, son activité : un ferment qui la décompose, une maladie...

De lieue en lieue, on traversait quelque foyer de cette vie nouvelle : un village, disait-on ; mais ce mot change ici de sens. A quelques lieues de Londres et de Paris, quand on arrive aux premières meules, et puis aux premiers hameaux, comme tout d'un coup on se sent loin ! Vieux pavé envahi par l'herbe, petites ruelles où des chats se chauffent au soleil, vieilles femmes en serre-tête au pas des portes, et le silence, la somnolence de tout cela... Un monde d'autrefois, qui, çà et là, dure encore, un monde que le dernier flot du Temps n'a pas encore atteint. Dans cette campagne américaine, chaque village que nous traversions en courant vers West-Point semblait un morceau détaché de la grande ville et transporté là : des façades de brique luisante, des « *stores* » comme ceux des faubourgs de New York, exhibant, derrière de massives glaces, les conserves de viande, de fruits, aux marques de Chicago et de Californie, et des cigares, des kodaks, des anneaux de roulements à billes. Et puis une « droguerie » avec bars de marbre, rangs de pompes à main qu'un homme, en bras de chemise, manie, débitant les *ice-creams*, les boissons aux jus de fruit, à l'œuf et au phosphate. Et aussi, chaque fois, un club, un hôtel, une école, l'école populaire, d'aspect charmant toujours, sorte de grande villa vêtue de lierre, enveloppée de ses arbres et pelouses, et,

généralement enfin, une jolie maison, marquée de ce mot : Bibliothèque. Il y en a partout, des bibliothèques publiques, en ce pays où tant d'ouvriers, contremaîtres, commis autodidactes, peuvent, comme un jeune Carnegie, aspirer à tout.

Nous admirions : quelle active, efficace volonté de civilisation ! Nous faisions de tristes retours sur la vieille Europe. Mais les milles avaient beau succéder aux milles, cela recommençait toujours. Même impression qu'à tourner indéfiniment en cercle, dans la banlieue, autour de Paris ; — mais notre banlieue a son histoire, avec ses vestiges de l'ancienne France, les contrastes de ses bourgeois, ouvriers, paysans. Peu à peu le sentiment venait que ce n'était pas la peine de continuer, que, si loin qu'on allât, on ne trouverait rien d'autre, en fait d'humanité, de choses humaines ; rien que des hommes d'aujourd'hui, conscients, pareils, sans relation profonde avec la nature ambiante, rien que leurs œuvres, déployées, à travers les quinze cents lieues du territoire, sur le seul plan du présent. Cela, nous le savions comme chacun, mais jamais encore je ne l'avais perçu de façon si directe. Et l'ami qui m'emmenait précisa ce qui m'apparaissait. Comme je lui demandais s'il avait déjà traversé dans son auto le continent : « Oui, dit-il, mais il me semble que je connais toute la route. Je ne recommencerais pas. Ah ! si c'était celle de Quimper ou d'Avignon ! »

Et pourtant, cet Américain n'était pas de ceux que tourmente le besoin profond du vieux monde. Il n'eût point dit ce que me confiait une noble femme de là-bas, qui, après avoir vécu en France, pour la France, pendant la guerre, appartient toute, aujourd'hui, aux tâches sociales qu'elle s'impose dans son pays. J'exprimais la naturelle admiration d'un Européen pour la grandeur de conception et l'énergie d'entreprise dont tout témoigne en Amérique. « Oui, dit-elle, c'est vrai que tout est plus vaste ici, mais quelque chose manque... Vous ne pouvez savoir le charme qu'exerce sur nous une terre comme la vôtre. Tout y paraît pénétré de sens, — les plus simples, ordinaires choses : un arbre, un petit mur, une fumée dans un champ. *There's a glamour, a magic:* c'est une sorcellerie... »

Quelques-uns, des artistes généralement, se sentent étouffer dans ce pays de tous les espaces et de toutes les possibilités, et n'y peuvent tenir. J'en sais un qui, à dix-neuf ans, obéissant à

je ne sais quelle obscure, atavique nostalgie, a quitté Chicago pour aller s'enraciner dans celle de nos provinces où la terre et les hommes sont le mieux associés en d'immémoriales harmonies. A y passer, depuis vingt-cinq ans, parmi les marins, paysans bretons, toutes les saisons, il est devenu Breton. Au fond, il a gardé la fierté de son pays natal, et il faut faire la part de l'*humour* américain dans ces lignes qu'il m'écrivait, il y a quelques semaines : « La meilleure inspiration de ma vie, ç'a été de comprendre que Chicago n'était pas faite pour moi. » Et il ajoutait en riant : « L'Amérique est le premier pays du monde : cent millions d'hommes, les gratte-ciel, les usines Ford, leurs trois mille automobiles par jour, des coffres-forts sans pareils. Mais tout ça ne vaut pas le Faouet ou Plougastel-Daoulas. »

Plougastel : le vieux « plou » celtique, au-dessus des rochers de l'Elorn; la petite tribu qui vit là, distincte, autour d'un rude calvaire; les femmes vêtues des couleurs de la mer, que j'ai vues s'agenouiller sur la lande, au son d'une cloche de vêpres... Une certaine petite ferme isolée, du côté de la pointe qui regarde les vides et les blêmes luisants de la grande rade...

Mais le monde moderne approche vite de nos Plougastel, et déjà son souffle en change l'âme.

ANDRÉ CHEVRILLON.

(A suivre.)

L'ITALIE LIBÉRÉE

(1857-1862)

LETTRES ET DÉPÊCHES DU ROI VICTOR-EMMANUEL II ET DU COMTE DE CAVOUR AU PRINCE NAPOLÉON

IV[1]

DE LA PAIX DE VILLAFRANCA A LA MORT DU COMTE DE CAVOUR

L'irritation que M. de Cavour avait montrée sur la nouvelle des préliminaires de Villafranca avait été si forte que, dès le 13 juillet, il avait abandonné le ministère où il avait été remplacé par Urbain Rattazzi. Il n'en avait pas moins gardé la direction occulte des affaires : il avait institué les gouvernements provisoires de Florence, de Modène et de Bologne qui, du 16 au 20 août, provoquaient des plébiscites pour l'annexion au Royaume de Sardaigne. Les traités de Zurich, destinés dans la pensée de l'Empereur à consolider les préliminaires de Villafranca, n'arrêtèrent point le mouvement. Cette marche vers l'unité comportant de tels avantages pour le Piémont devait, par réciprocité, rapporter à la France les anciennes provinces qui en avaient été détachées en 1815 et dont la rétrocession avait été convenue à Plombières. Il convient de suivre ici les événements qui se sont déroulés, après la fin de décembre 1859 et depuis le retour aux affaires du comte de Cavour, mais l'on ne saurait penser à raconter les événements qui se sont produits durant ces deux années; quelques dates suffiront à rappeler au lecteur la politique des Puissances et leur marche parallèle.

Publication de la brochure : *le Pape et le Congrès* (décembre 1859)

(1) Voyez la *Revue* des 1er janvier, 1er et 15 février.

Encyclique du Pape (19 janvier 1860).
Rentrée de M. de Cavour aux affaires (20 janvier).
Sa déclaration au sujet du Parlement italien (27 janvier).
Déclaration de l'Empereur au sujet des annexions (3 février).
Plébiscite portant réunion au Royaume de Sardaigne, de la Toscane, de l'Émilie et des Légations (15-20 mars).
Traité de Turin (France-Italie) (24 mars) et plébiscite consacrant la réunion à la France de la Savoie et du Comté de Nice (15-22 avril).
Agitation en Sicile (5 avril).
Expédition de Garibaldi en Sicile (5 et 6 mai). Prise de Palerme (juin). Garibaldi passe le détroit. Son entrée à Naples (7 septembre).
Le Gouvernement pontifical sommé de dissoudre l'armée commandée par le général de Lamoricière (7 septembre).
Le général Cialdini entre en Ombrie.
Combat de Castelfidardo (18 septembre).
Le général de Lamoricière, bloqué dans Ancône, obligé de se rendre (25 septembre).
Plébiscite d'annexion à la Sardaigne du Royaume de Naples et des Marches (21 octobre).
Entrevue de Varsovie (22-26 octobre). L'Autriche renonce à une guerre de revanche immédiate.
L'Empereur Napoléon III retire la flotte française de devant Gaëte (19 janvier 1861).
Ouverture du Premier-Parlement italien (18 février).
Mort du comte de Cavour (6 juin).

Le roi Victor-Emmanuel au prince Napoléon

Paris, le 26 décembre 1859.

Mon cher beau-fils,

Avant tout, je te remercie de tes lettres et des souhaits que tu veux bien me faire pour le 60. Sois sûr que de ma part j'en fais tout autant bien de cœur pour toi et pour la chère Clotilde laquelle me rend heureux en se faisant aimer par toi. Maintenant, je veux te donner un peu de perruque que tu le mérites. Est-il possible que tu puisses croire que mes sentiments envers toi aient varié; à cette heure, tu devrais savoir que je ne change pas si facilement d'idées; je ne sais si tu veux faire allusion à Villafranca, j'ai désiré l'armistice, je n'ai pas aimé cette paix, mais tout cela n'a rien à faire avec mes relations de famille. Tu rends heureuse ma fille, et moi en suis content, et t'en suis beaucoup reconnaissant.

Je suis bien heureux d'apprendre par toi, que le Roi, ton père, est mieux en santé; sa maladie m'avait vivement affecté. Je n'oublierai jamais la tendre amitié qu'il me démontra lors de mon séjour à Paris. Je te remercie de ce que tu me dis par rapport aux journalistes; j'espère qu'à cette heure la chose sera arrangée, mais s'il n'en est pas ainsi, écris-moi franchement ton projet, ou ta manière de parler; tu vois les choses bien plus près que nous, et je te serai reconnaissant si tu veux bien m'aider en cela. Je te prie aussi de savoir me dire comment *le Nord* a écrit cet article si bête sur le comte de Cavour, et ma personne voilée. A propos du comte, je l'envoie, quoique je ne puisse savoir bien positivement la manière de penser de l'Empereur. Jamais de ma part, il n'y a eu de difficultés pour le charger de cette grave mission, quoique personnellement il aurait agi bien mal avec moi, avant Villafranca et après; mais je désirais connaître le terrain sur lequel il devait travailler. Je sais à peu près quel sera le drame final du Congrès : le Comte sera coulé à fond à cause de ses antécédents, et à cause de ses haines présentes; bien d'autres circonstances sont peu favorables pour nous, mais moi sans crainte, je marcherai toujours en avant, la tête haute sur la voie de l'honneur; advienne que pourra, ce ne m'en fait rien. Si l'Empereur ne me refuse pas son amitié et son alliance, tant mieux; s'il juge autrement, j'en suis bien peiné, mais cela ne me retiendra pas d'accomplir mon devoir. Je suis fâché que Désembrois ait agi ainsi. Avant tout, sois sûr que personne ne lui avait dicté cette conduite que je désapprouve, mais je comprends à peu près d'où cela vient. C'est un vieux magistrat assez sauvage de sa nature et habitué aux anciennes cérémonies de la Cour de Turin, où des bêtises de ce genre faisaient quasi des délits. Pardonne-lui, il ne le fera plus, il n'est pas grand parleur, mais il n'est pas bête.

Fais-moi le plaisir d'embrasser ma fille de ma part, et souhaite-lui de ma part de continuer à se régler comme elle fait et qu'elle fasse tous ses efforts pour contenter sa famille. Toi, très cher beau-fils, tâche de chasser de ta tête tes mauvaises idées, car tu te trompes complètement et si quelque personne souffle du mal, envoie-le au diable. Je te renouvelle tous mes souhaits, à toi et à Clotilde ; que Dieu vous bénisse.

Ton très affectionné beau-père.

VICTOR-EMMANUEL.

Turin, 25 janvier 1860.

Monseigneur,

Rappelé par la bonté du Roi à la direction des affaires de mon pays, je sens le besoin d'invoquer comme par le passé la bienveillance et l'appui de Votre Altesse Impériale. Ses sentiments pour l'Italie sont toujours les mêmes, je le sais, c'est ce qui me fait espérer que ceux dont elle m'a si longtemps honoré, ne sont pas altérés. L'Italie a plus que jamais besoin de l'appui de la France; près du but de bien des efforts, elle ne saurait l'atteindre, si l'Empereur, la prenant par la main, ne l'aidait à surmonter les obstacles qui l'en séparent encore.

Depuis ma dernière entrevue avec Votre Altesse, que de grands événements! Combien les germes contenus dans le traité de Villafranca se sont développés d'une manière merveilleuse! La campagne politique et diplomatique qui l'a suivi a été aussi glorieuse pour l'Empereur, plus avantageuse pour l'Italie, que la campagne militaire qui l'a précédé. La conduite de l'Empereur envers Rome, sa réponse à l'archevêque de Bordeaux, son immortelle brochure, la lettre au Pape, sont, à mes yeux, des titres à la reconnaissance des Italiens, plus grands que les victoires de Magenta et de Solférino elles-mêmes. Que de fois, en relisant dans ma solitude ces pièces historiques, je me suis écrié: Bénie soit la paix de Villefranche! Sans elle, la question romaine, de toutes la plus importante, non seulement pour l'Italie, mais pour la France et l'Europe, n'aurait pu recevoir une solution complète, sanctionnée sans réserve par l'opinion publique. En portant un coup mortel, non à la religion, mais aux principes ultramontains qui la dénaturent, l'Empereur a rendu à la société moderne le plus grand service qu'il fût possible de lui rendre. Il a acquis par là le droit d'être rangé parmi les plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Votre Altesse Impériale, qui a été témoin des douleurs que la cause de l'Italie m'a fait éprouver, me pardonnera si je lui exprime avec chaleur les sentiments bien différents que j'ai éprouvés depuis lors. J'aurais désiré le faire de vive voix. Je l'avais espéré, mais, craignant maintenant que la course que j'avais l'intention de faire à Paris ne puisse se réaliser, je n'ai pu résister au désir de les lui témoigner par écrit.

Je prie Votre Altesse Impériale de vouloir bien agréer l'hommage de mon profond respect et entier dévouement.

C. Cavour.

Turin, 4 février 1860.

Monseigneur,

Je remercie Votre Altesse Impériale de la lettre qu'elle m'a envoyée par Farini. J'y ai retrouvé, avec bonheur, la preuve que les événements de l'année dernière n'avaient pas altéré l'extrême bienveillance dont Votre Altesse m'honore depuis longtemps, ni affaibli sa noble et généreuse sympathie pour l'Italie.

Je suis convaincu, autant que Votre Altesse, de la nécessité d'un accord parfait entre la France et la Sardaigne. Aussi, appelé inopinément à former un ministère au moment où je me préparais à partir pour Paris, j'ai persisté dans mes projets de voyage, malgré les conséquences fâcheuses pour la politique intérieure que mon absence pouvait avoir. Un avis venant de la source la plus élevée, et se fondant sur des motifs dont il était impossible de méconnaître la gravité, m'a fait renoncer à mes idées de voyage. J'ai cherché immédiatement un autre moyen de communication intime. Non que je n'aie dans la largeur et la capacité de M. Desambrois la plus entière confiance, mais parce que sa nature, taciturne et excessivement réservée, le rend peu propre aux négociations qui doivent avoir lieu à Paris. D'après ce que M. de Talleyrand me dit au nom de M. Thouvenel, je jugeai que l'envoi à Paris de M. Nigra pourrait avoir des inconvénients. Je pensai alors au comte Arèse. Ce choix ayant été agréé, je le priai de se rendre sur-le-champ à son poste. Il serait déjà parti, si une légère maladie ne l'eût retenu, et ne le retînt aujourd'hui encore dans son lit. Il espère toutefois pouvoir se mettre en route demain ou après-demain au plus tard. Je prendrai la liberté de remettre au comte Arèse une lettre pour Votre Altesse. Mais je la prie dès à présent de vouloir bien l'accueillir avec la bonté qu'elle témoigne à tous ceux qui viennent, auprès d'elle, plaider la cause de l'Italie.

J'ose affirmer à Votre Altesse qu'elle porte à mon égard un jugement trop sévère par rapport à la question de la Savoie et

de Nice. Les explications que le comte Arèse lui donnera la convaincront, je pense, de ma parfaite loyauté.

Cette question n'avait jamais été traitée d'une manière sérieuse avec mes prédécesseurs; du moins, ils le prétendent. Il en est résulté qu'à mon arrivée au pouvoir, je l'ai trouvée un peu compromise. Il n'eût été ni prudent, ni habile, de modifier brusquement ce qui avait été fait avant moi. D'ailleurs, une grande réserve me paraissait conforme aux instructions de M. de Talleyrand. Maintenant que le terrain est préparé, je suis prêt à agir d'une manière ouverte et décidée. Arèse a pour mission de concerter la marche à suivre à cet égard.

J'oubliais d'observer à Votre Altesse que la mission d'Arèse rend impossible l'envoi de Nigra. Si celui-ci partait aujourd'hui, Arèse certes ne se mettrait pas en route demain.

Je prie Votre Altesse Impériale de vouloir bien agréer l'hommage de mon profond et respectueux dévouement.

9 février 1860.

Monseigneur,

M. de Talleyrand m'ayant assuré que le Gouvernement français ne verrait pas de mauvais œil que la Légation du Roi à Paris fût gérée temporairement par un simple chargé d'affaires, pourvu que ce poste fût confié à Nigra, je me suis empressé de suivre le conseil que Votre Altesse Impériale a bien voulu me donner, et j'ai fait partir Nigra sur-le-champ.

A cette heure, Nigra aura eu certainement l'honneur de causer avec Votre Altesse. Le comte Arèse, qui lui remettra cette lettre, complétera l'exposé des faits que Votre Altesse pourrait désirer de connaître pour bien juger l'état du pays, et le point où la question italienne en est arrivée.

J'espère que Votre Altesse voudra bien prêter son appui soit à notre agent officiel, soit à notre agent officieux, qui ont pour instruction de faire tout ce qu'il est possible, pour marcher dans un parfait accord avec l'Empereur et son habile ministre des Affaires étrangères.

Je saisis avec empressement cette circonstance pour renouveler à Votre Altesse Impériale l'assurance de mon profond respect et parfait dévouement.

C. Cavour.

(Dépêche télégraphique.)

Turin, 24 juin 1860, 10 heures 35.

A Son Altesse Impériale le prince Napoléon-Jérôme et à Son Altesse Madame la princesse Clotilde Napoléon.

J'arrive de Racconis, j'apprends la triste nouvelle (1), je m'associe de tout mon cœur à tous vos chagrins.

VICTOR-EMMANUEL.

Turin, 25 juin 1860.

Monseigneur,

Je ne saurais résister au besoin d'exprimer à Votre Altesse Impériale la respectueuse et profonde sympathie que j'éprouve pour le coup terrible dont elle vient d'être atteinte. Connaissant l'affection que Votre Altesse portait à son digne père, je puis apprécier toute l'étendue de sa douleur. Qu'elle me permette de m'y associer au nom de la bienveillance dont elle m'a toujours honoré, et du souvenir des bontés dont le roi Jérôme m'a comblé.

La perte que Votre Altesse vient de faire sera sentie dans toute l'Italie; car le roi Jérôme était, avec Votre Altesse, les meilleurs amis que nous eussions en France. Maintenant Votre Altesse est obligée de nous aimer pour deux. J'ose compter sur ce redoublement de bienveillance pour la cause de mon pays, et je prie Votre Altesse de compter, à son tour, sur le respectueux et profond dévouement avec lequel je suis

De Votre Altesse Impériale

le très humble et très obéissant servitêur,

C. CAVOUR.

Reçu à Paris, le 27 juin 1860.

Mon cher beau-fils,

La nouvelle bien triste que tu m'as envoyée hier soir me fit bien de la peine pour moi, pour toi, et pour Clotilde qui, je suis sûr, aura bien souffert de ce malheur à nous tous. J'aimais bien ton père; en toutes occasions, il m'avait constamment donné tant de preuves d'affection, même de tendresse, et notre

(1) La mort du prince Jérôme-Napoléon, ancien roi de Westphalie, survenue le 24 juin 1860.

cause italienne perd un de ses plus zélés et puissants défenseurs.

Dis à Clotilde que je prends bien part à ses peines, et que je l'embrasse tant et que je ne lui écris pas, parce que je t'écris à toi, et que j'ai tant à faire. — Cher beau-fils, ne m'oublie pas et ne nous oublie pas. Ce pays devient bien fort, son armée bien énergique et prête à tout, et moi, sans crainte et tête levée, je marche par une route assez difficile, mais qui, j'espère, sera glorieuse.

Adieu, je t'embrasse, toi et ma fille, de tout mon cœur. Sois l'interprète auprès de ta sœur (1), en cette occasion bien douloureuse, de mes sentiments.

Adieu.

Ton très affectionné beau-père
VICTOR-EMMANUEL.

Turin, 15 octobre 1860.

Monseigneur,

J'ai été bien heureux d'apprendre le retour de Votre Altesse à Paris; lorsqu'elle est absente, notre principal appui nous manque, et notre politique va un peu de travers.

Il est possible que nous ayons commis des fautes d'exécution. Mais le plan que nous avons adopté et suivi, est celui que Votre Altesse nous a conseillé; c'est le seul bon; c'est le seul qui, en nous préservant des dangers du principe révolutionnaire, puisse amener une solution convenable de la question italienne. Lorsque l'Europe l'examinera sans passion, elle verra que nous avons agi autant dans l'intérêt de l'ordre, que dans l'intérêt de la liberté. En attendant ce moment, nous aurons bien des difficultés à vaincre.

L'attitude que la France a prise à Rome est fâcheuse. Elle excite le mécontentement des Italiens, et les méfiances des Anglais. Cependant, je reconnais que l'Empereur devait augmenter son armée de Rome, et occuper les positions stratégiques qui assurent la défense de cette ville. Mais pourquoi pousser jusqu'à Viterbe? Les députés de cette ville qui auront l'honneur de présenter à Votre Altesse cette lettre, lui exposeront les tristes conséquences de l'occupation. Si c'est un fait sans remède, pour l'amour du ciel, qu'on ne le pousse pas plus loin. Le général de Goyon parle d'aller jusqu'à Orvieto qui est presque en

(1) Son Altesse Impériale la princesse Mathilde.

Toscane! J'espère que l'Empereur ne lui passera pas cette velléité. Gramont et lui sont furieux contre nous. Ils ne s'en cachent pas. Ils cherchent tous les moyens pour amener un conflit; ils n'y réussiront pas, car nous reculerons toujours devant les Français, mais il résultera de leur conduite, qu'on doutera des bonnes intentions de la France en Italie, qu'en Angleterre, on s'imaginera qu'on médite quelque chose sur Naples, sans que, d'un autre côté, le Pape et l'Autriche se réconcilient avec le vainqueur de Solférino.

Mais ce qui nous inquiète le plus pour le moment, c'est Varsovie. Je pense qu'il ne serait pas impossible que l'Autriche obtînt le consentement de la Russie et de la Prusse pour tenter un coup d'État en Italie. Le moment serait mal choisi pour nous, car une portion de notre armée se trouverait éloignée du théâtre de la guerre. Toutefois, nous serions en mesure de nous défendre, surtout si nous étions prévenus à temps. Malheureusement, je n'ai aucun moyen d'être informé de ce qui se passera à Varsovie. Votre Altesse pourrait nous rendre un bien grand service en me faisant connaître les résolutions qui y seront prises. J'ose implorer sa bienveillante amitié à cet égard. Un avis de sa part nous serait d'un avantage incalculable. Si Votre Altesse nous croit menacés, je suspens le départ des troupes qui doivent s'embarquer à Gênes, et je fais revenir une ou deux divisions de Naples. Avec cela, je ne crains pas une attaque des Autrichiens sur la droite du Pô. Bologne est complètement armé. Plaisance sera, à la fin de ce mois, dans un état de défense respectable. A Pizzighettone, nous n'avons plus qu'à placer quelques canons, ce qui sera fait dans le courant de la semaine. Avec ces appuis, notre armée, commandée par La Marmora et Sonnaz, ne se laissera pas entamer par les Autrichiens. Ces généraux arrêteront l'ennemi et donneront le temps au Roi et à Cialdini de venir le battre. L'enthousiasme des soldats est très grand, tandis que l'armée autrichienne est à demi démoralisée. Nous n'avons rien à craindre, si nous ne sommes pas pris en surprise. J'ose donc insister auprès de Votre Altesse pour qu'elle daigne nous éclairer sur les intentions de l'Autriche à notre égard. Gropello (1) aura toujours le chiffre et un courrier aux ordres de Votre Altesse.

(1) Le comte Giulio di Gropello, chargé d'affaires d'Italie à Paris après le départ du chevalier Nigra.

Dans les régions officielles de Paris, on m'a accusé d'avoir, en présentant le projet de loi sur les annexions, trop bien parlé de la France pour faire croire qu'il n'existait pas entre elle et nous de dissentiments sérieux. Cela m'a forcé à faire taire mes sentiments dans mon dernier discours. J'espère que ce silence qu'une juste déférence m'a imposé, ne sera pas mal interprété, au moins par Votre Altesse qui, je m'en flatte, ne doutera jamais de ma profonde reconnaissance pour l'Empereur, et de mon respectueux attachement pour elle.

Turin, 8 novembre 1860.

Monseigneur,

Le Roi a suivi en partie déjà le conseil que Votre Altesse lui a donné. Il a télégraphié à l'Empereur pour le prier de donner l'ordre à l'amiral de Tinan de ne pas s'opposer par la force au passage du Garigliano.

L'Empereur a adhéré à cette demande, et notre armée, aidée par la flotte, a pu exécuter une série de brillantes manœuvres qui, dans l'espace de trois jours, ont fait disparaître l'armée napolitaine, sauf quelques milliers d'hommes réfugiés à Gaëte.

Maintenant le Roi, à peine installé à Naples, enverra une lettre à l'Empereur, par le comte Vimercati. Il a préféré cet officier d'ordonnance à Robilant qui ne l'est plus, parce que sa présence à Paris, où sa femme se trouve depuis quelque temps n'excitera l'attention de personne.

J'espère que l'Empereur ne s'opposera plus à ce que l'on attaque, ou, pour le moins, à ce qu'on menace Gaëte par mer. L'humanité réclame une prompte solution au drame napolitain. La chute de Gaëte est certaine. En prolongeant le siège, on sacrifie inutilement des hommes et de l'argent, en rendant moins bonne, en définitive, la position du Roi lui-même.

Quelle que soit l'importance que j'attache à la chute de Gaëte, j'en mets bien davantage au rétablissement de nos relations diplomatiques avec la France. Une fois l'annexion des Deux-Siciles achevée, et reconnue par l'Angleterre, quel motif, quel intérêt la France peut-elle avoir pour demeurer vis à vis de l'Italie dans un état de semi-hostilité? Serait-ce par égard pour le Pape? mais il me paraît que, pour la reconnaissance qu'on lui témoigne, l'Empereur n'a déjà que trop fait pour lui.

La polémique perfide engagée entre Antonelli et Gramont prouve que la Cour de Rome cherche tous les moyens de le compromettre, et avec les ultramontains, et avec les Italiens. J'ose, par conséquent, me flatter que l'Empereur se montrera bientôt disposé à ce que les relations de nos deux pays revivent, et que la sympathie que nous éprouvons pour la France, et notre reconnaissance pour l'Empereur, exigent qu'elles soient.

Je serai bien reconnaissant à Votre Altesse si elle veut bien me faire connaître son opinion sur la marche à suivre pour arriver au résultat que je viens de lui indiquer.

Je prends la liberté d'envoyer à Votre Altesse quelques pièces originales saisies à Isermia et qui constatent la participation des autorités bourboniennes aux atrocités qui ont été commises par le parti réactionnaire.

Je prie Votre Altesse de vouloir bien agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

Naples, 14 novembre 1860.

Mon cher beau-fils,

Je te remercie de ce que tu m'as fait dire par Cavour, en différentes circonstances dans ces derniers temps pour moi assez orageux. Grâce au ciel, je me suis tiré d'affaire assez bien. La valeur de mes troupes, le jugement des peuples de l'Italie méridionale, et notre étoile, m'ont conduit ici à Naples, où tout prend une bonne voie. Je viens d'écrire à l'Empereur, il a été bien bon pour moi dans différentes circonstances. Surtout dans la question de l'amiral, c'est Vimercati qui est chargé par moi d'apporter ces lettres, et si tu veux être instruit de tout ce qui s'est passé, et se passe ici, parle au long avec lui; il est chargé de t'instruire de tout, par rapport aux partis qui existaient ici, les détails sur Garibaldi et son armée, l'état actuel intérieur du pays et sur l'affaire de Gaëte. — Pour cette dernière partie, j'ai besoin de ton appui auprès de l'Empereur, à qui j'ai aussi écrit sur cette matière. J'ai cerné la place de bien près, et je vais la bombarder par terre au plus tôt, mais la chose serait déjà finie, si la flotte française ne m'avait pas empêché d'agir par mer. Cet état de choses durera peut-être peu de temps, peut-être il sera de longue durée. S'il fût de longue durée, tu comprends mieux que moi combien cela pourrait nous nuire en politique et à l'intérieur, de manière qu'il me semble que l'Empereur pourrait

bien, s'il voulait nous aider, faire voyager sa flotte. On dit que l'amiral a un faible pour une des deux Reines; en un mot, il s'est réglé insolemment envers moi. Vimercati te montrera sa correspondance. — Tâche aussi de me faire renvoyer les batteries et les régiments de cavalerie qui se sont rendus aux Français, à Tarracina, au moment que, rejoints par mon armée, ils avaient déjà commencé à traiter pour se rendre à nous. J'ai surtout besoin des chevaux.

Je te prie de me dire si la proclamation que j'ai faite à Ancône, avant de marcher sur Naples, n'a pas déplu à l'Empereur. Dis bien des choses à ma fille et embrasse-la tant de ma part, je lui écrirai si je pourrai, car je fais le dictateur ici et suis accablé d'affaires. Pense à nous. Je t'embrasse.

Ton très affectionné beau-père,

VICTOR-EMMANUEL.

P. S. — Les Bourbons, et puis Garibaldi, ont tellement bouleversé ce malheureux pays, que c'est un chaos.

Turin, 24 novembre 1860.

Monseigneur,

Le Roi a expédié directement à Paris le comte Vimercati. Je ne doute pas que Sa Majesté l'ait chargé d'une mission pour Votre Altesse Impériale dont il doit s'être acquitté à l'heure qu'il est. J'espère qu'avec l'aide de Votre Altesse le comte Vimercati réussira à obtenir de l'Empereur les mesures nécessaires pour que l'attaque de Gaëte, par mer, devienne possible. Dans sa bienveillance pour le Roi et pour l'Italie, il ne voudra pas persister dans un système qui, en prolongeant indéfiniment l'agonie du roi François II, augmente immensément les difficultés que nous avons à vaincre, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur.

Le général Mierowslasky m'a remis, il y a peu de jours, une lettre de Votre Altesse dont il était porteur. J'ai été heureux de satisfaire au noble désir qu'il m'a manifesté de combattre dans les rangs de notre armée pour la cause de la liberté, persuadé, d'après la recommandation que Votre Altesse lui avait faite, qu'il aurait pu nous rendre des services signalés. Mais une cause majeure, que j'ai jugé prudent de ne pas lui faire connaître, m'a forcé à décliner ses offres, pour le moment du moins. L'avant-veille de son départ de Paris, un avis provenant

directement du Cabinet de l'Empereur m'avait prévenu de son arrivée, et m'avait engagé à ne pas accepter ses offres. En présence de ce fait, Votre Altesse comprendra qu'il m'était impossible de conseiller au Roi d'employer le général.

On m'annonce de Paris une modification importante dans le Cabinet de l'Empereur. Je serais bien reconnaissant à Votre Altesse si Elle voulait bien me faire connaître la vérité à cet égard, et surtout la signification politique que ce changement doit avoir.

J'espère bien qu'il n'indique pas une reculade devant Rome et le clergé, qui serait également fatale à la France et à l'Italie. Nos péchés ne sont pas susceptibles d'absolution. Le Pape ne nous la donnera jamais. Il faut nous y résigner. De la faiblesse envers lui, loin de le rendre plus raisonnable, éloignerait indéfiniment l'époque où il sera amené, par la force des choses, à consentir à une transaction acceptable.

Farini rencontre bien des difficultés à Naples, mais il a la conscience de les surmonter. Certes, l'unification de la péninsule ne sera pas l'œuvre d'un jour; il faudra bien du temps et des efforts pour fondre les divers éléments qu'elle renferme ; cependant je ne vois rien d'impossible dans la tâche que la Providence nous a imposée, surtout si l'Empereur ne nous retire pas son aide et son appui. Il ne le fera pas; il ne voudra pas déchirer une des plus belles pages de son histoire : celle qui doit constater la part glorieuse qu'il aura eue à la régénération de l'Italie.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'hommage de mon respectueux dévouement. C. Cavour.

24 novembre 1860.

Monseigneur,

Je suis bien reconnaissant à Votre Altesse Impériale pour la lettre qu'elle a bien voulu m'écrire. Depuis que je l'ai reçue, la situation a bien changé. Les concessions faites à la Hongrie, et l'envoi du général Bénédek en Italie, ne nous laissent aucun doute sur les intentions de l'empereur d'Autriche; il ne reste à savoir que si les souverains qu'il a trouvés à Varsovie, auront assez d'influence sur lui pour lui faire ajourner ses idées agressives.

Nous agissons comme si nous devions être attaqués, réunissant et préparant tous nos moyens d'action. Nous ne nous

faisons pas illusion sur la gravité du danger qui nous menace, mais l'envisageant avec calme, nous sommes décidés à lutter en désespérés.

Ce qui nous embarrasse excessivement, c'est l'incertitude du point d'attaque. Si, ainsi que Votre Altesse le pense, les Autrichiens, par respect pour la France, n'entrent pas en Lombardie et concentrent toutes leurs forces sur les duchés de Modène et de Parme, nous pourrons, appuyés aux deux places de Bologne et de Plaisance, les arrêter et les rejeter dans le Pô. Tel est l'avis du général La Marmora.

Il n'en est pas de même si nous étions attaqués sur la rive gauche du Pô. N'ayant aucun point d'appui solide en Lombardie, ne trouvant aucune ligne facilement défendable du Mincio à l'Adda pour ne pas dire au Tessin, notre position serait assez critique. Ce serait par conséquent un bien grand service que l'Empereur nous rendrait, s'il forçait par son attitude l'Autriche à respecter le traité de Zurich. Dans cette hypothèse, je le répète, je pense que nous pourrions nous tirer d'affaire, ou du moins, que si nous avions besoin de secours, ce ne serait qu'après avoir prouvé à l'Europe que nous savons faire les plus grands efforts pour conserver la liberté et l'indépendance que nous devons à la France.

Tandis que l'Autriche nous menace au Nord, le Pape, au centre, ne se montre nullement résigné. Son ministre de la Guerre cherche à remettre ensemble une nouvelle armée ; on fait des enrôlements à Marseille, et l'on cherche à attirer, par des primes, les prisonniers que nous avons mis en liberté. Cela nous a forcés à retenir, à notre grand regret, ceux qui étaient encore entre nos mains. Le Gouvernement romain continue à payer ses anciens employés dans les provinces qu'il a perdues, en les engageant à ne pas bouger des villes où ils se trouvaient. Évidemment, l'espérance et l'argent ne lui manquent pas : d'où lui viennent-ils, c'est ce que j'ignore.

Son irritation doit être toujours extrême. Non seulement il n'a pas voulu se prêter à concourir au rétablissement des communications télégraphiques, mais il a fait abattre les poteaux que Pepoli avait fait planter pour relier la ligne de l'Ombrie avec Civita Castellana, ville occupée par les troupes françaises.

Pour que Votre Altesse puisse juger des procédés des autorités papales, je prends la liberté de lui transmettre les deux

dépêches qui sont arrivées cette nuit relatives à cette affaire. Malgré leur mauvais vouloir, je crois toutefois que nous pourrions arriver à rétablir la ligne de Rome, si l'Empereur chargeait le duc de Gramont de demander au cardinal Antonelli de laisser subsister les poteaux que nous planterons d'Orvieto à Viterbo.

A Naples, les affaires vont bien. Les résultats du vote universel ont été des plus satisfaisants. Sauf quelques localités dominées par des bandes réactionnaires, tout le monde a voté pour l'annexion au règne de Victor-Emmanuel. Un grand nombre par conviction et sentiment, beaucoup aussi par peur du garibaldisme. Les conservateurs sont ceux qui ont montré le plus de zèle à voter. La sentence que le peuple napolitain vient de rendre autorise tout à fait notre Roi à attaquer Capoue et Gaëte. C'est ce qu'il compte faire après-demain.

Capoue sera abandonnée ou prise facilement. L'obstacle sérieux, c'est Gaëte. Il est très difficile de s'en rendre maître en l'attaquant uniquement par terre. Pour réussir, il faut le concours d'une flotte. La nôtre est prête à agir, Persano étant de retour à Naples avec toutes ses frégates. Ce qui nous embarrasse, c'est la présence des vaisseaux de guerre étrangers dans le port de Gaëte. Nous nous flattons que ceux de la France ne se placeront pas sur notre route pour nous empêcher d'agir. Qu'elle ne veuille pas reconnaître le blocus de la place, cela se conçoit jusqu'à un certain point, mais que ses vaisseaux nous empêchent, par leur présence, d'attaquer, ce serait une espèce d'intervention qui ne peut entrer dans les projets de l'Empereur. Je prie Votre Altesse de vouloir bien s'intéresser pour que des instructions précises soient envoyées à l'amiral de Tinan. On peut le faire facilement, car on communique télégraphiquement avec Naples, par Ancône et les Abruzzes.

Je ne renouvelle pas à Votre Altesse la prière de me faire parvenir les informations qu'elle recueille sur Varsovie. Les intéressantes communications qu'elle a bien voulu faire au comte Gropello, me prouvent qu'il n'est pas besoin de la solliciter, pour qu'elle veuille bien s'intéresser à nous.

Il me reste à lui adresser une nouvelle demande. Il s'agit de la cession de vieux fusils de la part du Gouvernement français. Votre Altesse verra ce dont il s'agit par la note ci-jointe, et par les éclaircissements que lui fournira le colonel Filippi, si elle veut bien avoir la bonté de le recevoir.

Les fusils, pour nous, c'est une question vitale. L'Empereur, en consentant à nous en céder la plus grande quantité possible, nous rend un immense service. La France a de si puissants moyens de production, qu'elle peut bien nous venir en aide, sans que, pour cela, elle ressente le moindre inconvénient.

Je demande pardon d'avoir abusé et de la patience et de la bienveillance de Votre Altesse en lui écrivant une lettre si longue et si pleine de requêtes. Qu'elle me pardonne en faveur de la cause pour laquelle je plaide, cause qui courrait bien des dangers, si elle était abandonnée en France, dans les hautes régions du pouvoir, par le petit nombre d'âmes d'élite qui comprennent qu'en contribuant à la résurrection de l'Italie, ils ne font pas seulement une grande et belle action, mais qu'ils servent les véritables intérêts de leur pays.

J'ai l'honneur de renouveler à Votre Altesse Impériale l'assurance de mon profond et respectueux dévouement.

Turin, 29 décembre 1860.

Monseigneur,

Je ne saurais laisser achever cette année durant laquelle Votre Altesse Impériale m'a donné des preuves répétées de sa bienveillance, sans lui exprimer les sentiments de profonde reconnaissance et de respectueux attachement dont je suis animé envers elle.

L'année qui expire a vu s'accomplir de grands événements, glorieux pour la France, immensément avantageux pour l'Italie. Elle lègue, il est vrai, à celle qui va commencer, de grandes difficultés. Gaëte, Rome, Venise, sont des points noirs à l'horizon, autour desquels des nuages menaçants peuvent s'accumuler. Mazzini et Garibaldi d'un côté, Pie IX et Antonelli de l'autre, peuvent nous susciter de grands embarras. Toutefois, je suis plein de confiance dans l'avenir. Si l'Empereur ne prête pas l'oreille à nos ennemis, s'il ne nous retire pas son appui, nous poursuivrons d'un pas ferme la route qu'il nous a ouverte, et qui nous mènera, tôt ou tard, mais d'une façon certaine, au terme dernier de nos aspirations : l'unification de l'Italie.

Nigra m'a communiqué le projet de voyage de Votre Altesse : je l'ai approuvé de grand cœur. Non seulement il ne saurait avoir d'inconvénients, mais il doit avoir d'heureuses conséquences pour nous. Votre Altesse jugeant par elle-même pourra donner

de bons conseils à Turin et rectifier plus d'une erreur à son retour à Paris. Je me permets toutefois de soumettre à Votre Altesse un doute sur l'opportunité d'une visite au Saint-Père. Dans ce moment, la France, la Sardaigne et le Pape, sont dans de si singuliers rapports que je ne sais trop quelle attitude Votre Altesse pourrait avoir à Rome. D'ailleurs Votre Altesse courrait le risque d'exposer la princesse Clotilde à ne pas entendre, de la bouche du Pape, le panégyrique de son père.

J'avoue toutefois que, sous un certain aspect, je désirerais fort que Votre Altesse allât à Rome. Je suis certain qu'elle dirait son fait à Gramont, qui est, tour à tour, indolent et flatteur avec Antonelli, sans jamais cesser d'agir envers nous en ennemi déclaré.

Que Votre Altesse me permette de terminer en lui faisant observer que l'espoir de la revoir à Turin est d'un bon augure pour l'année 1861, et que, si Votre Altesse trompait mes espérances, cela porterait malheur à nous, et à la cause dont elle a toujours été le généreux soutien.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'assurance de mon profond dévouement.

Turin, 6 janvier 1861.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de communiquer à Votre Altesse Impériale, la dépêche télégraphique suivante :

(En chiffres.)

Turin, 6 janvier, 9 heures soir.

Dépêche pour le Prince Napoléon

« Je remercie Votre Altesse. Je suis tout à fait d'avis d'accepter. Je ne doute pas que le Roi ne consente. — Demain matin, je ferai réponse officielle au Chargé d'affaires de France. »

Signé : CAVOUR.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Altesse Impériale, le très humble et très obéissant serviteur.

J. DE GROPELLO.

Turin, le 7 janvier 1861.

Cavour au Comte Vimercati, Paris.

Par déférence envers l'Empereur, Sa Majesté le Roi accepte les dernières propositions de Paris. Aujourd'hui même, il donnera à Cialdini l'ordre :

1° De suspension des hostilités;

2° De ne plus pousser les travaux d'approche au delà de la ligne actuelle (à Gaëte) ;

3° De ne plus mettre en batterie de nouvelles pièces d'artillerie. A moins que la place reprenne le feu avant le 19 janvier, Cialdini a ordre d'observer cette suspension jusqu'à la date susmentionnée.

Toute communication directe avec Gaëte étant impossible, pour régler l'armistice, le Gouvernement du Roi prie l'Empereur de vouloir bien communiquer à Cialdini les résultats de la démarche qu'il fera auprès du roi de Naples.

Cialdini se bornera, tant que durera la suspension, à empêcher que le mauvais temps ne gâte les ouvrages en terre.

Turin, 11 janvier 1861.

Monseigneur,

Le Roi a été charmé d'apprendre que Votre Altesse Impériale avait l'intention de lui faire une visite au commencement du mois prochain. Si Votre Altesse, après avoir demeuré quelque temps avec lui, laissera la princesse, sa fille, à Turin, Sa Majesté en sera fort reconnaissante à Votre Altesse.

Il est probable que le Roi ira passer les derniers jours du carnaval à Milan. Cette ville est ordinairement excessivement animée à cette époque : les fêtes du Carnavalone qui se prolongent cinq jours au delà du mercredi des Cendres, attirent beaucoup de monde de toutes les villes de la Haute Italie. Votre Altesse ne devrait pas nous quitter avant cette époque. Elle pourrait en outre assister à l'ouverture du premier Parlement italien qui aura lieu le premier lundi de carême. Cette cérémonie aura un grand intérêt politique et historique. A cette occasion, Votre Altesse pourra juger de l'état des partis dans notre Parlement. Et même, si elle juge que le ministère actuel est, à tout prendre, celui qui convient le mieux à la situation, elle

pourra nous rendre de grands services, en faisant entendre raison à la fraction du parti constitutionnel qui veut se constituer en tiers parti, pour faire la bascule entre Garibaldi et nous. La voix de Votre Altesse aura une grande autorité sur ce groupe parlementaire, car il se compose de plusieurs députés qu'elle connaît, et son membre principal est son cousin, le marquis Pepoli qui, de retour à Bologne, a commencé le feu dans une série d'articles insérés dans un journal de cette ville.

Je remercie Votre Altesse des démarches qu'elle a faites pour amener le retrait de la flotte française de Gaëte. Cela simplifiera et améliorera la position. Gaëte ne tiendra pas quinze jours après le départ des Français, bien qu'à mon avis, ce n'est que par terre qu'on puisse la prendre. Telle est aussi l'opinion de Cialdini qui dirige les travaux du siège avec un calme et un talent admirables.

La chute de Gaëte facilitera la tâche du prince de Carignan et de Nigra. Si mon jeune ami réussit comme je l'espère, il aura bien gagné le poste de Paris, et personne ne trouvera à redire si le plus jeune des diplomates sera destiné au poste d'honneur.

Ayant l'espoir fondé de pouvoir bientôt causer à fond avec Votre Altesse, je m'abstiens dans ce moment de toute discussion politique. Je me borne à supplier Votre Altesse de venir vite, et de rester longtemps au milieu de nous.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

Turin, 24 février 1861.

Monseigneur,

Je prie Votre Altesse d'agréer l'expression de ma vive reconnaissance pour les efforts qu'elle fait afin de déjouer les intrigues du parti clérical. C'est à l'éloquent discours que Votre Altesse a prononcé dans la séance secrète du Sénat, que nous devons que cette Assemblée n'ait pas émis un vote contraire à l'Italie. J'espère que l'appui de Votre Altesse ne nous fera pas défaut dans la discussion publique à laquelle l'adresse donnera lieu.

Si les salons de Paris jetteront les hauts cris, je suis certain que les masses applaudiront les paroles généreuses de Votre

Altesse qui laisseront dans le cœur des Italiens un souvenir impérissable.

J'espère qu'une fois l'adresse votée, Votre Altesse réalisera ses projets de voyage, et qu'elle viendra juger par elle-même des sentiments de mes concitoyens pour l'Empereur et pour elle. Je serais bien heureux de pouvoir causer à fond avec Votre Altesse des grandes questions politiques dont la solution ne saurait se faire attendre indéfiniment, quoiqu'il soit sage de l'ajourner pour le moment. Celle qui me préoccupe davantage est la question hongroise sur laquelle nous ne pouvons exercer qu'une action indirecte. Je connais l'intérêt que Votre Altesse porte à cette noble nation, et par conséquent je ne doute pas qu'elle ne partage la sollicitude qu'elle m'inspire. Confiant dans ce sentiment, je prends la liberté de lui recommander le général Turr, qui aura l'honneur de lui remettre cette lettre.

Le général Turr appartient au parti ardent ; toutefois, il est très accessible aux conseils de la raison. Dévoué à son pays, mais, en même temps, fort attaché au Roi qui l'a comblé de bontés, il ne fera rien qui puisse nous compromettre, si on parvient à lui faire comprendre qu'il est dans l'intérêt de la Hongrie, aussi bien que de l'Italie, de ne pas précipiter les événements. Les conseils que Votre Altesse pourra lui donner auront une grande influence sur lui.

Je félicite Votre Altesse du gain de son procès. La lecture attentive des plaidoyers des avocats m'avait pleinement convaincu qu'elle avait raison (1). Je suis heureux que le tribunal ait partagé cette conviction.

Je prie Votre Altesse Impériale d'agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

(Dépêche télégraphique.)

Turin, le 4 mars 1861, 6 h. 30 m. s.

Son Altesse Impériale, le Prince Napoléon, Palais-Royal, Paris.

J'ai lu votre magnifique discours. Je vous en félicite et vous remercie au nom de l'Italie et au mien.

VICTOR-EMMANUEL.

(1) Procès du prince Napoléon et de la princesse Mathilde contre M. Bonaparte Patterson.

(Réponse expédiée le 5 mars à midi 35 m.)

Au roi Victor-Emmanuel, à Turin.

Je remercie le Roi d'Italie de ses félicitations. Le peuple Français approuve ce que j'ai dit.

Signé : NAPOLÉON (JÉROME).

Paris, ce mardi 5 mars 1861.

Cher beau-fils,

Je suis fâché de voir, par ta lettre, que le moment de t'embrasser ainsi que la chère Clotilde est retardé ; je comprends pourtant très bien qu'il ne pouvait pas en être autrement. Le service que tu viens de nous rendre par ton discours est bien grand et je t'en remercie nouvellement par écrit : en ce monde, il est facile d'avoir des opinions, mais il est bien difficile de savoir les soutenir en face du monde entier. Si tous ceux qui sont au pouvoir avaient le même courage que toi et moi, certainement les choses seraient bien simplifiées : au moins, on saurait sur quelle voie on marche, car ici-bas..., plus on porte la tête haute au milieu des difficultés, plus on a raison, et la vérité, quelque dure qu'elle soit, luit toujours au milieu des ténèbres. Ma conduite, j'espère, le prouvera toujours. Je trouve notre position actuelle assez difficile ; nous venons de vaincre bien des difficultés, les choses intérieures demandent un grand travail, mais avec de la patience et du dévouement, on en viendra à bout. Les difficultés politiques à mon point de vue sont plus graves, de quelque manière qu'on les considère, car me mettant pour un instant du côté de mes ennemis, je sais ce que j'aurais à faire, et je m'étonne qu'ils ne le fassent pas. Il me faudrait cette année de repos pour finir bien des choses, mais je n'ose pas l'espérer, car on sait que nous en avons besoin. En un mot, dans quelque position que je me trouve, même la plus difficile, avec aide, ou sans aide, tu ne me verras pas hésiter un instant, mes ennemis trouveront un os bien dur à ronger, et j'irai toujours en avant.

Je désire pourtant aller lentement avec Rome, car elle sera obligée de venir d'elle-même, et en brusquant, on n'obtiendra pas le même résultat ; lorsque je verrai le moment propice, je te prierai de parler à l'Empereur. Je te remercie, au nom de

tous les Italiens, de ton dévouement à notre cause ; conserve-moi ta chère amitié, et embrasse Clotilde de ma part.

Ton très affectionné beau-père.

VICTOR-EMMANUEL.

Turin, le 12 mars 1861.

Au chargé d'Affaires d'Italie.

Veuillez dire à Son Altesse Impériale que M. le comte Vimercati est parti ce soir pour Paris, avec ma réponse, qui, j'aime à l'espérer, sera approuvée par Son Altesse Impériale.

(*Signé*) C. CAVOUR.

Turin, 17 mars 1861, 9 h. 35 du soir..

Monseigneur,

Je me suis empressé de faire traduire le magnifique discours que Votre Altesse a prononcé au Sénat sur l'exemplaire qu'elle a bien voulu m'envoyer. Je prends la liberté de transmettre à Votre Altesse la première copie de cette traduction qu'on vient de m'apporter à l'instant. J'ai choisi un format de petite dimension pour qu'il nous fût plus facile d'en faire pénétrer un grand nombre de copies à Rome et à Venise.

Votre Altesse a rendu à l'Italie un bien grand service. Tout le monde lui en est reconnaissant, mais personne mieux que moi ne peut en apprécier l'étendue. Le discours de Votre Altesse est pour le pouvoir temporel du Pape ce que Solférino a été pour la domination autrichienne. On pourra encore négocier comme on l'a fait à Villafranca et à Zurich, mais l'autorité du Pape est morte aussi bien que l'influence autrichienne.

Quoique bien près du but, je sens que nous avons encore bien des difficultés à vaincre pour l'atteindre. L'aide de Votre Altesse ne nous fera pas défaut. Après avoir fait une aussi large brèche aux murailles de la cité éternelle, Votre Altesse nous donnera un coup d'épaule pour nous en faciliter l'entrée. Ce sera un grand événement, non seulement pour l'Italie, mais pour la France et l'univers. La destruction du pouvoir temporel sera un des faits les plus glorieux et les plus féconds dans l'histoire de l'humanité, auquel le nom de Votre Altesse demeurera à jamais attaché.

Je regrette infiniment que Votre Altesse ait dû renoncer pour le moment à son projet de voyage en Italie. Le pays le

regrette avec moi. Je me console toutefois en pensant que si, dans une époque peu lointaine, le Roi pourra faire son entrée à Rome, Votre Altesse l'y accompagnera.

Je prie Votre Altesse de vouloir bien agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

C. CAVOUR.

Turin, le 2 avril 1861.

Monseigneur,

Je prends la liberté d'offrir à Votre Altesse Impériale, comme hommage de ma respectueuse reconnaissance, la traduction des deux discours sur la question romaine que j'ai prononcés dernièrement à la Chambre des députés. Les idées que j'ai exposées, la solution que j'ai indiquée, sont en grande partie identiques à celles que Votre Altesse a développées avec tant de force et d'éloquence dans le Sénat.

Le pouvoir temporel du Pape n'est plus compatible avec le développement des principes de la civilisation moderne. Les catholiques de bonne foi en France, aussi bien qu'en Italie, ne tarderont pas à le reconnaître. Les discussions qui ont eu lieu à Paris et à Turin doivent exercer sur l'opinion publique une influence salutaire, et par conséquent faciliter la tâche de l'Empereur qui consiste à réconcilier l'État avec l'Église, le Pape et l'Italie.

J'ai reçu hier au soir, de Paris, des nouvelles alarmantes. Il paraît que le général Klapka est maintenant d'avis qu'une révolution en Hongrie est inévitable. Si elle arrive, ce sera un événement très fâcheux. Je crois qu'il est de mon devoir de faire tous les efforts pour l'éviter ou du moins pour la retarder. Il est évident que la Hongrie n'est pas préparée, tandis que l'Autriche est en mesure de déployer d'immenses forces militaires, soit sur le Pô, soit sur le Danube. Engager la guerre dans ce moment, c'est jouer le jeu de notre ennemi. Je pense que Votre Altesse partage cette manière de voir, et qu'elle voudra employer son influence pour calmer l'impatience des Hongrois et des Polonais. Après tout, si la guerre éclate malgré nous, nous ferons notre devoir, et la France n'aura pas à rougir de ses alliés.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

Turin, 17 avril 1861.

Monseigneur,

Le comte Vimercati m'a remis avant-hier la lettre que Votre Altesse Impériale m'a fait l'honneur de m'écrire le 13 de ce mois. J'avoue qu'au premier moment, j'ai été effrayé des difficultés et des dangers que présente l'exécution du plan que l'Empereur serait disposé à adopter pour arriver à une solution provisoire de la question romaine. Les engagements qu'il nous faudra contracter d'une part, l'état de Rome lorsque les troupes françaises se seront retirées de l'autre, nous créeront des embarras énormes vis à vis du Parlement, du pays, des Romains, et surtout de Garibaldi qui, comme un ours sorti de sa tanière, est à la recherche d'une proie à dévorer. Toutefois, comme lorsqu'il n'y a que deux voies à suivre, il faut savoir choisir la moins périlleuse, quels que soient les précipices dont elle est semée, je n'ai pas tardé à me convaincre que nous devions accepter les propositions contenues dans la lettre de Votre Altesse Impériale. L'alliance française étant la base de notre politique, il y a peu de sacrifices que je ne sois disposé à faire pour qu'elle ne soit pas mise en question.

Le Roi, à qui j'ai communiqué immédiatement la lettre de Votre Altesse, a partagé cet avis. Cependant, avant de remettre au comte Vimercati une réponse définitive, j'ai cru nécessaire de m'assurer que, dans le Conseil des Ministres et au sein du Parlement, le projet en question ne rencontrerait pas d'obstacles invincibles.

Pour avoir cette certitude, le concours de deux hommes, de Minghetti et de Ricasoli, est indispensable. Après quelques hésitations, et non sans une répugnance assez marquée, ils se sont engagés à me le donner. Maintenant, je suis sûr de mon fait, du moins du point de vue parlementaire.

Je n'ai aucune observation essentielle aux bases du traité posées par Votre Altesse ; ainsi, il demeurerait entendu :

1° Que le traité serait conclu directement entre la France et l'Italie, sans l'intervention de la Cour de Rome.

2° Que la France ayant mis le Pape à l'abri de toute attaque étrangère, ses soldats évacueraient Rome dans un délai déterminé qu'il serait bon de limiter, autant que possible, à quinze jours ou un mois par exemple.

3° Que l'Italie s'engagerait à ne pas attaquer, et à empêcher, même par la force, toute attaque venant de l'extérieur contre le territoire actuel du Pape.

4° Que le Gouvernement s'interdirait de faire toute réclamation contre l'organisation d'une armée papale, composée même de volontaires étrangers, tant que cette armée ne monterait pas à plus de dix mille hommes.

5° Que l'Italie se déclarerait prête à entrer en arrangement avec le Gouvernement du Pape, pour prendre à sa charge la part proportionnelle qui lui reviendrait dans les charges des anciens États de l'Église.

Tout en acceptant sans réserve la quatrième base, je demanderais que, dans le traité définitif, elle fût rédigée de manière à choquer le moins possible le sentiment national qui est très sensible à tout ce qui a rapport à l'intervention de soldats étrangers en Italie

Quoique je comprenne fort bien que les points ci-dessus indiqués ne comprennent pas toutes les conditions du traité définitif, je n'entrerai pas maintenant dans des détails ultérieurs avec Votre Altesse, convaincu que le comte Vimercati, avec lequel j'ai eu de longues explications, est en mesure d'éclairer Votre Altesse sur toutes les questions qu'il s'agira de fixer.

Toutefois, je me permettrai d'indiquer deux points qui me paraissent de la plus haute importance :

1° C'est que la reconnaissance du Royaume d'Italie ait lieu le jour même de la signature du traité. A cet effet, nous munirions le personnage chargé de signer le traité de lettres de créance qu'il pourrait remettre sans délai à l'Empereur. Cette mission pourrait avoir un caractère d'autant plus solennel qu'elle aurait un but spécial, et ne serait que temporaire.

2° Sans s'engager à nous prêter un concours direct, la France pourrait nous promettre ses bons offices pour amener le Pape à consentir à un accord définitif avec l'Italie, en harmonie avec les principes que le cardinal Santucci et le Père Passaglia ont soumis au cardinal Antonelli. Cette clause aurait l'immense avantage de rendre la Cour de Rome plus sage, et le peuple romain plus patient.

Une fois parfaitement d'accord sur les conditions vitales du traité, il me paraît que sa conclusion pourra avoir lieu dans un bref délai. Plus nous ferons vite, et plus nous aurons de chances

de surmonter les difficultés que son exécution soulèvera. Trop de monde a intérêt à empêcher la réconciliation parfaite de la France et de l'Italie pour qu'il ne convienne pas de laisser le moins de temps possible aux intrigues de nos ennemis.

Ainsi que le comte Vimercati me l'a répété, au nom de Votre Altesse, je sens que le secret le plus absolu est une condition essentielle du succès de la présente négociation, aussi elle peut y compter d'une manière absolue de notre part.

Je ne doute pas que le secret ne soit aussi bien gardé à Paris qu'à Turin, mais il me paraît essentiel de ne pas mettre Gramont dans la confidence, qui n'est pas toujours assez en garde vis à vis du cardinal Antonelli, qui excelle dans l'art de pénétrer les véritables intentions des diplomates avec lesquels il a affaire.

Je ne saurais terminer cette lettre sans exprimer à Votre Altesse ma profonde reconnaissance pour ses efforts constants en faveur de la cause italienne qui lui doit déjà tant. J'espère que, lorsqu'elle aura triomphé définitivement, Votre Altesse verra qu'elle n'a pas travaillé pour des ingrats, et qu'en concourant à la résurrection d'un peuple opprimé, elle aura puissamment contribué à rendre la France plus forte et plus glorieuse.

Je prie Votre Altesse Impériale de vouloir bien agréer la nouvelle assurance de mon profond et respectueux dévouement.

C. Cavour.

Cette dernière lettre ne précède que de quelques semaines la mort de Cavour, survenue, comme on sait, à Turin, le 6 juin 1861.

Frédéric Masson.

QU'EST-CE QUE LA CIVILISATION?

Le mot civilisation est moderne.

On dit que Racine l'a une fois employé ; mais je n'ai pas pu le retrouver. En tout cas, il n'apparaît guère dans la langue française qu'à la fin du XVIIIe siècle. On ne l'a reçu dans le dictionnaire de l'Académie qu'à partir de 1835. Et pourtant aujourd'hui il revient constamment dans. la conversation et dans les livres.

D'ailleurs, il comporte deux sens assez différents, de sorte qu'on ne sait pas au juste ce qu'on veut dire quand on le prononce ou qu'on l'écrit, puisqu'il y a deux manières de l'entendre.

D'abord, il y a le sens restreint, conforme à la définition que donne Littré : *l'ensemble des opinions et des mœurs qui résulte de l'action réciproque des arts industriels, de la religion, des beaux-arts et de la science.*

La définition est très précise. On saisit nettement ce que veulent dire les mots : civilisation chinoise, civilisation française, civilisation du XVIe siècle. Nul besoin, par une périphrase, d'amplifier, et peut-être d'embrouiller, cette idée claire.

Mais souvent le mot civilisation signifie autre chose. Car les écrivains contemporains se servent fréquemment de cette expression pour opposer civilisation à barbarie. L'état de civilisation, dit-on alors, c'est le contraire de l'état sauvage : la civilisation va croissant à mesure que la sauvagerie tend à disparaître.

Soit. Pourtant, dès qu'on veut approfondir la question et savoir exactement en quoi la civilisation diffère de la barbarie, on est surpris de voir à quel point il est difficile de dissocier les

divers éléments dont est constituée la civilisation. C'est cette dissociation que je me propose de faire ici, et j'espère qu'on accueillera ma tentative avec indulgence; car c'est la première fois, pensons-nous, qu'elle a été méthodiquement entreprise (1).

I

Il y a d'abord le point de vue intellectuel.

Évidemment l'état civilisé implique quelque connaissance plus ou moins approfondie des choses. La science fait partie intégrante de la civilisation. On est plus civilisé à savoir que les éclipses de lune sont dues à l'interception des rayons solaires par la planète terrestre, qu'à se figurer la lune dévorée par un dragon. On est plus civilisé quand on sait la cause des maladies : pullulation d'un microbe, et non colère d'un ange exterminateur.

Toutefois, l'ensemble de nos connaissances scientifiques actuelles, si imposant qu'il nous apparaisse au prix des temps passés, est assez médiocre au prix de ce que seront les sciences dans quarante siècles, voire dans dix siècles, voire dans un siècle seulement. Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer notre science d'aujourd'hui à la science d'il y a cinquante ans. Nous avons assisté au bouleversement de toutes les idées médicales, rénovées par le génie de Pasteur. En physique générale, la transformation des idées a été extraordinairement rapide. Des notions imprévues, prodigieuses, surgissent chaque jour, et font entrevoir un avenir de théories et de conceptions plus prodigieux et plus imprévu encore.

Donc, ne serait-ce qu'au point de vue intellectuel, aujourd'hui la civilisation est bien supérieure à ce qu'elle fut aux temps de Léonard de Vinci et même de Franklin, et bien au-dessous de celle en laquelle vivront nos arrière-petits-enfants.

Donc toute civilisation progresse avec la connaissance.

Mais ici une distinction importante est nécessaire.

Il ne suffit pas qu'un petit groupe de lettrés ou de savants ait pu, par un labeur scientifique pénétrant, découvrir quelques

(1) Les ouvrages, difficilement comparables, de Condorcet, de Guizot, de Bückle, de Gobineau, sont plutôt l'histoire des civilisations diverses, qu'une étude sur la nature même de la civilisation.

vérités sur les choses et les êtres, approfondir quelques-uns des mystères qui nous enveloppent. Il faut encore que l'ensemble de la nation en soit averti. Si les découvertes scientifiques ne sont pas entrées dans l'âme populaire, si elles restent confinées dans la tour d'ivoire, bibliothèque ou laboratoire, de quelque personnage doctissime et isolé, la civilisation générale n'en sera guère atteinte.

Or l'isolement était possible jadis, quand le savant gardait jalousement le secret de sa découverte. Jadis, c'est-à-dire au XVIIe et même au XVIIIe siècle, il n'y avait ni journaux, ni Sociétés savantes, ni Congrès. Mais il n'en va pas de même aujourd'hui. Quelques semaines, quelques jours, voire quelques heures après qu'une découverte a été présentée à une Société scientifique, ou publiée dans un journal technique, la presse quotidienne aux mille voix s'en empare aussitôt. Elle l'expose assez mal, bien entendu : elle la comprend vaguement : elle n'en donne qu'une idée imparfaite et sommaire. Tout de même, le fait fondamental est relaté, et, s'il est nouveau, s'il est important, s'il renverse les opinions reçues, alors des polémiques et des discussions s'établissent, qui initient superficiellement, mais réellement, le public à la nouvelle découverte. Par exemple, les idées imprévues et audacieuses qu'Einstein a jetées dans la science ont rapidement dépassé le domaine des mathématiques supérieures ou des métaphysiques transcendantes, pour entrer dans l'opinion publique. Que nos concitoyens et nos concitoyennes aient compris les lois de la relativité, j'en doute véhémentement. Cependant il est évident que la masse du public a pris une vague connaissance de ces hypothèses, qu'elle s'y est intéressée avec une abnégation d'autant plus méritoire qu'elle les comprenait moins.

C'est déjà un progrès de la civilisation que de croire à la science.

Ainsi la civilisation est liée à la science ; non pas à la science de quelques privilégiés, mais à la science diffusée, envahissant, par le journal et par l'école, les mentalités de tout un peuple.

Voyez les termes vraiment scientifiques qu'à l'école primaire emploie l'instituteur : ils sont devenus tellement populaires qu'on ne peut plus guère leur appliquer le terme ambitieux de scientifiques. *Baromètre, thermomètre, microbes, antiseptiques, planète, oxygène, pesanteur* : ces mots, aujourd'hui usuels, sont

compris à peu près par tous les petits enfants des pays civilisés à partir de l'âge de douze ou quinze ans.

Je ne voudrais pas affirmer que souvent d'énormes ignorances et des erreurs plus énormes encore ne se cachent pas dans l'esprit de la petite Bretonne ou du petit Sicilien qui prononcent les mots de baromètre, de thermomètre, et de microbe. Toutefois, ces petits enfants, quand, après l'école, ils rentrent dans leurs chaumières, savent quelque chose de plus qu'il n'en était su par des enfants de leur âge aux temps d'Annibal ou de Charlemagne. Les Esquimaux, les Hottentots, les Papous, n'ont, même de loin, rien qui ressemble à cette science rudimentaire de nos petits paysans. Aussi avons-nous le droit de dire que ces Esquimaux, Hottentots, Papous, sont moins civilisés que nous.

Cependant pas d'illusions. Il ne faut pas supposer que l'instruction primaire, aussi développée qu'on se plaira à l'imaginer, suffira à faire avancer les sciences. Le progrès scientifique dépend de quelques individus et non des foules.

Descartes, Lavoisier, Pasteur ont pu conquérir des mondes nouveaux sans qu'il fût nécessaire à leurs compatriotes de savoir l'arithmétique ou l'orthographe.

Alors quel parti prendre ? Pense-t-on à l'élite ou à la masse quand on parle sans épithète de civilisation ? Le mot doit-il s'étendre à tout un peuple ou à quelques élus ?

Problème ardu, presque insoluble. Néanmoins, il me semble que le développement de l'instruction générale est une des conditions primordiales de la civilisation opposée à la barbarie.

Un peuple dont tous les citoyens, toutes les citoyennes, tous les enfants, savent lire et écrire, est plus civilisé que s'il y a 50 pour 100 d'*analfabeti* (1). S'il y a 90 pour 100 d'*analfabeti*, la civilisation est plus médiocre encore.

Savoir lire, cela signifie qu'on peut s'initier à la chose publique, à quelques œuvres d'art, aux découvertes scientifiques essentielles. C'est n'être plus un sauvage.

J'ai souvent admiré les nombreux livres qui font partie de l'enseignement primaire. Assurément il en est de très faibles, et on n'aurait pas grand peine à trouver çà et là des inepties, des tendances, soit militaristes, soit anarchistes, assez peu raison-

(1) Mot italien très commode pour caractériser ceux qui ne savent ni lire ni écrire. Le mot français *illettré* n'a pas tout à fait le même sens.

nables, des naïvetés, des fadaises. Certes ! Mais, dans l'ensemble, c'est excellent comme morale, comme esthétique même, et surtout comme documentation élémentaire. Si les jeunes enfants de toutes nos communes de France avaient lu et relu ces livres, s'ils en avaient compris et retenu le quart seulement, ils auraient atteint un niveau très élevé de civilisation.

Dans certains petits pays, en Hollande, au Danemark, en Suède, en Suisse, l'instruction primaire est très développée, et le résultat est que les gens du peuple sont tous assez instruits.

Je me souviens qu'il y a maintes années je me trouvais, je ne sais plus pour quelle cause, à Lausanne, où je connaissais l'instituteur d'une école primaire de petites filles de 10 à 14 ans. Comme l'instruction en Suisse est sévèrement obligatoire, toutes les petites filles d'un des quartiers de Lausanne, celles du peuple comme celles de la bourgeoisie, étaient forcées d'aller à cette école. Mon ami me montra les copies d'une composition française qu'il avait donné à faire à ses élèves sur ce sujet : « *les plaisirs de l'hiver à Lausanne.* » Eh bien ! j'ai été absolument stupéfait de voir ces quatre-vingt-huit copies, toutes d'une belle écriture, toutes d'une orthographe presque irréprochable, avec des développements ingénieux, des idées et même parfois du style. C'était ahurissant.

Après l'école primaire, plus tard, quand ces petites filles seront mères de famille, forcées de faire le ménage, mariées à des laboureurs, des forgerons, des mineurs, des pêcheurs, des tisserands, des vignerons, elles n'auront certainement gardé qu'une très vague souvenance des leçons que leur enfance avait reçues. Mais cette vague souvenance, c'est déjà beaucoup. Le mot célèbre d'une femme illustre peut s'appliquer : « *nous ne demandons pas qu'elles sachent ; il nous suffit qu'elles aient oublié.* »

En résumé, au point de vue intellectuel, la civilisation est composée de deux éléments : d'une part, la diffusion des connaissances dans toutes les masses populaires ; d'autre part, l'extension des connaissances humaines par les progrès de la science.

Or ces deux éléments essentiels ne sont pas antagonistes. Il n'est pas nécessaire de les opposer l'un à l'autre ; car ils n'impliquent aucune contradiction. Loin de là : ils vont de pair.

Pourtant, si j'avais un sacrilège à commettre en sacrifiant l'un à l'autre, j'aimerais mieux pécher contre la démocratie, et

je préférerais une nation dans laquelle certains individus supérieurs font entrevoir des horizons nouveaux, découvrent des vérités imprévues, créent des œuvres très belles, à une autre nation où l'instruction générale serait plus intense, plus répandue, mais où l'invention de vérités nouvelles et la production de belles œuvres artistiques seraient moindres.

Mais pourquoi choisir?

II

Restons encore dans le domaine intellectuel de la civilisation, et cherchons à juger le rôle de l'art.

Ici je crains qu'on ne m'accuse de paradoxe. Je prétends qu'il y a des *changements*, mais qu'il n'y a pas de *progrès* dans l'art.

En effet, la conception de la beauté dépend des temps et des lieux. Le beau absolu est un non-sens. L'art est instable, versatile. Il se transforme rapidement; mais on ne peut pas dire qu'il progresse. Phidias n'est pas inférieur à Michel-Ange, ni Michel-Ange à Rodin. Personne n'oserait proclamer que les peintres contemporains dessinent mieux que Velasquez et Rembrandt, que Chardin et Fragonard ont un coloris supérieur à celui de Raphaël et de Rubens! Personne n'oserait soutenir que *Prométhée enchaîné* et *Œdipe à Colone* sont au-dessous *d'Hamlet*, de *Phèdre* ou de *Faust!* Faudra-il faire descendre de leurs socles la Vénus de Milo et la Victoire de Samothrace pour les remplacer par des marbres de Houdon ou de Canova? Les poètes modernes, si grands qu'ils soient, Dante, Gœthe, Victor Hugo, ne font oublier ni Homère, ni Virgile, ni Lucrèce. Quant à nos historiens, si on peut déclarer qu'ils sont supérieurs à Tite-Live et à Tacite, c'est parce que l'histoire, avec raison, sans doute, est devenue une science beaucoup plus qu'un art, et qu'elle aime à s'entourer de textes documentaires précis et de témoignages authentiques. Je le veux bien. Mais, au point de vue de l'art, pour l'éclat du style et la vigueur de la pensée, je ne crois pas que nos historiens modernes, même Montesquieu, soient inférieurs à Thucydide et à Tacite.

Autant il serait ridicule de nier que la science progresse, autant il serait ridicule d'affirmer que l'esthétique est en progrès.

Thalès croyait que le soleil était grand comme le Péloponèse! Dure erreur! Mais ce ne serait pas une moindre erreur de déclarer l'esthétique grecque inférieure à la nôtre. Thalès sait moins de choses que Newton et Lavoisier, mais ce n'est pas une raison pour proclamer qu'Eschyle est inférieur à Gœthe.

C'est comme si on prétendait que la beauté de l'art industriel moderne est supérieure à la beauté de l'art industriel ancien. Les modes changent très vite. Le style des meubles, des maisons, des robes, des coiffures, passe par des phases très rapides, presque des changements à vue, comme dans les féeries. Mais ces transformations incessantes et fugitives ne peuvent être interprétées comme un progrès vers le beau, un graduel acheminement à une plus grande perfection esthétique.

Le style en littérature est sujet aux mêmes évolutions, sans qu'on puisse en inférer que c'est une évolution vers le mieux. La phrase solennelle, robuste, austère, abstraite, du XVIIe siècle, a été remplacée par la phrase courte, nette et sèche du XVIIIe. Puis, au début du XIXe, avec Chateaubriand, Victor Hugo et Michelet, ce fut le style imagé, sonore, bruyant, riche en métaphores et antithèses. En l'an de grâce 1923, toute une jeune littérature s'efforce d'être absconse, impénétrable. L'incompréhensible triomphe, et il faut être de mon vieil âge pour ne pas admirer ce qui ne se comprend pas.

De vrai, ce sont des modes littéraires qui passeront, et auxquelles d'autres succéderont, sans qu'il y ait progrès de l'une à l'autre. Amyot n'écrivait pas plus mal que Bourdaloue, ni Voltaire plus mal que Victor Hugo, ni Chateaubriand plus mal que Marcel Proust. Nous avons le droit de garder nos préférences secrètes, mais il serait déraisonnable de dire que l'esthétique littéraire est en décadence ou en progrès.

De même en architecture. Le Panthéon et le Parthénon ne sont pas de moindre beauté que Notre-Dame de Paris, et la cathédrale d'Amiens n'est pas plus laide que le Trocadéro.

La science fait des conquêtes chaque jour; mais l'art n'en fait point. Si nous sommes supérieurs aux anciens, ce n'est pas par une esthétique supérieure ; c'est par le progrès de nos sciences.

Toutefois, si l'art ne fait nul progrès au point de vue de la perfection esthétique de telles ou telles œuvres, il peut cepen-

dant y avoir progrès par la diffusion des belles œuvres plus ou moins étendue parmi les masses populaires. Et c'est d'une grande importance dans l'histoire des civilisations. De même que pour les choses de la science, pour les choses de l'art, il y a l'élite et la foule.

Les foules sont d'autant plus civilisées qu'elles ont plus de respect et d'amour pour les belles choses. Le peuple d'Athènes, qui applaudissait Sophocle et Euripide, est bien au-dessus de la populace de Byzance, qui, dix siècles plus tard, se passionnait pour les cochers bleus ou verts du cirque. On ne peut nier qu'il y a, pour le sens esthétique populaire, certaines périodes tantôt de régression, tantôt de progrès. Médiocre signe d'intelligence pour une nation que de préférer les matchs de boxe à la poésie et à la sculpture..... Mais je n'insiste pas : on m'accuserait de n'être plus de mon temps !

Et si l'on vient à me reprocher de ne pas faire une part suffisante à l'élite, et d'attacher trop de prix à la diffusion de la science et de l'art, je répondrai avec Renan : « Il faut qu'on élève le peuple ; car autrement, nous tomberions dans la barbarie, et la bête pourrait se jeter sur l'élite. »

III

Au progrès intellectuel est lié étroitement le progrès matériel, c'est-à-dire l'asservissement de la matière à nos volontés, à nos goûts, à nos besoins. Moins l'homme est esclave des choses, plus il est civilisé.

— Et, tout d'abord, il y a la conquête de l'espace.

On a en effet fort justement remarqué que, menés par un vague désir de solidarité humaine, les hommes ont constamment essayé de diminuer les distances qui les séparent en diminuant le temps qu'il faut employer à parcourir ces distances. Ç'a été le grand effort et le grand labeur de toutes les industries. Jadis, il fallait dix jours pour aller de Paris à Marseille. Aujourd'hui il faut douze heures en chemin de fer, et quatre heures en avion. On pourrait schématiser ce raccourcissement des distances en disant que la civilisation a progressé de 1 à 20, puis de 20 à 60.

L'emploi de la vapeur et l'établissement des chemins de fer ont changé la face du monde. Je me rappelle qu'au temps loin-

tain de ma jeunesse, Victor Duruy, le grand historien, me disait: « Si j'avais à faire une histoire générale, je la diviserais en deux parts : le monde avant les chemins de fer, et le monde après les chemins de fer. »

Pour l'intensification des échanges, les chemins de fer ont joué un rôle presque aussi important que l'imprimerie.

Le monde après Gutenberg est devenu tout à fait différent du monde avant Gutenberg.

De fait, pour se rendre compte, par un chiffre symbolique, de l'avancement d'une civilisation, il faudrait établir un rapport entre le nombre de kilomètres de voies ferrées construites et la population. Mais, considérée trop strictement, cette proportionnalité serait assez décevante ; car, si la population est très dense, comme en Belgique, on aura par tête d'habitant un chiffre kilométrique relativement faible, bien plus faible que dans le Far-West du Nord Amérique, lequel a même population pour une étendue cent fois plus grande.

Après tout, peu importent les chiffres précis. Il suffit de reconnaître que les chemins de fer, les télégraphes électriques, les bateaux à vapeur, les avions, les télégraphies sans fil, tous ces agents actifs d'interchange entre les hommes, et par conséquent entre les idées, mesurent assez bien, au point de vue matériel, le degré de nos civilisations.

Quand les Chinois se sont entourés d'une grande muraille pour se protéger contre les « diables étrangers, » par ce fait même, semble-t-il, leur civilisation fut enrayée. Depuis cette lointaine époque, ils sont restés douloureusement stationnaires, car un peuple ne peut faire de progrès que s'il entre en contact avec les peuples voisins. L'activité des interchanges entre citoyens d'un même pays aussi bien qu'entre citoyens de pays différents donne la mesure de l'activité intellectuelle.

Je ne sais quel humoriste a dit que la culture d'un peuple est proportionnelle au nombre moyen de timbres-poste employés par chaque habitant. Voilà une statistique que j'engagerais volontiers quelque amateur de chiffres à entreprendre ; il arriverait à des résultats instructifs.

— Faut-il considérer le développement du machinisme comme extraordinairement désirable ? Certains économistes, plus philosophes peut-être qu'économistes, ont quelque peur de ces

énormes cités ouvrières où des milliers d'artisans, transformés en automates, peinent pendant des jours, des semaines, des mois, des années, pour effectuer la même abrutissante besogne. Ce n'est pas bien élégant.

Mais, d'autre part, le machinisme aboutit à augmenter le bien-être de tous, fût-ce de ces mêmes ouvriers. Je ne vois pas par quel sophisme on trouverait mauvais de faire produire aujourd'hui à deux hommes ce qui nécessitait hier le travail de dix hommes. Le *moindre effort* est désirable. Or c'est le moindre effort que réalisent nos machines. Certains métiers de tissage maniés par dix artisans effectuent en une journée le travail qui eût, pour ces mêmes artisans travaillant isolément, nécessité tout un mois. Une machine linotype maniée par deux compositeurs fait le travail de dix compositeurs. Progrès! Une boulangerie mécanique fabrique dix fois plus vite le pain que ne faisaient les boulangers d'autrefois. Progrès! Et progrès d'autant plus appréciable que le pétrissage du pain par des mitrons est une pratique dégoûtante, indigne d'un peuple civilisé.

Évidemment le machinisme dévergondé qui menace de nous envahir n'est pas sans danger. Mais, somme toute, nous ne pouvons pas en nier les lourds bienfaits, car le bien-être augmente, et par conséquent le bonheur matériel, à mesure que les objets deviennent moins coûteux et mieux adaptés à nos besoins.

Ce serait un étrange paradoxe que d'incriminer l'invention des allumettes parce qu'elles emploient des milliers d'hommes à un travail servile et parce qu'elles facilitent les incendies. Voudrait-on revenir aux temps préhistoriques, alors que l'homme primitif avait besoin, pour faire du feu, de frotter l'un contre l'autre deux morceaux de bois sec?

— Parmi les éléments matériels de notre civilisation, il faut faire une très grande part aux sciences médicales. Le bonheur des hommes est étroitement lié aux progrès de la médecine, de la chirurgie et de l'hygiène. Car la maladie, la douleur et la mort, que les médecins se sont donné pour mission de combattre, sont trois déesses exécrables et perfides qui représentent ce que l'homme déteste et redoute le plus.

Aux premiers âges de l'évolution humaine, et aujourd'hui encore chez les sauvages qui ont gardé leur barbarie ancestrale,

la maladie était regardée comme une punition divine. Hercule donnait l'épilepsie. On croyait à l'influence d'Hécate ou de Lucine. Peut-être y a-t-il encore, dans nos campagnes écartées, de vieilles gens attribuant à la lune quelque influence sur notre corps; d'autres qui s'adressent aux rebouteux; d'autres qui ont frayeur des sortilèges. Les mages, les augures, les aruspices, les oracles avaient comme principales attributions la connaissance et la guérison des maladies.

Ces croyances enfantines tendent à disparaître.

Claude Bernard, dont le génie profond a fait faire tant de progrès aux sciences médicales, dit, à propos d'une de ses plus belles découvertes, le diabète expérimental, qu'il avait remplacé les Dryades et les Sylvains de la fable par des réalités scientifiques. Mais c'est surtout notre grand Pasteur, père de la médecine et de la chirurgie modernes, qui nous a révélé quelles sont les causes des maladies, causes démontrables, palpables, étudiables, puisqu'il s'agit d'êtres réels, êtres vivants, parasites qu'on peut cultiver, comme on cultive le blé et le riz, et qui ont pénétré indûment dans notre organisme.

Si l'on admet que la civilisation, c'est surtout la diminution du malheur humain, alors il faudra admettre que la connaissance plus approfondie des maladies est une des principales caractéristiques de la civilisation.

En effet, tout progrès de la science médicale conduit, plus ou moins implicitement, à une action plus efficace contre les maladies. La *pathogénie*, c'est-à-dire la notion des causes, va de pair avec la *thérapeutique*, qui est l'emploi des traitements. Or la thérapeutique, fondée sur l'observation et l'expérimentation, fait des progrès chaque jour. Les sceptiques peuvent sourire et répéter contre la médecine des plaisanteries vieilles de plusieurs siècles. Peu nous importe! Ces changements mêmes, qu'on peut railler et qui sont perpétuels, prouvent à quel point la médecine cherche.

Il lui reste beaucoup à trouver. Mais depuis Pasteur elle a fait un bond prodigieux. Il y a trois quarts de siècle, on ne connaissait pas les anesthésiques ; il y a un demi-siècle, on ne connaissait pas les antiseptiques; il y a quarante ans, on ne connaissait pas cette merveilleuse sérothérapie que des physiologistes français d'abord, puis des physiologistes allemands ont donnée aux médecins. La radiothérapie est d'invention

toute récente. Chaque jour amène une découverte. Chaque jour, on lutte avec plus de succès contre les infections et les intoxications microbiennes. La vaccination jennérienne était une bien belle œuvre : pourtant ce n'était que de l'empirisme, tandis que maintenant on possède le secret des vaccinations, puisqu'on a découvert le principe de l'atténuation des virus. Si, comme c'est quelque peu vraisemblable, on réussit à trouver des vaccins atténués pour toutes les maladies, toutes les maladies seront vaïncues. Et ce sera un des plus grands triomphes de la civilisation sur la barbarie.

A vrai dire, l'admiration sans limite qui m'anime pour l'œuvre de Pasteur et pour la science médicale moderne ne m'empêche pas de supposer que les progrès à accomplir sont peut-être supérieurs encore aux progrès accomplis. Pour la médecine comme pour les autres sciences, nous assisterons à des transformations imprévues. Peut-être même l'élément médical de notre civilisation sera-t-il celui qui connaîtra les métamorphoses les plus stupéfiantes.

Heureusement, les foules, qui, en fait de droit international, sont engluées dans leur exécrable routine, ont grand enthousiasme pour les innovations médicales, et s'initient volontiers à tous les progrès de la médecine. C'est bien simple. Il s'agit de notre santé, de notre précieuse santé, et alors tout ce qu'on va dire nous intéresse vigoureusement. Il n'est pas un progrès de la science médicale, et spécialement de la thérapeutique, qui ne pénètre tout de suite dans les milieux populaires.

IV

Donc, parce qu'elles nous apportent la connaissance des choses, et parce qu'elles nous soumettent le monde de la matière, les sciences, médecine, physique, chimie, contribuent à civiliser. Aux premiers temps de son évolution, à la surface de l'humble planète qu'il habite, l'homme ne savait pas profiter des trésors qu'elle renferme. Il ignorait qu'il y a des pierres noires qui sont capables de produire force et chaleur. Il ne savait ni travailler les métaux pour en faire des instruments de labour ou de guerre ; ni féconder son champ par des engrais adaptés; ni fabriquer des couleurs, des explosifs, des parfums; ni faire des poteries, des miroirs, des lentilles qui lui per-

mettent de voir l'infiniment lointain et l'infiniment petit; ni forcer le soleil à fixer les images des choses et des êtres; ni produire par synthèse des substances chimiques capables de combattre les maladies. Mais graduellement, lentement, par son industrie et sa science, il est devenu maître de la matière qu'il façonne à son gré.

Au contraire, le sauvage vit en sauvage, sans profiter du sol, des animaux et des plantes. Il n'en connaît rien, et par conséquent il ne sait pas asservir choses et êtres à ses besoins. Nous, nous restons à demi sauvages encore; car nous ne manions force et matière que d'une manière assez imparfaite. Nous ne sommes qu'à une première étape, très grossière encore, de notre évolution, et, dans notre aveuglement, nous ne savons pas voir qu'à cette période d'enfance succédera une période, plus ou moins éloignée, de moindre ignorance. Si, comme cela est probable, les réserves de charbon et de pétrole cachées au sein de la terre viennent à s'épuiser, — car on les dépense avec une prodigalité folle, — nos petits enfants sauront utiliser la force des marées. Surtout, ils ne laisseront pas se perdre dans les espaces cette force immense, la chaleur solaire, dont nous savons si peu profiter.

Peut-être même, — ce qui sera le but suprême auquel nous devons penser dès aujourd'hui, — l'homme arrivera-t-il, par une connaissance plus profonde des lois de l'hérédité, à donner plus de robustesse à l'espèce humaine, à rendre un peu moins défectueuse notre débile intelligence, en un mot à améliorer l'homme, comme déjà l'homme lui-même a su améliorer les betteraves et les roses, les porcs et les pigeons. Voilà ce que la civilisation future nous réserve, voilà ce qui est loin de notre état actuel, voilà ce qui nous démontre en toute évidence que notre civilisation est encore très rudimentaire.

D'ailleurs, je ne parle pas, et pour cause, des forces inconnues que découvriront nos sciences et qui probablement transformeront tout. On ne prévoit pas l'avenir; on n'invente pas les inventions que les siècles suivants vont apporter. Avant Volta, que savait-on de la pile électrique? Avant Graham Bell, que savait-on du téléphone? Avant Daguerre, que savait-on de la photographie? Avant Curie, que savait-on du radium? Avant Hertz et Marconi, que savait-on de la télégraphie sans fil? *Presque toutes les inventions furent des révélations*, de sorte

que, si nous n'étions pas obnubilés par le présent, nous oserions affirmer qu'il y aura dans l'avenir des surprises pareilles, aussi grandioses, plus grandioses peut-être, que celles du passé.

Mais on est timoré, on n'ose pas aller au delà des banalités, des habitudes quotidiennes ; et on est taxé de chimériste pour avoir l'audace, très enfantine et très peu aventureuse, de croire qu'il y a devant nous de magnifiques inventions, imprévues et imprévoyables, et que la civilisation d'aujourd'hui, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue matériel, est bien inférieure à la civilisation de demain.

V

Cependant la conquête de la matière et la connaissance des choses ne suffisent pas à nous séparer des barbares. On conçoit très bien qu'une société puisse exister, très instruite, riche en télégraphes, en avions, en chemins de fer, en instituts de bactériologie, de pyrotechnie et de mathématiques, et qui soit tout de même foncièrement immorale, cruelle, corrompue, indigne de mériter le nom de civilisée.

Assurément, nous ne reprendrons pas l'erreur énorme de J.-J. Rousseau. Nous ne prétendrons pas défendre cette idée absurde que l'homme primitif, le sauvage, qui ne connaît ni le théâtre, ni l'art, ni l'industrie, est d'une moralité supérieure à celle de l'homme cultivé. Et cependant il est admissible, — on en pourrait donner maints exemples, — qu'une société, intellectuellement et matériellement très brillante, soit moralement très inférieure.

Dans l'histoire de l'humanité, le grand progrès moral semble avoir été l'institution d'une justice. Nul n'est juge en sa propre cause. Par conséquent, il faut qu'il y ait des juges ; il faut que quelque chose soit supérieur à la fantaisie et à la passion de l'individu. Il faut la Loi, une loi, des lois. Donner force à la Loi et autorité au tribunal qui rendra la justice, voilà le premier pas qu'ait fait l'humanité depuis le crime de Caïn. La vraie civilisation, c'est que la vie de chaque être humain est protégée, et que toute atteinte à ses droits va être aussitôt réprimée.

La vie, la propriété, la liberté de chaque citoyen défendues par la loi, garanties par les tribunaux, telle est la base de toute civilisation.

Récemment, nous avons assisté à un spectacle écœurant. A l'extrémité de l'Europe, dans des pays plus asiatiques qu'européens, une populace abrutie, impudemment militarisée, menée par des bandits ivres, a semé la terreur et le pillage. Le pouvoir bolchéviste a commencé ainsi. Mais, comme cette anarchie sauvage ne pouvait durer, au bout de quelques mois, peu à peu, la nécessité d'une justice quelconque a plus ou moins reparu. De sorte que maintenant, même à Moscou, le meurtre et le vol sont à peu près punis. Tant il est vrai qu'il n'y a pas de civilisation possible, même à Moscou, sans l'institution d'une justice.

Il faudrait donc, pour juger les divers caractères d'une civilisation et les opposer à la barbarie, voir jusqu'à quel point, dans une nation, l'individu comprend son devoir social, son devoir politique, son devoir familial, écrire en un mot un traité de morale, ce dont j'aurai garde. Il me suffira de dire que les lois inscrites dans nos codes sont irréprochables. Mais qu'importent les lois, si les mœurs sont corrompues?

Quid leges sine moribus?

C'est par les mœurs surtout que l'homme civilisé s'éloigne de l'homme sauvage.

Les conquêtes sur la matière, si brillantes qu'on les suppose, ne peuvent suffire. Supposons que, par suite d'un progrès notable dans la vitesse des chemins de fer, on arrive à faire commercialement 150 kilomètres à l'heure, de manière à aller en vingt heures de Paris à Constantinople ; supposons qu'on ait par de sages mesures hygiéniques fait disparaître la scandaleuse, la hideuse mortalité des enfants de moins d'un an ; supposons que surgisse un splendide épanouissement littéraire, artistique et scientifique et que dans chaque pays naisse tous les dix ans un Victor Hugo, un Rostand, un Pasteur, un Claude Bernard, un Wagner. Supposons même que tous les petits Français et toutes les petites Françaises de douze ans sachent écrire en excellente orthographe une composition ingénieuse sur *le Chêne et le Roseau*, ou résoudre un délicat problème sur les lieux géométriques. Voilà, n'est-il pas vrai, de quoi être fier ! Mais, si la criminalité a augmenté, si la vénalité des journaux s'est accrue, si les mœurs politiques se sont dégradées, si la bonne foi et le désintéressement sont traités de vieilles guitares,

alors, tous les progrès intellectuels et matériels pèseront peu au prix de la dépravation universelle.

Au rebours de ce que nous imaginions tout à l'heure, c'est-à-dire une société intellectuellement brillante et moralement corrompue, supposons une nation dont tous les citoyens sont de grande médiocrité. Nulle invention scientifique n'apparaît. Toute œuvre d'art est inférieure aux œuvres anciennes, ou plutôt on ignore l'art. Une grande vague de paresse intellectuelle submerge les esprits; la masse des illettrés s'accroît. Et cependant il n'y a ni révolutions, ni scandales, conjugaux ou autres; la vénalité et la criminalité ont diminué. Oserons-nous dire que cette société est en progrès? Ne penserons-nous pas qu'elle s'achemine fatalement vers une rapide décadence?

Il faut que les deux progrès marchent de pair. Certes le progrès moral est essentiel; mais attribuons aux progrès intellectuels et matériels une importance au moins égale à celle des progrès moraux, car la moralité des populations est changeante, et varie avec les époques. Elle est presque une *affaire de mode.* En trente ans, tout se transforme. Par une sorte de réaction instinctive contre les mentalités paternelles, les enfants ont voulu faire autre chose que leurs pères. La mode était à l'immoralité; elle passe à l'austérité, ou inversement, sinon en une génération, au moins au bout de deux ou trois générations. Au contraire, les conquêtes scientifiques ne rétrocèdent pas. Ce qui est acquis est définitif et fait désormais partie du patrimoine humain. On vient d'atteindre en avion la vitesse (invraisemblable) de 378 kilomètres à l'heure. Voilà un fait qui pourra désormais se répéter aussi souvent qu'on le voudra. Mais la moralité d'une nation est sujette à des oscillations qu'on ne peut guère prévoir.

Nous ne sommes pas sûrs qu'un courant de perversité ne va pas rendre nos enfants et nos petits-enfants inférieurs à ce que nous fûmes. Mais nous sommes certains qu'ils sauront se servir du téléphone et des rayons X.

VI

Le mot civilisation est si compliqué qu'on peut concevoir une société civilisée, mais empoisonnée par un vice profond, radical, le despotisme. Sous le poids d'un despotisme écrasant,

les lettres, les arts et les sciences peuvent être en grand honneur. César-Auguste, malgré ses crimes, Napoléon, malgré ses appétits belliqueux, les Médicis, malgré leur corruption et leurs débauches, ont fait prospérer dans leurs États une brillante civilisation matérielle. Cette civilisation qui s'épanouit sous un tyran est peut-être un peu factice; mais la liberté n'est pas toujours, au moins pour un temps, la condition nécessaire du progrès.

La Convention et Napoléon ont créé des œuvres stables et une forte organisation sociale, sans s'embarrasser de libéralisme et d'idéologie. L'État prussien n'était guère plus libéral, et cependant il a pu donner à l'Allemagne une armée vigoureuse, de bonnes finances, une flotte imposante, des institutions commerciales et scientifiques très solides.

Il n'est pas besoin de dire ici que je n'ai nul goût pour le despotisme et que la liberté me paraît un bien supérieur. Pourtant, s'il existait, s'il pouvait exister, un pouvoir tyrannique irréprochable et infaillible, inaccessible à l'intrigue, un roi sage comme Salomon, juste comme saint Louis, charitable comme saint Vincent de Paul, amoureux des sciences, des arts, des lettres, incapable d'erreur ou de faiblesse, je m'accommoderais d'un tel souverain, et je lui sacrifierais peut-être (non sans quelque hésitation) ma liberté, c'est-à-dire, somme toute, la liberté du bien et du mal. Mais où le trouver, ce souverain impeccable, sinon dans la fumée de mes rêves?

L'expérience est là pour nous apprendre que toujours les despotes ont, après des péripéties diverses, mené leurs peuples à la ruine. Alors je n'hésite plus... mon choix est fait... je préfère la liberté.

Et je conçois très nettement comme civilisée et non barbare, une nation où la Loi, la Loi seule, est souveraine; une nation où chaque citoyen garde, en plus ou moins nette vision, la notion dominatrice du droit et de la justice.

Et, comme la Loi est une personne revêche qui ne sourit pas tous les jours, pour donner un peu de douceur et un peu de grâce à cette austère personne, il faudrait que le sentiment de la solidarité, de la charité, ou, plus simplement peut-être, de l'indulgence, fût au cœur de tous ses enfants. Cette indulgence tolérante, je la voudrais rehaussée par l'urbanité et la poli-

tesse, qualités charmantes, bien françaises. Ce ne sont pas des vertus essentielles. Pourtant je me résignerais difficilement à les voir disparaître.

VII

Des connaissances étendues et des mœurs douces constituent la civilisation.

Il faut y ajouter les heureuses traditions.

Elles n'ont rien à faire avec la civilisation proprement dite, c'est-à-dire l'envers de la barbarie; car les sauvages eux-mêmes ont des traditions. Il y a des traditions chez les civilisés et des traditions chez les sauvages.

Par conséquent, comme toutes les choses humaines, les traditions sont tantôt bonnes, tantôt mauvaises. Leur ensemble donne son caractère à chaque civilisation nationale.

Certaines vieilles coutumes ont un charme esthétique et familial qu'il serait absurde de combattre, d'autant plus absurde que souvent elles ont une secrète raison d'être, qui n'apparaît pas tout de suite.

Les fêtes du Jour de l'an et du Carnaval ne m'inspirent qu'une sympathie très mitigée. Mais néanmoins je comprends que, pour des artisans qui ont longuement et durement peiné, quelques jours de délassement soient nécessaires. Les robes et les toques dont s'affublent les professeurs de nos Universités ont des tons un peu criards et des formes singulières. Mais ces souvenirs du Moyen âge, qui relient le présent au passé, ne sont pas sans quelque agrément. Tout le cérémonial des tribunaux, des Universités, des assemblées politiques, des enterrements, des mariages, des anniversaires, est d'une pompe conventionnelle qui ne m'attendrit nullement. Mais quoi? une société où tout serait rationnel, et perpétuellement rationnel, serait terne et ennuyeuse par sa monotonie et son uniformité. Ces traditions inoffensives font partie de notre civilisation, et ce serait grand dommage si on voulait les abolir, sous prétexte qu'on n'a pour les justifier d'autres motifs que leur ancienneté même.

A côté de ces traditions dignes de quelque respect, il en est d'autres qui n'en méritent guère. Elles sont pittoresques peut-être, mais parfois déshonorantes et barbares, comme les courses de taureaux en Espagne. Les combats de coqs,

les pugilats, les boxes ne sont guère plus recommandables.

La vieille coutume des vendangeurs, qui consiste à fouler sous les pieds le raisin, est une pratique répugnante. Percer les oreilles des petites filles pour y suspendre quelque ornement appendiculaire, c'est un résidu de sauvagerie. La guerre aux petits oiseaux, chardonnerets, fauvettes, rossignols, pinsons, — ce qui amènera à bref délai la destruction de ces charmantes espèces animales, — est une barbare et invétérée tradition de nos populations du Midi, et, pour un profit alimentaire médiocre, c'est enlever à nos bois leur parure. La routine et la tradition gouvernent trop souvent les pratiques agricoles de nos paysans de France. Ils cultivent le blé comme au temps de Cérès, persistant en des préjugés ou des craintes ridicules sans s'initier aux progrès qu'a indiqués la science.

VIII

Notre actuelle civilisation européenne durera-t-elle? Ce serait dommage si elle ne se réformait pas. La guerre toujours menaçante, un journalisme vénal, des inégalités et des injustices sociales frémissantes, une frénésie de mercantilisme qui menace de tout corrompre, il n'y a pas de quoi s'enorgueillir à outrance. Tout de même, ce serait dommage aussi, — car elle a ses beaux côtés, — si notre civilisation venait à disparaître, anéantie par un cataclysme... un cataclysme social bien entendu, puisque les cataclysmes cosmiques ne sont guère à craindre, et que d'ailleurs notre impuissance à les conjurer serait totale.

Mais un cataclysme social est possible. On peut redouter toujours quelque incursion des barbares, envahissant le monde occidental, comme ils ont envahi il y a quinze siècles le monde de Trajan. Les bolchévistes, qui sont des Asiatiques à demi sauvages, vont-ils s'unir aux Jaunes pour inonder l'Europe, et peut-être aussi l'Amérique, avec des millions d'hommes affamés? Les éléments anarchiques qui s'agitent dans les bas fonds de toute nation vont-ils profiter de la veulerie des bourgeois pour détruire notre organisation sociale compliquée? Le dur et savant militarisme allemand va-t-il renaître de ses cendres pour imposer par ses armes un régime de fer et de sang? Tout cela est admissible, quoique peu vraisemblable.

Ce qui est plus à craindre pour notre civilisation, c'est qu'elle n'évolue pas vers le culte des choses de l'esprit, culte qui a fait sa grandeur.

De l'autre côté de l'Atlantique, le dieu dollar règne, dit-on, en maître. Eh bien! c'est là, en toute certitude, une calomnie, car aux États-Unis il y a des foyers d'idéalisme admirable, parfois même une religiosité mystique à laquelle les Latins ont quelque peine à s'initier. De l'autre côté de l'Atlantique, on observe souvent un bel effort de moralité qu'on pourrait difficilement rencontrer dans nos vieilles sociétés européennes. Si nous ajoutons à ce grand effort vers une moralité supérieure l'amour de toutes les innovations matérielles et la haine de toutes les routines, nous trouverions dans la civilisation américaine des exemples dignes d'être proposés à nos jeunes générations.

D'ailleurs, s'il y a des milliardaires en Amérique, c'est-à-dire des hommes qui, par de hardies spéculations ou des inventions ingénieuses, se sont démesurément enrichis, ces milliardaires savent être d'une générosité presque inconnue chez nous, peut-être parce qu'il n'y a pas de milliardaires chez nous. En tout cas, Rockfeller, Carnegie, et d'autres encore, consacrent noblement une grosse part de leur fortune à des œuvres scientifiques ou sociales. En fait de prodigalité pour le bien, les Américains sont nos maîtres. Leurs bibliothèques sont incomparables; leurs instituts scientifiques, cent fois mieux pourvus que les nôtres. C'est donc une sinistre ingratitude que de prétendre qu'ils n'ont d'encens que pour le « dieu dollar. »

Si Pasteur avait été Américain, il n'aurait pas passé son existence à lutter contre de mesquines difficultés matérielles. Certes, il n'aurait pas pu créer un plus bel édifice que celui qu'il a construit sur les ruines de l'ancienne médecine. Tout de même, faciliter sa tâche eût été plus digne de nous.

IX

Et maintenant, il faut conclure.

Au début de cette courte étude, je cherchais à savoir de quoi était constituée la civilisation : il semble que maintenant on s'en formera une idée un peu moins confuse. Elle demeure cependant très complexe ; car les éléments divers qui la constituent

peuvent évoluer isolément, s'enchevêtrer l'un dans l'autre.

Il y a les sciences qui, par leurs théories profondes, nous apprennent quelque chose sur les forces qui nous enveloppent. Il y a les applications multiples des sciences à l'industrie, à la médecine, à l'hygiène; les distances rapidement franchies ; les forces naturelles mises à notre service. Il y a aussi les arts qui charment l'esprit et, ouvrant de vastes horizons, nous permettent de dépasser notre pauvre ambiance matérielle. Mais il y a surtout l'amour de la liberté et de la justice : le respect des droits d'autrui; le culte de notre dignité individuelle.

Tous ces concepts, distincts essentiellement, se confondent, s'entrecroisent, pour faire ce que nous appelons tout simplement la *civilisation*.

Et je ne saurais d'ailleurs donner de la civilisation future, que, dans mon optimisme incorrigible, malgré les tristesses de l'heure présente, je prévois si belle, une image plus saisissante que celle qui a été présentée dans la dernière encyclique du Pape Pie XI. Elle retrace en termes vigoureux les préceptes de solidarité humaine qu'il convient, aux temps troublés que nous traversons, de présenter aux jeunes générations.

En résumé, si l'on venait à me demander ce que doit être la civilisation de demain, je ne répondrais que par ces deux mots, fatidiques et dominateurs : *Science et Justice*.

CHARLES RICHET.

LES

JOURNÉES DE FÉVRIER 1848

D'APRÈS DES SOUVENIRS INÉDITS

Mon grand-père (1) et mon père (2) étaient tous deux députés en 1848. Mon grand-père, directeur général de l'Enregistrement et des Domaines, qui par deux fois avait été élu député du Lot sous la Restauration, représentait ce département depuis l'avènement du roi Louis-Philippe. Mon père, maître des requêtes au Conseil d'État, avait été lui aussi nommé député du Lot, en 1846. L'un et l'autre faisaient partie de la majorité conservatrice qui soutenait le cabinet formé en 1840 par M. Guizot et qui porte dans l'histoire le nom de cabinet du 29 octobre.

Dans « cette société polie, bienveillante et lettrée (3) » qu'alors sans épithète on nommait le monde, mon père entretenait, malgré une différence d'âge marquée, de précieuses relations avec divers personnages dont il se plaisait à recueillir les enseignements. L'un d'eux, M. Hébert, dernier garde des sceaux du Gouvernement de Juillet, lui conta certains incidents qui marquèrent en haut lieu les journées de février 1848 et que mon père mit alors par écrit. Observateur attentif des événements, mon père écrivit également une relation de faits dont il fut témoin durant ces mêmes journées.

En réunissant ces notes, j'ai composé ce récit.

(1) Jean Calmon, directeur général de l'Enregistrement et des Domaines, vice-président de la Chambre des députés.

(2) Marc-Antoine Calmon, membre de l'Institut, sous-secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur et préfet de la Seine sous la présidence de M. Thiers, et vice-président du Sénat.

(3) Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. II, chap. XII.

Le dimanche 20 février 1848, après le conseil des ministres qui se tint sous la présidence du Roi, le garde des sceaux, M. Hébert, demanda à Louis-Philippe l'autorisation de lui envoyer, le lendemain, un paquet d'ordonnances à signer. En plaisantant, le Roi reprocha à M. Hébert d'être parmi ses ministres celui qui, sous ce rapport, lui donnait le plus de besogne, et comme, au conseil, la question de l'opportunité de la retraite du cabinet avait été plusieurs fois mise en question, retraite qu'il avait constamment combattue avec énergie, Louis-Philippe ajouta : « Envoyez tout ce que vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas votre démission, car je ne l'accepterais assurément pas. » De ces paroles il résulte nettement que, à la date du 20 février, l'intention du Roi n'était point encore de se séparer du cabinet que présidait M. Guizot.

Cependant, le banquet depuis longtemps annoncé et organisé par un comité du XIIe arrondissement (1) pour manifester en faveur des réformes réclamées par l'opposition, devait avoir lieu le 22 février à midi. Ayant finalement résolu de ne point s'opposer formellement à ce festin populaire, mais pourtant de protester contre sa tenue en faisant dresser procès-verbal de contravention par un commissaire de police afin de pouvoir amener les tribunaux à juger la question de légalité, le Gouvernement avait délégué M. Vitet (2) et M. de Morny (3) auprès de MM. Duvergier de Hauranne (4), Léon de Malleville (5) et Berger (6) pour les informer de sa décision. Malgré cet avis officieux, un programme de la manifestation parut le 21 février dans les journaux de l'opposition, programme réglant moins les détails du banquet, que la composition, l'ordre, la marche du cortège qui devait se rassembler sur la place de la Madeleine, et dans lequel les gardes nationaux étaient invités à prendre rang. Le Gouvernement vit, avec raison, dans ce manifeste, un empiètement sur ses attributions, une atteinte à l'autorité publique et crut devoir prendre des mesures en conséquence. En effet, l'esprit conciliant dont le ministère avait fait

(1) Aujourd'hui V^e arrondissement.
(2) M. Vitet, député de la Seine-Inférieure.
(3) Le comte de Morny, député du Puy-de-Dôme.
(4) M. Duvergier de Hauranne, député du Cher.
(5) M. Léon de Malleville, député de Tarn-et-Garonne.
(6) M. Berger, député de la Seine.

preuve, la loyauté (1) avec laquelle M. Vitet et M. de Morny avaient fait connaître ses intentions pacifiques, faisaient apparaître la publication de ce manifeste comme un acte d'autant plus agressif et perfide.

Le Gouvernement, restant pourtant fidèle à sa promesse de tolérer le banquet, se borna à interdire le cortège.

Cette décision désorienta l'opposition et l'après-midi, à la Chambre des députés, M. Odilon Barrot, interpellant le ministre de l'Intérieur, M. Duchâtel, chercha, bien mollement d'ailleurs, à la lui faire rapporter. Tout en excusant la publication du manifeste, dont le fond n'avait rien, prétendait-il, de répréhensible, M. Barrot déclarait qu'il n'en approuvait pas la forme, mais qu'il n'y avait point là, lui semblait-il, motif suffisant pour que le Gouvernement fût en droit de revenir sur une partie de ses promesses. M. Duchâtel eut vite fait de démontrer qu'il ne pouvait tolérer qu'un comité, s'élevant en face du gouvernement constitutionnel, convoquât la garde nationale et provoquât des attroupements.

En sortant de la séance de la Chambre des députés, M. Odilon Barrot réunit chez lui ses amis, et, après avoir entendu les représentants des divers partis de l'opposition qui devaient prendre part au banquet, il fut décidé que, pour éviter des troubles et des collisions, ce banquet n'aurait point lieu, mais que, en revanche, une proposition de mise en accusation des ministres serait déposée le lendemain sur le bureau de la Chambre. Quatre-vingt-dix députés environ signèrent cette proposition.

* * *

Ce même jour, mon grand-père et mon père dinaient chez M. Lepeletier d'Aunay (2). Dans la soirée, M. Antoine Passy (3) vint, radieux et plein de confiance, annonçant que, le lendemain matin, il y aurait 80 000 hommes soit de garde nationale, soit de troupes de ligne dans les rues de Paris, pour y maintenir l'ordre qu'il jugeait menacé. En effet, une somme de vingt mille francs avait été envoyée de Rouen, disait-il, pour être

(1) Après avoir raconté à mon père l'entrevue des trois députés de l'opposition avec les deux délégués du Gouvernement, M. Odilon Barrot ajouta que M. Vitet et M. de Morny « avaient agi avec une grande loyauté. »

(2) M. Lepeletier d'Aunay, député de Seine-et-Oise.

(3) M. Antoine Passy, député de l'Eure, et sous-secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur.

distribuée à des ouvriers afin de les provoquer à l'émeute.

Parmi les convives se trouvait M. Rivet (1), qui espérait que les événements amèneraient prochainement au pouvoir M. Dufaure (2) et M. Billault (3), dont il était l'ami.

— Ils y entreront avec M. de Montalivet et le maréchal Bugeaud, observa mon père.

— M. Dufaure, répondit M. Rivet, n'entrera jamais avec eux. Il veut le ministère de l'Intérieur pour lui ou pour un de ses amis.

— Ils devront bien se garder de dissoudre, quant à présent, la Chambre, ajouta mon père, car, dans la situation des esprits, la nouvelle Chambre serait révolutionnaire.

— Vous vous trompez, les candidats au delà de votre couleur et de la mienne sont peu nombreux. Les députés nouveaux seront des hommes de notre opinion ; les candidatures plus avancées ne sont pas préparées.

— Mais la réforme, répliqua mon père, qu'en faites-vous? Vous ne pouvez pas dissoudre la Chambre, sans avoir, au préalable, obtenu les deux lois de réformes, sans quoi il y aurait leurre de votre part. En revanche, il vous serait impossible de saisir immédiatement de cette question une nouvelle Chambre. On aurait donc renversé un ministère, parce qu'il ne voulait pas faire assez promptement la réforme, et on le remplacerait par un autre qui la ferait beaucoup plus tard.

— Sans doute ; mais le plus important serait de dissoudre la Chambre actuelle trop usée. Avec une nouvelle Chambre, la réforme serait assurée.

Puis M. Rivet s'étendit sur divers projets financiers, devant modifier les contributions foncière, personnelle et des portes et fenêtres, projets destinés, dans sa pensée, à populariser ses amis.

On est en droit de s'étonner, qu'en ces conjonctures où l'existence même de la monarchie de Juillet était en jeu, il se soit trouvé parmi ceux qui n'attendaient point, des événements en cours, un bouleversement des institutions établies, des gens capables de s'attarder dans des espoirs aussi mesquins. Comment ne sentaient-ils pas, qu'au point où en arrivaient les choses, le ministère présidé par M. Guizot ne devait plus être

(1) M. Rivet, conseiller d'État et ancien député de la Corrèze.
(2) M. Dufaure, député de la Charente-Inférieure.
(3) M. Billault, député de la Loire-Inférieure.

considéré, jusqu'au rétablissement de l'ordre, que comme un gouvernement de défense sociale ?

JOURNÉE DU MARDI 22 FÉVRIER

« Le matin du mardi 22 février, note mon père, qui demeurait au numéro 18 de la rue Royale, je m'attendais à voir toutes les rues voisines occupées par des troupes, d'autant mieux que la veille, à la buvette de la Chambre, le général de Garraube (1) m'avait tenu le même langage que M. Passy, ajoutant que chaque homme de troupe serait muni de vivres pour trois jours, et que lui-même était chargé du commandement des forces qui surveilleraient le faubourg Saint-Denis. Je ne vis rien et tout me parut calme.

« Cependant, vers dix heures, écrit-il, quelques groupements se formèrent sur la place de la Madeleine. A onze heures, ces groupements devinrent beaucoup plus nombreux. A onze heures et quart, il y avait là une masse considérable, composée en grande majorité d'hommes en blouse et de gens appartenant à la classe ouvrière. A onze heures et demie, cette masse s'ébranla en chantant *la Marseillaise*, et se dirigea vers la place de la Concorde.

« Je profitai de ce moment pour sortir en voiture, afin de me rendre d'abord rue Greffulhe, puis à la commission du budget. En débouchant sur la place de la Concorde, je rencontrai le cortège des manifestants qui s'y était attardé. Aussitôt, à droite et à gauche, des cris furieux : « A bas l'aristocrate ! » furent dirigés contre moi. On arrêta les chevaux, on se pressa autour de la voiture, on en ouvrit les portières, on me demanda qui j'étais, comment je me nommais, si j'étais député. Je répondis que j'étais un particulier allant à ses affaires, mais que je descendrais de voiture si on l'exigeait. Les uns, me tirant par mon paletot, voulaient me faire sortir de la voiture, et d'autres, au contraire, voulaient que j'y restasse. Aidé du bon vouloir de ces derniers, le cocher, profitant de la confusion, fouetta ses chevaux et je fus ainsi délivré. Après avoir dépassé l'obélisque, voyant que le pont de la Concorde était également envahi par une foule compacte, je crus devoir descendre de

(1) Le général Valleton de Garraube, député de la Dordogne.

voiture, et renvoyai le cocher fort embarrassé des moyens qu'il prendrait pour retourner à la maison.

« En arrivant à la Chambre, j'y trouvai simplement le piquet habituel de garde nationale. Aucune autre troupe n'avait été mise à notre disposition pour nous défendre, si nous étions attaqués. Le piquet venait d'avoir toutes les peines du monde à faire évacuer le jardin de la présidence, dont les murs avaient été escaladés par nombre d'individus. Je rencontrai dans la cour du Palais Bourbon M. Sauzet (1), M. de Jouvencel (2), M. Achille Fould (3), M. de L'Espée (4), tous fort préoccupés et auxquels je racontai mon aventure que je fus obligé de répéter bien des fois dans la journée à d'autres personnes qui me le demandèrent.

« L'agitation était telle que nous ne nous réunîmes pas à la Commission du budget et que, à la séance de la Chambre, peu de membres prirent part à la discussion sur la banque de Bordeaux. Vers les trois heures, je rencontrai dans le salon de la Paix, M. Barrot et M. Benoît Fould (5) et causai quelques instants avec eux.

— Nous allons probablement devenir majorité, dit M. Barrot, faisant allusion à l'arrivée d'un cabinet où entreraient M. Dufaure, M. Billault et M. Molé. Nous ne demanderons au nouveau ministère que de laisser faire librement les élections.

— Voulez-vous, lui dis-je, une dissolution immédiate ?

— Non, il faut que les lois de réforme se fassent auparavant ; mais la dissolution devra avoir lieu dans le courant de l'année. Après le vote de la Chambre sur les banquets, nous ne pouvons rester vis-à-vis les uns des autres dans la position où nous nous trouvons.

« M. Benoît Fould ayant alors exprimé le regret que l'amendement de M. Sallandrouze (6) sur les réformes n'eût pas été adopté, amendement dont le vote par la Chambre des députés aurait, suivant lui, calmé les esprits :

(1) M. Sauzet, député du Rhône.

(2) Le baron de Jouvencel, député de la Corrèze.

(3) M. Achille Fould, député des Hautes-Pyrénées.

(4) M. de L'Espée, député de la Meurthe, et l'un des questeurs de la Chambre.

(5) M. Benoît Fould, député de l'Hérault.

(6) A la séance du 12 février 1848, la Chambre avait rejeté un amendement par lequel M. Sallandrouze de Lamornaix, député de la Creuse, proposait d'ajouter à *l'adresse* un paragraphe additionnel où, sans rien retrancher du blâme infligé aux banquets, était exprimé le vœu que le Gouvernement prît l'initiative de réformes sages et modérées, notamment de la réforme parlementaire.

— Vous vous trompez, lui dis-je, le mal ne provient pas du désir et du refus des réformes, et les réformes ne le guériront pas. Le mal vient de tout ce qui s'est passé depuis deux ans : l'affaire Teste, l'affaire Petit, l'affaire de M. Adam ; enfin l'existence même du ministère sur lequel on fait retomber la responsabilité de toutes ces fâcheuses affaires. Seule, la chute du ministère détendra la corde et améliorera la situation mieux que ne le feront toutes les réformes.

— Vous avez parfaitement raison, me répondit M. Barrot.

« En quittant M. Barrot, je passai dans la salle des Conférences. J'y rencontrai M. de Malleville qui, s'approchant de M. Boulay de la Meurthe (1), lui conseilla de réunir le lendemain sa légion et de la faire marcher contre l'émeute.

— Ma légion déteste le ministère, répondit M. Boulay avec animation.

— Là n'est pas la question, répliqua M. de Malleville ; il faut avant tout maintenir l'ordre.

« M. Boulay partit et j'abordai M. Barada (2) que j'engageai à sortir avec moi. Il hésitait, craignant des troubles sur la place de la Concorde. Je lui fis observer qu'elle était couverte de troupes et que nous pouvions en sûreté retourner chez nous. M. Barada se décida et nous rentrâmes. Il y avait beaucoup de monde dans la rue Royale, mais tout y paraissait assez calme.

« Souffrant de la gorge, je ne sortis pas le soir et demandai à mon père de ne point aller dîner chez M. Benoît Fould, dans la crainte qu'il ne lui arrivât ce qui m'était arrivé sur la place de la Concorde. »

JOURNÉE DU MERCREDI 23 FÉVRIER

Le mercredi 23, au matin, M. Hébert reçut un billet de M. Guizot, billet où le président du Conseil l'invitait à se rendre au ministère de l'Intérieur, ajoutant simplement qu'il y serait délibéré sur une importante résolution à prendre. M. Hébert se rendit aussitôt chez M. Duchâtel, où plusieurs de ses collègues se trouvaient déjà réunis. Sur ces entrefaites arriva M. François Delessert (3), qui, prenant à part le président

(1) M. Boulay de la Meurthe, député des Vosges.

(2) M. Barada, député du Gers, demeurait au numéro 11 du Faubourg Saint-Honoré

(3) M. François Delessert, député du Pas-de-Calais, neveu de M. Gabriel Delessert, préfet de Police. Il habitait rue Montmartre, 187.

du Conseil et le ministre de l'Intérieur, les informa des mauvaises dispositions qu'il constatait dans la garde nationale de son quartier. Cette communication préoccupa beaucoup M. Guizot et M. Duchâtel, qui se retirèrent dans le cabinet de ce dernier, où ils s'enfermèrent avec M. Hébert, laissant leurs collègues dans le salon.

Au cours de ce conciliabule, il fut question, entre les trois ministres, d'arrestations à opérer. D'après le récit qu'en fit M. Hébert à mon père, le nom d'une personne, que le garde des Sceaux ne lui désigna point, fut particulièrement discuté. M. Duchâtel s'opposa à son arrestation, faisant observer que M. Delessert (1) la lui avait signalée comme étant parfaitement sûre. D'après un renseignement fourni plus tard à mon grand père par M. Cunin-Gridaine (2), cette personne que, tout comme M. Hébert, M. Cunin ne nomma point, était susceptible de dévoiler le plan des émeutiers et capable, au besoin, d'arrêter l'insurrection. Ce nom fut donc excepté et M. Duchâtel donna à ses collègues l'assurance que les divers mandats d'amener allaient être aussitôt établis. C'était en effet au ministre de l'Intérieur, chargé de la police, qu'incombait le soin d'exécuter cette décision. Elle ne le fut point.

*
* *

En cette même matinée, mon père sortit à onze heures pour se rendre à la commission du budget. Une certaine agitation se manifestait dans la rue, mais sans qu'on y remarquât des groupes. En arrivant au Palais-Bourbon, il vit passer un régiment d'artillerie, qui, par le quai d'Orsay, se dirigeait vers les halles.

« A la commission nous eûmes séance, relate mon père, quand, vers deux heures, l'un de nous crut entendre le canon et ouvrit les fenêtres. Nous perçûmes plusieurs coups fort distincts ; mais comme quelques membres de la commission persistaient à ne point admettre que ce fût effectivement le canon, le colonel Cerfberr (3) et le colonel d'Oraison (4) déclarèrent qu'il ne pouvait y avoir le moindre doute à cet égard. L'émo-

(1) M. Gabriel Delessert, pair de France et préfet de Police.
(2) M. Cunin-Gridaine, député des Ardennes, ministre du Commerce.
(3) Le colonel Cerfberr, député du Bas-Rhin.
(4) Le colonel comte d'Oraison, député des Basses-Alpes.

tion fut telle parmi nous que M. Bignon (1), notre président, leva la séance en nous disant :

— A après-demain vendredi, messieurs, si les événements le permettent.

« Je me rendis alors au salon de la Paix où je racontai qu'à la commission du budget nous venions d'entendre le canon. Nombreux étaient ceux qui hésitaient à le croire, lorsque M. Passy, quoique toujours confiant, nous dit : « Il est possible qu'on ait tiré le canon dans la rue Rambuteau. »

« Quelques instants après, plusieurs membres de l'opposition sortirent fort animés de la salle des séances et j'entendis M. Crémieux (2) s'écrier : « Allons, messieurs, nous placer entre le peuple et la troupe ; il est impossible que nous laissions égorger nos concitoyens. » Comme le bruit se répandit aussitôt que M. Vavin (3) voulait interpeller le Gouvernement, nous entrâmes à la séance ; mais, sur l'observation faite par M. Hébert que M. Guizot et M. Duchâtel n'étaient point arrivés au Palais-Bourbon, M. Vavin avait été contraint de différer son interpellation. Nous ressortîmes alors, pour la plupart, de la salle, tandis que M. Jules de Lasteyrie (4), très agité, annonçait que la garde nationale envoyait une députation pour demander la réforme. Afin de juger ce qu'était cette députation, je me rendis sur le grand escalier extérieur du Palais-Bourbon, d'où j'aperçus en effet, arrêtés sur le quai d'Orsay, à l'entrée du pont de la Concorde, quelques gardes nationaux qui ne dépassaient guère en nombre la valeur d'une compagnie et qui remirent à des députés de l'opposition la pétition dont ils étaient porteurs. »

* * *

Pendant que mon père était témoin des divers incidents qu'il vient de nous retracer, que s'était-il passé en haut lieu, quels motifs avaient pu retenir ainsi absents du Palais-Bourbon M. Guizot et M. Duchâtel ? Nous le saurons par le récit que M. Hébert en fit à mon père.

(1) M. Bignon, député de la Loire-Inférieure.

(2) M. Crémieux, député d'Indre-et-Loire, qui fut, en 1870, membre du Gouvernement de la Défense nationale.

(3) M. Vavin, député de la Seine.

(4) Le comte Jules de Lasteyrie, député de la Sarthe.

Confiant dans l'assurance donnée par M. Duchâtel que des arrestations allaient être opérées, le garde des Sceaux s'était rendu vers midi à la Chancellerie pour y attendre l'avis de ces arrestations et prendre toutes les dispositions relatives aux interrogatoires et à l'instruction. A deux heures, étant encore sans nouvelles et espérant en avoir à la Chambre, M. Hébert s'y rendit et y trouva M. Guizot écoutant fort tranquillement un discours de M. Léon Faucher (1), sur la banque de Bordeaux. Mais, presque aussitôt, un huissier vint avertir le garde des Sceaux, que le ministre de l'Intérieur l'attendait dans une des salles voisines.

— Eh bien ! s'écria M. Duchâtel, le Roi se démanche.

— Qu'entendez-vous par là, objecta M. Hébert ?

— Le langage qu'il vient de me tenir me donne lieu de le croire. La Reine, ainsi que le Duc de Nemours et le Duc de Montpensier, étaient avec lui. La Reine, qui, jusqu'à ce jour, nous a soutenus si énergiquement, paraît tout à fait changée à notre égard. Le Duc de Nemours, dont les dispositions pour nous étaient les mêmes, n'a pas soufflé mot, et quant au Duc de Montpensier, il semble que, pour lui, la belle heure de notre départ ne soit pas assez tôt arrivée. Il faut en avertir M. Guizot, ajouta M. Duchâtel, allez-y, car je ne veux pas entrer dans la Chambre. Si j'y paraissais, je serais immédiatement assailli de questions.

M. Hébert fut, en effet, prévenir M. Guizot qui parut fort surpris de la nouvelle apportée par M. Duchâtel et n'hésita pas à se rendre tout de suite chez le Roi. M. Guizot engagea M. Hébert à rester à la Chambre pour répondre aux interpellations qu'on annonçait devoir se produire, ajoutant que si lui seul était à même de répondre à ces interpellations, il priait son collègue de demander à la Chambre d'en ajourner la discussion jusqu'à son retour. En outre, il fut convenu que, pour ne point l'ébruiter, on tairait, même aux autres ministres, la nouvelle apportée par M. Duchâtel.

Dès que M. Hébert reparut à la séance, M. Vavin, comme nous l'avons relaté plus haut, vint prévenir le garde des Sceaux que son intention était d'adresser au ministère deux interpellations. « Sur quoi, lui dit M. Hébert ? — Sur la situation de

(1) M. Léon Faucher, député de la Marne.

Paris, répondit M. Vavin. — Mais il me semble, objecta M. Hébert, que ce n'est pas le moyen de l'améliorer. En tout cas, attendez l'arrivée de M. Guizot, qui ne tardera pas à revenir, conseilla le garde des Sceaux. »

M. Vavin, alléguant qu'il y était incité par plusieurs de ses collègues, monta quand même à la tribune et demanda pour quel motif la garde nationale n'avait pas été plus tôt convoquée. Sur les observations de M. Hébert, la Chambre décida qu'elle n'entendrait M. Vavin qu'après le retour de M. Guizot et de M. Duchâtel.

***

Mon père se trouvait encore sur le grand escalier extérieur, quand un huissier y vint annoncer que le président du Conseil et le ministre de l'Intérieur étaient au Palais-Bourbon. Mon père regagna aussitôt, par le petit jardin, la salle des séances.

« En passant devant le banc des ministres, écrit-il, je serrai la main au ministre des Finances, M. Dumon (1), et lui demandai comment il allait.

— J'irai beaucoup mieux tout à l'heure, me répondit-il.

— C'est donc fini de vous? lui dis-je.

— Non pas tout à fait encore, vous allez voir.

« En effet, M. Vavin ayant repris la parole et demandé de nouveau pour quel motif, dans des circonstances aussi graves, le Gouvernement n'avait pas cru devoir réclamer le concours de la garde nationale, M. Guizot, montant à son tour à la tribune, répliqua que toute explication à ce sujet devenait inopportune, le Roi venant de faire appeler M. le comte Molé pour le charger de former un nouveau cabinet.

« A ces mots, des applaudissements éclatèrent sur les bancs de la gauche et furent aussitôt répétés par nombre de députés disséminés dans la salle.

« Parmi les députés de la majorité, de tout autres sentiments se manifestèrent : chez les uns, ce fut expression de regret, chez les autres, expression de mépris contre des hommes qui semblaient abandonner le pouvoir au moment du péril : « Quelle lâcheté ! » me dit mon voisin, le duc d'Elchingen (2). Personnellement, j'étais loin de regretter le ministère, mais la

(1) M. Dumon, député de Lot-et-Garonne.
(2) Le duc d'Elchingen, député du Pas-de-Calais.

pensée, qu'il abdiquait peut-être devant le danger, m'indignait. Me penchant vers M. Dumon, derrière lequel j'étais assis, je lui demandai si ses collègues et lui avaient donné leur démission ou s'ils étaient renvoyés.

— Nous sommes renvoyés, me répondit-il.

— Je vous en félicite, lui dis-je. Je ne me serais jamais pardonné de vous avoir soutenus, souvent même contre mes opinions, si vous aviez, en un pareil moment, donné votre démission.

« Descendant alors dans l'hémicycle où les députés se pressaient en foule devant le banc des ministres, j'entendis M. Guizot déclarer également que lui et ses collègues étaient renvoyés et, prenant tour à tour les mains de ceux qui l'approchaient, leur dire, en indiquant les bancs supérieurs : « Nous ferons ensemble, sur ces bancs, de la bonne politique. »

« J'appris du ministre des Travaux publics, M. Jayr (1), et aussi de M. Dumon, que, dans la matinée, M. Dupin (2), M. de Montalivet (3) et d'autres s'étaient rendus chez le Roi qu'ils avaient impressionné par leurs récits. En arrivant au château, avant midi, M. Duchâtel avait trouvé le souverain fort effrayé. Louis-Philippe lui avait parlé de l'impopularité de M. Guizot et du danger qui pouvait résulter de cette impopularité. M. Duchâtel s'était alors empressé d'aller chercher M. Guizot et de l'amener aux Tuileries où le Roi lui avait parlé en des termes à peu près semblables. Sans offrir sa démission, M. Guizot avait alors déclaré que si son maintien au ministère paraissait un obstacle au rétablissement de l'ordre, il était prêt à se retirer. Le Roi, l'ayant pris au mot, avait immédiatement envoyé chercher M. Molé. »

Grande fut, au dire de M. Hébert, la stupéfaction des autres ministres, qui apprenaient ainsi de M. Guizot leur retraite forcée et ne savaient que répondre aux questions qui leur étaient adressées.

« Lorsque le calme fut rétabli dans la Chambre, poursuit mon père en son récit, M. Sauzet demanda la fixation de l'ordre du jour du lendemain. Cet ordre du jour, arrêté dans la séance de la veille, portait que le bureau examinerait à midi la propo-

(1) M. Jayr, pair de France.
(2) M. Dupin, député de la Nièvre.
(3) Le comte de Montalivet, pair de France.

sition relative à la mise en accusation des ministres; mais la gauche, par l'organe de M. Dupin et de M. Sauzet, demanda que cet ordre du jour fût modifié à raison de la nouvelle qui venait d'être apportée, à raison aussi du danger qu'il semblait y avoir à discuter en de telles circonstances une question aussi irritante. M. de Peyramont (1), se levant alors, dit avec vivacité à M. Dupin : « Pourquoi n'avez-vous pas donné hier cette dernière raison? »

« Cependant M. Guizot insista fièrement pour que l'ordre du jour fût maintenu et les membres de la majorité, sauf quelques-uns parmi lesquels je remarquai M. Charles Laffitte (2), se levèrent en faveur du maintien. J'en fis de même et à grand regret, mais un sentiment d'honneur me détermina : je ne voulais pas abandonner le ministère dans le dernier vote qu'il demandait à ses amis. C'est aussi ce même sentiment d'honneur qui m'avait déterminé dans mes deux votes sur la réforme et les banquets. Depuis un certain temps je désirais ardemment la retraite du ministère, non que je le crusse coupable assurémen puisque je l'appuyais; mais parce que les préventions contre lui devenaient telles que son maintien ne pouvait qu'augmenter chaque jour les difficultés. J'avais donc désiré non sa chute, mais sa retraite volontaire que, malheureusement, les événements ne rendaient plus possible. J'aurais voulu que, comprenant sa position, il se fût retiré de lui-même, mais non qu'on le renversât. Je ne trouvais pas qu'il eût été digne, pour la majorité, de renverser des hommes, qu'elle avait longtemps soutenus et qui n'avaient pas démérité de sa confiance. Si, parfois, ces hommes avaient commis des actes répréhensibles, ne pouvait-on point en reprocher de pareils à leurs prédécesseurs, dont certains attaquaient pourtant le ministère avec une grande violence? J'aurais donc souhaité que par leurs conseils, par leurs représentations, les amis des ministres pesassent sur eux et les déterminassent à se retirer.

« Ce résultat d'ailleurs avait paru un instant près d'être atteint. Le 19 février, en effet, mon père était allé voir M. Dumon qui lui avait communiqué le projet arrêté par les ministres de se retirer aussitôt après le banquet, s'il pouvait se former un cabinet qui prît l'engagement de ne pas dissoudre la

(1) M. de Peyramont, député de la Haute-Vienne.
(2) M. Charles Laffitte, député de l'Eure.

Chambre, car, suivant eux, la dissolution devait entraîner la perte de la monarchie.

« Avant de quitter avec mon père le Palais-Bourbon, je rencontrai à la buvette M. de Grammont (1) et M. Lherbette (2) :

— Ah! çà, leur dis-je, j'espère que vous ne crierez plus maintenant!

— Ni vous non plus, riposta M. de Grammont.

— Oh! répliquai-je, je n'ai jamais crié, moi.

— C'est vrai, ajouta Lherbette, je ne vous ai jamais vu crier : vous êtes un des membres les plus calmes de la majorité.

***

A l'issue de la séance, il fut convenu entre les ministres qu'ils iraient tout d'abord se recueillir et se concerter au ministère de l'Intérieur, où les attendaient le duc Pasquier, le duc de Broglie et le duc Decazes. Ils purent ainsi conférer avec ces trois illustres pairs avant de se rendre aux Tuileries pour y déposer leurs portefeuilles entre les mains du Roi.

Accompagné de la Reine, du Duc de Nemours et du Duc de Montpensier, Louis-Philippe accueillit ses ministres avec obligeance, avec empressement, et leur exprima le regret qu'il éprouvait à se séparer d'eux. Un incident venait en effet de modifier singulièrement les idées du souverain.

En constatant l'indignation causée dans la majorité par la retraite du cabinet et redoutant pour le Roi le fâcheux effet que pouvait produire l'affirmation donnée à tous par M. Guizot, à savoir que le ministère ne se retirait point spontanément, mais que Louis-Philippe jugeait au contraire convenable de chercher à en former un nouveau, M. de Berthois (3) et M. d'Houdetot (4) s'étaient rendus en hâte aux Tuileries pour y faire part de leurs impressions. Le Roi en fut frappé et alla cette fois jusqu'à demander à chaque ministre quelle était son opinion personnelle sur l'opportunité d'un changement de ministère. Tous lui répondirent que ce changement, qui aurait pu avoir lieu sans inconvénient huit jours plus tôt, eût dû, en raison des événements qui s'étaient produits depuis lors, être ajourné

(1) Le marquis de Grammont, député de la Haute-Saône.
(2) M. Lherbette, député de l'Aisne.
(3) Le baron de Berthois, député d'Ille-et-Vilaine.
(4) Le général comte d'Houdetot, député du Calvados, aide de camp du Roi.

au moins jusqu'au rétablissement complet de l'ordre. M. de Salvandy (1) notamment exposa ces idées avec une rare sagacité.

Le Roi paraissait assez embarrassé lorsque, la porte s'ouvrant tout à coup, le colonel de Chabaud-Latour (2) pénétra brusquement dans le cabinet du souverain, s'écriant :

— Sire, je viens de la Chambre, où plus de deux cents députés sont réunis dans un bureau. Forts de l'assentiment de leurs collègues absents, ils me chargent de vous dire, que si vous voulez conserver le ministère, ils sont prêts à l'appuyer avec énergie.

— Mais ce n'est pas moi qui renvoie le ministère, répondit Louis-Philippe, avec une grande animation, et même une certaine exaltation, mon ministère n'a pas perdu ma confiance. Je désire qu'il reste.

— Permettez, Sire, dit alors M. Guizot, ce n'est pas le cabinet qui se retire, c'est Votre Majesté qui m'a manifesté le désir d'appeler M. Molé. Je tiens à rappeler, en présence de mes collègues, ce qui s'est passé dans la conférence que j'ai eu l'honneur d'avoir ce matin avec Votre Majesté. Vous m'avez fait observer que la situation était grave et que vous ne vous sentiez pas convaincu qu'en raison de l'irritation des esprits, notre cabinet fût propre à rétablir l'ordre. Je vous ai répondu que le dévouement et l'énergie du cabinet du 29 octobre, depuis sept ans à la tête des affaires, n'avaient jamais faibli et que ce dévouement et cette énergie restaient les mêmes. Vous avez alors ajouté que le cabinet se trouvait vigoureusement attaqué, que la formation d'un nouveau ministère pouvant peut-être donner satisfaction à l'opinion publique, vous éprouviez le désir d'envoyer chercher M. Molé.

« Je vous ai encore objecté que ce n'était point durant une émeute qu'un changement de ministère pouvait avoir lieu sans inconvénients, qu'en de telles circonstances, le pouvoir devait conserver toute sa force et que, en le faisant passer en d'autres mains, on l'affaiblirait inévitablement; mais qu'une opinion, deux fois exprimée par Votre Majesté, annonçant de sa part une résolution arrêtée, je n'avais dès lors qu'à lui demander l'autorisation d'annoncer à la Chambre que le Roi faisait appeler

(1) Le comte de Salvandy, député de l'Eure, ministre de l'Instruction publique.
(2) Le colonel baron de Chabaud-Latour, député du Gard, aide de camp du Prince royal.

M. Molé. Usant alors, comme je devais le faire, de cette autorisation, que vous m'avez donnée, j'ai promis à la Chambre que le cabinet remplirait son devoir jusqu'à la formation du nouveau ministère. »

Quand M. Guizot eut terminé cet exposé, le Roi voulut établir qu'il y avait eu malentendu entre lui et son ministre, alléguant que son intention n'avait jamais été de se séparer d'un cabinet dont les sentiments étaient conformes aux siens et dont le concours lui avait été si utile pour faire triompher sa politique aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur; puis il ajouta : « J'ai vu M. Molé. Je ne sais s'il parviendra à former son ministère, mais, en attendant qu'il l'ait formé, vous êtes toujours mon conseil et nous pouvons discuter sur les mesures à prendre. »

Pendant la durée de la conférence qui se tint aussitôt, tous ceux des membres de la famille royale qui y assistèrent se montrèrent gracieux pour les ministres.

La Reine, très affectée, paraissait surtout préoccupée de la situation du Roi. Appuyée sur l'épaule de Louis-Philippe, Marie-Amélie laissa échapper le mot d'abdication pour le cas où cette mesure deviendrait nécessaire à assurer la tranquillité de son époux. Relevant ce mot d'abdication, M. Hébert en repoussa l'idée, insistant sur les dangers qu'en présenterait la réalisation. Puis il fut décidé que le commandement supérieur de la garde nationale et des troupes serait confié au maréchal Bugeaud. Sur l'invitation qui lui en fut faite, le maréchal dîna aux Tuileries, mais le Roi ne lui parla de rien (1).

***

« Ce même jour, relate mon père, nous avions à dîner :

(1) Récit de M. Hébert.

Le Roi reconnaissait la nécessité de confier le commandement au maréchal Bugeaud, mais ne savait encore quel cabinet il parviendrait à former. Après minuit, il envoya chercher M. Guizot et l'informa que, M. Molé n'ayant pu réussir à en former un, il avait fait appeler M. Thiers. « Je vous demande la nomination immédiate du maréchal Bugeaud au commandement de la garde nationale et de l'armée, dit Louis-Philippe à M. Guizot. M. Thiers ne voudrait peut-être pas le nommer lui-même, mais il l'acceptera, je n'en doute pas, s'il le trouve nommé et installé. C'est au nom du salut de la monarchie que je fais appel au dévouement de mes anciens ministres. » M. Guizot consentit à ce que demandait le Roi qui envoya chercher M. Duchâtel et le général Trézel, dont la signature était nécessaire. (Guizot : *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. VIII, p. 592 et 593.)

Verninac (1), Charles Bessières (2), Armand Villeneuve (3), Taillefer (4), M. de Cheppe (5), Caudriller (6), le général Montfort (7), le capitaine Bonafous (8). Ce dernier nous raconta que, des croisées de l'amiral de Mackau, il avait vu, dans la matinée, arracher une partie des grilles qui entourent la cour de l'Assomption (9).

« Armand Villeneuve était en proie à une vive exaltation et déclarait qu'il ne voterait jamais pour un ministère imposé par la violence. Je m'efforçai de le calmer, lui disant que les députés conservateurs devaient, dans l'intérêt du pays, prêter leur concours à tout ministère qui prendrait, en un tel moment, le timon des affaires, et que, malgré ma répugnance particulière à soutenir M. Dufaure et M. Billault, je n'hésiterais point à voter actuellement pour eux, sauf à voir ce que je ferais plus tard, quand les esprits seraient plus calmes et la situation moins compromise. Je ne dissimulai pas ma préférence pour un ministère Thiers, mais ne le croyais pas encore possible.

« Charles Bessières nous raconta qu'il avait parcouru une partie du quartier Saint-Denis et que là rien ne lui avait paru inquiétant.

« Vers les neuf heures, Verninac, Villeneuve et moi décidâmes d'accompagner M. de Cheppe chez M. Jaÿr et d'aller ensuite chez M. Duchâtel. M. Jaÿr n'était pas chez lui. Nous allâmes donc à l'Intérieur où nous trouvâmes M. Duchâtel et sa famille dans le premier salon jaune avec M. Cornudet (10), M. de Chassiron (11), le comte et la comtesse Paul de Ségur (12), M. Boyer (13) et M. de Sercey. Puis vinrent M. de Salvandy ainsi que M. Dumon et son gendre Hochet (14). Je causai

(1) M. de Verninac, président du tribunal de Tulle et député de la Corrèze.
(2) M. Charles Bessières, ancien député du Lot.
(3) M. Peltereau-Villeneuve, député de la Haute-Marne.
(4) M. Taillefer, député de la Dordogne.
(5) M. de Cheppe, chef de division au ministère des Travaux publics, maître des requêtes au Conseil d'État.
(6) M. Caudriller-Guédé, chef du personnel de l'administration de l'Enregistrement et des Domaines.
(7) Le général Puniet de Montfort.
(8) Le capitaine de vaisseau Bonafous-Murat.
(9) L'amiral de Mackau habitait rue Saint-Honoré, numéro 390.
(10) Le comte Émile Cornudet, pair de France.
(11) Le baron de Chassiron, député de la Charente-Inférieure.
(12) Le comte Paul de Ségur, député de Seine-et-Marne.
(13) M. Boyer, président honoraire à la Cour de cassation, pair de France.
(14) M. Prosper Hochet, secrétaire-général du Conseil d'État, député du Cher.

quelques instants avec M. Duchâtel qui ne me parut point inquiet : « Si le Roi, me dit-il, avait voulu nous laisser faire, hier, tout aurait été terminé dans la soirée. Aujourd'hui, il n'y a eu qu'une émeute et tout est terminé ce soir. »

« Peu après cet entretien, nous partîmes et rencontrâmes dans le vestibule Edmond Leclerc (1), fort préoccupé et même fort abattu. Il répondit à peine aux quelques paroles que nous lui adressâmes. Je reconduisis Verninac chez lui, puis Armand Villeneuve au cercle de la rue de Beaune, pour de là rentrer à la maison.

« Il n'y avait devant le jardin des Tuileries et près du pont qu'un attroupement peu inquiétant. En traversant la place de la Concorde, je remarquai un régiment de cuirassiers qui se chauffaient paisiblement à des feux de bivouac; mais, comme j'arrivai devant ma porte, un détachement de cavalerie, auquel se trouvaient mêlés des chevaux sans cavaliers, passa au grandissime galop, et j'entendis alors quelques coups de fusil du côté des boulevards. J'envoyai dans cette direction Justin, mon valet de chambre. Il n'osa dépasser la place de la Madeleine et put seulement me dire que ces coups de fusil avaient été tirés du côté du ministère des Affaires étrangères (2). A ce moment passèrent dans la rue, se dirigeant vers le ministère et venant de la place de la Concorde, d'autres cavaliers envoyés en renfort, par suite du repli de leurs camarades. La fusillade recommença presqu'aussitôt, mais bientôt on n'entendit plus rien. Il était alors dix heures. »



Le mouvement insurrectionnel, dont mon père ne s'était aperçu qu'en rentrant rue Royale, avait commencé beaucoup plus tôt. En effet, vers les huit heures du soir, le ministère de la Justice avait été assailli par trois ou quatre cents blousiers, aux cris de : A bas Hébert! Le garde des Sceaux, qui, en sortant du château après la conférence tenue dans le cabinet du Roi, s'était rendu à la Chancellerie, n'avait, pour protéger son ministère, que quelques gardes municipaux trop peu nombreux

(1) M. Edmond Leclerc, maître des requêtes au Conseil d'État, chef du cabinet du ministre de l'Intérieur.

(2) Le ministère des Affaires étrangères était alors boulevard des Capucines au coin de la rue Neuve des Capucines, aujourd'hui rue des Capucines et le ministère de l'Intérieur rue de Grenelle, numéro 101.

pour dissiper cet attroupement. Il envoya donc chercher du renfort au ministère des Affaires étrangères, et la place Vendôme fut immédiatement balayée. Craignant néanmoins que les désordres ne se renouvelassent dans la nuit, M. Hébert conduisit sa femme et son fils, chez un ami, rue des Champs-Élysées (1), puis, vers onze heures du soir, il s'était présenté aux Tuileries.

Le garde des Sceaux fut reçu dans le salon où, comme d'habitude, la Reine travaillait avec ses dames autour d'une table, tandis que la Duchesse d'Orléans, assise à côté du Roi, causait familièrement avec lui. Ce fut là que M. Hébert apprit de la Reine les événements qui venaient de se passer au boulevard des Capucines. Il lui sembla que la situation devenait dès lors beaucoup plus grave.

Louis-Philippe, de son côté, se plaignait d'être sans nouvelles de M. Molé, et déplorait de ne savoir au juste ce qui se passait dans Paris. M. Duchâtel n'était pas revenu le voir et ne lui faisait parvenir aucun renseignement. Il pria donc M. Hébert d'aller au ministère de l'Intérieur pour engager M. Duchâtel à venir aux Tuileries dire ce qu'il savait et faire connaître les mesures qu'il avait prises.

M. Hébert partit à pied avec ses deux secrétaires, M. Pron et M. Sapey, et arriva vers minuit chez M. Duchâtel. Il trouva dans le premier salon les trois dames Duchâtel (2) qui lui parurent découragées. Dans le salon du fond, le ministre de l'Intérieur causait avec M. Piscatory (3). M. Hébert lui fit part du désir du Roi, à quoi M. Duchâtel répondit qu'il n'avait rien à faire aux Tuileries, mais qu'il transmettrait des nouvelles à mesure qu'elles lui parviendraient. M. Hébert reprit incontinent le chemin du château où en y arrivant il crut comprendre, d'après ce qui lui fut dit, que le Roi conférait alors avec M. Molé. Par discrétion, le garde des Sceaux ne voulut pas entrer et chargea un aide de camp de transmettre à Louis-Philippe la réponse de M. Duchâtel; puis il rentra à la Chancellerie, y fit le triage de divers papiers, mettant à part ceux qui pouvaient compromettre certains magistrats auprès du nouveau ministère et, à trois heures, alla se coucher rue des Champs-Élysées (4).

(1) Rue des Champs-Élysées, aujourd'hui rue Boissy-d'Anglas.
(2) La mère, la femme et la belle-sœur du comte Duchâtel.
(3) M. Piscatory, pair de France.
(4) Récit de M. Hébert.

JOURNÉE DU JEUDI 24 FÉVRIER

Le lendemain 24 février, à huit heures du matin, M. Hébert passa chez M. Dumon. Tous deux se rendirent ensemble aux Tuileries pour y faire signer par le Roi diverses ordonnances dont le projet avait été antérieurement arrêté. Ils trouvèrent Louis-Philippe en caleçon avec une redingote à la propriétaire, sans cravate et fatigué comme un homme qui a passé la nuit sans dormir. Après avoir signé les ordonnances, le Roi leur dit :

— Ils sont là dans le cabinet à côté.

— Qui donc, Sire, demanda l'un d'eux?

— Mes nouveaux ministres.

— Quels sont-ils donc?

— M. Thiers et M. Barrot. Ah! Ils se sont énergiquement prononcés, et sont bien déterminés à en finir avec l'émeute..., avec ces coquins. Mais ils m'imposent des conditions bien dures : la dissolution de la Chambre et la réforme.

— Bah! dit M. Hébert, c'est la conséquence toute naturelle de ce qui se passe. Votre Majesté ne doit pas être surprise qu'ils vous l'aient demandée.

— Au reste, ajouta le Roi, je suis déterminé à en passer par tout ce qu'ils voudront (1).

Plus tard, M. Dumon confia à mon père que, au spectacle « de cette résignation ou plutôt de cet affaissement » chez un prince qu'il avait vu jusqu'alors si énergique et si exalté contre ces diverses mesures, il craignit que Louis-Philippe ne s'en tînt pas là et qu'il ne se laissât mener beaucoup plus loin.

En sortant de chez le Roi, M. Hébert et M. Dumon rencontrèrent dans l'escalier le Duc de Nemours et le Duc de Montpensier qui venaient de passer une revue. Leur physionomie triste et préoccupée laissait comprendre qu'ils n'avaient pas été bien accueillis. Rentrant à la Chancellerie, M. Hébert n'y trouva ni garçons de bureaux, ni huissiers, ni employés. Avec ses deux secrétaires, il transporta dans un entresol les papiers de son cabinet pour les mettre ainsi à l'abri en cas d'invasion du ministère et pouvoir plus tard en faire le triage. Comme, après l'attaque de la veille, cette invasion risquait d'avoir lieu, M. Hébert retourna, vers dix heures, rue des Champs-Élysées.

(1) Récit de M. Hébert.

M. Antoine assy ne tarda pas à venir l'y joindre et lui annonça, comme le tenant de source certaine, qu'avant deux heures les Tuileries seraient attaquées. M. Hébert pensait encore que les troupes réunies sur la place du Carrousel et sur la place de la Concorde empêcherait la ruée d'une pareille attaque, mais il ne tarda pas à apprendre ce qui s'était passé (1).

***

Le matin, mon père avait envoyé aux Affaires étrangères, son valet de chambre pour s'y renseigner sur les événements de la veille au soir. Il en rapporta cette nouvelle qu'il y avait eu nombre d'hommes tués ou blessés, qu'il restait sur les boulevards de larges traces de sang, que des barricades y avaient été faites, en partie construites avec des arbres abattus.

« Quelques instants après, note mon père, je vis passer une civière portant un homme mort, puis une bande composée, pour la plupart, d'enfants de quatorze à quinze ans. Cette bande, armée de sabres, de bâtons et de barres de fer, se dirigeait vers les boulevards. Bientôt M. Salgues (2) vint nous dire qu'une affiche placardée à tous les coins de rue annonçait que M. Thiers était chargé, concurremment avec M. Barrot, de la formation d'un cabinet. *Le Moniteur* ne tarda pas à nous confirmer cette nouvelle, faisant aussi connaître que le maréchal Bugeaud était appelé au commandement supérieur des gardes nationales. Quoique très inquiet de la tournure que prenaient les événements, Salgues ne semblait point l'être du projet de dissolution de la Chambre ; convaincu, disait-il, que les départements enverraient des députés conservateurs. Je ne partageais nullement cette opinion. »

(1) Récit de M. Hébert.

M. Hébert resta toute la journée rue des Champs-Élysées et, le soir, de peur qu'on ne vint l'y chercher, vu les relations intimes qu'il avait avec la famille qui lui donnait asile, il se retira chez un autre ami. Il se promena même pendant trois heures dans Paris et assista à l'incendie des voitures de la Cour sur la place du Carrousel. M. Hébert ne quitta Paris que le troisième jour, espérant que le Roi, dont on n'avait pas de nouvelles, réunirait des troupes quelque part et qu'on organiserait enfin, où que ce soit, une résistance quelconque. Néanmoins, les mandats d'amener contre lui et ses collègues, ayant été affichés, il quitta Paris avec un passeport belge pris sous le nom de sa mère et que sa femme avait été demander, le 24, à l'ambassade de Belgique. M. Hébert se rendit à Amiens, et ce ne fut que lorsqu'il apprit d'une manière certaine l'embarquement du Roi et qu'il eut perdu tout espoir de voir s'organiser une résistance, que, sur les instances de sa femme, il se détermina à passer en Belgique.

(2) M. Salgues, député du Lot.

Cependant les renseignements que l'on apportait à mon père dénotaient que d'heure en heure la situation s'aggravait.

« M. Soulery (1) nous apprit que des barricades obstruaient la rue du Havre et la rue Tronchet et qu'on y forçait les passants à prêter leur concours pour en élever de nouvelles. Peu après, nous sûmes que le corps de garde de la place de la Madeleine était incendié. M'étant alors mis à la croisée, je vis arriver au galop un officier d'état-major accompagné d'un cavalier. Cet officier s'arrêta en face du marchand de vin, au numéro 17 et s'adressant aux groupes nombreux qui stationnaient dans la rue Royale, leur dit : « Messieurs, le maréchal Bugeaud m'envoie vous dire que, pour éviter toute effusion de sang, il a ordonné aux troupes de rentrer dans leurs casernes. » Plusieurs cris de : vive le Roi ! se firent alors entendre, en réponse à cette communication.

« Cependant, des bandes d'hommes en blouse, et armés de diverses sortes ne tardèrent pas à déboucher des boulevards. A leur suite défilaient des compagnies de la garde nationale, des bataillons d'infanterie dont les soldats portaient le fusil la crosse en l'air, puis des escadrons de cavalerie, le sabre au fourreau. Encadrant ces troupes, marchaient pêle-mêle des hommes armés, appartenant à la classe ouvrière. Ils entouraient le général Bedeau qui, leur donnant des poignées de main, causait affectueusement avec eux.

« A peine ces bandes venaient-elles de s'engager sur la place de la Concorde qu'une fusillade se fit entendre. La foule reflua précipitamment dans la rue Royale. Je me figurai tout d'abord qu'il n'y avait là qu'une manifestation de joie. Je me trompais. C'était une lutte sanglante. Par qui donc les premiers coups de fusil avaient-ils été tirés? Était-ce par le peuple ou bien par les gardes municipaux qui se trouvaient au poste de la place de la Concorde? Je l'ignore. Toujours est-il que ce poste fut envahi et que, de part et d'autre, des hommes furent tués. Je vis passer l'un d'eux, âgé d'une cinquantaine d'années et chauve, porté agonisant sur une civière.

***

« Néanmoins, mon père voulut alors se rendre au ministère des Finances (2) dont les portes avaient été tenues fermées toute

(1) M. Soulery, maire de Gourdon.

(2) Le ministère des Finances occupait alors le terrain qu'entourent la rue de

la matinée. Il désirait voir M. Dumon. Je promis à mon père d'aller le joindre à midi pour me rendre avec lui à la Chambre.

« Étant donc sorti à onze heures, j'entendis sur la place de la Madeleine un grand bruit. C'était la loge du commissaire des fiacres que l'on renversait pour en faire une barricade. On ne voyait qu'hommes du peuple, armés de baïonnettes ou de sabres, de pistolets ou de fusils qu'ils déchargeaient comme signe de réjouissance en poussant des cris. Pour me rendre au ministère des Finances, je pris la rue Neuve de Luxembourg (1) où je rencontrai M. Montanier (2) et M. Chappuis (3) qui m'apprirent que le poste du ministère avait été envahi. M. Chappuis venait de chercher une compagnie de garde nationale pour lui faire reprendre ce poste et sauvegarder le ministère. Je continuai mon chemin, mais ne pus entrer aux Finances par la porte de la rue de Castiglione, et n'y fus introduit que par celle de la rue de Rivoli. Ayant trouvé son cabinet fermé à clef, je présumai que mon père était rentré à la maison. Je me dirigeai donc vers la place de la Concorde, désireux de savoir ce qui s'y passait.

« J'aperçus là M. de Rémusat et M. Duvergier de Hauranne, et les abordai. « Le Roi, me dit l'un d'eux, vient d'abdiquer en faveur du Comte de Paris et l'a fait avec dignité. Nous venons d'assister à cette abdication. Barrot est chargé de former un cabinet; il faut annoncer partout cette nouvelle, afin de calmer les esprits. — Et nous devons tous nous unir sincèrement autour de cette jeune royauté, répondis-je, et éviter entre nous des récriminations fâcheuses. »

— « C'est bien notre avis, » ajoutèrent-ils.

« Nous prîmes ensemble la rue Royale jusqu'à la rue Saint-Honoré et plusieurs fois M. Duvergier s'arrêta devant des groupes pour publier la nouvelle de l'abdication du Roi. « Vous ne nous trompez point, n'est-ce pas, lui demanda-t-on dans un de ces groupes, et c'est bien la Duchesse d'Orléans qui aura la régence et non pas Nemours. » Sur la réponse affirmative de M. Duvergier, des bravos éclatèrent. Alors un jeune homme, s'adressant à ses camarades, leur dit : « C'est M. Duvergier de Hauranne qui

Rivoli, la rue de Castiglione, la rue du Mont-Thabor, et la rue Cambon, alors nommée rue Neuve de Luxembourg. Ce vaste immeuble, qui contenait tous les services dépendant du ministère des Finances, fut détruit par les insurgés en 1871.

(1) Rue Neuve de Luxembourg, aujourd'hui rue Cambon.

(2) M. Montanier, directeur général du Mouvement des fonds.

(3) M. Chappuis, sous-directeur du Mouvement des fonds.

nous parle, c'est un ami du peuple, » puis se tournant vers mon collègue, ajouta : « Combien le pays ne vous doit-il pas de reconnaissance? »

***

« J'appris, à la maison, que mon père n'était point rentré, et je ressortis aussitôt pour aller à la Chambre. Au coin de la place de la Concorde et de la rue de Rivoli, je rencontrai en uniforme de garde national à cheval Legrand de Villers (1). Il m'apprit le départ du Roi qu'il n'avait pu accompagner que durant quelques instants. A quelques pas de là je remarquai le général de Salles, en tenue et à cheval, entouré de gens de conditions diverses avec lesquels il causait. Le maréchal Sébastiani se promenait également sur la place, appuyé au bras du duc de Guiche (2). Je continuai mon chemin quand j'entendis derrière moi un grand tumulte. Me retournant, je vis M. Odilon Barrot qui, avec M. Gustave de Beaumont (3) et M. Abbatucci (4), se rendait au ministère de l'Intérieur, escorté d'une foule considérable criant : « Vive Odilon Barrot! » M. Barrot, la tête nue, saluant à droite et à gauche, paraissait fort animé et marchait avec une grande précipitation.

« J'arrivai sur le quai au moment où y défilait un régiment de cavalerie. Je n'oublierai jamais qu'à la tête de ce régiment paradait, monté sur un gros cheval, un gamin de quatorze à quinze ans, armé jusqu'aux dents, coiffé d'un chapeau rond à larges bords et singeant le colonel.

« En entrant dans le salon de la Paix, j'y trouvai M. Thiers, fort pâle, entouré de quelques-uns de ses amis. « Nous n'avons plus rien à faire ici, leur dit-il, je m'en vais. » Effectivement, il s'en alla. Bientôt après, un grand tumulte se produisit du côté de la salle des Pas-Perdus. Nous crûmes que c'était la populace qui voulait envahir la Chambre, mais au même instant nous entendîmes ces mots : « Ouvrez le salon du Roi. »

« Je m'approchai et je vis M[me] la Duchesse d'Orléans avec ses deux enfants. Précédée de M. de L'Espée, elle était au

(1) M. Legrand de Villers fut plus tard trésorier-payeur général.

(2) Le duc de Guiche avait été, sous les ordres du maréchal Sébastiani, attaché à l'ambassade de France à Londres. Devenu duc de Gramont, il était ministre des Affaires étrangères en 1870.

(3) M. Gustave de Beaumont, député de la Sarthe.

(4) M. Abbatucci, député du Loiret.

bras de M. Havin (1) et avait également à ses côtés M. Saglio (2). Au lieu d'entrer dans le salon du Roi, la princesse se dirigea vers la salle de distribution et s'y assit sur le canapé, placé à gauche du bureau. Très émue et nous tenant la main successivement à plusieurs, elle nous remercia de notre empressement. Voyant le jeune comte de Paris assez étonné, je lui pris respectueusement la main et l'engageai à ne rien craindre.

« Quelques moments après, la princesse entra dans la salle des séances où elle fut reçue aux cris de « Vive la Duchesse d'Orléans ; vive le comte de Paris ! » Elle s'assit sur l'un des fauteuils de la salle des Conférences et ses enfants se placèrent à sa droite et à sa gauche sur des chaises. Derrière la princesse et autour d'elle étaient le Duc de Nemours, une dame d'honneur, le précepteur des jeunes princes, le duc d'Elchingen, plusieurs gardes nationaux et quelques autres personnes entrées à la suite de la princesse. Je vois encore la Duchesse d'Orléans étendant les mains sur les genoux de ses enfants et les caressant ainsi pour les rassurer.

« Lorsque le silence fut rétabli, M. Dupin monta à la tribune pour annoncer l'abdication du Roi en faveur du Comte de Paris, et la régence de la Duchesse d'Orléans. Sauf sur quelques bancs de l'extrême-gauche et sur ceux des légitimistes, des applaudissements unanimes accueillirent ses paroles. »

Cette manifestation de loyalisme devait malheureusement rester sans effet. La populace, déjà maîtresse des Tuileries, pénétrait bientôt au Palais-Bourbon, sans que les troupes massées sur les quais eussent tenté de s'y opposer.

M. Hébert trouva plus tard l'occasion de demander au Duc de Nemours comment il se faisait que, placé alors à la tête des troupes, il n'avait opposé aucune résistance aux insurgés. Le prince lui répondit que, aussitôt après le départ du Roi, il se disposait à marcher contre eux de sa personne, lorsque la Duchesse d'Orléans, l'ayant fait avertir de son projet d'aller à la Chambre et de son désir d'y être accompagnée par lui, il avait dû, pour remplir ce devoir, renoncer à sa résolution. Le Duc de Nemours ajouta que néanmoins, en passant sur la place de la Concorde, où le général Bedeau se trouvait avec des forces

(1) M. Havin, député de la Manche.
(2) M. Saglio, député du Bas-Rhin.

considérables, il lui avait donné l'ordre de garder les abords du Palais-Bourbon. Mais le général Bedeau n'exécuta point cet ordre et prétendit qu'ayant consulté ses officiers sur la question de savoir s'il fallait charger la bande qui se portait sur la Chambre, il avait trouvé chez eux de la résistance (1).

L'envahissement de la Chambre par les insurgés mit la Duchesse d'Orléans dans la nécessité de se réfugier avec ses fils, aux Invalides. A son tour, la monarchie de Juillet s'effondrait devant l'émeute.

***

Bien des esprits demeurèrent alors surpris de la promptitude avec laquelle Louis-Philippe se décida à abdiquer, de la précipitation qu'il mit à quitter Paris et se demandèrent pour quel motif, une fois à l'abri de l'émeute, le Roi ne tenta point de réunir des troupes pour faire valoir les droits de son petit-fils.

M. Hébert, qui, quelques mois après la révolution de Février, était allé en Angleterre saluer le souverain détrôné, lui demanda des éclaircissements à ce sujet et fit ainsi à mon père le récit de cet entretien.

Louis-Philippe répondit à M. Hébert qu'après avoir consacré dix-huit années à faire triompher, au dehors comme au dedans, une politique conservatrice, il n'avait pas trouvé convenable, à son âge, de changer de système, et surtout d'en changer devant la violence, estimant d'ailleurs que, si une autre ligne de conduite s'imposait, c'était au Gouvernement de la Régente que cette charge devait incomber. Par suite, pour éviter de donner tout embarras, de porter même le moindre ombrage, il était parti pour Dreux avec l'intention d'y rester jusqu'à ce que le nouveau Gouvernement eût été constitué. Mais, au milieu de la nuit, il avait appris, du sous-préfet, la proclamation de la République.

Des paroles du Roi M. Hébert croyait pouvoir conclure que le voyage de Varennes, le retour de Louis XVI à Paris, et les tristes événements qui s'accomplirent ensuite, se présentèrent en foule à l'imagination de Louis-Philippe et que, craignant un sort pareil à celui de Louis XVI, il avait cru devoir, pour l'éviter, prendre la fuite.

(1) Récit de M. Hébert.

L'opinion de M. Hébert était d'autant plus positive, qu'il avait toujours constaté chez le Roi une appréhension extrême de l'échafaud. Garde des Sceaux, il lui avait fallu soutenir parfois des luttes énergiques pour obtenir de Louis-Philippe le rejet d'un recours en grâce. Un jour, comme M. Hébert insistait pour que Louis-Philippe signât l'un de ces rejets, le Roi lui dit :

— Vous n'avez donc jamais rêvé de l'échafaud?

— Jamais, Sire, répondit le ministre.

— Eh bien ! moi, j'y ai rêvé plus de mille fois. J'ai même senti, dans ces rêves, le froid du couteau pénétrer dans ma chair.

Si donc le Roi, en apprenant à Dreux la proclamation de la République, s'est déterminé à fuir, c'est peut-être bien que cette vision de l'échafaud, si souvent apparue dans ses rêves, s'est alors représentée à son esprit (1).

Mais les sentiments opposés que créaient en lui, d'une part, la conscience innée de la noblesse de sa race, et d'autre part l'éducation qu'il avait reçue, peuvent aussi, nous semble-t-il, expliquer la conduite du Roi. Par sa naissance, il se sentait usurpateur de la couronne ; par ses principes, il s'en trouvait régulièrement détenteur. Prince du sang, Louis-Philippe restait pénétré des égards dus à la majesté souveraine ; enfant de la Révolution, il se contestait le droit d'imposer par la force le respect de son autorité.

Les fils de Louis-Philippe n'échappèrent point, pour la plupart, aux conséquences de ce double état d'esprit. Seul, peut-être, parmi eux, le Duc de Nemours fut exclusivement prince, et tel il se montra dans la néfaste journée du 24 février.



Après la révolution de Février, l'opinion publique en a fait principalement retomber la responsabilité sur le parti conservateur. Ce jugement paraît injuste. M'aidant des notes que mon père m'a laissées, je résumerai ainsi les causes qui, suivant lui, occasionnèrent la chute du Gouvernement de Juillet.

Dans les luttes ardentes qui précédèrent cette chute, aucun moyen n'avait été négligé par les diverses oppositions pour dépopulariser le parti conservateur, et, comme c'est lui surtout qui succomba à cette époque, il ne put échapper à la condition de tous les partis malheureux et vaincus.

(1) Récit de M. Hébert.

Ce n'est assurément pas le concours dévoué, donné au ministère du 29 octobre, par la majorité conservatrice, qui a occasionné la chute de Louis-Philippe. Ce n'est pas non plus l'opposition systématique, faite à ce ministère par la minorité dynastique, qui a déterminé seule ce grave événement. Sans doute, cette opposition y a contribué, mais il y eut des causes de dissolution bien plus anciennes, bien plus puissantes, qui agissaient sans cesse et que la majorité comprenait, mais dont la minorité dynastique ne sentait pas le danger.

Il n'y avait jamais eu un gouvernement qui eût respecté davantage la liberté et les institutions que ne le fit le Gouvernement de Juillet; sous aucun autre, il n'y avait eu prospérité agricole ou industrielle aussi grande, et pourtant ce Gouvernement, auquel s'était ralliée la grande majorité des Français, fut l'objet de calomnies sans cesse grandissantes, contre lesquelles il ne songea guère à se défendre, et que la moindre énergie eût suffi à réprimer.

Mais pourquoi donc ces attaques si violentes? Parce que le Gouvernement avait des adversaires nombreux et puissants, qui les uns en voulaient à ses principes, les autres surtout à sa forme; enfin, parce que, dans l'ardeur de la lutte, tous ont fait appel aux passions les plus viles, et que l'esprit public, si léger, si mobile, si instable, a fini par répondre à leurs appels.

Les adversaires du Gouvernement de Juillet furent d'une part les légitimistes, d'autre part les républicains, les uns et les autres plus ou moins ardents, plus ou moins actifs, mais sachant, malgré des dissemblances de vues et d'origine, s'allier parfois pour atteindre le même but.

Parmi les légitimistes, les uns aspiraient encore au retour de l'absolutisme, d'autres, tout en admettant le régime constitutionnel, ne pardonnaient pas à Louis-Philippe d'avoir pris la place du duc de Bordeaux; d'autres enfin, plus modérés ou plus logiques, pensaient qu'une monarchie constitutionnelle ne pouvait être stable qu'à la condition d'être associée au principe de la légitimité. Le Gouvernement de Juillet tenta de se les rallier, et il y échoua, parce que le loyalisme et le devoir furent, pour la plupart des légitimistes, les premiers mobiles de toute action. C'était particulièrement dans les campagnes qu'ils jouissaient d'une influence. La considération qui s'attachait à leur situation terrienne, et la reconnaissance résultant des services que cette

situation leur permettait de rendre, leur assurait un ascendant dont ils usèrent largement pour dépopulariser le Gouvernement.

Le parti républicain exerçait principalement son action dans les villes, et cette action non moins funeste au pouvoir était, en outre, pernicieuse. S'il y eut, parmi les chefs de ce parti, des hommes auxquels on ne pouvait contester ni l'honneur, ni la sincérité des convictions, ni le talent, il est également avéré que la plupart étaient sans éducation et pouvaient aisément fréquenter des lieux où d'autres n'eussent pu se montrer alors sans déchoir.

Dans les estaminets et les cafés ils agissaient sur les oisifs et les mécontents. Ils agissaient aussi sur les ouvriers, dont ils excitaient les passions, non seulement contre le gouvernement établi, mais aussi contre l'ordre social qu'ils dépeignaient comme opposé à l'émancipation et au bonheur du peuple.

Et si l'on observe que parmi les partisans du Gouvernement de Juillet, déjà grandement divisés entre eux, beaucoup s'étaient naguère fort bien accommodés de la Restauration, s'étaient même attachés à ce régime, le regrettaient parfois et ne s'étaient ralliés à la nouvelle monarchie que par peur des révolutions ou crainte de la République, on comprendra que cette monarchie ne pouvait trouver dans une telle tiédeur de sentiments la force nécessaire pour résister aux attaques simultanées des légitimistes, qui tous considéraient plus ou moins Louis-Philippe comme un usurpateur, et des républicains qui ne lui pardonnaient pas d'être un roi.

CALMON-MAISON.

LE DERNIER DES PORT-ROYALISTES

AUGUSTIN GAZIER ET SON APOLOGIE DU JANSÉNISME

Augustin Gazier, qui mourut le 20 mars 1922, fut, — je n'ose écrire le dernier des jansénistes, car lui-même n'a cessé de répéter que le jansénisme était un fantôme, — mais le dernier des port-royalistes. Et ce mot veut encore un commentaire : jamais le souvenir de Port-Royal n'a autant qu'aujourd'hui passionné les esprits curieux de l'histoire religieuse et de la vie morale du XVII[e] siècle; mais pour Augustin Gazier, il ne s'agissait ni de philosophie, ni de littérature; il était de Port-Royal dans ses maximes, dans sa vie, jusque dans ses manières. Il était un de ceux que les *Nécrologes* appelaient les « amis de la vérité et des gens de bien. » Les « messieurs » eussent reconnu en lui un des leurs. Ceux qui l'ont approché ont eu le privilège de se trouver en face d'un contemporain de Lancelot et de Nicole. Dans la gravité naturelle de cet homme d'autrefois il n'entrait ni tristesse, ni froideur, mais un égal respect de soi-même et d'autrui; aucune trace de cette banale familiarité qui a fini par avilir tous nos propos, corrompre toutes nos amitiés. Cette réserve ne cachait qu'à demi la plus agissante bonté.

C'était un bourgeois de Paris laborieux et de piété sévère. Sa profession était d'enseigner la littérature française aux étudiants de la Sorbonne; il s'en acquittait en homme de goût et de savoir. Il avait quelques amis et une admirable famille. Il était le plus régulier des paroissiens de Saint-Jacques du Haut-Pas, et l'on dirait qu'il a tracé son propre portrait en peignant les fervents port-royalistes de Saint-Séverin au lendemain du

Concordat : « On voyait là des fidèles très édifiants, qui assistaient, avec leurs nombreux enfants, à la grand messe et aux vêpres; ils avaient à la main de gros livres d'office; ils se tenaient debout pendant le *Credo* et pendant la Préface; ils chantaient volontiers avec le chœur; ils communiaient seulement aux grandes fêtes, et ils s'abstenaient de paraître à la grand messe et aux vêpres le jour du Sacré-Cœur. Hors de là, c'étaient des paroissiens comme tous les autres, et ils avaient bien soin des pauvres. »

Tout le temps que lui laissaient ses étudiants, sa famille, ses prières et ses pauvres, il le donnait à Port-Royal. C'était sa joie et sa mission, son grand devoir et son suprême divertissement. Alors ce pacifique s'indignait, cette âme charitable bouillonnait de passion, cet homme d'étude n'épargnait ni ses soins ni ses peines. Pour servir la cause de la vérité il se fit historien, théologien, archéologue même, administrateur.

Tout l'avait prédestiné à cette œuvre : au baptême, un père janséniste lui avait choisi pour patron le saint dont, depuis deux siècles, les persécutés invoquaient le nom et vénéraient la doctrine; il avait grandi dans un milieu port-royaliste; de singulières affinités de tempérament et de goût l'apparentaient aux hommes dont il devait honorer la mémoire; si les gens de Port-Royal ont pu devenir ses maîtres, ses exemples, il n'en fallait pas moins, pour se plier à de tels modèles, un fonds peu commun de sérieux et de vertu.

Il a été toute sa vie le gardien vigilant du patrimoine et de l'honneur du jansénisme.

Le patrimoine se composait de ruines et de reliques, d'une petite fortune et d'une magnifique collection de livres et de manuscrits. Comment tout cela fut-il mis à la disposition de Gazier? Jusqu'à présent le public en a été mal informé, mais dans son dernier ouvrage, le dépositaire lui-même nous a mieux renseignés.

Par testament, Nicole disposa de ses biens en faveur de légataires ayant mandat de secourir les prêtres qui souffraient pour la vérité, et de préparer des enfants au sacerdoce. Telle fut l'origine de la petite caisse qu'on a appelée la *boîte à Perrette;* elle s'accrut bientôt grâce à de nouvelles libéralités. Par une suite de fidéicommis religieusement exécutés, des jansénistes se la transmirent jusqu'au dix-neuvième siècle. Elle devint

alors la propriété d'une tontine nommée société Saint-Antoine, laquelle la remit, en 1868, à une autre société fondée sur le même principe et nommée société Saint-Augustin. Pendant plus de quarante ans, Gazier a été le représentant autorisé de cette petite association.

La société Saint-Antoine n'avait pas seulement la gérance de la *boîte à Perrette*, elle avait hérité du domaine de Port-Royal. Après la dispersion des religieuses et la destruction du monastère, les terres de Port-Royal-des-Champs avaient continué d'appartenir à l'abbaye de Port-Royal de Paris, devenu, comme on le sait, un foyer de molinisme. En 1791, elles avaient été vendues comme bien national. Les ronces avaient alors recouvert les derniers vestiges des bâtiments rasés par Louis XIV, les champs dépendant de la ferme étaient à peu près incultes. Acquis d'abord par une dame Duprez, puis par les époux Talmours, le domaine fut acheté en 1824 par Louis Silvy. Ce dernier était le fils d'un ancien conseiller du Roi : crédule et indulgent aux convulsionnaires, détestable poète (il a rimé de fâcheuses inscriptions commémoratives pour les ruines de l'abbaye et les portraits des solitaires), c'était un port-royaliste très fervent. Il accomplit quelques restaurations regrettables et eut le tort de dessécher l'étang qui inspira d'aimables vers à Racine adolescent, mais il se fit bâtir une petite maison près du colombier, et commença d'y réunir quelques souvenirs et quelques portraits; il y passa la fin de sa vie, veillant de son mieux sur ce lieu vénérable. Après lui, le domaine passa à la société Saint-Antoine, puis à la société Saint-Augustin.

C'est ici que la piété de Gazier s'est exercée de la manière la plus touchante. Il a d'abord rectifié quelques erreurs commises par Louis Silvy, restitué le plan exact du monastère et de ses dépendances. Sur l'emplacement du chœur de l'église du XIII[e] siècle, il a fait élever un oratoire-musée dont la construction neuve trouble un peu l'émouvante tristesse du vallon, mais où il a rassemblé des portraits, des livres, des autographes, des gravures, des reliques, des plans qui racontent le passé de l'abbaye. Il a voulu qu'une stèle marquât la place où fut enseveli Racine, avant qu'on eût transporté sa dépouille à Saint-Étienne-du-Mont. Il a donné dans l'oratoire une sépulture convenable à Armand de Bourbon, prince de Conti, que

convertit Pavillon, un des saints du jansénisme, ironique destinée d'un prince du sang dont les restes, après de macabres tribulations, ont fini par reposer là même où, sur l'ordre de Louis XIV, tant de tombes avaient été violées et tant de jansénistes arrachés à leur dernier sommeil. Enfin, si le paysage de Port-Royal n'a pas été saccagé comme bien d'autres, si, dans l'enclos de l'ancienne abbaye, nous devinons encore ce que furent les « saintes demeures du silence, » si le site mélancolique et charmant conserve un peu de sa mystique beauté, si l'entrée du vallon est interdite aux puants automobiles, et si les amateurs de repas champêtres ne viennent pas s'abreuver à la source de la mère Angélique, nous savons qui nous devons en remercier.

En même temps que le vallon de Port-Royal, la Société possédait dans le voisinage deux maisons, l'une à Saint-Lambert et l'autre à Magny-les-Hameaux. C'est une jolie demeure que l'ancienne maison presbytérale de Saint-Lambert : un beau couvert d'arbres la précède, et elle domine la pente d'un grand verger. Louis Silvy y avait établi une école. Gazier tint à lui maintenir cette destination, jugeant qu'il convenait de garder aux amis de Port-Royal cette maison toute proche du cimetière où, en 1712, on enfouit pêle-mêle les ossements des solitaires et des religieuses. Et ce fut encore lui qui, il y a quelques années, désira que dans le cimetière une simple pyramide de granit marquât la place du « carré de Port-Royal. » A Magny furent hospitalisées quelques religieuses d'un ordre suspect de jansénisme, les Sœurs de Sainte-Marthe : la plus précieuse des reliques de Port-Royal, le masque mortuaire de la mère Angélique, avait été mise sous leur garde. La dernière des sœurs étant morte pendant la guerre, la relique a été portée dans le musée-oratoire. Ce fut un grand chagrin pour Gazier que la disparition de cette religieuse en qui s'éteignait la postérité spirituelle des filles de Port-Royal.

Gazier raconte qu'en 1876, il se rencontra avec Mgr Maret, alors doyen de la Faculté de théologie de Paris. Celui-ci lui dit à brûle-pourpoint: « Vous publiez des choses bien intéressantes. — Monseigneur, elles ne sont peut-être pas d'une orthodoxie parfaite. — Continuez, c'est bien intéressant. » Puis le prélat conseilla au jeune professeur de se faire ouvrir la bibliothèque janséniste. « Vous la connaissez, Monseigneur? — Oui et non,

je n'y suis jamais entré, et je ne sais même pas où elle se trouve; mais on m'a prêté, grâce à M. Parent-Duchâtelet, des livres précieux qui en provenaient. Entrez-y, vous y trouverez des trésors. » Cependant Gazier avait peine à garder son sérieux, car il avait dans sa poche la clef de la bibliothèque. Mystérieuse était la bibliothèque janséniste, et mystérieuse elle est restée. Les mieux renseignés savent qu'il existe à Paris, quelque part, une riche collection d'imprimés et de manuscrits amassés par les « amis de la vérité. » Dans son dernier livre, Gazier a révélé que cette bibliothèque fut logée rue de la Parcheminerie, numéro 10,... en 1828. Depuis elle a été transportée ailleurs. Ce n'est pas nous qui manquerons au souvenir de Gazier en disant son secret. Le goût du mystère, c'est le pli des persécutés. Aux temps du Formulaire et de la bulle *Unigenitus*, les jansénistes furent forcés de ruser avec leurs adversaires, de chercher des refuges et des cachettes; ils prirent l'habitude de la méfiance. A tort ou à raison, Gazier s'imaginait que les ennemis, les éternels ennemis de Port-Royal, rôdaient toujours autour de la place; il surveillait son arsenal. Ajoutons-le tout de suite, jamais un écrivain loyal et désintéressé ne s'est vainement adressé à lui pour obtenir communication des précieux documents du fonds janséniste. Avec une obligeance infatigable, il mettait livres et archives à la disposition des travailleurs, même les plus modestes, dès qu'il était certain de leur bonne foi; non content de leur livrer ses trésors, il leur faisait largesse de sa propre érudition, qui était vaste et sûre.

Il y a donc, au premier étage d'une vieille et sombre maison, dans un grand appartement carrelé, plusieurs pièces remplies de volumes rares et de manuscrits du plus haut intérêt pour l'histoire religieuse des trois derniers siècles. Tout y est parfaitement catalogué et classé. Cette collection provient en majeure partie de la grande bibliothèque de l'avocat Adrien Le Paige qui, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, fut un janséniste notoire. D'autres legs vinrent l'augmenter. Elle renferme des éditions rares, des exemplaires uniques, des correspondances inédites, des pièces inestimables, comme les actes originaux des religieuses de Port-Royal calligraphiés par sœur Catherine de Sainte-Suzanne de Champaigne, des mémoires, des procès-verbaux, des traités de théologie, des pamphlets, des feuilles périodiques, tout ce qui peut éclairer l'histoire du

jansénisme et celle de la Compagnie de Jésus. Il faut y ajouter encore les précieux papiers de Grégoire dont on connait le rôle dans les affaires de l'Église constitutionnelle : registres originaux des deux conciles de 1797 et 1801, registres des presbytères de Paris et de la cultuelle de Notre-Dame, quinze à vingt mille lettres conservées par Grégoire et d'innombrables brochures. Le fonds janséniste est d'une telle richesse qu'après la guerre la bibliothèque a pu prendre sur ses *doubles* 12 000 volumes pour les expédier à Louvain.

En écartant les simples curieux et les hommes de parti, Gazier se savait fidèle au vœu de ceux qui lui avaient confié le dépôt de ces livres. Il était non moins sûr d'obéir à la volonté de ses commettants, lorsque lui-même livrait au public quelques-uns des documents les plus intéressants de cette grande archive, et les faisait servir à la gloire de Port-Royal ou à la défense du jansénisme. D'ailleurs jamais il n'a écrit un livre, un essai, un article qui traitât d'un sujet différent. Il eût été content qu'on fît pour lui la même épitaphe qui fut gravée sur la tombe de M. Le Nain de Tillemont : *A puero usque ad vitæ finem unus semper ac sibi constans, quotidie repetiit quod quotidie fecit.*

« Il s'agit de Pascal, écrivait-il un jour : *l'honneur de Port-Royal est en cause...* » L'honneur de Port-Royal! Ce fut à le venger qu'il consacra tout son labeur d'historien et de critique. Afin de confondre les calomnies extravagantes du P. Rapin, il édita les six volumes des Mémoires de Godefroi Hermant, mémoires pesants et touffus, mais indispensables à qui veut connaître les querelles religieuses du XVIIe siècle. — Pour répondre aux historiens qui prétendaient établir une opposition entre la tradition port-royaliste et la tradition salésienne, il publia la correspondance de sainte Jeanne de Chantal et de la mère Angélique, ainsi qu'une lettre de Saint-Cyran à l'amie de saint François de Sales. — Lorsqu'il conta les dernières années de Retz, ce fut pour jeter quelque lumière sur les mystérieuses relations du Cardinal avec les jansénistes, et, fort du témoignage d'Arnauld, il crut sincère la conversion du vieil intrigant. — S'il s'attarda à dessiner la figure du prince de Conti, ce fut que ce bossu vicieux et cruel revint dans les voies de la pénitence sous la direction de l'évêque Pavillon. — Sainte-Beuve ayant parlé sans respect de Lancelot, « une de ces natures avant tout secondaires, modestes, saintement

famulaires qui passent volontiers dans la vie en s'inclinant, » Gazier tira de ses archives des lettres de Lancelot et prouva que, pour avoir été sacristain et professeur de grec, cet honnête homme ne s'en était pas moins montré à certains jours plein d'énergie, presque un héros. — Des admirateurs de Port-Royal avaient traité dédaigneusement les jansénistes du XVIIIe siècle et prétendu que l'esprit des grands solitaires et des grandes religieuses n'avait point survécu à la destruction de l'abbaye : en guise de réplique, il conta la touchante histoire des frères Tabourin qui, en plein XVIIIe siècle, ouvrirent des écoles chrétiennes pour les petits enfants du faubourg Saint-Antoine, puis il se fit l'historiographe des Hospitalières du faubourg Saint-Marcel qui, n'ayant point voulu accepter la bulle *Unigenitus*, furent persécutées par l'impitoyable archevêque Christophe de Beaumont du Repaire, et il exhuma les lettres vives et charmantes d'une de ces religieuses, Jeanne de Boisgnorel, en qui revivaient les vertus de Port-Royal : même probité de conscience, même opiniâtreté douce et tenace à vivre et à mourir dans son scrupule. — Une légende voulait que le Christ « aux bras étroits » fût une invention janséniste : il accumula textes et estampes pour montrer que les diverses représentations du Christ en croix n'ont rien à voir avec la théologie. Avec une dévotion propre à réjouir les amateurs d'iconographie, mais qui eût un peu surpris M. Hamon, il rassembla et publia tous les portraits connus des « messieurs, » des religieuses et des « amis du dehors. » — Cependant trois grands écrivains du XVIIe siècle lui paraissaient les plus sûres cautions de Port-Royal devant la postérité : Racine, Bossuet et Pascal. Il ne pouvait souffrir que leur gloire ne fût pas liée à celle des « amis de la vérité. » Il voulut donc que le deux-centième anniversaire de la mort de Racine fût célébré à Port-Royal même, mais il fit mieux, il nous donna une excellente édition de l'admirable *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal* et compléta l'ouvrage inachevé de Racine en y joignant un abrégé chronologique, des notes, des éclaircissements, un essai bibliographique, si bien que ce petit livre est devenu un parfait manuel. Assurément Bossuet n'était pas janséniste, mais il était augustinien, gallican, et n'aimait pas les jésuites, — qui le lui ont bien rendu : pour ces trois raisons Gazier le chérissait autant qu'il détestait Fénelon ; aussi n'a-t-il rien écrit de

plus passionné et de plus éloquent, qu'un opuscule intitulé *Bossuet et Louis XIV*. Enfin, grâce à lui, il ne reste plus rien de l'histoire romanesque et absurde des amours de Pascal et de Mlle de Roannez, rien du prétendu désaveu que Pascal aurait fait de ses opinions jansénistes à son lit de mort. Il faut aussi rappeler qu'il publia une édition nouvelle des *Pensées* où la répartition des fragments est conforme à la première édition de Port-Royal, mais les textes y sont rétablis selon la grande édition Brunschvicg, et les pensées non reproduites par les premiers éditeurs s'y trouvent rassemblées sous les rubriques de la version primitive.

Tels furent les services rendus par Gazier à la cause de Port-Royal. A travers toutes ces recherches, tous ces travaux, il ne cessait de méditer un grand ouvrage qui devait être le testament de sa sainte et laborieuse existence. Son dessein était d'écrire une histoire générale du mouvement janséniste. Il y consacra sa vieillesse, une vieillesse assombrie par le chagrin et les deuils; la guerre lui fut atrocement cruelle, sa famille fut décimée ; puis vint la maladie. Il put cependant achever son entreprise, écrire son dernier feuillet, revoir même les épreuves de son premier volume. Jusqu'à la fin il travailla sous le regard des grands jansénistes dont les portraits étaient le seul ornement de son cabinet d'étude. Ce fut là que, de son écriture claire et soigneusement formée, il recopia, pour en faire la conclusion de son livre, les lignes qu'en 1711, le père Quesnel adressait à Fénelon : « J'ai en horreur tout parti, soit dans l'État, soit dans l'Église. Mon nom est chrétien, mon surnom est catholique, mon parti est l'Église; mon chef est Jésus-Christ; ma loi, c'est l'Évangile ; les évêques sont nos pères, et le Souverain Pontife est le premier de tous. »

***

Cette *Histoire générale du mouvement janséniste* tient-elle absolument la promesse de son titre?

En ce qui concerne le dix-septième siècle, assurément non. L'auteur a craint de reprendre le récit d'événements trop connus; il renvoie ses lecteurs à l'*Abrégé* de Racine; il sait qu'il y a des scènes et des personnages dont on ne peut recommencer la peinture après Sainte-Beuve ; il s'attache donc aux faits et aux hommes sur lesquels il se croit en mesure d'apporter du nou-

veau, il insiste sur des épisodes qui, à son gré, ne furent pas suffisamment mis en lumière : les relations de Saint-Cyran avec saint François de Sales et avec saint Vincent de Paul, la construction de Port-Royal de Paris, les rapports de M[me] de Sablé et de la princesse de Guémenée avec les religieuses, etc... Chaque chapitre forme un essai intéressant et bien ordonné, mais nous aurions quelque peine à y découvrir la suite des événements, si nous n'avions présent à l'esprit le *Port-Royal* de Sainte Beuve, que, du reste, Gazier complète et rectifie heureusement sur plus d'un point.

Pour les dix-huitième et dix-neuvième siècles, il n'en va plus de même; le champ était inexploré. Lorsqu'il veut s'orienter à travers les discordes confuses que soulève la bulle *Unigenitus*, démêler les motifs qui dictèrent la politique du roi, celle des évêques, celle du parlement, déterminer le rôle des jansénistes pendant la Révolution, conter quelle fut, au XIX[e] siècle, la vie du petit groupe janséniste, Gazier trouve de sûrs moyens d'information dans la bibliothèque de Le Paige, dans les papiers de Grégoire, enfin dans ses propres souvenirs. Il n'a peut-être pas tout dit ; mais qui, après lui, se risquerait à traiter des querelles religieuses du XVIII[e] siècle, ne pourrait le faire sans recourir avant tout à son ouvrage.

Il est une question sur laquelle il s'est montré singulièrement réservé, celle des miracles de Saint-Médard et des convulsionnaires. Sainte-Beuve déclare que, pour tout l'or du monde et toutes les promesses du ciel, il ne voudrait pas aborder ce chapitre de l'histoire du jansénisme. Gazier répond qu'on peut aborder les chapitres même les plus scabreux, « quand on a conscience de chercher uniquement la vérité et de se tenir à égale distance des exagérations qui la défigurent. » Il rapporte donc les premiers miracles opérés par l'intercession du diacre Paris, esquisse la biographie de Carré de Montgeron, ce libertin cynique, qui, converti dans le cimetière de Saint-Médard, consacra le reste de sa vie à prouver la vérité des miracles et la sainteté des convulsions ; il relate un curieux entretien du lieutenant de police Bertin avec un médecin parisien (1758) ; mais sans pousser plus loin, il avoue que, pour se prononcer pour ou contre, « le plus sage est d'attendre en silence que la science ait dit son dernier mot, si jamais elle parvient à le dire. » Conclusion prudente, mais qui peut-être décevra les historiens, car il est certain

que le « merveilleux » fut pour beaucoup dans le mouvement janséniste de 1730 à 1789.

Sans nous arrêter à ces lacunes, allons à l'essentiel, et pour Gazier, l'essentiel est de justifier et de défendre sa croyance. C'est pour confondre les ennemis de la vérité qu'il composa cette apologie non pas du jansénisme, mais, comme il prend soin de le dire, du « mouvement janséniste ; » car cette pensée domine son livre et y reparaît presque à chaque page : jamais il n'y eut de jansénistes, mais seulement de bons catholiques fidèles aux enseignements de saint Augustin, soumis aux lois de l'Église, hostiles aux doctrines et aux pratiques de la Compagnie de Jésus. Voilà ce qu'il a prétendu prouver en suivant les vicissitudes de la grande querelle « depuis ses origines jusqu'à nos jours. »

Les arguments que nous allons résumer sont les siens ; nous les exposerons de notre mieux ; étrangers à la théologie, nous laissons le soin de les réfuter à d'autres, s'il s'en trouve ; il s'en trouvera.

Si l'on admet que le jansénisme fut une hérésie, il serait naturel de penser que ses premiers chefs furent des hérésiarques, et condamnés comme tels. Or les trois hommes que l'on considère comme les pères du jansénisme, Jansénius, évêque d'Ypres, Du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, et le docteur Antoine Arnauld, ont beaucoup écrit, beaucoup publié, mais de leur vivant, personne ne douta jamais de leur parfaite orthodoxie. Jansénius, un bon vivant de flamand à la Jordaens, qui se faisait envoyer par Saint-Cyran des jambons de Bayonne, enfouis sous des paquets d'in-folios, et se divertissait dans sa correspondance à affubler ses amis de noms saugrenus pour mystifier les espions, avait la passion de l'orthodoxie ; certains lui reprochèrent même d'être ultramontain à l'excès. Il fit une compilation de textes tirés de saint Augustin, l'*Augustinus*. « Je ne me mets pas en peine, écrivait-il, de savoir si les maximes que je produis sont vraies ou fausses, mais seulement si elles sont dans saint Augustin qui a eu assez d'éloquence pour exprimer ses sentiments. » Et dans l'épître dédicatoire au pape qui précède son ouvrage, comme dans son testament, il déclarait « qu'il soutiendra, qu'il rejettera, qu'il condamnera ou anathématisera tout ce que Rome a voulu soutenir, rejeter, condamner ou anathématiser, et cela parce qu'il veut vivre et mourir dans la communion de cette Église. » L'*Augustinus* fut d'ailleurs

approuvé par cinquante docteurs réguliers ou séculiers. —Saint-Cyran, ami de Bérulle et de saint Vincent de Paul, fut emprisonné sur l'ordre de Richelieu pour des raisons de politique assez obscures ; mais dans ses papiers, pas plus que dans ses livres, on ne découvrit un mot qui pût justifier une accusation d'hérésie, pas une proposition suspecte. Il ne fut jamais blâmé par le Saint-Siège, ni même censuré par la Sorbonne. Sainte Chantal voyait en lui « un saint homme tout apostolique qui souffrait pour la vérité et pour la justice. » Six évêques ou archevêques assistèrent à ses funérailles. — Antoine Arnauld a publié quarante-trois volumes qui n'encoururent aucune censure ecclésiastique. Au siècle suivant, le pape Benoit XIV devait applaudir à l'édition de ses œuvres complètes. Bossuet, qui l'estimait, ne lui fit jamais qu'un reproche, celui de n'avoir pas abandonné la défense de l'*Augustinus*. Son ouvrage *de la Fréquente communion*, réfutation très modérée d'une consultation passablement scandaleuse qu'un jésuite avait adressée à la princesse de Guéménée, fut approuvé à Rome. C'est un « livre admirable, » disait l'archevêque Péréfixe, peu suspect d'indulgence à l'égard des gens de Port-Royal.

D'où vient que ces catholiques irréprochables furent soudain assaillis de calomnies, traités comme des Luther et des Calvin ?

Pour comprendre cette aventure, il faut remonter aux dernières années du XVI[e] siècle, au procès de l'Université contre les Jésuites. En 1594, l'avocat Arnauld avait plaidé pour l'Université, puis, huit ans plus tard, il avait composé contre la Compagnie le *Franc et véritable discours au roi Henri IV*. Il était mort, en 1619, laissant vingt enfants et dix neveux et nièces, la grande famille des Arnauld qui réforma, peupla et défendit Port-Royal. Le ressentiment des Jésuites s'exerça contre toute la tribu et ses amis, c'est-à-dire Jansénius et Saint-Cyran. Mais, en cette affaire, ils ne poursuivaient pas seulement des représailles contre qui avait voulu leur barrer la route et contrecarrer leur influence, ils prenaient hardiment l'offensive, afin d'assurer le succès de leurs doctrines nouvelles sur la grâce. Traités de pélagiens par les Pères du concile de Trente, solennellement condamnés par l'Université de Louvain, inquiets de la réprobation qu'avait soulevée jusqu'à Rome le fameux ouvrage de Molina, ils accusèrent d'hérésie tous les antimolinistes, travestirent leurs maximes, incriminèrent leurs intentions, détour-

nant ainsi sur leurs adversaires l'anathème dont ils allaient être frappés. Ces adversaires, c'étaient les Arnauld, c'était Jansénius, c'était Port-Royal.

En réalité, la nouveauté, c'était alors le molinisme. La raison humaine est incapable de concilier la toute-puissance de Dieu et le libre arbitre de l'homme, — problème insoluble que complique encore le péché originel, l'état de nature déchue dont l'homme ne peut être tiré que par la grâce, don gratuit du Tout-Puissant. Le chrétien n'a donc qu'à adorer et se taire, comme l'ont enseigné saint Augustin, saint Bernard, le concile de Trente, et à reconnaître dans un même acte de foi la puissance, mais aussi la bonté infinie du Créateur. Or, une théologie nouvelle prétendait, renouvelant l'hérésie de Pélage, élargir le domaine du libre arbitre au détriment de la puissance divine. Les Jésuites la propageaient afin de pouvoir mieux défendre l'œuvre de leurs casuistes; ils y étaient poussés par le « relâchement de leur morale, » disait Pascal. C'était contre cette doctrine que s'élevaient les Jansénistes; ils proclamaient les droits de Dieu en face d'une trop audacieuse déclaration des droits de l'homme.

Les jésuites durent renoncer à assaillir de front les Arnauld et Port-Royal. La rigoureuse orthodoxie de leurs adversaires brisait leurs attaques. Le spectacle de la vie pure et pénitente que l'on menait à Port-Royal et autour de Port-Royal, démentait leurs calomnies. On savait qu'étrangers à toutes controverses, les solitaires ne s'occupaient que du soin de leur salut; que, dans les petites écoles, les maîtres enseignaient uniquement le catéchisme du diocèse de Paris et les prières qui y étaient approuvées; qu'à l'intérieur de Port-Royal, les religieuses observaient scrupuleusement la règle de saint Bernard, priaient la Vierge, disaient leur chapelet, communiaient plus fréquemment que dans aucun autre monastère, ignorantes de toutes les disputes sur la grâce. Pour venir à bout des jansénistes, il fallut donc recourir à une longue et subtile machination, qui aboutit à l'équivoque du *Formulaire*. Appuyés sur une bulle d'Alexandre VII, les jésuites obtinrent, à force d'intrigues, le concours de la majorité des évêques français, et ceux-ci exigèrent de tous les séculiers et réguliers du royaume qu'ils rejetassent, dans une déclaration écrite, cinq propositions dûment hérétiques, mais faussement attribuées à Jansénius. Alors Port-Royal

se déclara prêt à condamner les cinq propositions, mais refusa de reconnaître qu'elles aient jamais été formulées par Jansénius. Ce fut la célèbre distinction du droit et du fait, fondement de toute la résistance janséniste. Personne mieux que l'oratorien J.-J. Du Guet, n'a exprimé les raisons de conscience et de bon sens qui légitimèrent alors le refus de signature :

« Il est étonnant qu'on ait établi un formulaire pour faire signer la condamnation d'un livre épargné à dessein dans le commencement, enveloppé ensuite par artifice dans la censure de quelques propositions dont il enseigne les contradictoires, examiné avec si peu d'attention en France, et ne l'ayant été nulle part.

« Il est inoui dans toute l'antiquité, qu'on ait condamné un auteur pour des propositions qui ne fussent pas conçues dans ses propres termes. On n'en pourrait citer aucun exemple, et quand on en pourrait citer un exemple, ce serait un scandale, et non pas un exemple, parce qu'il est de droit naturel de ne rendre un auteur responsable que de ce qu'il a dit et non de ce qu'on a substitué à ses paroles...

« Il est inoui que, lorsqu'il n'y a personne qui enseigne ou qui défende l'erreur, qu'il n'y a ni chef ni disciples, qu'il n'y a point ombre de secte ni de parti, et que les preuves en sont aussi évidentes que le soleil, on ait établi une formule pour faire signer à tout le monde la condamnation d'une erreur qui est rejetée de tout le monde...

« Enfin, il est inoui que, dans un temps où l'on avait tant à craindre d'une erreur naissante [le molinisme], on se soit appliqué à l'accréditer en frappant d'anathème un livre composé pour le réfuter, et en obligeant tout le monde, sous de grandes peines, à jurer que l'anathème prononcé contre le livre et contre la doctrine qui y est contenue est juste et qu'on en est persuadé. »

Depuis, les prétendus jansénistes n'ont jamais tenu un autre langage. Parce qu'ils se sont acharnés à soutenir que les cinq propositions n'étaient pas dans l'*Augustinus* (on ne leur a jamais prouvé qu'elles y fussent), l'Église a été troublée pendant plus d'un siècle, Port-Royal a été anéanti, des justes ont été persécutés et retranchés de la communion des fidèles. Orgueil, a-t-on dit, ou bien excès de scrupule, car en définitive l'objet de la dispute n'était qu'un point de fait bien secondaire. Non, répon-

dent-ils, comme Du Guet, il s'agissait de savoir si Molina triompherait de saint Augustin.

L'affaire de la bulle *Unigenitus* n'a été que le recommencement de l'affaire du *Formulaire*. Les jésuites ont repris la tactique qui leur avait si bien réussi quarante années auparavant. Les *Réflexions morales* du Père Quesnel remplacèrent alors l'*Augustinus*. Jamais cet ouvrage de Quesnel n'avait été incriminé. Depuis plus de vingt-cinq ans, les *Réflexions*, tirées à un grand nombre d'éditions, étaient dans toutes les mains; le Père La Chaise en faisait sa lecture quotidienne, Bossuet les louait, et, lorsqu'elles furent attaquées, il en prit la défense. L'archevêque Noailles les avait d'abord approuvées. L'accusation porta sur cent cinquante-cinq propositions. La Cour de Rome se prêta volontiers à la condamnation : de tels arrêts flattaient sa prétention à l'infaillibilité et lui permettaient d'établir sa suprématie sur les Églises nationales. Elle réduisit cependant à cent une le nombre des propositions. Cette fois encore, il s'agissait d'atteindre les antimolinistes, quitte à contredire les Pères et le concile de Trente. Le soulèvement fut général. Quatre évêques, qui pourtant ne pouvaient être taxés de jansénisme, appelèrent de la bulle au futur concile.

Ce nouveau jansénisme, le jansénisme des *appelants*, n'est plus, comme celui du XVIIe siècle, l'opinion de quelques bourgeois parisiens. Il gagne la plupart des ordres religieux, il se répand dans le peuple. Pour tout le reste, il ne diffère en rien du premier : même origine, mêmes maximes, mêmes vertus, et, chez ces prétendus hérétiques, même passion de l'orthodoxie. Il reste la religion des catholiques qui n'aiment pas les jésuites, mais il n'est ni une secte ni un parti.

Dans les querelles du Roi et du Parlement, il ne joue aucun rôle. Le Parlement n'est pas janséniste : la plupart des magistrats font élever leurs enfants chez les jésuites; beaucoup d'entre eux sont des incrédules, comme Montesquieu, ou des hommes de plaisir, comme Carré de Montgeron avant sa conversion; mais le Parlement est gallican : s'il protège les *appelants*, c'est afin qu'une bulle pontificale ne devienne pas une loi d'État.

Jamais le jansénisme ne se fit l'allié des philosophes. Voltaire sembla d'abord lui être favorable, mais il le malmena, après s'être réconcilié avec les jésuites.

On a voulu rendre les jansénistes responsables de l'expulsion

des jésuites; mais la publication de l'*Histoire du peuple de Dieu* du Père Berruyer et les spéculations commerciales du Père La Valette sont les causes directes de la catastrophe. « C'est proprement la philosophie, dit d'Alembert, qui par la bouche des magistrats a porté l'arrêt contre les jésuites, le jansénisme n'a été que le solliciteur. »

Enfin il n'est pas vrai que l'organisation de l'Église révolutionnaire ait été inspirée par l'esprit janséniste. La Constitution civile du clergé fut élaborée par un comité de trente membres où il y avait à peine quatre jansénistes. Dans les délibérations on ne parla ni du Formulaire, ni de la Bulle, et, la loi votée, les « amis de la vérité » se divisèrent : Le Paige, Camus, Larrière, Durand de Maillane, Grégoire approuvaient; l'avocat Maultrot, l'abbé Jabineau, Vauvilliers, l'abbé Mey, Louis Silvy, les bénédictins Deforis et Coniac et beaucoup d'autres jugeaient la mesure inique et désastreuse.

Après la Révolution, une petite société resta fidèle aux traditions de Port-Royal. Elle vécut tranquille sous l'Empire, suspecte sous la Restauration, toujours étroitement attachée à l'orthodoxie. Elle a vu la loi Falloux rendre aux jésuites le droit d'enseigner, le concile du Vatican proclamer l'infaillibilité du Pape, le molinisme et le liguorisme triompher dans l'Église, elle s'est tue, elle a repoussé avec horreur toute pensée de schisme. Sa devise est restée celle de ses devanciers : *silere, orare, pati*. Pour elle il n'y eut, il n'y aura jamais de jansénisme.

***

On connaît maintenant le sens et la pensée capitale de cette longue apologie. Elle n'offre rien d'inattendu pour qui connaît les écrits des grands jansénistes : depuis les *Provinciales*, la thèse n'a point varié; mais qu'il est intéressant de la voir reprise, développée, historiquement commentée par un homme de notre temps dont elle a inspiré toute la vie ! Puis, comment concevoir le prestige que Port-Royal continue d'exercer sur les imaginations, si l'on ignore les assises spirituelles du jansénisme?

L'influence religieuse de Port-Royal agit pendant le XVIIIe siècle sur une grande partie des catholiques français; elle se perpétue au XIXe siècle sur quelques consciences rigides et scrupuleuses; on peut même dire qu'il existe encore aujour-

d'hui une sorte de jansénisme latent ; on a pu naguère s'en apercevoir aux protestations qui s'élevèrent, lorsque Pie X ordonna au clergé d'avancer l'âge de la première communion ; mais les grandes disputes sur la grâce ne passionnent plus personne. Les chrétiens ont perdu le goût des controverses, et, si un livre janséniste leur tombe entre les mains, ils le lisent sans péril pour leur foi, tant ils sont devenus indifférents aux subtilités des théologiens. D'ailleurs, ce n'est point parmi eux que Port-Royal a trouvé ses amis les plus fervents. Il est vrai, le mot de Renan : « Qui admire et aime maintenant ces grands hommes d'un autre âge ? Nous autres qu'ils eussent sûrement traités de libertins. »

On dira que l'admiration et l'amitié des libertins ne sont point pures de tout alliage, qu'en exaltant les vertus des hérétiques, certains ne sont pas fâchés de décocher une flèche aux orthodoxes, que ceux qui sont affranchis de toute règle religieuse, méprisent volontiers les « tièdes » et se plaisent à célébrer le mérite des ascètes. Sans doute. Il n'en reste pas moins que des esprits probes et sincères subissent l'ascendant moral et intellectuel de Port-Royal, que le nombre en augmente chaque jour, et qu'il s'est peu à peu formé une sorte de port-royalisme laïque.

Sainte-Beuve en a été le fondateur, il en reste le patron. Dans la page célèbre qui termine son *Port-Royal*, lui-même a défini son œuvre lorsqu'il s'adresse à tous les héros de l'admirable histoire qu'il vient de conter : «... J'ai compté les degrés de l'échelle de Jacob. Là s'est borné mon rôle, là mon fruit... J'ai été votre biographe, je n'ose dire votre peintre ; hors de là, je ne suis point à vous... Je ne vous ai point imités, je n'ai jamais songé à faire comme vous, à mettre au pied de la Croix (ce qui n'est que la forme la plus sensible de l'idée de Dieu) les contrariétés, les humiliations même et les injustices que j'éprouvais à cause de vous et autour de vous... J'ai eu beau faire, je n'ai été et ne suis qu'un investigateur, un observateur sincère, attentif et scrupuleux. » Quand parut la première partie de l'ouvrage, les purs jansénistes furent « saisis d'indignation et de chagrin :» l'« auteur de *Volupté* » se permettait de toucher aux choses saintes, de pénétrer dans le cloître, d'en user familièrement avec les plus illustres des « messieurs : » quel scandale ! « *Sancta sanctis*, les choses saintes pour les

saints, ou du moins pour ceux qui travaillent avec humilité et componction à le devenir. » Cela s'écrivit en 1843. Depuis, il a fallu reconnaître qu'après tout Sainte-Beuve avait travaillé à la gloire de Port-Royal plus sûrement que tous les pieux hagiographes. Gazier ne lui a jamais pardonné telle page où il laisse voir l'agacement que lui cause la manie disputeuse des docteurs jansénistes, telle autre où il parle du « déclin » de Port-Royal. Il y a quelques années, l'ouvrage de Sainte-Beuve ne figurait pas encore sur les rayons de l'oratoire-musée de Port-Royal, où s'alignent les diverses histoires du jansénisme. Cependant l'ostracisme a cessé. En composant son *Histoire du mouvement janséniste*, Gazier déclare n'avoir eu d'autre ambition que d' « améliorer » Sainte-Beuve. »

C'est de Sainte-Beuve qu'est venue l'initiation. C'est lui qui, par la sûreté de ses investigations, la vivante beauté de ses tableaux et de ses portraits, la finesse de ses analyses morales, a éveillé les curiosités et les sympathies; mais les curiosités ne se sont pas lassées, les sympathies se sont avivées. Les six volumes de Sainte-Beuve continuent d'enchanter une foule de lecteurs. Il n'est point de site plus visité que le vallon où fut le monastère, et si les milliers de visiteurs qui le traversent par un dimanche d'été, n'ont pas, tous, les pieuses pensées qui animaient les pèlerins d'autrefois, on voit souvent des regards graves et attentifs se fixer sur le masque mortuaire de la mère Angélique.

Nous ne demandons pas tous à Port-Royal les mêmes enseignements et les mêmes émotions, mais il peut à chacun de nous donner une leçon, suggérer une méditation. Pour le moraliste, c'est une magnifique école d'énergie et d'abnégation, fondée sur la doctrine en apparence la plus désespérante, en réalité la plus propre à engendrer l'héroïsme, car moins l'homme se sent libre, plus il tend sa volonté. Pour l'historien, c'est un des sommets du XVIIe siècle; or, chaque jour, nous sentons davantage que le génie de la France a, ce temps-là, réalisé son chef-d'œuvre. A l'écrivain Port-Royal apprend le goût et la décence, car « seul, dit Renan, il a connu la simple allure de la belle antiquité, ce style qui laisse chacun à sa taille, ne donne pas les airs du génie à celui qui n'en a pas, mais, comme un juste vêtement, est l'exacte mesure de la pensée, et ne cherche d'autre élégance que celle qui résulte d'une

rigoureuse propriété. » Enfin, deux des plus grands noms de la littérature française sont étroitement unis à celui de Port-Royal. Les bustes de Pascal et de Racine placés à l'entrée du musée de Port-Royal sont de bons emblèmes. Certes, Pascal ne doit pas son génie à Port-Royal, mais, — c'est encore une remarque de Renan, — il lui doit « sa vérité. » On en peut dire autant de Racine : ses maîtres ne firent pas seulement de lui un bon helléniste, ils lui donnèrent *leur vérité*, cette vérité janséniste qui fait le tragique de son théâtre; et il est aussi janséniste, autant par la forme que par l'intention, son *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*.

Le souvenir de grandes vertus et de chefs-d'œuvre immortels, des fantômes et des gloires, voilà donc ce qui aujourd'hui nous rend Port-Royal si cher et si vénérable. Ce sont les hommes qui nous attirent, non la doctrine. Mais comme, pour une large part, ces hommes durent à cette doctrine l'originalité de leur génie ou la beauté de leur caractère, nous voulons connaître le fond de la dispute où les avait engagés leur conscience de chrétiens. Pour cela nous ne pouvons trouver meilleur guide que Gazier : son ouvrage n'est pas seulement une belle contribution à l'histoire religieuse, c'est la confession d'un janséniste qui, lui, ne répudie rien de l'héritage de Port-Royal.

ANDRÉ HALLAYS.

REVUE SCIENTIFIQUE

LE RYTHME DES OCÉANS

M. Fichot, membre du Bureau des Longitudes, est à présent notre meilleur spécialiste de la science des marées. Il vient de leur consacrer un petit ouvrage excellent (1) et d'autant plus heureusement venu que le problème de l'utilisation industrielle des marées est plus que jamais à l'ordre du jour.

Ce petit volume est éloigné autant qu'il est possible, — c'est-à-dire non complètement, — de l'ésotérisme mathématique qui interdit aux non initiés l'accès des grands traités relatifs à la question, et notamment de l'ouvrage classique d'Henri Poincaré. Il fournit un aperçu vraiment suggestif du problème des marées tel qu'il se pose aujourd'hui.

Et puis l'ouvrage est fort bien écrit. M. Fichot n'est pas de ces techniciens froncés qui se croiraient déshonorés d'exprimer des pensées ardues sous une forme qui ne fût pas rébarbative. Qu'il en soit remercié. Ce n'est point d'ailleurs que cet élégant penchant pour une forme littéraire ne lui inspire parfois des images dont on pourrait disputer. Lorsqu'il cite tel auteur qui affirme sérieusement que la gravitation newtonienne embrasse tous les êtres, et que la loi qui régit les cœurs et les consciences n'est qu'un corollaire de la formule du carré de la distance, on est tenté de penser que « comparaison n'est pas raison. » Lorsqu'il assimile et identifie presque la sympathie qui unit et attire certains êtres à la résonnance ondulatoire qui contribue à créer et à délimiter les bassins océaniques, on est plus charmé que convaincu. Ce sont là les bleuets nécessaires à tout

(1) *Les marées et leur Utilisation industrielle*, par E. Fichot, ingénieur hydrographe en chef de la marine, Gauthier-Villars, 1923.

champ de blé, les fleurettes qui rendent plus léger un exposé difficile. De cet exposé M. Fichot s'est tiré admirablement, et je serai le dernier à les lui reprocher.

Le rythme murmurant du flux et du jusant qui soulève vers les cieux la mer étincelante, puis la laisse retomber, comme épuisée de son effort éternel, a longtemps paru un mystère insondable. Un ancien appelait les marées le tombeau de la curiosité humaine.

Pourtant on trouve déjà dans de très vieux livres des explications dont la poésie ou l'imprévu fait presque pardonner l'absurdité. Pour les anciens Chinois, la mer étant le sang de la Terre, les marées n'étaient que le battement de son pouls. Rien de plus simple comme on voit. Un des premiers qui aient eu l'intuition de l'origine astrale des marées est peut-être certain auteur oriental du XIII[e] siècle. Il s'appelait, si je me souviens bien, Zakariyya Ibn Muhammad Ibn Mahmud Al Qazvini. Pour lui, l'élévation périodique des mers est due au soleil dont la chaleur dilate les eaux et les oblige à occuper un volume plus grand qu'en son absence. C'était faux, mais fort ingénieux, et cela contenait plus d'esprit scientifique qu'on n'en eût pu trouver alors dans toute l'Europe.

Il a fallu attendre Newton puis Laplace et Poincaré, pour comprendre que la cause principale des marées réside dans la lune et pour rendre compte des singularités du phénomène.

Dans sa lumineuse introduction synthétique, M. Fichot nous rappelle cependant que, dès le premier siècle avant Jésus-Christ, le philosophe stoïcien Posidonius, dont Cicéron suivit les leçons à Rhodes, nous a laissé un tableau exact des concordances qu'il avait observées sur la côte d'Espagne entre les variations diverses, mensuelles et même annuelles, des marées et les mouvements de la lune et du soleil. Le fil conducteur était trouvé.

En fait, le problème n'a pas beaucoup préoccupé les anciens Grecs, curieux de tout pourtant. C'est que, — nous verrons pourquoi tout à l'heure, — la Méditerranée n'a guère de marées notables. Aussi l'*Odyssée* ne parle pas des marées, bien qu'elle nous initie sans omettre un détail à tout ce qui concerne la navigation dans les mers helléniques.

Galilée lui-même s'est trompé au sujet des marées. Pour lui la lune n'y est pour rien. Cette négation dans la bouche du grand Italien provenait évidemment de sa répugnance à l'égard de toutes les idées scolastiques, répugnance poussée jusqu'à l'excès..., qui en tout est un défaut.

C'était un grand adversaire des « qualités occultes. » La périodidité, le synchronisme signalé par Posidonius ayant été confirmé, la question s'était posée de savoir comment cette action extérieure des astres sur les océans pouvait s'exercer.

Par une « espèce d'attraction » analogue au magnétisme, répondait Scaliger. Par une « tendance » des eaux de la mer à suivre les corps célestes dans leur révolution vers l'Ouest, disait Bacon. Et Képler attribuait à la « vertu attractive » de la lune la course des eaux vers la barrière occidentale.

On a beaucoup plaisanté et dénigré le mysticisme qui gît dans ces explications par des qualités occultes. M. Fichot lui-même trouve que « entre la vertu attractive de Képler et la gravitation newtonienne, il y a tout l'abîme qui sépare une pure rêverie d'une véritable théorie scientifique. » Il me semble qu'il y a dans tout cela un malentendu. Newton a trouvé que la « vertu attractive » de Képler a un caractère universel ; il en a donné une expression mathématique simple, exacte qui rend compte des phénomènes passés et prévoit les futurs. Mais en tant qu'*explication qualitative* (et non plus seulement d'expression quantitative) des choses, nous ne savons rien de plus avec Newton qu'avec Képler. Non, on ne peut pas dire que « Newton a mis à nu le ressort même de la Nature. »

Le pourquoi, le *primum movens* de l'attraction nous reste caché avec l'un comme avec l'autre. On a raison certes de dénigrer et de repousser du pied les qualités occultes. Newton lui-même savait très bien, — et il l'a dit expressément, bien que ses commentateurs s'y soient parfois trompés, — qu'il n'expliquait pas l'attraction.

En vérité, je crois que toutes les qualités sont occultes. Ce qui est qualité pure dans le monde extérieur est dénué de toute signification objective. La science ne peut et ne doit connaître que les relations, les rapports des objets, le *comment* et non le *pourquoi*.

Avec Newton, l'« attraction » des corps n'est pas moins occulte et mystérieuse qu'avec Képler et les scolastiques, quelque nom qu'on lui donne.

Le seul physicien qui ait peut-être arraché à la gravitation quelque chose de son caractère occulte est Einstein, selon qui elle cesse d'être une force attirante, pour devenir une conséquence naturelle de la courbure spatiale du monde extérieur. Ici vraiment l'occulte a été délogé jusqu'aux confins du connaissable.

Et c'est pourquoi j'ose n'être pas d'accord avec M. Fichot lorsqu'il

reproche à la conception einsteinienne d'être « si complètement vide de tout contenu physique. » Je dirais plutôt, au contraire, la comparant aux doctrines antérieures, et singulièrement à la newtonienne, que de toutes elle est la plus complètement vide de tout contenu métaphysique, occulte. Par son contenu physique, — dont elle a élagué tout ce qui ne l'était point, — elle ne le cède à nulle autre, bien au contraire, puisque nous lui devons des *faits physiques* nouveaux insoupçonnés de ses devancières.

Ces querelles de détail, sur des points que l'on peut discuter et que l'on discutera toujours, n'enlèvent rien à la haute valeur de l'exposé si clair et si compréhensif que M. Fichot a fait d'une des questions scientifiques les plus difficiles de l'heure présente.

Il cite quelque part la remarque de Laplace, qu'il ne faut pas mesurer la simplicité des lois de la nature par notre facilité à les concevoir. Cette pensée est à rapprocher de : « La nature ne se soucie pas des difficultés analytiques. » M. Fichot attribue cet aphorisme célèbre à Fourier. On a coutume d'en laisser la paternité à Fresnel. Qui a raison?

J'aime assez, parmi d'autres non moins imagées, cette définition que notre auteur donne de l'éther : monstre physique dont on sait tout lorsqu'on a compris qu'il est incompréhensible. Tel est en effet à peu près le dernier mot de la science là-dessus.

La place me manque pour suivre notre guide à travers le savant dédale de son exposé. Je dois me borner à quelques points essentiels et caractéristiques.

La partie de la surface terrestre qui est tournée vers la lune (et qui a celle-ci à son zénith) est attirée par elle plus que le centre de la terre qui est plus loin. Cette différence d'attraction n'a pas d'effets considérables, en première analyse, sur la croûte terrestre solide, à cause de sa rigidité qui l'empêche à peu près de se déformer. Au contraire, les liquides des océans subissent docilement cette action et forment une intumescence dirigée vers la lune. Pour la même raison, à l'antipode du point terrestre qui a la lune à son zénith, les liquides océaniques étant plus loin d'elle que le centre de la terre, sont moins attirés que lui et forment une intumescence symétrique de la première et dirigée en sens contraire. La terre tourne en vingt-quatre heures (en vingt-cinq heures par rapport à la lune.) Un lieu donné aux bords des océans rencontre donc successivement dans ce temps les deux intumescences en question. De là les deux marées diurnes qu'on observe généralement.

Telle est l'explication classique et élémentaire qui est le plus souvent donnée du phénomène des marées.

Elle est spécieuse pour ne pas dire fausse. Un calcul simple le montrera. En un lieu donné de la surface terrestre sur lequel la lune se lève puis se couche, la force perturbatrice exercée par l'attraction lunaire a des valeurs successives variables. Entre la plus grande et la plus petite, le calcul montre que la différence représente moins de la cinq-millionième partie de la valeur de la pesanteur à la surface terrestre. Supposons un poids d'un gramme à la surface du sol. Il suffirait de le soulever d'un demi-mètre environ, pour que, par l'effet de son éloignement accru par rapport au centre de la terre, il éprouvât une diminution de poids équivalente à celle que l'attraction lunaire produit sur lui dans les conditions les plus favorables.

Par où l'on voit que les forces mises en jeu dans les marées sont insignifiantes. On les trouverait encore bien plus faibles, si on refaisait ce calcul pour le soleil.

Comment donc ces forces minimes peuvent-elles engendrer les effets grandioses que nous manifestent les marées?

Est-ce par le mécanisme simpliste relaté ci-dessus? Il est facile de voir que non. Dans ce mécanisme l'intumescence tidale se produit au point qui a la lune à son zénith. C'est donc la perturbation apportée par la lune dans la direction verticale, c'est la composante verticale de cette perturbation, qui agirait efficacement. Admettons un océan d'une profondeur uniforme égale à 5 000 mètres (ce qui est plus que la profondeur moyenne de tous les océans terrestres) couvrant tout le globe supposé sphérique. Si on calcule quelle serait la forme d'équilibre d'un tel océan sous l'action de la seule composante verticale de l'attraction lunaire, on trouve que la surface serait un ellipsoïde de révolution dont le grand axe serait bien dirigé vers la lune, mais tellement peu allongé vers elle qu'il n'y aurait qu'une différence de neuf dixièmes de millimètre entre les longueurs de ce grand axe et du petit. C'est à cette dénivellation extrême que se réduirait la marée.

Il en résulte péremptoirement que celle-ci ne peut être causée, que pour une part infime, par la composante verticale de l'action lunaire.

L'agent essentiel des marées est la *composante horizontale* de cette action, qui est précisément nulle, là où la composante verticale est maxima, là où la lune est au zénith. Qu'est-ce à dire? Voici. La moitié de la terre qui est éclairée par la lune est séparée de l'hémisphère

non éclairé par un grand cercle. Partant de ce grand cercle, déplaçons-nous à la surface du globe en nous dirigeant vers la lune. Autrement dit, ayant d'abord la lune à notre horizon (et abstraction faite, un instant, de la rotation terrestre), déplaçons-nous de façon à voir monter la lune au-dessus de l'horizon. Les molécules liquides des lieux où nous arrivons successivement, dans ce mouvement, sont attirées par la lune, attirées plus que le centre de la terre. Cette attraction les déplace vers la lune, mais commes elles sont pesantes, le résultat est finalement qu'elles sont mues horizontalement dans la direction du point qui a la lune à son zénith. La force qui les meut dans cette direction est la composante horizontale de l'action lunaire. Elle tend à produire dans les océans des déplacements horizontaux, des courants d'eaux dirigés de toutes parts vers le lieu où la lune est zénithale.

Ce sont ces courants d'eau horizontaux qui sont les agents essentiels des marées. C'est qu'ils agissent en accumulant leurs effets sur les 10 000 kilomètres qui mesurent le quart du tour de la terre, tandis que la composante verticale de l'action lunaire n'agit que sur la profondeur relativement très faible des océans.

En fait, si, reprenant notre hypothèse ci-dessus d'un océan de 5 000 mètres de profondeur uniforme entourant le globe, on calcule la marée produite sur lui par la composante horizontale de l'action lunaire, on trouve qu'elle est 600 fois plus ample que la marée due à la composante verticale.

L'intumescence produite au lieu où la terre est zénithale, — abstraction faite de la rotation terrestre, — y est causée, non par l'action verticale de la lune, mais par la rencontre, par le conflit des courants de marée venus de toutes parts en ce point, et qui s'y heurtent en produisant un immense bourrelet liquide.

On comprend facilement maintenant pourquoi les mers relativement étroites et sans communication suffisante avec les grands océans, — comme la Méditerranée, — sont presque dépourvues de marées. Supposons un instant la lune au zénith du centre de la Méditerranée. La différence des actions lunaires en ce point, et à l'extrémité de cette mer, est trop faible pour produire des courants horizontaux capables de créer, par leur conflit au point central, une intumescence importante.

Mais le phénomène n'est pas encore aussi simple que cela. D'abord, il y a l'action perturbatrice du soleil qui, pour être un peu plus faible que l'action lunaire, n'en est pas moins importante. Or

ces deux actions ne sont que rarement synchrones, ou du moins synergétiques en un même lieu. Tantôt elles se contrarient, tantôt elles se renforcent plus ou moins, D'autre part, la déclinaison de la lune est continuellement changeante. Elle est tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de l'équateur, et, lorsqu'elle passe au méridien d'un lieu donné, elle est plus ou moins haut sur l'horizon, les différences pouvant être énormes à quelques jours d'intervalle. Il en est de même du soleil, quoique à un degré moindre.

Tout cela fait que l'intensité et la direction du champ perturbateur produisant les marées, varient continuellement et d'une manière fort compliquée. De là, dans les caractéristiques des marées en chaque lieu, des périodicités multiples et qui, plus ou moins superposées, concordantes ou discordantes, amènent dans les phénomènes la grande diversité qu'on observe.

La plus connue, populairement, de ces périodicités est celle qui, deux fois par mois, — à la pleine et à la nouvelle lune, — renforce la marée, la direction du soleil et celle de la lune étant alors sensiblement les mêmes et leurs actions concourant. Toutes ces périodicités sont aujourd'hui assujetties au calcul et en particulier aux méthodes de l'analyse harmonique. On possède d'ailleurs des appareils ingénieux, des *Tide Predictors* (ici comme dans le sport, la terminologie anglaise triomphe), qui, aussi bien que le calcul, permettent de tracer longtemps à l'avance pour quelque lieu que ce soit, et en partant des données observées, le tableau des marées, heures et amplitudes.

Mais tout cela ne suffit point encore à donner au « phénomène-marée » ses caractéristiques singulières. Car enfin, pourquoi toutes les différences qu'on constate d'un point à l'autre du globe, et si surprenantes qu'on pourrait douter qu'il s'agit partout d'un seul et même phénomène? Pourquoi, tandis que les fervents du bain sur nos plages françaises ont leurs deux pleines mers quotidiennes, pourquoi ceux qui se baignent à Doson, la grande station estivale du Tonkin, ne voient-ils qu'une seule pleine mer en vingt-quatre heures. A Tahiti, au lieu de retarder chaque jour d'une heure comme partout ailleurs, et comme la lune elle-même retarde sur le soleil, pourquoi les pleines et basses mers ont-elles toujours lieu vers les mêmes heures, « comme si la mer, rebelle au joug de la lune, se faisait ici la suivante docile du soleil? »

Pourquoi dans le canal de Saint-Georges, près du petit port irlandais de Courtown, le niveau de la mer reste-t-il sensiblement inva-

riable, alors que règnent de forts courants alternatifs ? Pourquoi au contraire, à 150 kilomètres seulement plus au Nord, dans cette même mer d'Irlande, à l'Ouest de l'île de Man, y a-t-il une aire assez vaste où le courant est constamment nul, tandis que l'amplitude verticale de la marée est considérable? Bref, pourquoi dans les amplitudes, les heures, les rythmes, les périodicités des marées, observe-t-on tant de différences énormes, non pas seulement d'une époque à l'autre, mais le même jour d'un lieu à l'autre?

C'est ici qu'interviennent les facteurs locaux, la configuration particulière et variable des fonds et des bords océaniques. La lune et le soleil causent les marées, mais c'est la surface terrestre qui les forme, qui les modèle.

Il est facile de comprendre pourquoi. Considérons un pendule auquel on imprime un choc, une impulsion. Quelle que soit cette impulsion, le pendule ne tardera pas à prendre une oscillation toujours la même par sa durée, uniforme, dont la période dépend exclusivement de la matière du pendule et de ses dimensions. Le pendule a adapté, a « naturalisé, » si j'ose dire, le choc reçu. Ce même choc se fût traduit sur un pendule différent par une oscillation uniforme différente.

Pareillement, donnons un choc à un diapason ou à la corde d'un instrument. Ce diapason et la corde répondront par leur son propre, toujours le même, s'ils sont dans des conditions constantes; ils vibreront, mais suivant le rythme de la vibration qui leur est particulière ou de ses harmoniques.

Bref, les corps matériels qui subissent des déplacements périodiques, des mouvements vibratoires, ne sont susceptibles que de certains rythmes qui leur sont propres à l'exclusion des autres, et qui seuls sont compatibles avec leurs natures et leurs dimensions. Essayez de faire battre la seconde à un balancier simple de dix mètres de longueur. Vous n'y arriverez pas plus qu'à changer d'une octave le *la* d'un piano bien accordé, quelle que soit la façon dont vous attaquez cette note.

Secouez une cuvette ou une carafe, à moitié pleine d'eau. Vous remarquerez que, quelle que soit la nature du choc, l'eau se mettra à y osciller toujours du même rythme.

Il existe une sorte de sympathie, d'accord, d'harmonie préétablie entre tel objet et tel rythme, qui fait que l'un ne peut vibrer que suivant la norme de l'autre. N'est-ce pas un peu aussi ce que nous voyons dans le domaine des sentiments, et singulièrement de l'amour?

Cette sympathie, les physiciens l'appellent prosaïquement la résonnance.

Eh bien ! la résonnance paraît jouer, dans la formation des marées et dans leurs caractéristiques locales, un rôle essentiel.

On a depuis longtemps observé dans les lacs des vibrations, — causées par des ébranlements atmosphériques ou autres, — des oscillations d'ensemble de leurs masses aqueuses qu'on appelle des *seiches*. Les physiciens suisses, américains et japonais en particulier ont fait là-dessus de fort beaux travaux.

Il est maintenant prouvé que les seiches sont des oscillations propres des lacs, conditionnées par la configuration et les dimensions de ceux-ci, de même que les oscillations sonores des cordes instrumentales sont fonction de leur longueur, de leur épaisseur, de leur matière.

On possède des formules qui permettent, connaissant les dimensions d'un lac de forme à peu près régulière, de calculer les périodes des seiches qui doivent s'y produire. Les résultats du calcul sont en bon accord avec les faits observés.

Quand le lac a une forme irrégulière, le calcul devient compliqué. Les physiciens japonais ont tourné la difficulté par une ingénieuse méthode expérimentale. Des modèles réduits des baies à étudier sont immergés dans un bassin rectangulaire où des ondulations sont produites par un pendule oscillant de longueur variable. Lorsque la période d'oscillation du pendule coïncide avec celle de l'oscillation propre du modèle, il se produit dans ce dernier une oscillation de très grande amplitude qui persiste longtemps après qu'on a arrêté le pendule lui-même. De même, lorsque vous heurtez successivement les diverses notes d'un piano en présence d'un diapason, celui-ci se met à vibrer lorsqu'arrive la note avec laquelle il est en résonnance. De la période ainsi observée les Japonais déduisent celle de la baie au moyen du principe de similitude. Cette recherche est d'ailleurs pour eux d'un grand intérêt pratique, car les seiches de très grande amplitude, les *tsumanis* des baies japonaises ont souvent causé de véritables désastres.

C'est ce même phénomène de résonnance qui semble précisément la cause efficiente des singularités des marées, et qui en fournit l'explication la plus rationnelle. Il s'attache donc un intérêt puissant à la détermination précise des périodes d'oscillation propre des grands bassins océaniques, comme aussi, en seconde analyse, des détroits, baies, plages, estuaires divers.

Ce problème est malheureusement très difficile à résoudre par la théorie. Henri Poincaré a bien donné les formules complètes de la théorie des marées ; mais elles sont d'une application malaisée et conduisent à des calculs numériques pratiquement inextricables.

Un hydrographe américain, M. Rollin A. Harris, a pensé qu'on aurait une solution suffisamment approchée en faisant abstraction des complications locales et en traitant par le calcul les bassins océaniques comme des volumes géométriques définis, sous réserve de corriger ensuite les résultats par certaines données empruntées à l'expérience et confirmées par la théorie dans les cas les plus simples. En procédant ainsi, Harris a découpé l'ensemble des océans en un certain nombre de zones partiellement fermées qu'il appelle des *systèmes*, et dont il a pu calculer facilement les périodes d'oscillation propre.

Il trouve de la sorte que certains de ces systèmes ont des périodes fondamentales voisines d'un demi-jour. D'autres ont des périodes voisines d'un jour.

Les premiers, les *systèmes demi-diurnes*, sont au nombre de sept : Nord-Atlantique, Sud-Atlantique, Nord-Pacifique, Sud-Pacifique, Nord-Indien, Sud-Indien, et Sud-Australien. L'espace me manque pour indiquer les limites géographiques de chacun de ces systèmes qui ont une période voisine pour les uns d'un demi-jour solaire, pour les autres d'un demi-jour lunaire (12 heures 25 minutes de temps moyen).

Les *systèmes diurnes* d'Harris ont des périodes d'oscillation propre voisines d'un jour lunaire (24 heures 50 minutes de temps moyen). Les deux principaux sont le Nord-Pacifique et l'Indien.

La mer de Chine constitue un bassin à peu près fermé, dont la longueur est sensiblement égale au quart de la longueur d'onde diurne, et qui débouche sur le système diurne Nord-Pacifique. Les ondes de la mer de Chine sont donc des harmoniques des ondes du Nord-Pacifique. Elle se comporte comme un résonnateur par rapport à lui. Le mouvement des marées pourra de ce fait y acquérir une grande amplitude. Ce qu'on constate.

Cette remarquable conception, dont je ne puis qu'esquisser ici l'idée maîtresse, a naturellement été beaucoup critiquée, comme tout ce qui est hardi, nouveau, vaste, suggestif. Henri Poincaré en a noté avec pénétration les points faibles. Mais il l'admirait cependant et pensait qu'une synthèse définitive, que seul l'avenir peut nous donner, empruntera à celle d'Harris une part notable de ses grandes lignes.

M. Fichot de son côté est justement séduit par la puissance expli-

cative et la haute envergure philosophique de cette théorie, et aussi par les remarquables vérifications qui la sanctionnent. L'océan est conçu dans son ensemble comme un assemblage de divers bassins qui se comportent individuellement comme des résonnateurs vis à vis de l'action luni-solaire perturbatrice, ou du moins vis à vis de certaines périodes composantes de cette action. Dès lors, chacun de ces bassins devient le siège d'une marée dominante qui tend à se propager en dehors des limites du système et y interfère avec les marées prépondérantes distinctes des bassins voisins.

Sans qu'il me soit possible d'entrer ici dans le détail, il faut constater que les caractéristiques les plus importantes de toutes les mers du globe se trouvent fort bien expliquées, lorsqu'on les calcule en partant de la conception de Harris.

Pour ne prendre qu'un exemple, — entre cent, — de ces vérifications saisissantes, nous avons vu que la mer de Chine se comporte comme un résonnateur vis à vis du système diurne Nord-Pacifique sur lequel elle débouche. D'autre part, l'onde semi-diurne, — qui est partout ailleurs prépondérante, étant l'onde fondamentale de la marée lunaire, — n'arrive dans le golfe du Tonkin qu'après avoir contourné par le Nord et le Sud l'île d'Haïnan, de telle sorte que les deux branches de cette onde interfèrent et s'annulent ensuite. D'où le caractère exclusivement diurne de la marée dans cette région, que nous avons signalé plus haut et qui a été longtemps considéré comme une anomalie.

Telles sont quelques-unes des clartés que le calcul projette aujourd'hui sur les rythmes marins. Si Neptune ne sillonne plus les vagues dans sa conque d'or, parmi les tritons bondissants et les souples sirènes, nous pouvons nous en consoler. Le trident en carton doré de la mythologie n'égale pas le compas glorieux d'un Newton ou d'un Poincaré. En allant chercher jusqu'aux astres les causes du mouvement des eaux, nous avons agrandi, vivifié la poésie de la mer. Sa plaintive musique n'a pas moins de charme qu'au temps du vieil Homère et ses tempêtes mêmes demeurent apaisantes, qui évoquent l'universelle fluidité des choses et le néant des fracas les plus superbes.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. Delcassé, ancien ministre des Affaires étrangères, est mort subitement à Nice. Le Gouvernement de la République a décidé que des obsèques nationales célébreraient la mémoire du patriote éclairé qui, durant son long passage au quai d'Orsay, de 1898 à 1905, prépara et réalisa les accords avec l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, grâce auxquels la France a pu développer son œuvre au Maroc et grouper des concours amicaux pour repousser l'agression germanique. Le Président du Conseil, devant le cercueil de ce bon serviteur de la grandeur française, a retracé sa carrière ministérielle et rappelé avec émotion les tortures de ce père, dont les Allemands martyrisèrent ignoblement et tuèrent lentement le fils prisonnier de guerre.

L'Angleterre a tenu, elle aussi, à rendre hommage au ministre qui travailla au rapprochement des deux pays et signa l'accord de 1904; et la presse française, à propos de cette mort, a célébré une fois de plus les mérites de l'entente cordiale. Elle a même parlé d'alliance; or, au sens exact du terme, ni avant, ni pendant, ni après la guerre, il n'a existé une alliance franco-anglaise; il y a eu, pendant la guerre, collaboration de fait sans autre engagement que celui de ne pas signer une paix séparée. Il est important, au moment où tant de Français et de loyaux Anglais s'attristent de ne pas voir, dans une crise comme celle que nous traversons, les deux Gouvernements et les deux armées marcher la main dans la main, de redire le caractère précaire, occasionnel, limité, qu'ont toujours eu ces accords franco-britanniques d'où les ministres qui ont cru posséder la confiance du Gouvernement de Londres, comme M. Delcassé ou M. Clémenceau, n'ont jamais réussi à faire sortir une alliance. Lorsque M. Delcassé arriva au quai d'Orsay en 1898, l'Angleterre commençait à prendre ombrage de l'essor économique, colonial et maritime de l'Allemagne. En même temps disparaissaient un à un les sujets de litige

colonial entre la France et l'Angleterre : de 1893 à 1898, M. Hanotaux signait quatorze conventions réglant autant de difficultés aiguës; une seule restait, celle d'Égypte, que M. Delcassé allait régler tant bien que mal après la crise de Fachoda ; désormais le terrain était libre pour une entente. En Angleterre, les partisans d'un accord avec l'Allemagne reculaient ou changeaient d'avis : le 30 novembre 1899, M. Joseph Chamberlain préconisait à Leicester une alliance avec l'Allemagne; le 25 octobre 1901, il tenait à Édimbourg un langage tout opposé. Entre ces deux dates se place le revirement de la politique britannique. De 1898 à 1901, à plusieurs reprises, le *Foreign Office*, dirigé par lord Salisbury, tenta encore d'arriver à une entente avec l'Allemagne. Mais la guerre du Transvaal avait montré à l'Angleterre les faiblesses de son empire ; Édouard VII montait sur le trône; lord Lansdowne entrait au *Foreign Office*. Dans l'histoire du rapprochement franco-britannique, à ces deux personnages revient l'initiative. A travers les crises marocaines et balkaniques « l'Entente cordiale » fit ses preuves, mais jamais elle ne prit forme définitive dans un traité d'alliance qui eût découragé l'Allemagne de nous attaquer en 1914. La victoire gagnée en commun, l'objectif essentiel atteint, c'est-à-dire le danger maritime, colonial et commercial allemand écarté pour longtemps, l'Angleterre, obéissant à un instinct profond de sa race insulaire et aux traditions séculaires de sa diplomatie, est revenue à un système d'équilibre. « Qui je défends est maître, » disait Henri VIII. Cette tactique de contrepoids n'est pas accidentelle ; elle est le fondement même de l'histoire et de la politique britanniques.

Mais l'instinct trompe parce qu'il est immuable et que les circonstances changent. L'erreur du Gouvernement britannique, depuis l'armistice, a été de ne pas comprendre que l'Allemagne possède une puissance de haine et reste une force militaire et économique, dangereuse pour le continent et même pour les îles. Lord Grey disait fortement le 27 février : « Notre sécurité est liée à celle de la France. Ni l'un, ni l'autre de nos deux pays ne peut tenir sans l'autre. » Plus exactement, aucun des deux pays ne peut faire régner l'ordre et la paix sur le continent européen sans le concours de l'autre. Ainsi l'alliance est à la fois indispensable et impossible ; c'est un mirage décevant qui fuit chaque fois qu'on s'imagine le saisir; c'est une conception que conçoit difficilement le cerveau britannique ; il admet « l'assistance, » qui le laisse médiateur et juge, comme dans le pacte illusoire de 1919, mais non l'alliance qui com-

porte des engagements réciproques et permanents. Le plus sage est d'en revenir à une politique d'entente « de cas en cas, » procédure lente et insuffisante, mais du moins réalisable et d'asseoir l'ordre européen sur un système continental. L'Angleterre y trouverait place si elle le souhaitait, et, en tout cas, il ne serait en rien dirigé contre elle.

Dans le « cas » actuel, l'Angleterre hésite et cherche sa voie; elle ne comprend pas ce que lui disent certains Anglais clairvoyants, que la France, une fois de plus, travaille dans l'intérêt général; elle est mécontente de nous parce que nous avons agi sans son aveu et surtout parce qu'au fond de sa conscience, elle est mécontente d'elle-même. « Il ne saurait y avoir de condamnation plus sévère et plus décisive de la politique de l'Europe, et je veux dire aussi de l'Angleterre, que la situation actuelle, » affirmait le 24 M. Asquith. Dans cette condamnation il englobe d'abord la politique franco-belge. La phrase de lord Grey, que nous venons de citer, est précédée d'une autre où il exprime sa conviction que « la procédure adoptée par la France ne résoudra pas le problème. » Lord Derby, membre du Gouvernement, dans un discours, comme toujours, très amical (2 mars), déclare que son cœur est avec nous au delà du Rhin, mais que sa tête reste en deçà; la nation est comme lui, cruellement partagée entre son cœur et ce qu'elle croit être sa raison. Moins amical est le discours de lord Curzon du 27 février, puisqu'il laisse planer un doute sur la légitimité de l'action franco-belge. Il faut toujours répéter que le conflit actuel étant une bataille d'opinion, en même temps qu'une bataille économique, clamer, même sur un ton amical, que la France et la Belgique se trompent et marchent à un échec, c'est, en réalité, favoriser l'Allemagne et l'encourager. Quant aux journaux « libéraux, » comme le *Daily Chronicle* et la *Westminster Gazette*, qui se font l'écho des mensonges ignominieux de la presse allemande et qui en ajoutent de leur cru, ils ne valent pas l'honneur d'une discussion : il suffit de les nommer.

La situation du Cabinet, attaqué par les travaillistes et par M. Lloyd George, sollicité et âprement critiqué par la presse d'Allemagne et les journaux germanophiles d'Angleterre qui incriminent son inaction, pressé d'autre part par les amis de la France, est très délicate. Ne doutons pas que ses membres ne se trouvent souvent dans la douloureuse situation où s'est dépeint avec humour lord Derby. Trois échecs électoraux viennent d'atteindre le Cabinet; trois de ses membres, le colonel Stanley, frère de lord Derby, sir Arthur Griffith

Boscawen, et le major Hills, ont été battus, le premier par un libéral, les deux autres par des travaillistes ; tous les trois, selon la tradition, abandonnent leurs hautes fonctions. L'Angleterre industrielle ne veut plus d'intervention dans les affaires du continent. Mais sir A. Griffith Boscawen n'a succombé que parce qu'il a surgi en face de lui, contrairement à tous les usages anglais, une autre candidature conservatrice qui a glané en peu de jours 2684 voix; ce candidat a dit à l'*Evening News* : « Les votes que j'ai recueillis sont ceux des locataires alarmés et des gens qui voudraient que le Gouvernement pratiquât dans le conflit de la Ruhr une politique d'amitié plus agissante envers la France. » Tels sont les courants contraires qui se heurtent dans l'opinion anglaise.

Le ton des organes travaillistes, qui fait dire, non sans exagération sans doute, au duc de Northumberland que « le parti travailliste est entre les mains des multimillionnaires allemands, » ajoute un prix particulier au rapport que quatre députés travaillistes ont publié après une sérieuse enquête dans la Ruhr. Ils constatent que les ouvriers d'Essen ont une situation beaucoup plus favorable que les ouvriers anglais et qu'il y a peu de chômeurs : « La situation a été probablement bien résumée par ceux qui ont dit que les capitalistes allemands se sont moqués de leurs ouvriers en leur faisant croire qu'ils ne pouvaient pas payer et que les capitalistes français ont trompé les leurs en leur faisant croire qu'ils peuvent faire payer les Allemands. » Ils craignent, avec beaucoup d'Anglais, que si la France s'établit dans la Ruhr, où ils lui attribuent l'intention de rester, elle n'exerce sur le continent une hégémonie industrielle et militaire dangereuse. La réunion du fer et du charbon dans les mêmes mains est un péril pour l'Angleterre. C'est là une idée que les Allemands ont dû inspirer aux travaillistes anglais, puisqu'il est avéré que les grands industriels ont poussé à la guerre précisément pour réunir le fer et le charbon dans leurs mains. « Le traité de paix a séparé les charbonnages des gisements de minerai, laissant les possesseurs de l'un et de l'autre relativement faibles. » N'est-ce pas là, sans ambages, ce que veut l'Angleterre ! « Son prétendu désintéressement ne trompe personne; » elle doit trouver une solution. Et les travaillistes suggèrent que « la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Italie et l'Allemagne internationalisent le bassin charbonnier de la Ruhr » et en confient la gestion à un conseil d'administration international; ainsi seraient assurés à la fois le paiement des réparations et la sécurité de la France. Dans les considérants et la conclusion de ce rapport, si tout n'est

pas à approuver, il y a des vues nouvelles dignes de retenir l'attention.

Lord Curzon, comme les travaillistes, est d'avis que « la solution du problème des réparations n'est pas de celles qui sont réservées à la France, à la Belgique et à l'Italie seules, mais c'est un problème international dans lequel nous sommes également intéressés et je verrai avec plaisir le moment où il sera résolu, non pas par une action individuelle, mais par une action internationale. » Il fait allusion à une intervention de l'Angleterre unie aux États-Unis, ou à un recours à la Société des Nations ; en terminant, lord Curzon indique que la Grande-Bretagne pourrait prendre la direction de la réorganisation et de la pacification de l'Europe. Nous touchons ici à un point délicat. Il faut bien faire remarquer au chef du *Foreign Office* que la question n'est plus entière depuis que la politique de l'Angleterre et celle de l'Allemagne ont acculé la France et la Belgique à une intervention qu'elles étaient loin de souhaiter. Nous avons été forcés de recourir à une méthode sur laquelle même ceux qui la condamnent devraient reconnaître qu'il n'y a pas à revenir et que c'est par cette voie que l'issue doit être trouvée. La France et la Belgique n'admettent aucune entremise entre elles et l'Allemagne. Elles ne méconnaissent pas que les Anglais soient intéressés dans la solution ; mais elles sont résolues à ne pas tirer les marrons du feu pour le profit de ceux qui n'ont pas risqué de se brûler les pattes. « Le meilleur moyen d'empêcher une effusion de sang, écrit avec raison le *Morning Post*, c'est que notre Gouvernement expose clairement à l'Allemagne qu'en aucun cas il n'y aurait intervention, si ce n'est à la requête de la France. » C'est précisément ce que M. Bonar Law, dans son discours du 6, a très loyalement déclaré, en réponse à un amendement travailliste : « le Gouvernement français s'indignerait de toute tentative de médiation. » La France, la Belgique et l'Italie dicteront la paix. Le traité de Versailles subsistera intégralement, mais une convention comportant les garanties les plus précises en assurera l'exécution. Les intérêts anglais ne pourront qu'en bénéficier et il leur sera loisible de se faire entendre. L'Angleterre, à un moment critique, a cessé de marcher à nos côtés ; nous serions heureux qu'elle ne s'en tînt pas au rôle, à nos yeux déplorable, qu'elle a choisi, mais ce n'est pas nous qui le lui avons conseillé.

La situation générale, dans la Ruhr, n'est pas changée. Les Français et les Belges perfectionnent leur occupation, renforcent leur cordon de surveillance douanière, tandis que les fonctionnaires alle-

mands et les agents du Reich, sous couleur de résistance passive, organisent le sabotage actif des voies ferrées et des canaux et multiplient les provocations. Le but est toujours de lasser cette patience des soldats alliés, dont s'émerveillait, le 3 mars, le correspondant de la *Gazette générale du Commerce* d'Amsterdam, et de provoquer un massacre dont ceux qui y poussent ne seraient pas les victimes. L'agence Wolff multiplie les inventions pour faire croire que la Ruhr vit sous un régime de terreur. La répression des violences et des sabotages, surtout de ceux qui pourraient entraîner des accidents, devient plus sévère ; plus nombreuses aussi sont les expulsions et les arrestations de fonctionnaires. Si la population est terrorisée, ce n'est pas par les soldats, dont la tenue exemplaire est constatée par tous les témoins, c'est par les agents du Gouvernement et des sociétés nationalistes. Il n'est pas rare que des commerçants ou de petits fonctionnaires viennent demander à nos autorités militaires de les arrêter pour pouvoir ensuite, sans crainte des représailles, faire du commerce ou travailler avec nous. Le commandement franco-belge procède au désarmement de la police de sûreté (Schupo, Schutzpolizei), qui était la pire instigatrice des troubles : « La Schupo, disait récemment le ministre de l'Intérieur, doit mettre son point d'honneur à se tenir à la tête de la résistance. » Des soldats de la Schupo ayant, à Bochum, maltraité deux officiers français qui s'y promenaient paisiblement, des troupes sont venues, la caserne de la Schupo a été envahie et les soldats désarmés, les fonds des caisses publiques ont été saisis.

La question des transports est résolue et l'accord du général Payot avec les autorités militaires anglaises de Cologne est complet ; la difficulté reste l'extraction du charbon et le chargement des wagons. Une régie des chemins de fer, sous la direction de M. Bréaud, sous-directeur des chemins de fer de l'État, assisté d'un haut fonctionnaire belge, vient d'être organisée et, pour son début, on annonce qu'elle va se trouver en présence d'une grève de quinze jours qui sera, sans doute, comme les autres, partielle; des cheminots nombreux viennent chaque jour s'embaucher sous la direction de nos ingénieurs et concourent avec 12 000 à 13 000 cheminots français et belges à assurer l'indispensable du service. Symptôme bien significatif, nombreux aussi sont les Allemands qui viennent demander à aller servir dans notre Légion étrangère.

Lorsque furent tracées les têtes de pont de Mayence, Coblentz et Cologne qui devaient être occupées par les Alliés, on prit un compas et on décrivit autour de chacune de ces villes, sur la rive droite du

Rhin, un demi-cercle de 30 kilomètres de rayon ; on ne prit pas garde qu'il s'en fallait de quelques kilomètres que les trois zones se recoupassent et formassent une bande continue, si bien que le contrôle du chemin de fer de la rive droite nous échappait, et que l'établissement d'une surveillance douanière était malaisé ; cette inadvertance a été réparée. C'est une conséquence des sabotages et des grèves ordonné par le Reich qui, ici encore, ne peut s'en prendre qu'à lui. Des péniches chargées ayant été coulées dans le canal du Rhin à Herne, les troupes françaises ont occupé, le 3, les ports de Mannheim et de Carlsruhe, sur la rive droite du Rhin, la gare et les ateliers de Darmstadt, nœud important de chemins de fer. Les efforts franco-belges vont se porter maintenant sur l'exploitation économique de la Ruhr ; les gages saisis et consolidés, les transports organisés, il s'agit d'arriver peu à peu à un meilleur rendement : c'est une nouvelle phase de l'occupation qui commence. La perception des impôts s'améliore. Nos troupes ont saisi à plusieurs reprises des sommes importantes destinées à alimenter la résistance, notamment une somme de 13 milliards de marks (10 millions de francs-papier) avec les planches destinées à fabriquer d'autres milliards. La résistance allemande nous oblige à nous installer de plus en plus. La mauvaise volonté de la population va s'atténuant. Le général Degoutte, dans la proclamation qui accompagne son arrêté du 1er mars, déclare que « les fonctionnaires, employés et particuliers qui se conformeront aux ordres des autorités d'occupation, et notamment les contribuables qui acquitteront leurs impôts aux caisses désignées par elles, sont directement placés sous la protection des Gouvernements alliés. Ceux-ci s'engagent à les garantir, dans le présent et dans l'avenir, contre toutes représailles de la part de l'administration allemande, et à ne pas négocier avec le Gouvernement du Reich tant qu'il n'aura pas donné à cet égard des assurances formelles. » C'est là un point très important : il faudra des garanties précises.

L'esprit public évolue lentement ; la fièvre collective qui s'est emparée du peuple allemand et qu'alimentent le Gouvernement et les magnats de l'industrie, sévit du haut en bas de la société. L'Allemagne, toujours disciplinée, obéit au bâton du chef d'orchestre. « Nous avons en Allemagne des fous, » avouait M. Gessler. De fait, les nouvelles les plus folles trouvent créance : tantôt de grandes manchettes annoncent que la France mobilise, tantôt que M. Poincaré va être renversé, tantôt que l'Angleterre ou l'Amérique interviennent. Le peuple allemand est hors de sens, hors d'état d'entendre le lan-

gage de la raison. On affirme que les Français conquièrent par les armes et veulent annexer le bassin de la Ruhr; les évêques luthériens suédois, qui n'ont de la candeur que l'apparence, en appellent aux puissances laïques et religieuses d'une si injuste violence. Passons sur ces insanités; elles n'auraient aucune importance si elles n'étaient inspirées et réglées par le Gouvernement. La rage des dirigeants allemands qui voient renversés leurs projets d'avenir et dévoilé leur ingénieux système d'hégémonie économique et politique par la banqueroute monétaire, s'exprime avec une violence inouïe. Ils font grand état d'un projet de réparations que M. Bergmann devait, assurent-ils, soumettre oralement à la Conférence de Paris; s'ils le publient, comment prouveront-ils qu'ils n'est pas rédigé après coup pour les besoins de la cause? Il s'agit, là encore, d'un trompe-l'œil, d'une de ces manœuvres d'opinion en vue desquelles tout est calculé et mis en scène.

La situation du chancelier Cuno paraît très ébranlée; peut-être serait-il déjà tombé s'il se trouvait quelqu'un pour prendre sa place. A côté des anciens militaires, des hobereaux, qui constituent la vieille droite prussienne, qui restent intransigeants et qui poussent à la rupture des relations diplomatiques et à la guerre, une autre opinion plus opportuniste se dessine, dont M. Stresemann, chef des populistes, se fait le porte-parole; on admet la nécessité d'une négociation, pourvu que ce ne soit pas en tête-à-tête avec la France et la Belgique: bref, le parti des grands industriels se préparerait à céder en sauvant la face et en se donnant l'air de poser des conditions. Les social-démocrates sont plus nets : pour M. Wels, « l'évacuation de la Ruhr doit être le but, non la condition préalable des pourparlers. » Kautsky raille ceux qui voudraient que l'Allemagne entreprît une offensive militaire, et qui comptent sur les Bolchévistes. « Il n'y a pas d'allié moins sûr que la Russie des Soviets. Si nous faisions appel à elle, celle-ci n'aurait aucun scrupule à nous entraîner dans la pire des aventures, pour ensuite, nous abandonner au moment décisif. » Les socialistes, d'ailleurs, ne cessent pas de prêcher la résistance, mais ils admettent qu'elle n'aura qu'une efficacité relative et qu'elle ne peut servir qu'à faciliter les négociations. Un grand patron, M. Krupp von Bohlen, a adressé à Essen, le 5, une allocution à ses ouvriers, qui contraste, par un ton de sérieux et de dignité, avec les extravagances des nationalistes; il semble ouvrir la porte à « une négociation au sujet de l'échange des minerais de fer et de charbon; » il regrette que le Gouverne-

ment allemand n'ait pas su faire comprendre aux peuples français et belge qu'il serait prêt à contribuer, pour une très large part, à la reconstruction des régions dévastées, et à contracter de gros emprunts extérieurs. Ce langage, nouveau dans la bouche d'un grand industriel, est peut-être un signe des temps.

L'occupation des ports de Mannheim et de Carlsruhe et de la gare de Darmstadt a été, pour la presse, le prétexte d'un paroxysme incroyable d'injures et de provocations et, pour le chancelier Cuno l'occasion d'organiser une grande mise en scène. Il a convoqué le Reichstag à une séance extraordinaire le 6 mars; il y a prononcé un long discours qui semble avoir un double objet. Il s'agit d'abord de galvaniser la résistance qui, dans la Ruhr et dans tout l'Empire, fléchit; on parle beaucoup de négociations : puisqu'il faudra en passer par là, mieux vaut plus tôt que plus tard. Le Chancelier veut couper court à cette tendance ; le point central de sa harangue paraît être cette phrase : « Il faut en finir avec les discours sur des négociations et avec les invitations à négocier. Ces invitations devraient s'adresser au peuple français et non au peuple allemand. » Il veut ensuite provoquer des interventions étrangères et il bat le rappel : « L'univers est muet... Après sept semaines de lutte pour le droit de notre peuple, pour le progrès et la paix du monde, nous sommes seuls, encore seuls... Nous luttons maintenant pour la liberté du peuple d'Allemagne, mais nous luttons en même temps afin que l'union loyale des peuples remplace la dictature militaire, nous luttons pour le droit et la justice. » Le Chancelier, dans son zèle, exagère : son Allemagne apparaît mal à l'aise dans le rôle de protectrice du droit. Si le bon droit était, aussi évidemment qu'il le dit, de son côté, l'univers, qu'il accuse d'indifférence, s'en apercevrait, comme il s'est aperçu, en août 1914, qu'il était de l'autre côté. La France, selon lui, a perdu son honneur et elle ne gagnera rien; l'Allemagne a toujours voulu un règlement équitable des réparations; et M. Cuno aligne un compte fantastique de 56 milliards et demi de marks-or, auquel se monteraient les prestations qu'elle a effectuées. Le discours du 6 mars favorisera peut-être l'emprunt or intérieur, que le Reich cherche en ce moment à réaliser; mais il n'est qu'un épisode dans la lutte; il ne nous fait pas avancer d'un pas vers les solutions nécessaires; l'heure est passée des plaidoyers, des sophismes, des mensonges et de la poudre aux yeux.

En face de cette Allemagne agitée, fiévreuse, prête à se jeter peut-être dans les pires folies, la calme résolution de l'opinion française

est frappante. La froide ténacité du Gouvernement en impose au parlement et à la presse. M. Maginot, ministre de la Guerre, a démontré au Sénat, dans un vigoureux et solide discours, la nécessité du service de dix-huit mois pour que la France ait l'armée de sa politique; M. Poincaré l'a appuyé, le 6 mars, et a emporté le vote par 193 voix contre 108. La classe 1921 sera maintenue sous les drapeaux pendant environ deux mois jusqu'à ce que les jeunes soldats de la nouvelle classe soient aptes à la remplacer. M. de Lasteyrie, ministre des Finances, a fait voter un nouveau douzième; il se multiplie pour obtenir de la Chambre un décime additionnel ou toute autre mesure qui manifesterait la volonté du Parlement et du Gouvernement de s'imposer un nouvel effort fiscal. M. Léon Bourgeois s'est vu obligé par son état de santé d'abandonner la présidence du Sénat; l'affectueuse confiance de ses collègues l'avait réélu, en janvier, malgré sa résistance; sa démission est, cette fois, définitive et le Sénat a dû se résoudre à le remplacer. MM. de Selves et Doumergue ont obtenu, au premier tour, le même nombre de voix; au second tour, M. Doumergue l'a emporté par 142 voix contre 133, la majorité absolue étant de 140. M. Doumergue a sans doute bénéficié de l'esprit politique dont il a fait preuve, lorsque, dernièrement, il s'est séparé des radicaux-socialistes de la Chambre pour approuver le Gouvernement et faire voter l'affichage d'un discours de M. Poincaré.

Le Gouvernement belge donne, chez lui et dans la Ruhr, les mêmes preuves de résolution et de ferme patience que le Gouvernement français. M. Theunis, qui s'affirme comme un homme d'État de haute valeur, est venu récemment à Paris où il a conféré avec M. Poincaré; M. Jaspar a prononcé le 1er mars au Sénat, en réponse aux attaques d'un socialiste flamingant d'Anvers, un discours vigoureux qui a été très applaudi; avec les accents d'un honnête homme et d'un patriote, il a montré la Belgique obéissant à ses intérêts en allant avec la France dans la Ruhr : « L'Allemagne pliera, a-t-il terminé, nous n'entendons pas nous retirer de la Ruhr avant que l'Allemagne ait demandé à causer et nous ait fait des propositions raisonnables. Il faut avant tout qu'elle reconnaisse qu'elle est vaincue, définitivement vaincue. Jusque-là, le Gouvernement belge, appuyé par l'immense majorité du Parlement et de l'opinion, restera engagé dans la voie où il est entré, sans faiblesse, la conscience tranquille. »

En Italie, M. Mussolini a fait, lui aussi, au Conseil des ministres, des déclarations intéressantes. Il continuera à prêter à la France et à la Belgique un concours purement économique. Faisant allusion

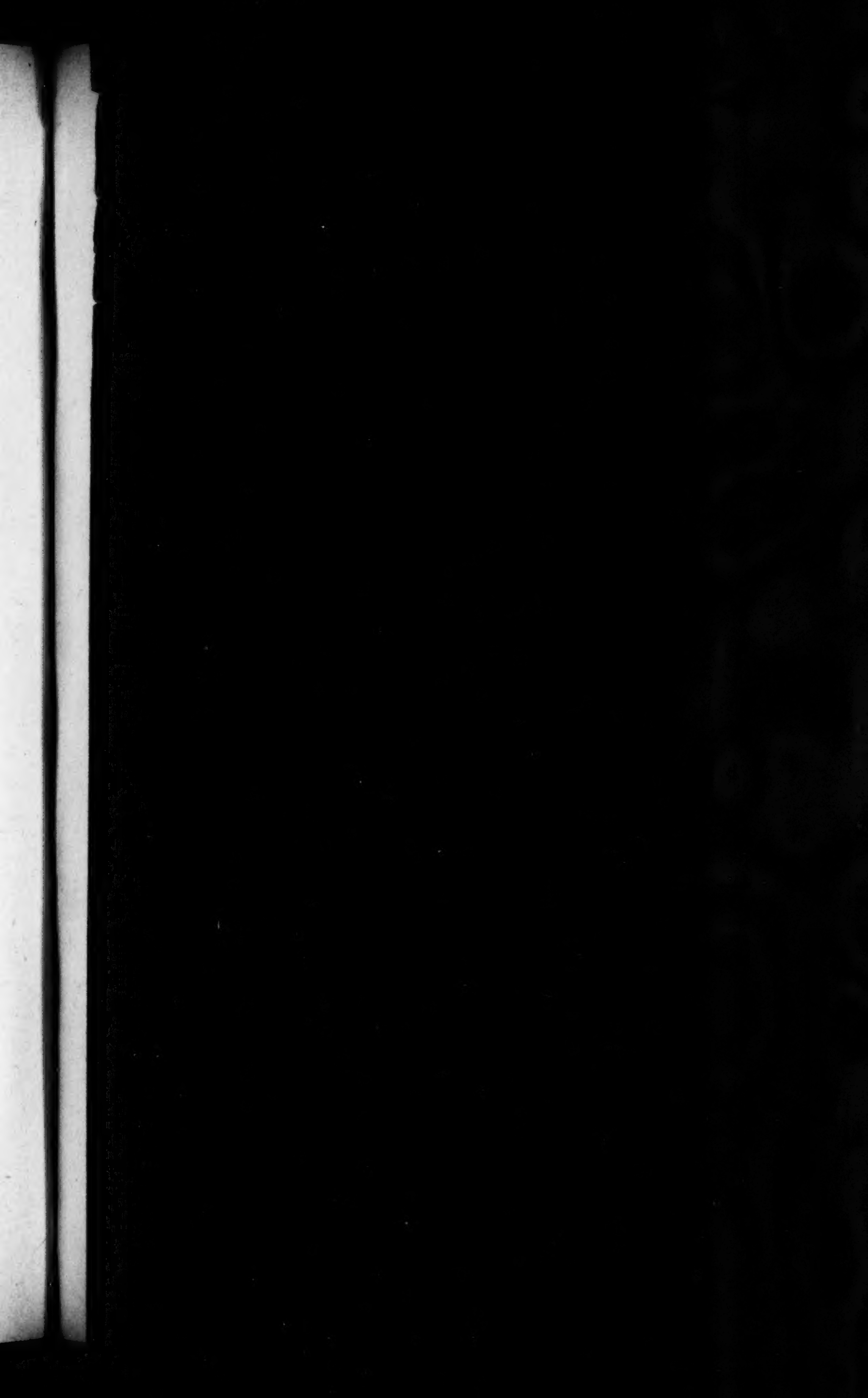
à une campagne de presse esquissée en Italie et à Paris, notamment par le *Messaggero*, le Président du Conseil a répudié toute idée d'une entente continentale qui serait dirigée contre la Grande-Bretagne. Quant aux rapports entre la France et l'Italie, « ils sont empreints d'une cordiale amitié et le Gouvernement doit les améliorer encore. » C'est le langage du bon sens.

Mustapha Kemal pacha et Ismet pacha sont arrivés à Angora le 19 février et, depuis lors, devant la Grande Assemblée, les discours succèdent aux discours. Le 6 mars, l'Assemblée a clos la discussion et autorisé le Gouvernement à poursuivre les pourparlers de paix, dans le cadre du pacte national, sur des bases qui ne semblent pas incompatibles avec la volonté des Puissances alliées. Entre Londres, Paris et Rome, l'entente est complète ; trois points seulement seront remis en discussion : l'indemnité de guerre pour réparation à la suite de la guerre gréco-turque, certaines clauses économiques et enfin les garanties destinées à remplacer les capitulations. Les concessions consenties *in extremis* à Lausanne pour faciliter la signature immédiate de la paix sont considérées comme caduques. Il faut espérer que les négociations seront brèves, car, en attendant, les agents d'Angora font, dans tous les pays musulmans, une propagande de plus en plus intense, notamment en Mésopotamie et en Syrie ; on dit même qu'ils concentreraient des troupes aux abords de ces deux régions. Nous n'en avons pas fini, en Turquie pas plus que sur les frontières polono-russes ou polono-lithuaniennes, avec les complications orientales.

Nous nous reprocherions de ne pas saluer, au moment où elle disparaît, la grande figure brésilienne du sénateur Ruy Barbosa, homme d'État et juriste illustre, l'un des fondateurs de la République fédérative, ami éprouvé de la France. C'est lui qui, en 1914, prononça le mot fameux, qui mérite de retentir à travers l'histoire : « On n'est pas neutre entre le droit et le crime ; » c'est son influence qui décida le Brésil à entrer en guerre aux côtés des Alliés, qui ne sauraient l'oublier.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.



à
fo
ou
su
D
so
ch
pa

bi
se
su
B
l'
le

UNE ENQUÊTE

AUX

PAYS DU LEVANT

IV (1)

VIII. — BAALBEK

Que de superbes nouveautés me promet le jour qui commence! Ce matin, je franchis en chemin de fer le Liban ; je visiterai dans la plaine Baalbek, et, vers minuit, je serai à Damas. Tandis qu'à travers les vitres du wagon, j'admire une fois encore cette Provence montagneuse, le cirque de Hamana, où habitait Lamartine, et les hôtels d'été des Égyptiens, qui succèdent à ces maisons de plaisance que la Bible appelle « les Délices de Salomon, » M. Marteaux me raconte les vicissitudes de son chemin de fer : les hordes de Bédouins venant, avec leurs chameaux, sur le ballast, jusqu'à la mer, sans se déranger d'un pas pour les locomotives qui les écrasent. « C'était écrit! »

Longuement il me parle de la Syrie, dont il résume ainsi le bilan : une chaîne de montagnes de trente kilomètres d'épaisseur, improductives; derrière ces montagnes, une plaine superbe, large de dix kilomètres, longue de quatre cents, la Beka; puis encore une chaîne de montagnes improductives, l'Anti-Liban; et derrière, le désert. En somme, cette Beka, c'est le meilleur de la Syrie.

Nous y descendons, et voici Baalbek.

Copyright by Maurice Barrès, 1923.

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars.

Je n'essaierai pas une description que le lecteur a déjà entendue de trente-six poètes, sans jamais en retenir une vision nette. Nul espoir que je réussisse mieux que mes prédécesseurs à rendre sensible par des mots ce chaos de splendeurs écroulées, cette immense jonchée de porphyre et de marbre, tout un océan de colonnes, de chapiteaux, d'architraves, de volutes. Une prodigalité sans idées, le lendemain de l'envolement d'un dieu! Mais que ce désastre atteste de grandeur! Ah! c'est un temple, cela! Ces proportions imposantes, vastes, solides et graves, qui pourraient recueillir des peuples, et au-dessus de tout, six colonnes haut placées, qui portent avec magnificence l'arche du Jupiter Soleil, cela est logique, conforme à la pensée humaine, apte à recevoir et à mettre en émoi les âmes. C'est une des plus grandes prières du monde qui se détache là, éblouissante de lumière, sur les monts de l'Anti-Liban.

Tout à côté, la petite Vega, l'oasis pleine d'arbres, avec une jeunesse inouïe, balance ses noyers, ses abricotiers, ses poiriers, ses brugnons et ses peupliers. Brillante, mouvante, rafraîchie par la divine rivière qui bruisse et serpente à ses pieds, cette verdure entoure, assaille, presse les hautes et terribles murailles. Et sur le tout, sur ce tableau contrasté de fraîcheur et de ruine, règne un ciel de feu, immense, au fond duquel se dresse le Mont des Cèdres, couvert de neige.

Parle, ruine sacrée! Tu n'as pas de cantique? L'un des nôtres, à l'abri des vergers qui t'entourent, a jadis entrepris de te rendre une voix. Lamartine, ici, a gémi ses plaintes sur la mort de sa fille, sans parvenir à humaniser ces grands espaces, trop dénués d'âme.

Ce que l'on voudrait entendre, c'est l'antique liturgie des Mages. Le promeneur de Baalbek appelle, du fond des siècles, un écho des hymnes savants que les processions psalmodiaient en l'honneur du Soleil.

« Des hymnes d'un symbolisme étrange, que François Cumont nous a fait connaître, chantaient les métamorphoses produites dans le monde par l'antithèse des quatre principes (feu, terre, air, eau). Le dieu suprême conduit un char attelé de quatre coursiers, qui tournent incessamment dans un cercle immuable. Le premier, qui porte sur son pelage éclatant les signes des planètes et des constellations, est vigoureux et agile, et il parcourt avec une vélocité extrême la périphérie de

la carrière fixée. Le second, moins fort et moins rapide, a une robe sombre, dont un seul côté s'illumine aux rayons du soleil; le troisième marche plus lentement encore, et le quatrième pivote sur lui-même en rongeant son frein d'acier, tandis que ses compagnons se meuvent autour de lui comme autour d'une borne. Le quadrige tourne longtemps sans encombre, accomplissant sa course perpétuelle; mais, à un moment donné, le souffle brûlant du premier cheval, tombant sur le quatrième, enflamme sa crinière superbe; puis son voisin, s'étant épuisé en efforts, l'inonde d'une sueur abondante. Enfin se passe un phénomène plus merveilleux encore; l'apparence de l'attelage se transforme, les chevaux changent entre eux de nature, de telle sorte que la substance de tous passe au plus robuste et au plus ardent d'entre eux, comme si un sculpteur, ayant modelé des figurines de cire, empruntait à l'une de quoi compléter les autres, et finissait par les fondre toutes en une seule. Alors le coursier vainqueur de cette lutte divine, devenu tout puissant par son triomphe, s'identifie au conducteur même du char... Le premier cheval est l'incarnation du feu ou de l'éther, le deuxième de l'air, le troisième de l'eau et le quatrième de la terre. Les accidents qui surviennent à ce dernier représentent les incendies et les inondations, qui ont désolé et désoleront notre monde, et la victoire du premier est l'image de la conflagration finale, qui détruira l'ordre existant des choses. »

Au fond de ces imaginations subtiles et barbares, je n'espère pas retrouver vivants les sentiments qui cherchaient à s'y satisfaire ; mais j'aime tenir, un instant, dans ma main, comme des abraxas ou des pierres lunaires, ces riches énigmes sacerdotales...

Le diable soit du fâcheux ! Voici qu'un photographe surgit d'entre les ruines, et tout un groupe d'indigènes. Eh bien ! je ne tomberai pas dans l'irréflexion ou l'hypocrisie de m'en plaindre. En vérité, je serais bien en peine si l'on me disait : « Va, circule, tire-toi d'affaire avec tes propres ingéniosités. » J'accepte, comme un bonheur, toutes les obligeances qu'on me prodigue, et les facilités que l'époque commence à multiplier. Qu'ils soient donc bénis, le chemin de fer qui m'a dispensé d'une caravane, l'hôtel qui m'abritera et cet aimable photographe, grâce à qui j'emporterai des images exactes de ces brèves minutes !

Je viens de voir, sur un marbre, le nom de Pierre Loti, que mon illustre confrère a inscrit de sa main, quand il parcourait ce pays, habillé en Bédouin. Je demande au photographe de prendre cette signature, mais cet homme aimable me le refuse nettement. Il est Arménien et doute des sympathies de Loti pour sa race.

Pendant deux heures, je me promène avec M. Alouf. C'est un notable de l'endroit qui, de lui-même, aimait les ruines, et qui s'est instruit en regardant les Allemands déblayer les temples. (Les Allemands avaient ici leur grand centre d'archéologie, d'où, sous couleur d'explorations d'art, leurs espions rayonnaient de tous côtés. Le savant M. Oppenheim, tout en faisant des fouilles à Tell-El-Halaf, levait des plans et travaillait en liaison avec les officiers allemands d'Alep et le grand état-major de Berlin.)

— Monsieur Alouf, que pensez-vous des amours de Salomon et de la reine de Saba? Est-il exact que le vieux roi ait fait construire ici un château féerique, pour l'offrir en dot à Balkis?

M. Alouf n'en croit rien, mais il admet (contre l'avis de Renan) que Baalbek peut être ce temple de Baalath que, sur le tard de sa vie, Salomon, préoccupé sénilement de complaire à ses femmes étrangères, a dédié au dieu de leur enfance... Idée charmante d'un vieillard, et si j'étais Robert Browning, je mettrais en vers la dédicace de Salomon aux femmes de son sérail et à leur idole.

M. Alouf continue de prononcer de beaux noms. Sur les propylées du temple de Jupiter, il me montre une inscription, qui atteste que ce vestibule de colonnes, l'entrée la plus grandiose de l'antiquité grecque et latine, est de Caracalla. (Caracalla avait officié comme grand-prêtre dans Baalbek.) Quant à l'escalier des propylées, nous le devons à ce Philippe l'Arabe qu'a chanté Jules Tellier.

Les deux cours qui précèdent le grand temple étaient consacrées à toutes les divinités qu'honorait l'Empire romain. Environ cinq cent soixante niches vides, et qui n'ont même plus de mémoire. A peine si l'on peut déchiffrer sur l'une d'elles le nom du Dieu-Lune, le vieux dieu de la ville de Ur, celui qui guidait les nomades dans le désert. Entre tous ces déchus, Vénus et la Volupté occupaient le premier rang dans l'estime des habitants de Baalbek, qui leur dévouaient, de la

manière la plus inconvenante, leurs filles. C'est dans ces cours qu'aux grandes fêtes se réunissaient les adorateurs; c'est de là qu'ils partaient, à travers les rues de la ville, avec la statue du Soleil. Macrobe nous en fait une description, dans ses *Saturnales :* « ... Quand le dieu manifestait sa volonté, ceux qui le portaient sur leurs épaules avançaient ou reculaient, comme mus par une force surnaturelle. » Deux pas en avant, un pas en arrière. Cette mazurka rituelle nous rappelle que nous avons à peine quitté la région délirante d'Afaka. Ici même, dans Baalbek, les ruines du Jupiter Soleil voisinent avec celles du temple de Bacchus, dont les bas-reliefs nous montrent le cortège des bacchantes.

Et maintenant, qu'on m'amène le dieu! Je suis las de festons, d'astragales et de gigantesque. J'ai besoin de quelque chose d'humain et de divin. Baal, vous dis-je, ou tout au moins son catéchisme! Le temple est vide? Les divinités ont été brisées ou emportées? Eh bien! à défaut de dieux, donnez-moi des idées claires; à défaut du divin, de l'intelligible; et si je ne puis m'émouvoir, je me consolerai en comprenant. Monsieur Alouf, je voudrais assister aux derniers moments du dieu et avoir une vue de ses commencements. Je voudrais connaître l'heure où il fut choisi, et l'heure où il fut frappé.

Son désastre est l'œuvre des Arabes. Quand ils vinrent ici, aux premiers temps de l'Islam, ils jetèrent à bas une basilique chrétienne, édifiée au v[e] siècle par Théodose, qui, lui-même, avait ruiné le temple d'Antonin le Pieux, — un temple dédié au Jupiter Héliopolitain, et si beau qu'on le classait parmi les sept merveilles du monde. Et avant Antonin le Pieux, ce qu'il y avait ici, c'était un sanctuaire syrien, dont quelques blocs colossaux subsistent dans ces ruines gréco-romaines, un sanctuaire pareil à tous les anciens temples sémites, c'est-à-dire une enceinte à ciel ouvert, et dans cette enceinte un tout petit édifice pour l'image sacrée du Bétyl.

D'où venait ce Bétyl? De Babylone. Au fond des temps, aux plus hautes époques, on l'y trouve sous les traits du dieu Shamash : un dieu de justice, qui dissipe les ténèbres, les maléfices et les complots; un homme des épaules de qui sortent des rayons de flamme. Son symbole, c'est le disque solaire, le disque ailé. On le voit en Égypte, ce disque ailé; il y parvint dans les bagages, ou mieux dans le cœur d'une princesse asiatique. On le

voit également chez les Hittites, en Syrie. Il circulait avec les caravanes, avec les riches émigrants. Un beau jour, de passage ici, il y trouva ce qui lui plut toujours, une source, un bosquet. Et dès lors, des hommes amaigris, assoiffés, épuisés par la traversée du désert, des adorateurs que leur misère même avait préparés à l'état mystique, ont senti, en arrivant à cet endroit, se former en eux le poème divin. Ils ont cru, ils ont vu, ils ont éprouvé une présence, et prié.

Ah! que nous sommes loin, touristes mes frères, des émotions de ces vieux pèlerins, quand nous descendons du train, en gare de Baalbek!

Toutes ces grandes choses s'engendrèrent ici, à cause d'une source. Cette eau et ce bosquet, qui verdoient et fraîchissent encore dans Baalbek, le dieu les a trouvés agréables. C'est là qu'il eut son premier autel, une simple pierre et le pieu sacré; c'est là qu'il agréa sa première victime. J'aime ce bel endroit.

Ravi d'en avoir fini avec ces puissantes constructions administratives, derrière lesquelles je vois trop d'empereurs et de préfets, je m'émerveille de trouver, sous cet immense décor ruineux et pompeux, le spontané, l'intime et le vrai! Ces grandes affaires solennelles nous donnent d'autant plus le goût du simple, du primitif, de la fleur première et même des humbles racines souterraines, avant les savantes cultures et les trop pleines floraisons. Je viens avec délices dans cette prairie originaire, sous les peupliers, près de l'eau. Les enfants me crient : « Batchisch » de loin, avec cette voix forte des petits Arabes que j'entends, dans les écoles que je visite, et qui, en plissant le front, lisent très haut : « Trente huitième leçon. Je suis un garçon, Adèle est une fille... » Un mendiant avec dignité refuse qu'on le photographie, mais s'empresse pour qu'on nous apporte un canapé de satin sous les peupliers. Tout cela, d'un goût noble et familier. Devant ces mœurs, où respire un souvenir de la vie antique et de la vie des poèmes, je me dis : « Voilà ma patrie. » (Quel malheur qu'il y ait la vermine! Sans ces puces, poux et punaises toujours menaçants, c'est d'échoppe en échoppe que je voudrais faire le voyage d'Orient.)

Et même au dieu j'ai quelque chose à dire, non au Baal à qui les caravanes brûlées, enivrées par un astre de feu, rendaient un culte effréné, mais au soleil levant, tel que le vieil Ambroise et la tradition de l'Église l'ont civilisé.

A Baalbek, j'aurais voulu avoir le mince livret des hymnes que Racine dédie à l'aube bienfaisante, au soleil chrétien que l'on peut regarder en face. Qu'elles sont délicieuses, ces Ambrosiennes, devenues pour nous les Raciniennes, et ces mots latins décalqués par le plus beau génie français : *Ales diei nuncius!...*

L'oiseau vigilant nous réveille,
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit;
Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille
Et l'appelle à la vie, où son jour nous conduit.
« Quittez, dit-il, la couche oisive,
Où vous ensevelit une molle langueur :
Sobres, chastes et purs, l'œil et l'âme attentive,
Veillez; je suis tout proche, et frappe à votre cœur. »
O Christ ! O soleil de justice.
. . . .

Ou bien encore : *Nox, et tenebrae, et nubila.*

Sombre nuit, aveugles ténèbres,
Fuyez : le jour s'approche, et l'Olympe blanchit;
Et vous, Démons, rentrez dans vos prisons funèbres :
De votre empire affreux, un Dieu nous affranchit.
Le Soleil perce l'ombre obscure,
Et les traits éclatants qu'il lance dans les airs,
Rompant le voile épais qui couvrait la nature,
Redonnent la couleur et l'âme à l'univers.
O Christ, notre unique lumière !
. . . .

Et encore : *Aurora jam spargit polum....*

L'Aurore brillante et vermeille
Prépare le chemin au Soleil qui la suit;
Tout rit aux premiers traits du jour qui se réveille :
Retirez-vous, Démons, qui volez dans la nuit.
Fuyez, songes, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantés.
Et que fuie avec vous la mémoire honteuse
Des objets qu'à nos sens vous avez présentés.
Chantons l'Auteur de la lumière !...
. . . .

Je m'arrête à grand peine, et je prie qu'on m'excuse de tant me plaire à cet enchantement. Je ne suis pas hors de mon sujet. Ces hymnes si belles jettent une vive clarté sur les services de l'Église, modératrice des forces éternelles. On y voit notre religion épurer la matière syrienne et endiguer le flot mystique sans le détruire. Je lirai désormais avec plus de plénitude ces *marginalia* du génie de Racine. J'y sais maintenant retrouver, apaisées et uniquement bienfaisantes, les antiques fureurs religieuses de l'Orient.

Retirez-vous, Démons qui volez dans la nuit.

Le culte du Soleil, les chants, les danses, la glossolalie et la procession débauchée envoient leurs derniers frissons dans les rimes des strophes saintes de notre Racine ; mais ici, en Syrie, c'est toujours ma question, que pouvons-nous retrouver de ce passé? Est-il possible qu'un temple où s'étaient accumulées, durant des siècles, tant de croyances, gise à terre, sans que celles-ci ne se soient dispersées et tapies dans les abris de la région? Les feuilles mortes du grand arbre divin de Baalbek, où pourrissent-elles, et quelle naissance ont-elles favorisée? J'ai hâte de retrouver leur trace aux quatre coins de cet horizon, et surtout dans la région sauvage des Monts Ansariehs...

Mais il faut patience et méthode ; ce soir, je vais à Damas.

IX. — DAMAS

Une gare de chemin de fer, des fils télégraphiques, des tramways, tous les signes extérieurs d'un urbanisme banal. Ces apports d'un jour n'entament pas l'éternité d'un tel lieu. En approchant de Damas, je viens de voir, sous la nuit qui descendait, une interminable désolation de côtes pelées, et sur la plus haute, un oratoire qui protège le tombeau d'Abel. L'emplacement du premier crime! Quel pays que celui qui peut se permettre de telles attributions!

Sur le quai, un des aimables Damasquins qui, par amitié pour la France, sont venus m'attendre, me dit :

— J'ai écrit sur la tombe de mon père chéri une phrase que j'ai trouvée dans un de vos livres.

— J'en suis bien touché, monsieur. Et quelle est donc cette phrase ?

— « Qu'il soit béni, Celui qui posa l'espérance sur les tombes. »

— En effet, c'est une inscription que j'ai relevée dans un cimetière lorrain, pour la citer dans Metz captive. Un grand texte, dérivé de saint Paul. Et justement je me suis promis qu'à Damas je visiterais avant tout le lieu où tomba le premier des génies chrétiens.

— C'est assez loin, hors de la ville.

— Eh bien! nous irons autant que nous pourrons dans cette direction.

Nous avons, tous, dans notre vie, un certain nombre de curiosités à satisfaire, un petit programme de désirs à remplir. Quand le comte de Basterot, l'ami de Gobineau et de Bourget, esprit romanesque et tout rayonnant de beaux enthousiasmes, mais infirme de corps, me raconta jadis s'être fait porter en litière, sur ce chemin de Jérusalem, jusqu'au point du miracle, je l'enviai avec émerveillement. En ce temps-là, une telle visite, même d'un homme ingambe, pouvait paraître méritoire. Aujourd'hui, qui n'est allé en Orient? Et pourtant je suis heureux qu'à mon tour je puisse biffer de mes rêveries ce « chemin de Damas. » C'est avec enchantement que demain, à mon réveil, je vais mettre le *deleatur* sur mon vieux désir de voir l'horizon exact où, en proie au plus émouvant des transports de l'esprit, le persécuteur d'hier se changea en apôtre.

Et voilà comment, dès ce premier matin de mon séjour, je descends le long faubourg du Meïdan, sous un ciel d'immortelle jeunesse, en croisant de longues files de chameaux et de Bédouins, armés de lances ou de fusils, au milieu de cette odeur si particulière des villes d'Orient, un peu écœurante et chargée d'images attrayantes, — ici, des images de force animale, de beauté éphémère, de barbarie fière et malpropre. Les Arabes du désert viennent au Meïdan, depuis le début des âges, faire leurs ventes et leurs achats. Beaucoup d'entre eux y paraissent, à deux, trois brèves reprises, dans leur vie, sans avoir su à quelle époque nous vivons, ni de quoi le monde est fait. Au milieu de cette foule grouillante, les voilà isolés, assis sur des estrades, l'œil perdu dans leur rêverie fataliste, ou bien par cercle de dix ou vingt, taciturnes et nobles, tous pareils à notre Lamartine, ou, mieux encore, à leurs splendides chevaux légendaires qu'il a célébrés. Une promenade dans le Meïdan,

aux heures où le soleil commence à chauffer, me donne l'équivalent d'une lecture de ses adieux enivrants à Sultan, le cheval favori de sa fille; c'est le même plaisir moiré, rose, tressé de rubis et de fleurs, plein de hennissements, et taché de l'écume du mors.

Après avoir jeté un regard au dehors de la ville, entre les collines du Hauran, couvertes de pierres noires volcaniques, et l'éternel Hermon neigeux, je suis allé aux bazars, où la lumière et l'ombre étincellent sur des milliers de petites scènes. C'est une fourmilière de métiers et de soins, un tumulte de passants, un brouhaha d'interpellations ravissantes. Les marchands m'offrent des fleurs en me criant : « Apaise ta belle-mère, » et du pain de froment beurré, en le nommant « nourriture d'hirondelle. » Pour vendre leurs poires, ils chantent : « Le médecin prescrit à son fils un biscuit blanc et deux poires ; » et ils vantent leurs nèfles en disant : « Les rossignols ont chanté sur les branches du néflier, et le jardinier qui les garde ne dormira pas de la nuit. » Tout cela prodigieusement mêlé d'enfances. A chaque minute, on retire un mioche de dessous ma voiture ; il est gratifié par le cocher d'un coup de fouet pédagogique, et si quelque sage vieillard a vu la scène, il tire, autant qu'il puisse les atteindre, les oreilles du jeune imprudent. Tout ce monde, d'ailleurs, paisible, courtois et buveur d'eau.

Au sortir des bazars, indéfiniment, tout le jour, j'ai circulé dans les rues, animées et bariolées, et dans les ruelles mortes, dont les hauts murs cachent les riches Damasquins. Rues et ruelles s'enchevêtrent, obscures et tortueuses, couvertes le plus souvent de nattes ou de planches, et bordées de maisons bien sales, bâties de boue et de paille hachée. Mais ne trouvez-vous pas que cette misère et ces demi-teintes favorisent l'activité de l'imagination ? Derrière ces murailles secrètes, je désirerais savoir comment on comprend l'amour et la mort.

Nos villes d'Europe sont quelque chose de voulu, une œuvre tenue dans toutes ses parties, et le plan qu'elles réalisent méprise, malmène, anéantit bien des vues qui nous plairaient. L'Orient, lui, semble donner la permission à toutes les fantaisies ; il nous invite à croire que toutes nos richesses intérieures pourraient s'y épanouir, et que les problèmes éternels y sont médités sans hâte par des centaines de sages. J'aime cette vie appauvrie, plus simple, où l'offre d'une cigarette, d'une tasse

de café, un compliment écouté et jamais interrompu, sont de petites joies ; cette vie où l'on jouit des détails, des minimes agréments, des délicatesses, où l'on regarde indéfiniment un rosier, un rossignol se détacher sur le néant. Quel repos pour l'esprit, quel aimable ralentissement des fièvres trépidantes de notre industrialisme ! Durant les heures chaudes de cette belle journée, j'écoute couler le temps ; et toutes les propositions de cette ville, plus que chez nous, me semblent à la mesure de mes forces.

Le soir, j'ai gravi la côte de Sàléhiyé, pour mieux respirer et pour voir d'ensemble l'oasis. Une côte ocreuse et ruinée, une colline du Tage, plus rocheuse et plus haute que celles de Tolède. De là, devant nous, sur un horizon assez proche, des collines couleur de chameaux. Dans l'intervalle, à nos pieds, un immense espace d'abricotiers, d'oliviers, de pêchers, d'arbres fruitiers, jamais taillés, d'où s'élancent des peupliers. Au centre de cette verdure heureuse et reposante, se rassemble la ville, semée de minarets. La direction de Jérusalem et de La Mecque est marquée par le Meïdan, très longue et très mince traînée de maisons, que j'ai suivie ce matin, route de la caravane sacrée...

Rien de tout cela, grâce aux toits de tuiles, n'est proprement oriental, et les maisons modernes gênent la vue. Quelques chiens désabusés trottent sur les pentes ; des chèvres, plus haut. Partout de misérables dépotoirs. La terre de Sàléhiyé semble faite de ces tessons de pots avec lesquels le patriarche Job se grattait sur son fumier. N'importe ! Damas, c'est le seuil du désert, la fontaine paradisiaque où cent mille nomades, perpétuellement renouvelés, viennent se mêler à trois cent mille musulmans sédentaires ! Un rêve, vieux comme le monde, repose sous ses peupliers, au bord du rapide torrent. Damas, si jeune, si vieille, étalant ses misères et son immortel prestige au milieu des grandes collines fauves, nous éblouit et nous attendrit. Une des patries de l'imagination, une des résidences de la poésie, un des châteaux de l'âme.

Assez tard après le dîner, je me suis promené le long du Barada ; je ne voyais ni n'entendais rien de rare : les maisons étaient européennes, les tramways roulaient, le muezzin se lamentait sur un petit minaret au-dessus de ma tête. C'était bien ordinaire, mais j'éprouvais un extrême plaisir à me sentir

environné de tant de races, que je devais me rendre intelligibles. Mes frères romantiques voulaient se dépouiller de leur nature propre, pour vivre d'autres vies, qu'ils choisissaient dans les temps passés ou sous des climats exotiques. Je n'entends pas me déprendre de ma personne, mais éveiller au fond de moi ce qui y sommeille, je pense, et que l'Orient épanouit. C'est ici que s'est déployé un fameux épisode, un des plus profonds symboles de l'histoire du monde. Alexandre, après sa victoire d'Issus, mit la main, dans Damas, sur les trésors et sur les femmes de Darius. Quelle idée mesquine de nous peindre, à cette occasion, la continence d'un jeune génie! C'est de bien autre chose qu'il s'agit! L'élève d'Aristote, le victorieux qui vient de venger et de clore les guerres médiques, le héros dont l'âme n'était jamais rassasiée de surnaturel et de divin, relève la fille agenouillée du grand roi, et, par ce geste nuptial, marie l'hellénisme à l'Asie. A Damas se rencontrent, non pour tâcher de se détruire l'un l'autre, mais pour se comprendre et s'unir, l'Orient et l'Occident.

*
* *

Fini de flâner. Au travail! Je me réveille plein d'ardeur, décidé à m'assurer quelque beau gibier. Puisqu'on veut me faire visiter des maisons, je désire du moins en voir une où il se soit passé des intrigues, des douleurs, des fureurs, enfin, s'il est possible, de grandes choses révélatrices du génie de la race. Quelqu'un trouvera-t-il un jour, dans Damas, Homs, Hamah, Alep, l'équivalent des *Chroniques Italiennes* de Stendhal? Les *Chroniques Syriennes*, des épisodes où l'on voie, comme des abeilles dans une ruche de verre, bourdonner et travailler les âmes. Relisez, me dira-t-on, les *Mille et une Nuits*. Sans doute, de beaux gâteaux de miel. Mais leur douceur sucrée et parfumée ne nous suffit pas. On voudrait s'engager jusqu'aux sources vives, dans les profondeurs ténébreuses de l'être.

Mes amis m'ont conduit en plein quartier juif, dans la maison de Daoud-Arari, où s'est passée une fameuse histoire, qui semble appartenir au fond des âges, une histoire chargée, souillée des plus vieilles idées religieuses sur la vertu expiatoire du sang : la disparition du Père Thomas et d'Ibrahim-Amarah, son domestique, qui pénétrèrent dans le quartier des Juifs, le 5 février 1840, un quart d'heure avant le coucher du soleil, et qu'on n'a plus jamais revus.

Ils me mènent à la maison accusée, pareille à toutes les autres, et d'un extérieur misérable. Nous y pénétrons par le long corridor classique, pour tomber dans une cour intérieure, pavée de pierres multicolores, qu'un jet d'eau anime et rafraîchit, au milieu d'orangers, de jasmins et de vases fleuris. Sur le côté Nord, une grande baie entourée d'un divan, dont le sol est couvert de nattes et de tapis, les parois revêtues de marbre niellé d'or, et le plafond de bois peint, serti dans ses rosaces de petits morceaux de miroir. Une niche du mur, en forme d'ogive, renferme les narghilés, les tasses à café, les flacons d'eau de rose et le brûle-parfum. Tel je vois ce lieu, tel il était, le soir de février, où le Père Thomas y fut attiré et immédiatement saisi, ligoté, saigné par neuf Juifs, qui recueillirent son sang dans une bassine, pour le mettre ensuite en bouteille. Pendant cette cuisine, les heures passaient; son domestique, qui le cherchait, vint frapper à son tour à la porte. Lui aussi, les Juifs le saisissent, le ligotent et le saignent. Quelle horreur! Et qui fait pendant à notre affaire Fualdès! Mais à Rodez, ce sont des petits propriétaires, ligués par l'intérêt, et peut-être par des haines politiques, pour faire disparaître leur dur créancier, et s'ils saignent leur victime, dont le sang mêlé à du son va repaître un cochon, c'est une simple précaution, pour qu'il n'en reste aucune trace. Du moins, ainsi l'attestent certaines dépositions. A Damas, ces neuf Juifs qui saignent ces deux hommes, c'est pour expédier leur sang à Bagdad, où il servira à fabriquer un pain azyme de choix. Du moins, ainsi l'attestent certaines dépositions.

Les physiologistes parlent quelquefois de types revenants. Ils entendent par ce mot des figures où revivent quelques traits des races de jadis, et qui surprennent comme des réapparitions de morts. L'ensemble des procès-verbaux relatifs à la disparition du Père Thomas ranime sous nos yeux les plus vieux rites syriens de l'offrande meurtrière. Des horreurs insensées reposent depuis des siècles dans les fonds de la magie. L'émoi soulevé autour du mystère de Daoud-Arari rappelle l'affaire si curieuse des étudiants de Béryte, au VIe siècle, telle que nous la raconte Zacharie le Scholastique, dans sa *Vie de Sévère*.

Des étudiants, originaires de Thessalonique, d'Héliopolis, de Tralles et de Thèbes, entraînèrent au milieu de la nuit un esclave éthiopien dans le cirque de Béryte, pour l'égorger selon les règles,

afin d'amener au maître de cet esclave, par le moyen des démons, une femme dont il était profondément épris. L'arrivée imprévue de passants sauva l'esclave. De graves rumeurs coururent la ville. Quelques amis ou compatriotes de l'étudiant soupçonné, — c'était un Égyptien, — se rendirent à son domicile, et lui dirent qu'ils venaient examiner ses livres, à cause du soupçon dont il était l'objet. Le chroniqueur était de cette délégation, et il raconte : « L'étudiant fit apporter tous les livres qui étaient placés en vue dans sa maison. N'y ayant rien trouvé de ce que nous cherchions, l'esclave de cet homme, dont on avait comploté le meurtre, nous indiqua la chaise de son maître, en nous donnant à entendre par signes que, si nous enlevions seulement une planche, aussitôt les livres que nous cherchions apparaîtraient. C'est ce que nous fîmes. Lorsqu'il s'aperçut que son artifice était connu de tout le monde, il se jeta sur sa face et nous supplia, les larmes aux yeux, de ne pas le livrer aux lois. Nous lui répondîmes que nous n'étions pas venus auprès de lui pour lui faire du mal, mais dans le désir de sauver et de guérir son âme. Il devait toutefois brûler de sa propre main ces livres de magie, dans lesquels il y avait certaines images de démons pervers, des noms barbares, des indications présomptueuses et nuisibles, et qui étaient remplies d'orgueil. Certains d'entre eux étaient attribués à Zoroastre le Mage, d'autres à Ostampis le Magicien, enfin d'autres à Manéthon... Il promit de les brûler et ordonna qu'on apportât du feu. Entre temps, il nous racontait qu'étant tombé amoureux d'une femme, pour triompher de son refus, il avait eu recours à la perversité de cet art, mais l'art des magiciens était tellement impuissant, et leurs promesses tellement vaines, que cette femme le haïssait encore davantage. A cause d'elle, non seulement lui, mais beaucoup d'autres s'étaient adonnés à la magie et à la sorcellerie. Il énuméra leurs noms en disant qu'ils possédaient des livres de ce genre. Lorsqu'on lui eut apporté le feu, il y jeta de sa propre main ses livres de magie... »

A la suite de cet incident, il se fit dans Beyrouth une grande recherche et destruction des livres de magie (qui semblent bien avoir été les œuvres de Zoroastre), et ceux qui les possédaient étaient gravement inquiétés...

C'est dans de tels récits que l'on voit comment furent brûlés les vieux livres, parce qu'ils compromettaient leurs possesseurs,

et comment disparaissent les religions. Mais ces autodafés n'ont pu empêcher que les vieilles recettes ne survivent et ne courent encore le monde. Cet asiatisme a cheminé jusque chez nous. Racine écrit *Iphigénie*, où l'on égorge une jeune fille, pour obtenir des dieux qu'ils favorisent les desseins de son père, et le voilà lui-même mêlé, nous dit-on, aux horreurs de ces amoureuses qui, pour obtenir des astres la perte de leurs rivales, faisaient égorger des enfants. Il est calomnié? Je le crois comme vous. Nous savons toutefois qu'autour de lui, des femmes, incomparables pour leur délicatesse de manières et de langage, trempèrent dans ces sanglantes ignominies.

Mais laissons... Je voulais une nuit syrienne, un approfondissement des *Mille et une Nuits*. Le voilà ! L'Asie est pleine de marchands de rêves. Le crime rituel n'est-il qu'un cauchemar de la crédulité populaire, une terreur imaginaire? Ou bien est-il vrai que des pervers cherchent dans le sang, anxieusement, les moyens de l'amour et de l'ambition, et même la clef d'or du ciel ? Un tel récit, qu'il nous peigne un fait vrai ou seulement les terreurs contagieuses du peuple, mérite d'être rangé parmi les histoires exemplaires de Damas. C'est un beau coup de sonde, un noir prélèvement dans les imaginations de la vieille cité : c'est un toit soulevé entre mille maisons, et la plus violente lumière dans le cloaque où se décomposent les imaginations que traînent en lambeaux, derrière elles, les vieilles races de l'Asie.

* * *

De l'air pur ! Remontons à la surface, et plus haut s'il se peut. Au sortir de ces fosses empoisonnées, on aspire à la société des anges. Comme je suis heureux maintenant d'aller voir des religieuses !

Les Filles de la Charité dirigent deux écoles, au centre de la ville et dans le Meïdan, où neuf cents enfants apprennent à parler notre langue. En outre, dans un dispensaire gratuit, elles soignent par mois deux cents malades. Mais la place leur manque, la place, c'est-à-dire l'argent. Elles rêvent d'acheter un terrain, pour enseigner aux musulmans pauvres l'élevage des bêtes, les soins du jardinage, la culture des légumes.

La Sœur qui m'explique cela vient des Ardennes, de Charleville. C'est un pays que je puis aisément me représenter,

et qui tout de suite m'apparente à cette religieuse. Deux Français de l'Est, au milieu de cette multitude, croient si bien se comprendre! J'éprouve un sentiment de fierté et de reconnaissance attendrie. Je me surprends à dire intérieurement : « Ma Sœur, nous vous remercions d'employer si bien les trésors de notre race, et de nous faire tant d'honneur! » Et j'essaye de voir clair. La morale chrétienne, la règle, c'est un joug pesant, au dire de très bons chrétiens. Oui, répondent d'autres esprits, également religieux, mais un joug que l'usage peut alléger. Quant à ces filles de Monsieur Vincent, pas un de leurs mouvements qui ne crie : « La règle, la morale, un joug? Eh! ce sont deux ailes, pour nous élever vers une destinée plus heureuse; deux moyens d'accéder au bonheur. Pesante, la morale chrétienne! Mais elle nous soulève. » De là cette allégresse paisible et constante que respirent tous leurs propos et tous leurs actes.

Avec une générosité joyeuse, la Sœur me vante la reconnaissance des enfants de Damas. Ils savent qu'on leur fait du bien; ils désirent tant être instruits, afin de gagner leur vie!

— Les familles musulmanes, continue la noble religieuse, sont d'une moralité supérieure. L'Islam est une religion qui conseille de bonnes choses. Il y a des différences entre les races, mais, le premier moment passé, toutes s'entendent.

Enchanté de ces Filles de la Charité, qui ne savent que courir avec gratitude au secours de la souffrance, je quitte leur maison d'enseignement pour aller à l'*Hôpital français*, qu'elles tiennent sans recevoir d'aucun côté aucune subvention. Elles sont très dépourvues. Après huit ans, j'ai encore dans la mémoire l'accent de chagrin de la sœur qui me guidait, quand elle me confessa en baissant la voix qu'elles manquaient de lits pour les pauvres.

Les êtres supérieurs ont, chacun, leur rôle dans la vie, et je baise le pan de la robe de toutes les femmes, arrogantes ou modestes, qui possèdent la grâce spirituelle. Mais impossible de nier qu'il y ait une hiérarchie. Cette compassion, exprimée d'une voix baissée par la religieuse, fille de Monsieur Vincent, recouvre les cris les plus exaltés de l'amour humain; et dans la course vers les astres, la Sœur grise survole les poètes éblouissants. On raconte que dès leur arrivée, vers le milieu du XIXe siècle, ces Servantes des pauvres ont si fort émerveillé les musulmans de

Damas qu'ils leur ont permis, ce qu'alors ils refusaient à tous les chrétiens, de pénétrer dans la grande mosquée.

Des Filles de la Charité, je vais chez les Lazaristes. Ils ont deux écoles primaires, une payante, une gratuite, et en admettent les meilleurs élèves dans leur collège d'enseignement secondaire, à des conditions de faveur. Dans ce collège, près de la moitié des enfants (85 sur 205) appartiennent aux meilleures familles musulmanes de Damas, du Hauran et de l'Arabie, et chaque année un certain nombre d'eux vont achever leurs études en France. Ces messieurs me demandent quelques revues et journaux français, un cabinet de physique... Des vœux modestes, une organisation solide, efficace, émouvante.

Ah! les beaux et grands spécimens d'activité, féminine ou virile! Ces Lazaristes, quels défricheurs! Ces Filles de la Charité, des prodiges de grâce au milieu de cette humanité aride! Les uns et les autres sont marqués par l'esprit, à la fois si mystique et si pratique, de M. Vincent, leur fondateur. Ce qui me frappe dans ces deux visites (et que je devais voir, le lendemain encore, chez les Franciscaines de Marie) c'est que nos religieux et nos religieuses fabriquent des Franco-arabes... Que ne puis-je m'avancer plus avant dans la connaissance de ce magistral problème!

Il me semble quelquefois, au cours de mes visites, que je perds, à ressentir mon émotion, ce qu'il me faudrait de force pour raisonner des faits qui, de toutes parts, m'assiègent et me débordent.

***

Il y a quelques années, à Paris, j'ai vu venir chez moi l'émir Omar, le petit-fils d'Abd-el-Kader, désireux de faire augmenter la pension que la France lui servait en souvenir de son aïeul. Il demandait aussi qu'on lui permît de vendre sa maison de Damas, pour entretenir d'autant mieux sa propriété de campagne. Je m'employai à lui être agréable, et quand il nous quitta, je lui promis de lui rendre sa visite à Damas. Une promesse de courtoisie, un peu au hasard. Mais tout se place à son heure dans la vie des poètes, et ce matin, dans la vallée étroite, sur une assez bonne route, le long de la Barada et du chemin de fer de Beyrouth, une voiture m'emmène à la maison de campagne de l'émir Omar.

Un vieux landau, une route poudreuse, une voie ferrée, une rivière qui court, tout un paysage familier de France ; mais, que je lève les yeux, voici les hautes montagnes fauves et désolées, la ruine de l'Orient. Et puis, au bord de la Barada, cette prairie un peu sèche, ces saules, ces peupliers, ces figuiers, et là-dessous ces éternels canapés de soie éculés où des rentiers rêvent en se grattant les orteils. Ce sont les fameux jardins de Damas, qui font si bien dans nos récits, et que l'on peut tenir pour un des meilleurs topiques de la poésie universelle.

Ces lieux de délices, que nous remplissions de nos lointaines fantaisies, les voilà dans leur émouvante misère (pareils aux femmes pour qui l'on se déchire l'âme, tandis que seules avec leurs servantes, elles s'enivrent de néant). Je ne me lasse pas de les contempler, de mettre leur image dans mes yeux. Des murs en pisé les entourent, de pauvres murs qui peuvent bien durer deux ou trois ans. Sous leurs arbres fruitiers, il y a du blé, de l'anis, des légumes. Le soir, leurs propriétaires s'y viennent installer, et, les jambes croisées, au bord de l'eau, fument leur narghilé, jouent au tric-trac, ou pincent leur guitare. Çà et là, au milieu de ces petits paradis privés, des cafés à la mode, suspendus en terrasses sur la rivière, parmi les peupliers et les saules, où des juives (car les musulmanes ne se montrent pas en public) chantent sans s'arrêter deux, trois heures, accompagnées par des musiciens; et si l'on est satisfait, on leur envoie des bouteilles de bière, qu'elles alignent comme des bouquets. « Clinquant, paillettes et tristesses, direz-vous. Quelle duperie que la vie de ceux qui envoient leurs rêves sur l'horizon! A peine arrivés à Damas, ils doivent renvoyer leurs rêves en Europe, ou les lancer plus loin vers l'Indus. » Je ne suis pas de ces désabusés. Je ne souffre que de passer trop vite, sans pouvoir dégager le sens profond de cette oasis, de cette fleur des espaces arides, de ces minutes heureuses et de leur accueil ravissant.

J'aime Damas et ses feuillages qui, sous un soleil effroyable, frémissent au-dessus de la rivière pressée, rapide, transparente, écumante. Je voudrais vous donner la sensation de cette beauté qui désaltère notre soif et rafraîchit notre corps, tourmenté par la chaleur; je désirerais que le visage du lecteur fût couvert de sueur, et que mes images lui fussent un délicieux courant d'air, un sorbet de neige : tout cela pour aboutir à connaître quel

état d'esprit créent chez les Damasquins de telles sensations indéfiniment répétées. Mais je passe en courant sur la route, éclatante de blancheur dans sa poussière, et voici déjà la propriété de l'émir Omar.

Au long de la route, un mur, une porte, une pente en escalier entre les arbres, et l'Émir qui me tend la main. Il a fait guetter notre approche, de manière à nous accueillir au seuil de son domaine. Tout en causant, sous un couvert de feuillages, nous gagnons la maison, assez vaste et bien assise sur une terrasse, dont la vue embrasse agréablement la petite vallée.

Un escalier de belle largeur conduit à un vaste salon, planchéié et ciré, nullement encombré, que décorent des portraits d'Abd-el-Kader. Nous nous asseyons dans une chambre à la suite, et fumons des cigarettes, tandis qu'un serviteur nous apporte, non pas du café, mais des tasses de thé. L'Émir m'exprime le regret que mon séjour trop court ne lui permette pas de me faire les honneurs de ses chasses. Il me parle de ses chiens et d'un poème que son frère a consacré aux chevaux. Puis passant aux affaires, il souhaite la construction d'un chemin de fer de Homs à Bagdad, et me dit que c'est le rêve de son frère Ali. Cependant nous visitons la charmante propriété. Sa gloire est une eau courante, et, sur cette eau, un assez large pont de planches, où l'on peut dîner sous un berceau de vignes, d'arbres et de fleurs. Non loin s'élève un kiosque, d'où une petite fille cuivrée nous surveille. Tout cela très simple, en bois, ni peint, ni façonné, mais agréablement adapté à une vie de repos sous la chaleur.

Chemin faisant, j'ai dit à l'Émir mon intention de visiter le tombeau de son illustre père, et quand je veux prendre congé de lui, très galamment, il m'exprime le désir de m'en faire les honneurs.

Nous voilà partis en voiture, pour gagner sur les pentes de Sâléhiyé, non loin du tombeau d'Ibn-el-Arabi, le philosophe et poète mystique, une petite mosquée dont les fenêtres ouvrent sur la verdure.

— Nous aurions voulu enterrer notre père seul, me dit l'Émir, mais c'est ici le lieu le plus vénéré de Damas.

On tire d'une armoire, pour que je les admire, de riches manuscrits du Coran et de ses Commentaires. C'est une heure pleine d'humanité, où, dans un silence amical, s'accordent un

Arabe et un Français, deux âmes de formations si diverses. J'exprime à l'émir Omar l'admiration que m'inspire une vie de soldat et de philosophe, éclatante de gloire et terminée dans la prière. J'essaye d'obtenir de lui quelque lumière sur la pensée religieuse d'Abd-el-Kader, dont on m'a dit qu'il était un mystique de valeur. Mais, à supposer que l'Émir soit préparé à me répondre, je ne le suis pas, je m'en rends compte, à lui poser les bonnes questions. Et pour finir :

— Veuillez expliquer au prince, dis-je à l'interprète, que je dois le quitter, parce que je vais visiter des religieuses françaises.

— L'Émir répond que vous êtes venu avec lui visiter le tombeau de son père, et qu'il fera avec vous une visite aux religieuses françaises.

Nous voilà donc, tous deux, chez les Franciscaines de Marie. Plus de la moitié de leurs élèves sont de jeunes musulmanes des meilleures familles de Damas. Elles ont baissé leurs voiles noirs, mais tiennent à rester pour voir le Français. Je leur dis que ma venue avec l'émir Omar signifie l'entente de l'Islam et de la France.

La supérieure m'explique que, dans les premiers temps, ces jeunes musulmanes refusaient de se laisser prendre la main pour tracer l'alphabet, exigeaient une salle où aller faire leurs prières. Maintenant c'est fini. Elles viennent même les jours de congé, car elles s'ennuient chez elles, et elles insistent pour que les religieuses les visitent dans leurs maisons.

Je ne trouverai pas les mots, j'évite même de les chercher, qui vous traduisent mon émotion de voir ces jeunes Orientales réchauffées à la chaleur des âmes de nos religieuses. Je songe qu'armées dans le silence de ces demeures, elles apporteront à leurs maris, à leurs enfants, dans le mystère du harem, de profondes nuances occidentales, et que ces Franciscaines travaillent à modifier, à enrichir l'amour en Orient. Quel passant ne s'émerveillerait, quand il voit ces humbles filles de nos villages faire accepter avec gratitude nos meilleures pensées de France par les jeunes princesses de Damas!

La Supérieure nous offre d'entrer dans la chapelle du couvent.

— Eh bien! prince, vous m'avez mené à la mosquée, je vous mène à l'église.

Il rit comme Voltaire.

Après cela, tous deux, nous avons visité les mosquées principales. Je n'ai rien su y voir de beau. Si j'avais été seul, j'aurais cherché à goûter l'atmosphère religieuse de la grande mosquée, et ses nobles proportions me touchent, quand je me les remémore à distance. Mais je traînais à ras du sol des babouches d'emprunt, auprès de l'Émir qui trottait en chaussettes, et je n'ai pas su me dégager de ces mesquineries pour m'élever jusqu'à l'esprit même du temple.

Le tombeau de Saladin est, à mon avis, le meilleur coin religieux de Damas. Là, dans la gloire du sultan légendaire, venaient d'être ensevelis trois aviateurs musulmans, dont à Beyrouth on m'avait raconté qu'ils étaient venus au cercle français, jeunes, charmants et gais, et l'un d'eux parlant notre langue. Tandis que nous sommes sur leur tombe, des soldats musulmans y viennent prier. Je leur adresse un salut qu'ils accueillent avec empressement. Les pauvres cœurs humains, aux meilleurs moments et par intervalles, se rejoignent dans une minute de fraternité.

Depuis ces heures charmantes, que je me rappelle avec tant de plaisir, mon pauvre ami a été pendu. Il n'entre pas dans mon programme de raconter la terreur que Djemal Pacha et ses maîtres allemands firent peser sur la Syrie, durant la Grande Guerre. Cet hôtel de Damas, où je viens de passer les quelques jours que je raconte, il fut en 1915 la geôle de ceux-là mêmes qui m'y avaient si aimablement installé. MM. Brané et Chapotot, « députés de la nation, » qui, dès mon arrivée dans le port de Beyrouth, étaient venus me saluer sur le bateau, M. Dubois qui, de Beyrouth, m'avait accompagné à Baalbek et durant tout mon séjour de Damas, passèrent ici de longs mois, comme otages, ayant la liberté de circuler dans Damas, mais pouvant s'attendre à toute heure à un arrêt de mort, sur un caprice de ce Djemal qu'ils voyaient, chaque soir, prendre son repas à une table voisine de la leur dans la salle du restaurant. En 1916, ils furent transportés à Kutahia, et finalement survécurent. J'ai pu les revoir et recueillir le récit courageux de leurs effroyables misères. L'émir Omar, lui, fut pendu. Voilà le destin qu'il y avait derrière les minutes heureuses que je passai, avec ce petit-fils d'Abd-el-Kader, dans sa fraîche villa et parmi les jeunes musulmanes! En Orient, quand on soulève les draps d'or et

d'argent, on voit courir les punaises, et dans les broderies mêmes elles éclosent.

Les Tharaud et Henry Bordeaux raconteront, je pense, les heures noires. Moi, je suis antérieur, et, du fait de notre victoire, la tragédie germano-turque n'est qu'un épisode odieux dans l'histoire, qui m'occupe, de l'influence française. Un mot pourtant de cette tragédie nous appartient, le mot d'une vieille musulmane. Djemal et les Allemands avaient pendu ses deux frères, suspects d'attachement à la cause des Alliés. Sous leur potence, elle apparut et, déchirant son voile, elle vociféra ces grands mots qui coururent toute la Syrie : « Puisqu'il n'y a plus de justice dans l'Islam, je suis chrétienne, et c'est la France qui les vengera. »

X. — LES YÉZIDIS

De ma fenêtre, chaque matin, à mon réveil, je vois la mer bruissante briser au rivage ses volutes bleues, et les hautes montagnes du Liban mêler leurs neiges aux nues, et chaque fois tant de beauté, d'un caractère à la fois grandiose et précieux, me cause une indéfinissable oppression, cependant que tous mes sentiments s'accroissent et s'exaltent, comme il arrive sous l'influence de la musique. Asie singulière! se peut-il que des assemblages d'eau et de rochers, des villages disséminés et des chapelles superposées, qui s'élèvent vers le ciel, soulèvent ainsi les âmes, et depuis des siècles mettent les gens de ces rivages dans un état religieux?

Tous les jours, je continue de visiter nos maisons d'enseignement, et, chemin faisant, de belles occasions s'offrent à moi. Si je compte bien, j'ai déjà vu ou entrevu quelque trentaine de groupements religieux : parmi les Musulmans, des Sunnites, des Chiites, des Zaydites, des Noseïris, des Ismaëliens, des Druzes, des Wahalites et des Balistes; parmi les Chrétiens, des fidèles de l'Église de Rome qui se subdivisent en Maronites, Melchites, Syriens catholiques, Chaldéens, Arméniens, ayant chacun leur liturgie, leur langue religieuse et leur clergé national, et des schismatiques, divisés en Grecs orthodoxes, Arméniens grégoriens, Jacobins et Chaldéens nestoriens. Joignez-y des protestants. N'oubliez pas les Juifs, dont les anciennes communautés sont accrues par d'incessants arrivages

d'Europe. Et mentionnez aussi, pour mémoire, la loge maçonnique de Beyrouth.

Mon cœur étant placé, je puis laisser ma curiosité vagabonder à son aise parmi cette multitude d'hétérodoxes. Ce foisonnement est bien beau, et, dans cette pêche miraculeuse de faits religieux, ce qui m'attire, ce sont les cas de survivance païenne, lointains vestiges qui brillent dans l'ombre. Je brûle d'aller débusquer les Ismaëliens, c'est-à-dire les Haschischins du Vieux de la Montagne, dans leurs retraites, et hier j'ai rencontré une véritable merveille. J'ai vu un Manichéen.

Manès? Vous connaissez ce prêtre chrétien du IIIe siècle, né à Babylone, d'une famille de mages persans, et qui tout naturellement se mit à prêcher une hérésie où la doctrine de Zoroastre se combinait avec le christianisme. Il affirmait l'éternelle coexistence de deux puissances souveraines, éternellement adverses : le Prince de la lumière et le Prince des ténèbres. Il s'agit, avec le concours du premier, de spiritualiser l'homme et d'illuminer l'univers; il s'agit de réduire les liens qui attachent l'âme à la matière, pour parvenir à la plénitude de la connaissance et à la perfection morale. « La sagesse et la vertu, disait-il, ont toujours été manifestées aux hommes par des messagers du Dieu de lumière; par Bouddha dans l'Inde, par Zoroastre en Perse, par Jésus en Orient. Enfin la révélation et la prophétie sont descendues à Babylone, par moi Manès, messager du Dieu de vérité. »

Tout cela, nous l'avons entendu vaticiner superbement par notre Victor Hugo. C'est la philosophie de *la Légende des Siècles*, c'est sa conception des Mages. Hugo était manichéen.

> Ah! pourquoi faites-vous des prêtres,
> Quand vous en avez parmi vous?

Eh bien! l'autre jour, je causais avec le patriarche syrien d'Antioche, Mgr Ignace Ephrem II Rahmani, un esprit de la plus rare distinction. Je lui disais mon extrême désir de connaître les rêves de ses ouailles et, en général, de tous les Syriens, non pas leurs prières officielles, mais ce qui affleure à la surface de leur être, quand ils ne se surveillent pas et que leur discipline sommeille.

— A votre avis, Monseigneur, le côté nocturne de leur âme a-t-il beaucoup changé depuis une quinzaine de siècles?

Selon moi, le cortège qui partait de Byblos n'est pas entièrement dispersé.

— Certainement non, me dit-il.

— Votre Grandeur en a vu des débris?

— Quand j'étais prêtre, dans un petit village du côté de Mossoul.

— Ah! Mossoul, monseigneur, que j'aimerais y aller!

— C'est une bonne ville, sauf deux mois en été. On y trouve des citrons, des pistaches, des raisins et la neige des montagnes pour la boisson. Le Tigre aussi est un beau fleuve.

— Et qu'a vu Votre Grandeur des mystères antiques, au pays de Mossoul?

— J'ai vu les Yézidis adorer le démon. Ils en ont peur et le flattent. Dieu est d'une bonté parfaite, disent-ils : que pouvons-nous craindre de lui? Mais le Diable, c'est une autre histoire! on ne saurait trop chercher à lui plaire. Ils tremblent de le nommer. Ils l'appellent le Roi Paon, et se le représentent sous la forme de cette bête façonnée en airain. Chaque année, dans la première semaine d'avril, leur grand-prêtre promène le Roi Paon à travers les villages. On était venu m'avertir. J'étais monté sur un toit. Je les ai vus venir. Tout le jour, ils se sont excités; ils ont bu, chanté, dansé et processionné derrière le paon; et puis, le soir, ils se sont enfermés dans une maison. Alors ils ont éteint les lumières...

— J'aimerais causer avec ces Yézidis.

— Ils vous recevraient bien. Ce sont de braves gens, peu nombreux, bousculés par les musulmans. Ils disent qu'un jour ils se feront chrétiens.

— Quel ennui d'être empêché d'aller jusqu'à eux!

— En voulez-vous voir un?

— Ah! monseigneur!

— Eh bien! je vais faire venir pour vous un de mes jeunes clercs, qui est le fils cadet du grand prêtre des Yézidis de Bachiga. Son frère aîné succédera à leur père dans la prêtrise; lui-même n'avait pas d'avenir, son père refusait de lui confier les livres sacrés, et jugeait qu'il n'avait pas une assez belle voix pour officier. Je lui ai dit : « C'est une folie d'adorer un paon; vous n'avez qu'à vous détacher de ce culte, et à venir avec nous. » Bref, la grâce aidant, il s'est converti. Personne mieux que lui ne peut vous renseigner.

— Vous l'avez ici ? Je pourrai causer avec lui ?

— Dans trois jours, à votre heure.

Vous pensez si j'ai été exact au rendez-vous !

J'ai trouvé, auprès du bon archevêque, un petit homme d'une vingtaine d'années, l'air doux et accablé par le soleil, avec des yeux bleus assez beaux, bridés, précautionnés contre la réverbération. Quand je lui ai tendu la main, pour lui marquer ma sympathie envers sa culture si rare, il l'a saisie vivement et l'a baisée. Je me suis mis à l'interroger.

Je ne crois pas que le lecteur désire que je reproduise tout notre dialogue avec ses redites. C'était un entretien sans philosophie, dont il ne me reste qu'une poignée de faits saugrenus. J'avais espéré mieux d'une religion diabolique ! Pour l'acquit de ma conscience d'enquêteur, permettez que je transcrive les notes que j'ai prises et que je jetterais au panier, si elles ne venaient pas de Mossoul.

***

Les Yézidis, m'a dit en substance le fils de leur grand-prêtre, adorent le démon, qu'ils appellent le « Roi Paon. » C'est lui qui, avec le concours de son père, a créé les mondes. Le père et le fils sont en lutte, mais ils se réconcilieront un jour.

Le Yézidi, à sa mort, monte droit au ciel. Quant aux autres incroyants, musulmans ou juifs, ils descendent en enfer. Le ciel est composé de trois étages : le plus élevé est l'apanage des Yézidis; le second, celui de leurs bêtes; le troisième, celui des chrétiens. Leur paradis est du même caractère que celui de Mahomet. L'enfer est un lieu ténébreux, plein de feu. Ils croient à la métempsycose, qu'ils appellent vulgairement « changement de chemise ». Cependant là-dessus les opinions varient; les uns tenant pour cette transmigration des âmes, les autres ne l'admettant pas. L'âme serait une substance éthérée et volatile.

Chaque année, ils célèbrent une grande fête à la première semaine d'avril : la fête de Cheikh Mohammed, un certain Mazrani de Bachiga. Dans chaque village, à cette date, on exécute des chants en kurde et on récite quelques prières. Celles-ci achevées, on éteint les lampes et on se livre à toute espèce de désordres.

Les Yézidis possèdent encore le culte du Soleil. Le point de l'horizon où il se lève est pour eux un lieu de pèlerinage. Ils

baisent la pierre sur laquelle tombent ses premiers rayons. Les autres lieux de pèlerinage sont ceux de Cheikh Mohammed, du roi de Miran, de Chidak, du Cheikh Mouchallah, du Cheikh Abou Bekr le Juste, du Cheikh Hassan, du Cheikh Adi, du Cheikh Chams ed-din, de Malek Fakhr ed-din, du Cheikh Zaïn ed-din, de Sett Habibi, de Sett Khadije.

Ils ont encore une fête annuelle qu'ils appellent la Nativité. Ils allument de grands feux dans lesquels ils jettent du raisin sec, des dattes, du sucre. La cendre de ces feux est conservée comme amulette. Les enfants sautent par-dessus les flammes. Chaque famille célèbre cette fête en particulier.

Chaque année, ils observent un jeûne de trois jours qu'ils appellent jeûne du Yezid et de leurs « ouely » ou « santon. » Les plus grands de ces ouely sont : Cheikh Hassan et Cheikh Adi. Le jeûne commence quinze jours après l'entrée de l'hiver. Après le coucher du soleil et durant toute la nuit, ils mangent à satiété.

La magie n'est pas prohibée chez les Yézidis, non plus que le divorce et la polygamie.

Il leur est défendu de s'asseoir ou de dormir sur les nattes.

Leurs cheikhs sont revêtus de manteaux de laine blanche aux jours de fête ou de funérailles. Dans les cérémonies de deuil, on fait usage d'instruments de musique, clarinettes, cymbales et tambourins. Les femmes se coupent la chevelure en signe de deuil.

Quand ils s'associent pour prendre leurs repas, ils s'écrient : *Dastour Houdaï*, Pardon, mon Dieu!

Les habits de couleur de collyre sont prohibés et regardés comme impurs. Quand un Yézidi touche par mégarde quelqu'un qui en porte, immédiatement il change d'habit.

Les Yézidis honorent le Christ et la Sainte Vierge, mais comme de simples « ouely » ou justes.

La laitue, les haricots verts et le porc sont interdits au Yézidi. Pour les haricots verts, la raison en est que le Roi Paon, dans je ne sais quelle circonstance, n'a pu se cacher derrière leurs tiges.

Ils poussent le scrupule religieux à l'égard du démon jusqu'à ne pas prononcer un mot où entre une des consonnes du mot démon.

La lecture et l'écriture sont prohibées à tout Yézidi, sauf à la famille du Cheikh Mirza, résidant à Bachiga.

Chaque année le grand Cheikh promène le Grand Paon à travers les villages et recueille des offrandes à partager entre tous les cheikhs. A leur retour, tout le monde sort à la rencontre du Paon, et on vend à l'encan le droit de le réintégrer dans son sanctuaire.

A un jour de marche de Bachiga, se trouve le sanctuaire de Cheikh Adi, autour duquel il y a une vingtaine de vasques. Là réside un fakir, habillé comme un prêtre. On lui amène les enfants en bas âge, et il les baptise jusqu'à trois fois, en disant : « O Roi Paon ! garde cet enfant en bonne santé. »

Au moment de la prière publique, une douzaine de personnes se réunissent dans ce sanctuaire de Cheikh Adi. Le grand Cheikh revêt une chape et une sorte de mitre. Tous ensemble font trois fois le tour du Paon, et chaque fois ils se prosternent en l'adorant.

Ils ont une fontaine appelée fontaine jaune. Ils s'y rendent chaque mercredi, vendredi et dimanche, et font brûler des lampes sur la pierre.

***

Quel fatras que ces croyances ! En somme, ces Yézidis, ce qui les obsède, c'est l'antithèse, grossièrement représentée, de Dieu et du Mal, de la Lumière et des Ténèbres. En elle, ils voient la véritable essence divine. Eh bien ! ils peuvent disparaître ; nous avons notre Victor Hugo. « Dieu, me raconte ce jeune clerc, créa l'enfer pour punir Adam. Mais celui-ci recueillit ses larmes, et quand il en eut une cruche pleine, il éteignit les feux infernaux. » C'est un mauvais poème de *la Légende des Siècles*. Victor Hugo, à son insu, était Yézidi.

Et cependant, sous tous ces symboles, de toutes ces extravagances, peut se dégager une lueur. C'est encore en Syrie, au dire de Joinville, que nos Croisés rencontrèrent cette femme qui, de l'eau de sa cruche, voulait éteindre l'enfer, pendant que, de l'autre main, elle brandissait une torche pour incendier le ciel... Cette femme, déjà tout imprégnée du plus pur esprit du christianisme, appelait de ses vœux le jour où l'on n'aimerait Dieu que pour lui-même, pour sa bonté et sa beauté. Elle allait de l'avant. Nos pauvres Yézidis, eux, épaississent les troubles traditions auxquelles ils se sont cramponnés...

Dans leurs montagnes de Mossoul, ce sont de pauvres gens,

pas méchants et traqués. En vain se sont-ils réfugiés dans les retraites inexpugnables de Sinjar, on en tue à tout propos. Ils ont tant souffert qu'il leur arrive parfois de désespérer de leur Dieu, et qu'ils pourraient bien, un jour, se convertir en masse au christianisme. Leur vieille pensée balbutiante consentirait à se taire. C'est ce qu'ils ont de mieux à faire. Je suis arrivé en Syrie avec l'idée que nous avons à ménager les anciennes croyances, et peut-être à les vivifier dans quelques-unes de leurs parties encore efficaces. Je rêvais, sinon de ressusciter les dieux morts, au moins de maintenir de riches aptitudes intellectuelles et d'exercer des facultés endormies. Mais quel parti tirer de ces adorateurs du diable ? Leur petite procession du Roi Paon me semble piétiner au fond d'un cul-de-sac. Ah ! qu'ils suivent donc, dans sa décision, ce jeune clerc, et qu'ils se rallient avec lui à la civilisation de la France et de Rome!

Quoi qu'il en soit, j'ai été enchanté de ce rare jeune homme. Il m'a parlé en toute bonne foi. Je crains qu'il ne m'ait donné là que des parcelles bien informes de la vérité totale, et je devrais peut-être rougir de les avoir notées. Mais quoi ! tout au fond, je les aime, ces sénilités d'une pensée qui se souvient de Zoroastre, du Bouddha et du Christ... Je serais ravi d'aller me promener avec un tel compagnon du côté de Mossoul... C'est malheureux qu'à cette heure il y soit méconnu, déconsidéré !

L'archevêque m'explique qu'il va l'expédier à Jérusalem, où quelque couvent le cachera. Dès lors, rien de plus à tirer de cette bonne fortune, et je dois m'en tenir à ce simple regard sur les adorateurs du diable. Mon regret est très vif, mais je sens bien qu'à trop me plonger dans cette pauvre secte, elle me lasserait, et d'ailleurs l'instant est venu que je tente une excursion approfondie aux châteaux des Assassins.

MAURICE BARRÈS.

(A suivre.)

LE JOURNAL
DE M. CHARLES SPINDLER

Quelques mois après l'armistice, parcourant l'Alsace, j'interrogeai plusieurs Alsaciens de ma connaissance sur les événements dont leur pays avait été le théâtre depuis 1914. Ces événements, je les avais suivis attentivement pendant la durée des hostilités, à travers les journaux alsaciens et allemands et d'après les informations d'un service de renseignements militaires; je savais les milliers de condamnations infligées par les Conseils de guerre aux Alsaciens coupables de « sentiments hostiles à l'Allemagne, » et j'avais lu les aveux que l'attitude de ces rebelles avait arrachés à tant d'Allemands. Quand j'assistai à l'entrée de nos troupes et vis le délire de l'Alsace, j'eus la curiosité de mieux connaître quelles épreuves, quelles humiliations avaient pu porter ce peuple délivré à un tel paroxysme de haine et d'allégresse. J'aurais voulu pouvoir reconstituer les phases de cette histoire tragique. Or, je ne recueillais que des souvenirs confus. Les Alsaciens que je questionnais, se montraient, avec la meilleure foi du monde, assez disposés à croire que, dès le 1er août 1914, ils étaient déjà dans un état d'esprit analogue à celui où les trouva l'armistice. Dans les grandes crises sentimentales, nous perdons facilement la mémoire des émotions successives qui nous y ont acheminés. Pour tout comprendre, il eût fallu avoir sous les yeux des notes prises au jour le jour par un Alsacien capable de voir clair en lui-même et dans la pensée de ses compatriotes.

Un jour, quelqu'un me dit : « Le journal privé que vous cherchez existe. Connaissez-vous notre grand artiste, Charles

Spindler? — Sans doute, je me rappelle l'avoir plusieurs fois visité avant la guerre dans sa charmante retraite de Saint-Léonard. — Eh bien! durant quatre années, il a écrit chaque soir tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait. Peut-être consentira-t-il à vous laisser lire son manuscrit... »

Je pris le train de Strasbourg pour Rosheim et saluai au passage la belle église romane où des sculptures juchées sur le toit racontent la légende de ses origines ; je montai dans le « tortillard » qui lentement, lentement, s'achemine vers Ottrott, et de la halte de Saint-Léonard je gagnai le logis de M. Spindler, sans me hâter, car j'avais devant moi un des plus délicieux paysages de la Basse-Alsace. Au pied de Sainte-Odile, sur un des coteaux du vignoble, les maisons de Saint-Léonard regardent les prairies où l'Ehn coule parmi les saules. De nulle part la montagne sacrée de l'Alsace n'apparaît plus grandiose et plus harmonieuse entre ses deux contreforts chargés de forêts et couronnés de ruines; de nulle part non plus on ne goûte mieux la joie de la plaine lumineuse. Au loin se dressent les clochers et les remparts d'Obernai. Plus près, derrière un repli de la colline, les vieilles maisons de Bœrsch se blottissent dans l'ombre des murailles du XIV[e] siècle.

Le hameau de Saint-Léonard est formé des bâtiments d'un ancien couvent de Bénédictins converti en collégiale dès le XIII[e] siècle. Au temps de la Révolution, les constructions furent mises en vente. Depuis, quelques familles se sont créé d'agréables demeures dans les maisons canoniales. C'est là qu'habitent, porte à porte, deux hommes qui honorent l'Alsace : M. Anselme Laugel et M. Charles Spindler. Le premier, peintre et homme de goût, est surtout connu comme un des plus ardents mainteneurs de l'idée française en Alsace : par ses conférences, ses discours, ses écrits, il a autrefois travaillé à réveiller chez ses compatriotes le culte de leurs traditions et l'amour de notre langue : il s'est acquis à la reconnaissance de la France autant de titres qu'à l'animosité de l'Allemagne. Quant à M. Charles Spindler, dont la maison rustique et l'atelier donnent sur l'ancienne cour du chapitre, tout le monde admire les délicates compositions qu'il exécute en marqueterie. Les deux voisins sont unis d'une étroite amitié, bien qu'ils n'aient pas toujours été d'accord sur l'avenir de l'Alsace, on le verra tout à l'heure.

Je frappai à la porte de M. Spindler et lui exposai ma requête.

Quelques minutes plus tard, une formidable liasse de cahiers gisait sur la table de l'atelier : « Voici, me dit-il, le journal que j'ai tenu pendant la guerre. Vous pouvez en prendre connaissance. Pendant ces longues et mortelles années, je n'ai guère pu me livrer à mes travaux habituels : le cœur n'y était pas. J'ai fait quelques portraits (et du doigt il me montrait de fines aquarelles). Puis j'ai occupé mes loisirs à mettre en ordre de vieux papiers de famille. Enfin j'ai écrit ces feuillets où j'ai conté chacune de mes journées, rapporté tous les propos que j'échangeais avec les miens, avec mes parents, mes amis de Bœrsch, d'Obernai, de Strasbourg, avec les officiers qui cantonnaient à Saint-Léonard et les fonctionnaires que je rencontrais sur la route. J'y ai consigné aussi et commenté les nouvelles, — vraies ou fausses, — qui nous étaient apportées par des journaux ou par des lettres. Tout cela est écrit à la diable ; je doute qu'un autre que moi-même y puisse prendre intérêt. » Là-dessus il me lut quelques pages prises çà et là dans son manuscrit, et tout de suite je fus convaincu que jamais je ne pourrais trouver document plus précieux sur l'Alsace au temps de la guerre, si convaincu que je dis à brûle-pourpoint : « Consentiriez-vous à ce que ce journal fût publié ? » M. Spindler me considéra avec étonnement : « Mais, dit-il, ce sont des notes personnelles. Vous le voyez, je dis tout, je désigne les gens par leur nom. Est-ce que vous voulez me brouiller avec la moitié de l'Alsace ? — Soit ; il ne peut être question de publier ce volumineux journal ; il renferme bien des choses qui ne regardent pas le public ; mais permettez-moi de le lire pour ma propre édification. Nous en recauserons ensuite. »

J'ai passé de longues heures d'été, dans l'atelier frais et silencieux, à lire le manuscrit de M. Spindler, suivant, jour par jour, le contre-coup des événements de la Grande Guerre dans le petit monde de Saint-Léonard. Ma lecture achevée, j'obtins de M. Spindler qu'il autoriserait l'impression de quelques extraits propres à faire connaître l'opinion alsacienne de 1914 à 1918. Ces extraits, nous les avons choisis ensemble. Ma première impression fut qu'on les pouvait mettre tels quels sous les yeux du public, sans autre commentaire ; mais, en général, les Français ignorent les choses d'Alsace, qui d'ailleurs, avouons-le, sont complexes, et les personnes à qui ces pages furent communiquées, ont été d'avis qu'il serait utile d'y joindre quelques

éclaircissements. Je m'en acquitterai aussi brièvement que possible.

* * *

Il ne fait rien qui ne soit alsacien. Ses forêts sont celles des Vosges ; ses groupes d'arbres ont poussé dans la campagne voisine ; sa cathédrale de Strasbourg lève à l'horizon de Saint-Léonard sa flèche unique ; ses châteaux en ruines pointent parmi les pins au-dessus d'Ottrott et de Barr ; ses vieilles maisons en colombage, ses cheminées couvertes sur lesquelles est posée la couronne d'épines où la cigogne fait son nid ; ses toits longs et pendants, gonflés, d'une amplitude maternelle, pareils aux ailes d'une poule couveuse immobile et dont on peut compter les rangs de plumes ; ses ruelles, ses ponts protégés, ses fontaines où l'eau toujours jeune jaillit hors des pierres antiques ; ses tours rectangulaires, coiffées, girouettées, munies d'un cadran d'horloge et que perce la route à l'entrée des villages : tout a été vu et peut se voir à Colmar, à Schlestadt, à Kaysersberg, à Riquewihr, en vingt autres places, bourgs ou hameaux de ce pays où l'on a tout bâti, tout détruit, tout reconstruit, comme pour prouver vingt fois qu'il fait bon vivre sur son sol.

C'est ainsi que M. René Bazin a défini l'originalité des dessins et des compositions de M. Spindler. On ne saurait mieux dire. Oui, c'est l'Alsace tout entière qui revit dans ces panneaux où les caprices des veines et des fibres du bois traduisent avec une merveilleuse fidélité les nuances de la campagne et du ciel. D'ailleurs, depuis plus de vingt ans, tout le monde connaît ces charmants ouvrages, et, parmi les milliers de Français qui, en ces dernières années, visitèrent l'Alsace, bien peu n'ont point fait le pèlerinage de Saint-Léonard.

Alsacien, M. Spindler ne l'est pas seulement par goût et tempérament d'artiste. Cet homme simple, réfléchi et blond, aux yeux clairs, à la démarche lente et au parler bonhomme est un excellent exemplaire de sa race. Il faut l'avoir vu dans son intérieur, parmi les siens, fumant sa pipe à petites bouffées et contant d'une voix malicieuse une « bonne histoire. » Vous l'entendrez parler, car son journal a gardé le sans-façon de la causerie, cet accent inimitable de simplicité et d'humeur contenue qui est le ton même de l'Alsace. A vrai dire, les conversations qu'il rapporte perdront ici un peu de leur saveur, car, s'il rédige ses notes en français, il fait souvent dialoguer les

gens tantôt en allemand, tantôt en dialecte, et les propos traduits sont un peu moins plaisants.

L'amour de la terre natale a été la règle non seulement de son art, mais aussi de sa pensée la plus intime. Il est né, dans la petite ville de Bœrsch, de souche alsacienne. Au XIXe siècle, une partie de sa famille vécut à Paris. Dans sa maison, sa femme, ses enfants et lui-même ont toujours parlé le français. Plusieurs de ses proches habitaient la France. Cependant toute sa vie s'est écoulée en Alsace sous le régime allemand : il avait cinq ans en 1870. Il a fait ses études dans un collège allemand. Il a été de ceux qui, fidèles à leur petite patrie, acceptèrent, pendant quarante-quatre ans, de n'être ni Français ni Allemands, et se contentèrent de demeurer Alsaciens, n'espérant rien de l'avenir.

Dans les premières années du XXe siècle, quelques jeunes Alsaciens se sont groupés autour du docteur Bucher pour défendre contre le germanisme les traditions, toutes les traditions de leur province. « Sans doute, disaient-ils, l'Alsace est liée politiquement à l'Empire, et la France paraît chaque jour plus résolue à ne rien risquer pour récupérer les provinces qu'elle a perdues : subissons notre sort; mais il est impossible qu'un jour, de gré ou de force, la France ne soit amenée à prendre conscience de sa véritable destinée : il faut, pour ce jour-là, conserver à l'Alsace le trésor spirituel qu'elle a hérité de son ancienne patrie. » Ils étaient du reste convaincus qu'en dépit de l'éducation germanique des générations nouvelles, malgré les capitulations intéressées, malgré l'accoutumance apparente du peuple, le goût de la France et le dégoût de l'Allemagne sommeillaient au fond de toutes les consciences.

M. Spindler comptait beaucoup d'amis dans ce groupe : il conserva ses amitiés, mais se tint à l'écart. Il partageait l'avis des « résignés » qui regardaient comme vaine et périlleuse l'entreprise de ces jeunes bourgeois alsaciens. Au sentiment de ces « résignés, » Bucher et ses amis confondaient leurs propres désirs avec l'opinion du peuple : celui-ci, ayant bel et bien accepté le fait historique de la conquête, ne demandait plus qu'à jouir paisiblement des bienfaits de la paix allemande. En confiant de pareilles rêveries à des écrivains et à des journalistes français, ne risquait-on pas d'éveiller, de l'autre côté des Vosges, de funestes illusions et d'entraîner peu à peu les esprits

à l'idée d'une guerre? Or cette guerre, tous ceux qui pensaient comme Spindler, la redoutaient pour l'Alsace qui serait le théâtre de la lutte, et pour la France, qui, à leur avis, devait être fatalement écrasée : car ils avaient sous les yeux la formidable machine de guerre montée par l'Allemagne.

On retrouvera ces idées exprimées dans les premières pages du journal de M. Spindler, avec une franchise qui peut-être scandalisera le lecteur français. Mais est-il une meilleure preuve de la bonne foi de M. Spindler? Si nous ignorions ce qu'il pensait au mois d'août 1914, la suite de son journal serait bien moins émouvante.

Voici un Alsacien, pacifiste si jamais il en fut : il est rattaché à la France par des affinités sentimentales et des traditions de famille, mais il n'éprouve aucune animosité contre l'Allemagne où justice est rendue à son talent; il a de bons amis parmi les immigrés; son rêve est de voir la France se rapprocher de l'Allemagne et vivre en bonne intelligence avec elle. Le conflit éclate : en moins de trois mois, M. Spindler perd toutes ses illusions sur l'Allemagne; il juge la discipline et l'ordre allemands; il maudit la guerre, mais il commence à en comprendre le sens; il fait mieux qu'espérer la victoire de la France, il y croit. Et cette évolution qui se passe en lui-même, il la constate, rapide et profonde, chez tous ceux qui l'entourent, chez les siens, chez les paysans, chez les bourgeois, dans tout le peuple de l'Alsace. Enfin il avoue son erreur et reconnaît qu'après tout, c'était son ami Laugel qui avait raison. Il passera quatre ans avec la même foi et la même espérance. Au jour de la libération, nul n'entonnera le *Te Deum* d'un cœur plus joyeux et plus reconnaissant.

C'est ainsi que ce journal nous contera toute l'histoire psychologique de l'Alsace pendant la guerre.

André Hallays.

L'ALSACE PENDANT LA GUERRE

JOURNAL D'UN ARTISTE ALSACIEN

I. — LES TROIS PREMIERS MOIS DE GUERRE

KRIEGSZUSTAND ET MOBILISATION

Aux premiers bruits de guerre qui circulent en Europe, après l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, M. Spindler se refuse, comme tant d'autres, à croire la catastrophe inévitable.

Dimanche, 25 juillet 1914. — Au sortir de la messe, ce matin, je vais comme d'habitude à la poste prendre mon courrier. J'y rencontre Laugel. Très agité, il m'interpelle : « Eh bien! qu'est-ce que vous en dites? — Et de quoi? — Mais de la guerre, parbleu! car nous allons avoir la guerre. — Et pourquoi? — Mais vous ne lisez donc pas les journaux? Il y a que la Russie s'oppose à ce que l'Autriche envahisse la Serbie! — Ça s'arrangera! » Il me tourne le dos en haussant les épaules.

Mon beau-frère Auguste qui vient me rejoindre, ne croit pas non plus à la guerre. Lui et les siens sont arrivés la veille de Paris, tout heureux à l'idée de passer de bonnes vacances en Alsace.

Cinq jours plus tard, M. Spindler se rend à Strasbourg où déjà l'on respire une atmosphère de guerre. Là un fonctionnaire allemand lui déclare que l'événement est « sûr et certain. »

Jeudi, 30 juillet. — Je suis forcé d'aller à Strasbourg à cause d'un concours de bijoux et de petits objets que la ville a organisé pour éliminer la bimbeloterie de mauvais goût qu'on offre actuellement aux touristes comme souvenirs d'Alsace.

Je ne remarque le long de la voie ferrée ni soldats ni aucune mesure qui pourrait faire soupçonner la gravité de la situation. Cependant les gares sont encombrées de permissionnaires qui vont rejoindre leurs régiments. A Strasbourg, la foule est considérable, et tout le monde a l'air d'attendre quelque chose.

Je me rends aussitôt à la *Kunstschule* où les concurrents ont exposé leurs maquettes. Il y a le peintre Schneider, Bucher, le *Ministerialrath* Schütz et quelques autres messieurs qui composent avec moi le jury. On s'efforce de discuter les mérites des exposants, mais sans conviction. Les préoccupations sont d'une autre sorte. Je serre la main de Schütz et lui demande ce qu'il pense de la situation. « La guerre, me dit-il, est absolument sûre et certaine. Au ministère, tout le monde en est convaincu : du reste, nous avons ordre de faire partir nos familles pour l'intérieur de l'Allemagne, et, tel que vous me voyez, je suis en train de faire mes paquets. Je retourne de ce pas à la maison surveiller mon déménagement. » Tout cela me donne à réfléchir.

Aussitôt la séance terminée, je me joins à Bucher, et ayant pris congé de nos collègues, je fais un bout de chemin avec lui.

L'animation a pris des proportions inusitées en ville. Les officiers arpentent les rues avec une certaine arrogance ; j'en suis quelques-uns chez mon ami, le libraire W. Ils demandent avec quelque nervosité des cartes d'état-major. W. me confie ses craintes : son personnel serait obligé de partir presque au complet. Quant à la guerre, il me dit que les officiers avec lesquels il a eu l'occasion de causer font peu de cas de la Russie ; ils comptent la battre sans peine. C'est la France qui subira les premiers coups : ils espèrent l'écraser dès le début sous une avalanche de troupes.

Je fais quelques emplettes ; la monnaie a disparu comme par enchantement ; on ne voit plus que du papier.

Sur la place Gutenberg, je suis tout à coup interpellé par Mme T. (1), très pimpante, très coquette dans son costume de jeune veuve. « *Wir schlagen los!* me crie-t-elle du plus loin qu'elle m'aperçoit en agitant son ombrelle. *Es geht nach Paris!* » Je

(1) Allemande, veuve d'un Alsacien.

l'accoste pour lui demander ce qu'elle compte faire. « Moi, je vais, comme d'habitude, passer mon été à B... ; mais il est évident que la ville offre plus de sûreté que la campagne. » Elle ajoute d'un air convaincu : « Du reste, ça ne sera pas long ! » L'issue de la guerre ne fait évidemment pour elle aucun doute, et je suis un peu indigné de la désinvolture avec laquelle elle envisage la question. Dans mon for intérieur, je me dis qu'il n'est pas encore si sûr que les Allemands aient le dessus.

Au café où je me rends ensuite, je me trouve vis à vis du peintre C., passablement triste. Il est Allemand ; sa femme est Alsacienne ; il a des cousins et des beaux-frères dans l'armée française. Je le console en lui disant qu'il partage le sort de beaucoup d'autres de nos compatriotes.

Au retour, je remarque que déjà la voie est gardée par des militaires. Long arrêt à la gare de M. Je fais les cent pas avec le curé R. Il est feu et flamme pour la juste cause de l'Allemagne. Il ne comprend pas l'attitude de la France qui, après avoir acquitté M[me] Caillaux, se fait le champion d'un *Ziginervolk* (1), les Serbes, persécuteurs enragés des catholiques. Je n'essaie pas de disculper M[me] Caillaux, et je m'embarque.

Malgré la gravité des nouvelles que j'apporte et que confirme un télégramme de M. Appell, de l'Institut, enjoignant aux siens de venir le rejoindre aussitôt, nos Parisiens ne peuvent encore se décider à sacrifier leurs bonnes vacances. Ma belle-sœur se propose d'aller demain en ville (à Strasbourg) et, selon les nouvelles qu'elle apportera, on prendra une décision définitive.

Le 31 juillet, le doute n'est plus permis, et voici que déjà apparaît, dans sa sombre réalité, le grand déchirement que la guerre va causer au sein de tant de familles alsaciennes.

Vendredi, 31 juillet. — A une heure, ma belle-sœur part pour Strasbourg. On attend avec impatience son retour. Tout le monde est à la gare, anxieux de ce qu'elle va nous apprendre.

Elle nous dit, — et l'on devine au tremblement de sa voix combien elle est encore émue, — que la guerre est imminente : à Strasbourg, l'effervescence est à son comble ; l'état de guerre, *Kriegszustand*, est proclamé, la nouvelle en est affichée sur des

(1) Peuple de romanichels.

placards rouge sang ; des patrouilles ont, toute la journée, parcouru la ville pour l'annoncer dans les divers quartiers ; les roulements de tambour étaient d'un effet saisissant ; la foule est plutôt triste et anxieuse, à quelques exceptions près ; tout grouille de soldats ; les officiers roulent en auto ; l'individu n'est plus rien, on se sent pris dans un engrenage, la force militaire prime tout. Les chemins de fer sont dirigés par des soldats reconnaissables au brassard blanc... Ma belle-sœur ne peut croire qu'il y ait maintenant moyen de revenir en arrière : le déclenchement est fait ; nos parents devraient prendre le chemin de Paris plutôt aujourd'hui que demain. Ils s'occupent donc en hâte des préparatifs de départ... On passe encore quelques moments ensemble, mais tout le monde a la mort dans l'âme.

Mes nièces Marguerite et Rosette ne cessent de parler de leur frère Jean (1) qui, étant sous les drapeaux, devra marcher en première ligne. Ma sœur Élisa s'inquiète pour ses fils Georges et Maurice qui seront aussi appelés, l'un étant du *landsturm* et l'autre de la réserve, mais du côté allemand. Et dire que la plupart de nos familles alsaciennes sont dans la même situation !

C'est la tragédie de l'Alsace. Dans la bourgeoisie et dans le peuple, elles furent innombrables, les familles où des parents, des frères se trouvaient amenés à servir dans les deux armées ennemies. Au cours de la guerre, un soldat alsacien envoyé sur le front russe et dont le frère servait au Maroc, écrivait à ses parents, paysans du Sundgau, ces quatre lignes d'une si poignante tristesse : « Puisse mon frère qui est soldat en Afrique vous revenir en bonne santé. Envoyez-lui les meilleures salutations de son frère du front oriental qui, jour et nuit, pense à lui et prie pour lui. » Qu'ils méditent là-dessus ceux qui croient pouvoir résoudre les questions alsaciennes par mesure administrative !

Samedi, 1er août. — A sept heures du matin, rendez-vous général pour les adieux à la gare de Saint-Léonard. On essaie un peu de blaguer, mais ça ne prend pas. On voudrait faire croire aux partants, que dans quinze jours peut-être, cette menace d'orage sera dissipée, qu'on a déjà vu des horizons poli-

(1) Tombé au Chemin des Dames, le 25 février 1918.

tiques plus sombres, que l'« état de guerre » n'est pas encore la mobilisation ; on parle d'une intervention probable du Pape. En face de nous, Sainte-Odile s'étend calme dans le soleil du matin. Nos voyageurs embrassent encore d'un coup d'œil le panorama. Le sifflet du train se fait entendre. On se dit adieu, tout le monde sanglote. Chacun, dans son for intérieur, se demande : Quand nous reverrons-nous? et nous retrouverons-nous tous, tant que nous sommes? Au moment où le train s'ébranle, je serre encore la main de mon beau-frère en lui disant : « Quand tu reviendras, le drapeau tricolore flottera sur la cathédrale. »

Nous remontons lentement le chemin de la gare, et tout en n'étant pas convaincu de la réalisation du souhait que je viens d'exprimer, nous nous disons que, lorsqu'on se reverra, la carte de l'Europe sera bien changée...

...Vers le soir, M[me] O. vient nous apporter la nouvelle que l'Empereur a ordonné la mobilisation. Quelques instants après, l'appariteur de Bœrsch armé de sa sonnette se plante au milieu de la cour collégiale et, d'une voix qu'on sent émue, transmet le message impérial aux populations. C'est le soir, et les gens de Saint-Léonard sont sur le pas des portes. Il y a d'abord un silence; peu à peu les langues se remettent en mouvement et jusque tard dans la nuit on entend des groupes discuter. Finalement, André, le fils de nos voisins, d'une voix éraillée, essaie d'entonner un refrain militaire; mais cela sonne faux, le cœur n'y est pas.

ALSACE ET FRANCE

Non. M. Spindler ne croyait guère à la réalisation de son souhait, et ils étaient bien rares les Alsaciens, même parmi les meilleurs amis de la France, qui avaient alors des doutes sur l'issue d'un conflit entre la France et l'Allemagne. Leurs raisons? M. Spindler les enregistrera dans son journal, pendant les premières semaines de la guerre.

Dimanche, 2 août. — En allant à Bœrsch ce matin, j'aperçois les *Mobilmachungsbefehle* affichés à la maison commune. De nombreux groupes stationnent sur la place et font des commentaires. Je ne sais si c'est une illusion, mais il me semble qu'on

met plus d'empressement à nous rendre nos saluts : c'est comme si le danger commun renouait les liens d'amitié.

Je m'approche des affiches. Partout je remarque, surtout chez les femmes, des traits tirés; certaines pleurent.

Ce qui me frappe à la lecture de ces affiches, c'est la mobilisation complète des hommes valides de dix-sept à quarante-cinq ans. Cela fait donc vingt-huit classes qui vont être convoquées d'un jour à l'autre... Ce seraient quelques millions d'hommes que l'Allemagne mettrait aussitôt en ligne. Je commence à comprendre pourquoi les officiers de Strasbourg paraissaient si sûrs d'écraser la France, car jamais celle-ci ne pourra mettre autant d'hommes en ligne.

Je remarque le ferblantier qui pérore au milieu d'un rassemblement. J'entends qu'il est question d'une grande bataille qui doit se livrer en ce moment à Scherwiller : « Je vous le certifie, ce n'est pas une invention, le gendarme l'a raconté lui-même. » Il paraît qu'en effet les gendarmes ont passé en auto, se sont arrêtés sur la place et ont raconté à qui voulait l'entendre que les Français avaient envahi les vallées de Villé et de Sainte-Marie, qu'ils avaient débouché sur Scherwiller où se livrait en ce moment une grande bataille. En effet, l'on croit entendre le canon. Cependant, comme il n'y a pas encore eu déclaration de guerre, une entrée en campagne aussi rapide nous laisse un peu sceptiques. Les gendarmes ont encore raconté qu'on a fusillé le maire de Saales, dans la maison duquel on avait découvert dix officiers français revêtus d'uniformes allemands...

Lundi, 3 août. — ... A Obernai, en passant devant le bureau de l'*Oberehnheimer Anzeiger*, mon attention est attirée par une dépêche écrite à la main : *Die Revolution in Paris ausgebrochen, die Stadt steht in Flammen! Præsident Poincaré ermordet!* Cet assassinat, après celui de Jaurès, que les journaux nous ont annoncé, me paraît un de ces canards dont la tendance saute aux yeux. Le banquier S..., qui m'accoste un peu plus loin, n'y croit pas non plus.

Le mouvement de la foule se porte vers la gare, nous la suivons... Il y a un long train en partance. Par les portières largement ouvertes, on aperçoit une cohue de jeunes gens passablement avinés, les uns en uniforme, les autres en civil. Des cris, des chants. Sur le quai des femmes pleurent. Le plus

grand nombre des partants manifeste peu d'enthousiasme...

Nous rebroussons chemin, à la suite des pauvres femmes qui rejoignent lentement leurs logis. Et les prochains jours vont voir se renouveler ces départs, jusqu'à ce que les 600 hommes qui forment le contingent d'Obernai aient rejoint leurs corps.

Mardi, 4 août. — Le soir, notre voisin D... revient du fort de Mutzig. Il est déjà équipé en feldgrau. Deux compagnies de son régiment, le 99e de Saverne, sont exclusivement formées d'Alsaciens. On leur permet de se grouper par communes; les officiers sont convenables. Il ne croit pas encore à la guerre. On lui raconte que les Anglais, les Belges, les Japonais sont du côté de l'Allemagne, et qu'avec la France rien n'est encore fait, que les pourparlers continuent. Je lui dis qu'il n'y a rien de vrai dans tout cela, si ce n'est que la guerre n'est pas encore déclarée entre l'Allemagne et la France.

Ils ont dans leur compagnie plusieurs Alsaciens revenus de France; l'un d'eux raconte qu'il a été maltraité et chassé à coups de pied. Ce serait en contradiction avec ce que le fils de notre cuisinière a raconté le matin (1). En cas de guerre entre la France et l'Allemagne, c'est bien l'Alsace qui sera l'enjeu. Des gens qui risquent leur peau pour nous délivrer, doivent trouver mauvais que les Alsaciens quittent leur patrie d'adoption pour renforcer leurs ennemis. Il faut croire que, de leur côté, les Allemands ne pensaient pas que les Alsaciens répondraient avec un tel ensemble à l'appel aux armes, car un ordre du jour du colonel les félicite hautement de cette preuve de patriotisme. Pour qui a assisté à la mobilisation, le contraire eût été étonnant : l'auraient-ils voulu, les Alsaciens n'auraient pu se soustraire au service : les frontières étaient gardées, les gendarmes étaient continuellement dans les villages et terrorisaient le pauvre monde. Puis, il faut bien le dire, à part quelques rares exceptions, vieux soldats de 70, le peuple ne sait plus grand chose de la France.

Ces lignes ne traduisaient pas fidèlement le sentiment profond du peuple alsacien. Quelques semaines plus tard, les événements allaient le démontrer avec une évidence à laquelle M. Spindler se

(1) Ce jeune homme, ouvrier dans une usine parisienne, venait de rentrer en Alsace sans que personne en France se fût opposé à son retour.

rendra facilement, car il aura en lui-même senti s'accomplir un revirement pareil. De l'Allemagne, l'Alsace ne connaissait, le 1er août 1914, que des dehors de puissance et de force; tout le reste lui était caché par un voile que la guerre allait brusquement déchirer.

5 août. — Les journaux nous apprennent qu'un avion français a laissé tomber des bombes sur Nuremberg, qu'on a essayé de faire sauter le tunnel de Cochem, mais sans succès! Décidément, c'est comme en 70! Les efforts français sont toujours *erfolglos*.

7 août. — Depuis deux jours, des soldats sont occupés à démolir la voie ferrée qui va d'Erstein à Ottrott, dans la crainte sans doute que les Français, en cas d'invasion, ne puissent s'en servir pour atteindre le Rhin. Les soldats chargés de ce travail sont logés chez les habitants. A midi, deux sous-officiers arrivent avec quatre hommes, tous Alsaciens. L'un des sous-officiers, très intelligent, est attaché au *Baumamt* (1), à Strasbourg, et marié depuis six semaines. Je le fais un peu causer: la campagne sera courte; dans six semaines, tout au plus trois mois, on entrera dans Paris; c'est le vieux comte Hæseler qui prendra le commandement de l'armée de Lorraine, malgré ses quatre-vingts ans. Mon homme s'exprime comme le ferait n'importe quel Allemand. Aucune trace de répugnance à l'idée de se battre contre des Français, et ses compagnons tiennent le même langage. Ils parlent d'en finir une fois pour toutes avec ces fauteurs de désordre qui empêchent l'Allemagne de jouir en paix des fruits de son travail, etc.; enfin, tout ce que nous lisons dans nos journaux.

Le brave père B..., qui, ce matin, est venu poser les fenêtres de ma nouvelle bâtisse, déplore lui aussi la guerre : un de ses fils est appelé sous les drapeaux, un autre est réformé. Il me dit : « A Obernai, il y a des gens qui prétendent qu'à la suite de cette guerre, nous redeviendrons Français. Des nigauds qui ne savent pas ce qu'ils disent! Les affaires marchaient bien ces dernières années. Que voulait-on de plus? Qui voulait se

(1) Bureau d'architecture municipal.

donner de la peine avait son pain assuré; qui sait si, redevenus Français, nous pourrons en dire autant? Moi, je crois toujours qu'on s'arrangera. » Je lui réponds : « Ça n'en prend pas la tournure. » Et il en a l'air tout triste.

Tel était, d'après M. Spindler, l'état des esprits au jour de la déclaration de guerre.

FAUSSES NOUVELLES ET IMPRESSIONS CONTRADICTOIRES

Dès le 7 août, on apprend que l'agression des Français à Sainte-Marie avant toute déclaration de guerre est une fable; M. de Bethmann-Hollweg aurait donc trompé le Reichstag. Ce mensonge étonne un peu M. Spindler, mais il ne trouble pas beaucoup l'aimable compagnie qui, dans une jolie villa du Klingenthal, par une belle soirée d'été, souhaite la paix prochaine et calcule les chances des adversaires. Le lendemain, le canon tonne dans les Vosges, et le bruit se répand que des batailles se livrent dans le Haut-Rhin...

7 août. — Pour nous dérouiller un peu les jambes, nous allons ce soir, mon frère et moi, à K., chez nos amis S. Nous y trouvons nombreuse compagnie. On écoute les récits que fait un employé de notre ami venu à bicyclette de Colmar. Fausse, la nouvelle de l'invasion des Français à Sainte-Marie; mais alors, cette agression dont la France se serait rendue coupable en pleine paix, au dire du chancelier, ne serait qu'un mythe, une invention dont le but saute aux yeux!

Les journaux nous apprennent la déclaration de guerre de l'Angleterre et la résolution de l'Italie de rester neutre. Tout le monde s'accorde à dire que ces nouvelles sont un appoint formidable pour l'Entente. Comme il est à prévoir que la neutralité belge ne sera pas respectée, il faut s'attendre à une grande bataille dans le Nord. Dieu veuille que cela finisse bientôt! Tel est le vœu de chacun. On suppute les chances des antagonistes. L'armée allemande est formidable, admirablement outillée, le soldat brave et plein d'entrain, puis la nation a pris un essor industriel et commercial tellement colossal que j'ai peine à croire à sa défaite. D'un autre côté, les Français doivent être bien outillés aussi, quoi qu'en ait dit le sénateur Humbert; puis ils sont les descendants des soldats qui, sous Napoléon Ier, ont

vaincu l'Europe. Surgira-t-il un de ces capitaines qui attachent la victoire au drapeau, ou bien la guerre se déroulera-t-elle indécise, jusqu'à ce qu'elle cesse, faute d'argent et de combattants? Personne ne le sait. On le discute dans le grand salon de mon ami, et cela me rappelle l'introduction des contes de Boccace, où, pour fuir la peste, quelques nobles dames de Florence se sont retirées dans un château merveilleux, loin des horreurs de la *grande mort*. Le décor de K. n'est pas celui d'un jardin italien, mais il n'en est pas moins beau : par les fenêtres ouvertes, on plonge sur le parc, dont les grands arbres se reflètent dans l'étang.

8 août. — Ce soir, mon frère et moi nous sommes montés au Steinberg. Tout à coup nous entendons distinctement plusieurs coups de canon dans la direction de Saales. Ce ne seront probablement pas les derniers, mais ils nous impressionnent. L'effet de ces six détonations est d'autant plus saisissant qu'autour de nous règne un profond silence. La nature n'a jamais été plus belle, les arbres plient sous la charge de leurs fruits, le ciel est sans nuages. Nous échangeons des réflexions tristes et amères sur la guerre et sur son dénouement probable : on en revient toujours au problème de la responsabilité.

Près de Saint-Léonard, quelques hommes rentrent harassés du fort. Parmi eux, mon ouvrier K., armé d'une scie. Il me rend compte de ses impressions. Tous ces soldats allemands ont le diable au corps, surtout les Rhénans. Ils prétendent que dans quinze jours, ils seront à Paris, le comte Hæseler l'a déclaré. K. n'est pas éloigné de le croire... Il faudra voir!

10 août. — ... Tout le monde à Obernai se tient sur le qui-vive ; on évite de se compromettre par une appréciation quelconque des événements, car on moucharde partout. L'impression générale est que l'écrasement de la France, dont les Allemands s'étaient flattés au début, pourrait être plus difficile qu'on ne le prévoyait.

11 août. — Les bruits les plus contradictoires circulent dans la contrée ; 60 000 Français seraient cernés dans la vallée de Saint-Amarin, et on les aurait sommés de déposer les armes.

D'un autre côté on travaille jour et nuit à des tranchées entre Niedernai et Obernai; on a même démoli le toit d'une maison pour y installer des mitrailleuses, et percé de meurtrières les murs de clôture; cela indiquerait que l'on s'attend à une attaque venant de la direction du Haut-Rhin. Pourtant nos journaux ont annoncé une grande victoire des Allemands à Cernay : ils auraient repoussé trois corps d'armée français. C'est à n'y rien comprendre! Comme le disait mon ami P., nous saurons la vérité par les journaux américains, c'est-à-dire dans six mois. Tout ce que nous lisons ici est faussé, truqué...

Je crains bien que la France ne résiste pas au choc qui se prépare. Je veux bien admettre que le terrain sur lequel va se porter la bataille est familier aux Français qui ont dû étudier le problème sous toutes ses faces, mais les Allemands ont à leur disposition un instrument de guerre tellement formidable, ils ont dépensé à le perfectionner tant de milliards depuis quarante ans, que j'ai idée que rien ne leur résistera. Puis la guerre est populaire en Allemagne, tandis qu'elle ne l'est pas en France.

12 août. — Cet après-midi, j'ai eu la visite du maire d'Ottrott. Nous avons cherché à nous rendre compte des changements que produirait, au point de vue alsacien, une victoire des Allemands. Elle aurait pour premier résultat de lier l'Alsace irrévocablement à l'Empire. L'esprit frondeur qu'on tolérait jusqu'à présent serait mis hors la loi. Il est peu probable que les Français qui, dans les dernières années, avaient pris l'habitude de revenir aux pays annexés voudraient, après une défaite, rechercher le contact de leurs vainqueurs. Ils renonceraient donc à ces voyages, et sous ce rapport nous perdrions évidemment. L'Alsace ne serait plus un champ d'observation pour l'historien curieux d'y retrouver les traces des deux cultures qui s'y sont fixées. Au bout de quelques années, elle deviendrait semblable à toute autre province d'Allemagne. Peut-être, — et ce serait sans doute un avantage appréciable, — le vainqueur imposerait-il un désarmement partiel et se l'imposerait-il à lui-même.

LES WURTEMBERGEOIS A SAINT-LÉONARD

La guerre se rapproche; les Français sont à Schirmeck. On fortifie le Nationalberg devant Saint-Léonard. Les Allemands ont, dit-on, essuyé une défaite à Saint-Blaise. Une patrouille de dragons harassés et affamés traverse Saint-Léonard. L'officier qui la commande raconte que les Français vont déboucher par le Klingenthal, que le plan de l'État-major est de les attirer dans la plaine afin de les cerner. Saint-Léonard sera donc en pleine bataille. L'officier recommande aux habitants de se réfugier dans leurs caves et les avertit de la venue d'un régiment. Le régiment arrive et son passage suggère à M. Spindler des réflexions intéressantes. Ce premier contact avec l'armée allemande en campagne lui a paru fâcheux. Il faut transcrire ce récit, car de toutes les causes de colère et de dégoût que la guerre apporta aux Alsaciens, une des premières fut l'attitude des soldats allemands. Ces troupes qu'ils contemplaient naguère, — non sans ironie, — défilant au pas de parade, se ruaient maintenant sur le pays, comme si elles eussent été chez l'ennemi.

15 août. — On annonce à Bœrsch que la grande bataille d'hier a été perdue par les Allemands, qu'elle s'est étendue depuis Lorquin jusqu'au Donon et que les Français sont à Schirmeck. La lecture de nos journaux, depuis le début de la guerre, nous a si peu habitués aux succès français que notre premier mouvement est l'incrédulité. Cependant nous sommes bien obligés de nous rendre à l'évidence quand nous voyons déboucher une patrouille de dragons allemands qui s'informent au village si personne n'a vu de soldats français. Si on en cherche ici à vingt kilomètres de la frontière, c'est qu'ils ne doivent pas être très loin.

16 août. — Voici qu'arrive le régiment annoncé... Ils ont l'air exténué, beaucoup traînent la jambe, tous puent la sueur d'une longue étape. Ils viennent du Wurtemberg, et, depuis quatre jours, ils ne cessent de marcher, la plupart du temps à travers la montagne... Ils ont vu les Français, mais il n'y a pas eu d'engagements.

Après avoir fait à la hâte de la place pour dix-huit chevaux dans la grande écurie de Laugel, je me rends chez moi. C'est une invasion. A tous les balcons, à toutes les fenêtres, pendent

des loques, chemises, caleçons, chaussettes, toute la friperie du soldat. Les hommes se promènent dans un costume plus ou moins sommaire; les environs de la fontaine sont changés en piscine... Quand ils aperçoivent le bout de mon nez, c'est une autre chanson. Ils réclament du pain, du vin ; leurs cuisines roulantes ne sont pas encore arrivées... Du reste, ils ont l'air bon enfant; il s'agit de leur établir une literie. Déjà, ils ont, sans doute sur l'indication de nos voisins, trouvé le chemin du grenier à foin de Laugel, et, en un clin d'œil, sa belle réserve de foin et de paille a disparu : elle s'éparpille maintenant dans mes ateliers, dans mes nouveaux bâtiments, dans les escaliers, dans le vestibule. Heureusement, on avait eu la précaution de fermer les pièces du haut; autrement, les chambres à coucher eussent été envahies. Dans mon bureau, une vingtaine d'hommes sont étendus par terre. Une grande glace est déjà brisée en plusieurs morceaux. On ne se sent plus chez soi; c'est à peine si l'on peut se faufiler au milieu d'un fouillis de bottes et d'objets d'équipement.

Le diner est expédié en grande hâte; j'allume ma pipe, et je lie un peu connaissance avec nos *défenseurs*.

Bientôt je suis entouré d'un cercle, et chacun de me raconter ses *Kriegserlebnisse*. A les entendre, les Français font la guerre en sauvages : un officier français aurait achevé un capitaine allemand blessé en lui coupant le cou ; un blessé français aurait tué à bout portant un camarade allemand venant à son secours; puis ils prétendent qu'on a trouvé un de leurs morts les yeux percés de coups de baïonnette, le cœur arraché et un casque mis à sa place. Il est cependant difficile de contrôler la vérité de ces récits, car peu d'entre eux ont vu l'ennemi, et ils tiennent ces faits de camarades qui ont pris part aux batailles du val de Villé... Je réponds à ces récits de cruautés qu'il y a des brutes partout. Je serais assez porté à croire que ces contes sont mis en circulation pour inspirer la haine de l'ennemi aux soldats. Nos journaux se chargent aussi de cette propagande.

Voyant tout le monde à peu près satisfait, je m'enferme dans mon atelier.

La bonne vient me prévenir qu'un officier supérieur me réclame... C'est un homme de haute taille, assez gros, avec une excellente figure, cheveux et moustaches gris. Il se présente comme étant le commandant du bataillon. Il est grand amateur

d'art, surtout d'art gothique : il admire beaucoup la Vierge qui est au fond de ma cour, et fait un petit *speech* aux soldats pour leur recommander de ne pas l'endommager. Dans le jardin, il s'arrête longuement devant les restes de l'église romane. Nous faisons ensuite le tour de la propriété de mon ami, et tout naturellement nous parlons de la guerre. Il affecte une grande sympathie pour la France, et elle me paraît sincère : « Quel malheur pour la France, me dit-il, que cette guerre! Ce n'est certes pas nous qui l'avons voulue. Si, comme j'en suis à peu près sûr, elle est battue, qu'en adviendra-t-il? Engagée en Russie pour des milliards qui sont d'ores et déjà perdus, on lui imposera une énorme contribution de guerre qui achèvera sa ruine. Et puis, son armée n'est plus ce qu'elle était. J'ai eu l'occasion de la voir à l'œuvre tout récemment. Elle n'a plus cet élan qui avait fait sa réputation. J'ai vu des soldats, saisis de panique, jeter non seulement leur fourniment, mais aussi leurs armes. Puis, ils ne savent plus se servir de leurs fusils. Exactement comme en 1870, ils les prennent sous le bras et lâchent la détente sans viser, ce qui donne des résultats déplorables. »

... Je venais à peine de rentrer quand Mlle Laugel (sœur de M. Anselme Laugel) me fait chercher : des difficultés ont surgi à propos du logement des chevaux. Au lieu de dix-huit qu'on nous avait assignés le matin, il y en a maintenant près de trente. La cour de Laugel offre un étrange aspect. Le sol est jonché de foin et de paille. Une cohue d'attelages, de chevaux et de soldats, ces derniers appartenant presque tous au bataillon des tire-au-flanc : *Stallbürche*, brosseurs, ordonnances, cuisiniers, la plus détestable engeance. Un de ces soldats a eu l'idée de mettre les chevaux de son capitaine, deux énormes bêtes, dans l'écurie aux vaches. Ces dernières sont affolées par ce voisinage, elles ne veulent plus se laisser traire. Par suite de leurs gambades, les licous se sont enchevêtrés et manquent de les étrangler. Appuyé contre le montant de la porte, un homme d'écurie fume impassiblement sa grosse pipe. Je lui dis : « Voyons, vous ne pouvez pas laisser ces chevaux ici. » Pas de réponse. « Cette écurie a été expressément réservée aux vaches par les fourriers ! — Ce sont les ordres du capitaine ; je n'ai le droit d'y changer quoi que ce soit; autrement, il serait furieux. Parlez-lui vous-même. »

Au bout d'un quart d'heure, le capitaine arrive. C'est une espèce de colosse, sanglé dans un uniforme flambant neuf et dont le visage n'est guère avenant. « Qu'est-ce qui se passe ici ? » Je m'explique en le saluant poliment. Aussitôt il monte sur ses ergots. « Êtes-vous le régisseur? » Je lui dis que non, mais qu'en l'absence de mon ami, je m'occupe de ses propriétés; puis je lui explique de quoi il s'agit. Je lui montre la grande écurie où il y aurait encore de la place pour six chevaux, s'il voulait bien ordonner à ses hommes de donner un coup de main. Il y jette un coup d'œil, et du ton dont il aurait apostrophé un de ses subordonnés : « Tout ça ne me regarde pas. Mes chevaux resteront ici. Quant à vos vaches, faites-en ce que vous voudrez. Mettez-les dans votre salle à manger ou dans votre salon! » Je suis abasourdi de cette sortie, et comme la moutarde me monte au nez, je lui réponds que, somme toute, il n'est pas ici en pays conquis. Là-dessus il ne se possède plus de rage et se met à hurler : « Mais non plus en pays ami! Et ce n'est pas d'aujourd'hui que je le constate! » Et il m'envoie au diable au milieu des ricanements des soldats témoins de cette scène.

17 août. — A mon retour, je trouve toute la maison en émoi. Quelques-uns de nos hommes ont fracturé la clôture d'un soupirail et ont pénétré dans la cave où ils ont tiré du vin et fouillé dans la caisse où nous avions réuni nos objets de valeur. Je me disposais à porter plainte au commandant, quand au même moment on sonne l'alarme. Au bout d'une demi-minute, tous les soldats qui depuis quelque temps se tenaient sur le *qui-vive*, ont disparu comme par enchantement. Les compagnies se rangent le long de la route, les capitaines, d'un ton nerveux, font des allocutions à leurs hommes; un hoch, des hurrahs, et le régiment se met en marche vers Grendelbruch. Il pleut à torrents.

Les voitures attelées et munies de leurs bâches sont restées à Saint-Léonard. Les soldats qui les accompagnent, immobiles sous leurs longs manteaux, sont bientôt, par suite de la pluie battante, mouillés comme des rats. La cour du Chapitre offre du reste un aspect lamentable : la paille et le foin, les os de cuisine, les boîtes de conserve font un véritable fumier. A l'agitation a succédé le calme, et au milieu du silence la longue file des voitures a l'air de corbillards...

Nous allons faire un tour à travers les diverses propriétés dont la garde nous a été confiée. Nous commençons par la maison Ott, et le spectacle qui s'offre à nous dès les premiers pas, est peu réjouissant. Je ne parle pas du jardin qui paraît avoir servi de latrines à tout le bataillon et dont le gazon est piétiné, arraché, mais l'intérieur de la maison! Il faut l'avoir connue dans sa méticuleuse propreté pour juger ce qu'en une nuit quelques hommes, et encore des officiers! ont réussi à en faire. Les chambres à coucher présentent l'aspect d'une écurie; il a plu toute la journée; tapis et parquets conservent la trace indélébile des bottes de leurs hôtes: le départ a été précipité, les eaux de toilette et autres non vidées accentuent l'impression de désordre; on a fouillé dans toutes les armoires, déchiré toutes les publications françaises, sans doute par un sentiment de patriotisme. Quant aux cabinets... La baignoire du joli cabinet de bain a servi de *vomitorium*; les cuvettes et les prises d'eau ont partout servi de déversoir pour les gamelles; tous les conduits ont été bouchés par la soupe au riz que les hommes ont dédaignée. Dans tous les coins il y a des bouteilles vides dont nous ne devinons pas la provenance. En descendant à la cave, nous avons l'explication. On a forcé la porte, vidé un tonneau, démoli le cadenas de l'armoire aux vins fins dont les casiers présentent partout des vides. Il y avait du champagne, des vins vieux, des eaux-de-vie fines. Impossible d'estimer dès à présent la quantité de bouteilles chipées. L'armoire aux conserves a subi le même sort.

Nous racontons au peloton des équipages les méfaits de leurs camarades. Notre indignation n'a pas l'air de les émouvoir; je suppose qu'ils étaient au courant.

Chez mon beau-frère, c'est le même désordre, mais les papiers des chambres n'ont pas souffert; cependant ils ont forcé les portes du grenier et de la cave. Dans cette dernière, ils ont vidé toutes les bouteilles, mais comme il n'y en avait qu'une trentaine, le dommage n'est pas grand. Au grenier, ils se sont emparés d'un canapé fraîchement recouvert, l'ont démonté, et s'en sont servi en guise d'oreiller.

Chez Laugel, l'état de la maison est assez satisfaisant, sauf qu'on a fouillé dans les armoires où l'on a découvert un album de Hansi que je vois étalé sur la table. Quant au grenier à foin, il est complètement vide.

Je retourne vers mes hommes qui sont tous étendus dans le garage. Un sous-officier excuse la conduite des soldats, disant qu'ils s'imaginaient être en pays ennemi, qu'en arrivant en Alsace ils avaient déjà commis une méprise analogue, que dans un village, Dieboldsheim, le commandant et une partie de la troupe avaient été logés dans un château, qu'ils étaient descendus à la cave et avaient commencé à piller. Il y avait notamment dans cette maison des panoplies d'armes et d'armures de prix que plusieurs des hommes avaient décrochées, quand tout à coup le régisseur était survenu et les avait traités de voleurs, disant que sa maîtresse n'était pas française, mais italienne..

18 août. — Ce matin, les équipages sont enfin partis. J'avoue que ce premier contact avec les troupes me laisse une impression assez peu satisfaisante. Si les hommes se comportent ainsi chez nous, comment seront-ils en France ? Ce n'est point avec des gens qui mettent à votre disposition ce qu'ils ont de mieux qu'on se conduit de la sorte ! Que Dieu nous préserve à l'avenir de pareilles visites...

APRÈS LA BATAILLE DE SARREBOURG

La brusque avance des Français a jeté quelque désarroi parmi les Allemands qui s'imaginent avoir été espionnés et trahis. Mais, le 21 août, l'on apprend que, battus à Sarrebourg, les Français ont repassé la frontière. La bataille paraît donc s'éloigner de la Basse-Alsace. Au premier instant, tout le monde s'imagine que le sort de la guerre est désormais fixé, que la France est perdue. La nouvelle de la prise de Bruxelles confirme cette impression. Devant la certitude du désastre, M. Spindler tâche d'en distinguer les causes. Pour lui, le parti militaire de l'Empire est responsable de la guerre, et il conte à ce propos une très curieuse anecdote. Mais que n'a-t-on cherché à s'entendre, quand il en était temps encore? Et il revient à cette vieille chimère d'un rapprochement franco-allemand que lui et quelques autres Alsaciens ont si longtemps caressée : la différence de race, après tout, n'est pas si grande ; en Alsace, on s'est trop acharné sur certains travers des Allemands dont on a exagéré l'importance... Quelques jours encore : lui-même la sentira cruellement, cette « différence de race, » et nous verrons comment il qualifiera ces légers « travers. » D'ailleurs, la visite des Wurtembergeois à Saint-Léonard lui avait déjà fait perdre quelques-unes de ses illusions.

19 août. — L'espionnage semble en général inquiéter beaucoup les Allemands. Eux qui, en 70, ne pouvaient assez se moquer des Français qui attribuaient leurs défaites à la trahison, tombent maintenant dans le même travers, et c'est surtout nous autres Alsaciens qu'ils accusent de ce crime. Si quelque part un factionnaire essuie un coup de feu, c'est un Alsacien-Lorrain qui a fait le coup ! Le résultat de cette manœuvre, c'est que tous nous devenons suspects et qu'officiers et soldats se croient chez nous en pays ennemi.

21 août. — Aujourd'hui a eu lieu la grande bataille impatiemment attendue. Les Français l'ont perdue !

Je vais à Bœrsch lire la *Post*. Ultimatum japonais et mort de Pie X. A tout autre moment, la mort du Pape aurait ému l'opinion publique. Dans les journaux, l'ultimatum prend une importance bien plus grande.

Hier, le général Daimling a dû passer par Bœrsch sans doute pour porter son quartier général plus en avant. C'est signe que les Français sont refoulés sur toute la ligne. On nous dit aussi que Schirmeck a été brûlé par les Allemands, parce que les habitants avaient accueilli les Français par des ovations et leur avaient donné des renseignements. Impossible de contrôler la vérité de ces faits ; mais l'insistance que mettent les journaux à les publier me fait croire qu'on cherche un prétexte pour nous appliquer des mesures draconiennes.

Les blessés continuent à affluer à Rosheim. On a vu aussi passer des prisonniers par Molsheim et par Strasbourg : ils sont pour la plupart des environs de Lyon. Cette quantité de prisonniers ne me dit rien qui vaille sur la force de résistance de l'armée française.

... Cet après-midi, à Obernai, je vais voir la femme du garde-général : « Nos affaires, me dit-elle, sont rétablies. » Elle proclamait d'autant plus son triomphe qu'au moment de l'alerte, les Allemands n'avaient pas précisément fait preuve de résolution. Elle nous avait dit à sa dernière visite : « Si les Français arrivaient, je me recommanderais de vous. » Maintenant, c'est un autre son de cloche. Je ne me gêne nullement pour lui raconter les exploits de nos garnisaires. Elle insinue que les hommes nous ayant entendus parler français, se sont crus sans doute en pays ennemi. Elle nous dit qu'elle a eu sa

maison pleine d'officiers, et qu'ils étaient on ne peut plus charmants. Je n'ai aucune peine à le croire : après les inquiétudes mortelles qu'elle avait eues, lors de l'avance des Français, elle les avait certainement reçus en sauveurs. Il paraît que ces messieurs étaient venus avec toute espèce de préjugés contre l'esprit des Alsaciens. « Est-ce que la population est loyale par ici? » était leur première question.

Pour qui connaît les Obernois, cette question ne se discute même pas. Frondeurs, ils l'ont été de tout temps, mais ennemis de tout désagrément. « Mais enfin, lui dis-je, qu'auriez-vous fait, si les Français étaient venus? Les auriez-vous bien reçus? » Elle ne sait trop que répondre. C'est cependant le dilemme qui, au cours de cette malheureuse campagne, s'est posé souvent aux Alsaciens sous ses deux faces. Tantôt ce sont les Français qui apparaissent, prenant des otages ; puis, au bout de quelques jours, les Allemands réapparaissent et prennent encore des otages.

En sortant de chez Mme H... je vois qu'on est en train de recouvrir de linges l'inscription : « Société générale d'Alsace-Lorraine. » C'est idiot !

Impatient de voir le communiqué du jour, je courais vers la poste, quand je me trouve au coin de la rue nez à nez avec le notaire. Sa figure est rayonnante, et aussitôt qu'il me voit, il s'écrie : « Grande victoire à Sarrebourg! Les Francais complètement battus, huit corps d'armée en fuite, 10 000 prisonniers, pertes énormes en morts et en canons. »

Ainsi, la première grande bataille a été perdue : nous allons assister à la répétition de 70...

Mon ami le père W... qui de loin avait observé mon conciliabule avec le notaire se dirige vers nous, et, pour le prévenir, je vais à sa rencontre en lui disant à voix basse : « Ça va mal! Les Français sont battus ! » Ayant rejoint le notaire, celui-ci nous invite tous deux à prendre un verre de bière. J'avoue que j'aurais préféré rester seul dans un pareil moment ; cependant un refus pouvait paraître suspect. Ce n'est pas que le notaire soit précisément enragé; mais, ne trouvant pas à l'instant même d'excuse plausible, j'accepte.

J'ai tout de suite occasion d'admirer l'aisance avec laquelle l'Alsacien fait face à toute nouvelle situation. Je sais très bien que le père W..., un ancien moblot de 70, a dû recevoir le coup

en plein : il n'en laisse rien paraître, et, pour éviter de parler de la guerre, il s'attaque aux affaires municipales, et notamment au maire qu'il sait être la bête noire du notaire. Ils sont tous deux Westphaliens et catholiques ; ils auraient donc toute sorte de raisons pour être amis, mais il faut croire que le vieux levain de discorde que Tacite reprochait déjà aux Germains, n'a pas été extirpé par l'unification de l'Empire. L'antagonisme de ces deux coryphées du fonctionnarisme de la petite ville est partagé par leurs amis allemands, et les deux clans évitent tous rapports entre eux.

Nous nous installons sous la tonnelle du *Coq blanc*. La grande nouvelle qui vient seulement d'être affichée ne s'est pas encore répandue, les soldats attablés dans le jardin sont bien calmes, et ce n'est qu'au bout de quelque temps qu'ils sortent de leur apathie, quand de nouveaux arrivés leur ont communiqué l'*Extrablatt* donnant des détails sur la grande victoire. Ce sont alors des félicitations, des ovations au Kronprinz bavarois, et l'enthousiasme se manifeste surtout par des libations...

Sur ces entrefaites, nous sommes rejoints par ma femme et ma belle-sœur qui de la rue nous avaient vus installés au jardin. Avant qu'elles soient assises, je leur glisse la nouvelle de la défaite qu'elles ignoraient encore. Elles en sont atterrées, mais gardent pour elles l'impression de leurs pensées intimes.

Toujours cette malheureuse comédie !

21 août. — Les discussions au sujet de l'origine de cette malheureuse guerre sont à l'ordre du jour. Les Allemands prétendent qu'elle leur a été imposée. Cependant je me rappelle une conversation que j'avais eue il y a peu de mois avec M. de T... qui avait passé quelques semaines à Berlin. C'était après le procès Reuter (1). Par son beau-frère le général d'A..., M. de T... avait eu occasion de fréquenter les cercles d'officiers, la haute aristocratie prussienne, tous conservateurs, gens à idées assez étroites, mais dévoués à l'Empereur et à la grandeur de la Prusse. Il me disait que dans ces milieux on était outré contre les Alsaciens à propos de l'affaire de Saverne. Il n'avait rencontré qu'un homme bien disposé en notre faveur et désapprouvant les agissements du colonel Reuter, et cet homme,

(1) L'affaire de Saverne.

c'était le chancelier. Tous les autres voulaient que cette question d'Alsace-Lorraine fût une bonne fois liquidée, et ils parlaient d'une guerre comme de l'unique moyen d'arriver à une prompte solution : tout se terminerait par une entente avec la France. C'est ce parti-là qui a eu raison des hésitations de l'Empereur et du chancelier et qui nous vaut la guerre.

Si, comme les apparences le font croire, la France était vaincue, ils arriveraient sans doute à ce résultat. Maintenant, les choses étant ainsi, n'eût-il pas été préférable pour la France d'accepter l'alliance que l'Empereur lui offrait, et y mettre des conditions, plutôt que de se la laisser imposer après l'humiliation d'une défaite?

J'avoue que bien d'autres de mes amis, bons Alsaciens, eussent salué avec satisfaction une alliance franco-allemande où nous aurions été le trait d'union entre ces deux nations. Nous y aurions gagné sous tous les rapports, et je n'hésite pas à dire qu'en Allemagne cette alliance eût été chaleureusement saluée par tout le parti démocratique. La crainte d'un envahissement pacifique de la France par les Allemands n'eût guère été à craindre; l'Allemand perd très facilement sa nationalité au contact d'une autre, et il était tout disposé à faire sien le dicton que tout homme a deux patries, la sienne et la France. Quelques-uns d'entre nous se sont bêtement acharnés sur certains travers des Allemands dont on a exagéré l'importance; ils ne m'ont jamais empêché de trouver parmi eux d'excellents amis qui, dans les discussions, apportaient un esprit large et accessible aux arguments adverses.

Ces réflexions sont provoquées chez moi par la lecture des journaux d'aujourd'hui qui relatent de nouveaux succès des Allemands : la prise de Bruxelles, trois généraux français prisonniers, etc. Nos journaux jubilent et se plaisent à faire le relevé des nombreux ennemis auxquels l'Allemagne fait victorieusement face : l'Angleterre, la France, la Russie, la Belgique, le Japon, la Serbie, le Monténégro. En réalité, l'Allemagne n'en a pour le moment qu'un seul à combattre, et c'est la France. Toute la partie est concentrée sur les champs de bataille français.

La Belgique ne compte pas. Ce malheureux pays ne pensait pas plus à être englobé dans cette guerre que la planète Mars. Il s'est vu envahi tout à coup par un ennemi formidablement

outillé et qui avait de longue main préparé son coup. Dans l'histoire de la guerre, cette page ne sera pas un titre de gloire pour l'Allemagne.

La route de Paris est maintenant libre, et à moins d'un miracle, la France doit être vaincue.

LES DÉSILLUSIONS

Aux derniers jours d'août, un changement soudain se produit dans l'esprit de M. Spindler. Avec une franchise émouvante, il va, jour par jour, confesser ses désillusions. Son honnêteté se révolte contre la mauvaise foi et la sauvagerie des Allemands; son bon sens proteste contre les vexations absurdes que le pouvoir militaire inflige aux Alsaciens; des soupçons et des délations mettent sa liberté en danger. En même temps, il voit, tout autour de lui, sourdre des sources de colère et de haine. Il constate que chez les paysans, chez les bourgeois d'Obernai ou de Strasbourg, chez les vieux comme chez les jeunes, chez ses propres enfants, un sentiment nouveau s'est fait jour : tout le monde est devenu « très français, » — étrange évolution d'un peuple qui, en apprenant à connaître ses maîtres, apprit à se connaître lui-même, et dans un mouvement de révolte silencieuse, prit conscience de sa véritable hérédité.

27 août. — Malheureusement, la tuerie et l'incendie de Saint-Maurice ne sont pas un fait isolé. Il y en a eu bon nombre d'autres du même genre dans le Haut-Rhin et en Lorraine. J'avoue que tout cela modifie du tout au tout l'opinion que je me faisais jusqu'à présent de l'armée allemande et de sa discipline. L'arrêté du *major*, commandant de Saverne, donne aussi à réfléchir : défense de parler français aux prisonniers de guerre, de se servir de cette langue dans les lazarets, d'envoyer des lettres de faire-part en français, etc. Puis les cafés de Strasbourg forcés de changer de nom : le *Westminster* s'appelle maintenant *Kaiser-Caffee!* la *Ville de Paris*, *Fürstenhof!* que sais-je? Je croyais jusqu'à présent l'Allemand au-dessus de ces petites mesquineries.

M[me] H..., pour excuser les troupes allemandes d'avoir saccagé les fermes du Kilbs, prétendait qu'elles avaient été frappées du nom de l'un des fermiers, Dollé, à cause de la désinence française. Avec ce système-là on peut aller loin, et

s'il n'en faut pas plus pour exciter la passion de destruction des soldats, je me demande comment ils se conduiront en France. Il me semble que cette guerre a pris dès le début un caractère de sauvagerie qu'elle n'avait pas en 1870. On dirait que les Allemands veulent produire une impression sur les peuples non seulement par leur force incontestable, mais aussi par l'intimidation et la terreur. C'est seulement ainsi que je m'explique les faits qui se passent en Belgique. Nos journaux ont beau vouloir excuser ou nier ces actes : c'est peine perdue, l'impression est faite à l'étranger. Mais pour l'instant ils s'en f..... ; ils se disent que le succès excuse tout; dans quelques mois, on n'y pensera plus...

28 août. — On rentre par la forêt en cueillant des chanterelles, on s'entretient de la guerre. Mon ami est comme moi d'avis que notre situation sera intenable après la guerre. Comme nos affaires ne nous permettront pas de nous expatrier, que nos sentiments, nous ne pourrons pas les changer, nous serons forcés de les dissimuler ; de là un jeu de cache-cache qui fera de nous tous des espèces de *Herr-Maire* (1). Les Allemands nous reprochent à l'heure qu'il est d'être faux, comme si on pouvait changer tout à coup sa mentalité sur commande. *J'ai toujours ressenti Sedan comme une défaite; pourquoi? Je n'en sais rien. Je n'avais guère que cinq ans lorsque cette bataille se livra; depuis, au lycée, nos professeurs d'histoire nous l'ont toujours enseignée comme une victoire. Pourquoi n'ai-je pas adopté leur manière de voir, et pourquoi ai-je toujours eu de la satisfaction quand, dans le cours d'histoire, il était question de la bataille d'Iéna? Et mes amis Alsaciens étaient comme moi.*

Et mes amis Alsaciens étaient comme moi : ces simples mots écrits par un Alsacien qu'on ne peut assurément soupçonner de germanophobie, éclairent le mystère que n'ont pu pénétrer tous les docteurs du pangermanisme. Si les « résignés » d'Alsace se sont un matin réveillés mortels ennemis de l'Empire, si, pendant quatre années, ils ont attendu leur délivrance avec impatience, sans doute les humiliations, les avanies et les souffrances contribuèrent à les dresser contre

(1) Personnage d'une comédie en dialecte alsacien de Stoskopf.

l'Allemagne. Mais au fond des âmes, couvait une flamme mal éteinte, toujours prête à se rallumer : la guerre fut l'étincelle. L'école allemande était parvenue à dénationaliser l'Alsace; elle ne lui avait pas donné la nationalité allemande, elle ne lui avait pas inculqué l'idée *que Sedan avait été une victoire.* C'est pourquoi, au bout d'un mois, l'Alsacien espérait la défaite de l'Allemagne, alors qu'elle n'osait pas encore y croire, sachant la supériorité de l'instrument de guerre forgé par le Grand État-major.

Et les désillusions suivent les désillusions, à mesure que l'on apprend l'incendie de Louvain, les massacres de Belgique, le bombardement de Reims. Puis à l'indignation viendra bientôt s'ajouter l'inquiétude. Chacun craindra de passer pour suspect : un régime de terreur et de délation s'organisera en Alsace.

29 août. — Il paraît que les Allemands possèdent un mortier du calibre énorme de 42 centimètres, capable de détruire d'un seul coup les revêtements d'acier les plus épais; c'est grâce à lui qu'on a pu réduire au silence les forts de Liège en si peu de temps. C'est sur lui que l'on compte pour mettre en miette ceux de Paris. Les journaux sont pleins de détails sur ce monstre dont la fabrication et les essais ont pu se faire sans que l'étranger en ait eu vent. Il n'était connu que de quelques initiés, et tout le monde admire qu'un pareil engin ait pu être fabriqué sans qu'aucun ouvrier ait trahi le secret. Le sort de Paris me paraît décidé, et je trouve justifiées les mesures que prend la direction du Louvre pour déménager ses tableaux. Après Louvain, tout est à craindre. Nos journaux passent sur l'incendie de la bibliothèque, sur la destruction des choses les plus belles, avec une aisance qu'on pourrait croire inconsciente si, d'autre part, ils n'établissaient par *a* plus *b* que ces actes de vandalisme sont le châtiment mérité des crimes d'une population qui ne connaît pas les lois de la guerre.

Il m'est impossible de décider si les habitants de Spa, Dinan, Louvain ont vraiment fait le coup de feu sur les Allemands. Il y a des Belges qui prétendent que non, d'autres qu'ils étaient dans le cas de légitime défense. La question que je me pose est celle-ci : ces coups de feu méritaient-ils vraiment d'être punis par l'incendie d'une ville comme Louvain et d'une pareille bibliothèque? Combien de savants allemands ont maudit depuis 1870 le bombardement de la bibliothèque de Strasbourg, arrêtés qu'ils étaient dans leurs études historiques par le manque de

documents, détruits lors de l'incendie, documents qui avaient fait de cette bibliothèque une source unique de notre histoire ?

Puis n'a-t-on pas célébré les exploits des bandes espagnoles contre les Français pendant la guerre d'Espagne? C'étaient pourtant des francs-tireurs! Et les massacres des débris de la Grande-Armée, par les paysans prussiens? C'est le cas de dire *Wenn zwei dasselbe thun, ist es nicht dasselbe...*

Je ne désire plus qu'une chose : c'est qu'on fasse la paix. La partie est perdue pour la France; eh bien! que cela finisse! Plus que jamais la France a une mission à remplir. On voit par cette guerre où mène l'exagération de la force. Ordre, discipline sont assurément de belles choses, mais poussés à ce point, elles deviennent ennemies de la liberté. C'est à se demander si le désordre a jamais accumulé des ruines aussi grandes et en aussi peu de temps. Et dire que cette guerre n'en est encore qu'à sa troisième semaine!

3 septembre. — Le matin, tandis que je travaillais au portrait de tante Mathilde, la bonne tante Hortense, qui épluchait des noix à côté de nous, ne cessait de gémir sur les malheurs de la guerre et la misère des pauvres gens. Elle déteste maintenant les Allemands. Pourtant autrefois elle ne manifestait pas ces sentiments. *Mais de toutes parts je sens un revirement qui se fait dans le peuple.* Ce qui horripile le plus ma tante, c'est cette germanisation à outrance qui va jusqu'à changer les noms des villages et des personnes.

— Dire que dans mes vieux jours je suis obligée de m'entendre appeler Hortensia!

... A notre retour de promenade, la bonne me dit que le gendarme fait une enquête à mon sujet. Il a passé chez notre voisine, la laitière, pour s'informer auprès d'elle si j'avais des sentiments allemands et si elle savait ce que je pouvais bien faire tous les deux jours à Klingenthal chez mon ami S.

UN RÉGIME DE TERREUR ET DE DÉLATION

4 septembre. — ... Rencontré sur la route mon ami le tanneur avec lequel je fais un brin de causerie. Il me recommande de prendre garde à ne rien dire qui puisse être mal interprété : que dans chaque village il y a des mouchards chargés de ren-

seigner les gendarmes sur la mentalité des habitants. Ce poste de confiance est tenu à Rosheim par un ex-huissier, destitué pour faux et abus de confiance et revenu depuis quelques semaines de la maison de correction où il a purgé sa condamnation.

5 septembre. — ... Les bonnes nous disent d'un air inquiet que le gendarme est resté plus d'une heure en observation devant la maison... Sûrement, il se trame quelque chose contre moi, mais je ne sais au juste quoi. Je me creuse en vain la tête pour savoir si je n'ai pas dit quelque parole imprudente. Il n'en faut pas plus pour vous créer les pires ennuis.

Au moment de se mettre à table, un coup de sonnette nous fait tressaillir, et la bonne de me prévenir que ce sont messieurs les gendarmes. Je jette ma serviette et j'avoue que j'ai au premier moment une certaine émotion quand je me vois en présence de mes deux lascars dans tout l'appareil guerrier de leur buffleterie jaune, hausse-col en métal, revolvers, etc. Ils me présentent une lettre anonyme qui me dénonce comme ami politique de Laugel, pour lequel j'aurais dessiné et répandu autrefois des feuilles volantes le représentant un drapeau français à la main. La puérilité de l'accusation me rend aussitôt mon sang-froid. Ils me demandent si je soupçonne qui peut avoir écrit la lettre. — « Sûrement pas un ami ! » est ma réponse. Mais d'ennemis je ne m'en connais d'autre que mon voisin avec lequel je suis en procès! » Ils s'empressent de me dire que si l'auteur de la lettre pouvait être découvert, il serait sévèrement puni. Mais alors, pourquoi y attacher de l'importance et faire des enquêtes? Ils me disent que le préfet et le sous-préfet sont bombardés tous les jours de dénonciations anonymes. Ils me demandent encore si je n'ai pas de parents dans l'armée française. Évidemment j'en ai, mais j'en ai aussi dans l'armée allemande. En fin de compte, je parle de mon ami S. et je demande ce que signifie cette défense qu'on me fait d'aller le voir. Alors, d'une voix forte, le brigadier me dit : « Vous êtes un *homme libre* et personne ne saurait vous défendre de fréquenter qui vous voulez! » Là-dessus ils prennent congé, et j'avoue que je n'en suis pas fâché. J'aime beaucoup l' « homme libre, » — le *freier Mann !* Qui est-ce qui peut se vanter de l'être à l'heure qu'il est?

Cette visite me laisse sous une impression désagréable, je me sens humilié d'être obligé de me disculper devant des individus dont il y a un mois j'ignorais l'existence, et qui sont devenus les arbitres de nos destinées.

7 septembre. — Pour ne pas donner matière aux racontars, je n'avais pas voulu aller hier au Klingenthal chez mon ami, mais ce matin, je n'y tenais plus. Pour m'y rendre, j'ai pris par la forêt, délicieuse par cette belle matinée de septembre. Quelques petites filles y ramassaient du bois mort. De gens valides on n'en voit plus beaucoup, ils sont tous à la guerre. Une violente canonnade se faisait de nouveau entendre, et tout en cheminant, je me disais : « La drôle de guerre! Voilà les Allemands devant Paris, et on se bat encore dans les Vosges. Et Nancy la coquette, comme l'appelait ironiquement la *Post* de Strasbourg, ne s'est toujours pas rendue. »

Mon ami S... que je trouve assis sur un banc du jardin, où il se fait griller par le soleil, me dit que lui aussi avait eu la visite des gendarmes et qu'ils avaient fouillé toute la maison pour rechercher un espion qu'elle devait abriter. Cet espion, d'après la lettre, ne serait autre qu'un commandant français, mon beau-frère. Nous ne pouvons nous empêcher de rire de ce conte invraisemblable. Mais les gendarmes le prenaient au sérieux et avaient placé les gardes-champêtres en faction devant les issues du jardin, pour empêcher l'évasion du commandant. Après avoir poussé leurs investigations depuis la cave jusqu'au grenier, sans avoir rien trouvé de suspect, les gendarmes étaient repartis, non sans dire à mon ami que je leur avais été signalé comme ami politique de Laugel.

J'avoue qu'avant la guerre, je taxais d'exagération les idées de mon ami, qu'il puisait dans les ouvrages de Bernhardi et consorts. A mon avis, elles étaient l'expression d'une infime minorité. *Ce qui s'est passé depuis me fait croire que Laugel avait raison*, car tous nos journaux ont bien dépassé la note des Bernhardi et autres.

•

La vérité, cependant, commence à poindre en Alsace, et la vérité est que les Allemands ont échoué devant Nancy. Aussitôt, le ton des journaux a changé.

8 septembre. — ... Hier soir, le journal nous apprenait que le kaiser était devant Nancy et qu'il se disposait à prendre d'assaut les positions françaises. Cependant, le bruit circule ici que les Allemands ont subi une grosse défaite et qu'ils ont même été forcés d'abandonner Lunéville.

Le père H... qui est venu ce matin charger les outils de son fils sur une charrette, me raconte que celui-ci est de nouveau dans la Lorraine allemande. Ces jours derniers, il leur écrivait de Lunéville. Il faut croire qu'il y a du vrai dans les rumeurs publiques. Pourtant, après la bataille de Sarrebourg, nos journaux prétendaient que l'armée française était en débandade et qu'elle ne pouvait plus se reformer. Somme toute, de ce côté-là, la campagne ne me paraît pas compromise.

11 septembre. — M'étant rendu ce matin au Klingenthal, je vois en passant l'ami H... en train de bêcher son jardin. J'entre, et tout naturellement, on parle de la guerre, des vexations que les Allemands nous font subir, etc. Personnellement, mon ami n'a pas à s'en plaindre ; en ville, on est moins inquiété par les gendarmes qu'au village, et puis il a des fournitures militaires. La possibilité d'un retour de l'Alsace à la France, à la suite de cette guerre, commence à germer dans certaines cervelles strasbourgeoises, et nous envisageons, sans y croire du reste, les conséquences. Ayant tous deux des situations indépendantes, un changement de nationalité n'est pas fait pour troubler notre existence matérielle, mais il n'en serait pas de même pour les nombreux Alsaciens qui ont fait leurs études en Allemagne, et qui ignorent la langue française... Le moment n'est pas encore venu de se casser la tête sur un problème qui sans doute ne se posera pas.

La défaite de Nancy se confirme, les Français sont de nouveau sur la frontière.

Durant quelques jours nos journaux n'ont pas publié de communiqués; le 10, ils ont avoué la retraite d'une aile; depuis, on reste dans le vague sur l'issue de la grande bataille. Le public allemand est un peu déçu, il était si habitué à lire tous les jours au dessert la nouvelle d'une victoire, qu'il a du mal à supporter cette immobilité.

Les journaux n'ont plus ce langage insultant mêlé à l'ironie qu'ils avaient au début en parlant de la France.

Delbrück, dans son dernier discours, parle avec estime des Français et compare la guerre à un champ clos où deux nations également policées se mesurent en un combat chevaleresque. Tout le mépris est maintenant pour les Anglais.

Tout cela, ce sont des symptômes : je ne pense pas que ce changement soit provoqué par une plus juste appréciation de la France, je croirais plutôt qu'il est le résultat des difficultés de l'entreprise. L'écrasement de l'ennemi héréditaire devait être l'affaire de quelques semaines et l'on s'aperçoit qu'on s'était trompé. Si vraiment les Allemands devaient être vaincus, je ne sais comment ils en supporteraient l'humiliation. Plutôt que de céder l'Alsace, ils la mettraient à feu et à sang.

18 septembre. — ...L'enquête clandestine du gendarme se poursuit contre moi. Il a interviewé notre vieille cuisinière sur mes faits et gestes : c'est le soir et dans une petite ruelle de Bœrsch que l'interrogatoire a eu lieu, — sous le sceau du plus grand secret naturellement.

C'est maintenant moi qui suis soupçonné de cacher le fameux commandant. Une voisine prétend avoir vu la nuit un individu qui se promenait dans ma cour, — évidemment le commandant qui prenait de l'air. Mes bons amis racontent dans l'endroit que je ne vais pas tarder à être coffré...

19 septembre. — ...Ce matin, nous avons eu par la Suisse des nouvelles de Paris. Mon neveu Jean va partir pour le front, mon beau-frère Léon se bat dans les Vosges; sa femme, qui reste avec nous, se fait d'amers reproches de ne pas être allée en temps opportun à Paris où elle ne serait pas aussi sevrée de nouvelles... Et l'on n'entrevoit toujours pas la fin de la guerre... L'énervement de cette longue attente, puis l'atmosphère de suspicion et de délation qui nous enveloppe, fait qu'on se sent mal à son aise. Les conversations dégénèrent, sous l'influence des nerfs, en controverses. Tout cela nous donne un avant-goût de ce que seront après la guerre les réunions de famille. Je vois déjà mes neveux Georges et Maurice, — ce dernier est maintenant incorporé aux dragons à Fribourg, — narrer leurs prouesses devant leur cousin Jean qui leur donnera la réplique, en admettant toutefois que chacun en réchappe.

On a beau faire, l'avenir se présente sous les couleurs les

plus sombres, et on se demande ce qui sortira de tout ce gâchis. Et toujours la pluie fait rage! Si seulement elle pouvait dégénérer en déluge et forcer, comme après Valmy, les envahisseurs à déguerpir au plus vite. Mais l'histoire n'aime pas enregistrer les répétitions d'un même fait; et puis, ce sont si souvent les coquins qui réussissent!

LE REVIREMENT DE L'ALSACE

24 septembre. — Je passe à Bœrsch chez Hück. La vieille mère âgée de quatre-vingt-neuf ans est assise au coin du feu dans l'attitude d'une personne qui n'a plus souci des affaires de ce monde. Je lui exprime mes condoléances pour la mort de son petit-fils, le jeune Andlauer. Alors elle se met à parler, mais c'est pour maudire les Allemands. Pourtant, ce sont les Français qui lui ont tué son petit-fils; elle ne leur en veut pas, au contraire!...

Le même esprit souffle à Strasbourg, dans les campagnes, dans les petites villes, dans la maison même de M. Spindler.

30 septembre. — ... Je vais à Strasbourg: nous avons mis cinq heures pour faire un trajet qu'avant la guerre on faisait en une heure. Je me rends à *La Vignette* pour retenir une chambre. Mon ami le père N..., propriétaire de ce vieil hôtel, a l'air tout guilleret et m'attire aussitôt dans un coin pour me communiquer la grande nouvelle du jour: le Kronprinz a été fait prisonnier avec toute son armée. On les a laissés s'engager entre les forts de Verdun et on les a cernés. « Pas plus difficile que cela! Ce sont de fameux lapins que les Français et ils ont plus d'un tour dans leur sac! » Comme j'ai l'air de douter un peu de l'authenticité de la nouvelle, il me dit la tenir d'une personne très bien informée...

Je m'en vais, pas très convaincu, je l'avoue... Au cours de ma promenade à travers la ville, je rencontre tour à tour des amis Alsaciens et des Allemands. Tous sont avides de nouvelles et s'imaginent qu'étant plus à proximité de la frontière, je dois en savoir plus long qu'eux. Je ne manque pas de raconter aux Allemands la façon dont leurs compatriotes wurtembergeois s'étaient conduits chez nous: ils n'ont pas l'air d'y attacher grande importance. L'un d'eux, qui a passé de longues années

en Amérique, émet les opinions les plus outrées et les plus ridicules : il s'étonne même que je n'aie pas encore été interné.

Le résultat de ma petite enquête est qu'*il y a à Strasbourg depuis quelques semaines une scission profonde entre Alsaciens et Allemands :* les uns ne jurant que par les communiqués du grand quartier général, les autres n'en croyant pas un traître mot; ceux-ci estimant tous les Alsaciens des traîtres et des espions, ceux-là traitant les Allemands de gens sans foi ni loi.

Rentré à la Vignette fort tard dans la nuit, je repasse avant de m'endormir les multiples impressions de la journée, et je rêve, ma foi, que les Français sont à Strasbourg et que l'hôtel du père N... est plein d'officiers.

6 octobre. — Nos enfants, qui avant la guerre se souciaient fort peu des questions politiques, sont devenus depuis très français. Ces jours-ci nous avions la visite d'un monsieur, et Paulot s'approcha de sa mère pour lui demander à voix basse : « Est-ce que ce monsieur a des sentiments français ? »

8 octobre. — Une carte de George (1) datée de Montigny. Il s'attend à partir pour la Belgique. Tout cela me laisse un peu rêveur. D'abord il était devant Épinal dont il nous annonçait la chute comme imminente; puis devant Toul, même chanson. Je ne comprends rien à ces allées et venues.

10 octobre. — Lienhardt (2) a cru devoir publier dans la *Frankfurter* un article sur l'Alsace. Il dit que, depuis la guerre, et cela du jour au lendemain, elle a été métamorphosée. Finies les conversations en français : tout le monde s'aborde en allemand ou en alsacien; on est heureux d'être débarrassé des nationalistes qui exerçaient une tyrannie sur l'opinion publique, on se sent irrévocablement uni à l'Allemagne et l'on fait des vœux pour sa victoire.

En lisant cela, tout lecteur s'imagine que cet abandon du français a été spontané : or, il n'est que l'effet d'arrêtés idiots : ces sentiments allemands, si vraiment ils se manifestent tels que Lienhardt les décrit, sont de pure surface. Par suite de toutes les mesures vexatoires qu'on leur impose, de toutes les

(1) Un des neveux de M. Spindler qui servait dans l'armée allemande.
(2) Poète alsacien et pangermaniste.

injures dont on les gratifie dans les journaux, depuis la *Post* jusqu'au *Schwarzwælder Bote*, les Alsaciens n'ont qu'un désir, c'est de voir les Allemands battus et humiliés. Ces derniers ont réussi, grâce à leur dictature, à annihiler ce que quarante-quatre ans d'administration civile avaient fait pour le rapprochement, et c'est en neuf semaines qu'on a obtenu ce magnifique résultat !

Si nous avions la liberté de la presse, on en entendrait de belles ! Pas de village où journellement les civils ne soient victimes d'abus de pouvoir. Mais, pour le moment, notre presse n'est là que pour exciter l'opinion publique contre Belges, Anglais, Français et Russes, par toute espèce de récits de blessés, de prisonniers, récits qui, — s'ils ne sont pas inventés de toutes pièces, — n'ont qu'un but : détourner l'attention des massacres belges, du bombardement des villes ouvertes, de la destruction de la cathédrale de Reims, etc...

11 octobre. — Paul me raconte comment des mitrailleuses ont été hissées sur la cathédrale. Les soldats qui avaient fait ce travail, avaient dû prêter serment de n'en point souffler mot. Mais, comme des passants avaient assisté à la manœuvre, c'était le secret de Polichinelle. Une heure après, tout Strasbourg était au courant et l'on devine les commentaires après le communiqué du 24 septembre racontant, pour justifier le bombardement de la cathédrale de Reims, que les Français avaient établi sur la tour un poste d'observation. Le *Simplicissimus* avait à ce propos publié une image de la cathédrale de Reims où l'on voyait un gros canon hissé entre les tours. Il me semble que les Allemands réalisent assez bien à Strasbourg ce qu'ils voudraient nous faire accroire pour Reims...

Ces quelques extraits du journal de M. Spindler sont assez significatifs. Mais voici qui va encore mieux nous renseigner sur ce que pensait et souhaitait l'Alsace au milieu du mois d'octobre 1914 : c'est le récit d'une promenade à Sainte-Odile, récit dont la saveur alsacienne est délicieuse. Deux heures de lente montée sous les sapins de la forêt par une matinée d'automne; au couvent, un bon feu de bois, un déjeuner plantureux dont vous saurez le menu, et un petit verre de framboise; le bon accueil des deux abbés, maîtres de céans; enfin, l'assurance que les murs n'ont point d'oreilles et que les gen-

darmes sont occupés ailleurs; en voilà plus qu'il n'en faut pour que les langues se délient et que les gens parlent à cœur ouvert.

18 octobre. — A dix heures, Pierre Weissenburger vient me proposer de monter avec lui à Sainte-Odile... Malgré le temps brumeux, je me décide à l'accompagner, d'autant plus volontiers que je n'ai pas été là-haut depuis trois mois et que je ne demande pas mieux que de me dérouiller un peu les jambes. Nous ne rencontrons pas un chat, et, tout en devisant comme les deux disciples d'Emmaüs sur les graves événements qui se passent autour de nous, nous gravissons la montagne sainte.

Grâce au bagout de Pierre nous arrivons presque sans nous en apercevoir au couvent qui a l'air de dormir déjà de son sommeil d'hiver. On ne voit dans la cour ni sœur ni frère. Après une longue attente, une portière répond à notre coup de sonnette, et nous entr'ouvre l'huis du couvent. Reconnaissant des figures amies, elle esquisse son plus aimable sourire, tout en nous prévenant que MM. les directeurs sont déjà à table, mais qu'on tâchera de nous trouver quelque chose tout de même. Nous ne demandons pas mieux, car la promenade a aiguisé notre appétit; puis on nous fait entrer dans la grande salle où brûle un bon feu de bois, et, le dos tourné au feu, nous faisons honneur au repas dont le menu ne se ressent encore nullement des rigueurs des temps: un potage mousseline, une boîte de sardines avec du beurre frais, civet de lièvre avec purée de pommes de terre, carottes, rissoles de cervelle, jambon et salade, tarte de quetches. Il y en a plus qu'il n'en faut pour apaiser notre vigoureux appétit. Un bon café avec petit verre de framboise accompagné d'une bonne pipe et la verve inépuisable de Pierre qui ne tarit pas, nous font passer quelques bons moments. A la guerre comme à la guerre! Quand on n'est pas sûr du lendemain, autant vaut profiter des courts instants de joie qu'on peut attraper par ci par là. Puis la sœur vient me prévenir que le directeur nous attend dans son bureau. Nous montons : l'abbé Caspar installé dans son fauteuil, fume sa petite pipe. Il a toujours son sourire narquois et ses yeux malicieux. Quant à l'abbé Ilans, son digne acolyte, les deux mains sur les genoux, le corps penché en avant, il a l'air d'un grand enfant naïf et curieux. Leur première question est : « Et les nouvelles? Pas celles des journaux, mais les autres, les bonnes! » Nous vidons

notre sac, et, comme il est bondé, ils en oublient presque l'heure des vêpres. Pierre leur fait un tableau fantastique des magnifiques destinées qui attendent le couvent, une fois que... « Avez-vous pensé aux grandes fêtes qu'il y aura ici, quand le général Joffre et le Président Poincaré et Gallieni et Castelnau et tous les autres viendront, à la tête des chasseurs alpins, assister ici à la messe d'actions de grâces? Pour ne pas être pris au dépourvu, préparez votre sermon de circonstance, et surtout arrangez-vous pour avoir assez de vin dans vos caves, afin d'éviter la mésaventure des Noces de Cana et de ne pas avoir besoin d'un miracle. » Et, en bon vigneron qu'il est, Pierre ajoute : « Je vous avertis que mes vins ne supportent pas du tout le mélange avec l'eau de Sainte-Odile, et vous ferez bien de me faire dès à présent une forte commande. » Le brave directeur rit de la faconde gasconne de son jeune ami : « Si tu crois que les Français se contenteront de tes vins! » Mais deux heures et demi ont sonné, et, à leur grand regret, les deux abbés sont forcés de prendre congé de nous. Quand nous passons devant l'église, nous entendons la voix de l'abbé Hans entonner un vigoureux *Deus in adjutorium*, et nous croyons deviner en faveur de quelle nation l'officiant implore l'*adjutorium* du Dieu des armées...

CHARLES SPINDLER.

(A suivre.)

L'ÉGARÉE

QUATRIÈME PARTIE (1)

Tout le long de la route qui mène à Port-Vendres, et qui domine la mer, de petites plages profondes se creusent entre les rochers. Les vagues n'y gardent point ce bleu sombre et tout enflammé dont elles vibrent au large. Au bord du sable, près de la terre herbeuse, elles se nuancent doucement d'ors verdâtres, d'argents limpides. Petites plages toujours désertes, secrètes et serrées, où, quelquefois, dévalant par le sentier dur, un vagabond vient cuire sa soupe dans une vieille boite à conserves, sur un fourneau fait de trois pierres et d'où monte une fumée, — pas plus étroite et perdue dans le ciel que celle des grands vapeurs passant sous l'horizon.

A droite de la route, il y a les vignes et ces chemins de montagne, gris et séchant sur la pente comme une peau écailleuse, vidée de son reptile, et qui en garde la forme. Il y a, pas très haut, les arbres des vergers, avec leurs pommes qui brillent, et leurs petites poires dures, et la nuit bleuâtre des figuiers tout étoilée des fruits mûrs qui crèvent en rayonnant sur leur chair savoureuse.

Mais Rosaire ne regardait pas cet or, ce rouge et ce bleu, ne respirait pas la bonne odeur qui venait de la terre et des fruits; Rosaire ne savait plus être sensible aux couleurs et aux parfums de la vie. Ce qu'elle voyait seulement devant elle, ce beau matin-là, ce qu'elle voyait très loin, au bout de la route, c'était

Copyright by André Corthis, 1923.

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars.

une boutique peinte d'une sérieuse et sombre couleur de chocolat : la pharmacie de Port-Vendres.

Cela, depuis plusieurs jours, se dressait dans ces rêves hagards qu'elle faisait tout éveillée, gênée encore par l'oppression, furieuse et brisée. La pharmacie... l'endroit où l'on vend du poison. Chaque fois qu'il revenait heurter sa pensée, le mot lui causait la même stupeur... Et puis elle recommençait à comprendre. Le poison qui fait mourir!... Ah! oui... c'est vrai... mourir!... L'idée était en elle, s'installait peu à peu ; on eût dit que chaque heure la faisait plus précise. Pendant sa convalescence, assise au bord du feu, ou sur la terrasse, elle pensait : « Tout de même, si je n'en étais pas revenue... Si c'était fini, maintenant, fini!... » Et pour calmer son regret : « Il faut encore essayer... mais en le faisant exprès, et pour de bon cette fois! »

Elle hésitait... Or ce matin, au réveil, elle avait senti comme une impatience que sa résolution cessât d'être vague, entendu comme un ordre qui lui était donné. — Bien... bien... ce poison... je vais l'acheter tout de suite... — Pour trouver un prétexte, elle avait pris contre sa hanche la petite boîte à peindre, l'album de toile grise. Ainsi s'en allait-elle dans sa pauvre robe grise, sous son chapeau fané, si bien découragée de la moindre coquetterie, qu'elle n'avait même pas mis de poudre sur son visage, ni passé à la pierre blanche ses vieilles espadrilles.

Toute pressée et toute fatiguée, elle avait fait déjà la moitié du chemin quand une inquiétude lui vint brusquement. Ce poison... Mais ce poison?... Laudanum?... sublimé?... chloroforme?... Que faudrait-il demander? — Créature stupide!... A présent seulement, elle pensait à cela. Ses épaules brûlèrent, puis devinrent froides sous la sueur qui les mouillait.

Laudanum?... sublimé?... chloroforme?... Les mots dansaient devant elle sur les cailloux brillants. Laudanum?... Voyons!... C'est qu'il faudrait être sûre de soi!... jeter le mot d'un air détaché... parce que... si le pharmacien devinait... S'il allait lui dire, la regardant en face et tout méprisant : Vous!... vous n'avez pas besoin de remèdes... Vous voulez simplement vous tuer parce que vous êtes une fille de rien...

Laudanum?... Sublimé?... Voilà qu'elle avait envie de rire à présent. Elle pensait à grand mère, établissant la liste des provisions d'hiver, un peu avant de faire ses achats : pommes

de terre?... haricots?... lentilles?... C'était la même chose tout à fait. Mais oui... Seulement pour elle, Rosaire, il n'était pas besoin de gros sacs lourds qu'on traîne en écorchant le carreau ; une bouteille suffirait... une très petite bouteille... « Laudanum... Pommes de terre... Lentilles... Sublimé... » Convulsive, elle n'avait plus seulement envie de rire, elle riait... Et deux femmes qui passaient dans une carriole se retournèrent pour la voir. Elle riait encore, par soubresauts, et elle n'avait rien résolu quand elle vit à ses pieds les maisons de Port-Vendres.

Il y avait départ aujourd'hui pour l'Afrique. Du vapeur noir, pesant sur le calme petit port, montait une fumée qui salissait le paysage. Une foule humble et criarde s'agitait près de l'eau entre les barriques entassées, les piles de caisses. Dans les petits cafés serrés le long du quai, le bordant d'une seule file ininterrompue de tables rondes et de chaises en fer, les voyageurs buvaient, avec leurs valises à leurs pieds. Un mendiant espagnol en courte veste de velours noir, tout râpé et verdi, les pieds nus, le front bandé d'un linge où suintaient d'horribles taches, traînait une voiture faite d'une vieille caisse ou se recroquevillait quelque chose qui geignait, comme une bête, à tous les cahots.

Il tira cette masse de la voiture pour la mieux faire voir aux buveurs, aux passants, et en obtenir peut-être plus de pitié. C'était un jeune homme, dont tout le corps semblait fait d'une seule bosse monstrueuse. De maigres membres se repliaient, s'enchevêtraient à l'entour. Et l'on ne pouvait savoir à quelle place exactement reposait la tête, sans cou pour lui permettre de se mouvoir. Le visage était long, flétri, bossué comme le corps, à cause de tous ces os qui saillaient sous la pauvre chair. Et les yeux noirs brûlaient, chargés d'une vie consciente et désespérée, qui faisait peur.

— Mon frère... mon frère... *germanet meu...*, gémissait l'homme au bandeau, dans un mauvais catalan qui avait l'accent de Castille, *por compasion* !...

Il portait l'infirme dans ses bras et le présentait à tous, comme un petit enfant. Beaucoup se détournaient avec horreur. Une femme cria. Des soldats s'approchèrent, curieux. Et quand leur groupe se dissipa, il y eut, devant les deux misérables, Rosaire, qui cherchait sa route sur ce quai encombré. Le groupe

effrayant semblait lui barrer le passage. Elle fouilla précipitamment dans son petit sac, en tira quelques sous :

— Dieu vous garde !... Dieu vous garde !

— Qu'il vous bénisse ! dit le mendiant.

Et soulevant vers elle l'infirme monstrueux :

— Vous êtes jolie... Faites-lui un sourire, implora-t-il.

Elle ne s'étonna pas, car elle connaissait ces façons d'Espagne. Mais quelle aumône en ce moment pouvait lui être plus difficile? Elle essaya cependant, et sa bouche tendue montra son tremblement, ses yeux plissés semblaient retenir des larmes.

— Ay !... ce n'est pas de bon cœur, murmura l'homme au front bandé.

— Laisse... Laisse... *Pobrecita de Dios!...* dit le bossu.

Il ajouta gravement :

— C'est une malheureuse...

En se sauvant, elle l'entendit. — Alors, ce sont eux, ces misérables, qui la jugeaient à plaindre ! Et pour quelle raison?... Cela aussi, le devinaient-ils?... Peut-être... peut-être !... Son mal désormais devait lui sortir au visage, suinter de tout son être, perceptible autant que cette lueur luisante à ses tempes et qui lui faisait les mains moites. Mais ce pharmacien alors?... habitué à observer et se méfier... ce pharmacien... qu'est-ce qu'il allait comprendre quand elle serait devant lui?...

La réflexion de l'infirme avivait ses terreurs de telle sorte qu'elle ne pouvait plus avancer :

— Laudanum?... Chloroforme?...

Tout au bord du quai elle regardait à ses pieds bouger l'eau trouble, couleur d'or sur son fond de sable, aux places où s'écartait cette écume d'immondices qui flottait sur elle. Des gens s'arrêtaient près de Rosaire, regardaient à leur tour. Un homme lui demanda : « Vous avez laissé tomber quelque chose?... » Et un gamin, tout nu dans une vieille culotte de toile bleue, lui proposa de plonger et de chercher, pour vingt sous.

Ah ! tout ce monde aujourd'hui dans Port-Vendres !... Ces gens qui la suivraient des yeux, peut-être, et la verraient entrer dans la pharmacie !... Pour les fuir, Rosaire gagna l'endroit où des peaux de mouton s'entassaient par ballots énormes, ficelés de corde; elle contourna ces hautes masses d'où s'échappaient, avec une laine sale, des odeurs presque vivantes encore d'étable et de graisse et arriva ainsi près de la boutique où, derrière une

vitre trouble, se levait un bocal rouge et rond comme une lune d'hiver. Mais la chaussée encore restait à traverser. Elle avança un peu la tête. Parmi ceux qui passaient, n'y avait-il pas quelqu'un de Collioure tout prêt à la reconnaître?... Non!... Et voici qu'enfin elle se précipitait, quand, toute stupéfaite, elle se rejeta en arrière : devant elle, parmi les promeneurs agités, Claude Lestaque marchait auprès de Jacques Moranes.

Ils allaient, pas très près l'un de l'autre, silencieux. Tout au bout du quai, devant la pleine mer, il y avait un dernier petit café, humble comme une auberge. Ils entrèrent... Mais l'épouvante qu'ils avaient fait sentir à Rosaire ne disparut pas avec eux. Elle restait là, cachée par ces tas de peaux mortes, elle n'osait plus s'en écarter, et il lui semblait maintenant que parmi tous ces inconnus, des gens de son village se cachaient sournoisement : ils l'épiaient, ils allaient surgir devant elle; ils sauraient tout de suite pourquoi elle était là...

Le regard étonné d'un petit enfant la découvrant soudain entre les masses laineuses la fit trembler plus fort. Elle put fuir. Enfin, loin des maisons, elle se retrouva sur la route. Une vapeur blanche où se dissolvait le soleil faisait le ciel accablant. Avec ce poids d'un air tout chargé d'orage, il fallait traîner le chagrin de l'entreprise manquée, et cette idée de la mort s'imposant désormais, s'acharnant comme une bête dont se cramponnent les griffes. Elle s'avivait tout d'un coup, elle exigeait, pressait, impérieuse et criarde, — et, tout occupée de lui promettre et de l'apaiser :

« Je reviendrai demain, pensait Rosaire... ou bien je trouverai autre chose. »

Ses pieds, soulevés à peine, laissaient dans la poussière de longues traces profondes. Toute tirée vers le fond douloureux de soi-même, la jeune fille oubliait sa rencontre de tout à l'heure. Elle se la rappela seulement quand elle revit devant elle les toits serrés de Collioure, couleur de lilas et d'argent, couleur de pain trop cuit et d'amande grillée. Claude Lestaque marchant auprès de Jacques Moranes!... Alors un long sourire lui dessécha la bouche. Une délectation mauvaise l'envahissait; elle eut tant de plaisir qu'elle en serrait les dents.

***

Sur le quai, en se retrouvant, ils s'étaient dit brièvement : « Bonjour!... » avec une sèche poignée de main. Un moment, interdits, comme si la rencontre vraiment n'eût pas été préparée, ils restaient debout, sans une parole. Et puis Jacques, de ce ton, qui toujours semblait ordonner :

— Venez, il y a un endroit où nous serons tranquilles.

C'est ainsi qu'ils avaient gagné ce petit café abandonné, tout au bout du quai, devant la pleine mer. Des marins espagnols dont le cargo était à l'ancre près de la jetée buvaient dans de gros verres du café au lait. Au comptoir, une belle femme très grasse, aux yeux magnifiques, brodait une bande de toile à petits coups pressés de son aiguille piquant et repiquant comme un bec affamé. Elle sourit à Moranes, qu'elle connaissait bien.

— Personne là-haut? demanda-t-il.

— Hé non! dit la jeune femme. En semaine... Montez donc. Si vous voulez boire, vous n'aurez que de m'appeler.

Là-haut, c'était une grande pièce, obscure et fraîche, avec un billard au milieu, et tout autour quelques tables de marbre, des chaises de paille bien alignées; des réclames de liqueurs ou d'apéritifs, violentes et dorées, luisaient vaguement sur la chaux blanche des murs. Roses et vertes, deux chaînes, faites de banderoles en papier découpé où se posaient les mouches, étaient tendues en travers du plafond. Les trois fenêtres étaient ouvertes, mais les volets à demi clos; par là venait, suivant trois beaux rayons dansants, un air qui sentait la poussière, la laine et le vin, et la vase chaude du petit port.

Jacques fit asseoir la jeune fille dans un coin et s'installa en face d'elle. Une table de marbre les séparait, froide et nue, avec, au milieu, un petit porte-allumettes. Il le poussa du doigt et cherchant à rire :

— Excusez-moi, dit-il, pour cet endroit sans élégance où je vous conduis... Mais, je voudrais parler longuement avec vous. Chez les dames Beltran, nous n'eussions pas été tranquilles... Chez moi, encore moins... Et dans les bois... Un rendez-vous dans les bois... vraiment, c'était ridicule. La première bûcheronne venant à passer nous eût pris pour deux amoureux. Ici? Hé bien, mon Dieu, vous venez souvent à Port-Vendres, moi aussi... Nous ne nous cachons pas... Par conséquent...

Claude l'écoutait, silencieuse et rafraîchissant au marbre de la table ses bras brûlants et nus. Elle l'écoutait... elle le regardait aussi. Qu'est-ce qu'il avait de singulier, ce matin, Jacques Moranes? Elle se l'expliquait mal. Plus de fatigue, peut-être, sur le beau visage meurtri, plus d'amertume aussi sur la belle bouche amère. Mais encore?... Elle sentait comme une petite angoisse sourde et profonde, douloureuse sans doute, mais point absolument, et, s'étonnant d'elle-même comme elle s'étonnait de Jacques, voici qu'elle devenait inquiète, et n'aimait pas d'être là...

Il la regarda à son tour ; c'était la première fois depuis leur rencontre. Et, ne plaisantant plus :

— Alors, demanda-t-il, vous avez reçu ma lettre?

— Oui, ce matin.

— Elle était stupide, n'est-ce pas?... On n'a pas idée de demander un rendez-vous à une femme, — fût-elle ce que vous êtes pour moi, la meilleure camarade, — en la prévenant seulement une heure à l'avance. C'est grossier... Vous savez, vous êtes vraiment bonne d'être venue comme ça... tout de suite. Je l'espérais à peine. Tout à l'heure, sur le quai, en vous attendant, je me disais : « Sûrement elle ne viendra pas... elle ne viendra pas... » — Ah! ça, pourquoi est-ce que vous ne voulez pas vous décider à me répondre?

— Je vous réponds... Vous me demandez si j'ai reçu votre lettre. Je dis : oui.

— Qu'est-ce que vous avez pensé en la lisant, cette lettre?

— Mais... vous écriviez : « Mon amie Claude, ce matin, tout de suite, j'ai besoin de parler avec vous. » J'ai pensé que ce matin, tout de suite, vous aviez besoin de parler avec moi.

— Est-ce que vous allez vous moquer longtemps?...

— Je ne me moque pas.

— Cela vaut mieux, dit-il sèchement.

Après quoi, pour bien réfléchir, il prit son temps aussi longuement que si Claude n'eût pas été là.

— D'ailleurs, poursuivit-il enfin, c'est là toute la vérité, j'avais besoin de parler avec vous... depuis bien des jours. Cette nuit, cela m'a réveillé brusquement... si brusquement que c'était fini... je ne pouvais plus dormir... Alors je me suis levé... J'ai marché dans ma chambre... Il y avait les petites chouettes qui s'appelaient dans les arbres... et j'entendais aussi le mugis-

sement d'un taureau, très loin, venu de là-haut où sont les grands pâturages... Et puis j'ai écrit... Je me suis promené encore dans ma chambre et dans la bibliothèque... Quand le ciel a commencé de verdir un peu au-dessus de la mer, je suis parti à pied, jusqu'au mas Ferrer, et je suis arrivé au moment où Maria chargeait sur sa mule les pots de lait pour les descendre à Collioure. C'est elle qui a bien voulu porter ma lettre, la glisser chez vous, dans la boîte, comme je le lui avais recommandé, pour qu'on la trouvât avec le courrier du matin.

Tandis qu'il parlait, se tournant un peu sur sa chaise, les bras croisés, l'œil dur, et fixant à l'autre bout de la pièce le piano poussiéreux, Claude éprouvait que cet étonnement ressenti d'abord devenait de la stupeur. Le petit cri des chouettes, le mugissement lointain, le bruit des pas nocturnes, la naissante pâleur du ciel, se reformaient autour d'elle, dans leur réalité; et il y avait une chose encore, plus réelle que toutes les autres, et qu'elle commençait d'entrevoir...

Quand Jacques, s'étant tu, se retourna vers elle, elle fut incapable d'accepter le silence; tout de suite, touchant la main qu'il venait à son tour d'appuyer sur la table :

— C'est guéri ? demanda-t-elle.

— Oh ! complètement. Il n'y a plus qu'un petit pansement de rien du tout.

— Et bien fait, remarqua Claude. Il n'y a sous le gant aucune épaisseur. Mlle Mary, décidément, est une habile infirmière.

Il retira la main qu'elle effleurait du doigt, et mécontent jusqu'à la colère :

— Ah çà ! jeta-t-il, qu'est-ce que signifie cette allusion ?... Elle est du plus mauvais goût. Vous êtes tout de même une jeune fille, et, pour avertie que vous puissiez vous croire...

... Oh ! mon enfant, acheva-t-il tout bas, si bas qu'elle crut à peine l'entendre, pardonnez-moi...

En face d'elle, il se courbait, les deux mains serrées sur ses yeux. Un spasme secouait ses épaules.

— Mais, Jacques...

— Laissez... dit-il, tout bas encore, sans bouger.

Dans le port, et prêt à partir, le petit vapeur crevait l'air de longs sifflets déchirants. Cette brume chaude dont Rosaire, sur la route, se sentait étouffée, commençait d'obscurcir le soleil.

Les trois rayons semblèrent s'éteindre à travers la pièce. Quand Moranes enfin dégagea son visage, précis et ciselé, un peu dur, tout ce visage, baigné dans une ombre subite, adouci par elle, était mieux adouci encore par l'expression d'une tendresse telle, que Claude pensa d'abord ne plus le reconnaître.

— Mon amie...

Jacques atteignait, il retenait les petites mains moites et nues.

— C'est si gentil d'être venue ce matin!... Et c'était gentil aussi, vous savez, de venir l'autre jour quand vous m'avez cru bien malade, avec cette figure... cette pauvre figure!... Ah!.. la misérable comédie que je vous ai jouée!... Pour une fois où m'est venue l'idée de faire mon devoir, je m'en suis repenti si douloureusement...

— Votre devoir?..

— Oui, Claude... celui de ne pas comprendre.

— Comprendre?...

Elle répétait les mots d'une façon presque stupide.

— Que vous m'aimiez, dit Jacques en lâchant les deux mains qu'il avait senties trembler. Mon enfant, je vous en conjure, n'essayez pas de vous indigner... ni de vous montrer confuse. Non, ne regardez pas la porte... Vous savez bien que vous ne vous en irez pas. Vous savez bien que nous devons maintenant être francs tous les deux, avoir ce courage. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir ; c'est pour cela aussi que vous êtes venue... Ah! mon petit, n'ayez pas honte, n'ayez pas peur. Nous ne sommes pas seuls. Si je vous ai conduite ici, dans ce décor odieux, c'est parce que des gens, à toute minute, peuvent entrer, nous surprendre... Alors vous êtes bien obligée de garder votre air tranquille, vos petits gestes... Et je suis bien obligé, moi, de ne pas vous prendre dans mes bras.

Claude, un peu, voulut reculer sa chaise. Mais le mur était derrière elle. Serrée entre ce mur et la table de marbre, elle ne pouvait rien, que rester là. Et comme le moindre geste pour s'éloigner ou pour fuir, elle éprouvait que la parole aussi lui était interdite, la pensée même... Jacques Moranes parlait de honte et de peur... Mais elle ne les éprouvait pas ; elle n'éprouvait rien. C'était une de ces minutes que l'on comprend seulement après qu'elles ont passé... Son regard s'attachait à cet homme bouleversé, et, suppliant qu'il se tût, suppliait en même

temps qu'il continuât ses paroles. Lui se détournait encore et parlant devant elle, mais se parlant à lui-même :

— Au fond, cette petite Claude, demanda-t-il, qu'est-ce qu'elle pense de moi ?

— Je n'en sais rien, dit-elle, franche et douloureuse.

— Rien, Claude?... Au fait, ce doit être vrai. Alors, toujours inquiète du meilleur, comme vous êtes, avec ces exigences et ces mépris que je connais bien... comment avez-vous pu ?...

Sans qu'il achevât la phrase, elle l'entendit toute, et cette fois encore ne protesta point. Jacques la tenait comme dépouillée devant lui, il tenait le secret de sa misère ardente. Et elle pensait à ces esclaves, exposées nues dans les marchés ! Avaient-elles un autre recours que d'accepter en silence leur humiliation ?...

— Comment cela vous est-il venu, mon amie?... Et moi-même?... Savez-vous que j'ai senti bien souvent de la révolte?... Pour vous, pour moi aussi, parce que j'avais lâchement peur d'être trop malheureux. J'ai essayé de me défendre, de vouloir... Vouloir, c'est une belle chose, c'est la chose divine... Ah! comme vous l'aimiez, la volonté, comme vous en parliez bien, avec un orgueil exaltant!... Je savais, je me rappelais... Je pensais : elle aussi, elle se défend... elle veut vouloir... Mais un moment vient... Claude, la volonté, à quoi sert-elle encore, dans ce moment-là ?

— A lutter, dit-elle, essayant de se ressaisir.

— Peut-être... A quoi bon, si l'on a tout d'un coup peur de la victoire?... on la redoute, on la déteste, on ne sait plus. — Mais ces vagues dissertations sont absurdes. Je suis venu pour vous dire des choses précises et franches... pour être franc avec vous une fois encore, mon enfant bien-aimée, une dernière fois.

— Une dernière fois?

— La dernière. Dans peu de jours, je partirai pour l'Espagne. Vous, n'est-ce pas, vous vous marierez à l'automne ?

Elle ferma les yeux, et pendant cette seconde ne vit pas le regard qui s'attachait à elle.

— A l'automne... je crois... la date...

— Oui... vous l'arrêterez à Malives... dans quelques semaines... Mais elle ne peut être lointaine. J'imagine que Breuillois, monsieur Pierre Breuillois...

Il semblait se complaire à répéter ce nom, les dents serrées sur lui et le mordant au passage.

— Voilà... je vais partir... et je ne rentrerai en France qu'après votre mariage... J'ai réfléchi à cela pendant toutes ces nuits où je ne dors pas. Il n'y a pas eu seulement la nuit dernière, vous savez... D'autres aussi, beaucoup d'autres... Est-ce que vous dormez bien, vous, Claude, en ce moment?

— Oui...

— Que vous m'impatientez!... Mais vous êtes lamentable dans vos essais de mensonge. Puisque je vous dis que vous ne savez pas mentir. Je vous répète qu'aujourd'hui nous devons être francs l'un devant l'autre, d'une franchise absolue... Vous ne le voulez pas?...

— Si, Jacques, je veux bien...

— Alors, dit-il en essayant de plaisanter encore, c'est moi qui commence, mais donnez-moi votre main.

Il l'appuya sur ses paupières fermées. Et Claude sentait, avec la palpitation douce des cils, une humidité chaude qui lui mouillait les doigts.

— Oh! Jacques...

— Ma bien-aimée Claude.

Le long, le tremblant sourire qui faisait de ce visage un visage inconnu, elle le revit, elle revit dans les yeux implorants cette tendresse bouleversée...

— Claude, vous rappelez-vous?...

— Je me rappelle, murmura-t-elle, sans attendre qu'il achevât, car à quelque souvenir qu'il pût faire allusion, ce souvenir demeurait en elle.

Il le savait ; il ne s'étonna pas.

— ... La première fois que nous avons parlé ensemble, vraiment parlé, seuls tous les deux?

— Oui.

— C'était à Paris, dans votre salon que j'aime tant, avec son plafond bas, sa vue sur les vieux toits.

— Il y avait de la neige ce jour-là.

— Une neige qui s'irisait, couleur de perle, parce que, audessus, le ciel redevenait clair... Entre nous deux, sur le guéridon d'acajou, je vois encore des tulipes, dans un petit vase d'argent.

— Des tulipes roses.

— Roses, mais rayées de sang... Et nous avons parlé de la vie, des hommes et des femmes, et de l'amour, — tout simplement. Je plaisantais, mais vous étiez sérieuse. Ah ! comme, tout de suite, j'ai trouvé charmant cet air que vous vous donniez, cette assurance de femme, gênée par rien, alors que là-dessous on vous devinait si bien une petite fille encore, frémissante, inquiète un peu, indignée aussi.

— Quelle était la plus ridicule ? La femme apparente ou la réelle petite fille ?

— Quelle était la plus adorable ? Je ne sais pas encore... Et je ne sais pas non plus par quel jeu pervers, quelle curiosité misérable de votre sourire ou de vos indignations, j'ai osé vous parler de ma vie, de certaines heures de ma vie... Quand je me rappelle mes premières confidences, et la pensée secrète que j'avais en vous les faisant... j'ai honte... Voyez...

Il tourna son front vers la lumière : à la racine argentée des cheveux une rougeur courait, bien faible... si émouvante cependant que Claude s'empourpra de la contempler.

— Plus tard... pas beaucoup plus tard, c'est singulier... Mon habitude était prise de vous parler de moi comme j'avais fait ce premier jour... Et il me semblait qu'elle était prise depuis très longtemps... un temps égal au temps depuis lequel j'avais la conscience de moi-même... Le cynisme était devenu de la confiance. Sans doute les paroles restaient les mêmes..., mais l'intention changeait... L'intention, Claude, je ne crois pas qu'il y ait d'autre réalité.

— Il n'y en a pas, Jacques.

— ... A leur tour, les paroles sont devenues différentes. Toutes mes pauvres joies, mes tristes plaisirs, il m'importait très peu de vous en entretenir; mais la moindre tristesse, le découragement, exigeaient aussitôt de se réfugier près de vous. Si je plaisantais toujours, c'était quelquefois pour avoir moins mal... et j'entendais bien que vous sachiez le comprendre.

— Je comprenais, Jacques.

— ... C'est ainsi, mon enfant, que vous m'êtes devenue nécessaire. Au-dessus, au delà des vaines aventures, je ne retrouvais que vous. Mêlée à toutes mes heures, à toute ma pensée, vous deveniez pour moi ce sel de la vie, sans quoi tout est rebutant. Mais je ne le savais pas... Deux ans ont pu passer ainsi... Je ne savais pas.

— On met si longtemps à savoir!... Et puis une fois...

— Une fois, un soir; c'était cette année, quand arrivait le printemps... Je commençais d'aimer celle que, dans le pays, on appelle maintenant la dame de Consolation. Elle me plaisait, Claude. Elle est très belle, avec certains airs froids qu'elle s'étudie à prendre, et qui savent irriter dans la perfection. Mais je n'ai pas vu d'abord le savoir et l'étude. Je la croyais secrète avec inconscience. Vraiment, rien ne m'occupait plus, que mon avidité d'être auprès d'elle...

— Alors?... supplia-t-elle, voyant qu'il rêvait un peu.

— Alors, ce soir-là, ce premier soir de printemps, après lui avoir dit adieu parce qu'elle quittait Paris pour quelques jours, je me suis fait conduire au bois. Deux ou trois fois, à pied, j'ai fait le tour du lac. Une lune pâle se défaisait dans l'eau, avec le reflet des sapins. J'avais le cœur lourd, mécontent, rempli d'une inquiétude brûlante qui compliquait ma tristesse. Les jours de cette absence, avec leurs heures trop longues, il me semblait que jamais je ne pourrais les vivre. Et je battais l'herbe avec ma canne, j'arrachais aux buissons ces petites branches imprudentes qu'ils tendent vers les passants. Pour me tourmenter mieux, j'imaginais que mon amie voyageuse, je ne la reverrais jamais. J'imaginais mon désespoir, ces grands sursauts qui déchirent, cet anéantissement. J'imaginais aussi, naturellement, comme j'irais vous raconter tout, me guérir près de vous. Et voilà que me vint une curiosité... Cette petite Claude.., si c'était elle, au lieu de l'autre, qu'il fallût ne jamais revoir?... J'aurais dû rejeter cette question imprudente, mais elle s'imposait, m'obsédait... il fallut bien y répondre... Si c'était Claude...

C'est elle, maintenant, qui, s'étant accoudée, tenait ses mains sur son visage.

— Si c'était Claude, continuait Jacques, comme indifférent à la torturante violence des émotions qu'il infligeait, Claude?... Je regardais fixement un grand cygne noir qui s'avançait avec lenteur dans le clair de lune... Et j'étais comme épouvanté. Je sentais se défaire ma vie tout entière, ma misérable vie. De quoi tirait-elle donc ce qu'elle pouvait avoir de consistance et de force?... Je ne l'avais pas su jusqu'à cette minute qui passait... je voulais continuer à ne pas le savoir. Je vous le répète, Claude, j'étais épouvanté. Je suis rentré chez moi haussant les

épaules, et rempli de colère. Je voulais écrire à mon amie absente, ne plus penser qu'à elle. Mais déjà cette joie ne m'était plus naturelle : il fallait, pour m'y tenir, obéir à un ordre, me crisper un peu...

Il repoussa sa chaise et marcha dans la pièce. Le bruit dur de ses pas, sur le carreau sonore, semblait formidable. Plus formidable encore était, pour Claude, le bruit de ses paroles, doucement dites cependant, d'une voix sourde, égale, et qui s'appliquait bien, dans cette confession, à ne jamais s'exalter.

— Alors... tout de suite... maintenant que je savais, la lutte a commencé, la vraie lutte contre vous, mon enfant bien-aimée, avec l'autre pour amie, pour alliée. Je la conjurais secrètement de m'aider, de me sauver. Je me jetais vers elle. Je ne la quittais plus... Hélas, rien n'est plus vain que cette volonté d'aimer. Tous les liens se défont dès qu'elle commence d'agir. Ce sont les plus délicats qui se rompent d'abord ; mais les autres non plus n'y peuvent pas résister, les autres, les plus bas, les plus pesants, dont on croyait au moins pouvoir attendre je ne sais quel solide et misérable secours.

Il se leva, vint près de la fenêtre, poussa un volet, et restant à cette place, mais tourné vers Claude :

— Je m'acharnais cependant. Toutes les raisons réelles qu'elle avait eues de me plaire, je ne cessais pas de les tenir devant moi. Et j'en voulais inventer d'autres, que je m'épuisais à créer. Par malheur, et quoique n'entendant rien à ce que je pouvais éprouver, elle comprenait cependant que je tenais à elle mieux encore qu'autrefois, et plus douloureusement. Elle ne tirait de là qu'une vanité satisfaite, et qui déjà la rendait moins aimable ; malgré tout mon effort, il fallait bien le reconnaître.

J'ai vu venir l'été avec une double angoisse : vous iriez à Malives près de votre fiancé... moi à Collioure, où je serais seul. Tout cela m'était impossible à supporter. Alors, me moquant du scandale possible, j'ai décidé mon amie à m'accompagner ici. L'idée d'être logée dans cet ermitage de Consolation l'a inquiétée d'abord, ravie ensuite. Ce jour-là, je me suis imaginé que j'allais connaître un refuge où mon tourment ne m'atteindrait plus...

Claude dégagea son visage. Et voici que, vaguement, elle commençait à sourire.

— Je comprends, Jacques, cet air que vous aviez dans le petit jardin du cloître Notre-Dame, quand je vous ai appris nos changements de projets, et que nous irions à Collioure.

— Ah! Claude... ce jour-là, je vous jure bien qu'il a fallu toute ma politesse...

— Et moi, je vous jure bien que toute votre politesse c'était, ce jour-là, très peu de chose...

— Vous me l'avez dit.

— J'étais blessée...

— J'étais furieux, mon amie.

De nouveau il poussa le volet chaud de soleil, et longuement regarda au dehors.

— Le vapeur démarre, annonça-t-il... Les gens agitent des mouchoirs... Partir, c'est mourir un peu; mais trop souvent, rester, c'est mourir davantage. Vraiment je n'ai jamais senti, comme pendant ces dernières semaines, le besoin de la fuite. Chez moi... je vous dirai tout à l'heure, ce qu'y peut être ma vie. Et quand je m'évadais vers Consolation, quand j'entrais dans ces petites chambres, verdies par le reflet des arbres, où m'attendait mon amie, je trouvais une créature toute ennuyée déjà et me reprochant son ennui, inventant pour se distraire les plus absurdes moyens... Je me désespérais de la découvrir vulgaire, sèche et sotte... Et j'avais envie de la supplier : « Par pitié, un peu plus de prudence et d'adresse, sache me retenir, m'attacher... » Il nous arrivait de rester assis dans les bois, ou près de la fenêtre, pendant une heure, sans savoir que nous dire. Mais ce n'étaient point de ces silences que réclament les beaux bouleversements, la trop grande émotion de l'âme ou de la chair. Nos écœurements seuls étaient face à face... Et pendant ce temps je ne cessais plus de penser que vous étiez là, si proche, dans votre maison paysanne, que je pouvais atteindre en marchant moins d'une heure... mais où je me défendais d'aller.

Il ramena sur lui le volet, ce qui, pour un instant, fit la pièce obscure.

— C'est fini, dit-il, le vapeur est sorti du port. On ne voit plus qu'une fumée noire au-dessus des rochers...

... Mon enfant, je ne vais pas vous donner le détail de toutes ces journées abominables... Vous savez comme elles ont fini... Christiane est partie brusquement. Nous n'en pouvions plus. Il y a

eu une scène où tous les reproches à la fois se sont précipités. C'était laid, assez triste, et c'est cela d'abord qui m'a surtout ému... Ensuite, il y a eu le soulagement d'en avoir fini avec cette comédie, d'être libre... Mais rien n'empêchait plus votre triomphante et terrible petite image de venir s'installer près de moi. C'était d'une douceur telle qu'il fallait bien l'accueillir... En même temps, mon amie, rien de plus redoutable... Alors...

Brusque dans tous ses gestes, il revint vers la table, et comme la jeune fille laissait devant elle ses bras charmants étendus :

— Retirez vos bras, Claude, je ne veux pas les regarder.

Elle obéit aussitôt; ce n'était point par prudence, mais par un besoin éperdu de se soumettre. Il dut le comprendre. Il lui sourit encore, de son vague sourire profond. Et leurs regards maintenant ne se détachaient plus.

— Ce qu'il me reste à vous dire, Claude, c'est une chose laide. Il faut que vous la connaissiez cependant... Au moment d'en parler devant vous, je ne voudrais plus que vous fussiez là... D'avance je vous demande pardon... Cette Mary...

— Ah!... oui!... s'exclama Claude.

Elle eut un tressaillement, puis un petit rire. Jacques la considérait avec une pitié, une tendresse infinies.

— Celle-là aussi, Claude, vous avez cru?

— Je n'ai rien cru... Je ne crois rien, jeta-t-elle précipitamment.

C'était dans une espèce de cri. L'émoi causé par cette Mary était le dernier senti, le plus frémissant; elle ne pouvait admettre que Jacques le pénétrât comme il faisait de tous les autres; et son bouleversement de douleur et de jalousie, elle ne voulait pas qu'il le connût.

— Si, affirma-t-il avec une fermeté dure, vous avez cru... J'ai tout fait pour cela, d'ailleurs... Le dernier jour surtout où vous êtes venue... l'autre jour... Comprenez donc, qu'un peu malade, ne pouvant plus sortir ni m'occuper à rien, j'étais livré désespérément à votre pensée. Je me débattais. J'essayais de me calmer en répétant : absurdités... fantômes. Et voilà que vous arrivez, bien vivante .. ah! si douloureusement, si désespérément vivante, avec ce visage, ce pauvre petit visage que j'ai gardé devant moi, contre moi, dans mes bras, sous mes lèvres,

toute la soirée ensuite, et toute une longue nuit fiévreuse que je n'ai pas senti passer.

La voix devenait sourde, le regard plus lourd; et Claude, de nouveau, se voilait de ses deux mains. Alors, se penchant vers elle par dessus la table, il lui prit les poignets; et, l'ayant forcée de les écarter, mais ne les lâchant pas encore :

— Est-ce que je pouvais, demanda-t-il violemment, vous laisser voir que j'étais aussi bouleversé que vous-même?... Alors j'ai joué toute cette comédie... Mais après votre départ, tout de suite après, vous n'aviez sûrement pas fini de traverser le jardin, j'ai fait sortir cette femme... Je l'ai mise à la porte... Je suis resté seul avec vous, désespéré de mon attitude, de mes paroles...

— Mais, Jacques...

Tout doucement, parce qu'il s'affaiblissait de la sentir tressaillir, elle parvenait à se dégager, et dans les longs yeux gris montait, avec la joie ardente, une ardente inquiétude.

— Si c'était une comédie, comment cette Mary avait-elle l'air de la trouver si naturelle... et d'y prendre autant de plaisir?... Ces compliments que vous lui faisiez ne l'étonnaient pas. Ces façons près de vous, elle ne les avait pas pour la première fois...

— Non certes, ricana-t-il...

Il se mordillait un ongle qu'elle entendit craquer sous les fortes dents blanches.

— Claude... je vous en ai avertie, ce qu'il me reste à dire est laid... Écoutez-moi, c'est à demi-mot qu'il faudrait entendre. Jamais l'air de ma maison ne m'a paru plus pénible à respirer que cette année, depuis mon retour... Le détraquement nerveux de ma malheureuse femme se complique à présent... Ses perversités s'aggravent de ne pouvoir être que cérébrales.. L'amitié... dont elle s'est engouée pour sa demoiselle de compagnie ne serait rien encore. Elle souhaite que cette fille me plaise, et de le savoir. L'autre se prête à ce jeu...

Il se tut, au moment que la jeune fille disait très bas :

— Taisez-vous!

— Claude, murmura-t-il, d'avance je vous ai demandé pardon.

Mais, tout absorbé, il retrouvait ces instants qu'il n'eût pas voulu lui laisser entrevoir. Les bois et la maison, les chambres,

le jardin, resserraient sur lui un air lourd et plein d'inquiétude. Mary était partout, comme l'odeur des roses, éparse et obsédante. Elle ployait son long corps; elle semblait implorer. Ses soins trop attentifs, toute sa soumission, dégageaient une langueur qui traînait partout. Elle irritait d'abord, puis cessait de déplaire; c'est ce que Moranes pardonnait le moins à la ployante fille. Ce mauvais plaisir qu'elle lui imposait de sentir, il en retrouvait le trouble... Mais il retrouvait aussi cet écœurement qui l'envahissait, quand tout seul là-haut, dans la bibliothèque et sachant les deux femmes enfermées dans la chambre de la malade, il imaginait les chuchotements pervers, les petits rires, et les questions qu'énerve une curiosité détestable, et les confidences...

Il respira plus fort, en homme qui retrouve son souffle, après avoir pu craindre de suffoquer. — Ayant oublié Claude, il la retrouvait devant lui : ce fut comme au retour d'un long, d'un détestable voyage. Une joie le bouleversa, violente, mais qui, tout de suite, devenait douloureuse, n'était plus en somme que de la douleur.

— Claude, mon enfant bien-aimée.

Et il ne savait plus que répéter :

— Pardonnez-moi !...

— Hélas, Jacques... puisqu'il fallait être franc.

— Cette franchise-là, je n'aurais pas dû l'avoir avec vous, et les autres franchises non plus. Il fallait être assez fort pour partir sans vous parler, sans vous revoir...

— Alors... osa-t-elle protester, vous m'auriez laissée ainsi?... Sans jamais savoir... Ah! je préfère que vous m'ayez tout dit... Je préfère...

Ayant ainsi reconnu, gémi son amour, elle ne put continuer de parler. Mais elle regardait Jacques dont les yeux à présent ne se détachaient plus d'elle. Une fois encore se transformait le beau visage meurtri. Le désir y montait avec sa tendresse pressante, ses avidités douloureuses... et comme, tendu vers Claude, il se renversait un peu, elle voyait s'allonger et se fermer à demi les yeux suppliants, elle voyait les narines pâles se dilater et frémir, imperceptiblement. A son tour, un trouble la gagnait, qu'elle ne connaissait pas, et quand Jacques se leva, elle fut debout en même temps que lui et non moins éperdue.

— Écoutez-moi...

Il ne bougeait pas pour que cette table au moins demeurât entre eux.

— Je voulais vous parler encore longtemps... Mais il vaut mieux que ce soit fini tout de suite... Oui, tout de suite, jeta-t-il avec colère et comme répondant à une protestation venue de lui-même... Voyez-vous, mon enfant, je n'ai pas beaucoup l'habitude d'agir comme je viens de le faire... Je ne me croyais capable, ni de souffrir comme je souffre devant vous, ni d'avoir le courage de parler avec ce semblant de sagesse. A présent, c'est fini... ma force est finie. Ce sont d'autres paroles que je voudrais et que je ne veux pas vous dire... Si je devais vous revoir encore... Mais vous avez bien compris, n'est-ce pas? que nous ne devons plus nous revoir.

— J'ai compris, Jacques.

Et comme, sans le savoir peut-être, elle faisait un douloureux petit geste.

— Oh!... je ne dis naturellement pas que je partirai sans vous dire adieu... Un de ces jours... la semaine prochaine... j'irai chez vous et, par politesse, vous me recevrez... Mais votre mère sera là, et les deux pauvres Beltran qui voudront, elles aussi, me présenter leurs vœux. Vous me tendrez la main... Vous me direz comme les autres : Bon voyage... Ce sera tout.

— Ce sera tout.

— Cette rencontre-là n'aura pas d'importance... Et nous ne chercherons pas l'occasion d'une autre rencontre.

— Nous ne la chercherons pas.

— Vous aurez pitié de moi.

— De nous deux, acheva-t-elle si bas qu'il put bien faire semblant de n'avoir pas entendu.

— Adieu, Claude.

— Adieu, Jacques.

Ils se serrèrent la main, par-dessus la table, d'une étreinte brève et que chacun comme effrayé dénoua aussitôt.

— Venez, dit-il, nous sortirons ensemble.

Elle se glissa le long de la banquette en cuir rouge. Toujours immobile, il la regardait franchir ce tout petit espace, se rapprocher. Quand elle eut tourné l'angle froid du marbre, leurs épaules s'effleurèrent ; et Claude déjà se hâtait vers la porte. Mais brusque, et l'enveloppant de ses deux bras, il la retenait contre sa poitrine.

— Claude chérie... mon amie . ma petite!...

Sans doute, elle voulut se défendre, mais serrée contre lui pour le mieux supplier. Balbutiante, sa bouche sous la caresse demeurait entr'ouverte... Les matelots en bas avaient cessé de chanter. Les sifflets du cargo n'agitaient plus l'air lourd. La fin de tous ces bruits creusait un grand silence tourbillonnant et terrible...

***

Tout le jour au soleil, sur des cordes tendues, avait séché le linge de la dernière lessive. Et Louise aidée par Vincente le repliait maintenant dans une corbeille brune. Avec chaque drap blanc que l'on enlevait, un peu de lumière semblait s'en aller. Quand tout fut emporté, cette cendre violette qui se formait au plus profond du ciel commença doucement de descendre sur la terrasse. Le bleu de la mer noircissait jusqu'à l'horizon.

Sur le vieux banc décoloré, près des balustres rouges, comme les poteries antiques, Claude et Rosaire s'étaient assises côte à côte. A l'autre bout de la terrasse, Brigitte, debout et seule, se penchait vers la plage.

— Où sont-elles?... ne cessait d'interroger son angoisse... où sont-elles?

Si proches que fussent les jeunes filles elle les sentait lointaines cependant, plus lointaines qu'elles ne pouvaient être ce matin quand la maison, après le départ de l'une, puis de l'autre, s'était remplie tout à coup d'un insoutenable silence. Rosaire au retour, avant toute question avait raconté :

— Je suis allée à Port-Vendres, pour peindre des bateaux.

Mais Claude n'avait rien dit qui expliquât sa promenade. Pendant les heures ensuite, de cette longue journée, chacune, pour prononcer un mot, pousser un petit rire, semblait faire tout d'un coup comme un immense effort... Et voici que maintenant, depuis qu'elles étaient sur ce banc, depuis que commençait la nuit, leurs paroles, chuchotées après un long silence, étaient basses, si basses que Brigitte, malgré son attention aiguë ne pouvait rien en savoir.

— Alors, demandait Claude sans regarder sa compagne, c'est à Port-Vendres que vous êtes allée aujourd'hui, Rosaire?

— Oui, dit Rosaire, à Port-Vendres.

Et elle ajoute :

— Vous aussi, Claude... vous y étiez.

— Vous m'avez vue ?...

— Oui.

Aucune parole ne vient ensuite, aucune question. L'air se charge d'une humidité légère et froide. Rosaire est secouée d'un petit tremblement. Et Claude, tremblante aussi, serre ses bras sur sa poitrine...

A-t-elle peur d'être devinée ? Sans doute elle n'y pense même pas. Dans le moment qu'elle a vécu ce matin, il semble qu'à jamais elle demeure enfermée. Depuis ces minutes, elle ne se rappelle pas avoir continué de vivre. Si elle a pu se mouvoir, entendre, répondre, c'est qu'un dieu secourable commandait à ses gestes et mettait sur ses lèvres les paroles nécessaires; mais sans qu'elle-même en pût avoir connaissance.

C'est la joie d'abord qui l'a submergée, comme un grand flot brûlant et magnifique, où se dissolvait le soleil et qui le roulait autour d'elle. Une joie si forte que la pensée s'arrêtait devant elle, ne pouvait la comprendre, ni la contenir... Et puis le désespoir est venu la défaire... « Ne plus se revoir !... L'Espagne... ce départ si prochain !... Après votre mariage, Claude... » Mais cette souffrance encore était supportable... « C'est ainsi, mon enfant, que vous m'êtes devenue nécessaire... Au delà des vaines aventures, il n'y avait que vous... Claude... ma petite... ma bien-aimée... » N'était-il pas possible, malgré l'absence, longtemps... longtemps... de retenir ces paroles, de les garder contre soi, d'en vivre ?... Hélas ! Les paroles !... Quelle vanité de retenir ainsi les paroles d'un matin ! Dans le moment peut-être où le plus passionnément nous nous attachons à elles, celui qui les a dites ne les prononcerait plus. C'est le plus torturant des besoins de l'amour. Habiter un autre être dans les instants divers de sa sincérité. Et voici que le chagrin s'irrite, s'empoisonne. La vague jalousie de ces dernières semaines est devenue une chose de chair et de sang. La douceur un instant d'une commune détresse, cette force qui détruit toutes les autres forces, ce baiser... Et maintenant... maintenant ?... La nuit qui va venir un peu grise, déjà froide. — Est-ce que cette Mary donnera l'ordre que l'on allume du feu ?

De sa détresse immense, de son immense amour, sort une fièvre dont auprès d'elle, sans doute, on doit sentir la brûlure.

Avec ses nerfs exaspérés, aiguisés, avec son sûr instinct de pauvre bête malade, Rosaire la perçoit bien, cette fièvre, dans la nuit qui commence, dans le grand silence lourd ; et toute la joie mauvaise, qui l'envahissait ce matin sur la route n'était rien auprès de la joie qui grandit et s'affirme, avec la certitude.

— Ah ! mais qu'est-ce qu'elle dira, quand elle saura que sa Claude est amoureuse d'un homme marié... et ne se gêne pas pour aller à ses rendez-vous ?... Qu'est-ce qu'elle fera ?...

Maintenant, parlant de Brigitte à soi-même, Rosaire avec dédain dit : elle... comme font, s'entretenant de qui les commande, les servantes malapprises. Elle se complaît à cet irrespect. Ainsi les renégats se délectent mieux d'injurier en silence et dans le secret d'eux-mêmes ce qu'il n'était possible d'adorer passionnément qu'en secret et en silence.

Elle attend une autre question de Claude, pour répondre, afin de la tourmenter : « C'est au moment où vous étiez avec M. Moranes, que je vous ai vue. » La question ne vient pas ; mais la voix de Mme Beltran, après quelques pesantes minutes, rompt le silence :

— Rentre tout de suite, Rosaire. Avec ce frais du soir qui tombe ! Est-ce que tu veux recommencer à prendre mal ?...

Passive, la jeune fille se lève et rentre dans la maison. Alors, vers Claude restée seule, Brigitte vient doucement du bout de la terrasse. Mais toute proche déjà, et sans que la rêveuse ait tourné la tête :

« A quoi bon ? pense-t-elle, arrêtée par une clairvoyance douloureuse, un découragement presque désespéré, puisque je sais déjà qu'elle ne me dira rien... »

*
* *

— Assieds-toi, petite, disait Mme Beltran, préparant pour Rosaire le vieux fauteuil au coussin déplumé.

— Tout à l'heure, grand mère. Je vais un peu dans ma chambre. Je voudrais mettre de l'ordre.

Dans cette chambre, quand elle était entrée, ce matin, au retour de Port-Vendres, elle avait eu l'impression que les murs blancs, le petit Christ espagnol, la commode avec son tapis de laine, le rideau de percale à fleurs que gonflent les vêtements

pendus par derrière, ces choses à quoi demeuraient accrochées une à une, comme de pesantes loques, les heures innombrables de sa misère, ces choses, toutes ces choses étaient curieuses, de voir ce qu'elle rapportait... Debout au milieu de la pièce, elle écartait ses deux mains.

— Rien, disait-elle, c'est manqué... Cependant...

Cependant la résolution qui l'effrayait peut-être encore ce matin, quand elle se préparait à sortir, avait pris une force telle que la fiole brune de la pharmacie, avec son étiquette rouge, n'eût pu contenir une réalité plus mortelle et plus sûre. Et c'était quelque chose que rapporter cela. Son regard l'apprenait aux meubles et aux murs. Il le leur confirmait ce soir, plus brillant et mieux assuré.

— C'est manqué... Tout de même, ce sera bientôt fini. Le moyen...

Un petit frisson, une toux sèche la secouaient.

— Le moyen?... Mais oui... Je vais le trouver.

Elle souriait : c'était à l'idée de la mort qui ne la lâcherait plus. Cette bête agrippée, pesante à ses épaules, lui était familière déjà et chaude à caresser. Elle la flattait bien mieux que ce matin sur la route, l'apaisait plus sûrement.

— Mais oui... Mais oui... bientôt... Et d'abord les rangements, je les commence tout de suite.

Car elle entendait, derrière elle, ne laisser aucun désordre. Déjà, fiévreuse et pressée, elle secouait les tiroirs, ouvrait à deux battants la vieille armoire d'acajou. Mais sept heures sonnaient à l'église. En bas, dans le vestibule, Vincente criait :

— Les aubergines, madame Louise. Puisque vous voulez les arranger vous-même, c'est temps de les mettre. On va souper dans dix minutes.

Dix minutes !... Rosaire repoussait tiroirs et battants. Allons, ce serait pour demain. Mais ce soir, dès ce soir, qu'est-ce qu'elle pourrait bien faire?... Elle passa à côté, dans la pièce presque vide qui lui servait d'atelier, et commença de ramasser les petites toiles alignées par terre, le long du mur. Avec un vieux chiffon elle essuyait la première et la portait dans le profond placard d'angle, quand elle eut un tressaillement brusque. La porte s'ouvrait.

— Ah! c'est vous, madame, dit-elle étonnée, presque mécontente, en voyant entrer Brigitte Lestaque.

— Oui, moi, Rosaire. Qu'est-ce que vous faites? Vous préparez votre travail de demain?... C'est bien... C'est très bien...

Elle prit un des tableaux, le reposa par terre sans l'avoir regardé. Tandis que Rosaire, silencieuse, attendait qu'elle s'en allât, elle s'assit, s'installa sur une des chaises de paille, rejeta son écharpe, croisa ses genoux. Alors, si pressée d'interroger qu'elle ne le pouvait faire qu'avec maladresse :

— Rosaire... sur la terrasse... tout à l'heure, avec Claude, qu'est-ce que vous disiez?

— Nous, madame ?

Et Rosaire affectait la plus grande surprise.

— Mais nous ne disions rien... Nous nous reposions.

— Vous chuchotiez à voix basse. Vous aviez peur d'être entendues... Je vous en prie, laissez vos albums, vos toiles, et la porte de ce placard. Elle grince. J'ai les nerfs un peu malades. Et puis il faut m'écouter. Voulez-vous venir près de moi?... Non. Vous ne me regardez pas très gentiment; qu'est-ce que vous avez?... D'ailleurs ça ne fait rien : il ne s'agit pas de vous et de moi, mais de vous et de Claude...

Elle faisait pour se posséder un douloureux effort. Son beau visage voulait rire, mais on y sentait monter la fièvre. Et la mauvaise, la terrible joie secouait de nouveau la jeune fille.

— Elle devine... elle commence à deviner. Et comme elle a peur!... comme elle a peur!... pensait-elle.

— De vous et de Claude, répétait Brigitte, oui... de vous deux...

— Mais nous deux, madame, cela n'existe pas. Nous ne sommes pas deux amies.

— Non, dit Brigitte, ne prenez pas cet air étonné ; je le sais bien, que vous n'êtes pas deux amies. Mais peut-être depuis quelques jours êtes-vous au courant de certaines choses... dont Claude est préoccupée et que moi j'ignore... j'ignore absolument. Alors je m'adresse à vous... Asseyez-vous donc, Rosaire... Cela m'agace que vous restiez debout... J'ai mal quand je lève la tête... et j'ai à vous parler un peu longtemps... Je vous dis que j'aimerais bien savoir ces choses... ces choses qui tourmentent Claude... parce que jamais, voyez-vous, jamais je n'ai permis qu'elle se tourmentât toute seule. Elle a vécu avec moi, contre moi... en moi...

L'union dont elle parlait ainsi, avec passion, le regard droit, les mains serrées, l'union de cette mère et de sa fille, combien de fois Rosaire en avait été jalouse!... Ayant perdu le souvenir de l'amour, elle conservait celui de la jalousie, et cela augmentait sa sourde colère. Elle s'assit, ainsi que le demandait Brigitte et parce qu'elle ne pouvait pas perdre l'habitude qu'elle avait prise d'obéir à cette femme; elle s'assit par terre, à ses pieds, comme elle avait fait bien souvent, sur un petit carreau de paille. Mais il suffisait d'un imperceptible changement de regard et de geste pour que cette attitude recueillie, adorante, ne fût plus que le repliement d'une bête sournoise et qui se ramasse dans sa méfiance et sa haine.

—... N'est-ce pas, continuait Brigitte, sans même la regarder, je m'inquiète... Oh!... c'est une petite inquiétude... mais tout de même, qui existe. Depuis la naissance de Claude j'ai tout connu d'elle, et voilà brusquement que je ne la comprends plus. Un soir, elle se dit malade, et, quelques heures plus tard, elle est capable de faire à pied dans le brouillard une promenade qui dure la journée entière. Je vois sa lampe allumée à deux heures du matin, et elle me raconte le lendemain qu'elle a très bien dormi. Ce matin, elle part sans même me dire adieu; des gens la rencontrent sur la route de Port-Vendres...

— Ah! dit Rosaire, on l'a rencontrée.

— Oui.

— Seule?...

— Naturellement. Avec qui voulez-vous?...

— Sur la route?

— Hé! oui, je vous dis... Pourquoi m'avoir caché qu'elle allait à Port-Vendres? Si je vous raconte ces petites observations que j'ai faites, c'est pour que vous ne me répondiez pas : il n'y a rien du tout. Ce qu'il y a, vous le savez, peut-être, je le répète, et je voudrais le savoir.

Sa voix, quoi qu'elle pût faire pour lui imposer d'être calme, s'élevait un peu. Elle pressait, elle ordonnait. Et Rosaire, elle aussi, commençait de s'irriter.

— Mais vous en savez plus que moi. Ce que vous avez observé, je ne l'ai pas même remarqué. Claude ne m'a rien confié, jamais... Nous n'avons que les conversations les plus insignifiantes.

Dans ses yeux, dans sa voix, dans ses maigres mains serrées,

il y avait une volonté de se taire, si nerveusement tendue qu'il était impossible de ne la point sentir.

— Bon, jeta Brigitte... C'est bon... Je veux vous croire, admettre que vous ignorez tout. Voilà qui libère absolument votre conscience. Un aveu de Claude... un fait précis que vous auriez surpris, votre délicatesse hésiterait à les rapporter. Mais une supposition, une simple supposition. Voyons, Rosaire, vous vous rendez bien compte qu'elle a un peu changé. Sans être deux amies, quelquefois vous causez, vous vous promenez ensemble. Est-ce que vous ne la trouvez pas comme distraite, tourmentée?... Mais par quoi?... Qu'est-ce que vous croyez, vous?... C'est la seule chose que je vous demande... votre idée...

Elle suppliait maintenant. Et, tandis que le visage de Rosaire n'avait l'air que de se crisper, une envie de rire, qui lui venait brusquement, faisait bouger un peu ses minces épaules.

« Comme elle a peur!... comme elle a peur!... »

Elle dit, tout haut, sèchement :

— Mais je ne suppose rien...

Et, la violence s'emparant d'elle nerveusement, comme un soir déjà à Paris, et la faisant crier :

— Je ne suppose rien... rien... J'ai bien assez à faire de moi et de mon chagrin. Comment voulez-vous que j'aille m'occuper de Claude et de ses petites histoires?... Ça m'est égal... ça m'est égal!... Vous ne voyez donc pas dans quel état je suis?

Elle montrait ses mains blêmes, agitées de faibles secousses, comme les mains des vieilles. D'un doigt dur, appuyé sur ses saillantes pommettes, elle désignait cette ombre mortelle, plus profonde chaque jour au-dessous de ses yeux. Et puis, de ce même doigt qui brûlait, elle toucha le bras nu de Brigitte :

— J'ai la fièvre, toujours la fièvre... Je suis mangée... Je suis finie... Alors, vous comprenez, je n'ai pas le temps de prendre garde à Claude, moi!... Ça m'est bien égal... Ça m'est égal... égal!...

Elle s'exaspérait. La crise gagna Brigitte. Elle se leva, elle aussi, elle tremblait à son tour, et elle criait comme Rosaire des mots que sa pensée n'avait plus le pouvoir de connaître et d'arrêter au passage :

— Ah!... je le sais bien que tout vous est égal. Vous vous intéressez à vous-même, rien qu'à vous-même. Mais croyez-moi,

surtout au nom de cet égoïsme, il serait préférable de vous tourner un peu vers les autres. Cela vous aiderait, vous soulagerait un peu de cette puérile idée que vous avez de porter en vous toute la misère du monde... Les autres, cela existe, les autres!... Et les ennuis, les chagrins qui ne nous touchent pas, cela existe aussi.

— Cela existe, madame.

— Quel ton vous prenez! Je me demande une fois de plus ce que vous avez bien pu comprendre... D'ailleurs, ce que vous comprenez... Voyez-vous, vous êtes tout à fait décourageante, ma pauvre Rosaire. Pour vous aider, pour vous guérir, ah! ce que j'ai pu faire je ne vous le reproche pas. Mais tout de même, je préférerais que cela n'eût pas été aussi absolument inutile. Savez-vous que pour vous suivre ici, j'ai renoncé à des projets qui m'étaient très chers. Et d'abord, pas une heure, fût-ce la nuit, dans les tourments de mon sommeil, je n'ai cessé en présence ou en pensée de me tenir près de vous. Cela n'a pas servi à grand chose, cette sollicitude, et vous lui avez vraiment peu de reconnaissance. Je le regrette, pour vous d'abord, puis pour moi. Tant de soins!.. Mais n'en parlons plus. Que voulez-vous? A se dévouer comme je l'ai fait, à se tromper trop ridiculement sur la qualité de l'être à qui on se dévoue, on commet la pire sottise. Et je me repens bien. Il n'y a rien à faire de vous, mon enfant. Toute la peine que j'ai prise était stupidement inutile. J'aurais dû le comprendre plus tôt. Cette détresse d'où je voulais vous sortir, mais vous la chérissiez. Vous préfériez ce facile anéantissement au petit effort qu'il eût fallu faire pour continuer de vivre... Ah! je suis avec vous au bout de mon courage. Je renonce, j'aime mieux vous l'avouer, je ne veux plus tenter rien, que de me détacher de vous. Votre mollesse, vos veuleries sans remède, l'inconsistance exaspérante, l'absurde obstination de votre caractère...

Debout maintenant, ayant reculé jusqu'à la table où étaient ses plateaux et ses boîtes, et s'y appuyant, Rosaire pétrissait un petit morceau de gomme, noirci par le fusain et qui lui salissait les doigts. Le dédain, le dégoût pliaient ses lèvres sèches. Ce n'était point du tout à cause de ces injures qu'elle entendait à peine, qui ne la touchaient pas. Mais ce grand dévouement qu'on lui reprochait si fort, le cherchant derrière elle comme au fond d'un passé vieux de plusieurs années, elle n'en retrouvait

rien. Sans doute elle se rappelait les premiers jours de l'arrivée à la maison, et pendant les repas, ces tendres yeux toujours fixés sur elle; puis, dès qu'elles étaient seules, au cours des lentes promenades, ces questions, ces conseils, les grands livres cités et les petits exemples, et tant de théories qui, sans toucher son mal, fatiguaient sa pensée... « Le vrai devoir... » « le secret de la force... » « la beauté intérieure, » — des mots, — c'était tout. Et voici que soudain, toute stupéfaite d'elle-même, elle osa le dire.

— Ah! des mots, madame, des mots... tout ça ce sont des mots... Et ce que vous m'avez appris, c'était des mots aussi... rien que des mots... Mais la vie... ça n'est pas les belles phrases qu'on se rappelle avoir lues... C'est seulement les choses qu'on fait.

Elle ajouta, plus froide, plus sournoise aussi :

— Et puis les choses qu'on a peur de faire... ou de laisser faire... Et vous avez peur, madame... vous avez bien peur!

Elle regardait trop fixement Brigitte. Le petit rire qui roulait dans sa gorge monta jusqu'à ses lèvres, les étira, et sur cette bouche livide résonna méchamment.

— Qu'est-ce que vous voulez dire? s'exclama Brigitte. Et puis, pourquoi riez-vous comme ça?..

La regardant toujours, mais ne riant plus, Rosaire se taisait.

— Quelle chose pourrais-je avoir peur de laisser faire? Vous déciderez-vous à parler, si vous n'avez pas absolument perdu la tête?

Son inquiétude, s'affolant soudain, remit devant elle une petite phrase dite tout à l'heure par la jeune fille et qui l'avait étonnée.

— Pourquoi m'avez-vous demandé si, à Port-Vendres, ces gens qui ont vu Claude, l'avaient vue toute seule? Avec qui pouvait-elle être? Avec qui supposiez-vous qu'elle était?

— Avec personne.

— Vous mentez! cria Brigitte. Vous avez une idée... vous connaissez quelqu'un... Mais vous ne voulez pas me le dire. Et vous riez parce que mon ignorance, mon inquiétude vous amusent... Et parce que ça vous amuse aussi de penser que Claude agit d'une façon qui ne me plairait peut-être pas... Oh!... je vous comprends... Vous le savez bien, que je comprends

tout... Au fond, vous êtes capable de souhaiter ma fille pareille à vous, se déshonorant sottement, — comme vous avez fait... Mais oui, vous en êtes capable... Pour vous venger... De quoi?... Je me le demande, puisque je n'ai essayé que de vous faire du bien... Mais chez les êtres de votre espèce, le chagrin tourne en méchanceté comme chez certains infirmes... Ah! votre nature est loin d'être belle, Rosaire. Vous êtes sournoise et mesquine, haineuse aussi... Je vous connais à présent, à présent seulement... trop tard. Tout à l'heure, je n'osais pas vous le dire avec autant de franchise... Mais vos réticences, votre rire... toute cette joie que vous avez parce que Claude n'est plus la même à mon égard... C'est votre œuvre, d'ailleurs, le changement de Claude... Elle n'aurait rien à me cacher, si je n'avais pas eu l'imprudence de lui laisser fréquenter une fille comme vous... capable de s'abandonner au premier venu... sans amour... c'est vous qui l'avez toujours dit... par curiosité vicieuse, en somme.

Enfin, à l'injurier davantage, elle pensait se vider de toute son angoisse. Les plus pesants lambeaux en demeuraient attachés à ces paroles qu'elle criait, qu'elle jetait devait elle, qui s'enfonçaient cruellement dans toute cette pantelante mollesse. Haletante, elle en cherchait d'autres, et qui fussent plus dures. Elle tremblait toute. Ses poings se serraient... Mais Rosaire, les yeux dilatés, se jetait sur elle. Quand elle l'eut rejointe, prise au bras, presque calmée soudain, douce et désespérée, elle la tira vers la porte :

— Allez-vous en, suppliait-elle sans colère... assez... Ce que vous dites... c'est juste... Ça m'est égal... Mais ce que vous faites en le disant, l'action que vous faites... c'est laid... et ça me fait trop mal que ça soit tellement laid!... Par pitié, pas pour moi... pour vous... assez... Allez-vous en!...

— Vous avez raison, jeta Brigitte exaspérée, que cela finisse!

Haussant les épaules, et sans même avoir daigné regarder le douloureux visage couleur de la terre, elle quitta la pièce. Et elle tremblait encore en descendant l'escalier.

« Ah! cela m'a fait du bien de lui dire enfin ce que je pense. Et ce n'était pas tout. Elle eût mérité... »

Mais elle n'avait pas atteint la dernière marche et déjà son illusoire soulagement se dissipait comme celui d'une brûlure trempée dans l'eau froide.

— Où est Claude ?

La jeune fille n'avait pas bougé du vieux banc, à l'angle de la terrasse. La nuit profonde l'enveloppait maintenant, mais un petit reflet venu de la cuisine la montrait immobile, les bras abandonnés, penchant un peu la tête.

...« Est-ce que cette Mary va donner l'ordre que l'on allume du feu ? »

La même pensée la tient depuis une heure, l'obsède et la torture...

« Du feu... Là-haut, oui, dans la bibliothèque... près de sa chambre à elle et de la chambre de Jacques. Sans doute, en parlant d'elle et de Josette, Moranes, laissant entendre leurs perversités, disait son écœurement... Mais ne semblait-il pas aussi recevoir quelque trouble de cette fille implorante? Ah !... ce n'est pas Claude qu'il veut fuir jusqu'en Espagne... C'est Mary... la mieux vivante en lui... la plus redoutable... Permettra-t-elle qu'il s'en aille ?... Ce soir... ce soir qui vient... déjà si chargé d'automne que la solitude n'y sera pas supportable... La bibliothèque tranquille... le premier feu... un peu de tristesse errante... Et ce grand trouble qui naît de deux regards réunis... Et ce baiser enfin... ce baiser que connaît Claude, et que vont connaître à leur tour les lèvres de Mary...

Sa détresse, si complexe, se simplifie soudain, tragiquement, jusqu'à l'animalité... Mais voici des pas derrière elle, un bras autour de ses épaules :

— Maman !...

Elle a jeté le mot dans un grand cri suppliant. Et Brigitte éperdue la garde contre elle; elle la presse, elle attend... Mais rien ne suit cette plainte, aucun aveu.

— Tu m'appelais, mon petit... Tu voulais me dire?...

— Rien... rien du tout... Je ne t'appelais pas.

La jeune fille se dégage doucement. Brigitte la retient. Alors le geste est brusque, le visage se détourne. Claude se libère enfin, elle se sauve. Mais pas si promptement que sa mère n'ait eu le temps de voir les beaux yeux envahis de larmes et ne les sachant plus contenir.

* * *

— C'est pour demander si vous voulez du feu, dit Louise, après avoir frappé à la porte.

Elle entra, portant dans ses bras et cognant au chambranle de longs fagots embroussaillés dont les feuilles craquelantes dégringolaient autour d'elle. La pluie était venue. On l'entendait sur la terrasse, qui dansait à tout petits pas, et l'odeur du carreau mouillé pénétrait dans la chambre, malgré les volets clos. Brigitte, qui s'était retirée chez elle aussitôt après le morne repas, commençait lentement à se déshabiller.

— Du feu?... Ce n'est pas la peine. Je me couche tout de suite.

— La nuit sera fraîche, et j'ai bien vu pendant le souper que vous n'aviez pas bonne mine. Ma mère aussi l'a vu. Peut-être vous aurez pris froid...

— Mais non, dit Brigitte.

Et croisant ses bras nus, elle frissonna. Louise alla prendre au pied du lit une écharpe de soie violette, elle la lui mit sur les épaules et, s'agenouillant ensuite, elle commença d'allumer le feu. Un instant, elle quitta la pièce. Quand elle revint, chargée de vieilles planches peintes en jaune et d'une petite bûche tordue, Brigitte fut presque heureuse de la voir encore.

— Du poivrier, expliquait Louise agenouillée et plaçant la petite bûche, du poivrier qui brûle bien et qui sent bon.

Déjà, faisant craquer les brindilles, le feu s'élançait. Il fumait, courait, allongeait des flammes couleur d'orange, couleur de sang et de ciel.

— Ça prend bien, disait Brigitte. Comment faites-vous à la campagne pour que le feu s'allume si vite ? A Paris, c'est long... c'est long...

Elle essayait de s'intéresser. Mais elle ne le put davantage, et elle ne s'aperçut pas que Louise, elle aussi, gardait le silence. Enfin, sans se relever, la mère de Rosaire se tourna vers la mère de Claude. Son visage, éclairé de trop près, mais à demi détourné de la flamme, semblait fait d'ombre et de sang. Elle demanda, de son humble voix inquiète :

— Est-ce que vous êtes... fâchée avec Rosaire, madame Lestaque ?

— Fâchée?... Pourquoi?..

Aussitôt, Brigitte s'enfonçait dans le vieux fauteuil où elle s'était assise ; elle se dressait contre le dossier avec une espèce de colère.

— Pourquoi?... Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de me faire cette question?

— Pardonnez-moi... Il me semblait, continua Louise essayant d'être brave, que vous vous parliez moins depuis quelques jours... Alors, j'avais peur que la petite vous ait contrariée... Son humeur n'est pas toujours agréable, en ce moment. Mais c'est qu'elle reste un peu malade, malgré que vous l'ayez si bien soignée...

La bûche de poivrier, une flamme aux trois pointes de son écorce soulevée, remplissait la chambre d'un parfum aromatique. Brigitte la regardait brûler.

— N'est-ce pas qu'elle est encore malade? demanda Louise. Oh! j'ai de la peine, j'ai beaucoup de peine...

Toujours à genoux, se soutenant d'une main, elle laisse l'autre effleurer le sol de ses doigts abandonnés... Ainsi, quinze ans auparavant, près d'un feu qui sentait le bois et la brume, se tenait Brigitte.

L'heure n'est-elle pas la même après ces quinze années?... C'est, éclairé par le feu, le même humble décor; ce sont des murs blancs, des meubles grossiers... Pendant une seconde semble revivre l'exaltation passée et cette joie supérieure dont Saint-Saulges enseignait qu'on se doit délecter... Avec lui, après lui, essayant de le suivre, Brigitte n'a-t-elle pas ambitionné d'être de ceux-là qui secourent et soutiennent? La bonne volonté l'envahit, la soulève, brûlante comme la grâce au cœur ébloui des dévots. Mais aussitôt voici qu'elle retombe, se dessèche... Ah! qu'elle se défait vite, cette magnificence, et quel immense dédain inspire l'héroïsme, dès que l'on commence de s'y sentir mal à l'aise!... Rosaire ? Louise ? A la fin, que ces femmes l'importunent! Un seul mal est au monde: celui de Claude dont Brigitte est torturée. Avec lui, pour essayer de le connaître, elle veut rester seule. Mais qu'elle se décide donc à la laisser tranquille, à quitter la chambre, cette Louise insupportable, geignarde et penchée!

Fléchissant un peu sur la main qui la soutient, elle continue d'attendre avec humilité. Elle ne s'étonne pas... Simplement, à chaque seconde qui passe, elle s'inquiète davantage.

— N'est-ce pas, ose-t-elle enfin répéter, qu'elle est encore un peu malade?...

— Mais non, mais non, déclare Brigitte, ne sachant plus

comme elle peut contenir sa sèche impatience. Quelles idées vous faites-vous, ma pauvre Louise? Rosaire est simplement nerveuse, toujours indécise avec cela, désœuvrée... assez paresseuse, en somme... A quel point je me suis intéressée à elle, vous le savez... J'ai le regret aujourd'hui, j'ai même le chagrin de commencer à croire que tout cela était bien inutile... Ce que j'ai pris chez elle pour une sérieuse vocation artistique, était en vérité trop peu de chose...

Louise ne proteste pas, n'interrompt pas. Cette opinion est l'évidence, puisque c'est l'opinion de Mme Lestaque. Elle l'accepte, dans un recueillement désolé. La bouche tremble un peu, les mains soigneuses tremblent en disposant les vieilles planches de façon qu'elles brûlent bien, mais ne flambent pas trop vite.

— Je vous demande pardon!

— Pardon?

— Pour Rosaire, murmure-t-elle en se relevant.

Elle secoue les brindilles restées à ses genoux.

— Comme ça, le feu va durer toute la nuit, vous n'aurez plus besoin d'y toucher.

C'est autre chose qu'elle voudrait dire : elle n'ose pas. Mais, le grand élan suppliant qui la rapproche de Brigitte est plus fort que toute sa réserve.

— Ne l'abandonnez pas, madame... Aimez-la bien.

— Mais oui, mais oui, ma bonne Louise. L'opinion que l'on a d'une personne, et puis les sentiments qu'elle vous inspire, ce n'est pas la même chose... Voyons, ne vous faites pas de tourment, et allez vous coucher bien vite... Allez... bonsoir.

Elle marche à travers la chambre. Louise, dans le moment qu'elle est le plus désolée, comprend bien cependant qu'il faut s'éloigner.

Elle murmure :

— Merci...

Et sur la porte, avec un respect agrandi encore par son humiliation désolée, une affection que rien ne rebute :

— Dormez bien, madame Lestaque.

Enfin, voici qu'elle est partie! Brigitte revient vers le fauteuil. Elle y retombe... Tout de suite, il faut qu'elle examine une idée qui lui est venue pendant que parlait cette

pauvre femme ennuyeuse, une petite idée vague qui voudrait encore se dérober, mais qu'elle ramène et maintient résolument devant elle.

— Pablito!... La personne à qui sournoisement Rosaire faisait allusion et qui se promenait sur la route de Port-Vendres, l'homme qui fait rêver Claude, dont elle est amoureuse, c'est le jeune marquis de Cantalapiedra!

Ce garçon est séduisant. Sa race le tourmente comme une maladie délicate. Elle l'épuise et l'affine : mais il montre aussi de l'ardeur. Cette frénésie dans l'ambition de bien penser et de bien dire, ces découragements furieux, ne laissent pas, chez un si nonchalant seigneur, que d'intéresser particulièrement. Or, s'il recherche Claude, elle ne l'évite pas. Elle se plaît à leurs entretiens. Dans le patio dallé, au fond du salon rouge, sur la plage même, à l'ombre des barques, si quelqu'un vient les interrompre, le jeune homme s'irrite et la jeune fille s'impatiente. Ainsi, toutes les preuves viennent se serrer autour de cette supposition. Elles la recouvrent de leurs parcelles dures. Et c'est comme une herbe fragile, un petit fruit plongé dans une eau pétrifiante. Brigitte maintenant tient sa certitude, solide et sans point fléchissant où se puisse enfoncer le doute. Alors elle respire largement, commence d'enlever les épingles de ses cheveux, s'arrête un instant, penchée vers le feu : et ce qu'elle voit là, ce n'est pas la torture du bois qui brûle, mais l'allégresse des flammes, dansantes et délivrées.

— Pablito... c'est Pablito...

Cela est évident et cela en même temps, — par bonheur, — est absurde. Pablito n'a pas vingt ans. Il est marquis de Ruiz et de Cantalapiedra. Trop jeune, trop noble, trop riche. Si la marquise savait! Brigitte l'imagine, dans toute sa graisse tendue et ennoblie de colère. Un frisson d'humilité lui court sur le front. Elle voudrait presque se défendre. Mais non, voyons! ce n'est pas elle qui prend cette histoire au sérieux, ni sûrement Pablito... Claude elle-même... — Claude avec ses joues blanches, ses réponses souvent brusques, ses longs silences? — C'était donc pour Pablito? pour lui! Nerveuse, Brigitte secoue ses beaux cheveux défaits, elle les tord en arrière. Ses tempes brûlent de nouveau et lui font mal.

— De l'amour?... Mais c'est tellement impossible! Claude a trop de raison pour préférer cet enfant à Pierre, — dont la

valeur est si grande. C'est Pierre qu'elle aime... Seulement, il y a l'absence, il y a l'ennui, et toutes les langueurs d'un âge où les lettres les plus belles, les plus quotidiennes, ne peuvent suffire à remplacer la présence véritable.

Les mains au front, rejetant encore ses cheveux d'un geste saccadé qu'elle répète à tout moment, elle tend vers le feu son visage nu. La bûche de poivrier n'est plus qu'un tison, brun et fibreux encore à l'un de ses bouts d'où persiste à monter un encens délicat. — Sur la terrasse, la pluie tombe plus fort. Elle était neuve et dansante tout à l'heure, mais voici qu'elle s'écrase avec une plainte profonde et de longs ruissellements.

— Les sentiments de Claude à l'égard de ce garçon, je ne les connais pas. Elle ne me les dira pas. Elle-même, d'ailleurs, sait-elle exactement?...

Hé non ! elle n'entend rien à son propre trouble. Et c'est pour cela qu'il faut la défendre. Le danger, s'il n'est pas grand encore, ne le doit pas devenir. Danger... défense... bataille... Les belles paroles, les belles idées brutales qui réveillent l'instinct, le dressent tout à coup dans sa sauvagerie magnifique. Brigitte s'en retourne dans le passé à plus de vingt ans derrière elle... Claude naissante et fragile, fleur ronde, douce chair, regard qui me cherche, petit corps à moi !... Tu n'auras pas faim, tu n'auras pas froid, tu n'auras pas mal... Je te garderai de tout, à moi seule, mieux que personne au monde, et bien mieux que toi-même... Les dents se serrent, les bras se referment, l'inquiète volonté de donner du bonheur est toute pareille à l'errante, à la farouche volonté qui mène les mères animales quand elles vont chercher la pâture...

Ce Pablito, Brigitte ne l'a pas détesté pendant les premières minutes. Elle était même presque contente d'avoir trouvé que c'était lui : Un enfant ! Maintenant elle pense : « Quel imbécile ! » C'est que sa méditation se précise et s'enfièvre.

— Mais c'est sérieux peut-être !... Elle l'aime, elle croit vraiment qu'elle l'aime... Et lui, naturellement, ne voudra pas l'épouser... Ma petite... ma pauvre petite...

Quelque chose, au fond d'elle, gronde et menace. Brusquement, elle s'affole. La détresse court sur elle comme cette flamme, subitement, envahissait les planches sèches.

— La défendre ? bien sûr il faut la défendre... Comment ?...

Et puis à moi toute seule je ne peux pas; alors il faut que j'appelle au secours... Je vais appeler...

En jupon de taffetas gris, se serrant dans l'écharpe que Louise tout à l'heure lui mettait sur les épaules, elle marche vers la table. Et sans s'asseoir, courbée vers le papier, d'un seul élan de la plume :

« Pierre, écrit-elle, il se passe ici des choses qui me tourmentent. Rien d'absolument grave. C'est moi seule qui ai besoin de votre présence. Mais je vous supplie de venir. »

Ceci, c'est le grand cri qu'elle jette. Déjà elle en éprouve un peu de soulagement; elle se redresse. Et puis elle ajoute, presque tranquille...

« Claude ne doit pas savoir que je vous ai écrit... Envoyez-moi un mot, poste restante. Je passerai à la poste deux fois par jour. Et je m'arrangerai pour expliquer votre arrivée quand j'en connaîtrai la date. A bientôt, Pierre. Je vous attends. Ne vous inquiétez de rien, que de venir bien vite.

Les formules amicales, la signature, l'adresse...

— Je la mettrai moi-même à la poste.

Encore un peu fébrile, pour que ce lendemain arrive plus vite et pour se débarrasser de cet aujourd'hui, elle se prépare aussitôt à se coucher. Pierre va venir et tout s'arrangera... Elle est certaine de l'une et de l'autre chose. Elle rit même, elle rit en pensant à cet enfant prétentieux, ce Pablito de Cantalapiedra.

Les cheveux nattés à présent, droite dans sa longue chemise, elle marche vers le vieux lit d'acajou, tout gonflé d'édredons et de couvertures à franges. Elle s'y allonge, veut être paisible. Mais ce rire qu'elle vient d'avoir, et qui a sonné tout haut, reste dans ses oreilles; il les tourmente et les blesse. Et c'est maintenant le rire de Rosaire, qui se moquait aussi :

— Vous avez peur, madame!... Vous avez bien peur!

Brigitte ouvre les yeux. Il n'y a plus de flammes dans la cheminée; mais des gros tisons rouges vient encore assez de clarté. Et la poignée en cuivre qui reste à la vieille commode cintrée, mince, remontée à ses deux coins, est comme une bouche maigre autour de laquelle danse un tout petit reflet de sang.

Ah! mais ce feu vraiment donne trop de lumière. Dans l'ombre complète seulement, Brigitte pourra dormir. Et la voici qui se relève. Sur sa toilette elle va prendre de l'eau et la

verse sur les tisons. Ils fument affreusement, deviennent noirs... Or quand, bien longtemps après s'être recouchée, elle se décide à ouvrir les yeux, elle s'aperçoit, avec une espèce d'épouvante, qu'une vague lueur, malgré tout, s'obstine à vivre : bête rampante, flaque rouge sur le carreau rouge, d'où monte encore vers cette longue bouche qui rit au flanc de la commode, un obstiné, un terrible petit reflet...

***

Avec le bruit des balais égratignant le seuil des portes, des chansons catalanes remplissaient la rue Neuve. Les marchandes promenaient leurs paniers éclatants. Par les fenêtres ouvertes s'agitaient, avec des linges secoués, une poussière couleur d'or, des femmes qui se penchaient, criardes et rieuses.

La mule qui portait Maria Ferrer, la chevrière du Mas Christine, trottinait doucement sur les pavés pointus. Le bleu profond qui remplissait le ciel, le rose doré qui fleurissait les toits, se reflétaient dans les vases polis, brinqueballant aux flancs de la bête. Mais toute vêtue de noir, l'œil dur, la bouche douloureuse, Maria Ferrer ne semblait touchée par aucun rayon de ce matin magnifique.

— Bonjour! lui dit Rosaire quand elle passa devant la fenêtre.

Pour soulager un peu Vincente partie au marché, et Louise occupée par le premier déjeuner, Rosaire à cette heure-là mettait le salon en ordre. Chaque matin, avec une langueur plus pesante, elle accomplissait sa besogne. Les meubles qu'elle poussait demeuraient à leur place. Le chiffon, promené sur un peu de poussière, retombait dans sa main aussitôt épuisée. Détachée de toutes choses avec indifférence, mais de soi-même avec une rancune, un dégoût persistants, elle traînait toujours ce vieux peignoir de molleton rougeâtre dans lequel grelotta sa convalescence. A cause de trois boutons qui manquaient près du col, il bâillait largement sur la chemise fripée. Les pieds restaient nus dans des espadrilles sans cordons, salies de poussière et de taches, les cheveux ternes et pas encore coiffés.

— Bonjour, Maria.

— Bonjour!

Ni l'une ni l'autre n'avait pu sourire : et le regard de Rosaire, sa pensée ensuite, accompagnaient la sombre femme.

Ayant vendu tout le lait de ses chèvres, elle retournait maintenant vers la montagne... Autour de sa maison, basse et blanche, que prolonge l'étable aux chèvres, s'étend une grande désolation. Un incendie a passé là, et le regard ne trouve qu'une terre dégringolante et nue, incrustée de petites mousses en vert de gris, ou bien des squelettes noirs d'arbres et de buissons sur lesquels quelques feuilles rougeâtres ont l'air de continuer, indéfiniment, à se consumer.

Maria Ferrer habite là-haut, toute seule, avec ses chèvres; avec d'autres bêtes aussi, secrètes, invisibles, qui lui mangent le cœur. Son mari l'a quittée pour suivre une fille d'Espagne, venue il y a trois ans avec les vendangeurs. Elle meurt de cette absence et de sa jalousie. Quand revient le temps des vendanges, elle souffre plus fort; et quand elle rencontre l'une de ces étrangères qui remplissent les chemins, avec leurs cheveux luisants, leurs jupes de percale, son regard derrière elle s'en va comme un chien qui voudrait mordre et dont la haine menace en silence.

Rosaire, essuyant lentement, — feignant d'essuyer, — le vieux bahut aux arêtes luisantes s'inquiète peu de la poussière qu'elle enlève ou de la poussière qui demeure. Sa pensée est là-haut, où va Maria Ferrer... Mais ce n'est plus Maria dont s'occupe cette pensée... Qu'est-ce qu'elle cherche à présent autour du Mas Christine, dans la grande solitude? Et quoi donc à la fin doit brusquement apparaître? C'est comme un rampement confus sous une confusion de grandes herbes. Elles ondulent d'abord, se gonflent, s'agitent. Et la chose qui est là, bien tendue vers son but, ne peut tarder beaucoup à se préciser.

... Près de la maison de Maria Ferrer, au delà du bois qui brûla, au bord d'un des chemins qui mènent à l'Abbaye, le Vallon Noir se creuse, profond comme un ravin. Les arbres désordonnés, toute la déchirante et dure abondance des ronces en ont refermé l'entrée, traînent sur le chemin, le défendent sauvagement. Et dans ce bois plus perdu que le bois qui cachait la Belle au Bois dormant, dort aussi une princesse secrète et glacée, une morte magnifique et qui frémit encore... une eau verte et glacée, captive de trois bassins aux larges margelles plates.

Quelques ruines avec eux occupent le fourré. On raconte que d'abord, au commencement des siècles, s'élevait à cette

place la primitive Abbaye, et qu'elle y remplaça quelque temple païen. De l'une, ou de l'autre, demeurent seulement, avec deux blocs de pierres verdoyantes, ces bassins construits pour on ne saura jamais plus quelles purifications. Et certes depuis longtemps l'eau se serait enfuie, glissant par toutes les fentes d'une maçonnerie, que n'entretient plus personne, mais de petites sources continuent de l'alimenter, si faibles que, pour les entendre pleurer goutte à goutte, il faut un de ces moments recueillis où se taisent à la fois tous les oiseaux dans les arbres et, sous les herbes longues, tous les crissants insectes.

L'endroit est humide, l'eau si froide que les doigts s'y roidissent. Est-ce que les gens des fermes y vont se baigner? Rosaire un jour a entendu dire cette sottise. Un autre jour, qu'elle est montée là-haut, elle l'a répétée à Maria Ferrer. Ah! c'est cela maintenant qu'elle doit se rappeler, cela qu'elle se rappelle, cette sotte demande, et l'exclamation aussitôt de la chevrière :

— S'y baigner!... Dans une eau si froide et qui ne bouge jamais... Il y aurait pour prendre la mort...

Prendre la mort!... C'est cela, c'est cela!... La chose rampante et secrète qui venait vers elle, qu'il fallait connaître, elle la découvre enfin... Et Maria Ferrer n'a passé dans la rue que pour apporter et laisser traîner derrière elle ce souvenir nécessaire... Prendre la mort!... Est-ce que le docteur, parlant de Rosaire, n'avait pas dit justement : « qu'elle évite les chauds et froids?... »

Elle ferme les yeux, laisse tomber la laine bleue dont elle frottait les meubles, et s'assied une minute pour bien réfléchir. Les détails se précisent, s'attachent l'un à l'autre, semblent tourner en rond... Une grande marche, par ce temps encore lourd, qui la mette en sueur... « Éviter les chauds et froids, » disait le docteur... Ainsi, aucun besoin de retourner à Port-Vendres. Les choses s'arrangeront avec simplicité. Et grand mère et maman, qui pleureront si fort, n'auront pas d'autre chagrin pour les torturer que le chagrin de voir Rosaire morte, — des conséquences, en somme, de son premier mauvais rhume...

Une grande lumière blanche la baigne, l'éblouit, l'empêche de plus rien distinguer autour d'elle. Et cette bête accrochée, qui la harcèle, la presse, lui semble tout d'un coup s'enfiévrer davantage... — Bientôt... tout de suite... demain... » —

Demain !... promet Rosaire. Elle lève jusqu'à sa bouche, et joint, et mord doucement ses deux mains... Elle ferme les yeux. Elle est toute résolue. Demain. Et voici qu'elle commence de goûter cette sombre quiétude qui, dans si peu de jours et plus absolument, va descendre sur elle.

— Bonjour, mademoiselle Rosaire.

C'est Jean Lanquine qui passe comme il fait chaque matin, et qui risque un regard par la fenêtre ouverte. Rosaire sursaute et se lève, s'approche par politesse.. Quel étonnant visage a-t-elle donc ce matin ? Plein d'angoisse, Lanquine voudrait trouver des mots délicats pour l'interroger, pour dire son vrai chagrin devant une pâleur si grande. Mais troublé comme toujours devant cette fille qu'il adore, et tout son pauvre esprit allant à la dérive, l'amoureux sans adresse ne sait que plaisanter :

— Eh ! bien, donc? Et alors?... C'est pour quand, cette réponse que j'attends tous les jours?

Un sourire monte au fond des yeux de Rosaire, lui coule perfidement sur tout le visage. Il plisse la peau bleuâtre des paûpières, il tend et gonfle, en étirant la bouche, les joues maigres et molles. Dans sa simplicité, Jean Lanquine s'épouvante de n'éprouver aucune joie devant ce sourire.

— Qu'est-ce que vous avez? interroge-t-il tristement. Pourquoi vous moquez-vous? Parlez ! Moi j'aime mieux ça... J'aime mieux de savoir.

— Je ne me moque pas, monsieur Lanquine. Et même... aujourd'hui je puis vous le dire. Ma réponse, vous l'aurez bientôt.

— Bientôt, répéte-t-il continuant d'éprouver une gênante inquiétude. Et... je serai content ?

— Vous verrez... C'est une surprise.

— Bonne? implore le pauvre homme, tout décontenancé.

— Grande... une grande surprise.

Il n'ose rien demander de plus. Mais il soupire et il pense :

— Un autre saurait voir clair dans ce qu'elle me raconte là. Mais je n'y entends rien... Elle est trop fine pour moi.

Son œil rond, errant sur les pierres du mur, semble y chercher un secours. Enfin il se décide tout soupirant encore, à prendre congé.

— Il est bon, pense Rosaire quand il s'est éloigné, il est

très bon. Avec lui tout de même j'aurais pu être heureuse...

Et dans un petit rire qui la secoue comme un spasme :

— Une surprise... annonce-t-elle encore aux vieux meubles tout autour d'elle... Une grande surprise!...

***

Est-ce que les choses ne sont pas secrètement vivantes, douées comme les bêtes de cet instinct confus où tient ce qui vient d'être et ce qui va venir? Dans la chambre d'un mort, aussitôt, une détresse est sensible qui monte du vieux fauteuil, de la table, du livre, du bibelot abandonnés. Et dans la chambre d'une presque morte, est-ce que le lit d'acajou, la commode peinte, les petites chaises de paille et jusqu'à la cretonne frangée des rideaux n'ont pas mal peu à peu et ne font pas pitié?...

« Tout ça a de la peine, » pensait Rosaire, se hâtant de terminer les rangements décidés un soir après la promenade à Port-Vendres.

Ah! que de vieilles lettres et de bouts d'étoffe, que d'images, de petits cadres, de mouchoirs déchirés! Jamais elle n'eût pensé posséder tant de choses. Dans chacune reposait un humble souvenir... Et la jeune fille gardait dans sa main un petit collier d'enfant, en perles jaunes, ou bien un coffret noir, peint d'une rose et qui fermait à clef.

Sur les planches de l'armoire, que rongent les tarets, elle mit de beau papier neuf, bien découpé au bord en petites dents pointues. Et elle rangea là-dessus son gros linge solide. Les souvenirs détestables ne s'attachaient pas à celui-ci, mais à toute une guenillerie rose et bleue, déchiquetée de dentelles fausses, qu'elle avait brûlée dans le poêle à Paris, le jour que commença son immense dégoût... Rude étoffe, gros boutons, petits festons maladroits qu'elle faisait à douze ans, à treize ans, pour quand elle serait grande, en commençant de rêver.

Derrière les pieds de la commode elle essuya la poussière. Elle passa la cire sur les meubles, l'huile de lin sur le carreau fendillé. Et, dans l'atelier, ayant bien lavé ses palettes encroûtées de couleur, bien rangé dans le placard ses petites toiles lamentables, elle regarda longtemps la belle boîte à peindre avec ses glissières, ses godets, ses poignées de cuivre, que grand mère elle-même était allée lui acheter à Perpignan, avant le départ

pour Paris... Des larmes roulaient sur sa bouche, luisante et gonflée.

— Voilà... qu'est-ce que je pourrais faire encore? Plus rien, c'est fini.

Elle répéta :

— C'est fini!

Regardant autour d'elle, elle dit encore, plus bas et s'effrayant dans la nuit qui commençait :

— Demain... alors... Tout est prêt maintenant... Ce sera pour demain.

Dans la glace elle pouvait encore distinguer son visage, pauvre visage fripé, fait d'ombres et d'os, que peu à peu, poinçonnant à terribles petits coups, avaient fait de la chair fraîche les heures douloureuses. La mort en vérité n'aurait plus grand chose à y détruire! La mort... Elle restait là, les dents serrées, s'enivrant de son désordre et de sa flétrissure, se recueillant aussi, se préparant, — quand une lumière plus vive coula derrière elle. La porte, sur le couloir encore clair, venait de s'ouvrir. Mme Beltran et Louise entraient dans la pièce.

— Mais comme c'est beau! admira Louise, comme ça sent bon la propreté! Voyez, ma mère, tout le mal que s'est donné cette petite.

— Oh! mon huile de lin, plaisanta la vieille femme. Oh! ma cire! M'en auras-tu seulement laissé, coquine, pour le reste de la maison?

Essoufflée, toujours lasse, elle tomba sur la première chaise, et, comme Louise qui se taisait tout d'un coup, elle semblait hésitante, gênée un peu.

Toute la journée l'une et l'autre, s'étonnant que Rosaire, si négligente et détachée, fût prise de ce goût forcené pour l'ordre et le nettoyage, s'étaient tourmentées à cause de sa faiblesse; elles se réjouissaient aussi.

— Voyez-vous, disait Louise, elle a dû décider ça dans elle, de passer l'hiver avec nous. Alors, elle s'installe.

— Il faudrait pourtant savoir, murmurait Mme Beltran.

C'était la grandissante inquiétude de leurs journées anxieuses, de leurs nuits sans sommeil, cette résolution que prendrait Rosaire. — Ce Paris de là-haut la voudrait-il encore? Elles n'osaient interroger la jeune fille, la devinant irritable. Mais la vieille dame, brusquement, avait perdu patience.

— J'en ai assez. Ça serait trop fort si nous allions maintenant trembler devant cette *noya* (1).

C'est ainsi qu'elles s'étaient décidées à venir, bien émues, ne sachant qui des deux poserait la première question. Et leur gêne s'augmentait du silence de Rosaire. La jeune fille restait dans son coin, près du petit miroir, se détournant à peine pour les regarder, presque hostile... Mais son cœur, devant les pauvres créatures, creva tout d'un coup. Elle tira un petit tabouret pour sa mère, un autre pour elle. Toutes les deux s'assirent près de Mme Beltran. La vieille femme étendit les mains et leur toucha les genoux.

— On est bien comme ça, murmura-t-elle. Il faudrait...

Ayant peur d'être maladroite, elle n'osait continuer. Louise, résolue soudain, eut un plus grand courage :

— Il faudrait, acheva-t-elle, que cela dure longtemps... longtemps... Ça serait si bon! Ma petite fille, nous ne voulons pas du tout t'ennuyer. Tu feras ce que tu voudras. Nous te laisserons toujours bien libre, grand mère et moi, comme Mme Lestaque nous a enseigné une fois que nous devions le faire... Mais dis-nous seulement si tu as décidé de t'en retourner à Paris... ou si tu veux bien rester ici... Dis-le-nous.

Sa voix, tranquille d'abord, devenait suppliante. Rosaire l'avait laissé aller jusqu'au bout de ses pauvres phrases. Maintenant qu'elles étaient dites, elle ne répondait rien. Qu'est-ce qu'elle regardait donc, détournant sa tête et la tenant si droite? L'ombre arrivait d'un coup comme un flot se déverse. Contre le mur vague, qui s'enfonçait indéfiniment, le chevalet noir n'était plus qu'une ossature squelettique. La grande armoire brune perdait ses contours. Les chaises s'effaçaient. Toutes les choses cessaient d'être. Elles se défaisaient dans la nuit comme se défont les corps qui sont dans la terre.

La vieille main de Mme Beltran, toujours posée sur le genou de Rosaire, trembla un peu.

— Petite?

— Eh bien? murmura Louise.

— Je ne retournerai plus à Paris, jamais... Je resterai ici... Je resterai...

L'effort de Rosaire pour jeter ces quelques mots avait été si

(1) Gamine.

grand qu'elle criait presque. Elle se leva, courut vers la fenêtre. Il semblait que la vitre seule arrêtât son élan. Elle s'y appuyait des mains, du front, et le petit bruit de son souffle était effrayant dans le silencieux, l'obscur crépuscule.

— Tu pleures!... Mais si tu as du chagrin, il faut repartir bien vite, ma petite fille. Nous t'attendrons. Et je t'assure... je t'assure que nous ne serons pas tristes.

Louise l'avait rejointe; le pas glissant et lourd de Mme Beltran se précipitait.

— Pourquoi pleure-t-elle?... Voyons... On ne la force pas.

D'un seul geste de ses vieux bras, elle enveloppait la mère et la fille. Rosaire à son tour les pressait contre elle, éperdument. Et elle eût voulu mourir là, tout de suite, tenant dans ses mains, à travers la percale chaude des humbles corsages, les os, la chair, la vie des bien-aimées créatures.

— Je n'ai pas de peine. C'est la fatigue seulement. Je suis contente de rester... de rester toujours... contente...

— Alors? demandait Louise.

— Petite, fais voir ta figure!

On ne distinguait plus rien. D'ailleurs, ce qu'il y avait à saisir n'était-il pas au delà du visage?... Cette angoisse sans nom qu'éprouvent les aveugles, il semblait à la vieille femme qu'elle eût continué de la sentir, même si tout le soleil avait brillé dans la pièce... Louise avait peur de questionner, Rosaire de répondre. Toutes les trois, désespérément, cherchaient sans les trouver les mots qu'il fallait dire. Et ce fut un soulagement pour toutes que d'entendre soudain au fond du couloir, derrière la porte fermée, la claire voix de Claude qui appelait la servante.

— Vincente... Il faudrait aller chez la repasseuse... la presser un peu. Je veux ma robe mauve pour demain soir, absolument.

— Pourquoi, demanda Rosaire, a-t-elle besoin de sa robe?

— Pour le grand dîner, expliqua bien vite Mme Beltran, heureuse que, parlant de cela, on pût enfin parler de quelque chose, le dîner de demain, chez la marquise espagnole, tu sais bien.

— Non, dit Rosaire, je ne sais pas.

Toute renfermée en soi comme elle était ces jours-ci, elle ne connaissait rien des petites nouvelles de la maison. Celle-ci, pas plus que les autres, ne l'intéressait. Le ton de sa voix, bref et

morne, le laissait bien entendre. Mais Louise, comme sa mère, voulait dissiper autour d'elles cet affreux silence.

— Hier, j'étais dans la salle avec ces dames, se mit-elle à raconter, bien vite elle aussi, quand une femme de chambre de la marquise a apporté la lettre. Mme Lestaque l'a lue tout haut. Et Claude d'abord a commencé par dire que ce dîner, elle ne voulait pas y aller. Et puis presque tout de suite elle a changé d'avis. Elle avait l'air, vraiment, de ne pas savoir du tout ce qu'elle voulait. Ça doit pourtant être amusant, un beau dîner comme ça! Il y aura du monde : M. Sauret, M. Moranes...

— M. Moranes! répète Rosaire, intéressée brusquement.

— En voilà une idée, proteste Mme Beltran toute dédaigneuse, de l'avoir invité, celui-là.

— M. Moranes... murmure encore Rosaire.

Sa curiosité, maladive comme tout ce qu'elle éprouve en ce moment, prend une violence à l'emporter sur toutes les autres violences. Moranes, encore une fois, près de Claude Lestaque! Et Brigitte avec eux pour les observer! Le besoin de savoir devient plus impérieux, soudain, que le besoin de mourir.

« Alors, ce ne sera pas pour demain, mais pour vendredi. — Vendredi, promet-elle en silence à l'idée rongeuse. — Il faut bien que je voie d'abord comme elles seront, la mère et la fille, en revenant de ce dîner. »

André Corthis.

(La dernière partie au prochain numéro.)

L'INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS

LECTURE FAITE LE 10 MARS 1923
A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Messieurs,

Vous seriez à bon droit surpris que ma première parole ne fût pas l'expression de ma gratitude devant l'honneur que vous avez voulu me faire en m'appelant devant vous. Je vous en remercie, et pour mes collaborateurs et moi, et pour le Liban et la Syrie, qui seront éminemment flattés de cette marque de sollicitude de l'Institut.

Mais avouez, messieurs, que vous me soumettez à une rude épreuve que je n'aurais osé affronter, si je n'étais profondément pénétré de l'intérêt passionnant qu'offre cette vieille et belle terre de Syrie à l'histoire et à l'archéologie, à l'étude des races, des religions et des civilisations, à la littérature, à la peinture, à la poésie.

Mais encore, comment avoir l'audace d'essayer de vous traduire le charme complexe de la Syrie, alors que des Immortels de jadis, d'aujourd'hui et de demain, Lamartine, Ernest Renan, Melchior de Vogüé, Maurice Barrès, Henry Bordeaux, Jérôme et Jean Tharaud, Pierre Vignal vous l'ont fait éprouver!

Carrefour des races, berceau des religions, la Syrie évoque les souvenirs des Phéniciens, des Hittites, des Assyriens, des Égyptiens, des Grecs, des Romains, des Croisés, des Sarrasins, des Turcs et des Arabes.

C'est sur la côte, Sour et Saïda, Tyr et Sidon, Beyrouth, —

l'ancienne Béryte, — Djebaïl, — l'ancienne Byblos, Tortose, — Lattaquieh, — l'ancienne Laodicée, — Antioche ; dans les montagnes du Liban et des Alaouites, le palais de Beit Eddine et les châteaux merveilleux construits par nos pères, Beaufort, le château de Raymond de Toulouse et de Mélisinde, le Krak des Chevaliers, la Tour Blanche de Safita, le Markhab, le Massyaf, le château du Vieux de la montagne à Kadmous, le prodigieux Sahyoun des Comtes de Saône et, gardant au Nord la plaine syrienne, la superbe citadelle sarrasine d'Alep.

A côté des châteaux, les temples ; il n'est rien de plus émouvant au monde que les temples du Soleil et de Bacchus à Baalbek, dominés par leur élégante et prodigieuse colonnade. Plus loin, au delà de Damas, Palmyre dresse en plein désert ses colonnades, ses arcs de triomphe, les hautes tours de ses tombeaux, et plus loin encore, au bord de l'Euphrate, nous retrouvons les vestiges du peuple romain.

Depuis trois ans, ce vieux sol a été fouillé, ces grands vestiges du passé étudiés, et, puisque l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a bien voulu me faire l'honneur de venir m'écouter aussi, qu'elle me permette de lui exprimer ma reconnaissance de l'appui si constant, si précieux qu'elle a apporté dès 1920 au Service des Antiquités, puis, en 1921, à la Mission archéologique de Syrie, non seulement en accordant son patronage et sa direction à MM. Chamonard et Virolleaud qui, aidés de MM. Brossé et Prost, ont été successivement à la tête de ces institutions, mais en envoyant en Syrie ces éminents missionnaires qu'ont été le docteur Contenau, M. Maurice Pezard, Mme Denyse Le Lasseur, M. Eustache de Lorey, M. Camille Enlart, M. Roger Jusserand, M. Pierre Montet, M. Franz Cumont.

Je ne saurais retracer, moi indigne, les travaux de ces missions. Qu'il me soit seulement permis de rappeler que le docteur Contenau s'est appliqué à Saïda à dégager les restes du Temple phénicien d'Eshmoun.

M. Pezard, dans le tertre de Tell-Nebi-Mend, a retrouvé les couches successives de la ville des Séleucides, de l'âge syro-phénicien de l'époque chananéenne, et enfin cette stèle du Pharaon Séti Ier dont la découverte paraît bien identifier Tell-Nebi-Mend avec la fameuse citadelle hittite de Qadesh.

Mme Le Lasseur, dans les environs de Tyr, a découvert un

bel hypogée romain orné de peintures à fresques délicates et bien conservées.

M. de Lorey, à Oum-El-Amad, a repris les travaux de Renan et réussi fort heureusement à dégager deux colonnes : il n'en fallait pas moins pour justifier le nom de la ville, qui signifie la Mère des Colonnes. M. de Lorey s'est ensuite rendu à Damas, où, comme nous le verrons tout à l'heure, ses recherches des manifestations de l'art arabe m'ont amené à créer l'Institut français d'Archéologie et d'Art musulman ; mais il a aussi découvert l'église de la Croix qui fut édifiée dans la maison de saint Ananie, où eut lieu, d'après la tradition, la conversion de saint Paul.

M. Enlart a relevé les plans des églises des Croisés, Djebaïl, Saint-Jean de Beyrouth et cette cathédrale de Tortose qui donne au voyageur comme au savant l'émotion de retrouver au bord de la mer bleue de Syrie une vieille église romane de l'Ile de France.

M. Montet, à Byblos, non seulement a trouvé des objets d'art d'une beauté remarquable tels que ce vase à parfum d'obsidienne rehaussée d'or, appartenant à une princesse de la XIIe dynastie, mais de ce fait a fourni la preuve que, dans cette époque reculée, les Égyptiens étaient établis, ou du moins avaient une forte colonie à Byblos; sans doute étaient-ils attirés par le superbe manteau de forêts du Liban ; peut-être aussi, comme aujourd'hui les riches habitants de la chaude vallée du Nil, les princesses royales venaient-elles chercher la fraîcheur dans les montagnes libanaises.

Enfin, sur les bords de l'Euphrate, M. Cumont, reprenant les travaux de M. Henri Breastedt, professeur à l'Université de Chicago, a mis au jour des peintures murales fort belles et d'un vif intérêt, représentant, l'une, un sacrifice familial oriental, l'autre, une cérémonie religieuse et militaire devant l'étendard romain et a pu identifier Salihiyeh avec la colonie grecque d'Europos et la ville romaine de Doura. L'Euphrate avec ses châteaux conjugués de Halybieh et de Salybieh, la vaste enceinte de Rakka qui fut un des séjours favoris de Haroun-al-Raschid, réserve encore des surprises; mais il est regrettable que l'accord d'Angora ait mis hors de notre surveillance et de nos soins les remarquables bas-reliefs hittites de Karkemish.

Les objets d'art, les documents historiques arrachés au sol

restent acquis à la Syrie : le respect de l'indépendance des États libanais et syriens, consacrée par le Pacte de la Société des Nations, l'amour-propre éveillé des populations l'imposaient. Aussi des musées sont-ils déjà ouverts à Beyrouth pour les vestiges de la civilisation phénicienne, à Damas pour les œuvres de l'art arabe; le musée d'Alep pour les antiquités hittites, assyriennes et byzantines reste à fonder; pour les antiquités grecques et romaines, elles sont réparties entre les musées de l'État où elles ont été trouvées.

Faut-il regretter que ces témoins du passé restent hors de chez nous? On pourrait le croire à première vue, mais je ne saurais être de cet avis. Lorsque les musées du Liban et de Syrie, grâce à l'appui que vous voudrez bien continuer à la Mission archéologique de Syrie, se seront développés, ils présenteront un attrait, une récompense pour les voyageurs qui, ayant eu le courage de s'arracher pour quelques semaines aux horizons étroits et embrumés d'Europe, iront au royaume de la lumière goûter le charme et la douceur d'un pays pittoresque, varié, vivant, curieux, où les montagnes plongent à la fois dans la mer et dans le désert, où le fabuleux passé surgit à chaque détour du chemin, où l'indolence orientale coudoie l'activité moderne. M. Philippe Sassoon, l'ami de l'ancien Premier Anglais, n'appartient-il pas à une famille d'Alep qui, émigrée à Bagdad, puis à Bombay, possède aujourd'hui à Londres un hôtel où j'ai vu Son Altesse Impériale et Royale le Prince de Galles à côté du comte Sforza et de M. Briand, et une somptueuse villa où s'est réunie une des innombrables conférences de la Paix?

Les artistes en Syrie sont aussi heureux que les archéologues : *le Jardin sur l'Oronte*, — *Yamilé sous les cèdres*, et *le Chemin de Damas*, comme les aquarelles de Pierre Vignal en sont des preuves éclatantes.

Quant au goût des Syriens pour les arts tels que nous les entendons en Europe, d'après les études faites à ce sujet par M. Henry Bidou, il ne se manifeste que chez quelques individus isolés qui ont voulu devenir peintres et sculpteurs à la manière de l'Occident. Ils sont à Beyrouth deux ou trois, sans maîtres, presque sans exemples, qui cultivent la peinture comme un art exotique et d'ailleurs non sans talent. Le don naturel et la ténacité ont triomphé des obstacles. Le peu qu'ils ont appris semble

d'origine italienne, mais nul doute que des maîtres français trouveraient des élèves intelligents et bien doués.

M. Henry Bidou a constaté aussi que la musique arabe n'existe guère en Syrie ; même au fond des vallées les plus reculées on trouve mélangées avec elle la musique turque et la musique européenne. Il n'y a rien dans le pays qui ressemble à un développement musical autonome. Toutefois, un musicien syrien, M. Sabra, qui a été organiste à Paris, a fait de sérieuses tentatives pour appliquer les procédés musicaux de l'Occident à la musique orientale. Il n'a pas seulement composé, suivant la technique occidentale, mais sur des inspirations de son pays, un opéra; il a construit un piano accordé de façon à donner les intervalles des gammes arabes.

En revanche, les Syriens ont, ou plutôt ont eu, du temps de la domination arabe, un art affiné de la poterie, des cuirs, des cuivres, de la céramique, de la marqueterie et il a paru intéressant, au point de vue artistique comme au point de vue national syrien, de chercher à rénover cet art abâtardi, à lui rendre sa pureté, son élégance primitives, à faire en un mot pour l'art musulman en Syrie ce que le maréchal Lyautey a fait avec tant de succès pour l'art marocain.

Je ne puis nommer ici le maréchal Lyautey, au lendemain de l'émotion qu'a causée, dans l'Islam comme en Europe, la maladie dont il vient de triompher avec son énergie et son bonheur habituels, sans dire tout ce que je dois, dans l'exécution si délicate du mandat français, aux leçons du grand maître qui m'honore de son amitié.

C'est à Damas que, dans ce dessein de conservation et d'étude des vestiges de l'art arabe, et de sa rénovation, a été créé l'Institut français d'archéologie et d'art musulman ; nous avons eu la bonne fortune de pouvoir l'installer dans un magnifique palais arabe, le Palais Azem, dont le Haut-Commissariat a pu faire l'acquisition après une de ces laborieuses négociations dont l'Orient a le secret, et dont vous comprendrez les difficultés, quand je vous dirai que les co-propriétaires étaient au nombre de 118. M. de Lorey a déjà beaucoup poussé les travaux de réfection du Palais Azem et y a réuni une documentation intéressante, comme en témoignent les photographies que j'ai l'honneur de vous communiquer.

L'Institut de Damas, qui jouit vis à vis du Conseiller pour

l'Archéologie du Haut-Commissariat d'une certaine autonomie, qu'impose l'esprit de particularisme des Damascains, est placé au point de vue archéologique sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et sous le rapport de l'art musulman sous celui de l'Académie des Beaux-Arts. Je demande aux membres des deux Académies de me permettre de leur exprimer de nouveau mes remerciements. Ce faisant, messieurs, vous avez non seulement servi l'art et l'archéologie, vous avez en même temps facilité aux représentants de la France l'œuvre difficile et belle du mandat; vous les avez aidés, suivant une formule du pacte de la Société des Nations, à guider, c'est-à-dire à éduquer les nations qui nous sont confiées, ce dont leurs maîtres de jadis n'avaient, certes, jamais eu aucun souci.

Cette œuvre du mandat n'a pas toujours été comprise, ni ses résultats appréciés. L'on s'est étonné parfois que, puisque la France était appelée au Liban et en Syrie par le vœu des populations, ses soldats aient eu à se battre. D'aucuns les ont accusés d'idées de conquêtes.

Quelle erreur et quelle injustice! On m'accordera sans doute que le premier devoir de la nation mandataire était d'assurer l'indépendance et la sécurité à la nation dont elle acceptait la charge, et qui sortait pantelante de la guerre et de la famine. Et c'est pour accomplir ce devoir généreux que les braves soldats de l'armée du Levant se sont battus au profit des Libanais et des Syriens, contre leurs agresseurs, les Arabes de Fayçal et les Turcs de Mustapha Kemal. Peut-on leur reprocher d'avoir, à l'heure où l'armée française se reposait, ajouté à la moisson de lauriers de la Grande Guerre le rameau modeste, mais vert, des combats libérateurs de Syrie.

Ces braves soldats, vos missionnaires, comme Renan jadis, les ont connus: ils ont bénéficié de leur aide intelligente et dévouée, et sans eux M. Franz Cumont ne serait pas allé admirer les étonnantes peintures murales de Salihiyeh.

Mais les critiques du mandat disent encore : A quoi bon? N'en avons-nous pas assez? Qu'allons-nous faire là-bas?

Ce n'est pas pas ici le lieu d'exposer l'intérêt que présente la Syrie au point de vue économique ni même politique; mais, sans sortir du domaine de l'Art et de l'Archéologie, est-il indifférent que, persévérant dans nos vieilles traditions, nous restions les éducateurs de peuples dont nos missionnaires ont formé

l'âme et l'esprit depuis de longues années, et qu'ainsi la France non seulement conserve dans le fond de la Méditerranée orientale, au contact de la Turquie, de la Mésopotamie et de l'Égypte, un centre de rayonnement indispensable, mais qu'elle dispose aussi par les centaines de mille d'émigrés Libanais et Syriens à travers le monde d'autant de propagateurs de sa langue et de la pensée française ?

Quel blâme sévère d'ailleurs n'auraient pas manqué de déverser sur le Gouvernement de la République les critiques actuels de notre action, si sa carence avait livré ces pays à nos rivaux !

M. Maurice Barrès a qualifié justement les écoles françaises de Beyrouth de phare intellectuel de la Méditerranée. Mais la Syrie touche une autre mer, le désert, dont le rivage oriental est la Mésopotamie, Mossoul, les routes de la Perse.

Je vois dans l'avenir, grâce à votre aide, l'Institut français de Damas, avec les Facultés de Médecine et de Droit rénovées, devenir un nouveau phare, dont la lueur, à travers l'atmosphère claire du désert, brillera sur l'Orient...

GÉNÉRAL GOURAUD.

NEW YORK APRÈS TRENTE ANS

II (1)

A New York, je ne m'étonnais d'abord que des nombres, quantités, dimensions; tout avait étrangement grandi. Pourtant, ce qui m'apparaissait de croissance récente ne faisait que rappeler, en y ajoutant, d'anciennes impressions. C'était toujours la même énergie de vie à l'œuvre : simplement, elle avait continué de se produire et de s'étendre. A mesure que se ravivaient les images d'autrefois, d'autres changements se révélaient, manifestant un degré de vie et d'organisation plus élevé.

Il y a trente ans, c'était, à New York, le pire moment du règne de Tammany, ce célèbre *ring* de politiciens qui se maintenaient au pouvoir en maintenant cette grande cité en perpétuel état de réparation, — illusoires réparations, dont l'argent allait à ces grands électeurs, les cabaretiers irlandais. Il est toujours là, paraît-il, Tammany, manifestant le génie nouveau d'Erin en Amérique. Mais il a dû changer de méthode. J'avais vu ce que Brownell, Kipling, Wells, Henry James ont successivement décrit, et qui consternait l'Européen au débarqué : chronique désolation de rues éventrées, chaos de chantiers, amas de pavés à l'abandon, affreux charrois aux abords des quais, encombrements de Broadway, — plus généralement l'aspect gris, commun de ce monde dont la laideur pouvait serrer le cœur, si l'on n'y venait que pour le connaître, sans l'aiguillon du désir d'action. Oh! ces bousculades, ces ruées de la foule aux tramways, ces grappes de gens emportés, suspendus

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

à des courroies sur les marchepieds, ces cohues dans les gares! Luxe voyant — *loud* — dans le centre, autour de Delmonico, de Tiffany, du Waldorf Astoria. Mais dans les quartiers du commerce, des affaires, au bas de la ville, quelles ternes et brutales multitudes! Les policemen en gris, sur l'asphalte de Broadway, ceinturon ouvert, le casque en arrière sur le front suant, répondaient d'un monosyllabe avalé à votre question, sans vous accorder un regard. Tout était du même ton : dans les bureaux, les employés, les *clerks* en bras de chemise; à l'entrée des hôtels, les gens enfoncés en des *rocking-chairs*, les pieds sur une table; dans les *cars*, les chiqueurs, les jets de salive; sur les murs, le vulgaire pêle-mêle des affiches (il en est une qui m'est restée dans la mémoire, associée par sa trivialité hâtive à toutes ces impressions de jadis : *Gents' pants way down to-day !*). Comme aujourd'hui, j'allais chercher l'espace, la mer, à la Batterie, fuyant le visage humain trop proche et trop nombreux. Elle était sordide alors, sa demi-lune bordée d'un rang de *saloons* d'où sortaient, avec des groupes de flâneurs en casquette, de fades relents de gin et d'ale.

Désordre, laisser-aller, brèves manières : j'y voyais les signes d'un temps où cette société n'était guère que nombre, collection d'individus. Mais d'autres indices semblaient plus graves : par exemple, ces deux officiers de douanes, venus à la rencontre de notre bateau, sablant le champagne dans la cabine d'un négociant d'Europe; et puis (celui-ci m'avait invité à contempler ce trait de mœurs) faisant visite, le lendemain matin, dans son bureau, à cet homme avisé, et recevant de sa main, tout en causant, avec le demi-geste et le sourire rapides du remerciement qui proteste, une discrète enveloppe. Et je revois ces boutiques, agences, aux enseignes évidentes, annonçant un certain trafic illégal de billets de retour; — la cote variait d'un jour à l'autre suivant l'offre et la demande : *Chicago cheap to-day, — 25 °/₀ fall on Frisco Rates.* Les compagnies poursuivaient, un tribunal infligeait vingt dollars d'amende, et la Bourse aux tickets reprenait de plus belle. Quelques jours plus tard, dans le Pullman qui m'emportait de Chicago à Denver, je voyais narguer la loi plus ouvertement encore : deux forts gaillards, voyageant sans billets, défiaient le conducteur de les faire descendre. Le public du wagon, dans ses fauteuils à pivots, regardait sans cesser de chiquer. *Stealing a ride*, me dit-on : cas fréquent, pour lequel

la langue avait cet idiotisme. Je compris, ce jour-là, ce trait d'un grand oncle d'Amérique dont on me parlait dans mon enfance (n'était-ce pas M. Graindorge lui-même? mais l'anecdote n'a point passé dans son livre) : débarquant au Havre et apercevant un gendarme sur le quai, il se précipita sur lui pour l'embrasser.

Si lointains, ces premiers souvenirs d'Amérique ! — mais la distance ne les a pas dorés. A New York, les premiers gratte-ciel naissaient ; ils étaient moins nombreux, plus anarchiques et plus laids que ceux d'aujourd'hui, symboles plus nus des violentes, inégales poussées de l'individualisme utilitaire. Çà et là, au seuil d'un débit de tabac, une statue peinturlurée de Peau-Rouge, plumes en tête, tomahawk en main, évoquait les temps primitifs, l'Amérique des Chactas et de M. de Chateaubriand. Les nègres étaient partout, dans les hôtels, les restaurants, les clubs, plus laids, plus Africains, plus nègres que ceux d'aujourd'hui : à la longue, me dit-on, l'amitié des blancs pour les négresses a produit cet heureux changement (on tolère moins l'amitié des nègres pour les blanches). A chacun de ces deux voyages, j'avais trouvé l'été : ciel aveuglant, douches de feu sur l'innombrable, invariable échiquier de pierre. Central Park était presque hors de la ville. Aucune verdure, nulle consolation. La seconde fois, poussant jusqu'au Lac Salé, je m'étais arrêté deux mois à Chicago. J'y avais trouvé pis : des terrains vagues, des usines, au milieu de la ville, à côté de palais aux soubassements cyclopéens ; des trains de marchandises au long des rues, dans un tapage de cloches et de ferraille ; partout, la buée de plomb venue du Grand Lac perlant sur la pierre, comme une sueur de l'énorme et grise cité ; et puis, la petite odeur fade, écœurante des abattoirs. Alentour, d'immenses, noires étendues de voies ferrées, chantiers, réservoirs, dépôts, cabanes, parcs à bétail ; une affreuse désolation industrielle enveloppant cette capitale du blé et de la viande.

La première fois, New York m'avait suffi. Un tel monde repoussait qui n'y avait sa place et son travail. J'avais fui, reprenant le bateau au bout de dix jours.

* * *

Aujourd'hui on trouve une ville faite, par sa grandeur et son activité la première capitale du monde, où abondent, avec les signes de l'opulence, ceux d'une volonté d'ordre et de tenue.

Richesse et tenue, ces caractères frappent tout de suite, plus évidents quand on arrive avec les souvenirs que j'ai dits. On pense à l'autre métropole anglo-saxonne, à cette Londres énorme où tant de traits nous traduisent, avec une civilisation de même origine, puritaine et commerciale, un même idéal d'acquisition et de respectabilité.

Richesse d'abord ; cette ville est sous le signe de l'or (1). Luxe inoui des services publics : toutes les rues, les avenues, pareilles à de noirs miroirs, faites pour le glissement sans bruit ni poussière du trafic, — les grandes voies longitudinales se poursuivant, au Nord, en routes aussi parfaites, jusque dans l'infini de la campagne. Des systèmes de transport les plus complets et complexes du monde ; par endroits, quatre couches de rails superposés, — deux *Subways*, le chemin de fer de surface, l'Elevated, — des voies quadruples pour les deux modes de trafic : service omnibus, service express, celui-ci raccordant d'un trait des quartiers éloignés, la banlieue, Bronx, le centre, au *Down-Town*, ce « Bas-de-la-Ville, » où se serrent, étageant leurs rayons jusqu'au ciel, les ruches géométriques et frémissantes des affaires. Des gares dont le sol, les colonnades, sous des voûtes constellées ou bien de somptueux caissons, ont l'étincelant du marbre, — d'immenses gares, chauffées, à la fin d'avril, comme des serres, avec des salles où douze cents personnes peuvent s'asseoir à l'aise en des bancs profonds d'acajou, avec des rangs d'ascenseurs manœuvrés par des employés galonnés et corrects comme ceux des palaces. Et que dire de la grandeur du trafic ? Le terminus du Grand Central, couvrant cinquante kilomètres de voie, peut recevoir, chaque heure, deux cents trains, soixante-dix mille voyageurs. Des bibliothèques d'un luxe presque gênant (à Washington, celle du Congrès, avec ses marbres, escaliers, colonnades, rappelle l'Opéra ; à Philadelphie, il en est une, populaire, qui dispose de soixante mille dollars par an pour les seuls livres d'art, et chacune de ses vingt succursales fait, dans la ville et la banlieue, figure de petit palais). Des musées où s'ordonnent admi-

(1) Je trouve dans l'Almanach du *World* (1922) une statistique de la richesse dans l'État de New York, dont j'extrais les chiffres suivants. Le total des biens mobiliers et immobiliers imposés (*Assessed value, real and personal property*) est en 1906 de $ 8.565.379.000, en 1911 de $ 11.022.985.914 ; en 1916 de $ 11.790.628.803 ; en 1921 de $ 14.850.989.607.

rablement les collections conquises, en quelques décades, au feu des enchères, sur l'Europe, — bien plus riches que les nôtres en œuvres modernes (c'est au *Metropolitan* qu'il faut étudier les dernières écoles de peinture française), et comparables déjà, pour les trésors d'art ancien, à celles que nos rois commencèrent d'assembler il y a quatre cents ans. Nulle cité, sauf peut-être l'ancienne Rome, avec ses Thermes, son Colisée, n'a conçu de façon si fière, impériale, le service de son peuple.

Et plus nombreuses, plus obsédantes, presque accablantes, dans ce pays où, si longtemps, l'individu fut tout, les évidences de la richesse privée. Elles s'imposaient à nous dès l'abord. A l'hôtel, — un Ritz multiplié par un Carlton, où nos hôtes nous avaient installés, et qui tient tout ce que peut promettre, au pays des dollars, ce double nom, — arrivant à l'heure du déjeuner, nous ne trouvions pas une place, ni au *grill-room*, ni dans la première salle du restaurant. En voyant les prix, le service, mon compagnon, qui a des points de comparaison, disait : « Nous avons cela à Paris; mais dans un restaurant de cet ordre, il y aurait deux douzaines de clients, dont dix étrangers. » Au Delmonico, au Plazza, en vingt hôtels et restaurants de même style, l'affluence est pareille, le soir : peuple serré de dîneurs, quotidienne fête où les cristaux, joyaux, fleurs, phosphorescentes robes, splendides épaules, mêlent leurs feux et leurs éclats.

A deux pas de nous, c'est *Fifth Avenue*, et c'est la grave, massive opulence de Londres avec l'étincellement de Paris. C'est Piccadilly, et c'est le boulevard, — hélas! sans flots aériens de verdure, — mais prolongé, à perte de vue, entre les rangs de magasins, de vitrines où s'enferment les monceaux de fleurs rares, les perles, gemmes, bijoux, les tableaux de maîtres, les vives ou tendres tapisseries du XVe ou du XVIIIe siècle, les précieux brimborions féminins, les bibelots, la dépouille d'art de toute l'Europe, la vieille Europe ruinée, qui vend à l'Amérique ses dernières parures et reliques de famille. Et, tout au long de l'interminable perspective, un massif et silencieux ruissellement d'autos, correctes, à l'ordonnance, toutes, sauf les jaunes taxis, de lustre noir, — noir comme la parfaite nappe de la chaussée. Très peu de petites Ford. Il faut aller dans les faubourgs ouvriers, où elles attendent, rangées en leurs parcs, autour des usines, aux heures où leurs maîtres besognent à l'atelier, pour en voir des files. Ou bien, le dimanche, sur ces routes du

Westchester, dont les rangs continus de villas font, jusqu'à vingt lieues de New York, comme d'aristocratiques avenues de Madrid, — et là même, ces populaires Ford sont loin d'être les plus nombreuses. D'ailleurs, nulle voiturette joujou comme on en fait dans la pauvre Europe d'après guerre; pas de motocyclettes : on dirait qu'elles sont toutes restées en France, trépidantes dans nos banlieues, ou mortes dans les cimetières des stocks. A Irvington, où j'étais l'hôte d'un ami, la solitude et la paix d'un grand parc semblaient croître au voisinage de cet innombrable, continuel et silencieux afflux. Près de la grille, sous les grands érables, j'allais les voir couler, et je me rappelais le mot d'un ingénieur français qui, pour traduire sa vision des automobiles de Chicago élancées, le soir, au bord du lac, me disait : « C'était comme autour de nos galeries de mine, au Mexique, quand les chauves-souris, au crépuscule, sortent sans bruit de ces vieux puits, en volutes et volutes de noire, inépuisable fumée. » Cette vision, je ne l'ai pas eue seulement dans la campagne de New York, mais à l'abord des autres grandes villes de l'Est. A Philadelphie, c'est à cinq lieues du centre que commence une voie comparable pour sa largeur et le va et vient du luxueux trafic à notre avenue du Bois ; et de l'autre côté de cette même ville, un ouvrier m'offrait de m'emmener dans sa voiture à son bungalow, à travers le parc qu'il traverse, deux fois par jour, avec un essaim de ses camarades. Un parc comme on en voit de pareils auprès de Boston et de Washington : forêt, plutôt, où chantent des oiseaux et des torrents, — un morceau de forêt primitive où vient silencieusement voler dans le soir rose, hors des bureaux et perspectives de pierre, un peuple épris de verdure et de vitesse.

Un peu plus de 10 millions d'automobiles pour 100 millions d'Américains : 200 000 en France où nous sommes un peu moins de 40 millions. Pour chaque auto qui passe sous vos yeux sur la route française, voyez-en vingt : vous aurez la proportion américaine.

Mais pour communiquer au lecteur cette sensation de richesse qui s'imposait à nous jusqu'à l'accablement, c'est tout le détail des choses qu'il faudrait dire, depuis le splendide papier, le carton supérieur d'une invitation, d'une circulaire, depuis la blanche, immaculée profusion d'appareils dont se complique chacune des deux mille salles de bains de votre hôtel,

jusqu'à la tenue des valets (satin et velours, bleu d'azur et bleu de roi) qui en manœuvrent les ascenseurs, — des ascenseurs Louis XVI, et qu'un vaporisateur électrique parfume; — jusqu'au palazzo florentin du Club dont on vous a fait membre, jusqu'à ses perspectives de colonnes, aux riches et graves lambris, aux cuirs fauves et dorés des cent mille volumes qui en habillent les murs; jusqu'aux portiques monumentaux, aux fresques, nappes de mosaïque, aux ors et bronzes, qui, dans un gratte-ciel, décorent de grandeur impériale et romaine le hall d'une banque ou d'une compagnie de navigation; jusqu'aux incomparables galeries privées où s'accumulent les trésors d'art de l'Europe, de la Chine et du Japon; — jusqu'à ces résidences de Park-Avenue, que les touristes, les « cousins de province » venus de l'Ouest, vont, en chars à bancs, contempler rituellement (il en est une que l'on annonce à part, comme « la plus coûteuse de l'Amérique »), et dont les façades, les porches, ciselés, brodés comme les modèles de la Renaissance et du XIII[e] siècle, peuvent étonner, si l'on sait le prix de la main-d'œuvre en ce pays.

* * *

Mais, dans cette New York où nous nous sentions un peu comme des Bas-Bretons devant le luxe et toute la savante machinerie de Paris, un autre trait semblait plus profond et significatif que ceux qui parlent d'or et de production. Un trait tout spirituel, auquel, revenant avec le souvenir des anciennes anarchies, je ne pouvais qu'être plus sensible. Ce qui se révélait, et presque aussi vite que la richesse fixée et charriée d'un bout à l'autre de l'immense couloir, c'était une idée, un principe d'ordre, le même que nous sentons partout, spontanément et silencieusement actif, quand nous débarquons en Angleterre. Non, le dollar et l'individu n'étaient pas tout. Le policeman, si dénué de prestige autrefois, semblait régner comme à Londres, et non pas seulement par la force matérielle que lui prête la loi, mais par le prestige qu'elle lui communique. Il régnait par sa seule présence, avec moins de gestes encore que son confrère anglais, et généralement de plus haut, à peine visible dans la grande avenue, dominant, du sommet des phares qui s'espacent de trois en trois cents mètres, le fourmillement des piétons et voitures, immobilisant ou précipitant en sens divers leurs

courants et multitudes par l'éclair rouge, vert ou jaune, d'un signal instantanément répété, au long de la rectiligne perspective. Il régnait jusque dans la campagne. Le dimanche, à trente milles du centre, au delà de ce *Sleepy Hollow* où le dormeur de Washington Irving ne dormirait plus ses cent années, je le voyais, ce personnage en casque et ganté de blanc, couper, arrêter, lancer d'un petit mouvement de la main, sur la sombre glace de la route, le torrent sans fin des automobiles. Rien qu'un policeman, de kilomètre en kilomètre, et cette discipline d'une force innombrable et trépidante. Je songeais au tumulte de ma banlieue parisienne, à notre calamité du dimanche, — flots de poussière, cris stridents, détonations de l'échappement libre, ronflantes ruées de monstres disparates, lancés, entre nos maisons de Saint-Cloud, à soixante kilomètres à l'heure, parfois dès l'aube (et en été c'est chaque jour), réveillant brutalement des enfants, des malades, — à l'inutilité des règlements, affiches, à l'impuissance de nos agents à imposer une loi qui n'est pas vivante, spontanément agissante en chacun. Je me rappelais les pires défis que je lui avais vu jeter, jadis, en Amérique. Aujourd'hui, au moins dans ces États de l'Est, si la petite force du policeman visible règne, c'est qu'une autre, une immatérielle puissance s'y est ajoutée : celle du policeman invisible, intérieur, qui, plus encore que l'autre, fait les États policés. Et la présence du premier n'était pas nécessaire à mettre en mouvement le second. Sur cette route du *Sleepy Hollow*, rien qu'une ligne blanche, aux tournants, partageant en long le bitume, et c'était assez pour que nulle voiture, dans la colonne montante, n'empiétât sur le côté de la colonne descendante. Dira-t-on que l'instinct du salut entrait en jeu, poussant au respect du règlement salutaire ? Mais, en semaine, voyageant avec un ami sur la route presque vide, je voyais celui-ci, à l'apparition du signe blanc, observer exactement la consigne. J'ai vu mieux : un soir, vers onze heures, sur une esplanade vide, je m'étonnais du long demi-cercle que décrivait notre taxi, quand, à la clarté d'un lampadaire, m'apparut sur le pavé de bois la ligne régulatrice. Cette grande place était vraiment déserte; mais une autorité qui ne requiert ni sergents de ville ni témoins commandait à ce chauffeur. Son règlement se suffisait, absolu, vraiment un impératif.

***

Le sens de la règle, c'est une forme du sens social, de cet instinct de la ruche, si actif dans les communautés anglo-saxonnes. En général, plus peuplée est la ruche, plus complexes sa vie et son organisation, plus nécessaire et pressant est le commandement collectif d'obéissance aux consignes. A l'origine, il n'y a que des individus : certaines variétés d'abeilles, qui ne font pas de ruches, semblent bien du type primitif.

A l'origine de la ruche américaine, le sentiment de la chose et de la vie communes fut très fort. Le lien religieux, la nécessité de se défendre, assemblaient, maintenaient impérativement ces petits essaims. Longtemps, ils ont persisté distincts : aujourd'hui seulement, on note que le caractère propre de la Nouvelle Angleterre est en train de s'effacer. Mais, dès la fin du XVIIIe siècle, des individus commençaient à se détacher de ces communautés, attirés par les terres vacantes de l'Ouest, isolés, d'abord, en ces grands espaces, et puis, au cours du siècle suivant, de plus en plus mêlés aux *settlers* venus de tous les pays d'Europe, en quête d'aventure et de fortune. Dans ce milieu si vaste, si vague, où l'homme, cédant à l'attrait de toutes les chances, n'est jamais fixé, comment l'ancienne conscience du groupe eût-elle persisté? Çà et là, pourtant, autour de quelques maisons de bois, dénommées *Store*, Hôtel, Banque, des centres commerciaux apparaissaient, des germes de cités, mais informes, incohérents encore, aux turbulences intestines : c'est le stade qu'a vu Dickens. Et quand les villes se mirent démesurément à croître, ce fut par l'effet des subites activités industrielles qui suivirent la guerre de Sécession, surexcitant les ardeurs et les anarchies de la concurrence. Deux traits américains, ceux qui passent encore pour les plus profonds et durables de ce monde, apparaissaient, renforcés par l'afflux bientôt énorme d'Européens passés à l'état de poussière sociale : individualisme sans frein, mobilité. C'est le stade que critiquait si âprement, il y a quinze ans, Wells, l'étatiste, l'unitaire.

On n'oserait, sur des impressions de quelques semaines, sur des indices entrevus en des villes qui ne sont que de l'Est, conclure contre les définitions établies. Tout de même, le surprenant contraste entre la New York, la Philadelphie d'il y a trente ans, et ce que sont aujourd'hui ces grandes cités, ne peut

être fortuit. Déjà, au temps du livre de Wells, le mouvement par lequel chaque peuple d'Occident tend aujourd'hui à plus d'unité et de concentration s'était propagé à l'Amérique, où, depuis, n'ont cessé de grandir, avec une rapidité surprenante, l'autorité et le domaine de l'État fédéral, jadis si vagues, limités, dans une société où l'individu, la secte, le *township*, ont tout précédé. Tendance accrue encore par les nécessités de la guerre, — à ce point que, les conditions de vie normale revenues, une réaction devait suivre. Mais ce que peut être la force de l'idée nouvelle, nous l'avons vu par l'acte étonnant de Prohibition qui retire aux États particuliers le droit de décider eux-mêmes leur régime de boisson.

A ce resserrement récent du mécanisme politique, semble avoir correspondu, — c'en était peut-être à la fois la cause et l'effet, — une plus rigoureuse unité du règne de l'opinion. Dans ce monde nouveau, où les hommes disposent pour communiquer de moyens plus nombreux et rapides qu'ailleurs, où les journaux, téléphones, radios, répètent partout les mêmes nouvelles, commentaires, articles, l'opinion cristallise vite et loin. N'en doutons pas, si la Probibition fut votée, c'est que l'opinion l'imposait : on me disait qu'avant le vote de l'Amendement, les candidats aux fonctions électives n'avaient de chances qu'en l'inscrivant à leur programme. Tel fut l'effet de campagnes systématiques menées par tout le territoire, analogues à celles qui finirent par soulever l'enthousiasme du pays pour la grande décision de 1917, qui incitèrent, dans toutes les villes, en faveur des œuvres de guerre, la générosité des citoyens à des dons qui montèrent à des milliards. C'est un mouvement inverse, mais de même ordre, provoqué surtout par les articles « syndiqués, » — c'est-à-dire partout reproduits, — de journalistes anglais dévoués à M. Lloyd George, qui, après la conférence de Washington, retournait l'an dernier l'opinion américaine contre la France, — une France présentée comme la nation Shylock et prête à coiffer le casque impérialiste abandonné par l'Allemagne. Heureusement, dans l'âme simple, jeune et sensitive de ce peuple, rien encore ne se fixe à demeure. De grandes ondes inverses se succèdent, comme passent, d'un Océan à l'autre, les blizzards et les vagues de chaleur. Déjà tombe, en Amérique, le mauvais vent soulevé contre nous par le sorcier gallois.

Mais ce ne sont pas seulement les propagandes qui assemblent

ainsi l'opinion. D'elles-mêmes, les idées circulent, se communiquent, des mots d'ordre s'établissent, plus impératifs aujourd'hui que jamais; et cela à propos de tout sujet, qu'il s'agisse de mœurs ou de mode, d'éthique ou d'étiquette. Quand les Américains se sont rasé la moustache, tous les Américains se sont rasé la moustache : j'ai connu, à Paris, des étudiants d'art de New York et de Chicago, qui, retournant passer trois mois dans leur pays, avaient dû, là-bas, se soumettre à cette loi pour ne pas scandaliser. Et si la barbe est interdite comme débraillée, le monocle est banni comme « anti-démocratique, » — je tiens ce renseignement d'un opticien. La minutie de certaines prescriptions est surprenante. A New York, on m'apprenait qu'il est une date précise de mai à laquelle toutes les têtes masculines doivent s'auréoler d'un chapeau de paille. Et en effet, un beau matin, j'ai vu l'aspect de la rue changer : le pointillement noir était devenu clair. Mais plus astreignante encore, la réglementation collective et spontanée des idées et des mœurs : on sait ce que peut être, à cet égard, en ce pays où la figure héroïque de la Liberté vous accueille d'abord, l'intolérance de l'opinion, les interdictions auxquelles doivent se soumettre les arts, le roman, le théâtre. Rabelais y demeure exclus, la plupart de nos pièces françaises y sont impossibles, et l'on se rappelle, entre cent traits, l'aventure de ce romancier russe qui, appelé à faire des conférences en Amérique, dut reprendre le paquebot, les hôtels lui fermant leurs portes depuis qu'on savait que sa compagne n'était qu'une compagne. On dirait que la civilisation, comme l'industrie mécanique de ce pays tend à l'établissement d'un système de pensée et de mœurs uniforme, *standardized*, — à la production des esprits en grande série.

Mais cela, c'est encore une fois la monotonie américaine, sensible jusque dans les âmes et les physionomies. Et ce n'est pas un trait d'aujourd'hui. « Où sont les types? » s'écriait, vers 1886, M. Brownell, en revoyant New York après un séjour de trois mois à Paris. C'est que, là aussi, tout a débuté par l'homogène : mêmes conditions, même genre de vie pour chacun dans les premiers groupes puritains, plus tard chez les pionniers et les fermiers de l'Ouest. Et dans les villes, la disposition grégaire, qui soumet les esprits, tous à la fois, aux mêmes courants d'idées, n'est pas plus remarquable aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, ni la force de l'influence qui, des enfants de l'im-

migrant, de l'immigrant lui-même, s'il est jeune, fait si vite un Américain pareil à tous les autres. On note même, à présent, une tendance à quelque variété dans les types et les vies. Cela, c'est le travail même d'organisation par quoi toute structure vivante se fait plus diverse et complexe. Sans doute, l'Américain garde une aptitude singulière à changer de métier; sans doute, ni sa profession, ni son milieu d'origine ne le marquent à fond comme l'Européen, mais, tout de même, les fonctions se séparent, des hiérarchies s'établissent, et si l'on ne reconnait pas encore de classes aux États-Unis, des classes commencent à s'y laisser très bien reconnaître.

A travers ces différences nouvelles, le trait le plus notable, c'est une aspiration générale à l'ordre, à la forme; et cela encore, c'est l'idée organisatrice à l'œuvre. Il ne s'agit plus ici de l'obscur instinct d'imitation qui soumet l'individu passif aux poussées et suggestions du groupe, mais d'une volonté agissante, on peut dire montante, vers des modes de vie tenus pour supérieurs. Car, chose singulière, on ne tend pas seulement à vivre mieux, plus facilement, agréablement, mais de façon plus haute, en s'astreignant à des disciplines que l'on ne respecte pas sans se respecter davantage. Plus particulièrement, il s'agit d'un désir de règle, et aussi de décorum, qui étonne, si l'on songe au sans-gêne d'autrefois. Il suscite toute cette littérature populaire de manuels du bon ton, de l'étiquette mondaine et sociale, dont les titres reviennent si souvent dans les réclames des journaux, des *magazines*. On m'assure que dans certains États, la censure, aujourd'hui, va jusqu'à surveiller, je ne dis pas seulement la morale, mais le ton, le style des pièces de théâtre : par exemple, les titres trop vulgaires en sont exclus. La même aspiration apparait encore à la courtoisie générale (c'est un des plus grands contrastes avec mes anciens souvenirs de New York) — celle des *policemen*, des employés de tous les services publics m'a frappé. Et, aussi, à la correction uniforme des costumes : le dimanche, aux jardins zoologiques de Washington, de New York, je voyais la foule, — composée surtout, me disait-on, d'ouvriers, — mise comme, en Angleterre, un public de bourgeois sortant de l'église. On dirait que dans cette démocratie, comme dans celle d'outre-Manche, certains prestiges sont d'essence aristocratique. En tout cas, ceux du type reconnu pour supérieur

s'étendent à tous les rangs de la société. Et ce n'est pas seulement la tenue des gens qui traduit leur idée du bien, mais la façon dont ils tiennent, entretiennent les choses, leurs rues, leurs voitures, leurs maisons, leurs jardins. A cet égard, la vigilance à lutter contre les forces d'usure et d'inertie valent ce qu'on voit chez les Anglais. Même signification des calmes, régulières ordonnances, parmi les fleurs, de tant de cottages, bungalows, villas, que l'automobile a suscités autour des villes, et qui, aujourd'hui que tout le monde a sa voiture, les prolonge toujours plus loin. Un rêve est né, s'est généralisé en même temps que l'usage de ce mot qui le résume : *dignity*, — un mot de signification esthétique aussi bien que morale, qui revient à propos de tout ce qui sert d'enveloppe ou de décor à la vie, de maisons, de mobiliers, de voitures, de jardins, et qui, par delà, nous signifie le ton et le type même de la vie à quoi l'on aspire.

***

Dans cet idéal de dignité, un idéal de beauté est compris. Beauté traduisant, non pas une recherche d'originalité individuelle, une volonté de se distinguer et se poser à part, mais le besoin nouveau de règle, de repos, de fidélité à des modèles établis, bref, une tendance ou inclination générale ; et chez un peuple, quand une telle tendance s'établit, avec certaines disciplines, certains critères, certaines façons de penser et de sentir, c'est le caractère qui apparaît, et, dans l'art, c'est le style, que nul artiste n'invente, s'il prétend n'en tirer l'idée que de lui-même.

Pour mesurer le progrès en ce sens, il faut voir ce qui reste, à New York, des riches « résidences » d'il y a trente ans : telle façade Chambord ou Chenonceaux, en bordure sur la rue, à côté de baroques inventions individualistes, tel hôtel « d'un million de dollars, » dont la salle d'honneur, au second étage, est en verre (le créateur de cette merveille devait sa fortune à la création d'un certain bouton de gant). A Philadelphie, le contraste du passé et du présent est plus sensible encore. Comparez les silhouettes et les rangs saugrenus d'églises, chapelles, synagogues, temples maçonniques, dans l'avenue centrale de la ville, aux régulières architectures des quartiers nouveaux, — particulièrement aux blanches, harmonieuses maisons que l'œuvre de la *Free Library* multiplie pour ses succursales.

Cette recherche de beauté sérieuse et paisible, j'en voyais les réussites en ces heureuses villas qui prolongent jusque dans les bois les cités-jardins et les faubourgs de New York. Là, vraiment, tout est ordre, luxe, calme et volupté. Des pelouses claires et feutrées, comme celles que les Anglais, quand les Américains leur en demandent le secret, prétendent n'obtenir, autour de leurs manoirs, de leurs vieux collèges, que parce qu'ils les arrosent et les roulent depuis trois cents ans. Des maisons de lignes simples, vêtues de verdure, et basses, pour ne pas rompre les harmonies du site, en ces parcs où se survivent des chênes, des érables de la forêt primitive, — pour que de loin, de l'autre rive de l'Hudson, on croie voir encore cette forêt bordant la magnifique rivière. Que de leçons nos villégiateurs et leurs architectes pourraient prendre là ! — et d'abord à ne pas détruire nos pauvres beaux paysages, comme ils le font sur tant de points de la côte bretonne, où montent en écrans de brique ou de pierre nue, aux pointes des promontoires, visibles de partout, tant de villas à vérandas, belvédères, créneaux, tourelles (« arrangements sanitaires » dans la tourelle), tant de chalets, coupoles mauresques, donjons à vingt-cinq mille francs, ou bien simples « immeubles » rectangulaires, mais dont les trois étages, hors de mesure avec les rochers, avec les vieux logis indigènes, rompant les lignes et proportions mêmes du pays, s'imposent comme une présence étrangère et prétentieuse.

Et dans ces maisons américaines, ils pourraient aussi méditer les ordonnances du décor intérieur. J'en goûtais la grave perfection en tel club de New York, où les sombres lambris de chêne, le vieil or fané des livres, des tableaux (on cherche l'aspect ancien, *toned down*), la profonde pénombre où vient dormir un rais bleu de soleil, toute l'atmosphère de silence vous enveloppent gravement et délicieusement au sortir de la ville et des affaires. Car c'est cela que l'on souhaite, ce sentiment d'ordre et de quiétude, où l'on peut, enfin, se recueillir. Il règne en ces belles maisons de campagne du Westchester et de Long Island où tant d'hommes, occupés, le jour, dans un *sky-scraper* du « Bas-de-la-Ville, » ont leur *home* de toute l'année. Des chambres longues, peu de meubles, de bibelots; des arrangements sobres où s'accordent les degrés divers d'un même ton, deux tons au plus (on sent ici, comme dans la peinture amé-

ricaine, la profonde influence de Whistler et des Japonais); des boiseries à peine teintées, jamais peintes, laissant voir la beauté naturelle du grain, des veinures; de graves tapis monochromes. On s'étonne, quand on vient d'Europe, de cette justesse si fréquente et de ce raffinement des harmonies.

Sans doute, ce ne sont pas toujours les propriétaires, grands *business-men* de Wall Street ou capitaines d'industrie, qui les ont trouvées. En Amérique, où l'homme se spécialise dans les affaires, ce que nous appelons culture se rencontre surtout chez les femmes. Combien d'entre elles, dans ces milieux fortunés, ont pris, dès la prime jeunesse, l'habitude annuelle du voyage d'Europe, où, trois mois durant, leur grande affaire est de visiter nos villes et trésors d'art, formant, affinant leur goût, acquérant parfois le sens le plus délicat des époques, des styles. Et puis, les livres, les revues populaires abondent, qui mettent à la portée de tous l'art d'orner, meubler une maison, d'ordonner un jardin, — le besoin d'un *home* agréable et reposant s'étant répandu, par réaction contre la laideur du milieu industriel, contre les influences citadines de fatigue nerveuse. De là aussi tant de spécialistes, que les moins avertis, les nouveaux riches, ne manquent pas de consulter, sachant bien qu'aujourd'hui, leur maison peut témoigner contre eux si sa perfection s'y réduit à son luxe.

Cet effort vers la beauté, ce désir d'entourer la vie de ses bienfaisantes influences porte si loin qu'on les voit se traduire jusque dans ces bâtisses, — gares, gratte-ciel, — dont le principe semblait le plus contraire à celui de beauté. Ce n'est pas seulement la magnificence que l'on a cherchée en ce terminus du Pensylvania, dont les marbres, grands arcs, chapiteaux corinthiens, rappellent les thermes de Caracalla. C'est, avec la pâle, classique pureté des lignes, des surfaces, la calme grandeur des espaces. Plus originale, la gare du *Grand Central*, dont la beauté naît du juste accord de l'ensemble et de chaque partie à leurs fins. Trois niveaux, dont deux souterrains, pour les voies ferrées, et de l'un à l'autre, point d'escalier où le flux d'une foule s'étrangle et s'alentisse : des rampes, dont le sol, de même matière que les murs, a les tons riches et graves, les sourds luisants, la densité et, dirait-on, l'éternité du porphyre. Mais tout vaut surtout par les proportions, par l'effet d'ampleur

et de noblesse, d'ordre et de netteté. Les trains, dans leurs tunnels, à côté du grand *hall* de chaque étage, apparaissent derrière de nobles grilles de fer forgé, rangés comme en des étuis. Alentour, les vastes plans polis, les simples lignes concertées se déploient. Nulle imitation ici de modèles romains, et pourtant une fierté, presque une majesté romaines. La même idée s'atteste, que dégage encore une grande ruine antique : un édifice à l'usage d'un grand peuple doit être digne de ce peuple. Et chaque détail sert. Un seul trait n'est là que pour les yeux, mais si naturellement! Est-ce qu'une grande voûte, image du ciel, n'appelle pas les images du ciel? Bleu pâle, bleu vert, crépusculaire, de cette voûte supérieure; et sur ce ton mystérieux, en étoiles d'or, les figures graves des constellations, traversées par une mince courbe d'or, l'écliptique, suggérant la course dans l'espace de ce globe terrestre dont un grand chemin de fer d'Amérique traverse tout un morceau. Un trait, de valeur singulière, m'a touché : par de hautes baies vitrées que grillagent verticalement des lames de pierre, le soleil de l'après-midi tombait en nappe oblique de rayons. On eût dit les longues cordes d'une harpe vaporeuse; et c'est à travers cette trame céleste, par delà sa bleuissante, aérienne vapeur, qu'apparaissaient, reculés, irréels fantômes, le bleu de la voûte et l'or des constellations. L'effet est tel que là, dans ce hall, d'où part, où vient aboutir un immense trafic, je venais chercher, à certaines heures de lassitude, ce qu'on demande parfois au vaisseau d'une grande église : la paix, l'espace, la beauté, quelques instants de contemplation. Un détail d'ailleurs est significatif et prend valeur de symbole, indiquant tout l'idéal nouveau, celui qui s'oppose aux anciennes confusions individualistes et commerciales : dans cet édifice moderne, utilitaire, dans cette gare américaine, pas une affiche n'est permise.

Dans les gratte-ciel, l'effort d'art semblait plus impossible. Tout au moins, on s'efforce d'en exclure la laideur. Défense aujourd'hui de construire un grand *building* tout droit, comme une caisse posée sur son petit bout : un règlement exige des plans divers qui s'étagent, des reculs successifs. Mais les architectes veulent plus, tâchant, à l'exemple des gothiques, de rompre, animer, alléger les surfaces, de les varier d'ombre et de lumière, en les plissant de lignes, de saillies verticales qui les élancent vers le ciel, entraînent le regard dans leur unanime

essor. Et souvent, par l'étroitesse relative de la rue, qui ne laisse pas embrasser toute la surprenante structure, un effet est produit, que désiraient sans doute les maîtres d'œuvre du Moyen âge, et dont le goût moderne, logique et classique, malgré tout, a privé nos cathédrales en déblayant l'espace alentour, pour en déployer toute la silhouette et l'idée : un effet de multiplicité confuse, infinie, et de hauteur plutôt que de forme, de vertigineuse hauteur, toutes les saillies, vues du pied de l'édifice, profilées l'une par-dessus l'autre, en légions montantes, et le tout semblant chanceler, courir sous le silencieux afflux des nuages. C'est ainsi qu'il faut voir fuir dans les brumes, les fumées, les aériennes couleurs des matins et des soirs l'innombrable gaufrure du Woolworth, fantastique vaisseau que prolonge à huit cents pieds de haut un beffroi, et qui tient à la fois du Münster de Strasbourg et du Chevet de Beauvais. D'autres sublimes bâtisses commerciales, plus volumineuses, massives, avec leurs soubassements de blocs énormes et demi bruts, et, là-haut, trempant dans l'azur, les colonnades, corniches, consoles de leur formidable crête, font penser à des palais italiens de la Renaissance, conçus par les Titans de Michel-Ange.

Ce n'est pas en vain que, depuis tant d'années, tant d'artistes américains ont étudié dans nos écoles d'art, longuement vécu à Paris, Rome, Florence, devenant, avec la facilité d'adaptation américaine, les camarades des nôtres. Ils n'ont pas seulement rapporté les secrets de nos styles. [Ces styles, si divers, dont chacun nous rend l'âme, le rêve propres d'une époque, d'une race, ils les ont adaptés aux conditions, à l'échelle, au principe dominant de la civilisation américaine, qui est, seulement plus pure, plus avancée en ses types, la civilisation nouvelle, toute économique, à laquelle tend aujourd'hui chaque peuple d'Occident. Et pour s'essayer, combiner, entreprendre, ils avaient le champ libre. « L'Europe est construite, et depuis des siècles, — me disait l'un d'eux; — en Amérique, tout est à faire, et pour les siècles. » Quel aiguillon à l'invention qu'une telle idée, à quoi s'ajoutent les pouvoirs de l'or américain, autorisant des conceptions d'une ampleur de plus en plus interdite, aujourd'hui, aux architectes du Vieux-Monde ! Ce n'est qu'au pays où le travail de l'ouvrier se paye si cher, qu'on lui demande de construire aussi haut que les bâtisseurs de pyramides, et çà

et là, dans les palais des multimillionnaires, de fouiller le granit ou le marbre aussi profondément que le moine ciseleur ou le pauvre artisan du Moyen âge. De l'architecture, en Amérique, il en est comme ici de toutes les formes de l'humaine invention, et l'on peut dire comme de l'humanité de ce pays : héritière de tout l'acquis européen, elle peut poursuivre, en des espaces libres, hors des limites, obstructions qu'imposent, en Europe, les survivances et déchets accumulés du passé, un développement impossible à l'Europe. Aujourd'hui s'est réalisé ce que nous semblaient promettre, il y a trente ans, à Chicago, parmi tant de laideurs, les premiers édifices colossaux : il existe une architecture américaine, la plus libre, la plus vivante qui soit, la plus riche en possibilités d'avenir.

Les peintres, les sculpteurs achèvent l'œuvre de l'architecte. Aux premiers, on demande des fresques pour les édifices publics. Rien de plus heureux, en ce genre, que les inventions de Blashfield, de rythme si large, de couleur si grave et somptueuse, — par exemple, dans le hall du Collège de la Cité de New York, son Alma Mater, dont le geste commande les lignes que composent autour d'elle de nobles groupes d'étudiants et les génies de la Pensée humaine. Et je me rappelle, dans l'admirable Bibliothèque de Boston, les grands symboles mystiques, si anglo-saxons, de type et d'inspiration, de Sargent, — un Sargent décorateur, inconnu en Europe, — les rouges décors d'Abbey, où s'évoquent les tragédies de Shakspeare ; et, à part, en haut du premier degré, accueillant ceux qui viennent étudier, les pures Idées, les méditerranéennes harmonies, bleues et blanches, d'un Puvis inspiré par Platon

Mais, pour la parure de la ville, plus fréquent est l'appel aux sculpteurs. A eux de rompre l'ennui des invariables rues, de poser çà et là sur leur damier sans fin la divine lueur de l'esprit. Elle rayonne avec l'or de cette fine, fière, austère statue équestre du général Sherman, que Saint-Gaudens a dressée, derrière une volante Victoire, au bas de Central Park ; elle s'érige avec les solennelles figures du monument que Mac-Monnies a dédié aux victimes de l'explosion du Maine ; elle triomphe avec ce blanc héros du même artiste, qui symbolise, au cœur de la ville des affaires, le courage civique. Et quelle grandeur sérieuse, émouvante, dans les groupes qu'un Chester French a consacrés, sous le péristyle du palais de la Douane, aux

quatre principaux Continents, — dans le profond, ténébreux sommeil qui clôt les yeux de son Afrique! Même puissance d'imagination, même gravité lyrique dans son grand Lincoln assis dans l'ombre du monument de Washington.

Mais par un paradoxe que les types, les hommes vivants présentent ici, le trait singulier, le trait américain de beaucoup de ces œuvres, c'est de n'être spécialement d'aucune race et d'aucun temps. Au milieu de la ville où tant de détails nous rappellent l'origine anglaise de ce monde, — rangs de maisons levées, semble-t-il, d'un seul coup, avec leurs perrons, *bow-windows*, façades de brique indiscernables, — elles présentent des significations bien moins locales et plus humaines que tant de charbonneuses statues, si britanniques et victoriennes, dont la présence endeuille Londres. Les souffles dont elles sont nées, ces figures, viennent d'Athènes, de Florence, de Paris. C'est toute la grande tradition d'art des peuples d'Europe que l'on retrouve ici, reprise par les artistes de la race la plus récente qui soit : une race d'origine multiple, changeante, inachevée encore, et pour cette raison, peut-être, singulièrement plastique, répondant à toutes les influences, curieuse des types d'art les plus divers. A y bien regarder, pourtant, on peut reconnaître en ces formes que les modèles de l'ancien monde ont inspirées, un caractère qui semble sa marque à elle, traduisant à la fois je ne sais quelle prompte, nerveuse sensibilité, et cet idéalisme d'essence anglo-saxonne et puritaine qui aspire à subordonner les dehors à l'expression contenue, réticente, d'énergies et d'intentions toutes spirituelles. Les strictes et ferventes figures des héros nationaux, d'un Lincoln, d'un Grant, d'un Sherman, s'accordent singulièrement à cette tendance.

Mais on fait plus que de décorer la cité : on l'enveloppe, on la pénètre des prestiges de la nature ; à sa porte, on maintient dans leur pureté, pour en purifier son air et l'âme de ses foules, des forêts, des collines avec leurs torrents, des paysages de rivières. Aux environs de Washington, le large et brun Potomac a gardé la solitude et la majesté d'un fleuve américain primitif ; et près de sa rive herbeuse, une perspective de blancs palais, de monuments, de grands espaces, conduit au fronton, aux colonnes ioniques du tombeau de Lincoln (étrange contraste de ces chastes, féminines colonnes, et du rude, maigre Américain, en redingote et pantalon de bronze, qui remplit le naos).

A New York, c'est à la grandeur de l'Hudson que l'on a savamment marié la ville par cette longue marge d'arbres et de pelouses, cette Riverside Drive où Grant a son religieux monument, et dont la verte fraîcheur, à l'orée de cinquante-cinq rues, élance les yeux aux calmes espaces du fleuve, et, par delà, aux lointains romantiques où je regardais, au coucher du soleil, transparaître et rougeoyer dans une brume de lumière les falaises, les grands basaltes des Palissades.

Que cet effort d'art procède d'une volonté de civilisation, la part qu'on fait à la beauté en toute entreprise d'éducation le démontre. Devant les charmantes maisons des *Public Schools*, qui sont bien ici les écoles du peuple (1), devant leurs tapisseries de lierre ou de vigne vierge, leurs abords fleuris, et puis leur clair et frais décor intérieur, je pensais à la rationnelle bâtisse de nos écoles communales, toujours la même, à la nudité sans vie de sa pierraille, à sa façade et sa clôture mornes, à son préau, où le seul ornement est un trop évident édicule. Même attention, dans les bibliothèques populaires, à l'ornement simple, aux accords justes des lignes et des tons : les yeux, l'esprit y sont à l'aise. Dans les collèges, universités, en général si riches, l'effort de beauté a pu se développer librement. Par ses tours, ses *halls*, pelouses, beaux arbres, Princeton, qui reçut notre La Fayette, rappelle Oxford : déjà le temps a commencé d'y mettre sa patine.

Dans les collèges de jeunes filles, c'est aussi dans les jeux que se montre la volonté de façonner la créature dans le sens des harmonies heureuses. A Bryn-Mawr, nous pouvions nous croire dans le château universitaire et romantique de la *Princesse* de Tennyson. Dans ces salles tapissées de volumes, où chaque bachelière peut butiner à son gré sur les rayons, ou bien, entre trois cloisons, s'isoler pour faire son miel ; dans les riantes cellules ouvertes sur des gazons, et dont le frais décor porte la marque personnelle de l'habitante ; dans les halls où, parmi les livres, les revues, les gerbes d'iris ou de pavots, les jeunes filles, en des fauteuils d'osier, se retrouvent à l'heure du thé, tout parlait à la fois de discipline et de liberté. Le parc était plein de blancs et roses bouquets : pêchers, lilas, cerisiers,

(1) On sait qu'en Angleterre le mot *Public School* désigne une école du type d'Eton et de Rugby, c'est-à-dire de tradition aristocratique.

aubépines, *dogwood* (tout le printemps éclate à la fois). Le soir, les jeunes savantes, en robes vaporeuses, y dansent au clair de lune, nouant ou dénouant des rondes qu'eût aimées Corot. Il y a la fête annuelle du Mai, où, les cheveux tressés de guirlandes, en évolutions rythmées et rituelles, elles se suivent, portant des brassées de fleurs. Mais nous sommes ici dans la poésie, poésie venue de Grande-Bretagne, d'essence bretonne, dont la tradition va des féeries de Shakspeare aux *Idylles* de Tennyson, aux virginales visions de Burne Jones, aux images de Kate Greenaway, au *Peter Pan* de Barrie. Il est significatif d'en voir reparaître la pure et tendre fleur au pays des gratte-ciel.

Sans doute, rien, en ces recherches et réussites, ne peut nous toucher comme ces formes de l'homme et de ses arts spontanément élaborées au cours des âges, en tant de contrées du vieux monde, et dont les variétés, les couleurs naïves font penser à des parterres de fleurs diverses dans un jardin. Nous savons bien qu'en Amérique, nous ne sommes pas dans un pays de longues évolutions naturelles, que tout y procède de la pensée récente et consciente. Mais l'intéressant, ici, c'est que ce mouvement vers la beauté, le style, les harmonies, sort du travail profond d'une société hier encore si confuse, d'origine hétérogène, et qui tend à l'unité et au caractère, à mesure que croissent et s'affirment en ses individus l'âme et la conscience communes. Il y a trente ans, l'Américain se présentait comme pure énergie en mouvement; nous l'apercevions capable de tous les possibles, affranchi de ces limites qu'imposent le lieu, la coutume, la caste, la famille, le métier, et qui déterminent à demeure les âmes et les vies. Ce peuple pouvait se définir une collection d'individus mobiles, indépendants les uns des autres, en concurrence les uns contre les autres, et dont la puissance de vouloir, stimulée par le sentiment de cette indépendance et l'ampleur du domaine ouvert à l'aventure et à l'entreprise, s'exalte dans la lutte quotidienne contre des rivaux. On avait dit l'absence du frein, du lien, qui, assemblant les hommes à demeure et les disciplinant, assure leur caractère et décide la forme de la société. On avait insisté sur l'instable, l'indéterminé des esprits, sur l'inorganique de la société, et ces traits passaient pour proprement et définitivement américains. On oubliait que l'espèce nouvelle est en voie de formation; on prenait pour

fixées, spécifiques, des façons d'être qui ne signifiaient rien qu'un certain moment de développement. Dans Casablanca naissante, vers 1913, je notais des traits de même ordre : foules disparates, changeantes, fièvres de jeu et de travail, universel et tumultueux élan vers le gain, hâtive croissance. Tout s'explique, peut-être, si l'on pense que l'indéfini, l'informe, qui sont à la fin de la vie, se montrent aussi au début de la vie: vague, embryonnaire amas de cellules, tout d'abord, activité exagérée, anarchique, dirait-on, de tissus, dont chacun semble évoluer à part. Nulle structure, nulle idée ne sont encore visibles, mais le mystérieux principe plastique est à l'œuvre, et un jour la forme apparaît, d'autant plus lente, peut-être, à se manifester que la croissance ira plus loin. Il y a quarante ans, ce profond observateur que j'ai déjà cité, M. Brownell, raillant ceux de ses compatriotes qui traitaient les Français de provinciaux, avait, dans un célèbre chapitre de ses *French Traits*, opposé New York et Paris, en général les sociétés organiquement achevées au vague, au vaste de ce monde américain qu'il comparait au Sahara. J'ai eu l'honneur de rencontrer à New York M. Brownell, et comme je lui rappelais ce terrible chapitre : « Il était vrai, — me dit-il, — il y a quarante ans; il ne l'est plus aujourd'hui. »

***

Bien entendu, il ne faut pas exagérer l'étendue des changements accomplis. Beaucoup de ceux qui nous ont frappés apparaissent en des activités, des œuvres, qui sont de la chose publique, régies par des corps, municipalités, associations, dont les membres, en nombre limité, peuvent concevoir, entreprendre, réformer, créer, selon l'ordre et la mesure de leurs attributions, dans le sens d'un idéal. Ainsi de la perfection des services publics, ainsi du désir de beauté dont témoignent les nouvelles architectures communales, consacrées à tant d'œuvres éducatrices : collèges, bibliothèques, musées. Tout cela, sans doute, n'est possible que parce que beaucoup d'Américains, tous ceux qui votent, tous ceux qui donnent, tous ceux qui servent, se prêtent ou concourent à ce progrès. Mais que de causes, et quelques-unes de jour en jour plus puissantes, agissent en sens contraire! Il y a ce qui, d'abord, nous arrêtait, nous confondait, en nous rendant presque inintelligible cette New York trop

vaste, où l'on tente pourtant d'introduire l'intelligible : je veux dire cette juxtaposition inouie d'humanités si différentes. Comme j'en sentais le paradoxe, un soir, à la frontière chinoise de la ville italienne, en regardant, au pied de l'église catholique de la Transfiguration, jouer ensemble, sur le pavé, de pâles enfants comme j'en ai vus à Naples, avec des petits aux yeux exotiques et bridés! Nous sortions d'une pauvre pagode voisine (bouddhas, dragons, gongs, bâtonnets d'encens), de ruelles, où, parmi les étalages de canards tapés, les colonnes verticales de caractères biscornus, les effluves d'Extrême-Orient, d'inquiétantes faces jaunes vous entourent, vous pressent. Ils ne sont que six ou huit mille, mais le quartier italien compte quatre cent mille âmes, et plus au Nord, deux cent mille noirs et mulâtres nous rappellent l'insoluble problème que posent au peuple des États-Unis ses onze millions de nègres. Il y a un million et demi de Juifs, la plupart grouillant, parmi des épluchures, entre les charrettes à bras des colporteurs, sous des auvents, des lessives, des affiches en yiddisch, dans un quartier à part, qu'on appelle ghetto. Et si l'on considère les nationalités, il faut compter cinq cent mille Russes, quatre cent mille Italiens, deux cent mille Allemands, deux cent mille Irlandais, cent cinquante mille Polonais. A ne regarder que les nouveaux venus, ceux qui sont nés hors d'Amérique, c'est près de deux millions d'hommes, dont la plupart vivent en masses distinctes, en de vastes quartiers séparés, entretenant, par suggestions mutuelles, leurs caractéristiques morales de race et de nationalité. Sans doute, presque tous (les Italiens à part, qui n'émigrent que pour un temps) finissent par subir l'attraction du pays. Les noyaux ethniques que forment, en s'engorgeant et stagnant à l'arrivée, les courants venus d'Europe sont invisiblement en état de flux, toujours en train de se résorber, mais jusqu'ici toujours renouvelés, et plus épais aujourd'hui qu'il y a trente ans. Dans le *Middle West*, c'est par cités que l'on voit les Allemands, les Scandinaves s'assembler. Quel problème de les fondre, de les intégrer dans la substance du pays!

Et puis, parmi les influences de confusion, il faut compter tant d'inventions nouvelles, dont l'effet rapide est, en multipliant désordonnément les excitations, en précipitant le rythme des vies, d'émietter, disperser, vulgariser les esprits, de défaire partout les formes originales et résistantes, — formes mentales,

morales, sociales, — lentement élaborées au cours des âges chez les hommes d'une certaine race, d'une certaine terre. Qu'on pense seulement à celle du cinéma. Un Japonais écrivait récemment dans une revue de New York que le film américain est en train, en présentant tous les soirs aux multitudes de son pays des images, des idées, des types américains, de hâter la désagrégation de la forme japonaise. Qu'on pense à l'action quotidiennement répétée des journaux, les plus vastes du monde (ceux du dimanche atteignent cent vingt pages), pêle-mêle inouï de faits divers, nouvelles mondaines, politiques, potins, scandales, bons mots, interviews, contes, images d'Épinal, devinettes, et seule littérature pour presque tous les hommes; — à la multitude de leurs étonnants, détonnants sous-titres, chacun un coup de pistolet pour forcer l'attention. Qu'on pense aux agressions, obsessions de la réclame, à son kaléidoscope innombrable et partout présent : milliers de violentes images attaquant, prenant, emplissant les yeux, l'esprit. Qu'on pense, enfin, à l'extraordinaire développement du radio téléphonique (*broadcast*), apportant en des myriades de *homes*, deux fois par jour, tous les bruits du monde, ajoutant à tant de journaux imprimés qu'on est toujours en train de feuilleter le journal parlé : conférences, récits, plaisanteries, cours de Bourse, statistiques, musiques. Elles agissent aujourd'hui par le monde entier, ces influences, plus puissantes chez les peuples occidentaux de régime industriel et citadin. Elles sont en train de transformer l'âme anglaise, jadis flegmatique, concentrée, réticente, — de plus en plus mobile et grégaire aujourd'hui. Mais nulle part elles ne sont si générales, insistantes qu'aux États-Unis. Plus encore que dans le « vieux pays, » et depuis plus longtemps, elles tendent à ruiner les vieilles disciplines anglo-saxonnes de *self-government* et de puritanisme qui faisaient la force et le sérieux des âmes. Des Américains pessimistes parlent aujourd'hui de la faillite du puritanisme. Mais pourquoi faillite ? Une idée qui, pendant trois cents ans, a nourri, formé des millions d'âmes a le droit de mourir.

Mais quand la vie est active, en voie de croissance, contre toute condition antagoniste du milieu, elle invente la réaction salutaire. En Amérique, le mouvement vers des disciplines sociales, et non plus seulement religieuses, la volonté qui, par tant d'œuvres éducatrices, tâche, malgré tout, à façonner, orien-

ter à demeure les esprits, l'aspiration générale à plus de sérieux, de dignité et de beauté, tout cela nous manifeste une telle réaction. Et de même, la barrière maintenue, depuis la guerre, contre le pressant et bourbeux afflux qui menaçait d'étouffer le principe américain sous des masses d'apports étrangers. Et de même, encore, l'effort méthodique de l'école pour transformer les enfants des immigrants et les imprégner des idées nationales. Pendant longtemps, dans un pays si neuf et spacieux, l'essentiel avait été de peupler, de recevoir toujours plus de matière humaine pour la mise en valeur du territoire; — et de là, peut-être, remarquerait un ironiste, la mission d'hospitalité envers tout le genre humain que s'attribuait le peuple de l'Union, en toute sincérité, d'ailleurs, et par l'ajustement automatique de nos convictions à nos besoins; ce fervent accueil aux réfugiés de l'Ancien-Monde que symbolisait, à l'entrée de New York, le geste magnifique de la Liberté. Aujourd'hui les réfugiés apparaissent surtout comme des indésirables, « rebut de l'Europe, » devant qui la porte se ferme, et ce geste n'a plus de sens. C'est qu'à présent, il s'agit surtout d'assimiler, d'organiser. En tel ordre de faits, ce n'est pas le degré actuel de forme qui importe : c'est la tendance de la vie, son mouvement montant ou descendant. En des sociétés plus anciennes, où le degré de structure est plus avancé, il peut arriver qu'il soit vers moins de forme. Aux États-Unis, sa direction actuelle n'est pas douteuse. Il est émouvant d'y voir l'esprit à l'œuvre pour construire, achever la figure, la conscience et la personne durable d'un grand peuple.

ANDRÉ CHEVRILLON.

RICHELIEU
A-T-IL PERSÉCUTÉ CORNEILLE?

L'histoire littéraire conte que Corneille ayant fait représenter *le Cid* vers la fin de 1636, ou le début de 1637, avec « l'éclat et l'applaudissement » que l'on sait, le cardinal de Richelieu éprouva de ce succès une jalousie extrême et, par vengeance, persécuta, de façon acharnée, le trop heureux auteur.

Qu'un illustre homme d'État, quinquagénaire, cardinal, duc et pair, et dont « les exploits remplissaient le monde, » ait pu s'aviser d'être jaloux d'un jeune homme de trente ans faisant réussir une pièce de théâtre, il y a là de quoi surprendre à la réflexion. D'autre part, qu'un grand politique auquel on s'accorde à reconnaître du « génie, » — ce qui, en l'espèce, suppose équilibre d'esprit et jugement, — se soit, durant des mois, distrait de préoccupations politiques très graves pour manifester un sentiment médiocre par des tracasseries prolongées, c'est ce qui ne s'accorde guère avec l'idée que les historiens, étudiant directement les textes, peuvent se faire du caractère de Richelieu. Michelet, Ed. Fournier, Guizot, les deux Dumas, inquiets, ont préféré croire que Richelieu avait été choqué de voir exalter dans *le Cid* les Espagnols, ennemis du moment, et le duel, condamné par les édits. Mais, on l'a déjà remarqué, les œuvres qui parlent favorablement des Espagnols ou du duel à cette date sont nombreuses, et le cardinal avait un moyen plus simple de parer au danger, si danger il y avait, c'était d'interdire la pièce ou de ne pas en autoriser l'impression. Il ne l'a pas fait. La question demeure donc entière. Richelieu a été un des ministres les plus impopulaires de l'ancien régime. On l'a accusé de tous les crimes et de toutes les sottises. Il sera permis

à la critique historique familiarisée avec les faits du temps et qui dispose aujourd'hui des papiers du cardinal, d'apporter sa contribution à l'examen plus approfondi du problème.

RICHELIEU ET LE THÉATRE

Richelieu est un grand seigneur. Ceux qui l'approchent reconnaissent qu'il reçoit avec une affabilité charmante, mais aussi une dignité, ou, comme ils écrivent, une « majesté » qui intimide et éloigne tout le monde. Le cardinal passe pour distant. Il y a d'autres raisons pour qu'on ne le voie pas : il est extraordinairement absorbé par les affaires; son labeur est immense : il travaille souvent la nuit vers deux heures, trois heures du matin. On trouve à chaque pas dans les dépêches des ambassadeurs étrangers des phrases comme celle-ci, du 2 décembre 1636 : « M. le cardinal étant très occupé par les affaires courantes m'a fait dire de l'excuser en grâce si je ne pouvais pas le voir. »

Puis il est malade. Il est en proie à des troubles nerveux, maux de tête, dépressions, faiblesses irritables : c'est un neurasthénique. Alors il s'isole. Il n'habite pas Paris, tellement le « tintamarre, » comme il dit, des rues l'obsède : il vit à la campagne, à Rueil. S'il doit se rapprocher du Louvre, il loge dans des endroits qui sont, à cette date, hors la ville : Chaillot, Charonne. Il s'absente de la région parisienne tous les ans six à sept mois. Ainsi la difficulté de l'atteindre, jointe à l'horreur qu'il a d'être importuné par des fâcheux et à l'accablement du tracas infini des affaires, le rend inaccessible. Si l'on ajoute qu'il impose à tout son entourage, peu nombreux, un secret « secrétissime, » comme il dit lui-même, sur ses pensées et ses actes, on comprendra qu'il ait été malaisé à ses contemporains de bien connaître ses véritables sentiments.

Richelieu enfin est grand seigneur dans ses goûts. Il aime la magnificence, le faste, les beaux bâtiments, les tapisseries, les œuvres d'art. Mais en grand seigneur, il aime le tout comme un accessoire de sa situation et ne considère le détail que de haut et de loin. Il dépensera sans compter, ne sachant jamais ce qu'il possède. Il commandera des constructions considérables : château de Richelieu en Poitou, le Palais-Cardinal à Paris, la Sorbonne, et il laissera à ses intendants le soin de réaliser ses idées

sans s'en occuper autrement. Nous avons relativement à l'édification du château de Richelieu la correspondance de Sourdis, l'archevêque de Bordeaux, qui est chargé de l'affaire. Sourdis rend compte, multiplie les lettres : Richelieu ne répond pas. On a même pu dire qu'il n'était jamais allé voir son château du Poitou, ce qui n'est pas exact. Il n'achèvera pas la Sorbonne. Il habitera très peu le Palais-Cardinal. C'est que Richelieu, homme de gouvernement avant tout, est tout entier appliqué aux affaires publiques qui l'absorbent. Si l'on vient le solliciter pour des questions étrangères à ses préoccupations, il vous écarte d'un geste. Boisrobert écrit à un de ses amis auquel il avait promis de parler à Richelieu d'une requête : « Son Éminence m'a dit qu'elle ne voulait se mêler de cette affaire en façon quelconque. » Lorsque l'Académie française propose d'entreprendre le travail du dictionnaire et prie le même Boisrobert de consulter le cardinal, Boisrobert fait savoir à la compagnie que « le cardinal n'a rien répondu à cette proposition, soit qu'il ne la goûte pas, soit qu'il ait l'esprit rempli de quelque autre chose. » On voit l'homme : très intelligent, très grand, dédaigneux. Ceci va nous expliquer la place que le théâtre a tenue dans sa vie.

Car il a aimé le théâtre, mais il l'a aimé comme le reste, à titre de délassement fortuit et occasionnel. « Monseigneur le cardinal, écrit Tristan l'Hermite dans sa préface de *Panthée*, de 1637, se délasse *parfois* en l'honnête divertissement de la comédie. » De Rueil, de Chaillot, Richelieu vient en carrosse assister à une représentation à son hôtel de Paris, puis repart après la représentation.

Il ne se distrait pas seulement des représentations scéniques : le cas échéant, il cause aussi volontiers des pièces et de leurs sujets. Il a quelques familiers, en petit nombre, presque tous des ecclésiastiques, notamment des évêques. Il les invite à déjeuner à Rueil, et, après les repas, se promenant dans les jardins, devise avec eux. Parmi eux est un prêtre, François Hédelin, abbé d'Aubignac, dont Richelieu a fait un précepteur de son neveu Brézé. Cet abbé, fort instruit, s'intéresse lui aussi au théâtre et en a étudié les conditions dans l'antiquité. Le cardinal s'entretient d'art dramatique avec l'abbé d'Aubignac et pousse la conversation assez loin pour le prier d'écrire un livre sur la *Pratique du théâtre*. D'Aubignac écrira le livre et le publiera en 1657 en nous donnant ces détails.

Il y a mieux : ne pouvant aller assister à des représentations dans des salles populaires comme le théâtre du Marais ou l'Hôtel de Bourgogne, Richelieu, encore en grand seigneur, fera construire une salle de spectacle dans son hôtel de la rue Saint-Honoré. Il en fera même construire deux, dont la seconde a servi à Molière. Enfin, geste de Mécène en usage à cette époque pour les personnages en vue et riches comme lui, Richelieu manifestera son intérêt à l'égard des gens de lettres et notamment des auteurs dramatiques, en leur donnant des pensions.

Mais s'il a aimé le théâtre et favorisé les poètes, a-t-il été jusqu'à être lui-même auteur dramatique? On le dit. La première mention, croyons-nous, du fait, se rencontre dans un des plus ardents pamphlets qui aient été écrits contre lui, la *Milliade* de 1636. Il y a lieu de remarquer que dans les innombrables papiers de Richelieu on ne rencontre aucune trace de cette occupation du cardinal. Si Richelieu employait ses loisirs, — quand il en avait, — à élaborer des tragédies, on devrait avoir au milieu de ses dossiers quelque lettre écrite à lui ou par lui mentionnant une allusion à un sujet de pièce qu'il se proposait de traiter, aux péripéties d'une intrigue : on découvrirait peut-être un fragment de tragédie en cours de composition, des ébauches de scènes, des vers, jetés par hasard sur le coin d'une page en une heure de distraction ou de rêverie (les brouillons et les bouts de feuillets épars abondent dans ces dossiers). Il n'y a rien de pareil. Sauf huit vers que Boisrobert lui attribue dans son recueil du *Sacrifice des muses* et auxquels sans doute fait allusion J. Sirmond dans sa *Lettre déchiffrée*, sauf peut-être aussi, mais c'est moins que sûr, des quatrains de la *France mourante* de 1621, qu'on lui attribue, on ne connaît pas de poésie de Richelieu ni d'autographe de lui relatif à la composition d'une pièce de théâtre.

Peut-être l'affirmation vient-elle de conversations du ministre amplifiées. Nous avons dit que le cardinal, après ses repas, se promenant dans ses jardins, causait volontiers de théâtre. M. de Bautru, comte de Serrant, lui présenta un jour Desmarets de Saint-Sorlin, qui plut et revint. Richelieu aurait poussé Desmarets à écrire des pièces. Il est possible que, s'entretenant avec lui de sujets pour ces pièces, émettant des idées, suggérant des combinaisons, il ait ainsi donné lieu au bruit d'une collaboration à des tragédies qu'on lui a ensuite en partie attribuées.

Dans le catalogue de sa bibliothèque que nous possédons et qui révèle de façon curieuse des directives intellectuelles intéressantes, il n'est fait que très peu de place à la poésie et presque aucune à l'art dramatique.

LES CINQ AUTEURS

L'homme, on le sait, qui s'est occupé auprès de Richelieu des choses de théâtre et des rapports du cardinal avec les auteurs dramatiques, et notamment avec Corneille, c'est Boisrobert.

La figure est bien connue de ce personnage un peu singulier, ancien huguenot converti, devenu prêtre, courtisan obséquieux, quémandeur, d'une gaieté étourdissante et qui savait apporter à Richelieu, aux heures de dépression et de mélancolie, quelque soulagement. Après des hésitations, Richelieu, par habitude, par insouciance, avait accepté Boisrobert qu'il avait connu jadis, dans ses débuts difficiles, et, sans d'ailleurs le prendre bien au sérieux, l'avait admis dans le groupe des familiers de Rueil. Boisrobert étant auteur dramatique, connaissant les écrivains du temps, s'estima tout désigné pour être auprès du ministre l'intermédiaire entre le cardinal et les gens de lettres. Ce fut lui qui désigna à Richelieu les pièces à voir et organisa les spectacles de l'hôtel de la rue Saint-Honoré. Ce fut lui qui devint, en quelque sorte, « l'intendant des menus plaisirs » de Richelieu, Richelieu, ici, comme pour le reste, laissant faire et suivant d'un peu loin, le regard distrait.

Après avoir écrit des pièces assez médiocres qu'il avait fait jouer devant le ministre sans beaucoup de succès, Boisrobert eut la pensée de grouper avec lui quatre auteurs réputés du temps, ceux que la *Gazette* appelait « les cinq fameux poètes : » Colletet, l'Estoile, Rotrou et Corneille, afin de leur faire composer ensemble des œuvres qui, dans sa pensée, auraient plus de chance de se trouver meilleures. Il y avait, à ce moment, d'autres « fameux poètes, » Scudéry, Mairet, Gombauld, Du Ryer, la plupart à peu près du même âge : Corneille avait trente ans, Rotrou vingt-sept, Scudéry trente-cinq, Mairet trente-deux. Pourquoi Boisrobert avait-il exclu Scudéry, Mairet, et cette exclusion n'est-elle pas déjà une preuve qu'on ne saurait ici invoquer la jalousie ? On peut le croire.

La tradition veut que l'idée de la première pièce par laquelle

les cinq auteurs commencèrent leur collaboration, la *Comédie des Tuileries*, soit de Richelieu, lequel aurait fait travailler les poètes sous ses yeux en les dirigeant.

D'après M. F. Bouquet, le judicieux auteur des *Points obscurs et nouveaux de la vie de Corneille*, l'élaboration de la *Comédie des Tuileries* se placerait vers la fin de 1634 et les deux premiers mois de 1635. Si nous consultons les papiers du cardinal à cette date, nous trouvons le ministre absorbé par la préparation très grave de la guerre imminente avec l'Empire germanique, laquelle va être déclarée dans quelques semaines. Il multiplie les lettres relatives aux négociations diplomatiques en vue de s'assurer des alliances, rassemble des troupes, fait fabriquer des munitions, constituer des magasins d'approvisionnement, transporter des canons, réquisitionner des chevaux, le tout en entrant dans le détail le plus minutieux comme un simple commis. En février, au moment où il devrait suivre les répétitions de la pièce, il dresse le plan de la jonction de l'armée française avec celle de Hollande alliée, afin de combiner une attaque concentrique sur les Pays-Bas espagnols et négocie à cet effet. Un chef de Gouvernement, de nos jours, ayant de pareilles préoccupations dans l'esprit et obligé de passer ses nuits à travailler, aurait-il le goût et le loisir de consacrer des heures entières de sa journée à composer une tragédie en vers avec des jeunes gens ? On peut poser la question.

Corneille, dit M. Marty-Laveaux, n'a travaillé qu'à la *Comédie des Tuileries* et s'est retiré du groupe après que cette pièce a été achevée, ce qui placerait le fait à la fin de février 1635, puisque la pièce a été jouée le 4 mars. D'après Voltaire, qui dit tenir le renseignement des derniers princes de Vendôme, petits-fils de César de Vendôme, contemporain de Richelieu, Richelieu ayant arrangé lui-même toutes les scènes de la *Comédie* se serait impatienté de ce que Corneille eût fait des modifications dans le troisième acte qui lui avait été confié et lui aurait déclaré avec humeur « qu'il fallait avoir un esprit de suite, » ce qui aurait occasionné le départ de Corneille... On pourrait remarquer que l'expression « avoir l'esprit de suite » est certainement une expression du XVIIIe siècle, mais qu'elle n'appartient pas au vocabulaire de Richelieu ; que César de Vendôme, ayant été emprisonné par le gouvernement de Richelieu quatre années, de 1626 à 1630, et, plus tard, contraint de s'enfuir en

Angleterre sous l'accusation d'avoir voulu empoisonner le cardinal, n'a jamais eu d'intimité avec Richelieu et n'a certainement reçu aucune confidence de lui. Mais Corneille va nous donner lui-même une autre explication de sa rupture avec le groupe des cinq auteurs.

Il était déjà fort connu. Le succès de *Mélite* en 1629 avait répandu son nom dans le public. Scudéry, publiant en 1631 sa tragédie de *Ligdamon et Lidias*, avait sollicité de lui un quatrain élogieux à mettre en tête de la pièce, et, en 1633, un madrigal pour *le Trompeur puni*. A son tour, Corneille avait demandé en 1633, pour sa pièce *la Veuve*, des vers exaltant ses mérites à vingt-six auteurs parmi lesquels : Boisrobert, Scudéry, Mairet, Rotrou, Claveret. C'est après *la Galerie du Palais* de 1634, *la Place royale* de 1635 et *Médée* qui avait eu un vif éclat, que Boisrobert avait prié le jeune poète de collaborer avec lui. Ce jeune poète connaissait donc sa valeur.

Corneille, de plus, n'avait pas le caractère facile. De son père, il tenait une humeur âpre et absolue, Chapelain écrit un « esprit bourru » et Fontenelle dit « mélancolique, brusque, » quoique au fond il fût assez brave homme. Une collaboration avec lui n'était pas aisée. Son génie ne s'accommodait pas d'une tâche en commun, sous une direction tatillonne et médiocre comme était celle de Boisrobert. Dans sa pièce de vers l'*Excuse à Ariste*, sous la fiction de répondre à quelqu'un qui lui aurait demandé de composer des chansons à mettre en musique, il indique la répulsion insurmontable qu'il éprouva à subir plus longtemps la geôle de cette collaboration. Il préférait reprendre sa liberté et exprimer ses propres idées plutôt qu'ajuster sa lyre à suivre les fantaisies d'un guide pointilleux.

Son feu ne peut agir quand il faut qu'il s'applique
Sur les fantasques airs d'un rêveur de musique...
Enfin cette prison déplaît à son génie,
Il ne peut rendre hommage à cette tyrannie,
Il ne se leurre pas d'animer de beaux chants
Et veut pour se produire avoir la clef des champs...

Telle serait l'explication, plus naturelle et plausible, du fait que Corneille aurait abandonné le groupe des cinq auteurs. La « clef des champs » prise, on le sait, Corneille écrivit *le Cid*.

RICHELIEU ET CORNEILLE

Tous les documents du temps s'accordent à reconnaître le succès considérable qu'eut la pièce, jouée, pour la première fois, vraisemblablement, le 7 janvier 1637, à en croire la lettre de Chapelain du 22 de ce mois. La foule s'enthousiasma et s'écrasa au théâtre du Marais. La Cour suivit. Louis XIII exprima le désir de voir jouer la pièce au Louvre et fit revenir jusqu'à trois fois les comédiens, tellement il avait été enchanté.

Or, et ici il faut suivre attentivement les faits pour nous rendre compte des sentiments réels qu'a éprouvés Richelieu, Richelieu partagea entièrement l'engouement universel. Non seulement il assista aux représentations du Louvre, mais il fit jouer deux fois *le Cid* à son propre hôtel : c'est Corneille qui nous le dit. Mme de Combalet, future duchesse d'Aiguillon, la nièce aimée, préférée, dévouée du cardinal, son écho et son ombre, manifesta de façon très vive la satisfaction qu'elle éprouva. Elle vit Corneille, lui dit son admiration, le combla d'éloges. Les impressions de Richelieu lui-même, nous les avons dans l'abbé d'Aubignac, confident du cardinal, et qui a recueilli de ses conversations avec le ministre le jugement de celui-ci. Corneille était « le maître de la scène ; » il avait fait une pièce « merveilleuse ; » son *Cid* était « admirable, plein de beautés. » Richelieu allait témoigner publiquement des sympathies qu'il éprouvait à l'égard de Corneille par les faveurs qu'il allait lui prodiguer, d'autant plus remarquables que, comme nous l'avons vu, il demeurait en général indifférent à ce qui était étranger à ses affaires.

Il le fit anoblir. Il n'y a pas de doute : dans l'état du Gouvernement à cette date, nous le verrons mieux tout à l'heure, c'est lui seul qui, avec le Roi, disposant de cette grâce, a pu la faire accorder. Elle était insigne. Elle tirait l'heureux bénéficiaire de la « honte » d'être inscrit à la taille : elle l'exemptait de certains impôts, raison pour laquelle le Gouvernement se montrait assez avare de cette distinction. C'est avec beaucoup de peine qu'en juin 1636 Richelieu avait consenti à céder aux instances anciennes de Boisrobert en le faisant anoblir, ou plutôt en faisant anoblir son père, car ainsi procédait-on afin d'allonger, sans doute, tout de suite, d'une génération la nouvelle famille. Mais le cardinal n'a jamais cédé aux demandes de

son médecin Citois qui le sollicitera sa vie entière, vainement. Il fallait que le chancelier scellât et délivrât les lettres officielles nécessaires. Or le chancelier Séguier, personnage inamovible, se trouvait dans la main de Richelieu dont il était l'ami et l'obligé. Il n'eût rien fait en dehors de lui et surtout contre lui. Mme de Combalet n'eût certainement pas réussi à obtenir à elle seule cette grâce, elle qui ne demandait quoi que ce fût au cardinal qu'avec crainte, et, le cas échéant, croyait devoir faire intervenir des secrétaires d'État auprès de son oncle. Quant à la reine Anne d'Autriche, nous verrons plus loin qu'elle n'était en mesure, à ce moment, de solliciter pareille faveur ni pour Corneille ni pour personne.

Que ce soit à cause du *Cid* que Corneille ait reçu l'anoblissement, c'est ce que tous les contemporains s'accordent à affirmer. « *Le Cid* vous a valu la noblesse, » déclarera Mairet dans son *Épître familière*. Corneille écrira à Louis XIV en 1658 :

La noblesse, grand Roi, manquait à ma naissance :
Ton père en a daigné gratifier mes vers.

Loret, Sarrazin, d'autres ont confirmé le fait. Il faut donc écarter l'idée, — les lettres s'appliquant au père de Corneille, — qu'il y ait eu coïncidence entre cet anoblissement et un projet ancien d'anoblir ce père de Corneille pour ses services de maître des eaux et forêts, le maître des eaux et des forêts ayant quitté sa charge depuis dix-sept ans et ses services étant bien oubliés. Le fait que les lettres d'anoblissement sont de janvier 1637, le mois même du *Cid*, atteste, par la promptitude avec laquelle elles ont été octroyées, la vivacité des impressions qu'éprouvait Richelieu.

D'autre part, Richelieu inscrivit Corneille pour une pension de quinze cents livres sur sa propre cassette, somme qui eût représenté, il y a quelques années, sept à huit mille francs de rente, chiffre respectable. Il vit Corneille. Il causa avec lui. Corneille, préoccupé de l'accusation qui commençait à courir contre lui que *le Cid* n'était que la copie d'une œuvre espagnole de Guillem de Castro, voulut s'en expliquer avec le cardinal et lui demanda la permission de lui montrer le texte espagnol, afin qu'il comparât. Richelieu, qui savait l'espagnol, y consentit volontiers. Le 21 janvier 1637, le mois même du *Cid*, Richelieu faisait accorder à Corneille « par le Roi en son conseil, » le pri-

vilège d'imprimer la pièce, chose qui demandait, généralement, des mois, les formalités étant assez compliquées. Cet empressement encore est remarquable. Tant que la pièce demeurait manuscrite, elle ne pouvait être jouée que par la troupe du Marais. Du jour où elle était imprimée, les bandes de comédiens errants en province avaient la faculté de la représenter dans toutes les villes et bourgs du royaume : c'était pour l'auteur la gloire !

Enfin Richelieu donnait une preuve, bien plus manifeste encore, de sa faveur particulière à l'égard du *Cid* et de son auteur en autorisant sa nièce, Mme de Combalet, à accepter la dédicace de la tragédie. Nous avons dit ce qu'était Mme de Combalet. Ceux qui ont parcouru la correspondance de l'oncle et de la nièce savent quelle déférence craintive, quelle affection, la future duchesse d'Aiguillon professait pour le cardinal. Elle n'eût rien osé faire qui ne fût autorisé par lui. En ce temps, on ne dédiait pas une pièce à un personnage, sans lui en avoir demandé la permission, la dédicace entraînant l'octroi d'une somme d'argent. Si Corneille s'est adressé à Mme de Combalet, c'est que Richelieu y a expressément consenti.

Relisons cette dédicace. Le ton, — la part faite du genre et de l'exagération de style nécessaire, — nous renseigne bien sur ce que savait Corneille de la façon dont Richelieu et son entourage avaient accueilli *le Cid*. Il souhaite que *le Cid* ait assez de durée pour laisser à la postérité, dit-il, « des marques éternelles de ce que je vous dois... C'est une reconnaissance qui m'est glorieuse, puisqu'il m'est impossible de publier que je vous ai de grandes obligations sans publier que vous m'avez assez estimé pour vouloir que je vous en eusse. » Et il rappelle, en les attribuant, comme il convient, à l'influence de Mme de Combalet, — mais nous savons que Mme de Combalet ne pouvait rien que par Richelieu, — tous les bienfaits dont il a été comblé, entre autres l'anoblissement. Le public croira, en effet, que Mme de Combalet a été le principal artisan de cet anoblissement et l'auteur d'un libelle, le *Souhait du Cid en faveur de Scudéry*, de 1651, J. Sirmond, collaborateur fidèle et dévoué, une créature de Richelieu, dira en parlant d'elle : « J'honore infiniment celle (Mme de Combalet) qui l'a autorisée (Chimène) par son jugement, procurant à son auteur la noblesse qu'il n'avait pas de naissance. » Évidemment personne, autour de Richelieu, ne paraît se douter, à ce moment, que *le Cid* ait été écrit contre le

cardinal, ou bien que le cardinal ait conçu une vive jalousie du succès de la pièce par amour-propre de poète et qu'il se prépare à se venger cruellement de l'auteur en le persécutant. Établissons comment les faits qui vont suivre se sont déroulés.

LA QUERELLE DU CID

Nous avons dit que la plupart des émules de Corneille étaient des jeunes gens de son âge. Que le triomphe du *Cid* les ait surpris, puis troublés et affligés, il n'y a rien là qui ne soit fort naturel. Après le premier moment d'hésitation, ils insinuèrent qu'assurément, la pièce était belle, mais qu'elle contenait des imperfections. Ils formulèrent des critiques : il y avait à relever des erreurs, des manques de tact, de jugement, des expressions incompréhensibles, des vers obscurs, mal écrits. On répéta surtout que la pièce était inspirée à ce point d'une certaine comédie espagnole de Guillem de Castro que l'admiration du public allait précisément à ce qui provenait du texte espagnol. Par suite, *le Cid* était un plagiat, Corneille n'était qu'un « traducteur » et un « copiste, » le succès de sa pièce était usurpé. Ceux qui colportaient ces propos étaient principalement Scudéry et Mairet.

Ces bruits, qui couraient sous le manteau, y seraient probablement demeurés, personne n'osant, devant l'engouement de la foule, élever la voix, et, peut-être, n'y eût-il pas eu de « querelle du *Cid*, » si Corneille, imprudemment, n'avait lui-même donné le signal, ainsi que le dira expressément Mairet, et engagé la bataille. Retenons ce fait essentiel auquel Richelieu est assurément étranger.

Tel que nous le connaissons, Corneille fut irrité au dernier point par les critiques dont il était l'objet. Peu après le moment où parut *le Cid*, imprimé à la fin de mars 1637, il publiait la pièce de vers anonyme, l'*Excuse à Ariste*, dans laquelle il attaquait directement ses envieux, et notamment, sans le nommer, Scudéry, faisant preuve, il faut le dire, d'une assurance un peu excessive.

La fausse humilité ne m'est plus en crédit.
Je sais ce que je vaux et crois ce qu'on m'en dit...
Par leur seule beauté ma plume est estimée.
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée

Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal...

Et il prenait à partie ses critiques avec un mépris et une hauteur souveraines.

Scudéry et Mairet ripostèrent. Les autres suivirent. Du premier coup, le ton de la polémique monta à un degré d'extrême violence. Tous reprochèrent à Corneille son « insupportable vanité, » sa « jactance, l'imbécillité du personnage. » L'auteur du *Cid* se croyait Jupiter, Mars, l'Empereur! Il était grisé par le succès et n'avait ni « jugement ni modestie. » La lice était ouverte; la dispute allait se développer avec une âpreté brutale.

Voltaire évalue à plus de cent le nombre des libelles qui furent échangés. M. Armand Gasté, dans le recueil qu'il a publié des pièces et pamphlets relatifs à la querelle du *Cid*, n'en a rassemblé que trente-six. En fait, il n'y a guère eu contre Corneille que trois adversaires notables: Scudéry, Mairet et Claveret.

Ce sur quoi il faut insister, c'est l'allure que prit peu à peu la lutte, qui devint de plus en plus personnelle, injurieuse, outrageante. Dans ses *Observations sur le Cid*, Scudéry ne ménageait à Corneille aucune sévérité. Mairet, plus emporté encore, qualifiait Corneille, dans son *Auteur du vrai Cid espagnol*, de « vanteur, insolent, orgueilleux, imposteur, Corneille déplumé, esprit vain et sot, plagiaire, ignorant. » De son côté, Corneille ripostait à Scudéry par sa *Lettre apologétique* et à Mairet par son *Rondeau* où il provoquait incidemment Claveret et les traitait tous avec une passion, une arrogance qui ne reculaient pas même devant les termes les plus violents.

Richelieu, cardinal de la Sainte Église, duc et pair, principal ministre de l'État, peut-il, surtout après les vifs sentiments favorables que nous venons de lui voir témoigner à l'égard du *Cid* et de son auteur, être soupçonné d'avoir inspiré et conduit une mêlée pareille, à ce point furieuse, indigne de lui et de son caractère? On peut hésiter à le croire. Le public, qui se divertissait de la polémique, en tout cas, ne s'en est pas avisé. Il ne voyait là qu'une querelle entre quatre ou cinq poètes se prenant à la gorge ou plutôt une querelle entre Corneille et Scudéry. Le vendeur de libelles qui étalait sa marchandise au pied de l'horloge du Palais, expliquant l'affaire à ses acheteurs, leur disait : « Ce sont ces maraux de poètes qui se battent à coups de bec comme harengères : il y a déjà huit jours que nous

sommes à débiter leurs voieries! » L'auteur d'un libelle, d'allure neutre, *l'Inconnu et véritable ami de Messieurs de Scudéry et Corneille*, écrivait : « Tout Paris n'ignore pas maintenant le différend qui est entre M. de Scudéry et M. Corneille pour s'être entrepris insensiblement à écrire l'un contre l'autre. » Et le publiciste qui recommandait, afin de clore l'incident, d'envoyer tout le monde, dos à dos, devant le Parlement de Paris, ne soupçonnait pas, évidemment, qu'il proposait de traduire devant les magistrats le premier ministre du royaume, fauteur secret de la dispute.

A défaut du Parlement, on sait que Scudéry, convaincu que la lutte était sans issue et qu'il était utile qu'un jugement intervînt, sûr qu'il se croyait du bien fondé de ses critiques, s'avisa, pour en finir, de solliciter de l'Académie française son sentiment, et, par une lettre rendue publique de la fin de mai 1637, pria l'Académie de dire ce qu'elle pensait et de ses *Observations sur le Cid* et du *Cid* lui-même. C'est ici que le nom de Richelieu va être prononcé.

Jusqu'ici le cardinal n'a sûrement rien dit. Son silence est attesté par le témoignage indirect de Corneille. Chapelain écrit à Balzac en janvier 1639 qu'il vient de recevoir la visite de l'illustre poète. Celui-ci n'écrit plus depuis 1637. Il est découragé : les violences de ses ennemis l'ont paralysé. Il revient amèrement sur le passé. Il reproche à Chapelain son rôle dans la rédaction des *Sentiments de l'Académie*; il s'épanche contre ses envieux, contre Scudéry qui « a, du moins, gagné en le querellant de le rebuter du métier et lui a tari sa veine, » contre tout le monde, mais il ne fait aucune allusion à Richelieu. Il ne semble pas se douter que le cardinal ait participé en quoi que ce soit à la polémique dont il se plaint tant.

Il y a plus : Boisrobert nous fait savoir qu'au fort de la dispute, par prudence, l'entourage de Richelieu est resté sur une très grande réserve et a gardé soigneusement le silence. Mairet a écrit à Boisrobert plusieurs fois. Boisrobert n'a pas répondu. Il s'en excusera auprès de Mairet dans une lettre du 5 octobre 1637, laissant entendre que c'est volontairement qu'il a agi de la sorte. Il se trouve que parmi les écrits favorables à Corneille il y en a deux, dont l'un, le *Jugement du Cid par un bourgeois de Paris marguillier de sa paroisse*, est attribué, dans une thèse de M. Émile Roy, à Charles Sorel de Souvigny, et le

second, *le Souhait du Cid*, par MM. Bouquet et Chardon, à J. Sirmond. Or Charles Sorel de Souvigny et Sirmond ont été des collaborateurs de confiance de Richelieu, chargés par lui de la rédaction de libelles défendant sa politique et ses idées en réponse à des adversaires. En sorte qu'on pourrait presque dire que si Richelieu, en sous main, a pris part au débat, ce n'aurait pas été pour faire attaquer Corneille, mais plutôt pour le faire défendre. En réalité Richelieu, n'a fait ni attaquer ni défendre Corneille, il avait en tête de bien autres et bien plus angoissantes préoccupations.

Ouvrons ses dossiers durant la période où se déroule l'affaire du *Cid* : l'année 1637. Elle a été pour le cardinal une des plus pénibles et des plus dures de son ministère. Après 1636, où il a pu voir l'invasion étrangère menacer Paris, les ennemis arriver sur l'Oise, Noyon, Pontavert, incendier les villages du Beauvaisis, les Parisiens, pris de panique, fuir vers la Loire en maudissant son nom, l'année qui suit est remplie par la guerre qui continue, les intrigues de cour, les luttes intérieures inextricables, au cours desquelles Richelieu manque d'être renversé. Son itinéraire établit que, tout compte fait, il n'est pas demeuré à Paris, — entendons même Chaillot et Charonne, — l'espace total de plus de deux mois et demi durant cette année. On se bat partout : en Franche-Comté, en Alsace, en Flandre, sur les côtes de Provence, dans le Luxembourg. Richelieu, qui a organisé quatre armées et une flotte de soixante navires, doit entretenir les effectifs, combiner les plans de campagne des armées, car c'est à lui qu'incombe ce soin. Il projette de mettre sur pied pour 1638 sept armées nouvelles et, d'avance, il les prépare, réunissant personnel et matériel. On se fait difficilement une idée de la somme de travail qu'il doit fournir et du tracas que représente ce travail, auquel il s'applique avec la diligence d'un sous-ordre et dans le détail.

Puis, les difficultés intérieures viennent doubler, l'une après l'autre, les complications des affaires extérieures. C'est Monsieur, le frère du Roi, qui organise un complot pour l'assassiner, s'enfuit de Paris à la fin de 1636, songe, en janvier 1637, le mois du *Cid*, à gagner l'étranger pour s'aboucher avec les ennemis. Richelieu, très inquiet, prend des mesures, met des soldats partout : la guerre civile est imminente ! Il écrit découragé : « Nous avons la guerre dedans le royaume et

dehors. » Finalement, le Roi marchera avec des troupes sur son frère, qui cédera. Ce n'est guère le moment, semble-t-il, d'ajouter à tant de soucis celui d'organiser une campagne, dont la nécessité ne se fait pas sentir, contre un jeune poète, coupable seulement d'avoir réussi !

En mars, les nouvelles mauvaises arrivent de toutes parts : nos soldats trahis ont capitulé en Valteline ; le surintendant des finances déclare qu'il n'a plus un sol dans le trésor ; Louis XIII, avec une petite armée, doit aller mettre à la raison la ville de Rouen qui ne veut pas lui obéir et mâter le Parlement de Normandie qui, dans la misère de l'État, refuse d'enregistrer des édits bursaux. Le Chancelier écrit : « Nous sommes à la lie ! »

En avril, commencent pour Richelieu les angoisses que va lui causer l'affaire interminable de Mlle de La Fayette : les ennemis du cardinal tâchent de profiter de la passion du Roi et d'obtenir par ce moyen la disgrâce du ministre. Richelieu fait entrer la jeune fille au couvent. Louis XIII la rejoint, et, pendant quatre mois, rend à Mlle de La Fayette des visites où le ministre est méthodiquement battu en brèche. Le cardinal va-t-il être disgrâcié ? Il est dans les transes ! Ses papiers sont remplis des détails de cette affaire extrêmement pénible pour lui : il n'y est pas question une seule fois de Corneille, ni du *Cid*.

En mai, juin, ce sont les révoltes des croquants dans les provinces de Normandie et de Guyenne. On a redouté un instant que tout le midi ne prît feu à l'instigation de l'Espagne. Il faut envoyer des troupes. Surtout, parallèlement, se poursuit la tragique histoire de la reine Anne d'Autriche entrant en correspondance avec l'Espagne et trahissant le Gouvernement. On a dit que c'était Anne d'Autriche qui avait fait engager Corneille, par un de ses anciens secrétaires, M. de Chalon, retiré à Rouen, à écrire *le Cid* contre Richelieu, et qui, pour la peine, aurait anobli le poète. Mais en quoi Richelieu pouvait-il considérer que *le Cid* constituât une attaque dirigée contre lui ? L'accueil qu'il a fait à la pièce tend au moins à prouver qu'il ne s'en est nullement douté. Puis, le succès que le Roi, les ministres, la cour ont ménagé unanimement à la tragédie, impliquerait aussi que personne ne soupçonnait, dans le Gouvernement, le danger public que pouvait représenter pour l'État l'exaltation des Espagnols et du duel qu'on a invoquée comme raison de l'irritation du cardinal. Il n'a d'ailleurs jamais existé aucun

secrétaire d'Anne d'Autriche ou de Marie de Médicis portant le nom de M. de Chalon, — nous avons les listes complètes. — M. E. Picot, le savant auteur de la *Bibliographie cornélienne*, a cru pouvoir parler de l'évêque de Chalon. Mais celui-ci, M. de Neuchèze, a consciencieusement administré son diocèse de 1624 à 1658, n'a jamais été secrétaire de la Reine et ne s'est pas retiré à Rouen. Depuis le milieu de 1636, Anne d'Autriche est soupçonnée par le Roi et Richelieu d'être mêlée à un extraordinaire complot, qui ne tendrait à rien moins qu'à provoquer contre la France une coalition de l'Espagne avec l'Empire, la Lorraine, la Savoie. L'intrigante duchesse de Chevreuse est l'âme de ce complot. Anne d'Autriche correspond secrètement en Flandre. Krafft et Montagu portent ses lettres au cardinal infant à Bruxelles, à l'ambassadeur espagnol Mirabel. On la surveille. Les lettres finiront par être interceptées. Nous avons la liste de celles qui ont été saisies en 1636 et 1637. Richelieu est indigné, Louis XIII aime mieux se taire et attendre. « Le Roi n'est pas excusable! » écrit Richelieu. En novembre 1636, on découvre que la reine a fait 800 000 écus de dettes afin d'envoyer de l'argent au dehors. Richelieu est outré! Il mande à Chavigny le 18 novembre : « Il n'est plus raisonnable de laisser la porte ouverte à pareils désordres! » Mais le Roi ne veut encore rien dire. Seulement on devine ce que peut être la situation d'Anne d'Autriche à la Cour, épiée, isolée, méprisée, et combien son influence est nulle. Elle nous le dit elle-même. A Mirabel, l'ambassadeur, qui lui demande une recommandation auprès de Louis XIII, elle répond avec désespoir : « Parler de cela au Roi est chose impossible : mieux vaut mourir qu'être en un lieu où on peut perdre plus que la vie! » A Mme du Fargis qui sollicite son appui auprès de Richelieu, elle répond amèrement : « Il n'est pas en mon pouvoir, en ayant fort peu avec M. le cardinal... Ne faites point d'état de mon entremise et cherchez un autre moyen... Il m'est impossible de rien faire. » On ne la voit donc pas solliciter à ce moment du chancelier des lettres de noblesse pour Corneille, afin de récompenser celui-ci d'avoir écrit une pièce contre Richelieu, le protecteur, l'ami de Séguier, qui se refuserait certainement à pareil geste. Lorsqu'on constate, en effet, que Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, pour avoir un acte de la chancellerie, en est réduit à demander au secrétaire d'État de Chavigny « un billet de M. le cardinal à M. le garde

des Sceaux; » lorsque Anne d'Autriche, elle-même, dans un besoin extrême d'argent, écrit de sa main le billet suivant, à Richelieu, en 1637 : « La Reine prie M. le cardinal de Richelieu de supplier le Roy de sa part de lui vouloir accorder les deniers qui proviendront de la création d'un office, en chacun des parlements du royaume, de greffier de l'enregistrement des criées; » et lorsqu'enfin Louis XIII écrira à Richelieu : « Je vous prie mander dès aujourd'hui à M. le chancelier qu'il ne celle aucune lettre de noblesse, si ce n'est que je le lui commande de ma propre bouche, » on s'assurera qu'Anne d'Autriche n'était pas en mesure d'anoblir Corneille à elle seule, en dehors de Richelieu, sans lui et contre lui.

C'est en juillet 1637, au cœur de la querelle du *Cid*, que se découvre enfin la lettre décisive qui mettra le comble et décidera Louis XIII à agir. On sait le drame : l'envoi d'Anne d'Autriche à Chantilly, les scènes, les pleurs, les désespoirs, l'aveu de la faute et le pardon du Roi. Richelieu a apporté à cette affaire, durant juillet et août 1637, une âpreté extrême qu'explique le danger que courait l'État à être trahi au centre même du Gouvernement. Pensait-il à ce moment tant que cela à Chimène, à don Sanche, à dona Elvire? On peut en douter. Il n'y en a pas trace, en tout cas, dans ses papiers.

Puis, conséquence de cette affaire de la Reine, la fuite, sous un déguisement, de la complice, la duchesse de Chevreuse, en Espagne et en Angleterre. Les pièces relatives à cette fuite, lettres, enquêtes, contre-enquêtes, interrogatoires, dépositions, remplissent les dossiers de Richelieu, et il ne s'y trouve toujours rien sur *le Cid* et Corneille.

Ainsi, de mois en mois, de semaine en semaine, le ministre est tout entier à des incidents sans cesse renouvelés qui l'absorbent : c'est en septembre une colère du Roi contre lui parce qu'il a cherché à dissuader le souverain d'aller assiéger la Capelle : le cardinal a toutes les peines du monde à faire revenir le prince de sa « fâcherie ; » en octobre, le siège inopiné de Maubeuge par les Espagnols; en novembre et décembre, la grave affaire du P. Caussin, confesseur du Roi, mettant en jeu la question de conscience pour faire un devoir au Roi de chasser Richelieu. Richelieu, très ému, après de multiples avis qui lui font comprendre que la partie est perdue pour lui, rédigera le 8 décembre sa lettre de démission : Louis XIII ne l'acceptera

pas, chassera le P. Caussin et rendra à Richelieu son pouvoir. On conviendra que, selon toute apparence, ce n'était pas le moment, pour le cardinal, au milieu de pareilles préoccupations, d'attacher à la question du *Cid* l'intérêt de premier ordre que nous lui attribuons si naturellement aujourd'hui, mais qui, on le comprendra, pouvait ne pas être le même pour l'homme d'État du XVIIe siècle. Précisons ici la manière dont les faits se sont exactement passés.

BOISROBERT S'AGITE

Lorsque Scudéry saisit l'Académie de la proposition que nous avons dite, les académiciens manifestèrent une vive contrariété. Ne pas relever les justes critiques qui avaient été faites du *Cid*, c'était aller contre la vérité; mais les signaler, c'était mécontenter le public qui admirait justement la pièce. Or l'Académie était discutée. Elle ne parvenait pas à faire enregistrer au Parlement les lettres patentes qui consacraient sa fondation, les uns incertains de l'utilité de la nouvelle compagnie, les autres redoutant son action. Gombauld écrivait à Boisrobert : « C'est une fâcheuse aventure pour l'Académie qu'il faille que le premier ouvrage qu'elle mette au jour soit la censure d'un autre et ce n'est pas le moyen d'attirer les suffrages du peuple que de blâmer ce qu'il approuve. » Il ajoutait, et c'est un trait à noter : « L'intérêt que vous y prenez (vous, Boisrobert) m'oblige de vous dire mon opinion. » C'est en effet Boisrobert qui, y prenant un « intérêt » particulier, a forcé la main à l'Académie en usant du nom de Richelieu.

Il était l'ami de Scudéry. Scudéry, qui tenait beaucoup à sa requête, multipliait les démarches et les lettres. L'Académie tiendra à dire dans ses *Sentiments* que « l'Observateur du *Cid* l'a conjurée par une lettre publique et par plusieurs particulières de prononcer sur ses remarques. » Si Boisrobert seconda Scudéry, ce fut par amitié pour lui; ce fut surtout par souci de donner du prestige et de l'éclat à cette Académie, fondée sur sa proposition, si attaquée déjà, de croissance si pénible et que les ennemis de Richelieu ridiculisaient du nom de « volière de Psaphon. »

Boisrobert parla à Richelieu. Il avait mis le cardinal au courant des critiques qu'on formulait contre *le Cid*, car nous allons voir que Richelieu n'avait pas lu les libelles. Les critiques

signalées, assez piquantes, amusèrent le cardinal. Il est de fait que *le Cid* contenait des bizarreries qui divertissaient les commentateurs, surtout des vers amphigouriques :

Ou plutôt sa valeur en cet endroit réduite
Me parloit par sa plaie et hastoit sa poursuite
Et pour se faire entendre au plus juste des rois
Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

Voyez, disait un critique, « cette valeur qui prend un corps fantastique, se met à l'ouverture d'une plaie, parle par ce trou et appelle Chimène, puis l'auteur se reprend et dit que, toutefois, cette valeur ne parle pas, mais se sert de la bouche de cette plaie pour parler et enfin, par cette bouche, elle emprunte la voix de Chimène! Que de détours! Il faut avoir bien de l'esprit pour faire ces fictions! »

Et Richelieu riait. Tallemant des Réaux assure que Boisrobert fit jouer devant lui par des laquais une parodie du *Cid* : c'est possible. On en a tiré argument pour confirmer l'hostilité du cardinal à l'égard de la pièce : c'est excessif.

Exposant donc à Richelieu la requête de Scudéry, Boisrobert lui expliqua qu'il serait utile d'avoir, par une assemblée de gens d'esprit, l'examen des critiques relevées contre *le Cid*. Son Éminence n'avait-elle pas elle-même, l'année précédente, 1636, demandé, dans les mêmes conditions, à l'abbé d'Aubignac son avis sur la *Panthée* de Tristan l'Hermite? M. de Scudéry était un auteur réputé : « Monseigneur avait en singulière estime son bel esprit et sa grande capacité dans la poésie. » Le jugement sollicité serait, comme Scudéry le disait lui-même, « la plus importante et la plus belle action publique par où cette illustre Académie pût commencer les siennes. »

Et Richelieu acquiesça, sans d'ailleurs donner à son geste plus d'importance qu'il ne l'imaginait. Comme Boisrobert nous le dira expressément dans sa lettre à Mairet du 5 octobre 1637, où il emploie les termes mêmes indiquant la manière exacte dont la question fut considérée par le cardinal et résolue par lui, en somme, « des contestations d'esprits agréables et des railleries innocentes » s'étaient élevées à propos du *Cid*: la critique qu'on demandait, jeux de beaux esprits, n'enlèverait rien aux justes motifs qu'avait le public d'applaudir. Que l'Académie jugeât donc, puisqu'on le désirait : le cardinal y consentait ; ce jugement, même, le « divertirait. »

C'est ce consentement que Boisrobert a transmis et qui a passé aux yeux de l'Académie pour « un ordre. » Car les Académiciens ont cru et dit en effet que les « puissances supérieures » leur « commandaient » de juger. Chapelain le laisse entendre dans ses lettres et Scudéry en a fait état. Il est à remarquer, cependant, que quand Boisrobert tâcha de décider Corneille à accepter le jugement qu'on lui proposait et qu'il mit en avant Richelieu (Corneille le dit dans une lettre à Boisrobert du 13 juin 1637), il le mettait en avant avec les mêmes expressions mesurées que nous venons de lui voir employer dans sa lettre à Mairet, limitant bien ainsi la portée de l'intervention du cardinal. Corneille écrira en effet, dans sa lettre d'acceptation : « Messieurs de l'Académie peuvent faire ce qu'il leur plaira : puisque vous m'écrivez que Monseigneur serait bien aise d'en voir le jugement et que cela doit *divertir* Son Éminence, je n'ai rien à dire. »

Si l'Académie avait refusé de juger *le Cid*, il n'y a pas de doute que Richelieu n'eût pas insisté. Quand on le voit à ce point distrait, à propos de l'établissement de l'Académie, qu'il laisse deux ans et demi les lettres patentes traîner sur le bureau du Parlement sans beaucoup se soucier d'exiger qu'on les enregistrât rapidement, on se persuade qu'il se fût bien moins encore inquiété d'imposer à la Compagnie un jugement qui, après tout, n'était pour lui, comme on vient de le voir, qu'une « distraction. » Il a été souvent en conflit avec des assemblées et pour des sujets autrement graves : il patientait, négociait, cherchait des compromis, cédait plus souvent qu'on ne le croit, attendait toujours et n'employait la manière forte que lorsqu'il y avait nécessité absolue : ce n'était pas ici le cas. Mais, pour les académiciens, la plupart pensionnés par lui, d'âmes craintives, et qui ne pouvaient approcher de Richelieu pour s'en expliquer avec lui, le consentement transmis du ministre redouté était un désir, son désir un ordre : Boisrobert, vraisemblablement, n'y contredit pas, et, n'osant résister, ils s'exécutèrent.

LES « SENTIMENTS DE L'ACADÉMIE SUR *LE CID* »

Aussi comprend-t-on la façon inquiète dont ils cherchent à rédiger leurs *Sentiments*. Ils y mettront cinq mois. Chapelain,

Gombauld, Habert de Cérisy y collaboreront. Chapelain priera enfin Boisrobert de soumettre au cardinal leur projet rédigé. Nous avons la lettre de Chapelain à Boisrobert du 31 juillet 1637 transmettant le texte : elle montre clairement, entre autres choses (notons-le, pour juger dans un instant certaine scène de Charonne), que Chapelain ne voit pas Richelieu, toujours inaccessible, surtout au milieu des événements que l'on sait, qu'il ne parle qu'à Boisrobert et ne communique avec le cardinal, comme tous ses confrères, que par l'intermédiaire de celui-ci.

Richelieu prit connaissance du projet des *Sentiments*, ou plutôt on le lui lut. Il a été dit que le cardinal annota lui-même, de sa main, le manuscrit. Nous avons ce manuscrit. Vérification faite, l'écriture n'est pas, comme on l'a cru, de Richelieu. Mais, certainement, le cardinal a dicté les quelques notes, très peu nombreuses, qui se lisent dans les marges. Rappelons ces notes pour bien nous rendre compte des impressions du ministre : les voici : « Il faut un exemple. Il faut un tempérament... Faut voir si la pièce le dit... Bon, mais se pourrait mieux exprimer... Il ne faut point dire cela si absolument... Il faut adoucir cette expression. » Puis, à la page 57, tout un grand passage est supprimé où il était dit que Scudéry avait bien fait de fustiger la vanité de Corneille. Richelieu aurait ajouté : « qu'il fallait y jeter (encore dans ce texte) quelques poignées de fleurs. »

Ainsi, visiblement, il semble que le cardinal ait plutôt estimé le document un peu sévère à l'égard de Corneille et qu'il ait voulu qu'on « l'adoucît. » En effet, dans une lettre à l'abbé de Bourzeis du 30 novembre, Chapelain, conformément à ces indications, écrira qu'avec Desmarets et Habert de Montmort, il travaille à développer « la louange des beaux endroits du *Cid.* » Boisrobert, écho des sentiments de Richelieu, et commentant le sens de ces mêmes notes, mandera à Mairet le 5 octobre, avec une nuance de regret, qu'on trouve, tout de même, « *le Cid* assez malmené par les *Sentiments de l'Académie.* » Si Richelieu est pour quelqu'un dans le débat, c'est certainement plutôt pour le « pauvre M. Corneille, » comme dira Boisrobert, qui reprochera à Mairet ses violences, ajoutant que les écrits de l'auteur du *Cid* « ne demandaient pas des armes si fortes et si pénétrantes que les vôtres. » La preuve en est encore que, d'après

une lettre de Corneille à Boisrobert du 23 décembre, le cardinal consentira à ce que Corneille réponde aux *Sentiments de l'Académie* et lui fait même dire qu'il « en sera très aise. » Mieux même, Corneille imaginera si peu que le cardinal soit contre lui dans toute cette affaire, qu'il lui demandera la permission de lui dédier cette réponse, et que Richelieu acceptera volontiers ! Il serait difficile de trouver un ensemble de faits plus concluant.

Dès lors, la critique a quelque peine à comprendre le récit connu plein de contradictions, d'obscurités et d'incohérence d'une prétendue scène qui aurait eu lieu à Charonne entre Richelieu et les rédacteurs des *Sentiments de l'Académie*. Ce récit viendrait, paraît-il, de Chapelain. Mais, dans la trentaine de lettres que nous avons de Chapelain relatives à la question du *Cid*, il n'y a pas une allusion ni à cette scène, ni à aucune audience donnée par Richelieu aux représentants de l'Académie. D'après ce récit, Richelieu ferait une mercuriale aux académiciens. Mécontent du projet des *Sentiments*, il en arrêterait l'impression. Comme il en a vu le manuscrit, qu'il l'a fait corriger dans le sens de « l'adoucissement, » s'il est mécontent, c'est qu'apparemment, aux épreuves, il ne trouve pas le texte assez modéré encore. Il demande à Sirmond de refaire le travail. Or, nous savons que Sirmond est favorable à Corneille et a écrit pour le défendre. C'est donc, à n'en pas douter, que Richelieu veut voir accentuer la bienveillance du factum à l'égard de l'auteur du *Cid*. Sirmond refait le travail qui ne satisfait pourtant pas Richelieu. Chapelain reprend le texte primitif, et c'est celui-ci qui sera publié, « fort peu différent, dit-on, de ce qu'il était la première fois, » maintenant accepté par Richelieu et l'Académie. Alors, pourquoi la mercuriale de tout à l'heure ? Si le sens général de ce récit est de nous faire croire que Richelieu, en haine du *Cid*, a exigé de l'Académie plus de sévérité à l'égard de Corneille, le commentaire critique du détail de ce même récit, on le voit, nous amène exactement à la conclusion contraire ; en sorte que, si on admettait l'anecdote authentique, on n'en pourrait retenir que ceci, à savoir que Richelieu a été irrité de la malveillance de l'Académie à l'égard de Corneille et a pris la défense du poète.

En définitive, Richelieu serait donc bien intervenu dans la rédaction des *Sentiments de l'Académie*, — non, comme on le dit, pour accroître la rigueur du jugement de la Compagnie contre Corneille, mais seulement afin de le tempérer en proté-

geant l'auteur du *Cid*. Le moment allait venir où le cardinal devait marquer de façon plus éclatante encore sa bienveillance à l'égard de Corneille en arrêtant d'autorité la polémique devenue de plus en plus menaçante pour la personne du poète.

LES DERNIERS ÉPISODES DE LA QUERELLE DU *CID*

Pendant, en effet, que l'Académie écrivait ses *Sentiments*, l'échange des libelles entre les protagonistes n'avait pas cessé, et le ton s'était peu à peu élevé jusqu'à un degré de violence inouï. Les adversaires se livraient maintenant à des attaques infamantes, des allusions à des faits privés, des accusations d'indélicatesse, des calomnies voilées qui nous échappent, des vilenies. Scudéry aurait pu subir le reproche qu'il faisait à son adversaire d'avoir transformé « une dispute académique en une querelle de crocheteurs ! » De son côté, Corneille, qui avait perdu tout sang-froid, ne mesurait plus ses expressions. Il est regrettable que lui, fraîchement anobli, reprochât à Mairet ses trop humbles origines, sa pauvreté, et l'envoyât, comme il le lui disait brutalement, « dans les offices se saouler ; » à quoi Mairet ripostait avec fureur que Corneille était « insolent et grossier, » qu'il « repoussait du pied l'insulte d'un ennemi qui m'outrage publiquement parce qu'il est lâche ! » On voit le style ! De telles violences verbales ne pouvaient conduire qu'à des voies de fait. Elles y conduisirent. Les libelles annoncèrent que Corneille allait être « étrillé ». La *Vérité du Cid en abrégé*, libelle publié par M. Chardon dans sa *Vie de Rotrou mieux connue*, disait : « Cinquante coups de bâton bien appliqués seront justement la véritable suite du *Cid*. » Et l'auteur de l'*Avertissement en forme de prédiction à très bredouillant poète comique messire Mathurin Corneille*, annonçait que le poète allait recevoir cent coups d'étrivières.

> Esprit de fange, âme de savetier,
> Dont les parents ont mené la charrue,
> Sans faire plus crier ton nom parmi la rue,
> Reconnais ta bassesse et reprends leur métier.

Il était temps d'arrêter pareil scandale. Remarque essentielle : Richelieu n'était pas au courant. Les préoccupations dont nous l'avons vu obsédé à cette date expliquent suffisamment son ignorance. Dans sa lettre à Mairet, du 5 octobre 1637, Boisro-

bert nous dit en effet que ce n'est que tardivement que le ministre averti se fait lire quelques pièces, entre autres une lettre imprimée de Mairet. Cette lettre, ajoute Boisrobert, lui a donné l'idée de prendre sommairement connaissance du reste. Cependant on ne lui lit pas tout, car, continue Boisrobert, « Son Éminence n'a point vu le libelle que vous attribuez à M. Corneille. » Mais Richelieu en savait assez : il était édifié. Ainsi que Boisrobert l'expliquera à Mairet : « Son Éminence reconnaissait que de ces contestations naissaient enfin des injures, des outrages et des menaces, » qu'il fallait absolument faire cesser. Le cardinal ordonna immédiatement à Boisrobert de notifier de sa part aux auteurs de ces libelles qu'il entendait que la polémique prît fin sur le champ et que, dorénavant, sans exception, tout le monde se tût. Il ajoutait compter sur Boisrobert pour réconcilier les adversaires autour de sa table, à Paris, en les invitant ensemble à dîner.

De là la lettre de Boisrobert à Mairet, du 5 octobre, qui transmet à celui-ci la décision du cardinal : « Son Éminence craignant que des tacites menaces que vous lui faites (à Corneille), vous, ou quelqu'un de vos amis, n'en viennent aux effets, qui tireraient des suites ruineuses à l'un et à l'autre, m'a commandé de vous écrire que si vous voulez avoir la continuation de ses bonnes grâces, vous mettiez toutes vos injures sous le pied et ne vous souveniez plus que de votre ancienne amitié. » Une lettre semblable était adressée à Corneille. Richelieu lui fera même dire plus tard de renoncer à l'idée de répondre aux *Sentiments de l'Académie*. Tous obéirent. Comme par enchantement, les publications cessèrent, tellement l'autorité du ministre ou la crainte qu'il inspirait étaient prestigieuses. Il n'en fut plus parlé.

Or, la querelle cessée, les rapports entre Richelieu et Corneille ont été tels qu'ils se fussent trouvés, s'il n'y avait pas eu la moindre ombre entre eux. Corneille, paraissant bien ne pas pas s'être douté un seul instant que le cardinal ait, durant la dispute, aucunement pris parti contre lui, a manifesté, jusqu'à sa mort, au ministre, les sentiments les plus vifs de reconnaissance, d'affection, de dévouement. Les renseignements que nous avons sur ce point ne permettent aucune hésitation. De la part de Richelieu, c'est toujours la même bienveillance, la même bonté, un désir constant d'être agréable à Corneille; chez Cor-

neille, une gratitude profonde et un attachement inaltérable à son bienfaiteur. Pas la moindre trace de haine, de rancune, même de gêne de part et d'autre.

Qu'on pense au geste charmant de Richelieu mariant Corneille, en 1640, avec M[lle] de Lempérière : Corneille attristé, expliquant au cardinal qu'il est amoureux de la fille du lieutenant civil et criminel des Andelys, mais que le père lui refuse la main de la jeune fille; Richelieu faisant appeler M. de Lempérière à Paris, celui-ci « arrivant tout tremblant d'un ordre si imprévu, et s'en retournant bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avait tant de crédit. » M. Bouquet, dans ses *Points obscurs de la vie de Corneille,* et J. Levallois dans son *Corneille inconnu* ont douté de l'authenticité du fait. Mais il nous vient de Fontenelle, le propre neveu de Corneille par les Lempérière, qui dit le tenir de sa famille, laquelle la racontait souvent.

Qu'on songe que Corneille, en 1640, ayant achevé *Horace,* vient lire la pièce chez Boisrobert, devant l'abbé d'Aubignac, le confident de Richelieu, Chapelain et d'autres, — il n'y a ni Scudéry, ni Mairet, ni Claveret. — Qu'est-ce à dire? Les relations de Corneille sont donc restées cordiales et confiantes avec l'entourage de Richelieu, comme si rien ne s'était passé? Ces Messieurs proposent des corrections : d'Aubignac est d'avis de changer le dénouement, Chapelain de refaire le cinquième acte : ce n'est pas là l'état d'esprit qui devrait régner dans cet entourage où, après les passions violemment soulevées naguère, une réserve prudente s'imposerait à tous à l'égard d'un auteur au caractère ombrageux, qui doit être encore tout ému, plein de rancune et de colère, si tout ce qu'il a souffert vient de Richelieu et de cet entourage.

Qu'on se rappelle encore Richelieu, informé de la valeur d'*Horace,* exprimant le désir de voir jouer la pièce chez lui, avant tout le monde, insigne faveur, ce que nous apprend une lettre de Chapelain du 9 mars 1640. Le cardinal fait à *Horace* un si chaleureux accueil que Corneille, touché, demande la permission au ministre de lui dédier la pièce, et Richelieu accepte! Richelieu avait-il donc à ce point changé d'avis à l'égard de Corneille et du mérite de ses œuvres? Il aurait passé bien vite d'un extrême à l'autre, comme, au début des représentations du *Cid,* il serait allé bien soudainement de l'admiration à la persé-

cution ! De telles sautes de jugement, effets d'un caractère impulsif et mal équilibré, ne sont pas dans le tempérament de Richelieu.

Relisons la dédicace d'*Horace*. Quelque large que soit la part qu'il faille faire aux compliments nécessaires dans des documents de ce genre, il est difficile de supposer que Corneille ait poussé l'inconscience jusqu'à se permettre des affirmations qui, sous sa plume, après les persécutions subies, du fait du ministre eussent passé aux yeux de Richelieu pour des manières d'impertinences ! Car parler au cardinal de « tant de bienfaits » qu'on a reçus de lui, lui dire : « C'est de Votre Éminence que je tiens tout ce que je suis ; » déclarer que « le changement qu'on remarque dans mes ouvrages depuis que j'ai l'honneur d'être à Votre Éminence n'est autre chose qu'un des effets des grandes idées qu'elle m'inspire, » ce serait, au lendemain des excès des libelles cités plus haut, s'ils ont été inspirés par Richelieu, et après la condamnation plus ou moins rigoureuse de l'Académie, si elle a été imposée par le ministre, répondre à des procédés discourtois par du persiflage et des railleries ! Richelieu n'était pas homme à se laisser moquer de lui.

On pourrait relever bien d'autres preuves. Richelieu a continué à faire payer à Corneille la pension qu'il lui avait donnée, et, sans doute, ce ne serait là, de sa part, qu'une élégance de grand seigneur dédaigneux des mesquineries. Mais, lorsque Corneille, dans une lettre du 23 décembre 1637, au sortir des ignominies de la lutte, donne ses indications à Boisrobert sur la façon dont celui-ci devra lui faire tenir à Rouen les arrérages de la pension que lui sert Richelieu, on a quelque hésitation à croire que le poète, auquel nous devons les plus beaux accents de fierté de notre langue, se soit abaissé à ce geste intéressé d'une dignité douteuse.

Dans les années qui suivent, Corneille continue toujours à n'employer en parlant de Richelieu que des termes de déférence, de reconnaissance, d'attachement. Le cardinal a exprimé le désir, nous l'avons vu, afin d'arrêter complètement la lutte, que Corneille ne répondit pas aux *Sentiments de l'Académie*. Corneille s'incline avec empressement. « Je me tairai, dit-il, par respect. J'aime mieux les bonnes grâces de mon maître que toute la réputation de la terre. » Il est si soucieux de ne pas déplaire à son bienfaiteur que, pris d'un scrupule, il demande à Boisrobert de ne point montrer sa lettre à « Monseigneur, » au

cas où elle contiendrait quelque mot « qui pût être mal reçu de Son Éminence. »

Corneille vient d'appeler Richelieu « mon maître : » dans sa dédicace d'*Horace* il a écrit : « J'ai l'honneur d'être à Votre Éminence. » Ces expressions ont un sens assez précis au XVIIe siècle. Elles indiquent que celui qui les emploie ne se tient pas pour étranger à la personne dont il parle, mais se considère comme attaché à elle par des liens particuliers d'obéissance et d'affection qui, toutes proportions gardées, rappellent, un peu, ceux de la *gens* à l'époque romaine. Corneille dit appartenir à Richelieu, au service duquel il s'est voué par de tendres sentiments de gratitude et de dévouement. De 1637 à 1642, telles seront ses dispositions constantes. Il n'y a aucune trace du contraire.

Aussi s'explique-t-on qu'au moment de la mort du cardinal, un ami du poète, Claude Sarrau, conseiller au Parlement de Paris, lui écrive, dans une lettre du 12 décembre 1642, qu'il se doit à lui-même de composer un poème à la gloire du grand homme qui vient de disparaître. « Beaucoup le pleureront, lui dit-il, mais personne n'a plus à le pleurer que vous. Si Son Éminence eût vécu, elle vous eût couronné de lauriers. Elle admirait profondément vos œuvres. Vous avez beaucoup perdu en la perdant. » Sarrau, intime de Corneille, devait bien savoir ce qu'il en était des sentiments réels de celui-ci à l'égard de Richelieu.

Ainsi, le faisceau considérable des faits et des textes positifs, directs, émanant des intéressés, concordant tous ensemble, et s'enchaînant les uns les autres, amène le critique à constater que Richelieu ne paraît pas avoir éprouvé le moins du monde à l'égard de Corneille la jalousie qu'on lui prête, et exercé contre lui la persécution que l'on a tant de fois racontée. D'où vient donc la thèse opposée? Il reste à nous demander quelle en est l'origine et si l'autorité sur laquelle elle se fonde est à ce point décisive qu'elle nous oblige à considérer, d'un coup, comme complètement caduque et inexistante, la masse des preuves qui viennent d'être exposées.

COMMENT NAÎT UNE LÉGENDE

Cette thèse a pour source un récit, celui de Pellisson. Pellisson, ayant publié son *Histoire de l'Académie* en 1653, ceux de

ses contemporains dont on pourrait invoquer le témoignage, comme Tallemant des Réaux et les autres, ne se sont visiblement inspirés que de lui et se sont bornés à le copier. Les frères Parfaict, dans leur *Histoire du Théâtre français*, ont déjà bien remarqué que le récit de Pellisson « sert de fondement à tout l'article de la querelle du *Cid*. »

Or, Pellisson avait douze ans quand les faits dont il parle se sont passés. Il vivait au fond du Languedoc, à Castres-sur-l'Agout. Il n'a donc rien su que par ouï-dire. Venu à Paris en 1652, et ayant acheté une charge de secrétaire du Roi, — quoique protestant, — c'est à vingt-huit ans, que, pour se faire connaître, il a entrepris son *Histoire de l'Académie française*, qu'il a publiée au bout d'un an de séjour. Cette histoire est digne de foi, tant que l'auteur suit les registres de l'Académie aujourd'hui perdus. Pour toutes ses autres assertions, il faut le contrôler.

Au moment où Pellisson écrivait, la mémoire de Richelieu était violemment attaquée. Celui que Gui Patin appelait « le rouge tyran » était traîné sur la claie. Nul n'osait prendre sa défense, tellement l'opinion publique déchaînée contre lui se refusait à admettre aucune contradiction. Un jeune auteur qui voulait réussir n'avait pas à ménager le personnage. Pellisson va donc mettre à sa charge l'affaire qui nous occupe. Mais, notons-le avec soin, il indique bien en commençant qu'il ne se fait, sur ce point, que l'écho d'un on-dit dont il laisse entendre qu'il n'est pas autrement sûr.

Expliquant en effet la jalousie qu'a excitée chez les concurrents de Corneille le grand succès du *Cid*, il écrit : de cette jalousie « *plusieurs ont voulu croire* que le cardinal lui-même n'en avait pas été exempt. Pour moi, sans examiner si cette âme, toute grande qu'elle était, n'a point été capable de cette faiblesse, je rapporterai fidèlement ce qui s'est passé, *laissant à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra et de suivre ses propres conjectures.* » Ainsi, il parle de « conjectures : » il laisse chacun libre de croire ou de ne pas croire ce qu'il va dire : il n'ose pas affirmer que « la grande âme de Richelieu » ait été capable de « cette bassesse. » Il continue : Scudéry publia ses *Observations* « ou pour se satisfaire lui-même, ou, *comme quelques-uns disent*, pour plaire au cardinal. » Il ajoute : « Le cardinal *sembla* pencher du côté de Scudéry. » Ainsi, les sentiments hostiles de Richelieu contre Corneille ne sont pas, pour

Pellisson, des faits avérés, indéniables, mais des bruits qu'il rapporte, des « conjectures, » qu'il nous laisse libres, encore une fois, de croire ou de ne pas croire.

Il est vrai, après ce préambule plein de précautions, Pellisson se donne plus librement carrière et il finira par raconter avec plus d'assurance que le ministre a été jaloux de Corneille, qu'il a voulu le persécuter et qu'il a exprimé le désir exprès que l'Académie le condamnât sévèrement. L'histoire littéraire n'a retenu que ces dernières affirmations sans faire attention aux réserves prudentes du début. La critique historique, préoccupée de l'ensemble des témoignages accumulés plus haut et contraires, penchera à faire davantage état des hésitations premières qu'éprouva l'historien de l'Académie pour mettre en doute son autorité sur des faits que tant de textes contredisent.

Mais Pellisson invoque ensuite le témoignage de Corneille lui-même. Il écrit : « Corneille a toujours cru que le cardinal et une autre personne de grande qualité avaient suscité cette persécution contre *le Cid.* » On ignore quelle est cette autre personne. Et pour prouver le sentiment de Corneille dont il parle, Pellisson cite non une lettre du poète toujours vivant et qu'il aurait bien pu consulter, mais deux textes de lui : l'un est une courte phrase que le poète aurait écrite à propos d'*Horace* qu'il était paraît-il, question de faire juger par l'Académie, comme l'avait été *le Cid :* « *Horace*, aurait dit Corneille, fut condamné par les duumvirs, mais il fut absous par le peuple. » Quels sont ces duumvirs? L'un d'eux, dit-on, serait Richelieu, et l'autre, on ne sait toujours qui. L'argument est trop vague. Il est surtout en contradiction formelle, pour ce qui concerne Richelieu, avec l'accueil qu'a fait le cardinal à *Horace* et la dédicace de la pièce acceptée par lui.

Le second texte est le célèbre quatrain que Corneille aurait écrit après la mort de Richelieu :

Qu'on parle bien ou mal du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien :
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Ces vers, qui n'ajoutent rien à la gloire de notre grand poète, ne sont connus que par cette citation de Pellisson. Sont-ils vraiment de Corneille? A supposer qu'ils soient de lui, leur

sens est-il assez précis pour s'appliquer exactement aux faits qui ont été énumérés et les rendre tous sans valeur ? Après la mort de Richelieu a pullulé contre le cardinal un fatras d'épigrammes, épitaphes, bouts rimés, analogues à ces vers et qu'on a attribués aux uns et aux autres. Corneille, dira-t-on, n'a pas protesté. Nous l'ignorons. Il ne nous reste qu'une trentaine de lettres de lui, ce qui est bien peu. Il ne pouvait revendiquer la propriété littéraire qui n'existait pas en ce temps-là. Devait-il intenter une action au Parlement? L'affaire eût été bien disproportionnée ! A un moment où des procès retentissants relatifs à la succession de Richelieu donnaient lieu à la barre à des réquisitoires d'une violence extraordinaire contre le cardinal, sa famille, ses amis, — ce qui réjouissait tout Paris, — il eût été imprudent à Corneille de venir revendiquer le titre dangereux de créature reconnaissante du ministre détesté pour s'exposer, par là, à tout ce qu'on devine. Un plus héroïque que « le pauvre M. Corneille » se fût tu. Le silence incertain du poète n'est pas décisif.

Ceci l'est davantage : contre les vers cités par Pellisson, nous avons, en quelque sorte, le témoignage de Corneille. Il a déclaré à Richelieu dans sa dédicace d'*Horace :* « Après tant de bienfaits que j'ai reçus de Votre Éminence, le silence où mon respect m'a retenu jusqu'à présent passerait pour ingratitude. » Voilà déjà des sentiments qui ne s'accordent pas avec ceux du quatrain. Le lendemain de la mort de son bienfaiteur, devant le débordement d'invectives de ceux qui auparavant l'exaltaient, Corneille, dans une pièce longtemps inconnue, retrouvée par M. C. Urbain et publiée par lui dans le *Bulletin du bibliophile* de 1890, s'écrie indigné, s'adressant au cardinal :

J'en vois après ta mort, par un noir attentat,
Changer tout leur encens en lâches impostures...

Il condamne ceux-là et les flétrit, se condamnant ainsi lui-même, s'il a écrit les vers que lui attribue Pellisson : et il continue, semblant annoncer une œuvre considérable qu'il projette à la gloire de Richelieu, et démentant par là ce qui est annoncé dans le quatrain, à savoir qu'il ne parlera plus du cardinal, ni en bien, ni en mal :

Et quand quelqu'un s'efforce à couronner ta mort,
J'estime son ardeur sans suivre son effort,
Et je dis qu'il fait bien, mais je pense mieux faire.

Les deux preuves, donc, sur lesquelles s'appuie Pellisson sont insuffisantes et par suite les assertions qu'il en déduit ne sont pas à ce point certaines qu'elles suffisent à elles seules pour nous faire déclarer imaginaire toute la trame continue de faits concordants qui ont été exposés plus haut.

Représentons-nous bien la passion unanime de l'opinion contre Richelieu après sa mort. Dans des mouvements violents de ce genre, il n'est accusation qui ne trouve crédit contre un homme public profondément impopulaire. Nul de ceux qui eussent pu démentir les fables imaginées contre Richelieu, gens plutôt modestes, peu nombreux, appartenant à cet entourage du cardinal que le ministre avait habitué au silence, n'eût osé intervenir : Corneille ne l'eût pas osé lui-même. S'ils avaient parlé, on ne les aurait pas écoutés. Louis XIII et Richelieu ont dix fois protesté, dans des actes publics, solennels, contre la légende qui représentait déjà, de leur vivant, le premier comme l'esclave du second. Ni les contemporains, ni l'histoire n'ont entendu ces protestations. L'auteur du *Cid* se faisant le défenseur du cardinal aurait-il été plus heureux ? — on veut en douter. Il a donc laissé dire. Quel homme d'État, même aujourd'hui, ne voit s'accréditer à son sujet, des erreurs dont, malgré les facilités que procure la presse, il est souvent impuissant à faire accepter le démenti et qu'il finit par subir. On était moins armé au XVIIe siècle. Le mystère impénétrable qui entourait la royauté et les ministres, surtout Richelieu, rendait aisées les calomnies et difficiles les rectifications. La passion populaire, plus forte, a accueilli le récit de Pellisson, qui est devenu une vérité admise, incontestable. Le XVIIe siècle l'a cru. Corneille, secrètement flatté, peut-être, de ce qu'une polémique dont le souvenir devait être quelque peu pénible pour son amour-propre, fût présentée sous un aspect semi-politique qui lui donnait un beau rôle, continuait à laisser dire. Ni Boileau, né en 1636, l'année du *Cid*, ni La Bruyère, né en 1645, huit ans après, ne songèrent à contrôler : le fait paraissait trop bien établi. Ils suivirent. Boileau écrit les vers fameux :

> En vain contre le *Cid* un ministre se ligue,
> Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Et La Bruyère, à son tour, au chapitre des *Ouvrages de l'esprit :* « Le *Cid* n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a

été celle de l'admiration. Il s'est vu plus fort que l'autorité et la politique qui ont tenté vainement de le détruire. » Le XVIIIe siècle, héritier des sentiments hostiles à Richelieu de l'âge précédent, a, plus délibérément encore, accepté la tradition. En vain, les frères Parfaict, eux attentifs davantage, avaient insinué des doutes sur les « vraisemblances » du récit de Pellisson. On ne les écouta pas. Le XIXe siècle allait renchérir en faisant intervenir les raisons politiques. Richelieu, dirent Michelet et Guizot, avait été profondément atteint par l'immense succès du *Cid*, « il avait été le vaincu de la pièce ! » Et un autre ajoutait : le cardinal avait été « frappé à une effroyable profondeur : la blessure devait rester incurable ! »

Richelieu aurait été bien surpris, s'il avait su le rôle que devait lui faire jouer l'Histoire dans un incident auquel il ne paraît avoir prêté qu'une attention minime, et surtout en se voyant accusé d'une telle jalousie à propos du succès de la pièce de théâtre d'un jeune poète ! Il n'était pas jaloux. Le meilleur historien de son ministère, au XVIIIe siècle, le P. Griffet, parlant d'une semblable accusation au sujet des prétendus efforts qu'aurait faits Richelieu pour empêcher le P. Joseph et Mazarin d'être cardinaux, écrivait : « Sa conduite a toujours fait voir qu'il était exempt de cette bassesse de sentiments qui fait craindre le mérite des autres à ceux qui n'en ont pas. »

Si Richelieu n'a pas persécuté Corneille, s'il ne l'a pas haï, s'il l'a, au contraire, admiré, protégé et comblé de faveurs, la vérité paraîtra plus vraisemblable que la légende et mieux à l'honneur de l'illustre ministre et du poète !

LOUIS BATIFFOL.

POÉSIES

LA GUIRLANDE MARINE

HOMO DUPLEX

I

Je gagne vers midi le haut du promontoire
Où, caché par les pins, verdoyante prison,
Comme un faune rieur que grise la saison,
J'écrase entre mes dents la figue obèse et noire.

Puis je regarde au loin, plissant sa souple moire,
La rondeur de la mer emplir tout l'horizon,
Et dans mes sens, repris par l'antique frisson,
L'urne d'or du soleil verse sa chaude gloire.

Je suis aux premiers jours de la terre : j'entends
La danse des sylvains, sous les myrtes flottants ;
La volupté gémit, une flûte se pâme :

Puis des sistres aigus font résonner les bois,
Aphrodite surgit de l'écume, et je vois
Sa chair, rosier de feu, qui fait flamber mon âme.

II

Mais lorsque le croissant se courbe dans le ciel,
Lorsque l'Angélus tinte, et meurt et se prolonge,
Cette fête insolente obscurcit son mensonge :
Lentement la syrinx assourdit son appel.

Une grave douceur baigne mon cœur charnel,
Le suave fantôme au fond des eaux se plonge ;
L'étoile de Marie, en un halo de songe,
Attire ma raison vers le surnaturel.

J'entends distinctement l'appel de l'Invisible !
Je vois s'évanouir, aussi prompt qu'un éclair,
Le tumulte pompeux de l'univers sensible.

Et le myrte païen, chargé de fruits, l'hiver,
Offre mystiquement à ma ferveur ravie
Le symbole chrétien de l'éternelle vie.

L'ÉNIGME

Une aile sur la mer, une aile solitaire,
Palpitante, au milieu d'une étrange torpeur...
Les choses ont perdu leur robe de vapeur,
Mais le soleil ne fait qu'augmenter leur mystère.

Le sommeil chatoyant des eaux et de la terre,
Tant d'immobilité, tant d'ors et tant d'ardeur,
Inexplicablement inquiètent mon cœur,
Et j'aspire à la nuit dont l'ombre désaltère.

Mais à quoi bon rêver à ses baumes épars ?
La plage resplendit de multiples regards,
Dans chaque grain de sable un prodige étincelle.

Et là-bas, ce rocher au robuste contour,
Comme un sphinx de granit, couronné par le jour,
Propose à ma pensée une énigme éternelle.

RONDEL

La trace de ton pied, sur le sable des plages,
S'efface au vent léger qui la touche de l'aile :
Chaque seconde rend l'empreinte moins fidèle,
Et la vague bientôt la recouvre d'herbages.

Les chevaux de la mer aux crinières sauvages
Apaisent devant toi leur fougueuse querelle :
La trace de ton pied, sur le sable des plages,
S'efface au vent léger qui la touche de l'aile.

Par l'espace attiédi, la neige des nuages
Fait fondre sa candeur presque immatérielle,
Et l'azur transparent ne conserve rien d'elle ;
Mais moi, je vois toujours, charme de ces rivages,
La trace de ton pied, sur le sable des plages.

MARSYAS

Lassé de contempler les stériles prairies
Que déroule la mer,
J'ai gagné les vallons dont les herbes fleuries
Aromatisent l'air.

Là, j'ai baigné mon cœur en de vertes féeries,
Loin du rauque concert
Qui, tout à l'heure encor, froissait mes rêveries
De son archet de fer.

Mais lorsque vint le soir illuminer les cimes,
Et noircir les ravins,
Le front pacifié par les rayons ultimes,

J'ai cru voir, suspendue au plus rouge des pins,
La peau de Marsyas, dans l'or crépusculaire,
Éterniser l'horreur d'une antique colère.

LE VOYAGE

Je ne vois plus les fleurs dont je sens encor l'âme,
Ni les rameaux tressant autour de moi leur dôme :
Par les sentiers obscurs erre, léger fantôme,
Le souvenir du Jour dont je garde la flamme.

Prestigieuse, avec une haleine de femme,
La nuit fait des jardins son humide royaume,
Et tandis que la mer solennise son psaume,
L'ardeur des daturas charnellement se pâme.

Mais le ciel resplendit, plein d'astres, et je songe,
Qu'elle rayonne aussi dans l'infini, la Terre,
Qu'en sereines clartés, son éclat s'y prolonge :

Et, le front rafraîchi par ses nocturnes voiles,
Je me sens, à travers l'éblouissant mystère,
Porté, par une étoile, au milieu des étoiles.

LE RETOUR AU CRÉPUSCULE

Vous ne m'en voulez pas si mon âme parfois
Dans l'ombre se retire,
Et si même la fleur qui sourit à vos doigts
Ne me fait plus sourire.

Il est de certains jours où le seul bruit des mots
M'offense et me chagrine ;
Où la musique même, aux suaves sanglots,
N'est plus ma sœur divine.

Vous ne m'en voulez pas si la douce amitié,
Comme un ange visible,
Ne défait pas le nœud dont apparaît lié
Mon cœur trop insensible.

Vous laissez mon esprit, dans un secret exil,
S'enivrer de lui-même,
Oublieux du plaisir, au sceptre puéril,
Au pâle diadème.

Vous ne m'en voulez pas de contempler la mer,
Calme ou bouleversée,
L'être tout frémissant au sublime concert
De ma propre pensée.

Vous ne m'en voulez pas, seul, parmi les rochers
Que le flot âpre entame,
De chercher les joyaux que les dieux ont cachés
Dans le fond de mon âme.

Vous ne m'en voulez pas de rester loin de vous,
Penché sur le mystère,
Pareil à ces pêcheurs dont les engins jaloux
Fouillent la vague amère,

Car vous savez qu'à l'heure où s'étoilent les cieux,
Fatigué des abîmes,
Je vous rapporterai des trésors merveilleux
Au filet de mes rimes.

LES BAMBOUS

O graciles bambous, époux de la lumière,
Qui livrez au zéphir vos cheveux délicats,
Cependant que la mer se plaint au loin, tout bas,
Et parfume d'embruns la brise printanière :

Sage selon le ciel, et fou selon la terre,
Laissez-moi prendre part à vos jeunes ébats,
O graciles bambous, époux de la lumière,
Qui livrez au zéphir vos cheveux délicats.

Vous frémissez encor de l'averse dernière
Qui vous pare un instant de mobiles éclats,
Et les futurs hivers ne vous flétriront pas,
Végétaux délivrés du poids de la matière,
O graciles bambous, époux de la lumière.

L'AUTEL

O vous, dont tous les pas sont enlacés aux miens,
Et dont les doigts sont prompts à tresser des guirlandes,
Récoltez avec moi ces thyms et ces lavandes,
Et mêlez-y l'ardeur des feuillages païens.

Amoncelez pour moi, sur cette haute pierre,
La vigne dont l'automne orne les bras nerveux,
Le pin, dont chaque écaille est comme une paupière,
Et le genévrier aux hirsutes cheveux.

N'oubliez pas surtout d'ajouter à leur gloire
Le coquillage où chante une peine illusoire,
Et des fucus encor tout alourdis de sel,

Car il me faut, pieux, dans l'ombre qui s'allonge,
Fidèle à la clarté d'un suave mensonge,
Aux nymphes de la mer élever un autel.

LE LINCEUL

Toute blanche, pareille à l'esprit délivré
De sa gangue charnelle,
Cette mouette errant dans le matin nacré
A caressé les flots des candeurs de son aile.

Mon âme bien longtemps séduite par ses jeux
A suivi ses caprices,
De la plage sonore où, près des chardons bleus,
Des ondes de velours mouraient avec délices.

Mais brusquement l'oiseau, sous le plomb d'un chasseur,
Tomba, parmi les vagues,
Et tout le jour je vis son cadavre obsesseur
Éclairer les sillons marins de pâleurs vagues.

Elle m'assombrissait le faste universel,
Quoique aperçue à peine,
Cette tache ténue à l'aspect irréel,
Que faisait osciller une houle incertaine.

Les beaux rythmes heureux ne chantaient plus en moi,
Et mes strophes blessées
D'une inerte douleur augmentaient mon émoi :
Quelques gouttes de sang écrasaient mes pensées.

Mais le déclin du jour versa sur mon chagrin
Sa mystique influence :
Le calme vespéral rendit mon cœur serein,
Par sa sombre magie et sa magnificence.

Et je sentis des pleurs monter jusqu'à mes yeux,
O voluptés secrètes,
Quand la mer ne fut plus, sous la pitié des cieux,
Qu'un fluide linceul tissé de violettes.

LE NAUFRAGE

La science et l'amour se partagent mon cœur :
Aux murailles des cieux, je lis partout des signes ;
Par delà les couleurs et par delà les lignes,
D'un visage divin j'entrevois la lueur.

L'Éden veloute encor le doux fruit que je mange :
La nouveauté du monde éblouit mon esprit,
Tout s'anime à mes yeux, la pierre me sourit,
Le silence me frôle avec des ailes d'ange.

Le rêve et la raison se fiancent en moi :
Je sais que la matière est la sœur de mon âme,
Et que dans l'invisible est sa suprême loi.

Aussi je vais sans crainte, en chantant, sur la lame,
Et je songe, devant l'horizon, noir ou bleu :
« Je ne puis naufrager que dans le sein de Dieu. »

L'INACCESSIBLE

Aujourd'hui, c'est en vain que sourit le gazon,
Comme un tapis fleuri pour la danse des Heures ;
En vain que le troène, orgueil de la saison,
Attire mon espoir vers le plus doux des leurres.

C'est en vain que le cyste éclaire les sous-bois,
Et que les lys, nimbés d'une pâle lumière,
Prolongent leur extase et s'inclinent parfois,
Pareils à des esprits immortels en prière.

Mon cœur est insensible au charme des pêchers
Qu'entoure le labeur musical des abeilles ;
Que me font ces rameaux où des nids sont cachés ?
Tant de parfums et tant de fragiles merveilles ?

Car je suis, malgré moi, l'amant de l'infini :
Le bonheur s'évapore au feu de mon haleine,
La grâce des jasmins, sous mon doigt, se ternit,
Je préfère toujours la fleur la plus lointaine.

Et ce matin, devant ces vergers et la mer,
Je songe aux plis secrets de l'Alpe verte et rude,
Où le rhododendron, rajeuni par l'hiver,
Remplit de sa ferveur la haute solitude.

CLAIR DE LUNE

Par l'espace tranquille expire en faible plainte
Le chant du jour qui meurt :
La terre vaporeuse et le soir d'hyacinthe
Unissent leur langueur.

Ils sèchent sur l'arène,
Les filets fatigués de labourer la mer,
Et l'heure élyséenne
Enlève au vent marin tout ce qu'il a d'amer.

On dirait que s'éveille
Une douceur vivante aux profondeurs du ciel,
Et l'âme s'émerveille
A voir naître dans l'ombre un jour surnaturel.

Des anges ou des muses
Éclairent par instants les grands sapins obscurs,
Et sur les rochers durs,
Des pieds blancs font briller des lumières confuses.

Mais l'onde qui s'émeut
Magiquement allume un lumineux sillage,
Car, là-bas, peu à peu,
Séléné pâle y met son incertaine image :

Le zéphire s'endort,
Et tandis que s'éveille une lyre étouffée,
La lune aux cheveux d'or
Oscille sur les flots comme le chef d'Orphée.

ALFRED DROIN.

UNE AMITIÉ DE BALZAC

CORRESPONDANCE INÉDITE

V (1)

Nous avons laissé Balzac débarquant à Genève le 18 décembre 1833 pour courtiser la comtesse Hanska, sa nouvelle conquête (2). Cependant M[me] Carraud, appelée à Frapesle par la mort de son père, écrivait au romancier :

Frapesle, le 4 janvier 1834.

J'ai eu une joie bien fugitive, mon cher Honoré; Auguste m'écrivit qu'il était arrivé à la Poudrerie une lettre à votre adresse; et, comme il supposait que vous la suivriez de fort près, il fit préparer votre appartement. Mais hélas! il y a quatre jours, on me renvoya d'Angoulême la lettre de Laure, qui a détruit tous mes enchantements. Vous devez avoir reçu les deux lettres qui étaient pour vous. Je ne sais si vous avez reçu celle que je vous ai écrite d'ici, où je vous parlais de la perte que j'ai faite et du changement qu'elle apportait à mon existence. Je vais retourner à la Poudrerie pour la quitter. J'ai mille raisons de m'en réjouir. Depuis mon départ, il y eut une scène violente chez les voisins, scène dont les suites ont manqué être fatales à la pauvre dame; elle a été agonisante pendant trois jours, étendue sur un matelas dans sa salle à manger.

Si vous êtes en Suisse, je n'espère pas vous voir à Angoulême; sans doute, en rentrant en France, vous aurez mille

Copyright by Marcel Bouteron, 1922.

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1922, 15 janvier, 15 février et 1er mars 1923.

(2) Le séjour de Balzac à Genève a été raconté par le vicomte de Lovenjoul dans *Un roman d'amour*, Paris, C. Lévy, 1896, in-12, p. 96.

choses à régler, et le matériel de votre vie éclipsera momentanément les exigences de vos affections. Si vous ne pouvez satisfaire au désir que j'ai de vous voir promptement, au moins, *caro*, rendez-vous à ma prière réitérée de me donner du 15 mai au 15 juin. Si vous étiez un gastronome, je n'insisterais pas, parce que, en province, ce mois est peu favorable ; mais vous vous prêtez avec si bonne grâce à nos habitudes simples, que j'ai confiance en la réussite de mon vif désir de vous avoir pour témoin du retour à la vie de mon petit éden. Vous y aurez une chambre toute prête, complète ; le parloir sera aussi définitivement arrangé, ainsi que le billard, sauf les papiers qui resteront encore, faute d'argent pour les remplacer. Je vous demanderai grâce pour le reste. Venez donc, Honoré. Cette mort m'a apporté mille douleurs; outre celle d'un lien rompu, il y a eu des détails rebutants. Il me faut quelques jours de contact avec de belles âmes pour me remettre. C'est donc à une œuvre d'affection que je vous convie ; je vous en serai profondément reconnaissante.

Puisque vous avez pu quitter Paris, c'est que vos affaires vont bien ; tant mieux, mon cher ami, puissent tous les frottements disparaître de votre vie ! Je vais voir, aussitôt arrivée chez moi, à me procurer vos derniers ouvrages. Quand je vous lis, il me semble que cette communication n'est que pour moi, et j'en jouis comme de pensées émises pour moi toute seule ; et l'habitude de voir vos livres sur mes tablettes n'a point détruit cette bonne illusion. Ce sera donc une nouvelle participation de votre être moral, qui va me donner des joies dont j'ai vraiment bien besoin pour me remettre un peu en équilibre.

Adieu, bien cher, que 1834 vous sourie et vous apporte tous les plaisirs dont vous êtes le plus avide ! Mon amitié ne peut rien vous promettre de plus qu'elle ne vous a donné l'année précédente, mais aussi elle ne vous offrira jamais moins.

Je vous suis toute acquise, mon cher ami.

ZULMA.

Le 23 janvier 1834, Mme Carraud, de retour à la Poudrerie, lui écrit de nouveau :

Nous avons eu bien peur, mon cher Honoré : Mme Grand-Besançon a fait une fausse-couche, accompagnée de circonstances si graves que nous avons craint de la perdre. C'est vous

dire que je lui donne tout mon temps, et vous ne m'en voudrez pas si je vous ai négligé, vous heureux, pour elle souffrante. La voilà sauvée encore une fois, si son entourage ne tente pas quelque funeste expérience sur elle. Dans cette crise morale de toute cette maison, j'ai découvert que la grande demoiselle (1) n'a pas d'âme, et je ne me chargerais pas maintenant de la marier à un homme qui demanderait autre chose au mariage qu'une maîtresse qui lui fit des enfants. Dans six semaines, j'aurai dit adieu à cette Poudrerie pour ne la plus revoir, et je me jetterai dans la vie agricole (2), si nuancée pour qui y assiste, si terne pour qui la voit de loin. Je crois, cher, que vous la redoutez un peu, car vous me donnez un *peut-être* affligeant, sur lequel je ne devais pas compter : vous m'aviez promis une visite, et dans les douze longs mois qui composent cette longue année, vous ne pouvez en désigner un à me consacrer. Vous aurez pourtant une bonne petite chambre à Frapesle, et, si vous n'avez pas oublié l'amitié des propriétaires, vous devez espérer quelque plaisir de ce séjour. J'ai lu vos deux volumes. Oh! la *Femme abandonnée* (3)! Excepté une odieuse réflexion de Gaston, tout y est admirable. Vous n'aurez pas souvent de semblables inspirations. Je suis glorieuse de *la Grenadière* (4). C'est vraiment digne de vous. Cette bienheureuse libération n'arrive donc point, malgré vos efforts? C'est odieux, toujours marcher, et ne pas arriver! J'ai une prière à vous faire. Je serais extrêmement heureuse de recevoir M[me] de Berny. Je ne puis lui faire une invitation que je ne pourrais motiver convenablement, ne la connaissant pas. Il faut donc que vous m'aimiez assez pour me l'amener, pour lui persuader que chez moi ce sera chez vous. Ici, je n'aurais osé insister, à cause du voisinage investigateur; mais à Frapesle, elle sera une connaissance à moi, et l'on n'ira pas plus loin. Dites, Honoré, le voulez-vous, le pouvez-vous? Vous travaillerez bien plus fructueusement aux côtés de votre bon ange et loin des misères comme des joies de Paris. Au mois de mai, votre chambre sera prête ; puis nous avons de bonnes vendanges, et ce n'est pas sans mérite pour un

(1) Thérèse, la fiancée manquée du relieur Spachmann.
(2) A Frapesle.
(3) *Scènes de la vie de province*, t. II (*Études de mœurs au XIX[e] siècle*, t. VI); Paris, Veuve Ch. Béchet, 1833 (daté de 1834), in-8 (Éd. L. Conard, t. IV).
(4) *Ibid.* (Éd. L. Conard, t. IV.)

parisien. Adieu, Honoré, je retourne auprès de la malade; courage et santé, et mémoire aussi.

ZULMA.

« Aller à Frapesle? Mais certes, répond Balzac toujours à Genève. Mon Dieu, vous êtes angéliquement bonne d'avoir songé à celle que tous mes amis (je veux dire ma sœur et Borget) nomment mon bon ange... (1) » Il s'excuse d'être resté si longtemps sans écrire. Mais il a pensé à Mme Carraud, il a même parlé d'elle avec orgueil « en me félicitant, dit-il, d'avoir une seconde conscience en vous. » Pourquoi Mme Carraud ne lui parle-t-elle pas de la pauvre *Eugénie Grandet*, qui peint si bien la vie de province? Il lui enverra bientôt un nouveau conte drôlatique, *Berthe la repentie*. L'Allemagne a acheté deux mille *Louis Lambert*, la France n'en a pas acheté deux cents! Et cependant Balzac est en train de composer *Séraphita!* Il est toujours accablé de travail et rentrera directement à Paris; mais en mai, pour la Saint-Honoré, il promet d'être à Frapesle, auprès de ses amis. Le 8 février, de la Poudrerie, Mme Carraud lui répond :

Vraiment, mon cher Honoré, j'avais besoin d'une lettre de vous; quand ma pensée se reportait vers Genève, je n'étais pas contente de moi ; j'éprouvais quelque chose qui ressemblait à du remords. Expliquez ce phénomène moral! Était-ce parce que je m'en veux toujours, quand je ne suis pas à votre unisson dans mes jugements ? Pourtant, j'ai la vanité de me regarder comme une portion de votre conscience. Je me dis que, prévenue d'une idée, l'ayant considérée sous son aspect principal, la perspective déforme peut-être les autres. Puis, je ne me crois le goût nullement altéré par les préjugés du monde. Il est des choses sur lesquelles je ne saurais asseoir d'opinion, et celles-là, je n'en parle pas, reconnaissant bien mon insuffisance. J'attache beaucoup d'importance à mes impulsions, parce que j'ai foi en ma nature primitive, qui n'a point été faussée par une éducation précoce. *Eugénie Grandet* (2) m'a beaucoup plu. Si ce n'est pas la femme séduisante, c'est la femme vraie, dévouée, comme beaucoup le sont, sans éclat. L'illumination de son esprit, à la première sensation de l'amour, est vraie aussi, très vraie. J'aurais mieux aimé qu'elle ne se mariât qu'à un homme

(1) *Correspondance*, I, 266 (Genève, 30 janvier 1834).

(2) Parue dans le premier volume des *Scènes de la vie de province* (*Études de mœurs au XIXe siècle*, t. V); Paris, Veuve Ch. Béchet, 1834, in-8 (Édition L. Conard, t. VIII).

estimable, puisque son mariage n'était qu'un legs (1). Le cercle des Grandet est vrai aussi, dans leur obsession de l'héritière et dans leurs cancans. La grande Nanon, admirable ! j'ai connu des servantes honnêtes qui volaient pour leurs maîtres avares ! Mme Grandet existe dans chaque ville de province. Cette femme, qui a tout donné à un mari qu'elle aime médiocrement, même son être moral, qui serait morte cent fois, si elle n'eût eu une fille, on la trouve partout. Il faut vivre en province, et observer un peu, pour être frappé du grand nombre de victimes de ce genre qui existent. Reste Grandet, c'est lui qui n'est pas vrai. D'abord, il est trop riche : en France, aucune épargne, aucune avarice ne peuvent amener, en vingt ans, en cinquante, à une pareille fortune. Il n'y a que la fortune de crédit qui va à tant de millions ; la fortune positive ne le peut, à moins qu'elle ne soit héréditaire, et dans un pays où l'hérédité égale n'existe pas. Vous n'avez pas eu de type réel pour cela. Puis, il est impossible à un homme d'accaparer autant d'or monnayé en France, où il y en a si peu, et surtout de l'accaparer en secret ; ce serait une révolution financière qui mettrait le trouble partout, et dans le commerce et dans l'administration. Comme avare, Grandet n'est pas vrai, il n'est que petit et pauvre. Un avare millionnaire qui a une intelligence assez vaste pour suffire à d'aussi immenses spéculations, et en même temps au détail de sa maison (et en cela, il est dans la réalité), cet avare-là ne dit pas à sa femme : *Mange, cela ne coûte rien*. Il n'entame pas le pâté, il le laisse gâter ; il ne l'apporte sur la table que moisi. Je vous mettrai en relations avec des avares millionnaires, à un ou deux millions seulement ; vous les verrez me dire, quand je voudrai servir quelque pièce sortable : « Oh ! de grâce, n'entamez pas cela, gardez-le ! » et souffrir quand le couteau s'y enfoncera ; puis, la chose servie, en manger avec timidité. L'avare, c'est l'oncle Robin de M. Périolas, ramassant tous les brins de paille qu'il trouve, pour faire du fumier ; buvant l'Hermitage de son crû, à quatre cents francs la barrique (2), pour ne pas acheter du vin ordinaire à cent francs. Prêt à mourir, il se fait descendre dans sa vaste cuisine, parce que son escalier est étroit, lui

(1) Et non une véritable union : « Jurez, dit Eugénie Grandet à son mari, de ne me rappeler aucun des droits que le mariage vous donne sur moi... » (Éd. L. Conard, t. VIII, p. 479.)

(2) Et que Balzac ne dédaignait pas. (*Les Cahiers Balzaciens*, n° 1, 1923, p. 8.)

colossal en hauteur, et que, pour descendre sa bière, il faudrait deux hommes de corvée ; puis il désigne de vieilles planches pour son cercueil, parce que la vanité de sa femme et de ses enfants leur ferait employer des neuves ; il le fait confectionner devant lui et, se faisant apporter la boite aux vieux clous, il les donne lui-même, puis meurt en disant à sa femme ce qu'il faudra faire en vendanges, car leur fortune, c'est ce clos de l'Hermitage. Un autre avare (et je l'ai vu) prend les figues que sa femme a osé acheter à bon marché, les jette sur le fumier, afin que dans sa maison l'on ne s'accoutume point à ces friandises. Le reste d'*Eugénie*, le cousin, tout cela est bon, mais dans cette peinture vraie et nécessairement terne d'une vie terne, il ne faut pas que le premier plan soit aussi saillant. En province, rien n'est saillant. Jusqu'à vous, mon cher aristocrate, vous terniriez au brouillard d'une semblable existence. Les vertus, en province, sont profondes, mais sans éclat, on n'en a pas même la conscience.

La femme abandonnée, délicieux chef-d'œuvre, a pourtant une grosse tache qui vous a échappé. Quand Gaston sait qu'elle est partie, il se dit : « Si elle m'aime, etc... » Il ne peut ni dire, ni penser cela, où il n'est qu'un froid séducteur, et comme il est séduit, fort séduit, il ne peut faire cet affreux raisonnement, qui ne peut appartenir qu'à un roué. Cher, vous mettez trop d'esprit parfois, et vous savez bien, vous, analyste du cœur, que l'intelligence est une ; que, si elle se manifeste dans la passion, il ne reste plus rien pour ce qu'on appelle esprit. Les vies calmes permettent seules d'appliquer l'intelligence à toutes choses. Vous qui peignez la passion, mais qui ne l'éprouvez pas, il faut, bien cher, vous défier de votre exubérance d'esprit ; c'est par là que vous péchez, ce qui ne m'empêche pas de vous bien aimer, et sachez m'en gré, car je n'aime pas l'esprit, l'esprit tout pur ; c'est ce qui me fait détester *Gaudissart* (1). Comment vous, Honoré, qui nous avez « trônées » nous autres femmes, allez-vous imaginer que la plus bornée, la moins sensible d'entre nous puisse prêter son mari, infirme de l'infirmité la plus respectable, pour une mystification ?... Puis, votre sortie contre les auteurs contemporains m'a fait mal. Alors vous aviez dépouillé l'homme que nous aimons tant. Quelle que soit

(1) *Scènes de la vie de province*, t. II (*Études de mœurs au XIX[e] siècle*, t. VI) ; Paris, Veuve Ch. Béchet, in-8 (Éd. L. Conard, t. X).

Berthe la Repentie, ce ne sera pas *Blanche d'Azai* (1). Il n'est pas donné à un homme d'être visité deux fois par l'esprit gracieux et chaste qui vous souffla *le Péché Véniel*. Il y a là de quoi immortaliser un homme. Vous pouviez, tranquille sur l'avenir, quitter la plume après avoir écrit ce chef-d'œuvre. Que *Louis Lambert* se soit peu vendu, je le conçois, il est à la portée de peu de gens; puis vous l'aviez déjà fait imprimer ailleurs. Mais *le Médecin de campagne*, qui n'a qu'un défaut, celui d'être trop plein d'idées, trop *pâté*, si je puis dire, *le Médecin de campagne* devait avoir beaucoup de lecteurs, précisément à cause de ce défaut. Il y a là quelque diablerie de libraire. Votre procès vous a nui, en province surtout. Si j'avais été auprès de vous, je vous aurais dit : « Donnez le deuxième volume gratis à Mame, et prenez en échange le droit de l'appeler fripon. » Rien n'eût traîné en longueur. Enfin, c'est fait !

Que de fois j'ai rêvé la possibilité de vous offrir trente mille francs ; que de fois je me suis faite ambitieuse pour cela ! Et si je les avais eus, je vous les envoyais tout bonnement, car vous ne pouviez me refuser. Moi, je ne suis que votre amie. J'applaudis pourtant à votre résolution de ne devoir tout qu'à vous-même. Je suis heureuse de penser que vous donnerez relâche à cette active fabrication d'idées. Vous irez loin, dites-vous ; cela vous délassera la tête et vous laissera de bons souvenirs. Puis, vous, enfant de Paris, ne passerez pas une année sans y revenir, et nous, vos amis, vous reverrons. Je vais, en arrivant, arranger de suite mon parloir et votre chambre, et vous viendrez dater quelque chose de Frapesle, car à Frapesle, vous travaillerez ; la vie vous y sera facile et douce. Vous ferez une prière à votre bon ange, et s'il est miséricordieux, il viendra embellir votre séjour et vous exempter de toute préoccupation. Lisez-lui mon opinion sur *Eugénie Grandet* et *Gaudissart* ; je suis toute heureuse, quand je sais que je me rencontre avec elle pour le fond des choses, car, quant à la partie purement littéraire, je me reconnais indigne et n'y ai aucune prétention. J'ai vécu trop sérieusement, et trop solitairement, pour avoir étudié beaucoup les formes.

Carraud me charge de vous dire qu'il y a un moyen de vous soustraire au pillage belge (2) de vos livres ; c'est de les vendre

(1) Dans les *Contes drôlatiques*.

(2) En 1839, Balzac déclarait que « la contrefaçon belge lui avait enlevé douze cent mille francs. » (*Les Cahiers Balzaciens*, n° 1, 1923, p. 19.)

à Bruxelles, avant la France. Puis, le nombre d'exemplaires vendus épuisés, vous vendriez en France, et vous recueilleriez le prix de vos travaux ; il discutera cela avec vous quand nous vous posséderons. Je compte si bien sur votre amitié et je vous connais si bien que je ne crains pas, toute infime que je suis, de critiquer vos ouvrages, vos actions, sans la moindre appréhension de refroidissement de votre part. Nous sommes d'opinions différentes en tout, parce que nous sommes placés différemment dans le monde, et que nous sommes de complexion différente aussi. Mais cela ne touche en rien le sentiment que ressent un noble cœur pour un autre digne de le comprendre. Toutes vos tendres flatteries me touchent orgueilleusement ; je ne les refuse pas, parce que je vous aime assez pour satisfaire à tout ce qu'elles espèrent de moi ; et il y a quelque mérite à une femme, être incomplet, à aimer d'amitié franche et immuable.

Frapesle s'arrangera lentement, parce que les revenus sont minces, mais quels qu'ils soient, je sais que vous y serez bien, et comme j'y recevrai peu de monde, je tiens peu au luxe. Je n'aurai et ne puis avoir que le confort. Vous étrennerez mon billard; je n'emporte pas celui d'ici; j'en ai commandé un autre. Ma libération prochaine me donne une patience merveilleuse pour supporter les voisins. Madame a fait une fausse couche qui a failli lui coûter la vie, je crois vous l'avoir déjà dit; elle est tout à fait mieux; seulement, elle ne marche pas encore. — Le triste événement qui a marqué pour moi la fin de l'année a retardé l'achèvement de mon souvenir annuel. Quoique tardif, vous le recevrez avec plaisir, et pensez bien qu'à chaque point j'émettais une pensée pour vous. Ayez la précaution de remonter l'écran de bas en haut, afin que l'endroit de la broderie ne frotte pas le bois extérieur, puis ne le montez que jusqu'à la broderie du bas : il descendrait trop difficilement. Je n'avais pas prévu cette difficulté et ici, l'on n'a pu me faire un autre bois. Auguste vous écrira plus tard; il est en inspiration, et ne veut pas quitter sa palette : il a fait de merveilleux progrès cet hiver, vous verrez. Ivan est toujours un bon petit garçon, sans beaucoup d'énergie. Hélas! j'en tirerai parti, mais je ne puis refaire le physique faible et délicat. Carraud vous aime à sa manière, et beaucoup.

Adieu, *caro, carissimo.*

Balzac a quitté Genève le 8 février pour regagner Paris, il trouve à son arrivée la lettre de Mme Carraud : « Je ne puis rien dire de vos critiques, répond-il, si ce n'est que les faits sont contre vous. A Tours, il y a un épicier en boutique qui a huit millions : M. Eynard, simple colporteur, en a vingt et a eu treize millions en or chez lui ; il les a placés en 1814 sur le grand livre, à cinquante-six francs, et s'en est fait vingt. Néanmoins, dans la prochaine édition je baisserai de six millions la fortune de Grandet (1). » Puis il promet d'aller à Frapesle, avec Mme de Berny, si l'état de santé de cette pauvre amie le permet. Il tint sa promesse et alla se mettre au vert chez ses bons amis (2). Il en avait grand besoin, car de nouveaux excès de travail avaient failli le tuer.

De Frapesle, il écrivait le 10 avril à Mme Hanska : « Mes travaux de nuit, mes excès, tout cela s'est payé. Je suis tombé dans un anéantissement qui ne m'a permis ni de lire, ni d'écrire, ni d'écouter même un raisonnement suivi. Ma faiblesse corporelle équivalait à la faiblesse intellectuelle... Cette fois, elle a été voisine de la mort et voici dix jours que je suis en convalescence. Le docteur a ordonné le changement d'air, le repos absolu, nulle occupation et une nourriture abondante. Me voici donc, pour une dizaine de jours, en Berry, à Issoudun (Frapesle), chez Mme Carraud (3). »

Le 21 avril, il était de retour à Paris. Cependant, Mme Carraud, fatiguée par une prochaine maternité, donnait de vives craintes à ses amis. Le 9 juin, elle écrivait à Balzac :

J'ai la joie de vous annoncer, mon cher Honoré, qu'une partie du projet que vous m'aviez suggéré sera exécutée l'année prochaine. Carraud vient de passer un bail qui lui permet de se débarrasser des bâtiments qui masquent la cour, vis-à-vis la maison du fermier. Quant à éloigner cette dernière, et bâtir deux avant-corps, nous n'y pensons pas, quelque agrément qu'il pût en résulter.

N'eussions-nous pas en perspective un accroissement de famille qui nous force à restreindre nos dépenses, nous n'aurions pas eu la possibilité de mettre quelques mille

(1) Balzac ne réduisit que de trois millions la fortune du père Grandet (Éd. Furne, 1843, t. V, p. 344 : dix-sept millions ; l'édition originale, 1834, p. 333 : vingt millions). Laure Surville lui avait fait la même critique et Balzac avait riposté : « Ah ! il y a trop de millions dans *Eugénie Grandet*? Mais, bête, puisque l'histoire est vraie, veux-tu que je fasse mieux que la vérité ? » (*Correspondance*, I, 261.) Balzac avait, en effet, connu, près de Saumur, un fameux avare, dont nous reparlerons quelque jour.

(2) *Correspondance*, I, 264 (lettre inexactement datée de fin décembre 1833 et qui fut écrite après le 8 février 1834).

(3) *Lettres à l'Étrangère*, I, 148.

francs à cette bâtisse, car nous ne les avons pas en économie, et prendre sur le capital serait improbe : nous ne nous reconnaissons pas le droit de grever l'avenir de nos enfants. Compter sur les épargnes à venir serait folie ; quand on n'a juste que ce qu'il faut pour soutenir le genre de vie que l'on a adopté, il ne faut pas compter se restreindre, sans grande nécessité. Ce sera bien assez d'entamer le fonds pour l'expatriation en Suisse ; mais alors, ce sera sans scrupules, car là tout sera bénéfice pour les enfants. — J'aurais bien pu vous écrire plus tôt ; il y a plus d'un mois que j'ai recouvré la santé et la faculté de jeter quelques pensées à mes amis, mais l'arrangement de la maison m'avait faite matière et je n'avais plus le loisir de songer à autre chose. Tout cela ne va pas vite, car on ne trouve pas tous les jours des décorateurs comme vous, qui font tout magnifiquement. On met pourtant la dernière main au billard en ce moment et, sauf la salle à manger, tout le haut est prêt vraiment. Vous êtes venu trop tôt ; nos millions de roses étaient enivrantes il y a quinze jours. Et, à ce propos, n'aurais-je pas dû commencer par m'excuser de l'irrégularité de la réception que je vous ai faite ? La conscience de ma tant bonne amitié suffisait-elle, aurait-elle dû suffire à me tranquilliser là-dessus ? J'ai bien peur de vous avoir victimé dans cette circonstance, et cela par une sotte crainte. Je me figurais que vous dire la pénurie dans laquelle nous nous trouvions de tout ce qui rend la vie coulante était vous faire injure. Je ne sais pas si vous comptiez assez sur moi pour ne voir purement là-dedans que ce qui y était réellement, le désir de vous bien recevoir. Enfin, si vous avez un peu souffert, j'espère que vous ne m'en voulez pas, et qu'au travers de tout cela, vous aurez encore reconnu ma sincère affection. Je ne sais plus rien de vous ; vous êtes trop précieusement occupé pour que je désire que vous me mettiez au courant de vos agitations. Je n'espère donc qu'en les journaux ; faites vite paraître quelque chose, afin qu'ils me parlent longuement de vous. Auguste nous quitte dans quinze jours, tout affriandé pour son voyage d'Italie, et vous aussi, vous allez quitter la France pour courir après des émotions nouvelles ! Ah ! comme je me sens envie de vous dire que vous prodiguez votre vie, que vous la jetez à tout venant, que vous dépensez des trésors sans résultat ! Moi, je n'ai pas le droit d'en pleurer, mais comme cela me gonfle le cœur ! Au

surplus, pourquoi vous dirais-je cela, quand un ange sublime gémit à vos côtés et que ses larmes, si tendrement dissimulées, ne sont pas comprises ! Puis, je vous entends dire : « Ils s'entendent tous pour me désoler. » C'est qu'au fait nous sommes un trio d'affections, bien différentes, mais toutes fortes et désintéressées. Oh ! ne vous fâchez pas, si moi, indigne, je me place près d'elle ; je n'ai point été épurée par les souffrances qu'elle a endurées, mais je sens, heure par heure, tout ce qui la fait vibrer. Vous ne me reconnaîtriez pas ; je suis devenue presque gaie, allante, parlante, prenant intérêt à tout, m'occupant de tout régler, avant le grand jour qui me verra me coucher pour longtemps. Je suis même assez colorée pour faire oublier ma pâleur native. Je me soigne et me respecte comme une princesse ; je dois à ce petit être qui pendant quatre mois a pris si peu d'accroissement des soins infinis, afin qu'il soit doué d'une vitalité rassurante. Pauvre petit ! Vous ne comprendrez jamais ce que c'est que d'être mère ; ce privilège de maternité nous console de tous ceux que la nature vous a donnés, sans doute comme dédommagement, et aussi de ceux, bien plus nombreux, que vous vous êtes arrogés. J'ai vraiment eu longtemps le désir de vous voir vous marier ; maintenant je n'y pense plus ; le doute m'a envahie ; si vous vous mariez je me réjouirai avec vous, mais je ne hâterai pas d'un seul souhait cette perturbation apportée à vos habitudes, et ce bonheur incertain et inconnu mis à la place d'une existence que des jouissances de tête suffisent à remplir.

Adieu, cher, j'ai peine encore à écrire, bien qu'il n'en résulte aucun mal réel pour moi ; mais j'éprouve une immense difficulté nerveuse à faire agir ma plume. Dites à Laure que je la félicite de s'être conservée belle ; dites à M[me] de Berny que je la vénère profondément. Tâchez, vous, Honoré, de venir avec nous, mais pour un temps plus long, qui vous permette de vous reposer d'abord et ensuite de vous distraire.

Adieu encore.

Et Borget ajoute en post-scriptum :

Je vais partir bientôt, Honoré; veuillez penser au marquis de Salvo (1), si toutefois le marquis veut donner des lettres de recommandation à qui ne l'est pas.

(1) Ami napolitain de Balzac.

Adieu; portez-vous bien. Je vous serre la main, et vous prie d'offrir à Mme de Berny l'expression de ma sainte gratitude.

Balzac est toujours surmené; au mois d'août il écrit: « Je ne vous oublie pas, moi! mais je travaille nuit et jour et n'ai pas une minute pour écrire. Je vous en prie, faites-moi savoir par un mot comment vous vous portez; quelques détails sur votre santé. J'ai ici une lettre pour Borget; je vous l'envoie, faites-la-lui passer; je ne sais où il est (1). »

Puis il lui conte des histoires de libraires, Gosselin, Werdet, Mme veuve Béchet. La santé de Mme de Berny contribue à l'inquiéter: « Elle est à la campagne, et moi je suis *forcé* d'être à Paris. » Le 15 août, Mme Carraud lui répond:

Vous oublier, mon cher Honoré, et cela parce que je ne puis vous écrire! Mais vous ne savez pas que je n'écris qu'avec douleur, que je ne puis marcher sans douleur, que tout mouvement m'est infiniment douloureux? Je me lève, plus lasse que je ne me suis couchée, ce qui semble d'abord assez singulier, mais qui s'explique par la difficulté que j'ai à conserver une position supportable; en somme, je ne vaux pas grand chose. J'ai eu un mois de bon, et j'en ai bientôt vu la fin. Non, en vérité, je ne vous oublie pas; je n'avais pas oublié que vous deviez aller en Italie, et j'ai cru longtemps que vous y étiez réellement. J'espérais que vos charges littéraires s'allégeraient plus vite, et vous rendraient cette liberté après laquelle nous soupirons tous. Votre lettre, qui m'a fait tant de bien, m'a été particulièrement précieuse sous ce rapport que vous apercevez enfin cette oasis, comme vous dites, où vous devez respirer un air plus léger, et trouver la vie plus coulante.

Alors vos amis réclameront leurs vieux privilèges et vous solliciteront de venir les voir, moi entre autres. J'aurais bien désiré quelques jours de votre temps, car je ne sais s'il est bien raisonnable à moi de compter sur un avenir quelconque. Je suis assez bien casée maintenant pour ne pas craindre de vous recevoir. Mais, outre que je n'oserais solliciter un sacrifice dont tout l'avantage serait pour moi seule, ce que vous me dites de l'état de Mme de Berny m'affecte vivement et me fait sentir que je ne puis rien demander pour moi. Pauvre dame! Il est impossible d'être plus attaché à quelqu'un que l'on ne connaît qu'in-

(1) *Correspondance*, I, 282.

tuitivement, que je ne le suis à Mme de Berny. Elle et vous se confondent en moi, et s'il faut vous le dire, il m'arrive souvent de vous la préférer. — Vous allez bien la voir quelquefois?

Quels détails de ma vie uniforme pourraient être pour vous de quelque intérêt? Je suis seule maintenant : Mme Desgrey est à Paris pour deux mois et m'a laissé sa fille ; elle demeure rue de l'Université, 26. Auguste doit être à Milan, à présent, avec son compagnon de voyage, de fortune, et de succès peut-être. Son ravissement l'a pris au Jura et ne semble pas devoir le quitter. Je ne puis plus parcourir mes jardins ; le soir au clair de lune, je puis encore faire quelques tours dans l'allée qui, maintenant, tient au jardin ; c'est mon meilleur instant, et j'ai encore deux grands mois à languir ainsi! Pourtant je ne désire point voir arriver le terme de cette demi-existence; qui sait ce qui m'attend?

Adieu, j'ai fait plus que mes forces ne me permettaient. Si vous aviez le temps d'écrire, je vous demanderais ce que devient Laure. J'ai eu *le Médecin de campagne* un peu plus tard que vous ne l'aviez annoncé à Auguste; il y a donc eu avantage à le publier en quatre volumes? — Nous commençons à être un peu débarrassés de nos ouvriers, ce qui laissera à M. Carraud le loisir de vous écrire, si moi je ne pouvais le faire. — Ivan va bien, sans avoir une santé remarquable. Mille bonnes choses d'amitié pour vous; je crains si fort de penser ou de lire que je m'abrutis le plus que je peux dans des occupations matérielles. Pourtant, je conserve assez de l'être moral pour influencer de toute façon l'avenir de mon fils, si je dois lui manquer.

Amitiés encore.

En octobre, Balzac est à Saché chez M. de Margonne, c'est là qu'il va composer son admirable *Père Goriot*. Au début d'octobre, une lettre de Mme Carraud vient l'y trouver.

A Frapesle, le 4 octobre 1834.

C'est avec plus de plaisir que jamais, cher Honoré, que je vous recevrai. Si proche d'une crise importante, sinon décisive, j'ai besoin de presser la main de mes amis, et la vôtre le sera chaleureusement. Je savais que vous deviez aller en Touraine, mais je ne croyais pas que ce fût aussi tôt. En quittant Loches, vous arriverez à Châtillon-sur-Indre; toute cette route offre peu d'appas aux curieux. Le château de Palluau, qui a

eu sa célébrité sous la Révolution, et qui se trouve entre Châtillon et Buzançais, méritera peut-être que vous vous écartiez de votre route pour le visiter. A Buzançais sont en ce moment Mme Desgrey et sa fille, lesquelles seront charmées de vous voir. Elles vous enseigneront la route la plus courte pour arriver à Issoudun. Moi, je n'en sais pas d'autre que celle qui passe à Châteauroux. Ne tardez pas trop, et venez jouir de mes dernières roses. Mon pauvre jardin, naguère si riche de fleurs, se ressent de ma désespérance de l'avenir : plus rien ne me sourit. Si vous arrivez à temps, j'aurai donc encore une émotion douce! le courage ne me manque pourtant pas.

Adieu, bon voyage, et prompte arrivée. J'ai une jolie petite chambre pour vous, où rien ne troublera votre repos. Carraud se réjouit de votre arrivée ; il va controverser à son aise.

ZULMA.

Honoré viendra-t-il à Frapesle avant de retourner de Saché à Paris? Une fois de plus Mme Carraud est déçue.

A Frapesle, le 14 novembre 1834.

Je vous ai attendu bien longtemps, cher Honoré ; quand Mme Desgrey est arrivée de Villedieu, où elle était chez sa cousine, j'ai bien cru vous voir derrière elle ; mais non. Ce chagrin vint s'ajouter à bien d'autres qui m'avaient envahie ; je croyais ne plus vous revoir, et je regrettais de ne pas vous avoir mieux dit adieu. J'étais si malade, si découragée, que le peu de forces de toute nature qui me restaient suffisaient à peine pour recevoir des hôtes, qui m'avaient accordé quelques semaines ; je ne pouvais plus écrire ; je dépassais de quelques jours, dans mes prévisions, le terme de ma grossesse, et comme d'ordinaire je le devançai ; le temps qui s'écoula entre celui que j'avais fixé pour ma délivrance et cette crise, me fut un supplice insupportable, et qui me demanda des efforts inouïs pour me maintenir dans un état qui ne laissât aucune inquiétude à mon mari, auquel je devais cacher les miennes.

Tout cela vous explique pourquoi je ne vous ai pas répondu, et vous ne m'en voudrez pas. Nous parlions de vous chaque jour ; quelque bruit soudain se faisait-il entendre, de suite nous vous voyions entrer, et pendant quelques minutes chacun restait en suspens. Enfin, vous avez écrit qu'il ne fallait plus vous

attendre. Le printemps ! C'est bien loin, quand surtout l'Autriche se place entre nous (1). Pourtant, puisque l'hiver est arrivé, je ne vous veux qu'avec les fleurs. Je ne suis bonne à voir qu'en ce temps de fleurs et de soleil; puis, mon petit Yorick (2) vous ennuierait; dans quatre ou cinq mois, il vivra de sa propre vie. J'ai eu du chagrin pendant deux jours de me voir un autre garçon ; puis je me suis relevée de cela, et je me renferme dans la pensée que je suis appelée à accomplir une tâche difficile, mais grande, celle de faire deux hommes. Je ne faiblirai pas devant d'aussi graves obligations et aucun sacrifice ne me coûtera. Je fais maintenant l'abandon de ce que j'avais conservé de ma vie si doucement et si tristement rêveuse; mon moi s'efface complètement dans l'existence de ce nouvel enfant. Je me serais reproduite avec perfection dans une fille; mes fils demandent beaucoup plus et je leur donnerai tout. Vous, mon cher Honoré, vous avez travail et devoirs, et il vous reste encore assez de vide pour accueillir le caprice et la fantaisie; c'est là sans doute le propre d'une organisation exubérante; moi, je m'abîme tout entière en mes enfants, et il ne me reste que la vie extérieure, sans goûts, sans passions, presque sans pensées autres que celles qui peuvent leur être appliquées, soit immédiatement, soit dans l'avenir. M[me] Desgrey retourne à Paris : je vais être seule, et cet hiver passé ainsi m'offre un plaisir que j'enviais depuis longtemps. Vous ne concevez pas cela, vous, Honoré, quatre mois sans distractions, sans l'abord d'un visage nouveau ! Eh bien ! je me délecte en pensant à ce bon hiver. Moi qui n'ai désir ni d'argent, ni d'ambition, ni de luxe, il me faut une épine dans ma vie matérielle : Frapesle touche la ville de trop près; il y aurait moyen de l'éloigner en rompant le pont, mais le Maître ne le veut pas !

J'ai eu votre troisième livraison, peu de temps après que vous me l'eûtes annoncée. *La Maison Claës* (3) m'a beaucoup plu. On vous reprochera de tenir trop peu de compte des difficultés matérielles de la vie, et l'on aura raison; mais pour moi, cela importe peu à la grande pensée que vous avez faite envahissante,

(1) Un projet de voyage à Vienne où séjournait M[me] Hanska, projet réalisé en mai-juin 1835.

(2) Yorick, né le 29 octobre 1834.

(3) Parue en 1834 dans le tome III des *Scènes de la Vie privée* (*Études de mœurs au XIX[e] siècle*, t. III); Paris, Veuve Béchet, in-8.

puis dévorante, puis consumant tout. Madame Claës est admirable; pas assez mère pourtant, mais elle aimait! Il n'y a plus d'objections à faire contre la passion, quelle qu'elle soit. Le ciel nous en garantisse!

Que faites-vous maintenant? Et les *Drôlatiques*, si spirituels, et qui survivront à tout? Vous n'y pensez donc plus? Je me rouille ici. Quand ma tête sera un peu plus forte, je me jette dans des études grammaticales, pour être claire avec Ivan; je ne veux pas lui laisser de livres d'ici à quatre ans; de livres à apprendre par cœur, bien entendu. Je ne vis que de votre littérature, et du souvenir de mes amis.

Auguste est à Naples. Rome n'a pas eu de charmes pour lui; il était ravi à Venise, et si son compagnon y eût consenti, il y serait encore. Il m'assure de son zèle sans relâche, et au fait il doit travailler, car, à travailler ainsi, il sacrifie une partie de son avoir.

Adieu, que toutes les joies de la terre pleuvent sur vous; vous êtes trop vieux ou trop jeune pour celles du ciel. Nous irons, à dater de l'année prochaine peut-être, passer les hivers à Paris. Là, je vous verrai, je pense. Adieu; amitié bien tendre.

L'année 1834 se termina comme les précédentes par des travaux surhumains : le 14 décembre, Balzac commence, dans la *Revue de Paris*, la publication du *Père Goriot* et prépare les *Mémoires de deux jeunes mariées* (1). Au début de janvier 1835, Borget rentre en France, passe à Frapesle et emmène à Paris le jeune Ivan muni d'une lettre pour Balzac.

Mon cher Honoré,

C'est mon petit Ivan qui vous remettra cette lettre. Auguste l'emmène à Paris, pour jouir de ses ébahissements à la vue de tant de merveilles. Je ne doute pas qu'il ne me rapporte quelques-uns des bons sourires d'amitié que vous lui prodiguerez. — Vous êtes triste, m'a dit Auguste, votre vie ne vous satisfait pas; votre ange gardien est malade! Cette dame est un des cultes d'Auguste, et il est très affecté de la savoir souffrante. Ne vous verrai-je donc jamais l'âme en paix? Comment se fait-il qu'avec tant d'éléments de bonheur, vous ne puissiez réussir à le caser définitivement chez vous? Vos ennuis perpétuels

(1) *Correspondance*, I, 321.

m'ont désenchantée de la vie de Paris; je ne m'y livrerais qu'avec répugnance et forcée seulement par une nécessité quelconque. Tout doit se dissoudre dans cette fournaise plus ardente que celle de l'enfer! Ne vous verrai-je donc jamais fixé à la Grenadière, puisque c'est là votre éden? J'ai grande foi dans l'influence de la vie simple et peu accidentée sur un talent comme le vôtre. Aucune organisation ne saurait fournir à cette constante ébullition, et la vôtre, tout exceptionnelle qu'elle soit, y périra, et je ne vous reconnais pas le droit d'en hâter la destruction. Vous m'avez écrit que vous deviendriez propriétaire de votre ermitage (1) cette année. Courez donc vite vous y établir, et ne pensez aux embellissements que dans quelques années. D'ailleurs, vous avez rendu ce lieu si célèbre que je doute qu'il vous soit permis de porter une main profane sur son ensemble. Les élus que vous admettrez dans ce sanctuaire exigeront qu'il reste tel que l'aimait l'inconnue. Que je serai donc heureuse quand je recevrai une lettre de vous datée de Tours! Ne vous tourmentez point de l'impossibilité où vous êtes de m'écrire et ne m'en veuillez pas de mes silences: la venue d'Yorick a singulièrement compliqué ma vie. Puis mon état maladif m'a forcée de laisser bien des choses en souffrance l'année dernière, et je ne suis pas assez haut placée pour me dispenser d'une foule de soins. Puis mon mari marche difficilement, et je dois le suppléer souvent. Je n'ose plus vous demander de me venir voir; j'ai la conscience du mauvais accueil que je vous fis involontairement, et j'aurais mauvaise grâce peut-être à vous engager à tenter de nouveau mon hospitalité. Je sens aussi que, devenus étrangers comme nous le sommes à tout ce qui vous occupe, notre rapprochement aurait peu de charmes pour vous, et nous en aurions tout le bénéfice. J'ai pourtant une petite chambre bien solitaire.

Si vous avez jamais eu envie de voir l'Italie, Auguste vous la fera bien passer. Il est par trop désenchantant. Selon lui, vous auriez bien fait de ne pas aller à Rome exprès pour y voir Saint-Pierre. Je croirais presque que c'est un bien d'être aussi calme et aussi positif. La vie ne perd pas autant à se dérouler. Si vous aviez du temps à perdre, je vous prierais de me dire ce que vous pensez d'Ivan. Il a un dégoût du travail vraiment affligeant. En

(1) La Grenadière, à Saint-Cyr, près de Tours. « La Grenadière m'a échappé, » écrivait Balzac en 1836 (*Lettres à l'étrangère*, I, 365). Béranger y habita en 1838.

sera-t-il toujours ainsi (1) ? Je m'en tourmente beaucoup. J'ai peur qu'il ne soit du nombre de ces enfants intelligents qui ne font rien du tout, et rien ne me ferait plus de peine que de voir le premier des dons du Ciel ainsi négligé. Mais vous êtes si occupé que vous ne pourrez observer cette jeune tête. Mon petit dernier a l'œil prodigieusement intelligent ; mais, du reste, il n'est pas beau. Dieu fait bien ce qu'il fait, car si Yorick eût été une fille, son immense bouche m'eût paru désolante, et son beau front ne m'eût pas suffi pour me tranquilliser, car une femme laide, qu'est-ce ?... moins que rien.

Mon pauvre Honoré, je ne sais trop ce que je vous dis ; j'ai la gorge et la tête malades et je n'ai pas l'esprit libre. Excusez-moi, j'aurais voulu vous dire une foule de choses, et vraiment je ne le puis ; je ne sais même pas quelles lettres je forme. Adieu. Si vous souffrez, réfugiez-vous dans des cœurs amis qui vous sont toujours ouverts.

Balzac reste sans écrire jusqu'au vendredi-saint, 17 avril. L'achèvement de *Séraphita* l'a contraint à de nouveaux excès de travail. Il a besoin de repos. Dès qu'il aura publié *Séraphita*, il ira prendre une dizaine de jours de liberté dans le Frapeslois. Puis il continue : « Il y a en moi plusieurs hommes : le financier, l'artiste, luttant contre les journaux et le public ; puis l'artiste luttant avec ses travaux et ses sujets ; enfin il y a l'homme de passion qui s'étale sur un tapis aux pieds d'une fleur, qui en admire les couleurs et en aspire les parfums. Ici vous direz : « ce coquin d'Honoré ! » Non, non, je ne mérite pas cette épithète ; vous me trouveriez bien bon de me refuser à toutes les joies qui se présentent et de m'enfermer pour continuer l'œuvre (2). » Et il termine ainsi :

...Aussi me verrez-vous bientôt. C'est une escapade caressée avec bonheur depuis quelques jours. Mais aussi depuis quelques jours, je suis tombé sous la domination d'une personne fort envahissante (3), et je ne sais comment m'y soustraire, car je suis comme les pauvres filles, sans force contre ce qui me plaît.

Allons, à bientôt. J'irai prendre possession de cette petite

(1) M. Ivan Carraud mourut le 11 septembre 1881, inspecteur général des Eaux et Forêts, officier de la Légion d'honneur.

(2) *Correspondance*, I, 297. Le début de cette lettre a été seul publié ; la fin que nous donnons ici, est inédite.

(3) S'agirait-il de Mme Hanska ? ou, peut-être, de Mme Marbouty (Claire Brunne, en littérature), qui, déguisée en homme, accompagna Balzac à Turin en 1836 ? C'est à elle que *la Grenadière* fut primitivement dédiée. (Éd. L. Conard, t. IV, p. 416.)

chambre que je grille d'habiter, car, foi d'honnête homme, j'aspire après une semaine ou deux de repos absolu, et je ne l'ai jamais goûté que près de vous. Il va y avoir bien de l'égoïsme dans ma visite. Mon Dieu, je ne sais plus rien de vous, vous me délaissez! Laure est sous le coup d'une terrible maladie de femme; elle a besoin pour s'en tirer de six mois de traitement et de patience. Pauvre Laure! J'ai de bien cuisants chagrins. Henri (1) est pour nous tous une cause de larmes et de désespoirs. Gardez cette confidence entre nous deux. Prenez bien soin de vous. Soutenez bien Borget dans sa carrière d'études et de travaux. Mille gentillesses à vos enfants. Baisez-les tous deux au front; je voudrais leur porter ainsi bonheur. Mille tendresses que vous savez par cœur, j'espère, et mille amitiés à M. Carraud. Dites-moi donc si M. Périolas est encore pour quelque temps à Bourges. Il faudra que je séjourne huit jours là, pour étudier la ville.

Sans retard, Mme Carraud répond :

A Frapesle, le 19 avril 1835.

Je ne vous écris plus, c'est vrai; pourquoi? Je pense à vous, j'en parle, j'ai le désir de me mettre en rapport avec vous; je saurai bien en trouver le temps, quoique j'aie peu d'instants de liberté.

Pourquoi donc ne vous ai-je pas soumis une seule pensée, à vous que j'aime bien? J'ai commencé souvent des lettres restées sans fin; je ne savais pas les finir. Je me suis sérieusement examinée sur les causes de ce phénomène anti-amical, et j'ai vu avec douleur que nous suivions deux lignes essentiellement divergentes, et que le temps nous amènerait à ne plus être vus l'un par l'autre qu'en perspective, à moins que vous ne veniez quelquefois chez moi. Mon pauvre Honoré, je sens que je me matérialise invinciblement; je subis l'influence de mon entourage. Le vulgarisme s'étend sur moi, comme la tache d'huile, et je ne puis y porter remède. Tout ce qui est commun dans les manières et dans l'expression me révolte encore et m'irrite à un haut degré; mais j'entrevois avec effroi le temps trop prochain où je le souffrirai patiemment et avec philosophie, afin de retrouver un peu de liberté d'esprit, dont j'ai bien

(1) Frère cadet de Balzac, mort aux colonies.

grand besoin et que ce supplice de tous les instants m'enlève. J'espère sauver mes sentiments du naufrage et, pour cela, je les émets rarement. J'ai perdu l'habitude de la bonne conversation. J'abhorre ne m'entretenir que des faits, et quels faits, bon Dieu, que ceux qui occupent la ville d'Issoudun! Ajoutez à cela le manque de lecture et vous arriverez à mon inévitable crétinisation. Le long supplice qui chaque jour amène un pli de plus à mes paupières serait une étude digne du peintre de *la Femme de trente ans*, mais comment révéler tous ces mystères de cœur? Il y a là chose sacrée. Tout cela s'effacerait presque à l'énoncer.

J'accueille l'espoir que vous me donnez de venir comme une sainte promesse. J'ai besoin de vous voir; ce sera presque une régénération d'esprit pour moi; les huit ou dix jours que vous me consacrerez donneront un aliment au besoin de penser qui n'est pas encore éteint en moi. Pauvre cher! si ce n'était qu'un vague projet, réalisez-le par charité, car on doit produire le plus de bien possible en ce monde. Je n'ose solliciter l'artiste; j'aime mieux m'adresser à « l'homme de passion ; » il aura pitié de moi, puisqu'il savoure une fleur! J'en ai une sous les yeux qui me fait rêver souvent; c'est un dodécathéon, fleur modeste, qui semble une promesse d'une autre vie. Placez donc un dodécathéon sous vos yeux, pendant que vous travaillez, son parfum vous calmera. Je n'ai plus que cela de poétique dans ma vie, les fleurs; mais aussi toutes les influences du monde ne m'y feront pas renoncer, d'autant plus que la fleur sauvage me plaît autant que celle qu'on obtient le plus difficilement.

Hé bien! oui, je dis quelquefois : « ce coquin d'Honoré! » et je bénis les travaux qui vous empêchent de vous gorger de joies; car, cher, je trouve que vous en prenez assez comme cela. Non que je prétende établir une balance entre elles et les peines qui vous assiègent; pour moi, un plaisir ne compense rien, et le chagrin fait toujours une plaie dont la cicatrice est indélébile.

Mais le trop de joies polit l'âme, et si les surfaces polies réfléchissent tout, elles sont glaciales au toucher. Je fais une oraison mentale à cette envahissante créature qui sait si bien vous absorber. Dites-lui la parabole du mauvais riche, et qu'elle permette de glaner les miettes qui échappent à son avidité. J'ai fait faire votre lit ce matin, comme arrhes sur votre arrivée. Vous serez en Béotie, et votre esprit sommeillera tant qu'il le voudra.

J'attends M. Périolas demain; il faut vous trouver avec lui, et vous retournerez à Bourges ensemble. Je m'engage à vous éviter tous les pistonnages de Carraud. Auguste travaille avec acharnement et dans une solitude complète; il n'est des nôtres qu'aux repas. Vous verrez mon Yorick, et vous lui soufflerez sur le front, afin de fluidifier son intelligence. Rien de bon comme cetenfant, qui n'a encore été mécontent de personne au monde!

Ce que vous me dites de Laure m'affecte beaucoup. Une maladie de femme, à son âge! C'est effrayant! Qu'elle soit donc bien patiente et bien docile au traitement qu'elle va entreprendre, car la moindre infraction aurait des conséquences graves et irréparables. Dites-lui que je l'aime toujours bien. J'avais espéré que votre frère, ayant mis la moitié du globe entre lui et sa famille, ne lui donnerait plus de soucis. Quelle fatalité l'a ramené en France? Votre pauvre mère! Comme elle doit pleurer ses caresses folles à ce fils-là! Qu'est donc la vie, Honoré, pour qu'on se tourmente tant à la rendre brillante et ornée? N'a-t-elle pas, même pour ses favoris, une épine cruelle qui fait soupirer après quelque chose de mieux? Je me soigne, en ne pensant jamais à moi. Oh! cher, le jour où le *moi* se sera fait sentir, j'appellerai la mort avec ferveur! J'espère n'être jamais dégradée à ce point. J'ai l'âme de mon digne père; il est mort à quatre-vingt-deux ans, sans avoir jamais senti les exigences du *moi*; aussi, nous l'adorions.

Adieu, à bientôt, pour Dieu! Vous ne me retrouverez plus l'année prochaine; tout sera effacé, détruit!

Encore une déception : Balzac ne vient pas, ne répond pas. Le 17 mai, Mme Carraud reprend la plume.

Eh bien, cher! vous avez donc laissé nos lilas se faner? Les roses s'épanouissent, les laisserez-vous passer aussi sans les voir? Le repos est ici, dans nos allées. Si vous êtes épuisé par vos excessifs travaux, venez à Frapesle; dès le lendemain vous serez rendu à vos forces premières. Il y a quelque chose dans l'air d'éminemment calme et rafraîchissant, et comme ce ne sont pas des inspirations que vous viendrez chercher auprès de moi, rien ne vous manquera. J'ai ici un de mes frères, dont l'esprit original vous plaira (1). Venez donc, ne fût-ce que pour

(1) Sans doute, Silas Tourangin, né en 1790, officier, de six ans plus âgé que sa sœur Zulma.

une semaine. Je vous l'ai déjà dit : « Si vous mettez des années d'intervalle entre vos visites, vous ne trouverez plus rien. J'ai vos volumes ; j'ai retrouvé la *Transaction* (1), mes amours ; c'est là une des fleurs de votre couronne dont le parfum est le plus goûté par moi. Je ne conçois pas beaucoup *la Fille aux yeux d'or* (2) ; je suis sans doute déjà trop provinciale pour cela ; puis, toujours occupée d'une seule idée comme je le suis, il me faut quelque chose de bien pénétrant pour agir sur moi. J'ai peur que les œuvres purement d'esprit soient sur moi sans action. Il y a vraiment décadence, et pourtant, mon cher Honoré, je n'envie rien à cette vie exorbitante, comme vous l'appelez, qu'on trouve à Paris ; je ne me surprends pas une seule fois à rêver ce séjour si plein de luxe et de jouissance d'esprit. La solitude à moi toute seule m'irait très bien. Vous êtes bien heureux, vous, la nourriture intellectuelle ne vous manque pas, abstraction faite de celle que vous tirez de votre propre fonds. Si, à cela, vous pouvez joindre quelque bonne amitié nouvelle et qu'il ne faille pas aller chercher à cent lieues, votre sort est beau, et vous seul pouvez le gâter.

Je ne sais plus rien de Laure ; après avoir tenté bien des fois de renouer avec moi, elle ne s'est pas senti la force de continuer ; je n'en ai pas moins pour elle de doux souvenirs. Vous ne parlez plus de mariage ? Vous sentiriez-vous donc la force de vieillir seul ? N'avez-vous jamais désiré le contact journalier d'un enfant ?... Si, au milieu de vos succès et de vos enivrements, le vide s'était fait sentir, hâtez-vous, et n'attendez pas que vous ayez quarante ans ; il n'y a pas de femme pour un homme de cet âge.

Allons, décidez-vous à venir vous *bêtifier* un peu avec nous. Nous vivons bien seuls, et vous n'aurez à subir aucune espèce d'importunité ; nous vous aimons bien tous, cela doit vous aider à faire le sacrifice des délices de Chaillot (3). A ce propos, j'aurais bien des choses à vous dire, si je vous exprimais une partie seulement des idées qui me sont venues sur ce sujet. Mais je veux savoir d'abord quelle distance cette année a mise entre

(1) *Le colonel Chabert.*

(2) Épisode de l'*Histoire des Treize.*

(3) 13, rue des Batailles, où Balzac habita de 1835 à 1838, sous le nom de Mme veuve Durand. La rue des Batailles n'existe plus ; elle a été remplacée par la partie de l'avenue d'Iéna, située entre la place d'Iéna et les jardins du Trocadéro.

nous; car, mon affection étant à l'abri de toute influence, je ne voudrais pas vous blesser dans vos habitudes et, fussiez-vous féminisé au plus haut degré, je saurais bien trouver, derrière toute cette mousseline, derrière tous les cachemires et les bronzes, le Balzac nativement bon et cordial. — Adieu, l'électricité de cette journée me presse de toutes parts et ne me laisse que des idées sans suite, tant la vibration qu'elle me communique est active. Bonne santé, et surtout bonne amitié de vous à vos amis. Faites qu'elle ne passe pas au rang de ces honorables traditions que l'on se transmet religieusement dans les familles. Ivan ne conçoit pas que vous pensiez à lui ; Carraud me dit de vous parler de lui. Adieu.

La lettre de Mme Carraud fit un long parcours avant de parvenir aux mains de son destinataire, car, depuis le 12 mai, le marquis de Balzac était installé à Vienne, à l'Hôtel de la Poire, avec son laquais et ses bagages timbrés aux armes des Entraigues.

MARCEL BOUTERON.

(A suivre.)

REVUE LITTÉRAIRE

LES IDÉES DE M. PIERRE HAMP (1)

M. Pierre Hamp n'est pas un très bon écrivain. Il est pourtant un écrivain : il dit, en somme, ce qu'il veut dire et trouve quelquefois d'excellentes formules, parmi des fautes. En outre, il a des idées, qu'il n'a pas toutes inventées. Nul n'est l'inventeur de toutes ses idées, par bonheur. M. Pierre Hamp, lui, a beaucoup d'idées et, dans un fatras d'idées fausses, il a d'excellentes idées qui méritent l'examen, la louange et la recommandation.

On le raconte et, bien que l'on éprouve quelque embarras à donner, sur un écrivain contemporain, ces renseignements anecdotiques, il faut le dire : M. Pierre Hamp n'est pas venu tout droit de l'école au métier de littérature. Apprenti pâtissier dès l'enfance, il sut, avant la grammaire, l'art d'enfourner et de défourner la pâte. Il a travaillé d'abord à Paris, dans le quartier des Ternes, puis en Angleterre, où un vieux professeur français voulut lui enseigner du latin. Il passa en Espagne, retourna en Angleterre et, il y a un peu plus de vingt ans, lut dans les journaux qu'on avait organisé à Paris des universités populaires. Il possédait, fruit de son travail, de petites économies et revint chez nous, mené par le grand désir d'apprendre : et d'apprendre quoi ? mais précisément tout ! Quand il fut au bout de ses économies, il dut reprendre une besogne de gagne-pain. Il entra dans une compagnie de chemins de fer, obtint même le titre de sous-chef de gare, dans le Nord de la France. Et il se mit à écrire...

(1) *Un nouvel honneur*, par Pierre Hamp. Du même auteur : *Marée fraîche, vin de champagne; Le rail; L'enquête; Gens; Le travail invincible; Les métiers blessés; La victoire mécanicienne; Les chercheurs d'or; Vieille histoire; Le Cantique des cantiques* (Éditions de la Nouvelle revue française).

Vous croyez lire les légendes et les épisodes édifiants d'une image d'Épinal? Eh bien! cette histoire est jolie, honnête, un peu alarmante aussi : une intelligence qui a cherché presque au hasard et sans aide son information prouve un beau zèle et a couru des risques dangereux; elle ne se tire que malaisément de ce désordre où elle est née. Puis l'enfance d'un Gorki vous a tant émus! Il est vrai que le Russe a du génie, à son étrange manière. Je n'en dirai pas tant de M. Pierre Hamp. Gardons la mesure. Aux lendemains de Quarante-huit, Mme Sand, par générosité républicaine, vous célébrait comme des Homères tous les poètes ouvriers. Elle avait tort; et ce qui importe, c'est l'œuvre, quelles que soient les difficultés que l'auteur ait surmontées. Si je mentionne les commencements opiniâtres de M. Pierre Hamp, c'est qu'ils expliquent son œuvre et que son œuvre paraît digne d'être expliquée.

L'un de ses livres, intitulé *Gens*, contient, en guise de préface, une profession de foi très véhémente, naïvement fougueuse, et dont voici le principal : « S'amuser au jeu d'écrire est une occupation sénile... » Pourquoi sénile?... « Recherchons de dire des choses essentielles ou de nous taire... » Non : M. Pierre Hamp a donné une douzaine de volumes et ne croit pas que tout y soit l'essentiel. Mais il insiste : « Lorsque ce devient un métier que d'écrire, c'est un bas métier... Qu'est-ce qu'un homme de lettres, rien que de lettres? Carton pâte et papier mâché. Une machine à écrire. Les gens de plume s'insultent par cette parole sur leur travail : c'est de la littérature. » Et puis : « La société voit une plus urgente utilité à fabriquer de fortes chaussures qu'à encrer du papier, car il est plus mal commode d'aller nu-pieds que de se passer de lire des inepties. Ce dont l'écrivain peut tirer argument pour sa justification professionnelle n'est point l'apostotat, incident très rare du métier de lettres, mais l'aide à la section industrielle papier, carton et au commerce de librairie... Quelle grandeur et quelle sincérité aurait la littérature d'un peuple où nul n'écrirait qu'à ses moments perdus, pour obéir à l'Esprit!... » Billevesées? Mais non : les opinions d'un Tolstoï!

Ces opinions, du reste, je les blâme. Nous avons plus d'apôtres que d'écrivains, au véritable sens de ce mot. Si je ne me trompe, il y a grand péril à recommander aux écrivains l'apostolat : veuillent-ils, pour la plupart, être anodins; le « jeu d'écrire » les engage à une modestie meilleure. Ceux qui attendent la dictée de l'Esprit la guettent, parfois, avec tant d'impatience qu'ils sont bientôt les dupes de leur crédulité avantageuse : ils profèrent alors avec trop de voix de très

petites inventions... « A cette ère nouvelle du monde, dont l'aurore est faite du sang des hommes, l'art doit s'égaler à la nation meurtrie : être sublime ou ne pas être. » A mon avis, c'est trop d'exigence et, du moment que l'on écrit, c'est trop d'ambition.

M. Pierre Hamp retourne à châtier les littérateurs, dans son livre des *Métiers blessés*, où d'abord il invective contre ce qu'il appelle « le préjugé des mains blanches. » Il dit : « Le préjugé des mains blanches fait que la classe la plus honorée de la nation est la moins productive. Dans le respect populaire, le travailleur des durs métiers est au plus bas, l'employé en haut. Dans la considération bourgeoise, l'industriel, le fabricant sont derniers, l'écrivain premier... » Je n'en suis pas sûr ; et même, je ne crois pas du tout que l'écrivain soit aujourd'hui l'objet d'une estime particulière. On admet généralement qu'il y ait un peu d'analogie entre l'argent qu'un métier rapporte et la considération qu'il procure : l'écrivain n'est pas un grand « profiteur, » à notre époque ; l'industriel et le fabricant font d'autres bénéfices. Du reste, M. Pierre Hamp a raison de préférer le brave homme qui s'enrichit dans le commerce des lards et des suifs à tel auteur de « vaudevilles pornographiques ; » seulement, ce n'est pas de jeu, s'il donne à la littérature le représentant le plus vil.

Approuvons-le, quand il écrit : « Nous avons le devoir de devenir un peuple riche, capable de suffire à toutes les réparations, de relever toutes les ruines. Pour cela, peu de littérateurs nous sont nécessaires, mais beaucoup de fabricants, d'ouvriers et de commerçants habiles... Toute la prospérité et la sécurité nationales reposent sur le travail. Cette guerre a agi contre l'honorabilité des mains blanches et la noblesse de ne rien fabriquer ni vendre. » Il a raison : nous avons trop de littérateurs et nous n'aurons jamais trop d'ouvriers ; la besogne est immense, les fainéants ou faiseurs de néant sont de l'énergie perdue.

Il a raison, quand il écrit : « Nous, Français, avons cru longtemps qu'il suffisait, pour demeurer un grand peuple, de penser noblement... » Avant la guerre, entre les deux guerres, la France, qui avait été vaincue, parut en effet supposer que la suprématie intellectuelle rachetait sa défaite : la seconde guerre a démontré que rien, ni la souveraine intelligence, ni la plus noble pensée, ni la perfection de l'art, ne remplaçait la victoire des soldats sur les champs de bataille, signe de force matérielle ; et nous avions tort de mépriser la force. Elle nous avait trahis ; nous cherchions désespérément des équivalences d'orgueil. La victoire nous a remis dans la vérité.

Or, la vérité de la guerre dure après la guerre. Comme rien au monde n'eût remplacé la victoire de nos soldats sur les champs de bataille, rien à présent ne remplacerait l'activité de nos ouvriers, de nos fabricants et de nos commerçants. Cela est vrai, utile à dire et opportun.

Mais n'allez pas conclure de là au mépris de l'intelligence. M. Pierre Hamp se donne trop de facilité si, au fécond travail des ouvriers, des fabricants et des commerçants, il oppose le futile ouvrage d'un vaudevilliste ou le sale ouvrage d'un pornographe. Il l'avouera, il l'avoue implicitement : « Des sociétés organisées pour la fabrication, l'entreposage, le transport des marchandises, Venise, la Hollande, ont permis la pleine force de leur génie à d'incomparables artistes. C'est parce que les vaisseaux d'Amsterdam allaient aux Indes et au Brésil que la Hollande puissante de travail put mener trente-sept ans de guerre qui la délivrèrent du joug espagnol, résister à Cromwell, à Louis XIV et porter sur sa laborieuse richesse la grandeur de Rembrandt... Titien aurait-il été cette lumière dans la fortune de Venise, si la république de l'Adriatique n'avait battu des rames de ses galères la Méditerranée et l'Océan, convoyé ses marchands à des points du monde connus d'elle seule et vendu ses miroirs dans tous les harems de l'Orient? » Rembrandt, Titien, les peintres, glorifient la Hollande et Venise; pareillement, les grands poètes sont l'honneur de leur patrie et de leur temps. M. Pierre Hamp n'admet-il, écrivains, poètes ou artistes, que les plus grands? S'il le faisait, il oublierait que la profusion est, ici-bas, loi de nature et condition créatrice; que le plus haut chêne, orgueil de la forêt, naquit dans un incroyable gaspillage de glands; et qu'il nous est impossible d'imaginer Homère tout seul poète à son époque.

Les écrivains de moindre génie méritent l'indulgence. N'abattez pas les petits chênes; vous dévasteriez la forêt.

L'impitoyable M. Pierre Hamp veut bien s'en apercevoir. Quel que soit son mépris d'une œuvre « uniquement littéraire, » il lui trouve une excuse, il lui offre un pardon. L'excuse, c'est la « dévotion au langage français, » dévotion véritable, « amour énergique et total. » Et le pardon : « Que leurs œuvres soient pardonnées à ceux qui ont aimé le beau français... » M. Pierre Hamp vient d'accorder à ces frivoles cette absolution; il se ravise tout de suite : « Aimer la langue que l'on écrit ne suffit plus, même au plus grand artiste; il faut aimer les hommes. » Pour entendre cela, il convient de savoir que dix volumes de M. Pierre Hamp sont par lui rangés sous la rubrique,

la Peine des hommes, où l'on voit que ce dogmatiste rigoureux n'a guère besoin de l'absolution qu'il accordait et qu'il a pourtant refusée aux frivoles amis d'un beau langage; il est apôtre.

Donc, abordons l'examen de son évangile.

Je disais qu'il a des idées, les unes très justes, les autres non. Comme tout le monde, j'appelle idées fausses les idées qui ne me plaisent pas. C'est bientôt dit. Un sceptique parfait considère qu'une idée en vaut une autre et, si vous le suppliez de ne pas confondre en un même jugement toutes les opinions, il les distingue seulement par leur plus ou moins de sincérité. Il y a pourtant des idées fausses qui, en dépit de la bonne foi de leurs partisans, ne valent rien. C'est la ressemblance d'une idée avec la réalité probable ou évidente qui fait sa vérité ou sa fausseté.

M. Pierre Hamp est résolument socialiste. Je n'instituerai point, à son propos, — ce n'est pas mon affaire, — le procès du socialisme; tout au plus aurai-je l'occasion de montrer que ses idées les meilleures sont en contradiction avec sa doctrine plus générale. Si son œuvre n'était qu'un exposé de la doctrine socialiste, je n'aurais point à y regarder.

Son livre le plus récent, *Un nouvel honneur*, prélude comme suit. Premièrement, il faut qu'on aime le travail, il faut que chacun de nous aime son travail ou son métier. C'est un malheur de notre temps que l'ouvrier n'aime plus son ouvrage. Et comment cela se fait-il? Voici l'une des causes de ce malheur. Beaucoup de parents mettent leurs enfants à des travaux qui ne comportent pas d'apprentissage; ils n'ont qu'un souci, que l'enfant gagne un peu d'argent, le plus d'argent possible, tout de go.

Or, autrefois... Louons d'abord un socialiste qui ne craint pas de louer le passé, qui ne croit pas que ses camarades et lui soient les inventeurs et les improvisateurs de la civilisation, qui n'a point une bonne fois relégué dans le néant des siècles morts une coutume ancienne et antérieure aux prophéties de Karl Marx... Autrefois, il y avait l'apprentissage: « La vieille et saine tradition d'apprentissage ne comportait pas le salaire pour l'enfant. Il était élève à qui on donnait l'éducation du métier. L'abus était de tirer profit de lui en l'enseignant peu et en lui faisant faire beaucoup de corvées, de nettoyage, et porter des fardeaux. Mais une maison avait une mauvaise réputation, si elle n'était pas capable de bien instruire ses apprentis. Les ouvriers tiraient gloire de leurs premières années de travail et citaient qui les avait dressés. » Le nouveau système, qui a supprimé

l'apprentissage, ne donne que des manœuvres; c'est un malheur pour les ouvriers, c'est un malheur pour la nation.

Le travail devient de plus en plus rémunérateur. L'ouvrier gagne de mieux en mieux sa vie. L'on devrait donc aimer son métier davantage; mais l'intérêt ne suffit pas : « Le travail doit avoir une âme. Toujours, il faut revenir à cet idéalisme : aimer ce qu'on fait. Recréer l'honneur des métiers est aussi important qu'assainir les usines... » Voilà ce que dit M. Pierre Hamp; et qui ne l'approuve?

Comment recréer l'honneur des métiers? Il faudrait avoir recréé « une foi dans le travail. » Il faudrait que la fainéantise fût infâme. Or, la France a été « le lieu du plus grand exercice de la guerre; » la voici obligée d'être « le lieu du plus grand exercice du travail : » est-ce qu'elle n'a point à réparer ses provinces du Nord et à refaire sa fortune? Sans doute! Et c'est un bel argument; c'est l'argument du patriotisme. Après cela, quand M. Pierre Hamp dénigrera le patriotisme et nous engagera, dans ce même livre, à nous établir bons Européens plutôt que bons Français, nous sentirons qu'il ne fait plus que débiter du socialisme. « Toutes les patries se valent? » Mais il nous a recommandé le soin de l'une d'elles, et de la nôtre, comme la plus vivante raison de n'être pas fainéants.

M. Pierre Hamp cite saint Paul, qui refuse la nourriture aux paresseux. Et il vante une « religion du travail, » où il veut qu'il y ait de la sainteté. Le travail n'a-t-il pas, en vérité, ses saints et des martyrs? Les exemples ne manquent pas. J'aime beaucoup (et je le dis avec simplicité) que M. Pierre Hamp, ayant jadis été de bouche, mentionne amicalement Vatel, le cuisinier du grand Condé; il lui consacre une excellente page : « Le métier de cet homme était de gouverner les gens qui faisaient à manger; basse besogne, qui ne contient pas de gloire. L'art culinaire, si raffiné qu'il puisse être, n'attire pas à qui l'exerce beaucoup de considération; les métiers les plus utiles ne sont pas les mieux salués. Or, dans ces besognes de bouche, un homme a été le héros: il est mort pour son métier. Quelle application doit mettre à ce qu'il fait celui qui préfère périr plutôt que de ne pas être parfait!... » Jolie pensée, bien attentive! Mais l'on se moque de ce Vatel, qui se tue parce que la marée est en retard et qui se croit déshonoré, s'il manque de poisson pour les convives de son maître? Écoutez M. Pierre Hamp : « Se tuer pour cela ne vaut point mourir pour la patrie; cependant, c'est toujours mourir pour ce qu'on aime. » Et ces paroles sont charmantes.

Un autre exemple : Bernard Palissy, « un saint de la céramique; »

Bernard Palissy, que M. Pierre Hamp déclare supérieur à Vatel. Je le crois bien! direz-vous ; les œuvres de Palissy sont au musée: nous n'allons pas les comparer à ces mangeailles que Vatel préparait à merveille... Ce n'est pas pour cela que M. Pierre Hamp déclare le céramiste supérieur au cuisinier, mais pour une fine raison de qualité morale. Il admire, en Bernard Palissy, une persévérance qui le protégea contre le désespoir: tandis que Vatel « eut un chagrin mortel et cessa d'espérer. » Cette remarque est bien jolie... « La vertu de ce potier est des plus grandes parmi celles qui donnent au caractère humain le signe de noblesse. Il ne cherchait point à être maître des autres, mais seulement de lui et si durement qu'aucun maître n'aurait pu croire possible d'obtenir par l'autorité et la terreur un tel effort... » M. Pierre Hamp voudrait qu'une hagiographie du travail servît à l'enseignement de la morale. Pourquoi ne l'écrirait-il pas lui-même, la vie des Saints laborieux et qui ont aimé leur besogne, fût-elle ensemble très pénible et de très petite apparence ?

Il a très bien parlé des vieux métiers, dans son livre *le Travail invincible*, qui est du temps de la guerre et qui est un livre en désordre, où se mêlent sagesse et imprudence. Il note les horreurs de la guerre et pose en principe ceci : quand une idée oblige l'homme à subir d'affreux tourments, l'homme y renonce et l'idée meurt. Ainsi mourra l'idée de patrie ; elle sera, dit-il, « perdue par son triomphe ; elle a trop procuré la mort aux hommes. » Il le dit : et c'est qu'il le croit. S'il le croit, c'est qu'il le désire. Cependant, l'idée de patrie n'est pas mourante le moins du monde : voilà le fait, que tous les désirs qu'on a ne modifient pas. Laissons cela, qui est l'évidence à l'encontre de la doctrine. Mais, en vérité, M. Pierre Hamp souhaite-t-il que disparaisse le sentiment, comme la réalité, d'une patrie ? J'en doute, quitte à le fâcher, quand je lis cette page de lui : « La Flandre gardait de très vieux métiers. Survivront-ils ? Reverra-t-on les vieilles quenouilleuses qui, vers Saint-Waast, Valenciennes, filaient encore à la main ? Elles faisaient les fils trop fins pour être produits sur les broches des métiers de filatures. Les quenouilleuses achetaient la meilleure filasse tirée des lins rouis en Lys. Les liniers leur réservaient les plus longues et douces tiges et les plus blondes. Ces fileuses à main étaient de vieilles femmes en bonnet blanc, qui suçaient du sucre candi pour pouvoir mouiller leur index droit à une salive sirupeuse propre à bien coller le fil. Elles pinçaient à la quenouille à ruban bleu deux brins de lin, c'est le moins qu'on peut prendre pour filer... » Voilà les quenouilleuses ; puis il y a les tisseurs, qui travaillent avec

des fils trop fins pour la machine... « Ces vieux tisseurs de Flandre, experts en l'art de finesse, ces orfèvres de la toile, vont-ils disparaître du monde ? Sous le piétinement des armées et dans le grand remuement de la reconstitution industrielle, leur métier va-t-il mourir et laisser, dans le travail des hommes, le même regret que pour toutes les œuvres aux secrets perdus, la poterie étrusque, la teinture de Carthage, les émaux de Palissy ? » M. Pierre Hamp ne veut-il pas s'apercevoir d'une prédilection qu'il a pour une province et pour l'ancien, le beau travail d'une province? La France est composée de cette province et d'autres qu'il faut pareillement que les Français préservent : ce ne sont pas les Européens qui les remplaceraient dans cette tâche, M. Pierre Hamp le sait très bien.

Quand les Allemands bombardaient Armentières, M. Pierre Hamp a vu les femmes qui allaient aux filatures et aux tissages régulièrement. Elles ne quittaient pas le pays. On les aurait embauchées ailleurs, pour le même salaire et la sécurité, en outre, la commodité de ne pas risquer la mort à chaque instant.

Non : « elles tiennent au lieu où leur enfance a pris la connaissance du métier, où elles ont mérité leur rang; on les y appelle par leur nom; hors d'ici, elles ne seraient plus que des femmes qui cherchent de l'ouvrage... » De bon matin, elles sortaient des caves où elles avaient passé la nuit, à cause des obus; les hommes âgés et les enfants les accompagnaient... « Rasant les murs, prudent, têtu, faisant le chemin qu'il doit faire, et à l'heure, le vieux Métier passe... » Je voudrais citer tout ce chapitre ; on y découvrirait l'âme d'un métier, l'âme des gens qui sont fidèles à un métier ; l'on ne saurait plus si le métier les ennoblit ou s'ils communiquent à une modeste besogne la noblesse de leur fidélité assidue : c'est un échange.

Au parfait amour du métier s'oppose une opération que divers théoriciens préconisent, le « sabotage. » Qu'est-ce que le sabotage? M. Pierre Hamp le définit « le renoncement à l'honneur du métier ; » c'est une « déchéance. » M. Pierre Hamp fait observer qu'au surplus le sabotage est un sujet de discours et de hâbleries et, dans la pratique, n'est pas grand chose : « Cette culture de l'incapacité professionnelle a été réduite et maîtrisée par la vieille force d'amour-propre des métiers. » Jusqu'à présent ! Mais, si l'on avilit le métier, si la lutte dans le travail devient ce que souhaitent maints anarchistes, la folie commence. La maladresse était la honte de l'ouvrier : la fierté se déplace et mal faire tourne à l'orgueil. Sentiment nouveau, détestable

sentiment, rupture d'un usage, d'une coutume et d'une simple vertu!

Comme je choisis volontiers, parmi les idées de M. Pierre Hamp, celles qui me paraissent le plus recommandables, je crains de le présenter sous un jour, le meilleur à mon gré, mais qui ne serait pas tout à fait le sien. Il est révolutionnaire. Dans son livre le plus récent, le chapitre que j'ai résumé, où il vante ce « nouvel honneur, » cette chevalerie et cette religion, l'amour du métier, cet excellent chapitre est suivi d'un autre, où il célèbre l'esprit révolutionnaire avec beaucoup d'enthousiasme. « L'esprit révolutionnaire, dit-il, est un des grands sentiments de l'homme, comme l'amour, la piété. Il ne peut périr qu'avec l'humanité... L'esprit de destruction est nécessaire : périsse ce qui doit périr!... » Seulement, ce qui doit périr entraîne dans la mort ce qui pourrait, ce qui devrait survivre, ce qui n'était pas caduc et ce qui sera bien à regretter : les révolutions ne sont pas toujours très fines, méticuleuses, et manquent de discernement. Si révolutionnaire que soit M. Pierre Hamp, et je ne vais pas le chicaner là-dessus, il ne dédaigne pas tout le passé ; il admire de vieilles choses qui sont d'ancien régime. On tirerait de son œuvre tout un manuel du parfait conservateur. Il essaye de réunir ses opinions socialistes et, quelques-unes, réactionnaires. Du reste, je ne lui reproche pas de n'y réussir qu'à peine : il n'a point résolu encore la question sociale, qui est probablement insoluble ; mais il traite avec bonne foi plusieurs questions sociales, et c'est, à mon avis, son mérite.

L'une de ces questions : le machinisme. Les quenouilleuses de Flandre font un joli métier ; elles ne le font point à la machine. Dès que la machine intervient, la poésie s'en va. L'ouvrier ne travaille plus chez lui, mais à l'usine ; et il n'est plus qu'un rouage de la machine, en quelque sorte. La machine donne ce qu'elle doit donner. Il ne s'agit plus d'obtenir un ouvrage plus délicat, plus savant, qui révèle un bel ouvrier. Bref, le machinisme ne va-t-il pas détruire l'âme du travail, c'est l'amour du métier ?

Non ! répond M. Pierre Hamp ; il ne le faut pas ! Ne maudissez pas les machines ; car elles secondent l'effort humain, qui est immense et douloureux. Les machines sont bienfaisantes. John Ruskin les a détestées : il n'a pas vu ce qu'elles doivent être, une puissance capable d'abolir « l'esclavage physique de l'humanité. » Le poète Rabindranath Tagore déteste les chemins de fer, qui enlaidissent de charmants paysages, dans l'Inde ; M. Pierre Hamp réplique : « Une plus terrible dégradation que celle des paysages était celle des porteurs de fardeaux. Un train chargé de huit cent mille kilogrammes de

marchandises est un spectacle magnifique, si l'on songe à toute la peine des hommes et des bêtes qu'il aurait fallu pour déplacer ce tonnage. La rame de wagons est plus belle que la caravane dont les chameaux mouraient de soif auprès de leurs conducteurs exténués; plus belle que la file des porteurs au crâne oppressé par le poids, au dos marqué de coups. Le train a supprimé dans le monde une énorme quantité d'esclavage physique. » Esclavage et douleur : si la somme de la douleur qu'il y a dans le monde diminue par le bienfait des machines, les poètes ont tort de se lamenter ; les ouvriers ont tort de ne pas aimer les machines. Mais l'homme « aime la vieille figure de sa peine; » il ne change pas de peine sans croire qu'on lui augmente sa peine.

Les résultats de la mécanique : le tisseur est-il à présent plus heureux qu'il ne l'était jadis? Eh bien! répond M. Pierre Hamp, le tisseur moderne est « mécaniquement plus heureux » que l'ancien tisseur. Qu'est-ce, que d'être « mécaniquement plus heureux? » C'est, pour un tisseur, de ne plus « faire le vieil effort de mouvoir à bras le métier. » Mais le même tisseur est « moralement beaucoup plus malheureux, parce que le pullulement des ouvriers autour de l'usine a créé des conditions de vie bien inférieures à celles de l'ancien tisseur vivant en campagne. » La mécanique doit être considérée comme un progrès : elle épargne à l'ouvrier les gestes les plus fatigants ; mais aussi elle entasse les ouvriers dans les usines, les loge dans les taudis, les soumet aux calamités de l'alcoolisme et des maladies contagieuses.

Alors, quelle duperie d'être « mécaniquement plus heureux, » si l'on est « moralement plus malheureux ! » En définitive, maudirons-nous le machinisme? Non! répète M. Pierre Hamp : le machinisme est un progrès.

Il n'y a guère de mots plus séduisants, plus décevants que celui-ci : le progrès. Remplacez-le par un mot plus naïvement exact : le changement. Puis c'est de savoir si un changement qui, tout compte fait, rend les hommes plus malheureux mérite, à quelque titre que ce soit, le nom de progrès.

Si touché de « la peine des hommes, » M. Pierre Hamp tient cependant pour la machine. Et je lui donne raison. Mais ce n'est point à cause du progrès : c'est à cause de l'inutilité qu'il y aurait à recommencer les plaintes de Ruskin et d'autres poètes ou esthéticiens. Nous vivons aux temps des machines, voilà le fait, et il est impossible d'entrevoir un avenir où l'humanité reviendrait à la vie

pastorale et quiète. Il nous faut vivre avec notre mal et, si les machines sont un mal, vivre avec les machines. M. Pierre Hamp a raison de montrer les avantages, les mérites et les bienfaits de l'inévitable nouveauté, s'il n'en dissimule pas les inconvénients.

Il a raison de chercher aussi le remède aux inconvénients qu'il remarque. Le malheur, dit-il, n'est pas l'invention de la mécanique; seulement, notre époque a inventé la mécanique avec une promptitude extrême et n'a pas inventé en même temps une vie ouvrière adaptée au machinisme. Comme il est socialiste (mais j'avoue qu'il l'est à cause de cela), il résume ainsi son opinion : nous avons inventé les machines et nous n'avons pas inventé la justice. Un mot bien vague, la justice; le socialisme a le goût de ces mots bien vagues.

Les mots bien vagues ont l'ennui de ne pas déterminer ce qu'ils contiennent de vérité; mais ils peuvent contenir de la vérité, pourtant. Et il est vrai qu'un sentiment parfait de la justice engagerait, — et engage, — les sociétés humaines à être bonnes et intelligentes : l'intelligence et la bonté sont d'accord. Le taudis est monstrueux et doit disparaître. Il y a une sorte de bien-être qui est nécessaire à la moralité comme à la santé. Il y a des calamités qui ne sont pas indispensables. Il y a des cupidités qui ont pour conséquences des misères... Je ne crois pas du tout que le socialisme soit un remède à tout cela : ce qu'il faut serait maintes petites réformes, de qualité sociale et morale. Le monde n'en deviendrait pas un paradis terrestre, mais un lieu amélioré où se verrait la bonne volonté humaine, auprès de son ardeur à vivre et de son ingéniosité dangereuse.

Les livres les plus intéressants et importants de M. Pierre Hamp sont réalistes, sont la peinture exacte des métiers. Son premier volume, *Marée fraîche, vin de champagne*, est toute l'histoire du poisson, depuis qu'on l'a pêché, depuis son arrivée au port de Boulogne, et puis son transport, les Halles de Paris, la vente, et jusqu'au restaurant parisien; toute l'histoire du champagne, le travail du vigneron, le travail du souffleur de verre, etc. *Le rail* est la description très attentive de la vie aux Chemins de fer, vie des employés et des chefs : M. Pierre Hamp ne néglige même pas ce comparse, le voyageur; et les incidents quotidiens, les accidents, les catastrophes et les grèves. Il a de bons yeux; il ne dit rien qu'il ne l'ait vu. Il donne l'impression de la vérité. L'on aperçoit, mené par lui, les torts des uns et des autres, les modifications qui seraient opportunes dans le trantran si imparfait; l'on aperçoit aussi les fautes qui pro-

viennent de la médiocrité d'un chacun : c'est le plus irrémédiable. Un grand nombre de nos malheurs sont imputables à nous-mêmes; notre pire malheur est de ne valoir pas grand chose. Une fatalité, notre sottise!

Quelquefois, M. Pierre Hamp arrange ses remarques d'excellent observateur en un roman. S'il demeure tout près de la réalité, comme dans ce roman de *l'Enquête*, où l'on sent qu'il raconte un épisode vrai, comme dans *les Chercheurs d'or*, où l'intérêt principal est de connaître la misère autrichienne, il a tout son talent probe et sûr, il a une incontestable maîtrise. Je n'admire pas également son *Cantique des cantiques*, en deux tomes. J'en aime plusieurs passages relatifs à l'industrie des parfums, à la cueillette des fleurs et au supplice des roses qui endurent la « puissance mécanicienne. » L'histoire d'amour, ou bien le roman, ne m'a point enchanté... « Elle pantelait sous la fureur de l'homme effrayé de penser qu'il était jaloux de ne pouvoir la tuer de baisers..., » etc. Du reste, M. Pierre Hamp est grand ennemi de l'amour et des femmes, qu'il déclare, dans la préface de *Vieille histoire*, une calamité aussi atroce que la guerre.

L'on voit, dans les musées de Hollande, quelques tableaux de Van Scorel, portraits de pèlerins qui partaient pour le dur voyage de Terre sainte, clercs, gros bourgeois, négociants, petites femmes, et chacun d'eux ayant sur son visage toute sa vie. Admirables portraits, d'une excellente justesse. Après cela, l'on cherche de plus grandes compositions de ce bon peintre : elles sont médiocres; il n'a guère d'imagination. M. Pierre Hamp ressemble à Van Scorel : il a besoin de la réalité toute proche; il devrait s'en apercevoir, se méfier du romanesque, où il n'est point à son affaire, et se méfier aussi des vastes doctrines, où il y a plus d'imagination que de vérité.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE MUSICALE

Théatre de l'Opéra-Comique : *Le Hulla*, conte oriental en quatre actes ; poème de M. André Rivoire, musique de M. Marcel Samuel-Rousseau. — Musique d'Espagne et d'Italie. — Concerts de M. Édouard Risler.

On a dit autrefois de *Sigurd* que c'était quelque chose comme un *Siegfried* pour les petits gens, pour ceux qui ne payent pas plus de quinze cents francs de loyer. Mettons-en quatre ou cinq mille aujourd'hui. De ces mêmes personnes, honorables d'ailleurs autant que nombreuses, le *Hulla* pourrait bien être un peu le *Marouf*. Dans l'œuvre de M. Marcel Samuel-Rousseau, il est permis de préférer *Tarass-Boulba*. Il s'en faut pourtant que le *Hulla* n'ait rien d'aimable.

D'abord le livret, ou plutôt et véritablement ici le poème, est fort plaisant. L'esprit et le sentiment s'y mêlent et s'y fondent avec beaucoup de goût, de grâce et d'élégance, en des vers bien tournés et déjà par eux-mêmes harmonieux. On n'ignore plus depuis trois semaines environ, et les érudits le savaient sans doute auparavant, ce que c'est qu'un hulla. Voici. En pays musulman, sous la loi du Prophète, un mari qui a répudié sa femme peut, s'il vient à la regretter, la reprendre, mais à cette condition que la femme elle-même aura pris pour un jour, (nuit comprise), un nouveau mari, lequel devra, sa suppléance achevée, la répudier à son tour et la restituer au premier occupant. L'occupant numéro deux s'appelle un hulla. Un riche marchand d'Ispahan, Taher, a pris ou plutôt acheté pour femme la belle Dilara, native de Damas. L'ayant trouvée rebelle le soir des noces, il l'a renvoyée dès le lendemain matin. Avant le lendemain soir, il la pleure. Afin de la revoir, et de la ravoir, sur les conseils de son père, il se décide, non sans répugnance, à choisir un hulla. Son choix s'arrête au hasard sur un étranger, un mendiant, couché nonchalamment à la porte de la mosquée. Narsès, (c'est ainsi qu'il se nomme), est un beau

garçon, et cela ne laisse pas d'inquiéter un peu Taher. Mais, — et ceci le rassure, — Narsès est amoureux fou d'une autre femme, rencontrée jadis, et que depuis il a cherchée en vain. Taher voit dans cet amour une première garantie d'abstinence. Il prêtera donc sa femme à Narsès. Il y ajoute, — seconde garantie, — une forte somme, comme prime de remplacement, sous la promesse que l'intérim restera platonique.

Ainsi Taher a tout lieu de se flatter que, dans cette aventure, il n'y sera que de son argent.

Vous devinez la suite. La suite, c'est la reconnaissance réciproque de Narsès et de Dilara. Elle l'aimait comme elle en était aimée et l'attendait aussi fidèlement qu'elle en était attendue. Alors la chambre et la nuit qui ne devaient être que pseudo-nuptiales, le deviennent vraiment. Le mari, le beau-père, entrés par surprise, par violence même, en conçoivent une fureur vengeresse. Amants autant qu'époux, Narsès et Dilara sont résolus à le rester. Ils le resteront à peine quinze jours, lesquels d'ailleurs, grâce à la commission payée d'avance au hulla, s'écouleront en fêtes et festins. Dilara, pour gagner du temps, a feint de retrouver en Narsès le fils et l'héritier d'un richissime marchand de Damas. Mais déjà des messagers envoyés aux nouvelles reviennent et dénoncent la supercherie. Arrêtés, les amoureux sont perdus, ou le seraient, si le roi, le bon roi de Perse qui, sous un déguisement, la veille, avait été leur hôte et leur confident, ne venait à la fin les sauver et punir leurs ennemis.

Tel est ce joli conte d'Orient. Scabreux par endroits, le conteur l'a conté légèrement. Aussi bien la morale est indemne en cette affaire. Tout y est régulier et l'on y voit jusqu'à deux maris également légitimes.

La musique du *Hulla* possède premièrement un mérite peu commun aujourd'hui : elle est raisonnable, elle a du bon sens. Elle ne divague ni n'extravague. Elle est écrite en un seul ton : je veux dire en un seul ton à la fois. Et croyez bien que cette écriture, la plus simple en apparence, trop simple aujourd'hui pour certains, est en réalité la plus difficile. Une phrase de dix mesures, sans modulation, mais sans banalité, sans platitude, cela ne va pas tout seul. Le musicien du *Hulla* ne semble pas incapable de cet exercice. Nous sommes encore quelques-uns à l'en féliciter, et nous avec lui.

Autre originalité de cette musique : elle laisse entendre les paroles, et les paroles étant de M. Rivoire, c'est tant mieux. Loin de leur être hostile et funeste, elle les sert, elle les favorise. Plutôt que de les

noyer dans la symphonie, ou polyphonie, (le second terme est plus à la mode), elle les pose à la surface, afin qu'elles s'y jouent. Elle les y laisse flotter et plus souvent courir, car elle est rapide, cette musique, elle est légère. Nulle ne ressemble moins à telle ou telle autre, où l'on dirait volontiers, — on l'a déjà dit, — que la cuiller tient debout. Mais de cette rapidité même il faut maintenant se plaindre. Elle passe, la musique du *Hulla*, elle passe sans cesse et ne fait guère que passer. Elle est toute en épisodes, en menus détails, non pas en façade, mais en facettes. Jamais ou presque jamais elle ne se développe, ne s'épanche. Elle a de la vivacité, de l'agrément, voire de l'esprit. Le lyrisme est ce qui lui manque le plus. J'entends bien, — ou plutôt, j'ai pris plaisir à l'entendre, — il y a le duo d'amour. La péroraison surtout en est belle; orchestre et voix s'y embrassent avec chaleur et d'un embrassement qui dure. Mais le reste n'est guère fait que de petits morceaux. Le sujet, dira-t-on, ne comportait, ne pouvait supporter que cette mobilité, ce papillotage sonore. Tout de même on souhaiterait que de temps en temps la musique se donnât carrière, que du particulier elle passât au général et prît un grand parti.

Non sans regretter ce qu'elle nous refuse, ne dédaignons pas ce qu'elle nous donne. Le premier acte est plein de mouvement et de vie. Musique de bazar, (tel étant le lieu de l'action), mais non de pacotille. Maint article y est de choix, et de prix. Au troisième acte, pendant une fête, avec une complaisance naïve et d'ailleurs assez touchante, Narsès fait les honneurs de sa femme au vieil et bienveillant officier, leur convive inconnu ce soir, en qui demain, pour leur bonheur, ils reconnaîtront le Roi. Devant cet homme excellent, et pour lui, Dilara déclame, danse et chante tour à tour. Le triple intermède a de la grâce. Mais j'aime encore mieux, beaucoup mieux, une autre page, peut-être la plus charmante de la partition. Ce n'est pas, oh! pas du tout, la romance que chante Narsès, les bras levés, en posture d'orante : « *Nos destins sont écrits sur les tables du ciel.* » C'est un autre chant, une sorte de *lied* oriental, de Narsès encore, de Narsès amoureux et vantant au vieillard indulgent, quasi paternel et même patriarcal, toutes les grâces et tous les talents de sa femme. Paroles et musique, il y a là deux fois de la poésie. La chanson de l'époux achevée, « *Il ment,* » réplique en souriant l'épouse. « *Il ment comme un amant. Tout cela veut dire qu'il m'aime.* » Certes, mais c'est bien quelque chose et qu'on ne pouvait dire plus joliment.

Restons-en là. Gardons cette impression dernière. Quand *le Hulla* ne serait qu'une collection et comme une vitrine, une étagère de

bibelots poétiques et sonores, si peut-être, comme il est permis de le croire, c'est bien cela, cela seulement que les auteurs ont voulu faire, ils y ont réussi.

Leur œuvre est chantée, jouée, décorée, costumée à souhait. Il est seulement dommage que la voix de Mlle Brothier (Dilara) se soit, en se fortifiant, un peu durcie. Au contraire, celle de M. Friant (Narsès) a gagné beaucoup en douceur et en charme. Elle est bien posée, je dirais volontiers superposée : elle donne, je ne sais pourquoi, plus que nulle autre voix de ténor, une impression de hauteur. Et le chanteur a fait de sensibles progrès. M. Audoin (Taher), est excellent. Il nous avait déjà plu dans *Cosi fan tutte*. Il y figurait avec talent un des deux amoureux, (le baryton). L'autre, (le ténor), était le jeune et regretté Cazette. Père et beau-père de Narsès et de Dilara, M. Hérent chante et joue gaiement. M. Azéma dessine avec une ampleur comique, la silhouette d'un juge vénal et concupiscent. Et vous savez enfin quel chef, quel animateur d'orchestre est M. Albert Wolff, revenu d'Amérique. Nous le prions de n'y point retourner.

L'Espagne et l'Italie nous ont envoyé dernièrement de belles choses. M. Félix Boghen, professeur à l'Institut Royal de musique de Florence, vient d'enrichir encore sa collection déjà considérable de pièces pour le piano des vieux maîtres italiens (XVIIe et XVIIIe siècles) (1). Trois fascicules récents contiennent des « *Canzoni* » et des « *Partite,* » du grand Frescobaldi. Les « *Partite* » surtout sont extraordinaires. Les titres déjà, les titres seuls, ont la poésie, le parfum du passé : *Soprà l'aria della Romanesca, — Soprà « Ruggiero, » — Soprà « la Monica, » — Soprà « la Follia. »* — Que ces vieux airs ont donc de jolis noms et qu'ils éveillent d'échos lointains ! Avant toutes les autres « *Partite,* » lisez « *la Monica.* » Relisez-la plus que toutes les autres. C'est une série de variations charmantes et superbes tour à tour. Mélodie, harmonie ; les deux modes, majeur et mineur, alternant comme la lumière et l'ombre, comme la joie et la mélancolie ; des traits, des arabesques d'une grâce exquise, tout cela compose un chef-d'œuvre de douceur et de force, de raison pure et de pure sensibilité. Nous le disions naguère, lorsque parurent les premières livraisons, et nous ne nous en dédirons pas à propos de celles-ci : à l'heure trouble où nous sommes et par ce « temps malade, » comme parlent les bonnes gens, que traverse la musique, l'italienne aussi bien que la nôtre, il fait bon d'aller boire à cette source la vie et la santé.

(1) Ricordi, éditeur.

« *Mais en Espagne! En Espagne!* » Procurez-vous au plus vite les *Sept chansons populaires* de M. Manuel de Falla (1). J'aime à croire que vous connaissez le nom du musicien et ses œuvres précédentes. L'Opéra-Comique, il y a quelques années, a représenté *la Vie brève*, et sa faute, sa très grande faute, est de ne s'en point souvenir. *L'Heure espagnole*, la vraie, l'éclatante, l'heure de midi, c'est celle-là. Aimez-vous, espagnoles toujours, les heures fraîches, nocturnes et semées d'étoiles? Souhaitez que l'éminent chef d'orchestre madrilène, M. Arbos, revienne à Paris diriger de nouveau, comme il l'a fait cet hiver, l'étincelante symphonie pour orchestre et piano qui s'appelle *Une nuit dans les jardins d'Espagne*. Mais pour prendre patience, lisez les *Sept chansons*. Là bouillonne un sang nouveau. De quelle chaleur, de quelle richesse et de quelle pureté! Depuis les dernières mélodies de M. Gabriel Fauré, *l'Horizon chimérique*, rien d'égal, bien que tout autre, n'a paru. « Populaires, » comment ces chants le sont-ils? Nés de l'âme même du peuple, ou créés par un grand artiste à l'image et à la ressemblance de cette âme? Je ne sais. Et peu m'importe. En soi déjà, rien qu'en soi, seuls et nus, les thèmes sont beaux, vigoureux, éclatants. Mais sur eux quels vêtements sont jetés, et quelles parures! Des harmonies d'abord, fortes et hardies, mais qui se nouent et se dénouent toujours suivant une logique rigoureuse. On se répète ces deux vers du sonnet de *Falstaff*, qui définissent l'harmonie elle-même :

Allor la nota che non è più sola,
Vibra di gioja in un accordo arcano.

Des accords secrets, des accords étranges, font ainsi vibrer « la note qui n'est plus solitaire. » Elle vibre ici, tantôt de joie, d'une joie ardente et fière, tantôt d'une tendre mélancolie.

Une autre force de cette musique lui vient de son rythme, ou de ses rythmes, car ils sont divers. Ces tableaux enfin, d'un si ferme dessin et d'une couleur si vive, l'artiste les encadre magnifiquement. Des préludes annoncent les chants, des intermèdes les suspendent, des épilogues les achèvent, et leur étendue ainsi que leur beauté s'en accroît.

C'est la première fois que nous parlons de la musique espagnole depuis qu'un de ses maîtres, un des plus nobles, un des plus grands, Felipe Pedrell, a cessé de vivre. La France le connaissait à peine, de

(1) Adaptation française de M. Paul Milliet; Eschig, éditeur, Paris.

nom seulement, et encore! En vain quelques-uns d'entre nous ont combattu pour sa gloire. Son admirable tragi-comédie *la Célestina*, (*Les amours de Calixte et Mélibée*), eût honoré l'un ou l'autre de nos deux théâtres lyriques. Ni l'un ni l'autre n'ont daigné l'accueillir.

M. de Falla fut, croyons-nous, le disciple de Pedrell, et son disciple très cher. Il est juste d'associer aujourd'hui la louange du survivant, jeune encore, au souvenir, au deuil du vieux maître qui n'est plus. Avec toute notre admiration, Pedrell eut toute notre amitié. Amitié lointaine, de deux amis inconnus l'un à l'autre et qui ne devaient jamais se voir. Mais pendant quelque vingt ans ses lettres nous avaient appris quel homme était l'artiste et, lorsqu'il mourut, nous le saluâmes en notre cœur du salut funèbre qu'il était lui aussi digne de recevoir : « Adieu, belle âme et beau génie! »

Une fois encore, M. Édouard Risler a consacré huit concerts, — on ne nous fera point écrire « recitals, » — à l'exécution des trente-deux sonates de Beethoven. Ce furent des « soirs sereins et beaux, » de ceux qu'aimait le poète. Jamais public plus nombreux n'applaudit interprète plus digne de l'œuvre. L'un et l'autre sont inséparables aujourd'hui. Pour le grand pianiste, il n'est pas de plus grand honneur. Mais pour lui et pour certains auditeurs, dont nous sommes, il n'est pas de plus grande gêne que de voir et d'entendre tourner les pages par les personnes qui « suivent sur la musique. » Et pourquoi suivent-elles, ces personnes? Peut-être comme l'Anglais qui suivait le dompteur, dans l'espoir d'un accident? Ou, pour noter les détails, les nuances d'une interprétation d'ailleurs inimitable? Alors leur intention serait plus pure, mais non moins vaine leur espérance. En tout cas, les tourneurs devraient bien s'entendre pour se servir d'une édition unique. Ils tourneraient ensemble, au même moment, la même page, et cela mettrait au moins de l'unité dans le geste et le bruit du tournement.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE DRAMATIQUE

VAUDEVILLE. — M. Lucien Guitry dans *Tartuffe.*

M. Lucien Guitry est un grand comédien. Nul ne conteste ses belles qualités : puissance, naturel, originalité. Est-ce à dire qu'il faille lui passer toutes ses fantaisies, alors même qu'elles atteignent Molière qui fut, lui aussi, un grand acteur, et, par surcroît, un grand auteur comique ? L'an dernier, M. Guitry nous avait présenté du rôle d'Alceste une interprétation, qui était d'un bout à l'autre un contre-sens appuyé et énorme. C'était l'erreur d'un artiste et qui n'était pas à la portée de tout le monde. Après *le Misanthrope*, holà! Mais après *Tartuffe*, hélas !

On sait assez généralement que, dans *Tartuffe*, Tartuffe ne parait qu'au troisième acte, Molière ayant consacré les deux premiers à peindre si complètement son personnage, qu'aucune erreur ne fût possible et qu'on le tînt tout d'abord pour un très méchant homme. Le public de l'autre soir était venu pour M. Guitry. Je ne jurerais pas qu'il n'ait éprouvé un peu de mécontentement à le voir tarder tant à paraître : ce n'est pas l'usage que la vedette ne soit ni du un, ni du deux... On frémit à la pensée de ce que deviendrait la connaissance de nos grands écrivains dans la ruine définitive de la culture classique... Enfin la toile se relève sur le troisième acte et, après les quelques répliques de Damis et de Dorine, nous parvient du fond de la scène ce vers, lancé avec le plus pur accent des fils de l'Auvergne :

Laurent *ch*errez ma haire avec ma di*ch*ipl*inne.*

Ainsi devait-il en être jusqu'à la fin, et telle est la nouveauté que nous réservait M. Guitry : Tartuffe bougnat.

Pourquoi? quelle raison? quel prétexte? Si Molière avait voulu donner à Tartuffe quelque accent que ce fût, nul doute qu'il ne l'eût

indiqué, comme il l'a fait à l'occasion, jamais d'ailleurs pour un rôle de premier plan. Tartuffe se fait passer pour originaire d'une petite ville, où Dorine voit déjà son heureuse moitié rendant visite à madame la baillive et madame l'élue ; mais rien n'indique que cette ville soit du Midi plutôt que du Nord; même, rien ne prouve que cette prétendue origine provinciale ne soit pas une imposture. Que si Tartuffe avait eu l'accent que voilà, Dorine, bon bec de Paris, n'aurait pas manqué d'en faire des gorges chaudes et de contrefaire *Mochieur* Tartuffe.

M. Guitry a-t-il pensé que, le rôle manquant de comique, il convenait d'en ajouter, et s'est-il avisé de ce moyen de vaudeville? Mais ne nous creusons pas la tête : tout simplement, cela lui a chanté ainsi. Les rois de la scène, comme les autres rois, ont pour règle leur bon plaisir. Jules Lemaitre aimait à conter qu'à la première répétition en costumes d'une de ses plus fines comédies, il vit arriver l'acteur principal chaussé d'une paire de bottes superbe et imprévue. En vain protesta-t-il que dans sa pièce, psychologique et mondaine, il n'était pas question de bottes. « Je vois le rôle avec des bottes, » répondit l'artiste célèbre, et il le joua comme il le voyait. M. Guitry entend Tartuffe avec l'accent auvergnat; il le joue comme il l'entend, et probablement cela l'amuse. Pour nous c'est un supplice d'entendre un des grands rôles de la scène française, d'une langue si savoureuse et si délicatement nuancée, d'une versification si souple et si savante, jargonné à la mode des marchands de marrons.

Venons à la composition du rôle. M. Guitry prête à son Tartuffe la mine d'un sinistre coquin et d'un parfait gibier de potence : un visage malpropre, des cheveux qui lui retombent sur les yeux et sur les joues. La cape immense dont il s'enveloppe est moins le manteau troué du pauvre hère que celui du traitre de mélodrame. Peu de gestes, un visage immobile. Tout le rôle tenu dans la même teinte sombre; rien qui prête à rire : un comique de pompes funèbres.

Or il n'y a aucun doute que la machination ourdie par Tartuffe ne soit une chose effroyable. Mais le drame n'éclate qu'à cette fin du quatrième acte, où l'imposteur se démasque et change de ton : « c'est à vous d'en sortir... » Jusque-là, ce que Molière a voulu mettre en relief, c'est le côté comique de la situation. Il s'est appliqué à peindre un caractère; il a montré en Tartuffe un ridicule ; il a raillé l'hypocrite ; il a joué le faux dévot ; il a dégagé de la fourberie de Tartuffe et de la sottise d'Orgon toute la somme de rire qu'elles

contenaient. Finalement nous découvrons que le cuistre de sacristie se double d'un forban, et que le pied-plat cachait un aventurier : cela donne à la peinture ses dessous et à l'étude ses lointains.

M. Guitry fait de Tartuffe un rustre, un valet de charrue qui a conservé dans la maison d'Orgon ses façons grossières et brutales. Cette rusticité eût choqué Orgon lui-même. Et comment croire que la psychologie de cet hypocrite consommé ait pu être aussi rudimentaire? Certes Tartuffe est un violent; il est ambitieux et jouisseur; il est gros et gras, il a l'oreille rouge, un fort appétit et il boit sec. Dans tous les sens du mot, il est passionné. Mais le rôle qu'il s'est imposé l'oblige à se contraindre, et la violence du tempérament ne fait craquer que par endroits le masque de la feinte dévotion.

De cette comédie, au comique si intense, disparaît tout ce qui en faisait une comédie. Volontairement M. Guitry pousse tout le rôle au noir; quant aux comparses dont il s'est entouré, ils ne le font pas exprès et c'est leur ingénuité qui laisse s'évaporer et s'évanouir toute la saveur des plus fameuses répliques : insipides et mornes, elles tombent à plat dans une atmosphère glaciale. Que reste-t-il? Une armature, un scénario. Une famille menacée par l'intrusion d'un coquin se débat dans l'affolement et déjà entrevoit le fond de l'abîme; protestations, désespoir, imprécations : ce n'est plus une comédie de Molière, c'est un drame larmoyant du XVIIIe siècle.

Un Alceste revu par Jean-Jacques, un Tartuffe qu'on prendrait pour Rodin, — double tentative pour expulser du théâtre de Molière le rire de Molière. Elle n'aura pas été inutile. Elle montre, jusqu'à l'évidence, le danger d'en user avec les rôles du répertoire comme avec ceux que nos contemporains fabriquent à la mesure, à la taille et à la ressemblance de nos plus célèbres artistes. On ne peut pourtant pas exiger de Molière qu'il ait travaillé pour les acteurs de maintenant. Le système de simplification à outrance que M. Guitry applique aux rôles classiques est commode, mais il a un inconvénient : c'est de rendre ces rôles méconnaissables.

RENÉ DOUMIC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La prédication nationaliste, les accusations mensongères du Gouvernement de Berlin portent leurs fruits détestables. Le 10 mars au matin, à Buer, près de Recklinghausen, on trouvait étendus dans une rue, les corps percés de balles du lieutenant de chasseurs à pied Colpin et du chef de gare Joly; les deux assassins, arrêtés par la police française, tentèrent de s'enfuir et furent tués par nos gendarmes. Presque à la même heure, dans la même localité, un poste français était attaqué; nos soldats débordés firent feu et cinq Allemands restèrent sur le carreau. Buer était, et est redevenue depuis, une localité particulièrement tranquille où la population vivait en bonne intelligence avec les soldats d'occupation : des agents provocateurs étaient passés par là. Les Allemands ne manquèrent pas de répandre le bruit que le crime était l'œuvre de deux soldats français ivres; il se trouva des journalistes pour raconter qu'on les avait vus, entendus; l'enquête montra que les balles et les douilles provenaient de revolvers allemands et que les soldats ivres n'avaient existé que dans l'imagination de quelques Allemands; mais l'invention, sur les ailes de l'agence Wolff, avait déjà fait le tour du monde. A Essen, dans la nuit du 17 au 18, de lâches assassins, tirant par un soupirail de cave sur le soldat français Schmidt, occupé à entretenir le chauffage central de la gare, le tuèrent; on n'a pas encore réussi à les retrouver. Dans la soirée du 17 mars, à Cologne, M. Joseph Smeets, créateur du parti républicain séparatiste rhénan, et son beau-frère, étaient assassinés, par un inconnu élégamment vêtu et parlant un allemand très correct; le second tombait mort, le premier est très grièvement blessé. Le 18, le président Ebert venait à Hamm, en Westphalie, non loin de la Ruhr; il y recevait les chefs de cette résistance que le Gouvernement allemand continue à appeler « passive; » il y prononçait un discours agressif où il affirmait que la France veut

annexer la rive gauche du Rhin et la Ruhr et exhortait les populations à la défense de la liberté et de l'intégrité de l'Allemagne. Sur les voies ferrées, les actes de sabotage, les explosions, ou tout au moins les tentatives, sont fréquents; plusieurs fois, nos postes ou nos sentinelles, après sommation, ont dû faire usage de leurs armes; plusieurs Allemands ont été tués ou blesssé.

Ces incidents, si l'on tient compte de l'étendue du territoire occupé sur les deux rives du Rhin, ne dénotent nullement une hostilité foncière et générale de la population, mais révèlent la puissance des organisations nationalistes et la volonté du Gouvernement de provoquer des incidents sanglants. C'est précisément parce que la population ne s'émeut pas assez à son gré et, en maints endroits, fait bon ménage avec les Français et les Belges, — M. Maginot le constatait avec plaisir et surprise lors de son récent voyage dans la Ruhr, — que le Gouvernement et les sociétés secrètes provoquent des crimes et des attentats : il faut raviver l'indignation et surchauffer le nationalisme. Les organisations militaires et politiques qui sévissaient naguère en Haute-Silésie ont transporté leur champ de manœuvre en Rhénanie. Des crédits considérables sont ostensiblement employés à soutenir la résistance « passive. » C'est une guerre, il faut toujours le répéter, une guerre d'un genre nouveau, mais une guerre : tout est organisé pour la guerre et surtout pour la mise en scène de la guerre. Mentir pour gagner les sympathies du monde et réaliser l'isolement diplomatique de la France, c'est le but. Deux Français sont assassinés : au lieu de regrets à la France, le président Ebert envoie à la municipalité de Buer ses condoléances « pour la répression sanglante de la fureur militaire française. » A Paris, une note est remise, à propos du même crime, par le chargé d'affaires du Reich : « La population allemande, dit-elle, qui jusqu'ici a fait preuve d'une discipline sans exemple, finira par perdre patience. » Un dessin représente un soldat noir debout et ricanant sur les ruines fumantes d'Essen ! Ainsi, constamment, patiemment, les rôles sont renversés, les faits dénaturés, les intentions calomniées. Tout est truqué, arrangé pour la galerie. Double manœuvre : il s'agit de gagner la bataille d'opinion dont l'occupation de la Ruhr est l'occasion, et d'assurer à l'intérieur la domination du nationalisme prussien sur l'unité resserrée du Reich.

L'intérêt le plus évident commandait au Gouvernement allemand, quand, le 11 janvier, des troupes franco-belges pénétrèrent dans la Ruhr pour y escorter une mission d'ingénieurs chargés d'un service de contrôle et d'une saisie de gages, de se plier à ces exigences, même

s'il avait pu sincèrement les considérer comme exagérées ou illégitimes. Le Cabinet Cuno, inspiré par les Stinnes et consorts, a choisi la guerre ; il a eu ses raisons que la raison ne connaît pas, mais qui exaltent l'orgueil allemand et servent certains intérêts privés. Les Allemands préparaient, pour une échéance assez proche, une guerre de revanche; dans l'immense atelier de la Ruhr se fabriquaient par pièces détachées les engins nécessaires à une guerre de machines et de produits chimiques ; les usines de Saxe étaient chargées du montage et du finissage. La Russie des Soviets, de son côté, fabriquait du matériel de guerre. Le contrôle interallié, depuis plusieurs mois surtout, était impuissant à découvrir toutes ces fabrications clandestines. Quant aux effectifs prévus par le traité de Versailles, une série de moyens détournés avait déjà permis de les dépasser et de préparer sous divers déguisements d'importantes formations de réserve : quelques mois encore et on pourrait jeter le masque. L'occupation de la Ruhr a fait échouer tout ce plan, comme elle a déjoué les combinaisons par lesquelles l'Allemagne comptait éluder les réparations. La bataille était nécessaire pour masquer ce double échec; elle était nécessaire aussi pour renforcer l'unité nationale et l'union des partis, pour la reforger, selon la tradition historique, sur l'enclume française.

Rien n'est plus révélateur, à ce point de vue, que l'assassinat de M. Joseph Smeets. Un tel crime n'est pas l'œuvre d'un isolé, mais le fait prémédité des organisations secrètes, comme l'assassinat de Erzberger, de Rathenau, de Kurt Eisner et de tant d'autres dont le nombre dépasse quatre cents. M. Smeets se savait condamné; il refusait de se cacher et de quitter Cologne; il s'y faisait garder par ses fidèles paysans de l'Eifel, dont la vigilance s'est trouvée en défaut, et il comptait sur la protection du drapeau anglais. A qui fera-t-on croire que les Allemands auraient fait assassiner M. Smeets s'il n'était, comme ils l'affirment, qu'un fantoche ridicule aux mains des Français? La vérité est que M. Smeets travaillait pour sa patrie rhénane et n'aurait pas accepté un concours étranger qui, du reste, ne lui fut jamais offert. Jeune, énergique, silencieux, tenace, M. Smeets, fils d'ouvriers, représente bien cette âpre race de paysans celtiques qui peuplent les montagnes et les plateaux des deux côtés de la Moselle et qui, s'ils sont attachés à la langue et à la culture allemandes, se sentent avant tout des Rhénans et repoussent la domination de ces étrangers, de ces demi-slaves que sont les Prussiens. Il avait fondé le parti séparatiste rhénan et un journal,

la République rhénane; au contraire du Dr Dorten et de ses amis qui réclament l'autonomie de la Rhénanie dans le cadre du Reich et qui ont des accointances avec les hommes du Centre, M. Smeets affirme son dessein de séparer son pays rhénan de l'Allemagne et d'en faire une république indépendante. Il affirme que ses partisans sont un million et demi; ce qui est certain, c'est qu'il est entouré d'amis dévoués, de lieutenants fidèles jusqu'à la mort et que, s'il ne survit pas à la terrible blessure qui a entamé la matière cérébrale, ou s'il ne survit que physiquement diminué, il trouvera des successeurs et des vengeurs. Il disait récemment à M. Charles Bonnefon, de *l'Écho de Paris* : « Je vais être tué demain ou après-demain. Que ma mort, du moins, serve de leçon à votre Gouvernement; et que vos hommes d'État apprennent qu'il ne faut pas traiter un Prussien de la même façon qu'un Français. » Profitable leçon, qu'il faudra retenir.

L'assassinat de M. Smeets et de M. Kaiser par les nationalistes allemands prouve la réalité et l'importance du mouvement rhénan. Il convient d'en rapprocher le cambriolage, quelques jours auparavant, à Coblentz, des bureaux du *Rheinischer Herold*, le journal du Dr Dorten. Si le Gouvernement de Berlin n'était pas convaincu que la majorité de la population indigène rhénane souhaite d'être débarrassée des fonctionnaires et des soldats prussiens, il suivrait actuellement une autre politique. Il ne crierait pas si haut et si souvent, contre toute vraisemblance et toute vérité, que la France est résolue à annexer les pays rhénans, s'il ne cherchait pas à alarmer ces populations qui ne veulent pas plus de la domination française que de l'oppression prussienne et s'il n'espérait pas éveiller les susceptibilités de l'opinion publique anglaise. Comme le remarque justement le *Temps*, « on a le droit d'être Allemand et de ne pas vouloir être administré par la Prusse : les Wurtembergeois et les Badois, les Bavarois et les Saxons font usage de ce droit. » Non seulement les Rhénans n'y ont pas renoncé pour leur part, mais leurs représentants ont pris soin de le faire inscrire dans la Constitution de Weimar. Qu'il plaise aux gens de Berlin de prêter aux Français des projets annexionnistes qu'ils n'ont jamais eus, ce n'est pas une raison pour que toute une partie de la population allemande soit privée de ses droits et traitée en race inférieure et vaincue. Au surplus, c'est là une question de politique intérieure allemande ; mais elle se trouve étroitement liée au problème international de la sécurité de la France. Que la question soit mûre, c'est ce que prouve l'opinion, répandue de plus en plus en Angleterre, que les provinces du Rhin

devraient être démilitarisées et neutralisées sous la garantie de la Société des Nations; et que ce soit le souci dominant du Gouvernement de Berlin, c'est ce que décèlent les injures que sa presse adresse à cette Société des Nations « pourrie, » dans laquelle il ne veut pas se plier à entrer par la porte de l'honnêteté.

L'assassinat de MM. Smeets et Kaiser à Cologne a été ressenti comme une injure par les Anglais, responsables de l'ordre et de la sécurité dans la zone occupée par leurs troupes; ils ont aussitôt mis en campagne leur police. Il faut espérer que l'enquête générale, menée sous l'impulsion de la Haute-Commission, aboutira à l'arrestation du coupable; elle a déjà conduit à des découvertes intéressantes sur les complicités. Les autorités et la police allemande de Cologne, les fonctionnaires du service des téléphones, qui ont fait couper les fils la veille du crime, sont des complices. L'enquête montre que l'Allemagne est en proie aux sociétés secrètes et que, en Rhénanie même, l'autorité des Puissances occupantes est menacée, non pas certes par les gens du pays, mais par toute la séquelle des fonctionnaires du Reich, et par les associations militaires et politiques déguisées en sociétés sportives. Déjà de nombreuses arrestations ont été opérées; de nouvelles expulsions vont compléter les mesures déjà prises depuis deux mois pour épargner aux populations paisibles les menées provocatrices des agents de Berlin. Arrestations et expulsions de Prussiens, mesures économiques qui séparent la Ruhr et la Rhénanie du reste de l'Allemagne, création préparée d'une monnaie rhénane, c'est tout cet ensemble de mesures qui font appréhender au Gouvernement du Reich une plus complète séparation; il ne faut pas chercher d'autre explication à la détente qui, sur un mot d'ordre donné de Münster, d'où il dirige le sabotage des services publics, par M. Fuchs, ancien président de la province du Rhin expulsé par les Alliés, s'est manifesté depuis quelques jours dans la Ruhr et dans toute la zone occupée. M. Cuno s'alarme des conséquences de sa politique; l'Allemagne ne cède pas, mais elle est inquiète et elle ruse : preuve que nous sommes dans la bonne voie.

Entre le crime de Cologne et l'étrange complot monarchiste et nationaliste que le ministère prussien vient de découvrir et de réprimer, la corrélation est évidente. L'assassin de M. Smeets appartiendrait, d'après des renseignements vraisemblables, à l'une de ces associations d'auto-protection dont le centre est en Bavière et dont le général Ludendorff est l'âme. Le Gouvernement, en présence de tels excès, prend peur et jette du lest. Il vient de faire arrêter le lieu-

tenant Rossbach, agitateur nationaliste, fondateur d'une association militaire, et six autres meneurs. Le ministre prussien de l'Intérieur, M. Severing, a procédé à la dissolution du parti allemand-arien; il défère ses chefs, et parmi eux trois députés au Reichstag, à la Cour suprême de Leipzig pour entretien d'organisations militaires. Un complot militaire a été ourdi en Bavière, par les ultra-nationalistes de von Graefe alliés aux socialistes-nationaux de Hitler, pour purger d'abord le pays du marxisme et des Juifs et se tourner ensuite contre l'ennemi extérieur; les ramifications du complot s'étendent en Thuringe et jusqu'à Berlin. Il s'agissait d'assurer le pouvoir aux nationalistes et peut-être de restaurer en Bavière la monarchie des Wittelsbach que l'on pousserait ensuite au trône impérial. A la diète prussienne, le 23 mars, M. Severing, interpellé par les socialistes sur l'action des organisations d'auto-protection, a fait de graves révélations : « Quand on a dit que ces organisations d'auto-protection pourraient être le réservoir d'où devait sortir la guerre civile, on a dit une chose exacte à mon avis. Il est certain que si elles continuent à agir comme maintenant, et si des bataillons leur sont opposés comme maintenant, on peut calculer mathématiquement que la guerre civile éclatera. J'ai le sentiment que nous ne sommes pas très éloignés de ce moment-là... J'étais en droit de soupçonner que certains chefs de ces organisations secrètes étaient d'anciens officiers... Le ministre de la Reichswehr estime comme moi qu'il n'y a plus de place pour ces officiers dans l'armée. Les gens dangereux dans tout ceci ce sont Rossbach, Ludendorff et Hitler. »

C'est un étrange personnage que cet Hitler : il se donne pour le Mussolini de la Bavière, mais il n'en est que la caricature; le mouvement dont il est l'organisateur est à la fois xénophobe, antisémite, nationaliste, socialiste et mystique ; il rappelle par certains traits les grandes révoltes de la démagogie paysanne écloses au temps de Luther dans cette même Souabe à la voix d'un Carlstadt ou d'un Münzer. Hitler est centraliste, tandis que le Centre bavarois est fédéraliste. Il rêverait aussi de créer en Bavière une église nationale chrétienne, démocratique, séparée de l'État aussi bien que de Rome : « Le christianisme, dit une brochure nationale-socialiste, doit être transformé; il doit devenir un sentiment allemand... Tout homme et tout peuple sent en définitive la divinité selon sa propre nature. Nous avons donc tout à fait le droit de parler d'un dieu allemand. » Le mouvement dirigé par Ludendorff, et qui a longtemps reçu les subsides de la grande industrie bavaroise, vise aujourd'hui à établir

une sorte de dictature nationaliste et démagogique. Voilà, pour le Gouvernement, de graves soucis, et il est singulier qu'au moment où le ministère prussien dénonce et poursuit un tel complot, le chancelier du Reich se promène en Bavière, en Wurtemberg, et y prononce les discours les plus intransigeants à propos de la Ruhr, et qu'au moment où les associations nationalistes dépassent toute mesure en Rhénanie et ailleurs, M. Cuno tienne le langage le moins propre à les calmer.

Dans les grandes crises de l'histoire, lorsque leur orgueil follement exalté subit l'épreuve de la déception, les Allemagnes perdent le sens de la direction et la notion du réel ; leur puissance d'illusion collective, multipliée par cet instinct de la discipline qu'elles gardent même en pleine anarchie politique et morale, les rendent dangereuses pour leurs voisins. Les Allemands sont eux-mêmes les premières victimes de leurs propres théories, tant est grande et excessive leur faculté de systématiser : Fichte, l'un des penseurs qui ont façonné la pensée allemande contemporaine, n'enseigne-t-il pas, dans son *Discours à la nation allemande*, que l'œuvre politique consiste à créer de toutes pièces, par un effort volontaire, des modèles théoriques pour en faire ensuite des réalités vivantes? Les hommes les plus respectables se trouvent eux-mêmes entraînés par l'ambiance, et rares sont les esprits indépendants qui échappent à la contagion. Une telle Allemagne est, pour l'Europe, une perpétuelle inquiétude, une menace. Les notions de vérité et de mensonge, de justice ou d'injustice, n'ont plus de sens pour elle ; ce ne sont plus que des mots dont on joue dans l'intérêt national : l'intérêt de l'État allemand s'identifie, dans la philosophie hégélienne, avec le Bien.

J'ai montré ici que la faillite monétaire allemande n'est qu'un trompe-l'œil destiné à éluder les réparations et à sauver toute la force de production de l'Allemagne. Le déficit atteint sept trillions de marks, mais l'industrie marche à plein ; les constructions navales se multiplient ; on bâtit des maisons, on trace des chemins de fer, on creuse des canaux, alors que chez nous les grands travaux sont arrêtés, paralysés par l'œuvre de réparation des régions dévastées. Le mark-papier n'a plus qu'une valeur nationale et ainsi se trouve réalisée, — les économistes allemands ne l'ignorent pas, — la conception développée par Fichte dans *l'État commercial fermé*. Pour un État qui tend à s'isoler du reste du monde, Fichte montre qu'il faut d'abord créer une monnaie ayant cours forcé et sans valeur internationale, ensuite saisir tout l'or, l'argent et les devises étrangères entre

les mains des particuliers, l'État se réservant à lui seul le droit de procéder à tous les paiements à l'étranger. Le mark-papier d'aujourd'hui réalise la conception du philosophe d'une monnaie sans valeur internationale, et par là les Allemands se trouvent pratiquement avoir isolé leur système commercial. Fichte recommande encore à l'État d'utiliser les métaux précieux et les devises étrangères pour les frais de la politique extérieure ; et c'est précisément ce que fait l'Allemagne. Ne prétend-elle pas actuellement subvenir à la guerre qu'elle mène contre nous par un emprunt intérieur libellé en dollars et gagé sur l'encaisse métallique de la Reichsbank, en dépit des stipulations formelles du traité de Versailles ? L'idée de faire de l'Allemagne une unité économique close se trouve, depuis le XVII[e] siècle, chez tous les théoriciens allemands; elle dérive du colbertisme. Que les Allemands l'aient voulu ou non, il est constant que, par suite de l'inflation, le résultat est, pour le moment, obtenu ; la catastrophe suivra peut-être, mais actuellement l'activité industrielle et commerciale est intense et les Allemands créent, avec du papier déprécié, des usines, des bateaux, des maisons qui représentent des valeurs-or. En une semaine, les chantiers de Brême ont lancé 33 000 tonnes de bateaux neufs. L'Allemagne, par ses procédés monétaires, a gardé toute sa richesse potentielle et sa force de production, mais elle empêche ses créanciers de mobiliser leur créance. Et c'est pourquoi au moment où, las d'être bernés, les créanciers saisissent les réalités économiques de ses usines et de ses mines, l'Allemagne mène ce beau tapage et emploie les devises que lui paient les pays étrangers à sa propagande de mensonge. Voilà des faits que devraient méditer M. John M. Keynes et ses pareils, enfoncés dans les vieilles doctrines du libéralisme manchestérien. Voilà des réalités aussi menaçantes pour l'Angleterre que pour la France, la Belgique et l'Italie.

Et voilà aussi de puissantes raisons de féliciter le Gouvernement français de s'être décidé à occuper la Ruhr et d'être résolu à y rester jusqu'à ce qu'il ait obtenu, pour lui et ses alliés, pleine et entière satisfaction. Sur place, l'action coercitive et l'action économique se précisent et se resserrent. Les récents attentats ont été l'occasion de nouvelles mesures de défense ; s'il le faut, on recourra aux procédures répressives rapides qui ont si bien réussi, en Silésie, au général Le Rond. Notre industrie souffrait surtout du manque de coke ; depuis le 12, les stocks de coke sont saisis dans les cokeries et expédiés en France et en Belgique par voie de terre ou par voie d'eau. C'est là un fait dont M. Le Trocquer a justement souligné l'importance : il montre

la résolution des Alliés d'organiser de plus en plus à leur profit l'activité économique de la Ruhr. A leur récente entrevue de Bruxelles (12 mars), M. Poincaré et M. Theunis ont déclaré qu'ils ne se contenteraient pas de promesses pour évacuer les territoires nouvellement occupés sur la rive droite du Rhin. Le chancelier Cuno, au contraire, proclame qu'il ne cédera pas et qu'il ne paiera rien tant que les Alliés n'auront pas évacué la Ruhr. La Ruhr devient ainsi l'enjeu d'une formidable bataille d'opinion, d'une épreuve de puissance décisive : le conflit est économique et financier, mais surtout moral et psychologique. Il est absolument certain que la France et la Belgique ne céderont pas et qu'elles peuvent attendre que la volonté de résistance allemande soit brisée ; elles tiennent le bon bout et ne le lâcheront pas. Il est non moins certain que le Gouvernement de M. Cuno est obligé de recourir à des moyens artificiels pour galvaniser la résistance « passive ; » il affirme (discours des 22 et 23 mars) qu'il ne négociera pas, mais, par différentes avenues, il fait faire des avances plus ou moins directes et déguisées, il cherche des médiateurs. L'Allemagne et son Gouvernement donnent une impression d'inquiétude et d'affolement en face d'une France et d'une Belgique calmes, sûres d'elles-mêmes et de leur bon droit. M. Cuno a besoin d'une victoire ou d'une paix blanche : il n'aura ni l'une ni l'autre.

De temps en temps, une voix plus sage s'élève dans la presse allemande, comme pour préparer les inévitables solutions : c'est, le 12 mars, M. Georg Bernhardt qui, dans la *Gazette de Voss*, admet que l'Allemagne a été maladroite et que, seules, des questions de prestige s'opposent à l'amorce de négociations directes franco-allemandes; c'est, dans le même journal, le 18, le docteur Vogel qui se trompe en croyant que la France veut « anéantir politiquement l'Allemagne par des exigences économiques, » mais qui voit juste en déclarant courageusement ; « C'est à nous de commencer. C'est avec la France seule qu'il nous faudrait parler tout d'abord. Nous n'avons pas besoin d'avocat, et les avocats coûtent trop cher... Il nous faut garantir à la France la sécurité de ses frontières ethnographiques et historiques. Si l'on n'aboutit pas à une solution respectant l'unité et la souveraineté des deux États, l'Europe est perdue. » Ce sont enfin les ouvriers allemands qui, plus modestes et plus sages que les délégués parlementaires des socialistes interalliés, réunis à Paris au Palais-Bourbon, constatent la nécessité d'un mariage de raison entre la houille allemande et la minette lorraine. La résistance allemande est, en dépit des apparences, beaucoup plus

artificielle et officielle qu'on ne l'imagine souvent. Elle cédera. Si M. Cuno s'est trop enferré pour pouvoir reculer, il passera la main.

L'Allemagne ne saurait compter, pour prolonger sa résistance, sur l'appui du Gouvernement britannique, malgré la campagne que mène M. Lloyd George et quelques organes du libéralisme radical ; de plus en plus, la masse de l'opinion britannique comprend la situation et le service que la France lui rend ; personne ne croit, sauf le *Sunday Express*, que « la dignité britannique est traînée dans la fange, » et la propagande anti-française de l'ancien Premier ministre reproduite par la *Deutsche allgemeine Zeitung* fait en Angleterre une impression de gêne qui confine à la honte. Fréquemment interrogé, le Gouvernement n'a pas manqué de faire des déclarations satisfaisantes ; il s'abstiendra de toute intervention et de toute mesure pouvant gêner l'action de la France et de la Belgique ; M. Mac-Neil, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, en a renouvelé le 14 mars l'affirmation en réponse aux critiques véhémentes de sir John Simon qui prête à la France des projets de domination économique et de conquête territoriale, de M. Asquith qui voudrait provoquer l'intervention de la Société des Nations, et du travailliste J.-H. Thomas, qui s'inquiète de voir la France soutenir la Pologne. Le 16, une note officieuse Reuter coupait court à de nouveaux bruits de médiation anglaise et affirmait que « c'est à l'Allemagne qu'il appartient de présenter un plan qui puisse donner satisfaction à la France et à la Belgique ; ce plan devra être adressé directement aux Gouvernements français et belge. » Notons enfin la déclaration du chancelier de l'Échiquier, M. Stanley Baldwin, qui, au banquet de la *Primrose League*, a déclaré que la question de sécurité primait pour la France les réparations. En Angleterre, aux États-Unis, l'opinion publique, dans sa grande masse, nous reste fidèle ou revient à nous : et c'est, pour l'avenir, une puissante raison d'espérer que nous connaîtrons enfin la paix dans la justice.

La consolidation de l'Europe centrale et orientale fait d'intéressants progrès. Le 14 mars, la Conférence des Ambassadeurs, conformément à l'article 87 du traité de Versailles, a pris une décision « qui tient compte de la situation de fait existante » et fixe les frontières orientales de la Pologne en adoptant, sans s'y référer expressément, la ligne tracée par le traité de Riga (18 mars 1921) entre la Pologne et la Russie, et par la « recommandation » du Conseil de la Société des nations qui divise la zone neutre entre la Pologne et la Lithuanie. Cette décision très importante a été accueillie en Pologne avec une

complète satisfaction ; elle sanctionne, en effet, l'occupation par la Pologne de la ville et du territoire de Wilno d'une part, et, de l'autre, elle attribue définitivement à la Pologne la Galicie orientale, à charge d'y établir une administration particulière et d'y respecter les droits des autres nationalités. Le fait que la Pologne a, au Sud, une frontière commune avec la Roumanie, et, au Nord, avec la Lettonie, séparant le territoire lithuanien du territoire russe, prend à la lumière d'un passé récent une capitale importance. Le comte Skrzynski, ministre des Affaires étrangères de Pologne, venu à Paris à cette occasion, a tenu un langage particulièrement satisfaisant; il a manifesté le désir de résoudre, entre la Pologne et la Tchécoslovaquie, les dernières difficultés de frontière (affaire de Javorina) et de transformer, par l'adhésion complète de la Pologne, la Petite-Entente en une Quadruple-Alliance. Ainsi va se raffermissant l'Europe nouvelle sortie des traités qui consacrent la victoire des Alliés et la libération des peuples. La Lithuanie elle-même comprendra peut-être que son intérêt l'engage à ne pas rester isolée et que sa dignité lui interdit de s'appuyer sur l'Allemagne ou sur la Russie. M. Galvanauskas, président du Conseil, se défend de suivre une telle politique. Il vient de dissoudre la Diète et séjourne actuellement à Paris avec les délégués de Memel afin de régler les conditions de la réunion de Memel et de son territoire à l'État lithuanien.

On peut espérer que la Turquie nationaliste s'achemine, elle aussi, vers une paix définitive. Le projet de réponse aux Alliés et la résolution de reprendre les négociations ont été votés par l'Assemblée par 169 voix contre 20 et 96 abstentions malgré l'active propagande des partisans d'une reprise des hostilités. Le contre-projet est parvenu en Occident et il est en ce moment, à Londres, l'objet d'un examen par une commission où la France est représentée par M. Bompard. L'accord entre les Alliés paraît établi ; ils n'admettront la reprise des négociations que sur les points restés en suspens à Lausanne. Leur union montrera aux Turcs la nécessité, bienfaisante pour tous, d'aboutir rapidement à une paix définitive et de réserver leurs énergies pour la tâche difficile de leur patrie à reconstruire et à diriger vers un avenir d'indépendance et de prospérité. La France est prête à leur prêter son concours traditionnellement amical.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

a
e
e,
er
l,
a
d
te
à
s-
la
le
e,
s-
re
ne
ée
la
re
e-
li-
n.
si,
o-
ée
de
r-
a-
n-
la
u-
ur
rs
à
est

co
ap
av
fl
et
q
es
il
tr
d
l'

la
n
d

AUTOUR DU CONTINENT LATIN

AVEC LE « JULES MICHELET »

VI[1]

CHEZ LES INCAS

EN BOLIVIE

23-25 août.

Au jour, nous sommes dans le golfe fermé qu'on nomme le lac de Vinamarca. Mais une légère brume nous voile les montagnes ; nous voyons une côte basse, avec des collines légèrement arrondies, qui nous surprennent un peu après les paysages aux formes abruptes auxquels les Andes avaient commencé à nous habituer. Une foule d'embarcations flottent dans nos eaux ; ce sont des radeaux plats, dont la proue et la poupe sont un peu relevées, faits de joncs comme les voiles qui leur permettent de naviguer lentement ; ce jonc, le « *totora,* » est une plante aquatique qui paraît particulière à cette région ; il rend les mêmes services que l'*ambatch* dans l'Afrique centrale, au Tchad et au Bahr el Ghazal, et permet aux indigènes de pêcher et de transporter des charges très lourdes, malgré l'absence de bois de construction.

A huit heures, nous arrivons à Guaqui, port bolivien, tête de la ligne ferrée qui mène à La Paz. De loin, nous avons reconnu notre ami le général Baldivieso, ministre de la Guerre, entouré des officiers du régiment de cavalerie qui tient garnison à

Copyright by général Mangin.

(1) Voyez la *Revue* des 15 septembre, 1er octobre, 1er décembre 1922, 15 janvier et 1er février 1923.

Guaqui. Le ministre de France, M. Tinayre, est venu à notre rencontre avec trois officiers de réserve qui ont revêtu leurs uniformes de la guerre, qui contrastent avec l'allure allemande des uniformes boliviens.

Escortés d'un escadron, nous nous rendons au Cercle des officiers, très confortable, puis au quartier de cavalerie vaste, très aéré, bien construit par les hommes du régiment qui l'habitent. Le général Baldivieso l'a commandé pendant cinq ans comme colonel et a procédé à cette installation simple et bien comprise, dont le pays a fourni à peu près tous les matériaux. Il me dit qu'il en est de même dans toute la Bolivie pour tous les postes détachés, et je remarque que nous procédons ainsi dans nos colonies, où, sauf dans les villes, nos fantassins ont élevé en Afrique et en Asie des constructions innombrables, généralement confortables et parfois même élégantes. Le général Baldivieso a formé et instruit ce régiment, qui continue à manœuvrer fort bien. Je m'informe de la remonte, qui est belle : ce sont des chevaux argentins, dont l'acclimatement aux hautes altitudes ne dure pas moins de six mois; au début, ils s'essoufflent et ne peuvent fournir aucun effort. Le fait est à retenir : au début d'une campagne dans l'Altiplaine de la Bolivie et du Haut-Pérou, les troupes d'invasion, si elles n'avaient pu être soigneusement entraînées, seraient en notable infériorité devant les défenseurs. Mais le dressage des chevaux est maintenant excellent et nous voyons des pelotons sauter des obstacles assez durs et franchir une forte banquette irlandaise.

Nous déjeunons au mess des officiers, où la réception est des plus cordiales, et nous montons dans notre train spécial vers une heure trente. A ce moment, le ciel s'est découvert; son azur clair est d'une limpidité cristalline et nous voyons de la Cordillère orientale la partie la plus élevée et la plus belle, magnifique muraille de neige qui porte sa crête à 6000 mètres d'altitude, sur une longueur de 200 kilomètres. Les pics les plus septentrionaux, ceux de l'Illampu, dépassent 6 700 mètres; le plus méridional, l'Illimani, 6 400 mètres, domine La Paz, et nous nous dirigeons vers lui.

Mais après moins d'une lieue, nous nous arrêtons à la station de Tihuanaco, où nous allons visiter des ruines imposantes et mystérieuses, les plus anciennes de l'Amérique et peut-être du monde. Le savant M. Arthur Poznansky, conservateur du

musée de La Paz, les étudie depuis vingt ans, et c'est lui qui va nous les présenter. Tout d'abord, il nous conduit devant un édifice de 135 mètres de long sur 118 de large, nettement orienté Est-Ouest ; c'est le palais ou temple de Kalasasaya, dont la construction indique, parmi les populations qui l'ont édifié, des connaissances étendues en architecture, et qui seraient tout à fait surprenantes en astronomie, ajoute M. Poznansky.

L'observateur placé au milieu du côté Ouest voit le soleil se lever dans l'angle droit le 22 décembre, et dans l'angle gauche le 21 juin ; le 23 septembre et le 21 mars, l'astre apparaît droit devant lui, au centre d'un colossal escalier dont chaque marche est faite d'une seule pierre. Sur cette façade, des monolithes s'élèvent, alignés Nord-Sud, et le soleil levant, en projetant leur ombre dans l'édifice, y déterminait les dates de l'année religieuse, astronomique et agricole. Nous sommes dans le temple du Soleil, gigantesque almanach qui est au cadran solaire comme l'année est à l'heure.

Tout près de l'édifice s'élève la Porte du Soleil, ouverture de proportions normales, mais taillée dans un monolithe de 3m,50 de haut sur 5 mètres de large. C'était évidemment l'accès d'un sanctuaire aujourd'hui disparu, et qui faisait partie du temple. Dans le trachyte foncé, d'une extrême dureté, de fines ciselures encore intactes, ont placé au centre un personnage qui paraît représenter le Soleil, et domine une frise où l'on imagine indiqués les douze mois de l'année. De chaque côté du motif central, des cartouches figurent les jours du mois ou bien les membres d'une famille nombreuse. La figure humaine et les têtes d'animaux, — condor, puma, lama, poisson, — sont curieusement stylisées ; la frise est le plus bel exemple de l'emblème mystérieux de Tihuanaco, le signe en escalier, *signo escalonado*, où l'on suppose synthétisés la Terre, le Ciel, et le Monde souterrain, que ses fréquentes manifestations rappellent à la vénération des hommes. Mais la rareté des documents ne permet pas de trouver la clé de ce symbolisme obscur.

M. Poznansky suppose que le rapport entre la longueur et la largeur du temple a été calculé de telle sorte qu'il correspondait à l'angle maximum de la déclinaison solaire entre les deux solstices : du milieu du côté Ouest, on voit le côté Est sous l'angle de 47°14'17", dont la moitié, soit 23° 37' 8"5, représentait l'obliquité de l'écliptique à l'époque où le temple fut construit, et

nous pourrions ainsi calculer la date de cette construction. M. Arthur Poznansky affirme positivement qu'il faut placer cette époque quatorze mille ans avant nous... Mais il faudrait admettre que les éminents architectes, assurément très versés en astronomie, étaient aussi bien outillés que nous-mêmes pour déterminer le tracé du plan de l'écliptique; son obliquité est actuellement de 23° 26′ 50″2; il s'agit donc d'une différence de 10′18″2; et l'oscillation qui résulte des mutations et de la précession des équinoxes revient tous les dix-huit ans deux tiers, à raison de 48 dixièmes de seconde par an. On se refuse à établir une évaluation même approximative sur des mesures qui eussent demandé une telle précision, et il est déjà merveilleux de constater que les ingénieurs de l'époque ont pu établir leur calcul à un sixième de degré près.

Néanmoins, M. Poznansky est très intéressant et il poursuit son idée avec une argumentation impressionnante. La race qui a bâti ces édifices est aujourd'hui disparue et n'a laissé aucun souvenir chez les habitants actuels, et ils l'ignorent comme les Arabes qui campent à Ninive et à Babylone ignorent les Assyriens; les Incas, qui ont bâti sur les constructions à partir du XIIe siècle de notre ère, étaient dans la même ignorance absolue de leurs devanciers; Tihuanaco est le magnifique et unique vestige d'une longue civilisation, séparée de nous par de terribles cataclysmes sismiques, qui paraissent avoir suivi le soulèvement des Andes. M. Poznansky nous montre un autre temple, beaucoup plus petit, qui représente un premier stade dans la civilisation. Nous trouvons là comme une grossière ébauche de l'œuvre remarquable que nous venons de visiter; le plan général est le même, mais les proportions sont moins exactement calculées et l'exécution montre un art embryonnaire : l'enceinte a été plus creusée que bâtie, l'homme sort à peine des cavernes; les monolithes sont des blocs naturels, réunis par des murs de fondation en pierres de toutes formes et de toutes dimensions, entassées, avec des joints en argile, au lieu que dans le temple de Kalasasaya ce sont des pierres rigoureusement équarries dont les surfaces polies joignent parfaitement. Dans d'autres constructions, cette civilisation mystérieuse montre une architecture encore plus avancée, avec des tours énormes, dont le diamètre est plus petit à la base qu'au sommet, bâties en pierres de taille, dont chacune a nécessité un rayon de courbure

particulier, et que réunissent intérieurement des tiges de cuivre.

Le lac Titicaca baignait le temple du Soleil, et c'est lui qui a permis le transport de ces blocs énormes; la carrière d'où elles viennent est à la même altitude, à 80 kilomètres d'ici. Il a fallu un bouleversement formidable pour le vider aux deux tiers, pour le moins. Voyez ces plantes tropicales dégénérées et rabougries, reconnaissables pourtant; leurs germes n'ont pu être apportés par les vents régnants; ils viennent de cette terre, autrefois dans un climat torride, qu'un soulèvement formidable a portée à une hauteur où le climat est à peine tempéré. Et comment imaginer que les foules nécessaires à de telles œuvres se sont rassemblées pour des efforts impossibles à cette altitude? A l'âge tertiaire, semble-t-il, le dernier des grands soulèvements qui ont bouleversé la planète a produit la chaîne des Andes. Puis, au début de la période quaternaire, un nouveau cataclysme y a détruit une humanité qui était arrivée à un degré de civilisation alors inconnu sur le reste de la terre. Cette race semble avoir dominé dans toute l'Altiplaine actuelle, et on retrouve les mêmes constructions le long du Desaguerede, déversoir du Titicaca vers le Sud, et vers le Nord à Cuzco, où la dernière dynastie des Incas a bâti sur les constructions du type Tihuanaco, mais par des procédés entièrement différents.

Nous visitons une demeure de l'homme primitif; c'est un trou de deux mètres de profondeur, dont le fond a 1 m. 30 de long sur 1 m. 20 de large; il servait uniquement comme gîte nocturne et l'on n'y peut coucher que recroquevillé; mais les murs sont en pierre de taille parfaitement jointives et l'intérieur est à l'abri de toute humidité.

Une colline artificielle, palais ou citadelle, domine la plaine; on y accède par un magnifique escalier de pierre; en recherchant des trésors, on a creusé à son centre une vaste excavation. Tout le terrain a d'ailleurs été bouleversé, et beaucoup de statues, ou plutôt de stèles à tête d'hommes ou d'animaux ont disparu. Quantité de pierres taillées ont servi aux constructions de La Paz, aux stations, ou tout simplement au ballast de la voie ferrée. Des photographies qui datent d'une dizaine d'années nous montrent le mal fait par le vandalisme contemporain, qu'aucune autorité ne maîtrise ici : « Quelques pièces sont dans les musées d'Europe. Au Trocadéro peut-être? » me dit-on. Mais nous sommes au-dessus de ce soupçon : il n'y a au Trocadéro

que quelques moulages, des photographies et des pièces insignifiantes; médiocres et morcelés, ces documents ne donnent aucune idée des ensembles grandioses que nous venons d'admirer, qui évoquent des perspectives indéfinies dans le temps, où l'on voit les sociétés humaines se former d'après les mêmes lois dans les Andes que sur les bords heureux de la Méditerranée. Sur toute la surface du globe, l'homme se révèle comme un animal grégaire et religieux.

Nous poursuivons notre route à travers le paysage désolé des collines qui dominent l'Altiplaine, et nous ne cessons de monter jusqu'à un plateau assez étendu qui porte trace de quelques cultures. Nous descendons du train pour aller sur le rebord du plateau où il vient de s'arrêter, devant une faille assez étroite avec des pentes à pic. De cette terrasse, comme d'un aéroplane, la capitale de la Bolivie se déroule à nos pieds; nous survolons ses maisons, ses édifices publics, ses jardins et toutes ses rues, où nous voyons circuler tramways, voitures et piétons. Le sénateur Abel Iturralde, qui, comme ambassadeur extraordinaire aux fêtes de Lima, a négocié ma visite en Bolivie, est venu à notre rencontre avec les ministres d'Angleterre et des États-Unis, et le représentant du ministre des Affaires extérieures de Bolivie.

C'est un petit chemin de fer électrique qui nous amène à La Paz, avec des lacets en pente fort raide, où l'on sent pourtant que la machine reste maitresse de la vitesse. A l'arrivée à La Paz, je trouve sur le quai les officiers de la garnison et les membres de la colonie française, et la foule acclame l'ambassade de France. Nous sommes conduits à notre hôtel, près de la Présidence de la République et de la Chambre des députés, et nous y dînons avec le général Baldivieso et le ministre de France; nous y arrêtons la journée du lendemain, qui sera particulièrement chargée, et je m'instruis sur le pays où je vais faire un trop court séjour.

La Paz a plus de 100000 habitants, et c'est la capitale la plus élevée du monde : 3600 mètres. Elle doit à ce site un état sanitaire exceptionnel : il semble que la plupart des maladies contagieuses ne peuvent se propager dans cet air raréfié. Mais si les microbes n'y vivent pas, les humains y vivent assez mal et les maladies de cœur sont fréquentes; elles exigent des cures de descente qui rendent les mêmes services que les cures d'altitude en d'autres climats pour d'autres affections. De fait,

on nous conseille d'éviter tout effort. Le tennis est interdit même aux Anglo-Saxons les plus fanatiques de ce sport; beaucoup de Boliviens s'arrêtent pour reprendre haleine en montant un escalier.

Les officiers de réserve venus en tenue à ma rencontre sont des ingénieurs français; une entreprise française a en exploitation des chutes d'eau qui fournissent à la ville force motrice et éclairage : toutes les voies ferrées pourraient utiliser l'électricité, car les torrents des Andes recèlent des forces pratiquement indéfinies et faciles à capter. Leurs mines d'étain et de métaux rares, — (tungstène, antimoine), — ont eu un rendement excellent pendant la guerre, mais la crise actuelle a une telle répercussion que l'exploitation a dû s'arrêter. Ils ont dans ce pays une situation excellente à tous égards.

Le lendemain matin je vais visiter le Couvent des Sacrés-Cœurs où les sœurs françaises donnent aux jeunes filles des meilleures familles une bonne éducation et leur apprennent à devenir bonnes patriotes tout en aimant la France; je constate que l'enseignement du français y donne d'excellents résultats. Pour cette visite, le ministre des États-Unis a tenu à se joindre à moi, et sa présence est très remarquée (1). Puis je vais au

(1) J'ai reçu récemment la lettre suivante de la sœur supérieure du Collège des Sacrés-Cœurs : « Vous n'aurez pas oublié, je l'espère, le Collège des Sacrés-Cœurs qui eut l'honneur de vous recevoir lors de votre trop court passage à La Paz, et où les Sœurs de Picpus travaillent depuis quarante ans à faire aimer leur Patrie.

« L'éducation française que nous y donnons, fort estimée avant la guerre, a été très combattue depuis par des collèges étrangers (dont des allemands). Mais votre visite changea notablement les choses : à la première rentrée scolaire qui la suivit, nous notâmes un désir général de voir les enfants parler français, et je puis dire que presque toutes les familles le demandèrent avec instance en les faisant inscrire. Maîtresses et élèves s'y mirent donc avec ardeur; des récompenses mensuelles encouragèrent les efforts; en outre, chaque semaine, l'élève qui s'était distinguée au français était décorée de notre cocarde tricolore et devenait chef pour huit jours.

« L'étude de notre belle littérature développa le goût de nos plus grandes jeunes filles, et leur enthousiasme fut tel qu'à l'occasion de la fête annuelle offerte à leurs parents, elles voulurent une séance exclusivement française, et nous eûmes l'audace de représenter *Esther* !

« Nous restions un peu inquiètes sur l'accueil que ferait le public à notre grand classique, mais le succès fut complet et tel, que nous dûmes donner deux représentations pour lesquelles la salle ne suffisait pas à contenir le public.

Au premier rang des spectateurs était M. le Ministre de l'Instruction, très Français de langue et de cœur, et il vient de nous le prouver en nous annonçant qu'à la prochaine rentrée scolaire, en janvier, la langue française sera obligatoire

Club français où je retrouve mes amis de la veille, et je dis à tous l'intérêt que notre pays commence à porter à son action extérieure, dont l'utilité lui échappait en grande partie. J'assiste au défilé d'un bataillon bolivien, dont l'allure est très alerte : les soldats, presque tous Indiens, sont allégés de la chaussure européenne, et cette mesure économique donne de bons résultats.

Le déjeuner à l'Hôtel de Paris réunit les ministres d'Angleterre, des États-Unis, du Pérou, avec le ministre de France et M. Iturralde. Je visite ensuite l'École militaire, dont l'installation est bien comprise. Intelligents et éveillés, les élèves-officiers ont fort bonne mine.

L'Ambassade est ensuite reçue en audience par le Président de la République, M. Batista Saavedra, qu'assiste le ministre des Affaires extérieures. L'entretien se prolonge, très cordial. Puis nous visitons le Musée de La Paz, qu'a organisé le Dr Ballévian et que dirige M. Arthur Poznansky, qui redevient notre guide. L'édifice est d'un style curieux, qui rappelle dans la mesure du possible celui de Tihuanaco. Les collections sont très intéressantes et le savant conservateur les présente admirablement.

Puis nous nous rendons au Club anglo-américain, où les ministres des deux Nations nous reçoivent. Beaucoup d'anciens

dans tous les collèges de La Paz. Voilà une décision fort importante et dont les conséquences ne peuvent manquer d'être très heureuses pour le maintien et l'augmentation de l'influence française en Bolivie.

« Nos examens de fin d'année ne pouvaient manquer de donner la note française.

« Au commencement de cette année scolaire, le collège ayant été officiellement déclaré établissement de secondaire, les examens furent présidés par le Ministre de l'Instruction et le recteur de l'Université. Le premier avait en outre désiré que la directrice du Lycée de filles y assistât, et lui-même voulut faire les examens de français. A sa grande satisfaction, nos élèves de 6e année lui parlèrent de tous nos classiques et lui récitèrent des morceaux choisis avec une aisance qui ne permettait pas de douter de l'étude sérieuse qu'elles avaient faite de notre langue et de notre littérature. Le recteur de l'Université voulut pousser plus loin un examen dans lequel il était maître et exigea des règles subtiles de grammaire, qui n'intimidèrent point nos Françaises-Boliviennes. Mais la directrice du lycée crut devoir protester aimablement, déclarant qu'on prenait des examens de diplomates.

« L'exposition des travaux d'art qui termine les épreuves scolaires, fut le triomphe du goût français.

« Votre Excellence me trouvera peut-être fort naïve de lui conter ainsi les succès de la maison, mais je m'en excuserai en vous déclarant, général, qu'il s'agit de vous prouver un résultat auquel vous n'êtes pas étranger ; car, en effet, nos efforts existaient sans doute autrefois, mais ils ont été vraiment connus et appréciés depuis votre visite. »

officiers anglais ont repris leur uniforme pour faire honneur à leurs compagnons d'armes français. Le plus qualifié des assistants me porte un toast émouvant, où il rappelle la fraternité des armes qui nous a réunis pour la défense d'une cause sainte. Il évoque les morts « qui regardent les vivants, » dit-il d'une voix profonde qui s'élève tout à coup pour lancer ces paroles vibrantes : « Si par malheur un Gouvernement britannique les oubliait, il serait honni par la vieille et fidèle Angleterre qui le rejetterait de son sein ! » Un tonnerre de hourras fit explosion, et, après le toast à la France, tous les assistants chantèrent *la Marseillaise* en français. Vraiment il y a eu la guerre et beaucoup de nos amis s'en souviennent : il faut que nous le sachions.

La nuit est venue, mais notre programme n'est pas terminé : je vais visiter l'usine électrique qui, dirigée par des ingénieurs français, fournit à la capitale la force motrice et l'électricité. Puis il faut endosser la grande tenue pour dîner à la Présidence de la République. Dans le court trajet que nous parcourons pour nous y rendre, la foule, massée sur la place, nous acclame avec enthousiasme. On nous dit qu'à ces altitudes de telles manifestations sont très rares; mais la France est la première grande Puissance qui ait reconnu la Bolivie, en 1831, et ce peuple ne l'a pas oublié. Aussi la Bolivie est-elle la première Puissance du Sud-Amérique qui ait déclaré la guerre à l'Allemagne : souvenons-nous aussi.

Les membres du Gouvernement, les présidents des Chambres et M. Iturralde, le corps diplomatique sont invités à cette réception; il y manque évidemment le chef d'état-major de l'armée, le général Kundt, qui commandait ici la mission militaire allemande en 1914; il est alors revenu en Europe et a servi sur le front russe jusqu'en 1918; le traité de Versailles ayant interdit à l'Allemagne d'envoyer des missions militaires à l'étranger, c'est avec la nationalité bolivienne que le général Kundt a repris ses fonctions à la paix. Un officier de son état-major est venu me témoigner tous ses regrets d'être obligé de s'éloigner de La Paz au moment de mon arrivée, mais il n'a pu différer une inspection urgente. J'ai répondu que je partageais tous ses regrets, mais que je comprenais fort bien la sérieuse raison de service qui l'éloignait de La Paz à ce moment. La presse a commenté cette absence sans aucune aménité et, feignant d'ignorer la loi Delbrück, a demandé une fois de plus si le

général Kundt est Bolivien ou Allemand. Quelle que soit sa nationalité du moment, il est préférable que le général Kundt n'ait pas assisté à ce dîner, où s'échangèrent des toasts qu'il eût entendus sans plaisir.

Le ministre des Affaires extérieures parle au nom du Président, selon le protocole local, et m'adresse ces paroles :

« Messieurs,

« Le Gouvernement de la République et le peuple bolivien s'honorent en recevant la visite du général Mangin qui vient d'accomplir une ambassade diplomatique de courtoisie internationale et qui représente les gloires militaires de la France.

« Il n'y a aucun concept humain qui éveille en nous plus d'exaltation civique que la gloire militaire qui consiste non seulement dans les attributs de la valeur, de l'abnégation et de l'esprit, mais aussi dans les attributs les plus élevés du droit et de la justice. Quand nous eûmes compris dans une heure critique pour la paix du monde que c'étaient là les enseignements qui brillaient sur nos drapeaux, nous passâmes par dessus les conventions de la neutralité pour faire cause commune avec les défenseurs des principes tutélaires de la civilisation. Ce souvenir donne une intensité particulière à notre hommage et porte facilement à nos lèvres ce qui vibre dans nos cœurs. L'épopée récente encore de la Marne et de Verdun provoque sur ces hauts plateaux andins les mêmes enthousiasmes que ce qui, en d'autres temps, nous fit lutter pour conquérir notre indépendance politique ; nous comprîmes que le principe des autonomies se trouvait en danger.

« Les armes de la France conjurèrent ce péril gigantesque et nous vous devons pour cela autant de gratitude que pour ce que le génie français fit en faveur de notre indépendance. Dans ces solitudes abruptes naquit l'idée et se traduisit dans la pratique l'œuvre transcendantale de la liberté de l'Amérique et ce furent les penseurs de France qui inspirèrent les idées de liberté à notre jeunesse lettrée, imbue des enseignements de Rousseau et des encyclopédistes. L'indépendance une fois conquise, ce furent vos codes, vos idées, votre poésie immortelle qui dirigèrent notre développement social et politique.

« Nous savons, monsieur le général, que dans votre carrière glorieuse, vous avez parcouru toutes les zones de la planète et

que vous avez vu de près les régions torrides du Tonkin et du Soudan. Vous n'aurez pas vu, sans doute, comme dans ces latitudes, une mer intérieure qui s'étend à 4000 mètres d'altitude et des chaînes de montagnes gigantesques qui forment le panorama le plus imposant de la création. Nous sommes flattés de cette idée que ce cadre magnifique a été digne de votre personne et que pour la première fois vous êtes arrivé près des nids des condors, où l'esprit acquiert des lucidités transparentes et où les cœurs accélèrent leurs palpitations. A défaut d'autre hommage de plus de valeur, acceptez, monsieur l'ambassadeur, celui que vous offre la nature de nos plus hauts plateaux andins où vibrent les grandes sympathies de tout un peuple pour votre patrie glorieuse et pour les idéals qu'elle a défendus dans les lettres et sur les champs de bataille : le Droit et la Justice.

« Profondément reconnaissants de l'honneur de votre visite, nous avons voulu nous réunir un moment pour rendre notre hommage aux gloires de la France et aux généreux idéals qu'elle défend, tant par la propagande de ses grands penseurs que par les sentiments de son peuple, qui, aux heures d'épreuve, supprima les limites de l'abnégation humaine.

« Messieurs, je bois en l'honneur de Son Excellence le Président de la République française représenté en ce moment par l'illustre général Mangin et en l'honneur de la prospérité et de la grandeur de la France. »

J'ai répondu :

« Monsieur le Président de la République.

« C'est pour moi une joie en même temps qu'un honneur d'apporter le salut de la France au Gouvernement et au peuple boliviens. En aucune région du monde, la nature n'offre à l'homme un spectacle plus imposant et plus grandiose. A de pareilles altitudes, le cœur bat plus vite et la vision est plus claire, ainsi que Votre Excellence vient de le remarquer ; il est donc naturel que la Bolivie ait été la première, parmi les libres Républiques de l'Amérique méridionale, à rompre la neutralité et, dans une heure solennelle, à se ranger avec les défenseurs de la civilisation menacée. Déjà ses enfants, n'écoutant que la générosité de leur cœur, avaient versé leur sang dans les rangs français, et j'ai eu la joie de serrer la main à plusieurs de mes compagnons d'armes. Dans la chaleur de la lutte, tous

les masques étaient tombés et vous avez aperçu le vrai visage de ceux qui se croyaient déjà les nouveaux maîtres de la terre. La façon dont ils conduisaient la guerre vous montrait les principes qui allaient diriger leur hégémonie et vous avez senti que l'indépendance de toutes les patries était menacée.

« Combien je suis touché que la reconnaissance pour ma Patrie ne s'adresse pas seulement à son rôle dans la victoire d'hier et qu'elle s'adresse aussi à la pensée française, à nos philosophes du XVIIIe siècle qui ont allumé le grand flambeau de la Liberté. La force de la matière, la puissance de l'esprit elle-même ne fondent rien de durable sans la grandeur morale : voilà l'éclatante vérité que la Grande Guerre vient d'établir une fois de plus. La Bolivie, sœur latine de la France, ne l'a jamais oublié.

« Je lève mon verre en l'honneur de Son Excellence monsieur le Président de la République et du Gouvernement bolivien, au développement et à la prospérité du peuple bolivien. »

Le ministre du Chili, dont j'ai manqué la visite pendant mes courses de la journée, me propose, de la part de son Gouvernement, un train spécial sur la ligne chilienne d'Arica, où le *Jules Michelet* pourrait venir me prendre. Mais je décline cette très aimable invitation, car on m'attend à Cuzco.

A minuit, après avoir pris congé en regrettant que notre séjour fût si court, nous sommes à la gare, où des groupes d'Indiens nous donnent une sérénade accompagnée de danses locales. Ce sont des amusements satiriques qui datent de l'époque espagnole, où l'on voit les autorités affublées de grotesques costumes Louis XV, avec un rôle assez ridicule, mais non odieux.

Mais il est une heure du matin, et le train nous attend. Les représentants de la Grande-Bretagne, des États-Unis, du Chili, du Pérou, se sont joints à M. Tinayre ; le général Baldivieso est là avec de nombreux officiers ; nous nous embarquons comblés d'aimables attentions, en regrettant très sincèrement de nous séparer si vite.

Au jour, nous voici à Guaqui sur le pont de notre petit vapeur, qui pousse aussitôt, et le soleil dissipe rapidement la brume. Nous revoyons l'imposante Cordillera Real, ce massif formidable de 200 kilomètres de long qui ferme l'horizon de sa barrière toute blanche, à 6 000 mètres d'altitude ; sa masse

colossale est éloignée de cent kilomètres en moyenne, avec des collines étagées qui marquent les distances. C'est vraiment un tableau bien composé, où tout est en valeur. Bientôt nous voici dans le détroit de Tiguina, large de 600 à 700 mètres, qui met en communication le petit lac de Vinamarca et le grand lac; nous allons d'une rive à l'autre et nous voyons les caravanes de lamas arriver au bord et se présenter pour embarquer dans le bac. L'église de Capocavana apparaît sur la rive Est avec ses tuiles brillantes, vert et jaune, qui rappellent les mosquées marocaines; elle contient une statue miraculeuse, et ce sanctuaire, dédié à Notre-Dame de la Chandeleur, est le pèlerinage le plus fréquenté du Sud-Amérique; on y vient du Mexique et même d'Europe. — Cette petite presqu'île, dominée par un volcan éteint, a toujours exercé une attraction singulière; cinq sièges de pierre polie y évoquent le tribunal de l'Inca, et des idoles très anciennes, objets de cultes oubliés, y ont été retrouvées.

Nous débarquons dans l'île du Soleil, sur la côte Est, et nous gravissons rapidement une colline rocheuse d'une centaine de mètres. Près du sommet, des mines très différentes de celles que nous avons visitées à Tihuanaco : ce sont des maisons d'habitation, dont les deux étages se sont écroulés. Les murs sont en pierres naturelles, assemblées sans grand art, dont la face plane forme la muraille extérieure de la maison. Des pièces nombreuses toutes petites communiquent entre elles par d'étroits passages. Quantité de niches en ornent les murs, emplacements de statues ou simplement placards. C'est le *Chingana* ou Labyrinthe. Bientôt nous arrivons sur un plateau, que termine un large rocher à pic sur le lac : c'est le Roc Sacré, aujourd'hui solitaire, où tant de générations sont venues, en longues théories, célébrer les fêtes religieuses dont le souvenir vit encore dans la mémoire des populations. Au fronton de la pierre, des lignes naturelles jaunâtres dessinent grossièrement la tête d'un chat sauvage; — en aymara, *titi*; dans la même langue, roc se dit *kala* ou *kaka*, d'où le nom du lieu *Titicaca*, puis de l'île, qui serait devenu celui du lac lui-même.

Un peu plus loin, on distingue sur un autre rocher des empreintes de pas dues à la pluie qui a usé les parties les plus tendres de la pierre ; il faut y voir les traces des pieds laissées par le couple divin le Soleil et la Lune, descendus des cieux, frère et sœur en même temps qu'époux, qui ont eu pitié de la

barbarie des hommes et leur ont laissé leurs enfants Manco Capac et Mama Occlo, frère et sœur en même temps qu'époux, pour leur enseigner les arts et la vertu. C'est donc d'ici qu'est parti le premier couple inca, pour aller à Cuzco fonder l'empire dont le quinzième héritier Atahualpa tomba sous les coups des Espagnols.

Près du Roc sacré se trouve une large dalle qu'on suppose sans preuve avoir servi aux sacrifices humains, — si tant est que les Incas aient jamais sacrifié des hommes, fait qui reste douteux. En tout cas, le culte du Soleil déroulait en ce lieu ses cérémonies les plus sacrées. Aussi, l'Inca, fils du Soleil, avait-il dans l'Ile un palais dont nous ne pouvons malheureusement pas aller visiter les ruines.

Nous reprenons notre vapeur et nous voici au milieu du lac, dont les rives disparaissent au-dessous de l'horizon. Mais les montagnes restent visibles et la transparence de l'air en dessine tous les détails, mieux encore qu'au départ, et le panorama s'agrandit. Le Mont Blanc est très beau, vu du lac de Genève; mais c'est une masse isolée, qui ne serait pas à l'échelle de ces grandeurs. Puis le Léman a 70 kilomètres de long sur 12 de large, le Titicaca 200 kilomètres sur 60; nous sommes à 4 000 mètres d'altitude et non à 375... Et c'est le soleil des tropiques qui éclaire la scène. On conçoit que les peuples des Andes aient adoré cet astre. Mais tandis que notre ciel reste d'un bleu gris très pâle et très profond, voici que les nuages s'amoncellent vers l'Est entre deux blancs massifs; ils s'épaississent, deviennent gris, puis noirs, et la foudre éclate : c'est le drame de l'orage, presque quotidien, qui anime le décor gigantesque, spectacle d'une écrasante beauté.

Le soleil couchant vient y jeter des couleurs nouvelles, dispersant les nuages, et nous revoyons d'un seul regard, comme dans une féerie, tout ce massif dont la base est rose et le sommet d'un rouge ardent.

Le lac, dont l'agitation nous a donné un mouvement de roulis très sensible, se calme. Le soleil embrasé disparait sous l'horizon. Alors les montagnes s'éteignent et, sous une lumière bientôt blafarde, apparaissent comme de blancs fantômes.

Nous voici à Puno, où les autorités viennent prendre congé de nous avant que nous montions dans notre train.

AU PÉROU

26-29 août.

Notre train part à dix heures du soir, par une nuit assez noire; le soleil en se levant nous montre les hautes montagnes que la ligne escalade pour s'élever jusqu'au col de la Raya, à 4430 mètres. Nous quittons alors le bassin intérieur du lac Titicaca pour longer un affluent de l'Amazone. Le col est un large dos d'âne où passait la grande route des Incas, dont il ne reste trace que dans les bas-fonds marécageux, sous forme de chaussée magnifique; il montre la Sierra de Vilcanota, où s'unissent les deux Cordillères à 6 000 mètres de hauteur, pour se séparer ensuite autour du bassin intérieur du grand lac; le charme de ces montagnes inexplorées, la vue de ces glaciers et les eaux thermales du voisinage devraient attirer ici nombre de touristes, d'alpinistes et de malades.

Le Vilcanota est le pendant du Cerro de Pasco, que nous avons approché la semaine précédente, et entre les deux s'étend la Sierra, le vrai pays des Incas, qui jouit d'un climat tempéré et constitue en somme la région la plus peuplée du Pérou. La vallée que nous suivons est en effet cultivée et les villages se multiplient; quelques maisons couvertes de chaume, les plus nombreuses de teinte rouge. Des arbres fruitiers font leur apparition, et même des eucalyptus, apportés d'Australie; mais nulle part une essence indigène: les forêts, s'il y en a, ont été détruites depuis longtemps.

A Sicuani, vers 9 heures du matin, nous voici dans une petite ville de 5000 habitants, dont les autorités nous attendent et nous conduisent à l'Hôtel de Ville, où une belle réception nous a été préparée. Le colonel Ernesto Montagne, jeune d'âge et d'allure, qui a fait ses études militaires à Saint-Cyr, me présente son régiment; la tenue est moins soignée ici que sur la côte, et il y aurait avantage à la simplifier pour les troupes de montagne qui seraient plus alertes en sandales, culotte et bandes molletières. Mais l'instruction paraît bonne. La Municipalité très patriote avait voté d'initiative un crédit pour l'achat d'un avion; l'heure de l'aviation n'a pas encore sonné ici, et elle fournit maintenant un terrain et des matériaux pour la construction des casernements par la main-d'œuvre militaire : c'est une des tâches que remplit fort bien le colonel. Il est inté-

ressant de constater cette survivance de la vie municipale, transplantée d'Espagne dans le Nouveau Monde, et de la voir s'exercer dans un sens national. Sicuani est dominé par une chaîne de six ou sept petits cratères où des traînées de lave, toutes noires, paraissent le résultat d'éruptions récentes.

Après Sicuani, la vallée s'élargit, les cultures s'étendent, les centres habités se multiplient. Nous brûlons presque toutes les stations, mais à hauteur d'Urcos il faut nous arrêter, la foule des Indiens se presse; après les compliments de l'alcade, l'instituteur, avec quelques précautions oratoires, m'interroge en français sur la bataille de Verdun et m'étonne par la précision de ses questions : je voudrais que tous les nôtres fussent aussi bien instruits des événements et les eussent aussi bien compris. La station est au pied d'une colline qui la sépare du lac où les Indiens ont jeté, dit-on, la lourde chaîne d'or qui entourait la place centrale de Cuzco afin de la dérober à la rapacité des conquérants.

Enfin, à 3 heures, nous arrivons à Cuzco, sans avoir rien vu de la ville; la foule se presse, très enthousiaste; beaucoup d'Indiens en *poncho*; leur présence donne à cet accueil une note nouvelle. Les autorités nous conduisent dans le vieil Hôtel de Ville, à la Préfecture, puis à la *Commendencia*, siège du commandant militaire. Du balcon, nous assistons au défilé des troupes, un régiment d'infanterie, un régiment d'artillerie, une compagnie de mitrailleuses.

Puis je visite des casernements de la troupe, dispersés; ces allées et venues me font prendre contact avec cette ville étonnante, unique au monde.

Nous sommes dans un des lieux les plus anciennement habités, où l'on retrouve le squelette de l'homme tertiaire, puis des débris qui paraissent antérieurs à la civilisation de Tihuanaco. La seconde période de Tihuanaco est représentée par des édifices importants; une grande tour s'élève dans le temple du Soleil, et ses assises d'une douzaine de mètres, arrondies, forment une surface conique parfaitement lisse, qui a exigé une taille spéciale pour chaque pierre qui se joint étroitement avec ses voisines. Sur cette base s'élève la construction de l'époque incaïque, du style de la pierre enchâssée, de surface assez irrégulière, et dont les joints seuls sont lisses. Enfin, le cloître espagnol de Saint-Dominique domine le tout avec une colonnade de

trois arcades surmontée d'un étage que couvre un auvent de tuiles. Le couvent de Saint-Dominique est dans le temple même, et il utilise les anciens murs où l'on voit encore la trace des crampons qui soutenaient une armature d'or et d'argent.

Cette construction apparaît comme le symbole des trois civilisations qui ont dominé la contrée.

Toute la ville moderne est bâtie sur les ruines incaïques, et l'on retrouve le plan de l'ancienne capitale, avec sa muraille extérieure de plusieurs kilomètres, ses rues étroites, qui se coupaient à angle droit, et sa place centrale, d'où partaient les quatre voies principales de l'Empire. Les murs sont formidables; leurs pierres montrent une surface polygonale irrégulière de quatre à douze côtés; les plus grandes, 6 à 8 mètres dans chaque dimension, ont des saillants où s'emboîtent leurs voisines; toutes les surfaces intérieures sont parfaitement planes et jointives, à tel point qu'une lame de couteau ne peut s'introduire entre elles ; l'ensemble tient par la masse comme dans les constructions cyclopéennes, mais aussi par l'adhérence.

Du peuple qui éleva ces monuments, nous savons tout ce qu'en virent et comprirent les conquérants espagnols, rien de moins, mais rien de plus. Car les investigations modernes ne nous ont guère apporté d'éclaircissements nouveaux. Beaucoup d'entre eux ont écrit, et parmi eux d'honnêtes légistes, de saints prêtres, se sont indignés du traitement infligé aux Indiens, et leur voix s'est élevée jusqu'au pied du trône ; ils ont obtenu des ordonnances royales dont les intentions étaient pleines d'humanité, des ordres réitérés pour faire cesser les abus ; très souvent les vice-rois et les hauts dignitaires de Lima ont essayé de suivre ces directions : mais jamais ces instructions n'ont été appliquées. Les écrits de ces premiers conquérants témoignent d'une grande admiration pour les vaincus, qu'ils cherchent à comprendre, et c'est là une mine de précieux documents à consulter. Grâce à eux, nous connaissons les traditions qui, en l'absence de toute écriture, se transmettaient de génération en génération, les croyances, les institutions, l'état matériel et moral des populations.

Sur la dernière dynastie Inca, venue avec Manco Capac des bords du lac Titicaca, nous sommes très renseignés, mais nous ne savons rien de celles qui l'ont précédée, et bien peu de choses sur la civilisation de Tihuanaco.

Les Espagnols trouvent dans les Andes un peuple doux, policé, heureux de son sort, soumis à une autorité parfaitement régulière, où le crime, presque toujours puni de mort, reste à l'état de très rare exception; grâce aux sages précautions des gouvernants, la famine, fléau qui sévit fréquemment à cette époque dans le monde entier, reste ici inconnue. Une autorité tutélaire fixe le travail de chacun et chacun reçoit la quantité de richesse de toute nature qui lui est nécessaire; dans tout l'Empire, les habitations sont de même appareil, de même contenance, et paraissent représenter toute la solidité et tout le confortable possibles à l'époque, car elles durent encore; les biens sont tous en commun, et le paupérisme n'existe pas; le socialisme moderne verrait là l'application de ses principes fondamentaux : « De chacun selon ses facultés, à chacun selon ses besoins. » Aussi, pas de monnaie, car l'application de ces principes rend inutile tout échange. L'agriculture est une science qui permet la culture des terres les plus arides, grâce à des canaux qui ont parfois plus de cinquante lieues de longueur, les moins fertiles par l'emploi de *guano* venant de la côte et sur les pentes les plus abruptes où des murs forment des terrasses élargies. Des routes bien construites traversent les chaussées, les marécages et les ravins. Partout se dressent de puissantes constructions qui, en l'absence de l'outillage européen, révèlent une main-d'œuvre nombreuse et des travaux patiemment poursuivis pendant plusieurs générations. L'or et l'argent sont répandus avec une incroyable prodigalité sur les murs des temples et des palais, et embellissent des instruments de l'usage le plus courant; à défaut de fer, le cuivre reçoit une trempe dont le secret, maintenant disparu, lui donne une dureté comparable à celle de l'acier : il sert à tailler les roches les plus dures et même les pierres précieuses comme l'émeraude et la turquoise. L'art du tissage forme les étoffes nécessaires à toutes les circonstances de la vie, les vêtements de travail et de grand luxe, grâce à la mise en commun de tous les efforts. Dans chaque terrain de chasse, tous les deux ou trois ans, sept ou huit mille Indiens rabattent plusieurs milliers de vigognes, qui sont tondues et remises en liberté; leur laine est ensuite livrée aux tisseuses qui fabriquent les étoffes, et les étoffes aux tailleurs qui confectionnent les habits; chacun reçoit ensuite les vêtements correspondant à sa condition et à son genre d'existence.

Ces résultats extraordinaires d'une organisation si parfaitement réglée ne sont obtenus que par une discipline sociale minutieusement observée. Ce communisme est basé sur la théocratie la plus pure. Le chef suprême, l'Inca, n'est pas seulement le représentant du Ciel, il est le fils du Soleil, dieu lui-même, et la moindre désobéissance à ses ordres est un sacrilège puni de mort. Les dépositaires de son autorité sont les princes de sa famille, revêtus comme lui d'un caractère sacré. Pas de pouvoir hors de l'Inca, car le rôle des prêtres est strictement borné à la célébration du culte et il n'existe d'autre loi que sa volonté suprême, qu'entourent un majestueux appareil et une force imposante. Car l'Empire est forcément conquérant et il se doit à lui-même de s'agrandir sans cesse pour faire participer des populations sans cesse plus nombreuses aux bienfaits de la religion solaire et de sa parfaite organisation. C'est le premier Inca Manco Capac qui s'est établi à Cuzco ; ses successeurs n'ont cessé d'arrondir l'Empire : le treizième Inca a étendu sa puissance jusqu'à Quito, sur l'Équateur, à 2 500 kilomètres au Nord, et le quatorzième sur tout le Chili, à 1 000 kilomètres au Sud ; le quinzième Inca, Atahualpa, dont l'Empire est actuellement partagé entre les quatre républiques du Pérou, de la Bolivie, de l'Équateur et du Chili, fut traîtreusement mis à mort par les Espagnols.

Ainsi, la politique et la guerre ne cessaient d'étendre les frontières ; les peuples de récente annexion étaient gouvernés avec sagesse et humanité ; leurs dieux prenaient place dans le Panthéon de Cuzco, et ils pouvaient continuer à les adorer, tout en reconnaissant la souveraineté divine du Soleil. Pour propager la langue et l'esprit de la race dominante, les époux étaient invités à séjourner quelques années à Cuzco et à y faire élever leurs enfants. Des populations entières étaient transportées, mais toujours dans le même climat, échangeant sans murmures leurs terres et leurs biens ; ainsi des noyaux fidèles s'établissaient au centre des contrées récemment conquises, et les tribus de fidélité douteuse, transportées dans le territoire proprement national, étaient mises hors d'état de nuire. L'unité de croyance, de langage, de race s'établissait et, sous la domination de l'Inca, une grande nation se créait ; au moment de l'arrivée des Espagnols, on peut évaluer sa population à environ 15 millions d'habitants, dont 8 millions sur le territoire actuel du Pérou.

L'isolement de cet Empire explique sa formation et son ins-

titution. Il semble bien que la civilisation des Incas dans les Andes ne doive rien à celles qui se sont développées chez les Astèques du Mexique, — et antérieurement, chez les Toltèques dans la même région, ainsi que chez les Maïas de l'Amérique centrale. Ces peuples s'ignoraient et l'absence de navigation les tenait isolés du reste du monde. Cet isolement, qui paraît absolu, explique bien des anomalies; métallurgistes assez avertis, les Incas n'ont pas su extraire le fer, dont les Andes contiennent le minerai en abondance. Ces puissants architectes ont ignoré la voûte ; leurs palais aux murs lamés d'or sont recouverts en paille, et les appartements sont éclairés uniquement par la porte d'entrée, car ils ne connaissent pas les fenêtres. Grands constructeurs de routes, ils ne font pas de ponts, mais seulement des chaussées où les torrents se sont frayé maintenant un passage. La charrue est inconnue de ces savants agriculteurs et ils ouvrent leur sillon au moyen d'une lourde poutre armée, que traînent six ou huit hommes.

Dans le domaine de l'esprit, l'isolement a produit des conséquences plus importantes. Les seules comparaisons possibles sont offertes par des peuplades primitives dont l'infériorité manifeste frappe le peuple des Incas : l'origine divine de ses institutions, que soutient d'ailleurs une force invincible, ne provoque aucun examen, aucune tentative de scepticisme. L'Inca lui-même croit à sa propre divinité; sa seule règle morale est le respect de cette divinité et des traditions de ses aïeux. C'est pourquoi il n'éprouve pas le vertige des sommets dont l'atmosphère lui est naturelle. Sa conduite ne rappelle en rien celle qui a terni presque tous les Césars de la décadence, ces parvenus; ni même ce déséquilibre mental dont sont victimes certains contemporains arrivés trop vite, à partir du moment où ils se croient au-dessus de tout contrôle. L'État, c'est lui, et son universelle bonté n'est qu'un égoïsme à la taille de sa grandeur. La paix à l'intérieur et la guerre aux frontières, mais une guerre bien organisée, avec une intendance prévoyante et de fréquentes relèves, et dont les hostilités ne durent jamais assez longtemps pour fatiguer les peuples. Il faut s'arrêter un instant pour contempler ce magnifique équilibre du souverain et de la nation.

Mais quand des rivages de l'Océan mystérieux ont surgi les hommes blancs rendus invulnérables, portant dans leurs mains le tonnerre et montés sur des animaux étranges, la foi s'évanouit,

qui était à la base de l'édifice, et il s'écroula d'un seul coup; il n'en reste rien aujourd'hui, ni tradition, ni foi religieuse ou morale, ni arts, ni lettres, rien, sinon les ruines imposantes que nous admirons ici.

Aussi quels souvenirs se pressent sur cette grande place de Cuzco, qui dit la fondation de l'Empire, les cérémonies triomphales de sa puissance sans cesse croissante, le coup mortel qu'il reçut à l'arrivée de Pizarre, et les dernières convulsions de son agonie! Là défilèrent pendant des siècles des bataillons de l'Inca, avec leur uniforme particulier et leur bannière provinciale, la garde avec l'étendard arc-en-ciel du souverain, et l'Inca lui-même, avec ses ornements hiératiques, dans sa litière d'or massif... Puis l'entrée de Pizarre et de vieux routiers d'Italie et des Flandres, avec leurs armures, leurs arquebuses et leurs chevaux, objets d'une stupeur indicible. Ici fut décapité le cadavre du vieil Almagro, après que le compagnon d'armes et le rival de Pizarre eût été étranglé dans sa prison. Décapité aussi le frère de Pizarre, après sa rébellion contre la couronne.

Mais je revois surtout l'exécution du dernier Inca Tupac Amara : quand se lève le glaive du bourreau, un tel murmure d'horreur parcourt la foule que l'évêque de Cuzco et ses chanoines se rendent chez le vice-roi pour implorer la grâce du condamné. La sentence inflexible est maintenue, et la tête de l'Inca tombe, pour être ensuite exposée sur l'échafaud. Et dans la nuit un cavalier espagnol, du balcon où je suis, voit la place remplie d'une foule d'Indiens à genoux, qui pleurent silencieusement en contemplant la face du dernier de leurs princes... Mais, plus de deux cents ans après, cette place vit une scène encore plus effroyable ; un descendant très éloigné de la noble race, élevé dans un couvent de Cuzco, fait marquis par le roi d'Espagne, prit en pitié son peuple et tenta de l'arracher à l'oppression qui pesait sur lui. Ses doléances et ses protestations restant vaines, il reprit le nom de Tupac Amara et il en appela aux armes, non contre l'autorité du Roi, qu'il ne cessa de reconnaître, mais contre les exactions de ses agents. Vaincu dans une lutte inégale, trahi par l'un des siens, il fut livré aux Espagnols. En vertu d'un jugement rendu dans les formes par le juge Jose Antonio de Arèche, le nouveau Tupac Amara vit ici même, amenés devant lui, son oncle, son gendre et sa femme ; le bourreau leur coupa la langue et les supplicia ; lui-même eut

ensuite la langue coupée et fut écartelé à quatre chevaux; sa tête et ses membres dispersés furent exposés dans les bourgades qui s'étaient révoltées avec lui. Ces horreurs rallumèrent l'insurrection sous le commandement du métis Andrès, neveu de Tupac Amara, et pendant plusieurs années les combats, les massacres et les supplices se multiplièrent, avec une égale férocité de part et d'autre; la rébellion ne prit fin qu'après la soumission d'Andrès, qui fut d'ailleurs assassiné. Mais la domination espagnole touchait à son terme néfaste, et n'avait été sauvée que par la fidélité des Espagnols nés en Amérique, les créoles, qui allaient se soulever et proclamer leur indépendance.

Les vieux hôtels de l'époque dite coloniale abondent à Cuzco; je suis logé dans le *Palais de l'Amiral*. L'Infant Don Felipe, amiral de Castille, fut exilé ici par son cousin Philippe II, qui en aurait été jaloux, me dit-on. L'Amiral bâtit cette vaste demeure, de grande allure; un lion héraldique, monumental, porte au pied de l'escalier d'honneur un écu aux armes royales d'Espagne. Le « patio » est entouré d'une colonnade élégante, dont les chapiteaux sont ornés du buste de l'Amiral et de sa noble épouse. Dans les salons, beaucoup de meubles de l'époque, très curieux. Dans un coin de l'entrée, un croc élevé à bonne hauteur : c'est un gibet. Ici, on pendait à domicile. Je couche dans la chambre de l'Amiral, et dans son lit somptueux: contre le mur, une superbe pièce de velours grenat brodé d'argent; au plafond, éclairé par un jeu de lumière électrique, le portrait du seigneur de ces lieux me regarde sans aménité, mais sans toutefois troubler mon sommeil.

Le lendemain matin, par des chemins escarpés, des chevaux au pied très sûr nous conduisent à la citadelle de Sacsahuaman, qui domine Cuzco de 200 mètres, modèle formidable de l'architecture militaire à l'époque incaïque. Longue d'environ 250 mètres, elle est formée de trois enceintes superposées; l'enceinte extérieure a 8 à 9 mètres de hauteur, les enceintes intérieures 5 à 6 mètres; le flanquement est assuré par un curieux tracé polygonal. Un cavalier paraît tout petit près des blocs énormes qui forment ces murailles de rochers gris-bleu, de dimensions irrégulières, mais toujours parfaitement joints entre eux.

Dans toutes les constructions de cette époque, l'ensemble vaut par la masse, par le caractère de puissance, et autrefois il

se rehaussait par la prodigalité des métaux précieux ; mais on cherche vainement l'expression d'un sens artistique, l'élégance des formes générales ou des détails dans l'ornementation. On n'admire pas, on est saisi par l'évocation de l'effort colossal et continu.

Il est impossible de concevoir par quel procédé le peuple des Incas arrivait à mettre en place des blocs de plusieurs centaines de tonnes.

Tout près de la citadelle, sur une élévation naturelle, les rochers ont été taillés en sièges et en gradins disposés en amphithéâtre; on suppose que l'Inca et sa cour venaient s'asseoir ici pour assister aux exercices militaires, au déploiement des pompes religieuses et aux jeux populaires. Un autre rocher en pente a été poli en glissoir — le Rodadero.

Dans l'après-midi, nous visitons la ville. J'ai déjà parlé du temple du Soleil qui est le monument le plus extraordinaire de la capitale. La cathédrale est assez curieuse, surtout par les portraits que renferme la sacristie ; le plus frappant est celui de Valverde, le chapelain de Pizarre, qui fut le metteur en scène du guet-apens où fut capturé Atahualpa. Il faut voir surtout l'église de la Compagnie, — la compagnie de Jésus bien entendu, — dont les sculptures sont vraiment intéressantes, et la chaire de l'église Saint-Blaise. Le recteur de l'Université, Américain du Nord, est un érudit intelligent et spirituel; il nous conduit dans son établissement, et, comme nous traversons la grande place historique, je crois pouvoir me permettre de déplorer devant lui qu'elle soit déshonorée par un énorme et affreux zinc d'art qui représente un guerrier Sioux ou Huron, sauvage dont l'inesthétique présence est particulièrement déplacée ici. Il m'approuve, mais ajoute : « Je suis d'autant plus désolé de voir cette horreur que c'est un cadeau de mes concitoyens du Nord. » Dans la grande salle, les professeurs et les étudiants m'accueillent chaleureusement. Après un échange de discours, un Indien en costume inca nous déclame avec beaucoup de feu des vers qu'il a composés en Quetchua : c'est tout à fait une nouveauté.

Le jour de notre arrivée, nous fûmes reçus à dîner par le préfet: aujourd'hui, nous déjeunons chez notre hôte au Palais de l'Amiral, l'aimable M. La Torre ; ce soir, ce sont les officiers de la garnison qui nous invitent à dîner à l'hôtel, avec tous les per-

sonnages officiels, toutes réceptions de la plus grande cordialité.

A minuit, nous remontons dans notre train ; nous parcourons de nuit le paysage que nous avons vu de jour avant-hier. Dans la matinée, un arrêt bien placé nous permet de voir Juliaca, la petite ville où se trouve la bifurcation sur Aréquipa et sur Puno. C'est précisément dimanche, jour de marché, et dans tous les pays du monde le marché populaire est un spectacle instructif et intéressant. Ici, c'est la prise de contact avec l'élément indien, la fouille grouillante des campagnards en costume national, venus sur des ânes avec leurs caravanes de lamas qui portent les produits du sol et de l'industrie villageoise. Hommes et femmes portent le *poncho*, en laine grossière de couleur écrue ou brun clair, de forme rectangulaire, percée au centre d'un trou pour laisser passer la tête ; c'est le plus pratique des manteaux. Les jupons des femmes sont au contraire de teintes très voyantes, rouge, jaune vif, vert clair ; leurs chapeaux sont de grands feutres blancs qui paraissent vernis, avec un ruban tissé d'or ou d'argent ; elles ont des parures en graines blanches, noires, rouges, venant de la plaine tropicale, ou des verroteries brillantes. Sous le chapeau des hommes, qui est plus petit, une sorte de passe-montagne laisse voir ses oreillères rouges. Les races semblent fort mélangées, et les tailles extrêmes sont communes. Le teint est d'ordinaire couleur rouge brique, mais tire parfois sur le jaune ; le profil le plus répandu montre le nez aquilin, très prononcé, et le menton peu proéminent.

C'est dans un marché de village qu'on voit d'ordinaire la foule la plus exubérante, et le bavardage le plus assourdissant, dominé parfois par les exclamations et même les cris aigus. Ici, c'est un murmure continu et régulier comme celui d'un ruisseau ; les visages sont impassibles. Les Indiens se rangent poliment, sans obséquiosité, devant les Européens et devant leurs alcades qui circulent avec un air de dignité, appuyés sur leurs cannes de commandement ornées d'argent.

Les transactions sont assez actives ; beaucoup de *soles* péruviens en argent circulent, très peu de billets. J'achète bon marché quelques étoffes en pure laine tissées dans le pays, sur des modèles européens, des cache-nez et des écharpes de vigogne. Mais ma visite à un magasin pour touristes me montre des prix exorbitants.

Nous repartons pour Aréquipa à travers les Andes. Je revois

la Puno désolée et les étangs ; à Crucero Alto, point culminant de la ligne, le paysage est d'une tristesse infinie ; c'est la caractéristique de cette nature. Puis nous descendons vers Aréquipa.

L'herbe apparaît bientôt sur les pentes, avec quelques couples de vigognes. Ces cousins sauvages des lamas sont plus petits que leurs parents domestiques, et beaucoup plus gracieux ; leur couleur est café au lait, avec le ventre blanc ; la vue du train les laisse à peu près indifférents. Nous voyons une horde d'une trentaine de vigognes s'arrêter après quelques foulées de galop et nous regarder tranquillement ; elle anime un peu ce paysage si triste.

A Aréquipa, je retrouve M. Dupeyrat et quelques officiers que j'y ai laissés, ainsi que mon fidèle noir Baba Coulibaly, mon ordonnance soudanais, qui me suit depuis seize ans et qu'une menace d'anévrisme m'a empêché d'emmener dans la montagne. Il a galopé dans les environs et demandé l'hospitalité dans les villages indiens ; Baba, qui a beaucoup voyagé, a trouvé les hommes hospitaliers, polis et assez travailleurs ; il dit que les femmes sont chastes, et c'est un hommage assez rare dans sa bouche. Mais il est scandalisé par la saleté générale : « Ces gens-là ne se lavent jamais, même s'il y a de l'eau pour se baigner quatre fois par jour, même au bord de la rivière. »

Je reçois à dîner les officiers de la garnison, et je fais mes adieux à l'armée péruvienne, non sans quelque émotion, je l'avoue. J'ai vu la plus grande partie des troupes, et je puis féliciter leurs officiers de la façon dont ils comprennent leurs devoirs militaires et me réjouir de savoir que mes camarades de l'armée française les aident dans la préparation et l'exécution de leur tâche.

Il savent que, en aucun cas, la pénurie momentanée de matériel ne doit empêcher l'instruction militaire ; ils ont à défendre le sol natal et à soutenir les antiques et glorieuses traditions de tous les éléments qui forment leur peuple. Mais leur rôle ne se borne pas à la prévision d'une guerre toujours possible ; pendant la paix, ils sont les éducateurs qui créent l'unité nationale. Quand la population est groupée, c'est l'instituteur primaire qui a le devoir de former des citoyens en enseignant la langue et l'histoire du pays, le respect des lois et de la morale, les droits de l'homme et ses devoirs envers la collectivité. Mais ici, la dispersion sur de grands espaces rend impossible

la fréquentation de l'école pour le plus grand nombre des Péruviens. Comment l'exiger quand la densité descend à deux habitants au kilomètre carré? C'est au régiment que l'Indien apprendra l'espagnol, qu'il prendra conscience de cette magnifique unité de la Patrie. Il faut donc que l'officier connaisse le quetchua pour enseigner le castillan, il faut qu'il se donne de tout cœur à cette grande œuvre. Le Pérou possède en Amazonie un domaine colonial immense, d'une extrême richesse, dont un réseau fluvial magnifique permet la mise en valeur; l'armée aussi collaborera à cette tâche en reconnaissant ces régions, en y traçant les routes nécessaires, en prenant contact avec des tribus encore sauvages, qu'il faut comprendre et aimer pour pouvoir les apprivoiser et les élever vers la civilisation. L'armée accroîtra ainsi la richesse et la puissance du pays. Mais que ces tâches civiques ne l'entraînent jamais sur les pentes glissantes de la politique! Elle y trouverait sa perte. Sans doute, il arrive que les troupes, régulièrement requises par les autorités civiles, doivent intervenir pour assurer le respect de la loi, et d'ordinaire le déploiement de la force disciplinée et sûre d'elle-même suffit pour maintenir l'ordre; mais là se borne la tâche de l'armée dans les discordes civiles et elle doit toujours rester en dehors des partis, — j'oserai dire au-dessus des partis.

L'attitude de mes auditeurs, les conversations qui ont suivi m'ont montré que j'avais été parfaitement compris.

Le lendemain, après des adieux émus à Aréquipa et à Mollendo, nous nous rembarquons sur le « Jules Michelet » qui, pendant notre voyage en Bolivie et à Cuzco, avait exécuté des manœuvres et des tirs dans la rade d'Ilo, où les populations firent le meilleur accueil à l'état-major et à l'équipage. Nous appareillons à quatre heures. Je me sépare avec peine des officiers péruviens attachés à l'ambassade, le colonel Ponce, les les commandants Zarate et Heredia. Leur dévoué concours m'a été très précieux pendant ces six semaines que je viens de passer dans leur magnifique pays.

Car ce pays est vraiment magnifique par les splendeurs de ses beautés naturelles, par les richesses latentes de son sol et par les souvenirs de sa longue histoire. Sans doute, un voyage aussi rapide ne permet pas de porter des jugements décisifs et j'emporte surtout des visions fragmentaires, sorte de clichés photographiques pris en hâte. Mais il est bien difficile au voya-

geur de s'empêcher de réfléchir entre le ciel et l'eau, de chercher à mettre un peu d'ordre dans ses impressions, et même de conclure, en traçant toutefois quelques points d'interrogation.

Il me semble que le Pérou manque avant tout de voies de communication. Si le plan tracé dès 1870 était achevé, un chemin de fer transaméricain irait de l'Équateur au Chili entre les deux Cordillères, en utilisant les deux importants tronçons Cerro de Pasco-Oroya-Jauja-Huancayo, d'une part, Cuzco-Juliaca-Puno, d'autre part, qui forment près de la moitié du transaméricain. Aux deux transandins: Callao-Lima-Oroya et Mollendo-Aréquipa-Puno, un troisième s'ajouterait vers le Nord, puis deux ou trois voies reliant la ligne centrale avec le réseau fluvial de l'Amazone. A ce moment, les tarifs de transport diminueront, parce que l'augmentation très importante du fret diminuera les frais généraux. Les céréales de la Sierra, les bois de la Montana, remplaceront sur la côte les denrées et les matériaux qui y arrivent actuellement par mer. Des Andes et de la côte viendront le charbon et le pétrole, en même temps que tous les métaux précieux ou utiles. Les produits des tropiques afflueront par la mise en valeur de l'Amazone, qui est une tâche essentiellement militaire. Il est permis de prévoir pour ce pays un admirable essor.

En janvier 1920, il s'est donné une constitution qui contient en germe tous les progrès sociaux et économiques. Le texte proposé par M. Mariano Cornejo, actuellement ministre du Pérou à Paris et alors président de l'Assemblée Nationale, ne décide pas seulement des formes constitutionnelles; il indique les garanties de chaque corps de l'État et de chaque citoyen; il amorce un système financier qui cesse d'être établi uniquement sur les droits à l'entrée et à la sortie; il prévoit l'instruction primaire obligatoire. La stabilité dans les institutions libérales paraît dès maintenant acquise au Pérou, qui a tant souffert autrefois de ses révolutions périodiques. Il semble bien que le développement des principes inscrits dans la Constitution de 1920 assurera définitivement cette stabilité, assoiera le crédit public nécessaire aux grandes entreprises et permettra tous les progrès.

Général MANGIN.

(A suivre.)

L'ÉGARÉE

DERNIÈRE PARTIE (1)

La nappe de toile ancienne découpait ses incrustations de vieux Flandre aux fuseaux sur un transparent de soie jaune, et les roses sans tige qui la jonchaient de leur suprême épanouissement opposaient à ce jaune un rouge exaspéré. La nuit était si douce qu'on avait pu, comme au milieu de l'été, laisser les fenêtres ouvertes. Elles donnaient sur la mer, et Claude, assise près de Pablito, distraite quelquefois, observait, dans le cadre sombre des longs rideaux de damas, l'incertain mouvement des vagues nocturnes.

Brigitte, en face d'elle, la regardant à chaque minute, épiant l'air, les façons qu'elle avait, souffrait de ses distractions autant que de ses paroles. Dans son angoisse exaspérée, elle oubliait de répondre à son voisin, M. Sauret. Et le bonhomme toujours rêvassant, qui n'y prenait point garde, tenant son couteau comme il eût fait d'un crayon, traçait sur la nappe des frontières de provinces et des formes de chiffres.

Mossen Ottavio, les yeux sur son assiette où reposaient, avec la pelure jaune d'une poire, les enveloppes plissées de six petits fours, soupirait de béatitude. Le repas touchait à sa fin. Mais les conversations se prolongeaient autour de la table, parce que Jacques Moranes venait d'annoncer son très prochain départ pour l'Espagne.

— Et vous y resterez?... demandait la marquise.

— Assez longtemps.

Copyright by André Corthis, 1923.

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars et 1er avril.

— Plaise à Dieu que ce soit jusqu'au milieu de novembre! J'aimerais à vous recevoir dans ma maison de Madrid.

Enfermée jusqu'au cou dans sa robe de soie noire, la sérieuse Isabel interrogeait à son tour. Cette cité d'Avila où demeurait son âme, M. Moranes la connaissait-il déjà? Sans doute. Et des jardins de San Antonio que bordent, interminablement, des murs de couvent, de la sombre rue qui s'appelle « rue de la Mort et de la Vie, » de la rivière Adaja dont les poissons, dit-on, sont incorruptibles, ce Français parlait avec tant de savoir et de finesse qu'une aimable émotion bouleversait la dévote.

Pendant tout le repas, il ne s'était guère entretenu qu'avec elle, et la marquise. Il avait dit quelques mots aussi à doña Clorinda, plaisanté tant soit peu la rieuse Mercédès. Mais son attention, pas une fois ne s'était tournée vers Claude. Et, soulagée d'abord par cette indifférence, la jeune fille s'en irritait à présent jusqu'à sentir les larmes lui monter aux yeux.

Elle se rappelait, dans le grand salon, quelque deux heures plus tôt, avant qu'il n'arrivât, son inquiétude passionnée, sa grande terreur de le revoir. S'appuyant au balcon à côté de Pablito, elle regardait le jardin nocturne d'où montait une odeur de roses mûres et de thym. Une lune ronde, qui paraissait au bord de la sombre Massane, y versait doucement un peu de sa lumière. Et les oliviers, là-bas, commençaient en même temps de tremper dans un pâle argent leurs feuilles les plus hautes, et d'avoir à leur pied une petite ombre ronde.

— S'il ne venait pas, pensait Claude, s'il pouvait ne pas venir, que cette soirée serait belle!

... Mais voici que déjà elle entendait sa voix, elle crispait ses deux mains sur les balustres de pierre. Enfin il avait bien fallu se retourner. Jacques s'inclinait devant elle. Froidement, sans un regard, ils s'étaient serré la main.

— Voilà!... Je l'ai revu... C'est passé... C'est fini.

Avait-elle pu croire que tout était résolu par l'achèvement de cette première redoutable minute? Maintenant, le cœur étreint, la gorge serrée, elle ne savait plus que penser :

— Il ne m'a pas adressé la parole. Il ne m'a pas même regardée. Qu'il se possède bien, ou plutôt, qu'il mentait bien l'autre jour!... Et comment ai-je pu croire?...

Ah! quand donc ce dîner s'achèverait-il? Dans sa fièvre, tournée vers Pablito, penchée vers lui, elle ne cessait plus d'ar-

demment chuchoter, ou de rire trop fort. Et Brigitte, au désespoir, avait envie de mettre un doigt sur ses lèvres, envie de supplier :

— Plus bas, mon petit, plus bas... Et quand tu parles, au contraire, que ce soit un peu plus haut. Tu comprends... tu as l'air de faire ou d'écouter des confidences. Et puis, tout d'un coup, on entend ce grand rire...

Pour elle aussi, ce repas était interminable. Enfin, Maria de Cantalapiedra posa sa serviette sur la table et tout le monde se leva.

***

Pablito avait ordonné qu'on servît le café dans le patio. Une lampe électrique, dans une lanterne de fer forgé, éclairait l'angle où la table était dressée. Il la fit éteindre, car la lune, dans son plein, donnait assez de lumière.

— Et puis ce serait dommage de ne pas voir le tapis noir et blanc que font les beaux rayons et l'ombre des colonnes. Regardez... regardez comme il est bien brodé par les nettes petites feuilles des jasmins et des rosiers... Si vous marchez dessus, est-ce que vous n'aurez pas peur de tout abîmer?

— Que d'afféterie ! pensait Brigitte en l'écoutant. Il est précieux et insupportable. Comment peut-il émouvoir Claude?

Plus un mot de ce garçon qui ne l'exaspérât. Pendant une heure, elle avait fait de trop grands efforts pour tranquillement sourire. A présent, s'étant assise de manière qu'elle tournait le dos à cette lune trop vive, elle goûtait le repos d'observer tout, sans qu'on pût voir ses yeux, et de s'inquiéter à son aise.

... Il y avait l'oliveraie derrière la maison, à quoi, depuis le milieu du repas, elle ne cessait plus de penser, l'oliveraie sans clôture, sauvage comme la montagne qu'elle s'en va rejoindre, avec des sentiers qui s'enfoncent entre les hauts talus. Par cette belle nuit qui sentait la terre chaude et le bois mouillé, est-ce que Claude et Pablito n'allaient pas avoir la hardiesse de s'égarer de ce côté ? Il semblait à Brigitte qu'elle perdrait soudain toute sa prudence, si, les ayant vus qui se rapprochaient, elle les voyait ensemble s'éloigner vers l'autre côté du patio où se trouve la porte des champs... « Ah! je les rappellerai... je rappellerai Claude... Je dirai... » Pour l'instant, elle ne s'inquié-

tait pas de sa fille, tranquillement occupée à servir le café, avec Mercédès. Et son regard ne surveillait que Pablito, assis près de sa sœur Lola et se ramassant au coin du canapé d'osier, avec une souplesse gamine.

— Il est ridicule absolument, dans ses moindres poses. S'il se lève, je prends n'importe quel prétexte, et je m'en vais derrière lui...

La marquise, dans son large fauteuil, s'alanguissait un peu. Entre les colonnes on voyait passer Isabel qui se promenait à l'écart, les bras croisés, penchant la tête et déjà monacale.

— Un morceau de sucre?... Deux morceaux?... Trois?... proposait Mercédès.

Elle allait avec Claude qui présentait les tasses. M. Sauret refusa avec une espèce d'épouvante.

— Non... Non... merci... Jamais de café.

— Un morceau de sucre?... Deux?...

— Pas de sucre, dit Jacques Moranes. Du café seulement.

Claude lui tendit une tasse. Il la prit de telle sorte que ses doigts, au bord de la soucoupe, touchèrent légèrement les petits doigts aigus. Dans sa main droite, qui tremblait un peu, la jeune fille soulevait la grande cafetière d'argent.

— Assez... Merci... Claude...

Il était debout, seul, et s'appuyait contre une des colonnes. Son visage demeurait dans l'ombre. Mais le visage de Claude recevait toute la lumière, et elle eût voulu se voiler, se détourner; elle tremblait soudain, comme si elle eût été nue.

Mercédès s'éloigna. — Pablito méditait au coin du canapé et Brigitte continuait de le tenir sous son regard. Elle entendait qu'il restât là et le voulait si fort que sa volonté seule, lui semblait-il, empêchait qu'il se levât.

Le surveillant ainsi, ce dangereux Pablito, elle n'avait pas à s'inquiéter de Claude. Et quand elle s'aperçut que la jeune fille n'était plus dans le patio :

— Elle doit arranger ses cheveux, pensa-t-elle, dans la chambre de ses amies.

***

— Concha, appelait Lola, poussant la porte de la petite pièce, au premier étage, qui servait de lingerie, Concha, j'ai décousu le volant de ma robe, vite...

Elle s'interrompit, surprise qu'il n'y eût point de lumière. Mais sur ce qu'enfermait de ciel nocturne la fenêtre grande ouverte, elle distingua la silhouette penchée de la femme de chambre.

— Eh bien, *Chica*, railla-t-elle, tu prends le frais. Mille pardons de te déranger, mais...

— Chut, señorita, chut, fit vivement la jeune fille, surtout n'allumez pas. Et venez près de moi, vous allez rire...

Lola obéit. Cette Concha familière était sa sœur de lait. Elle l'aimait bien; elle ne dédaignait pas de recevoir ses confidences et de lui en faire quelquefois.

— Qu'est-ce que tu regardes avec cette attention ?... demanda-t-elle.

— M. Jacques Moranes, señorita, et la demoiselle Claude. Figurez-vous!... Je les ai vus sortir de la maison, sans rien se dire, tout hésitants, et comme si c'était plus fort que leur force, de s'en aller ainsi, bien doucement, devant eux... Le monsieur d'abord s'est assis pas très loin, là, sur le talus; elle restait debout devant lui. Et puis elle s'est assise aussi et je les voyais bien à la clarté de la lune. Il y avait entre eux plus de silence que de paroles, et elle remuait ses mains sur ses genoux, toute honteuse et toute suppliante. Ils se sont relevés, et puis assis encore un peu plus loin... et puis relevés, comme des insensés. Alors, lui, a pris la demoiselle dans ses bras. Elle ne se défendait pas... Et qu'est-ce qu'ils font maintenant, je vous le demande, dans l'ombre du gros olivier où on ne peut plus rien voir?..

— Il l'a prise dans ses bras! s'exclama Lola. Tu rêves. C'est un homme marié!

La camériste pouffa de rire.

— D'être marié, pour celui-là, ça n'empêche pas grand chose.

— Pour lui, Concha!... Mais elle!... la plus sage fille que je connaisse!...

Tout agitée maintenant, elle se penchait à son tour.

— Où sont-ils?... Où?... Montre-moi.

— Je ne sais plus bien... Mais patience un peu. Ils finiront par sortir de sous leur arbre, et comme ils ne peuvent revenir que par ce chemin-ci...

— Ah, mais qu'ils se dépêchent! murmura Lola au bout de deux minutes.

La curiosité, l'impatience, une hypocrite indignation la consumaient. Et après deux minutes encore, pendant lesquelles elle rêva dangereusement :

— Mais voyons, Concha... Tu es sûre, vraiment sûre, qu'il l'a prise dans ses bras ?...

— Ah ! je voudrais être aussi sûre de me marier le mois prochain avec un prince de vingt ans.

Elles riaient, chuchotaient, ne pouvaient plus attendre... Quatre à quatre, un pas monta l'escalier, courut dans la galerie du premier étage.

— Lola... Où es-tu donc ?

— C'est Mercédès qui me cherche... Mercédès... Mercédès... viens un peu... Écoute...

Mystérieuse, elle entr'ouvrait la porte.

— Mama ordonne que tu descendes tout de suite, dit Mercédès. Elle trouve que ce n'est pas poli quand il y a des invités...

— Écoute d'abord, murmura l'autre, la tirant dans la pièce obscure. Tu ne sais pas ?... Il y a Claude Lestaque qui est en train d'embrasser M. Moranes...

— ... Il y a Claude Lestaque qui est en train d'embrasser M. Moranes sous les oliviers,... racontait Mercédès quelques instants plus tard, à l'oreille de sa sœur Isabel.

— Ay !... por Dios !... Quel scandale !

La petite nonne en gémissait d'horreur, peut-être un peu trop haut, et sa mère l'entendit. Tout le monde s'était installé au salon. La marquise, ayant ordonné qu'on y dressât les tables de bridge, revenait chercher dans le patio ses filles qu'elle s'étonnait et s'irritait de ne plus voir.

— Qu'est-ce que tu dis ?... Qu'est-ce qui est un scandale ?...

— Je disais, mama, — Mercédès parlait très vite et très bas, craignant d'être entendue par Mme Lestaque, qui du fond du salon tournait la tête vers elles, — je disais que Claude se promène là-bas, dans la montagne, avec M. Moranes. Imagine-toi !... Conchita, par la fenêtre de la lingerie, les a vus qui s'embrassaient !

— Jésus !... s'exclama Maria de Cantalapiedra.

Elle répéta trois ou quatre fois :

— Ce n'est pas possible !... pas possible !... pas possible !...

Dans son esprit agité, la stupeur aussitôt se transformait en indignation, et celle-ci en colère.

— Vraiment, Mercédès, il ne te manque plus que d'aller écouter des racontars de servante. Et sur des gens que nous recevons ici... Et toi, sotte qui va crier au scandale, absolument comme s'il n'était pas absurde de croire à des choses pareilles !... *Vamos! vamos!...* Faites-moi le plaisir de ne pas rester là à vous ébaubir. Isabel, viens préparer les cartes ; toi, Lola, si tu rencontres M. Moranes...

— Faut-il aller le chercher ? demanda la matoise.

— Hé non !... Je dis, si tu le rencontres. Il va tout de même revenir par ici, j'imagine.

— Alors ?

— Alors, quoi ?

— Qu'est-ce que tu veux que je lui dise ?

— Hé ! qu'on l'attend pour le bridge, naturellement. Mais, sainte Vierge du Carmel, où ces sottes enfants peuvent-elles avoir la tête ?...

La marquise quitta ses filles, et, tout agitée, rentra dans le salon. Brigitte Lestaque était assise, un peu à l'écart, songeuse... La marquise près d'elle se laissa tomber dans un fauteuil. Trop agité, son cœur gras l'oppressait de battements abondants. Elle respirait fort.

— ... Oh ! je vous laisse toute seule... excusez-moi... J'étais allée dans le patio pour demander... pour dire...

Elle mordit sa lèvre gonflée... Mais se contenir était une chose qui dépassait sa force, qui la dépassait absolument.

— Querida... chère amie... Il faudra que vous grondiez Claude.

— Claude !...

Brigitte tressaillit... Mais puisque Pablito était là ! Plus étonnée qu'inquiète, elle regarda la marquise :

— Où est-elle donc ?

— Depuis une demi-heure elle est là-bas, sous les oliviers, qui se promène au clair de lune avec M. Moranes... Rien de mal à cela, bien sûr... Mais c'est imprudent à cause de ces doncellas (1) insupportables, qui remarquent tout... et de mes petites sottes de filles qui sont à s'étonner comme d'une chose extraordinaire... Claude est fiancée. Il ne faut pas que l'on puisse raconter sur elle... fût-ce une plaisanterie.

(1) Caméristes.

— Allons!... — Pablito, s'interrompant dans sa causerie avec M. Sauret, détournait sa tête fine nonchalante et se moquait de sa mère. — Ça ne te suffit plus de moraliser toute la journée ta pauvre sœur, les miennes, et moi-même? Tu veux maintenant que Claude, élevée, Dieu merci, avec intelligence, vienne joindre les mains à ton petit sermon. Mais tu n'as donc jamais peur d'être tout à fait ridicule?

... Les paroles de la mère, celles du fils, il parut bien à Brigitte qu'elle les entendait en même temps. D'abord elle s'attacha seulement, mais avec une force convulsive, elle s'attacha comme on se cramponne, à ce que disait Pablito. Et elle remarqua :

— Il n'est pas jaloux, pas jaloux du tout. Je m'étais trompée... pour lui... Et pour Claude, aussi, naturellement... pour Claude...

Elle goûtait une seconde d'apaisement singulier. Ce fut en elle, après tant de tumulte, cette douceur, cette limpidité lisse et glacée de ciel que laisse sur le sable l'eau de la vague écroulée quand elle se retire doucement, tout doucement... avant de se dresser et de se recourber en une autre vague terrible.

... Soudain, au choc de cette chose épouvantable s'abattant sur elle, elle fut comme assommée. Elle ne respirait plus, elle n'y voyait plus, parce que l'éblouissait une trop épouvantable lumière. Elle écoutait une voix qui criait : « Moranes... Jacques Moranes... Mais ce n'était pas Pablito, c'est Jacques Moranes?... » Il lui semblait battre l'air de ses bras. Elle croyait aussi, longuement, appuyer sur ses deux oreilles des mains suppliantes. Et cependant elle restait immobile, les ongles enfoncés dans le damas du fauteuil, et répétant avec un petit rire stupide :

— Allons... allons... chère amie... vraiment... Allons donc!...

— Ils reviennent... les voilà, disait à ses sœurs Lola, courant dans la galerie.

— N'est-ce pas, implora Isabel, tu ne les as pas vus s'embrasser?

— Moi?... Non... mais Conchita est bien sûre.

Et elle répéta, chuchotante et exaltée :

— Il la tenait dans ses bras... Il la tenait dans ses bras...

Tandis qu'elle redisait ses pauvres « Allons donc!... » Brigitte, par la fenêtre ouverte, voyait se rapprocher les trois têtes

curieuses. Elle vit aussi Claude, qui traversait le patio auprès de Jacques Moranes.

Ils ne marchaient pas très vite, et, quoiqu'ils eussent voulu bien jouer leur comédie, ils se taisaient, ce qui était sûrement la pire maladresse. La lumière de la lune les touchait à l'épaule et au sommet des cheveux. Mais leurs visages demeuraient obscurs. Et il y avait autour d'eux comme un mystère terrible à cause de leurs regards, qu'on ne voyait pas, et de ces paroles banales qu'ils ne pouvaient plus dire, que personne ne peut plus dire quand viennent d'être échangées, avec trop de violence, les paroles profondes...

— Par pitié... riez... plaisantez... expliquez votre absence! eût voulu crier Brigitte.

Elle se rappelait ce grand besoin d'être respectée qui la faisait si prudente quand elle allait aux côtés de Saint-Saulges, dans les chemins bretons. Elle se rappelait aussi son tranquille orgueil, quand elle s'imaginait de retour à Paris et présentant à ses amis :

« Monsieur Pierre Breuillois, le fiancé de ma fille. »

Ce blâme du monde, qui lui semblait tout d'un coup être la plus épouvantable chose que l'on pût connaître, elle le sentait se former autour d'elle et de Claude, dans le silence de la marquise, le sourire de Pablito, le chuchotement des jeunes filles; cela était sensible à ses nerfs, à sa peau, l'enveloppait comme un brouillard suffocant qui lui eût mis aux tempes et à la paume des mains une petite humidité froide.

* * *

Ce même soir et vers cette même heure, Mme Beltran, à genoux près de son lit, faisait sa prière, quand l'électricité s'éteignit.

Louise dormait déjà, ayant eu pendant le souper un peu de migraine, et la vieille femme était en chemise. Entr'ouvrant sa porte, elle appela :

— Rosaire, tu es couchée?

— Pas encore, grand mère. Vous voulez de la lumière?

— Ce n'est pas la peine. Mais il faudrait préparer des bougeoirs, pour ces dames quand elles rentreront.

— Bien, je descends.

— Ne va pas tomber dans le noir.

— J'ai des allumettes.

Les bougeoirs étaient enfermés dans le placard de la cuisine. Faits d'un cuivre étincelant, ils avaient un long manche, un plateau large qui se boursouflait de fleurs en relief. Au sommet du plus grand, Rosaire un instant regarda vivre la flamme penchante et longue. Elle le prit, le porta avec un autre sur le buffet du vestibule et posa auprès d'eux la boîte d'allumettes.

— Voilà... quand elles rentreront...

Considérant la porte d'entrée avec ses grosses ferrures noires, son verrou qui n'était pas mis, sa serrure où la clef tournerait tout à l'heure, elle tendait, aiguisait son regard méchant, comme si le visage de Brigitte eût commencé d'apparaître; et elle n'avait plus à l'imaginer; elle le voyait, elle le créait de toute la force de son vouloir halluciné, elle le tenait devant elle, un peu flottant et vague, mais blême d'un tourment dont elle se délectait furieusement.

— C'est ce soir qu'elle saura... ce soir, j'en suis sûre. Ah! que Claude est donc amoureuse!... Elle n'a pas su le sentir comme moi, Brigitte Lestaque, quoiqu'elle soit bien savante... Mais quand elle les aura vus l'un devant l'autre, sa petite fille chérie avec M. Moranes, peut-être... peut-être tout de même elle aura fini par comprendre.

Le pressentiment avait la violence désormais d'une certitude. La curiosité, si vive, — seule vivante! — s'exaspérait à l'instant d'être satisfaite et devenait douloureuse... Rosaire souffla le bougeoir. Elle mit sa main sur la rampe de bois. Mais son pied lourd butta contre la marche et refusa de monter.

— ...La fin de l'histoire, ça serait trop long de l'attendre... Mais je veux voir la tête qu'elle aura en rentrant... Je veux la voir!...

Il y avait une cave sous l'escalier, où l'on mettait les fruits, le vin de la journée. La porte était percée d'une petite ouverture grillagée, en forme de losange et maintenue par un vieux loquet tout relâché, mais qui ne grinçait pas. La main de Rosaire, quittant la rampe, tâtonna sur la chaux fraîche du mur. Elle atteignit cette porte, l'ouvrit sans aucun bruit. Le buffet, avec ses deux bougeoirs, se trouvait en face, très exactement.

Une fois dans la cave, elle ne remua plus, ayant peur de heurter quelque vaisselle. L'humidité des murs, l'ombre absolue autour de son corps immobile la faisaient penser au tom-

beau. En vain elle essayait de tranquillement se dire : « Ce sera ainsi... » La terreur l'envahissait, elle ne voulait plus... Hélas! que d'obstinée faiblesse, de persistante incertitude à l'heure même qu'on se croit le plus résolue! Le renoncement n'est pas si terrible : le terrible, c'est cette sournoise et tenace petite espérance qu'il ne soit pas définitif... Elle se réveillait au cœur de Rosaire. « Par pitié!... Qui saurait me secourir?... » Et les minutes s'attachaient l'une à l'autre avec une lenteur si terrible que tout cela, déjà, sentait l'éternité.

Enfin, la clef au bout du couloir tourna dans la grosse serrure. Quatre petits talons claquèrent sur le carreau. On tourna, vainement, le commutateur.

— Il n'y a pas de lumière, dit la voix de Claude.

La porte fut repoussée, fermée à double tour.

— Attends... les bougeoirs doivent être préparés.

C'est encore Claude qui parlait, et le silence de Brigitte agita Rosaire violemment. Elle se tenait si près de la petite grille poussiéreuse, qu'une toile d'araignée accrochée là, soulevée par son souffle, se balançait sur sa bouche.

— Est-ce que tu trouves les allumettes? demanda Claude.

— Oui.

La lumière jaillit. Brigitte aussitôt se détourna de sa fille. Ainsi elle montrait à Rosaire, bien en face, tout son visage. Et ce visage était plus défait encore que la jeune fille n'eût osé l'espérer.

— Ah! je savais bien...

Son terrible plaisir avait tant de force qu'elle ne respirait plus. Mais déjà elle ne voyait rien qu'une vague lueur faiblissante. Au-dessus d'elle, on commençait de monter les marches.

— Bonsoir, maman.

— Bonsoir, Claude, bonsoir... Au fait, viens dans ma chambre, mon petit, je voudrais te dire un mot.

— J'ai bien sommeil... Demain.

— Non, tout de suite.

Rosaire n'attendit qu'une minute... Alors, fébrile, elle défit ses espadrilles, les laissa là; et courant en silence sur ses bas troués, elle atteignit à son tour le premier étage.

*
* *

Avec cette lumière de la bougie qui mettait dans les coins des formes inconnues, la chambre n'était plus la même que les autres soirs. Les meubles, agrandis de leur ombre mouvante, s'agitaient en se déformant. La longue blancheur confuse des rideaux effrayait un peu. Brigitte alla prendre dans l'armoire une petite lampe à pétrole toujours préparée, avec sa tulipe ronde et son abat-jour de carton. Elle l'alluma. Tous ses gestes avaient une extrême lenteur.

Claude attendait, debout près de la porte.

— Assieds-toi donc, dit Brigitte.

— Non, je m'en vais tout de suite; je tombe de sommeil... Dis-moi bien vite ce que tu veux.

Brigitte souffla la bougie. Elle la porta sur la cheminée, revint à sa table, et, s'étant assise, elle rangeait soigneusement, au coin du buvard, quelques enveloppes.

— Eh bien ? demanda Claude.

— Voilà... dit Brigitte.

Ce qu'elle avait à dire, il lui semblait maintenant que toute une nuit de méditation n'eût pas suffi à le préparer. Dans une angoisse brusque, où se mêlait, à l'impatience de savoir tout de suite, un désir lâche de remettre l'explication, elle cherchait vainement ses mots, et le ton prudent qu'ils devraient avoir. Ses deux mains étaient froides. Elle les appuya sur son front.

— Tu as la migraine ? demanda Claude.

— Ce n'est pas la migraine, murmura Brigitte en dégageant son visage. C'est que je suis malheureuse.

— Pourquoi ?

— Viens près de moi.

— Pourquoi ? répéta la jeune fille.

Elle avança de quelques pas. Il n'y avait dans sa voix qu'un étonnement tranquille, et Brigitte voulut croire à une petite espérance. Elle s'y tint un instant pour prendre un peu de force, pour respirer mieux. Il y avait eu seulement cette promenade dans l'oliveraie, il n'y avait eu que cela...

— J'exagère en disant que je suis malheureuse; cela ne dépasse pas la contrariété. Il est vrai qu'elle est assez grande. Voyons, Claude ! Quelle sottise as-tu faite ce soir en laissant là

tout le monde et en allant te promener, — si longtemps, — avec Moranes !

— Comment, dit Claude, c'est cela que tu voulais ! Me gronder comme une pensionnaire ! Est-ce que tu deviendrais aussi ridicule que Marie de Cantalapiedra, ma petite maman? Moranes voulait voir l'oliveraie au clair de lune. Je l'y ai conduit.

Elle continuait d'être étonnée... vraiment... et tranquille, si parfaitement tranquille ! Elle riait même.

— Alors?... C'est tout?... Eh bien ! fâche-toi très fort, et puis laisse-moi me coucher.

— Va, dit Brigitte... oui... c'est tout.

La jeune fille déjà retournait vers la porte.

— C'est tout, poursuivit Brigitte, — et ses paroles soudain se précipitaient, incohérentes, comme des mains se jettent en avant pour empêcher qu'on s'en aille... — c'est tout... parce que, n'est-ce pas, lui... Moranes... ça t'est bien égal, Moranes?

— Naturellement, dit Claude, ça m'est égal, Moranes!

Elle regardait sa mère et elle était maintenant plus que tranquille, glacée. Le petit bruit qu'elle fit en reprenant son souffle, Brigitte l'entendit bien dans le grand silence nocturne.

— Naturellement !.. Puis-je savoir pourquoi tu me poses cette question ?

— Oh !... je ne te questionne pas. J'affirme avec toi. Je suis bien sûre... Seulement... vois-tu... il faudrait avoir un peu plus de prudence, ne pas... te compromettre.

— Me compromettre?...

— Oui... Par exemple... tiens, on m'a dit... des gens d'ici m'ont dit que tu étais allée avec lui un matin à Port-Vendres... Je ne le savais pas.

— Je ne suis pas allée *avec* Moranes à Port-Vendres. Un matin, je me promenais là-bas, lui aussi. Nous nous sommes rencontrés.

— Je ne le savais pas, répéta Brigitte.

— Oh ! pardonne-moi, railla Claude. Et que je te raconte bien vite... Tantôt, figure-toi, j'ai rencontré Lanquine. Il m'a priée d'entrer dans son cellier pour y goûter le vin nouveau. Je suis restée là cinq minutes, très exactement... Tu vois, je te dis tout pour que tu ne viennes pas me reprocher demain de ne pas savoir...

— Ce n'est pas la même chose, dit Brigitte avec douceur.

— Absolument la même.

— Non !

Penchée vers la table, elle enleva le couvercle en faïence bleue du petit encrier. Elle entendait encore le souffle de Claude, elle entendait le bruit de son propre souffle.

— Claude, demanda-t-elle, serais-tu contente de revoir Pierre bientôt... tout à fait bientôt... ces jours-ci ?

— Oh ! mais, dit la jeune fille avec lassitude, pourquoi t'inquiètes-tu tellement du plaisir que je pourrai avoir à retrouver Pierre ? Nous nous reverrons à Malives, quand le moment sera venu.

Sur l'encrier, Brigitte remit avec soin le petit couvercle rond.

— ... Si Pierre venait ici avant ce moment-là...

— Il n'a aucune raison de venir. Je le sais ces jours-ci particulièrement occupé. Dans sa lettre d'avant-hier...

— J'ai reçu de lui, ce matin, une autre lettre, dit Brigitte.

— Toi !... Il t'a écrit ?

— Il m'a répondu.

— Répondu !... Répondu à quoi ?

Il y avait dans son cri une subite colère. En quatre pas rapides elle revint vers sa mère, mais en face d'elle, et prête à répéter sa question, elle se détourna, elle se tut. A cause de l'abat-jour épais, son visage demeurait dans l'ombre et la lumière touchait ses doigts seulement, à la hauteur de la ceinture. Déliés et longs, ils ne cessaient plus de s'emmêler et de se détacher, comme ces herbes qu'agite au fond de l'eau courante un inexplicable frisson.

— Je vais te raconter, dit tendrement Brigitte. Mais vois-tu, ma petite fille, il ne faut pas être aussi nerveuse. Le moindre mot t'agite comme si tu étais malade. Je vois cela depuis bien des jours. Je vois... et je me tourmente... si tu savais !...

— Tu vois ?... Qu'est-ce que tu vois donc ? Écoute...

Elle n'hésita qu'un instant, et puis elle prit une chaise, elle s'assit. Et, brusquement résolue, elle semblait n'avoir plus peur de laisser voir dans la pleine lumière ce qui pouvait passer sur son visage.

— Écoute... Tu me retiens ici parce que tu as à me parler... et tu ne te décides en somme à rien me dire du tout... Alors,

c'est moi qui vais te poser tranquillement... oh! bien tranquillement, ma petite maman, parce que, vois-tu, il ne faut pas me croire agitée par quoi que ce soit, je suis calme... tout à fait calme, deux questions très précises. D'abord, il faut que tu me dises ce que tu vois en moi, ce que tu t'imagines voir... Et tu vas me dire aussi, à propos de Pierre...

Déjà sa voix fléchissait, elle tremblait un peu. Et il semblait à Brigitte que tout le jeune corps immobile, les mains croisées sagement, le buste bien droit, les genoux rapprochés tremblaient aussi de cette manière imperceptible, plus douloureuse à reconnaître que la plus extrême agitation.

La pitié la bouleversa.

— Ce que j'ai vu en toi, mon pauvre petit!... Mais ce que j'y vois en ce moment même où tu m'interroges, où tu fais pour être tranquille un effort si violent que j'en ai mal, que je te supplie... Ah! je te supplie de pleurer ou de t'emporter, de ne plus te défendre.

— Me défendre... et de quoi?

— De ton inquiétude... Je ne la connais pas, mais je sais qu'elle est là. Je sais qu'elle est trop grande et qu'elle dépasse ta force. A cause d'elle, la nuit, tu ne dors pas, et le jour elle te fait quelquefois si distraite et si pâle...

— L'inquiétude? demanda Claude.

Un instant elle rêva... elle s'en allait... Et ses yeux autour d'elle ne voyaient plus cette chambre, et ses yeux, devant elle, ne voyaient plus Brigitte. Doucement, tout doucement, elle se mit à rire.

— Tu te trompes tout à fait... Je ne suis pas inquiète. Je ne le suis plus... Je suis heureuse.

Elle répéta :

— Je suis heureuse...

Sans rire cette fois, comme en s'émerveillant; et vraiment elle n'était plus là... Regardant ce carreau qui dallait la chambre, terne et mal éclairé, elle semblait se pencher au-dessus d'un brasier, tant lui montait au visage de magnificence... Et puis elle se dressa, éveillée, effrayée d'avoir laissé voir cette flamme qui passait sur elle.

— Tu es heureuse, répéta Brigitte... Oui... c'est parce que bientôt, avec Pierre, à Malives... vous arrêterez la date de votre mariage?

Il y eut un silence. Celui qui s'exhalait un soir de Rosaire tout en fièvre, de Mme Beltran funèbre, de Louise à genoux, n'était rien, pensa Brigitte, auprès de ce silence-là.

— C'est pour cela, n'est-ce pas ?

— Non, dit Claude.

Elle se leva. De nouveau son visage retrouvait toute l'ombre ; de nouveau ses mains se mêlaient et se détachaient à la hauteur de sa ceinture comme les herbes tremblant dans une eau violente. Et Brigitte observait ces mains seulement, elle ne voulait pas chercher ce visage.

— Alors, souffla-t-elle sans que parvinssent à remuer ses lèvres entr'ouvertes, qu'est-ce qu'il y a donc en ce moment qui puisse te rendre si heureuse?

— Mais rien... rien... La vie...

Elle se dérobait encore, elle s'éloignait de nouveau. Brigitte avait l'épuisante impression de la poursuivre, l'impression aussi que, dans cette course, le souffle allait lui manquer. Elle insista, le ton un peu plus haut, la voix plus ferme :

— La vie toute seule ne suffit pas à donner du bonheur. Il y faut mettre ou trouver quelque chose... Qu'est-ce que tu as trouvé, Claude?... Sais-tu ce qui m'étonne... ce qui peut-être me fait peur?... C'est le ton avec lequel tu viens de me dire : « Je suis heureuse... » Ce ton-là, tu ne l'as jamais eu... même le jour où tu es venue m'annoncer tes fiançailles avec Pierre.

— C'est vrai, reconnut Claude.

Elle parlait assez bas ; elle recommençait d'avoir son vague sourire émerveillé, de n'être plus là.

— Et qu'est-ce qui est vrai... aussi?... demanda Brigitte, se levant à son tour pour être à la hauteur de ce visage.

— Ce qui est vrai... murmura Claude, ce qui est vrai...

Elle ne se détournait plus des yeux qui pesaient sur elle : elle les cherchait au contraire. Et ses yeux à elle suppliaient : « Devine, toi qui sais tout... toi qui as toujours tout connu... tout compris de moi... Ne m'oblige pas à chercher les mots de cet aveu... à les prononcer. » Une force plus forte que toute sa volonté la conduisait désormais; cette même force possédait Brigitte et la faisait toute éperdue. L'une et l'autre savaient bien maintenant qu'elles ne sauraient plus avoir de prudence ; et les mots qu'elles allaient dire ne leur appartenaient pas plus

que ne leur appartenaient la violence, dans leurs veines, et le battement de leur sang.

— N'est-ce pas que tu ne l'aimes pas? murmura Brigitte. Tu ne l'aimes pas! Tu ne peux pas aimer Jacques Moranes!

— Jacques..., répéta Claude.

Et c'était sur ce même ton dont elle avait dit : « Je suis heureuse. » Elle marcha jusqu'au fond de la pièce, et revenant, elle s'assit au pied du lit. Ainsi avait-elle fait en rentrant des ruelles nocturnes, avec ses achats singuliers, le soir qu'elle avait commencé d'inquiéter Brigitte.

— Mais si, dit-elle, je l'aime!

Et elle semblait étonnée que sa mère n'eût pas, aussi bien qu'elle-même, cette certitude.

... — Seulement, j'ai mis longtemps à m'en apercevoir. Il ressemble si peu à Pierre et, tu me l'avais toujours dit, c'est seulement un homme comme Pierre que je pourrais aimer... Vraiment, devant celui-là je croyais n'éprouver qu'une espèce de colère, un peu de mépris. Et c'était de l'amour avec de la tendresse... C'était cela depuis longtemps, je crois... Mais je le sais seulement depuis quelques jours... Grâce à toi... oui, grâce à tant de belles choses que tu m'avais dites... et que je me rappelais une à une... L'amour... quand j'ai commencé d'être une femme, te rappelles-tu, maman, comme tu me parlais de l'amour?... Tu me disais : « On sait mal aimer à présent. Non que tout le monde ne trouve amusant d'en avoir le goût, et d'en parler souvent, avec de petits sourires. Mais on jugerait ridicule de le prendre trop au sérieux. Ceux qui l'analysent le traitent, un peu dédaigneusement, par le romantisme, qui n'est plus du tout à la mode, ou par la physiologie, qui l'est trop. Il est cependant la plus merveilleuse et la plus complète joie du monde. Aussi, comme il faut y tenir, quand on l'a trouvée! Que de soins et de renoncements!... Que de sacrifices! »

— Tu te rappelles? Nous parlions... C'était pendant nos promenades de vacances, au bord de la mer, ou le soir, à Paris, devant le petit feu du salon. J'avais fini mes études, passé mes examens. Je te racontais les histoires de mes camarades. Presque toutes ambitionnaient une intelligence supérieure, de l'argent, et quelque attrait qui leur fût particulier... Ceci pour plaire aux hommes, à beaucoup d'hommes... Elles ne s'en cachaient pas... Et tu me répondais : « Au-dessus de tout cela...

plus haut... plus haut... ma petite fille. Il ne s'agit pas de plaire aux hommes, à un homme seulement. Mais de lui bien plaire... »

... Quand j'ai connu Pierre, quand il m'a aimée, tu m'as dit : « Quel bonheur!... Je ne pouvais souhaiter pour toi un compagnon qui fût supérieur à celui-là! » Alors, je te répétais : « N'est-ce pas? » Pour t'entendre m'affirmer : « Sûrement. » — J'étais bien contente. Pourtant, si Pierre me demandait de ne pas aller à une fête ou de lui écrire tous les jours, cela me donnait souvent un peu d'ennui. Je m'en suis rendu compte, je m'inquiétais. Je ne comprenais plus ce sentiment que j'éprouvais. C'était pourtant celui dont tu parlais si bien... Mais toute cette force, alors, que je devais y prendre?... Tu exagérais, bien sûr, tu t'étais trompée.

Elle avait parlé d'une voix égale, un peu basse. Tout inconsciente qu'elle parût, elle hésita pourtant devant ce qu'elle voulait encore dire. Mais il y avait cette force qui la menait, plus forte que la méfiance et que la volonté.

— Ce n'est pas toi qui t'étais trompée, maman, c'est moi. Les petites attentions que réclamait Pierre me donnaient de l'ennui, elles m'irritaient. Mais Jacques me demanderait de raser mes cheveux ou de partir à pied jusqu'au bout de l'Espagne, je ne trouverais pas du tout que cela soit difficile... C'est que je n'aimais pas Pierre, vois-tu, et j'aime Jacques... Je comprends bien maintenant tout ce que tu disais... C'est ce que tu disais qui m'a aidé à comprendre. Et quand je pense à lui, je pense : « Voilà!... enfin!... Voilà!. . »

Brigitte l'avait écoutée, en silence et comme étourdie... Elle restait debout, elle la regardait; et elle s'inquiétait d'une seule chose qui l'empêchait d'entendre tout le reste. Quand la parole lui revint enfin, quand elle put interrompre Claude, c'est à cette chose seulement qu'elle répondit :

— Mais est-ce que tu es folle, s'exclama-t-elle, d'oser parler de cette façon? Comment compares-tu les sentiments que peuvent t'inspirer ces deux hommes? Je ne veux même pas te répéter comment je juge Moranes, et ce que tu pensais de lui... Mais Moranes, est-ce que tu peux l'épouser?... Non!... Alors?...

— Alors..., dit Claude.

Sa voix traînait, pensive, un peu vague. Ah! malgré tout, qu'elle demeurait incertaine encore, cette enfant passionnée! Brigitte, en son âme, continuait de la voir qui s'éloignait d'elle

avec d'effrayantes rapidités, et le secours déjà semblait inutile. Mais voici que cette fuite tournoyante pour quelques instants lui ramenait la fuyarde. Peut-être il était possible encore d'étendre le bras, de l'arrêter au passage. Et peut-être l'indignation, la colère maternelle, accomplissaient déjà cette urgente besogne.

— Évidemment, dit-elle, alors, il n'y a qu'à se résigner, — et tu le comprends.

— Mais à quoi penses-tu, demanda Claude, que je me résigne?

— A oublier les sottises que tu viens de m'avouer, ces exaltations de pensionnaire malade, dont j'ai honte pour toi, et dont tu auras honte dans un instant, ou dans quelques jours... Tu as l'air de n'avoir plus tout à fait ton bon sens. Si nous reparlons de ce mauvais moment où nous sommes, plus tard, bientôt, quand tu auras épousé Pierre...

Elle s'était assise, comme Claude, au bord du lit ; ainsi, tandis que chacun de ces corps tremblants cherchait l'appui, la chaleur de l'autre corps, les regards s'évitaient, allaient devant eux, à travers la chambre mal éclairée, vers le mur peint, la lampe, les rideaux blancs.

— Épouser Pierre... Vraiment, tu crois possible encore de me parler de cela? Moi, je ne sais plus... J'ai mal... Je suis heureuse et j'ai mal... Mais toi... tu m'apprenais toujours qu'il faut avoir dans la franchise un scrupule excessif... Alors, après ce que je t'ai raconté...

— Tu ne m'as rien raconté du tout. Tu as parlé, simplement, tu m'as laissé entrevoir des absurdités un peu folles qui passeront vite.

— Je ne crois pas... L'amour, on ne le connaît qu'une seule fois... Rappelle-toi, rappelle-toi... tu me disais cela encore, il n'y a pas plus de quelques semaines...

— Oui, à propos de Pierre... parce qu'il est ton fiancé.

— Mais ce n'est pas pour Pierre que j'éprouve cet amour-là... c'est pour Jacques... Je sais bien... c'est épouvantable, en te disant cela, d'avoir l'air si tranquille. Mais j'étais comme toi, je ne voulais pas y croire... je ne comprenais pas... Je pensais être folle... Alors, maintenant c'est fini... Il faut que j'accepte. Tu as bien vu tout à l'heure que je me résignais. Mais c'est à cela... c'est à l'aimer. Vois-tu... lutter... c'est beau de lutter... c'est

exaltant. Jusqu'au moment où on commence d'être fatigué! Et on se demande : Pourquoi, après tout?... Au nom de quoi?... Alors, d'un seul coup la force s'en va... Oh! je n'ai rien oublié de tout ce que tu m'as appris; les quelques pensées qui m'ont faite, je les appelais bien à mon secours... mais aucune ne m'aidait à me détacher de Jacques... au contraire... « Se libérer... Être soi... et le plus complètement possible... Il n'y a rien... rien... il n'y a que nous. »

— Il n'y a que nous, dit Mme Lestaque, cela signifie : toi, Claude, et moi Brigitte, et tous les autres autour de nous. Le monde... c'est comme la petite plage de Collioure où nous nous promenons le matin. C'est vrai qu'il y a l'abîme d'un côté, mais de l'autre côté il y a les maisons, toutes pleines d'yeux qui observent, de bouches qui se moquent. Et il faut prendre garde de marcher bien droit. Enfin... tu ne vas pas devenir la maîtresse de Jacques Moranes, j'imagine?

— Je n'avais pas pensé à ce mot-là, dit Claude.

Elle avait l'air de le regarder pour la première fois, mais bien en face. Et brusquement, Brigitte se retournant vers elle lui saisit les deux poignets.

— Tu vas me faire le plaisir maintenant de me parler avec un peu plus de précision. Tu aimes cet homme... ou tu crois l'aimer. Bon, c'est bien. Laissons cela. La réalité, maintenant? Qu'est-ce qui s'est passé entre vous deux? J'espère que jamais tu ne lui as laissé voir à quel point tu devenais une pauvre folle. Et lui, lui, j'espère que... enfin ce qu'il t'a dit... ce qu'il a peut-être osé te dire... vos conversations.

— Mais, tu ne penses pas que, cela, dit Claude, je vais te le répéter. Ses mots sont à lui... et à moi, acheva-t-elle tout bas.

Elle se dressait un peu, toute prête à le défendre, et cela se voyait trop. Brigitte lâcha les bras de sa fille, elle marcha dans la chambre, et elle ne cessait plus d'entendre un bruit effrayant, comme l'écroulement autour d'elle, une à une, de toutes les pierres de la maison. Sa force, sa pensée achevaient de partir dans ce tumulte. De pauvres phrases lui venaient bien, par lambeaux, mais incohérentes, mais inutiles, et elle avait peur d'avance de la réponse qui leur serait faite parce qu'elle avait peur d'y retrouver encore ses mots à elle, les mots qu'elle avait dits, pensés, qui lui faisaient peur. Tout à l'heure, pendant que Claude à la face lui en jetait quelques-uns pour se défendre,

elle ne les avait pas entendus. Mais ils venaient maintenant faire une grande rumeur, comme d'ailes et de griffes, autour de ses tempes. Elle voulait les repousser, les anéantir... Et pendant qu'elle se débattait contre eux, les reniant, criant en silence : « Celui-là n'a pas été dit! Celui-ci doit être oublié... » Claude, à la même place, contre le bois du vieux lit, retournait ardemment vers l'oliveraie. Elle y retrouvait les bras et la bouche, et le sanglot de son ami... Il n'y avait plus dans sa vie entière que cet immédiat passé... Et l'avenir... l'avenir...

— Mais ton mariage, Claude?... dit Brigitte en s'arrêtant devant elle.

Claude la regarda, secouée dans son rêve, et comme Brigitte répétait sa question, comme elle insistait, dans sa maladresse éperdue :

— Mais je n'en sais rien, cria la jeune fille, je ne sais pas... Il faut me laisser un peu tranquille. Tout ce que nous pourrions dire maintenant ne signifie rien. Il est tard. Je voulais dormir, être seule. Et voilà que tu te mets, tout d'un coup, à vouloir me parler... Tu m'interroges... tu me presses... sans me laisser le temps d'y voir clair... Tu m'obliges à te répondre n'importe quoi... Mais des choses tellement graves, avant de les dire, avant de savoir ce qu'il faut en dire, on a besoin de réfléchir pendant des jours... beaucoup de jours. Alors, laisse-moi, je t'en supplie. Ce n'est pas ce soir que nous aurions dû avoir cette conservation... ce soir...

— Et pourquoi pas? Ah! oui, oui, ce soir justement tu es toute bouleversée encore par ta promenade avec ce méprisable personnage, tu...

— Mais laisse-moi, mais tais-toi... Oh! tais-toi, maman! Prends garde. Tu ne sais plus trouver les mots qu'il faudrait me dire...

— C'est possible... Un autre les trouvera mieux... Pierre va venir.

— Pierre va venir! cria Claude.

Elle se dressa d'abord comme au choc d'un grand coup. Ensuite, elle courba ses épaules; elle répétait : « Pierre va venir... Pierre va venir... » Et de nouveau la fit se tenir bien droite le sentiment d'une espèce de bravade :

— Tant mieux... Ce sera fini tout de suite... Je lui dirai...

Mais il y a dans ces grands mouvements de l'âme une insta-

bilité qui donne le vertige. Ils ne cessent, pour nous rompre mieux, de nous rouler furieusement de l'un à l'autre bord. Claude se résignait ; elle croyait bien tenir une espèce de satisfaction âpre, résolue, — et déjà l'épouvante revenait sur elle, avec la colère.

— Il m'interrogera lui aussi... Il faudra lui répondre... raconter... Mais enfin, il ne devait pas venir ces jours-ci, comment cela se fait-il ?... Ah ! je comprends. Tu lui as écrit. C'est à cela qu'il répondait. Mais qu'est-ce que tu as bien pu lui raconter ? Qu'est-ce que tu savais ?

— Rien, dit Brigitte, mais je supposais presque tout : alors mon devoir était de l'appeler à ton secours.

— Ton devoir était de me laisser libre, libre !.. Est-ce que tu ne me l'as pas toujours dit, que je suis un être libre ?... Quand j'étais une petite fille, si j'avais le caprice de mettre une robe qui ne convînt pas très bien au temps trop chaud ou trop froid, tu te contentais de me prévenir : « A tes risques. » Mais tu ne défendais, tu n'ordonnais rien. Toute ma vie, il en a été ainsi... « A mes risques ... » Et voici que dans le moment le plus bouleversé que j'aie encore connu, la liberté, tu me l'enlèves, le temps de choisir et d'examiner, tu le supprimes, la décision à prendre, tu la prends pour moi.

— Mais, interrompit Brigitte, il n'est pas question de décision à prendre. Et quelle décision d'ailleurs voudrais-tu prendre pour laquelle te gênerait la présence de Pierre ? Il sait tout comprendre. Il comprendra jusqu'à ta folie. Il t'aidera.

— Si j'avais besoin de son aide, c'était à moi de l'appeler.

— C'était à moi de prévoir ton appel. N'importe quelle mère eût agi comme je l'ai fait.

— Pardonne-moi... Je n'étais pas habituée, comprends-tu, à voir en toi n'importe quelle mère. Mais celle que je croyais connaître, je vois bien qu'elle n'est pas là, je la cherche maintenant où j'aurais tant besoin d'elle, et je ne la retrouve plus. Tu as raison. Au fond, tu es un peu Maria de Cantalapiedra, un peu Louise Beltran, un peu la boulangère de la place, qui n'aime pas que sa fille danse avec les pêcheurs. Tu es faite de tout le monde. Et je te croyais faite, figure-toi, de toutes les grandes idées que tu m'avais apprises.

— Il y a les idées, dit Brigitte, et il y a la vie.

— Ah oui ! riposta Claude, les idées, c'est le beau linge qui

est au grenier dans l'armoire. C'est blanc, c'est solide : on est tranquille et fier de le savoir là-haut. Mais ça ne sert pas tous les jours. Ça ne sert même jamais... On aime mieux d'ailleurs que ça ne serve pas. Et on mange sur la petite nappe à carreaux rouges, comme tout le monde.

— Bien entendu, riposta Brigitte, quand on est avec tout le monde, il faut se soumettre aux règles instituées pour tout le monde ; sans quoi, tout le monde vous rejette, et alors...

Elle crut surprendre une ironie dans le regard aigu de sa fille. Elle s'emporta.

— A la fin, quel sens as-tu la sottise de donner à tous ces entretiens que soi-disant nous avons eus?... Certes tu es libre, et absolument. Mais non point de te perdre, de te déshonorer... Cela, je ne te l'ai jamais dit, j'imagine... D'ailleurs, il faut en finir!... Nous sommes à bout de forces. Nous ne savons plus l'une et l'autre que déraisonner. Maintenant taisons-nous. Oui, j'ai écrit à Pierre, et ce matin j'ai reçu sa réponse. C'est vrai qu'il est, en ce moment, très occupé. Cependant, que je l'appelle par dépêche, et, promet-il, il viendra aussitôt. Cette dépêche, je l'enverrai demain matin. Jeudi, à onze heures, ton fiancé sera ici. C'est avec lui que tu t'expliqueras.

Claude s'approcha de la table, s'en éloigna, y revint, et elle tournait sur elle-même comme ayant reçu un coup qui l'étourdissait. Enfin, très bas, elle supplia :

— N'envoie pas tout de suite cette dépêche.

— Moi-même, précisa Brigitte, je la mettrai à la poste demain, dès la première heure. Tiens... je vais l'écrire devant toi.

Elle saisissait le bloc de papier bleu, le porte-plume. Claude voulut l'arrêter, d'une main posée sur son bras. Brusque et furieuse, elle se dégagea et commença d'écrire :

« Pierre Breuillois — Malives — Indre et Loire... Arrivée urgente... »

Courbée vers la table, comme égarée, Claude regardait naître sur le papier les longs jambages emportés. Elle n'attendit pas que tous fussent tracés. Et si douce tout d'un coup que cela faisait peur :

— Bonsoir, maman, dit-elle.

— Bonsoir, jeta durement Brigitte.

Dès que la jeune fille fut sortie, elle la voulut rattraper,

et elle courut vers la porte, l'ouvrant toute grande. Alors, dans la vague lueur qu'envoyait la petite lampe, elle vit, elle crut voir debout, contre le mur du couloir, du côté opposé à celui où fuyait Claude, une blême créature.

— Rosaire... vous étiez là... vous...

Mais cette forme à son tour, disparaissait dans l'ombre.

*
* *

Un enfant chantait sur la plage, petite voix aiguë qui montait haut et qui frappait aux vitres comme une tige de métal. Ce fut cette voix qui réveilla Brigitte. Elle s'étonna d'être habillée encore, d'avoir froid. Dans sa tête, et sur tout son corps traînait quelque chose de lourd qui écrasait ses gestes et sa pensée.

Les volets intérieurs bâillaient sur un éclaboussement de lumière qui dorait le pli gonflé des rideaux blancs. Il faisait beau, il était tard.

— Quelle heure?

Cette inquiétude l'aida à se soulever. A côté de la petite pendule plate, gaînée de cuir, la feuille arrachée cette nuit au bloc de papier bleu était pliée secrètement sur les trois lignes d'écriture.

— D'abord... je vais porter cette dépêche... Mais dix heures... déjà dix heures! Et si Claude...

La lucidité revenait trop vite. Fébrile, Brigitte ôta sa robe fripée, elle mit un peignoir, défit ses cheveux, et, pareille à ce qu'elle était les autres matins en se réveillant, elle ouvrit la fenêtre. Mme Beltran arrosait les géraniums avec son petit pot d'émail bleu. Le gamin sur la plage continuait de chanter. A l'horizon, le ciel trop vif se brouillait, se mêlait à la mer plate. Et du soleil tout enveloppé de brumes claires, coulait cette ardeur sans rayons, où se consument parfois les derniers jours de septembre.

— Mme Beltran, est-ce que ma fille est sortie?

La vieille femme leva la tête; ses yeux clignotaient, sa bouche riait.

— Comme vous avez fait la paresseuse, aujourd'hui! Je voulais aller voir. Vous n'êtes pas malade, au moins?

— Je me suis endormie très tard. Savez-vous si Claude?...

— Elle est dans sa chambre, dit Mme Beltran. Louise lui a monté son déjeuner tout à l'heure. Elle va vous porter le vôtre...

— Non... Je descendrai dans un moment.

Quand elle fut prête cependant, elle resta là. Elle avait laissé sa porte entr'ouverte et, tout le temps de sa toilette, elle s'en rapprochait, épiant dans le couloir le bruit d'un pas qui s'en irait, le petit bruit prudent, sournois, épouvantable... Mais Claude restait chez elle ; on ne l'entendait pas même marcher, ouvrir une armoire, tirer une chaise.

— Elle est là!... elle est encore là!... puisqu'elle n'est pas sortie avant que je me lève. Mais tout à l'heure... elle ira le retrouver, j'en suis sûre... pour lui raconter tout...

Et Brigitte gardait le passage, debout derrière le battant, volontaire et épuisée. Quand la tête lui tourna, elle prit une chaise basse et, toute repliée, la gorge touchant les genoux, les bras serrés, fermant les yeux pour entendre mieux, elle continua de monter sa garde. A midi seulement, quand la voix de Vincente sonnant à travers la maison annonça le repas servi, elle se leva. Claude ouvrait la porte de sa chambre. Sa mère ne la suivit qu'au bout d'une minute. Elles se retrouvèrent dans la salle à manger.

— Je suis obligée, dit Louise, de fermer les volets. Voyez-moi cette chaleur, plus mauvaise qu'en été...

Passant devant Rosaire, elle l'embrassa ; ce fut avec une violence et une joie que montrait bien rarement la sage créature. Un sourire redressait le pli profond de sa bouche ; elle balançait un peu sa longue taille maigre, et sa marche semblait rythmée par l'allégresse d'une chanson.

Mme Beltran rectifiait le couvert mis à la diable par Vincente. Sa vieille main s'agitait sur les couteaux à manche noir.

— Seigneur, murmura-t-elle, que la voilà donc heureuse !

— Pourquoi? demanda Brigitte, parce que la vieille femme s'adressait à elle, et qu'il fallait bien répondre.

Elle avait pris sa place tout de suite devant la table et, pour ne pas regarder Claude, elle considérait fixement la petite salière de verre bleu.

— Parce que Rosaire a décidé de rester avec nous, chuchota Mme Beltran. Elle a bien commencé de le dire avant-hier ; mais elle était toute drôle, et on n'osait pas y croire. C'est changeant, les jeunes ! Et puis voilà que ce matin elle nous l'a répété ; et bien tranquille cette fois, bien sûre d'elle : de Paris elle n'en veut plus... Alors la mère... Si on ne dirait pas qu'elle va danser!

Elle prit sur la nappe le pain encore chaud, et coupa des tranches épaisses et bien rondes.

— Pardonnez-lui, madame Lestaque, si toute sa joie lui sort comme ça, sans qu'elle ait eu le temps de vous en parler. Elle veut vous annoncer la nouvelle aujourd'hui, bien comme il faut. Mais voilà qu'elle ne se tient plus.

Les yeux de Brigitte se fermaient de nerveuse lassitude. Rosaire, l'œil lointain, la bouche blême et serrée, posait sur la table le beurre, nageant dans un petit plat où il y avait de l'eau fraiche, et Vincente, en même temps, apportait les œufs à la coque. Claude, en face de sa mère, dépliait sa serviette sans prononcer une parole.

Jamais repas, autour de la table ronde, dans l'obscure salle à manger, ne fut plus silencieux que celui-là. Chacune de ces femmes était tirée au dedans de soi par l'inquiétude ou la joie qui l'obsédait, et, n'en pouvant parler, elle ne pouvait non plus parler d'autre chose. Seule, Louise parvenait à répéter que le temps était bien chaud pour la saison ; Mme Beltran s'inquiétait des labours qui se feraient mal dans une terre trop durcie. Ainsi languissaient les paroles. Et puis tout le monde se taisait à la fois. Quelques mouches pesantes faisaient un bourdonnement dont les nerfs s'irritaient. Vincente, dans la cuisine, laissa tomber une assiette et Brigitte sursauta, avec un grand cri ridicule.

Elle ne voulut pas aller prendre le café, sur la terrasse où il était servi, parce que la réverbération de ce soleil, enveloppé de brumes ardentes, lui faisait mal à la tête. Louise lui porta sa tasse dans le salon obscur et la mit sur une petite table devant le canapé.

— J'ouvre un peu les volets, Mme Lestaque ?

— Au contraire... Laissez... L'ombre me délasse.

— Vous ne voulez personne pour vous faire compagnie ?

— Non... La porte, surtout, laissez la porte ouverte.

... C'était pour surveiller le couloir qui menait à la rue, pour guetter encore, comme elle avait fait le matin. Mais vraiment, elle n'en pouvait plus. Quand elle fut seule, sa tête se renversa sur le dossier rugueux du vieux canapé. Ses yeux se fermaient.

— ... Elle dort, vint dire Louise au bout d'un instant aux jeunes filles qui restaient sur la terrasse ; que personne ne fasse du bruit, maintenant. La pauvre avait bien mauvaise mine.

... Le même réveil brusque que le matin. Le même poids sur les nerfs, dans la pensée... Et tout d'un coup la même épouvante :

— Quelle heure est-il?... Où est Claude?...

Elle se dressa, faillit renverser la petite table où le café était froid dans la tasse encore pleine, courut à la porte. Quelqu'un, prudemment, l'avait poussée à demi. Elle la jeta contre le mur, regarda le couloir, l'escalier, ne vit plus au porte-manteau le béret blanc de Claude et faillit se mettre à crier.

Louise, dans la cuisine, repassait pour sa fille un jupon brodé, et Mme Beltran préparait deux paniers pour s'en aller à la vigne. Elles sourirent à Mme Lestaque.

— Vous avez reposé un peu? Êtes-vous mieux?

— Où est Claude? demanda Brigitte.

— Voilà une heure qu'elle est sortie, dit Mme Beltran... presque tout de suite après que vous avez été endormie..

— Et Rosaire, ajouta Louise, est partie de son côté. Elle a dit que c'était trop loin d'aller avec nous à la vigne... Tout de même elle voulait prendre l'air. Elle aurait mieux fait de laisser tomber le gros de la chaleur... Mais ce n'est pas maintenant, parce qu'elle a décidé de rester avec nous, que nous allons l'ennuyer. Alors elle s'arrange à son idée...

Le bonheur rendait presque loquace cette silencieuse. Et puisque Mme Lestaque était réveillée, tout en finissant de repasser le beau jupon qui ferait plaisir à Rosaire dimanche prochain, elle se mit à chanter.

C'était la chanson catalane du chevalier qui, revenant de Palestine, chargé encore de tout le païen enchantement, trouve morte sa bien-aimée.

Si ta bouco sen la terro,
La meua sen lou jasmin (1).

Le refrain monte jusqu'à Brigitte là-haut, dans sa chambre, qui bouscule l'armoire, enfonce son chapeau, oublie de prendre ses gants, redescend en courant.

« Si ta bouche sent la terre... »

La mort et l'amour se mêlent une fois de plus dans cette chanson-là... Hélas! Louise peut-elle savoir comme l'amour et la mort rôdent dans ce moment autour de la maison?...

(1) « Si ta bouche sent la terre, — la mienne sent le jasmin. »

***

Les *remendaires* (1), accroupies le long des sombres filets comme des sorcières au bord d'un chemin ténébreux, tirent avec langueur leurs navettes de buis. La mer soulève à peine de courtes vagues épuisées. Il y a dans l'air comme une attente lourde, un calme qui brûle.

Brigitte a passé la Porte de Mer. Elle franchit les cordes qui retiennent à la terre les barques penchées. Au flanc des coques luisantes se réverbère une ardeur dont ses yeux se détournent ; chaque grain du sable trop chaud lui semble s'incruster dans ses minces semelles. Ainsi, par la plage en feu, elle va vers le faubourg, et le chemin de Port-Vendres... au hasard. Mais n'est-ce pas à Port-Vendres que déjà, Claude et Jacques, un matin, se sont retrouvés?

Au petit café du port, deux hommes jouent aux cartes, nonchalamment, et d'autres, qui fument en silence, épaulent au mur leurs chaises renversées. Le plus vieux connaît bien Brigitte et lui vend quelquefois les petits fruits de son jardin. Il la salue et lui demande si ce beau temps d'automne ne va pas la retenir ici pour beaucoup de semaines encore? Alors il faut bien qu'elle s'arrête, il faut bien aussi qu'elle demande :

— Père Martin, est-ce que vous n'avez pas vu passer ma fille ?

— Mais non, dit le bonhomme. Est-ce qu'elle est allée promener d'un temps pareil, où l'air manque pour respirer ?

Brigitte imagine qu'il sourit, et que les autres se regardent. Qu'est-ce qu'ils vont penser de Claude, les hommes de Collioure ?... Cette inquiétude, chez elle, est à présent une sorte de hantise. Et comme elle revient sur ses pas trébuchante et brûlée dans le sable mou, elle croit que les *remendaires* aussi s'amusent de la regarder... Ah! le monde entier autour d'elle chuchote et se moque !... Heureusement, sur la place ronde où coule la fontaine, à cette heure trop chaude on ne rencontre personne. Mais de l'autre côté de la place, entre les dernières maisons, commence le chemin de la montagne, le chemin de l'Abbaye...

Est-ce que Brigitte ne sait pas, depuis la minute même où Mme Beltran lui a dit : « Claude est sortie... » Est-ce qu'elle ne

(1) Raccommodeuses de filets.

sait pas qu'il lui faudra prendre ce chemin-là ? Elle s'y engage donc, elle marche, si longtemps !... Enfin, elle s'arrête, suffoquée par tant d'orageuse chaleur. Si la route devait continuer ainsi, blanche entre les rochers couleur de plomb et de cuivre, elle ne pourrait plus la suivre... Mais une odeur verte et comme trempée d'eau vient au-devant d'elle. La poussière, sous ses semelles minces, cesse de brûler. Entre sa lassitude et le ciel épuisant, le premier arbre étend ses branches ; et voici tous les autres, après celui-là, qui s'emmêlent, se serrent, pour défendre une terre grasse, toute bosselée par les mousses et les racines mouillées...

Le raccourci qu'elle va prendre traverse la Vallée Noire. Le silence renfermé que composent ici tant de sages vies végétales n'est plus ce même silence désespérant qui montait, sur la route dure, et s'en allait frapper aux quatre coins du ciel. Il n'inquiète pas, il se goûte. Et la plus pauvre âme s'y épanouit comme dans la bonne fraîcheur se dilatent les poumons brûlés.

Brigitte s'apaise un peu, elle commence à savoir ce qu'il lui faudra dire en arrivant à l'Abbaye. Elle prépare les phrases qui expliqueront sa visite :

« Nous partons bientôt... Je n'ai pas voulu quitter Collioure sans venir faire mes adieux à Mme Moranes. »

« Tiens... Claude... tu es ici !... La bonne surprise !... Alors nous allons revenir ensemble... Justement aujourd'hui je ne me sens pas très bien... »

« ... Oui... Moranes... oui, nous attendons Pierre Breuillois... »

Le chemin descend. La terre est plus noire. L'herbe, les petites feuilles des rejets naissants, sont limpides et gonflées d'une sève abondante. Voici le faible bruit de la source intarissable, voici les longs bassins. Ah ! ne s'asseoir qu'un instant sur la margelle écaillée !... Tremper ses deux mains dans l'eau presque morte !... Achever pendant ce repos de composer ses petites phrases... et la tranquillité surtout avec laquelle il sera nécessaire de les prononcer !...

Abandonnant le chemin, elle écarte les ronces, les souples branches basses. Et voici que le ciel, invisible là-haut, luit maintenant à ses pieds en rondes taches éclatantes parmi la broderie noire des feuilles reflétées. Alors elle tremble de fatigue et d'avidité. Ses yeux boivent cette eau secourable

qu'elle est venue chercher ; ils ne s'en détachent plus. C'est dans cette eau seulement qu'elle regarde le ciel, les arbres, le monde. Un oiseau passe, et elle ne voit de lui que la rapide petite ombre traversant l'or des mousses gluantes et magnifiques.

Mais voici qu'à la place où trembla le reflet de l'hirondelle, un reflet pâle s'allonge sur la profondeur lumineuse. Une forme nue !... Une féminine forme nue !... Brigitte lève les yeux... A travers la broussaille qui la dissimule, elle voit ce corps vivant de l'autre côté du bassin, debout sur la margelle, hésitant encore...

Un misérable corps dans sa réalité ! Marbré de vert, de noir et de blanc excessif par la lumière inégale, comme les statues qui moisissent dans les jardins oubliés. Un corps qui grelotte, avec des bras maigres, une gorge abandonnée, tout un décharnement qui se révèle aux hanches, à l'épaule, aux côtes en saillie sur le ventre creusé.

Souvent, quand ses promenades suivaient la mer, Brigitte a rencontré des filles du pays qui se baignaient, dévêtues et riantes sur les petites plages désertes ; mais personne n'oserait se baigner dans les bassins trop froids de la Vallée Noire. Qui peut être celle-là qui ne connaît pas le danger ?...

Tout éperdue, elle la regarde au visage... elle la regarde... Dans ce moment, la triste statue semble se décider ; ployant un peu, elle tend une jambe vers l'eau mortelle. Mais un bruit qu'elle entend la fait trembler davantage. Elle aussi, qui voyait seulement l'eau, s'inquiète d'une autre présence. Et tout de suite, bondissant en arrière, folle d'être surprise, d'être nue, elle s'accroupit derrière la margelle et ramasse pour s'en envelopper ses vêtements épars.

...Cela est assez long, de faire à travers les ronces, par-dessus les troncs renversés, le tour complet du bassin. Quand Brigitte arrive près de Rosaire, la jeune fille est debout, en court jupon de percale. Laissant pendre ses bras immobiles, elle attend... Tout ce qui pouvait encore s'émouvoir en elle a fini de s'user pendant ces dernières minutes. Elle ne sent, ne redoute plus rien. Et il importe peu que Brigitte presse, questionne ou s'irrite, et qu'elle méprise encore, et qu'elle injurie...

Mais simplement :

— Il faut bien vite, dit-elle, remettre votre robe.

C'est elle qui ramasse dans l'herbe la loque grise encore

trempée de sueur; elle qui boutonne dans le dos les dix boutons de porcelaine.

— Vos chaussures, maintenant.

Elle recommence d'ordonner, et Rosaire d'obéir. La jeune fille cherche ses bas troués, ses espadrilles dont la semelle s'effiloche. Ses gestes somnolents ont de la maladresse. Et comme, assise au bord du bassin, elle essaie de croiser sur sa jambe les grands lacets poussiéreux :

— Le cordon est cassé, murmure-t-elle avec lassitude.

— Attendez, dit Brigitte, je vais le rattacher.

Elle se met à genoux, sur la terre humide. Rosaire ne se défend pas, ne remercie pas ; absente, abandonnée, frissonnant dans le vent qui commence à fraîchir, elle tend, après qu'une jambe est prête, l'autre jambe, et Brigitte avec soin achève de la chausser.

Enfin, le vague regard de Rosaire descend sur cette femme inclinée ; l'autre, dans ce moment, lève les yeux sur elle. Ainsi elles se contemplent, en face et longtemps, pour la première fois.

— Maintenant, dit Brigitte, nous allons rentrer. Vous vous coucherez tout de suite, et je resterai près de vous. Vos mères sont à leur vigne, mais j'ai la clef de la maison.

Alors seulement elle se relève; c'est elle qui va devant pour écarter les branches. Quand elles sont sur le chemin plus large, Rosaire prend son bras, s'y serre et s'y appuie comme elle faisait autrefois. Et toutes deux sont tranquilles, d'une tranquillité bien plus profonde encore qu'elle n'est apparente. Car leurs corps agissent en somme, leurs membres se meuvent ; au lieu que leur pensée est comme pétrifiée. Celle de Brigitte, parfois, essaie de se soulever, de faire comme une petite et bourdonnante rumeur. Alors elle la chasse en secouant la tête comme elle chassait les mouches ce matin, engluées par l'orage.

Quelques vendangeuses commencent à descendre des vignes, toutes courbées sous les hottes énormes et remplies. Elles les supportent des reins, des épaules, et de leur front aussi, que serre un bandeau noir. Eclaboussées d'un jus rouge qui a la couleur du sang, elles traînent leurs pieds nus dans des sandales crevées. Buttant aux cailloux et quelquefois geignantes, bêtes hagardes et sans âge, toutes prêtes à s'abattre, elles vont lentement... lentement... comme Brigitte et Rosaire... Et toutes ces créatures traînent ainsi leur fardeau sous le ciel implacable.

*
* *

Dans Collioure, les rues encore sont presque désertes; les gens travaillent aux champs ou dans le fond des maisons. Tout à l'heure, devant la petite charcuterie, on égorgeait un porc. La bête pend à un croc, molle encore, terriblement blanche, et, taché de noir et de feu, un long chat mince lappe délicatement l'eau rouge du ruisseau.

Les rues sont désertes. La maison vide. Le silence d'une maison avant la fin du jour!... Jamais Brigitte, ramenant à son bras cette enfant épuisée, n'eût pensé que ce silence pût la troubler à ce point. Mais il n'est pas question de s'émouvoir... Plus tard... plus tard... Maintenant il ne faut qu'agir... Et, dans la chambre de Rosaire, elle ouvre l'armoire en bois blanc, les tiroirs si bien rangés, en arrache des tricots, des vêtements de laine.

Quand, changée, frictionnée, enveloppée, la jeune fille s'empourpre de la chaleur retrouvée, Brigitte descend à la cuisine. C'est bon de casser sur son genou le bois dur qui déchire la robe et meurtrit au-dessous la chair et l'os. C'est bon de respirer, en toussant, la fumée jaune qui précède la flamme et qui brûle les yeux... Bon de se salir les mains en cherchant le meilleur vin dans le cellier poussiéreux, en rinçant, sous la pompe, la petite casserole... Agir... il ne faut qu'agir. Le temps de penser viendra plus tard.

Louise rentre, avant la nuit, avec Mme Beltran. Elles portent des paniers tout débordants de pampres, des pommes vertes dans un mouchoir, des amandes velues. Elles soufflent fort, sont contentes, et elles commençaient en riant à raconter leur journée.

— Comment?... Rosaire est couchée!...

Aussi promptement qu'elle a dû les effrayer, Brigitte les rassure.

— Je l'ai trouvée dans la Vallée Noire; elle s'était assise, fatiguée d'avoir trop marché, toute en nage; c'était bien imprudent!... mais, je l'ai ramenée ici... La réaction s'est faite parfaitement. Elle est tranquille et ne tousse pas. Elle dort.

— Vous nous sauverez donc toujours, murmure, fervente, Mme Beltran.

— ... Ah! soupire Louise, si bas que Brigitte seule peut l'en-

tendre, et l'entend à peine, je crois que vous l'aimez encore un peu... Je suis heureuse...

Toutes montent sur la pointe des pieds pour aller voir l'enfant malade. Les rideaux de l'alcôve la cachent à demi. De la porte, on distingue seulement, au bout du lit, ses pieds, rigides et dressés comme les pieds des morts.

Les deux mères entrent dans la chambre, mais, s'étant penchées sur Rosaire, elles s'écartent aussitôt et semblent la remettre à Mme Lestaque. Elle seule demeure au bord de ce lit. Mme Beltran s'approche de la fenêtre, et Louise murmure quelque chose au petit Christ espagnol qui luit dans le coin obscur, au-dessus de la vieille commode. Ainsi se tenaient-elles l'une et l'autre, trois semaines auparavant, quand Brigitte a commencé de voir venir l'épouvante.

Alors, derrière la vitre sans rideaux, les bêtes nébuleuses que forment à l'automne, dans un ciel troublé, le crépuscule et le vent, se gonflaient furieusement au-dessus de la mer. Alors, Mme Beltran, avec son profil noir dans le fichu noir, ressemblait à ces nonnes de pierre, debout au coin des tombeaux, et Louise, aux pieds du petit Christ, était comme ces autres formes sépulcrales qui se ramassent en suppliant...

Et ce sont les mêmes attitudes, c'est la même heure, la même chambre et le même corps étendu. Ainsi, Brigitte a l'impression d'être tenue aux poignets et remise impitoyablement devant ce qu'elle voulait fuir. Elle se débat encore, mais sa révolte s'écrase. Alors elle voudrait supplier. — Sans doute, sans doute, le temps de réfléchir est venu, dans ce recueillement de la nuit prochaine, près de cette fiévreuse qu'elle a trouvée toute nue au bord des bassins mortels... Mais par pitié... plus tard... un peu plus tard... Elle sait bien maintenant qu'elle ne s'évadera pas; simplement elle demande grâce pour quelques minutes... quelques heures, plutôt... toute la nuit, peut-être... Quand les dames Beltran quittent la chambre, elle voudrait les supplier de rester là. Et quand elles sont parties, n'y tenant plus après quelques minutes, elle s'en va derrière elles...

Mais la voix de Rosaire l'atteint près de la porte, et cette faible voix dolente la happe et la retient, en la déchirant.

— Est-ce que vous avez envoyé la dépêche?.. demande-t-elle.

— La dépêche...

Et pour n'avoir pas à répondre :

— Je vous croyais endormie, Rosaire.

— Non, mais je fais semblant; je ne veux pas qu'on me parle...

Elle répète :

— La dépêche, la dépêche dont vous parliez cette nuit à Claude... pour M. Breuillois... Vous savez que la poste ferme à six heures...

— Il est plus de six heures, dit Brigitte.

— Et la dépêche est déjà mise?

— Non.

— Oh! s'indigne Rosaire.

Et se dressant sur l'oreiller :

— Une chose de cette importance! Comment avez-vous pu oublier?

— C'est vrai, murmure Brigitte.

Elle est bouleversée, — bien moins de cet oubli, hélas! trop expliqué par chacune des troubles heures vécues depuis le matin, que du souci dont témoigne Rosaire. Sur quelles profondeurs flotte maintenant sa pensée, ou parmi quelles magnificences? N'était-elle pas moins inquiétante, ne la fallait-il pas préférer ces jours-ci, détachée, sournoise, toute chargée de sa vindicative et mesquine petite vie?

— Pourquoi donc vous inquiétez-vous?...

Elle s'interrompt aussitôt... Non, en ce moment, n'interroger personne, ni cette enfant, ni soi-même... Toutes les réponses viendront à la fois. Mais plus tard, par pitié, un peu plus tard... demain.

— Au fait, puisque vous ne dormez pas, je vais mettre en ordre vos tiroirs que j'ai si bien bousculés tout à l'heure. Tenez! trois petits jupons que j'ai jetés par terre... Et tous les mouchoirs qui étaient si bien rangés!... Ce fichu?... Je ne me rappelle plus. Sur la dernière planche, n'est-ce pas?

***

... La lutte recommence dès que la nuit est venue, à cette même place toujours, toujours près de ce lit. Pourquoi, malgré sa terreur d'être là, Brigitte s'y retrouve-t-elle, et par sa volonté? A table, fatiguées par leur journée champêtre, Mme Beltran et sa fille avaient leurs yeux qui se fermaient de sommeil; mais Louise se secouait et se redressait pour dire :

— Je veillerai Rosaire.

— Allons donc. Elle dort, sans oppression ni toux... Allez vite vous coucher... Moi, je me coucherai aussi, mais d'abord je resterai près d'elle pour m'assurer qu'elle est tout à fait bien.

Une colère l'envahit. Sans la sottise de ces paroles, elle serait maintenant dans sa chambre. — Tranquille?.. Hélas! libre du moins de penser à Claude, de ne plus penser qu'à elle. Elle l'a vue rentrer tard, avec un visage trop calme, dur à la fois et lumineux d'une espèce de secrète et terrible lumière. Elle n'a rien dit à sa mère, qui n'a rien voulu demander...

D'où venait-elle ?... Quelles définitives et redoutables paroles a-t-elle prononcées, acceptées ? Un vieux journal enveloppe au-dessus de la table l'ampoule nue qui pend à son fil, taché par les mouches. L'alcôve est dans l'ombre. Dehors, la nuit doit être lourde comme fut la journée. Les vagues lourdes retombent sans bruit. Y aurait-il autre chose de vivant au monde, que Brigitte et que Claude, s'il n'y avait aussi Brigitte et Rosaire?

Il y a Brigitte et Rosaire... Il y a Rosaire d'abord... Pourquoi?.. Elle se défend de le savoir. Pas encore! Plus tard... Mais ce qui rôde autour d'elle se rapproche, tourne plus vite, et il n'y a plus maintenant de gestes à faire qui puissent l'écarter. Cela s'impose et gronde. Cela va l'écraser. Elle lutte. Elle croit serrer à deux mains une porte qui tremble et qui cédera tout à l'heure... « Mais puisque je ne veux pas penser! » crie-t-elle en silence.

Et répondant encore à cet ordre qui s'obstine et qu'elle refuse d'entendre :

— C'est trop fort! Je vais chercher un livre.

Pas un de ses livres à elle, évidemment, — les livres choisis par Saint-Saulges. Ils obligent la pensée de revenir sur soi-même... Ils la ramassent toute... savent la faire aiguë à vous déchirer... Mais en bas, dans le salon, sur l'étagère peinte en noir qui sert de bibliothèque aux dames Beltran, il y a de vieux romans qui mènent au contraire sur de faciles et distrayants chemins : Paul Féval, Dumas, et la Floride de Méry.

Le salon moisi est éclairé par la lampe qui brûle, jour et nuit, devant la Vierge douloureuse. Et Brigitte, sans penser à tourner le commutateur, s'approche d'abord de cette lumière qui met au cœur de la pièce endormie comme une secrète et rouge petite

vie. De tout près, elle regarde l'autel avec ses rideaux naïfs, ses humbles fleurs fraîches. Sur son cœur d'argent bien fourbi par Louise, sur les sept couteaux étincelants, l'image en robe de laine, aux larmes de cristal, serre ses deux mains pointues et délicates. Brigitte hausse les épaules... Sur l'étagère ses mains tâtonnent les planches; ses yeux cherchent les titres, dans la vague lumière rouge... Et c'est en ce moment qu'elle est enfin vaincue... Ce qui depuis tant d'heures rôdait autour d'elle, s'abat et l'écrase. Il n'est plus temps de repousser, de supplier; elle succombe, elle subit, elle glisse au coin du canapé, n'ayant plus de force que pour serrer deux mains sur son visage épouvanté.

* * *

Rosaire a voulu se tuer! Rosaire se tuera!...

Depuis combien de temps dure sa volonté d'étouffer ces mots dont le hurlement triomphe, éclate et l'assourdit?... Un soir, à Paris, derrière la porte du pauvre atelier, quand elle s'épouvantait de ne pas voir rentrer Rosaire, elle a commencé de les entendre... — Comme on musèle des chiens, comme on enferme des bêtes, elle a voulu les museler, les enfermer loin d'elle. Alors a commencé (contre eux, et pour le soin de son propre repos) son immense effort.

Quand elle a suivi à Collioure la désespérée, n'était-ce pas surtout pour ne plus les entendre? — Mais leur grondement a continué de menacer. Il courait derrière elle par tous les chemins, traînait dans la nuit, l'éveillait en sursaut. Elle pensait cependant : « Je l'emporterai... »

Et puis le grondement une fois, la première fois qu'elle veillait devant le lit de Rosaire, a retenti si près d'elle, avec tant de violence, qu'il a défait son courage. Elle a voulu fuir.. En vain elle se répète : « Mais puisque je suis restée!... » Elle voulait fuir. Et vainement elle affirme : « J'ai fait le bien... j'ai voulu le faire! » L'affirmation descend comme une pierre dans la vase, et elle demeure inutile.

Brigitte s'obstine pourtant à la clamer bien haut... Bien haut!... Il faut que ce soit plus haut que tous les autres bruits! Suppliante et furieuse, elle invoque l'évidence : « Que pouvais-je sacrifier de plus, puisque le bonheur de Claude!... » Hélas! De ce bonheur, qu'est-ce qu'elle a donc fait, en venant à

Collioure ? Quel désastre, au prix de celui-là, peut exister pour elle? — Oh! le visage de son enfant quand elle est rentrée tout à l'heure! Brigitte le revoit, et bien mieux que d'abord il ne lui est apparu. Il l'épouvante davantage. Folle, elle se soulève et veut courir vers la chambre où Claude, — occupée de quelles pensées, de quelle implacable résolution, de quel effrayant bonheur? — ne doit pas être endormie... Mais il lui faut retomber, tirée par l'autre inquiétude. Le poing qui la tient la serre avec tant de force que vers Claude elle-même il lui est défendu de se détourner. C'est Rosaire qui est là, Rosaire seule qu'il faut regarder.

Qui tient ainsi cette fille devant elle, toute nue dans sa chair misérable, comme elle était au bord de l'eau glacée ; toute nue dans son âme, plus épuisée encore? Ceux que possède trop brusquement l'angoisse de mourir, voient se presser devant eux, dans une seule minute, tous les moments de leur vie. Ainsi, Brigitte, dont agonise la force, retrouve à la fois toutes les heures de son immense effort. Qu'elles furent nombreuses! Avant que ne commençât le découragement, que de persévérance! Cela forme, en vérité, un assez bel édifice. Mais à l'instant de s'y réfugier, elle le voit se détruire sous ce vent terrible qui passe. — « Des mots, madame, des mots!... » — Pour trouver les meilleurs que l'on puisse entendre, elle a pressé jusqu'au sang sa pauvre sagesse. Ah! qu'elle les voyait donc frémissants et beaux, allant d'une âme à l'autre et tout chargés de substance! Maintenant ils lui apparaissent tels que les a reçus Rosaire : vides, secs, morts. Elle juge de leur misère : elle ne les comprend plus.

— Et maintenant... alors?... Maintenant?

C'est fini! Serait-il possible tout le long des heures, des jours et des mois, de surveiller sans répit cette Rosaire qui en a assez de ne pas mourir et qui s'est résignée ce soir, simplement parce qu'une autre fois, elle aura plus de chance. Contre l'inévitable horreur, Brigitte une dernière fois cherche du secours. Elle tourne et se débat, elle guette, supplie. Mais qui donc? Saint-Saulge lui-même, pendant cette heure terrible, est devenu un trop vague fantôme pour que l'on puisse encore se réfugier près de lui. « Au fond de moi-même, et devant moi-même il n'y a que moi! » s'est-elle complu à se répéter pendant les heures difficiles. « Dieu n'est fait que de nous et n'existe qu'en nous. Il faut l'y créer, l'en sortir. » N'a-t-elle pas essayé depuis

qu'elle sait cela ? Toute sa vie ! Et elle le tente encore, désespérément...

Il lui semble être entourée d'ironiques miroirs ne reflétant qu'elle seule avec une persistance qui l'épuise et l'étourdit. Ses mains glissent en vain sur une surface froide. Ses yeux suppliants ne rencontrent qu'eux-mêmes. Elle les tenait fermés pour mieux réfléchir... Ce qu'elle distingue ainsi ne se supporte plus. Lourdement, ses paupières battent et se soulèvent.

La pièce obscure, au sortir de si redoutables ténèbres, semble doucement lumineuse. Rien ne l'éclaire cependant que l'huile achevant de brûler dans la petite lampe en verre rouge. Brigitte s'en approche, inconsciente, attirée comme les bêtes nocturnes.

Sur le cœur d'argent bien fourbi par Louise, sur les sept couteaux, les larmes de cristal, les mains pointues de la Vierge, sur le sanglant petit Christ couché en travers de ses genoux, se posent les tranquilles reflets. Grotesques petites idoles ! Brigitte est tout près de la lampe de verre. Son souffle haletant fait osciller la flamme ronde ; et les formes qu'elle éclaire semblent tressaillir avec elle. Au long du blême visage peint, du corps blafard et torturé, les larmes et le sang se gonflent et luisent ; ils ruissellent, renaissent. Les Larmes et le Sang ! Toujours la douleur, l'inévitable fardeau, l'absurde obligation de ramper, de s'écraser. Allons donc ! Qui peut encore, doué d'une pensée claire et forte, accepter ces choses ? Il n'y a que la vie. Il n'y a que le devoir de l'empoigner et d'y mordre, de se magnifiquement, éperdument nourrir de tout ce qu'elle présente. Et la sagesse ne doit s'efforcer que de modérer, — d'entretenir aussi, — cette faim de toutes les joies que l'on doit avoir...

Il n'a que cela ! Il n'y a que cela ! Brigitte Lestaque l'a pensé toujours, et du plus profond de sa sincérité. Mais elle voudrait le crier à travers la maison endormie, ce soir où se révoltent contre la peine endurée, sa pensée contrainte, sa chair en fièvre ; ce soir où le bonheur humain, l'épanouissement dans le bonheur humain, lui apparaissent plus lointains, plus nécessaires et plus beaux que jamais les mystiques n'ont entrevu le ciel.

Il n'y a que la vie ! Tenant sous son mépris la Vierge de laine noire, le Christ enluminé de rouge et de blanc, Brigitte en pleurs, leur affirme cela. Il n'y a que la vie ! — Sans doute... Peut-être... Alors, qu'est-ce qu'elle a donc fait d'elle-même, Bri-

gitte Lestaque? Celui qui est là, devant elle, si grossièrement figuré, s'est trompé peut-être en enseignant : « Il y a la Douleur. » Mais il a souffert...

Qu'est-ce qu'elle a donc fait d'elle-même qui fût conforme à ce qu'elle affirmait si ardemment, Brigitte Lestaque? « Des mots, madame, des mots... La vie, ça n'est pas ce qu'on dit, c'est ce qu'on fait. C'est aussi ce qu'on a peur de faire... ou de laisser faire... Comme vous avez peur! comme vous avez peur!.. »

Ah! bien plus peur maintenant qu'elle-même ne l'aurait pu croire. Pourquoi donc, tout d'un coup, dans le silence, la nuit, crie-t-elle: non! à voix haute? Jamais encore, depuis si longtemps qu'elle se défend, elle ne s'est défendue avec tant de fureur. Ses nerfs tremblent. Les gestes de son corps deviennent incohérents. Ses mains veulent repousser, s'abattre, frapper... La lampe rouge est tombée sur les carreaux du sol... Trébuchant sur l'huile grasse, le verre brisé, Brigitte cherche dans l'ombre le coin du canapé où elle souffrait tout à l'heure, et vient s'y ramasser sur sa souffrance nouvelle.

Les heures passent. Chacune lui enlève un peu plus la force de vouloir, la force de comprendre... Elle a conscience seulement du froid qui vient avec le petit jour et de cette atroce odeur d'huile dans laquelle une mèche cotonneuse a fumé en se noyant.



— Les voleurs sont venus! criait Vincente à travers la maison. Les voleurs sont venus! Ils ont saccagé tout le salon. Ils ont renversé la petite lampe sur l'autel de la Mère-des-Douleurs.

Elle criait si fort que Louise tremblait en accourant de la cuisine. Brigitte sortit de sa chambre. Rosaire ouvrait sa porte. Toutes deux descendirent.

— Qu'est-ce qu'il y a donc?

— Rien du tout. Ce ne sont pas des voleurs, dit Brigitte, c'est ma maladresse. Calmez-vous, Vincente. Cette nuit je suis venue pour prendre un livre; et je crois bien que je dormais à moitié; j'ai tout renversé. Louise, je vous demande pardon pour votre lampe. J'irai à Perpignan vous en chercher une autre que j'ai vue, bien plus belle, pendant au bout de trois chaînettes dans une petite couronne dorée.

— Ah! bien, grommelait la servante, s'occupant déjà de

frotter avec un vieux sac le carreau gras, ça vaut mieux que des voleurs. Mais c'est tout de même pas de chance. Un matin justement que je suis en retard. Avec cette malle de Mlle Claude qu'il a fallu monter chercher, et bien nettoyer encore, parce qu'elle avait de la poussière.

— La malle... dit Brigitte.

— Et pressée qu'elle était de l'avoir, comme vous l'autre soir pour votre valise. Tout de suite... dès qu'elle m'a entendu marcher... tout de suite... avant sept heures.

— Il paraît, dit Louise, car la servante déjà s'était entretenue avec elle, il paraît que Claude va partir...

— Ah!... oui, murmura Brigitte, oui...

Et bien vite, essayant misérablement de persuader, non pas Louise Beltran, mais elle-même :

— Ce doit être pour cette excursion à Saint-Martin, que nous voulons faire...

Un vieux pêcheur s'arrêta devant la porte ouverte. Sur une ronde claie d'osier, pendue à son cou, il offrait des poissons gris et roses tout parés, tout incrustés d'une étincelante humidité. Louise s'en approcha pour les examiner. Et Brigitte aussitôt remontait vers les chambres. Rosaire la suivit. Voici qu'elle recommençait de ne respirer bien que près de cette femme, et de ne pouvoir plus s'en détacher. Mme Lestaque entendit ce pas qui, derrière son pas, se posait sur les marches. Elle se retourna :

— Attendez-moi, Rosaire. Je vais revenir.

Plus blanche en ce moment que la chaux blanche du mur, elle souriait cependant, avec la tendresse d'autrefois. Elle cessa de sourire, mais son visage restait calme quand elle entra, comme elle était entrée tant d'autres matins, dans la chambre de Claude. Tout de suite elle vit la petite malle plate ouverte par terre, devant la commode. — Un casier rempli de linge était posé sur le lit. La jeune fille achevait d'en serrer les courroies. Ses mains tremblèrent un peu. Alors elle les posa sur le bord du casier pour les immobiliser.

— Bonjour, maman.

— Tu pars? demanda Brigitte.

Parce que les possédait une égale volonté, leurs voix, étant si calmes, semblaient être une seule voix. Claude prit sur le lit un col en dentelle ; elle le posa sur le linge déjà préparé. Et

Brigitte regardait trois paires de petits souliers, posés près de la malle, bien tendus sur leurs embauchoirs.

— Oui ! dit Claude, je pars Hier soir... en rentrant, j'ai mis à la poste une dépêche.

— Je n'ai pas envoyé la mienne, dit Brigitte précipitamment.

S'il y avait dans cette phrase, et dans sa hâte à la prononcer, comme une promesse, et comme une supplication, c'étaient les seules du moins qui dussent être faites. D'ailleurs, le petit geste indifférent de Claude révélait tout de suite l'inutilité de tout. Que cette dépêche pour Pierre restât sur la table, ou qu'elle partît... désormais !... Toujours à sa même place, toujours les mains serrées sur le casier de coutil gris, elle prononça, un peu vite elle aussi, et sans plus s'interrompre :

— Une dépêche pour Christiane Salvère. Depuis que nous venons ici, elle me supplie d'aller la voir. Alors, je m'y suis décidée. Vois-tu, maman, depuis notre... conversation de l'autre soir, j'éprouve le besoin de m'en aller, de me reposer de tout. Un autre air, un autre pays...

— Ah ! oui, dit Brigitte, Christiane Salvère...

C'est une amie de Claude, mariée depuis quatre ans à un industriel français, mais établi dans la Catalogne d'Espagne. Il est bien vrai qu'elle presse Claude, chaque année, d'aller passer quelques jours près d'elle, ou quelques semaines. Le prétexte n'est pas mal trouvé. Le prétexte... Brigitte regarde autour d'elle :

— Je voudrais bien une chaise. Elles sont toutes encombrées.

— Je te demande pardon, dit Claude.

Elle enlève des vêtements et les jette sur le lit. Quelques-uns tombent qu'elle ne ramasse pas.

— Assieds-toi...

— Pas longtemps, dit Brigitte. Je te laisse tout de suite... Seulement...

Elle passe la main sur son front humide, ses joues blêmies. Claude sur le casier, prend le petit col en dentelle, l'ouvre, le replie, le dépose de nouveau. Il semble à chacune que sa vie même va se rompre, si dure longtemps ce silence. Brigitte répète :

— Je te laisse tout de suite.

Avant de se relever, simplement, elle demande :

— Qu'est-ce que dira Pierre quand il saura que tu es partie toute seule... Et qu'est-ce qu'il faudra lui dire ?

— Je lui écrirai de là-bas.

— ... Où est-ce, là-bas ? demande encore Brigitte.

A chaque phrase, les voix sont plus basses.

— Christiane habite Gérone.

Oh ! cette réponse, moins accentuée encore que les autres paroles, et si résolument évasive ! Qu'est-ce qu'elle fait donc encore dans la chambre de sa fille, Brigitte Lestaque, puisqu'elle ne doit pas s'étonner de cette réponse-là ?

— C'est vrai... Christiane habite Gérone. Bien... c'est bien...

Elle se lève. Son pas est lourd maintenant comme le pas si lourd de la vieille Mme Beltran. Il traîne, il se heurte aux inégalités du carrelage.

— Et... quand pars-tu ?

— Ce soir.

Ces derniers mots, Brigitte et Claude les ont formés dans un souffle, parce que chacune avait peur de les dire, de les entendre. C'est fini. Brigitte s'en va. Un moment, égarée, elle erre dans le couloir, s'appuyant au mur de la main, ou de l'épaule... Sans plus avoir conscience de ce qu'il lui faut faire, elle redescend l'escalier, entre dans la cuisine où les trois Beltran sont en train de peler des pommes.

— Eh bien ? demande Louise. Quand partez-vous pour Saint-Martin, Mme Lestaque ?

— Mais nous n'allons pas à Saint-Martin... Figurez-vous...

Les paroles qu'il faut dire, elle ne les connaît pas plus, avant de les entendre formées par sa propre voix, pas plus que ne les connaissent ces humbles femmes attentives.

— ... Voilà que Claude s'est mis en tête d'aller passer quelques jours près d'une amie qu'elle a dans la Catalogne d'Espagne...

Rosaire se lève, elle enlève son tablier, s'y essuie les mains et le jette sur la table.

— Je vais chez la Jeanne Py, dit-elle, y chercher ces noix... Si vous veniez avec moi, Mme Lestaque ?

Et passant près d'elle, tout bas et suppliante.

— Venez... venez tout de suite. Il faut que je vous parle.

*
* *

Elle l'entraîna loin de la maison. Elle avait repris son bras, elle le pressait, y pesait de son faible poids. Entre elles, il n'y avait rien eu que ce regard, pendant que Brigitte à genoux renouait le cordon des espadrilles poussiéreuses. Point de paroles encore, aucune explication, ce regard seulement... mais qui avait suffi pour crever cette enveloppe de méfiance et de haine dans laquelle l'une et l'autre se tenaient enfermées. Et la passion qui vivait au cœur de Rosaire n'était plus, depuis quelques heures, la passion de mourir.

— Madame... Écoutez-moi...

Elles étaient arrivées dans la rue Saint-Vincent. Dans la boutique étroite, qui, par un sombre soir, était seule éclairée, les petites repasseuses chantaient comme ce soir-là. La plus brune, en jupon rose, trempait dans un bol d'amidon laiteux de longues dentelles.

— Écoutez-moi... répète Rosaire.

La jeune fille se sent tout incapable d'ajouter autre chose. Mais la tête basse, regardant les pavés pointus et bruns.

— Il ne faut pas que Claude parte pour l'Espagne... parce que... M. Moranes lui aussi va partir pour l'Espagne, un de ces jours... demain peut-être..., bientôt. C'est son jardinier qui l'a dit : il est venu hier, chez la mère de Vincente, chercher de la graine de tomates. Alors, Vincente a trouvé drôle que Claude, ce matin justement, lui demande sa malle... Elle en a parlé chez la boulangère en allant chercher le pain. Et il y avait la Conchita, la femme de chambre de la marquise, qui venait acheter les « couronnes » pour le déjeuner de ces dames. Tous ces gens-là bavardent, vous comprenez... ils imaginent... ils racontent... Et si c'était vrai, ce qu'ils racontent... Si c'était pour se retrouver là-bas qu'ils s'en vont de Collioure presque en même temps, M. Moranes et Claude ? ... Elle l'aime... elle l'aime tant !...

... Après la rue Saint-Vincent commence une autre rue plus montueuse encore. Par là, le jour de Saint-Vincent et Sainte-Libérate, les pêcheurs hissent péniblement la barque chargée de reliques ; on l'abandonne là-haut, et, si roide est la pente que, dévalant alors, bondissant sur les pavés, se heurtant aux murs, cette barque doit, toute seule, redescendre jusqu'à la mer. Bri-

gitte une fois avait assisté à cette fête. Elle avait vu peiner et se courber les hommes, hissant jusqu'au sommet le reliquaire formidable... Il lui semblait maintenant tirer tout ce poids derrière elle; ses épaules et son front étaient comme liés de cordes. Deux fois, elle trébucha. En arrivant sur le glacis du vieux fort, devant l'espace nu, sans arbres et sans herbe, où flambent les cailloux, elle sentait battre à ses tempes bourdonnantes tout le sang de son corps.

— Où allons-nous donc?

— Il fait bien chaud. Si nous trouvions un peu d'ombre...

Incertaines l'une et l'autre, un peu hagardes presque, elles parlaient en même temps, avec une grande douceur.

Elles redescendirent, et la barque noire, après que les cordes sont lâchées, n'est pas une masse plus inconsciente et mieux abandonnée. Sur le morceau de place qui s'arrondit devant l'église, et qui domine la plage, elles s'arrêtèrent enfin. Comme tout à l'heure dans la chambre de Claude, Brigitte dut s'asseoir. C'était sous le porche roman, à la place où la pierre est usée, polie, par le frottement des guenilles, parce que c'est la place, au pied des piliers minces, où s'asseyent les mendiants. Les bras serrés, le buste écrasé, elle se ramassait comme eux quand ils ont faim, quand ils ont froid, quand ils n'en peuvent plus d'avoir dû parcourir de trop rudes chemins. Et Rosaire, debout, redoutait de l'approcher, de la regarder, mais de cette façon physique et crispée dont on redoute d'approcher, de regarder une chair déchirée.

— Elle sait déjà!... Pourquoi Claude s'en va... ce que les gens racontent... elle sait... elle sait tout.

Errante dans sa stupeur et dans sa pitié, elle considérait les petits saints sculptés du porche, ou la poussière à ses pieds. Ce qui s'accomplissait bouleversait tout en elle, même dans toutes ses petitesses. Et le bouleversement avait trop de force, il l'occuperait trop longtemps sans doute pour que, dans un même temps, continuât de l'occuper cette urgente nécessité de mourir...

Était-elle donc sauvée? Fallait-il donc cela afin qu'elle fût sauvée?... Brigitte eût voulu dire un mot; elle eût bien voulu lui sourire. Mais, pareille aux mendiants encore, elle ne pouvait que tendre et renverser sa face, comme leurs pauvres faces à eux quand ils implorent en gémissant.

ANDRÉ CORTHIS.

LE DRAME IRLANDAIS

III [1]

L'ULTIME ÉPREUVE

Cosas de Irlanda!... Qui comprendra jamais les choses d'Irlande? C'est toujours en Erin l'imprévu qui arrive, l'invraisemblable qui se vérifie; il pèse sur l'Ile Verte une malédiction qui fait que rien ne peut lui réussir, et tels sont les caprices de son destin que l'observation en reste sans cesse déconcertée. Voilà ce qu'on entend dire, depuis deux ans surtout que se déroule sous nos yeux le dernier acte du drame irlandais. Oserons-nous prétendre que, si incompréhensibles que paraissent à première vue les événements, il est à croire qu'ils ont en Irlande comme ailleurs leur logique, et qu'ils s'enchaînent tout de même avec une rigueur quasi fatale, assez claire après tout pour qui veut se donner la peine de discerner les facteurs essentiels de leur jeu?

Nous avons dit comment l'Irlande, ayant rejeté les voies de droit, s'est donnée à l'Extrémisme, nous avons vu l'Extrémisme s'exalter dans la lutte contre l'Angleterre. Au mois de juin 1921, il semble triompher. Après deux ans de guerre, l'Irlande se voit offrir la paix par le Gouvernement britannique, et, avec la paix, l'autonomie au sein de l'Empire : ce n'est pas tout son idéal, ce n'est pas l'indépendance pleine et entière, c'est du moins tout le possible, toute la substance réelle de la liberté. Mais voici le retour fatal et brutal des choses. Comblée à la fois

(1) Voyez la *Revue* des 15 septembre et 1er octobre 1921.

et déçue par sa victoire, aveuglée par sa passion, victime elle-même de la violence qu'elle a appelée à son aide, elle se divise, elle se déchire et s'épuise. Incapable de se refréner, de se discipliner, l'Extrémisme sombre dans l'anarchie et la guerre civile. Après le triomphe, c'est pour lui la dégradation et la décadence. Puissions-nous voir un jour du désordre s'élever un ordre nouveau et la paix renaître dans Erin délivrée!

I

Plus violente, plus atroce que jamais, la guerre anglaise en Irlande battait son plein lorsque, le 6 juin 1921, par une lettre publique, le premier ministre britannique, M. Lloyd George, invita les représentants de l'Irlande, c'est-à-dire M. de Valera, « en qualité de *leader* choisi par la grande majorité des Irlandais du Sud, » et sir J. Craig, chef du Gouvernement constitué dans les six comtés du Nord-Est de l'Ulster par l'Acte de 1920, à prendre part à une conférence en vue de mettre un terme au conflit séculaire. La nouvelle provoqua, selon les milieux, de la joie, de la stupeur, du soulagement, de la consternation, mais surtout une surprise générale. M. Lloyd George n'avait-il pas proclamé naguère qu'il fallait « casser les reins au terrorisme avant d'avoir la paix, » et qu'« il ne saurait y avoir de conciliation avant que le complot soit anéanti, la civilisation ne pouvant admettre pareil défi à ses lois les plus élémentaires? » Et plus récemment : « Abandonner la force, ce serait capituler devant le crime et le séparatisme. » N'avait-il pas déclaré que « toute cette prétention de l'Irlande à être une nation n'est qu'imposture et mauvaise foi? » N'est-ce pas hier que le lord Chancelier avait annoncé l'intention d'activer la guerre et de la mener jusqu'au bout avec une main de fer : « nous n'avons personne en face de nous pour négocier. » Or, voici que le premier ministre anglais s'adresse officiellement aux « rebelles, » à ceux qu'il venait de stigmatiser du nom de « bande d'assassins, » et leur propose de venir négocier avec lui à Londres sur un pied d'égalité. A ceux qu'il menaçait de prendre à la gorge, voici qu'il tend la main. Quel coup de théâtre, et qui eût pu s'attendre à une volte-face aussi imprévue, même de la part d'un homme d'État qui, comme M. Lloyd George, a si souvent étonné le monde par ses brusques changements de front!

A ce revirement soudain de la politique britannique vis à vis de l'Ile sœur, il y avait, à vrai dire, des raisons impérieuses. D'abord, et c'est le fait essentiel et décisif, la coercition, avec toutes ses rigueurs, la guerre, avec toutes ses horreurs, ont échoué contre l'insurrection irlandaise. L'Angleterre n'a pas réussi à venir à bout de la résistance d'Erin. Pour réduire militairement les rebelles, combien d'années faudrait-il, et combien de dizaines de milliers d'hommes en plus des 60 000 soldats déjà engagés, alors que le temps passe et que les effectifs font défaut ? L'Angleterre n'a d'ailleurs que trop de difficultés de toute sorte de par le vaste monde, il lui faut alléger ses positions et avoir d'abord la paix chez elle. Et puis l'Irlande de nos jours n'est plus seulement en Irlande, elle est partout dans le monde anglo-saxon, et la question irlandaise a de beaucoup dépassé le cadre du Royaume-Uni. Les excès britanniques, les « représailles, » les atrocités des *Black and Tans* ont fait au dehors un tort immense à l'Angleterre. Toute sa politique extérieure s'en ressent. Aux États-Unis, son prestige en est fort ébranlé, et il importe qu'à l'heure où va s'ouvrir la conférence de Washington, John Bull ait rétabli son crédit chez le cousin Jonathan par un acte de conciliation à l'égard des Irlandais. Au sein même de l'Empire, la réaction est très vive contre l'« impérialisme » anglais en Erin. Comme avec les Irlandais-Américains, l'Angleterre doit compter avec la *diaspora* irlandaise qui s'agite, minorité remuante et puissante, dans les Dominions et les colonies. Justement, le 20 juin, se réunit la Conférence impériale des premiers ministres. Si officiellement elle ne doit pas traiter des affaires d'Irlande, elle ne manquera pas de s'en occuper officieusement. Déjà, à Londres, le général Smuts, l'ex-adversaire de lord Roberts dans la guerre du Transvaal, rallié depuis lors à l'Empire et devenu premier ministre loyaliste de l'Afrique du Sud, un homme dont la voix est autorisée et écoutée, a pressé le Gouvernement de renoncer en Irlande à une politique de force qui risque de « miner la substance même de la communauté britannique; » et ainsi a fait M. Meighen, premier ministre du Canada.

Ainsi le Gouvernement de Londres n'a plus le choix : impossible de continuer dans la voie de la violence, force lui est de négocier, quitte à reprendre la guerre en cas d'échec. Mais il se trouve que négocier même est fort difficile, et M. Lloyd

George n'aura pas trop pour aboutir de toute sa souplesse et de sa fertilité de ressources. D'une part, les Orangistes de l'Ulster chercheront à faire échouer des pourparlers où ils sentent une menace pour ce qu'ils appellent leurs libertés, c'est-à-dire leurs privilèges. Ce n'est pas par esprit de sacrifice qu'ils ont accepté naguère, des mains de M. Lloyd George, le *home rule* organisé pour leurs six petits comtés par le *Government of Ireland Act* de 1920, mais comme une arme défensive, — et offensive au besoin, — contre l'Irlande nationale, et un sûr moyen d'empêcher l'unité et l'indépendance irlandaise. A ce *home rule* local, ils se tiennent comme à leur charte définitive : ils refuseront donc de participer aux négociations entre Londres et Dublin, et s'efforceront de brouiller les cartes en jouant adroitement de l'atout que leur a si imprudemment donné M. Lloyd George et qui maintenant se retourne contre lui-même. D'autre part, ce qui est plus grave, c'est qu'entre lui et les dirigeants de l'Irlande nationale, les thèses posées sont diamétralement opposées, les points de départ et les points de vue sont en contradiction absolue. M. Lloyd George part du *Government of Ireland Act* de 1920, qui a offert un semblant d'autonomie à chacune des deux parties en quoi il a divisé l'Irlande, à l'Irlande nationale (qui n'a pas voulu d'un cadeau trompeur et d'une loi de division) comme aux six comtés du Nord-Est; il est disposé à élargir cette loi, mais sans sortir de son esprit, c'est-à-dire du partage de l'Irlande en deux Irlandes, et sans sortir non plus de l'Empire et de la souveraineté de la couronne. Pour les maîtres actuels d'Erin, au contraire, il n'y a qu'une Irlande, au nom de qui M. de Valera prétend parler seul, l'Ulster orangiste n'étant séparé du reste du pays que par l'artifice d'une loi anglaise, c'est-à-dire étrangère, nulle et non avenue aux yeux des Irlandais. Et cette Irlande unique est une nation indépendante et souveraine, en dépit de l'Acte d'Union de 1800, parce que les droits d'une nation sont imprescriptibles, et parce qu'en fait la déclaration solennelle de cette indépendance a été formellement faite par la *Dail* à Dublin le 21 janvier 1919. Les Anglais ne sont en Irlande que des étrangers sans titre, des oppresseurs sans droit : ils n'ont qu'à s'en aller. Il n'y a pas de question d'Irlande, il n'y a qu'une question de l'occupation illégale et de l'évacuation nécessaire de l'Irlande par les Anglais.

Ajoutez que, chez les Extrémistes, la doctrine et l'idéologie

jouent le premier rôle. Volontiers ils diraient comme Royer-Collard : je méprise un fait. Fidèles aux formules rigides, aux affirmations définitives qui font sur l'adversaire l'effet de provocations, ils pensent que concéder quoi que ce soit, fût-ce par implication ou prétérition, sur la rigueur d'un principe, c'est se rendre sans condition. Ils manquent du sens du réel et du possible. Quand on leur dit qu'une nation ne vit pas de théories et que le sentiment n'est pas une politique, ils répondent que l'idée saura vaincre par sa seule force, et que, des opportunistes ou des idéalistes, ce sont ces derniers qui représentent les vrais hommes pratiques. La force des choses leur semble vicier toutes choses : négocier avec l'Angleterre, c'est obliger un homme désarmé à discuter avec un homme armé qui braquerait son pistolet sur le premier. Ils sont dupes de naïves illusions et de chimériques prétentions : c'est ainsi que, selon M. de Valera, de deux nations voisines et adverses, l'une faible et l'autre forte, c'est la plus faible qui comme telle aurait droit à réclamer de la plus forte des gages de sécurité; l'Irlande, État neutre, devrait aussi voir garantir son inviolabilité par les États-Unis, les Dominions britanniques, etc. ! Convaincus d'ailleurs qu'ils sont sortis de la guerre anglo-irlandaise victorieux, et invincibles, — n'est-ce pas l'Angleterre qui est venue leur offrir la paix ? — ils se croient en mesure d'exiger d'Albion, réduite à *quia*, des sacrifices sans limite.

N'est-ce pas miracle que, dans des conditions aussi défavorables, les négociations aient pu aboutir, et même commencer, car entre les faits positifs, sur lesquels on est à Londres prêt à discuter, et les principes abstraits où on se tient à Dublin, il n'y a pas plus de point de contact qu'entre deux plans parallèles. De fait, après que M. Lloyd George eut offert à l'Irlande, en mise de jeu, le statut de Dominion, moins six réserves financières et militaires, offre repoussée d'abord avec dédain par les Irlandais, trois mois se passent en vaines controverses épistolaires avec le « Président » de Valera. Celui-ci, tout en détruisant pièce à pièce tous les arguments, toutes les propositions adverses, ne cesse de proclamer la souveraineté et l'indépendance irlandaise, et son refus de l'allégeance au Roi, du ton le plus doctoral, avec une hauteur voisine du défi : il voudrait rompre les ponts qu'il ne s'y prendrait pas autrement ! Devant ce flot de dialectique intransigeante, M. Lloyd George, d'habi-

tude si nerveusement autoritaire, fait montre d'une singulière souplesse et d'une patience qu'on a pu qualifier d'angélique : tant il a besoin de la paix irlandaise ! Deux fois le fil est rompu, et deux fois il le renoue de ses propres mains. Il met du sien tout ce qu'il peut. Il cède sur les mots : il ne sera plus question de concession gracieuse, mais de traité, on ne parlera plus d'union, mais d'association. Il abandonne les six réserves du début. Il renonce à exiger l'acceptation préalable de l'allégeance à la couronne, grâce à quoi il finit par obtenir de M. de Valera qu'il envoie des plénipotentiaires (en tête seront Arthur Griffith et Michaël Collins) à une Conférence qui se réunira à Londres, sans condition préliminaire, sans « préjudice, » comme on dit là-bas. C'est avec bien de la peine qu'il les amène là, chez lui, à Downing Street ; mais là, autour du tapis vert, il les tient, et son expérience, son adresse de vieux routier de la diplomatie va triompher. Non sans peine d'ailleurs. Les Irlandais ont un atout dans les mains, l'indépendance, la république : ils jettent cette carte pour obtenir l'unité irlandaise, c'est-à-dire l'inclusion de l'Ulster dans l'Irlande nouvelle. Mais l'Ulster refuse, et M. Lloyd George a promis de ne pas lui faire violence. Tout va se rompre quand M. Lloyd George, après avoir habilement laissé traîner la discussion, se sent en mesure de poser aux Irlandais son ultimatum, avec huit jours pour l'accepter : il a laissé courir le poisson, et maintenant il le « ferre » d'un coup sec. Il s'est montré assez large dans ses concessions, assez beau joueur pour avoir l'opinion pour lui. Et d'autre part, les Irlandais sentent que, s'ils rejettent l'offre ultime, ils verront se détourner d'eux les sympathies du monde, et leur pays menacé d'une guerre d'extermination : à la dernière heure, ils se résignent donc, le cœur lourd, à accepter un pacte qui, tout en restant bien loin de leurs revendications théoriques, assure du moins à leur pays des avantages de premier ordre. L'accord est signé dans la nuit du 5 au 6 décembre 1921, en l'absence des Ulstériens qui ont boudé jusqu'au bout.

Le traité de Downing Street, — ce n'est pas une charte octroyée, mais un véritable traité comme il en serait passé entre deux puissances indépendantes, satisfaction de principe qui doit compter aux yeux des Irlandais et vaut presque une reconnaissance implicite de la souveraineté d'Erin, — est comme tous les traités un compromis fait de concessions mutuelles :

l'Irlande a beaucoup cédé sur les principes, la Grande-Bretagne en a fait autant dans les faits. L'Irlande reçoit le nom d'État Libre : c'est le nom officiel, *Saorstat* en gaélique, qu'elle s'est donné à elle-même depuis trois ans. Elle reçoit dans l'Empire, ou, comme on dit maintenant, tant le mot d'Empire sonne mal à l'heure qu'il est, dans la « Communauté de nations autrefois connue sous le nom d'Empire britannique, » le statut de Dominion, avec référence spéciale au statut du Canada, qui passe pour le plus libéral ; les lois, pratiques et usages qui règlent actuellement les relations de la Couronne et du Parlement avec le Canada régleront à l'avenir leurs rapports avec l'Irlande. Le représentant de la Couronne en Irlande sera désigné comme l'est le gouverneur général du Canada. Les membres du Parlement irlandais prêteront un serment de fidélité (1). L'Irlande assumera telle part de la dette publique du Royaume-Uni qui sera par arbitrage jugée équitable, sous déduction de toute juste revendication de l'Irlande en contre-partie. L'Irlande réserve à l'Amirauté britannique certains privilèges dans ses bases navales ; elle admettra les bateaux de commerce anglais à la libre pratique dans ses ports. Elle s'engage à ne pas entretenir plus de troupes, à proportion de la population respective des deux pays, que ne fait de son côté la Grande-Bretagne. Quant aux six comtés du Nord-Est de l'Ulster, implicitement confondus dans le reste du pays selon les premiers articles du traité, il leur sera permis de déclarer, par une adresse du Parlement de Belfast à remettre au Roi dans le mois qui suivra la mise en application définitive du traité, qu'ils veulent rester en dehors de l'État Libre et s'en tenir à la constitution qui leur a été donnée en 1920, sous cette réserve qu'il sera en ce cas procédé, compte tenu du sentiment des populations, à une revision de la ligne frontière, laquelle est actuellement fixée, comme on sait, de manière à englober sous le Gouvernement de Belfast les deux comtés plus qu'à moitié nationalistes de Tyrone et de Fermanagh. L'Ulster orangiste garde donc en principe le droit de rester à l'avenir isolé de l'Irlande natio-

(1) « Je jure fidélité et allégeance à la Constitution de l'État Libre d'Irlande tel qu'il est établi par la loi; je jure que je serai fidèle à Sa Majesté George V, à ses héritiers et successeurs, en vertu de la concitoyenneté de l'Irlande avec la Grande-Bretagne et de son adhérence et participation au groupe de Nations formant la Communauté des Nations britanniques. »

nale : l'avenir dira s'il a, ou non, intérêt à user de ce droit.

Tel est, dans ses grandes lignes, ce traité qui opère une si profonde révolution dans ce qu'on appelait hier encore le Royaume-Uni, et va clore, au moins pour un temps, entre Erin et Albion, une lutte qui aura été l'une des plus longues et des plus passionnées de l'histoire. C'est en effet en 1169 que la première expédition anglo-normande a pénétré en Irlande. Trois siècles durant, ce fut alors entre les Irlandais et la « garnison » la guerre sans merci, « avec toute la férocité, sans la finalité de la conquête. » La conquête, les Tudors la commencent, avec les grandes expéditions, les massacres et les « plantations; » les Stuarts et Cromwell l'achèvent, de sorte qu'à la fin du XVII[e] siècle, sous l' « hégémonie » anglo-saxonne, maîtresse du pays, toute la population catholique est « broyée comme dans un mortier, » selon le mot de sir John Davies, réduite à la condition d'ilotes et maintenue en servage au cours du XVIII[e] siècle par les célèbres « lois pénales. » L'aube libératrice semble se lever au temps de la guerre de l'Indépendance américaine, sous le drapeau des Irlandais-Unis : vain espoir, car, après l'insurrection de 1798, Pitt réussit à imposer à l'Irlande l'acte d'Union, — l'union du requin et de sa proie, dira lord Byron. Enfin pendant la majeure partie du XIX[e] siècle, c'est l'exploitation économique, financière, sociale même, de l'Irlande par l'Angleterre, c'est l'anglicisation et la décadence, avec les lois de coercition, les concessions tardives et insuffisantes, toujours arrachées par la violence, et, du côté irlandais, l'agitation constitutionnelle entrecoupée de soulèvements révolutionnaires. Et voici qu'après sept siècles, l'Angleterre, consciente de son échec final dans l'Ile Verte, harassée par l'extrémisme irlandais, lasse enfin de régir malgré lui un peuple qui ne se lasse pas de réagir et de secouer le joug, se résout à abandonner l'Irlande (moins les six comtés du Nord-Est) à son sort dans le cadre impérial. Pour la première fois dans l'histoire moderne, l'Irlande, tout en restant membre et partie de l'Empire britannique, va devenir maîtresse de ses destinées. Saura-t-elle profiter des circonstances et refaire sa vie dans la liberté recouvrée?

II

Satisfaction et soulagement : tels sont les sentiments très nets avec lesquels le traité de Downing Street fut accueilli par le gros de l'opinion en Angleterre. Ce qui domine, c'est la détente après une opération grave et qui paraît avoir réussi, c'est un sentiment de délivrance à sentir le sinistre cauchemar dissipé, et abolie l'angoisse de la reprise d'une guerre d'extermination en Erin. Depuis l'armistice de 1918, nul événement n'a produit une impression aussi profonde. Le roi George qui, sans sortir de son rôle constitutionnel, a beaucoup fait pour la paix, télégraphie tout de suite sa « joie » à M. Lloyd George. Et ce dernier ne manque pas de se poser devant ses concitoyens en triomphateur et de monter au Capitole : n'a-t-il pas réussi là où Gladstone et M. Asquith avaient échoué, et résolu l'insoluble question d'Irlande ?

Qu'il y ait en bien des cœurs anglais de l'amertume et du regret à constater la faillite britannique dans l'Ile sœur, à voir s'effondrer un des plus vieux piliers de la Constitution et se clore sans gloire un long et triste chapitre de l'histoire nationale, cela s'explique. Un « traité, » avec un « État Libre d'Irlande, » voilà des mots qui sonnent mal aux oreilles de maint fils d'Albion. Mais puisque l'allégeance est respectée, l'Ulster sauvegardé, la Couronne consentante, pourquoi se montrer plus royaliste que le Roi ? Le Gouvernement a traité avec des sujets rebelles? Eh oui! comme il a fait en d'autres temps avec les rebelles du Canada, plus récemment avec ceux de l'Afrique du Sud : chez les uns et les autres, la liberté a engendré le loyalisme.

Il semble d'ailleurs qu'il y ait au nouvel ordre de choses bien des avantages. On est heureux de voir disparaître de la politique intérieure ce vieux ferment de trouble qu'était depuis si longtemps la question irlandaise, et de n'avoir plus qu'à laisser les Irlandais se débattre, — et se battre, — entre eux: on sourit d'avance au spectacle des divisions et difficultés qui seront le lot d'Erin livrée à elle-même. Vis à vis de l'opinion étrangère, qui s'est depuis deux ans montrée si sévère pour la politique anglaise en Irlande, on compte que l'Angleterre a fait montre d'assez de générosité, ou tout au moins d'assez de

bon vouloir, pour être assurée de retrouver son prestige dans le monde, sa liberté d'action diplomatique, en même temps que la libre disposition de ses moyens matériels immobilisés depuis trop longtemps dans l'Ile sœur; entre elle et les États-Unis la voie est ouverte pour un rapprochement. Quant à la sécurité militaire et navale du pays, elle n'est pas plus compromise aujourd'hui qu'hier, du moment que la Grande-Bretagne garde une main sur les ports et les points stratégiques. D'une façon ou de l'autre, se dit-on, l'Irlande était perdue pour nous, il ne s'agissait plus que de sauver la face. Et de sauver l'essentiel, c'est-à-dire l'Empire. L'Empire en péril! Tel a été, pendant combien d'années? le grand argument invoqué par les Unionistes pour rejeter le *home rule*, et voici qu'aujourd'hui, — la roue a tourné, — c'est celui-là même que se donne à tort ou à raison la majorité gouvernementale pour justifier la concession à l'Irlande du statut de Dominion. La violence faite à l'Irlande était devenue, pense-t-on, une menace pour la paix et l'intégrité impériale ; on veut donc espérer qu'une politique de conciliation servira à consolider l'Empire : la nécessité crée parfois de ces illusions!...

En dehors de la « coalition, » il n'y a guère que les réactionnaires de l'Extrême droite, ceux qu'on appelle les *Die Hards*, pour protester au nom de l'honneur du drapeau contre un traité où ils dénoncent une humiliation abjecte, une ignoble capitulation devant le terrorisme : « une folie et une honte, » dira Lord Hugh Cecil ; « un des plus grands désastres de l'histoire, » selon le duc de Northumberland. Ils sont d'ailleurs peu nombreux, ces *Ultras* de l'Unionisme, et un peu brûlés devant l'opinion. Il est vrai qu'ils ont pour allié, en Irlande même, l'Orangisme ulstérien, lequel est entré tout de suite en pleine révolte contre le traité anglo-irlandais. Comment! Il est depuis cent ans, lui, l'Orangiste, le soldat de l'Angleterre en Irlande, il est le seul survivant de la « garnison » anglaise en Erin. Or on prétend fouler aux pieds ses droits et l'englober dans une Irlande une et unique, en lui réservant bien un droit de sécession, mais au prix d'une nouvelle délimitation de ses frontières, soit d'une menace déguisée. On fait de l'Irlande rebelle un Dominion autonome, on comble de faveurs l'enfant prodigue, tandis qu'on laisse l'Ulster loyaliste seul dans son « coin, » seul « avec son déshonneur. » Naguère encore il était flatté, choyé par le parti

unioniste ; à Londres, il parlait presque en maître. Et aujourd'hui, tel un gêneur, le voilà abandonné de ses anciens amis. M. Bonar Law lui-même, hier encore l'un des plus solides soutiens de la campagne orangiste, déclare approuver le néfaste traité, que « la postérité, dit-il, considérera comme un triomphe. » Les chefs de la coalition s'entendent avec les radicaux pour lui faire la leçon et le presser d'entrer dans l'Irlande libre en acceptant la suprématie du Parlement de Dublin. Devant cette volte-face indigne, devant ce « lâchage » (avouons-le) sans élégance, il ne se sent pas de colère, et son exaspération se traduit par maints faits curieux, comme le refus, en certaines réunions « loyalistes, » de porter le toast traditionnel au Roi, ou de faire entendre l'hymne national ; et ce n'est pas sans surprise et ironie qu'on voit des journaux orangistes traiter M. Lloyd George de jésuite, M. Chamberlain de menteur, et lord Birkenhead de couard.

En tout cas, jusqu'à nouvel ordre, l'Ulster orangiste n'entend pas reconnaître un traité où il n'a pas été partie : *res inter alios acta*, il veut l'ignorer, et s'en tenir à ses droits acquis. Résister à tout prix, tel est le mot d'ordre à Belfast ; on s'opposera, au besoin par la violence, à toute « délimitation, » on se refusera par tous moyens à « rogner la bordure. » Et en attendant, pour mieux se défendre, on va attaquer. On va provoquer les catholiques, c'est-à-dire les nationalistes, pour faire par contre-coup pression sur l'Angleterre et tâcher de détruire le traité. On lâche donc la bride, dans les six comtés, au terrorisme « anti-papiste, » lequel s'était un peu apaisé depuis la trêve de juillet 1921, et qui reprend avec plus de violence que jamais à partir du mois de décembre.

Des mesures de coercition rigoureuse livrent la minorité catholique désarmée aux 7 000 vagabonds ou *hooligans* armés de Belfast et aux 6 000 policiers orangistes dits *specials* ; les papistes sont chassés de chez eux, tués, massacrés, leurs maisons brûlées, des quartiers entiers incendiés : c'est le sort des Arméniens sous le joug ottoman. (1) Par bombes et révolvers on les pousse si

(1) Le terrorisme anti-catholique sévit depuis bien longtemps à Belfast, mais jamais il n'avait encore atteint pareil degré de virulence. On a compté que depuis juillet 1920 jusqu'à fin juin 1922, il y a eu 9 250 catholiques chassés de leur emploi par les *specials* ou par les bandes armées, 23 960 catholiques chassés de leurs habitations, 446 catholiques tués et 1 789 blessés : notez que les catholiques sont à

bien à bout, qu'avec l'aide des extrémistes du Sud, les catholiques du Nord finissent par risposter, ce dont on prend avec indignation l'Angleterre à témoin. De même sur les frontières qui séparent les six comtés de l'État Libre : on « travaille » savamment la population, on exploite habilement les incursions et les violences des *Sinn Feiners*, et voilà la petite guerre qui va servir à appeler l'Angleterre au secours. L'Ulster orangiste se pose en victime et, par ce système de provocations continues, compte secouer l'apathie anglaise, forcer l'Angleterre à intervenir, à rompre le traité, à recommencer la conquête de l'Irlande : c'est le jeu qu'ont joué avec succès Fitzgibbon et Pitt de 1798 à 1800. Mais ce jeu n'a guère de chances de réussir cette fois. Le Gouvernement de Londres n'a aucune envie de reprendre la guerre en Erin, et devant l'opinion britannique l'orangisme ulstérien, même soutenu par les *Die Hards*, a définitivement perdu sa cause : l'Angleterre est bien trop contente d'en avoir pour le moment fini avec la question d'Irlande. Elle pense un peu comme Lord Palmerston à qui l'on demandait un jour que faire à l'égard de l'Ile sœur et qui répondait : *Can't you leave it alone?* « Ne pouvez-vous pas lui laisser la paix? » Mais en revanche elle entend qu'on lui laisse, à elle aussi, la paix avec les affaires d'Erin : que les Irlandais se débrouillent entre eux et avec leur traité!

III

Ce traité du 6 décembre, la principale intéressée, l'Irlande nationale, l'a accueilli d'abord avec surprise et allégresse. Mais

Belfast dans la proportion de un contre trois protestants. En sept jours, au printemps de 1922, 1 500 catholiques se sont vus sans abri, leur *home* détruit criminellement Il y a nombre de faits particulièrement révoltants. Constamment on tire du haut des toits ou des tramways sur la foule, dans les quartiers catholiques, on jette des bombes. Les bandes armées arrêtent un individu dans la rue et lui posent la question: catholique? Si la réponse est affirmative ou douteuse, il est tué. Églises, écoles, presbytères, sont l'objet d'attentats, ainsi que les foules à l'entrée ou à la sortie des édifices religieux. En mars, quatre personnes de la famille Mac Mahon à Belfast sont fusillées, avec un domestique, par des hommes revêtus d'uniformes des *specials*, et deux autres blessées. En juin, l'hôpital catholique *Mater Infirmorum* est pendant trois quarts d'heure attaqué à la mitrailleuse pendant la nuit. Plusieurs fois le vénérable cardinal Logue, archevêque d'Armagh, a été arrêté, menacé, fouillé. La presse locale, terrorisée, n'ose rien dire. Notez que le Gouvernement de Londres paie les *specials* et entretenait en outre dans les six comtés 23 bataillons de troupes britanniques.

les feux de joie furent des feux de paille, car tout de suite on s'est rendu compte que l'effet de la paix signée entre Erin et Albion allait être de couper le pays en deux et de provoquer, à la place de la guerre étrangère, la guerre intérieure, la lutte impie entre des hommes hier encore unis et dont le premier devoir était de rester unis pour travailler à la régénération nationale. Les plus nombreux se rangent aux côtés d'Arthur Griffith, le fondateur du *Sinn Fein*, et de Michael Collins, « l'homme qui gagna la guerre, » pour accepter le traité; les autres, les irréductibles, avec M. de Valera en tête, refusent de s'y soumettre. Et quand la *Dail* se réunit, le 14 décembre, c'est entre ceux-ci et ceux-là, pendant des jours et des jours, dans une atmosphère d'orage, des discussions haletantes, passionnées, furieuses, où le drame touche au mélodrame, où le verbiage voisine avec l'hystérie et les ovations grandiloquentes avec les injures les plus éhontées, où l'invocation aux morts se dresse contre l'appel à la paix. Griffith se voit accusé de « conspiration » avec M. Lloyd George; Collins, déclaré renégat; Erskine Childers, traité de « damné anglais. » La comtesse Markiewicz, née Gore-Booth, s'approchant à deux pas de Collins et de Griffith, leur jette à la face les épithètes de traîtres et d'imbéciles, et miss Mac Swiney, sœur du feu Lord Maire de Cork, déclare, à la fin d'un discours de trois heures, qu'elle passera le restant de sa vie à enseigner aux jeunes Irlandais que le traité du 6 décembre est le plus grand acte de trahison connu dans toute l'histoire d'Irlande.

Affligeant spectacle! De ces divisions, de ces discussions, faut-il s'étonner, se scandaliser? Soyons justes. Souvenons-nous de ce qu'ont été au milieu du siècle passé, en Italie, les querelles, entre les tenants de Cavour et ceux de Mazzini et de Garibaldi, et en Hongrie les luttes entre les intransigeants de Kossuth et les conciliateurs de Deak et d'Andrassy. N'oublions pas que, depuis que l'Irlande a abandonné sous la pression britannique les voies constitutionnelles, tout ce qu'il pouvait y avoir d'éléments de modération, d'expérience, de pondération a été mis de côté et qu'il n'y a plus sur la scène politique que des extrémistes en face d'autres extrémistes; que l'Irlande sort d'une guerre affreuse où l'Angleterre a usé contre elle des pires violences, et où tout le pays a souffert tragiquement; que l'histoire irlandaise est pleine du souvenir des promesses de l'Angleterre violées par l'Angleterre, depuis le traité de Limerick jusqu'au *home rule*

de 1914, de sorte qu'au cœur de tout Irlandais patriote on trouve un sentiment de suspicion invincible à l'égard de la « perfide Albion. » Notons d'ailleurs que, tant que le pays ou ses représentants n'ont pas prononcé, les opinions restent libres. Et comprenons ce que peut être l'angoisse patriotique de ces âmes troublées au plus profond d'elles-mêmes par la gravité de la décision à prendre, du vote d'où dépendra le sort du pays.

De cette angoisse, un des meilleurs parmi les fils d'Erin, George Russell, en littérature A. E., homme d'action en même temps que poète, a tracé le tableau dans un *duologue* saisissant où il met face à face les grandes forces en jeu : d'une part l'humaine sagesse, l'expérience, l'esprit pratique et l'instinct de réalisation, le solide jugement des faits; de l'autre l'idéal, le rêve, ou, si l'on veut, le subconscient, les forces confuses du passé, du génie de la race, les directions ancestrales, l'intuition qui interdit d'engager l'avenir, en faisant espérer que demain sera meilleur qu'aujourd'hui, le spectacle des brusques révolutions de l'histoire, et tous les impondérables qui dans le mystère fécondent et dirigent la vie des nations...

Ce que disent contre le traité M. de Valera et ses partisans pourrait, décompte fait de l'outrance verbale et de la phraséologie, se résumer ainsi : « Signé sous la contrainte, devant la menace d'une reprise de la guerre, le traité, œuvre de violence et non de paix, ne saurait lier l'Irlande. Une fois de plus l'Angleterre nous dupe en voulant nous imposer un compromis honteux, alors que nous voulons, nous, non pas un marchandage, mais un règlement. Ce n'est pas ici une nation libre qui s'allie à une nation libre, c'est un peuple serf qui reçoit en grâce une demi-autonomie. L'Irlande, vieille nation historique, riche d'une civilisation qui a de beaucoup précédé celle de l'Angleterre et qui brillait encore avec éclat au Moyen âge et jusqu'à la conquête sous les Tudors, l'Irlande, l'Ile des Saints et des Docteurs, serait à jamais liée à l'Empire, à cet « Empire d'enfer », comme disait John Mitchel, et ses fils deviendraient, par une concitoyenneté que nous repoussons, des *Britons* de l'Ouest; l'Irlande mère-patrie serait par une indigne *capitis deminutio* rabaissée au rang de colonie, assimilée à ces jeunes et vastes terres de peuplement, naguère encore désertes et parfois inconnues, et que l'Empire a commencé hier à exploiter. En vérité, ce ne sont même pas les véritables pouvoirs de Domi-

nion qu'on nous offre, car l'Angleterre a soin de se réserver, pour le temps de guerre ou de tension (combien vague est ce mot!) tous les pouvoirs qu'il lui plairait d'exiger de nous pour sa défense sur notre sol. D'ailleurs il manquera toujours à l'Irlande ce qui fait la vraie garantie et la sécurité de l'Australie ou du Canada vis à vis de l'Angleterre, c'est l'éloignement, la distance, et c'est l'immensité de ces territoires d'outre-mer qui les met hors d'atteinte des griffes du lion britannique. Pourquoi, au reste, prêterions-nous serment à un roi dont nous ne nous reconnaissons pas les sujets? L'autorité émane du peuple, et non d'un souverain étranger. Or notre gouvernement national va devenir le gouvernement de Sa Majesté, l'armée irlandaise, l'armée du Roi. Le jour où George V voudrait ouvrir en personne un Parlement irlandais à Dublin, vous verriez le drapeau noir à toutes les fenêtres. Votre traité n'est qu'une capitulation, comme l'Irlande n'en a pas vu depuis Henri II. L'acte d'Union de 1800 lui-même nous avait été imposé par le dol et la force. Et c'est à notre génération que serait réservée l'humiliation de voter elle-même sa déchéance en signant un document « ignoble »! Pour Dieu, ne rivons pas nous-mêmes nos chaînes, ne ruinons pas les fondations morales sur lesquelles repose notre droit à la liberté. Si vous cédez, tous les bénéfices acquis seront perdus, tous les sacrifices faits auront été vains : les générations à venir vous maudiront! Ne vendons pas pour un plat de lentilles notre droit d'aînesse, et pour quelques avantages matériels ce droit à l'indépendance qui est l'honneur de notre pays. Nous avons prêté serment à la République irlandaise : soyons-lui fidèles. Soyons loyaux envers nos frères qui sont morts pour elle. Plutôt aller en esclavage jusqu'à ce qu'il plaise au Dieu tout-puissant d'abattre nos tyrans! Vive la République d'Irlande! »

Voici maintenant l'autre voix, celle de M. Griffith et des partisans du traité : après la voix du défi et de la passion, c'est celle de la saine raison, du bon sens et de la modération dans l'appréciation du possible et la conscience des responsabilités. C'est comme un Thomas Davis qui parlerait après un John Mitchel. « Ne nous leurrons pas : la République n'est pas, elle ne peut pas être actuellement; elle représente peut-être l'idéal, mais l'idéal irréalisable. Elle n'a à vrai dire pas de base historique chez nous. Ce que nous avons toujours revendiqué, ce

n'est pas un symbole ou une abstraction, c'est notre libération, quelle qu'en soit la formule : si la République (*Poblacht*) a été le cri de guerre des insurgés de 1916, l'Irlande s'est depuis 1919 déclarée elle-même État Libre (*Saorstat*). Réclamer aujourd'hui la République, c'est vouloir l'impossible, c'est nous vouer tôt ou tard à une guerre fatale et nous aliéner toutes les sympathies de l'étranger. Du jour où M. de Valera a accepté de négocier avec l'Angleterre, personne n'a pu ignorer qu'un compromis était inévitable, et c'est pour effectuer ce compromis que nous avons envoyé à Londres des négociateurs : ceux-ci ont serré au plus près les grands intérêts de la patrie et arraché à l'Angleterre tout ce qu'il était humainement possible de tirer d'elle; ils ont en tout cas rapporté intact le drapeau d'Erin. Comme tous les compromis, le traité a ses défauts, mais il est acceptable et honorable pour la nation. Il lui donne la paix avec l'honneur, il rend le pays à lui-même. Pour la première fois, l'Irlande se fait reconnaître par l'Angleterre comme une nation. Elle n'acquiert pas toutes les libertés, elle conquiert du moins les libertés essentielles, les attributs effectifs de la souveraineté, tout ce pourquoi nos ancêtres ont lutté et sont morts : le reste viendra par surcroît, par l'évolution naturelle des choses et le libre exercice de nos nouveaux pouvoirs. Dès à présent, elle devient maîtresse d'elle-même, libre de modeler sa vie à sa guise dans tous les ordres d'idées : c'est l'Irlande aux Irlandais. Que l'Angleterre garde chez nous certains droits en temps de guerre, droits qu'elle prendrait, si elle ne les avait pas, il n'y a pas là marque de vasselage, mais réserve transitoire. Et de ce que nos libertés sont assimilées à celles des Dominions, il n'en découle pas que nous restions sous la domination britannique, car il y a beau temps que les Dominions jouissent *de facto* d'une véritable souveraineté, laquelle a trouvé naguère sa formule dans l' « égalité de statut. » Tous sont aujourd'hui intéressés à la préservation de nos libertés, qui sont les leurs, et tandis que l'indépendance, pour une petite nation faible et isolée, n'est d'ordinaire qu'une vaine apparence, un trompe-l'œil, notre association avec ces pays largement peuplés d'Irlandais nous sera une précieuse et puissante garantie, vis à vis de l'Angleterre comme de l'étranger. Voyons les choses comme elles sont, et non comme elles devraient être; tenons-nous fermes à ce que nous avons gagné, sans lâcher la proie pour l'ombre. Est-ce que d'ailleurs

nous abandonnons l'idéal de l'indépendance absolue ? Non pas. Si le traité ne nous donne pas la liberté totale à laquelle toutes les nations ont le droit d'aspirer, il nous donne la liberté de travailler à la gagner. Le traité n'est pas plus *final* que nous ne sommes la dernière génération d'Irlandais sur terre. Mais en attendant, l'Irlande ne peut continuer de vivre toujours en guerre avec l'Angleterre. La génération présente a assez souffert : aux suivantes à compléter l'œuvre. Il serait coupable et vain de condamner au martyre, en vue d'un but irréalisable, des hommes qui ont déjà subi tant d'épreuves, et avec une abnégation qui mérite sa récompense. Et si vous doutez encore de la réalité de notre victoire, regardez autour de vous : les soldats anglais s'en vont, nous restons maîtres du champ de bataille ! Vive l'État Libre d'Irlande ! »

Les deux thèses se heurtent ainsi avec violence, et entre les adeptes de l'une et de l'autre la lutte est ardente et frénétique. Nulle conciliation possible. Parmi les intransigeants, au-dessus des personnages de second plan tels que Cathal Brugha, Liam Mellowes, Austin Stack ou Erskine Childers, se dresse la figure impérieuse de Eamon de Valera : très grand, une petite tête étroite au profil tranchant comme sa parole, la face glabre, ridée, les traits tourmentés comme son esprit même, des yeux de flamme, un grand charme personnel, avec une éloquence vibrante qui électrise les foules; un pur sophiste d'ailleurs, un Saint-Just mystique, le plus fertile et le plus cynique des casuistes, dont on sait d'avance qu'il ne se déclarera jamais satisfait par rien ni personne. Du côté des partisans du traité, voici le « forgeron de Ballinalee, » le commandant Mac Keon, qui fut pris et condamné à mort par les Anglais; le fameux R. Mulcahy, chef d'état-major de l'armée irlandaise; Kevin O'Higgins, petit-fils du poète T.-D. Sullivan; le professeur Hayes, et son confrère Eoin Mac Neill, un des premiers celtisants d'aujourd'hui, qui, enfermé dans la prison de Portland, se vit un jour, sur un signe de Valera, acclamé par les autres détenus irlandais, au grand étonnement des gardiens; George Gavan Duffy, petit-fils du célèbre Gavan Duffy de 1848 et ex-représentant de l'Irlande à Paris. Mais tous s'effacent devant les deux fortes personnalités de Griffith et de Collins : Michael Collins, le héros populaire et déjà légendaire de la guérilla, grand et fort, quasi herculéen de stature, avec une grosse tête

massive et une large figure rieuse; Arthur Griffith, petit et carré, solide et froid, impassible et abrupt, esprit organisateur et réalisateur, un *self made man*, lui aussi, mais à qui l'âge a donné, avec l'expérience, l'autorité.

Griffith parle en dernier, et le 7 janvier 1922 on vote enfin. le traité est approuvé par la *Dail*, mais à une très faible majorité, 64 voix contre 57. L'émotion est intense. Valera se lève : « Voici mon dernier mot. Nous avons derrière nous un passé glorieux, quatre ans de discipline magnifique devant le monde qui nous regardait. Et maintenant... » Sa voix s'étrangle, il s'effondre brisé. Deux jours après, il est remplacé par Griffith dans les fonctions de Président, au milieu des vociférations et vitupérations des irréductibles. Griffith forme alors, sous l'autorité de la *Dail*, un nouvel « Exécutif, » aux côtés duquel se constitue un « Gouvernement provisoire, » avec Collins pour chef, spécialement chargé de l'exécution du traité jusqu'au vote de la constitution et à l'établissement effectif du nouveau statut.

IV

Lourde est la tâche des hommes qui prennent le pouvoir en cette heure de trouble et de transition. Tout de suite et loyalement, l'Angleterre exécute sa part du traité. Elle relâche tous les prisonniers de guerre irlandais : amnistie générale. Elle rappelle les *Black and Tans*, de sinistre mémoire. L'armée britannique évacue l'Ile verte, où elle tenait garnison depuis sept cent cinquante ans. Le « Château, » centre et symbole de la domination anglaise, est remis aux mains du Gouvernement provisoire, et peu à peu celui-ci entre en possession de tous les services civils, administratifs, judiciaires, financiers : c'est la fin du Gouvernement britannique en Irlande. Joie et fierté pour Erin, mais quelle charge pour le pouvoir nouveau qui doit poser les fondations de l'État libre ! Tout est à faire, ou à refaire. Entre le salut et le chaos, il n'y a que sa faible autorité. Et le malheur veut qu'il souffre lui-même de débilité congénitale. Sa dualité lui nuit. Pouvoir exécutif de la *Dail*, il n'a à la *Dail* qu'une majorité étroite et précaire. Gouvernement provisoire selon le traité, le fait même qu'il a l'estampille et l'appui de l'Angleterre le dessert. Griffith à part, il ne comprend guère que

des hommes très jeunes, la plupart sans culture première, sans expérience ni tradition, pleins de confiance en soi comme d'illusions : « des amateurs incompétents, » disent-ils modestement d'eux-mêmes. Ex-extrémistes d'ailleurs, radicaux de tendances, portés à faire table rase du passé, ils tiennent en suspicion tous les dirigeants d'autrefois, et leur sont à eux-mêmes suspects. Néanmoins, étant l'autorité régulière, ils ont plus ou moins pour eux tout ce qui tient à un ordre établi, les commerçants, les fermiers, la portion la plus assise des masses, l'épiscopat et la majorité du clergé, une partie même des anciens unionistes qui désirent travailler à reconstruire le pays; ils ont jusqu'à un certain point les travaillistes, la majorité des Irlandais-Américains, voire même les ex-fenians d'orthodoxe tradition, prêts à coopérer avec eux comme ils ont fait autrefois avec Parnell. Mais il leur manque le soutien d'une forte opinion moyenne. Et surtout, issus de la violence, ils sont mal placés pour la combattre.

Or la violence ne désarme pas. La violence banale d'abord, la criminalité dite de droit commun. Legs des temps tragiques, de la terreur : une tourbe d'énergumènes, de *gunmen*, d'aventuriers ou de professionnels du crime, vit sur le pays de désordres et de dépouilles. L'autorité anglaise n'est plus, l'autorité irlandaise n'est pas encore : l'anarchie spontanée se lève dans l'interrègne. *Raids* à main armée, figure masquée, sur les banques, les magasins, les bureaux de poste, les habitations privées; vols d'espèces, de marchandises, d'objets précieux; vols d'autos au jour la journée; pillage de trains, de gares; incendies de fermes, de châteaux; enlèvements, assassinats; dans l'Ouest la guerre agraire, comme au temps du *no-rent*, destructions de clôtures, de récoltes, enlèvements de bétail, saisies de terres par force; çà et là enfin, le drapeau rouge se déploie et les ouvriers de telle ou telle entreprise se mettent en possession des usines. La démoralisation a gagné la jeunesse : on voit garçons et filles porter révolver. La misère grandit, et avec elle l'agitation. En janvier 1922, il y a 130 000 chômeurs, un million d'acres de terres en friche, 20 000 ouvriers agricoles sans emploi. Le désordre règne en maître, l'insécurité est partout.

Politiquement, les divisions se creusent, et dans tout le pays la lutte s'exaspère entre les partisans et les adversaires du traité. Ces derniers, les irréductibles, refusent de reconnaître le vote

de la *Dail*. Ils ont eu contre eux la majorité dans l'assemblée, ils devraient en conscience se soumettre : au lieu de cela, — et c'est ici que commence leur culpabilité morale autant que sociale, — ils se rebellent et, Montagnards contre Girondins, ils engagent une violente campagne contre le Gouvernement et contre le traité. Qui sont-ils? Ils ne constituent pas une classe, ils viennent de tous les milieux, ils ne sont pas séparés de leurs adversaires dans le pays par une coupure verticale, mais par une ligne de démarcation horizontale. Ce sont les jeunes, voire les très jeunes; les fanatiques, nourris d'utopies, inspirés par « cette foi qui confond la lâche raison, » comme dit un jour de Valera, ou qui pensent avec Liam Mellowes que « les vies d'hommes ne sont rien, que l'existence même de la Nation n'est rien, que la République est tout; » les esprits hantés par la recherche de l'absolu, les cœurs obsédés par la haine de l'Angleterre; ajoutez tous les déçus de la guerre ou de la politique, avec l'inévitable cortège de gens sans foi ni loi qui exploitent le malaise social à leur profit. Faibles par le nombre, ils sont forts en tant qu'élément révolutionnaire, étant violents et sans scrupules. Ils sont forts aussi du fait que beaucoup, parmi ceux qu'ils combattent, ont au fond le même idéal qu'eux, celui de l'indépendance totale, et ne diffèrent d'eux que quant au choix de l'heure et des moyens. Bien des gens de sens rassis, d'expérience, cultivés, des prêtres, des religieux même, font montre à leur égard, au début du moins, d'une étrange et dangereuse indulgence, comme s'ils n'étaient pas fâchés de voir se créer une minorité de protestataires qui servirait de réserve politique pour le cas d'un retour offensif de l'Angleterre.

La ratification du traité par la *Dail*, à entendre les irréductibles, était illégale et *ultra vires*; la *Dail*, ayant prêté serment à la République, n'avait pas le droit d'abolir la République, laquelle subsiste et subsistera jusqu'au jour où le peuple, décidant librement, dira qu'il n'en veut plus. Le Gouvernement provisoire, né du traité, est sans droit, tel un usurpateur. D'ailleurs toute consultation populaire qui approuverait le traité est d'avance déclarée nulle, comme trahissant l'expression libre de la volonté nationale : « nul être humain, dit un jour de Valera, ne saurait préférer l'état de dépendance à l'état d'indépendance, si ce n'est sous l'influence d'une pression qui vicie son consentement. » Il ne peut y avoir en Irlande de gouvernement stable qu'un gou-

vernement républicain. Le traité n'apporte pas à l'Irlande la paix, mais les pires calamités. Légitime est la résistance : « il est des droits qu'une minorité peut soutenir à juste titre et même par les armes contre la majorité, et de ce nombre est le droit de défendre et de préserver, pour nous et pour ceux qui viendront après nous, le précieux héritage d'un peuple libre qui n'a jamais rien aliéné volontairement de son territoire ni de son indépendance. »

Ainsi, ce n'est pas une opposition constitutionnelle qui s'élève en face du parti au pouvoir, c'est une bataille qu'on engage contre le Gouvernement provisoire pour le renverser, comme on a renversé et chassé le Gouvernement britannique. Ce n'est plus contre l'étranger, c'est contre la nation même qu'on organise la lutte. Liberté, démocratie, ne comptent plus devant la volonté d'un petit nombre : pure conception jacobine. On veut rendre le gouvernement impossible; on le discrédite, on paralyse son action, on incite les autorités locales à lui refuser obéissance. On brime la presse, on saisit les journaux adverses, on saccage leur matériel, celui du *Freeman* entre autres. On menace les partisans du traité, les chefs du Gouvernement provisoire. On entrave les réunions publiques, on empêche les orateurs de se faire entendre, on intimide la foule par des coups de feu, on brûle les estrades, on bloque les voies d'accès pour faire le vide; à Sligo, en avril, on prétend interdire au président Griffith de parler. On vole les registres électoraux, les livres du fisc, les dossiers judiciaires. Loin de condamner cette campagne révolutionnaire, M. de Valera prône la violence, il la sollicite : « En avant, vous tous, l'Irlande est à vous, prenez-la. » Il prédit que la nation ne trouvera la liberté que dans le sang de ses fils. Il annonce et appelle la guerre civile, laquelle se prépare ouvertement.

Très vite en effet la rébellion, de la politique, a gagné l'armée. Çà et là, d'abord, il y eut des mutineries, des « conseils de soldats, » des *pronunciamientos* ; puis une partie de l'armée, la plus avancée, se sépare du gros des « réguliers, » répudie la *Dail* et le Gouvernement, entre en lutte contre l'autorité établie et contre les troupes restées fidèles. Isolées d'abord, les bandes révoltées, dans le Sud et dans l'Ouest, autour de Dublin, et sur les confins de l'Ulster, se rangent peu à peu, plus ou moins, sous l'obéissance d'un « quartier général » dissident

qui s'établit à Dublin, au Palais de Justice, dont possession est prise par un coup de main le vendredi saint de 1922. Là, une « junte » militaire, l' « Exécutif » du « Conseil de l'armée, » prétend s'ériger en pouvoir souverain ; le chef en est un ex-officier de l'État-major régulier, Roderick (ou Rory) O'Connor. Il y a des temps, disent-ils, où il incombe à l'armée, gardienne de l'honneur national, de sauver le pays, fût-ce malgré lui. Un peuple n'a pas le droit de se nuire ou de se détruire par lâcheté, et « en temps de crise le droit de diriger le pays n'appartient pas seulement au Gouvernement, mais encore à toute autorité qui interprète *justement* les traditions, les aspirations nationales et met en œuvre les moyens les meilleurs pour assurer le salut de la nation. » La force est justifiée, selon M. de Valera, si l'armée peut ainsi sauver le peuple des calamités qui fatalement suivraient l'acceptation du traité : quand il se trompe, ce serait le trahir que de ne pas l'empêcher de se tromper.

De pareils sophismes ont de tout temps servi de prétexte aux factieux. Au vrai, c'est la révolution armée qui s'installe, c'est la dictature du révolver. Les rebelles débauchent ou arrêtent les soldats ou officiers de l'armée loyale, saisissent armes et matériel, explosifs et munitions, attaquent par surprise les casernes, les édifices publics, les bâtiments qui dans les villes font points stratégiques en vue d'une guerre de rues, occupent les gares, coupent les voies de communication, isolant ainsi des régions entières, prennent par force vivres et marchandises chez les commerçants, argent comptant dans les banques et bureaux de poste (le 1[er] mai, ils volent ainsi 50000 livres sterling dans les succursales de la Banque d'Irlande). Telles et telles villes, à tour de rôle, passent au pouvoir des irréguliers, qui y vivent en pays conquis. Ailleurs ils passent des nuits à tirailler pour harasser le moral de la population par la tension, la menace perpétuelle. Et puis, par des attentats dirigés contre des militaires britanniques, contre des protestants, des unionistes, on cherche à provoquer l'Angleterre pour l'obliger à recommencer la guerre en Irlande, à la faveur de quoi la minorité irréductible reprendrait la haute main sur le pays. Et de même à l'égard du gouvernement de Belfast : on saisit, on pille les marchandises, les valeurs, les trains venant des six comtés, les propriétés appartenant aux Orangistes, tandis que sur la bordure de l'Ulster les bandes armées se livrent à des coups de main,

des incendies, des *raids*, tout cela sous le prétexte apparent de riposter aux pogroms de Belfast, mais bien plutôt pour provoquer l'Orangisme, par une savante combinaison du boycottage économique et de la guérilla de frontières, et par delà l'Orangisme, l'ennemie héréditaire, Albion.

Pendant plusieurs mois la guerre civile couve ainsi, menaçante. De part et d'autre on parade, on fait le coup de feu, mais l'effusion de sang reste minime ; on hésite à déchaîner le carnage. La tragédie s'accompagne de comédie, et le burlesque tient encore le pas sur le drame. Les forces régulières se défendent plus qu'elles ne ripostent. Le Gouvernement ne se décide pas à répondre aux coups par les coups. Il a mésestimé au début l'influence, la nocivité des rebelles ; il croit encore que le temps travaille en sa faveur, et il temporise, sûr pourtant d'avoir pour lui la majorité du pays. Il est craintif dans l'exercice de l'autorité, parce que l'autorité, sous les Anglais, avait en Erin trop mauvais renom. Il ne veut pas inaugurer la liberté irlandaise par le glaive, il redoute de faire des « martyrs, » et prétend vaincre par la patience, la modération, la force morale, comptant que le pays, éclairé et irrité par les violences républicaines, finira par réagir de lui-même : l'éducation politique par la rébellion!

Et surtout il a en lui cette faiblesse de n'être que « provisoire, » en attendant la ratification définitive du traité par le peuple. Il lui faut donc au plus tôt des élections, que les rebelles, conscients de ce qu'elles leur feront perdre, s'obstinent à refuser ou s'apprêtent à saboter. Enfin, en mai 1922, Collins arrive à conclure avec de Valera un arrangement en vue d'un appel au pays : sans interdire les candidatures indépendantes ou isolées, on présentera au corps électoral une liste commune de candidats officiels où partisans et adversaires du traité figureront en même nombre que dans la *Dail* actuelle. Les élections ont lieu sur cette base en juin, et malgré cette « coalition » favorable aux irréductibles, malgré la pression violente exercée par eux sur les électeurs, ils subissent comme il était prévu une grosse défaite : sur 126 élus ils ne sont que 36. Si la politique d'atermoiements de Griffith et de Collins a été néfaste pour la cause de l'ordre, elle leur a du moins permis de procéder, malgré l'opposition des républicains, à une consultation populaire, qui donne une belle majorité et une nouvelle autorité au Gouvernement provisoire, au parti de la paix et du traité.

V

Voilà donc enfin qu'après la *Dail* le peuple lui-même s'est prononcé, par un verdict inattaquable, pour l'acceptation du traité et contre les agissements révolutionnaires des irréductibles. Ceux-ci ont joué devant le pays leur dernière carte légale, ils ont perdu la partie, ils n'ont plus qu'à se soumettre. Or c'est justement ce qu'ils ne veulent pas, ce qu'ils ne peuvent plus faire : la folie de violence qui les tient ne les lâche plus. Ils sont engagés trop à fond; les ponts sont coupés derrière eux. Comme ils ont en janvier refusé d'accepter la décision de la *Dail*, ils refusent maintenant d'accepter celle du corps électoral. De son côté, le Gouvernement n'a plus d'excuse pour temporiser; sous peine de manquer à son plus élémentaire devoir, il doit rétablir l'ordre et faire respecter la volonté du peuple. Le Gouvernement britannique ne manque d'ailleurs pas de lui signifier que, pour le respect du traité, il faut qu'il mette les républicains à la raison. A Dublin, le 28 juin, après dues sommations, les troupes régulières attaquent le Palais de Justice, centre des forces révolutionnaires, puis tous les points occupés par les irréguliers, notamment dans O'Connell street. Pendant huit jours, c'est la bataille dans la capitale, la guerre de rue à rue et de maison à maison, le cheminement dans les sous-sols et la fusillade sur les toits. Force finit par rester à la loi; les rebelles dublinois, Rory O'Connor en tête, se rendent; Cathal Brugha est tué; la semaine a coûté 65 tués et 270 blessés, dont beaucoup parmi les civils; il y a 700 prisonniers, 25 immeubles détruits et pour 5 millions de livres de dégâts matériels. De Dublin, la guerre se transporte dans les provinces, surtout dans le Sud-Ouest où les troupes républicaines sont peu à peu refoulées et chassées, non sans vive résistance, de tous les centres urbains qu'elles occupaient, Limerick, Waterford, Cashel, Tipperary, Cork, de sorte que vers la mi-août, l'armée rebelle peut sembler militairement vaincue, au moment même où l'autorité régulière se voit affaiblie par un double deuil, la mort de Griffith, qui succombe à une maladie de cœur, et celle de Collins, assassiné par les irréductibles.

Mais la rébellion ne s'éteint pas pour cela. La guerre se transforme en guérilla. Tous les moyens d'attaque ou de résis-

tance employés en 1920-1921 par l'armée irlandaise contre les troupes britanniques, on les voit maintenant employés contre les forces régulières et l'autorité nationale par de petites bandes insaisissables de républicains qui, confondus dans la population civile, ou cachés dans les montagnes, se réunissent pour faire leur coup, et, le coup fait, se disloquent : surprises et coups de mains, embuscades, attaques de détachements ou de convois, meurtres de militaires isolés, petites batailles locales déclenchées à l'improviste, *raids* sur bâtiments militaires ou administratifs, sur maisons privées ou châteaux, avec incendie ou destruction par explosifs, fusillade dans les rues, de jour ou de nuit, avec accompagnement de grenades, — certaines nuits, à Dublin, il y a ainsi attaque par les républicains sur huit ou dix points différents. — Ils tirent à l'occasion sur les passants, sur les autos qui circulent. Ils menacent ou mettent à mal les journaux, et aussi les journalistes. Ils détruisent systématiquement les chemins de fer dans le Sud irlandais; certaines lignes sont ainsi démantelées pièce à pièce. Chaque jour ils font sauter un train, ou l'incendient après l'avoir pillé; ou bien ils le lancent sur une voie de garage, sur un pont rompu où il s'abîme, ou mieux encore à la rencontre d'un autre train montant. Ils terrorisent les habitants, pillent leurs biens, les forcent à travailler pour eux ou à s'enrôler parmi eux. Par proclamations ils prétendent interdire à la population d'obéir au Gouvernement régulier, de prêter serment, de payer l'impôt.

Puissants et redoutés dans certains comtés du Sud-Ouest, ils en tiennent d'autres sous la menace constante de leurs incursions inopinées. Ils ne reculent pas devant les pires excès. Comme autrefois, on trouve sur le bord des routes des cadavres avec ce papier épinglé : « Espion. Armée républicaine. » Un Anglais, conducteur d'auto, qui a commis le crime de conduire Collins dans sa voiture, est enlevé de chez lui par des hommes masqués et tué. On commence à voir dans les villes des jeunes filles maniant les bombes. A Dublin, en plein jour, des automobilistes s'arrêtent dans un endroit peu fréquenté, sortent de leur voiture deux hommes qui se débattent, les collent contre un mur et les exécutent à coups de révolver. A Gort, près de Galway, lors des funérailles d'un soldat régulier tué dans une embuscade, ils ouvrent le feu sur le cortège et tuent un officier de l'assistance. Dernièrement ils font une descente dans un

village du comté de Cavan, brûlent cinq à six maisons et tuent deux civils : opération tout à fait dans le goût des *Black and Tans* d'autrefois. N'est-ce pas le cas de dire : « Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! »

Difficile est la lutte contre cette guérilla : les Anglais s'en sont aperçu naguère. Ils avaient à la vérité contre eux en ce temps-là toute la masse du pays, laquelle semble bien être aujourd'hui pour l'ordre et la paix. Mais tout hostile qu'elle soit aux irréductibles, elle ne réagit pas devant leurs excès; terrorisée, elle laisse faire. Les rebelles trouvent bien des complicités, patentes ou cachées, dans la population : c'est un fait caractéristique à cet égard que la municipalité de Dublin paie demi-traitement à tous ceux de ses employés qui, ayant combattu avec les républicains, ont été pris et internés par l'autorité régulière. Celle-ci n'est d'ailleurs pas toujours bien inspirée dans son action politique ; souvent arbitraire et maladroite, elle déconcerte ou mécontente parfois ses plus chauds partisans. Elle n'a comme troupes fidèles qu'à peine la moitié du nombre des soldats qu'entretenait, il y a deux ans, le Gouvernement britannique en Irlande : troupes mal instruites, peu disciplinées, insuffisamment encadrées, que les chefs n'ont pas toujours en mains et qui, hommes ou officiers, font parfois montre d'une fâcheuse complaisance à l'égard des républicains ; certain jour il a fallu passer par les armes quatre hommes qui, après avoir passé aux rebelles, avaient été repris par les réguliers. N'est-il pas étrange qu'au cours des nombreux attentats commis par les républicains à Dublin, les coupables ne soient presque jamais pris, ou bien qu'en janvier dernier, les républicains aient pu incendier la gare de Sligo sans être inquiétés, alors qu'il y avait cinq cents hommes des forces gouvernementales dans la ville ? Quoi qu'il en soit, le Gouvernement est parvenu à faire prisonniers un bon nombre de rebelles, qu'il détient jusqu'à nouvel ordre dans des prisons, des camps, des bateaux. Par deux fois il a offert une amnistie aux combattants républicains, à la condition que ceux-ci renoncent à la lutte, rendent leurs armes et restituent les biens volés par eux : le résultat ne s'est guère montré satisfaisant. En octobre, il a créé, d'accord avec la *Dail*, des tribunaux militaires qui jugent sommairement et peuvent condamner à la peine de mort non seulement les rebelles coupables de crimes, mais encore ceux qui auraient été trouvés en

possession d'armes ou d'explosifs, ou d'uniformes militaires, de documents d'État; pour les menaces de mort, pour l'assistance prêtée aux évasions, c'est la servitude pénale. Dès le mois de novembre, a commencé la série rouge : Erskine Childers est passé par les armes l'un des premiers, puis Rory O'Connor, Liam Mellowes, etc. ; à la fin de janvier on comptait une cinquantaine d'exécutions capitales qui, si justifiées qu'elles fussent par la nécessité de sauver le pays de la guerre civile, n'ont pas laissé parfois de prendre un peu, à la faveur des circonstances, l'aspect de représailles.

Loin de mâter les rebelles, cette répression tardive, à la fois faible et rigoureuse, en tout cas inopérante, les surexcite et les exaspère. De Valera se fait nommer par ses partisans Président (*in partibus*) de la République, et forme un soi-disant Gouvernement républicain ; en réalité, il y a longtemps qu'il est débordé par les plus violents et que le vrai pouvoir révolutionnaire est aux mains des bandes armées, commandées par des meneurs locaux, avec quelques chefs plus en vue comme Liam Lynch. Les attentats, plus affreux que jamais, visent spécialement les ministres, députés et sénateurs, et leurs familles, ainsi que de simples particuliers favorables à l'État Libre : tous sont menacés, quelques-uns sont assassinés, beaucoup voient leurs maisons incendiées, de même qu'on saccage et on brûle nombre de résidences appartenant à d'anciens unionistes. Il y a une méthode dans cette criminelle folie! Ajoutons que sous le drapeau républicain sévit aussi le pur et simple banditisme. Il y a chez les rebelles des convaincus qui, croyant voir toujours la main des Anglais derrière le *saorstat*, voient rouge; il y a de purs révolutionnaires pour qui, comme pour Mazzini, « la tempête est le pilote ; » il y a aussi des gens sans aveu, de vulgaires malfaiteurs, des *desperadoes* qui tuent ou brûlent pour piller. Entre certains chefs de bandes et des bandits de grand chemin, la différence, dit-on, serait parfois minime. De leurs excès les chefs irréductibles sont bon gré mal gré complices, et la cause républicaine porte elle-même la responsabilité. « Il est des choses qu'on ne doit pas faire, même pour sauver son pays, » disait un jour le vieux fenian John O'Leary, qui pourtant avait subi pour son compte vingt ans de servitude pénale dans les prisons britanniques. C'est ce qu'ont oublié les rebelles irlandais de l'heure présente. La lutte pour la république a dégé-

néré en une sorte de folie sanguinaire, un vertige de crimes, de destructions, de vengeances personnelles qui déshonorent un parti. Sur le noyau, peu nombreux relativement, de rebelles qui restent en campagne, le clergé, dont la force modératrice était autrefois si puissante en Erin, — elle l'est notablement moins depuis l'avènement du *Sinn Fein,* — a perdu toute influence ; à une récente lettre pastorale de l'Épiscopat condamnant la rébellion et décrétant d'excommunication ceux qui s'y livrent, ils font une réponse aussi ironique qu'insolente Aucun espoir de les amener à résipiscence, ils ne céderont qu'à la force, et, jusqu'à ce que la force ait eu raison d'eux, ils continueront à ruiner moralement et matériellement leur patrie et à assassiner leurs frères avec le plus parfait mépris de la vie des hommes. Périsse l'Irlande plutôt que la république !

VI

Finis Hiberniæ : si le secours n'arrive à la dernière heure, de Dieu ou des hommes, c'en est fait de l'Irlande, qui ne sera bientôt plus qu'une terre de mort et de misère. Le désastre est d'autant plus accablant que l'occasion perdue avait pu sembler plus belle. A quoi aura servi un traité dont les conditions somme toute très favorables auraient dû satisfaire, au moins pour le présent, les plus patriotes? A quoi servira que, depuis le mois de décembre dernier, l'État Libre ait pris officiellement naissance? Après la ratification du traité, une constitution très démocratique a en effet été votée par la *Dail* et approuvée par le Parlement britannique; Chambre et Sénat sont entrés en fonctions ; le président Cosgrave, successeur d'Arthur Griffith, a formé son ministère, et, comme gouverneur général du nouveau Dominion, le Gouvernement de Londres a eu l'adresse de choisir, au lieu d'un duc et pair, d'un grand personnage anglais, un Irlandais nationaliste, mêlé depuis quarante ans à la vie politique de son pays, et qui ne cache pas ses sympathies pour le *Sinn Fein,* M. Timothy Healy. Voilà donc la liberté irlandaise consacrée par la loi, et la voie ouverte à une ère de paix, de progrès et de prospérité. Pourquoi faut-il que, par l'acharnement d'un petit nombre dans l'utopie et dans le crime, l'Irlande, après avoir touché le but, retombe dans le néant ? Elle sombre dans l'anarchie. C'est comme l'agonie, le lent suicide d'Erin.

Lamentable conclusion du drame irlandais! Voudra-t-on, avec certaines âmes religieuses, gardiennes des traditions « missionnaires » qui, depuis les premiers siècles, ont illustré l'Ile des Saints et des Docteurs, lui donner une interprétation mystique, y voir comme une « folie de la Croix, » et dire que cette suprême épreuve était nécessaire pour amener les Irlandais à entendre la vérité, à comprendre la volonté de Dieu sur la nation? « Les Irlandais, peuple d'éternité, se débattent pour devenir une nation du temps; ils seront broyés jusqu'à ce qu'ils aient appris à regarder au-dessus d'eux, à recevoir la pleine lumière et à reconnaître leur véritable vocation. » Ou bien, au pôle opposé du monde des idées, écoutera-t-on la thèse positive et réaliste des Anglais qui tiennent les Irlandais pour une race inférieure, et soutiennent qu'il n'y a que la force, — s'entend la force britannique, — pour les empêcher de se détruire entre eux? Celtes, ils sont par nature turbulents et indisciplinés, épris d'agitation, de désordre et de querelles; ils ont la dissension dans le sang : « mettez un Irlandais à la broche, vous en trouverez toujours un autre pour la tourner; » incapables de se soumettre à un pouvoir régulier, ils sont plus incapables encore de se gouverner par eux-mêmes. Nous ne croyons pas beaucoup, quant à nous, à cette prétendue fatalité ethnique, à cette « double dose de péché originel, » comme disait ironiquement Gladstone, dont seraient affligés pour jamais les enfants d'Erin. Le passé doit servir ici à éclairer le présent. Pendant des siècles, l'Angleterre a tout fait, par application de la politique du *divide ut imperes*, pour entretenir les divisions parmi les Irlandais; pendant des siècles, par l'oppression et la persécution, elle leur a inculqué cette conviction que l'ordre et la loi ne sont qu'une tyrannie indigne de respect, que leur ennemi, c'est leur maître, c'est l'autorité; pendant des siècles elle les a régis malgré eux sans leur permettre de faire l'apprentissage du gouvernement, de se créer une classe de gouvernants, de se donner, avec l'expérience des affaires, le sentiment de la responsabilité. Quoi d'étonnant à ce qu'ils manquent maintenant de cet esprit politique que Platon déclarait nécessaire à la république? Les peuples longtemps opprimés ne perdent-ils pas à la longue la faculté de se gouverner eux-mêmes? Loin d'être le résultat de l'autonomie nouvellement acquise, le désordre irlandais semble bien plutôt être celui du refus prolongé de cette autonomie. Concédée à

temps et librement, l'émancipation aurait pu donner la paix et la vie à l'Irlande : mais l'Angleterre a trop tardé ; à la dernière heure, en 1914, elle reprenait encore la promesse donnée, et bientôt ses *Black and Tans* allaient répandre dans l'Ile sœur le crime et la terreur et développer tous les germes de démoralisation, tous les ferments d'exaspération. Ce que nous voyons aujourd'hui en Irlande, c'est, pour une bonne part, la conséquence de la politique égoïste et tyrannique qui a été pendant des générations celle de l'Angleterre vis à vis de l'Irlande.

C'est aussi la conséquence de l'Extrémisme. Les temps, en maints pays, sont à la violence. En Italie, en Allemagne, en Orient, à des degrés divers, elle sévit. Parfois elle réussit. Le monde, dit-on, lui appartient; rien dans l'histoire ne se fait que par elle, car elle seule peut rompre le cercle fatal, la chaîne des intérêts, des préjugés, des habitudes. Nous ne croyons pas qu'elle doive être condamnée partout et toujours. Mais si la terre, comme le ciel, souffre violence, encore faut-il qu'elle soit légitime, c'est-à-dire fondée sur le droit, qui la justifie, et sur la nécessité, qui ne laisse aucune autre issue. Sans quoi elle porte sa peine à sa suite, et ce qu'elle fonde ne dure pas. Est-elle passion au lieu d'être raison? Alors l'expérience prouve qu'on ne fait pas à cette passion sa part; comme toutes les passions, elle devient tyrannique et exclusive, elle vous tient, vous mène où elle veut et se retourne un jour contre vous; tout se paie à la fin : « l'ordre se venge. » — Il s'est terriblement vengé depuis deux ans en Irlande! — Ce qu'il y a de tragique dans le « cas » d'Erin, dans l'histoire des origines de l'Extrémisme, telles que nous avons essayé de les retracer, c'est que sa responsabilité n'a pas été entière, c'est qu'elle a été jetée en dehors des voies constitutionnelles, d'abord par l'exemple et la menace des Orangistes, qui les premiers, dès 1913, ont fait entendre l'appel aux armes, puis par le refus de l'Angleterre de lui concéder le *home rule* promis et voté, enfin par la coercition qui suivit, par toutes les vèxations et persécutions britanniques. L'Irlande nationale a de ce chef une large excuse, et elle paie aujourd'hui pour une faute qui n'est pas entièrement la sienne. Mais qu'il y ait eu faute et qu'elle ait elle-même sa part de responsabilité dans la faute, cela ne nous paraît pas niable. Car elle avait, après 1914, une autre voie ouverte que celle de la violence. Si elle avait continué, comme elle avait commencé, à faire noblement son

devoir dans la Grande guerre, si elle l'avait fait jusqu'au bout, elle aurait, par son bon droit comme par l'héroïsme de ses enfants, obligé l'Angleterre à lui rendre justice; ayant été toute à la peine, elle aurait été aussi toute à l'honneur, et elle se verrait aujourd'hui en meilleure posture morale et politique vis à vis d'elle-même comme vis à vis du monde. Au lieu de cela, dès 1915, cœur et persévérance lui manquant, elle s'est repliée sur elle-même, dans une vue étroite et égoïste des choses, elle s'est laissé leurrer par une grossière illusion d'optique dans l'interprétation des grands événements européens dont elle n'avait pas le droit de se dégager.

Abîmée dans le spectacle de ses plaies ouvertes et de ses droits violés, oubliant que la liberté n'est pas un but, mais un moyen, elle a fini, faute de sang-froid, de maîtrise de soi, — il faut être fort pour être modéré, — par céder aux violents et se livrer à l'Extrémisme. Et l'Extrémisme, dès lors, portait en lui-même sa fatalité; nous voyons maintenant ce qu'ont été ses effets. Il a permis aux Irlandais de jeter dehors les Anglais, mais il a jeté ensuite, comme par un choc en retour, les Irlandais les uns contre les autres. Pour conquérir sa liberté, l'Irlande a recouru aux armes, et de cette liberté conquise, le premier usage qu'elle fait est d'armer ses fils pour la guerre civile, en se déchirant elle-même. La violence illégitime a provoqué des excès sans nom, et si elle a pu faire conquérir à l'Irlande ses droits nationaux, elle portait en soi cette conséquence inévitable de lui faire perdre, avec l'usage même de ces droits, les biens les plus précieux, c'est-à-dire l'union de ses fils et la rectitude de sa propre conscience, sans parler des sympathies extérieures que ses crimes lui ont pour longtemps aliénées.

De l'excès du mal verrons-nous enfin naître quelque bien, et la paix sortir de la guerre? Une renaissance suivra-t-elle la décadence au sein de cette nation qui, dans sa longue histoire, n'a jamais su vaincre, mais n'a jamais voulu mourir? On veut ici l'espérer. Il est à croire que le virus révolutionnaire viendra un jour à s'éteindre, soit que les irréductibles s'usent à la longue, soit que leurs crimes finissent par provoquer dans la population terrorisée un sursaut d'énergie où elle trouvera la force et les moyens de réduire à merci les fauteurs de désordre. Souhaitons qu'il ne soit pas trop tard, et qu'il reste alors à l'Irlande épuisée

assez de forces vives pour sa convalescence et son relèvement Souhaitons de voir enfin la raison reprendre le pas sur la passion, et l'ordre, après s'être assez « vengé, » rendre au pays la vie avec l'équilibre. Le jour où l'État Libre parviendrait à sortir de l'épreuve, les difficultés ne lui manqueront d'ailleurs. pas. La question de l'Ulster n'est pas réglée; les finances sont délabrées; l'économie nationale a été ruinée par la guerre civile comme par la guerre anglo-irlandaise; l'anarchie règne. Et par-dessus tout, l'Irlande a à faire l'apprentissage du gouvernement libre : rude épreuve en tout temps et en tout pays, plus rude pour une nation affranchie d'hier et aujourd'hui encore en proie à la guerre civile. Pour se relever de ses ruines, pour entreprendre l'œuvre immense de sa régénération, l'Irlande a besoin de tous ses enfants. Puissent-ils comprendre la nécessité de l'ordre et de l'union, de la discipline et du travail, acquérir l'expérience au contact des réalités, la pratique de la tolérance et de la modération, et, pour tout dire, apprendre à vivre pour leur patrie au lieu de toujours prétendre à mourir pour elle!

L. Paul-Dubois.

LE MARIAGE SECRET

DE LA

DUCHESSE DE BERRY

JOURNAL DU COMTE DE MONTBEL
PUBLIÉ PAR M. GUY DE MONTBEL

I

Flanqué de tours massives, casqué de créneaux, sombre enclos de légendes et d'histoire, le château d'Holy-Rood, en Écosse, était une austère demeure d'exil pour les Bourbons que la révolution de 1830 avait chassés de France.

Le vieux roi Charles X, le Duc et la Duchesse d'Angoulême qui avaient connu tant de tribulations semblaient y trouver un havre de paix, mais la Duchesse de Berry, toute de joyeux entrain, s'accommodait sans doute assez mal d'un séjour aussi morose. Au reste, elle n'était pas une résignée, elle n'était point faite pour attendre sous l'orme des jours meilleurs. Voulant hâter leur retour, l'aventure ne l'effrayait guère. Et d'ailleurs, n'était-ce point d'aventures semblables à celles dont elle rêvait que lui parlaient les vieilles pierres d'Holy-Rood?

Les poternes de l'antique château n'avaient-elles pas jadis livré passage à Charles-Édouard, qui avec ses clans fidèles était venu des hautes terres d'Écosse à la conquête du royaume de ses pères? Il avait eu ses highlanders, ne pourrait-elle avoir ses chouans pour bouter dehors la monarchie de Juillet et restaurer la légitimité par son fils, le Duc de Bordeaux?

Voulant s'affranchir des entraves qu'elle sentait autour d'elle, elle quitte l'Angleterre le 17 juin 1831 pour se rendre en Italie, à Massa, dans les États du duc de Modène. Des fidèles se

groupent autour d'elle. Tout un parti actif, le parti jeune France, se forme. Il a, comme la Duchesse de Berry, le goût de la lutte et de la hardiesse, et n'est-ce pas une entreprise joliment chevaleresque que de combattre pour cette jeune veuve et pour son fils? On trouve qu'à Holy-Rood règne une prudence trop timorée et l'on tourne ses espoirs vers Massa où souffle un belliqueux esprit d'initiative. On galvanise l'intrépidité de la Duchesse par d'éloquents rapports sur « l'état des choses » dans le Midi et en Vendée. Elle n'aurait qu'à y paraître pour soulever les régions contre l'usurpateur Louis-Philippe. On la presse de venir, ses troupes sont prêtes, ce sera une marche triomphale, le roi des Français sera jeté bas, et le roi de France montera sur le pavois.

Mon grand père, le comte de Montbel, dernier ministre des Finances de Charles X, était à Vienne. Il entretenait une correspondance active avec la Duchesse de Berry, qui lui témoignait grande confiance, pas au point toutefois de prêter une oreille fort attentive aux conseils de prudence qu'il lui prodiguait. Prêcheur de modération, il se savait peu écouté; aussi ses craintes furent-elles plus vives que sa surprise quand il reçut de la Duchesse le billet suivant daté du 23 avril 1832 :

« Je viens seulement de recevoir, mon cher comte, votre rapport du 24 mars que j'ai trouvé et lu avec le plus grand plaisir. Croyez que j'apprécie bien le zèle dont vous ne cessez de me donner des preuves. Je regrette de ne pouvoir aujourd'hui vous écrire que quelques lignes. Quand vous les recevrez, notre sort sera décidé. Je pars demain, appelée par les royalistes de l'Ouest et du Midi. J'espère que Dieu bénira mes efforts et protégera la cause de mon fils. J'ai écrit à l'Empereur pour l'instruire de ma résolution. Je m'en rapporte à vous sur ce qu'il y aura à faire dans cette circonstance, si j'obtiens quelque succès. Peut-être cette nouvelle décidera-t-elle la Cour de Vienne à retirer son ambassadeur.

« Marie-Caroline. »

C'est le 25 avril 1832 que la Duchesse de Berry s'embarque en un point désert de la côte sarde. Elle aborde le 28 avril tout à côté de Marseille, qui, suivant un vaste plan d'insurrection, devait se soulever le lendemain. Or, Marseille ne bougea point, l'échec fut complet. Ses fidèles adjurent la princesse de retourner en Italie. Elle n'y veut point consentir. Bravant tous les risques,

elle gagne la Vendée où elle espère que la fortune lui sera moins rebelle qu'en Provence. De ci de là, on prend les armes pour elle, des combats ont lieu, mais la lutte est trop inégale, les troupes de Louis-Philippe trop nombreuses. Les légitimistes vendéens doivent renoncer à leur mouvement et la Duchesse de Berry est contrainte de se réfugier à Nantes où elle arrive le 9 juin 1832. Durant cinq mois, elle échappe aux diligentes recherches de la police et elle y aurait échappé longtemps encore, si Deutz, un misérable juif, auquel elle faisait imprudemment confiance, n'avait indiqué au Gouvernement sa mystérieuse retraite. Aussitôt la demeure est cernée par la troupe, mais la princesse a le temps de se dissimuler avec Mlle de Kersabiec, MM. de Mesnard (1) et Guibourg dans une cachette pratiquée au fond d'une cheminée et masquée par une plaque de fer. Dans la pièce se postent deux gendarmes. Vers la fin de la nuit, engourdis par le froid, ils allument du feu. La plaque devient rouge. Asphyxiés, risquant d'être brûlés, la Duchesse de Berry et ses compagnons sont forcés de sortir de leur cachette et de se rendre. Quand on a vu ce réduit si étroit, on ne peut comprendre comment quatre personnes y demeurèrent entassées pendant seize heures et l'on admire leur indomptable énergie.

Le 16 novembre, la princesse est internée dans la citadelle de Blaye où, sans jugement aucun, le Gouvernement de Juillet la tint emprisonnée. Cet arbitraire ne fut pas sans soulever l'indignation, non seulement en France, mais à l'étranger. Chateaubriand s'écriait : « On prend donc la couronne du fils et on retient la mère en prison... Direz-vous que Madame a cherché à renverser l'ordre de successibilité à la couronne. C'est vous qui avez renversé cet ordre. Quel est le délinquant le plus audacieux, de celui qui attaque une succession de 36 mois de durée ou de celui qui interrompt une succession de plusieurs siècles... Il y a eu rébellion ? Oui! rébellion contre rebelle. »

Le général Bugeaud était gouverneur de Blaye et le rôle qu'il y joua fait tache sur sa gloire militaire. Le rapport d'un médecin lui ayant appris que la Duchesse de Berry se trouvait sans doute en état de grossesse, il n'eut de repos ni de cesse d'en avoir confirmation. Médecins sur médecins furent convoqués. Bugeaud devint, comme on le surnomma par la suite, le « sage

(1) Louis-Charles-Bonaventure-Pierre, comte de Mesnard. Premier écuyer de la Duchesse de Berry, pair de France. Il avait suivi dans l'exil la famille royale.

homme. » Il se mit à l'affût d'une constatation qui aurait amené le déshonneur de la Duchesse de Berry et comblé d'aise le Gouvernement qui la détenait.

Enfin, débordant de joie, il put mander au ministère · « J'ai trois cents livres de moins sur le cœur ! Je suis heureux ! Le but est atteint ! L'honneur du Roi et du pays est sauvé ! Tout favorise le trône de Juillet ! »

S'il exultait ainsi, c'est qu'il avait reçu de la Duchesse de Berry la lettre suivante :

« Général, pressée par les circonstances et par les mesures ordonnées par le Gouvernement, quoique j'eusse les motifs les plus graves pour tenir mon mariage secret, je crois devoir à moi-même ainsi qu'à mes enfants de déclarer m'être mariée secrètement pendant mon séjour en Italie. »

Le 10 mai 1833, la Duchesse donnait le jour à une fille qu'elle déclarait issue de son union légitime avec le comte Hector Lucchesi Palli.

Charles X, le Duc et la Duchesse d'Angoulême, le Duc de Bordeaux et Mademoiselle avaient quitté l'Écosse pour s'établir à Prague où l'empereur d'Autriche leur donnait pour demeure le palais du Hradschin. Ce fut pour le vieux Roi exilé un coup bien cruel quand il apprit les événements de Blaye et les révélations de sa belle-fille la Duchesse de Berry. Quelle attitude allait-il avoir à son égard ? Elle était tutrice du Duc de Bordeaux et de Mademoiselle, les deux enfants qu'elle avait eus du Duc de Berry. En outre par l'abdication de Charles X et du Duc d'Angoulême, les droits au trône de France étaient passés au jeune Duc de Bordeaux et, de ce fait, si une nouvelle restauration se produisait, sa mère devenait régente du royaume. Cette régence, cette tutelle pouvaient-elles être compatibles avec le mariage secret que venait de contracter la princesse ? Elle manifestait l'intention de venir à Prague. Avant de l'y accueillir, Charles X ne devait-il pas exiger qu'elle lui communiquât l'acte authentique établissant son union avec le comte Lucchesi Palli ?

Pour ces diverses questions qui soulevèrent de pénibles incidents, le comte de Montbel servit d'intermédiaire entre Charles X et la Duchesse de Berry. Les pages qui vont suivre, extraites de son *Journal* inédit, relatent les péripéties curieuses, les heurts douloureux que provoqua toute cette affaire.

GUY DE MONTBEL.

JOURNAL DU COMTE DE MONTBEL

Vienne, 5 juin 1832.

Mme la Duchesse de Berry a fait remettre par M. de Dampierre une lettre à M. de Chateaubriand où elle le remercie de s'être si bien comporté envers elle et le Duc de Bordeaux; elle le prie en outre d'aller plaider sa cause à Prague. Elle s'est mariée avec le comte Lucchesi (1) et aurait caché cette union jusqu'à la majorité d'Henri V, si les circonstances ne l'avaient contrainte à tout révéler. M. de Lucchesi est venue la joindre un moment dans la Vendée. (Pareille assertion est contraire à celle de M. Capelle arrivé de la Haye pour assurer que c'est dans cette ville même que Madame et M. de Lucchesi ont été réunis, ce dernier n'ayant point quitté son poste depuis le jour où il a été attaché à la légation.) La princesse chargeait M. de Chateaubriand de solliciter auprès de Charles X la conservation de son rang et de son titre de Duchesse de Berry. Madame demandait en outre par l'intermédiaire de son ambassadeur la permission au Roi d'aller à Prague. Voici ce qu'on m'écrit du Hradschin sur cette mission du grand écrivain.

Chateaubriand se mit donc en route pour la Bohême. Il atteignit Prague le 24 mai. Ce jour-là même, Charles X l'accueillit à dix heures du soir avec son habituelle bonté. Après avoir entendu la requête dont Chateaubriand était porteur, le Roi lui répondit que la Duchesse de Berry avait anéanti ses droits par son imprudence.

— Quant à la demande de venir à Prague, ajouta Charles X, si je ne considérais que les fautes de ma vie passée, je ne devrais point refuser à la Duchesse de Berry la plus grande indulgence, mais j'ai des devoirs de dignité et d'honneur à remplir envers mes enfants, envers ma situation, envers le pays et le souverain qui m'ont donné asile. Tout cela me fait une obligation de ne point me montrer indifférent à la conduite de ma belle-fille. Dites-lui que si, dans la suite, son frère (2) et le mari qu'elle s'est donné n'ont pas à se plaindre

(1) Ettore comte Lucchesi-Palli, chargé d'affaires du roi des Deux-Siciles en Hollande, était né en 1806, du mariage du troisième duc de Campo Franco avec Francesca Pignatelli Piccolomini.

(2) Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, demi-frère de la duchesse de Berry. Il était issu du second mariage de François Ier, roi des Deux-Siciles, avec Marie-Isa-

d'elle, c'est alors seulement qu'elle pourra demander à revoir ses enfants dont elle a tellement oublié la position. Du reste, elle n'est pas libre et je ne dois pas la condamner entièrement tant qu'elle se trouve en prison.

M. de Chateaubriand reconnut la sagesse et la vérité de ces paroles. Il s'informa pour savoir si le Roi avait un Conseil auquel il pourrait soumettre les plans qu'il avait préparés dans le dessein d'amener une Restauration.

— Adressez-vous à M. de Blacas, lui répondit Charles X, il a toute ma confiance.

Effectivement, M. de Chateaubriand se rendit auprès du duc et malgré le peu d'accord qui semble devoir exister entre deux personnages de caractères et de vues si opposés, il s'établit entre eux une sorte de conférence. Le vicomte annonça un rapport au Roi sur la situation de la France et sur les moyens d'en tirer avantage. M. de Blacas lui communiqua les résolutions de Charles X et les travaux que nous avions rédigés. M. de Chateaubriand écouta avec beaucoup d'attention, puis déchira les papiers qu'il tenait, en disant :

— Vous avez si bien fait que tout ce que j'ai à vous proposer actuellement est inutile.

Pendant son séjour à Prague, M. de Chateaubriand fut simple. Il se montra fort touché de la résignation du Roi et du grand sens de tout ce que le souverain lui dit. On remarqua surtout, — et je m'empresse de le noter avec joie, — l'aveu qu'il fit à plusieurs reprises que, pendant la Restauration, la France avait eu un seul ministre : Villèle. On trouva M. de Chateaubriand fort vieilli, fort changé, ses cheveux entièrement blanchis, son front soucieux, son ardeur très refroidie, sa conversation intéressante, mais peu active. On fut généralement satisfait de ses manières, excepté au moment où il fut reçu par le Duc de Bordeaux. En cet instant, le prince avait auprès de lui plusieurs personnes, parmi lesquelles M. et Mme de Cossé.

Tout à coup entre M. de Chateaubriand, il se précipite à genoux devant l'enfant et s'écrie :

— Vous êtes mon Roi ! C'est de vous que je viens prendre les ordres, de vous seul que je dois les recevoir !

belle, fille de Charles IV d'Espagne, tandis que la Duchesse de Berry était née du premier mariage de Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, avec l'archiduchesse Marie-Clémentine.

Surpris par cette déclaration, l'enfant pâlit, se retourne et s'enfuit dans sa chambre, laissant M. de Chateaubriand à genoux et fort décontenancé. M. de Damas fit observer au grand écrivain qu'il eût mieux valu ne point soumettre à une semblable épreuve l'imagination d'un prince aussi jeune. On approuva le Duc de Bordeaux de s'être soustrait à l'embarras d'une scène aussi théâtrale. Le Roi et les siens convinrent de ne faire aucune observation sur ce sujet à l'ambassadeur de la Duchesse de Berry, à moins que lui-même ne leur en parlât. Il n'en dit pas un mot. Devant eux, il nomma toujours le jeune prince : M. le Duc de Bordeaux.

Il n'assista pas aux leçons, mais, le soir, le prince alla le trouver et lui dit :

— Monsieur de Chateaubriand, je désire que vous m'interrogiez sur l'histoire, en voulant bien faire attention qu'à mon âge l'étude de l'histoire porte essentiellement sur des faits.

Il répondit parfaitement à toutes les questions qui lui furent posées, et cette instruction étonna son examinateur.

— Je suis bien aise que vous soyez satisfait de mon savoir. J'ai pu ainsi vous donner une idée de ce que font pour moi ceux à qui mon éducation est confiée. A mon tour de vous interroger.

Avec beaucoup de grâce et d'intelligence, l'enfant fit causer M. de Chateaubriand sur son voyage à Jérusalem. L'auteur de l'*Itinéraire*, enchanté, s'anima dans ses récits. Le Duc de Bordeaux l'écoutait avec un profond intérêt. Cette très agréable soirée se passa à la satisfaction de tous.

Pendant le séjour de M. de Chateaubriand à Prague, eut lieu le jubilé pour l'exaltation du Pape. A l'exemple de la famille et de son gouverneur, le Duc de Bordeaux accomplit ses devoirs religieux. A cette occasion, les esprits étroits ne manquèrent pas de faire surgir leurs misérables préjugés, dignes tout au plus du misérable *Constitutionnel*.

— Pourquoi vous occupez-vous de telles niaiseries ? demanda à l'enfant son valet de chambre, homme dévoué mais sans éducation et d'une profonde ignorance, ayant les manières, le ton et la barbe épaisse d'un grenadier.

— Monseigneur, dit de son côté M. de Trogoff, j'aimerais vous voir plus souvent à cheval qu'à genoux.

M. de Trogoff est assurément un royaliste plein de zèle et

de fidélité, mais, à ce point de vue, il adopte les théories du libéralisme. On ne veut point distinguer la religion sage et éclairée des pratiques minutieuses d'une dévotion mal entendue. On ne comprend point que la religion est le lien nécessaire unissant les peuples et les rois dans l'accomplissement de leurs mutuels devoirs, que c'est son affaiblissement et non son exagération qui a produit les révolutions dont nous avons été et dont nous sommes les victimes. Napoléon, dans la force de son intelligence, n'a-t-il pas courbé les fronts devant les autels?

Influencé par des observations mal fondées, l'auteur du *Génie du Christianisme* demanda pourquoi on occupait M. le Duc de Bordeaux de pratiques, pourquoi il assistait à des processions. On lui répondit que celle du Jubilé était la seule à laquelle le prince se fût trouvé, il avait fait à cet égard ce que faisaient l'Empereur et les archiducs dans un pays où la population serait choquée, si les princes ne montraient pas leur respect pour la religion. Le Duc de Bordeaux, ajoutait-on, assistait une seule fois la semaine à la messe, le dimanche.

Ces idées fausses se sont inculquées d'une façon étonnante dans certaines imaginations. Lorsqu'il n'y eut plus de doute sur la désolante situation de Mme la Duchesse de Berry, lorsque l'arrivée de M. de Chateaubriand vint convaincre d'opiniâtres incrédulités, le duc de P... s'écria :

— Tant mieux! Voilà qui va ajouter à la popularité de Madame. On ne pourra pas l'accuser d'être bigote comme le reste de sa famille.

Les princes doivent réformer les peuples par leur exemple. Malheur à leur couronne si l'irréligion était une condition de leur gouvernement. Ils seraient vite jetés bas, ou, s'ils restaient sur leur trône, ce serait au milieu des passions déchaînées, des convoitises sans frein, des désespoirs toujours prêts à l'émeute, à l'assassinat.

M. le Dauphin ne voulait pas recevoir M. de Chateaubriand en particulier. Il y consentit toutefois, mais il se borna à lui parler de choses générales. Ils furent mutuellement peu satisfaits l'un de l'autre.

Madame la Dauphine se trouvait alors à Carlsbad. Cette absence chagrinait M. de Chateaubriand ; il redoutait cependant la sévérité de cette infortunée princesse qui tient fortement à la vérité et se laisse peu influencer par le brillant de l'imagina-

tion. MM. de Trogoff et O'Hegerthy pressèrent Madame la Dauphine de bien accueillir le célèbre écrivain et de pousser la prévenance jusqu'à lui chercher un appartement à Carlsbad.

— Elle m'en parla, me dit la comtesse Esterhazy (1). Elle craignait de nuire au Roi, en ne faisant pas tout ce qu'on lui indiquait. Je lui déclarai qu'effectivement, si M. de Chateaubriand ne pouvait opérer grand bien, il pouvait causer beaucoup de mal. Il convenait donc de le recevoir avec affabilité. En faveur de ses sentiments actuels, il fallait oublier sa conduite passée; mais tout a des bornes : il n'était pas dans la dignité de Son Altesse Royale d'entrer dans les détails du logement.

— Vous avez parfaitement raison, répondit la Dauphine. Je ferai pour M. de Chateaubriand ce qu'on m'accuse de ne jamais faire pour ceux qui me contrarient ou que je n'aime pas : je l'écouterai tant qu'il voudra parler.

La comtesse Esterhazy me dépeignit tous ces événements auxquels elle assista. La princesse se montrait fort agitée à la pensée de cette visite et d'un entretien sur un sujet aussi pénible. Tout Carlsbad était en émoi. On savait l'arrivée prochaine de l'écrivain, chacun était curieux de voir les traits d'un homme qui a tant occupé la renommée. Précisément le jour où on l'attendait, les voyageurs affluèrent en grand nombre. Selon l'usage, des fanfares annonçaient le logement des nouveaux arrivants. Aussitôt, toute la population se précipitait, croyant aller au-devant de M. de Chateaubriand. Mais, hélas ! ce n'était jamais lui. La fatigue et le sommeil dispersèrent peu à peu foule et musiciens : aussi M. de Chateaubriand fut-il le seul des voyageurs à n'être pas accueilli au son des trompettes. Il n'apparut que le lendemain matin à six heures. Pour avoir été suspendus, la curiosité et l'empressement n'en furent pas moindres. M. de Chateaubriand se vit entouré, suivi.

Parvenu chez la princesse, il se montra naturel et très respectueux. Les lettres dont M[me] la Duchesse de Berry l'avait chargé étaient écrites au citron, il les chauffa lui-même; et quand l'écriture eut apparu, il en fit lecture. Le billet à la Dauphine était long de deux pages. Madame n'y disait pas un seul mot de son mariage, n'entrait dans aucun détail sur sa situation. Elle

(1) La comtesse Maria Franziska Romana de Roisins, amie intime de la Duchesse d'Angoulême, avait épousé le comte Nicolas Esterhazy.

déclarait que, pendant quelques mois, elle avait enduré des tortures morales extrêmement pénibles. « Vous avez été si tendre dans vos soins pour mes enfants, ajoutait-elle, que je vous les confie de nouveau. Je serai heureuse de vous revoir ; dans tous les cas, attendez-moi à Prague pour le règlement de mes affaires mêlées avec celles de mes enfants. »

M. de Chateaubriand fut aussi étonné que la Dauphine de ne trouver dans ces pages ni excuse, ni explication et qu'ainsi fût annoncée l'intention d'un retour dans une famille cruellement offensée. Toutefois, la princesse répondit et remit à M. de Chateaubriand un mot dans lequel elle dit à la Duchesse de Berry : « J'ai soigné vos enfants avec une vive affection. Je redoublerai, s'il se peut, de soins et de tendresse pour eux. Ma sœur, comptez sur mon intérêt. Je vous plains, vous êtes certainement bien à plaindre. »

Il était impossible de parler avec plus de bienveillance. Plus tard, quand le Roi vit la lettre, il fut très peiné.

— Si elle eût prononcé le moindre regret, dit-il, elle nous aurait touchés, mais je suis indigné qu'elle traite aussi légèrement le tort le plus grave qu'elle pût faire à sa famille.

M. de Chateaubriand resta trente-six heures à Carlsbad. Il y dîna avec la Dauphine, la comtesse Esterhazy et sa fille Marianne. Ses conversations furent intéressantes. En prenant congé de la princesse, il lui dit qu'elle seule pourrait ramener Henri V en France et il ajouta : « Y consentirez-vous ? » Cette demande fit sur Son Altesse Royale plus d'impression qu'elle n'en laissa paraître :

— Je serai toujours dévouée, répondit-elle, à opérer tout ce qui pourra dépendre de moi pour l'avantage de mon pays et dans les intérêts de mon neveu. S'il était nécessaire, je me rendrais en France, mais jamais qu'avec les ordres du Roi et de mon mari.

— Je trouve l'établissement du Roi à Prague parfaitement digne d'une hospitalité de souverain, déclara M. de Chateaubriand. Au moment actuel, vous ne sauriez être mieux placés que dans les États de l'empereur d'Autriche, mais vous êtes trop éloignés de France pour y demeurer longtemps. Dans l'état des choses, il suffit d'une simple émeute pour ramener la légitimité à laquelle on songe incontestablement. Or, il faudrait sept jours pour vous avertir et sept autres jours avant votre arrivée. Dans cet intervalle, les esprits pourraient tourner.

— Alors, répondit la Dauphine, vous me feriez croire que

nous sommes encore trop près. Si nous devions rentrer au milieu des chances d'une mobilité pareille, il vaudrait beaucoup mieux rester dans l'exil.

La première intention de M. de Chateaubriand était de passer par Vienne, mais, la Duchesse de Berry devant quitter la France vers le 10 juin, il voulait la joindre à Blaye avant son départ, ne se souciant guère d'aller à Palerme où doit se rendre la princesse en premier lieu. En conséquence, il renonça à son voyage à Vienne et quitta Carlsbad une heure avant l'arrivée du Duc de Bordeaux.

Avant que la famille royale fût prévenue de la venue à Prague de M. de Chateaubriand, le duc de Guiche en avait reçu avis. L'influence que la duchesse de Guiche a prise sur le Comte Choteck, grand burgrave de Bohême, amena ce seigneur à donner un grand dîner en l'honneur de l'illustre écrivain. Celui-ci fut morose pendant cette réunion; il n'y connaissait personne et, plus que tout autre, il a besoin d'être excité.

Charles X a quitté Prague dernièrement. Il s'est rendu dans les environs à Buchtirad, château du grand-duc de Toscane, faisant partie de l'apanage du duc de Reichstadt. Le château est convenable, mais le pays, dénué de végétation, est extrêmement triste. Le manque de logement a servi de prétexte, me dit-on, pour ne pas emmener les fils du duc de Guiche. On espérait ainsi que cette famille rentrerait en France et délivrerait le Roi d'une opposition de tous les instants. Il n'en a rien été. La duchesse de Guiche a loué une maison avec jardin à Prague, où elle veut attendre le retour de la famille royale au Hradschin. Elle annonce également son projet de venir passer quelque temps à Vienne. Mme de Bouillé, elle aussi, a loué un appartement à Prague pendant l'absence de son mari qui s'est rendu en France pour des affaires de famille. Mme la duchesse de Gontaut, qui, pendant les succès d'opinion de la Duchesse de Berry, faisait de l'opposition et des projets pour ses gendres, est très montée contre elle et proteste contre son retour. Mlle Vachon (1), cette excellente institutrice, si parfaite dans tous ses sentiments, a le cœur envahi d'un grand enthousiasme pour le professeur Barande qui ne semble point répondre à cette flamme.

Je ne puis dire combien les petites intrigues, les rivalités et

(1) Institutrice de Mademoiselle.

les intérêts mesquins qui entourent parfois Charles X, m'affligent. Évidemment, pareilles choses sont humaines, et on doit leur être indulgent, mais ne faudrait-il pas montrer d'autant plus de dévouement, de renoncement, qu'on se trouve auprès d'un Roi proscrit? Quand je me trouvais à Prague, j'étais étranger aux diverses coteries et leur spectacle m'attristait.

Vienne, 11 juin.

Le prince de Metternich m'a montré un rapport du comte Apponyi, ambassadeur d'Autriche à Paris, relatif à Mme la Duchesse de Berry. Il m'a également communiqué les dépêches du comte Lebzeltern, représentant de l'Autriche à Naples. J'ai pris copie de ces diverses pièces, entre autres d'une lettre de la Duchesse de Berry à son frère le roi de Naples; le texte en était communiqué par le comte Lebzeltern au prince de Metternich.

Voici, exactement reproduite, la teneur de cette lettre qui ne porte pas de date :

« Mon très cher frère.

J'ai été bien peinée de ne pouvoir vous donner de mes nouvelles depuis si longtemps. Ayant acquis la triste certitude que plusieurs lettres à mes chers enfants et à Madame la Dauphine, avaient été arrêtées par le Gouvernement, quoiqu'il n'y fût presque question que de ma santé et fort peu de toutes les souffrances morales qui ne m'ont pas été épargnées, je profite d'une occasion unique qui se présente pour vous ouvrir mon cœur et vous faire une confidence que mon devoir pour mon fils me faisait *un devoir de taire jusqu'à sa majorité.*

« Je voulais tout pouvoir tenter pour lui, courir tous les dangers, et si je ne suis pas assez heureuse pour avoir réussi à faire le bonheur de la France, en lui ramenant son Roi légitime, j'ai du moins la consolation de n'avoir pas démenti le sang qui coule dans mes veines. C'est M. de Lucchesi qui vous remettra cette lettre. Déjà, il avait des droits à votre reconnaissance par les services qu'il a pu vous rendre, ainsi qu'à votre Gouvernement. J'espère que vous lui accorderez toute votre amitié, quand vous saurez les liens qui m'unissent à lui et qu'en me consacrant sa vie, il contribuera à mon bonheur. C'est vers la fin de janvier de l'année dernière que j'ai contracté avec lui un mariage secret. Nous nous sommes retrouvés dans le courant de

l'été dernier. Les motifs exprimés dans ma déclaration du 22 février, m'ont forcée à faire connaître mon mariage. Je me suis toujours refusée à nommer le nom de mon mari, désirant vous l'apprendre d'abord ainsi qu'aux miens.

« Le vicomte de Chateaubriand est parti avec des lettres de moi pour Prague, afin d'en donner connaissance au Roi et à ma famille. Un événement qui ne peut tarder me forcera à nommer ostensiblement mon mari, mais du moins vous serez prévenu. Faites-moi le plaisir, en embrassant ma chère maman, de lui en faire part ainsi qu'à votre femme et à mes chers frères et sœurs. Si je puis enfin obtenir ma liberté, ma santé qui est fort délabrée me fait vivement désirer d'aller, pour me remettre, passer quelque temps en Sicile, avant de vous voir et d'aller enfin rejoindre mes chers enfants. Voilà l'objet unique de mon ambition et de tous mes vœux, après tant d'infortune et de malheurs. Je serai heureuse de retrouver un frère et une famille que j'ai toujours si tendrement aimés.

« Croyez, mon cher frère, à toute l'amitié de votre affectionnée sœur et amie.

« CAROLINE. »

Vienne, 20 juin.

J'ai dîné chez le prince de Metternich dans sa demeure du Rennweg. En dehors des Metternich, il n'y avait que le prince Paul Esterhazy, qui repart demain pour son ambassade de Londres. Nous avons parlé de l'Angleterre et des correspondances de M. Neumann. Dans une de ses dépêches se trouve le trait suivant. M. O'Connell a invité des Irlandais à dîner, en leur écrivant : « Je vous engage à venir chez moi, mais, vu la triste situation où nous sommes, je ne vous offrirai que du bœuf et des pommes de terre. — J'accepte, a répondu un des Irlandais, avec d'autant plus de plaisir que j'avais ordonné chez moi le même dîner, *au bœuf près.* » Malheureuse Irlande!

On me cite un joli mot du prince de Ligne. Un jour, le comte Hoyos se mit à bâiller devant lui : « C'est précisément ce que j'allais vous dire, » s'écria le prince sur un ton narquois. Peut-on déclarer d'une façon plus spirituelle à quelqu'un : « Si je vous ennuie, vous m'ennuyez pareillement. »

Buchtirad, 29 juillet.

Je pars pour Prague le 25 avec le jeune Pina et M. de Grasse, officier de la garde royale, fait lieutenant-colonel du 4e de hussards, lors de la campagne d'Alger. A la première poste, nous trouvons le vicomte Sosthène de la Rochefoucauld, enfoncé dans une lourde voiture, remplie de sabres, de pistolets, de tromblons, ayant l'air d'un véritable arsenal. Après une marche de trente-sept heures, par un temps magnifique, mais très poudreux, nous arrivons à Prague vers onze heures du matin. Ne trouvant pas de place à l'hôtel du « Schwarzen Ross, » nous nous rendons à « l'hôtel des Bains. » J'y rencontre M. de Calvimont avec qui je pars pour Buchtirad. Ce jeune homme, fils adoptif de M. Lynch, vient de Paris, porteur de plusieurs lettres où l'on réclame contre les changements opérés dans l'éducation de M. le Duc de Bordeaux.

M. de Calvimont a des sentiments purs et honorables avec de bonnes intentions, mais, dans ce qu'il me dit sur son voyage, j'ai remarqué certaines de ces petites préventions auxquelles se laissent aller ceux de nos compatriotes qui ne sont jamais sortis de chez eux.

Nous montâmes toute la hauteur du Hradschin et, après avoir suivi l'avenue de Prague pendant près de deux heures, nous tournâmes à gauche pour prendre une longue allée de grands arbres fruitiers qui nous conduisit au château de Buchtirad. Les dehors de cette demeure sont tristes, délabrés; on voit que depuis très longtemps c'est une habitation abandonnée. Le jardin a des proportions trop petites pour être appelé un parc. Le château est entouré de champs, des troupeaux bêlent sous les fenêtres. Soir et matin, les bœufs font entendre leurs mugissements auxquels se mêlent les cris aigus des oies ou des canards qui prennent leurs ébats dans l'étang voisin. Ce caractère agreste et par suite fort paisible ne déplaît nullement à la famille royale. En écrivant ces lignes, aujourd'hui 29 juillet, je fais involontairement le parallèle des troubles, des clameurs d'émeute dont nous étions entourés, il y a trois ans, au château des Tuileries avec le calme bucolique et le silence de Buchtirad.

Mon compagnon de voyage et moi cherchâmes un abri dans le village. Nous trouvâmes, avec peine, dans une auberge, une chambre habitable où le lit n'offrait d'autre couche que de la

paille sans draps. En semblable occasion, on n'est pas difficile. Je me disposais donc à m'établir là, mais, dès qu'au château on sut mon arrivée, on envoya quérir mes effets et on me dressa un lit dans la bibliothèque de M. le Duc de Bordeaux. Je partis aussitôt pour me rendre auprès de la famille royale. La première personne que je rencontrai fut le duc de Lucques. Je lui en témoignai mon étonnement, le croyant déjà parti pour l'Italie.

Buchtirad, 5 août.

M. de Caraffa m'a envoyé la pièce suivante :

Rapport sur l'arrivée de Mme la Duchesse de Berry à Palerme.

Naples, 15 juillet 1833.

Son Altesse Royale Mme la Duchesse de Berry est arrivée le 5 du mois courant à 11 heures du matin dans la rade de Palerme et, vers les 5 heures du soir, elle a quitté le bord de la frégate française l'*Agathe* pour se rendre en ville où, suivant les ordres préalables du Roi, lui furent rendus les honneurs et marques de distinction que réclament son haut rang et sa qualité de sœur de Sa Majesté.

Le 4 de ce mois, était arrivé à Palerme, venant de Toulon, le brigantin l'*Actéon*, envoyé à la recherche de la susdite frégate. Dès que celle-ci fut en vue de Palerme, le brigantin se porta à sa rencontre, puis les deux navires vinrent jeter l'ancre dans la rade.

Le duc de San Martino, directeur du ministère d'État auprès du comte de Syracuse (1), lequel est lieutenant-général en Sicile, fut aussitôt envoyé par son prince à bord de l'*Agathe* pour complimenter Mme la Duchesse de Berry. Le duc de San Martino devait en outre chercher habilement à savoir si le général Bugeaud avait reçu ordre de réclamer un reçu en forme constatant le débarquement de la princesse royale. Dans ce cas, le duc de San Martino aurait dû combiner avec le général le moyen terme que le Roi, notre maître, voulait faire adopter.

Le duc prénommé, conduisant avec lui les autorités sanitaires, se dirigea donc vers l'*Agathe*. Après avoir fait remplir toutes les formalités voulues, il monta à bord et félicita l'auguste

(1) Frère du roi des Deux-Siciles et demi-frère de la Duchesse de Berry.

voyageuse au nom de son royal frère. Ayant agréé ses hommages, Son Altesse Royale l'assura qu'elle et sa suite se trouvaient en excellente santé, puis elle manifesta son intention de descendre à terre, vers les 5 heures de l'après-midi, afin d'éviter la grande chaleur du milieu du jour. Elle vit encore que le général Bugeaud, à propos duquel elle laissa percer une certaine indignation, comptait repartir sur-le-champ avec le brigantin. Le duc de San Martino alla donc s'entretenir avec le général, qui ne lui fit aucune allusion au reçu mentionné plus haut et qui exprima son regret d'être obligé de partir immédiatement. Il pria donc le duc d'offrir ses excuses au prince lieutenant-général sur ce que les circonstances l'empêchaient d'aller se faire présenter à Son Altesse Royale, le comte de Syracuse.

A peine le duc de San Martino était-il revenu à terre pour rendre compte à son prince de sa mission, que le Consul français demandait de vive voix au prince de Campo Franco, ministre secrétaire d'État près le lieutenant-général, un document prouvant l'arrivée de Mme la Duchesse de Berry et des personnes de sa suite nominativement désignées. On discuta un moment, puis on convint que les choses suffiraient ainsi. Le général ferait savoir l'arrivée de la princesse royale par une lettre confidentielle au prince de Campo Franco, lequel répondrait, sous la même forme, pour remercier de cet avis et pour attester le débarquement de Son Altesse Royale.

Madame la Duchesse, à peine cinq heures venaient-elles de sonner, se rendit à terre dans un canot. La frégate et le brigantin qui, déjà au moment de l'entrée en rade, avaient procédé au salut d'usage, firent, étant pavoisés, entendre une salve royale à l'instant du débarquement. Les forts de Palerme répondirent. Arrivée sur la plage, Son Altesse Royale monta avec quelques personnes de sa suite dans un carrosse que son royal frère lui avait spécialement envoyé et, pour embrasser ce frère, elle se rendit au palais où lui avait déjà été réservé un appartement. Ensuite, la princesse, se souvenant que l'air d'une région voisine de Palerme, dite « l'Oliveraie, » avait jadis été très favorable à sa santé, y prit une maison appartenant au prince de Butera pour y dîner et pour y passer la nuit.

Le général Bugeaud repartit pour Toulon vers six heures du soir, à bord du brigantin l'*Actéon*, aussitôt qu'il eût reçu réponse à sa lettre.

Buchtirad, 6 août.

Le prince de Metternich vient d'écrire au duc de Blacas. Comme moi, il a reçu le rapport de M. de Caraffa qui toutefois lui ajoute le paragraphe suivant :

« ... En me chargeant de cette communication pour Votre Altesse, le prince de Cassaro (1) m'ordonne, de la part du roi de Naples, de solliciter la puissante intervention de Sa Majesté l'Empereur auprès du roi Charles X, en faveur de la malheureuse Duchesse de Berry. D'ailleurs, le Roi, mon maître, va s'adresser directement à lui pour obtenir tout ce qui pourra adoucir la position de la princesse. »

Je me suis entretenu de cette demande avec Charles X. Il croyait d'abord qu'il s'agissait de fournir à Madame des moyens pécuniaires et, malgré l'exiguïté de ses ressources, il se montrait prêt à secourir la mère du Duc de Bordeaux. Je lui fis alors remarquer que, vu sa position comparée à celle du roi de Naples, il était impossible que Madame et son frère eussent la pensée de demander de l'argent. Ce qu'elle désirait sans doute, c'était la conservation de ses titres et de son rang. La chose paraissait d'autant plus plausible que, d'après nos dernières nouvelles communiquées par la princesse de Beauffremont, Madame est traitée par la Cour de Naples comme Duchesse de Berry. Elle en porte le nom. M. de Lucchesi est auprès d'elle à l'instar d'un grand maître et non d'un mari. Elle croit pouvoir assimiler sa situation à celle de Marie-Louise, qui est restée archiduchesse et duchesse de Parme, quoiqu'elle eût épousé le comte Neipperg. La question n'est point la même. L'union de Madame a été proclamée publiquement par elle, son enfant a été enregistré aux yeux de chacun comme issu d'un mariage avec le comte Lucchesi Palli. Toutes ces manifestations tellement ostensibles lui permettent-elles maintenant d'envelopper ses nouveaux liens dans un secret qui l'autoriserait à conserver son titre et son rang? Charles X m'a répété qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour la mère de ses petits-enfants, mais il ne pouvait la recevoir actuellement sans de très graves inconvénients pour les siens. Il voulait s'en remettre au temps pour effacer de trop funestes impressions. Quoi qu'il en soit, la

(1) Ministre des Affaires étrangères du roi des Deux-Siciles.

famille royale s'effraie en pensant que la princesse pourrait arriver prochainement.

— Je ne veux pas me trouver au milieu de semblables scènes, m'a dit le Dauphin (1). Si elle vient, je me hâte de partir, rien ne me retiendrait ici.

Mme la Dauphine (2) s'alarmait à la pensée que ses neveux pourraient lui être enlevés par leur mère. Je cherchai à calmer ses craintes, mais, malgré tout, elle voulut que j'écrivisse à M. de Metternich. Je l'ai fait en demandant que l'Empereur rassure l'infortunée princesse, qu'il explique l'impossibilité pour Mme la Duchesse de Berry de soustraire ses enfants à la protection et la tutelle de Charles X. J'attends une réponse incessamment.

Buchtirad, 18 août.

L'Empereur et l'Impératrice sont arrivés le 16 à Prague. Mme la Dauphine est allée dîner avec eux. Ils lui ont demandé de les venir voir aussi souvent qu'elle voudrait. Aujourd'hui, dans la matinée, toute la famille royale quittait Buchtirad, emportée par un équipage hélas! bien modeste. Le roi et ses enfants se rendaient ainsi chez l'Empereur pour déjeuner. A leur retour, le Duc de Bordeaux vint me raconter cette visite dont il est enchanté. Avec un enthousiasme charmant, il me vanta l'amabilité de l'Impératrice et la bonne chère qu'il avait faite. A cette réunion se trouvaient, outre les souverains d'Autriche et la famille royale, le roi de Saxe et le prince de Mecklembourg. Le Duc de Bordeaux a eu les plus grands succès.

J'ai employé mon temps à diverses écritures.

Buchtirad, 20 août.

M. de Milanges vient d'arriver portant une lettre du roi de Naples pour Charles X et deux lettres de la Duchesse de Berry, l'une destinée à la Dauphine, l'autre au Roi. La seconde est ainsi conçue :

« Mon cher Papa. — Je vous prie de me conserver votre affection comme à une fille qui vous est attachée et soumise. Je conviens que j'ai eu tort de ne pas vous faire connaître ma conduite. Je n'ai été dirigée que par le désir de servir les intérêts de mon fils. Ce n'est que des souffrances morales très

(1) Duc d'Angoulême.
(2) Duchesse d'Angoulême.

grandes qui m'ont arraché un secret que je voulais garder. Je n'ai pu faire parvenir qu'avec peine une lettre au vicomte de Chateaubriand. Les nœuds secrets que j'ai formés n'ôtent rien à mon attachement *pour vous tous*.

« Votre très respectueuse et soumise fille,

« MARIE-CAROLINE. »

M. de Milanges vous remettra ma lettre. Je n'ai pas besoin de vous le recommander.

Voici maintenant le texte de la lettre que le roi de Naples adresse à Charles X :

« Monsieur mon frère et oncle, je m'empresse de porter à la connaissance de Votre Majesté que ma sœur la Duchesse de Berry, après un heureux voyage, est arrivée à Palerme en parfaite santé le 5 de ce mois.

« Quoique je n'ignore pas qu'à la suite de ces derniers événements fâcheux, elle n'ait pas fait usage de cette franchise et d'une entière confiance que Votre Majesté avait droit d'attendre d'elle, je compte pourtant tout à fait sur le tendre intérêt et sur la bienveillance toute paternelle que Votre Majesté lui a prouvés dans toutes les occasions pour douter que Votre Majesté ne veuille pas continuer à la regarder avec les mêmes sentiments de bonté.

« Dans cette persuasion, je ne puis pas refuser à la Duchesse de Berry, comme ma sœur, d'appuyer la demande qu'elle a faite à Votre Majesté de rejoindre sa famille à Prague. Bien que l'adhésion de Votre Majesté puisse lui apporter un soulagement à ses malheurs et lui conserver sa dignité et ses rapports en famille, mes sollicitations sont néanmoins soumises aux vues toujours justes et sages que Votre Majesté croit (bonnes) pour son intérêt et ses raisons politiques.

« Aussitôt que j'appris son débarquement en Sicile par ses lettres, je lui fis remarquer le tort qu'elle avait à réparer auprès de Votre Majesté et auprès de Son Altesse Royale Monsieur le Dauphin. Elle m'a répondu que son état de détention à Blaye lui interdisait toute correspondance particulière, devant remettre ses lettres ouvertes au Gouvernement, et que, pour cette raison, elle avait dû recourir au seul moyen en son pouvoir de faire à Votre Majesté par une communication verbale les demandes en question. Elle m'assure en outre d'envoyer à Prague le

baron de Milanges pour faire connaître à Votre Majesté tous les détails de ces derniers événements et lui en donner aussi toutes les explications.

« Comme elle m'a montré son empressement de se rendre auprès de ses enfants, j'ai cru devoir lui conseiller ne pas s'éloigner de mes États jusqu'à ce que Votre Majesté lui ait fait parvenir ses ordres et avant d'obtenir le consentement de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche de lui permettre de séjourner dans ses États, devant en même temps en informer le Gouvernement français pour éviter de nouvelles appréhensions.

« Ces démarches m'ont été conseillées par le respect que la Duchesse de Berry doit à Votre Majesté, pour les égards qu'elle doit plus que jamais à son rang et à sa famille et par d'autres raisons de bienséance et de politique.

« Je me fais un devoir d'en informer Votre Majesté pour les déterminations que sa haute sagesse croira devoir prendre dans les circonstances où se trouve maintenant placée ma sœur.

« Je réitère à Votre Majesté les assurances de mon estime et de mon profond respect avec lesquels je suis,

« Monsieur mon frère et oncle,

« le très affectionné frère et neveu.

« FERDINAND. »

Naples, ce 2 août 1833.

Enfin, voici quelques-unes des phrases que contient la lettre de Mme la Duchesse de Berry à la Dauphine.

« Ma chère sœur, je vous ai toujours regardée comme une amie, une mère. Je n'aspire qu'au bonheur d'être auprès de vous et de mes enfants. M. de Milanges vous remettra une lettre de moi pour le Roi. Nulle main plus sûre pour obtenir mon pardon : vous le supplierez de me pardonner mes torts... Je vous ai écrit, mais Philippe (1) a arrêté mes lettres... J'ai été reçu avec tendresse par mon frère qui jouit d'une très grande estime en Sicile. Il a voulu que j'allasse à la procession de sainte Rosalie... Pas de spectacles, ni de bals. Loin de vous, je n'ai pas le cœur aux fêtes... Mme de Beauffremont, son mari, M. de Mesnard se mettent à vos pieds, ils sont bien empressés

(1) Louis-Philippe.

de vous revoir... Toutes les dames viennent chez moi en robe de Cour. Je compte sur votre amitié. M. de Lucchesi sera un excellent serviteur d'Henri V. »

Notre journée à Buchtirad se divise très régulièrement. Les heures de réunion sont exactement fixées; le reste du temps, chacun est libre. J'ai de fréquents entretiens avec Charles X, je fais parfois une promenade avec le Duc de Bordeaux et je visite Mademoiselle pendant ses leçons de peinture. Si les jeunes princes n'étaient que de simples particuliers, on les remarquerait pour leur esprit, leur vive intelligence, la grâce de leurs manières. Or, à cette impression s'ajoute la pensée qu'on a devant soi les derniers descendants d'une longue suite de rois et de la plus illustre famille de l'Europe. Le Duc de Bordeaux soutiendra bien le rôle que lui réserve la Providence, quel qu'il soit, car il est élevé à ne craindre ni le danger, ni la souffrance. Sa vivacité est charmante, son humeur pleine de gaieté. Dernièrement un cheval lui donna à la jambe un coup de sabot. Cela le contraignit pendant quelque temps à sauter sur un pied pour aller de côté et d'autre, mais cette petite mésaventure ne lui enlevait nullement son joyeux entrain, au contraire.

Je vois ici beaucoup de Français qui viennent offrir leurs hommages à Charles X. On peut sans bassesse courtiser la majesté du malheur. Depuis plusieurs jours, nous avons le chancelier, marquis de Pastoret (1). Il n'a pas craint, malgré ses soixante-dix-huit ans, d'entreprendre un long voyage pour visiter son Roi. Leur entrevue a été bien touchante.

Dans ses longues conversations avec moi, Charles X me raconte sa vie. Il met dans ses narrations une sincérité entière, j'allais dire une candeur exquise. En effet, le Roi ne montre aucun amour-propre à dissimuler ses fautes et aucune amertume en parlant de celles des autres. Je recueille avec soin tant de précieux souvenirs.

Buchtirad, 22 août.

Le 19, le roi de Saxe est venu à Buchtirad au moment du dîner. Il a l'air très vieux, très cassé. Il portait son chapeau pendu à la ceinture. Ses paroles étaient empreintes d'une affection réelle pour la famille royale. Le 23, Charles X reçut la

(1) Membre de l'Institut, député à la Législative, sénateur en 1809, vice-président de la Chambre des pairs (1821). Administrateur des biens que les enfants du Duc de Berry avaient en France.

visite du prince co-régent de Saxe, qui a pour femme une sœur de l'archiduchesse Sophie ; toutes les deux sont également de haute taille.

L'autre jour, après l'arrivée de M. de Milanges, je reçus une lettre de M. de Caraffa m'annonçant son départ pour Königswart et le désir de me faire une communication dès son retour. Le surlendemain, comme il m'en priait, je me rendis à Prague pour le joindre. Il me donna connaissance d'une longue et confidentielle dépêche du prince de Cassaro. Voici en substance ce qui est dit dans cette pièce.

Au moment où elle débarquait à Palerme, le roi de Naples écrivit à la Duchesse de Berry, lui disant que Charles X voulait avoir des notions précises sur sa situation. Elle répondit qu'elle allait partir de Palerme pour Naples, afin de donner à son frère tous les renseignements voulus. De là, elle comptait se rendre à Prague où elle était fort pressée de revoir ses enfants et où elle fournirait à Charles X les explications nécessaires. Le roi de Naples lui écrivit alors qu'elle ne devait pas faire ce voyage sans l'autorisation de Charles X ; par respect, elle ne devait rien décider contre ses intentions, or il ne les avait pas encore manifestées, elle devait donc attendre de les connaître. La Duchesse se rendit à ces raisons et il fut décidé qu'au moyen de lettres dont M. de Milanges serait porteur, Madame ferait demander à Prague la permission de se mettre en route. Mais, tout à coup, survint M. de Choulot, qui insista fortement auprès du roi de Naples pour qu'il s'employât sans retard à obtenir une autorisation qui importait à l'honneur de la Duchesse de Berry.

L'aspect des choses se modifia aussitôt et le prince de Cassaro, porte-parole de son maître, le roi de Naples, s'exprime à peu près en ces termes dans sa dépêche à M. de Caraffa : Que répondre à la Duchesse de Berry qui veut revoir ses enfants? Peut-on s'y opposer, peut-on encourir le reproche de continuer en Sicile la détention de Blaye en s'opposant au désir d'une mère? Peut-on en quelque sorte contribuer à des mesures dont la rigueur déshonorerait la Duchesse de Berry, si, ce que nous prévoyons avec crainte, cette princesse venait à s'enfuir? Quel embarras ne créerait-elle pas alors au roi de Naples dont elle s'éloignerait comme d'un persécuteur, à l'Empereur dont elle franchirait les frontières malgré lui, à Charles X chez lequel

elle arriverait contre sa volonté? Nous devons éviter pareille chose, écrit le prince de Cassaro à M. de Caraffa, faites donc communication de ce que je vous adresse au prince de Metternich et au comte de Montbel. Au premier pour qu'il obtienne l'agrément de l'Empereur, au second pour qu'il fasse aboutir cette demande auprès du Roi, son maître.

Je rapportai fidèlement tout cela à Charles X, qui composa aussitôt une lettre pour le roi de Naples. Je tiens à en citer quelques fragments. Après avoir dit qu'il est prêt au pardon envers la Duchessse, le Roi, abordant la question du voyage à Prague, ajoutait :

«.. Mais j'ai des devoirs à remplir auprès de mes petits-enfants. Ils ne connaissent encore que l'arrestation de leur mère, sa captivité, sa libération et son heureuse arrivée en Sicile. Je leur dois, je me dois à moi-même de ne pas leur laisser ignorer qu'elle a contracté de nouveaux liens, et pour leur en parler il m'est indispensable que l'acte qui constate son mariage soit entre mes mains. C'est un fait qui doit être public, puisque les conséquences en sont publiques. La morale le veut, l'honneur de notre famille l'exige. Je consens à oublier le passé, mais le présent ne peut rester dans un doute offensant pour la sœur de Votre Majesté, et trop douloureux pour moi et mes enfants. Je demande cet acte à la Duchesse de Berry, qu'elle me l'envoie... Dès que j'aurai cette pièce qui m'est indispensable, je ferai connaître la vérité à mes petits-enfants. Je pourrai leur parler de leur mère et agir ensuite de concert avec Votre Majesté et avec l'Empereur pour qu'elle puisse revoir ses enfants. »

Charles X annonçait ensuite au roi de Naples que cette lettre lui serait remise par moi et que j'en porterais une autre à la Duchesse de Berry.

Les choses en étaient là, quand, tout à coup, M. de Caraffa me fit prévenir par un exprès que des dépêches réclamant une prompte décision venaient d'arriver. Il me priait de me rendre sur-le-champ auprès de lui. Je partis immédiatement. C'était le 25. J'arrive à Prague, et Caraffa me raconte qu'un courrier lui a été expédié par le prince de Cassaro. Malgré toutes les exhortations de son frère, la Duchesse de Berry s'est rendue à Naples et là elle déclara qu'elle allait partir sur-le-champ pour Prague. Malgré les remontrances de Ferdinand II, malgré la douceur, malgré l'énergie, tout fut inutile. La Duchesse de Berry iné-

branlable dans ses résolutions a déjà dépêché le comte de la Ferronnays pour la précéder.

Je dus informer de tout cela la famille royale. Le 26, à huit heures du matin, je m'étais rendu chez la Dauphine. Je la trouvai portée à l'indulgence et à la conciliation. Quant au Dauphin, il répétait : « Si elle vient, je m'éloigne aussitôt. » Le Roi apparut, tenant une lettre à la main. Il était on ne peut plus agité. La veille au contraire, j'avais remarqué son accablement.

— Partez immédiatement dans ma voiture, me dit-il, et portez ce billet à l'Empereur. Je suis résolu à ne pas recevoir la Duchesse de Berry qu'elle n'ait rempli les conditions exigées par moi.

Je me mis en route pour Prague, à neuf heures du matin. Sur le chemin, je croisai le prince et la princesse de Saxe se rendant à Buchtirad. C'était le premier beau jour. Je débarque au palais pour demander le comte de Crenneville auquel je communique mon désir de voir l'Empereur. Il part aussitôt à travers le dédale des corridors. Quelques minutes après, il revient et me dit :

— L'Empereur vous prie de rester à dîner. Après, il vous donnera audience. Quoique tout son temps soit pris, Sa Majesté a déclaré qu'elle vous tenait en trop grande affection pour vous faire attendre.

A table, je suis placé entre la comtesse Lazanski et la comtesse Weveld. Dans l'assistance, je reconnais le colonel Appel, aide de camp de l'Empereur, et plusieurs chambellans avec lesquels j'ai des relations. Il y avait aussi le grand-maître du roi et des princes de Saxe. Le dîner achevé, je suis introduit. L'Empereur me parle d'abord des manœuvres dont il est enchanté, puis :

— Je sais le motif de votre venue, me dit-il, car j'ai vu M. de Caraffa. Hier au soir, m'est arrivé un courrier de Vienne envoyé par Metternich pour me remettre des dépêches de Lebzeltern (1) qui a tout fait pour empêcher le départ de M. de la Ferronnays. On voulait que celui-ci vînt auprès de moi sans voir le Roi ; or mon premier soin aurait été de l'adresser immédiatement à Charles X, dont la volonté dans toute cette affaire deviendra la mienne. Il décidera comme il l'entend. J'ai envoyé à Seldnistsky (2) ordre de laisser entrer la Duchesse de Berry

(1) Ambassadeur d'Autriche à Naples.
(2) Ministre de la police en Autriche.

dans mes États, de la retenir à Trieste, à Udine ou bien dans quelque autre ville de province, mais de ne point la laisser arriver jusqu'au Roi sans l'autorisation de celui-ci. Toutefois, elle pourrait parvenir à son but sous un déguisement; il faut y prendre garde, car Charles X doit être maître chez lui. Ce qu'il exige, je l'exigerais de la même manière. C'est absolument indispensable sous le rapport de l'honneur, de la morale, des intérêts. L'acte que réclame le Roi, il a raison de le réclamer. En tout ceci, il faut penser à l'avenir du Duc de Bordeaux, qui doit monter un jour sur le trône de France. Je trouve qu'on a commis des fautes pour l'éducation du jeune prince. Vous et moi, me dit-il avec bonhomie, pouvons en ces matières agir à notre guise, mais il n'en va pas de même pour la famille royale proscrite.

Cet entretien avec l'Empereur dura une heure. Sa Majesté me traita avec une grande bonté. Je lui donnai toutes les explications qu'elle me demanda, lui communiquant les lettres de Charles X au roi de Naples et à la Duchesse de Berry, ainsi que celle de Mme la Dauphine.

— Remerciez le Roi, ajouta l'Empereur, de la confiance qu'il me témoigne. Je vois comme lui dans cette affaire. Mme la Duchesse de Berry n'approchera point de Prague sans son agrément. Si elle arrivait à l'improviste, il pourrait lui fermer sa porte. Quand vous verrez Seldnitsky, convenez avec lui de tout ce que vous jugerez utile et convenable.

Après cette audience et une conversation avec le chargé d'affaires de Naples, je revins à Buchtirad.

Avant les révélations que M. de Caraffa me fit le 25, Charles X avait composé pour le roi de Naples une lettre dont j'ai reproduit plus haut un extrait. Le nouvel état des choses lui en dicta une autre ainsi conçue :

« Monsieur mon frère et neveu,

« J'avais répondu avec empressement à la lettre par laquelle Votre Majesté réclamait le tendre intérêt, la bienveillance paternelle que j'avais montrés dans toutes les occasions à la Duchesse de Berry dont elle reconnaît toutefois le défaut de franchise et les torts à mon égard. Votre Majesté ajouta qu'elle avait conseillé à cette princesse de ne pas céder à son empressement, de ne point se rendre à Prague avant qu'elle eût reçu mes ordres et le consentement de l'Empereur.

« Je répondrai que je verrai toujours dans la Duchesse de Berry la veuve d'un fils qui m'était bien cher, la mère de mes petits-enfants et enfin la sœur de Votre Majesté, mais qu'avant de lui permettre de se rendre à Prague, j'avais un devoir sacré d'honneur et de conscience à remplir envers moi, envers Votre Majesté, envers la Duchesse de Berry elle-même. Dans ses intérêts véritables, dans les intérêts de ses enfants, j'exigeais la régularisation la plus complète et la plus authentique d'une situation à laquelle une malheureuse publicité ne peut permettre de s'envelopper désormais dans un mystère qui serait honteux et coupable. Afin d'amener une prompte solution sur une situation qui touche si directement à l'honneur de notre famille, j'avais ordonné au comte de Montbel qui possède ma confiance et celle de la Duchesse de Berry de se rendre auprès de Votre Majesté pour s'entendre avec elle sur les moyens de terminer honorablement et sans bruit cette malheureuse affaire en conciliant autant que possible les affections et les devoirs. Dans le moment où cet envoyé recevait mes derniers ordres, il a été prévenu par M. de Caraffa de la détermination que la Duchesse de Berry venait de prendre pour son départ immédiat, avant même que les demandes de Votre Majesté et les siennes me fussent parvenues.

« Je n'ai pu qu'être profondément affligé que, cédant à des conseils aussi pernicieux que déraisonnables, la Duchesse de Berry ait abandonné l'asile que les circonstances actuelles rendaient seul convenable pour elle, oubliant les égards qu'elle devait à Votre Majesté aussi bien que ses torts envers moi et sa famille. Sa conduite actuelle ne changera rien à mes résolutions. Après m'être entendu avec l'Empereur, je ne consentirai à la recevoir que lorsque les conditions que j'exigeais seront remplies. La régularisation de la situation de la Duchesse de Berry est un intérêt qui nous est commun. Je compte que Votre Majesté me secondera dans tout ce qui dépendra d'elle pour l'accomplissement de semblables devoirs. Pour que Votre Majesté connaisse complètement ma pensée, je lui envoie ci-joint la lettre dont j'avais chargé le comte de Montbel. »

CHARLES.

Buchtirad, 2 septembre.

Le Roi persiste à vouloir m'envoyer au-devant de Mme la Duchesse de Berry. Cette démarche m'est infiniment pénible, mais je ne puis faillir à ce nouveau devoir. Voici les instructions écrites que Charles X me donne :

« Quoique des communications diplomatiques m'aient annoncé que la Duchesse de Berry allait incessamment partir de Naples pour se rendre à Prague, je ne puis croire qu'elle n'ait pas attendu l'autorisation qu'elle a sollicitée de moi et ma réponse aux dépêches du Roi, son frère. Dans tous les cas, le comte de Montbel se rendra près de cette princesse là où elle se trouvera, il lui remettra la lettre que je lui adresse, il lui expliquera mes intentions positives et irrévocables. Il s'attachera à lui persuader que ce que j'exige d'elle m'est dicté non par le ressentiment du profond chagrin qu'elle m'a causé, mais par ses intérêts les plus réels et les plus précieux et par ma conviction intime que je dois à mes enfants, à ma famille, à elle-même de ne la revoir que lorsque sa position sera complètement régularisée. »

1er septembre 1833.

Pour compléter la copie de ces documents, je tiens à ajouter ce que le Roi adresse à la Duchesse de Berry par mon entremise. Cette lettre avait été écrite le 25 août avant que Charles X connût la brusque décision prise par Madame de venir à Prague sans attendre l'autorisation du Roi. A ces lignes, Charles X ajouta hier un *post-scriptum :*

Buchtirad, 25 août 1833.

« J'ai reçu, ma chère petite, votre lettre du 19 juillet et j'ai écouté avec intérêt tous les détails qui m'ont été donnés par M. de Milanges sur votre situation. Je ne vous ferai point de reproches pour les torts que vous avez pu avoir envers moi et ma famille; vous m'assurez qu'ils ont été causés par la très fâcheuse position où vous vous trouviez et j'aime à n'en pas douter. Croyez aussi que j'ai vivement senti tous les malheurs qui sont tombés sur vous et que je désirerais adoucir.

« M. de Chateaubriand s'est acquitté de toutes les commissions que vous lui aviez données pour moi. Je lui avais répondu avec franchise sur les objets qui vous concernent et particu-

lièrement sur votre désir de profiter de votre liberté pour venir nous voir à Prague; mais, comme il paraît d'après votre lettre que vous ne connaissez pas encore ce que M. de Chateaubriand était chargé de vous transmettre, il faut que je vous explique clairement tout ce que je pense et tout ce que je puis faire relativement à votre désir de venir momentanément nous voir.

« Je ne parlerai point ici ni de moi, ni de mon fils, ni de ma belle-fille, mais de ce qui concerne vos enfants. Depuis votre arrestation à Nantes, Henri et Louise ne savent rien de ce qui vous concerne que votre longue captivité à Blaye et votre arrivée à Palerme. A présent, il faut avant, qu'ils puissent vous revoir, qu'ils soient instruits des nouveaux liens que vous avez formés et de la naissance de l'enfant qui en est résulté, mais avant que je puisse leur parler de la situation où vous vous trouvez maintenant, il est *indispensable* que j'aie entre les mains l'acte de votre mariage avec le comte Lucchesi ou du moins une copie de cet acte authentique et légalisée.

« Hâtez-vous de m'envoyer cette pièce qui m'est absolument nécessaire et, lorsque je l'aurai reçue, je jugerai d'après votre intérêt véritable des demandes que je pourrai faire auprès du Roi de Naples et de l'Empereur d'Autriche pour assurer votre voyage jusqu'à Prague.

« Croyez, ma chère petite, à ma tendresse pour vous et à la peine profonde que m'ont causée tous vos malheurs.

« Je vous embrasse de tout mon cœur.

CHARLES.

« Je charge le comte de Montbel de vous porter cette lettre et d'entrer avec vous dans tous les détails que vous pouvez désirer. Je n'ai pas besoin de vous ajouter combien cet excellent homme est digne de votre confiance.

P.-S. — Du 1er septembre.

« Cette lettre ayant été retardée par la nouvelle de votre départ de Palerme, M. de la Ferronnays est arrivé ce matin et m'a remis celle que vous m'avez écrite de Naples du 14 août et, n'ayant rien à ajouter ni à changer à ce que je vous écrivais le 25 août, je m'empresse de faire partir le comte de Montbel et je vous demande avec la plus vive instance d'écouter avec une sérieuse attention tout ce qu'il vous dira en mon nom. Il y va de votre véritable intérêt et de celui de vos enfants.

« Je désire vivement pouvoir vous donner bientôt des preuves de ma sincère affection, mais je ne puis ni ne dois m'écarter en rien de la condition qui m'est indispensable. »

Le Roi m'a dit : « J'appelle la Duchesse de Berry, chère petite, car je ne puis plus la nommer mon enfant et le terme de Madame l'aurait affligée. » La Dauphine m'a remis également quelques lignes pleines d'affection pour la Duchesse de Berry.

Le 29 août, le Roi venant dîner chez l'Empereur se rendit à Prague où M. de la Ferronnays venait d'arriver le matin même portant une lettre de Mme la Duchesse de Berry. Charles X consentit à le recevoir dans la journée. Peu après, je sus par M. de la Ferronnays lui-même de quelle façon pénible il se vit accueilli et de quelle manière affligeante Charles X lui parla après avoir jeté les yeux sur les lignes écrites par la Duchesse de Berry. Je tâchai d'adoucir le chagrin de M. de la Ferronnays et bientôt nous tombâmes d'accord en tous points. Étant à Prague, j'en profitai pour voir le prince de Metternich récemment arrivé.

Comte DE MONTBEL.

(A suivre.)

HIER ET DEMAIN

III[1]

LE MÉDECIN

SA CONVERSATION ET SON ESPRIT CLINIQUE

Nous espérons que les lecteurs, étrangers à la médecine, trouveront quelque intérêt à cette étude : nous en avons soigneusement écarté les détails techniques et les mots savants qu'il faut chercher dans le dictionnaire. Le médecin en est l'unique sujet, mais on ne le considère ici qu'en raison et fonction de son malade; nous ne les séparons pas l'un de l'autre avec grand souci du dernier, et pour lui, parce qu'il souffre, nous avons une visible complaisance. Nous savons bien qu'aux yeux du public, nous sommes moins intéressants que nos malades. Voici des pages qui s'adressent à tout le monde. Qui donc n'est pas malade, ne l'a jamais été, peut se flatter de ne pas le devenir?

Si nous disons que le médecin doit bien observer son malade, tout le monde sera de notre avis, et de même si nous ajoutons qu'il doit savoir causer avec lui. Ce sont deux choses bien distinctes que nous rapprochons à dessein : outre qu'elles se prêtent sans cesse un mutuel appui, elles représentent deux dons de l'esprit, étroitement associés, dans le type intellectuel auquel nous devons les cliniciens supérieurs. Cette indépendance psychologique est liée aux lois mêmes de notre pensée : il y a peut-être quelque nouveauté dans ce point de vue. Nos remarques dépasseront parfois le malade et le médecin.

(1) Voyez la *Revue* des 1er mai et 1er août 1920.

Le clinicien supérieur est rare qui veut tout savoir de son malade, le corps et l'âme, afin de pousser jusqu'à l'extrême limite du possible le bienfait de son action. Les jeunes gens, dans leur enthousiasme pour la médecine qu'ils apprennent, s'en tracent une image très haute, plus belle que nature, idéalisée, et ont raison de le faire. A méditer sur l'idéal on gagne de s'en rapprocher. La belle image, rayonnant dans l'âme du plus modeste des praticiens, profite à ses malades.

I

La médecine n'existe que par l'observation. Elle lui doit tout, depuis le geste troublant de l'homme des cavernes, saisissant son couteau de silex pour trépaner le crâne de son frère défoncé dans le combat, depuis les nombreuses opérations que l'on trouve tarifées sur les briques séchées au soleil des tombes de Ninive et de Babylone, depuis la sagesse toujours jeune et vivante des préceptes hippocratiques, jusqu'aux dernières découvertes sur les microbes et leurs toxines, sur les sensibilisations qui nous rendent vulnérables et les vaccinations qui nous protègent, orgueil de la science moderne. Chaque fois que les médecins, cessant d'observer directement la nature, l'ont voulue voir à travers des concepts, même riches de gloire, la science s'est arrêtée dans son essor, tombant au point de mériter les plaisanteries de Molière. C'est par l'observation enfin, patiente et minutieuse, que nous réalisons chaque jour la fin de notre effort, qui est la guérison du malade.

Ce mot d'observation ne doit pas en imposer et, par exemple, faire croire qu'il s'agit d'une forme modeste de la pensée, timide, presque humiliée. Elle réclame au contraire toutes les forces de l'esprit, dont le jeu devant un cas clinique se déroule en quatre temps, ayant chacun sa *dominante* psychologique.

C'est d'abord un jugement initial. A peine est-il près du lit que le médecin l'a déjà porté. Il le tire de l'attitude du malade, de l'expression de son visage, de la manière dont il respire, se plaint et raconte son mal, des renseignements recueillis dans l'escalier. C'est un jugement synthétique et intuitif, éclair d'une évidence immédiate, prise directe de l'esprit sur le problème qui se présente et qu'il range d'emblée, sous étiquette provisoire, dans le cadre nosologique. Sa valeur dépend de notre science et

plus encore d'une sagacité et vivacité naturelles, qu'on appelle volontiers *flair clinique*.

Aussitôt commence le second temps, très différent. Le malade est minutieusement examiné, organe par organe, fonction par fonction. L'habileté professionnelle, servie par toutes les ressources que la science nous ménage, y joue le principal rôle. N'oublions pas la conscience. Cette analyse demande du temps et de la patience, recueille les faits qui s'offrent, cherche ceux qui se cachent, les interprète tous. Ce n'est pas un enregistrement passif, mais une série de constats, dont chacun ne devient tel que par une décision de l'esprit. Celui-ci est-il arrêté : il n'hésite pas, prend son vol et, en quelques coups d'aile, ramène l'hypothèse qu'il vérifiera avec autant de soin qu'il a mis d'entrain à l'aller chercher. L'analyse est une activité très haute de l'esprit.

L'analyse amasse les documents : le travail qui vient après les met en œuvre. Les uns sont rejetés, les autres retenus, ceux-ci classés selon leur valeur, dans un ordre logique, où l'enchaînement et la concordance des parties dans le tout dégagent une belle lumière. C'est la synthèse, non pas une simple totalisation, mais un vigoureux effort, un nouveau jugement, qui infirme ou confirme le premier et dans ce cas le précise. Il est d'une autre qualité, supérieur, œuvre de la pensée réfléchie qui s'y engage tout entière, et il vaut ce qu'elle vaut elle-même.

On termine en récapitulant tout ce qui a été fait, afin de ne rien omettre et on donne au jugement sa forme définitive, qui permettra de parler et d'agir.

La succession de ces différents actes n'est pas toujours facile à discerner parce qu'ils se mêlent et s'entre-pénètrent, mais tel est bien le *progrès* de notre esprit dans un examen clinique. Plus d'un l'aura reconnu pour l'avoir vu souvent ailleurs. Au XVIIe siècle, où le *Discours de la Méthode* était à tous familier, personne ne s'y serait trompé, et Mme de Sévigné n'aurait pas manqué d'écrire à sa fille : « Voilà bien ou à peu près les quatre règles de notre père Descartes. »



De cette démarche intime de son esprit, le médecin ne s'inquiète guère et d'ailleurs, le plus souvent, ne se doute pas. D'autres soins le retiennent. Il est tout entier, non au mécanisme de sa pensée, mais à l'objet qu'il lui donne, le cas cli-

nique du malade, dont il a pris charge et responsabilité. C'est une réalité concrète, complexe, touffue, qu'il veut débrouiller, tirer au clair. Il y réussit : son plan est bon, précis, logique. Il va du superficiel au profond, du simple au composé, des éléments grossiers, accessibles, fermes à d'autres délicats, cachés, fuyants. On peut le suivre en marquant les étapes.

Voici la première franchie. Nous savons quel est l'organe malade, la lésion dont il est atteint, ses limites, sa nature. Nous donnons à la maladie son nom, un de ces noms qui représentent les grands types morbides dans lesquels les livres classiques enferment toutes les souffrances de notre pauvre guenille. Nous tenons notre diagnostic, comme on dit en jargon médical, de quoi notre esprit, avide de clarté, triomphe. Soyons modestes : il nous reste tout à faire ! Ces types morbides, écrits pour des fins didactiques, sont à la fois très faux et très vrais ; l'un, parce que les cas réels ne leur correspondent jamais exactement, l'autre, parce que tous les éléments de la description sont empruntés à l'observation rigoureuse des faits.

Il nous faut la maladie, telle que le malade la détermine. La maladie est un acte, le plus personnel et le plus intime qui soit. Dans un certain sens, le malade crée sa maladie comme l'artiste son œuvre. Il nous faut le malade. La maladie est une catégorie de notre esprit ; le malade est la réalité même avec laquelle notre esprit se mesure. Il est là devant nous sur son lit, étendu, qui souffre, se plaint, nous appelle, nous implore, met en nous sa confiance et son espoir, qui nous payera de sa gratitude sous toutes les formes qu'elle prend : notre ambition est de le guérir, de le soulager, de le consoler. Sans doute il est pulmonique, graveleux ou cardiaque, avec des lésions précisées, mais à sa manière, si bien qu'il ne ressemble pas du tout à son voisin, qui l'est aussi, avec les mêmes lésions.

Un élément étranger, microbe ou poison, s'est introduit dans l'organisme, se fixant sur un point, ou se répandant partout. Comment tissus et humeurs accepteront-ils cette nouveauté? Quelle sera leur réaction, leur réponse? Tantôt la lutte est violente, dramatique, sans espoir d'accommodement; la catastrophe suivra. D'autres fois les choses s'arrangent, s'équilibrent : c'est la paix solide et durable, c'est la guérison. Trop souvent, la paix est boiteuse, simple compromis à échéance plus ou moins lointaine, en somme l'état chronique. Mais à quel

prix le compromis? Quels sont les sacrifices, les inhibitions, les suppléances? Quelle est la rançon? Voilà le malade et il nous faut le connaître.

L'interroger, fouiller son passé personnel et héréditaire; l'examiner, le palper, le percuter, l'ausculter est un jeu pour nous. L'emploi d'une foule d'appareils et d'instruments nous est familier. Puis, le laboratoire s'ouvre où la chimie, la physique, la micrographie, la bactériologie, l'expérimentation sur les animaux nous attendent, qui merveilleusement combinent leurs moyens et associent leurs efforts. Là où, il y a cinquante ans, conjectures, hypothèses, probabilités, réserves, timidités se succédèrent, relevées de temps en temps par un vocable à résonnance métaphysique, des certitudes sont établies solidement enchaînées. Que d'états fébriles graves, à symptômes imprécis, qui ne franchissaient pas le misérable diagnostic de *fièvre continue* sont devenues des fièvres typhoïdes, paratyphoïdes, de Malte, des méningites cérébro-spinales, des bacilloses. Du temps que j'étais interne à l'hôpital Saint-Louis, des malades y passaient leur vie, porteurs de lésions de la peau mal différenciées, qu'on montrait aux élèves comme autant de problèmes : je me figure que les problèmes sont moins nombreux depuis que le laboratoire rend ses oracles. Les médecins dont la carrière s'incline vers son terme vont répétant chaque jour le mot de Voltaire : « Les jeunes gens sont bien heureux, ils verront de belles choses! » Et, de fait, quelles espérances ne peut-on concevoir?

***

Ainsi, nous connaissons la réponse de l'être physique à l'agression morbigène dont il a été victime. Cette connaissance, *aussi complète que le permet l'état actuel de la science*, ne nous donne pas le malade tout entier. Il nous manque la réaction de de son être moral, qui est proprement la réponse de son âme. Il est utile de la connaître dans la maladie aiguë, indispensable dans un état chronique. Nos réflexions s'appliquent principalement aux maladies qui durent parfois toute une vie, même assez longue.

Nous sommes à la dernière étape de notre investigation. Le laboratoire se récuse, désormais non qualifié. Nous ne pouvons donner ici qu'un faible aperçu de nos curiosités, nombreuses et très diverses, mais reliées ensemble par leur fin commune. Il

faut passer au médecin certaines curiosités qui s'ordonnent pour le bien du malade.

Prenons, par exemple, son âge qui, tout à l'heure, nous a servi pour établir la nature et la gravité de la maladie : la notion de l'âge est souvent déterminante. Il est maintenant l'occasion d'une pensée très différente.

La maladie est un malheur inattendu pour les jeunes gens, à laquelle les vieillards devraient être préparés. Il arrive cependant que les premiers montrent de la patience et que les seconds en manquent. On dit alors de ceux-ci que leur jeunesse n'est pas morte, et, selon un mot connu, leur « fait toujours du bruit. »

Le métier lui aussi est parfois décisif pour le diagnostic de la maladie, comme quand l'homme est marchand de vin sur le comptoir ou manipulateur de pâtes phosphorées. Il s'agit bien de cela maintenant! La plupart des métiers ne s'accommodent pas de malades. Celui-ci prévoit avec effroi l'obligation de quitter le sien; celui-là calcule les adaptations qui lui permettront d'en prendre un autre. La différence est grande des deux détresses; le médecin doit en pénétrer le secret.

Les pauvres disent : « La maladie n'est un malheur que pour nous. » A quoi il n'y a guère à répondre. Cependant, les pauvres se trompent : la maladie est un malheur pour ceux à qui la fortune ôte la patience. Qu'il y a d'humaine vérité dans ce souhait que les mendiants des vallées des Pyrénées adressaient jadis aux touristes en retour d'une aumône : « Que Dieu vous donne la santé ou la patience! »

Le malade a passé depuis longtemps, sans se marier, l'âge où d'ordinaire on le fait. Le médecin n'est pas curieux, s'il ne veut en savoir la raison qui souvent se rattache à la médecine.

Il n'est pas rare que la maladie ruine le bonheur intime d'un jeune foyer. L'accident est banal, grossier, ne nous arrêtons pas. Assez souvent la maladie d'un des conjoints exalte l'amour de l'autre, mais une souffrance inattendue est réservée au malade. Il sent peu à peu que la pitié se mêle à la tendresse des soins qu'il reçoit; c'est une humiliation cachée, très douloureuse, tant l'amour est jaloux de n'inspirer qu'un sentiment semblable à lui-même.

La maladie chronique demande du courage, de la fermeté d'âme. Le premier est intermittent comme l'héroïsme : l'autre est un courage continu, plus rare, plus précieux : ni l'un ni

l'autre ne s'acquièrent. La patience, plus modeste, s'acquiert et on peut y aider. C'est de l'adaptation avec un fond d'optimisme inconscient.

La qualité de l'âme nous importe avant tout, et les apparences sont si souvent trompeuses! Tel se montre d'un courage superbe, d'acier trempé, dans le plein de l'action et le feu du combat, qui tombe à plat dès que la souffrance le condamne au repos. Tel autre se retourne, s'ingénie et trouve dans les petites choses le moyen de mener une vie supportable et même utile. Ah! les pauvres petites choses, — menus travaux, modestes joies, légères manies, — qu'on dédaigne dans l'orgueil de la santé, sans se douter de leur bienfait quand on l'a perdue!

Le bonheur est dans l'action. Sommes-nous forcés d'y renoncer, un goût est excellent pour nous la faire oublier, comme celui des lettres, des sciences, des arts. Mais ce goût, ne l'a pas qui veut. Une manie peut utilement prendre sa place. « Si une fée, écrivait Ernest Bersot, me permettait de faire trois souhaits, comme je l'ai lu dans les contes, je serais prêt : le premier serait qu'elle m'accordât une manie, le second qu'elle pût être satisfaite sans trop de frais, le troisième qu'elle ne le fût jamais complètement. » Les fées devraient se montrer secourables à celui que la maladie réduit à voyager dans son jardin ou autour de sa chambre. Et nous, médecins, tâchons de bien connaître l'homme dans le malade pour discerner la petite manie qui lui convient, la favoriser et, au besoin, la faire naître.

Il nous faut vraiment connaître l'âme du malade et les sources où elle s'alimente. Nul ne sait mieux que le médecin la valeur pratique du sentiment religieux, son admirable « efficiency, » comme disent les Anglo-Saxons. La maladie est une épreuve très révélatrice et il y a des surprises. Ici l'armature religieuse était très forte qui, les mauvais jours venus, se trouve en défaut; ailleurs, au contraire, une âme indifférente, presque hostile, voit monter des profondeurs toute une échelle insoupçonnée. Le jeu de la pensée claire nous absorbe tellement qu'il nous empêche souvent de voir l'importance de celle qui ne l'est pas. Celle-ci se tient discrètement en réserve.

Le médecin sait par expérience que la maladie et la religion, quand elles rencontrent certains dons naturels, font des âmes extraordinaires, exquises. Ces âmes ont une grande vertu de rayonnement. Dans les exorcismes du moyen âge, certains

diables étaient si méchants qu'ils sortaient du corps des possédés pour entrer dans celui des exorciseurs, « qu'ils faisaient tressauter de mille manières. » De cette scène d'horreur quel médecin n'a vu la douce réplique? Dans notre dure vie, les jours ne sont pas rares d'amertumes et de découragement où l'âme héroïque du malade passe parfois pour la redresser dans celle de son guérisseur.

En somme, comme il n'y a rien de l'être physique que le médecin ne retienne, il n'y a rien non plus de la personnalité morale, telle que l'âge, le métier, l'ambiance familiale, l'éducation, la culture l'ont déterminée, façonnée, qu'il ne veuille aussi retenir. Il veut du malade « l'humanité » tout entière :

Medicus *sum, et nihil humani a me alienum puto.*

II

Quels moyens avons-nous de savoir tant de choses? On pense d'abord à l'interrogatoire et nous ne manquons pas d'en user. Nous interrogeons le malade, ses parents, ses amis, ses serviteurs, tous ceux qui, sur lui, peuvent porter témoignage. Mais, en fait, l'interrogatoire ne nous donne que ce qu'on veut bien dire et souvent nous refuse ce dont nous sommes le plus curieux.

L'interrogatoire est une méthode grossière, une sorte d'attaque directe et à découvert, qui ne peut rien surprendre. Dès les premières questions, celui qu'on interroge se met sur ses gardes et, quand on touche au point sensible, il a tôt fait de se réserver. Le même interrogatoire devient une méthode fine très efficace, s'il se cache dans le déroulement d'une conversation d'apparence désintéressée où, sans poser des questions, on obtient des réponses. Beaucoup de choses en nous sont à fleur de cerveau et au bout de la langue, gardées secrètes par notre seule vigilance. Que celle-ci soit un instant en défaut, voilà que dans une incidente, un mot, une réticence, un jeu de physionomie, le secret s'échappe et s'envole.

Rien ne vaut comme des conversations fréquentes et familières pour apprendre sur le compte d'un homme ce qu'il veut nous cacher. Le juge d'instruction, — l'homme de l'interrogatoire par excellence, — le sait mieux que personne et voudrait bien causer avec son client. Il y réussit quelquefois, mais le

greffier au bout de la table et le gendarme à la porte sont peu favorables aux libres épanchements. Le médecin, au contraire, est dans les conditions les meilleures et ne se fait pas faute d'en profiter. La conversation avec le malade a grande importance à ses yeux : il y consacre son temps et ses soins. Le médecin qui ne cause pas est en état d'infériorité manifeste.

Il n'y a pas de règles pour cette conversation, qui le plus souvent s'improvise au gré de l'incident journalier, non sans caprice. Mais quelques remarques ne seront pas sans intérêt.

Et d'abord, tout est infiniment variable, selon les malades et selon les jours avec chaque malade. Ici vous devez être sobre de paroles, et là plus prodigue. Le ton sera tour à tour léger ou sévère. Avec l'un, il faut tâcher d'avoir de l'esprit; avec l'autre, cacher celui que l'on a. Si vous parlez avec élégance, tant mieux, mais il n'est pas nécessaire. Parlons avec notre langue de tous les jours, sans oublier l'accent. L'important est d'être simple, naturel, surtout aimable. Cette dernière qualité est assez commune chez le médecin, parce que, malgré l'accoutumance, son cœur est au fond toujours attendri.

Précisons davantage. Puisque, en causant, nous nous proposons de faire causer notre interlocuteur, il est nécessaire de choisir les sujets qui lui plaisent. Nos préférences personnelles doivent être écartées, le sacrifice ne coûte guère à un homme bien élevé.

Le sujet de choix, pour la conversation du médecin, c'est le malade lui-même. La maladie fait naître un égoïsme intense, parfois féroce, chez les meilleurs d'entre nous. Si leur bonté native reparaît au cours de la maladie, — et elle reparaît souvent, — c'est qu'ils sortent d'eux-mêmes, oubliant leur mal. Ils ne peuvent l'oublier devant leur médecin, dont la présence le leur rappelle, et, pendant qu'il est là, ils veulent jalousement pour eux seuls toute sa pensée. Que le médecin dise un mot, un seul mot, sur ses affaires ou ses propres souffrances, et voilà le malade en émoi. « Mon pauvre docteur me néglige; hier, il ne m'a parlé que de son automobile et aujourd'hui de sa sciatique. » Parlons au malade de lui, toujours de lui.

Voilà le sujet principal trouvé, mais il faut des sujets accessoires pour donner de l'air à la conversation et du répit à la pensée. Choisissons ces sujets de telle manière que l'égoïsme du malade y trouve également son compte. Égoïste, il est encore

un jaloux. Il l'est de ceux qui se portent bien, tout naturellement de son médecin qui représente officiellement la santé devant lui. Il est couché et vous êtes debout; il est à la diète, et vous sortez de table avec le teint réjoui; il n'a pour horizon que le plafond de sa chambre, et vous venez de voir la beauté du printemps sur les jardins en fleurs. Choisissez un sujet où le malade excelle et retrouvera ses avantages sur nous. Parlez-lui musique s'il est musicien, viticulture s'il est vigneron. Ce sera l'occasion d'une discrète revanche. Les revanches sont douces au cœur humilié des malades, toniques pour leurs forces physiques et par surcroît pour les autres.

Mais il faut en cela même garder la mesure. Le médecin doit parler de tout avec convenance, comme autrefois « l'honnête homme, » ne rien dire qui puisse l'amoindrir aux yeux de son malade; l'égoïsme de celui-ci, par un détour facile à saisir, en serait vite alarmé. L'homme, tombé dans un précipice, se rassure à la vue du bras vigoureux qui lui tend la perche, et pareillement le malade dans sa détresse, en songeant à la valeur intellectuelle de son médecin. Le malade aime nos qualités et même les amplifie par égoïsme. C'est un égoïste à part, presque un phénomène pathologique, qui naît et s'éteint avec la maladie. Prenons garde qu'une conversation sur un sujet non médical ne diminue la belle et nécessaire confiance du malade.

***

Si le malade cause volontiers avec vous, la partie est gagnée. Il y a des gens avec qui l'on cause toujours, d'autres auxquels on ne trouve rien à dire. C'est, direz-vous, affaire de sympathie et accord entre les idées. Oui sans doute, mais ce n'est pas que cela, car des personnes très sympathiques et qui partagent toutes nos idées, nous laissent fort silencieux. Il faut en plus une sorte d'harmonie préétablie entre les deux cerveaux, une sorte de *résonnance* entre les deux centres du langage. Tantôt c'est une parole hésitante embarrassée qui vous invite à lui substituer votre force et votre clarté, tantôt c'est une parole facile qui déclenche et entraîne la vôtre par imitation; grand ressort, comme on sait, dans notre activité psychique. Chacun, d'ailleurs, a son interlocuteur préféré. C'est souvent un ami plus riche que nous qui choisit les sujets, d'un mot ouvre chaque chapitre, achève parfois une de nos phrases et finalement nous donne l'illusion de sa propre

richesse : nous croyons avoir l'esprit et les idées que nous lui devons. Dès qu'il paraît, notre pensée s'échauffe et notre langue part. Tâchons d'être l'interlocuteur préféré de nos malades.

Il est rare qu'on puisse avec eux rester dans la vérité. Il faut effrayer les uns parce qu'ils seraient imprudents, rassurer les autres parce qu'ils sont pusillanimes.

Certes, il y a des hommes qui supportent stoïquement la souffrance et, quoi qu'en dise La Rochefoucauld, regardent fixement la mort : ils nous font peut-être appeler par bienséance, comme d'autres le prêtre. Ils écoutent nos avis et même les suivent; ils n'en attendent rien : c'est encore bienséance de leur part. Ils ont l'âme antique et souci de mourir selon les rites de la cité. Notre conversation leur est inutile, mais, s'ils parlent, il les faut écouter.

La plupart des malades ont peur. Nous les rassurons et cela se fait de diverses manières. Le désir de vivre est tel dans notre pauvre cœur qu'il se raccroche aux espoirs les plus invraisemblables, pour peu qu'on sache les lui présenter.

Il est un défaut dont le médecin doit soigneusement préserver sa conversation, c'est l'ironie qui traite gravement les sujets légers et légèrement les sujets graves : le malade accepterait facilement la première, mais non pas la seconde. Une autre chose qu'il faut toujours y mettre, c'est un dogmatisme solide, qui affirme le pouvoir infini de la science, car tel est le sort ingrat de la médecine qu'on doute d'elle, quand on se porte bien, pour lui demander l'impossible quand on est malade. Retenons que la souffrance n'aime ni la sécheresse de l'ironie, ni les hésitations du doute.

Le malade est sensible aux nuances et la causerie du médecin demande une extrême surveillance. La maladie chronique, quand elle respecte le cerveau, affine l'esprit : le fourreau s'use et la lame s'aiguise. L'influence d'un état valétudinaire sur le génie et le talent a été souvent remarquée; on cite bien des noms, Pascal, Vauvenargues, Érasme, Voltaire, Joubert, d'autres encore. Restons avec l'humanité moyenne, celle que nous soignons tous les jours et notons simplement que la maladie, en nous imposant le repos et la solitude, force notre esprit à se recueillir et se concentrer sur de petites choses. Ce n'est pas tout à fait un vain exercice que de suivre, pendant des heures, les attitudes d'un chat sur le lit, les querelles de deux pinsons sur la

fenêtre : l'observation devient minutieuse et forcée. Le médecin observe le malade, mais celui-ci le lui rend bien. Si la mode était aux portraits comme autrefois, nous serions étonnés de celui que certains malades feraient de nous sur le verso de leur feuille de température. En dernière analyse, la maladie fait autour de l'esprit un grand silence qui favorise la pénétration sur tous les points où la sensibilité est intelligence.

Il y a des difficultés si le malade s'entend à la médecine, s'il est médecin lui-même.

Il y a en a d'autres avec les femmes. Bien souvent, elles mettent quelque chose de particulier dans les sentiments que le médecin leur inspire, confiance et gratitude. Ce n'est pas l'amour et, s'il vient, nous tombons dans l'exception et sortons de notre sujet : « L'amitié, dit La Bruyère, peut exister entre gens de différents sexes, exempte de toute grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme, et réciproquement un homme regarde toujours une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion, ni amitié. Elle fait une classe à part. » Il est vrai qu'un médecin de la plus grande réputation perd une partie de son prestige auprès de certaines femmes, s'il se marie ; il le reprend, s'il devient veuf. Ces femmes sont irréprochables, d'une vertu haute et même exquise. Il est vrai encore qu'elles ont une sorte d'émulation entre elles au sujet de leur médecin. Elles souffrent de certaines préférences.

Qu'est-ce donc que ce sentiment? Nous répétons qu'il n'est pas l'amour, et qu'il lui faudrait franchir un grand pas pour le devenir. C'est une nuance, un rien, qui tient au sexe comme la douceur de la voix et le dessin de la gorge. S'il en est effrayé, le médecin rendra sa conversation sèche; si trop il s'y complaît, il risque de la gâter d'une autre manière.

* * *

Une belle culture générale chez le médecin et le malade les rapproche et favorise leur conversation. Le désaccord sur des points importants, comme la politique et la religion, peut beaucoup gêner.

La politique n'est pas très nuisible. Sans doute le bourgeois d'une petite ville de province choisira de préférence un médecin de son opinion, mais cela n'est pas toujours possible, ni surtout nécessaire. On voit tous les jours des hommes, que tout sépare

en politique et jusqu'à l'extrême, vivre sur le pied d'une confiance et amitié parfaites. C'est que les idées politiques, si sincères et ardentes soient-elles, descendent en nous moins profondément qu'il ne semble; elles laissent une marge, où l'âme trouve du jeu et de la liberté pour des préférences inattendues. Avec les idées religieuses, quand elles sont dominantes et directrices, il y a plus de difficultés : elles vont au fond, touchent le tuf, gardent toutes les avances de l'âme, l'engagent tout entière.

Supposons le cas, qui n'est pas rare, d'un malade très religieux dont le médecin est libre penseur. Il n'y a pour ce dernier que trois attitudes possibles. Dans la première, il est correct, respectueux, réservé, prudent. Il évite soigneusement les points sensibles. Sa conversation polie, aimable, plaît beaucoup au malade. Elle reste superficielle, laisse de la distance entre les deux hommes.

D'autres fois, le médecin, qui est sceptique, se sert de son scepticisme comme d'un instrument de sa trousse. Au bas de l'escalier, il abaisse ou relève la pointe de sa moustache, met le masque qu'il faut et s'accommode à l'esprit de la maison. Il n'a pas de peine à partager les idées des autres à cause du grand *peut-être* qui règne sur les siennes. Mais n'est pas sceptique qui veut, et porter un masque, si léger et élégant soit-il, ne convient pas à tous les visages. D'ailleurs, le scepticisme est insupportable à l'âme religieuse; elle le dépiste sous tous les déguisements, devant lui se retire, se ferme à triple verrou. Ici encore, la conversation dans les moments difficiles reste inopérante.

La troisième attitude, seule recommandable, seule digne du médecin et du philosophe, est celle d'une sincère curiosité pour les opinions que l'on ne partage pas. Nous avons peu de chose à gagner avec les gens qui pensent comme nous, beaucoup avec les autres. Or on ne connait pas les idées de son voisin, si l'on se contente des formules dans lesquelles il les enferme, des livres qui les exposent et les défendent. Il faut les suivre dans la vie journalière de l'âme, sur le chantier intérieur, où elles se réalisent en beauté morale. Le médecin, dont la pensée est toujours pragmatiste, n'a pas de peine à juger les idées sur leur rendement. Mais ce regard, pour pénétrer l'intime, demande une chaude disposition, toute de sympathie, d'amitié. Sainte-Beuve, nettement irréligieux, aima passionnément l'âme

de Port-Royal, dont il voulait avoir l'entière révélation. Dans certaines pages, sa pensée semble prendre à son compte celle du jansénisme pour la mettre au clair et au point, pour l'achever. Par une sorte de mimétisme, l'historien se confond avec ceux dont il conte l'histoire : peut-être a-t-il parfois l'illusion d'être l'un de « ces Messieurs, » un de ceux entrés dans la solitude après une expérience pratique des hommes, comme M. Lemaître, l'avocat, ou l'admirable M. Hamon, le médecin. Il faut aimer les choses que l'on veut connaître. L'intelligence n'a toute sa force de pénétration que portée et poussée par l'amour :

Car l'homme est sans amour impuissant à comprendre.

Beau vers, dans lequel l'un des nôtres, le professeur Ch. Richet, a mis une fleur de la pensée platonicienne. Notez que les âmes religieuses sont très sensibles à cette forme de curiosité; comme elles cachent toujours le besoin de se répandre, un désir de prosélytisme, elles y voient un moyen de réceptivité, une aisance, *un flirt;* elles s'attendrissent, s'ouvrent, se livrent.

*
* *

On n'évoque pas chaque jour le souvenir de Platon à propos de la conversation médicale, dont le devoir s'impose avec tous les malades : moyen d'investigation, elle fait encore partie du traitement, sur quoi il y aurait beaucoup à dire, que nous ne dirons pas aujourd'hui. Elle n'est pas toujours possible, ni facile, ni surtout agréable. Mais nous ne comptons pas avec les difficultés et les répugnances. Le malade, quel qu'il soit, reste *aimable* à nos yeux : il ménage à notre esprit la joie du problème que l'on résout, à notre cœur celle du bien que l'on fait. Il est la raison de notre vie spéciale, lutte incessante, batailles perdues et gagnées, jours de dépression et de triomphe, minutes terribles, d'autres exquises, tout l'extrême de l'émotion humaine, plus dramatique pour les chirurgiens et qui, selon la remarque très fine de l'un d'eux, le professeur J. L. Faure, n'est peut-être supportable qu'à cause de sa diversité même. Nous aimons le malade et pour cela nous le séparons avec soin de l'homme et du client. L'homme peut être méchant, odieux, criminel; le client détestable par ses mauvais procédés et son ingratitude. Sachons bien voir ce que valent l'un et l'autre et au besoin défendons-

nous. Mais le malade est sacré, trois fois sacré. Il est à nos pieds terrassé par le mal, qui nous livre d'intimes secrets parfois très graves, et met en nous tout son espoir. Pour que notre conversation lui soit tout à fait bienfaisante, l'esprit ne suffit pas, il y faut joindre notre cœur.

Lui seul achèvera de donner à nos paroles l'enchantement qui fait oublier le mal, dissipe les inquiétudes, cache la mort qui s'avance. Torturé dans son corps, le malade l'est de bien d'autres manières, sur les points les plus divers de sa sensibilité, intérêts, ambitions, rêves et passions. Le champ n'est pas labouré auquel on doit confier la semence, espoir de l'an prochain; le livre n'est pas fini dont on attendait la gloire; on ne voit plus chaque jour l'objet doux et charmant d'une tendre inquiétude et l'absence est le plus grand des maux. Sur ces souffrances, — toutes d'humiliation, — la parole du médecin répand, comme un baume, la vertu de son apaisement.

Non contente d'apaiser, elle aspire à guérir et chaque jour y réussit avec certains états pathologiques bien connus. Elle est presque notre unique ressource dans une branche de la thérapeutique, la psychothérapie. Le nom est nouveau, non pas la chose. Ce n'est pas d'hier que l'âme équilibrée et vaillante du médecin, par le contact, l'exemple et surtout la parole, chasse les idées noires, relève la dépression, rétablit la volonté, refait en un mot le moral de son malade. Jamais la psychothérapie ne fut plus en honneur qu'à la fin du XVIIIe siècle, dans ce temps où, selon le mot de Talleyrand, il fut si doux de vivre, à la veille du cataclysme. Grands seigneurs et financiers, princesses et grandes dames, épuisés par les fêtes, faisaient à leur réveil appeler le médecin qui, dans une heure de conversation, leur rendait l'*influx nerveux*, dépensé la veille. Une place dans la ruelle ou le boudoir lui était réservée. Il causait de bien des choses, et toujours de physique, de chimie, de forces invisibles, de sciences occultes, de Mesmer et de Cagliostro. On crut beaucoup au surnaturel à l'époque où l'Encyclopédie préparait l'incrédulité moderne. La main soignée du médecin, relevée d'une fine dentelle, soulignait et ponctuait les phrases en maniant une élégante tabatière. C'était le cadeau que l'on faisait volontiers à l'aimable causeur. Quand Bordeu mourut, on trouva chez lui plusieurs centaines de « boîtes à tabac » d'une grande valeur.

La tabatière est passée de mode, comme Mesmer et son

baquet magique. Mais nous causons toujours pour le plus grand bien de nos malades. On les appelle neurasthéniques aujourd'hui; encore un vocable nouveau pour une chose qui ne l'est pas. Sans doute, nous recherchons, pour les combattre, les causes physiques de la neurasthénie, mais nous nous attaquons directement au syndrome mental lui-même. Ces malheureux nous arrivent, un papier à la main, afin de ne rien oublier des souffrances qu'ils éprouvent, désadaptés, désemparés, désarmés de leur volonté : ils se redressent à mesure que nous parlons; peu à peu nous les remettons sur le chemin de l'adaptation et de l'effort. D'un malade, s'il est *imaginaire*, nous ferons un *imaginaire* bien portant. Aux images sombres et accablantes, nous en substituons d'autres claires et toniques : nous changeons les tapisseries de la maison. Les dernières et bienfaisantes images restent maîtresses du champ psychique, dans la mesure où nous savons leur donner de la force et de la séduction.

Que de fois le médecin regrette de n'avoir pas le pouvoir des fées! Mais ne l'a-t-il pas un peu? N'est-il pas toujours, pour le malade, le *Mire* d'autrefois, qui sait des choses mystérieuses, dont la parole vient de loin, tombe de haut, avec des vertus surhumaines? Il parle, et voici que le miracle s'accomplit.

Plusieurs peut-être, parmi ceux qui liront ces lignes, se rappelleront des heures de détresse où ils ont entendu des paroles merveilleusement secourables, souveraines, quasi divines, comme en savait répandre sur les rivages de l'Ionie Esculape, fils d'un Dieu, Dieu lui-même.

III

Telle est la conversation que le médecin se doit proposer, et elle lui sera d'autant plus facile qu'il aura davantage l'esprit clinique. C'est un point que nous allons mettre en lumière à l'aide de quelques remarques sur cet esprit.

Il est avant tout un esprit de finesse. Dans la réalité concrète que le malade nous offre, il y a de la matière et de la vie. L'une est quantité qui se mesure, l'autre qualité qui ne se mesure pas. La première relève de la science et en est l'unique objet : la seconde n'en relève pas. A l'une conviennent donc l'esprit et le langage scientifique; à l'autre, l'esprit et le langage de la finesse.

Insistons sur le langage, parce qu'avec lui nous sommes au

cœur même de notre sujet. Comme l'immobilité de la matière se découpe en tranches nettes, mesurables, séparées par des intervalles qui le sont aussi, le langage de la science est rigoureux, mais pauvre et n'a pas besoin d'être riche, car la plupart des mots peuvent être remplacés par des chiffres. Au contraire, la mobilité de la vie se déroule en nuances à contours imprécis, qui se prolongent et se fondent les unes dans les autres, tel le miroitement au soleil d'une onde qui fuit : ici le langage, forcément imprécis, doit être riche, très riche, pour qu'un mot, — et souvent il en faudra plusieurs, — arrête au passage chaque nuance et la retienne. Il arrive parfois que les mots, choisis avec soin, doivent prendre de la sonorité, grâce aux arrangements qu'on leur donne, afin d'exprimer certaines nuances très fines, qui, sans cela, se déroberaient à leur prise. En dernière analyse, l'esprit de finesse réclame le langage littéraire.

Voici quatre couleurs étendues côte à côte sur une plaque de verre. Le savant nous dit : je les ai obtenues en mélangeant une quantité invariable de rouge à une proportion de jaune croissante comme les nombres 1, 2, 3, 4. Je les désigne donc par ces chiffres. Ces quatre associations ou résultantes, sont quatre accords, si l'on transporte en optique ce qui se passe en acoustique. Comme dans l'accord musical, chaque note vibre pour son compte, chaque couleur vibre pour le sien. L'œil, moins bien doué que l'oreille, ne dissocie pas les éléments constitutifs, mais la dissociation se fera par le prisme comme elle se fait en acoustique pour le résonnateur. Chaque couleur apporte dans l'association son rythme vibratoire, sa longueur d'onde. Joignez-y les vibrations secondaires ou harmoniques avec leur périodicité.

Ainsi parle le savant, dans un langage où pas un mot n'est mis qui n'exprime une valeur numérique, langage sévère et pour tout le monde ayant force de loi. Nous retrouvons ces quatre couleurs dégradant, dans les nuages, la lumière d'un beau soleil couchant. Le savant est encore là pour nous avertir que ces jeux de lumière et tout l'arrangement du tableau tiennent à des changements moléculaires. Il s'agit bien de cela ! Les quatre couleurs sont maintenant images dans mon esprit, émotion de mon âme, moments de ma pensée, une pure et fluide qualité. Pour vous en parler dignement, je suis conduit à vous conter une vieille et charmante histoire.

Au temps où Louis XIV donnait, en l'honneur de Mlle de La Vallière, les fêtes galantes de *l'Ile enchantée*, quatre jeunes Parisiens dont l'amitié, comme disait l'un d'eux, s'était formée sur le Parnasse, Polyphile, Acaste, Ariste et Gélaste, s'en vont passer une journée à Versailles, nouvellement transformé. Ils visitent le château, la Ménagerie, les jardins, s'arrêtent de temps en temps pour écouter un poétique récit de Polyphile. Vers le soir, après avoir joui de la fraîcheur d'une grotte, ils s'asseoient sur le gazon, et Polyphile achève sa lecture, cependant que le soleil, par delà les futaies, s'abaisse lentement à l'horizon. « Je vous prie, dit Acaste, de considérer ce *gris de lin*, cette couleur *Aurore*, cet *orangé*, et surtout ce *pourpre*, qui environnent le roi des astres. Il y a longtemps que le soir ne s'était trouvé si beau ». Oui, mais si je ne suis pas Acaste, et Acaste, — ôtez votre chapeau, — c'est Racine lui-même, causant avec Molière, Chapelle et La Fontaine, qui vient de raconter à ses amis les aventures de Psyché, si les mots me manquent, si les ressources du verbe me font défaut, il ne restera rien de ma pensée, rien qui puisse être communiqué à mes semblables, rien qui puisse prendre place dans ma conscience, devenir aliment et provision de mon esprit. Mon esthétique aura été le plus évanescent des phénomènes, et aussi le plus inutile.

* * *

Ainsi la réunion de quatre couleurs éveille en nous un ordre de pensée tout différent, selon qu'on les considère sur la plaque de verre d'un laboratoire ou dans la lumière du soleil qui se couche. Partout, dans l'univers, matière et vie, quantité et qualité coïncident, chacune réclamant une application spéciale de l'esprit. Dans le coin misérablement petit de cet univers, que représente un cas clinique, toute une matérialité, résolue par la science, est support d'une autre réalité qui ne saurait l'être, celle-ci pure et fluide qualité, du moins jusqu'à nouvel ordre, et qu'on ne peut retenir qu'à l'aide d'une fine notation des nuances. Voyez cet artério-scléreux sur lequel la science nous donne de nombreuses précisions, avec chiffres à l'appui ; mais il reste une foule de choses qui n'acceptent pas cette mesure, telles que la fatigue générale du malade, la forme de son insomnie, son inquiétude morale, ses souffrances diverses, qui font cependant partie de la maladie, aussi bien que la tension

artérielle et le taux de l'urée dans le sang. De même sur cette maladie de peau, le laboratoire projette une vive lumière, mais d'autres clartés nous viennent de la forme, dimension, couleur, aspect des boutons, de tout le paysage éruptif, dont les dermatologistes nous font des descriptions parfois fort imagées. Dernièrement sous nos yeux, un de leurs maîtres tirait de quelques détails légers du paysage, joints à certaines particularités de l'état général, des raisons suffisantes pour s'inscrire en faux contre les affirmations du laboratoire : l'événement donna raison à la finesse de son esprit clinique. Prenons le plus banal de tous les phénomènes morbides, le phénomène fièvre, dégagé de toutes les causes qui l'ont produit et l'entretiennent. Sommes-nous sûrs de l'inscrire tout entier dans le chiffre de la température, même en y joignant celui du pouls, le rythme respiratoire, le tracé sphygmographique, etc? Ne laissons-nous pas certaines réactions délicates des centres nerveux pour lesquelles nous regrettons peut-être quelquefois l'abondante terminologie des anciens? Ainsi, comme tout à l'heure sur les deux volets du diptyque, deux manières d'observer et deux langages.

On vient de voir l'esprit de finesse dans l'analyse du malade. Il le faut suivre dans la synthèse à laquelle il est également propre, toujours soutenu par la richesse du verbe. Ces jugements synthétiques ne sont pas rares en clinique, et le lecteur en connaît au moins deux que nous lui avons signalés: l'un, provisoire, qui sort du premier regard dont le médecin enveloppe son malade, l'autre, plus fondé, qui s'achève dans le dernier qu'il lui jette en le quittant. En quoi, dira-t-on, la richesse du verbe est-elle nécessaire à ces jugements qui souvent s'enferment dans un seul mot, tuberculose ou cancer, par exemple? Oui, si ces jugements n'étaient qu'une sommaire conclusion, une schématique image, très exacte, mais inefficace pour exprimer tout le travail que notre esprit a fait au profit du malade et se propose de faire encore. Qu'est-ce, pour un artiste qui veut entreprendre un portrait, que le simple souvenir d'une tête ronde ou carrée? Il lui faut une image riche, surtout vivante. De même, nos jugements synthétiques sur le malade doivent être une pensée très compréhensive, embrassant une réalité concrète et très complexe. Cette pensée ne peut jouer dans notre esprit que grâce aux abondantes ressources du langage.

Celles-ci sont inséparables de l'esprit de finesse, parce qu'il

est intuitif. L'intuition est une prise directe et immédiate de l'âme sur la réalité, une pénétration, une communion, mais qui n'a de valeur pour l'esprit qu'à partir de l'expression qui la recueille. Inexprimée, elle est comme si elle n'était pas. Tout autre est la prise intellectuelle, d'emblée pensée claire et discours intérieur, du même coup, moment de notre conscience. Beaucoup d'intuitions dorment en nous, attendant de voir le jour, qui ne le verront jamais : l'expression a manqué. Parfois l'intuition éclate chez l'homme d'action, par exemple le soldat, dans un geste qui décide d'une bataille ; chez le peintre, dans un coup de pinceau qui met une âme sur un visage ; chez l'ouvrier, dans une soudaine improvisation des doigts inspirés. Mais le langage reste l'expression la plus ordinaire. Il est probable que l'intuition nous est assez également départie et que notre très grande inégalité ne commence qu'au verbe. Ainsi s'explique que la lecture nous donne si souvent l'illusion d'avoir pensé ce que nous lisons : l'auteur, mieux doué que nous, nous révèle nos propres intuitions. On songe à la pensée célèbre : « Le livre le meilleur est celui que chaque lecteur croit qu'il aurait pu faire. » Il reste que l'esprit intuitif ne saurait s'accommoder de l'indigence du langage et *que la force de l'un est commandée par la richesse de l'autre*.

Or, l'esprit de finesse est particulièrement intuitif en clinique pour une raison très simple. L'état de santé est un équilibre parfait dans un ordre logique : notre pensée claire est un miroir de même ordre, qui doit sans effort et avec succès s'appliquer à l'autre. Mais voici la maladie qui détruit l'équilibre et trouble tout. Les éléments morbides agissent et réagissent les uns sur les autres, se combinent, se pénètrent, se représentent de mille manières : on dirait la surface dormante d'un étang, sur laquelle la pluie en tombant détermine des ondes qui naissent, se propagent, se rencontrent, s'interfèrent et produisent une agitation inexprimable. Telle est la maladie qui est vie, mais trouble et confusion de vie. Comment notre esprit clair, grand géomètre, s'y pourra-t-il reconnaître? Il y faut la souplesse infinie de l'esprit intuitif.

Le langage de l'esprit de finesse, qui est, comme on l'a vu, le langage littéraire, tient une grande place dans le discours médical : outre les parties auxquelles il s'applique très légitimement, on le voit s'étendre par abus aux autres qui, relevant de

la science, ne le comportent pas. A ce que nous savons de toute certitude, nous ajoutons ce que nous ne savons pas. Nous disons par exemple couramment : la maladie est une *bataille* que la vie livre pour se défendre. Le plus souvent *l'agression* est microbienne : sur le point menacé accourent aussitôt les *défenseurs*, globules blancs du sang, devenus phagocytes, cependant que la *résistance* s'organise en arrière dans les ganglions et le sérum. Perdue ou gagnée par l'organisme, la bataille fait des *victimes*, dont les cadavres forment les éléments essentiels de la gouttelette de pus, qui témoigne du *drame*. Nous prêtons aux infiniment petits nos propres passions et, dans les livres les plus scientifiques, on rencontre à chaque page des expressions qui trahissent notre anthropomorphisme : nous mêlons nos imaginations aux vérités les mieux démontrées. Étrange langage, et qui dépasse singulièrement notre science ! Celle-ci nous découvre les conditions matérielles des phénomènes vitaux, non le mystère de la vie, ni son principe, ni sa fin, et nous parlons toujours comme si nous en savions quelque chose. Notre langage ne s'embarrasse pas de notre ignorance, de quoi il y a des raisons qui seraient sans doute bonnes à chercher.

Nous ne voulons faire ici qu'une constatation : notre langage, qui tient si grande place dans notre pensée, est la marque extérieure du type intellectuel auquel nous appartenons. Nous avons essayé de montrer celui du bon clinicien, où l'on trouve le principal de ce qu'il faut pour conduire à bien la conversation médicale, telle qu'elle doit être, tour à tour *enquêteuse*, *consolatrice*, *guérissante*.

De bien parler ne suffit pas, d'ailleurs, pour bien causer : la conversation est un art qui demande autre chose. En somme, tout se réduit à ceci que le seul esprit scientifique ne nous donne ni le bon clinicien, ni la bonne conversation médicale.

***

La psychologie nous a conduit à cette conclusion : elle serait confirmée par l'étude des grands cliniciens dans le présent et le passé. Sans doute, les médecins d'aujourd'hui ne parlent pas comme nos devanciers, mais cela n'est pas moins vrai des avocats, d'ailleurs de tout le monde. La pensée moderne, ayant pris le caractère scientifique, le discours est moins ample, moins sonore, plus simple, plus pressé; mais, pour parler autrement, on ne

parle pas moins bien, et en principe la conversation médicale n'a pas à souffrir de ce changement.

Est-elle en progrès? Peut-être vaut-il mieux poser la question autrement et se demander si l'esprit clinique est en honneur aujourd'hui comme il l'était autrefois. Certaines craintes ont pu paraître légitimes. Il y a d'abord la question des disciplines préparatoires. On cultive l'esprit scientifique par l'étude des sciences, celui de finesse par les lettres, les arts, l'histoire, la philosophie, les *humanités*, ce très beau nom d'une très belle chose. Y a-t-il dans l'ensemble de nos connaissances une partie plus *humaine* que la médecine? On sait que la ferveur pour les humanités, un moment en décroissance, tend à augmenter depuis la guerre.

Et puis, la science a sous nos yeux des succès qui tiennent du prodige; il en résulte un peu d'enivrement général auquel les médecins ne peuvent échapper. Le laboratoire nous apporte chaque jour une découverte nouvelle : on en prévoit beaucoup d'autres; on a de grands espoirs, de vastes pensées qui vont jusqu'au rêve. *Le cas clinique entièrement résolu par la science*, voilà le rêve exprimé dans la langue qui lui plaît. Il s'apparente à un autre, plus ambitieux, que l'on connaît : la science, réalisant son devenir divin, expliquant l'Univers, justifiant les paroles que le Sage adresse au Seigneur : « Votre œuvre est mesure, poids et nombre : *omnia in mensura, pondere et numero posuisti.* »

Laissons ces rêves métaphysiques pour écouter l'avis éclairé de nos maîtres. Ils nous disent : « La médecine prend un caractère de plus en plus scientifique. Une *observation médicale* n'est aujourd'hui valable qu'avec l'appui du laboratoire et par lui contrôlée. Il est indispensable et qui voudrait s'en passer ressemblerait à un aveugle refusant de devenir clairvoyant. Le laboratoire nous impose ses conclusions au nom de la science : nous avons en retour le droit et le devoir d'exiger que cette science soit irréprochable. L'erreur du technicien est si redoutable qu'on ne saurait lui passer la moindre insuffisance. L'examen histologique d'un tissu ou bactériologique d'une culture, s'il doit décider de la vie d'un homme, prend une éminente dignité qui ne supporte pas le médiocre. C'est un premier point sur lequel tout le monde est d'accord, et voici le second sur lequel on doit l'être. La vérité du laboratoire est très ferme, dissipe l'obscurité, résout le problème donné, met dans l'esprit le délice de la certi-

tude, mais elle est d'ordre étroit au regard de la réalité tout entière du malade.

Celui-ci s'est mis entre les mains des techniciens les plus habiles et qui font autorité : il les quitte, emportant des *fragments de vérité*, dont chacun est en soi d'une valeur absolue, mais qui restent inutiles, et même dangereux, tant que le clinicien ne les a pas repris, analysés, interprétés, pour les ordonner sur d'autres vérités, venues d'une science différente, en vue d'un jugement, que seul il peut rendre, jugement d'ensemble et de finesse. Telle est la condition de notre esprit que, dans une affaire si chargée soit-elle de matérialités, du moment que la vie y est mêlée, surtout la vie humaine, le jugement est de finesse. A l'édifier, ce jugement médical, les techniciens travaillent, taillant des pierres, un autre est l'architecte. Supposons un homme précieux qui connaisse toutes les techniques de nos laboratoires, et à fond : osera-t-on nous le donner à cause de cela pour un bon médecin? Observez que ce savant, qui sait tout des techniques, n'est pas l'homme universel de Pascal, qui sait peu de chose de chacune d'elles, juste assez pour en parler honnêtement; en revanche, ce dernier a dans l'esprit une clarté générale et supérieure qui manque souvent à l'autre, et avec laquelle, s'il s'applique à la médecine, il sera bon clinicien. En somme, la science est auxiliaire de la clinique et le laboratoire son serviteur : l'esprit clinique décide, est souverain.

Ainsi parlent nos maîtres, fort à propos selon nous. On sent parmi les jeunes flotter dans l'air, cette idée, encore timide, qu'avec les richesses de l'outillage, la perfection des méthodes, le progrès de la science en un mot, le bon clinicien est aujourd'hui moins nécessaire qu'autrefois. De fait, à chaque instant, tout un effort coûteux de l'esprit, — analyse, induction, déduction, synthèse, — nous est épargné par la simple lecture d'un chiffre venu du laboratoire. Il semble d'ailleurs que, dans un monde scientifiquement organisé, l'homme pourra se dispenser de mérite personnel; et, en vérité, celui du piéton est singulièrement tombé depuis que la science a si merveilleusement résolu le problème de la distance. Le même fond de pensée se retrouve sous les formes les plus diverses. On entend dire par exemple que la bataille moderne, à cause de son étendue, de sa complexité, de son machinisme, ne peut plus sortir d'un seul cerveau comme autrefois : c'est donc par un abus, hérité du

passé, que nous continuons de mettre sur le nom d'un homme l'immortalité d'une grande victoire. A lire certains écrits qui nous viennent d'outre-Rhin, on discerne que la pensée allemande, à la veille de déclencher le cataclysme, était à peu près celle-ci : si nous avons un homme de génie, tant mieux ; s'il nous manque, notre organisation est si parfaite qu'elle peut s'en passer. Au même moment, la pensée française, inquiète sur notre préparation, attendait anxieusement l'homme de génie, celui que Renan, au lendemain même de nos désastres, avait annoncé, cherchant un jour à la Sorbonne, parmi les jeunes têtes qui l'écoutaient, le front d'où sortirait la Victoire, le front marqué par le Destin. On voit l'opposition : d'un côté, la confiance scientifique dans l'organisation des forces de la Matière, de l'autre, notre vieille foi dans les imprévisibles ressources de l'Esprit.

Par ailleurs, ne répète-t-on pas chaque jour que les grandes affaires industrielles et commerciales, les grandes administrations publiques, soustraites enfin à la direction d'un seul, doivent être confiées à des comités de techniciens, à des conseils de compétences, où les plus humbles seraient représentés? Tous les talents seront utilisés, mais à la condition qu'ils restent dans le rang, si beaux soient-ils. Le génie lui-même doit fondre son effort dans celui de tous, en vue d'une organisation meilleure, sans se souvenir qu'il fut souvent, et avec succès, chef, directeur, maître, images qui peu à peu s'affaiblissent et vont s'abolir. Au fond, toujours la même pensée scientiste, très claire et très neuve, jalouse et niveleuse, une pensée d'en bas. La science n'est pas responsable des erreurs que l'on commet en son nom, ni la démocratie des maladies qui travaillent sa jeunesse.

La démocratie médicale, — car il y en a une, — est toujours très fière de ses maîtres. Il reste que le meilleur médecin est celui qui joint à beaucoup de science un esprit clinique très pénétrant. Ce sont les deux parties essentielles de l'excellence en médecine et, loin qu'elles s'excluent, on les voit souvent réunies. Faut-il sur l'une d'elles faire quelques sacrifices, que ce soit sur la première. Si sa science sur un point est déficiente, le médecin y supplée par celle du voisin. Ne fait-il pas sans cesse appel aux spécialistes? Pour l'esprit clinique, qui est proprement le fond de notre pensée médicale, quand il fait défaut, aucune suppléance n'est possible.

« J'entends, dira le lecteur, que vous me souhaitez un bon clinicien. Fort bien : mais le moyen de le reconnaître? » Il est vrai que cela n'est pas écrit sur le visage, ni même sur les titres, encore que beaucoup aient grande valeur. Voici cependant quelques suggestions. Et d'abord, quelle que soit la science reconnue, incontestée de votre médecin, méfiez-vous s'il vous paraît très légèrement, si peu que rien, crédule et naïf. Science et naïveté vont parfois de compagnie. Nous lisons à chaque page de nos livres que la maladie est insidieuse : ne faut-il pas que le médecin soit d'esprit dégourdi ? Méfiez-vous encore si l'on vous dit : « Ah! l'excellent médecin, supérieur, même rare, mais hors de son métier bon à rien. Il a bâti sa maison et dirigé l'éducation de ses enfants : il y a du *guingois* dans l'une et aussi dans l'autre. S'il met son argent dans une entreprise, il n'est pas rare qu'elle soit chimérique. Il conduit son champ et taille sa vigne de manière à faire sourire ceux qui s'y connaissent. » On peut être un bon géomètre, et nul pour tout le reste, de même bon peintre, mais non pas médecin, et cela pour des raisons où l'on achèvera de voir ce qu'il faut penser de l'esprit clinique.

Sans doute, il est avant tout et principalement esprit de finesse, auquel s'ajoute un certain tour pratique de la pensée, la souplesse, la mesure, le bon sens, surtout le bon sens, qui n'est en somme qu'une forme de la finesse. Cet esprit-là n'est pas spécial à la médecine; il s'applique aux objets les plus divers, toujours avec succès. Sa vraie marque est le succès, marque heureuse entre toutes.

Et tout cela n'est pas rare. De quoi le lecteur sera fort satisfait, se sentant assuré que, s'il tombe malade, il a beaucoup de chances d'être bien soigné. C'est la vérité même. Quant aux médecins, les uns, — de beaucoup les plus nombreux, — doués de l'esprit clinique ne nous sauront pas mauvais gré d'avoir dit à quels signes on peut présumer qu'ils l'ont ; les autres sans doute ne protesteront pas dans la crainte de passer pour ne pas l'avoir.

D[r] Emmanuel Labat.

L'ALSACE PENDANT LA GUERRE

JOURNAL D'UN ARTISTE ALSACIEN

II (1)

1914-1918

Dès octobre 1914, les Alsaciens étaient à peu près dans l'état d'esprit où les trouvera la signature de l'armistice; ils attendaient avec impatience la victoire des Alliés. Désormais, ils suivront avec anxiété les vicissitudes de la guerre, dissimulant plus ou moins leurs sympathies, leurs dégoûts, leurs angoisses; mais, tous en appelant ardemment la paix, sous-entendront la paix de la délivrance, la paix française : à chaque page du manuscrit de M. Charles Spindler, on en découvrirait la preuve.

Cette preuve est-elle encore à faire? Au risque de leur vie, 20000 Alsaciens et Lorrains se sont dérobés au service militaire allemand. Beaucoup avaient gagné la France à l'heure de la mobilisation. Le plus grand nombre, sans doute, demeure jusqu'à la fin dans l'armée allemande ; mais, mal sûr de leur fidélité, le commandement les dirigeait sur le front oriental où ils ne cherchaient qu'une occasion de passer à l'ennemi. Pendant quatre ans, des listes de déserteurs furent affichées dans toutes les mairies de l'Alsace; elles se seraient encore allongées, si la plupart de ceux qui souhaitaient déserter, n'avaient craint d'exposer à de terribles représailles leurs parents demeurés au pays. Elles ont aussi leur éloquence, les condamnations que des conseils de guerre, établis tout exprès dans les principales villes du Reichsland, infligèrent pour *Deutschfeindlichkeit*. A cause de ce délit nouveau, 8000 personnes furent arrêtées et jugées de 1914 à 1918 (ces chiffres ont été donnés par M. Hœgy, député au Reichstag, en

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

octobre 1918) : ces « ennemis de l'Allemagne » étaient des paysans, des bourgeois, des ouvriers, des prêtres, des religieuses, des fonctionnaires, et jusqu'à des ralliés notoires, tous coupables d'avoir douté de la victoire allemande, parlé le français, chanté des chants français, lacéré des drapeaux allemands, bafoué l'Allemagne, etc... Ils encombraient les prisons; l'on était obligé de leur faire subir leur peine par fournées successives. La presse allemande constatait elle-même, avec indignation, cet irrésistible mouvement populaire. La *Strassburger Post* ne cessait de morigéner les Alsaciens, parce qu'ils mettaient en doute la véracité des communiqués allemands. Selon elle, l'Alsace vivait dans « une atmosphère de réserve, de négation et de sarcasme » (août 1915). Elle recherchait tristement les motifs de l' « étrange métamorphose » et croyait les trouver dans « le renchérissement de la vie, la difficulté des communications, les charges matérielles de la guerre, » l'influence du clergé catholique (16 novembre 1915), — incapable, et pour cause, de reconnaître que, si l'Alsace se retrouvait française, c'était qu'en dépit des apparences, elle n'avait jamais cessé de l'être. Un autre jour, ces pangermanistes s'en prenaient aux femmes d'Alsace, les accusant de « welchiser » leurs maris (13 mai 1916), et ils avaient raison, car les Alsaciennes mirent toujours à exprimer leurs sentiments français une audace et une ardeur qui parfois déconcertaient leurs maris : de cela, le journal de M. Spindler est un bon témoignage. Enfin, quelle preuve plus décisive que les aveux contenus dans les mémoires officiels rédigés, en 1917, par les plus hautes personnalités de l'Empire! Il s'agissait alors de régler la question d'Alsace-Lorraine et de choisir entre les diverses solutions proposées : autonomie, maintien du *statu quo*, réunion à la Prusse, partage entre la Prusse et la Bavière. Les avis différaient sur le remède; mais tout le monde tombait d'accord sur le mal : la fameuse germanisation avait fait faillite, l'Alsace était moins allemande que jamais.

Pour cette longue période, les notes quotidiennes d'un Alsacien ne nous apprennent pas grand chose que nous ne sachions déjà par les comptes-rendus des Conseils de guerre, les articles des journaux et les papiers officiels. En revanche, à feuilleter le journal de M. Charles Spindler, nous nous faisons une idée du *modus vivendi* auquel devait se résigner, bon gré mal gré, un Alsacien peu soucieux d'aller en prison ou en exil. Tout était alors à redouter : l'inimitié d'un voisin, la sottise d'un gendarme, le mécontentement d'un officier en cantonnement. Le soir venu, dans le secret de sa maison, M. Spindler se rappelait les inquiétudes et les rancœurs de la journée. Des humiliations qu'il avait dû subir pour ne pas compromettre sa liberté et celle des siens, il tirait alors la seule vengeance

qui lui fût permise : il écrivait. Encore ne le faisait-il pas sans péril : il pouvait toujours craindre qu'une délation ne conduisît la police chez lui et n'amenât la découverte de son manuscrit : il fallait sans cesse imaginer de nouvelles cachettes pour mettre à l'abri le corps du délit.

Parmi ces feuillets, nous en choisissons quelques-uns tirés du journal des années 1915 et 1917. Les premiers, — ceux de 1915, — forment un petit tableau de la vie militaire des Allemands en Alsace. Avec la verve narquoise de ceux de son pays et le coup de crayon d'un bon dessinateur, l'artiste y esquisse quelques types d'officiers. Ses croquis ne sont point des charges grossières ; il raille quelques fantoches, mais discerne avec terreur les mérites et la force de cette armée allemande dont il souhaite la défaite de tout son cœur.

OFFICIERS ALLEMANDS

Au mois d'avril 1915, des troupes viennent cantonner au pied de Sainte-Odile pour y réparer les pertes et les fatigues qu'elles ont éprouvées en Champagne ou en Argonne. Pendant toute la guerre, du côté allemand comme du côté français, on envoyait se reposer en Alsace les divisions fatiguées. A Saint-Léonard, où l'on avait conservé un fâcheux souvenir du passage d'un régiment wurtembergeois en août 1914, on n'était point sans appréhension.

Passe d'abord un régiment de la garde ; il se comporte décemment, et les officiers se contentent des bouteilles qu'on leur donne. Dans la maison de M. Anselme Laugel loge un officier de réserve, que M. Charles Spindler portraicture ainsi :

3 avril 1915. — Je me rends dans la maison de Laugel. L'un des officiers se présente à moi, comme *Oberlehrer Z. Z. im Felde*. Il vient de se lever frais et dispos. Il m'aborde en me serrant la main. Pour un officier de réserve, il a une tournure très militaire, bien que sans pose. Pas de morgue et l'air bon garçon. Il parait enchanté de son logement, et je lui fais faire un tour de jardin... Il admire beaucoup la propriété de mon ami et ne demanderait pas mieux, la paix une fois signée, que d'en devenir le propriétaire : « Une pareille propriété, avec une gentille petite femme, cela ferait bien mon affaire. » Il me dit que le commandant est venu, la veille, visiter la maison et en a beaucoup admiré les peintures et l'aménagement. La devise de la cheminée : *Vieux tisons, vieilles amours durent toujours*, l'intrigue, et je lui en explique le sens. Là-dessus, il me fait l'éloge

des Français qui trouvent, mieux que les Allemands, le ton pour faire leur cour aux dames...

4 avril 1915. — Je rencontre le lieutenant, et fais quelques tours avec lui sur la route. Il me raconte que la déclaration de guerre l'avait surpris au moment où il débarquait d'un voyage d'étude qu'il avait fait en Angleterre; il n'avait même pas pris le temps de défaire ses malles et était parti... Je lui dis qu'à le voir, on ne le prendrait pas pour un officier de réserve. Il me répond : « J'ai en effet, pour en imposer à mes hommes, pris l'habitude de parler haut et sec, mais au fond, je suis d'une nature trop sensible pour ce métier. Si je vous disais que les premiers jours où nous avons envahi la Belgique, j'ai pleuré des nuits entières comme un gosse, tellement j'étais épouvanté des horreurs de la guerre. »

Le régiment de la garde est bientôt remplacé par des troupes venant de la Champagne. L'état-major d'un régiment, des chevaux, des officiers et quantité de soldats doivent être logés dans les maisons de Saint-Léonard. Après quelques désordres et quelques portes enfoncées, tout le monde se case. Le commandant occupe la maison de M. Laugel.

25 avril. — Je tombe dans la salle à manger sur le commandant qui est déjà installé, en compagnie d'autres officiers, devant une cruche de bière; sa *litewka* ouverte permet à son abdomen de développer toute son ampleur, il fume une grosse pipe et m'invite aussitôt à boire avec eux. Je refuse sous prétexte d'occupations pressantes. Le commandant s'appelle von Schimmelmann et a l'air d'un bon type, gros mangeur et gros buveur. Il a la croix de fer, il n'est pas le seul, car je remarque que les autres officiers l'ont aussi... Ils admirent la vue, et je suis obligé de leur expliquer ce que c'est que Saint-Léonard. Quand je leur dis que c'est un ancien couvent, le commandant fait une sortie contre ces fainéants de moines, mais reconnaît qu'ils avaient le chic pour choisir de beaux sites comme résidences...

1er mai 1915. — Je trouve le commandant installé dans la salle à manger devant son café. La tunique largement ouverte sur une chemise de flanelle grise, il ressemble à un brave garde forestier. La veille, le colonel a donné une fête, et il a dû boire

considérablement, car son haleine pue encore le vin... Je veux me retirer, mais il ne me lâche pas. Je suis obligé de m'installer vis à vis de lui et il se met à me parler de ses voyages, car il a fait le tour du monde. Il raconte bien et aime à bavarder.. Il me fait passer au salon et me demande de lui expliquer les peintures du salon de musique, puis s'arrêtant devant les *Quatre saisons* de Laugel, il me dit : « J'ai appris que les modèles de ces ravissantes images sont natifs du pays; je crois bien que j'ai rencontré l'un d'eux en me promenant à Saint-Nabor : une délicieuse jeune fille! » Je lui dis que ces tableaux devaient dater de quelque vingt ans, et que les modèles doivent être bien fanés à l'heure qu'il est... Il ne me lâche pas encore et me fait faire le tour de la propriété qu'il ne se lasse pas d'admirer : « Je le regrette pour M. Laugel; mais il ne pourra plus revenir. Nous sommes résolus à faire table rase en Alsace. Les Français sont à bout, ils sont saignés à blanc. Et pour qui? Pour les Anglais. Du reste, ils se battent mal. Ils ont un peu d'élan, mais ça ne dure pas. »

Intarissables bavardages du commandant sur ses souvenirs de guerre, sur les relations « très bonnes » qu'il a entretenues avec les Français des régions occupées, sur la soumission de la France aux « calotins, » etc... Son interlocuteur subit tout sans mot dire.

Je ne sais si le silence prudent que j'oppose à son bavardage lui semble suspect, car il me demande à brûle-pourpoint : « Avez-vous fait du service? — Mais oui, dans l'artillerie. — Ici ou de l'autre côté? — Naturellement ici. » S'il s'imagine qu'un Alsacien qui aurait fait son service militaire en France, pourrait librement se promener ici! Enfin je parviens à prendre congé.

UNE SOIRÉE CHEZ LE COLONEL VON BIEBERSTEIN

Le colonel von Bieberstein occupe Léonardsau, château qui appartient au baron de Dietrich. Il se présente chez M. Spindler.

2 mai. — Il est de taille moyenne, 55 ans environ, à peu près chauve, petite moustache grise, très vif d'allure, du reste très aimable. Je le fais entrer dans mon atelier. « Vous êtes Français? » me dit-il. — Je lui réponds que non, que j'ai fait mon service militaire en Allemagne. — « Bien, bien! mais, si vous étiez Français, ça me serait parfaitement égal. » Puis il se met à me parler

de ses voyages au Chili qu'il a longtemps habité : « car, comme vous le savez, ce pays cultive les traditions prussiennes. » Il connaît aussi parfaitement la France... Il est venu m'inviter, entre amis, à un petit souper; il a aussi invité le curé de Bœrsch; on pourra causer et jouir d'une excellente musique, car il a, parmi ses hommes, un ténor de l'Opéra de Berlin. A défaut d'une excuse plausible, je me vois forcé d'accepter...

Les invités arrivent. Il y a un grand escogriffe à figure peu avenante qui porte un nom polonais, puis un autre, grand et fort, à tournure martiale, dont j'ai oublié le nom, puis un petit blondin, tout jeune et timide, paraissant sorti tout frais d'une école de cadets. Le colonel offre son bras au curé, moi je prends celui du Polonais, et à travers le vestibule brillamment éclairé, nous passons à la salle à manger, à laquelle l'abat-jour rouge donne des colorations de feux de bengale. La dernière fois que j'y dînai, c'était comme convive de M. de Dietrich. Rien ne me faisait prévoir que quelques années plus tard, j'y serais l'hôte d'un certain Bieberstein, lieutenant-colonel allemand.

Sur la table, grand luxe de fleurs, mais vaisselle et argenterie ordinaire. Je vois que le jardinier H., à qui a été confiée la garde de la maison, ne s'en laisse pas imposer, et ne donne que ce qu'il faut. On débute par un verre de malaga et par des croûtons de pain grillé qui entourent quelque chose de mou et de gélatineux qu'on me dit être de la terrine de foie gras. Le colonel convient que c'est un peu raté, je le console en lui disant que la saison est déjà avancée pour ce genre de mets..

« N'est-elle pas magnifique, ma salle à manger? s'exclame-t-il pour faire diversion, et c'est maintenant que je comprends la puissance des Notables! On lisait cela autrefois dans les journaux, mais on n'y croyait pas. A chaque pas, on trouve ici de ces magnifiques châteaux et de ces ameublements! le tout d'un goût exquis. » Le Polonais lui donne la réplique : « Mon colonel devrait aussi venir voir ma résidence. L'habitation est moins somptueuse que celle-ci, bien qu'il y ait aussi quelques beaux meubles anciens... mais le parc! il est unique dans son genre (1). » Puis s'adressant à moi : « Qu'est-ce que vaudrait cette propriété, la maison et le parc? — Mais, autant que je sache, rien n'est à vendre. — Pas maintenant, bien entendu, mais après la guerre

(1) Il habitait à Ottrot le château de M. de Witt-Guizot.

quand tous ces biens seront mis en vente, car notre Gouvernement ne sera pas assez aveugle pour laisser rentrer tous les Notables. — Eh bien ! pas moins de 800 000 marks : l'ensemble a coûté trois fois autant. — Si cher! j'aurais cru 100 000 marks environ. » Alors Bieberstein : « Après la guerre, il y sera mis bon ordre. L'Alsace sera irrévocablement unie à l'Empire par un ciment fait de sang. » Et je pense en moi-même : « S'il savait que cette guerre aura tout justement l'effet contraire! »

Entre temps on sert le potage : c'est une soupe douce au citron. Moi qui ai un peu l'habitude de ces cocasseries de la cuisine allemande, j'arrive à l'avaler, mais je vois le docteur Fr... faire la grimace ; il a du mal à s'en tirer. Ensuite on sert, dans une sauce vague, une viande bouillie. Je la prends pour de la langue, le curé m'a dit par la suite qu'il l'a classée dans le genre mouton. Enfin de la volaille avec de la salade et un soufflé au citron comme entremets. Pour clore : des petites tartines minuscules au pain noir saupoudrées de safran. Le colonel paraît enchanté du menu et nous vante le mérite de son cuisinier qui, de sa profession, est serrurier. Pendant tout le dîner il y a un va et vient d'ordonnances autour de la table; à un certain moment, une dégringolade de vaisselle derrière mon dos me fait sauter sur mon siège. Comme boisson, on a servi un vin doux en carafon, qui n'étanche pas la soif, et du champagne Henkell, genre lavasse.

La conversation est à peu près nulle. La hiérarchie militaire mate les convives, et c'est Bieberstein qui tient le crachoir. Il ne traite que des questions militaires, ou rappelle des souvenirs personnels de la guerre; comme ni le curé, ni moi n'y entendons grand chose, nous nous contentons d'approuver.

Enfin on se lève, on se serre la main avec le *Mahlzeit* de rigueur et l'on se dirige vers la terrasse à travers le petit salon aux toiles de Jouy. On sert le café. Sous la calme lumière de la lune, le paysage serait de toute beauté; malheureusement, une centaine de lampions multicolores attachés à des fils de fer nous aveuglent. Au fond du parc, un concert de grenouilles ne cesse de se faire entendre; j'adore cela, mais tel n'est pas le goût du colonel, car il fait un signe et aussitôt la musique cachée dans un bosquet éclate comme un feu d'artifice, et ce sont des zim-boum à vous rompre le tympan. Notre amphitryon doit avoir eu la même impression, car dès que la marche est terminée, il fait dire au chef de musique d'aller vers le

fond du jardin. Puis il se tourne vers moi. « Que dites-vous de ma musique ? Elle est parfaite, n'est-ce pas? Et je l'ai créée en huit jours. Nous avons récolté les instruments à droite et à gauche. Mon maître de chapelle est un volontaire hanovrien de cinquante-huit ans, il m'a offert ses services la semaine dernière, je l'ai tout de suite engagé. J'ai eu de la veine, car c'est un musicien de première force, et il déploie un zèle juvénile... »

Les grenouilles, remises de leur effarement, reprennent leur concert. Bieberstein, étendu dans un fauteuil, le regard au ciel, passe de temps en temps sa main chargée de bagues sur son front dénudé et se donne l'air d'un homme écrasé de besogne.

Comme le café tarde un peu, le grand officier au nom polonais me demande de lui faire voir les appartements du château. Le grand salon est fermé ; je le fais entrer dans l'atelier du baron de Dietrich. Je remarque que, sur les murs tapissés de vieux Gobelins, on a fixé avec des punaises une espèce de frise en papier représentant, dans une suite de caricatures grossièrement enluminées, un gros homme en uniforme, toujours accompagné d'un téléphone. Mon compagnon m'explique que le colonel de Bieberstein est célèbre dans toute l'armée comme un fanatique du téléphone. Ces dessins sont une charge faite par un de ses officiers. On le voit en effet endormi sur son lit de camp, mais maintenant le récepteur du téléphone à son oreille ; plus loin, dans le *Hexenkessel* de Perthe, debout et impassible au milieu d'une pluie d'obus, mais toujours avec le téléphone ; enfin, — plaisanterie bien tudesque, — gardant jusque dans l'*abort* son récepteur à la main.

Nous nous arrêtons devant les portraits de famille. J'explique que l'aïeul du propriétaire actuel de ce château a été le fameux maire de Strasbourg chez lequel Rouget de l'Isle a chanté pour la première fois *la Marseillaise*, et qu'il a été guillotiné sous la Révolution. Mon interlocuteur a l'air d'ignorer tout cela. Ce qu'il sait, c'est que, quand on porte « *einen gut deutschen Namen wie Dietrich,* » on doit aussi être Allemand. En quoi il se trompe, car d'abord lui qui a un nom bien polonais porte l'uniforme prussien, et M. de Dietrich devrait s'appeler Didier, car tel était le nom de ses ancêtres.

Notre promenade terminée, nous repassons par le petit salon. Le fameux *opernssünger* dont le colonel m'a vanté la belle voix, un guitariste, un mandoliniste et un pianiste y attendent

le moment où ils devront se produire. Aussitôt que nous sommes de nouveau installés sur la terrasse, le colonel fait signe de commencer : « Nous débutons par une sonate de Beethoven pour piano et mandoline. » J'ignorais que Beethoven eût composé des sonates pour ces deux instruments; mais du moment que le colonel le dit, cela doit être vrai. Le ténor entonne ensuite une chanson populaire : *Je vais à la fontaine, mais ce n'est pas pour y boire*. La voix ne serait pas mauvaise; mais cette chanson qui devrait être dite simplement, il la chante avec une lenteur crispante, il en débite les innombrables couplets avec les afféteries d'un ténor de bastringue. Le colonel se pâme d'admiration et murmure : « Ah! la chanson populaire allemande! les Français sont bien incapables de l'imiter. La chanson populaire et Wagner, ils n'y comprennent rien. Tenez, je me souviens d'avoir assisté à Paris à une représentation de *la Walkyrie*... Connaissez-vous *la Walkyrie*, monsieur le curé? » M. le curé ayant dit que non, il continue : « Ça ne fait rien... Imaginez-vous qu'à Paris, dans cette scène merveilleuse où Siegmund salue l'apparition du printemps, le décor glisse avec un bruit terrible : impossible de conserver aucune illusion... Et le *Faust* de Gounod! quelle parodie du chef-d'œuvre de notre Gœthe. Et Marguerite chantant l'air des bijoux! » A cela j'objecte qu'entre l'opéra de Gounod et le drame de Gœthe il n'y a d'autre rapport que la similitude du sujet; que cet opéra n'est pas une interprétation musicale du drame, que l'un et l'autre sont des chefs-d'œuvre absolument différents.

Le ténor interrompt notre discussion en chantant, mais cette fois sans accompagnement, le *Heidenröslein* (1). Le colonel, qui décidément nous prend pour des Ostrogoths, nous explique : « C'est de Gœthe. » Il a le programme du concert devant lui, et, après chaque morceau, un soldat se met en position et demande : « Mon colonel veut-il du sérieux ou du gai? » Accoudé sur ses coussins, le colonel murmure : « Commencez par la romance à l'Étoile; ensuite (il élève la voix), mon chant favori, le *Chant de haine*, que je ne me lasse pas d'entendre. » C'est le chant de Lissouer contre les Anglais. J'aurais assez aimé l'entendre; mais les circonstances que je vais rapporter m'en empêchèrent.

(1) *L'églantine*, chanson de Gœthe devenue très populaire et dont il n'est pas permis d'ignorer l'auteur.

Après le café, on passe un gobelet en argent qui contient du kirsch; à tour de rôle, chacun des convives y trempe ses lèvres. Le curé et moi, nous faisons semblant d'y goûter comme les autres, bien que cette façon de déguster l'alcool nous dégoûte un peu. Ensuite on apporte, dans un broc en cuivre repoussé, « un trophée français, » nous dit Bieberstein, une boisson qu'on allonge avec du champagne, « la boisson favorite du 74ᵉ. » On en remplit les verres, et sous l'effet de ce breuvage, la conversation s'anime un peu.

Le colonel parle de la population française des provinces occupées avec laquelle il a été dans les meilleurs rapports. Il ne peut assez dire combien elle était polie : « Ce n'était pas comme ici où l'on sent dans l'air quelque chose d'hostile; les gens ne vous saluent pas sur les routes; on nous refuse les égards qui nous sont dus. Voici, par exemple, le régisseur de ce château; il fait en somme son devoir, ce n'en est pas moins un Français enragé. J'ai dû me chamailler avec lui. Maintenant il me semble être devenu un peu plus raisonnable. » H. est bien loin d'être Français; tout au contraire. Mais ce qu'exigent les officiers, c'est de la servilité. En France, les malheureux des pays occupés sont à la merci d'un *Ortscommandant*, qui a sur eux droit de vie ou de mort; alors, ils préfèrent plier. Ici nous restons encore quelque peu protégés par la loi, nous n'avons pas encore abdiqué toute dignité, et c'est ce que ces messieurs nous reprochent.

M. le curé pose sur Reims quelques questions qui n'embarrassent nullement ses interlocuteurs. Lorsqu'ils ont quitté cette ville, il y a quelques mois, elle était à peu près intacte; la cathédrale, en revanche, avait une tour furieusement endommagée. Mais ils rendent les Français responsables de ce désastre : « Pourquoi les Français ont-ils fait leurs tranchées à 2 kilomètres devant la ville? Comme s'ils n'avaient pas pu établir leurs lignes en arrière! » Il est probable que les Français les ont placées là où ils ont pu. Ce raisonnement est très caractéristique de la mentalité allemande. Toujours la fable du loup et de l'agneau. Ils persistent à dire que les Français avaient placé leurs canons derrière la cathédrale, qu'un officier faisait des signaux du haut de la tour, et qu'il a été descendu par un obus. Et voilà.

Le colonel dit : « Maintenant nous allons définitivement

rejeter les Français hors de l'Alsace. » Le Polonais, qui décidément aime la contradiction, réplique : « Je trouve cela parfaitement superflu ; la question d'Alsace-Lorraine sera réglée par le traité de paix. — Assurément, répond le colonel, mais il est de la plus haute importance qu'au moment des négociations, l'Empire soit intact. »

M. le curé, qui a entendu dire que Saint-Mihiel avait été repris par les Français, demande à brûle-pourpoint à qui cette ville appartient maintenant. Mais nos officiers n'ont pas l'air de savoir où se trouve Saint-Mihiel ; ils ne connaissent que la petite partie de la ligne où ils ont été engagés.

Le colonel fait ensuite passer le *Regiments album* dont plusieurs fois déjà dans la soirée il m'a promis la surprise. C'est un recueil de dessins d'amateur faits par un officier, le plus souvent des caricatures à la vue desquelles le colonel se tord, puis des photographies assez peu intéressantes, je dois le dire. J'en remarque une représentant Bieberstein et son état-major attablés avec un bon vieux curé français sous une gloriette. Sur la nappe ils ont mis en évidence une pancarte portant : « C'est nous, les Barbares allemands, » comme pour dire : « Vous voyez, nous ne tuons pas tous les curés, nous sommes de bons enfants. » Cet acharnement à se disculper pourrait bien être l'effet d'une conscience mal sûre.

Le colonel a plus que de raison usé de la « boisson favorite du 74e. » Le petit officier blanc bec a pour mission de veiller à ce que les verres soient pleins, et il s'acquitte de ses fonctions avec une attention au-dessus de tout éloge. Sous l'influence de ces libations plusieurs fois répétées, Bieberstein devient élégiaque : « J'estime, dit-il, qu'il est de notre devoir de porter la santé du maître de céans, le baron de Dietrich, créateur de ces magnifiques jardins. » Puis il décide qu'on lui enverra une carte postale pour le remercier de l'hospitalité qu'il offre à de pauvres guerriers éreintés par une dure campagne (1).

Sur ces entrefaites, un soldat apporte un message téléphonique à Bieberstein, et aussitôt le visage de celui-ci de s'épanouir, et le voilà qui enfourche son dada : l'éloge du téléphone. Avec le téléphone, plus de surprises, donc plus de défaites ; sans se déranger, oui, même de son lit, un général peut diriger une

(1) Bieberstein ignorait que le baron de Dietrich était en France et servait dans l'armée française.

armée, suivre tous les mouvements de ses hommes, etc. Le commandant, qui paraît visiblement agacé, ne méconnaît pas certains avantages du téléphone ; mais, dit-il, le chef qui se dispenserait d'aller voir de ses propres yeux ce qui se passe et de juger par lui-même des accidents de terrain, risquerait fort d'avoir des déconvenues, car il est à la merci des fausses nouvelles : tout le monde sait que les téléphonistes sont pour la plupart des « embusqués, » qui ayant peur des coups se tiennent à une distance respectueuse du feu et ne voient pas grand chose. Le colonel devient rouge de colère, et, tremblant d'émotion, il s'adresse au petit officier : « Racontez, je vous prie, à ces messieurs ce qui est arrivé à Perthes. » Alors celui-ci, flatté, mais aussi ennuyé, se met à faire, du ton qu'il aurait pris pour réciter une leçon, le récit suivant : « Le... mai, nous avions relevé la garde et occupé les tranchées; tout dormait, quand, au milieu de la nuit, un message téléphonique nous avertit qu'il y avait entre deux régiments une brèche de 600 mètres... » Alors Bieberstein : « Oui, parfaitement, 600 mètres. Je vous avoue qu'en recevant ce message, je me sentis glacé d'épouvante et que je ne pensai plus à dormir. Aussitôt je fis alarmer la brigade, et il y eut un moment d'émotion indescriptible. » Le commandant très calme l'interrompt : « Vous auriez pu laisser la brigade dormir tranquillement. Du reste, depuis huit jours, on connaissait l'existence de cette brèche ; personne ne songeait à s'en émouvoir ; d'ailleurs elle n'était pas de 600 mètres, mais seulement de 300. » Le colonel, furieux de ce démenti : « Je vous invite à ne pas me contredire. J'avais moi-même fait mesurer l'espace, il était de 600 mètres. » L'autre hausse les épaules : « Il n'y avait pas 600 mètres. » La discussion s'envenime de plus en plus. Maintenant le colonel est blême ; il ne parle plus, ce sont des hoquets : « Je m'étonne qu'un commandant se permette de contredire son supérieur en ancienneté et en grade, qui, de plus, a une autre expérience de la guerre que lui. Vous avez l'air d'insinuer que j'aurais dû aller moi-même, le mètre en main, mesurer la distance. Ou bien pensez-vous que, par cette nuit noire, un bicycliste aurait trouvé le chemin de mon abri ? Non ? Ce n'est que grâce au téléphone qu'un désastre inouï a pu être évité, que dis-je ? une catastrophe qui aurait pu compromettre toute la campagne. » Le commandant s'efforce de garder son calme et de faire des concessions. Peine perdue. Une fois lancé, Bieberstein ne s'arrête plus.

Il avale coup sur coup plusieurs grogs. La musique ne recevant plus d'ordres s'est tue. Au milieu du silence, le commandant se lève tout à coup : « Il ne me reste plus qu'une chose à faire, c'est de prendre congé. » Puis, s'étant incliné, il met sa casquette et s'en va.

Tout le monde est pétrifié. Les deux autres officiers fixent le fond de leurs verres ; le curé et moi en faisons autant. On n'entend plus que le concert monotone des grenouilles. La brise s'est levée et chasse les lanternes chinoises comme des feux follets le long des fils de fer ; enfin la porte du salon s'ouvre et un des soldats paraît : « Mon colonel veut-il du sérieux ou du gai ? — Non, s'écrie le colonel, en le congédiant violemment de la main, c'est moi-même qui maintenant vais vous déclamer quelque chose ; qu'on appelle Karl. »

Karl, son ordonnance, lui apporte un volume de Wilhelm Busch qui est sa lecture de chevet, et il nous déclame en scandant chaque syllabe une poésie intitulée *la Critique de soi-même*, poésie appropriée à son cas, qu'il nous dit de mémoire, ce qui me fait croire qu'elle lui a déjà servi à pallier l'effet de ses algarades. Somme toute, le départ brusque du commandant n'a étonné personne que lui ; je voyais arriver la chose depuis cinq minutes, — une vraie querelle d'Allemands. S'adressant à l'un de ses officiers : « N'ai-je pas été trop loin ? dit le colonel. Je ne pouvais pourtant pas permettre un pareil démenti. Cet officier est-il seulement de l'active ? » Il feuillette fébrilement le petit volume qu'on vient de lui apporter, et choisit une autre poésie intitulée *l'Ane*, qu'il applique évidemment à son adversaire.

Cependant ce départ a jeté un froid, et le curé s'étant réclamé de l'heure avancée pour prendre congé, je me joins à lui sous prétexte de l'accompagner. Le colonel est au fond très contrarié de ce qui vient d'arriver, le programme du concert comportait encore bien des morceaux, et c'est en vain qu'il essaye de nous retenir. Au fond, c'est un alcoolique et un bravache.

Une fois sur la route, le curé et moi, nous éclatons d'un rire homérique. « Eh bien ! vrai, dis-je, si les Français ne sont pas des J...-f..., ils auront raison de ces gens-là ! — Je n'ai pas eu occasion de fréquenter beaucoup les officiers français, mais je me rappelle avoir dîné avec le général de D. chez

Laugel : c'étaient tout de même d'autres types que les Schimmelmann et les Bieberstein. » Le curé me dit : « Ce qui fait la force des Allemands, c'est le simple soldat. J'ai entendu nos hommes à confesse ces jours-ci : eh bien ! je vous assure, ce sont de braves gens, mais de tout à fait braves gens. »

UNE FÊTE DE RÉGIMENT

Quelques jours après, le colonel invite M. Spindler à assister au *Regimentsfest :* les soldats doivent représenter *le Camp de Wallenstein* de Schiller dans une clairière de la forêt.

10 mai 1915. — Les enfants se promettent monts et merveilles d'une représentation théâtrale en plein air et, pour leur faire plaisir, je me mets en route avec eux. Dans la forêt, on n'entend aucun bruit, rien qui puisse faire soupçonner la présence de plusieurs milliers de soldats en liesse. Enfin, à un tournant du sentier nous les apercevons, étendus en plein soleil, dans une clairière. Je ne vois ni tonnelet de bière, ni buvette ; dans les *feldküchen* bout le café. C'est plutôt maigre ! Aussi il n'y a aucune manifestation de joie bruyante et je me glisse à travers les rangs, à la recherche de mon Bieberstein, que je trouve enfin, attablé avec d'autres officiers, sur des bancs rustiques. C'est au milieu d'un fourré de pins rabougris où le soleil tape en plein. Il fait une chaleur caniculaire. Du plus loin qu'il nous aperçoit, le petit homme nous souhaite la bienvenue. Il regrette que ma femme ne lui ait pas fait l'honneur de répondre à son invitation et nous offre une place à sa table. Je me retrouve en pays de connaissance : d'abord le commandant Schimmelmann, dont la tête aux teintes de brique a vraiment du caractère, puis les autres officiers de Saint-Léonard, enfin le curé, le maire, le greffier et l'unique Allemand de la commune, un ancien combattant de 70, qui, ayant épousé une Alsacienne, s'est établi à Bœrsch. Quant à moi, je me demande à quel titre je suis de la fête. Nos autorités municipales ont l'air assez empoté ; mais Bieberstein, le front nu, sur lequel perlent des gouttes de sueur, parle pour dix. Il ne tient pas en place. J'avais fait mine de m'asseoir à côté du curé, mais il y met le holà et m'offre une place à sa droite et me fait aussitôt verser un verre de *Maibowle.* Le

breuvage manque de fraîcheur, ce qui n'empêche pas messieurs les officiers d'y faire honneur. Ils s'efforcent, par toute espèce de prévenances et d'amabilités, de se montrer sous le meilleur jour, faisant des caresses à Paulo, qui est assez désappointé de ne rien voir des merveilles que je lui ai promises. Quant à moi, appuyé sur ma canne, je contemple le spectacle. Notre banc est à mi-côte ; devant nous, dévalant vers la route, d'autres petites tables sont occupées par des officiers ; un va et vient continuel d'ordonnances apportant des papiers à signer tantôt à Bieberstein, tantôt à Schimmelmann. La musique cherche un tertre pour s'y placer, puis un sous-off à lunettes, qui a la tournure d'un instituteur de village, prend ses dernières dispositions en vue du chœur qu'il doit diriger. Au fond, le Guirbaden dresse sa fière silhouette et a l'air de dire : j'en ai vu bien d'autres ! Dans ce paysage où mes souvenirs d'enfance me rappellent Cocotte traînant à grand peine la carriole de grand papa, ou les retours de la *Fischhütte* sur la grande voiture de foin, la vue de ces soldats me fait l'effet d'une invasion d'intrus.

Schimmelmann interrompt mes réflexions pour me demander quelques détails sur la contrée. Il ne savait pas que j'étais né ici ; il trouve extraordinaire qu'on puisse naître, vivre et mourir dans le même endroit. Lui-même serait embarrassé de dire où est sa vraie patrie. Son père était militaire aussi, et avec les changements de garnison continuels, il n'a eu le temps de s'enraciner nulle part. Il est en somme de la race de ces soudards du XVI[e] siècle, et il en a aussi l'aspect et la mentalité ; sa devise est : *ubi bene, ibi patria*. D'après ce que ses soldats ont raconté, il ne recherche pas le danger, et on ne court aucun risque quand, pendant les batailles, on se trouve près de lui. Malgré l'antipathie qu'il m'a dit éprouver pour tout ce qui est *pfaffe*, il fait l'aimable avec le curé. Celui-ci a toujours son aspect rébarbatif : il est coiffé d'un chapeau de paille qui n'emboîte qu'une partie du crâne ; l'occiput est à l'air, et cela lui fait une étrange silhouette.

Cependant on passe de nouveau le fameux gobelet de schnaps, où chacun, à tour de rôle, trempe les lèvres. Le curé et moi nous sommes déjà au courant de la manœuvre, mais nos notables paraissent visiblement étonnés. Ils continuent à observer un prudent silence... Depuis un instant, Bieberstein ne tient plus en place. Il se lève à tout instant pour disparaître dans les

fourrés. Enfin il en revient brandissant un récepteur téléphonique : « Un record ! en vingt-deux minutes la communication a été établie entre ici et Léonardsau, soit deux kilomètres et demi ! » Et il insiste pour que je téléphone à ma femme de nous venir rejoindre. Je décline l'offre, prétextant que je n'ai pas le téléphone à la maison... Derrière un arbre, je vois installé à demeure un soldat qui a tout le temps le récepteur à l'oreille, vu qu'on n'a pas encore eu le temps de munir l'appareil d'une sonnerie d'appel.

On nous photographie ; le colonel distribue des prix à une équipe de coureurs... Moi qui suis surtout venu pour la représentation théâtrale, je commence à trouver qu'elle se fait bien attendre ; les enfants paraissent de mon avis...

A trois heures, nouvelle agitation. Bieberstein nous annonce qu'il va passer son régiment en revue... Peu à peu la colline se vide. Tout le régiment se masse de l'autre côté de la route de Gendelbruch dans les prés. Les chefs de bataillon ont rejoint leurs formations... Nous voici, le curé et moi, formant l'état-major du colonel et nous avançant à sa suite, tandis que trois ou quatre appareils ne cessent de nous prendre au passage. Le régiment est massé en *Compagniefronten;* le drapeau, porté par un sous-officier barbu, est placé au premier bataillon. Défilé en *Parademarsch* sur la route. Les hommes sont en général de grands gaillards frisons, hanovriens, et oldenbourgeois. Schimmelmann, qui est venu nous rejoindre, me fait remarquer que c'est déjà le neuvième *ersatz*; neuf fois déjà l'on a complété l'effectif décimé par la guerre. « Et voyez quels hommes ! Ah ! l'Allemagne est inépuisable, et nous pouvons faire face à un an de campagne. » Puis il me prend par le bras et nous faisons un tour sur la colline où ses soldats ont de nouveau repris leur place dans l'herbe. On ne leur a toujours point fait de distribution. Tandis que les officiers se versent des rasades de vin et de bière, ils les regardent faire...

Un capitaine vient nous inviter à assister à des exercices de gymnastique exécutés par un acrobate de profession qui est dans sa compagnie... Puis paraît un volontaire de Bischoffsheim ; il est en clown, le nez et le menton peinturlurés en vermillon. Bieberstein ne manque pas d'offrir, avec ses félicitations, des verres de bière aux exécutants... Les soldats sont toujours à sec et attendent patiemment qu'arrivent les tonnelets de bière

promis. Derrière se pressent quelques femmes et filles de Bœrsch et de Klingenthal.

Entre temps, le soleil est descendu vers l'horizon et lance ses rayons les plus ardents. Toutes les têtes paraissent enluminées. Les tonnelets de bière pour les soldats sont enfin mis en perce, et la fête devient plus bruyante. En me promenant de ci et de là, je remarque, derrière un buisson, le petit enfant du garde forestier installé tout seul dans sa petite voiture. Il a perdu son biberon et pousse les hauts cris. Un officier s'approche, le console, et l'ayant tiré de sa voiture, s'accroupit dans l'herbe à côté de lui, se fait tirer la barbe et embrasse les menottes de l'enfant à pleine bouche. Schimmelmann me montre ce tableau touchant : « Et l'on nous traite de Barbares! » Pour ma part, je trouve que l'officier le fait un peu à la pose.

Enfin le signal de la représentation est donné, et tout le monde dévale vers l'endroit choisi pour la mise en scène. Quelques bancs, fixés en terre, forment le parterre des spectateurs. J'étais déjà installé avec les enfants quand le colonel fait apporter des chaises et nous oblige à prendre place à ses côtés. Le point de vue est bien choisi, c'est sur la lisière d'un bois de jeunes pins. Entre les arbres on voit brouter les chevaux blancs : une tente, quelques tables et chaises complètent le décor. Le soleil a disparu; tout paraît estompé; les feux de bivouac, qu'allument les soldats de Wallenstein, découpent leurs flammes rouges sur le fond noir des pins. L'illusion est complète et obtenue avec peu de chose. J'attendais avec une certaine méfiance la déclamation des acteurs. Mais, dès les premiers mots, mes doutes étaient dissipés. Acteurs, diction, tout est parfait.

A 8 heures et demie, tout est terminé. Je félicite Bieberstein du succès de la soirée ; il jouit de son triomphe. Il veut nous obliger à profiter de sa voiture, mais je suis saturé de relations militaires, et nous préférons rentrer par la forêt.

LA FÊTE DE L'EMPEREUR SUR LA PLACE KLÉBER

Durant toute la guerre, l'Allemagne, experte en mise en scène militaire, s'est efforcée de frapper les imaginations ; mais, à la vérité, en 1915, en 1916, les forces morales et matérielles de son armée étaient encore intactes. M. Spindler n'était pas dupe d'un mirage en voyant défiler les soldats de Bieberstein. Cependant ce sentiment de la grandeur militaire de l'Allemagne ne diminuait en rien la certitude

mystique qui animait toute l'Alsace et la faisait croire éperdument à la victoire des Alliés. Cette sorte de foi née en octobre 1914, n'a fait que grandir. Voici ce que pense M. Spindler en janvier 1916.

Se trouvant de passage à Strasbourg, il a vu, sur la place Kléber, les préparatifs de la fête de l'Empereur, et il a eu la curiosité d'assister à cette « manifestation qui pourrait bien être la dernière de ce genre que les Alsaciens verront. » — Trois ans plus tard, Kléber devait voir défiler les soldats français. Et ce jour-là nous retrouverons, encadré dans la fenêtre de la même mansarde, le visage joyeux de notre Alsacien.

26 janvier 1916. — Mme B... ayant mis à ma disposition la petite mansarde qu'elle occupe au coin de la place Kléber et de la rue de l'Outre, je me dirige à neuf heures et demie vers la place. C'est à dix heures que doit avoir lieu l'office public en l'honneur du Kaiser. Aux abords de la place la foule est déjà si dense que je suis obligé de faire un circuit par les ruelles avoisinantes. En voyant tout ce monde se porter vers la fête, j'ai l'impression que Strasbourg est une ville tout allemande. Les types à la Knatschke (1) foisonnent. Ils marchent fièrement tenant d'une main un petit drapeau, traînant de l'autre à la remorque un ou deux marmots. Ils étalent sur leurs poitrines tout le clinquant des décorations officielles depuis la simple *dienstschnalle* jusqu'aux aigles rouges de toute classe.

Je grimpe au pigeonnier de Mme B... : le long boyau qui lui sert de chambre est gentiment arrangé et orné de gravures surtout de Carrière, qui était un vieil ami de la famille. Deux petites fenêtres donnent le jour à ce réduit. L'une d'elles est déjà occupée par deux jeunes amies de mon hôtesse, l'autre m'est réservée. Je m'empresse de gravir les deux marches en bois qui donnent accès à mon observatoire, et je jette un coup d'œil sur la place.

Mon regard l'embrasse tout entière et, vue de si haut, elle me paraît immense : elle est débarrassée des arbres et kiosques qui l'encombraient autrefois. Je comprends maintenant que, du temps français, toute la garnison de Strasbourg pouvait y manœuvrer à l'aise. Vis à vis de moi se dresse la statue du général Kléber et, grâce au vide qu'on a fait autour d'elle, elle domine toute la place.

(1) Le professeur Knatschke, type de pédant pangermaniste créé et popularisé par Hansi.

La tête rejetée en arrière, la poitrine cambrée, il est vraiment crâne, et toute son attitude paraît protester contre les oripeaux dont il est entouré. Il a l'air de dire : « Que me veulent donc ces gens? Je n'ai rien de commun avec eux. F...-les moi dehors! »

Devant le piédestal on a dressé un autel · au centre un crucifix flanqué de quelques candélabres, ceci pour les catholiques; au-dessous du Christ la Bible, ceci pour les protestants; la guerre a réalisé l'union des cultes dans la confession d'une seule et même foi en la suprématie et en la mission divine de la race allemande contre laquelle ne prévaudront pas toutes les forces réunies de l'enfer, c'est-à-dire des Français, Anglais, Russes, Italiens, etc. Cet appareil religieux produit un effet un peu disparate aux pieds du général de la République. Celui-ci domine de sa taille gigantesque le petit crucifix et personnifierait parfaitement le dieu de la guerre... s'il n'était, avec plus de raison, l'emblème de la victoire française.

Ce n'est évidemment pas sans une intention narquoise que, pour fêter l'anniversaire du Kaiser, les Allemands ont porté leur choix sur une place consacrée au souvenir français, et où, il y a deux ans à peine, nos étudiants alsaciens organisaient leurs monômes de protestation. La *Kaiser-Wilhelmstrasse*, avec les vastes espaces qui entourent le monument de l'Empereur, eût formé un cadre plus en harmonie avec la fête; mais ils tenaient sans doute à bien affirmer leur possession à la barbe du vainqueur de Héliopolis.

Lui, le regard fixé vers le lointain, n'a pas l'air de voir la fourmilière qui s'agite à ses pieds, et quand par hasard les oriflammes rouge, blanc, noir qu'agite le vent, menacent de lui voiler la face, d'un mouvement énergique des épaules il les rejette avec mépris.

Il n'est plus éloigné, — et peut-être plus proche qu'on pense, — le moment où de tous ces balcons flotteront d'autres étendards et où de toutes parts s'élèveront les cris de : Vive la France! Vive la liberté!

De toutes les rues débouchent peu à peu des régiments, infanterie et artillerie; ils se frayent un passage à travers la foule qui reflue vers les extrémités de la place. Les soldats sont en tenue de campagne, tous uniformément vêtus de leurs manteaux gris. Ils se placent en rangs serrés autour du monument,

laissant libre un long quadrilatère que divisent en forme de croix trois sentiers de tapis étendus sur le sol, et qui mènent à l'autel.

Un tapis plus somptueux désigne la place réservée au grand-lama, autrement dit von Falkenhausen. En attendant, les comparses s'entretiennent, je suppose, de la pluie et du beau temps. J'ai tout le loisir de les passer en revue.

Il y a d'abord l'*Armeeoberpfarrer* catholique, très entouré d'officiers de tout grade. Engoncé dans un manteau militaire qui, à partir des genoux, laisse à découvert la soutane, il a l'air passablement grotesque, mais la casquette à visière, dont il est coiffé, achève de faire de lui un personnage absolument ridicule. Je dois dire qu'il n'est pas responsable de cet uniforme, et que sa personnalité m'est très sympathique : dans la situation difficile où la guerre l'a mis, il a rendu d'éminents services à beaucoup de ses confrères du clergé compromis par des manifestations intempestives. Son collègue protestant a, sauf quelques détails, le même accoutrement. Je ne remarque pas de rabbin, c'est évidemment une lacune.

Un remue-ménage qui se produit dans la foule, fait prévoir l'arrivée de Falkenhausen, et je le vois en effet s'avancer, facilement reconnaissable à son large collet rouge et aux grosses torsades de ses épaulettes : la tête au nez busqué, très colorée dans l'encadrement que lui fait sa barbe blanche. Présentations, salamalecs, poignées de main, gratulations, effusions, le tout accompagné de cliquetis de sabres et d'éperons.

Il prend sa place au beau milieu du tapis, face à Kléber, le pied droit en avant, immobile et figé dans une pose de statue.

Aussitôt tous les officiers qui jusque-là étaient réunis par petits groupes autour de l'autel vident la place, et il ne reste plus en présence que les deux aumôniers. Placés en symétrie aux deux coins de l'autel, ils attendent pour entrer en scène la fin d'un choral exécuté par la musique. Je croque, en passant, la silhouette et le geste cocasse du chef de musique.

Falkenhausen, qui sent probablement sa jambe gauche s'ankyloser, change de pied, et le pasteur, après le petit toussotement de rigueur, débite une homélie à laquelle je ne comprends rien.

C'est maintenant le tour de l'aumônier catholique. D'une voix forte, il déclame son allocution. Je crois deviner qu'elle est

très pathétique, mais, par suite de la mauvaise acoustique de la place, il ne m'en revient que des lambeaux de phrase, des grands mots tels que : « Notre Empereur aimait la paix ! Nos ennemis voulaient la guerre ! » Et encore : *Frieden, Gott, Sieger*. Du reste il n'abuse pas de notre patience. A peine a-t-il terminé sa péroraison par une invocation au Dieu des victoires que la musique attaque un choral : tout le monde écoute en silence. Alors Falkenhausen secoue son immobilité et d'une voix bien articulée, cinglante comme un coup de fouet, il harangue les troupes, puis il déplie un message télégraphique de l'Empereur dont il fait la lecture. Tout se termine par un triple *hoch*. Au même instant, une *taube*, qui sans doute épiait le moment, fait plusieurs fois le tour de la place. Pendant ce temps, Falkenhausen fait une distribution de croix de fer qu'il puise dans une caisse que lui présente un officier, et chacun des bénéficiaires est honoré d'un vigoureux *shake-hand* du général.

J'attendais toujours qu'on célébrât la messe, ainsi que, paraît-il, cela s'était fait l'an passé, mais tout à coup retentissent de toute part des commandements brefs et saccadés, et je vois les colonnes qui se mettent en marche. *Finita la Commédia !*

Mme B. qui, pendant toute la durée de la cérémonie, n'a cessé de faire des commentaires peu charitables pour le héros de la fête, nous a versé des petits verres d'un cassis de sa fabrication; je trinque avec ces demoiselles à la victoire prochaine de la France, puis je dégringole en bas des escaliers. Arrivé sur la place, je vois qu'il y a un rassemblement devant la maison : il paraît qu'un amateur avait installé un appareil à photographie dans une lucarne au-dessus de ma mansarde ; un officier, l'ayant aperçu d'en bas, l'avait signalé à un sergent de ville qui avait appréhendé au passage le délinquant, et confisqué ses plaques. Il ignorait qu'il fallait une autorisation de la A. A. F. pour avoir le droit de photographier, à moins d'être officier.

Dans la rue de la Mésange, il y a foule pour escorter les régiments qui rentrent à la caserne. C'est pourtant un spectacle qui, à force de se répéter, devrait être devenu banal, mais il n'y paraît pas. Le civil fait la haie sur les trottoirs pour admirer au passage la *Jugendwehr* qui exhibe avec fierté ses uniformes khaki, mi-sportsmen, mi-soldats. Pas un seul de tous ces Allemands qui ne soit persuadé que la victoire est à eux : on le voit à la

façon dont ils se rengorgent et dont ils battent le pavé. Tous s'engouffrent dans les brasseries, pour fêter, par un *Frühschoppen* patriotique, le triomphe prochain et définitif de l'Allemagne. Le temps, qui s'était maintenu pendant la durée de la cérémonie, a tout à coup tourné à la pluie. Je me réfugie au *Tiefen Keller*. La brasserie est bondée de clients, et c'est un brouhaha infernal qui vous frappe dès l'entrée. Le *hofbraü* produit son effet. Les buveurs, presque tous Allemands, sont des hommes posés, et la fête de l'Empereur fournit, avec la guerre, le thème des conversations et des discussions. Ils mâchent leurs cigares avec force, roulent des yeux blancs, et avec des figures grimaçantes et des gestes terribles, ils partagent l'Europe, l'Asie, l'Afrique; on les sent fiers d'appartenir à la nation la plus forte, la plus puissante, à celle qui a les plus gros canons, les bataillons les plus nombreux, les soldats les plus braves. L'un d'eux, que je devine être un instituteur, crie à son compagnon en trinquant : *Auf den deutschen Schulmeister! — Ja, der deutsche Schulmeister!* Si vraiment il était pour quelque chose dans cette guerre, ce *Schulmeister* mériterait autre chose que des toasts!...

Je ne regrette pas d'avoir vu ce *Kaiserfest*, sans doute le dernier que je verrai, et je n'ai pu m'empêcher, pendant que j'assistais à ce spectacle, d'évoquer le souvenir d'une fête pareille que tout enfant, — en 69 ou 70, — j'avais contemplée d'une échauguette de la mairie de Bœrsch : c'était le soir, il y avait illumination sur la place, et mon père me tenait dans ses bras. Les cris de : Vive l'Empereur! Vive la France! les détonations des crapouillots me faisaient frissonner d'enthousiasme.

On nous eût bien étonnés, mon père et moi, si l'on nous avait dit, à ce moment-là, qu'un an plus tard, le héros de cette manifestation subirait une des pires catastrophes qu'ait eues à enregistrer l'histoire.

Qui sait ce que nous préparent les événements? Quel sera le cri de ralliement en 1917 ou en 1918?

CHARLES SPINDLER.

(A suivre.)

JEANNE D'ARC

A SAINT-DENYS DE LA CHAPELLE

Au dernier congrès diocésain de Paris, a été annoncée, de façon discrète encore, une nouvelle qui, bientôt sans doute hautement proclamée, fera battre d'une joyeuse et fière émotion le cœur de tous les Français. Le nom de Jeanne d'Arc va être donné à l'une des églises de Paris, celle de Saint-Denys de la Chapelle.

Les souvenirs historiques qui ont désigné pour un tel honneur une église jusqu'ici si modeste et construite, il y a des siècles, pour desservir, au milieu des champs et des vignes, un petit village suburbain, semblent intéressants à exposer ici.

I. — JEANNE A SAINT-DENYS

L'année 1429 vit se dérouler en France de si miraculeux événements que la chrétienté tout entière en fut soulevée d'une merveilleuse admiration.

En février, le pauvre petit roi Charles VII, deshérité, fugitif, errant, se trouvait dans une situation quasi désespérée : relégué au delà de la Loire, on le nommait en riant : « le roi de Bourges. » Roi de Bourges!... pourrait-il même le demeurer longtemps encore? L'Anglais menaçait Orléans; cette ville une fois enlevée et la ligne de la Loire forcée, le malheureux prince était sans asile. Déjà même, en prévision de ce désastre, il songeait à fuir en Espagne ou en Écosse.

Or, en mars, un bruit étrange commença à courir : une gardeuse de brebis aux confins de Lorraine, amenée devant Charles VII, affirmait qu'elle délivrerait Orléans et ferait sacrer le Roi à Reims. Une gardeuse de brebis, quelle dérision!

Doutes et sourires durent pourtant cesser lorsque, sous la conduite de la paysanne lorraine, en mai fut délivrée Orléans, et qu'en juillet le Roi fut sacré à Reims. « Nous pouvons bien dire, — écrit alors de la Cour de Bourgogne, à Bruges, un jeune voyageur vénitien, — que, de nos jours nous avons vu des choses très miraculeuses... Que le Christ donne secours au droit, et que ce soit pour le bien de tous (1). »

Après le sacre, le Roi n'avait qu'à gagner Paris : partout sur son passage les villes lui apportaient à l'envi, en solennels cortèges, sur des coussins, les clefs de leurs portes. A Paris le peuple, dans sa haine des Armagnacs, criait bien toujours : « Vive Bourgogne! » mais l'occupation anglaise, brutale, tracassière, avide, ne lui plaisait point et l'avait dégoûté de ceux que, d'après leur habituel juron « goddam, » il appelait « les Goddons. » La Pucelle comptait donc sur une facile entrée à Paris. Quant aux chefs anglo-bourguignons, ils étaient tellement inquiets de ces sentiments populaires que, dans la crainte de voir, au moment de l'approche de l'armée royale, le peuple se porter à sa rencontre, ils défendirent à qui que ce fût, sous n'importe quel prétexte, de sortir de la ville (2).

La foire Saint-Laurent qui, tous les ans, au mois d'août, se tenait à quelque distance de la porte Saint-Martin, en pleins champs, en face de l'église Saint-Laurent desservie par les religieux de Saint-Lazare tout voisins, attirait hors des murs une foule joyeuse. Un service solennel, célébré le jour de la Saint-Laurent (10 août), inaugurait la fête. Elle promettait, cette année, d'être tout particulièrement brillante, car l'église nouvelle qu'en style français flamboyant venaient de faire reconstruire les religieux de Saint-Lazare, avait été tout récemment consacrée (3).

Mais la Pucelle était à Château-Thierry; tout rassemblement hors des murs pouvait être dangereux; aussi, dès la veille de la Saint-Laurent, la porte Saint-Martin fut rigoureusement fermée

(1) Lettre de Pancrace Giustiniani à son père, dans la Chronique de Morosini, publiée par J.-B. Ayroles, *la Vraie Jeanne d'Arc;* et G. Lefèvre-Pontalis, Chronique de Morosini, 4 vol. in-8. Société de l'Histoire de France.

(2) *Ibid.*, dans Ayroles, III, 597.

(3) C'est l'église de Saint-Laurent actuelle, à laquelle on a toutefois, lors du percement des boulevards de Strasbourg et Magenta, donné un portail neuf imitant le style ancien. Pastiche très habile et gracieux, sauf pour la statuaire, qui ne s'imite pas.

et, à tous les carrefours de la ville, à son de trompe, les crieurs publics proclamèrent : « Que nul ne fût assez osé que d'aller à Saint-Laurent, par dévotion ni pour nulle marchandise, sous peine de la hart » (1). La hart!... Chacun préféra obéir et la fête se célébra à huis clos, dans la cour de l'abbaye de Saint-Martin (emplacement du Conservatoire des Arts et Métiers, dont la bibliothèque occupe l'ancien réfectoire des religieux) « à grand foison de peuple, — dit un témoin, — mais nulle marchandise ne s'y vendit, sinon fromages, œufs et fruits selon la saison (2). »

La Pucelle approchait; à Compiègne, elle manda le jeune prince du sang qui se faisait gloire d'exécuter ses ordres, le duc d'Alençon : — « Mon beau duc, lui dit-elle, faites apprêter vos gens et ceux des autres capitaines. Par mon Martin, je veux voir Paris de plus près (3). »

Ayant quitté Compiègne sans que le Roi, attardé en d'incompréhensibles séjours, consentît à la suivre, la Pucelle, le 26 août, se rapprochant encore de Paris, reçut la soumission de la ville de Saint-Denys. Elle s'y logea et répartit son armée dans les villages environnants, sur un front face à la grande ville, de Montmartre à Aubervilliers.

Dès lors commencèrent entre ses gens et les Anglo-Bourguignons de quotidiennes escarmouches, « tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, — dit un témoin, — parfois au moulin à vent entre la porte Saint-Denys et le village de la Chapelle (4). »

Ce moulin dressait ses ailes mouvantes sur la crête militaire du plateau qui, depuis le point culminant de la Chapelle, descend, par de légères ondulations, vers Paris, à peu près à l'endroit où, aujourd'hui, le haut de la rue du faubourg Saint-Denis atteint le boulevard extérieur.

De là le regard embrassait le magnifique panorama de la ville, de ses îles et de toute la vallée de la Seine, depuis le récent château de Winchester (Bicêtre) jusqu'aux hauteurs boisées de Meudon

(1) *Journal d'un bourgeois de Paris*. Édit. A. Tuetey. Société de l'Histoire de Paris, in-8, 1881, p. 243.

(2) *Ibid.*

(3) *Chronique de Perceval de Cagny*. Ayroles, III, p. 120. Cette chronique a été publiée par M. Moranvillé pour la Société de l'histoire de France.

(4) *Chronique de Perceval de Cagny*. Ayroles, III, 190.

Au bruit de ces combats, les bourgeois, dans Paris, étaient tremblants : « n'osoit homme issir pour vendanger vigne ou verjus, — note un Parisien en son journal, — ni aller aux marais pour rien cueillir; dont tout enchérit bientôt (1). » Une pauvre femme, ignorant le danger, s'exposa pourtant un jour entre les combattants. C'était une nommée Michelette, veuve de feu Guillaume le Bossu. Ayant sa mère à sa charge et possédant, pour toute fortune, sur le territoire de Chaillot, une vigne dont le revenu était son seul moyen d'existence, elle prenait grand soin d'en surveiller la récolte. Cette année-là, afin de préparer d'avance une vendange pour elle si précieuse, elle était allée, dès le mois de juillet, s'installer, à proximité de son bien, à Longchamp, hameau dont les rues actuelles de Longchamp et du Bouquet de Longchamp commémorent le souvenir. Vers le 1er septembre, comme les troupes du roi Charles VII occupaient depuis six jours la région, elle crut prudent de se rendre à Saint-Denys, près de ses chefs, pour obtenir d'eux la permission de vaquer tranquillement à ses affaires. Hélas! au retour, cette pauvre femme eut la malchance de tomber dans une patrouille anglaise! Ramenée à Paris, fouillée et trouvée en possession, — constate le procès-verbal, — « d'un sauf-conduit de nos ennemis, » elle fut, pour ce crime, aussitôt jetée aux prisons du Louvre (2).

Les gouvernants de Paris faisaient courir les bruits les plus terrifiants : le roi Charles, disait-on tout bas, avait juré de faire passer la charrue sur Paris! Des gens fort graves, comme le greffier du Parlement, enregistraient ces bruits, avec quelques expressions de doute, il est vrai (3). D'autres, beaucoup plus violents, pour se donner du cœur contre cette Pucelle tant redoutée, l'accablaient d'injures : « une créature en forme de femme, » disait l'un des plus haineux, ajoutant, sur un ton plus méprisant encore : « Ce que c'était, Dieu le sait (4). » Cet insulteur n'était autre que le Chancelier de l'Université, Jean Chuffart, tout récemment élevé de façon officielle à cette haute

(1) *Journal d'un Bourgeois de Paris* (1405-49), édition A. Tuetey. Société Hist. de Paris, in-8°, 1881, p. 243. Ces « marais » étaient les jardins maraîchers entourant la ville.

(2) A. Longnon, *Paris pendant la domination anglaise (1420-36). Documents extraits de la Chancellerie de France*, Soc. Hist. de Paris, in-8°, 1878, p. 298.

(3) Notes de Clément de Fauquemberghe sur les registres du Parlement. Ayroles, III, 479.

(4) *Journal d'un Bourgeois de Paris*. Ayroles, III, 520.

charge, qu'il exerçait, en fait, depuis l'établissement à Paris du régime anglo-bourguignon, le véritable titulaire, Jean Gerson, ayant préféré l'exil. Dans la chaire de Gerson!... Chuffart!

Aux paroles des gens de robes les hommes de guerre, pour la défense, préféraient le canon. Le canon! ce terrible engin, d'invention récente qui, dans un effroyable éclatement de poudre, au milieu des flammes et de la fumée, lançait, beaucoup plus loin que les plus puissantes balistes, d'énormes boulets de pierre. Par ordre des chefs anglo-bourguignons, tout le pourtour des murs de Paris fut donc garni de cette artillerie nouvelle. Le point le plus menacé semblait être la porte Saint-Denys, face à l'antique cité occupée par la Pucelle.

La porte Saint-Denys était la plus importante peut-être de Paris par sa situation, la plus sacrée par ses souvenirs : dressée sur l'antique voie romaine par laquelle la cité de Lutèce communiquait avec la Gaule Belgique, elle portait le nom du saint martyr dont le sang avait christianisé Paris. Pour qui venait du Nord, c'était la principale entrée de la ville. Depuis quarante ans, que de cortèges, joyeux ou menaçants, étaient passés par là! En 1389, c'était l'entrée, si heureuse d'apparence, si néfaste en réalité, de la jeune reine Isabeau de Bavière (1). Plus récemment encore, c'est par cette porte, — il y avait alors neuf ans, — que le duc de Bourgogne avait si malheureusement introduit dans Paris les gens du roi d'Angleterre.

C'est à la porte Saint-Denys qu'en vue d'une imminente attaque, les chefs anglo-bourguignons jugèrent prudent d'accumuler leurs plus puissants moyens de défense, des canons géants, pièces qui, à plus de trois cent cinquante toises, pouvaient envoyer, au delà de la maladrerie de Saint-Lazare (la prison actuelle) leurs lourdes masses de pierre. En toute hâte furent mis à l'œuvre les « tailleurs de pierres pour canons; » un nommé Hilaire Caillet, à lui seul, fit onze cent soixante seize « boules de canon. » Mais, quand le bon ouvrier réclama son salaire, les Anglo-Bourguignons le réduisirent de moitié (2). En

(1) Voy. Comte P. Durrieu. Une miniature du manuscrit de Froissart de Breslau. *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, 1916. Et, du même auteur : *la Miniature flamande au temps de la cour de Bourgogne*, in-4°, Bruxelles et Paris, 1922, pl. XLIX. Miniature représentant la Porte Saint-Denis et l'enceinte de Charles V en 1383.

(2) *Journal d'un bourgeois de Paris*. Édition A. Tuetey, p. 243. Note relatant une pièce manuscrite. *Arch. Nat.*, X[1a], 4796, fol. 239-41.

même temps, on répara les « *boulevards,* » ouvrages de terre soutenus de fascines et garnis de pieux en avant des portes; on y joignit des barrières intérieures et extérieures et, sur tout le pourtour du front, on « redressa » les fossés.

En réponse aux ridicules bruits de « charrue sur la ville, » le duc d'Alençon, ayant cru bon d'adresser au Prévôt de Paris et au Prévôt des marchands des lettres, conçues en aimables termes, « les nommant par leur nom » et leur mandant « des saluts en bel langage, » le fielleux Chuffart ne manque pas de marquer en ses notes : « On aperçut bien leur malice, et leur fut mandé que plus ne gastassent leur papier pour ce faire. » Il essayait de plastronner ; il tremblait.

II. — LES MURS DE CHARLES V

Cependant, la Pucelle profitait des escarmouches, qui chaque jour se livraient autour des murs, pour « considérer la situation de la ville et par quel endroit il lui semblerait plus convenable de donner un assaut (1). » De la porte Saint-Antoine à la porte Saint-Honoré, aux deux extrémités opposées, elle avait reconnu la longue ligne de murailles commencées sous Charles V, une cinquantaine d'années auparavant, et achevées sous Charles VI, juste à temps pour servir aux Anglais. A l'extrémité Est, l'énorme masse de la Bastille, flanquée de ses huit tours, et toute éclatante au soleil en ses pierres encore neuves, découvrait au loin la campagne et dominait la ville. A la droite de la forteresse, en regardant vers le dehors, la muraille se prolongeait jusqu'à la Seine; à sa gauche, et comme sous sa protection, s'ouvrait la porte Saint-Antoine. A partir de là, vers l'Ouest, les murs se développaient en demi-cercle, sur un front de plus d'une lieue, flanqués de distance en distance de tours rondes à toits pointus. Le sommet du mur, exhaussé de créneaux vers le dehors, s'étendait vers l'intérieur, sur une largeur assez grande pour former un chemin de ronde capable de recevoir les canons.

Des portes à plusieurs étages dominaient la muraille à l'issue des principales rues. L'énumération de ces portes nous permettra de définir, de façon assez nette, le tracé de cette

(1) *Chronique de Perceval de Cagny*. Ayroles, III, 190.

ancienne enceinte, noyée aujourd'hui dans des quartiers devenus le centre d'une ville géante. Après la porte Saint-Antoine touchant à la Bastille, on voyait la porte du Temple, située au point où, aujourd'hui encore, la rue du Temple débouche sur le boulevard; puis, les portes Saint-Martin et Saint-Denis, elles aussi à peu près à la même place qu'aujourd'hui. De là, la ligne des murs quittait l'alignement de nos modernes boulevards. la porte Montmartre s'élevait, dans la rue de ce nom, à peu près à hauteur des rues actuelles du Mail et de Cléry. La porte Saint-Honoré enfin, donnait issue à la rue du même nom. A l'extérieur, cette porte s'ouvrait sur un carrefour de chemins conduisant, l'un vers le hameau du Roule et le village de Chaillot, l'autre vers la ville d'Argenteuil, à deux grandes lieues de Paris, ville alors célèbre tant par son antique abbaye de Bénédictins que par ses vins qui, — s'il faut en croire une thèse alors soutenue devant la Faculté de médecine, — devaient être préférés à ceux de Bourgogne et de Champagne (1)!

En avant de la muraille, d'un bout à l'autre de son développement, se creusaient deux fossés, l'un au pied même du mur, très profond et rempli d'eau dans les parties rapprochées du fleuve, l'autre sec et dont la profondeur était calculée de telle sorte que les traits tirés du haut de la muraille pussent en battre le fond, empêchant ainsi qu'il ne servit d'abri à l'assaillant. Séparés par un terre-plein en « dos-d'âne, » les deux fossés formaient un ensemble assez large pour éloigner du mur l'approche de l'artillerie ennemie.

Ayant reconnu tout ceci avec soin et choisi le point d'attaque, la Pucelle attendait avec impatience l'arrivée du Roi. Et le Roi ne paraissait point.

III. — LA MESSE DE LA NATIVITÉ NOTRE-DAME A SAINT-DENYS DE LA CHAPELLE

Charles était demeuré à Senlis. « Comme le Roi, — écrit un des compagnons de Jeanne, — ne venait pas à Saint-Denys, quelque message que la Pucelle et le duc d'Alençon lui eussent envoyé, le dit duc d'Alençon alla vers lui le 1er jour de septembre. Il lui fut dit que le Roi partirait le 2, et le duc revint

(1) Heurtaud et Magny, *Dictionnaire historique de la ville de Paris*. 5 vol. in-8, 1779; verbo : Argenteuil.

à sa compagnie. Mais parce que le Roi, malgré sa promesse, ne venait pas encore, le duc d'Alençon retourna vers lui le lundi suivant, cinquième du mois. Il fit tant que le Roi se mit en chemin, et, le mercredi, il fut dîner à Saint-Denys » (1).

Enfin le Roi était là !

Après une si longue attente, Jeanne ne voulut pas retarder davantage sa marche sur Paris et, résolue à attaquer dès le lendemain, vint s'installer, pour la nuit, à mi-chemin entre Saint-Denys et la ville, au village de la Chapelle (2). C'était, au milieu des champs, parmi les blés et les vignes, un gros village auquel sa situation même donnait une réelle importance. Dans la plaine qui le séparait de Saint-Denys, se tenait, chaque année au mois de juin, la foire fameuse du Landit, le marché aux parchemins cher à l'Université et qu'inaugurait un solennel et joyeux cortège des écoliers. En une des fresques de la Sorbonne nouvelle, sous la galerie de la grande cour, le peintre J.-J. Weerts nous fait voir, de façon très vivante, les étudiants, sortis de Paris par la porte Saint-Denys, arrivant au moulin à vent de la Chapelle.

Une lointaine tradition fait remonter jusqu'à sainte Geneviève, patronne de Paris, l'origine de ce village. La sainte bergère qui sauva la ville des fureurs d'Attila avait coutume, dit-on, lorsqu'elle se rendait à Saint-Denys pour prier au tombeau des martyrs, de se reposer en une « villa » ou ferme située à mi-chemin. Après sa mort, une chapelle fut, en son honneur, érigée en ce lieu et, autour de celle-ci, se groupa le village, qui garda le nom de La Chapelle. Telle est la localité dans laquelle Jeanne se logea.

« La Pucelle, aussitôt qu'elle venait dans un village, — dit un témoin de sa vie, — avait coutume de s'en aller à l'église faire ses oraisons et de faire chanter aux prêtres une antienne de Notre Dame. Ses prières et oraisons faites, elle s'en allait à son logis, qui lui était communément préparé en la plus honnête maison qu'on pouvait trouver (3). » Ainsi fut choisi le logis de Jeanne au village de la Chapelle.

En ce quartier, aujourd'hui englobé dans l'immense Paris, et où a depuis longtemps disparu jusqu'au souvenir des vignes et des champs, on montre encore, derrière l'église, un vieux

(1) *Chronique de Perceval de Cagny*. Ayroles, III, 191.
(2) *Chronique de la Pucelle*. Ayroles, III, 108.
(3) *Chronique de la Pucelle*. Ayroles, III, 95.

bâtiment ayant conservé toute son apparence rurale : un puits se creuse dans la cour, des poules y picorent sur le fumier; cette ferme est connue sous le nom de « Logis Sainte-Geneviève. » Le même logis, à cause de la sainteté des souvenirs qui s'y rattachaient et surtout à cause de la proximité de l'église, aurait été aussi celui de la Pucelle.

Dès son arrivée, Jeanne, selon sa constante coutume, ne manqua pas d'aller à l'église, y fit ses oraisons et demanda au clergé de chanter l'antienne de Notre Dame, avec d'autant plus de ferveur que le lendemain, jour de l'attaque, était celui d'une fête solennelle de la Vierge : la Nativité Notre-Dame.

Le soir venu, dans l'humble église, à la lueur des cierges, longue fut la veillée des armes; court fut ensuite le repos. Le lendemain jeudi 8 septembre, dès l'aube, Jeanne était debout. Entendre la messe en ce jour de fête et recevoir la sainte communion fut sa première pensée.

« J'ai connu la Pucelle être très dévote créature, — a déclaré au procès l'écuyer qui ne la quittait point, — elle se maintenait très dévotement en oyant le divin service de Notre Seigneur, lequel continuellement elle voulait ouïr ; c'est assavoir aux jours solennels la grand messe du lieu où elle était, avec les heures subséquentes, et les autres jours une basse messe. Elle était accoutumée d'ouïr messe tous les jours s'il lui était possible (1). » « Elle était très dévote, — dit un autre témoin, — se confessait souvent et recevait le précieux corps de Jésus-Christ (2). »

En cette église fondée par sainte Geneviève et pleine encore des souvenirs de la libératrice de Paris, Jeanne, en son armure, toute prête à marcher à une délivrance nouvelle, s'agenouilla sur un sol que nous pouvons vénérer, devant des piliers que nous pouvons voir, au pied d'un autel dont l'emplacement demeure. Fortifiée par la prière, sanctifiée par la communion, elle se releva pour marcher à sa mission divine.

Elle eût bien voulu, elle si pieuse envers Notre Dame, « garder sa fête d'un bout jusqu'à l'autre (3), » mais, depuis quinze jours, les inexplicables hésitations du Roi l'avaient forcée à retarder l'attaque de Paris ; elle fit donner sur-le-champ à l'armée l'ordre de se mettre en marche.

(1) Procès. Déposition de Jean d'Aulon. Ayroles, IV, 214.
(2) *Chronique de la Pucelle*. Ayroles, III, 25.
(3) Interrogatoire au procès. Ayroles, IV, 70.

Du village de la Chapelle on était à moins d'une demi-lieue de la porte Saint-Denys où venait aboutir la route au bord de laquelle se dressait l'église. C'était, entre Saint-Denys et Paris, le point culminant d'un terrain peu accidenté. Là le voyageur venant du Nord commençait à deviner de loin l'approche de la grande ville et s'arrêtait un instant pour laisser souffler sa monture avant de descendre vers Paris. Presque en ligne directe, avec de légères courbes seulement, la route, par de successifs paliers et une pente, tantôt assez douce, tantôt un peu plus rapide, dévalait, bordée de part et d'autre de champs et de vignes (1). A un petit quart de lieue en avant des murailles de Paris, la descente s'accentuait fortement; arrivé là, le voyageur rencontrait à sa droite l'antique maladrerie de Saint-Lazare et, de ce point, son regard, par-dessus la rangée de fertiles jardins maraîchers étalés dans la plaine, embrassait le vaste tableau de la ville et de ses monuments : sveltes clochers, lourdes masses des tours du Temple, de la Bastille et du Louvre.

Dans leurs cantonnements, de Montmartre à Aubervilliers, les troupes de France, dès le réveil, après avoir entendu la messe en ce jour de fête solennelle, reçurent leurs ordres de marche et se mirent en mouvement. L'enthousiasme était unanime : la Pucelle était là ! « Il n'y avait personne, de quelque condition qu'il fût, — affirme un témoin, — qui ne dît : « Elle mettra le Roi dans Paris, si à lui ne tient (2). »

IV. — L'ARTILLERIE DU XVe SIÈCLE

La Pucelle ne pouvait ignorer les formidables défenses accumulées par les Anglo-Bourguignons à la porte Saint-Denys. La Bastille, d'autre part, protégeait de sa puissante masse les portes Saint-Antoine et du Temple; c'est donc à l'extrémité opposée de la ville, vers la porte Saint-Honoré, que Jeanne résolut de diriger l'attaque. La porte Saint-Honoré de l'enceinte de Charles V s'élevait à peu près exactement à l'endroit où, de nos jours, la rue Saint-Honoré quitte la place du Théâtre-Français (3); sa voûte s'ouvrait à travers un bâtiment rectan-

(1) Notamment la vigne appartenant à un bourgeois de Paris, nommé Jean de Calais. Voy. A. Longnon, *op. cit.*, p. 307.

(2) *Chronique de Perceval de Cagny.* Ayroles, III, 191.

(3) A la hauteur des nos 161 et 163 de la rue Saint-Honoré.

gulaire sommé d'un haut toit à quatre pans. Attaché extérieurement à la porte par ses chaînes, un pont-levis franchissait un premier fossé rempli d'eau ; un peu plus loin, un pont fixe franchissait l'arrière-fossé moins profond, et à sec.

Aux ordres de Jeanne, les colonnes se mirent en marche et, de Montmartre à Aubervilliers, commencèrent à serpenter sur les chemins. Avec les troupes marchait le convoi de matériel ; trois cents chariots à quatre roues, traînés à bras d'hommes (1) et chargés de poix pour incendier les défenses et barrières extérieures, de fascines et de claies pour combler les fossés, et d'échelles pour l'assaut. Enfin, plus pesants encore, les canons.

L'étonnante rapidité de l'artillerie moderne était bien inconnue à celle d'alors : loin de se déplacer au galop, celle-ci se traînait avec peine, lentement, pas à pas ; ses canons, qu'on n'avait pas encore songé à mettre en équilibre sur des affûts à roues, n'étaient que d'énormes tubes, renforcés de grosses bagues de fer munies d'anneaux. Fallait-il les faire mouvoir, on passait des cordes dans les anneaux, et une nombreuse équipe d'hommes vigoureux soulevait ces lourdes masses pour les charger avec effort sur les chariots destinés à les transporter.

Avec les canons, marchaient les charrettes portant barils de poudre, boulets de pierre, et aussi les nombreux outils nécessaires, tant pour la charge de ces encombrantes machines que pour le terrassement qui les devait recevoir.

Aux ordres donnés, tout cela, ponctuellement, avec méthode, dans un bruit sourd de roues, avec d'aigres grincements d'essieux, roula ensemble sur les chemins.

A huit heures du matin (2), Jeanne quitta la Chapelle et descendit vers Paris. Après avoir atteint la maladrerie de Saint-Lazare et longé le mur de son enclos, tournant à droite, par l'étroit chemin qu'on nommait « Chemin de Paradis (3), » elle gagna la route plus large qui coupait celui-ci et, de la ville d'Argenteuil, par Asnières et Clichy, conduisait à la porte Saint-Honoré. La rue actuelle d'Argenteuil, si curieusement sinueuse en ce rectiligne quartier du Palais-Royal et de la

(1) Registres des délibérations du chapitre de Notre-Dame. Ayroles III, 640.

(2) *Chron. de Perceval de Cagny*. Ayroles, III, 191.

(3) Les rues de Paradis et Saint-Lazare actuelles. Voy. E. Eude, *L'Itinéraire de Jeanne d'Arc* (*Revue des Études historiques*, janvier-mars 1916).

Place Vendôme, est un dernier vestige de cette antique voie.

En débouchant du chemin d'Argenteuil, Jeanne, face à la porte Saint-Honoré, pouvait, en avant du double fossé, apercevoir, sur sa droite, de vastes terrains occupés jusqu'au fleuve par des *Tuileries*, et, sur sa gauche, un autre terrain, également découvert : « le Marché-aux-Pourceaux. » C'est dans le Marché-aux-Pourceaux que, à mesure de leur arrivée, Jeanne fit ranger les troupes, les mettant à l'abri du tir de la ville derrière une haute butte dominant le terrain. Au sommet de cette butte (1), la Pucelle fit traîner ses canons ; on les déchargeait des chariots pour les mettre en batterie sur la terre même, les pointant vers le but à atteindre à l'aide de cales de bois qui leur donnaient l'inclinaison voulue.

Derrière la butte du Marché-aux-Pourceaux, les troupes françaises, bien placées pour parer à toute sortie ennemie venant de la porte Saint-Denys, se trouvaient aussi, suivant l'affirmation d'un contemporain, hors d'atteinte des « canons, veuglaires et couleuvrines (2) » du rempart. Bien faible portée, même pour ce temps : Jeanne avait su choisir le point des murailles le moins puissamment garni et éviter les redoutables défenses de la porte Saint-Denys.

V. — PARIS ET SES CLOCHERS

Afin de diriger l'attaque, tout voir de ses propres yeux, préparer l'assaut et y prendre part, Jeanne avait mis pied à terre. Pour un homme d'armes revêtu de l'armure complète, aller à pied était à peu près impossible ; Jeanne qui, peu à peu, s'était faite à un accoutrement de guerre si nouveau pour elle, eut donc à se démunir au moins des « solerets » à lamelles de fer qui protégeaient ses pieds, peut-être même de ses jambières. Du haut de la butte sur laquelle s'installait son artillerie, elle pouvait, le cœur plein d'une joyeuse émotion, contempler de loin, par-dessus la muraille, ce Paris qu'elle allait rendre à son Roi.

Un peu au delà de la porte Saint-Honoré et de l'église qui donnait son nom et à cette porte et à la rue tout entière, Jeanne voyait pointer les nombreuses tours du Louvre, de ce vieux

(1) Dite *Butte des Moulins* depuis le seizième siècle. En partie aplanie par le percement de l'avenue de l'Opéra. La rue des Moulins actuelle en est un vestige.

(2) *Journal du Siège d'Orléans*, Ayroles, III, 140.

Louvre, construit par Philippe-Auguste, jadis formidable forteresse, mais que Charles V, en le rajeunissant un peu, avait fait déchoir de son rôle primitif en l'englobant dans la ville même. Il ne servait plus guère que de prison.

Toutes les tours du Louvre, toutefois, n'étaient pas des prisons; l'une d'elles, dite « *tour de la Librairie,* » loin d'être destinée à la punition des libraires récalcitrants, servait, au contraire, à conserver, en ses trois étages, la précieuse collection de manuscrits réunis là par le roi Charles V, dit *le Sage*, c'est-à-dire *le Savant.* Telle fut l'origine de cette bibliothèque illustre, si hospitalière à tant de générations de lecteurs, sous les noms successifs de Bibliothèque royale, impériale et nationale. Le département des manuscrits y conserve aujourd'hui, avec respect, le vénérable dépôt des livres réunis il y a six cents ans par le savant roi.

Au delà du Louvre, par-dessus l'enchevêtrement désordonné des toits, Jeanne voyait les églises de Paris pointer vers le ciel leurs clochers, leurs flèches et leurs tours. Après Saint-Honoré, c'était, derrière le Louvre, Saint-Germain-l'Auxerrois; plus loin Saint-Jacques-la-Boucherie; puis Saint-Leu et Saint-Gilles dans la rue Saint-Denis, Saint-Nicolas des Champs et Saint-Merry, dans la rue Saint-Martin; Saint-Gervais, derrière l'Hôtel de Ville; Saint-Paul, dans la rue du même nom (1). Par delà les ponts, dans l'île antique de la Cité, Notre-Dame, alors comme aujourd'hui, dressait, non loin de la flèche élancée de la Sainte-Chapelle, l'imposante masse de ses tours jumelles. Au delà encore, sur la rive gauche, c'étaient, près du fleuve, Saint-André-des-Arcs, Saint-Séverin, Saint-Julien-le-Pauvre, la plus vieille église de Paris, et Saint-Nicolas-du-Chardonnet qui devait son nom aux chardons dont elle était à l'origine entourée. Tout à l'horizon enfin, sur les hauteurs de la Montagne Sainte-Geneviève, c'était l'église abbatiale consacrée à la patronne de Paris et son annexe voisine, Saint-Étienne-du-Mont. En ce jour de fête, en l'honneur de Notre Dame, tous ces

(1) L'église Saint-Paul d'alors a disparu. Celle d'aujourd'hui, qui n'occupe nullement l'emplacement de l'ancienne, est la chapelle construite au XVIIe siècle par les Jésuites. De Saint-Jacques-la-Boucherie il ne reste que le clocher (notre tour Saint-Jacques). Les autres églises citées ci-dessus ne sont plus exactement celles du temps de Jeanne d'Arc; la plupart ont été, soit entièrement reconstruites, soit fortement remaniées aux XVe et XVIe siècles.

clochers, en chœur ou tour à tour, en notes claires ou graves, précipitées ou lentes, égrenaient joyeusement dans l'air le long chapelet de leurs carillons.

Tout cela, Jeanne, en son éclatante armure, le contemplait, l'écoutait, ravie et confiante. Elle serrait avec amour en sa main son étendard, ce victorieux emblème dont la vue enflammait le cœur des soldats : blanc, semé de fleurs de lys d'or; sur le fond se détachait, avec les noms de « Jhesus, Maria, » la grande image de Notre-Seigneur tenant en main le monde, et ayant à ses pieds deux anges à genoux (1).

Cette bannière avait délivré Orléans, triomphé à Patay, conduit le roi à Reims ; elle ne connaissait pas l'insuccès. Ce soir même, la Pucelle et toute son armée en avaient l'espérance et la foi, c'est elle encore qui rendrait au Roi cette ville magnifique, glorieuse, sacrée, que Jeanne ravie embrassait du regard.

VI. — L'ASSAUT ; BLESSURE DE LA PUCELLE

Vers onze heures ou midi, tous les préparatifs étant achevés, Jeanne avec les seigneurs qui la suivaient voulut aller reconnaître le lieu où, après la préparation de l'artillerie, elle livrerait l'assaut. Elle tint toutefois à dégager, avant tout, les abords de la porte : par son ordre, un brave gentilhomme dauphinois, le sire de Saint-Vallier, à la tête d'une troupe hardie, s'empara du « boulevard, » ouvrage de palissades et de terre défendant les approches extérieures, puis avec la poix apportée par les charrettes, incendia la barrière de bois construite par la défense en avant du pont fixe de l'arrière-fossé. Brillant succès, heureux présage de victoire !

Dans la ville, la grand messe s'achevait et la foule emplissait encore les églises.

Sur la muraille venaient par troupes se ranger les soldats anglais et bourguignons, affectant, en parcourant le chemin de ronde, de faire ostensiblement flotter leurs enseignes, portant très haut surtout celle qui était le signe de ralliement et l'emblème de leur parti : une grande bannière blanche, barrée en sautoir d'une large croix vermeille (2). Ces airs fanfarons

(1) Description de l'étendard. Interrogatoire de Jeanne au procès. Ayroles, IV, 24. Et *Chron. de Morosini, ibid.*, III, 585.
(2) *Chronique de Jean Chartier*. Ayroles, III, 167.

durèrent peu. L'artillerie française commençait son tir et les effets, jusqu'alors inconnus, de pièces d'invention toute nouvelle, causèrent chez les défenseurs de la place une profonde terreur.

« Il n'y avait homme, — dit un contemporain, — qui osât s'aventurer sur le mur, à cause des traits de ceux qui assaillaient. Les dits assaillants avaient une manière d'instruments nommés *couleuvres*, qui jetaient des pierres et des plombées, mais ne faisaient point de noise (bruit), sinon un peu siffler. Elles jetaient aussi droit qu'une arbalète (1). » Aussi droit qu'une arbalète ! Tension de la trajectoire : c'était le premier pas vers les formidables progrès de l'artillerie moderne.

Mais, bien plus qu'en ses canons, Jeanne se fiait à la volonté divine ; elle devait terminer sa mission : le Roi l'attendait à Saint-Denys ; ce soir même, elle irait l'y chercher pour le rendre à son peuple qui l'acclamerait dans Paris.

Pour aller reconnaître le point d'assaut, la Pucelle, d'une marche alourdie par sa pesante armure, descendit dans le fossé à sec, le premier qui se présentait à elle, puis confiant son étendard à un écuyer et prenant une lance, elle se hissa sur le terre-plein séparant le premier fossé de celui qui, longeant la muraille, se trouvait rempli d'eau.

A peine avait-elle paru en cet endroit découvert qu'une grêle de traits s'abattit autour d'elle, fichés si nombreux en terre, dit un témoin, « qu'elle en paraissait hérissée (2). » Mais sous le *blanc harnois* (ainsi nommait-on l'armure de l'homme d'armes, à cause du brillant éclat de l'acier), quiconque le portait était à peu près invulnérable aux traits d'arc ou d'arbalète ; seules étaient exposées les parties de la jambe que, pour la facilité de la marche, il avait fallu découvrir.

Après avoir, du bout de sa lance, reconnu dans le fossé la profondeur de l'eau, Jeanne donna l'ordre d'apporter les fascines et de préparer les échelles.

Au seul bruit de ces préparatifs, le peuple, dans la ville, commençait à s'agiter : « A cette heure, — écrit ce jour-là, en marge des registres du Parlement, le greffier de ce corps, alors soumis aux Anglais, — il y eut dans Paris gens affectés ou cor-

(1) Le notaire Pierre Cochon, de Rouen. Ayroles, III, 472.

(2) Perceval de Cagny, cité par Mgr Touchet, *la Sainte de la Patrie*, t. I, p. 535.

rompus qui poussèrent un cri en toutes les parties de la ville, de çà et delà les ponts, criant que tout était perdu, que les ennemis étaient entrés dans Paris et que tout le monde se retirât et fît diligence de se sauver. Et à cette voix... tous les gens étant lors ès sermons sortirent des églises de Paris, furent très épouvantés et se retirèrent pour la plupart en leurs maisons (1). »

En leurs maisons ces braves gens n'attendaient que le succès de l'assaut. Celui-ci était certain : « Ceux du dedans, — écrit un autre contemporain, également du parti anglais, — avaient comme abandonné la défense du mur, et les assaillants étaient si près du rempart qu'il ne fallait que dresser les échelles, dont ils étaient bien pourvus, pour qu'ils eussent été dedans (2). »

Dresser les échelles ! tout était là. On en avait six cents; mais, pour les dresser, il fallait combler le fossé plein d'eau. Or, malgré les ordres, les encouragements, les prières même de la Pucelle, les fascines n'arrivaient point. Des ordres contraires à ceux de Jeanne semblaient vouloir en annuler les effets. Parmi les grands seigneurs de l'armée, quelques jalousies commençaient en effet à germer contre cette paysanne Lorraine qui prétendait les commander : « Il y en avait audit lieu, — dit un contemporain en contant cet assaut, — qui eussent bien voulu, par envie, qu'il fût meschu (arrivé mal) à la dite Jeanne (3). »

Déjà la journée s'avançait, le soleil était à son déclin; la nuit allait tomber bientôt. Mais Jeanne était bien résolue à passer sur place, s'il le fallait, la nuit tout entière.

Un des Français qui se faisaient alors les serviteurs de l'Anglais, l'indigne successeur de Gerson, Jean Chuffart, note à ce moment dans son journal : « Là était leur Pucelle avec son étendard, sur le dos d'âne des fossés. Elle disait à ceux de Paris : « Rendez-vous à nous promptement, de par Jésus! Car si vous ne vous rendez pas avant la nuit, nous entrerons par force et, que vous le vouliez ou non, vous serez tous mis à mort. — « Vraiment, répondit quelqu'un, paillarde, ribaude! » et il lui envoie droit un trait de son arbalète, qui lui perce la jambe d'outre en outre, et elle dut s'enfuir. « Un autre perça d'outre en outre le pied de celui qui portait son étendard. Quand celui-ci se sentit blessé, il leva

(1) Notes de Fauquemberghe sur les registres du Parlement. Ayroles, III, 478.
(2) Le notaire Pierre Cochon. Ayroles, III, 472.
(3) *Chronique de la Pucelle*. Ayroles, III, 108.

sa visière pour voir à ôter le vireton, et un autre le vise, le saigne entre les deux yeux et le blesse à mort. Ce dont la Pucelle et le duc d'Alençon jurèrent qu'ils auraient mieux aimé perdre quarante des meilleurs hommes de leur compagnie (1). »

L'auteur de ce récit, Chuffart, n'était certes pas sur le rempart; très vraisemblablement, dans sa chambre bien close de l'Université, il tremblait en sa robe fourrée de Chancelier intrus. Le récit qu'il nous transmet est donc celui de quelque soudard fanfaron, et la gravité de la blessure de Jeanne y semble singulièrement exagérée.

Quoique perdant son sang en abondance, la Pucelle refusait de quitter la place; rien ne pouvait l'arracher à sa mission; mais les seigneurs jaloux s'empressèrent, sous apparence de sollicitude, de tirer parti contre elle de sa blessure :

« Après qu'elle eut été atteinte, — rapporte un des témoins mêmes du combat, — elle s'efforçait plus fort de dire que chacun s'approchât des murs et que la place serait prise. Mais parce qu'il était nuit, qu'elle était blessée et que les gens étaient lassés du long assaut, le sire de Gaucourt et autres vinrent prendre la Pucelle et, contre son vouloir, l'emmenèrent hors des fossés. Elle avait grand regret et disait : « Par mon Martin, la place eût été prise! (2) »

VII. — RETRAITE VERS LA CHAPELLE SAINT-DENYS

En cette journée où l'on bataillait pour lui, le Roi n'avait même pas daigné quitter Saint-Denys. Étonnés d'une telle indifférence, les soldats commençaient à murmurer : « L'on disait, — écrit un contemporain, — que, par lâcheté de courage, le Roi n'avait pas voulu prendre Paris d'assaut (3). »

Blessée et emmenée malgré elle hors des fossés, Jeanne, la nuit venue, dut se résigner à ordonner la retraite. On laissa sur place fascines et échelles. Quant aux charrettes, quelques-unes servirent à l'enlèvement des blessés; les autres, abandonnées et trouvées le lendemain matin par les gens de Paris, demeurèrent, avec échelles et fagots, les seuls trophées des Anglo-Bourguignons (4). Le triste Chuffart prétend que « en s'en allant, ils

(1) *Journal d'un bourgeois de Paris*. Ayroles, III, 521.
(2) *Chronique de Perceval de Cagny*. Ayroles, III, 191-92.
(3) *Chronique de la Pucelle*. Ayroles, III, 109.
(4) Registres du chapitre de Notre-Dame. Ayroles, III, 532.

mirent le feu à la grange des Mathurins (1), près des Porcherons. Ils jetèrent dans les flammes, ainsi que faisaient jadis les païens à Rome, ceux de leurs gens morts à l'assaut, qu'ils avaient troussés en grand nombre sur leurs chevaux. »

Durant cette retraite, les défenseurs anglo-bourguignons de Paris s'efforçaient, à l'aide de l'artillerie puissante qu'ils avaient eu soin de placer à la porte Saint-Denys, de porter le désordre dans les rangs français : « Ceux de Paris, — dit encore Chuffart, — avaient de grands canons qui largement atteignaient de la porte Saint-Denis jusqu'au delà de Saint-Lazare. Ils leur tiraient au dos, ce dont ils furent épouvantés... Mais personne ne sortit de la ville pour les suivre, de peur des embûches (2). » De la porte Saint-Denys à Saint-Lazare (hôpital et prison actuels), la distance est d'environ sept cents mètres. Nous pouvons ainsi connaître la portée extrême de la grosse artillerie d'alors.

Cependant, souffrant moins de douleur physique que de tristesse morale, Jeanne blessée était ramenée en ce lieu, que, le matin même, elle avait quitté avec tant d'espoirs, à la Chapelle, au logis de Sainte-Geneviève ! Les murs de ce logis qu'on montre encore aujourd'hui, n'ont, — tout vieux qu'ils soient, — certainement pas vu Jeanne d'Arc et ne remontent guère qu'à un ou deux siècles; mais ils s'élèvent sur l'emplacement où, le soir du mercredi 7 septembre 1429, la sainte Pucelle reposa, confiante en la victoire, où joyeuse elle se leva de grand matin, le jour de la nativité Notre-Dame, pour aller, en l'église toute voisine, ouïr la messe et « recevoir le précieux corps de Jésus-Christ; » où elle fut enfin ramenée le soir blessée, avec la douleur de voir son œuvre divine traversée par l'aveugle volonté des hommes.

VIII. — LE ROI REFUSE PARIS

Dans ce pauvre logis, Jeanne ne dormit guère et l'aube d'un bien triste jour l'éveilla : « Le vendredi 9 septembre, — écrit un de ses plus fidèles compagnons, — la Pucelle, quoiqu'elle eût été blessée le jour précédent, se leva bien matin et fit venir son beau duc d'Alençon par lequel elle donnait ses ordres. Elle le pria de faire sonner les trompettes et de monter à cheval pour

(1) Le nom de la rue de la Ferme des Mathurins en rappelait l'emplacement (aujourd'hui rue des Mathurins).

(2) *Journal d'un Bourgeois de Paris.* Ayroles, III, 521.

retourner devant Paris. Elle affirmait, par son Martin, que jamais elle n'en partirait sans avoir la ville (1). »

Déjà, les trompettes sonnaient le boute-selle, lorsqu'arriva à la Chapelle un message du roi : c'était un ordre formel au duc d'Alençon et aux autres capitaines de ramener la Pucelle à Saint-Denys. « Très marris » — affirme un vieux serviteur du duc d'Alençon, — Jeanne et le duc se soumirent à la volonté du Roi. En leur pensée, toutefois, ils ne renonçaient point à Paris et comptaient seulement l'aborder sur un autre point.

Quinze jours auparavant, dès leur arrivée à Saint-Denys, ils avaient eu soin de faire jeter un pont volant sur la Seine. Ainsi, par la rive gauche, en remontant le fleuve par Asnières, Courbevoie, Puteaux, Suresnes, Saint-Cloud et Sèvres, on pourrait, pensaient-ils, attaquer de nouveau par les portes de Nesle ou de Bucy. De ce côté, les bouillants « escholiers » de l'Université seraient moins hésitants peut-être que les paisibles bourgeois de la Ville.

L'Université et Chuffart son chancelier étaient, il est vrai, livrés au parti anglo-bourguignon ; mais les écoliers, volontiers indépendants, ne suivaient pas toujours très docilement les directions politiques de leurs maîtres. Qui sait si une attaque, partie de leur cher Pré-aux-Clercs, ne les verrait pas sortir en masse jusqu'à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés pour y acclamer l'armée du Roi? Dans ce même quartier, les moines de Cluny n'avaient-ils pas, avec une courageuse obstination, toujours refusé de prêter serment au roi d'Angleterre (2)?

De ce côté, d'ailleurs, loin de se trouver, comme sur la rive droite, en face d'une muraille de construction récente et conçue déjà en vue de la défense contre la nouvelle artillerie, on n'avait devant soi qu'une ligne de fortifications démodées, vieilles de plus de deux cents ans, l'enceinte de Philippe-Auguste (3).

En face de Saint-Denys, des postes français occupaient déjà une partie de la rive gauche (4) et protégeraient la marche de

(1) Perceval de Cagny. Ayroles, III, 192.

(2) Aug. Bernard, *Refus des moines de Cluny*, etc... *Revue des Sociétés savantes*, 1867.

(3) L'enceinte de Philippe-Auguste est encore parfaitement marquée sur la rive gauche par une suite continue de rues tracées sur ses fossés. Certains pans de murs existent même encore.

(4) Voyez G. Lefèvre-Pontalis, *Un détail du siège de Paris par Jeanne d'Arc*. In-8°, 1885. Bibliothèque nationale. Lh5, 1162.

l'armée contre toute attaque de flanc. Le succès donc était certain.

Hélas! Quand, pleins d'espoirs, la Pucelle et le duc d'Alençon s'approchèrent du fleuve, quel douloureux spectacle les attendait : plus de pont! le Roi, durant la nuit, l'avait fait mettre à bas (1)!

Le 13 septembre, le Roi donna l'ordre du départ. « Quand la Pucelle, — conte un de ses plus fidèles compagnons, — vit qu'elle ne pourrait trouver aucun remède à son départ, elle déposa tout son harnois complet devant l'image de Notre Dame et les reliques de l'abbaye de Saint-Denys, puis, à son très grand regret, elle se mit en la compagnie du Roi qui s'en revint le plus rapidement qu'il put, et parfois faisant son chemin d'une manière désordonnée et sans cause. Le mercredi 21e jour du dit mois, il fut dîner à Gien-sur-Loire. Ainsi fut rompu le vouloir de la Pucelle et fut aussi rompue l'armée du Roi (2). »

En se séparant de ses armes pour les consacrer à Saint Denys, ne semble-t-il pas que, déjà, tristement, Jeanne sentait sa mission divine brisée par la volonté des hommes?

« Quelles armes, — lui demanda-t-on l'année suivante, au procès où tout lui fut imputé à crime, — offrîtes-vous à Saint Denys? — Un blanc harnois entier, tel que le porte un homme d'armes... — A quelle fin les offrites-vous ? — Ce fut par dévotion, ainsi qu'il est accoutumé par les gens d'armes quand ils sont blessés... Je les offris à Saint Denys parce que c'est le cri de France (3). »

Durant cette lamentable retraite vers Gien, Jeanne souffrait cruellement, non plus de sa blessure, — elle était guérie, — mais des défaillances du Roi : « La voix, a-t-elle encore déclaré à son procès, me disait de rester à Saint-Denys en France ; je voulais y rester; mais, contre ma volonté, les seigneurs m'ont emmenée. Si je n'eusse été blessée, je ne me fusse jamais éloignée. Je fus blessée dans les fossés de Paris... Mais je fus guérie en cinq jours (4). »

En sa « course désordonnée, » le Roi arrivait sur la Loire ; voulait-il donc, anéantissant l'œuvre de la Pucelle, redevenir ce qu'il était quatre mois auparavant : le Roi de Bourges? Mira-

(1) Perceval de Cagny. Ayroles, III, 192.
(2) *Ibid.*, 193.
(3) Ayroles, IV, 72.
(4) Interrogatoire au procès. Ayroles, IV, 67.

culeusement sauvé par des forces divines, il retombait dans les changeantes et vulgaires combinaisons humaines et la cause de ses mystérieuses hésitations était que, en secret, à l'insu de la Pucelle, il venait de traiter avec le duc de Bourgogne.

Avec l'échec devant Paris, le martyre de Jeanne était commencé; deux ans plus tard, il se terminait sur le bûcher de Rouen.

Mais l'œuvre de la Providence s'accomplit sans les hommes, malgré eux bien souvent, et leur aveugle prudence s'oppose en vain aux lumineuses audaces de la foi. Morte, Jeanne, malgré l'ingratitude du Roi, combattait toujours pour lui; l'Anglais continuait de la craindre; elle planait au-dessus des armées, commandait toujours la victoire, et, cinq ans après son martyre, c'est bien elle encore qui fit entrer Charles dans Paris.

Le 12 novembre 1437, c'est devant cette église de la Chapelle où Jeanne avait, en priant, préparé la délivrance que furent apportées au Roi les clefs de la ville.

Cette petite église, vieille déjà d'au moins deux siècles au temps de Jeanne, a subi depuis d'importantes modifications : le XVIIIe siècle a remplacé son portail par une façade au goût du jour; le XIXe, pour l'agrandir, en a reculé le chœur. Mais, dans ces remaniements successifs, les vieux piliers romans de la nef, ceux qui virent prier Jeanne d'Arc, sont heureusement restés debout. Conservés dans la basilique avec un pieux respect, ils demeureront toujours, témoins sacrés des miraculeux événements qui firent de Jeanne la grande sainte de la Patrie.

CH. GAILLY DE TAURINES.

LA PERCEPTION DES IMPÔTS

DANS LA RUHR

L'occupation de la Ruhr, qui a été décidée au mois de janvier, par les Gouvernements français et belge, d'accord avec le Gouvernement italien, procède de deux idées bien distinctes, dont chacune suffirait à justifier cette mesure. La Commission des réparations avait constaté et signalé aux Puissances alliées les manquements successifs de l'Allemagne. La carence de nos débiteurs a fait envisager l'occupation comme le procédé le plus efficace pour les contraindre à s'acquitter de leurs obligations, telles qu'ils les ont reconnues, en signant le traité de Versailles. En même temps, puisque le Reich se déclarait incapable désormais d'effectuer des versements, il était normal de saisir des gages et de chercher à les exploiter : c'était le moyen de remplacer, au moins en partie, les recettes auxquelles nous avions droit et dont nous étions privés.

La politique suivie par nous avait donc pour objet de concilier ces deux tendances différentes. Jusqu'à ces derniers temps, devant la résistance de l'administration allemande et de la majeure partie de la population, les autorités d'occupation ont dû surtout se préoccuper d'édicter une série de mesures, capables d'entraîner la soumission de nos adversaires : la plus efficace et la plus significative a été la prohibition générale de sortie des marchandises, instituée dans le courant de février. On ne saurait, toutefois, négliger l'effort qui a été accompli pour donner, dès maintenant, un caractère productif à notre occupation. Il paraît intéressant de mettre en lumière cet aspect de la lutte engagée dans la Ruhr, et de montrer notamment com-

ment a été organisée, malgré de multiples difficultés, la perception des impôts dont les Gouvernements alliés ont décidé le recouvrement à leur profit.

***

La légitimité de ces perceptions n'est pas discutable : elle a été reconnue récemment par le Gouvernement américain lui-même, qui a rappelé que, dans des circonstances semblables, lors de l'occupation de la Vera-Cruz par les États-Unis, les autorités occupantes n'avaient pas hésité à saisir un certain nombre de taxes. Une attitude analogue avait, d'ailleurs, été adoptée, en 1922, par l'ensemble des Puissances alliées, lorsqu'elles avaient décidé d'occuper de nouvelles têtes de ponts, sur la rive droite du Rhin, et d'instituer une barrière douanière entre l'Allemagne occupée et l'Allemagne non occupée. Ce n'était donc pas une innovation que de joindre à notre programme d'exploitation de la Ruhr un programme fiscal; ajoutons qu'il était des plus modérés et ne comprenait que le recouvrement de trois impôts : les droits de douane, les droits de licence d'exportation, et l'impôt sur le charbon (*Kohlensteuer*). Il ne s'agissait pas, en effet, de percevoir la totalité des taxes existantes, politique qui aurait pu nous amener à assumer directement les charges de l'administration du pays, mais de choisir seulement quelques impôts, d'un contrôle facile et d'un rendement certain.

D'autre part, l'intention primitive des Alliés n'était pas de substituer leurs fonctionnaires aux fonctionnaires allemands; ceux-ci n'avaient pas refusé leur collaboration lors de l'application des sanctions de 1921, et on pouvait espérer qu'ils suivraient en 1923 la même conduite. Il n'en a rien été : sur les ordres venus de Berlin, les employés du Reich se sont refusés à nous communiquer le moindre renseignement, et se sont efforcés par tous les moyens de contrecarrer notre action. De même, la plupart des contribuables n'ont pas accepté d'acquitter leurs impôts dans les caisses soumises à notre contrôle, et de déposer entre nos mains les déclarations prévues par les lois existantes.

Le système fiscal qui a été conçu et appliqué dans la Ruhr a subi l'influence de cette situation de fait. Dans les circonstances exceptionnelles en face desquelles nous nous trouvions, il ne pouvait être question de laisser subsister les facilités que le fisc, en période normale, accorde généralement aux contri-

buables; au contraire, il était nécessaire de rendre à la notion d'impôt toute sa force et sa rigueur primitives. Aussi, dans les procédés d'assiette comme dans les modes de recouvrement qui ont été institués, on a cherché, avant tout, à éviter une collaboration qui paraissait impossible, et à convaincre les Allemands de l'inutilité de leur résistance. La perception des impôts n'avait donc pas seulement pour but de procurer des recettes aux Alliés ; elle devait encore être organisée de manière à concourir au développement méthodique de la coercition, qui assurera seule le succès de l'œuvre que nous avons entreprise.

L'IMPÔT SUR LE CHARBON

L'impôt sur le charbon fournissait au Trésor allemand des ressources importantes; son tarif est élevé, — 40 pour 100 de la valeur des charbons extraits, — et le petit nombre de personnes soumises à cet impôt en facilite la perception. Les débiteurs sont, en effet, les propriétaires ou les exploitants de mines, groupés en de puissants syndicats, qui peuvent donner à l'administration toutes les garanties désirables. Toutefois, l'arrivée au pouvoir du ministère Cuno, qui représente en Allemagne la grande industrie, avait coïncidé avec un relâchement de l'action du fisc. D'après certains renseignements, le Gouvernement français était en droit de penser que, depuis quelque temps, le Reich s'était abstenu de percevoir l'impôt; des documents saisis à notre arrivée dans la Ruhr ont transformé cette présomption en certitude, et ont permis de constater que le *Kohlensteuer* n'avait pas été recouvré depuis le mois d'octobre 1922. Des nouvelles de Berlin donnaient même à penser que le Reich en envisageait la suppression. Nous nous trouvions, par conséquent, dans la nécessité de le rétablir. Les modalités d'assiette et de perception devaient toutefois être mises en harmonie avec les circonstances présentes, c'est-à-dire en tenant compte de la résistance des contribuables et de l'administration. Tel est l'objet d'un arrêté du général Degoutte, en date du 27 février : il offre ce caractère de maintenir sur quelques points la législation en vigueur et de s'en écarter à d'autres égards, assez sensiblement.

L'assiette de l'impôt était assurée, sous le régime allemand, par les déclarations des exploitants de mines : il ne pouvait être question de laisser subsister purement et simplement ce procédé,

qui suppose une collaboration du fisc et des contribuables. Il était facile de prévoir que ceux-ci se refuseraient à nous fournir volontairement les éléments nécessaires au calcul des droits; il a donc fallu instituer un système de taxation forfaitaire. En cas de non déclaration, les exploitants de mines seront imposés d'office. On aura recours aux données officielles de la statistique allemande de 1921, qui sont connues de la mission des ingénieurs alliés et auxquelles on apportera les modifications indispensables; car il faut tenir compte des majorations de production qui ont été constatées depuis lors. De cette manière, l'administration alliée pourra se passer des renseignements que les industriels n'accepteront probablement pas de lui communiquer. D'autre part, pour éviter des taxations qui seraient supérieures à la réalité, les Allemands seront amenés à nous soumettre leurs livres et leurs registres de comptabilité. Il serait très important pour les Alliés d'obtenir ce résultat; ce serait une preuve qu'une fissure se produit dans le bloc de la résistance.

On a prévu, dès maintenant, l'institution d'une commission contentieuse, pour statuer sur les réclamations qui pourraient se produire : elle comprendra le chef de la mission interalliée du contrôle des mines et des usines, comme président, un ingénieur allié et un Allemand choisi par les contribuables sur une liste de dix experts désignés par la mission interalliée. Créer cet organisme, c'est manifester, d'une manière évidente, notre désir de ne pas transformer les impositions d'office en impositions arbitraires; nous montrons ainsi à quel point, malgré la mauvaise volonté des contribuables, nous cherchons à concilier le souci de la justice et les procédés de contrainte, auxquels les Allemands nous ont forcés de recourir.

Le paiement de l'impôt soulevait en outre un problème assez délicat. Il y avait lieu d'empêcher les contribuables de tirer avantage de la dépréciation que le mark pourrait subir entre la date d'exigibilité de l'impôt et celle du paiement; on sait que le Gouvernement allemand avait volontairement favorisé cette spéculation, en multipliant les délais et les sursis. Pour faire cesser cette véritable fraude, il a été décidé que l'impôt primitivement évalué en marks serait converti en dollars au jour du paiement. De plus, il fallait éviter que, par suite de cette méthode, les encaissements alliés ne fussent diminués, ce qui serait arrivé en cas de hausse de la devise allemande, car le

dollar subirait alors une dépréciation. Aussi a-t-on stipulé que, de toutes manières, la somme à verser ne pourrait être inférieure à celle dont l'industriel était redevable depuis le jour où son imposition avait été calculée en marks. Ce procédé paraît à la fois juste et logique; il a pour objet de maintenir à des « droits constatés, » c'est-à-dire à des droits qui ne sont pas recouvrés au moment où ils sont établis, le caractère de « droits au comptant, » seul mode de perception rigoureusement exact dans les périodes de dépréciation de la monnaie.

Le *Kohlensteuer*, tel qu'il fonctionnait sous le régime allemand, n'aurait pu nous procurer que des marks ; il a paru préférable d'en exiger, au moins pour les trois quarts du tarif (30 pour 100 sur 40 pour 100), le paiement en devises étrangères. Les contribuables assujettis à cet impôt disposent, en effet, d'une organisation financière suffisamment puissante pour se procurer les monnaies appréciées, que nous nous réservons le droit d'exiger. Cette disposition est en harmonie avec le régime des licences d'exportation, comme on le verra plus loin. En outre, la Trésorerie alliée n'aura pas ainsi à écouler sur le marché la somme considérable de marks qu'elle aurait été amenée à percevoir le jour où la soumission des contribuables permettra le recouvrement normal de l'impôt.

Obtenir cette soumission est l'objet de nombreuses sanctions qui ont été édictées. La voie d'exécution normale en matière fiscale, la saisie, ne pouvait être considérée comme suffisante ; elle est, en effet, subordonnée, dans la Ruhr, au problème du chargement et de l'expédition du charbon, qui soulève de nombreuses difficultés. Il a donc été nécessaire de donner un caractère personnel aux mesures de répression : à côté des sanctions pécuniaires, prévues par la loi allemande, on a institué la contrainte par corps, et la solidarité entre les administrateurs des sociétés minières; les propriétaires, ainsi que les membres des conseils d'administration, pourront être emprisonnés aussi longtemps que l'impôt n'aura pas été acquitté.

De plus, — et c'est là le moyen de pression le plus efficace, — aucune licence d'exportation et aucune dérogation aux prohibitions de sortie ne seront accordées aux mines qui n'auraient pas versé aux Alliés le montant du *Kohlensteuer*. Cette interdiction s'étendra même aux industries filiales de la mine débitrice; ainsi la notion de leur propre intérêt doit leur con-

seiller d'agir directement sur les exploitants de mines, pour faire cesser une résistance nuisible à l'activité générale des territoires occupés. Cette conséquence est facile à comprendre, si l'on considère le nombre des usines métallurgiques ou autres qui sont associées directement aux exploitations minières.

En ne tenant compte que des stricts principes du droit fiscal, nous aurions pu, dès maintenant, arrêter toutes les expéditions à destination de l'étranger et suspendre notamment les exportations vers la Suisse et la Hollande, aussi longtemps que les mines chargées de ces fournitures n'auraient pas acquitté entre nos mains le *Kohlensteuer* arriéré, c'est-à-dire le montant total de l'impôt exigible depuis le 1er octobre 1922. Cette attitude, bien que tout à fait justifiée, aurait sans doute suscité des réclamations internationales; et ceux des étrangers qui voient avec malveillance notre action dans la Ruhr auraient profité de cette occasion pour nous accuser de troubler la prospérité économique des pays limitrophes de l'Allemagne : reproche que l'administration franco-belge n'a pas voulu encourir. Aussi s'est-elle ralliée à une disposition des plus tolérantes, qui respecte les droits acquis, sans toutefois préjuger de l'avenir. Les Suisses et les Hollandais avaient passé avec l'Allemagne des contrats leur assurant des livraisons régulières de charbon, suivant un programme mensuel. Il a été décidé que le service des douanes laisserait sortir les trains destinés à ravitailler ces pays, dans la limite des contingents autorisés. Cette solution, très libérale, offre l'avantage de faire apparaître à tout observateur de bonne foi la modération des Puissances alliées. Il va de soi, d'ailleurs, que cette concession est exceptionnelle ; l'autorité d'occupation se réserve expressément le droit de réclamer le paiement du *Kohlensteuer* sur toutes les quantités de charbon qui seraient expédiées vers les pays étrangers, en vertu de nouveaux contrats.

LES DROITS DE LICENCE

Grâce à l'institution d'un cordon douanier qui isole à l'heure actuelle l'Allemagne occupée de l'Allemagne non occupée, les Alliés ont la possibilité d'exercer un contrôle étroit sur les échanges de marchandises, à destination ou en provenance des territoires de la Ruhr.

Cette surveillance leur permet de saisir directement les droits de licence, prévus par la législation du Reich. Aux termes de l'état de paiements du 5 mai 1921, qui a déterminé les obligations de l'Allemagne, celle-ci devait verser aux Alliés, outre une annuité fixe, une annuité variable, constituée par un prélèvement de 26 pour 100 sur les exportations. Pour se procurer les devises qui lui étaient nécessaires, le Gouvernement allemand obligeait les commerçants à lui remettre les monnaies étrangères qu'ils recevaient en paiement des marchandises exportées, et leur donnait en échange des marks. Les licences ne constituaient donc pas une taxe à l'exportation, et leur mécanisme n'avait d'autre objet que de permettre au Reich d'acheter à ses nationaux les devises dont il avait besoin. Il a paru inutile de laisser subsister intégralement ce régime, dont le maintien nous aurait contraints à accroître nos achats de marks. On l'a remplacé par un système qui fait du droit de licence un véritable impôt. Pour obtenir l'autorisation d'envoyer leurs marchandises à l'étranger, les industriels et les commerçants allemands seront tenus de verser aux Alliés, en devises étrangères, 10 pour 100 de la valeur des produits exportés; condition à laquelle sera subordonnée la délivrance de la licence. En outre, ils souscriront l'engagement de nous remettre ultérieurement un certain pourcentage de devises étrangères; cette quotité seule leur donnera droit à un remboursement en marks. Grâce à cette règle, le nouveau régime adapte, d'une manière avantageuse, le régime allemand aux nécessités de notre Trésorerie.

Les Alliés percevront encore un autre droit à la sortie de la Ruhr. A l'heure actuelle, toutes les communications sont, en principe, coupées entre la Ruhr et le reste de l'Allemagne : un des buts de notre politique est, en effet, de provoquer l'engorgement des produits dans les territoires nouvellement saisis. Il a été prévu toutefois que, pour certaines marchandises, et dans des circonstances exceptionnelles, il pourra être accordé des dérogations à cette prohibition d'ordre général. Dans ce cas, un impôt de 10 pour 100 *ad valorem* devra être versé aux Alliés. A la différence du droit de licence, ce droit sera payable, non en devises étrangères, mais en marks : il ne concerne, en effet, que des échanges intérieurs, pour lesquels les contrats sont passés en monnaie allemande.

LES DROITS DE DOUANE

Il semble permis d'espérer qu'en percevant les droits de licence et les droits de dérogation on augmentera d'une manière sensible les ressources fournies par les droits de douane ; ces recettes, à l'heure actuelle, se développent déjà avec régularité. L'administration franco-belge a eu, cependant, à lutter contre la résistance acharnée de l'administration allemande ; celle-ci s'est efforcée non seulement de nous susciter tous les obstacles qu'elle pouvait imaginer, mais encore de prendre la direction officielle d'une fraude, dont des exemples fréquents révèlent l'ampleur et l'ingéniosité. Ainsi l'on a découvert qu'à Dusseldorf même les fonctionnaires du Reich tentaient de percevoir, pour le compte de l'Allemagne, les impôts que les Alliés avaient décidé de saisir. Pour décourager ces tentatives, il a été nécessaire de multiplier les arrestations et les expulsions. Les agents supérieurs des douanes allemandes prêtaient de plus un appui direct à l'organisation de la contrebande, et toute l'intelligente activité de notre service de renseignements n'a pas été inutile pour déjouer leurs manœuvres frauduleuses. Un exemple assez typique a été fourni par la fraude sur les colis postaux. L'administration alliée refusait, à juste titre, d'en permettre la remise ou l'expédition, tant que les droits de douane n'auraient pas été acquittés. Les Allemands ont alors imaginé de créer un véritable service clandestin ; il a été constaté notamment qu'un train de douze wagons garés dans une usine de la banlieue de Dusseldorf servait de bureau de poste, à la place des bureaux dont l'autorité militaire avait ordonné l'occupation. Un fait de cette nature est significatif : il révèle avec quel souci des détails et avec quelle méthode le Gouvernement de Berlin a organisé une résistance, par laquelle il avait le secret espoir de lasser notre volonté. Les résultats obtenus par la douane alliée n'en sont que plus encourageants, et méritent particulièrement d'être signalés.

Il a fallu, d'abord, faire venir de l'intérieur de la France un assez grand nombre d'agents, qu'on s'est efforcé, autant que possible, de recruter parmi les Alsaciens et les Lorrains. Occuper les bureaux de perception allemands, instruire le nouveau personnel de la législation qu'il allait être chargé d'appliquer,

organiser la ligne de surveillance autour de la Ruhr : telles sont les différentes étapes qu'on a dû ensuite parcourir. L'établissement du cordon douanier était particulièrement compliqué. Il importait, en effet, de ne laisser en dehors de notre contrôle aucun des centres importants du trafic; aussi a-t-on été contraint, dès le milieu de février, d'occuper les ports d'Emmerich et de Wesel, situés sur la rive droite du Rhin, entre Dusseldorf et la frontière hollandaise. Cette extension de notre occupation était indispensable; car les agents allemands, installés dans ces villes, émettaient la prétention de percevoir à notre place les droits institués sur la sortie des marchandises. Pour le même motif, le commandement, au mois de mars, a pris des dispositions analogues, dans la région d'Elberfeld, qui se trouve au Sud de la Ruhr et au Nord de la tête de pont de Cologne. L'installation de nos postes de douane a provoqué quelques protestations de la part de la presse anglaise, qui s'est plainte qu'en agissant ainsi nous isolions les troupes britanniques : reproche qui paraît sans fondement. Il ne s'agit, en effet, que de mesures de contrôle, qui ont pour but d'empêcher les autorités allemandes de réclamer au commerce le paiement de droits déjà acquittés dans les caisses alliées.

L'action de la douane ne s'est pas bornée à opérer des perceptions à la périphérie de la zone occupée. Actuellement, en effet, le mouvement commercial y est assez restreint, du fait du blocus, et les échanges portent principalement sur les denrées alimentaires, exemptes de droits. On a donc été amené, partout où cela a été possible, à saisir les entrepôts qui contenaient des stocks importants de marchandises. La chose s'est faite notamment à Dusseldorf, Duisbourg et Ruhrort, où l'occupation militaire suffisamment forte permet le fonctionnement normal d'une administration civile. Une difficulté particulière s'est toutefois présentée à ce sujet. Dans la législation allemande, comme dans la législation française, on admet en entrepôt des marchandises étrangères qui n'acquittent pas les droits de douane au passage de la frontière, mais simplement au moment où elles sont livrées à la consommation intérieure. Certaines marchandises, ainsi importées provisoirement en franchise, peuvent être conservées par les commerçants dans des magasins qui leur appartiennent en propre; elles ne sont soumises qu'à des recensements intermittents de la part du fisc.

Ce régime, qu'on appelle « l'entrepôt fictif, » fournit au commerce des facilités exceptionnelles; il est particulièrement développé en Allemagne, et a contribué à la prospérité du commerce extérieur du Reich. Il ne pouvait être question de le laisser subsister dans la Ruhr : son fonctionnement suppose, en effet, la présence de nombreux agents et un contrôle minutieux des livres des commerçants. Aussi, en principe, les Alliés ont-ils supprimé la faculté d'entreposer les marchandises dans un local non contrôlé; ils ont décidé que les droits seraient acquittés, dès le passage de la frontière, sur toutes les marchandises étrangères, à moins d'être dirigées vers un entrepôt surveillé par la douane. Cette mesure, qui s'explique par une nécessité de fait, constitue, en outre, un excellent moyen de pression vis à vis des commerçants des territoires occupés. Comme tous les procédés de coercition, elle ne peut que hâter le moment où le mécontentement des habitants de la Ruhr aura une action efficace sur le Gouvernement de Berlin.

En même temps que les douanes opéraient des perceptions, elles procédaient à de nombreuses saisies de marchandises frauduleuses. En certains cas, l'administration alliée n'a fait que se substituer à l'administration allemande, qui avait déjà ordonné la confiscation; dans d'autres circonstances, elle a saisi directement tous les produits qui étaient expédiés sans acquittement préalable des droits. La vente de ces marchandises est susceptible de procurer aux Alliés des recettes appréciables; un mois après l'institution du nouveau régime douanier, la valeur des confiscations s'élevait déjà à plus d'une dizaine de millions de francs.

L'armée collabore avec la douane pour la répression de la fraude. En vue de faciliter le contrôle, on a classé toutes les routes se dirigeant de la Ruhr vers l'Allemagne non occupée en deux catégories, les routes « interdites » et les routes « légales. » Sur les premières, aucune circulation n'est autorisée et des postes uniquement militaires surveillent l'application de cette règle. Toutes les marchandises à destination de l'Allemagne doivent être expédiées par les autres routes ; des postes douaniers y sont installés, comme à une frontière ordinaire; ils procèdent à la visite des convois et assurent la perception de l'impôt.

L'organisation générale du régime douanier, tel qu'il a été conçu et appliqué dans la Ruhr, peut être considéré, semble-t-il,

comme une des mesures les plus efficaces pour contraindre l'Allemagne à exécuter les clauses du traité de paix. A l'heure actuelle, les industriels de la Ruhr s'efforcent de diminuer l'efficacité de notre action, en ralentissant l'activité de leurs usines et en conservant sur place leurs produits. Persister dans cette attitude, ce serait pour eux se condamner, dans un délai plus ou moins bref, à une sorte de suicide commercial. Il est peu probable qu'ils veuillent reconnaître ainsi la puissance de notre emprise. On peut croire, au contraire, qu'ils s'efforceront de maintenir aux échanges commerciaux leur intensité normale. Alors, la perception des droits de douane se développera avec rapidité. Dans les deux cas, la conduite des Allemands consacrera ainsi le succès de notre politique.

LES IMPÔTS INDIRECTS

Primitivement, les Alliés ne songeaient pas à percevoir d'autres taxes que celles dont il vient d'être question ; la mauvaise volonté allemande nous a amenés à étendre notre action fiscale. La chose peut paraître aisée, si l'on ignore que les Allemands ne paient que des impôts dérisoires. Le Reich a fait une grande publicité au sujet du relèvement de certains tarifs et de la création de taxes nouvelles; en réalité, la situation n'a pas changé. La mollesse avec laquelle les recouvrements sont poursuivis et la multiplicité des délais de paiement ont pour effet de soustraire, d'une manière à peu près complète, les classes riches à la charge des impôts directs. Quant aux classes pauvres, elles bénéficient, en fait, d'une exemption totale, car les taux de la plupart des impôts indirects n'ont nullement suivi la dépréciation du mark. Rien ne serait plus facile que de multiplier à ce sujet les exemples. Ainsi 100 kilos de sel sont frappés en France d'un impôt de 10 francs; l'impôt allemand correspondant est d'environ un demi-centime. Pour le sucre, on peut constater une différence de même grandeur : le tarif français est de 50 francs les 100 kilos, le tarif allemand est de 2 centimes.

Pour recouvrer, avec des résultats appréciables, les impôts indirects, il aurait été nécessaire d'en relever les tarifs de notre propre autorité. La mesure était délicate; car la politique actuelle des Alliés ne consiste pas à substituer, dans le bassin de la Ruhr, leur souveraineté à celle du Reich. Pour le moment,

il a paru préférable de limiter notre intervention nouvelle à deux impôts : l'impôt sur le vin et l'impôt sur le tabac. En agissant ainsi, nous n'atteignons, en effet, que des produits de luxe, que la législation allemande, contrairement à ses règles habituelles, frappe de tarifs assez élevés. Il est à remarquer de plus que ces tarifs, réglés d'après la valeur des marchandises, conservent toute leur efficacité, malgré la dépréciation du mark; en effet, un droit de 20 pour 100, par exemple, est toujours indépendant de la valeur de la monnaie.

En signant l'arrêté qui a ordonné ces perceptions nouvelles, le général Degoutte a pris soin de faire connaître aux habitants de la Ruhr que notre intervention était une réponse aux procédés de l'administration allemande. Il était apparu d'autre part qu'un assez grand nombre de contribuables allemands accepteraient d'acquitter leurs impôts entre nos mains, soit par intérêt, soit par lassitude, s'ils ne craignaient pas d'être les victimes de représailles ordonnées par Berlin. Déjà, un arrêté de l'autorité d'occupation avait mis sous la sauvegarde des Alliés les individus qui obéiraient à ses instructions. On a jugé utile, à cette occasion, de souligner la valeur de cette promesse. « Il est rappelé, dit la proclamation du général commandant en chef, que les fonctionnaires, employés et particuliers, qui se conforment aux ordres de l'autorité d'occupation, et notamment les contribuables qui acquittent leurs impôts aux caisses désignées par elle, sont formellement placés sous la protection des Gouvernements alliés, dans le présent et à l'avenir; ceux-ci s'engagent à les garantir contre toutes représailles de la part du Gouvernement allemand, et à ne pas négocier avec lui tant qu'il n'aura pas donné à cet égard des assurances formelles. »

On conçoit toute la portée de cette déclaration. Elle est d'accord avec notre politique générale, qui tend à soustraire les habitants des territoires occupés à l'action malfaisante du Gouvernement de Berlin. Ce serait mal connaître les Allemands que d'attribuer à des initiatives individuelles la résistance passive que nous rencontrons. Beaucoup d'entre eux s'abstiendraient de contrarier notre action, s'ils n'étaient dominés par la peur de désobéir aux ordres de leur Gouvernement. En se sentant sous notre protection et en constatant que la force est de notre côté, ils ne tarderont sans doute pas à voir s'évanouir en eux les scrupules qu'ils nous opposent. C'est peut-être moins, en effet,

leur conscience patriotique qui les inspire que leur obéissance habituelle à tout ce que Berlin commande.

***

A quoi l'occupation de la Ruhr peut-elle aboutir au point de vue financier? La question est souvent posée. Les pages qui précèdent y fournissent, croyons-nous, une réponse. Le *Kohlensteuer*, tel qu'il a été établi, peut être considéré, sans exagération, comme un impôt à grand rendement. Là, comme partout, le temps est nécessaire pour que cette taxe donne les résultats qu'on est en droit d'en espérer ; mais il n'y a pas à douter que ces résultats seront atteints. Les sanctions, qui ont été prévues, feront réfléchir les grands industriels allemands ; elles les aideront à comprendre que leurs intérêts immédiats leur commandent de se soumettre aux décisions prises par les Alliés. On a vu aussi comment ont été organisées les licences, comment fonctionne le système douanier, comment il a été complété par les impôts intérieurs sur le vin et sur le tabac. Les revenus de ces divers impôts, s'ajoutant à ceux du *Kohlensteuer*, paraissent loin d'être négligeables. On a constitué ainsi tout un système fiscal, auquel les esprits les plus critiques ne peuvent refuser un double mérite : celui d'une conception opportune et celui d'une réalisation dont on commence à sentir les effets.

Certes, personne n'ignore les obstacles auxquels se heurteront toujours les autorités d'occupation ; elles ont à faire à une population de plus de quatre millions d'habitants, que Berlin, même de loin, tient toujours sous sa dépendance. Dans ces conditions, le succès de notre action fiscale n'est pas seulement lié à la nature des taxes qui ont été choisies, et aux règles d'assiette et de perception ; il est subordonné avant tout à l'énergie et à la ténacité avec laquelle nous poursuivrons le recouvrement des impôts. Il n'y a pas de doute à avoir sur la conduite que les Alliés ont adoptée dès la première heure et à laquelle ils resteront fidèles ; on est donc en droit d'affirmer que les gages saisis par eux leur assureront des revenus certains. Ainsi se trouve pleinement justifiée une attitude que la mauvaise foi de l'Allemagne a rendue nécessaire.

ROBERT LACOUR-GAYET.

REVUE SCIENTIFIQUE

LA QUERELLE DE L'HEURE D'ÉTÉ

Il faudrait la verve et l'ironie d'un Rabelais ou d'un Swift pour narrer congrument la singulière et burlesque épopée de cette petite réforme anodine qu'on a appelée l' « heure d'été. » Les coups échangés dans les controverses infinies et encore inachevées qu'a provoquées cette réforme, rappellent en effet parfois les combats de Pichrocole, ou la guerre, qui étonna tant Gulliver, des gros boutiers et des petits boutiers, c'est-à dire de ceux qui prétendaient que l'œuf à la coque doit se manger par le gros bout, et de leurs adversaires acharnés pour qui c'est le petit bout qui doit au contraire être rompu à cet effet.

Certes, dans l'apologue des gros boutiers et des petits boutiers, Swift a surtout voulu faire allusion à ces litiges sans rime ni raison dont l'objet ne mérite pas bataille. Si l'Iliade de l'heure d'été ressemble à ce conflit, c'est seulement par son côté un peu grotesque à certains égards, comme nous verrons : nullement par l'indifférence avec laquelle on devrait considérer l'objet de la querelle. Celui-ci n'est en effet nullement dénué d'importance, et c'est très nettement que, pour ma part, je prendrai parti pour ceux qui défendent et préconisent l'heure d'été contre ceux qui l'attaquent.

L'idée très simple qui a servi d'origine à l'heure d'été, — que j'ai proposée pour la première fois en France, il y a dix ans, — est la suivante : les actes de la vie sociale, les habitudes des habitants des cités, des commerçants, des industriels, sont réglés par l'heure légale, par l'heure que marquent les montres et les pendules. Je parle exclusivement ici des habitants des villes et non pas des agriculteurs, dont l'activité est uniquement réglée sur le temps qu'il fait, et sur le soleil lui-même, et reste par conséquent, — l'expérience

le prouve depuis des siècles, — totalement indifférente à la manière légale de mesurer le temps.

Or, en ce qui concerne la vie des citadins, il est un fait unanimement constaté : c'est qu'en grande majorité ils se lèvent après le soleil et se couchent également après lui. Bref, à d'infimes exceptions, si on compare les heures où se lèvent et se couchent les citadins à celles où se lève et se couche, — *en quelque saison que ce soit,* — le soleil, on constate que la journée des citadins est en retard sur celle du soleil, et qu'on vit beaucoup plus après le coucher du soleil qu'avant son lever.

C'est un fait certain, établi, incontestable. Il provient manifestement de ce que les gens, pour des raisons qu'il y aurait lieu de rechercher, ont beaucoup plus de répugnance, généralement, à se lever qu'à se coucher lorsque règne l'obscurité, à se lever avant le soleil qu'à se coucher après lui. C'est un fait, d'ailleurs difficile à expliquer, mais c'est un fait.

Benjamin Franklin déjà l'avait remarqué, puisqu'il disait en 1784 : « Faites sonner toutes les cloches des églises au lever du soleil et, si cela ne suffit pas, faites tirer un coup de canon dans chaque rue pour ouvrir les yeux des paresseux sur leurs véritables intérêts... »

Si les citadins qui n'aiment pas se lever avant le jour se levaient en même temps que celui-ci, l'heure d'été eût été sans objet. User de la lumière artificielle pendant un nombre déterminé d'heures, que ce soit avant le jour ou après la tombée de la nuit, serait en effet indifférent. Mais il est arrivé que la répugnance générale à se lever avant le jour a entraîné des conséquences excessives : on a pris peu à peu l'habitude urbaine de se lever non pas avec le jour, mais bien après celui-ci. Lorsque la plupart des citadins sautent du lit en été, il y a beau temps, il y a des heures que le soleil est levé. Et ces citadins-là qui naturellement ne dorment que le nombre d'heures nécessaires à l'homme, huit heures en moyenne, vivront d'autant plus tard, la nuit tombée, à la lumière artificielle, qu'ils se sont levés plus tard après le soleil. Double conséquence fâcheuse : 1° la dépense de combustible et d'énergie nécessaire à l'entretien de cette lumière artificielle sera augmentée d'autant ; c'est cette considération surtout qui a fait adopter l'heure d'été pendant les dernières années de la guerre où le charbon nous manquait ; 2° les citadins qui pratiquent ces errements, c'est-à-dire la majorité d'entre eux, perdent le bénéfice de plusieurs heures de soleil ; or on sait que celui-ci y est le grand régulateur de la santé humaine, le grand microbicide, le puissant guérisseur de

beaucoup de maladies, et que la santé et l'hygiène générales seront d'autant plus florissantes qu'on vivra davantage à sa saine lumière et moins à celle des lampes.

Telles sont les deux considérations dominantes qui ont d'abord fait adopter l'heure d'été. On remarquera que, dans l'exposé précédent, j'ai parlé surtout de ce qui se passe l'été. L'hiver, en effet, les considérations invoquées perdent de leur force. Les gens qui se lèvent, par exemple, à 6 heures, le font en effet bien après le soleil en été et bien avant lui au gros de l'hiver. Pour ces gens-là, le bénéfice de l'heure d'été ne subsiste pas en hiver, s'ils se couchent, par exemple, à dix heures du soir, — je veux dire à 22 heures, car il sied de ne pas enfreindre les décrets administratifs réglant notre langage. Il est vrai qu'un grand nombre de citadins se lèvent non pas à 6 heures ou plus tôt, mais à 7 heures ou plus tard. Pour tous ceux-ci, au contraire des précédents, il y a des heures de soleil perdues même au gros de l'hiver; c'est pourquoi certains ont proposé que l'heure d'été fût adoptée toute l'année durant. Il est certain que les bénéfices seraient moins grands et qu'un plus petit nombre de citoyens en profiteraient l'hiver que l'été. Il n'en est pas moins vrai qu'au total et pour l'ensemble des habitants des villes, ce bénéfice de l'hiver serait réel, quoique moins important qu'il n'est l'été. Cela ressort immédiatement de ce qui vient d'être dit.

Et maintenant, à la lumière de ce qui précède, on aperçoit en quoi consiste le mécanisme de l'heure d'été : en avançant, pendant les mois de longue insolation, l'heure légale, c'est-à-dire en avançant pendant ce temps les montres des habitants des villes, on a obligé ceux-ci, — dont les habitudes sont réglées par leurs montres, — à profiter d'une heure supplémentaire de lumière naturelle, à vivre une heure de moins à la lumière artificielle. La vie tout entière des cités a été, par cet innocent artifice, décalée vers le matin, c'est-à-dire dans un sens tel qu'elle tend à se rapprocher davantage de la journée de lumière, à se centrer mieux, encore qu'incomplètement, sur le midi vrai, sur l'heure où le soleil est au plus haut de sa course.

Si on n'a pas jusqu'ici adopté l'heure d'été toute l'année, — ce qui aurait l'énorme avantage de supprimer les deux coups de pouce annuels qu'il faut donner aux pendules, et les légères perturbations que cela entraîne, — c'est pour deux raisons. D'abord, parce que les bénéfices de l'avance de l'heure seraient, ainsi que je viens de l'expliquer, bien moindres l'hiver que l'été. Ensuite, parce qu'un plus grand nombre de gens seraient l'hiver obligés de se lever avant le jour, ce

qui entraînerait la répugnance dont j'ai parlé plus haut. Si ce nombre de gens levés avant le soleil devenait assez grand, — et on sait que les mécontents n'ont pas besoin d'être en majorité pour entraîner les autres, — on les ramènerait insensiblement aux anciennes habitudes et on détruirait par répercussion, petit à petit, en vertu d'un nouveau décalage progressif de la vie vers le soir, les heureux effets de la réforme. Entre ces inconvénients opposés on a choisi ceux qui ont paru les moindres.

Ce n'est pas le lieu de revenir sur les objections *a priori* que souleva naguère, — avant sa première adoption, en 1916, — l'avance de l'heure. Certaines pourtant étaient singulières, tel ce député qui déclarait mélodramatiquement à la tribune de la Chambre : « L'heure à laquelle tombe un soldat sur la ligne du feu est sacrée; ne la changeons pas. » Où sont les « astronomes » qui nous accusaient de vouloir adopter l' « heure boche, » oubliant que les Boches eux-mêmes adoptaient l'été une heure plus orientale, et que toutes ces heures étaient d'ailleurs *anglaises* parce que fondées sur le méridien de Greenwich? Et puis au reste, eût-elle été boche, l'heure d'été ne devait-elle pas être adoptée, si elle était utile? Sinon, il aurait fallu interdire à nos chirurgiens l'emploi des rayons X, pour la raison qu'ils furent découverts par Rœntgen. On n'ose plus aujourd'hui émettre des arguments de cette trempe.

Quant aux critiques qui contestaient par avance que l'heure d'été dût, dans les cités, produire des économies d'éclairage, les statistiques leur ont *a posteriori*, à défaut de l'évidence des pronostics raisonnés, victorieusement répondu. Ces statistiques démontrent que l'heure d'été a économisé à la France, depuis 1916, au moins 5 millions de tonnes de charbon. Calculez ce que cela représente au point de vue de nos budgets publics et privés et de notre change.

Ce qu'on ne peut pas calculer en revanche, parce que cela est sans prix, ce sont les trésors supplémentaires de santé que la réforme a apportés aux travailleurs des villes en leur permettant, après la fin de leur journée de travail, de profiter d'une heure supplémentaire de lumière.

Aussi ce ne sont pas seulement les Chambres de commerce et les industries, les compagnies de chemins de fer et toutes les grandes associations économiques qui maintenant réclament le maintien de l'heure d'été, source précieuse d'économie pour elles, ce sont aussi les associations sportives, les groupements qui s'occupent du tourisme, les employés des services publics qui ont découvert, par

la force même de l'expérience, tout ce qu'il y avait là pour eux d'hygiène, de santé, de douceur de vivre.

Et pourtant l'an passé, nous avons vu que l'heure d'été n'a été maintenue que par une sorte de faveur, de condescendance de la Chambre. Et pourtant cette année-ci nous voyons que celle-ci vient de se mettre en vacances sans avoir accepté, malgré les objurgations du ministre des Travaux publics, de discuter la réforme.

Comment cela est-il possible ? Quelle est la raison d'un tel état de choses. Je crois qu'il n'est pas malaisé de la découvrir. Il y a à la Chambre une majorité de députés ruraux, majorité consciente de sa force, et qui n'entend éviter aucune occasion de la faire sentir. Or, nous l'avons dit, l'avance de l'heure n'intéresse pas, ne peut pas intéresser les campagnes, la vie agricole étant aujourd'hui, comme elle l'a toujours été, réglée par les circonstances atmosphériques locales et par la marche réelle du soleil.

Il est vrai que, par ailleurs, certains petits inconvénients se sont manifestés dans certaines campagnes lors de l'application de l'heure d'été les années précédentes. Les heures légales d'ouverture et de fermeture des écoles étant, notamment, restées les mêmes, il est arrivé que par endroits les enfants devaient se lever trop tôt pour aller en classe.

Cet inconvénient et les analogues ont été supprimés par la mesure adoptée l'an passé et qui était incorporée au projet tombé dans l'eau cette année, et selon laquelle les autorités locales ont, à la demande des municipalités, la faculté de modifier les heures des écoles et celles des chemins de fer d'intérêt local.

On a d'ailleurs une statistique bien suggestive concernant l'usage que les municipalités ont fait l'an passé de cette faculté : statistique dont j'emprunte les éléments essentiels à M. F. Honoré :

Sur 40 000 communes environ dont se compose la France, des dérogations ont été demandées par 15 031 communes, soit par 39 pour 100. On peut donc dire que les deux tiers des communes se sont accommodées du régime de l'heure d'été sans éprouver le besoin d'y apporter aucune modification. Et ces deux tiers, qui comprennent toutes les villes, c'est-à-dire toutes les communes les plus peuplées, représentent beaucoup plus que les deux tiers de la population française.

D'autre part, sur les 15 031 communes ayant demandé des dérogations, 1 323 appartiennent aux départements de la zone la plus orientale de la France (Meurthe-et-Moselle, Vosges, Haute-Saône, Doubs,

Jura, Ain, Savoie, Haute-Savoie, Isère, Hautes-Alpes, Basses-Alpes, Var, Alpes-Maritimes, Corse). Elles n'ont, en raison de leur longitude, aucun motif de préférence entre l'heure ancienne et l'heure d'été; par rapport à l'heure solaire, l'heure ancienne les met en avance d'environ une demi-heure, l'heure d'été les met en retard à peu près du même temps. L'écart change de sens, mais, à part une zone étroite, garde sensiblement la même amplitude.

Il est clair que si l'avance de l'heure est gênante, c'est beaucoup plus à l'Ouest de la France, où le soleil se lève plus tard, qu'à l'Est. Cela décale d'autant l'heure légale par rapport à l'heure vraie. Au contraire, dans l'Est, en Alsace par exemple, l'heure d'été est en moyenne plus voisine de l'heure solaire vraie que n'est l'heure d'hiver.

Or, parmi les 13 708 autres communes, ce ne sont pas celles des départements les plus occidentaux qui tiennent la première place, soit par leur nombre absolu, soit par leur proportion relativement au nombre des communes qui n'ont pas demandé de dérogations. A cet égard, certains cas sont typiques et semblent défier toute vraisemblance.

Enfin, les communes ayant sollicité des dérogations ne sont en majorité que dans 33 départements.

Bref, il résulte de cette statistique que les inconvénients ruraux de l'heure d'été ont ainsi passé inaperçus précisément dans les régions des territoires où ils auraient dû être les plus notables. Rien ne souligne mieux le caractère artificiel, factice, que certains députés ont imprimé à leur hostilité à l'égard de l'heure d'été. Le bon sens paysan ne s'y laissera pas prendre, et il y a gros à parier que lorsque viendra l'heure prochaine de la reddition des comptes, — et cette heure-là, nul ne pourra l'écarter, — il ne se contentera pas d'entendre les élus, faisant le bilan de leur activité et de leurs réformes, proclamer triomphalement : j'ai fait échouer l'heure d'été qui économise des milliards à l'État, mais que réclamaient messieurs les citadins.

Il faut d'ailleurs reconnaître qu'un grand nombre de députés ruraux, à la suite de M. Gast, ont reconnu loyalement l'absurdité de cette opposition, et sont maintenant partisans de la réforme.

Cependant, nous l'avons dit, la Chambre vient de se séparer sans en avoir délibéré. On me permettra de voir là un des meilleurs arguments qui ait été fournis en faveur de l'heure d'été, car il est évident que si, se sentant en majorité, les adversaires n'ont néanmoins pas voulu aborder la question, qu'il leur était facile de régler négative-

ment, c'est qu'ils ont senti obscurément que le terrain était mauvais sous leurs pas, et qu'il y a quelque chose contre quoi nulle majorité ne peut décréter, sauf à se discréditer elle-même : le bon sens, le sens commun.

Rien ne démontre mieux à quel point les bienfaits de l'heure d'été se sont imposés, que le tableau des périodes successives pendant lesquelles, depuis 1916, — première année de l'application, — cette heure a été appliquée chez nous.

En 1916, la période d'application s'est étendue du 15 juin au 1er octobre, soit trois mois et demi ; en 1917, du 25 mars au 7 octobre, pendant près de six mois et demi ; en 1918, du 10 mars au 6 octobre, pendant quinze jours de plus ; en 1919, du 2 mars au 5 octobre, pendant encore huit jours de plus ; en 1920, du 15 février au 25 octobre, pendant huit mois et dix jours ; en 1921, du 15 mars au 26 octobre, pendant sept mois et dix jours ; en 1922, du 26 mars au 8 octobre. Ainsi l'heure d'été a rapidement gagné du terrain jusqu'à commencer bien avant le printemps et à finir en plein automne.

Un des grands arguments que continuent à prodiguer ses adversaires est que l'heure d'été n'est pas *scientifique*, ce que serait au contraire l'heure d'hiver. C'est une erreur profonde, l'une n'est ni plus ni moins scientifique que l'autre. Depuis qu'il a fallu renoncer à l'heure solaire *vraie*, qui est, en chaque lieu, l'heure indiquée par le cadran solaire, — et on y a renoncé parce que le soleil a une marche apparente irrégulière qui donne au jour vrai des durées inégales et variables d'un bout de l'année à l'autre ; depuis qu'on a substitué à l'heure *vraie* l'heure *moyenne* qui est celle donnée par un soleil fictif circulant d'un mouvement uniforme à l'inverse du soleil vrai ; depuis qu'à *l'heure moyenne locale*, c'est-à-dire propre à chaque lieu, ou plutôt à chaque méridien, on a substitué une *heure légale unique* par toute la France ; depuis que cette heure légale nationale, qui était d'abord l'heure moyenne du méridien de l'Observatoire de Paris, est devenue celle du méridien de Greenwich, qui retarde sur la précédente de 9 minutes et 21 secondes ; depuis que tous ces changements se sont effectués, le public s'est habitué à comprendre que l'origine des heures (sinon leur durée) est une chose extrêmement arbitraire et qui n'a rien de proprement scientifique. On peut donc s'étonner de voir revenir un argument, qui se prétend, à tort, fondé sur la science et qui, pour avoir beaucoup servi, n'en est pas pour cela plus valable.

Prenons un exemple. A la date où parait ce numéro de la *Revue des Deux Mondes*, le 15 avril 1923, le soleil passe au méridien de Paris

à 11 h. 50 m. et 55 secondes (temps légal, c'est-à-dire heure d'hiver). Il est donc midi vrai à cette heure-là. Si nous étions sous le régime de l'heure d'été, il serait à Paris midi vrai à 12 h. 50 m. et 55 secondes. En revanche, à la même date, à Strasbourg, il est midi vrai, lorsque les pendules marquent 11 h. 18 minutes en heure d'hiver et 12 h. 18 minutes de l'heure d'été. La différence serait en sens inverse, si l'on considère les régions Ouest de la France.

Il y a certaines époques de l'année où l'heure *vraie* serait beaucoup plus proche de l'heure d'été que le 15 avril. Ainsi dans les derniers jours d'octobre ou les premiers jours de novembre prochain, quand il sera midi vrai à Paris les pendules marqueront en heure d'hiver 11 h. 34 minutes, en heure d'été midi 34 minutes; quand il sera midi vrai à Strasbourg, elles marqueraient 11 h. et 3 minutes en heure d'hiver, et midi et 3 minutes en heure d'été.

Il est donc absurde d'opposer l'heure d'hiver (notre présente heure légale), à l'heure d'été, en disant que la première est plus scientifique que la seconde. Scientifiques, elles ne le sont ni plus ni moins l'une que l'autre.

Il faut d'ailleurs reconnaître que l'administration, dite compétente, a tout fait pour propager des erreurs de ce genre. C'est ainsi que, dans le texte du projet de loi (n° 5676), soumis tout récemment à la Chambre des députés, en vue de l'adoption de l'heure d'été, cette année et les années ultérieures, projet que la Chambre n'a pas discuté, on parle d' « avancer la date de retour à l'heure normale (?!) au troisième samedi de septembre. » C'est moi qui ai surajouté au texte officiel ces points d'exclamation et d'interrogation qui n'y sont pas, mais qui devraient y être. Car enfin, nous venons de le montrer, l'heure d'hiver n'est ni plus ni moins normale que l'heure d'été. Et c'est fournir des arguments, d'ailleurs mauvais, aux adversaires de celle-ci, que de s'obstiner, depuis des années, à appeler « heure *normale* » l'heure d'hiver.

Il est d'ailleurs d'une lecture bien distrayante, le texte de ce projet de loi que les bureaux ont préparé avant de le soumettre aux signatures du président de la République et des principaux ministres. On y lit des phrases comme celle-ci, — j'en passe et des meilleures : — « *La mesure est particulièrement réclamée par certaines industries et commerce* (que dites vous de ce « certaines » au féminin ?), *notamment celles* (même remarque) *du tourisme, des transports, de l'industrie hôtelière...* » (que penser des « industries et commerce de l'industrie hôtelière » ?)

On frémit quand on sait que ce document a été renvoyé (à quel titre ?) à la Commission de l'Enseignement où siègent quelques lettrés. Si j'ai cité ce texte qui laisse à supposer que quelque vache espagnole, en dépit des prohibitions douanières, a franchi la porte de nos ministères, c'est pour souligner par un très petit fait la négligence avec laquelle les intérêts les plus graves sont laissés à des soins assurément peu avertis.

Il y a d'ailleurs d'autres remarques à faire, non pas seulement sur la forme, mais sur le fond même du projet de loi. Pourquoi cette fois-ci, comme chaque fois depuis que l'heure d'été a été ou dû être appliquée, en prévoir l'application entre des dates qui ne sont pas symétriquement placées par rapport aux équinoxes ? Pourquoi, puisqu'on se propose de commencer le régime de l'heure d'été au dernier samedi de mars, c'est-à-dire après l'équinoxe de printemps, le faire finir le premier samedi d'octobre, c'est-à-dire après l'équinoxe d'automne. C'est un peu avant l'équinoxe d'automne qu'il faudrait placer cette fin, pour qu'il y eût symétrie, et ainsi l'heure d'été commencerait et finirait à deux époques où la durée de la lumière du jour est la même. Faire autrement est illogique. Mais j'arrête là ces remarques

L'autre semaine, quelques jours avant que la Chambre prît le parti de se mettre en vacances sans avoir réglé la question, une solution transactionnelle avait été proposée, qui paraissait de nature à rallier tous les suffrages, qui conciliait les points de vue en présence et qui avait l'avantage de supprimer le double changement d'heure annuel.

Voici ce dont il s'agissait. La confédération patronale d'Alsace et de Lorraine, — évidemment d'accord, en cela, avec ceux qu'elle emploie, — avait adressé aux députés et sénateurs d'Alsace et de Lorraine, dont on sait la grande et légitime influence, un appel en faveur de l'adoption de l'heure d'été toute l'année, ou sinon *d'une heure avancée toute l'année de trente minutes*.

Le groupe agricole de la Chambre, après en avoir délibéré, s'est déclaré, à une forte majorité, partisan de cette dernière mesure transactionnelle. Ainsi disparaissait la source d'opposition la plus vive qu'avait rencontrée l'avance de l'heure.

Ce compromis aurait de nombreux avantages. Il échapperait à peu près aux inconvénients que j'ai signalés plus haut d'une avance d'une heure entière toute l'année. En outre, l'adoption définitive et constante d'une heure avancée de 30 minutes sur celle de Greenwich aurait les avantages suivants :

1° Elle ne modifierait pas sensiblement les habitudes. Car enfin, il ne faut pas oublier qu'il y a quelques années, la France n'avait pas encore, — par une condescendance excessive et non payée de retour, — adopté le méridien initial de Greenwich. Notre heure légale, fondée sur le méridien de Paris, avançait de dix minutes (exactement 9 minutes 21 secondes) sur l'heure d'hiver actuelle. Adopter maintenant une heure constante en avance de 30 minutes sur celle de Greenwich devenue notre heure légale, ce ne sera avancer les pendules que de 20 minutes par rapport à l'heure du méridien de Paris, notre ancienne et glorieuse heure nationale.

2° Ce système conserverait à la France à peu près intacts les avantages internationaux du système des fuseaux horaires, car le demi-fuseau, d'une demi-heure, fait encore partie de ce système.

3° Enfin et surtout, cette mesure reviendrait à adopter pour heure nationale, l'heure moyenne de nos provinces recouvrées. Le méridien de la cathédrale de Strasbourg se trouve, en effet, à 31 minutes exactement à l'Est du méridien initial de Greenwich. L'heure proposée est donc l'heure moyenne réelle de l'Alsace-Lorraine, et le méridien correspondant passe dans la banlieue immédiate de Strasbourg.

Et puis ce compromis est séduisant parce qu'il remuera au cœur de tous les Français les sentiments qu'évoque toujours ce qui nous lie un peu plus aux provinces que la victoire nous a rendues.

Au reste, faute de grives on mange des merles. Bref, l'heure de Strasbourg serait peut-être aujourd'hui notre heure nationale, si la hâte de nos seigneurs et maîtres à se donner des vacances n'avait laissé la chose en suspens. Mais ce qui est différé n'est pas perdu.

En attendant, voici que vient de surgir un nouveau projet qui vaut que nous l'examinions attentivement.

Sur l'initiative et sous la présidence de M. Le Trocquer, ministre des Travaux publics, une réunion s'est tenue le 31 mars afin d'étudier « un ensemble de mesures qui, sans modification proprement dite de l'heure, permettront de faire bénéficier les habitants des villes importantes et des centres de tourisme de certains avantages de l'heure d'été. » Le sous-secrétaire d'État des Postes et Télégraphes ; les préfets de la Seine et de police ; les représentants des grands réseaux de chemins de fer, des stations thermales, des syndicats hôteliers assistaient à cette réunion.

Les membres de la Conférence, — nous dit le communiqué officiel, — ont pensé qu'il convenait d'assurer par la voie réglementaire, — celle des arrêtés ministériels, — la vie des stations thermales, touris-

tiques et climatiques (je me demande si Voltaire eût admis tous ces adjectifs-là ?) grâce à un décalage de l'heure et de faire bénéficier en même temps d'une heure avancée les agglomérations urbaines.

« On s'est trouvé d'accord, — je continue à citer, — pour reconnaître l'urgence de mettre en application la solution proposée, en modifiant les horaires des chemins de fer, auto-cars et autres moyens de transport en commun, les heures d'ouverture et de fermeture des bureaux de poste, et en général des administrations publiques et des heures de travail dans l'industrie et le commerce. » Je passe sur la proposition des hôteliers qui, faisant leur nuit du 4 août, se sont déclarés disposés à modifier l'heure des tables d'hôte, en consentant au besoin des réductions de prix aux clients non récalcitrants.

Pour moi, — je crois de mon devoir de le dire ici, — je me permets d'être extrêmement sceptique quant à l'efficacité de ces palliatifs et quant à l'exactitude même du principe sur lequel on les fonde.

Car enfin, de deux choses l'une :

1° Ou bien ces mesures réparatrices seront efficaces et en ce cas vous donnez raison aux adversaires impénitents de l'heure d'été, qui, unanimement, ont toujours affirmé qu'il n'y avait pas besoin de changer l'heure légale et que des mesures du genre de celles-là suffiraient pour donner les mêmes avantages à l'État et aux cités ; en ce cas, on a eu bien tort de dépenser tant d'éloquence et de coups de pouce aux pendules depuis six ans ;

2° Ou bien, au contraire, ces mesures nouvelles seront inefficaces et même dangereuses et coûteuses, et il ne faut pas les adopter.

C'est, je le crains fort, cette deuxième hypothèse qui est la vraie.

Il est certain d'abord que les stations climatiques ou autres ne pourront pas, quoi qu'on en ait dit, avancer leurs horloges d'une heure ou même d'une demi-heure. En effet, d'une part, cela entraînerait des litiges, des erreurs, des accidents sans nombre dans les transports et déplacements ; ce serait retomber aux errements antérieurs, à l'adoption d'une heure nationale unique. En second lieu, et surtout, la loi l'interdit et exige l'emploi exclusif de l'heure légale. Si les pendules de vos stations marquent, comme elles le doivent, midi quand il sera légalement midi, vous aurez beau annoncer que la table d'hôte est à onze heures et demie, les gens, s'ils ont l'habitude de déjeuner à midi, viendront à midi ou protesteront ; et on ne tardera pas à refaire comme ils veulent.

Mais voici qui est beaucoup plus important : on dit que « la vie du pays étant intimement liée au trafic des moyens de transport

comme au fonctionnement des bureaux de poste, » il suffira d'avancer l'heure de ceux-ci pour la décaler automatiquement.

Erreur profonde. Vous pensez changer par cet artifice les habitudes. Ce qui règle la vie sociale des citadins, c'est l'heure que marque leur montre. Les gens qui ont l'habitude de se lever à huit heures, de déjeuner à midi, de dîner à sept heures, de se coucher à dix, *c'est-à-dire quand leur montre marque ces heures-là*, vous ne les ferez pas changer leurs habitudes sinon en changeant l'heure de leur montre, l'heure légale, — ce que faisait précisément l'heure d'été.

Prenons un exemple : vous allez faire partir plus tôt les premiers autobus et métros, mais il n'y aura personne dedans, et bientôt les compagnies les supprimeront ; vous allez faire partir plus tôt les derniers autobus et métros, bientôt les gens à qui ils manqueront les réclameront, et les compagnies, dont c'est l'intérêt, les rétabliront.

On pourrait faire les mêmes prévisions, — car ne pas gouverner c'est quelquefois prévoir, — pour les bureaux de poste.

Ce ne sont pas les heures des bureaux administratifs ou les horaires des transports qui règlent la vie des cités, c'est au contraire celle-ci, ce sont les habitudes de l'ensemble des citoyens qui règlent et modèlent ces heures et ces horaires. Croire le contraire, c'est mettre la charrue avant les bœufs. Pour que ces mesures proposées soient efficaces, il faudrait qu'elles agissent sur les mœurs. Or, on ne décrète pas contre les mœurs. Aucun potentat ne l'a réussi parmi ceux, très peu nombreux, qui l'ont essayé.

Bref, à moins de décréter la peine de mort contre ceux qui ne consentiront pas à changer l'heure, — l'heure qu'ils lisent sur leur montre, — à laquelle ils ont l'habitude de manger, de dormir, aller au théâtre, etc., les palliatifs qu'on propose ne serviraient qu'à créer des difficultés et des litiges sans nombre.

Le Conseil des ministres après avoir examiné les palliatifs que je viens de critiquer a d'ailleurs eu le bon esprit de rejeter ces mesures inefficaces, qui n'eussent été qu'une source de désordre et de confusion, et qui risquaient de compromettre, par leur propre et inévitable discrédit, celle de ces deux réformes utiles que le Parlement se décidera peut-être un jour à choisir : l'heure d'été pendant la belle saison ou l'heure de Strasbourg.

CHARLES NORDMANN.

SARAH BERNHARDT

L'émotion causée par la mort de Sarah Bernhardt a été considérable : elle n'a pas été excessive. Beaucoup en ont mal discerné la raison profonde, et plusieurs l'ont exprimée sans nuances ; mais tous ont senti obscurément que quelque chose disparaissait, qui est d'essence rare, et que personnifiait la grande artiste.

D'autres sont des actrices du plus beau talent : elle était, elle, une artiste. Toutes les bonnes fées du théâtre lui avaient prodigué leurs dons, à commencer par cette voix d'or, que nous gardions toujours dans l'oreille pour l'avoir entendue jadis, et dont, jusqu'en ces derniers temps, nous retrouvions parfois l'étonnante limpidité et les infinies modulations. Elle avait mieux qu'une beauté régulière : le charme étrange du regard, une élégance, une souplesse de roseau, le rythme de la démarche, la grâce du geste, la poésie de l'attitude et, plus que tout encore, ce qui ne s'analyse ni ne se définit, et par quoi elle enchantait, elle troublait, elle ensorcelait. Elle était femme jusqu'au bout des ongles, délicieusement, terriblement femme ; elle donnait plus qu'aucune autre la sensation aiguë de ce que Gœthe appelle l'éternel féminin. Ajoutez une science du costume, où se rencontraient le goût inné de la parure et un sens instinctif du pittoresque. Mais c'est l'âme qui fait l'artiste. Jamais artiste ne fut plus littéralement dévorée du feu sacré. De tout son être, elle vivait ses rôles; de là cette vie qui se dégageait d'elle si intense, de là cette action qui lui livrait le public : elle le prenait par les entrailles, pour cette simple raison qu'elle se donnait toute à lui. Cette sensibilité ardente était affinée et guidée par l'intelligence la plus vive : j'entends une intelligence très différente de la sorte d'intuition qui suffit à beaucoup d'acteurs excellents. Ce n'est pas elle qui se plaisait à substituer sa personnalité à celle de l'auteur; elle avait le souci

contraire : pénétrer et traduire tout entière la pensée des grands génies de la littérature ; ce fut, aux plus beaux jours, la merveille de son interprétation. Si médiocre que fût un rôle, elle y ajoutait un rayon, un reflet d'idéal. Tout ce qu'elle avait touché se convertissait en art. L'art, c'est cela même que son nom symbolisait. Elle en a réveillé l'idée, avivé l'éclat, dans une époque que la marche même du Progrès, tant vanté, en détourne et en éloigne.

Le souvenir restera de ses plus fameuses créations, *Phèdre* et *Dona Sol*, *Athalie* et la Reine de *Ruy Blas*, *Hamlet*, *La Dame aux Camélias*, *le Passant*, *l'Aiglon* : elles ont leur place dans l'histoire du théâtre. Le malheur est qu'au bout de peu de temps il devienne si difficile de retrouver, à travers les éloges des contemporains, une image un peu nette des gloires les plus éclatantes de la scène. Une Mars, une Dorval, semblent bien avoir eu surtout des qualités « de théâtre. » Chez Rachel, l'admirable ce fut cette noblesse et cette grandeur dans la passion : elle a été la Muse de la tragédie à la manière antique et sculpturale. Sarah fut très moderne. Elle excellait à la tendresse et à la mélancolie : elle ouvrait devant nous les régions bénies, l'infini du rêve. Classique ? Romantique ? A une certaine hauteur, ces distinctions d'école se fondent et s'évanouissent. Mais poétique ! mais lyrique ! On sait que, depuis une centaine d'années, le mot même de poésie a pris un sens de plus en plus particulier et ne s'entend plus guère que du lyrisme. Le règne de Sarah Bernhardt, ç'a été l'avènement de la poésie lyrique au théâtre.

Sa carrière illustre et aventureuse a suivi une courbe qui prête à réfléchir. Un jour est venu où la grande artiste, lasse de servir uniquement la cause de l'art, est partie vers la foule, vers les foules cosmopolites. On sait ce qu'y avait gagné sa notoriété, mais aussi ce que son jeu y avait perdu en harmonie et en perfection. Aux dernières nouvelles, elle tournait un film. Faut-il conclure que nous nous acheminions vers le déclin de l'art dramatique, et que l'avenir appartienne aux figurations du cinéma? Je n'en veux rien croire. Nous connaîtrons de mauvais moments, nous assisterons à d'affligeantes exhibitions. Mais le monde n'est pas définitivement conquis à la barbarie. Nous verrons encore se lever au ciel de l'art des étoiles nouvelles : elles nous rendront ce que Sarah vient d'emporter avec elle, et qui ne doit pas périr.

RENÉ DOUMIC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La tactique du Gouvernement du Reich était depuis longtemps démasquée : pour galvaniser la résistance « passive » et soulever la révolte indignée des ouvriers de la Ruhr, il cherchait à lasser la patience des troupes françaises et à provoquer une effusion de sang. Le Gouvernement français en avait prévenu les chancelleries. Le ministre des Affaires étrangères, Dr Rosenberg, dans son discours du 27 mars, annonçait « une explosion des passions populaires. » Dès le 23 février, le député communiste Frœhlich, au Reichstag, prophétisait trait pour trait ce qui devait se réaliser à Essen le 31 mars : « Dans une circulaire répandue par la *Deutschnationale Volkspartei* à Essen, parmi les directeurs des usines de la Ruhr, on lit : Que faites-vous si les Français pénètrent dans les usines ou arrêtent des fonctionnaires ou des ouvriers ? Réponse : Prévenir aussitôt tous les ouvriers et alerter par les sirènes ou d'autres signaux tous les ouvriers des environs, afin qu'au plus vite ils entourent les Français et les menacent avec tout ce qui leur tombe sous la main, marteaux, pics, etc... C'est tout simplement, continuait le député Frœhlich, une excitation à des actes de violence qui entraîneront à des mesures de représailles contre la classe ouvrière. Naturellement les excitateurs ne risquent rien. Ils savent bien que ce sont encore les ouvriers qui paieront de leur sang ces tentatives. » Rien, en Allemagne, n'est spontané, rien ne s'exécute que d'après une théorie. L'incident d'Essen fait partie d'une pièce à plusieurs actes prévus et préparés.

Le 31, à sept heures, un détachement de onze soldats du 160e, conduits par un officier, pénètre dans l'usine Krupp pour y procéder à une réquisition d'automobiles. Le petit nombre de nos soldats souligne le caractère pacifique de l'expédition ; mais il est aussi, pour la direction de l'usine, une tentation. L'effectif, pour toute opération,

devrait toujours être assez fort pour décourager toute résistance ou offensive adverse. Axiome : montrer la force pour n'avoir pas à s'en servir. Bientôt les sirènes de l'usine mugissent; des bandes d'ouvriers entourent le garage où ont pénétré nos soldats ; on remarque, circulant de groupe en groupe, des étudiants, des agitateurs nationalistes qui excitent les ouvriers et les poussent à attaquer; des pierres et des morceaux de bois volent, ponctuant les injures et donnant aux menaces un sens effectif; une locomotive s'avance et lance des jets de vapeur pour échauder le petit détachement; un groupe se glisse derrière les Français pour leur couper la retraite; l'officier fait, en allemand, les sommations prescrites, il ordonne de tirer quelques balles dans le plafond du hangar pour avertir la foule; les cris et les menaces redoublent; depuis quatre heures, nos soldats sont restés impassibles, mais il sont débordés; l'officier commande le feu : dix morts et 23 blessés grièvement restent sur le carreau. Des photographes apostés par les Allemands prennent des clichés. La foule se disperse; des renforts achèvent de rétablir le calme. Le commandement français fait arrêter comme responsables quatre des principaux directeurs des usines Krupp. L'enquête montre que, contrairement aux allégations allemandes, les manifestants ont été frappés par devant; ils ne se retiraient pas, ils ne fuyaient pas; ils entouraient et serraient de près les soldats français dont on ne peut qu'admirer la stoïque patience.

Aussitôt, selon les cénario préparé, le mensonge allemand, qui doit devenir la vérité officielle pour la presse et l'exportation, s'organise et se précise. Toute la responsabilité incombe aux soldats français; ils ont, de sang-froid, sans provocation, assassiné les ouvriers allemands. Seuls, quelques journaux communistes, tout en protestant contre la sauvagerie du militarisme français, reconnaissent qu'une lourde responsabilité incombe au Gouvernement et au capitalisme allemand. Les correspondants anglais et américains rendent, quelques-uns sans bonne grâce, hommage à la vérité. Le rapport officiel des conseillers ouvriers des usines Krupp au président Ebert constate que, si le détachement français n'avait pas fait usage de ses armes, il eût été écharpé par la foule. Sans nous attarder au récit des mensonges allemands, qui n'ont nulle part trouvé créance, essayons de comprendre pourquoi le Gouvernement de la grande industrie a intérêt à provoquer de tels incidents. En 1918, la défaite a été, pour le prolétariat allemand, l'occasion d'une révolution qui a chassé les dynasties et établi un régime républicain socialiste;

la revanche contre la France doit avoir pour prélude la revanche contre la révolution. Les chefs de la Schwerindustrie ont résolu de reprendre en main la classe ouvrière ; il s'agit de souder, comme au beau temps de la guerre « fraîche et joyeuse, » la grande industrie dirigeante et le prolétariat obéissant. Seul le nationalisme, la haine de la France, peuvent devenir le ferment capable d'arrêter la décomposition sociale et politique du Reich. Particularisme régional, particularisme de classe : la défaite et la révolution ont effrité l'autorité, émietté l'unité, ravivé la tradition fédéraliste ; il faut resserrer les liens et assurer la cohésion et, pour cela, agiter l'épouvantail de la conquête française. La France veut démembrer le Reich, annexer la Rhénanie, annexer la Ruhr, détruire la prospérité économique : l'union de tous les Allemands est nécessaire pour arrêter ses ambitions. Ainsi, destruction du Traité de Versailles, sauvetage de l'unité du Reich, maintien de la prééminence sociale et politique des hobereaux prussiens et des magnats de l'industrie, on obtiendrait, si la politique de résistance conduisait à la victoire, tous les résultats à la fois : l'Allemagne et ses gouvernants jouent la suprême partie et ils feront tout pour la gagner.

L'idée fausse que l'unité allemande est une réalité historique et politique comparable à la cohésion nationale française a été, après notre victoire, la source première de toutes les erreurs de notre politique. En réalité le Gouvernement d'Empire a toujours été obligé, même dans les périodes de succès et de prospérité, de travailler et de lutter pour donner aux diverses parties de la Confédération le sentiment et la preuve de l'utilité, de la bienfaisance de l'organe central de Gouvernement. L'unité n'a jamais été une réalité inébranlablement fondée sur un patriotisme national vraiment conscient de lui-même, de sa force comme de ses limites ; elle n'est qu'une abstraction, un rêve immense, une virtualité, une sorte de religion pangermaniste (1). Les problèmes toujours renaissants que la tenace volonté de Bismarck avait résolus par la force, il faut, après la défaite, les reprendre, y chercher de nouvelles solutions. L'œuvre constitutionnelle de Weimar est toute théorique ; il reste à la vivifier avec les forces très amoindries qui restent à l'État. Mais, si l'État est défaillant, la grande industrie viendra à son secours, ou plutôt se substituera à lui ; mais elle gouvernera dans son intérêt qui est d'abord d'écraser la démocratie parlementaire et la démocratie socia-

(1) Voir *la Décomposition de l'État allemand*, par Edmond Vermeil, dans *la Vie des Peuples* du 10 mars.

liste allemande. Le Reich s'appauvrit, perd ses organes de vie et ses moyens d'action, mais la grande industrie sauve la capacité de production de l'Allemagne et, par là, réserve l'avenir. L'Allemagne ne sera grande que si elle rejette cette défroque inutile d'un Reich chargé du poids de la défaite et des réparations, si elle fait peau neuve. Mais la France, en saisissant le gage de la Ruhr, jugule la savante combinaison. Il faut à tout prix lui résister et, par là, refaire la cohésion nationale allemande; voilà pourquoi on n'hésite pas à provoquer de douloureux incidents comme celui d'Essen.

Que la classe des grands industriels et commerçants allemands ne solidarise pas son sort avec celui du Gouvernement du Reich, qu'elle s'enrichisse dans la ruine de l'État, le fiasco de l'emprunt en est une nouvelle preuve. Le ministre des Finances demandait 200 millions de marks or pour soutenir le cours du papier-monnaie et alimenter la lutte contre la France; les Banques avaient garanti cent millions, dont le public a souscrit la moitié seulement. Seule la classe moyenne a apporté ses maigres ressources à l'État en détresse; les gros détenteurs de devises étrangères se sont abstenus. Ces millions, qui auraient dû aller à la caisse des Réparations, serviront à soutenir le cours du mark: tentative désespérée et vouée à l'échec irrémédiable dans un pays qui imprime en une semaine plus de six cents milliards de marks-papier.

Les chefs du Gouvernement du Reich répètent à l'envi que l'Allemagne ne négociera pas tant que la France et la Belgique occuperont la Ruhr; mais de tous côtés, la diplomatie allemande s'agite pour provoquer une médiation ou réaliser l'isolement politique de la France. M. Stinnes se rend en Italie où il a des entretiens politiques. Les partis socialistes de plusieurs pays envoient des délégués dans la Ruhr pour étudier les solutions possibles. M. Stanley Baldwin, discutant, pour la sixième fois, la question de la Ruhr à la Chambre des Communes, admet que le moment viendra sans doute où, des deux côtés, on fera appel à l'intervention britannique et déclare que le Gouvernement se tient en contact, non seulement avec la France et la Belgique, mais aussi avec l'Allemagne. Le danger reste l'intervention des tiers; elle est de moins en moins probable, car l'opinion publique, surtout en Angleterre et aux États-Unis, est de plus en plus avec la France et la Belgique. C'est le sentiment qu'exprime le ministre des Postes du Cabinet britannique, sir W. Johnson Hicks, et que constate M. Loucheur, ancien ministre, qui se promenant en Angleterre, a des entretiens politiques avec

M. Bonar Law et d'autres personnages touchant au Gouvernement, et fait visite à M. Lloyd George. Le *Daily Telegraph* profite de la circonstance pour exposer un plan de réparations qu'il prétend correspondre aux idées de certains milieux influents de France (5 avril). Intrigues allemandes, ballons d'essai de la presse britannique, il n'y a, dans toutes ces manifestations, que des tentatives pour amorcer des conversations indirectes ou connaître les intentions du Gouvernement français. M. Poincaré n'en paraît point ému; il s'en tient à la déclaration de Bruxelles et à ses propres discours; il veille à la quotidienne amélioration des transports et du rendement économique et financier de la Ruhr; 4 000 tonnes de coke parviennent maintenant chaque jour en France : c'est un résultat encourageant, le plus propre à faire réfléchir les Allemands. La France, groupée derrière son chef, attend sans impatience l'heure, dont elle travaille à hâter l'échéance, où l'Allemagne, une fois encore responsable de la guerre, devra, une fois encore, demander la paix.

La Petite Entente est l'un des fondements du nouvel ordre européen. L'un de ses membres, le royaume des Serbes, Croates et Slovènes, traverse une crise politique dont les élections qui viennent d'avoir lieu le 18 mars permettent de mesurer la gravité et dont des renseignements précis et contrôlés nous permettent aujourd'hui seulement de donner ici un aperçu. L'État Tchécoslovaque s'est constitué, au moment de la dislocation de l'empire des Habsbourg, uniquement avec des territoires qui faisaient partie de l'Autriche ou de la Hongrie; au contraire, l'État Yougoslave s'est formé par la libre union, avec la Serbie victorieuse, de provinces détachées de l'Autriche et de la Hongrie. Au moment où la guerre prit fin, l'ancien royaume de Serbie grossi, en 1913 (traité de Bucarest), de la Macédoine et de la Vieille-Serbie, se trouvait, avec son allié le Monténégro, dans le camp des vainqueurs. Au contraire, la Croatie, la Dalmatie, le pays slovène (Carniole), la Bosnie, l'Herzégovine, le Banat, la Voïvodina, faisaient partie d'un Empire vaincu mais recevaient l'armée serbe en libératrice. Les Croates et les Slovènes sont séparés depuis le XIe siècle de leurs frères Serbes ; tandis que l'influence de Byzance et la conquête turque entraînaient les Serbes vers l'Orient et l'Orthodoxie, l'attraction de Vienne et de Rome faisait participer les Croates et les Slovènes à la vie de l'Occident et du Catholicisme. Tous, en 1918, après l'épreuve de la Grande Guerre, avaient conscience d'être les rameaux d'un même peuple et souhai-

taient de s'unir; mais ils différaient sur la manière de réaliser l'union; les Serbes de l'ancien royaume la voyaient sous la forme d'une Grande-Serbie centralisée; les Croates et les Slovènes concevaient un État trinitaire, fédéral, décentralisé. Mais les événements donnaient à la réunion des pays yougo-slaves les apparences d'une conquête serbe. Les hommes d'État serbes, dont le patriotisme et l'énergie avaient largement contribué au gain de la guerre, se trouvèrent, par la force des circonstances, prendre la direction du nouvel État unifié; mais ils n'usèrent pas de tous les ménagements nécessaires pour rendre équitable et douce la vie commune à des frères, séparés depuis dix siècles, qu'une heureuse destinée réunissait sous le sceptre d'une dynastie nationale. Le roi Alexandre, qui a si vaillamment partagé les épreuves de son peuple, n'a pas tardé à prendre conscience des nouvelles responsabilités qu'impose à la Couronne l'élargissement de l'État et des brillantes perspectives que l'union de tous les peuples yougo-slaves ouvre au royaume serbo-croato-slovène et à sa dynastie; il sait qu'Henri IV, lorsque la France s'est donnée à lui, n'est pas resté le roi de Navarre, et qu'à de plus vastes horizons convient une politique plus large et plus accueillante. Mais il est un roi scrupuleusement constitutionnel et la politique de Belgrade est menée, en fait, par l'homme d'État illustre qui, depuis 1903, a triomphé de tant d'obstacles et fait de la petite Serbie d'alors la grande Serbie d'aujourd'hui, M. Nicolas Pachitch, chef du parti radical serbe. Les Croates comme M. Trumbitch, qui a rendu de si grands services à la cause yougo-slave, les Slovènes comme Mgr Korochets, les Monténégrins même comme M. Pierre Plamenatz, se trouvèrent peu à peu éliminés du Gouvernement. Le parti radical serbe, tantôt seul, tantôt coalisé avec le parti démocrate, exerce, depuis plus de deux ans, un pouvoir presque absolu. Mais M. Pachitch est aujourd'hui un vieillard dont les conceptions ne paraissent pas s'être élargies à la mesure du nouvel État yougo-slave; il ne semble pas tenir compte de l'aspiration des peuples à une forme plus souple et moins étroite d'association qui laisserait à chaque rameau du grand tronc yougo-slave l'équitable faculté de se développer selon son droit historique, ses aptitudes et ses traditions particulières, et qui assurerait à chacun sa juste part dans le Gouvernement du royaume qui est le bien commun de tous.

Le parti radical serbe vient de procéder aux élections pour la nouvelle Skoupchtina qui remplace l'Assemblée constituante. Celle-ci comptait 419 membres, la nouvelle Chambre n'en a que 313 : il faut

tenir compte de cette réduction pour apprécier exactement les résultats du vote. Aucun incident grave n'a troublé le scrutin; les électeurs ont voté en masse (80 pour 100); pour la première fois, tous les citoyens, sans distinction d'origine ou de nationalité, ont été admis à exercer leur droit. On a appliqué un système proportionnel avec forte prime à la majorité. Le parti radical de M. Pachitch, qui présidait aux opérations, enlève 108 sièges au lieu de 93, surtout en Serbie, Bosnie, Herzégovine, Macédoine. Le parti radical dissident, formé par M. Protitch, partisan d'une politique plus conciliante à l'égard des Croates et des Slovènes, n'obtient pas un seul siège. Le parti démocrate qui était, jusqu'à la dernière reconstitution du ministère Pachitch, uni au parti radical pour former la coalition gouvernementale, garde 52 sièges au lieu de 93; des deux tendances qui s'y étaient révélées, celle de M. Pribicevitch, plus centralisatrice, plus serbe, l'emporte sur celle de M. Davidovitch, enclin à un rapprochement avec les Croates. Le parti paysan républicain de Croatie, dirigé par M. Étienne Raditch, particulièrement combattu par le Gouvernement, emporte 70 sièges, dont, en Croatie même, 52 sur un total de 66; il déborde sur la Dalmatie (7), la Bosnie (9), la Slovénie (2); M. Raditch, partisan d'une autonomie qui confine à la complète séparation, apparaît comme le vrai chef national Croate. De même, en Slovénie, c'est un parti local, le parti catholique slovène dirigé par Mgr Korochets, qui obtient 21 sièges sur 26; il est partisan de l'autonomie et prêt à s'entendre avec M. Raditch. En Bosnie et Herzégovine, le parti slave musulman d'opposition de M. Spaho garde 18 sièges au lieu de 24; un parti dissident musulman suscité par M. Pachitch n'obtient pas un siège. Deux autonomistes ont réussi à se faire élire au Monténégro malgré la pression gouvernementale et le régime militaire qui pèse sur le pays. Un groupe musulman turco-albanais apparaît en Macédoine avec 13 mandats : il serait disposé à appuyer le Gouvernement de M. Pachitch. Un parti allemand en Voïvodina aurait aussi, dit-on, bénéficié de l'appui officiel et obtient 7 sièges; un Allemand est, en outre, élu en Slovénie. Un parti agrarien a 9 sièges dont 6 en Bosnie.

Des indices alarmants apparaissent au premier aspect dans ce scrutin du 18 mars. C'est surtout le caractère régional, national, racial même ou confessionnel, des partis. La fusion des divers éléments de la famille yougo-slave n'est pas en progrès, au contraire; 111 élus réclament énergiquement une revision de la constitution dans un sens autonomiste et fédéraliste. C'est le résultat d'une politique de

centralisation excessive, d'unitarisme maladroit et tracassier, qui ne respecte même pas la liberté religieuse. On ignore encore si M. Raditch et ses partisans s'abstiendront de siéger au parlement de Belgrade, comme ils l'ont fait au cours de la précédente législature ; s'ils restent intransigeants, le Gouvernement trouvera aisément une majorité dans une chambre réduite à 245 membres : ce serait la continuation du régime actuel avec ses dangereuses conséquences. Si le parti paysan renonce à son étiquette républicaine, prête serment au Roi et siège au Parlement, ou bien il faudra compter avec lui et ses alliés, ou reconstituer contre eux la coalition radicale-démocrate ; mais les démocrates sont, eux aussi, ulcérés des procédés autoritaires de M. Pachitch. Il est encore temps de sauver l'unité des trois grands rameaux de la famille yougo-slave, mais il n'est que temps de changer de méthode. La cohésion nationale ne saurait être l'œuvre d'un jour et elle ne sera forte que si les cœurs y donnent leur libre consentement. Les Slaves, ceux des Balkans en particulier, n'ont ni la vertu de patience, ni l'esprit de transaction. Ceux qui, comme les Français, ont été, de tout temps, leurs amis et, pendant la Grande Guerre, leurs alliés, ont le droit de leur dire, au moment où ils risquent de compromettre les résultats de la victoire, que le temps ne respecte que les œuvres auxquelles il collabore et que l'unité yougo-slave n'a pas été faite seulement par la force des armes serbes, mais aussi par l'adhésion spontanée des peuples et par le concours des Alliés. Un brillant avenir de puissance et de civilisation est promis à l'État yougo-slave pourvu que ses gouvernants ne compromettent pas, dans l'intérêt d'un parti ou d'une région, l'œuvre nationale. L'unité, pour être durable, ne doit pas être imposée mais acceptée.

Un autre membre de la Petite Entente, la Roumanie, traverse, lui aussi, une crise politique. Une nouvelle constitution a été votée sous les auspices du ministère Bratiano par 262 voix contre 8 ; mais les députés de l'opposition et, en particulier, ceux de Transylvanie, et de Bessarabie, n'ont pris part ni aux discussions ni au vote qu'ils regardent comme illégal. L'État de siège a été proclamé. S'il faut en croire les dépêches des agences, les députés de l'opposition et parmi eux M. de Vaïda-Voïvod, ancien président du conseil et transylvain, étaient, durant, le scrutin final, gardés à vue dans un immeuble que les pompiers arrosaient sans relâche afin d'empêcher toute communication avec l'extérieur. Les universités, l'armée, l'opinion publique sont en effervescence ; de nombreux officiers ont présenté leur démission ; les cours des universités ont été suspendus durant plusieurs

jours. Ces agitations nuisent à l'achèvement de l'unité nationale et au retour de la prospérité économique et financière d'un pays qui possède des éléments de richesse incomparables; elles peuvent offrir à la Russie soviétique l'occasion d'une intervention militaire pour la reconquête de la Bessarabie. Il ne règne, entre la Russie et la Roumanie, qu'une paix de fait qu'aucun traité ne sanctionne.

Et malheureusement la Russie soviétique ne paraît pas évoluer vers la sagesse et la paix des esprits! Elle vient de se souiller d'un nouveau et abominable crime; elle a jeté, comme un défi à l'Europe et à la civilisation, le corps sanglant d'un prélat catholique, Mgr Budkiewicz, vicaire-général de l'archevêque de Pétrograd, condamné après le plus monstrueux des procès, et exécuté d'un coup de revolver le 31 mars par un bourreau de la Tcheka. L'archevêque lui-même, Mgr Cieplak, condamné à mort lui aussi, bénéficie d'un sursis, mais les prisons de la Tcheka ne sont pas, pour le vénérable vieillard, un traitement beaucoup plus doux. Les deux prélats et huit autres prêtres étaient accusés d'avoir résisté à la loi sur la confiscation des biens d'Église et notamment des objets précieux servant au culte, d'avoir conspiré contre le régime soviétique et d'être en relations avec des États étrangers, en fait la Pologne. Dans leur noble défense, les deux victimes protestèrent n'avoir songé qu'à la défense de l'Église et n'avoir pas fait d'opposition au Gouvernement. Contre Mgr Cieplak le fait d'avoir entretenu des relations avec l'étranger ne fut pas retenu; mais Mgr Budkiewicz, Polonais d'origine et de langue comme l'archevêque, avait adressé, en 1918, un télégramme de félicitations au Gouvernement polonais lors de sa formation: c'en fut assez, pour la justice des Soviets, pour mériter la mort. Dans la lutte qu'il a entreprise contre toutes les religions, le gouvernement bolchéviste s'attache à prouver que le catholicisme est une religion étrangère, incompatible avec la vie et le patriotisme russes. L'Église russe soviétique créée par l'évêque Antonin, que la politique des Soviets cherche à grandir et à promouvoir à la place de l'Église orthodoxe ancienne, va tenir un synode le 15 avril; elle jugerait, dit-on, le patriarche Tikhon, qu'elle déclarerait sans doute déposé et qui va être en même temps jugé par le tribunal révolutionnaire. A ces martyrs, catholiques ou orthodoxes, héros d'une même sainte cause, honneur et gloire! A leurs assassins, honte éternelle!

De pareils crimes dénotent la joie cynique que prennent les gouvernants communistes à braver l'opinion universelle et à se

donner comme les fondateurs d'une nouvelle civilisation. Les démarches généreuses tentées pour désarmer la haine des bourreaux, n'ont pas réussi à sauver les victimes et ont été pour la presse soviétique l'occasion d'attaques furieuses contre les étrangers. A « la perfide Angleterre » les *Isvestia* reprochent « l'assassinat de 14 000 Irlandais » et la *Pravda* excite les communistes italiens à condamner à mort le Pape en attendant « son transfert prochain devant un tribunal révolutionnaire international. » Les Soviets cherchent à couvrir leurs crimes sous les apparences du nationalisme. Ils dénoncent âprement ce qu'ils appellent l'hypocrisie de la civilisation occidentale; que dirons-nous donc du ridicule envoi d'un wagon de blé aux ouvriers de la Ruhr « affamés par le militarisme français, » quand sur la Volga et dans le sud de l'Ukraine la famine — la vraie — recommence à sévir et atteint déjà une dizaine de millions de paysans?

Au reste, l'activité de la politique soviétique est tournée moins vers l'Occident que vers le proche Orient, vers l'Asie. Il se répand non seulement dans certains milieux soviétiques, mais aussi parmi d'autres Russes, une curieuse doctrine *eurasienne*. La Russie n'est pas européenne, elle doit se distinguer de l'Europe comme de l'Asie: elle est l'*Eurasie*. Sa mission est d'élaborer sa civilisation propre et d'apporter au monde une formule nouvelle, un Évangile d'humanité. Les Bolchévistes se servent habilement de ces rêveries qu'ils n'ont pas créées, puisqu'elles se trouvent dans Dostoïevski. Le professeur Novgorodtsev, émigré à Berlin, a repris et développé ces idées dans une série de conférences sur *la crise de l'occidentalisme*. Le courant d'idées *eurasien* est trouble et mêlé; on y trouve du messianisme juif, du mysticisme chrétien, du fanatisme révolutionnaire, avec une forte dose de panslavisme. La Russie d'aujourd'hui se cherche avec angoisse. Se trouvera-t-elle en Eurasie? On en peut douter. Mais nous constatons que la politique extérieure des Soviets, en Turquie, en Perse, et jusqu'aux Indes, s'inspire d'une conception eurasienne. La revue soviétique d'études orientales *Novii Vostok* a publié à ce point de vue un article significatif: « La Russie actuelle, l'Eurasie, c'est avant tout le maître, le guide de l'Orient qui gémit dans les chaînes de l'esclavage moral et économique et qui lutte pour un meilleur avenir. Moscou, c'est la Mecque et Médine pour tous les peuples asservis! »

Ici le mysticisme communiste n'est plus qu'un voile qui dissimule mal la persistance de la tradition politique russe d'expansion et de conquête en Asie et dans le bassin oriental de la Méditerranée; la

politique des Soviets rejoint et dépasse la tradition de la chancellerie impériale. On l'a bien vu à Lausanne, dans le débat sur la question des Détroits. Le drame politique, en Orient, est redevenu ce que peut-être il n'a jamais cessé d'être, la rivalité de l'Angleterre et de la Russie : Tchitchérine et lord Curzon étaient, à Lausanne, les protagonistes ; les Turcs n'étaient plus que l'occasion ou l'enjeu du conflit et ils s'en rendaient compte. Il y a là, entre les deux adversaires, pour une politique française alerte et prévoyante, un rôle à prendre : l'heure n'est plus aux discussions juridiques. — Le mémorandum des Puissances occidentales a été remis le 31 mars à Adnan bey, à Constantinople. La réponse d'Angora est arrivée le 8 avril et paraît, au premier examen, conciliante. En attendant la reprise des pourparlers, les luttes politiques s'accentuent à Angora; la Grande Assemblée a inopinément décidé de procéder à de nouvelles élections : elles se feront à deux degrés : à la base, suffrage universel pour les hommes à partir de dix-huit ans ; 200 citoyens nomment un électeur du second degré; 100 électeurs nomment un député. Un des chefs de l'opposition, Chukri bey, député de Trébizonde, a été assassiné; l'enquête a révélé que le meurtrier était un certain colonel, Osman Agha, chef d'une troupe de volontaires Lazes; il a fallu attaquer avec un bataillon le repaire de ces brigands. Osman Agha a été tué par les soldats et son corps pendu par les pieds devant le bâtiment où siège la Grande Assemblée. L'incident est caractéristique; ce sont là mœurs anatoliennes : la campagne électorale est commencée. Que ce soit pour nous une occasion nouvelle de redire que la Turquie, si elle veut vivre, a besoin de paix, de travail et d'ordre, et qu'aussi elle ne peut guère se passer d'aides et de concours étrangers ; un exclusivisme aveugle, la poursuite de je ne sais quelle chimérique indépendance, les grands rêves politiques, auraient d'abord pour résultat de la livrer sans défense à l'influence mortelle de « La Mecque de Moscou. »

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCIIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATORZIÈME VOLUME

MARS — AVRIL

Livraison du 1er Mars

Livraison du 15 Mars

Paris. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 56848.

